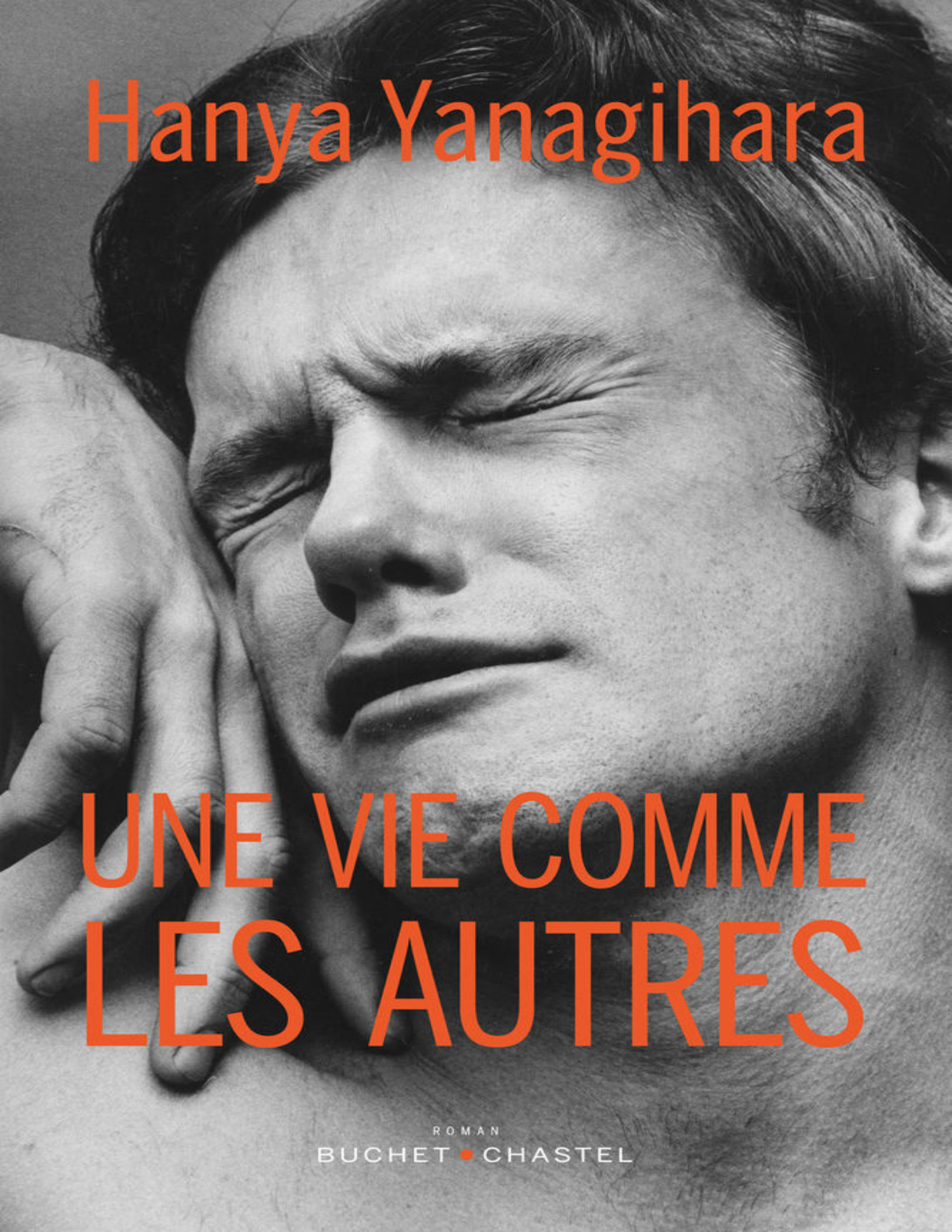
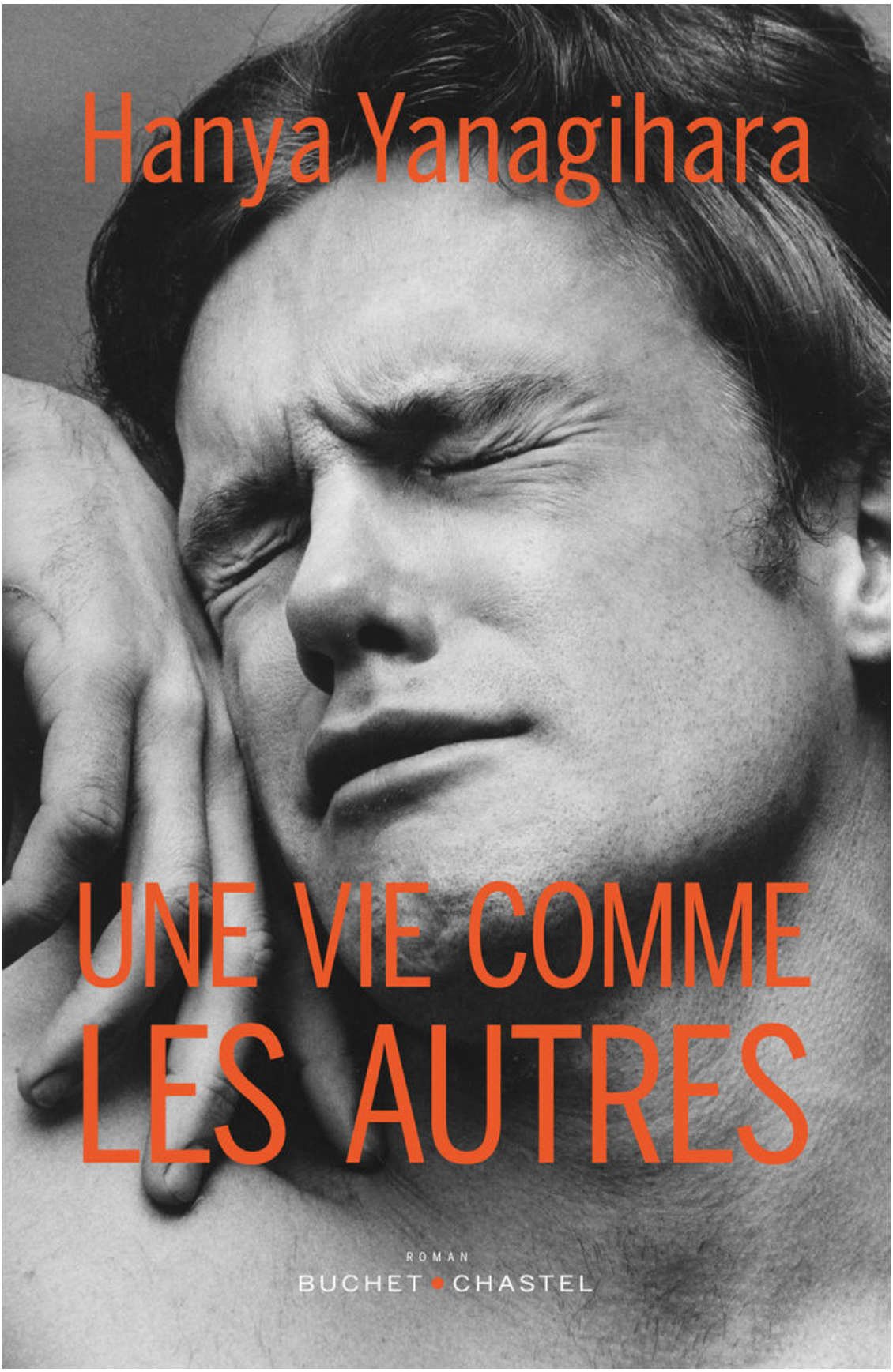


Hanya Yanagihara

UNE VIE COMME LES AUTRES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL


Hanya Yanagihara
UNE VIE COMME LES AUTRES
ROMAN
BUCHET • CHASTEL

HANYA YANAGIHARA

UNE VIE COMME LES AUTRES

Traduit de l’anglais (États-Unis) par
EMMANUELLE ERTEL

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

Épopée romanesque d’une incroyable intensité, chronique poignante de l’amitié masculine contemporaine, *Une vie comme les autres* interroge de manière saisissante nos dispositions à l’empathie et l’endurance de chacun à la souffrance, la sienne propre comme celle d’autrui.

On y suit sur quelques dizaines d'années quatre amis de fac venus conquérir New York. Willem, l’acteur à la beauté ravageuse et ami indéfectible, JB, l’artiste peintre aussi ambitieux et talentueux qu’il peut être cruel, Malcolm, l’architecte qui attend son heure dans un prestigieux cabinet new-yorkais, et surtout Jude, le plus mystérieux d’entre eux. Au fil des années, il s’affirme comme le soleil noir de leur quatuor, celui autour duquel les relations s’approfondissent et se compliquent, cependant que leurs vies professionnelles et sociales prennent de l’ampleur.

Révélant ici son immense talent de styliste Hanya Yanagihara redonne, avec ce texte, un souffle inattendu au grand roman épique américain.

Hanya Yanagihara vit à New York.

Les publications numériques de Buchet/Chastel sont pourvues d’un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d’échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03136-0

À Jared Hohlt
en toute amitié ; avec amour

PARTIE I

Lispenard Street

I

Le onzième appartement qu'ils visitèrent ne possédait qu'un seul placard, mais disposait d'une baie vitrée coulissante donnant sur un petit balcon d'où l'on pouvait apercevoir, assis en face, un homme vêtu d'un simple tee-shirt et d'un short (bien qu'on fût en octobre) en train de fumer. Willem lui fit un signe de la main, mais l'homme ne répondit pas.

Dans la chambre à coucher, Jude actionnait la porte du placard, l'ouvrant et la fermant, lorsque Willem entra.

– Il n'y a qu'un seul placard, dit-il.

– Ça n'a pas d'importance, répondit Willem. Je n'ai rien à y mettre de toute façon.

– Moi non plus.

Ils échangèrent un sourire. L'agent immobilier les suivait.

– On le prend, déclara Jude.

Mais de retour à l'agence, on leur annonça qu'ils ne pouvaient finalement pas louer l'appartement.

– Et pourquoi pas ? demanda Jude.

– Vous ne gagnez pas assez d'argent pour couvrir six mois de loyer et vous n'avez aucune épargne, rétorqua l'agent, soudainement abrupte.

Elle avait vérifié leurs comptes et historiques bancaires et avait somme toute décidé que quelque chose clochait : deux hommes dans leur vingtaine qui ne formaient pas un couple et essayaient de louer un deux-pièces dans une section sans intérêt (mais néanmoins chère) de la Vingt-Cinquième Rue.

– Vous avez quelqu'un qui pourrait vous servir de caution ? Un patron ? Des parents ?

– Nos parents sont morts, répondit brusquement Willem.

L’agent soupira.

– Alors je vous suggère de viser moins haut. Vous ne trouverez aucun agent en charge d’un immeuble de bonne tenue qui acceptera de louer à qui que ce soit avec votre profil financier.

Puis elle se leva d’un air déterminé et regarda ostensiblement la porte.

Mais quand ils racontèrent la scène à JB et Malcolm, ils la transformèrent en farce : l’appartement se retrouva parsemé de crottes de souris, l’homme en face s’était quasiment dénudé, l’agent était furieuse parce qu’elle avait flirté avec Willem et que ce dernier n’avait pas répondu à ses avances.

– Qui voudrait habiter sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, de toute façon ? demanda JB.

Ils étaient à Pho Viet Huong dans Chinatown, où ils se retrouvaient deux fois par mois pour dîner. Pho Viet Huong n’était pas un très bon restaurant – le phô était bizarrement sucré, le citron vert avait un goût de savon, et l’un d’entre eux tombait régulièrement malade après y avoir mangé –, mais ils continuaient d’y aller, à la fois par habitude et par manque d’argent. On pouvait y commander une assiette de soupe ou un sandwich pour cinq dollars, ou bien un plat beaucoup plus copieux pour huit ou dix dollars, si bien qu’il était possible d’en garder la moitié pour le lendemain, ou pour un encas plus tard le soir. Seul Malcolm ne mangeait jamais tout son plat ni n’emportait ce qui restait. Quand il avait fini, il plaçait son assiette au centre de la table pour que Willem et JB – qui avaient toujours faim – puissent finir son plat.

– Évidemment, on n’a aucune envie de vivre sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, JB, dit Willem d’un ton posé, mais on n’a pas vraiment le choix. On n’a pas d’argent, tu te rappelles ?

– Je ne comprends pas pourquoi tu ne restes pas où tu es, répliqua Malcolm, tout en repoussant ses champignons et son tofu (il commandait toujours le même plat : pleurotes et tofu braisés à la sauce aigre-douce) au bord de son assiette sous le regard de Willem et de JB.

– Je ne peux pas, répondit Willem. Tu ne te souviens pas ? – il avait dû l’expliquer à Malcolm une dizaine de fois au cours des trois derniers mois. Le petit ami de Merritt emménage, donc je dois partir.

– Mais pourquoi tu devrais partir ?

– Parce que le bail est au nom de Merritt, Malcolm ! s’exclama JB.

– Oh, dit Malcolm.

Il se tut. Il oubliait souvent ce qu'il considérait comme des détails sans importance, mais il paraissait aussi ne jamais s'offenser quand les gens s'impatientaient de ses oublis.

– C'est vrai.

Il plaça son assiette au centre de la table.

– Mais toi, Jude…

– Je ne peux pas rester chez toi éternellement, Malcolm. Tes parents vont finir par me tuer.

– Mes parents t'adorent.

– C'est gentil de dire ça. Mais ils ne continueront pas à m'adorer si je ne déménage pas, et vite.

Malcolm était le seul des quatre à habiter chez ses parents, et comme JB aimait à le répéter, si sa famille avait possédé une maison comme celle des parents de Malcolm, lui aussi vivrait chez eux. Non que la maison de Malcolm fût particulièrement grandiose – en fait, elle était plutôt vieillotte et assez mal entretenue, et Willem s'était une fois planté une écharde rien qu'en passant sa main sur la rampe –, mais elle était spacieuse : une véritable maison de l'Upper East Side. La sœur de Malcolm, Flora, de trois ans son aînée, avait récemment quitté l'appartement en sous-sol et Jude l'avait remplacée – une solution à court terme. Les parents de Malcolm comptaient au final récupérer l'espace et le reconvertir en bureaux pour l'agence littéraire de sa mère, ce qui impliquait que Jude (pour qui l'escalier était trop difficile à négocier de toute façon) devait chercher un autre appartement.

Et il paraissait naturel qu'il s'installe avec Willem ; ils avaient partagé une chambre pendant toutes leurs études. La première année à l'université, ils avaient tous vécu ensemble dans un espace qui consistait en un salon en parpaings (meublé de bureaux et de chaises, et d'un canapé que les tantes de JB avaient apporté dans un camion de location) et d'une autre pièce, beaucoup plus petite, dans laquelle on avait placé quatre lits superposés. La chambre était si étroite que Malcolm et Jude, qui dormaient dans les lits du bas, pouvaient se tenir la main. Malcolm et JB partageaient l'un des lits ; Jude et Willem l'autre.

– C'est les Noirs contre les Blancs, se plaisait à répéter JB.

– Jude n'est pas blanc, rétorquait Willem.

– Et je ne suis pas noir, ajoutait Malcolm, plus pour énerver JB que parce qu'il le pensait vraiment.

– Bon, ben, dit alors JB tout en rapprochant l'assiette de champignons du bout de sa fourchette, j'imagine que vous pourriez tous les deux vivre avec moi, mais à mon avis, franchement, vous détesteriez.

JB habitait un loft gigantesque et crasseux dans le quartier de Little Italy (plein de couloirs étranges menant à des culs-de-sac inutilisés aux formes bizarres, à des pièces inachevées, avec du Placoplatre laissé en plan à mi-hauteur) qui appartenait à l'un de leurs amis de fac. Ezra était un artiste – un mauvais artiste –, mais rien ne l'obligeait à être bon parce que, comme JB aimait à le lui rappeler, il n'aurait jamais, de toute son existence, besoin de travailler. Et non seulement Ezra n'aurait jamais besoin de travailler, mais ses enfants et ses petits-enfants non plus : ils pourraient créer des œuvres médiocres, invendables, parfaitement dénuées de talent, génération après génération, et ils auraient toujours les moyens, quand cela leur chanterait, d'acheter des tubes de peinture à l'huile de la meilleure qualité ou des lofts dangereusement spacieux dans le sud de Manhattan qu'ils pourraient saccager de leurs désastreuses décisions architecturales ; et, quand ils se fatigueraient de leur vie d'artiste – et JB était convaincu qu'Ezra en aurait assez à un moment –, il leur suffirait de passer un coup de fil à leur administrateur fiduciaire pour recevoir un énorme versement, d'un montant tel qu'aucun des quatre (à part, peut-être, Malcolm) ne pouvait même imaginer entrevoir en toute une vie. En attendant, Ezra s'avérait une connaissance utile, non seulement parce qu'il laissait JB et quelques autres de ses amis de fac habiter chez lui (différents recoins du loft étaient en permanence occupés par quatre ou cinq personnes), mais aussi parce qu'il était sympathique et fondamentalement généreux, et qu'il aimait organiser des fêtes extravagantes, abondantes en nourriture, drogues et alcool gratuits.

– Attendez, s'exclama JB en posant ses baguettes. Je viens de penser : il y a quelqu'un au magazine qui cherche à louer l'ancien appartement de sa tante, tout près de Chinatown.

– Il coûte combien ? demanda Willem.

– Probablement pas grand-chose – elle n'avait visiblement aucune idée concernant le loyer. Et elle voudrait le sous-louer à quelqu'un qu'elle connaît.

– Tu crois que tu pourrais nous recommander ?

– Mieux que ça : je vais vous présenter. Vous pouvez passer au bureau demain ?

Jude soupira.

– Je ne pourrai pas – il regarda Willem.

– Ne t'inquiète pas. Moi, je peux. À quelle heure ?

– À l'heure du déjeuner, j'imagine. Treize heures ?

– J'y serai.

Willem avait encore faim, mais il laissa JB finir les champignons. Puis ils restèrent tous là un moment ; Malcolm commandait parfois une glace au jacquier (la seule chose du menu invariablement bonne), en prenait deux bouchées et laissait Willem et JB la terminer. Mais cette fois-là, il n'en commanda pas. Alors ils demandèrent l'addition, qu'ils examinèrent et divisèrent au dollar près.

*

Le lendemain, Willem retrouva JB à son bureau. Celui-ci travaillait comme réceptionniste pour un magazine de petite (mais non moins influente) diffusion dont les locaux se trouvaient à SoHo et qui couvrait la scène artistique du sud de Manhattan. Il s'agissait pour lui d'un emploi stratégique ; son projet, comme il l'avait expliqué un soir à Malcolm, consistait à sympathiser avec l'un des rédacteurs pour ensuite le convaincre de le faire figurer dans le magazine. Il estimait que cela prendrait six mois. Autrement dit, il lui restait encore trois mois.

JB arborait toujours un air de légère incrédulité au travail – à l'idée même qu'il possédât un emploi et que personne n'ait encore reconnu la spécificité de son génie. Il faisait un piètre réceptionniste. Le téléphone avait beau sonner plus ou moins sans discontinuer, il décrochait rarement ; quand l'un d'entre eux voulait le joindre (la connexion pour le téléphone portable était parfois déficiente dans l'immeuble), il devait suivre un code spécial qui consistait à laisser sonner deux fois, à raccrocher, puis à rappeler. Y compris dans ces cas-là, il ne répondait pas toujours ; c'est qu'il avait les mains occupées sous son bureau à démêler et à tresser un enchevêtrement de cheveux qui se trouvaient dans un sac-poubelle noir placé à ses pieds.

JB était dans sa « phase cheveux », comme il l'appelait. Il avait récemment décidé d'arrêter de peindre pendant un temps et de se mettre à la place à réaliser des sculptures faites de cheveux noirs. Chacun d'entre eux avait dû passer un week-end épuisant à suivre JB de salons de coiffure en instituts de beauté dans le Queens, à Brooklyn, dans le Bronx et à Manhattan pour demander aux gérants s'ils pouvaient récupérer toutes les chutes de cheveux dont ils disposaient, puis à traîner derrière eux un sac à l'allure de plus en plus étrange dans la rue. Ses premières œuvres comprenaient *La Masse*, une balle de tennis qu'il avait dépiautée, coupée en deux et remplie de sable avant de l'enduire de colle et de la rouler dans tous les sens sur un tapis de cheveux pour que les poils s'agitent comme des algues sous l'eau, et *Le Kwotidien*, composé de différents ustensiles domestiques – une agrafeuse, une spatule, une tasse à thé – recouverts d'un pelage de cheveux. Maintenant il travaillait sur un projet à grande échelle dont il refusait de leur parler, sauf par bribes, mais ce dernier impliquait de démêler et de tresser entre elles d'innombrables mèches pour réaliser une corde apparemment ininterrompue de cheveux noirs crépus. Le vendredi précédent, il les avait appâtés en leur promettant de la pizza et des bières pour qu'ils l'aident au tressage. Cependant, au bout de plusieurs heures d'un travail fastidieux, il apparut clairement qu'il n'y avait ni pizza ni bières en vue, si bien qu'ils étaient repartis, un peu énervés mais pas terriblement surpris.

Le projet des cheveux les barbait tous, même si Jude (c'était le seul d'entre eux) trouvait les compositions charmantes et était persuadé qu'elles seraient un jour considérées comme importantes. En guise de remerciements, JB lui avait offert une brosse recouverte de cheveux, qu'il lui avait néanmoins réclamée par la suite lorsqu'un ami du père d'Ezra avait exprimé un intérêt et avait laissé entendre qu'il pourrait l'acheter (pour finir, il ne l'acheta pas, mais JB ne rendit jamais la brosse à Jude). Le projet des cheveux s'était avéré compliqué pour encore d'autres raisons ; un soir, alors que JB avait réussi une nouvelle fois à les persuader tous les trois de se rendre dans le quartier de Little Italy pour récupérer des chutes de cheveux supplémentaires, Malcolm avait déclaré que les cheveux sentaient mauvais. Ce qui était vrai : pas une odeur détestable, mais simplement l'odeur acidulée et métallique d'un crâne sale. JB s'était alors lancé dans l'une de ses rages monumentales et avait traité Malcolm de nègre qui ne

s’assumait pas, d’oncle Tom et de traître à la race ; alors Malcolm, qui se fâchait très rarement, sauf dans le cas d’accusations de ce type, avait déversé son vin dans le sac de cheveux le plus proche, s’était levé et était parti avec fracas. Jude avait couru, tant bien que mal, après Malcolm, et Willem était resté pour essayer de calmer JB. Et bien que les deux amis se soient réconciliés dès le lendemain, Willem et Jude se sentirent en définitive (à tort, ils le savaient) légèrement plus remontés contre Malcolm que contre JB, dans la mesure où, le week-end suivant, ils s’étaient de nouveau retrouvés dans le Queens à passer de salon de coiffure en salon de coiffure, à essayer de remplacer le sac de cheveux que Malcolm avait fichu en l’air.

– La vie est comment sur la planète noire ? demanda alors Willem à JB.

– Noire, lui répondit JB tout en replaçant l’écheveau qu’il était en train de démêler dans le sac. Allons-y ; j’ai dit à Annika qu’on y serait à une heure et demie.

Le téléphone sur son bureau se mit à sonner.

– Tu ne décroches pas ?

– Ils rappelleront.

En route vers le sud de Manhattan, JB râla. Il avait jusqu’alors concentré en vain pratiquement tous ses efforts de séduction sur un rédacteur en chef du nom de Dean, mais que les quatre appelaient DeeAnn. Ils s’étaient rendus, à trois, à une fête dans le Dakota, chez les parents de l’un des jeunes éditeurs, dans une maison où chaque pièce aux murs couverts d’art donnait sur une autre pièce aux murs également couverts d’art. Tandis que JB bavardait avec ses collègues dans la cuisine, Malcolm et Willem avaient fait le tour de l’appartement ensemble (où était Jude ce soir-là ? Au travail, probablement), découvrant une série d’Edward Burtynsky accrochée dans la chambre d’amis, une suite de châteaux d’eau des Becher, disposée en quatre rangées de cinq au-dessus de la table dans le bureau, un immense Gursky qui paraissait flotter au-dessus des étagères basses dans la bibliothèque, et, dans la chambre à coucher, un mur entier de photographies de Diane Arbus, occupant si bien tout l’espace que seuls quelques centimètres de mur blanc demeuraient visibles en haut et en bas. Ils étaient en train d’admirer une photographie de deux jeunes filles trisomiques aux visages doux qui jouaient dans leurs maillots de bain trop serrés et enfantins, lorsque Dean s’approcha d’eux. C’était un homme de grande taille, mais il avait un petit visage gaufré et grêlé qui lui donnait un air féroce et peu fiable.

Ils se présentèrent, expliquèrent qu'ils se trouvaient là parce qu'ils étaient des amis de JB. Dean leur dit qu'il était l'un des rédacteurs en chef du magazine, et qu'il s'occupait de tous les articles consacrés aux beaux-arts.

– Ah, fit Willem, veillant à ne pas regarder Malcolm, de peur de sa réaction – JB leur avait dit que sa cible potentielle était le rédacteur des beaux-arts ; cela devait être lui.

– Est-ce que vous avez jamais rien vu de pareil ? leur demanda Dean, en désignant les photographies d'Arbus de la main.

– Jamais, répondit Willem. J'adore Diane Arbus.

Dean se raidit, et les traits de son petit visage eurent l'air de se nouer.

– C'est DeeAnn, avec un *i* long.

– Pardon ?

– DeeAnn. Son nom se prononce « *Dee*Ann ».

Ils avaient eu du mal à se retenir de pouffer de rire en sortant de la pièce.

– DeeAnn ! s'était plus tard exclamé JB, quand ils lui avaient raconté l'anecdote. Bon dieu ! quel petit prétentieux de merde !

– Oui, mais c'est ton petit prétentieux de merde à toi, avait rétorqué Jude.

Et depuis lors, chaque fois qu'ils mentionnaient Dean, ils l'appelaient « DeeAnn ».

Malheureusement, malgré les efforts inlassables de JB pour s'attirer les faveurs de DeeAnn, la possibilité qu'il apparaisse dans le magazine ne semblait pas plus tangible que trois mois auparavant. JB eut beau laisser DeeAnn lui sucer la bite dans le sauna de la salle de gym, rien n'y fit. Chaque jour, JB trouvait une raison pour flâner du côté des bureaux des éditeurs et jeter un œil au tableau où figuraient, sur de petits bristols blancs, les idées pour les articles des trois mois à venir, et, chaque jour, il examinait la section consacrée aux artistes montants et cherchait son nom pour, chaque jour, être déçu. À la place, il découvrait celui de divers artistes sans talent ou surévalués, de personnes à qui l'on devait des faveurs, ou de personnes qui connaissaient des personnes à qui l'on devait des faveurs.

– Si jamais je vois le nom d'Ezra sur ce tableau, je me tue, disait tout le temps JB.

Ce à quoi les autres répondaient : « Mais non, JB », et « T'inquiète pas, JB, ton nom y sera un jour », et « T'as pas besoin d'eux, JB, tu trouveras ailleurs » ; ce à quoi il répondait, respectivement : « Vous croyez ? », et « Ça m'étonnerait bien », et « Je me suis super investi cette fois, putain –

trois mois de ma vie, putain –, mon nom a intérêt à y être, putain, ou tout ça aura été un putain de gâchis, comme tout le reste », « tout le reste » signifiant, alternativement, l'école d'art, le fait d'être revenu à New York, la série des cheveux, ou bien la vie en général, selon son degré de nihilisme du jour.

Il était toujours en train de râler quand ils arrivèrent à Lispenard Street. Willem, new-yorkais depuis peu (il ne vivait là que depuis un an), n'avait jamais entendu parler de cette rue située au sud de Canal qui, à peine plus longue qu'une allée, s'étendait sur deux pâtés de maisons. Cependant, JB, qui avait grandi à Brooklyn, n'en avait jamais entendu parler non plus.

Ils trouvèrent l'immeuble et appuyèrent sur le bouton marqué 5C. Une femme, dont la voix leur parut éraillée et creuse à travers l'interphone, leur répondit et leur ouvrit la porte. À l'intérieur, l'entrée était étroite et haute de plafond, peinte d'un marron caca satiné et écaillé qui leur donna l'impression de se trouver au fond d'un puits.

La jeune femme les attendait à la porte de l'appartement.

– Salut JB, fit-elle – puis elle regarda Willem et rougit.

– Salut Annika. Je te présente mon ami Willem, dit JB – et, à l'adresse de Willem : Annika travaille dans le département des beaux-arts. Elle est cool.

Annika baissa les yeux et étendit le bras d'un même mouvement.

– Enchantée, dit-elle en direction du sol.

JB donna un petit coup de pied à Willem et lui sourit. Willem l'ignora.

– De même, répondit-il.

– Bon, c'est l'appartement. Ma tante a habité ici pendant cinquante ans, mais elle vient de partir en maison de retraite.

Annika parlait à toute allure et avait apparemment décidé de considérer Willem comme une éclipse et d'éviter purement et simplement de le regarder. Elle parlait de plus en plus vite, à propos de sa tante, et que celle-ci disait constamment que le quartier avait changé, et qu'elle n'avait jamais entendu parler de Lispenard Street avant d'emménager au sud de Manhattan, et qu'elle était désolée que l'appartement n'ait pas encore été repeint, mais que sa tante venait juste, littéralement, de déménager et elles n'avaient pu le faire nettoyer que le week-end dernier. Elle dirigeait son regard partout, sauf vers Willem – vers le plafond aux estampes d'étain, vers le sol (un parquet dont certaines lattes étaient fendues), vers les murs (où des cadres accrochés longtemps auparavant avaient laissé des ombres

fantomatiques) –, jusqu'à ce que, finalement, Willem dût l'interrompre, gentiment, et lui demander s'il pouvait visiter le reste de l'appartement.

– Oh, je vous en prie, dit Annika. Allez-y – tout en lui emboîtant aussitôt le pas et continuant, du même débit, à parler à JB d'une personne du nom de Jasper, et du fait qu'il utilisait systématiquement la police de caractères Archer, et est-ce que JB ne trouvait pas que c'était une police aux caractères un peu trop ronds et singuliers pour l'utiliser dans le corps d'un texte ?

Maintenant que Willem lui tournait le dos, elle le fixait ouvertement des yeux, son discours décousu devenant de plus en plus inepte au fur et à mesure qu'elle parlait.

JB observait Annika en train de regarder Willem. Il ne l'avait jamais vue se comporter de la sorte, aussi nerveuse et puérile (d'habitude, elle était plutôt revêche et silencieuse, et on la craignait un peu au bureau parce qu'elle avait créé et accroché sur le mur au-dessus de son bureau une sculpture en forme de cœur composée entièrement de lames de couteau), pourtant il avait vu beaucoup de femmes se comporter ainsi en compagnie de Willem. Elles agissaient toutes de la même manière. Leur ami Lionel avait l'habitude de dire que Willem avait dû être pêcheur dans une vie antérieure, parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'attirer les moules. Mais la plupart du temps (même si ce n'était pas toujours le cas), Willem semblait ne pas avoir conscience de l'attention qu'on lui portait. JB avait une fois demandé à Malcolm comment il expliquait la chose, et Malcolm lui avait répondu que Willem ne s'en apercevait probablement pas. JB avait juste émis un grognement en guise de réponse, mais il se faisait les réflexions suivantes : si même Malcolm, qui était la personne la plus obtuse qu'il connaisse, avait remarqué comment les femmes réagissaient en présence de Willem, il était impossible que ce dernier ne l'ait pas lui-même remarqué. Mais plus tard, Jude avait proposé une autre interprétation : il avait suggéré que Willem ne réagissait pas, exprès, pour que les hommes de son entourage ne le voient pas comme une menace. C'était plus convaincant ; Willem, apprécié de tous, s'évertuait toujours à mettre les gens à l'aise, aussi était-il possible que, de manière inconsciente du moins, il feignît une sorte d'ignorance. Mais tout de même, c'était un phénomène fascinant et les trois amis ne se lassaient pas d'observer la chose ni de plaisanter Willem après coup, même si en général ce dernier se contentait de sourire et de garder le silence.

– Est-ce que l’ascenseur marche bien ? demanda abruptement Willem, en se retournant.

– Quoi ? répondit Annika, décontenancée. Oui, en règle générale.

Ses lèvres fines esquissèrent un léger sourire dont JB remarqua, avec un pincement à l’estomac de gêne pour elle, qu’il se voulait charmeur. Oh, Annika ! songea-t-il.

– Vous comptez apporter quoi exactement dans l’appartement ?

– Notre ami, rétorqua-t-il, sans en laisser le temps à Willem. Il a du mal à monter les escaliers et il a besoin que l’ascenseur marche.

– Oh, dit-elle en rougissant de plus belle – elle fixait de nouveau le sol. Pardon, oui, il marche.

L’appartement n’était pas impressionnant. Il y avait un petit vestibule, à peine plus grand qu’un paillasson, ouvrant, à droite, sur la cuisine (un minuscule cube chaud et graisseux) et, à gauche, sur une salle à manger qui pouvait tout juste contenir une table pliante. Une demi-cloison séparait cet espace du salon, avec ses quatre fenêtres, chacune munie de barreaux, donnant au sud sur la rue jonchée de détritus ; au bout d’un couloir étroit, sur la droite, se trouvait la salle de bains avec ses appliques en verre opaque et sa baignoire à l’émail usé et, en face, la chambre à coucher tout en longueur, avec une autre fenêtre ; là, deux sommiers une place avaient été disposés en parallèle, chacun contre l’un des murs. L’un des sommiers était déjà surmonté d’un futon, masse volumineuse dépourvue de grâce qui paraissait peser aussi lourd qu’un cheval mort.

– Le matelas n’a jamais servi, dit Annika.

Elle raconta une longue histoire sur le fait qu’elle s’apprêtait à emménager et qu’elle avait même acheté le futon dans cette perspective, mais qu’elle ne l’avait finalement jamais utilisé parce qu’elle s’était installée avec son ami Clement – qui n’était pas son petit ami, juste un ami –, et, mon dieu, quelle attardée elle devait leur paraître à fournir cette précision. En tout cas, si Willem voulait l’appartement, elle lui laisserait le futon en cadeau.

Willem la remercia.

– Qu’en penses-tu, JB ? demanda-t-il.

Ce qu’il en pensait ? Il pensait que c’était un trou à rats. Bien sûr, lui aussi vivait dans un trou à rats, mais il s’y trouvait par choix et parce que c’était gratuit, et l’argent qu’il aurait dû dépenser pour le loyer, il le

dépensait à la place en peintures et autres fournitures, en drogues, et pour un taxi à l'occasion. Mais si Ezra devait jamais décider de lui réclamer un loyer, il n'y resterait certainement pas. Sa famille avait beau ne pas être aussi riche que celle d'Ezra, ou celle de Malcolm, en aucun cas elle ne l'autoriserait à jeter de l'argent par les fenêtres pour vivre dans un trou à rats. Elle lui trouverait quelque chose de mieux, ou offrirait de lui verser une petite somme mensuelle pour l'aider à s'en sortir. Mais Willem et Jude n'avaient pas le choix : ils étaient obligés de vivre par leurs propres moyens, et ils n'avaient pas d'argent – ils se retrouvaient donc condamnés à vivre dans un trou à rats. Et, dans cette mesure, c'était probablement le trou à rats parfait – bon marché, situé dans le sud de Manhattan, et leur future bailleresse en pinçait déjà pour cinquante pour cent de ses locataires.

Sur ces réflexions : « Je crois que c'est parfait », déclara-t-il à Willem, qui tomba d'accord. Annika poussa un petit glapissement. Une conversation au pas de course plus tard et l'affaire était réglée : Annika avait ses locataires, et Willem et Jude avaient un endroit où vivre – le tout avant même que JB ait besoin de rappeler à Willem qu'il ne verrait pas d'inconvénient à ce que celui-ci lui paie un bol de nouilles pour le déjeuner, avant qu'il doive retourner au bureau.

*

JB n'était pas trop enclin à l'introspection mais, ce dimanche-là, dans le métro, alors qu'il se rendait chez sa mère, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un vague sentiment d'autosatisfaction, mêlé à une forme de gratitude de posséder la famille qu'il possédait et de mener l'existence qu'il menait.

Son père, qui avait immigré à New York de Haïti, était mort quand JB avait trois ans et, même si ce dernier se plaisait à croire qu'il se rappelait son visage (un visage doux et aimable, aux lèvres surmontées d'une fine moustache et des joues qui formaient comme de petites prunes lorsqu'il souriait), il ne saurait jamais s'il croyait juste s'en souvenir, ayant grandi avec le portrait de son père sur la table de nuit de sa mère, ou s'il s'en souvenait vraiment. Cela étant, le décès de son père avait été son seul chagrin d'enfant, encore s'agissait-il plus d'un chagrin forcé qu'autre chose : il se retrouvait sans père, et il avait conscience que les orphelins

pleuraient cette absence dans leur vie. Mais lui n'avait jamais éprouvé ce sentiment. Après la mort de son père, sa mère, née aux États-Unis de parents haïtiens, avait poursuivi des études de doctorat en sciences de l'éducation tout en enseignant en parallèle dans une école publique près de chez eux, école qu'elle ne jugeait pas à la hauteur de son fils. Au moment où JB entra au lycée en tant que boursier dans un établissement privé onéreux à une heure de transports en commun de chez eux à Brooklyn, elle était devenue la principale d'une école de Manhattan très prisée et exerçait comme professeure vacataire à Brooklyn College. Elle avait fait l'objet d'un article dans le *New York Times* consacré à l'aspect novateur de ses méthodes d'enseignement et, même s'il n'en avait pas convenu devant ses amis, il était fier d'elle.

Elle avait toujours été très occupée quand il était enfant, mais il ne s'était jamais senti négligé, ni n'avait jamais eu l'impression que sa mère lui préférait ses élèves. Sa grand-mère, qui habitait avec eux, lui cuisinait tout ce qu'il voulait, lui chantait des chansons en français et lui répétait littéralement tous les jours qu'il était un trésor, un génie et, pour finir, l'homme de sa vie. Et puis, il y avait ses tantes (la sœur de sa mère, détective à Manhattan, et sa compagne, pharmacienne et fille d'immigrés elle aussi, mais de Puerto Rico) qui, parce qu'elles n'avaient pas d'enfants, considéraient JB comme leur fils. La sœur de sa mère, qui aimait le sport, lui apprit à lancer et rattraper une balle (un exercice qui, même à l'époque, ne l'intéressait pas du tout, mais qui s'avéra plus tard être un talent socialement utile) et sa compagne appréciait l'art ; l'un des premiers souvenirs de JB était une visite avec elle au Musée d'Art moderne, où il se revoyait clairement fixer *One : Number 31, 1950*, muet d'admiration, écoutant à peine les explications de sa tante sur la manière dont Pollock avait réalisé cette peinture.

Au lycée, où un certain révisionnisme lui paraissait nécessaire pour se distinguer et, surtout, pour mettre mal à l'aise ses condisciples blancs et riches, il brouilla légèrement les contours de son existence : il devint l'un de ces ordinaires garçons noirs qui n'avait pas de père, dont la mère n'avait terminé ses études qu'après sa naissance (il omit de préciser qu'il s'agissait d'un doctorat, si bien que tout le monde supposait qu'il s'agissait du lycée), et une tante dont le métier consistait à arpenter les trottoirs (une fois de plus, tout le monde supposait qu'elle se prostituait, n'imaginant pas que JB

voulait dire par là qu'elle était détective). Son portrait de famille préféré avait été pris par son meilleur ami de lycée, un garçon qui s'appelait Daniel, auquel il avait révélé la vérité juste avant de lui laisser prendre le cliché. Daniel travaillait sur une série, comme il l'appelait, de familles « sorties du précipice », et JB avait dû rapidement corriger l'idée que sa tante était une péripatéticienne en marge et sa mère à peine lettrée avant de laisser son ami pénétrer chez lui. Daniel, bouche bée et le souffle coupé, n'avait pu qu'obtempérer lorsque à ce moment précis la mère de JB leur avait ouvert la porte et enjoint d'entrer se mettre au chaud.

Daniel, toujours abasourdi, leur avait demandé de s'installer dans le salon : la grand-mère de JB, Yvette, s'assit dans son fauteuil préféré au haut dossier et, debout autour d'elle, se tenaient, d'un côté, sa tante Christine et sa compagne, Silvia, et, de l'autre, JB et sa mère. Mais à cet instant, juste avant que Daniel n'appuie sur le déclencheur, Yvette exigea que JB échange sa place avec elle. « C'est le roi de la maison », dit-elle à Daniel, pendant que ses filles protestaient. « Jean-Baptiste ! Assieds-toi ! » Ce qu'il fit. Sur la photo, il agrippe les deux bras du fauteuil de ses mains épaisses (déjà à l'époque, il était enveloppé), tandis que, de chaque côté, les femmes le regardent avec un grand sourire. Quant à lui, il fixe l'objectif, également tout sourire, assis dans le fauteuil qui aurait dû être occupé par sa grand-mère.

Leur foi en lui, en son ultime triomphe, ne fléchit jamais, de manière presque déconcertante. Elles étaient convaincues (alors même que sa propre conviction avait été mise à l'épreuve tant de fois qu'il lui devenait difficile de continuer à y croire) qu'il deviendrait un jour un artiste important, que l'on admirerait ses œuvres dans les plus grands musées, que les gens qui ne lui avaient pas encore donné sa chance n'appréciaient pas ses dons à leur juste valeur. Parfois, il les croyait et se laissait porter par leur confiance. D'autres fois, il se montrait suspicieux – leur opinion paraissait si opposée à celle du reste du monde qu'il se demandait si elles ne se comportaient pas de manière condescendante à son égard, ou bien si elles n'étaient pas tout simplement folles. Ou peut-être n'avaient-elles pas de goût. Comment le jugement de quatre femmes pouvait-il différer si profondément de celui de tous les autres ? Sans doute y avait-il peu de chances que leur opinion soit la bonne.

Malgré tout, il se sentait soulagé de retourner chez lui en secret tous les dimanches, où la nourriture abondait, où sa grand-mère lui lavait son linge, où chacune de ses paroles et où chacune de ses esquisses était appréciée et accueillie par des murmures d'approbation. La maison de sa mère était un havre familier, un lieu où il serait toujours révéré, où chaque habitude et chaque coutume lui paraissait taillée pour lui et ses besoins spécifiques. Le soir, au moment où à la fin du dîner, mais avant le dessert, ils se détendaient tous au salon et regardaient la télévision, le chat de sa mère tendrement lové sur ses genoux, il observait ses femmes et sentait quelque chose monter en lui. Il pensait alors à Malcolm – avec son père d'une intelligence redoutable et sa mère, affectueuse, mais écervelée – et puis à Willem, avec ses parents morts (JB ne les avait rencontrés qu'une seule fois, le week-end de leur déménagement à la fin de leur première année d'université et avait été surpris par leur côté taciturne et formel, à l'opposé de ce qu'était Willem) et, finalement, bien sûr, à Jude – qui paraissait n'avoir jamais eu de parents (un mystère – ils connaissaient Jude depuis presque dix ans maintenant et n'avaient aucune idée de qui avaient pu être ses parents ; ils savaient seulement que la situation était effroyable et qu'il était interdit d'en parler) – et ressentait tout à coup un flot de bonheur et de gratitude le submerger, comme si un océan se soulevait dans sa poitrine. *J'ai de la chance*, songeait-il, et puis, parce qu'il aimait la compétition et que, dans tous les aspects de sa vie, il évaluait sa position par rapport à celle de ses pairs, je suis le plus chanceux de tous. Mais il ne lui venait jamais à l'esprit qu'il ne le méritait pas, ou qu'il devrait faire plus d'efforts pour témoigner sa gratitude ; sa famille était heureuse quand il l'était ; aussi, sa seule obligation envers elle était d'être heureux, de vivre exactement comme bon lui semblait, selon ses propres termes.

– On n'a pas toujours la famille qu'on mérite, avait dit Willem un soir où ils étaient très stone.

Clairement, il parlait de Jude.

– Je suis d'accord, avait répondu JB.

Et il l'était. Aucun d'eux – ni Willem, ni Jude, ni même Malcolm – n'avait la famille qu'il méritait. Mais secrètement, il se considéra comme une exception : il avait incontestablement la famille qu'il méritait. Elle était merveilleuse, véritablement merveilleuse, et il le savait. Et de plus, il la méritait bien.

« Voilà mon brillant garçon », s’exclamait Yvette chaque fois qu’il passait le pas de la porte.

Rien ne l’avait jamais contraint à penser qu’elle pût un tant soit peu se tromper.

*

Le jour du déménagement, l’ascenseur tomba en panne.

– Nom de dieu, s’exclama Willem, j’avais expressément demandé à Annika. JB, tu as son numéro ?

Mais JB ne l’avait pas.

– Tant pis, répondit Willem. De toute façon, qu’est-ce que ça changerait de lui envoyer un texto ? Je suis désolé, les gars, on va devoir prendre l’escalier.

Cela ne semblait déranger personne. C’était une belle journée de fin d’automne, il faisait un temps idéalement frais, sec et venteux, et ils étaient huit pour déménager un petit nombre de cartons et quelques meubles seulement : Willem, JB, Jude, Malcolm, un ami de JB – Richard –, une amie de Willem – Carolina –, et deux autres amis que les quatre avaient en commun et qui portaient les mêmes prénom et patronyme, mais que tout le monde, pour les distinguer, appelait respectivement Henry Young l’Asiatique et Henry Young le Noir.

Malcolm, qui, lorsqu’on s’y attendait le moins, pouvait se révéler un chef efficace, se mit à répartir les tâches. Jude devait monter à l’appartement et, là, indiquer où poser les cartons. Entre-temps, il devait commencer à déballer les gros objets et plier les cartons vides. Carolina et Henry Young le Noir, qui étaient tous les deux forts mais petits, porteraient les cartons de livres, de taille gérable. Willem, JB et Richard se chargeraient des meubles. Et lui-même et Henry Young l’Asiatique monteraient le reste. Chaque fois que l’un d’eux redescendait, il devait prendre les cartons que Jude avait pliés et les poser en tas sur le trottoir, à côté des poubelles.

– Tu as besoin d’aide ? demanda Willem à Jude à voix basse tandis que chacun se préparait à la tâche qui lui avait été assignée.

– Non, répondit-il d’un ton sec, et Willem le regarda monter les marches hautes et raides de son pas lent et hésitant, jusqu’à ce qu’il le perde de vue.

Ce fut un emménagement facile, rapide et sans surprise, et, après un moment passé à déballer quelques cartons de livres en mangeant de la pizza, chacun prit ses quartiers – qui pour se rendre à une fête, qui pour aller dans un bar –, et Willem et Jude se retrouvèrent finalement seuls dans leur nouvel appartement. C'était un chantier, mais l'idée de ranger leur paraissait tout simplement trop fatigante. Aussi traînèrent-ils, surpris que l'après-midi soit passé si vite et qu'il fasse déjà presque nuit, et étonnés d'avoir un endroit où vivre, un endroit dans Manhattan et dans leurs moyens. Ils avaient tous les deux remarqué l'absence polie d'expression de leurs amis lorsqu'ils avaient découvert leur appartement pour la première fois – la chambre, avec ses deux petits lits une place (« l'air sortie d'un asile victorien », comme Willem l'avait décrite à Jude), avait suscité le plus de commentaires –, mais l'un et l'autre s'en fichaient : il était à eux, ils avaient signé un bail de deux ans, et personne ne pouvait le leur reprendre. Ici, ils pourraient même mettre un peu d'argent de côté, et pourquoi auraient-ils besoin de plus d'espace de toute façon ? Bien sûr, tous les deux auraient aimé posséder un bel appartement, mais cela devrait attendre. Ou plutôt, ils devraient se montrer patients.

Ils bavardaient, mais les yeux de Jude étaient fermés, et Willem savait (à cause du tressaillement incessant de ses paupières et de la manière dont ses doigts étaient repliés en un poing si serré que Willem pouvait voir les filaments vert océan de ses veines battre sous la peau du dos de sa main) qu'il souffrait. Il savait – à cause de la rigidité des jambes de Jude posées sur un carton de livres – que la douleur était extrême, et aussi qu'il ne pouvait rien faire pour lui. S'il disait « Jude, je vais te chercher de l'aspirine », Jude répondrait « Ça va, Willem, je n'ai besoin de rien. » Et s'il demandait « Jude, pourquoi tu ne vas pas te coucher ? », Jude rétorquerait « Willem, je vais bien, je t'assure. Arrête de t'inquiéter ». Si bien que, pour finir, il fit ce qu'ils avaient tous appris à faire au fil des ans quand les jambes de Jude lui faisaient mal : trouver une excuse, se lever et quitter la pièce pour que Jude puisse rester allongé parfaitement immobile, en attendant que la douleur passe sans avoir à bavarder ou dépenser de l'énergie à prétendre que tout allait bien et qu'il était juste fatigué, ou qu'il avait une crampe, ou à leur servir n'importe quelle autre explication peu convaincante qu'il était capable d'inventer.

Dans la chambre à coucher, Willem trouva le sac-poubelle qui contenait leurs draps et fit d'abord son lit, puis celui de Jude (ils avaient acheté à celle qui allait bientôt devenir l'ex-petite amie de Carolina un futon très bon marché pour lui la semaine précédente). Il tria ses vêtements, séparant les chemises des pantalons, sous-vêtements et chaussettes, et leur attribuant à chacun leurs propres cartons (vidés depuis peu de leurs livres) qu'il glissa sous son lit. Il ne toucha pas aux vêtements de Jude, mais il se rendit ensuite dans la salle de bains, qu'il nettoya et désinfecta avant de sortir puis d'y ranger leurs dentifrices, savons, rasoirs et shampoings. Une ou deux fois, il fit une pause pour se rendre en douce dans le salon, où Jude demeurait dans la même position, les yeux toujours fermés, la main toujours serrée en poing, la tête tournée sur le côté, si bien que Willem ne pouvait discerner d'expression sur son visage.

Il éprouvait des sentiments complexes à l'égard de Jude. Il l'aimait – cette part était simple – et s'inquiétait pour lui, ayant de temps en temps l'impression de jouer autant le rôle de grand frère et protecteur que d'ami. Il savait que Jude s'en sortirait, et qu'il s'en était sorti avant sans lui, mais parfois il percevait des choses en Jude qui le troublaient et qui le faisaient se sentir à la fois impuissant et, paradoxalement, un peu plus déterminé à l'aider (même si Jude demandait rarement quelque sorte d'aide que ce fût). Ils aimaient tous Jude, et l'admiraient, mais Willem avait souvent le sentiment que Jude lui avait permis d'entrevoir un peu plus de sa personne (un tout petit peu plus) qu'aux autres, et il n'était pas sûr de savoir ce qu'il était censé faire de cette intimité.

La douleur dans ses jambes, par exemple : depuis qu'ils le connaissaient, ils savaient qu'il avait des problèmes. Il était difficile de ne pas en avoir conscience, évidemment : il avait utilisé une canne pendant toutes leurs années d'université, et, quand il était plus jeune (il était si jeune quand ils l'avaient rencontré – deux bonnes années de moins qu'eux – qu'il n'avait pas encore achevé sa croissance), il ne marchait qu'à l'aide d'une béquille orthopédique et portait des sortes d'attelles solidement fixées à ses jambes par des broches qui, vissées dans ses os, entravaient sa capacité à plier les genoux. Mais il ne s'était jamais plaint, pas une seule fois, ni n'en avait jamais voulu à personne de se plaindre non plus ; lors de leur deuxième année d'université, JB avait glissé sur une plaque de verglas et, dans sa chute, s'était cassé le poignet. Et ils se souvenaient tous du tohu-bohu qui

s’était ensuivi – les gémissements théâtraux et les pleurs de détresse –, et comment pendant toute une semaine après qu’on l’eut plâtré il avait refusé de quitter l’infirmerie et reçu de si nombreuses visites que le journal de l’université lui avait consacré un article. Il y avait un autre gars dans leur bâtiment, un joueur de football, qui s’était déchiré le ménisque et répétait sans cesse que JB ne savait pas ce que souffrir voulait dire. Mais Jude avait rendu visite à JB tous les jours, tout comme Willem et Malcolm, et lui avait offert toute la compassion qu’il réclamait.

Un soir (peu de temps après que JB eut finalement accepté de quitter l’infirmerie et fut retourné au dortoir pour jouir d’une attention renouvelée de la part de tous), Willem s’était réveillé et avait trouvé la chambre vide. Ce n’était pas si inhabituel, en réalité : JB passait la plupart de ses nuits avec son petit ami, et Malcolm, qui suivait un cours d’astronomie à Harvard ce semestre-là, se trouvait au laboratoire où il dormait maintenant tous les mardis et jeudis soir. Willem lui-même dormait souvent ailleurs, généralement dans la chambre de sa petite amie, mais elle avait la grippe ce soir-là et était restée seule. En revanche, Jude était invariablement là. Il n’avait jamais eu une petite amie ou un petit ami, et il avait toujours passé ses nuits dans leur chambre, sa présence en dessous de Willem aussi familière et constante que celle de la mer.

Il n’était pas certain de savoir ce qui l’avait poussé à descendre de son lit et à se tenir debout pendant une minute, à moitié endormi, au milieu de la chambre silencieuse, regardant autour de lui comme si Jude avait pu pendre au plafond, telle une araignée. Mais à ce moment-là, il remarqua que sa béquille avait disparu et il commença à le chercher, l’appelant doucement par son nom dans l’autre pièce, puis, quand il n’obtint pas de réponse, sortit pour se diriger vers la salle de bains commune. Après la pénombre de leur chambre, la lumière crue de la salle de bains lui donna la nausée, avec ses ampoules fluorescentes qui émettaient un faible grésillement en continu. Il se sentait si désorienté qu’il fut moins surpris qu’il ne l’aurait dû quand, arrivé devant la dernière cabine de toilettes, il aperçut le pied de Jude et l’extrémité de sa béquille dépasser sous la porte.

– Jude ? murmura-t-il en frappant à la porte – et, n’obtenant pas de réponse : J’entre.

Il ouvrit la porte et découvrit Jude étendu par terre, une jambe repliée contre sa poitrine. Il avait rendu, et une partie de son vomi formait une flaque sur le sol devant lui, tandis qu'une autre avait séché sur ses lèvres et son menton, dessinant une trace en pointillé couleur abricot. Il avait les yeux fermés, le visage couvert de sueur, et, d'une main, tenait l'extrémité recourbée de sa béquille avec une intensité que Willem devait plus tard reconnaître comme le signe d'une douleur extrême.

À l'époque, cependant, la vision l'effraya, et, confus, il se mit à poser à Jude un tas de questions auxquelles ce dernier n'était absolument pas en état de répondre. Et ce ne fut qu'après avoir essayé de le relever, et au cri que poussa alors Jude, que Willem comprit à quel point il souffrait.

Il parvint tant bien que mal à ramener Jude jusqu'à leur chambre, en le traînant et le portant à moitié, à l'installer dans son lit et à le nettoyer avec maladresse. À ce stade, le pire de la douleur semblait être passé, et quand Willem lui demanda s'il devait appeler un médecin, Jude fit non de la tête.

– Mais, Jude, dit-il doucement, tu souffres. Tu as besoin d'aide.

– Rien ne peut aider, répondit-il, puis il resta silencieux pendant quelques secondes. Il faut juste attendre, murmura-t-il d'une voix faible et inhabituelle.

– Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Willem.

– Rien, dit Jude – ils gardèrent le silence. Mais Willem, tu resterais quelques minutes avec moi ?

– Bien sûr, dit-il.

À côté de lui, Jude frissonnait et tremblait comme s'il était gelé, et Willem attrapa la couette sur le lit du haut pour en recouvrir Jude. À un moment, il étendit le bras sous la couette, prit la main de Jude et lui ouvrit le poing de force pour pouvoir la lui tenir – sa paume était moite et calleuse. Il n'avait pas tenu la main d'un garçon depuis longtemps (depuis l'opération de son frère des années plus tôt), et la force de sa poigne et de ses doigts musclés l'étonna. Jude serra la mâchoire et claqua des dents pendant des heures, alors finalement Willem s'allongea à côté de lui et s'endormit.

Le lendemain matin, il se réveilla dans le lit de Jude, la main endolorie, et, quand il en examina le dos, il vit qu'il avait des bleus, là où les doigts de Jude l'avaient agrippée. Il se leva, un peu chancelant, et passa dans l'autre

pièce, où il vit Jude lire à son bureau, ses traits indistincts dans la lumière éblouissante de la fin de matinée.

Jude redressa la tête quand Willem s'approcha, puis il se leva et, pendant quelques instants, ils se regardèrent simplement en silence.

– Willem, je suis vraiment désolé, dit finalement Jude.

– Jude, répondit-il, il n'y a pas de quoi.

Et il le pensait ; il n'y avait aucune raison d'être désolé.

– Pardon, Willem, je suis vraiment désolé, répéta Jude – et quel que fût le nombre de fois où Willem essaya de le rassurer, rien ne put le réconforter.

– S'il te plaît, n'en parle pas à Malcolm et JB, d'accord ? lui demanda-t-il.

– Je ne leur dirai rien, promit-il.

Et il n'en parla jamais – bien que cela ne changeât pas grand-chose, dans la mesure où, finalement, Malcolm et JB aussi le verraient souffrir, même s'ils ne devaient être que rarement témoins d'épisodes aussi prolongés que celui dont Willem avait été lui-même témoin cette nuit-là.

Il n'en avait jamais discuté avec Jude, même si, dans les années à venir, il le verrait aux prises avec toutes sortes de souffrances – de grandes et de petites –, le verrait grimacer en proie à de moindres peines, et parfois, quand la douleur était trop forte, le verrait vomir, ou bien se recroqueviller sur le sol, ou simplement se figer et devenir comme insensible, à l'instar de ce soir-là dans leur salon. Malgré sa promesse, à laquelle il se tenait, Willem ne cessait de se demander pourquoi il n'avait jamais essayé de discuter de la question avec Jude, pourquoi il ne lui avait jamais demandé de lui expliquer ce qu'il ressentait, pourquoi il n'avait jamais osé faire ce que son instinct lui avait dicté cent fois : s'asseoir à côté de lui, lui frotter les jambes et avoir raison de ces terminaisons nerveuses foireuses à force de massages. Au lieu de quoi, il se retrouvait à se cacher dans la salle de bains, s'occupant à de petites tâches tandis qu'à quelques mètres de distance son ami le plus cher était assis tout seul sur un canapé sale, revenant lentement, tristement, à la conscience, à l'univers des vivants, sans personne à son côté.

– Tu es un lâche, déclara-t-il à son reflet dans le miroir de la salle de bains.

Son visage lui rendit son regard, plein de dégoût. Du salon ne parvenait que du silence, mais Willem se tenait, invisible, au seuil de la pièce, en attendant que Jude lui revienne.

*

« C'est un trou à rats », avait dit JB à Malcolm – et, bien qu'il n'eût pas tort (rien que l'entrée de l'immeuble donnait des frissons à Malcolm), ce dernier retourna néanmoins chez lui plein d'un sentiment mélancolique, se demandant une fois de plus si continuer d'habiter chez ses parents était vraiment préférable au fait de vivre dans un trou à rats à lui.

Logiquement, bien sûr, il avait toutes les raisons de rester là où il était. Il gagnait très peu d'argent, travaillait pendant de longues heures d'affilée, et la maison de ses parents était assez grande pour qu'il puisse, en théorie, ne jamais les voir s'il le décidait. Outre le fait qu'il occupait tout le troisième étage (qui, pour être honnête, ne valait pas beaucoup mieux qu'un trou à rats – c'était un vrai bazar : sa mère avait arrêté d'envoyer la femme de ménage nettoyer là-haut quand Malcolm lui avait dit en criant qu'Inez avait cassé l'une de ses maquettes), il avait accès à la cuisine, au lave-linge, à tous les journaux et magazines auxquels ses parents étaient abonnés et, une fois par semaine, il ajoutait ses vêtements au sac de toile molle que sa mère déposait chez le teinturier en allant au bureau et qu'Inez récupérait le lendemain. Il n'était pas fier de cet arrangement, bien sûr, ni du fait qu'à vingt-sept ans sa mère l'appelait toujours au bureau quand elle passait une commande de courses pour la semaine pour savoir s'il mangerait des fraises si elle en achetait, ou parce qu'elle se demandait s'il préférait de la truite ou de la daurade pour le dîner ce soir-là.

Les choses auraient cependant été plus faciles si ses parents, de fait, avaient respecté les mêmes divisions d'espace et de temps que lui. Outre qu'ils s'attendaient à ce qu'il prenne le petit-déjeuner avec eux tous les matins et brunche avec eux tous les dimanches, ils passaient aussi fréquemment le voir à son étage, annonçant leurs visites d'un coup frappé à la porte et d'un tour de poignée simultanée – habitude dont Malcolm leur avait expliqué à maintes reprises qu'elle rendait absolument inutile le fait même de frapper à la porte. Il savait que c'était terriblement ingrat et mal élevé de sa part, mais parfois il redoutait le simple fait de rentrer chez lui à

cause de l'inévitable conversation qu'il aurait à endurer avant qu'on lui permette de monter en catimini à l'étage, comme un adolescent. Il craignait surtout la vie chez ses parents sans Jude ; même si l'appartement en sous-sol avait en apparence un caractère plus privé que le sien, ses parents avaient pris l'habitude, quand Jude y habitait, de passer allégrement en bas sans prévenir, si bien que parfois, quand Malcolm descendait voir Jude, son père s'y trouvait déjà, dissertant sur un sujet sans intérêt. Son père appréciait énormément Jude – il disait souvent à Malcolm que Jude avait une véritable profondeur et une hauteur intellectuelle, à la différence de ses autres amis, qu'il considérait globalement comme des têtes de linotte – et, en son absence, ce serait Malcolm que son père régalerait de ses histoires compliquées à propos du marché, des réalités financières internationales mouvantes, et nombre d'autres sujets auxquels Malcolm ne s'intéressait pas vraiment. En fait, il soupçonnait parfois que son père aurait préféré avoir Jude comme fils : Jude et lui avaient intégré la même fac de droit. Le juge pour lequel Jude avait travaillé avait été le mentor de son père dans son premier cabinet. Et Jude était procureur adjoint pour la division criminelle du ministère de la Justice, exactement la même position que son père avait occupée quand il était jeune.

« Écoute-moi bien : ce garçon ira loin », ou alors : « C'est rare de rencontrer au début de sa carrière une personne qui va se hisser au sommet et devenir une star », annonçait régulièrement son père à Malcolm et à sa mère après avoir parlé à Jude, l'air content de lui, comme s'il était en quelque manière responsable du génie de Jude. Et dans ces moments-là, Malcolm devait éviter de regarder le visage de sa mère, sûr qu'il était d'y trouver une expression de commisération.

Les choses auraient également été plus simples si Flora habitait toujours là. Alors qu'elle se préparait à partir, Malcolm avait essayé de lui suggérer de le prendre comme colocataire dans son nouveau trois-pièces de Bethune Street, mais soit elle n'avait véritablement pas compris ses nombreuses allusions, soit elle avait simplement décidé de ne pas les comprendre. La quantité excessive de présence que leurs parents exigeaient d'eux ne semblait pas déranger Flora, si bien que Malcolm pouvait passer plus de temps dans sa chambre à travailler sur ses maquettes et moins de temps en bas dans le salon, à endurer en trépignant l'un des interminables festivals de films d'Ozu de son père. Plus jeune, Malcolm avait souffert de la préférence

que son père témoignait à Flora et lui en avait voulu, une préférence si patente que des amis de la famille avaient commenté la chose. « La Fabuleuse Flora », l'appelait son père (ou, à différents stades de son adolescence, « La Fougueuse Flora », « La Redoutable Flora », ou « La Sauvage Flora », mais toujours de manière positive et, encore à l'époque – même si Flora avait presque trente ans –, il continuait de s'enorgueillir d'elle). « Fabuleuse a eu une remarque des plus spirituelles aujourd'hui », pouvait-il déclarer au dîner, comme si Malcolm et sa mère ne parlaient pas eux-mêmes à Flora régulièrement, ou, après un brunch dans le sud de Manhattan près de chez Flora : « Pourquoi Fabuleuse a-t-elle eu besoin de déménager aussi loin ? », même si elle n'habitait qu'à un quart d'heure en voiture de chez eux. (Malcolm trouvait cela particulièrement énervant, dans la mesure où son père lui racontait tout le temps des histoires tissées à partir du fait qu'il avait quitté les Grenadines pour s'installer dans le Queens quand il était enfant et qu'il s'était toujours senti comme un homme tiraillé entre deux pays depuis, et un jour Malcolm lui aussi devrait s'expatrier quelque part, parce que cela lui procurerait un véritable enrichissement personnel et lui offrirait une autre perspective, absolument nécessaire, et ainsi de suite. Mais si Flora osait jamais quitter Manhattan, sans parler d'aller s'installer dans un autre pays, Malcolm ne doutait pas un instant que son père s'effondrerait.)

Malcolm, lui, n'avait pas de surnom. À l'occasion, son père l'appelait du nom de famille de célèbres autres Malcolm – « X », ou « McLaren », ou « McDowell », ou encore « Muggeridge », ce dernier étant celui qui leur avait soi-disant inspiré son prénom –, mais il avait toujours eu le sentiment que c'était moins de la part de son père un signe d'affection qu'une forme de reproche, un rappel de ce que Malcolm aurait dû être, mais clairement n'était pas.

Parfois – souvent même – Malcolm trouvait stupide de continuer à se tracasser, voire de déplorer le fait que son père ne semblât pas beaucoup l'aimer. Sa mère elle-même le disait : « Tu sais bien que Papa ne pense pas ce qu'il dit », déclarait-elle de temps en temps, après que son père eut délivré l'un de ses soliloques sur la supériorité générale de Flora, et Malcolm, qui voulait la croire, mais remarquait aussi avec exaspération que sa mère appelait systématiquement son père « Papa », grommelait ou marmonnait que, de toute façon, il s'en fichait. Et parfois – là encore, de

plus en plus souvent – il s’irritait de passer simplement tant de temps à penser à ses parents. Était-ce normal ? N’était-ce pas un peu pathétique ? Il avait vingt-sept ans, après tout ! Cela arrivait-il quand on habitait chez ses parents ? Ou bien s’agissait-il juste de lui ? En tout cas, cela lui paraissait constituer le meilleur argument en faveur d’un déménagement : pour qu’il cesse d’une manière ou d’une autre de se comporter de façon aussi puérile. Le soir, tandis que ses parents en bas accomplissaient leur routine (les claquements dans les vieux tuyaux alors qu’ils se lavaient le visage et le bruit sourd, soudain suivi de silence, quand ils baissaient le thermostat des radiateurs dans le salon, indiquant de manière plus précise que n’importe quelle horloge qu’il était aux alentours de onze heures, onze heures et demie, minuit), Malcolm, lui, dressait une liste des choses qu’il devait résoudre sans tarder, au cours de l’année suivante : son travail (au point mort), sa vie amoureuse (inexistante), sa sexualité (non résolue), son avenir (incertain). Les quatre sujets étaient toujours identiques, même si parfois leur ordre de priorité variait. Il était également capable, à tout moment, de diagnostiquer à quel stade chacun de ces problèmes se trouvait, tout en étant absolument incapable de leur apporter la moindre solution.

Le lendemain matin, il se réveillait déterminé : aujourd’hui, il allait déménager et dire à ses parents de lui ficher la paix. Mais quand il descendait, sa mère était là, en train de lui préparer son petit-déjeuner (son père était parti au travail depuis longtemps) et lui annonçait qu’elle s’apprêtait à acheter les billets pour leur voyage annuel à Saint-Barthélemy le jour même, et est-ce qu’il pouvait lui dire pour combien de jours il comptait les rejoindre ? (Ses parents lui payaient toujours ses vacances. Il était assez intelligent pour ne jamais mentionner la chose à ses amis.)

« Oui, M’man » répondait-il. Et puis il avalait son petit-déjeuner et partait pour la journée, rejoignant le monde, où personne ne le connaissait, et dans lequel il pouvait passer pour n’importe qui.

II

À dix-sept heures tous les jours de la semaine et à onze heures du matin tous les week-ends, JB prenait le métro et se rendait à son atelier de Long Island City. Le trajet en semaine avait sa préférence : il montait à la station Canal et regardait le train se remplir et se vider à chaque arrêt – un assemblage de passagers et d'ethnicités en mutation constante, la population du wagon se reconstituant environ tous les dix arrêts pour former d'improbables et exaltantes constellations de Polonais, Chinois, Coréens, Sénégalais ; Sénégalais, Dominicains, Indiens, Pakistanais ; Pakistanais, Irlandais, Salvadoriens, Mexicains ; Mexicains, Sri Lankais, Nigériens et Tibétains ; leur arrivée récente en Amérique, leur même air d'intense fatigue et ce mélange de détermination et de résignation que seul l'immigré possède constituant le seul lien qui les unissait.

Dans ces moments-là, il éprouvait à la fois de la reconnaissance pour la chance qu'il avait et une sorte de sentimentalisme à l'égard de sa ville, deux émotions qu'il ne ressentait presque jamais. Il était peu enclin à célébrer l'aspect de glorieuse mosaïque que représentait sa ville natale, et se moquait en général des gens qui le faisaient. Mais il admirait – comment pouvait-on s'en empêcher ? – la somme collective de labeur, de réel labeur, que ses compagnons de wagon avaient sans aucun doute accompli ce jour-là. Et, au lieu de se sentir honteux de sa relative indolence, il s'en trouvait soulagé.

La seule personne avec laquelle il eût jamais discuté de ce sentiment (de manière si elliptique que ce fût) était Henry Young l'Asiatique. Tous les deux se rendaient un jour à Long Island City – c'était en fait Henry qui avait permis à JB d'avoir un espace dans l'atelier – lorsqu'un homme chinois, tout menu et noueux, qui portait un énorme sac en plastique de couleur rouge orangé du bout recourbé de son index droit (comme s'il

n’avait plus la force ou la volonté de le porter de manière plus affirmée), entra dans le wagon et s’affala sur le siège en face d’eux puis, croisant les jambes et les bras sur son torse, s’endormit aussitôt. Henry – que JB connaissait depuis le lycée et qui, boursier comme lui, était le fils d’une couturière qui travaillait à Chinatown – avait jeté un regard à son camarade et murmuré : « Cela aurait pu être moi », et JB avait parfaitement saisi le mélange particulier de culpabilité et de bonheur que son ami éprouvait à cet instant précis.

L’autre aspect de ces trajets que JB adorait les soirs de semaine était la lumière – cette façon qu’elle avait d’emplir le train à l’instar de quelque chose de vivant tandis que les wagons traversaient le pont dans un bruit de ferraille, d’effacer la lassitude du visage de ses compagnons de voyage, les révélant tels qu’ils étaient lorsque, tout juste débarqués au pays et encore jeunes, ils imaginaient pouvoir conquérir l’Amérique. Il observait cette douce et sirupeuse clarté se répandre dans la voiture, gommer les sillons des fronts, recouvrir les cheveux gris d’une teinte dorée, adoucir l’éclat agressif des tissus bon marché pour leur donner un air chatoyant et raffiné. Puis le soleil disparaissait, le train s’en éloignant, indifférent, dans son bruit de ferraille, et le monde retournait à ses couleurs et formes ordinaires et tristes, les gens à leur humeur ordinaire et triste, un tour de passe-passe aussi cruel et abrupt que s’il avait été accompli d’un coup de baguette magique par un méchant sorcier.

JB aurait aimé passer pour l’un d’eux, mais il savait qu’il n’en était pas. Parfois, il y avait des Haïtiens dans le métro et, l’oreille soudain aux aguets, distinguant au milieu du murmure qui l’entourait le son chantant et bruyant de leur créole, il tournait son regard dans leur direction, celle des deux hommes au visage rond comme celui de son père, ou des deux femmes au nez mou et épaté comme celui de sa mère. Il espérait toujours que se présente une raison parfaitement naturelle pour qu’il puisse se mettre à leur parler – peut-être une querelle à propos d’un itinéraire dans laquelle il pourrait s’immiscer et fournir une réponse –, mais cela n’arrivait jamais. Parfois ils balayaient les sièges du regard tout en continuant à bavarder. Alors JB se crispait, prêt à leur sourire, mais jamais ils ne paraissaient le reconnaître comme l’un des leurs.

Et il ne l'était pas, à l'évidence. Même lui était conscient d'avoir plus en commun avec Henry Young l'Asiatique, avec Malcolm, avec Willem, ou même Jude, qu'avec eux. Il suffisait de le regarder : il descendait à la station Court Square et parcourait les trois pâtés de maisons qui le séparaient de l'ancienne fabrique de bouteilles où il partageait à l'époque un atelier avec trois autres personnes. Est-ce que les vrais Haïtiens avaient un atelier ? Est-ce qu'il viendrait même à l'esprit de vrais Haïtiens de quitter leur grand appartement gratuit – où ils auraient très bien pu se confectionner leur propre petit coin pour peindre et gribouiller – dans le seul but de prendre le métro pour, au bout d'un trajet d'une demi-heure (imaginez la quantité de travail que l'on pouvait abattre dans ces trente minutes !), se rendre dans un espace sale et ensoleillé ? Non, bien sûr que non. Pour concevoir un tel luxe, il fallait être doté d'un esprit américain.

Le sol et les murs du loft (situé au deuxième étage et accessible par un escalier métallique qui, à peine y posait-on le pied, émettait une sorte de tintement) avaient été passés à la peinture blanche, sauf que le parquet, fendillé à l'extrême, paraissait par endroits avoir été recouvert d'un tapis à poils longs. Chaque mur était percé d'une haute fenêtre à croisée que les quatre artistes prenaient soin de toujours nettoyer (chacun d'eux possédait un mur dont il était personnellement responsable), tant en effet il aurait été dommage de laisser la poussière gâcher la formidable lumière qui constituait, à dire vrai, tout l'intérêt du lieu. On trouvait encore dans l'atelier des toilettes (innommables), une cuisine (légèrement moins horrifiante) et, au centre précis du loft, une table constituée d'une large plaque de marbre de qualité inférieure posée sur trois tréteaux. Celle-ci formait une aire commune (qu'ils pouvaient tous utiliser lorsqu'ils travaillaient sur un projet exigeant un peu plus d'espace) et, au fil des mois, le marbre s'était vu tour à tour maculé de traînées lilas et orangées et de taches de précieux rouge cadmium. Ce jour-là, la table se trouvait recouverte de longues bandes d'organza teintes à la main de différentes couleurs et retenues aux bords du plateau par des presse-papiers, l'extrémité des bandelettes se soulevant au rythme des palmes du ventilateur de plafond. Un carton plié était placé au centre de la table : EN TRAIN DE SÉCHER. NE PAS DÉPLACER. NETTOIERAI DEMAIN APRÈM. MERCI DE VOTRE PATIENCE, H.Y.

Aucune cloison ne subdivisait l'espace, mais celui-ci avait été partagé en quatre sections égales de cinquante mètres carrés, chacune démarquée par du chatterton, les lignes bleues délimitant non seulement le sol mais aussi les murs et le plafond au-dessus de la surface assignée à chaque artiste. Ils étaient tous extrêmement attentifs à respecter le territoire de l'un ou de l'autre ; l'usage consistait à faire semblant de ne pas entendre ce qui se passait dans la section d'un autre (même si celui-ci était en train de pester contre sa petite amie au téléphone et qu'on entendait évidemment tout ce qu'il disait), à se tenir à l'extérieur de la ligne bleue et à prononcer le nom de la personne une fois, à voix basse – et encore, seulement si l'on voyait que celle-ci n'était pas complètement absorbée dans son travail –, avant de demander la permission de s'approcher.

À cinq heures et demie, la lumière était parfaite : dense et grasse, à l'instar du beurre, comme un peu plus tôt dans le métro, gonflant la pièce d'espoir et la rendant plus vaste. JB était seul. Richard, qui occupait la section mitoyenne, travaillait comme serveur dans un bar le soir et venait à l'atelier le matin, de même qu'Ali, dont la section se trouvait en face de la sienne. Restait Henry, dont la section se trouvait à la diagonale de la sienne et qui arrivait habituellement à dix-neuf heures, après avoir quitté son travail de jour dans une galerie. Il retira son blouson qu'il jeta dans un coin, découvrit sa toile et s'assit sur un tabouret face à celle-ci, tout en poussant un soupir.

Cela faisait cinq mois que JB partageait l'atelier (qu'il adorait plus qu'il n'aurait pu l'imaginer). Il appréciait le fait que ses camarades fussent tous d'authentiques artistes ; il n'aurait jamais pu travailler chez Ezra, non seulement parce qu'il croyait à ce que lui avait dit un jour son prof préféré – qu'il ne fallait jamais peindre là où on baisait – mais aussi parce que travailler chez Ezra signifiait être constamment entouré et interrompu par une bande de dilettantes. Là-bas, l'art n'avait qu'un rôle accessoire, associé à un mode de vie. On y peignait, sculptait, ou concevait des installations pourries parce que cela justifiait une certaine garde-robe, composée de tee-shirts délavés et de jeans sales, et un régime caustique à base de bières américaines bon marché et de coûteuses cigarettes américaines roulées à la main. Ici, en revanche, on pratiquait l'art parce que c'était la seule chose qu'on avait jamais su faire, la seule chose, véritablement, à laquelle on pensait quand on n'avait pas l'esprit traversé comme tout le monde de ces

autres pensées plus éphémères : le sexe, la nourriture, le sommeil, les amis, l'argent, la gloire. Et quelque part en soi, que l'on se trouvât en train de flirter avec quelqu'un dans un bar, ou en train de dîner avec ses amis, la toile était toujours présente, avec ses formes et ses possibilités, flottant à la manière d'un embryon au fond des pupilles. Il y avait toujours un moment – ou du moins on l'espérait –, avec chaque peinture ou projet, où l'existence de cette œuvre devenait plus réelle que la vie de tous les jours, quand, assis n'importe où, on ne pensait plus qu'à retourner à l'atelier, à peine conscient d'avoir renversé une colline de sel au milieu de la table du dîner et d'être en train d'y dessiner ses tracés, schémas et plans, les grains blancs, tel du limon, s'agitant sous le bout du doigt.

Il aimait aussi la convivialité inattendue du lieu. Parfois le week-end, tout le monde s'y retrouvait et, émergeant du brouillard de sa peinture, il sentait qu'ils respiraient tous en rythme, presque pantelants dans leur effort de concentration. Dans ces moments-là, l'énergie collective qu'ils dépensaient lui paraissait emplir l'air comme du gaz inflammable et doux qu'il aurait aimé pouvoir mettre en bouteille pour en tirer son inspiration les jours où il en manquait, lorsqu'il restait littéralement assis devant sa toile pendant des heures, comme si, à force de la fixer des yeux, elle aurait pu par une déflagration se révéler soudain brillante et toute-puissante. Il aimait le cérémonial qui consistait à se tenir au bord du chatterton bleu et à se racler la gorge à l'adresse de Richard, puis à traverser la délimitation pour observer le travail de ce dernier, tous deux se tenant devant l'œuvre en silence, n'ayant besoin d'échanger que de très rares mots et néanmoins parvenant à comprendre exactement l'intention de l'autre. Il fallait passer tellement de temps à se justifier, à expliquer son travail – son sens, ce qu'on essayait d'accomplir et ses raisons, pourquoi on avait choisi telles couleurs, tel sujet, tels matériaux, telle pratique ou technique – que l'on se sentait soulagé de se trouver avec quelqu'un à qui l'on n'avait nul besoin d'expliquer quoi que ce soit : il suffisait d'observer longuement l'œuvre et, si l'on posait des questions, celles-ci étaient généralement directes, littérales et techniques. On aurait pu tout aussi bien parler moteurs ou plomberie, d'un problème simple, d'ordre mécanique, qui ne réclamait qu'une ou deux solutions.

Ils utilisaient tous un médium différent, si bien qu'ils ne se faisaient pas concurrence, ne craignant pas que l'un d'eux, artiste vidéaste par exemple, trouve avant l'autre un agent pour le représenter, et encore moins qu'un conservateur vienne regarder l'œuvre de l'un et tombe à la place amoureux de celle du voisin. Et pourtant – et c'était important – JB considérait avec un égal respect le travail de chacun de ses camarades. Henry réalisait ce qu'il appelait des sculptures déconstruites, des ikebanas étranges et complexes constitués de fleurs et de branches conçues dans différentes variétés de soie. Cependant, lorsqu'il avait terminé un arrangement, il retirait le contrefort de grillage et la sculpture s'aplatissait au sol pour former une sorte de flaque abstraite de couleurs – seul Henry savait à quoi celle-ci ressemblait en trois dimensions.

Ali était photographe et s'employait à créer une série intitulée *L'Histoire des Asiatiques en Amérique*, utilisant un cliché différent pour représenter chaque décennie de l'existence des Asiatiques en Amérique depuis 1890. Pour chaque image, il concevait un diorama illustrant un événement ou thème particulier de l'époque à l'aide de l'une des boîtes en pin d'un mètre carré fabriquées par Richard qu'il peuplait, après les avoir peintes, de petites figurines de plastique achetées dans une boutique d'artisanat et qu'il décorait d'arbres et de routes en argile verni et de toiles de fond rendues au moyen d'un pinceau aux poils si fins que l'on aurait dit des cils. Il photographiait ensuite les dioramas, puis en faisait des tirages papiers en couleurs. Des quatre amis, Ali était le seul à avoir un agent et une exposition prévue dans sept mois, au sujet de laquelle les trois autres savaient qu'il ne fallait lui poser aucune question parce qu'à la moindre allusion il se mettait aussitôt à bêler d'angoisse. Ali ne procédait pas par ordre chronologique : il avait terminé les années deux mille – représentées par une section du sud de Broadway peuplée de couples, chacun composé d'un homme blanc suivi, quelques pas derrière lui, d'une femme asiatique – et les années quatre-vingt-dix – illustrées par un minuscule Chinois se faisant passer à tabac par deux tout aussi minuscules malfrats blancs munis de clés anglaises se dressant sur une surface passée au vernis pour ressembler au tarmac d'un parking brillant de pluie –, et travaillait en ce moment sur les années quarante, pour lesquelles il peignait un ensemble de cinquante hommes, femmes et enfants censés représenter des prisonniers internés au camp de Tule Lake. L'œuvre d'Ali était la plus laborieuse des

quatre et lorsque, parfois, l'un des trois autres flemmardait, il allait rendre visite à Ali dans son espace pour s'asseoir à ses côtés et celui-ci, levant à peine les yeux de sa loupe sous laquelle se trouvait une figurine de six centimètres qu'il était en train de doter d'une jupe à chevrons et de chaussures bicolores, lui tendait soit une boule de laine d'acier afin que l'autre la lui désenchevêtre pour en faire des virevoltants soit une pelote de fil de fer de calibre fin auquel il voulait attacher de petits nœuds pour évoquer des barbelés.

Mais c'était le travail de Richard que JB admirait le plus. Il était sculpteur lui aussi mais ne travaillait qu'avec des matériaux éphémères. Il dessinait sur du papier brouillon des formes impossibles, puis les sculptait en glace, beurre, chocolat, ou en saindoux et les filmait ensuite en train de se désintégrer. Assister à la désagrégation de ses œuvres le rendait euphorique, mais JB qui, pas plus tard que le mois précédent, avait vu une de ses sculptures massives de deux mètres cinquante de hauteur – une aile plongeante de chauve-souris à l'allure de voile faite de jus de raisin congelé ressemblant à du sang coagulé – fondre goutte à goutte puis s'effondrer pour ne former bientôt plus qu'une mare s'était inopinément retrouvé sur le point de pleurer, sans savoir toutefois si sa réaction était due à la destruction d'un objet si magnifique ou à la pure intensité liée au phénomène quotidien de la décomposition. À l'heure actuelle, Richard s'intéressait moins aux substances qui se liquéfiaient qu'à celles qui attiraient des insectes dévastateurs ; il portait un intérêt particulier aux mites, qui apparemment adoraient le miel. Il imaginait, comme il l'expliqua à JB, une sculpture dont la surface serait recouverte de tant de mites que l'on ne pourrait pas distinguer la forme de ce qu'elles étaient en train de dévorer. Sur le rebord de sa fenêtre s'alignaient des bocaux de miel dans lesquels flottaient des peignes poreux, tels des fétus en suspension dans du formaldéhyde.

Des quatre, JB était le seul artiste classique. Il peignait. Pire, c'était un peintre figuratif. Dans son école d'arts plastiques, personne ne s'intéressait vraiment à l'art figuratif : n'importe quoi d'autre – la vidéo, la performance, la photographie – était considéré comme plus exaltant que la peinture, et absolument tout valait mieux que l'art figuratif. « C'est comme ça depuis les années cinquante, lui avait dit en soupirant l'un de ses professeurs lorsque JB s'était plaint auprès de lui. Tu connais ce slogan des militaires

américains ? “Les Rares, les Courageux…” ? C’est nous, nous les losers solitaires. »

On ne pouvait pas dire qu’au fil des ans il n’avait pas tenté d’autres choses, expérimenté d’autres médiums (ce stupide projet de cheveux, fallacieux, un plagiat de Meret Oppenheim ! Aurait-il pu s’engager dans une voie plus médiocre ? Malcolm et lui avaient eu une terrible altercation – comme ils n’en avaient jamais eu auparavant – quand son ami avait appelé sa série un « ersatz de Lorna Simpson » et, bien sûr, le pire, c’était que Malcolm avait parfaitement raison), et s’il refusait d’avouer à quiconque son sentiment que la peinture figurative avait quelque chose de mou, d’efféminé presque, loin du dur à cuire qu’il aurait aimé être, il lui avait pourtant fallu récemment accepter que c’était lui : il aimait la peinture, l’art du portrait, et il allait s’y consacrer.

Alors, quoi ? Il avait connu des artistes – il en connaissait encore à l’heure actuelle – qui, techniquement, le surpassaient largement. Ils étaient meilleurs dessinateurs, avaient un meilleur sens de la composition et de la couleur, étaient plus disciplinés. Mais ils ne possédaient aucune imagination. Un artiste, de même qu’un écrivain ou un compositeur, avait besoin de thèmes, de sujets. Et pendant longtemps, JB n’eut simplement aucune idée. Il essaya de ne dessiner que des Noirs, mais il n’était pas, loin s’en fallait, le seul à le faire, et il n’avait pas l’impression d’avoir quoi que ce soit de nouveau à ajouter. Pendant un moment, il représenta des gangsters, mais cela finit par l’ennuyer aussi. Il fit le portrait des femmes de sa famille, mais cela le ramena au problème noir. Il commença une série à partir des albums de Tintin, reproduisant les personnages de manière réaliste, sous des traits véritablement humains, mais cette entreprise lui apparut vite trop ironique et creuse, et il renonça à son projet. Aussi traînassait-il, passant de toile en toile, peignant des gens aperçus dans la rue ou le métro, ou bien des scènes empruntées aux nombreuses fêtes qu’Ezra organisait (c’étaient les toiles les moins réussies ; le genre de personnes qui s’y réunissaient s’habillaient et se mouvaient comme pour un défilé, et JB finit par se retrouver avec des pages entières de croquis de jeunes filles en train de poser et de jeunes hommes se pavanant, leurs yeux fuyant soigneusement son regard), jusqu’au soir où, assis sur le canapé déprimant de l’appartement déprimant de Jude et Willem, JB les observa préparer le dîner, exécutant leur ballet dans leur cuisine miniature, comme un couple de

lesbiennes émoustillées. C'était l'un des rares dimanches soir où il n'était pas allé chez sa mère, parce que cette dernière, sa grand-mère et ses tantes étaient parties ensemble sur l'une de ces croisières kitsch en Méditerranée à laquelle il avait refusé de participer. Mais, habitué à voir des gens et à ce qu'on lui prépare un dîner – un vrai dîner – le dimanche, il s'était invité chez Jude et Willem, sachant qu'ils seraient chez eux dans la mesure où ni l'un ni l'autre n'avait les moyens de sortir.

Il avait comme toujours son cahier de croquis avec lui et, quand Jude s'installa à la table pliante pour couper des oignons (ils préparaient tout sur la table du salon parce qu'il n'y avait pas de plan de travail dans la cuisine), il se mit à le dessiner, presque machinalement. Lorsque de la cuisine lui parvinrent soudain un grand bruit et l'odeur d'huile d'olive fumante, JB se déplaça et aperçut Willem une poêle à la main en train d'aplatir un poulet, le bras levé au-dessus de la viande comme s'il s'apprêtait à lui donner la fessée d'un air étrangement paisible, et il se mit également à le dessiner.

Il n'était pas sûr à ce moment-là de poursuivre un véritable projet mais, le week-end suivant, il emporta à Pho Viet Huong, où ils devaient tous se retrouver, l'un des vieux appareils photo d'Ali et prit un cliché de ses trois amis en train de manger puis, un peu plus tard, en train de marcher dans la rue enneigée. Ils avançaient à pas particulièrement lents sur le trottoir glissant, par égard pour Jude. Il les observa, alignés, à travers le viseur de l'appareil : Malcolm, Jude, Willem – Malcolm et Willem placés de part et d'autre de Jude, se tenant à proximité de ce dernier (JB en était conscient pour avoir lui-même occupé cette place auparavant) de façon à pouvoir le rattraper s'il dérapait, tout en conservant une certaine distance pour que Jude ne les soupçonne pas d'anticiper sa chute. Ils ne s'étaient jamais concertés sur le sujet, songea JB – ils avaient juste formé cette habitude.

Il prit la photo. « Qu'est-ce que tu fais, JB ? » demanda Jude, alors que Malcolm râlait : « Tu vas arrêter, JB ! »

Ce soir-là, la fête avait lieu dans un loft de Centre Street, chez une jeune femme prénommée Mirasol, sœur jumelle de leur amie de fac Phaedra. Une fois à l'intérieur, alors que chacun avait rejoint son sous-groupe respectif, JB fit un signe de la main à Richard qui se trouvait à l'autre bout de la pièce et, après avoir remarqué avec énervement que Mirasol avait prévu tout un buffet de nourriture et qu'il venait en d'autres termes de gâcher quatorze dollars à Pho Viet Huong alors qu'il aurait pu dîner là gratuitement, il se mit

à errer en direction de Jude, engagé dans une conversation avec Phaedra, ainsi qu'avec un gros type – possiblement le petit ami de cette dernière – et un autre jeune homme mince et barbu que JB reconnut comme l'un des collègues de Jude. Jude était perché sur le dossier de l'un des canapés avec Phaedra à ses côtés ; tous deux faisaient face aux deux jeunes hommes, et tous riaient de conserve : JB les photographia.

D'ordinaire, aux fêtes, JB se joignait à un petit groupe de trois ou quatre personnes ou bien s'y trouvait happé, puis passait la soirée au cœur de formations à géométrie variable, s'attachant à l'une puis à l'autre, récoltant les potins ou bien lançant d'innocentes rumeurs, ou encore feignant de se confier et amenant les gens à lui révéler leurs aversions en échange des siennes. Mais ce soir-là, globalement sobre, il arpenta la pièce d'un air alerte et résolu, prenant des photos de ses trois amis au gré de leurs déplacements, sans que ceux-ci s'aperçoivent qu'il les suivait à la trace. À un moment donné – deux heures environ s'étaient écoulées –, il les retrouva, seuls entre eux, installés près de la fenêtre : Jude parlait, et les deux autres se penchaient vers lui pour l'entendre puis, l'instant d'après, tous les trois se redressaient et, en chœur, se mettaient à rire, et, malgré un léger sentiment de tristesse et de jalousie, JB exultait d'avoir réussi à prendre les deux photos. *Ce soir, je suis un appareil photo*, songea-t-il, *et demain je serai de nouveau JB*.

En un certain sens, il n'avait jamais autant apprécié une fête, et personne ne semblait remarquer son vagabondage délibéré, sauf Richard qui, lorsqu'une heure plus tard les quatre amis se préparaient à partir pour le nord de Manhattan (les parents de Malcolm étaient à la campagne, et Malcolm croyait savoir où sa mère cachait son herbe), lui asséna de façon inattendue une bonne vieille tape amicale sur l'épaule.

– Tu es sur quelque chose ?

– Je crois.

– Content pour toi.

Le lendemain, il s'assit à son ordinateur pour visionner les images de la veille. L'appareil photo n'était pas de très bonne qualité, si bien que tous les clichés apparaissaient comme plongés dans une sorte de brume jaune, ce qui, ajouté à ses piètres talents pour la mise au point, leur donnait à tous une chaleur, une richesse et un léger flouté, comme si les photos avaient été prises à travers un verre rempli de whisky. Il s'arrêta sur un gros plan du

visage de Willem en train de sourire à quelqu'un hors champ (une fille, sans aucun doute), et sur la photo de Jude et de Phaedra sur le canapé : Jude portait un sweat-shirt d'un bleu marine intense dont JB ne parvint jamais à savoir s'il appartenait à Jude ou à Willem tant l'un et l'autre le mettaient souvent ; Phaedra, elle, était vêtue d'une robe en laine d'un rouge sombre comme le porto et tenait la tête penchée vers celle de Jude, la noirceur des cheveux de celle-ci faisant, par contraste, apparaître ceux de Jude plus clairs que nature alors que le rêche tissu turquoise qui recouvrait le canapé sur lequel ils étaient assis leur conférait à tous deux une brillance de pierres précieuses, des teintes parfaitement léchées et éclatantes, une complexion somptueuse. Personne n'aurait pu résister à l'envie de peindre de telles couleurs, aussi se lança-t-il, esquissant d'abord la scène au crayon dans son cahier de croquis, la reproduisant ensuite sur un support plus épais à la peinture à l'eau, puis, finalement, sur une toile, à l'acrylique.

Quatre mois s'étaient écoulés, et il comptait aujourd'hui onze toiles quasiment terminées – un rendement étonnant pour JB –, toutes représentant des scènes de la vie de ses amis. Il y avait Willem dans l'attente d'une audition, révisant une dernière fois ses répliques, la semelle de sa botte appuyée contre le mur rouge et collant qui se trouvait derrière lui ; Jude au théâtre, son visage plongé dans une semi-pénombre, à l'instant précis où il s'était mis à sourire (JB avait failli être expulsé de la salle pour avoir pris cette photo) ; Malcolm, assis l'air raide sur un canapé à un ou deux mètres de distance de son père, le dos droit et les poings serrés sur les genoux, tous les deux en train de regarder un film de Buñuel sur l'écran d'une télévision hors champ. Après quelques expérimentations, JB s'était fixé sur des toiles de la taille standard d'un tirage photographique, de cinquante sur soixante-cinq centimètres, toutes orientées horizontalement, et dont il imaginait qu'elles pourraient un jour former une longue bande unique et serpentine qui se déroulerait le long des murs d'une galerie, chaque image succédant à la précédente de façon aussi fluide que celles d'un film. Le style était réaliste, mais d'un réalisme photographique ; il avait continué de travailler avec l'appareil médiocre d'Ali et s'efforçait de conserver dans chaque tableau cette qualité légèrement duvetée que l'appareil conférait à tous les clichés, comme si l'on avait effacé la pellicule supérieure de clarté pour laisser affleurer derrière elle une image plus émoussée que ce que l'œil nu était capable de percevoir.

Dans ses moments de doute, JB s'inquiétait parfois de l'aspect trop féerique et replié de son projet – c'était dans ces moments-là qu'avoir un agent aidait réellement, ne fût-ce que pour se rappeler qu'au moins une personne appréciait votre travail, le considérait comme important, sinon beau –, mais il ne pouvait nier le plaisir qu'il en tirait, le sentiment d'autorité et de contentement. Parfois, il regrettait de ne pas figurer lui-même sur les clichés ; il entreprenait de livrer un récit complet de l'existence de ses amis, au sein duquel son absence créait une énorme béance, mais il appréciait aussi le rôle de démiurge que cela lui donnait. Il se mit à voir ses amis sous un jour différent, non plus comme de simples appendices à sa vie mais comme des personnes distinctes, habitant leur propre histoire ; il avait parfois le sentiment de les découvrir pour la première fois, bien qu'il les connût depuis tant d'années.

Un mois environ après s'être lancé dans son projet, lorsqu'il sut qu'il allait y consacrer tous ses efforts, il fallut évidemment leur expliquer pourquoi il passait son temps à les poursuivre avec un appareil photo, à prendre des clichés des instants ordinaires de leur vie, et pourquoi il était crucial qu'ils l'y autorisent et lui laissent autant que possible le champ libre. Ils avaient dîné dans une échoppe de nouilles vietnamiennes d'Orchard Street dont ils espéraient qu'elle pourrait remplacer Pho Viet Huong et, après que JB eut débité son discours – avec une nervosité dont il n'était pas coutumier –, tous fixèrent Jude, dont JB savait à l'avance qu'il serait le problème. Les deux autres accepteraient, mais cela ne l'avançait guère. Ils devaient tous être d'accord, sinon cela ne fonctionnerait pas, et Jude était de loin le plus complexé d'entre eux ; à l'université, il détournait la tête ou se dissimulait le visage chaque fois que quelqu'un essayait de le photographier, et, dès qu'il souriait ou riait, il se recouvrait comme par réflexe la bouche de la main, un tic qui les agaçait tous et dont il ne s'était dépris que ces dernières années.

Comme il l'avait craint, Jude se montra suspicieux. « Qu'est-ce que cela impliquerait ? » ne cessait-il de demander, et JB, s'armant de toute sa patience, dut lui répéter à de nombreuses reprises que son but ne consistait évidemment pas à l'humilier ou à l'exploiter, mais seulement à établir la chronique photographique de l'écoulement de chacune de leur existence. Les autres gardèrent le silence, laissant JB œuvrer, et Jude finit par consentir, non sans exprimer un certain mécontentement.

– Cela va durer combien de temps ? demanda Jude.

– Pour toujours, j'espère.

Et il le pensait. Son seul regret était de ne pas avoir commencé plus tôt, à l'époque où ils étaient encore tout jeunes.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, il marcha aux côtés de Jude.

– Jude, dit-il à voix basse pour que les autres ne l'entendent pas. Tout ce qui te concerne, je te le laisserai voir à l'avance. Si tu poses ton veto, je ne l'exposerai jamais.

Jude le fixa des yeux.

– Promis ?

– Juré.

Il regretta aussitôt sa proposition, car, à la vérité, Jude était celui des trois qu'il préférait peindre : c'était le plus beau d'entre eux – celui dont le visage affichait les traits les plus intéressants et la complexion la plus inhabituelle –, et c'était également le plus timide. Aussi les clichés de lui semblaient-ils toujours empreints d'une qualité plus précieuse que ceux des autres.

Le dimanche suivant, de retour chez sa mère, JB fouilla dans des cartons qu'il avait rapportés de l'université et rangés dans son ancienne chambre, à la recherche d'une photographie dont il se souvenait. Il finit par la trouver : un cliché de Jude datant de leur première année d'études que quelqu'un avait pris et fait tirer, et qui s'était retrouvé pour une raison ou une autre en sa possession. Sur celui-ci, Jude se tenait debout dans le salon de leur appartement, partiellement tourné vers l'objectif. Il avait le bras gauche passé sur le torse, de sorte que l'on pouvait distinguer la cicatrice satinée en forme d'étoile sur le dos de sa main, tandis que de l'autre il tenait, l'air peu convaincu, une cigarette éteinte. Il portait un tee-shirt à manches longues à rayures bleues et blanches qu'il semblait avoir emprunté tant il flottait dedans (même s'il aurait tout aussi bien pu lui appartenir : à cette époque, tous ses vêtements étaient trop grands parce que, comme ils le comprirent plus tard, Jude les achetait intentionnellement avec plusieurs tailles de plus pour pouvoir continuer à les porter au fil des années et de sa croissance), et ses cheveux, qu'il aimait en ce temps-là avoir un peu longs pour pouvoir se dissimuler derrière, lui arrivaient à la mâchoire. Mais le souvenir le plus net que JB avait gardé de cette photo était l'expression qu'arborait le visage de Jude : une méfiance qui ne le quittait jamais à l'époque. JB n'avait pas vu

ce portrait depuis des années, mais en le regardant ce jour-là, il se sentit vide, pour des raisons qu'il n'était pas vraiment capable d'articuler.

C'était le tableau sur lequel il travaillait à ce moment-là, et, pour la circonstance, il s'était écarté de la formule et avait choisi une toile d'un mètre carré. Il avait tenté pendant des jours de parvenir à cette teinte précise des iris de Jude, d'un vert délicat et reptilien, et avait retouché à d'innombrables reprises la couleur de ses cheveux avant de s'en trouver satisfait. C'était une excellente toile, et il le savait, le savait de manière absolue, comme parfois on en a la conviction, et il n'avait aucune intention de la montrer à Jude avant qu'elle ne soit accrochée dans une galerie quelque part et que Jude ne puisse plus rien y faire. Il savait que Jude détesterait son air fragile, féminin, vulnérable, qui lui donnait un air si jeune, et JB savait aussi qu'il trouverait beaucoup d'autres aspects chimériques à honnir, des choses que JB ne pouvait même pas commencer à imaginer ou concevoir, parce qu'il n'était pas un fêlé comme Jude, dans la haine de soi. Mais à ses yeux, cette toile recelait tout ce qu'il espérait que sa série incarnerait : une lettre d'amour, un document, une épopée, son œuvre. Quand il y travaillait, il avait parfois l'impression de voler, comme si le monde des galeries, des fêtes, des autres artistes et de leurs ambitions avait rétréci jusqu'à ne plus former en contrebas qu'un point minuscule comme un ballon de football dont il pouvait se débarrasser d'un coup de pied et le regarder disparaître en direction d'une lointaine orbite, avec laquelle il n'avait plus rien à voir.

Il était presque six heures. La lumière allait bientôt changer. Pour l'instant le silence continuait de régner autour de lui, même si au loin il entendait le métro qui passait sur le pont dans son bruit de ferraille. Devant lui, sa toile attendait. Alors il saisit son pinceau et se mit à la tâche.

*

On pouvait désormais lire de la poésie dans le métro. Au-dessus des rangées de sièges en plastique moulé, entre les publicités pour des cabinets de dermatologie ou pour des entreprises promettant l'obtention de diplômes universitaires par correspondance, s'étalaient de longs panneaux plastifiés sur lesquels des poèmes étaient imprimés : du sous-Stevens, du sous-sous-

Roethke, ou du sous-sous-sous-Lowell, des vers destinés à ne déranger personne, la beauté et la colère réduits à des aphorismes creux.

C'était en tout cas ce que JB ne se lassait pas de dire. Ces poèmes avaient fait leur apparition quand il était en classe de première, et depuis quinze ans il n'avait de cesse de s'en plaindre.

– Au lieu de financer un art authentique et de vrais artistes, ils donnent de l'argent à une bande de vieilles filles bibliothécaires et de pédés collets montés pour sélectionner cette merde, hurlait-il à l'adresse de Willem par-dessus le bruit assourdissant qu'émettaient les freins de la rame de métro de la ligne F. Ce ne sont que des poèmes de merde à la Edna St. Vincent Millay. Ou alors des poètes carrément valables qui se sont fait châtrer. Et puis ce sont tous des Blancs, t'as remarqué ? Non mais, putain, ils croient quoi ?

La semaine suivante, Willem vit une affiche avec un poème de Langston Hughes et appela JB pour lui en faire part.

– Langston Hughes ?! maugréa JB. Laisse-moi deviner, « Un rêve différé », non ? J'en étais sûr ! Cette merde ne compte pas. Et de toute façon, s'il devait réellement y avoir une explosion, cette merde serait balayée en deux secondes chrono.

En face de Willem, cet après-midi-là, un poème de Thom Gunn : « Leur relation consistait / À savoir si elle existait. » En dessous, quelqu'un a écrit au feutre noir : « T'en fais pas, mec, moi non plus j'ai pas de nana. » Il ferme les yeux.

Une telle fatigue alors qu'il n'est que seize heures et qu'il n'a pas encore commencé à travailler n'augure rien de bon. Il n'aurait pas dû aller avec JB à Brooklyn la veille au soir, mais personne d'autre ne voulait y aller avec lui et JB prétendait qu'il lui était redevable – n'avait-il pas accompagné Willem à l'horrible one man show de son copain le mois dernier ?

Alors il y était allé, évidemment.

– C'est quoi comme groupe ? lui avait-il demandé pendant qu'ils attendaient sur le quai du métro aérien.

Willem portait un manteau trop fin pour la température et avait perdu l'un de ses gants, si bien qu'il s'enveloppa le torse de ses bras, calant ses mains sous ses aisselles, et se mit à se balancer d'avant en arrière sur ses talons – une posture qu'il avait l'habitude d'adopter chaque fois qu'il devait rester debout sans bouger dans le froid.

– Le groupe de Joseph, répondit JB.

– Ah, fit-il.

Il n’avait aucune idée de qui était Joseph. Il admirait l’autorité toute fellinienne que JB exerçait sur son vaste cercle social au sein duquel tous jouaient le rôle de figurants en costume bigarré, tandis que Malcolm, Jude et lui constituaient de cruciaux accessoires (certes moins hauts en couleur) au service de sa vision, à l’instar de chefs machinistes ou de directeurs artistiques adjoints qu’il tenait tacitement pour responsables de la bonne marche de son entreprise.

– C’est du hard, déclara JB gracieusement, comme si cela devait l’aider à resituer Joseph.

– Comment s’appelle le groupe ?

– Ok, voilà le truc, répondit JB avec un sourire. Il s’appelle Smegma Cake 2.

– Quoi ? demanda-t-il en riant. Smegma Cake 2 ? Pourquoi ? Qu’est-ce qui est arrivé à Smegma Cake 1 ?

– Ils ont eu une infection au staphylocoque, cria JB par-dessus le bruit du métro qui entrait dans la station.

Une femme d’un certain âge qui se tenait près d’eux leur lança un regard noir.

Sans surprise, Smegma Cake 2 n’était pas un très bon groupe. Ce n’était même pas du hard, en réalité : plutôt genre ska, entraînant et sinueux (« Leur son est bizarre ! » lui hurla JB à l’oreille alors qu’ils exécutaient l’un de leurs longs morceaux, “Phantom Snatch 3000”. « Ouais, répondit-il en hurlant, c’est con ! »). Au milieu du concert (chaque titre semblait durer vingt minutes), il fut pris de vertige, tant à cause de l’ineptie du groupe que de la densité de la foule, et il se mit à danser maladroitement le pogo avec JB, tous les deux se heurtant à leurs voisins et aux spectateurs alentour, jusqu’à ce que tout le monde se rentre dedans, mais de bon cœur, comme une bande de bambins éméchés, JB l’attrapant par les épaules et tous les deux, visage contre visage, riant à gorge déployée. C’était dans de pareils moments qu’il adorait JB sans réserve, sa capacité et son enthousiasme à se comporter de manière parfaitement loufoque et frivole, ce qu’il ne pouvait jamais se permettre avec Malcolm ou Jude – Malcolm, parce que celui-ci, malgré tout ce qu’il en disait, tenait aux convenances, et Jude, à cause de son sérieux.

Évidemment, ce matin-là, il avait souffert. Il s'était réveillé dans l'espace que JB occupait dans le loft d'Ezra, sur le matelas sans draps ni couverture de son ami (non loin, par terre, JB lui-même ronflait la bouche ouverte, couché dans un tas de linge aux senteurs de tourbe), sans trop savoir de quelle manière, précisément, ils étaient retournés à Manhattan. Willem n'avait pas l'habitude de se soûler ou de fumer, mais en compagnie de JB cela lui arrivait parfois. Rentrer à Lispenard Street, retrouver la tranquillité et la propreté de son appartement avait été un soulagement, le soleil qui chauffait agréablement son côté de la chambre entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi dardant déjà ses rayons à travers la vitre alors que Jude était parti depuis longtemps au travail. Il régla son réveil et s'endormit aussitôt, se réveillant avec tout juste assez de temps pour se doucher et avaler une aspirine avant d'aller en vitesse prendre le métro.

Le restaurant où il travaillait avait établi sa réputation sur la qualité de ses plats – recherchés, sans l'être trop – ainsi que sur la constance et l'amabilité de ses serveurs. À Ortolan, on leur apprenait à se montrer chaleureux, mais pas familiers, accessibles, mais pas décontractés. « On n'est pas à Friendly's ici », aimait rappeler son patron, Findlay, le gérant du restaurant. « Souriez, mais ne donnez pas votre nom aux clients. » Il y avait un tas de règles de ce type à Ortolan : les employées femmes avaient le droit de porter leur alliance, mais pas d'autres bijoux. Les cheveux des hommes ne devaient pas dépasser en longueur les lobes d'oreille. Pas de vernis à ongles. Pas de barbe de plus de deux jours. La moustache pouvait être tolérée au cas par cas, de même que les tatouages.

Willem était serveur à Ortolan depuis presque deux ans. Avant, il travaillait le week-end à l'heure du brunch et en semaine à l'heure du déjeuner dans un restaurant bruyant et populaire de Chelsea qui s'appelait Digits, où les clients (presque exclusivement des hommes d'un certain âge : quarante ans, au moins) lui demandaient régulièrement s'il faisait partie du menu, puis s'esclaffaient d'un air polisson, contents d'eux, comme s'ils étaient les premiers, et non le onzième ou douzième pour ce seul service, à lui avoir jamais posé la question. Malgré tout, Willem souriait à chaque fois et répondait « Seulement en entrée », et les clients de répliquer « Mais je veux un plat principal ». Alors Willem souriait derechef, et recevait un bon pourboire à la fin.

C’était un condisciple de son école de théâtre – Roman, un acteur lui aussi – qui l’avait présenté à Findlay après avoir décroché un rôle dans une série télévisée et démissionné de chez Ortolan. (Il avait des remords à accepter le rôle, expliqua-t-il à Willem, mais avait-il le choix ? C’était trop bien payé pour pouvoir refuser.) Willem lui était reconnaissant de l’avoir recommandé, parce qu’en plus de la qualité de ses plats et de son service, Ortolan était aussi connu – bien qu’au sein d’un groupe de personnes beaucoup plus restreint – pour ses horaires flexibles, en particulier si Findlay vous appréciait. Ce dernier aimait les femmes brunes de petite taille et à la poitrine plate, et toutes sortes d’hommes – du moment qu’ils étaient grands et minces et, d’après la rumeur, non asiatiques. Parfois, Willem se tenait sur le pas de la porte de la cuisine et observait les paires mal assorties de petites serveuses aux cheveux bruns et de grands hommes minces qui circulaient dans la salle principale, tels d’insolites danseurs de menuets.

Tous les serveurs à Ortolan n’étaient pas forcément acteurs. Ou, plus précisément, tous n’étaient plus à ce jour forcément acteurs. Il y avait certains restaurants à New York où l’on passait du statut d’acteur employé comme serveur au statut, en quelque sorte, de serveur qui avait autrefois été acteur. Et si le restaurant était assez bon, assez respecté, il ne s’agissait pas alors que d’une transition professionnelle parfaitement acceptable, mais d’une transition professionnelle désirable. Un serveur dans un restaurant réputé pouvait obtenir pour ses amis une réservation convoitée et persuader, à force de charme, le personnel de cuisine d’envoyer des plats gratuits à ces mêmes amis (bien que Willem apprît que charmer le personnel de cuisine s’avérait moins facile qu’il ne l’aurait imaginé). Mais qu’est-ce qu’un acteur employé comme serveur pouvait obtenir pour ses amis ? L’énième billet pour l’un de ces spectacles dans un minuscule théâtre, où il fallait se procurer son propre complet pour jouer le rôle d’un agent de change qui pourrait s’avérer – ou ne pas s’avérer – être un zombie, alors qu’il n’y avait pas de budget pour les costumes ? (C’était précisément ce qu’il avait été amené à faire l’année précédente. Et comme il ne possédait pas de complet à lui, il avait dû en emprunter un à Jude. Ce dernier mesurait environ deux centimètres et demi de plus que lui, si bien que pendant tout le temps où il s’était produit sur scène il avait dû retrousser les jambes du pantalon et les fixer à l’intérieur avec du ruban adhésif.)

On pouvait facilement discerner à Ortolan les serveurs qui avaient autrefois été acteurs et étaient devenus depuis serveurs de métier. Pour commencer, les serveurs professionnels étaient plus âgés ; ils se montraient par ailleurs pointilleux et précis lorsqu'il s'agissait d'appliquer les règles de Findlay ; et aux dîners du personnel, ils faisaient ostensiblement tourner dans leur verre le vin que l'assistant du sommelier leur versait pour qu'ils le goûtent et lâchaient des remarques du type : « Cela ressemble un peu à ce linne calodo petite sirah que vous nous avez servi la semaine dernière, José, n'est-ce pas ? » ou « Cela a un goût un peu minéral, non ? C'est un vin de Nouvelle-Zélande ? » Il allait sans dire que vous ne leur demandiez pas de venir à vos spectacles (vous n'invitiez que vos collègues acteurs-serveurs, et quand l'un de ces derniers vous invitait à son tour, il était considéré comme poli, à tout le moins, d'essayer d'y aller), et vous ne discutiez certainement pas d'auditions, ni d'agents, ou d'aucun sujet de la sorte avec eux. Se produire sur scène c'était comme faire la guerre, et eux faisaient partie des vétérans : ils ne voulaient pas songer à la guerre, et encore moins en parler avec de jeunes nigauds encore tout feu tout flamme à l'idée de rejoindre les tranchées.

Findlay lui-même avait autrefois été acteur, mais à la différence des autres, il aimait parler de son existence passée, ou du moins en proposer un certain récit – peut-être « aimer » n'est-il pas le mot juste ; peut-être faudrait-il se contenter de dire qu'il en parlait. D'après celui-ci, il avait presque failli une fois décrocher le second rôle dans la pièce de Tony Kushner, *A Bright Room Called Day*, mise en scène au Public Theater (plus tard, l'une des serveuses leur avait signalé que tous les rôles importants dans la pièce étaient des rôles de femmes). Il avait été la doublure d'un acteur sur Broadway (pour quel spectacle, cela n'avait jamais été clair). Findlay était un *memento mori* en chair et en os de la carrière de comédien, une mise en garde en costume gris, et ceux qui étaient encore acteurs soit l'évitaient (comme si la malédiction qui l'avait touché pouvait se révéler contagieuse), soit l'observaient au contraire de près (comme si, en restant en contact avec lui, ils se retrouveraient vaccinés).

Mais à quel moment Findlay avait-il décidé d'abandonner sa carrière d'acteur, et comment cela s'était-il produit ? Était-ce simplement l'âge ? À dire vrai, il n'était plus tout jeune : quarante-cinq, cinquante ans, autour de là. Comment savait-on que le temps était venu de renoncer ? Était-ce

lorsqu’on avait atteint les trente-huit ans et que l’on n’avait toujours pas trouvé d’agent (comme ils soupçonnaient que c’était le cas pour Joel) ? Ou bien lorsqu’on atteignait les quarante ans, que l’on partageait toujours son appartement avec un colocataire, et que l’on gagnait plus d’argent en travaillant comme serveur à temps partiel que l’année où l’on avait décidé d’être acteur à temps plein (comme ils savaient que c’était le cas pour Kevin) ? Était-ce lorsqu’on devenait gros, ou chauve, ou bien lorsqu’une piètre chirurgie plastique ne parvenait plus à dissimuler que l’on était devenu gros et chauve ? À quel moment, à force de poursuivre ses ambitions, devenait-on plus imprudent que courageux ? Comment savait-on quand il fallait renoncer ? Quelques décennies plus tôt – des décennies plus intransigeantes, moins stimulantes, mais finalement plus faciles – les choses auraient été bien plus claires : on s’arrêtait à l’âge de quarante ans, ou lorsqu’on se mariait, ou bien lorsqu’on avait des enfants, ou encore au bout de cinq ans, de dix ans, de quinze. Alors on s’employait à trouver un vrai travail, et ses rêves de devenir acteur et de poursuivre une carrière dans le domaine s’estompaient dans la pénombre du passé, se désagrégeant aussi silencieusement qu’un bloc de glace dans un bain chaud.

Mais aujourd’hui l’époque était à la réalisation de soi, une époque où se contenter d’une existence de second choix passait pour un signe de faiblesse innommable. En un sens, le fait d’accepter ce qui semblait devoir être son destin – autrefois considéré comme une forme de dignité – n’était plus à l’heure actuelle qu’une marque de couardise. Parfois la pression pour atteindre le bonheur devenait presque oppressante, comme si celui-ci était une chose à laquelle tout le monde devait et pouvait accéder, et que le moindre fléchissement dans cette quête vous était en quelque sorte imputable. Willem allait-il continuer à travailler année après année à Ortolan, à prendre le même métro pour se rendre à ses auditions, à répéter et répéter, encore et toujours, parvenant peut-être à un moment à progresser de quelques petits centimètres, si petits que l’on pouvait à peine parler de progression ? Aurait-il un jour le courage de renoncer ? Et serait-il capable de reconnaître ce jour ? Ou bien se réveillerait-il un matin pour découvrir dans le miroir un vieil homme, continuant à se dire acteur, de peur d’admettre qu’il pourrait ne pas l’être, qu’il pourrait bien ne jamais l’être ?

JB tenait Willem personnellement pour responsable de son manque de succès. L'un des sermons préférés de JB à l'adresse de Willem commençait par ces mots « Si j'étais aussi beau gosse que toi, Willem », et se terminait sur ces phrases « Tout t'a tellement toujours souri que tu es devenu pourri gâté et que tu crois que les choses vont te tomber toutes crues dans le bec. Mais tu sais quoi, Willem ? Tu es certes beau gosse, mais on est tous beaux gosses, et tu vas devoir te donner un peu plus de mal que ça ».

Le côté ironique d'un tel discours de la part de JB ne lui échappait pas. Gâté ? Il fallait voir les membres de la famille de JB, tous aux petits soins pour lui, à lui préparer ses plats préférés et lui repasser ses chemises, l'abreuvant de compliments et le couvrant de marques d'affection ; un jour, il avait entendu JB au téléphone expliquer à sa mère qu'il manquait de sous-vêtements et lui demander de lui en acheter, annonçant qu'il les récupérerait quand il viendrait dimanche pour dîner, et, au fait, il aimerait bien un jarret de porc pour le repas. Pourtant, en même temps, il comprenait ce que JB voulait dire. Il n'était pas paresseux, il le savait, mais ce qui lui manquait au fond, c'était le type d'ambition qui animait JB ou Jude, cette détermination inébranlable et implacable qui les faisait rester à l'atelier ou au bureau plus tard que tout le monde et leur conférait ce regard légèrement distant, lui donnant toujours l'impression qu'une part d'eux vivait déjà dans un avenir qu'ils s'étaient imaginé et dont les contours n'avaient de réalité que pour eux. L'ambition de JB s'alimentait de la soif pour cet avenir qu'il voulait atteindre au plus vite ; celle de Jude, pensait-il, était plus motivée par sa peur de retomber en arrière, si jamais il n'avançait pas, dans une existence passée qu'il avait délaissée, et dont il ne leur parlait jamais. Jude et JB n'étaient pas les seuls à posséder cette qualité : New York regorgeait d'ambitieux. L'ambition, en ces lieux, constituait même souvent l'unique dénominateur commun.

L'ambition et l'athéisme : « L'ambition est ma seule religion », lui avait déclaré JB un soir tard, après un certain nombre de bières, et cette réplique eut beau lui paraître un peu trop préparée, comme si JB s'était entraîné pour essayer d'en perfectionner la tonalité naturelle et désinvolte, il ne doutait pas de la sincérité de son ami. Il n'y avait qu'ici que l'on se sentait obligé d'être animé d'une rage de réussite, et rien de moins ; il n'y avait qu'ici que l'on devait s'excuser de croire en autre chose que soi-même.

La ville lui donnait souvent l'impression que quelque chose d'essentiel lui échappait, et que cette ignorance le condamnerait à travailler éternellement à Ortolan. (Il avait éprouvé le même sentiment à l'université, convaincu d'être la personne la plus stupide de leur promotion, admise officieusement au titre de la discrimination positive comme une sorte de rare représentant de la classe des pauvres ruraux blancs). Les autres, pensait-il, le ressentaient aussi, même si cela ne semblait véritablement déranger que JB.

« Je ne sais pas quoi penser de toi parfois, Willem », lui déclara un jour JB, sur un ton qui suggérait que ce qu'il ne comprenait pas à propos de son ami n'avait rien de positif. C'était à la fin de l'année précédente, peu de temps après que Merritt, l'ancien colocataire de Willem, eut obtenu l'un des deux rôles principaux dans une reprise de *True West* de Sam Shepard, dans un petit théâtre de New York. L'autre rôle principal avait été confié à un acteur récemment vu dans un film indépendant salué par la critique et qui jouissait de ce bref laps de temps où un acteur possède tout à la fois une certaine crédibilité aux yeux d'un petit cercle d'amateurs éclairés et semble promis à un succès plus grand public. Le metteur en scène (une personne avec laquelle Willem espérait depuis longtemps travailler) avait promis qu'il choisirait un acteur inconnu pour le second rôle. Et il avait tenu sa promesse : simplement, l'inconnu était Merritt et pas Willem. Tous les deux s'étaient retrouvés finalistes pour le rôle.

Ses amis étaient outrés.

– Mais Merritt ne sait même pas jouer ! avait maugréé JB. Il se contente d'être debout sur la scène et de scintiller, et il croit que ça suffit !

Tous les trois s'étaient mis à évoquer le dernier spectacle dans lequel ils avaient vu Merritt (une adaptation de *La Traviata* dans un tout petit théâtre, jouée par une troupe exclusivement masculine et située à Fire Island dans les années quatre-vingt : Violetta – incarnée par Merritt – avait été renommée Victor, et il mourait du sida, pas de la tuberculose), pour finalement tous convenir que c'était à peine regardable.

– En tout cas, il est beau gosse, on ne peut pas le nier, avait déclaré Willem, tentant mollement de défendre son ancien colocataire absent.

– Faut pas exagérer, il n'est quand même pas si beau que ça ! avait rétorqué Malcolm, avec une véhémence qui les avait tous surpris.

– Tu vas y arriver aussi, Willem, l’avait consolé Jude sur le chemin du retour après le dîner. S’il y a une justice dans ce monde, ça viendra. Ce metteur en scène est un imbécile.

Mais Jude ne lui reprochait jamais ses échecs, contrairement à JB. Et il n’était pas sûr de savoir lequel des deux l’aidait le plus.

Il leur avait su gré de leur colère, bien sûr, mais en vérité, il ne pensait pas que Merritt était aussi mauvais acteur qu’ils le disaient. Il ne jouait certainement pas moins bien que lui ; en fait, il était probablement meilleur. Plus tard, il s’en ouvrit à JB qui répliqua par un long silence chargé de désapprobation, avant de se mettre à le sermonner.

– Je ne sais pas quoi penser de toi parfois, Willem, commença-t-il. Par moments, j’ai l’impression que tu ne veux même pas vraiment être acteur.

– C’est faux, avait-il protesté. Simplement, je ne crois pas que chaque rejet soit infondé, et je ne pense pas que quelqu’un qui obtient un rôle que je n’obtiens pas le décroche par pure chance.

Un autre silence s’était ensuivi.

– Tu es trop gentil, Willem, avait déclaré JB d’une voix sombre. Tu n’arriveras à rien comme ça.

– Merci, JB, avait-il répondu.

Il s’offensait rarement des opinions de JB – souvent, celui-ci avait raison – mais, à cet instant précis, il n’était pas très enclin à l’entendre lui énumérer ses défauts et lui asséner ses sinistres prédictions quant à son avenir, à moins qu’il ne change complètement de personnalité. Il avait raccroché et était resté éveillé dans son lit, désemparé et découragé.

De toute façon, changer de personnalité paraissait proprement inenvisageable – n’était-ce pas trop tard, en effet ? Après tout, avant d’avoir été un jeune homme gentil, Willem avait été un gentil garçon. Tout le monde en avait fait la remarque : ses enseignants, ses camarades de classe, les parents de ses camarades de classe. « Willem est un enfant si plein de compassion », écrivaient ses professeurs sur ses bulletins scolaires – bulletins scolaires auxquels sa mère ou son père jetaient un œil distrait, sans dire mot, avant de les ajouter aux piles de journaux et d’enveloppes vides qu’ils apportaient au centre de recyclage. En grandissant, il avait commencé à se rendre compte que les gens étaient surpris, voire irrités, par ses parents ; l’un de ses profs de lycée lui avait une fois lancé qu’étant

donné le tempérament de Willem, il s'était imaginé que ses parents seraient différents.

– Différents comment ? avait-il demandé.

– Plus sympathiques, avait répondu son prof.

Il ne se considérait pas comme particulièrement généreux ni exceptionnellement affable. La plupart des choses lui venaient avec une certaine facilité : le sport, l'école, les copains, les filles. Il n'était pas foncièrement bon ; il ne cherchait pas à être l'ami de tout le monde, et il ne tolérait pas les malotrus, ni la mesquinerie ou la méchanceté. Il était humble et travailleur ; appliqué, il en était conscient, plus que brillant. « Ne sors pas de ton rang », lui répétait souvent son père.

Et son père, lui, ne sortait jamais du sien. Willem se rappelait une fois, alors qu'une gelée tardive de printemps avait entraîné la mort de nombreux jeunes agneaux dans la région, où son père avait été interviewé par une journaliste qui écrivait un article sur la manière dont les fermes du coin avaient été affectées par le phénomène.

– En tant qu'éleveur… commença la journaliste, aussitôt interrompue par son père.

– Pas éleveur – l'avait-il corrigée avec son accent qui rendait tous les mots qu'il prononçait plus brusques qu'ils n'auraient dû l'être –, ouvrier agricole.

Il avait raison, évidemment. Un éleveur signifiait quelque chose de précis : un propriétaire terrien ; et, d'après cette définition, il n'était pas éleveur. Mais beaucoup d'autres personnes dans le comté, qui n'avaient pas plus le droit de se désigner comme tels, ne s'en privaient pourtant pas. Willem n'avait jamais entendu son père le leur reprocher – celui-ci se moquait de ce que les autres pouvaient faire ou ne pas faire –, mais pareille exagération n'était ni pour lui ni pour sa femme, la mère de Willem.

Peut-être cela expliquait-il son impression d'avoir toujours su qui il était et ce qu'il était. Aussi ne ressentait-il que très peu le besoin de changer ou de se réinventer, alors même que son existence l'éloignait de plus en plus de la ferme de son enfance. Il se percevait comme un invité à l'université, un invité dans son école de théâtre et, aujourd'hui, comme un invité à New York, un invité dans le cercle des gens beaux et riches. Et il n'essaierait jamais de prétendre qu'il était né ainsi, parce qu'il savait que ce n'était pas le cas ; il était le fils d'un ouvrier agricole du Wyoming dans l'Ouest

américain, et son départ n’y changeait rien : ni le temps, ni l’expérience, ni la proximité de l’argent n’avaient effacé ou remplacé ce qu’il avait été.

Il était le quatrième enfant de ses parents, et le seul d’entre eux encore en vie. Il y avait d’abord eu une fille, Britte, morte de leucémie à l’âge de deux ans, bien longtemps avant la naissance de Willem. C’était en Suède, alors que son père, originaire d’Islande, travaillait dans une ferme piscicole où il avait rencontré sa mère, qui, elle, était d’origine danoise. Puis ils avaient immigré aux États-Unis et avaient eu un garçon, Hemming, né avec une infirmité motrice cérébrale. Trois ans plus tard, il y avait eu un autre garçon, Aksel, qui, nourrisson, était décédé dans son sommeil, sans raison apparente.

Hemming avait huit ans quand Willem était né. Il ne pouvait ni marcher ni parler, mais Willem l’avait aimé et ne l’avait jamais considéré autrement que comme son grand frère. Hemming pouvait sourire, néanmoins ; et lorsqu’il le faisait, il approchait sa main de son visage, ses doigts se serrant pour former un bec de canard, tandis que ses lèvres découvraient ses gencives d’un rose azalée. Les années passant, Willem apprit à ramper, puis à marcher et à courir – Hemming, pour sa part, demeurait dans son fauteuil – et, quand il fut assez grand et fort, il se mit à pousser Hemming dans sa lourde chaise roulante aux pneus épais et récalcitrants (ce n’était pas un fauteuil conçu pour des trajets, encore moins pour se déplacer à travers les champs d’herbe haute ou sur les chemins de terre qui entouraient la propriété sur laquelle ils vivaient avec leurs parents, dans une petite maison en bois). Au sommet de la colline s’érigeait l’habitation principale, une longue bâtisse de plain-pied ceinte d’une large terrasse couverte, et, en contrebas de chez eux, au pied de la colline, se trouvaient les étables où leurs parents passaient leurs journées. Tout au long de sa scolarité, Willem s’était occupé de son frère : le matin, il se réveillait le premier, préparait le café pour ses parents et faisait chauffer de l’eau pour la bouillie d’avoine de Hemming, et, le soir, il attendait au bord du chemin la camionnette qui déposait son frère après sa journée passée au centre pour jeunes handicapés qui se trouvait à une heure de route de chez eux. Willem avait toujours pensé que Hemming et lui se ressemblaient – ils avaient tous les deux les cheveux clairs et fins de leurs parents, les yeux gris de leur père et un petit sillon, comme une parenthèse légèrement étirée, qui marquait le côté gauche de leur bouche et donnait l’impression qu’un rien pourrait les

amuser et qu’ils étaient toujours prêts à sourire –, mais personne ne semblait remarquer cette ressemblance. Tout ce que les gens remarquaient, c’était que Hemming se trouvait dans une chaise roulante et qu’il gardait la bouche ouverte, ovale rouge et humide, et que ses yeux, plus souvent qu’à leur tour, dérivaient en direction du ciel, le regard fixé sur quelque nuage que lui seul semblait apercevoir.

– Qu’est-ce que tu vois, Hemming ? lui demandait-il parfois, lorsqu’ils se promenaient le soir, mais évidemment Hemming ne lui répondait pas.

Lorsque ses parents s’occupaient de Hemming, ils se montraient capables et compétents, mais, Willem devait le reconnaître, ils ne témoignaient pas à son égard d’une affection particulière. Quand Willem restait tard à l’école à cause d’un match de football américain ou d’une rencontre d’athlétisme, ou bien quand il devait travailler quelques heures supplémentaires à l’épicerie, c’était sa mère qui attendait Hemming sur le chemin, qui le soulevait pour l’installer dans son bain puis l’en sortait, qui lui donnait son dîner composé d’une bouillie de poulet et de riz et lui changeait sa couche avant de le mettre au lit. Mais elle ne lui lisait pas d’histoire, ne lui parlait pas, ni n’allait se promener avec lui comme Willem le faisait. Le comportement de ses parents avec Hemming le contrariait, en partie parce que (même si l’on ne pouvait en rien leur reprocher leur attitude à l’égard de celui-ci) Willem sentait qu’ils considéraient Hemming comme leur responsabilité, et rien de plus. Par la suite, il avait admis que c’était tout ce que l’on pouvait raisonnablement attendre d’eux ; n’importe quoi d’autre aurait été inespéré. Et pourtant. Il aurait souhaité qu’ils aiment Hemming un peu plus, un tout petit peu plus.

(Même si exiger de l’amour de la part de ses parents était peut-être trop demander. Ils avaient perdu tant d’enfants que tout simplement peut-être ne souhaitaient-ils pas, ou ne pouvaient-ils pas, se donner corps et âme à ceux qu’ils avaient aujourd’hui. Et pour finir, Hemming tout comme lui les abandonneraient aussi, délibérément ou pas, et alors ils auraient tout perdu. Mais il lui faudrait des décennies pour pouvoir envisager les choses sous cet angle.)

Au cours de sa deuxième année d’université, Hemming avait dû subir une appendicectomie d’urgence. « Ils ont dit qu’ils l’avaient repérée juste à temps », lui expliqua sa mère au téléphone. Sa voix était plate, très factuelle, n’exprimant ni soulagement, ni anxiété, mais pas non plus –

comme il s’était astreint à l’envisager à son corps défendant et malgré sa peur – de déception. La personne qui s’occupait de Hemming (une femme du coin, payée à rester avec lui la nuit maintenant que Willem était parti) avait remarqué qu’il se tapotait le ventre en gémissant et avait su diagnostiquer correctement la boule dure de la taille d’une truffe qu’il avait au bas-ventre. Pendant l’opération, les chirurgiens avaient découvert une excroissance de quelques centimètres de long sur son gros intestin et avaient ordonné une biopsie. Les radios avaient révélé d’autres tumeurs qu’ils allaient également exciser.

– Je vais rentrer, déclara-t-il.

– Non, avait répliqué sa mère. Ce n’est pas la peine. On te dira si c’est grave.

Elle et son père avaient été plus déconcertés qu’autre chose lorsqu’il avait été admis à l’université – ni l’un ni l’autre ne savaient qu’il y avait postulé –, mais maintenant qu’il s’y trouvait, ils étaient déterminés à ce qu’il obtienne son diplôme et oublie la ferme aussi vite que possible.

Mais ce soir-là il pensa à Hemming, tout seul dans son lit d’hôpital, l’imagina avoir peur, pleurer et chercher à entendre sa voix. Quand Hemming avait vingt et un ans, on avait dû l’opérer d’une hernie, et il avait sangloté jusqu’à ce que Willem lui prenne la main. Il savait qu’il devrait rentrer.

Les vols étaient chers, bien plus qu’il ne l’avait imaginé. Il se renseigna sur les trajets en bus, mais il lui faudrait trois jours pour y aller, trois jours pour revenir, et il avait son travail, plus des examens de mi-semestre à passer et à réussir s’il voulait conserver sa bourse d’études. Finalement, le vendredi soir, alors qu’il était soûl, il se confia à Malcolm, qui sortit son chéquier et lui rédigea un chèque.

– Je ne peux pas accepter, avait-il immédiatement déclaré.

– Pourquoi pas ? demanda Malcolm.

Ils se disputèrent un moment, jusqu’à ce que Willem finisse par accepter le chèque.

– Je te rembourserai, tu sais ça, non ?

Malcolm haussa les épaules.

– Ce que je vais dire va me faire passer pour un trou du cul fini, lui répondit-il, mais, tu sais, Willem, ça ne me coûte rien.

Pourtant, il tenait à rembourser son ami d'une manière ou d'une autre, même s'il savait que celui-ci n'accepterait pas. C'est Jude qui eut l'idée de placer la somme directement dans le portefeuille de Malcolm, si bien que tous les quinze jours, lorsqu'il touchait sa paie du restaurant où il travaillait le week-end, il fourrait deux ou trois billets de vingt dollars dans le portefeuille de Malcolm pendant que ce dernier dormait. Il ne sut jamais vraiment si Malcolm s'en était aperçu (celui-ci dépensait son argent si rapidement, souvent pour payer des choses à ses trois amis), mais Willem, lui, tira une certaine satisfaction et fierté de son geste.

Entre-temps, cependant, il y avait eu Hemming. Il était heureux d'être rentré (sa mère s'était contentée de soupirer quand il lui avait annoncé qu'il venait), heureux de voir son frère, même si sa maigreur, ses gémissements et ses pleurs quand les infirmières tâtaient la zone autour de ses points de suture l'avaient inquiété ; il devait agripper les bras de son fauteuil pour s'empêcher de leur hurler dessus. Le soir, ses parents et lui dînaient en silence ; il pouvait presque les sentir se détacher, comme s'ils se débarrassaient de leurs oripeaux de leur vie de parents et se préparaient à se laisser dériver ailleurs, vers une autre existence, une nouvelle identité.

Le troisième soir, il prit la clé du camion pour se rendre à l'hôpital. Sur la côte est, c'était le début du printemps, mais ici le givre semblait faire scintiller l'air de la nuit, et le matin l'herbe était recouverte d'une fine pelure de cristaux.

Son père apparut sur le porche tandis que Willem descendait les marches.

– Il dormira, tu sais, lui dit-il.

– C'est pas grave, je veux quand même y aller, répondit-il.

Son père le regarda.

– Willem, ajouta-t-il, il ne se rendra même pas compte de ta présence.

Il sentit le sang lui monter au visage.

– Je sais que t'en as rien à foutre de lui, lui décocha-t-il, mais moi, si.

Il ne s'était jamais adressé à son père de la sorte et, pendant un instant, il fut comme paralysé, à la fois de crainte et d'excitation à l'idée que son père puisse réagir, qu'ils puissent se disputer. Mais celui-ci se contenta d'avaler une gorgée de café, puis tourna les talons et rentra à l'intérieur, la porte se refermant derrière lui dans un bruit sourd.

Par la suite, et jusqu'à la fin de son séjour, ils se comportèrent tous comme à leur habitude ; ils se relayaient au chevet de Hemming, et quand Willem ne se trouvait pas à l'hôpital, il aidait sa mère à la comptabilité ou son père quand celui-ci supervisait le referrage des chevaux. Le soir, il retournait à l'hôpital et faisait ses devoirs. Il lisait à haute voix des passages du *Décaméron* à Hemming, qui fixait le plafond et clignait des yeux, et s'échinait sur ses exercices de calcul, qu'il finit par terminer avec la triste conviction qu'il avait tout faux. Les trois amis s'étaient habitués à ce que Jude se charge de leurs devoirs de maths, résolvant les problèmes aussi vite que s'il exécutait des arpèges. Au cours de leur première année, Willem avait sincèrement voulu comprendre, et Jude avait passé des soirées entières à essayer de lui expliquer, mais il n'y était jamais parvenu.

– Écoute, je suis trop stupide pour y comprendre quelque chose, avait-il annoncé au terme d'une séance qui lui semblait avoir duré plusieurs heures, alors qu'il n'y tenait plus et ne souhaitait rien d'autre que d'aller courir des kilomètres tant il se sentait frustré et énervé.

Jude avait baissé les yeux.

– Tu n'es pas stupide, fit-il doucement. C'est juste que je n'explique pas assez bien.

Jude suivait des séminaires de mathématiques pures auxquels on ne pouvait assister que sur invitation ; les trois autres n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il pouvait bien y faire.

Rétrospectivement, seule sa surprise l'étonna lorsque sa mère l'appela trois mois plus tard pour lui annoncer que Hemming avait été placé sous ventilateur. On était à la fin mai, et il avait passé la moitié de ses examens. « Ne rentre pas, lui avait-elle dit, ordonné presque. Reste, Willem. » Il communiquait avec ses parents en suédois et se rendit compte seulement des années après, quand un metteur en scène suédois avec lequel il travaillait lui fit remarquer que sa voix se vidait de tout affect lorsqu'il se mettait à parler dans cette langue, qu'il adoptait inconsciemment un ton particulier quand il s'adressait à eux, un ton dépourvu d'émotion et brusque, à l'instar du leur.

Les jours suivants, il se fit du mauvais sang et rata ses examens : le français, la littérature comparée, le drame jacobin, les sagas islandaises, les mathématiques honnies, tout se mélangeait dans sa tête. Il se disputa avec sa petite amie, qui était en dernière année et terminait la fac. Elle se mit à

pleurer ; il se sentit coupable, mais en même temps incapable de remédier à la situation. Il pensait au Wyoming, à une machine insufflant la vie dans les poumons de Hemming. Est-ce qu'il ne devrait pas rentrer ? Si. Il ne pourrait pas rester longtemps : le quinze juin, Jude et lui emménageaient dans une sous-location à l'extérieur du campus pour l'été – ils avaient tous les deux trouvé un travail en ville : en semaine, Jude était employé comme assistant d'un professeur de lettres classiques et le week-end dans une boulangerie pour laquelle il travaillait aussi pendant l'année ; Willem comme maître-assistant dans un programme pour enfants handicapés – mais avant cela, les quatre amis avaient prévu de séjourner dans la maison des parents de Malcolm à Aquinnah, sur l'île de Martha's Vineyard, après quoi Malcolm et JB retourneraient en voiture à New York. Le soir, il appelait Hemming à l'hôpital, demandait à ses parents ou à l'une des infirmières de tenir le combiné près de son oreille et parlait à son frère, même s'il savait que celui-ci ne l'entendait probablement pas. Mais comment ne pas essayer ?

Et puis un matin, une semaine plus tard, sa mère lui téléphona : Hemming était mort. Il demeura sans voix. Il ne parvint pas à lui demander pourquoi elle ne l'avait pas informé de la gravité de la situation, parce qu'une part de lui savait pertinemment qu'elle ne l'aurait de toute façon pas fait. Il ne parvint pas à lui exprimer qu'il regrettait de ne pas avoir été là, parce qu'elle ne lui aurait rien répondu. Il ne parvint pas à lui demander ce qu'elle ressentait, parce que rien de ce qu'elle lui confierait ne serait suffisant. Il avait envie de hurler contre ses parents, de les frapper, de susciter quelque chose *en eux* – qu'ils s'effondrent de douleur, perdent leur contenance, reconnaissent qu'un événement terrible avait eu lieu, qu'avec la mort de Hemming ils avaient perdu une part vitale et essentielle d'eux-mêmes. Il se moquait de savoir s'ils le ressentaient véritablement de la sorte ou pas : il avait juste besoin de les entendre le dire, de sentir que leur calme imperturbable dissimulait autre chose, que quelque part en eux coulait un mince ruisseau d'eau vive et fraîche, grouillant de vies délicates, de petits poissons, d'herbes et de minuscules fleurs blanches, toutes tendres, si fragiles et vulnérables que l'on ne pouvait pas les regarder sans éprouver de la peine pour elles.

Il n'informa pas tout de suite ses amis, pour Hemming. Ils allèrent chez Malcolm – un lieu magnifique, le plus bel endroit que Willem ait jamais habité et même jamais vu – et tard le soir, lorsque tout le monde dormait,

chacun dans son lit, chacun dans sa chambre agrémentée de sa propre salle de bains (c'était dire comme cette demeure était grande), il sortait discrètement et marchait pendant des heures, parcourant l'entrelacs des chemins alentour, la lune si massive et brillante qu'on l'aurait cru découpée dans un bloc de glace. Au cours de ces promenades, il s'efforçait de ne penser à rien en particulier. Il se concentrait à la place sur ce qu'il avait devant les yeux, remarquant la nuit ce qui lui avait échappé le jour : la manière dont la terre qui recouvrait les chemins, presque aussi fine que du sable, se soulevait en petits plumeaux quand il marchait dessus, dont de minuscules serpents brun-noir se faufilaient silencieusement entre les buissons sur son passage. Il se dirigeait vers l'océan et au-dessus de lui la lune disparaissait, dissimulée par des lambeaux de nuages, et, pendant quelques instants, seul lui parvenait le bruit du ressac de la mer invisible, tandis que le ciel se chargeait d'une humidité épaisse et chaude, comme si l'air lui-même ici avait une densité plus grande, plus significative.

Peut-être la mort ressemblait-elle à cela, songeait-il, se rendant compte qu'il y avait pire finalement, et s'en sentant soulagé.

Il s'attendait à ce qu'il lui soit terriblement pénible de passer l'été avec de jeunes gens qui pourraient lui rappeler Hemming, mais cela se révéla plaisant, utile même. Il y avait sept élèves dans sa classe, tous âgés d'environ huit ans, tous gravement handicapés et à la mobilité réduite, et si une partie de la journée était ouvertement consacrée à essayer de leur enseigner les formes et les couleurs, il passait la plupart du temps à jouer avec eux : à leur lire des histoires, à les promener dans leurs fauteuils, à les chatouiller à l'aide de plumes. À l'heure des récréations, on ouvrait toutes les portes des salles de classe qui donnaient sur la cour centrale de l'école ; alors l'espace s'emplissait d'enfants installés sur une quantité d'engins et de véhicules à roues d'une telle variété que l'on avait parfois l'impression que la cour était peuplée d'insectes mécaniques, tous couinant, grinçant ou vrombissant à l'unisson. Il y avait des enfants dans des chaises roulantes, d'autres installés sur de petites mobylettes miniatures qui pétaradaient et cliquetaient sur les dalles à la vitesse d'une tortue, d'autres encore allongés sur le ventre et sanglés sur des planches à roulettes en bois lisse qui ressemblaient à des planches de surf en plus court et qui se déplaçaient sur le sol à l'aide de leurs moignons, et de plus rares qui, dépourvus de tout moyen de locomotion, restaient assis sur les genoux des aides-soignants,

qui leur retenaient la nuque au creux de leur paume. C'étaient ceux-là qui lui rappelaient le plus vivement Hemming.

Certains des enfants sur les mobylettes et les planches à roulettes pouvaient parler et il leur lançait, très doucement, de grosses balles de mousse et organisait avec eux des courses dans la cour. Il commençait toujours la course en tête de meute, allongeant le pas avec une lenteur exagérée (mais pas au point de paraître outrancièrement comique : il voulait leur donner l'impression qu'il essayait réellement), mais à un certain moment, en général à un tiers du parcours, il faisait semblant de trébucher et tombait par terre de manière ostentatoire, et tous les enfants le dépassaient en riant. « Debout, Willem, debout », criaient-ils, et il se relevait, mais à ce stade ils avaient fini le tour de circuit et il arrivait en dernier. Il se demandait, parfois, s'ils lui enviaient la dextérité avec laquelle il était capable de tomber et de se relever et, si c'était le cas, s'il devrait arrêter de le faire, mais lorsqu'il avait posé la question à son responsable, celui-ci s'était contenté de le regarder en lui disant que les enfants le trouvaient drôle et qu'il devrait continuer. Aussi tombait-il chaque jour, et tous les après-midi, lorsqu'il attendait avec les élèves que leurs parents viennent les chercher, ceux qui pouvaient parler lui demandaient s'il allait encore tomber le lendemain. « Pas question, répondait-il d'un ton assuré tandis qu'ils riaient. Vous plaisantez ? Vous pensez que je suis si maladroit que ça ? »

Ce fut, à divers égards, un bon été. L'appartement se trouvait près du MIT et appartenait au prof de maths de Jude qui était parti à Leipzig pour toute la période et qui leur demandait un loyer si négligeable que tous les deux entreprirent quelques réparations afin de lui témoigner leur gratitude : Jude rangea les livres qui s'empilaient et formaient des gratte-ciel instables et précaires sur la moindre surface plane et appliqua une couche d'enduit sur un pan de mur qui était devenu spongieux à cause d'un dégât des eaux ; Willem revissa des poignées de porte, remplaça un joint peu étanche, changea le robinet à flotteur dans les toilettes. Il se mit à fréquenter une étudiante de Harvard que le prof de maths avait aussi embauchée comme assistante et qui certains soirs venait chez eux ; tous les trois préparaient de grandes platées de spaghettis *alle vongole* et Jude leur racontait comment le prof de lettres classiques pour lequel il travaillait avait décidé de ne communiquer avec lui qu'en latin ou grec ancien, y compris pour lui

transmettre des instructions du type : « J'ai besoin de trombones supplémentaires », ou « N'oubliez pas de leur demander de mettre un peu plus de lait de soja dans mon cappuccino demain matin ». En août, leurs amis et connaissances de fac (et de Harvard, et du MIT, et de Wellesley, et de Tufts) commencèrent à revenir en ville, passant une nuit ou deux avec eux avant de pouvoir s'installer dans leurs propres appartements ou dortoirs. Un soir, vers la fin de leur séjour, ils invitèrent cinquante personnes à une fête sur le toit et aidèrent Malcolm à préparer un barbecue de fruits de mer, recouvrant des épis de maïs, des moules et des palourdes sous un tas de feuilles de bananier préalablement humidifiées ; le lendemain matin, les quatre amis ramassèrent les coquilles vides qui jonchaient le sol, se délectant du bruit de castagnettes qu'elles émettaient lorsqu'ils les jetaient dans des sacs-poubelles.

Mais ce fut aussi cet été-là qu'il prit conscience qu'il ne retournerait plus chez lui, que, d'une certaine manière, sans Hemming, il n'y avait pas de raison pour que ses parents et lui fassent semblant d'avoir besoin d'être ensemble. Il soupçonnait qu'ils partageaient son sentiment ; ils n'évoquèrent pas une seule fois le sujet, mais il n'éprouva jamais de nécessité particulière de les revoir, et eux ne lui demandèrent jamais de leur rendre visite. Ils se parlaient de temps en temps et leurs conversations étaient (comme elles l'avaient toujours été) polies, factuelles et respectueuses. Il leur posait des questions sur la ferme, ils lui en posaient sur la fac. Sa dernière année, il se produisit dans *La Ménagerie de verre* (il jouait le rôle du jeune visiteur, évidemment), mais il ne mentionna jamais la pièce à ses parents, et quand il leur dit que ce n'était pas la peine de traverser le pays pour la cérémonie de remise des diplômes, ils ne protestèrent pas : la fin de la saison de vêlage approchait de toute façon, et il doutait qu'ils auraient pu venir, même s'il ne les en avait pas dispensés. Jude et lui avaient été adoptés par les familles de JB et de Malcolm pour le week-end de la remise des diplômes, et, quand ces dernières n'étaient pas disponibles, il y avait un tas d'autres personnes pour les inviter à se joindre à leurs déjeuners, dîners et autres sorties de célébration.

« Mais ce sont quand même tes parents, lui disait Malcolm à peu près une fois par an. Tu ne peux pas simplement cesser de leur parler. » Pourtant cela se pouvait, cela arrivait : il en était la preuve. Comme n'importe quelle autre relation, pensait-il, celle-ci exigeait un entretien, une dévotion et un

soin constants, et si aucune des deux parties ne voulait faire d'effort, pourquoi ne dépérirait-elle pas ? La seule chose qui lui manquait – en dehors de Hemming – était le Wyoming lui-même, ses paysages d'un plat inouï, ses arbres d'un vert si foncé qu'ils en paraissaient bleus, l'odeur à la fois sucrée et acidulée de crottin et de tourbe des chevaux après le pansage du soir.

Alors qu'il suivait ses études de théâtre, tous les deux décédèrent, la même année : son père d'une crise cardiaque en janvier, sa mère d'une attaque cérébrale le mois d'octobre suivant. Cette fois-là, il était rentré – ses parents n'étaient pas jeunes, mais il avait oublié à quel point il les avait toujours connus actifs et infatigables, jusqu'au moment où il vit combien ils avaient décliné. Ils lui avaient tout légué, mais après avoir réglé leurs dettes – et ce fut un nouveau choc, car il avait toujours supposé que la plupart des soins et traitements médicaux de Hemming étaient couverts par l'assurance, pour en fait apprendre que quatre ans après sa mort ses parents envoyaient toujours d'énormes chèques à l'hôpital tous les mois – il lui resta très peu : une petite somme ; quelques actions ; une tasse en argent à fond épais qui avait appartenu à son grand-père paternel mort depuis longtemps ; l'alliance tordue de son père, devenue lisse et brillante à force d'avoir été portée ; un portrait en noir et blanc de Hemming et d'Aksel qu'il ne connaissait pas. Il garda ces objets, et quelques autres encore. L'éleveur qui avait employé ses parents était décédé des années plus tôt, mais son fils, qui possédait maintenant la ferme, les avait toujours bien traités ; il avait continué à les employer bien après que l'on eut pu raisonnablement s'y attendre, et régla aussi les frais d'enterrement.

Ses parents morts, Willem se rappela qu'il les avait aimés malgré tout, qu'il leur était reconnaissant de ce qu'ils lui avaient appris et de ce qu'ils ne lui avaient jamais demandé quoi que ce fût au-dessus de sa portée ou de ses moyens. Dans des moments moins charitables (à peine quelques années plus tôt), il avait attribué leur lassitude, leur acceptation incontestée de n'importe lequel de ses projets, à un manque d'intérêt : quel type de parents, lui avait demandé Malcolm, mi-jaloux, mi-apitoyé, ne réagissent pas quand leur seul enfant (il s'était excusé par la suite) leur annonce qu'il veut devenir acteur ? Mais maintenant qu'il était plus âgé, il pouvait apprécier le fait qu'ils n'avaient même jamais ne fût-ce que suggéré qu'il leur devait quelque chose – ni réussite, ni allégeance, ni affection, ni même

loyauté. Il savait que son père avait eu quelques ennuis à Stockholm (il ne devait jamais apprendre de quoi il retournait), et que cela les avait en partie incités à s'installer aux États-Unis. Ses parents n'auraient jamais exigé qu'il leur ressemble ; ils souhaitaient à peine être eux-mêmes.

Ainsi avait-il atteint l'âge adulte, passant ces trois dernières années à flotter d'une rive à l'autre dans une mare au fond vaseux, les arbres autour et en surplomb occultant la lumière, obscurcissant tout, et l'empêchant de voir si le lac dans lequel il se trouvait s'ouvrait sur une rivière ou s'il était fermé, un petit univers limité dans lequel il allait peut-être passer des années, des décennies – sa vie – à chercher à tâtons une issue qui n'existait pas, n'avait jamais existé.

S'il avait eu un agent, une personne pour le guider, elle aurait pu lui montrer comment s'en sortir, comment descendre le courant. Mais il n'en avait pas, pas encore (il lui fallait rester un tant soit peu optimiste et se dire que c'était une question de « pas encore »), aussi se retrouvait-il en compagnie d'autres aspirants, tous en quête de ce même affluent hors d'atteinte, par lequel rares étaient ceux qui parvenaient à quitter le lac, où personne ne voulait jamais avoir à retourner.

Il était prêt à attendre. Il avait en réalité déjà attendu. Mais récemment, il sentait que sa patience s'aiguisait et commençait à s'effilocher, à s'écailler en menus éclats desséchés.

Malgré tout, il n'était pas quelqu'un d'anxieux et n'avait pas tendance à s'apitoyer sur son sort. Et de fait, il y avait des moments (de retour d'Ortolan ou d'une répétition pour une pièce qui représentait une semaine de labeur et lui rapporterait un salaire de misère, si minable qu'il ne pourrait même pas se payer le menu à prix fixe au restaurant) où il rentrait à l'appartement avec un sentiment d'accomplissement. Il n'y avait que Jude et lui pour considérer Lispenard Street comme une réussite – car malgré tout le travail qu'il y avait investi et tout le ménage que Jude lui avait consacré, l'appartement conservait une sorte de tristesse et de fugacité, comme si le lieu n'osait pas prétendre au statut de véritable appartement – mais dans ces moments-là, il se retrouvait parfois à songer : *C'est suffisant. C'est plus que je n'espérais.* Vivre à New York, être un adulte, se tenir sur une estrade en bois et déclamer les mots des autres ! – c'était une existence absurde, une non-existence, une existence à laquelle ses parents et son frère

n’auraient jamais aspiré, et pourtant il lui était donné d’y aspirer tous les jours.

Mais le sentiment finissait par se dissiper, et il se retrouvait seul à parcourir la section arts du journal, à lire des articles sur d’autres personnes qui accomplissaient le genre de choses qu’il n’aurait ni l’exubérance ni l’arrogance d’imaginer, et dans ces moments-là le monde lui paraissait terriblement vaste, le lac terriblement vide, la nuit terriblement noire, et il regrettait de ne plus être dans le Wyoming, à attendre le retour de Hemming au bout du sentier, ayant pour unique chemin à naviguer celui qui le reconduisait vers la maison de ses parents, où la lumière du porche baignait la pénombre de sa clarté de miel.

*

Dans un premier temps, il y avait la face visible de la vie au bureau : quinze d’entre eux dans la pièce principale, chacun installé à sa table d’architecte, le bureau aux baies vitrées de Rausch à une extrémité, tout près de la table de Malcolm, le bureau aux baies vitrées de Thomasson à l’autre extrémité. Entre les deux : deux murs de fenêtres, les unes surplombant la Cinquième Avenue, du côté de Madison Square Park, les autres donnant sur Broadway et ses trottoirs moroses, gris et maculés de chewing-gums écrasés. Cette vie existait officiellement de dix heures du matin à sept heures du soir, du lundi au vendredi. Et dans cette vie, ils faisaient ce qu’on leur disait : ils ajustaient des maquettes, ils dessinaient et redessinaient, ils interprétaient les gribouillages ésotériques de Rausch et les ordres explicites rédigés en lettres capitales de Thomasson. Ils ne parlaient pas. Ils restaient chacun à leur table. Lorsque des clients se réunissaient avec Rausch et Thomasson autour de la longue table de verre qui se trouvait au centre de la pièce principale, ils ne levaient pas les yeux de leur travail. Quand le client était célèbre, ce qui arrivait de plus en plus souvent, ils se penchaient si bas sur leurs bureaux et restaient si silencieux que même Rausch se mettait à chuchoter, sa voix – pour une fois – s’accordant à l’espace.

Et puis, il y avait l’autre face de la vie au bureau, la véritable. Thomasson venait de plus en plus rarement de toute façon, aussi était-ce le départ de Rausch qu’ils attendaient, et certains jours ils devaient se montrer patients ;

Rausch, malgré toutes les fêtes auxquelles il se rendait, sa cour constante auprès des journalistes, son habitude d'exprimer ses opinions un peu partout et ses nombreux voyages, était en réalité un gros travailleur, et, bien qu'il puisse partir pour un événement (un vernissage, une conférence), il arrivait aussi qu'il revînt, et alors tout devait être hâtivement réassemblé, de sorte que le bureau dans lequel il rentrait ressemblât à celui qu'il avait quitté. Il valait mieux attendre les soirs où il disparaissait pour de bon, même si cela voulait dire patienter jusqu'à neuf ou dix heures. Ils avaient dorloté sa secrétaire, lui apportant régulièrement des cafés et des croissants, et savaient qu'ils pouvaient se fier à ses renseignements sur les allées et venues de Rausch.

Mais une fois que Rausch était définitivement parti, le bureau se métamorphosait, de manière aussi instantanée qu'une citrouille en carrosse. La musique se mettait à résonner (chacun des quinze responsables choisissait tour à tour la sélection), des menus de restaurants qui livraient se matérialisaient, et sur tous les écrans d'ordinateur le travail pour Ratstar Architects rejoignait son dossier informatique, mis en sommeil, délaissé et oublié pour le restant de la soirée. Ils s'autorisaient une heure de loisir, s'amusant à imiter l'étrange élocution tonitruante et teutonne de Rausch (certains d'entre eux étaient persuadés qu'il cachait le fait de venir de Paramus, dans le New Jersey, et qu'il avait adopté le nom de Joop Rausch – comment ce nom ne pouvait-il pas être un faux ? – ainsi que son extravagant accent pour dissimuler ses origines sans intérêt de banlieusard et qu'il s'appelait sans doute en réalité Jesse Rosenberg), ou bien à contrefaire l'air renfrogné de Thomasson et sa façon d'arpenter la longueur du bureau lorsqu'il voulait impressionner la galerie, tonnant sur tout le monde et personne en particulier (à leur adresse, supposaient-ils) : « Z'est le travail, *meine Herren* ! Z'est le travail ! » Ils se moquaient du doyen des propriétaires du cabinet, Dominick Cheung, qui, talentueux, n'en devenait pas moins amer (il était clair aux yeux de tous, sauf aux siens, qu'il n'obtiendrait jamais le titre d'associé, en dépit du nombre de fois où Rausch et Thomasson le lui avaient promis), et tournaient même en ridicule les projets auxquels ils travaillaient : l'église néo-copte forgée dans du traversin en Cappadoce ; la maison à la charpente invisible à Karuizawa dont les surfaces de verre impersonnelles ruisselaient désormais de rouille ; le musée de l'alimentation à Séville qui était censé recevoir un prix mais n'en

avait jamais reçu ; le musée de la poupée à Santa Catarina qui n'aurait jamais dû recevoir de prix mais en avait reçu un. Ils se gaussaient des écoles qu'ils avaient fréquentées – le MIT, Yale, Rhode Island School of Design, Columbia, Harvard – et raillaient toutes les inévitables mises en garde selon lesquelles ils devraient vivre misérablement pendant des années, un destin auquel tous, jusqu'au dernier d'entre eux, pensaient, exceptionnellement, échapper (et auquel tous maintenant, jusqu'au dernier d'entre eux, pensaient sans l'avouer qu'ils n'échapperaient jamais). Ils riaient du peu d'argent qu'ils gagnaient, du fait qu'ils avaient vingt-sept ans, trente ans, trente-deux ans, et qu'ils vivaient toujours chez leurs parents, ou avec un colocataire, ou bien une petite amie dans la finance, ou encore un petit ami dans l'édition (pitoyable situation de devoir vivre aux crochets de son petit copain dans l'édition parce qu'il gagnait plus que soi). Ils se vantaient de ce qu'ils feraient s'ils n'avaient pas choisi ce misérable métier : ils seraient conservateurs (possiblement la seule carrière où ils gagneraient encore moins d'argent qu'à l'heure actuelle), sommeliers (bien, disons deux emplois), écrivains (ok, disons quatre – à l'évidence, aucun d'entre eux n'était fait pour gagner de l'argent, jamais, même pas en rêve). Ils se disputaient à propos des bâtiments qu'ils aimaient et de ceux qu'ils détestaient. Ils débattaient d'une exposition de photos dans une galerie, d'une installation vidéo dans une autre. Ils se houspillaient au sujet de critiques, de restaurants, de philosophies et de matériaux. Ils compatissaient les uns avec les autres lorsqu'ils évoquaient certains de leurs pairs qui, eux, avaient réussi, et exultaient lorsqu'ils en mentionnaient d'autres qui avaient définitivement abandonné la profession, les uns élevant des lamas dans une ferme de la province de Mendoza, les autres devenus assistants sociaux à Ann Arbor ou profs de maths à Chengdu.

Pendant la journée, ils jouaient aux architectes. De temps en temps un client, passant lentement en revue la pièce des yeux, s'arrêtait sur l'un d'eux, en général Margaret ou Eduard, les plus beaux d'entre eux, et Rausch, qui était étonnamment habitué à ce que l'on détourne l'attention de sa personne, appelait celui qui avait été sélectionné, comme s'il convoquait un enfant à la table des adultes. « Ah, oui, je vous présente Margaret », disait-il, tandis que le client l'évaluait du regard, à peu près de la même façon que lorsque quelques minutes plus tôt il avait estimé les plans de Rausch (plans dessinés par Margaret, en fait). « Elle me mettra au chômage

un de ces jours prochains, j'en suis sûr. » Et puis il se mettait à rire, de son rire triste, forcé, comme un morse aboierait : « Ah ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Margaret souriait et disait bonjour, puis levait les yeux au ciel dès qu'elle leur tournait le dos. Mais ils savaient qu'elle pensait ce que tous pensaient également : *Va te faire foutre, Rausch.* Et : *Quand ? Quand est-ce que je te remplacerai ? Quand est-ce que ce sera mon tour ?*

En attendant, ils n'avaient pas d'autre choix que de s'amuser : après les débats, les cris, la nourriture, le silence finissait par retomber, et le bureau s'emplissait du cliquetis creux des souris sur lesquelles on appuyait du bout du doigt pour extraire son travail personnel des dossiers et le rouvrir, et du son granuleux des crayons tirant des traits sur le papier. Ils avaient beau œuvrer tous en même temps, utilisant les mêmes ressources de la compagnie, personne ne demandait jamais à voir le travail de l'autre ; c'était comme s'ils avaient collectivement décidé de considérer que les autres n'existaient pas. Ainsi travaillaient-ils, ébauchant des structures oniriques et courbant des paraboles pour les transformer en des configurations imaginaires jusqu'à minuit, et puis ils s'en allaient, toujours avec la même blague stupide : « À dans huit heures. » Ou neuf, ou dix, avec un peu de chance, s'ils avaient vraiment abattu beaucoup de travail ce soir-là.

Ce soir-là était l'un de ceux où Malcolm avait quitté le bureau seul, et tôt. Même s'il partait avec quelqu'un d'autre, il ne pouvait jamais prendre le métro avec eux ; ils habitaient tous au sud de Manhattan ou à Brooklyn, et lui habitait au nord de Manhattan. L'avantage de quitter le bureau seul était que personne ne le verrait prendre un taxi. Il n'était pas l'unique personne au bureau à avoir des parents riches – les parents de Katherine étaient également fortunés, de même que ceux, il en était à peu près sûr, de Margaret et de Frederick – mais il vivait avec ses parents riches, et les autres non.

Il héla un taxi. « Soixante et Onzième et Lexington Avenue », indiqua-t-il au chauffeur. Quand le chauffeur était noir, il disait toujours Lexington. Quand il ne l'était pas, il était plus honnête : « Entre Lexington et Park Avenue, plus près de Park. » Au mieux, JB trouvait cela ridicule, au pire, offensant. « Tu crois qu'ils vont penser que tu es davantage gangster parce que tu habites sur Lexington et pas sur Park ? demandait-il. Malcolm, tu es un abruti. »

Cette dispute au sujet des taxis était l'une des nombreuses altercations qu'il avait eues avec JB au fil des ans sur la question de la race et, plus spécifiquement, sur le fait qu'il n'était pas assez noir. Une autre dispute au sujet des taxis avait commencé lorsque Malcolm (stupidement : il avait reconnu son erreur au moment même où il s'était entendu prononcer ces mots) avait fait remarquer qu'il n'avait jamais eu de problème à trouver un taxi à New York, et que peut-être les gens qui se plaignaient de ne pas en trouver exagéraient la situation. Cela remontait à l'époque où il se trouvait en troisième année d'université, lorsque JB et lui avaient participé – pour la première et dernière fois – à l'une des réunions hebdomadaires de l'Association des Étudiants noirs. Les yeux de JB étaient presque sortis de leurs orbites d'effarement et de jubilation, mais lorsqu'un autre gars, un connard suffisant d'Atlanta, informa Malcolm que, primo, il était à peine noir et que, deuzio, c'était un Oreo et que, tertio, à cause de sa mère blanche, il était incapable de saisir tout à fait les défis liés au fait d'être *véritablement* noir, c'était JB qui l'avait défendu – JB le harcelait constamment à propos de sa noirceur relative, mais il n'aimait pas quand d'autres s'y mettaient, et certainement pas lorsqu'ils se trouvaient « en société », ce qu'il considérait être le cas pour toute compagnie (à l'exception de celle de Jude et de Willem) ou, plus spécifiquement, lorsqu'ils étaient en présence d'autres personnes noires.

De retour chez ses parents sur la Soixante et Onzième Rue (plus près de Park), il endura le questionnement parental du soir, crié du haut du premier étage (« Malcolm, c'est toi ? » « Oui ! » « Tu as dîné ? » « Oui ! » « Tu as encore faim ? » « Non ! »), et monta l'escalier en traînant des pieds pour rejoindre son repaire et passer en revue une nouvelle fois les principaux dilemmes de son existence.

Même si JB n'avait pas cette fois-là été témoin de l'échange avec le chauffeur de taxi, la culpabilité de Malcolm quant à ces propos et la haine de soi qui les avait déclenchés plaça son appartenance raciale en haut de la liste de ses préoccupations ce soir-là. L'identité raciale avait toujours été un défi pour Malcolm mais, au cours de leur deuxième année d'université, il avait trouvé une parade qu'il jugeait brillante : il n'était pas noir ; il était post-noir. (Le postmodernisme avait fait son apparition dans le schéma mental de Malcolm bien plus tard que chez les autres, alors qu'il évitait de suivre des cours de littérature, menant une sorte de rébellion passive contre

sa mère). Malheureusement, son explication ne convainquit personne, surtout pas JB, que Malcolm s'était mis à considérer non pas tant comme un Noir que comme *pré*-noir, comme si le fait d'être noir, à l'instar du nirvana, relevait d'un état idéalisé que JB s'efforçait constamment d'atteindre.

Et puis de toute façon, JB avait trouvé encore une autre manière de damer le pion à Malcolm, dans la mesure où juste au moment où ce dernier découvrait l'identité postmoderne, JB, lui, découvrait l'art de la performance (le cours qu'il suivait – « L'identité comme forme d'art : transformations performatives et le corps contemporain » – était couru par un certain type de lesbiennes à moustache qui terrifiaient Malcolm, mais qui pour quelque raison recherchaient la compagnie de JB). Ce dernier était tellement touché par le travail de Lee Lozano que, pour son projet de mi-semestre, il avait décidé, en hommage à celle-ci, de se lancer dans une performance intitulée *Boycott des Blancs (d'après Lee Lozano)* qui consistait à cesser de parler à toute personne blanche. Il leur expliqua un samedi, en s'excusant en partie, mais surtout avec grande fierté, qu'à partir de minuit ce soir-là il n'adresserait plus du tout la parole à Willem et réduirait ses conversations avec Malcolm de moitié. L'appartenance raciale de Jude étant indéterminée, il continuerait de lui parler, mais uniquement sous forme d'énigmes ou de koans zen, façon de reconnaître que ses origines ethniques demeuraient mystérieuses.

Malcolm comprit, aux regards que Jude et Willem échangèrent, coups d'œil rapides et sérieux mais, néanmoins, comme il l'observa avec irritation, significatifs (il soupçonnait toujours ses deux amis de poursuivre une amitié extra-universitaire dont il était exclu), que cela les amusait et qu'ils avaient l'intention de jouer le jeu. Pour sa part, il se dit qu'il aurait dû apprécier la période de répit que cela lui octroierait, mais il n'éprouvait ni reconnaissance ni amusement : il était agacé, à la fois par la gaieté facile avec laquelle JB traitait de la question raciale et par la manière qu'il avait d'utiliser ce projet stupide et fantaisiste (pour lequel il obtiendrait sans doute un A) pour proposer un commentaire sur l'identité de Malcolm, alors que celle-ci ne regardait absolument pas JB.

Vivre avec ce dernier selon les termes de son projet (mais quand, en réalité, ne devaient-ils pas négocier leur vie autour des caprices et des lubies de JB ?) ne différait en fait quasiment pas de la manière de vivre avec JB dans des circonstances normales. Diminuer ses conversations avec Malcolm

ne réduisit pas le nombre de fois où JB demandait à son ami s'il pouvait lui acheter quelque chose au magasin ou remettre de l'argent sur sa carte de la laverie, puisque Malcolm y allait de toute façon, ou s'il pouvait emprunter à Malcolm son exemplaire de *Don Quichotte* pour son cours d'espagnol parce qu'il avait laissé le sien dans les toilettes des hommes du sous-sol, à la bibliothèque. Le fait qu'il ne parlait pas à Willem ne signifiait pas pour autant qu'il n'y ait pas un tas d'échanges non verbaux, y compris de nombreux messages et de petits mots qu'il gribouillait et lui tendait (« Projection du *Parrain* au Rex – t'en es ? »), ce qui, Malcolm en était certain, n'avait jamais été l'intention de Lozano. Et ces échanges de pauvre homme ionesquien se dissolvaient soudain avec Jude quand il avait besoin de ce dernier pour faire ses devoirs de calcul et que Ionesco se transformait alors brusquement en Mussolini, surtout une fois que Ionesco s'apercevait qu'il restait toute une autre série de problèmes qu'il n'avait pas même entamés, parce qu'il avait été occupé dans les toilettes des hommes à la bibliothèque et que le cours commençait dans quarante-trois minutes (« Mais tu n'as pas besoin de plus de temps, hein, Judy ? »).

Naturellement (JB étant JB, et leurs pairs des proies faciles pour tout ce qui apparaissait léger et flamboyant), le journal de l'université, suivi par un nouveau magazine littéraire consacré à l'art noir intitulé *La Contrition existe*, rendit compte de la petite expérience de JB, celle-ci devenant du coup, pour une courte et pénible période, le sujet de toutes les conversations sur le campus. L'attention ranima l'enthousiasme déjà chancelant de JB pour le projet (il ne s'y était lancé que depuis huit jours et Malcolm l'avait surpris plusieurs fois près d'exploser et de se mettre à parler à Willem) et lui permit de tenir deux jours de plus avant de déclarer avec grandiloquence que l'expérience était une réussite et que son message avait été entendu.

– Quel message ? avait demandé Malcolm. Que tu peux être aussi casse-bonbons avec les Blancs quand tu ne leur parles pas que quand tu leur parles ?

– Oh, va te faire foutre, Mal, répondit JB sans conviction, trop triomphal pour daigner s'engager dans un débat avec lui. Tu ne comprendrais pas.

Et puis il partit rejoindre son petit ami, un gars blanc dont le visage ressemblait à celui d'une mante religieuse et que l'air fervent et admiratif avec lequel il considérait en permanence JB rendait Malcolm légèrement nauséeux.

À l’époque, Malcolm était persuadé que son malaise à l’égard de l’identité raciale n’était que temporaire, un sentiment purement contextuel que l’entrée à l’université éveillait en chacun mais qui peu à peu, au fil des ans, s’estompait. Il n’avait jamais ressenti d’appréhension ni de fierté particulières du fait d’être noir, sauf de manière très vague : il savait que certaines situations devaient le rappeler à sa condition (comme c’était le cas avec les chauffeurs de taxi, par exemple), mais en un sens, ce savoir demeurait purement théorique, et il n’en avait lui-même jamais fait l’expérience. Et pourtant le fait d’être noir constituait une part essentielle de son histoire familiale, un récit rapporté tant de fois qu’il en était usé jusqu’à la corde : son père avait été le troisième directeur général noir de sa société d’investissement, le troisième Noir membre du conseil d’administration du très blanc lycée privé pour garçons que Malcolm avait fréquenté, le deuxième PDG noir d’une grande banque commerciale. (Le père de Malcolm était né trop tard pour se voir décerner le titre de tout premier Noir en quoi que ce soit, mais dans le monde où il évoluait – délimité au nord par la Quatre-Vingt-Seizième Rue et au sud par la Cinquante-Septième Rue ; à l’ouest par la Cinquième Avenue et à l’est par Lexington Avenue – il était toujours l’oiseau rare, aussi rare que la buse à queue rousse qui élisait parfois domicile entre les créneaux au sommet de l’un des immeubles de Park Avenue en face de chez eux.) À mesure qu’il grandit, la question de la noirceur de son père (et, supposait-il, de la sienne) avait cédé la place à d’autres questions plus fondamentales, à des critères qui comptaient plus dans leur existence de New-Yorkais que la race de son père : la notoriété de l’épouse de ce dernier sur la scène littéraire de Manhattan, par exemple, et, surtout, la fortune de son père. La partie de New York que Malcolm et sa famille occupaient ne s’organisait pas le long de lignes raciales mais plutôt de taux d’imposition, et Malcolm avait grandi isolé de tout ce dont l’argent pouvait le protéger, y compris du racisme – ou du moins, rétrospectivement, avait-il cette impression. En réalité, il ne s’était véritablement retrouvé confronté aux différentes façons dont les gens vivaient leur appartenance à la race noire que lorsqu’il était entré à l’université, et, plus étonnamment peut-être, à la manière dont l’argent de ses parents l’avait maintenu à l’écart du reste de ses concitoyens (à supposer que ses condisciples fussent représentatifs du reste du pays, ce qui n’était évidemment pas le cas). Aujourd’hui encore, presque une décennie après avoir rencontré Jude, il

avait toujours du mal à imaginer la sorte de pauvreté dans laquelle ce dernier avait pu être élevé : lorsque Malcolm avait finalement pris conscience que le sac à dos avec lequel Jude était arrivé à l'université contenait, littéralement, tout ce qu'il possédait sur cette terre, son incrédulité avait été si vive qu'il en fut saisi presque physiquement, si profonde qu'il en avait parlé à son père (et il évitait en général de donner des preuves de sa naïveté à ce dernier, de peur de déclencher un sermon sur le sujet). Mais son père – qui avait grandi dans le Queens au sein d'une famille sans le sou (même si ses parents travaillaient tous les deux et lui achetaient chaque année de nouveaux habits) – avait lui aussi été choqué, Malcolm l'avait senti, bien qu'il entreprît aussitôt de le dissimuler en se lançant dans le récit de ses propres privations d'enfant (une histoire à propos d'un sapin qu'on avait dû acheter le lendemain de Noël), comme si le manque de privilèges avait été une compétition qu'il était déterminé à toujours remporter, y compris lorsqu'il se trouvait confronté à la claire et indiscutable victoire d'autrui.

Mais l'identité raciale semblait de moins en moins constituer une caractéristique déterminante quand on avait terminé ses études depuis six ans, et ces gens qui continuaient à la choyer comme l'essence de leur personnalité apparaissaient en un sens puérils et vaguement pathétiques, comme s'ils se cramponnaient à une fascination juvénile pour Amnesty International ou pour le tuba : une préoccupation embarrassante et dépassée, qui atteignait son paroxysme dans les dossiers de candidature pour entrer à l'université. À son âge, seuls les prouesses sexuelles, la réussite professionnelle et l'argent constituaient les aspects véritablement constitutifs de l'identité d'une personne. Et dans ces trois domaines, Malcolm échouait également.

L'argent ne le préoccupait pas. Il hériterait un jour d'une somme énorme. Il ne savait pas de quel ordre – il n'avait jamais éprouvé le besoin de le demander, et personne n'avait jamais éprouvé le besoin de le lui dire non plus, ce qui, précisément, lui confirmait qu'il s'agissait d'une somme énorme. Pas énorme comme celle d'Ezra, bien sûr, mais… et après tout, peut-être était-elle aussi énorme que celle d'Ezra. Les parents de Malcolm vivaient de manière beaucoup plus modeste que leurs moyens ne le leur permettaient à cause de l'aversion qu'avait sa mère pour l'affichage criard de la richesse, si bien qu'il ne sut jamais s'ils habitaient entre Lexington

Avenue et Park Avenue parce qu'ils ne pouvaient pas se permettre de vivre entre Madison Avenue et la Cinquième Avenue, ou s'ils vivaient entre Lexington et Park parce que sa mère aurait trouvé trop ostentatoire de vivre entre Madison et la Cinquième. Il aurait aimé gagner son propre argent, vraiment. Mais il n'était pas l'un de ces gosses de riches qui s'en font tout un monde. Il essaierait de gagner sa vie, mais cela ne dépendait pas entièrement de lui.

Son activité et son épanouissement sexuels, en revanche, relevaient bien de sa seule responsabilité. Il ne pouvait pas rejeter la faute de son absence d'activité sexuelle sur le fait d'avoir choisi une voie qui payait mal, ni sur ses parents pour ne pas l'avoir incité comme ils l'auraient dû. (Quoique… ? Enfant, Malcolm avait été obligé d'endurer les longues séances de pelotage de ses parents – souvent menées en sa présence et celle de Flora – et il se demandait aujourd'hui si l'étalage m'as-tu-vu de leurs compétences n'avait pas émoussé chez lui un certain esprit de compétition). Sa dernière véritable relation remontait à plus de trois ans, avec une femme qui s'appelait Imogene et qui l'avait plaqué pour devenir lesbienne. Il n'était pas certain, encore aujourd'hui, d'avoir éprouvé une réelle attirance physique pour elle ou bien de s'être juste senti soulagé d'entretenir une relation avec quelqu'un dont il était simplement heureux de suivre les décisions. Il avait revu Imogene récemment – elle aussi était architecte, mais elle travaillait pour un groupe d'intérêt public qui concevait des logements expérimentaux destinés aux ménages à faibles revenus (précisément le type de travail auquel Malcolm sentait qu'il devrait aspirer, même si au fond il n'en avait aucune envie) – et lui avait dit d'un ton taquin – il plaisantait, bien sûr ! – qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était lui qui l'avait poussée à devenir lesbienne. Mais Imogene s'était braquée et lui avait répondu qu'elle avait toujours été lesbienne et que si elle était restée avec lui c'était parce qu'il lui avait paru si sexuellement inepte qu'elle pensait pouvoir l'éduquer en la matière.

Mais depuis Imogene, rien. Quel était son problème ? Le sexe, son orientation sexuelle : il aurait dû aussi régler ces questions-là tant qu'il était encore à la fac, l'ultime lieu où une telle incertitude était non seulement tolérée, mais encouragée. Vers vingt ans, il avait essayé de tomber amoureux, puis de se détacher, de plusieurs personnes – des amies de Flora, des camarades de classe, l'un des clients de sa mère, jeune auteur qui avait

écrit un roman littéraire à clé au sujet d'un pompier à la sexualité incertaine – et pourtant il ne savait toujours pas quel genre de personnes pourrait l'attirer. Il pensait souvent qu'être gay (tout en ne supportant pas l'idée : en un sens, l'homosexualité, de même que l'appartenance raciale, lui paraissait être du domaine des premières années d'université, une identité à endosser pendant un temps avant de mûrir et de passer à des préoccupations plus appropriées et pragmatiques) valait surtout pour ce qui accompagnait la chose : un assortiment de convictions et de causes politiques et un goût de l'esthétique. Il lui manquait, semblait-il, un sens de la victimisation et de la meurtrissure, et la colère perpétuelle qu'être noir exigeait, mais il était certain de posséder les centres d'intérêt requis pour être gay.

Il s'imaginait déjà à moitié amoureux de Willem (et par intermittences de Jude aussi), et au travail il se retrouvait parfois à fixer Eduard des yeux. Il lui arrivait de surprendre Dominick Cheung en train de fixer également Eduard, alors il cessait de le faire – parce que le triste Dominick, âgé de quarante-cinq ans, en train de lorgner un collègue dans le cabinet d'architectes dont il n'hériterait jamais, était la dernière personne à qui il voulait ressembler. Quelques week-ends plus tôt, il s'était rendu chez Willem et Jude, sous prétexte de prendre des mesures pour pouvoir leur dessiner une bibliothèque, lorsque Willem s'était baissé devant lui pour attraper le ruban gradué sur le canapé, sur quoi il avait allégué qu'il devait passer au bureau et était parti brusquement, tandis que Willem lui criait après.

Il était effectivement allé au bureau, avait ignoré les SMS de Willem, et était resté à son ordinateur, fixant des yeux sans le voir le fichier ouvert devant lui et se demandant encore une fois pourquoi il avait rejoint Ratstar. Le pire étant que l'évidence de la réponse le dispensait du besoin de se poser la question : il avait rejoint Ratstar pour impressionner ses parents. Au cours de sa dernière année d'école d'architecture, Malcolm avait eu un choix – il aurait pu décider de travailler avec deux de ses condisciples, Jason Kim et Sonal Mars, qui lançaient leur propre cabinet d'architectes grâce à de l'argent des grands-parents de Sonal, ou bien de rejoindre Ratstar.

– Tu te fous de moi, avait rétorqué Jason quand Malcolm lui avait annoncé sa décision. Tu te rends compte que tu vas rester toute ta vie associé dans un cabinet comme ça, non ?

– C'est une grosse boîte, avait répliqué Malcolm, comme sa mère aurait pu le faire, sur quoi Jason avait levé les yeux au ciel. Je veux dire, c'est bon pour mon CV.

Mais alors même qu'il prononçait ces mots, il savait pertinemment (pire, craignait que Jason le sût aussi) que ce qu'il voulait vraiment dire par là était qu'il s'agissait d'un nom que ses parents pourraient mentionner dans les cocktails. Et, de fait, ses parents aimaient le mentionner. « Nous avons deux enfants, Malcolm avait surpris son père en train d'expliquer à quelqu'un à l'occasion d'un dîner célébrant l'un des clients de sa mère. Ma fille est éditrice chez Farrar, Strauss & Giroux, et mon fils travaille pour Ratstar Architects. » La femme avait émis un son approbateur, et Malcolm, qui cherchait précisément un moyen d'annoncer à son père qu'il voulait démissionner, sentit quelque chose vaciller en lui. Dans ces moments-là, il jalousait ses amis, pour exactement les mêmes raisons qui l'avaient incité autrefois à les plaindre : le fait que personne n'avait d'espérances particulières pour eux, la banalité de leurs familles (voire l'absence de famille pour certains), la façon dont leurs seules et propres ambitions gouvernaient le cours de leurs existences.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, Jason et Sonal avaient vu deux de leurs projets apparaître dans *New York Magazine* et dans le *New York Times*, tandis que pour sa part Malcolm exécutait les mêmes tâches que celles qu'on lui demandait d'exécuter au cours de sa première année d'école d'architecture, au service de deux hommes prétentieux, dans un cabinet prétentieusement nommé en référence à un prétentieux poème d'Anne Sexton, et où il recevait un salaire de misère.

Il avait choisi de poursuivre des études d'architecture pour, semblait-il, la pire des raisons : par amour des constructions. C'était une passion respectable, et, au long de son enfance, ses parents l'avaient gracieusement emmené visiter maisons et monuments partout où ils voyageaient. Tout petit déjà, il passait son temps à dessiner et élaborer des bâtiments et structures imaginaires – une activité réconfortante qui lui servait de réceptacle : tout ce qu'il ne parvenait pas à articuler, toute la hardiesse qui lui manquait, il semblait pouvoir l'exprimer dans un édifice.

Mais surtout, ce qui lui faisait le plus honte, ce n'était pas son ineptie sexuelle, ses tendances à trahir sa race, ni son incapacité à se séparer de ses parents ou à gagner suffisamment d'argent par lui-même, ou à se comporter en adulte autonome, mais le fait que, lorsque ses collègues et lui se trouvaient au cabinet le soir, tous concentrés sur leurs ambitieuses constructions personnelles, tous en train de dessiner et d'élaborer leurs improbables bâtiments, lui ne faisait rien. Il avait perdu toute capacité d'imaginer. Alors tous les soirs, tandis que les autres créaient, lui recopiait : il dessinait des immeubles qu'il avait vus au cours de ses voyages, des structures que d'autres gens avaient imaginées et bâties, des maisons dans lesquelles il avait vécu ou séjourné. Soir après soir, il refaisait ce qui avait déjà été fait, sans même se donner la peine de concevoir des améliorations, se contentant simplement d'imiter. Il avait vingt-huit ans ; son imagination l'avait déserté ; il n'était qu'un copiste.

Cela l'effrayait. JB avait sa série. Jude avait son travail, Willem avait le sien. Et si Malcolm ne créait plus jamais rien ? Il regrettait les années où il lui suffisait de rester dans sa chambre, à tracer des lignes sur une feuille de papier quadrillé, avant le temps des choix identitaires et autres, quand ses parents prenaient des décisions pour lui, et que la seule chose sur laquelle il devait se concentrer était le tranchant bien net de son trait de crayon, le bord parfaitement aiguisé de sa règle.

III - Ebook-Gratuit.co

C’était JB qui avait décidé que Willem et Jude devaient organiser la fête du Nouvel An chez eux. La décision fut prise à Noël, une célébration en trois parties : le dîner de réveillon avait lieu chez la mère de JB à Fort Greene et le dîner du soir de Noël chez Malcolm, un événement planifié et protocolaire, qui exigeait de porter costard-cravate et succédait à un déjeuner décontracté chez les tantes de JB. Ils avaient toujours suivi ce rituel (quatre années plus tôt, ils avaient ajouté un repas de Thanksgiving à la série, chez les amis de Jude, Harold et Julia, à Cambridge), mais la fête du Nouvel An n’avait jamais été assignée à personne. L’année précédente, le premier jour de l’an après qu’ils eurent quitté l’université et vivaient tous dans la même ville, ils s’étaient retrouvés séparés et malheureux – JB coincé à une fête nase chez Ezra, Malcolm bloqué à un dîner chez des amis de ses parents dans le nord de Manhattan, Willem obligé par Findlay d’assurer un service le soir du jour de l’an à Ortolan, Jude cloué au lit par la grippe à Lispenard Street –, et avaient résolu de prévoir quelque chose pour l’année suivante. Mais ils n’avaient cessé de remettre la décision, et on était déjà en décembre et ils n’avaient toujours rien prévu.

Aussi ne virent-ils pas d’inconvénient à ce que JB décide pour eux – pas cette fois. Ils considérèrent qu’ils pouvaient recevoir vingt-cinq personnes facilement – ou quarante, difficilement. « Invitez quarante personnes alors », déclara promptement JB, comme ils savaient qu’il le ferait ; mais plus tard, de retour à l’appartement, ils dressèrent une liste de vingt personnes seulement, qui ne comptait que le nom de leurs amis et ceux de Malcolm, sachant que JB inviterait plus de gens qu’ils ne lui étaient échus, étendant l’invitation à des amis d’amis, et des gens qui n’étaient même pas des amis, à des collègues, barmen et autres employés de magasin, jusqu’à

ce que l’appartement soit si bondé qu’ils auraient beau ouvrir toutes les fenêtres sur l’air du soir, ils ne parviendraient pas à dissiper le brouillard de chaleur et de fumée qui s’accumulerait inéluctablement.

– N’en faites pas tout un plat, avait ajouté JB – mais Willem et Malcolm savaient que cette mise en garde ne visait que Jude, qui avait tendance à compliquer les choses plus que nécessaire, à passer des soirées entières à cuisiner des fournées de *gougères* quand tout le monde aurait pu se contenter de pizzas, à nettoyer l’appartement à l’avance, comme si les invités avaient quelque chose à faire que le sol soit recouvert de miettes et de poussière et l’évier maculé de taches de liquide vaisselle séchées et de mouchetures des petits-déjeuners des jours précédents.

La veille de la fête il faisait très doux pour la saison, suffisamment pour que Willem parcoure à pied les trois kilomètres qui séparaient Ortolan de l’appartement, si empli des riches et grasses odeurs de fromage, de pâte et de fenouil qu’il eut le sentiment de n’avoir pas quitté le restaurant. Il se tint dans la cuisine un petit moment, retira du bout des doigts les petits tas gonflés de pâte à choux de leurs plaques tièdes pour qu’ils n’y adhèrent pas et posa le regard sur la pile de boîtes en plastique remplis de sablés aux herbes et de biscuits à la farine de maïs et au gingembre, ressentant une vague tristesse – celle-là même qu’il éprouva lorsqu’il se rendit compte que Jude avait fait le ménage malgré tout : parce qu’il savait qu’ils seraient dévorés machinalement, avalés d’une seule bouchée avec de la bière, et que Jude et lui entameraient la nouvelle année à balayer les miettes de ces merveilleux biscuits, piétinés et écrasés un peu partout sur le carrelage. Dans la chambre à coucher, Jude dormait déjà, la fenêtre entrebâillée, et l’air lourd provoqua chez Willem des rêves de printemps, d’arbres recouverts de fleurs jaunes, et d’une flopée d’oiseaux noirs aux ailes brillantes, comme si elles avaient été passées à l’huile, planant silencieusement à travers le ciel couleur océan.

Mais lorsqu’il se réveilla, le temps avait de nouveau changé et il lui fallut un moment pour se rendre compte qu’il frissonnait et que les bruits dans son rêve étaient ceux du vent, et qu’on le secouait et que non pas des oiseaux mais une voix humaine répétait son nom : « Willem, Willem. »

Il se retourna et se redressa sur les coudes, mais ne parvint à percevoir Jude que par fragments : son visage d’abord, puis le fait qu’il tenait son bras gauche devant lui de la main droite, et qu’il l’avait enveloppé de quelque

chose – de sa serviette, prit-il conscience, si blanche dans l'obscurité qu'elle semblait dégager de la lumière, et il la fixa des yeux, subjugué.

– Willem, je suis désolé, fit Jude d'une voix si calme que, pendant quelques secondes, pensant qu'il s'agissait d'un songe, Willem cessa d'écouter et Jude dut répéter : C'est un accident, Willem ; je suis désolé. J'ai besoin que tu m'emmènes chez Andy.

Finalement, il se réveilla.

– Quel genre d'accident ?

– Je me suis coupé. C'est un accident – il s'interrompit. Tu peux m'emmener ?

– Oui, bien sûr, dit-il, mais il avait toujours l'esprit embué, à moitié endormi encore, et ce fut sans comprendre qu'il s'habilla maladroitement et rejoignit Jude dans le couloir où ce dernier l'attendait, puis marcha à ses côtés jusqu'à Canal Street où il tourna pour se diriger vers le métro, avant que Jude ne le retienne :

– Je crois qu'on a besoin d'un taxi.

Dans le taxi – tandis que Jude indiquait l'adresse au chauffeur de la même voix plate et sourde –, Willem reprit enfin conscience et s'aperçut que Jude tenait toujours la serviette.

– Pourquoi est-ce que tu as encore ta serviette ? lui demanda-t-il.

– Je t'ai dit… je me suis coupé.

– Mais… c'est si grave que ça ?

Jude haussa les épaules, et Willem remarqua pour la première fois que ses lèvres étaient d'une couleur étrange, une sorte de non-couleur, à moins que ce ne fût la lumière des lampadaires qui le frappait au visage avant de glisser dessus, lui donnant une teinte d'un jaune-ocre d'hématome auquel succédait un blanc maladif de larve tandis que le taxi fonçait vers le nord de Manhattan. Jude appuya sa tête contre la fenêtre et ferma les yeux, et c'est à ce moment-là que Willem commença à être pris de nausée et de peur, bien qu'incapable de s'expliquer pourquoi, excepté qu'il se trouvait dans un taxi en direction du nord de Manhattan et que quelque chose était arrivé ; il ne savait pas quoi, sinon que c'était quelque chose de grave, d'essentiel et de vital qui lui échappait, que la chaleur humide des heures précédentes s'était dissipée et que l'univers était retourné à sa dureté glaciale, sa cruauté sauvage de fin d'année.

Le cabinet d'Andy se trouvait sur la Soixante-Dix-Huitième Rue, au croisement avec Park Avenue, et ce ne fut qu'une fois à l'intérieur, dans la lumière crue, que Willem s'aperçut que le motif sombre sur le tee-shirt de Jude était du sang et que la serviette en était imprégnée et toute collante, presque comme recouverte d'une couche de vernis, ses petites boucles de coton écrasées à l'instar d'un pelage mouillé.

– Je suis désolé, déclara de nouveau Jude à Andy qui avait ouvert la porte pour les laisser entrer, et lorsque ce dernier retira la serviette tout ce que Willem vit fut ce qui ressemblait à un bouillonnement de sang, comme si une bouche avait poussé sur le bras de Jude et vomissait de l'hémoglobine avec une telle avidité que celle-ci formait de petites bulles mousseuses dont on aurait dit qu'elles éclataient et postillonnaient d'excitation.

– Nom de dieu, Jude, s'exclama Andy tout en le conduisant dans la salle d'examen, tandis que Willem s'asseyait pour attendre.

Putain, pensa-t-il, *putain.* Et, comme si son esprit n'était plus qu'un rouage mécanique enrayé dans un sillon, il ne put plus songer à rien d'autre qu'à ce mot. La lumière de la salle d'attente était trop vive, et il tenta en vain de se détendre, ces deux syllabes scandant leur rythme à la manière d'un battement de cœur, coups sourds qui résonnaient à travers son corps tel un second pouls : *Putain. Putain. Putain*.

Il attendit une bonne heure avant qu'Andy ne l'appelle par son nom. Ce dernier avait huit ans de plus que lui, et ils avaient fait connaissance au cours de leur deuxième année d'université, lorsque Jude avait eu une crise si soutenue que les trois amis avaient finalement décidé de l'emmener à l'hôpital en liaison avec l'université où Andy était interne de garde. C'était le seul médecin que Jude accepta par la suite de revoir et, aujourd'hui encore, bien qu'Andy fût devenu chirurgien orthopédique, celui-ci continuait de traiter Jude quel que ce soit son problème – son dos, un rhume, ses jambes, ou encore la grippe. Ils aimaient tous Andy, et lui faisaient également confiance.

– Tu peux le ramener à la maison, déclara Andy.

Il était en colère. Il retira ses gants recouverts de sang séché d'un geste sec et repoussa son tabouret. Sur le sol s'étalait une longue trace qui ressemblait à de la peinture rouge maladroitement badigeonnée, comme si quelqu'un avait essayé de nettoyer une flaque et, exaspéré, y avait renoncé. Du sang maculait aussi les murs, et le pull d'Andy, qui en était également

imprégné, semblait devenu rigide. Jude était assis sur la table, l'air avachi et pitoyable, une bouteille en verre de jus d'orange à la main. Ses cheveux formaient des touffes qui lui collaient au crâne et son tee-shirt paraissait dur et laqué, comme s'il n'était plus fait de coton mais de métal.

– Jude, va dans la salle d'attente, lui ordonna Andy, et Jude obtempéra sans broncher.

Une fois qu'il fut parti, Andy referma la porte et posa les yeux sur Willem.

– Est-ce qu'il t'a paru suicidaire ces derniers temps ?

– Quoi ?! Non – il sentit son corps se raidir. C'est ce qu'il a essayé de faire ?

Andy soupira.

– Il dit que non. Mais… je ne sais pas. Non. Je ne sais pas ; je ne peux pas dire.

Il s'approcha du lavabo et se mit à se frotter les mains avec énergie.

– En même temps, si vous aviez été aux urgences – ce que vous auriez vraiment dû faire, tu sais –, ils l'auraient très probablement hospitalisé. Ce qui explique sans doute pourquoi il ne voulait pas y aller.

Il se parlait maintenant à lui-même. Il déversa un petit lac de savon liquide sur ses mains et les lava de nouveau.

– Tu sais qu'il se scarifie, non ?

Pendant un instant, Willem ne put répondre.

– Non, finit-il par répondre.

Andy fit volte-face et dévisagea Willem tout en s'essuyant les doigts un à un.

– Il n'avait pas l'air déprimé ces derniers temps ? demanda-t-il. Est-ce qu'il mange régulièrement, est-ce qu'il dort ? Est-ce qu'il a l'air apathique, ou perturbé ?

– Il paraissait aller bien, répondit Willem, bien qu'en vérité il n'en savait rien.

Est-ce que Jude mangeait ? Est-ce qu'il dormait ? Willem aurait-il dû remarquer quelque chose ? Aurait-il dû se montrer plus attentif ?

– Je veux dire, il avait l'air comme d'habitude.

– Ok, fit Andy.

Il prit un air penaud pendant une seconde, et les deux se levèrent en silence, se faisant face sans se regarder.

– Je vais le croire pour cette fois, dit-il. Je l'ai vu il y a juste une semaine et, je suis d'accord, il avait l'air comme d'habitude. Mais s'il se met à avoir le moindre comportement étrange – je suis très sérieux, Willem – je veux que tu m'appelles immédiatement.

– Je te promets, répondit Willem.

Il avait vu Andy quelquefois au fil des ans et avait toujours ressenti sa frustration, qui semblait souvent dirigée contre plusieurs personnes à la fois : contre lui-même, contre Jude, et surtout contre les amis de Jude, dont aucun ne s'occupait de lui comme il aurait fallu, ce qu'Andy, sans jamais prononcer un mot, parvenait toujours à leur faire comprendre. Willem appréciait cela à propos d'Andy – son sentiment d'indignation à l'égard de Jude –, même s'il craignait sa désapprobation et pensait aussi que c'était en partie immérité.

Sur ce, comme régulièrement quand il en avait terminé avec ses reproches, le ton d'Andy changea, devenant presque tendre.

– Je sais que je peux compter sur toi, déclara-t-il. Il est tard. Rentrez à la maison. Et n'oublie pas de lui donner quelque chose à manger quand il se réveillera. Bonne année !

*

Ils retournèrent chez eux en silence. Le chauffeur avait jeté un seul long regard à Jude et déclaré :

– Il me faudra vingt dollars supplémentaires pour le trajet.

– Très bien, avait répondu Willem.

Le ciel était presque clair, et il savait qu'il ne parviendrait pas à dormir. Dans le taxi, Jude s'était détourné de Willem et avait regardé par la vitre puis, de retour à l'appartement, après avoir trébuché dans l'entrée, il s'était dirigé à pas lents vers la salle de bains où Willem savait qu'il se mettrait à faire le ménage.

– Arrête, lui dit-il. Va te coucher, et Jude, obéissant pour une fois, changea de direction et se rendit en traînant des pieds dans la chambre à coucher où il s'endormit presque aussitôt.

Willem s'assit sur son propre lit et dévisagea Jude. Il eut soudain conscience de chacune de ses jointures, de chacun de ses muscles, de ses os et, se sentant tout à coup très, très vieux, il resta assis pendant plusieurs

minutes à le regarder sans bouger.

– Jude, l'appela-t-il.

Puis, de nouveau, de façon plus insistante, et comme Jude ne répondait pas, il s'approcha de son lit, le repoussa délicatement sur le dos et, au bout de quelques secondes d'hésitation, releva la manche droite de son tee-shirt.

Sous ses mains, le tissu résistait et il dut le replier plusieurs fois comme s'il était fait de carton et, bien qu'il ne pût le replier que jusqu'au creux du coude de Jude, cela lui suffit pour apercevoir trois rangées de cicatrices nettes et blanches, chacune d'environ deux centimètres de large et légèrement surélevées, formant comme des barreaux sur son bras. Il passa son doigt sous la manche et sentit les traces qui continuaient vers le haut du bras, mais il s'arrêta quand il atteignit le biceps de Jude, réticent à explorer plus loin, et retira sa main. Il ne put examiner son bras gauche (Andy avait coupé la manche de son tee-shirt avec des ciseaux, et tout l'avant-bras de Jude ainsi que sa main était enveloppés de gaze blanche), mais il savait qu'il y trouverait la même chose.

Il avait menti quand il avait dit à Andy qu'il ne savait pas que Jude se mutilait. Ou plutôt, il n'en était pas absolument certain, mais il ne s'agissait là que d'un détail technique : il le savait, et depuis longtemps. Quand ils s'étaient retrouvés chez Malcolm l'été après la mort de Hemming, un après-midi, Malcolm et lui s'étaient soûlés et, alors qu'ils étaient assis et observaient JB et Jude de retour de leur promenade dans les dunes en train de se lancer du sable, Malcolm lui avait demandé :

– Tu as remarqué que Jude porte toujours des tee-shirts à manches longues ?

Il avait émis un grognement en guise de réponse. Bien sûr, il l'avait remarqué – difficile de faire autrement, surtout les jours de grosse chaleur –, mais il ne s'était jamais autorisé à en chercher la raison. Il lui semblait que la majeure partie de son amitié avec Jude consistait à se retenir de lui poser les questions qu'il aurait dû lui poser, il le savait, et ce par crainte de ses réponses.

Un silence s'était ensuivi, et les deux amis avaient regardé JB, lui-même soûl, tomber à la renverse sur le sable et Jude le rejoindre en boitant et se mettre à l'enterrer.

– Flora avait une amie qui portait toujours des manches longues, reprit Malcolm. Elle s'appelait Maryam. Elle s'entaillait les bras.

Il laissa le silence s'étirer entre eux, jusqu'au moment où il s'imagina qu'il entendait celui-ci prendre vie. Il y avait eu une fille dans leur dortoir qui se scarifiait aussi. Elle avait été présente toute leur première année, mais, comme il s'en rendit alors compte, il ne l'avait pas revue de toute l'année passée.

– Pourquoi ? demanda-t-il à Malcolm.

Sur le sable, Jude avait recouvert JB de sable jusqu'à la taille. Ce dernier chantonnait un air décousu et faux.

– Je ne sais pas, répondit Malcolm. Elle avait beaucoup de problèmes.

Il attendit, mais Malcolm paraissait n'avoir rien à ajouter.

– Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

– Pas la moindre idée. Elles ont perdu contact quand Flora est partie à l'université ; Flora n'a jamais reparlé d'elle.

Ils se turent de nouveau. À un moment, il le savait, il avait été décidé entre eux trois, sans qu'ils en parlent jamais, qu'il serait le principal responsable de Jude, et cette conversation avec Malcolm, il s'en rendait compte, constituait une manière pour ce dernier de lui signaler un problème qui exigeait une solution, même s'il ne savait pas précisément quel était ce problème – ni quelle solution il requérait – et qu'il était prêt à parier que Malcolm n'en avait aucune idée non plus.

Les jours suivants, il évita Jude, sachant que, s'ils se retrouvaient seuls tous les deux, il ne pourrait pas s'empêcher d'engager une conversation avec lui sur le sujet, et il n'était ni convaincu d'en avoir envie ni sûr de la tournure que celle-ci devrait prendre. Ce ne fut pas compliqué : ils passaient leurs journées tous ensemble et se retiraient chacun dans leur chambre pour la nuit. Mais un soir, Malcolm et JB partirent chercher des homards, et Jude et lui se retrouvèrent seuls dans la cuisine, à découper des tomates et laver de la laitue. Après une longue journée ensoleillée et paisible, Jude semblait d'humeur légère, insouciant presque, comme cela lui arrivait parfois, et à l'instant même où il lui posait la question, Willem eut l'intuition mélancolique de gâcher un moment si parfait, l'un de ceux où tout convergeait (du ciel d'un rose vif de sang au-dessus d'eux au tranchant si net du couteau sur les légumes entre leurs mains) pour créer une harmonie qui paraissait ne plus lui rester qu'à troubler.

– Tu ne veux pas m'emprunter un tee-shirt ? demanda-t-il à Jude.

Celui-ci ne répondit pas avant d'avoir fini d'évider la tomate qui se trouvait devant lui, puis releva les yeux et posa un regard froid et impassible sur Willem.

– Non.

– Tu n'as pas chaud ?

Jude esquissa un sourire avisé.

– Il va faire plus froid dans pas longtemps.

Et c'était vrai. Quand les derniers rayons de soleil disparaîtraient il ferait frais, et Willem lui-même devrait retourner dans sa chambre chercher un pull.

– Mais… – et il sut avant de s'entendre que sa remarque paraîtrait absurde, que la confrontation avait échappé à son contrôle, lui filant d'entre les mains à la manière d'un chat, aussitôt qu'il l'avait initiée : Tu vas te mettre du homard partout sur les manches.

À cette remarque Jude répondit par un bruit, un drôle de gloussement, trop appuyé et tonitruant pour sonner comme un vrai rire, et détourna de nouveau les yeux sur la planche à découper.

– Je crois que je peux me débrouiller, Willem, répondit-il – et, malgré la douceur de sa voix, Willem vit qu'il serrait le manche du couteau avec une telle force que les articulations de ses doigts avaient pris une teinte d'un jaune huileux.

La chance, pour tous les deux, fut que Malcolm et JB revinrent à ce moment-là, leur évitant d'avoir à continuer leur conversation, même si Willem entendit Jude commencer à lui demander : « Pourquoi est-ce… » Et bien qu'il ne pût finir sa phrase (et de fait, n'adressa pas la parole à Willem de tout le dîner, au cours duquel ses manches restèrent d'une propreté impeccable), Willem savait que sa question n'aurait pas été « Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? », mais « Pourquoi est-ce toi qui me demandes ça ? », parce que Willem s'était toujours bien gardé de montrer un intérêt trop grand à fouiller dans le placard aux multiples recoins dans lequel Jude avait enfermé ses secrets.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, songea-t-il, il n'aurait pas hésité. Il aurait exigé des réponses, aurait appelé leurs amis communs, l'aurait fait asseoir, aurait crié, plaidé et menacé jusqu'à lui soutirer une confession. Mais être l'ami de Jude impliquait cette forme de contrat : il le savait, Andy le savait, tous le savaient. Vous laissiez glisser les choses à l'encontre de

votre instinct, vous chassiez vos suspicions. Vous compreniez que la preuve de votre amitié résidait dans le fait de garder vos distances, d'accepter ce qu'on vous disait, de tourner les talons et de vous en aller quand on vous fermait la porte au nez au lieu de la forcer à se rouvrir. Les conseils de guerre que les quatre amis avaient tenus au sujet d'autres personnes – de Henry Young le Noir, quand ils pensaient que sa petite copine le trompait, et essayaient de trouver une manière de le lui annoncer ; d'Ezra, quand ils avaient su que sa petite copine le trompait, et essayaient de trouver une manière de le lui annoncer –, ils ne les auraient jamais tenus au sujet de Jude. Celui-ci considérerait la chose comme une trahison, et cela n'aiderait en rien, de toute façon.

Le reste de la soirée, ils s'évitèrent, mais lorsqu'il alla se coucher, Willem s'arrêta à l'extérieur de la chambre de Jude, la main en l'air prête à frapper à sa porte, avant de se reprendre : que lui dirait-il ? Que voulait-il entendre ? Alors il continua son chemin et, le lendemain, ni Jude ni lui ne mentionnèrent leur presque conversation de la veille au soir ; aussi, la perspective d'une nouvelle tentative, si vaine fût-elle, d'obliger Jude à répondre à une question que lui-même ne pouvait se résoudre à lui poser s'éloigna de plus en plus au fil du temps.

Mais la question demeurait et resurgissait avec force à sa conscience de manière inopinée, montant opiniâtrement la garde à l'avant-poste de son esprit, aussi immuable qu'un troll. Quatre ans auparavant, JB et lui avaient partagé un appartement et Jude, qui était resté à Boston pour poursuivre ses études de droit, leur avait rendu visite. C'était un soir aussi et devant une autre porte de salle de bains fermée à clé, il s'était mis à frapper brutalement, pris d'une étrange panique, et Jude avait ouvert, l'air irrité mais aussi bizarrement coupable (ou bien était-ce son imagination ?), et lui avait demandé :

– Qu'est-ce qu'il y a, Willem ? – et, de nouveau, il n'avait pas pu répondre même s'il sentait que quelque chose clochait.

L'intérieur de la salle de bains avait une odeur âpre et tannique, l'odeur de métal rouillé du sang, et il avait été jusqu'à fouiller la poubelle et trouver un emballage de pansement, mais celui-ci datait-il du dîner où JB s'était blessé en essayant de découper une carotte (Willem soupçonnait JB d'exagérer son incompétence en cuisine pour éviter d'avoir à préparer les repas), ou bien provenait-il des punitions nocturnes que Jude s'infligeait ?

Mais encore une fois (encore une fois !) il ne fit rien, et quand il passa près de Jude (feignant de dormir ou dormant vraiment ?), allongé sur le canapé du salon, il ne dit rien, et le lendemain non plus, et les jours se succédèrent, déroulant devant lui leur blanc parchemin, et, chaque jour, il continua de se taire.

Et aujourd'hui, cet accident. S'il était intervenu (mais comment ?) trois ans plus tôt, huit ans plus tôt, est-ce que cela serait arrivé ? Et qu'était-ce exactement que *cela* ?

Mais cette fois il ne se tairait pas, parce que, cette fois, il avait la preuve. Laisser de nouveau Jude se dérober et lui échapper le rendrait directement responsable si quelque chose arrivait.

Cette résolution prise, Willem sentit la fatigue l'envahir et effacer l'appréhension, l'anxiété et la frustration de la nuit passée. C'était le dernier jour de l'année et lorsqu'il ferma les yeux, étendu sur son lit, la dernière chose qu'il se rappela éprouver était sa surprise de parvenir à s'endormir aussi vite.

*

Il était presque deux heures de l'après-midi quand Willem finit par se réveiller, et la première chose qui lui revint fut sa résolution du matin. Certes, tout avait été réarrangé de sorte à entamer son nouveau sens de l'initiative : le lit de Jude était fait. Jude ne s'y trouvait pas. La salle de bains, lorsqu'il s'y rendit, dégageait une odeur âcre d'eau de Javel. Quant à Jude, il s'était installé à la table pliante et découpait des ronds dans de la pâte avec un stoïcisme qui, à la fois, agaça et rassura Willem. S'il devait affronter Jude, semblait-il, ce serait sans le bénéfice de la confusion ou devant les preuves du désastre.

Il s'affala sur le fauteuil en face de Jude.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Jude ne leva pas les yeux.

– Davantage de gougères, répondit-il d'un ton calme. Une des fournées que j'ai préparées hier est ratée.

– Personne n'en aura rien à foutre, Jude, rétorqua-t-il avec méchanceté – puis, fonçant désespérément en avant : On leur servirait juste des bâtonnets de fromage que ce serait pareil.

Jude haussa les épaules et Willem sentit son agacement se muer rapidement en colère. Jude était assis là après ce qui avait été, il pouvait maintenant l'admettre, une nuit terrifiante, se comportant comme si rien ne s'était passé, alors même que sa main bandée reposait inutilement sur la table. Il s'apprêtait à parler lorsque Jude reposa le verre à eau qu'il utilisait en guise d'emporte-pièce et releva la tête.

– Je suis vraiment désolé, Willem, fit-il d'une voix si douce que Willem put à peine l'entendre – il vit Willem fixer sa main et la glissa sur son genou. Je n'aurais jamais dû… – il s'interrompit. Pardon. Ne sois pas fâché.

Sa colère se dissipa.

– Jude, demanda-t-il, qu'est-ce que tu essayais de faire ?

– Pas ce que tu crois. Je te promets, Willem.

Des années plus tard, Willem rapporterait à Malcolm cette conversation – sa forme, sinon son contenu littéral – en guise de preuve de son incompétence et de son échec. Comment les choses auraient-elles pu tourner s'il n'avait prononcé rien qu'une phrase ? Et cette phrase aurait pu être « Jude, est-ce que tu essaies de te tuer ? » ou bien « Jude, il faut que tu me dises ce qui se passe », ou encore « Jude, pourquoi est-ce que tu t'infliges ça ? ». Chacune de ces phrases aurait fait l'affaire, aurait mené à une conversation plus large, qui aurait pu jouer un rôle, peut-être pas réparateur, mais à tout le moins préventif.

Ou pas ?

Cependant ce jour-là, à cet instant, il ne fit que marmonner un simple :

– Ok.

Ils se turent et gardèrent le silence pendant ce qui lui parut un long moment où ils se contentèrent d'écouter le murmure du téléviseur de l'un de leurs voisins, et ce ne fut que bien plus tard que Willem se demanderait si Jude avait été attristé ou soulagé qu'il le croie si facilement.

– Tu es fâché ?

– Non.

Il s'éclaircit la gorge. Et il n'était pas fâché. Ou, du moins, « fâché » n'était pas le terme qu'il aurait choisi, même s'il aurait été incapable sur le moment de dire quel était le bon terme.

– Mais, évidemment, il faut annuler la fête.

À ces mots, Jude prit un air alarmé.

– Pourquoi ?

– Pourquoi, vraiment ? Tu te fous de moi ?

– Willem, dit Jude, adoptant ce ton que Willem appelait son ton de plaidoirie, on ne peut pas annuler. Les gens vont arriver dans sept heures… moins. Et on n'a aucune idée de qui JB a invité. Ils vont débarquer de toute façon, même si on prévient tous les autres. Et en plus – il inhala profondément, comme s'il avait souffert d'une infection pulmonaire et essayait de prouver qu'il était guéri – je vais parfaitement bien. Ce sera plus compliqué si on annule que si on maintient.

Oh, mais comment et pourquoi finissait-il toujours par écouter Jude ? Pourtant c'est ce qu'il fit une fois de plus, et bientôt ils ouvraient de nouveau les fenêtres et l'odeur chaude de pâtisserie emplissait de nouveau la cuisine – comme si la nuit précédente n'avait pas eu lieu, comme si ces heures passées avaient été un mirage –, et Malcolm et JB apparaissaient. Willem se tenait sur le seuil de leur chambre à coucher en train de boutonner sa chemise et d'écouter Jude leur expliquer qu'il s'était brûlé le bras en préparant les gougères, et qu'Andy avait dû lui appliquer un baume.

– Je t'avais dit de ne pas préparer ces foutues gougères, entendit-il JB répliquer gaiement.

Celui-ci adorait la pâtisserie de Jude.

Une forte sensation l'envahit alors : il pourrait fermer la porte, aller se coucher et, à son réveil, ce serait une nouvelle année, et tout serait effacé et il n'éprouverait plus ce terrible malaise qui l'étreignait. La pensée de voir Malcolm et JB, de converser avec eux, de sourire et de plaisanter lui parut soudain insupportable.

Mais, évidemment, il les vit – et comment ! –, et lorsque JB exigea qu'ils montent tous sur le toit pour pouvoir prendre l'air et fumer une cigarette, il laissa Malcolm rechigner en vain et déclarer sans conviction qu'il faisait froid sans le seconder, puis, résigné, suivit ses amis dans l'escalier étroit qui conduisait au toit recouvert de papier goudronné.

Il se rendait compte qu'il boudait, aussi se retira-t-il dans un coin, laissant les autres bavarder sans lui. Au-dessus de lui, le ciel était déjà complètement noir, d'un noir de minuit. En regardant vers le nord, il pouvait apercevoir le magasin de fournitures d'art où JB travaillait à temps partiel depuis qu'il avait quitté le magazine un mois plus tôt et, au loin, la silhouette sans grâce et tape-à-l'œil de l'Empire State Building, le haut de sa tour illuminé d'un bleu pâle criard qui lui évoquait une station-service et

la longue route pour retourner chez ses parents de la chambre d'hôpital de Hemming tant d'années auparavant.

– Hé les gars, cria-t-il à l'adresse des autres, il fait froid.

Il n'avait pas son manteau ; aucun d'eux n'en avait.

– Allons-y.

Mais lorsqu'il atteignit la porte qui donnait sur l'escalier de l'immeuble, la poignée ne tourna pas. Il réessaya – elle ne bougea pas. Ils étaient enfermés à l'extérieur.

– Merde ! cria-t-il. Merde, merde, merde de merde !

– Calme-toi, Willem, dit Malcolm, décontenancé par la réaction de Willem tant celui-ci se fâchait rarement. Jude, tu as les clés ?

Mais Jude ne les avait pas.

– Merde ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer à nouveau.

Rien n'allait. Il ne pouvait pas regarder Jude. Il lui en voulait, ce qui n'était pas juste. Il s'en voulait – ce qui était plus juste –, mais rendait les choses pires.

– Qui a son téléphone ?

Mais, bêtement, personne n'avait pris son téléphone : ils les avaient laissés à l'appartement, où ils auraient dû tous se trouver, si ce n'était à cause de ce foutu JB, et de ce foutu Malcolm qui suivait sans jamais contester tout ce que disait JB, chacune de ses idées, aussi idiotes et ineptes fussent-elles, et de ce foutu Jude également, pour la nuit passée, pour les dernières neuf années, pour sa manie de se blesser, son refus de se laisser aider, la peur et le trouble qu'il lui avait causés, le sentiment qu'il lui donnait de sa parfaite inutilité : pour tout.

Ils se mirent à hurler, cognèrent le toit des pieds dans l'espoir que quelqu'un en dessous, l'un des trois voisins qu'ils n'avaient toujours pas rencontrés, les entende. Puis Malcolm suggéra de lancer quelque chose contre les fenêtres de l'immeuble mitoyen, mais ils n'avaient aucun objet à lancer (même leurs portefeuilles étaient restés en bas, à l'abri douillet des poches de leurs manteaux), et aucune des fenêtres n'était éclairée de toute façon.

– Écoutez, finit par dire Jude – même si prêter l'oreille à Jude était la dernière chose dont Willem avait envie –, j'ai une idée. Faites-moi descendre jusqu'à l'échelle de secours et j'entrerai dans l'appartement par la fenêtre de la chambre.

Cette idée était tellement stupide qu'il ne put sur le coup réagir : le genre d'idées que JB aurait pu concevoir, pas Jude.

– Non, répliqua-t-il d'un ton plat. C'est de la folie.

– Pourquoi ? demanda JB. Je trouve que c'est une excellente idée.

L'échelle de secours était un objet peu fiable, mal conçu et parfaitement inutile, un squelette de métal rouillé fixé à la façade de l'immeuble entre le quatrième et le troisième étage comme un ornement particulièrement affreux – environ trois mètres séparaient le toit du palier, qui courait le long de la moitié de leur salon ; même s'ils parvenaient à descendre Jude sans encombre jusque-là, sans déclencher l'une de ses crises ou sans qu'il se casse une jambe, il devrait se suspendre dans le vide par-dessus la rambarde du palier pour atteindre la fenêtre de leur chambre.

– Il n'en est pas question, dit-il à JB – et les deux se disputèrent un moment jusqu'à ce que Willem se rende compte, avec un sentiment croissant d'effarement, que c'était la seule possibilité. Mais pas Jude, fit-il. J'irai, moi.

– Tu ne peux pas.

– Pourquoi ? On n'a pas besoin d'entrer par la fenêtre de la chambre de toute manière ; j'entrerai par une des fenêtres du salon.

Des barreaux étaient fixés aux fenêtres du séjour, mais il en manquait un et Willem pensait qu'il pourrait se glisser entre les deux qui restaient – tout juste. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas le choix.

– J'ai fermé les fenêtres avant qu'on monte, admit Jude d'une petite voix – et Willem savait que cela signifiait aussi qu'il les avait verrouillées, parce qu'il fermait à double tour tout ce qui pouvait l'être : les portes, les fenêtres, les placards.

C'était instinctif chez lui. Mais le verrou de la fenêtre de la chambre était cassé, si bien que Jude avait conçu un mécanisme – un système de blocage complexe, avec du fil de fer et des cadenas – qu'il prétendait complètement inviolable.

Il avait toujours été mystifié par l'hyper vigilance de Jude, sa dévotion à s'attendre toujours au pire – il avait depuis longtemps remarqué l'habitude qu'avait Jude, en entrant dans n'importe quelle pièce ou n'importe quel espace qu'il ne connaissait pas, de localiser la sortie la plus proche et de ne pas s'en éloigner, ce qui au début lui avait paru drôle et, par la suite, d'une certaine façon, le devint moins – et son égale dévotion à instaurer des

mesures de précaution dès qu'il le pouvait. Une nuit où ils étaient restés tous les deux éveillés tard dans leur chambre à bavarder, Jude lui avait expliqué (doucement, comme s'il lui confiait un précieux secret) qu'on pouvait en réalité débloquer le mécanisme de la fenêtre de la chambre de l'extérieur, mais qu'il était le seul qui savait comme le décoincer.

– Pourquoi tu me dis ça ? lui avait-il demandé.

– Parce que, avait répondu Jude, je pense qu'on devrait le faire réparer, comme il se doit.

– Mais si tu es le seul à savoir l'ouvrir, qu'est-ce que ça peut faire ?

Ils n'avaient pas d'argent de côté à dépenser pour un serrurier, pas pour remédier à un problème qui n'en était pas un. Et ils ne pouvaient pas demander au gardien de l'immeuble : après qu'ils eurent emménagé, Annika avait admis que, techniquement, elle n'était pas censée sous-louer l'appartement, mais tant qu'ils restaient discrets, elle pensait que personne ne les embêterait. Aussi essayaient-ils de rester discrets : ils réparaient eux-mêmes ce qui avait besoin de l'être, replâtraient les murs, s'occupaient de la plomberie.

– Juste au cas où, avait dit Jude. Je veux juste m'assurer qu'on est en sécurité.

– Jude, avait-il répondu. Tout ira bien. il ne se passera rien. Personne ne va nous cambrioler.

Alors, comme Jude gardait le silence, il soupira et céda :

– J'appellerai le serrurier demain, avait-il déclaré.

– Merci, Willem, lui avait dit Jude.

Mais, en fin de compte, il n'avait jamais appelé.

C'était il y a deux mois, et maintenant ils se retrouvaient dans le froid sur le toit, et cette fenêtre constituait leur seul espoir.

– Merde, merde, grommela-t-il.

Il avait mal à la tête.

– Dis-moi juste comment faire et je l'ouvrirai.

– C'est trop compliqué, déclara Jude.

À ce moment-là, ils avaient oublié la présence de Malcolm et JB qui les observaient, ce dernier gardant pour une fois le silence.

– Je ne pourrai pas t'expliquer.

– Oui, je sais que tu me prends pour un foutu imbécile, mais je crois que j'arriverai à comprendre si tu n'utilises pas des mots trop compliqués, rétorqua-t-il d'un ton sec.

– Willem, dit Jude, surpris – et il y eut un silence. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Je sais, répondit-il. Pardon. Je sais – il prit une grande inspiration. Même si on devait faire ça –, et je ne pense pas qu'on devrait –, comment est-ce qu'on arriverait à te descendre ?

Jude, s'approchant du rebord du toit, délimité de chaque côté par un muret qui montait à mi-mollet et offrait une assise plate, jeta un œil par-dessus.

– Je m'assiérai sur le muret face au vide, juste au-dessus de l'échelle de secours, dit-il. Et puis toi et JB vous vous mettrez à genoux de l'autre côté du muret. Chacun de vous prendra une de mes mains de ses deux mains, et puis vous me ferez descendre. Une fois que vous ne pourrez plus me tenir, vous me lâcherez et je me laisserai tomber.

Il rit : c'était tellement risqué et stupide.

– Et si on faisait ça, comment est-ce que tu atteindrais la fenêtre de la chambre ?

Jude le regarda.

– Il va falloir que tu me fasses confiance.

– C'est crétin.

JB l'interrompit :

– C'est la seule possibilité, Willem. On se les gèle ici, putain.

Et c'était vrai que l'on gelait ; seule sa rage lui tenait chaud.

– T'as pas remarqué que tout son putain de bras est bandé, JB ?

– Mais ça va, Willem, dit Jude, avant que JB ne puisse répondre.

Les deux continuèrent à se disputer pendant plus de dix minutes, jusqu'à ce que Jude se dirige finalement vers le rebord.

– Si tu ne m'aides pas, Willem, Malcolm le fera, dit-il, même si ce dernier avait l'air également terrifié.

– Non, répliqua-t-il, c'est bon.

Alors JB et lui se mirent à genoux tout contre le muret, chacun tenant l'une des mains de Jude de leurs deux mains. Il faisait à ce moment-là si froid qu'il sentit à peine ses doigts se refermer autour de la paume de Jude. Willem lui tenait la main gauche, aussi ne pouvait-il sentir de toute manière

que le coussinet formé par la gaze. Tandis qu'il serrait la paume de Jude, une image du visage d'Andy se mit à flotter devant lui, et il eut un haut-le-cœur de culpabilité.

D'une poussée des jambes Jude se laissa glisser du rebord et Malcolm poussa un gémissement qui se mua en couinement. Willem et JB se penchèrent aussi loin qu'ils le purent par-dessus le rebord jusqu'à se retrouver eux-mêmes en danger de basculer et lorsque Jude leur cria de le lâcher ils le firent et le regardèrent atterrir dans un fracas métallique sur le palier en lattes de fer de l'échelle de secours en contrebas.

JB poussa un cri de joie, et Willem eut envie de le gifler.

– Tout va bien ! leur hurla Jude – et il agita en l'air sa main bandée, tel un drapeau, avant de se diriger vers l'extrémité de l'échelle de secours où il se hissa sur sa rambarde pour pouvoir commencer à désentortiller le mécanisme.

Il avait enroulé ses pieds autour de l'un des montants en fer de la rambarde, mais il se tenait dans une position précaire, et Willem le vit se balancer un peu pour essayer de garder l'équilibre, ses doigts, engourdis à cause du froid, se mouvant lentement.

– Faites-moi descendre, dit-il à JB et Malcolm, ignorant les protestations vigoureuses de ce dernier – et puis il sauta du muret à son tour, après avoir prévenu Jude pour que son arrivée ne lui fasse pas perdre l'équilibre.

La chute fut plus effrayante et l'atterrissage plus dur qu'il ne l'aurait cru, mais il se remit sur pied rapidement, rejoignit Jude et entoura sa taille de ses bras, coinçant ses jambes entre les barreaux pour se cramponner.

– Je te tiens, dit-il – alors Jude se pencha en avant par-dessus la rambarde, plus loin qu'il n'aurait pu le faire seul, et Willem le serrait si fort qu'il pouvait sentir ses vertèbres à travers son pull, son ventre se soulever et s'abaisser à chacune de ses respirations, l'écho du mouvement de ses doigts à travers ses muscles tandis qu'il tordait et désentortillait le fil métallique qui retenait le châssis. Lorsqu'il eut terminé, Willem grimpa sur la rambarde et entra dans la chambre le premier, puis se pencha de nouveau à l'extérieur pour tirer Jude par les bras, prenant soin d'éviter son bandage.

À l'intérieur, ils restèrent immobiles un instant, pantelant sous l'effort, puis échangèrent un regard. Il faisait si délicieusement doux dans la chambre malgré l'air glacial qui s'engouffrait par la fenêtre, qu'il crut presque défaillir de soulagement. Ils étaient sains et saufs, ils avaient

échappé au pire. Jude, alors, lui sourit, et il lui rendit son sourire – si cela avait été JB devant lui, il l'aurait enlacé dans un mouvement de pure allégresse, mais Jude n'aimait pas qu'on l'étreigne, aussi s'abstint-il. Lorsque Jude, à ce moment-là, leva le bras pour enlever les éclats de rouille qu'il avait dans les cheveux, Willem vit que son bandage, à l'intérieur du poignet, était maculé d'une large tache bordeaux foncé et se rendit compte, à retardement, que la rapidité de la respiration de Jude n'était pas due au seul effort physique mais aussi à la douleur. Il observa Jude s'asseoir lourdement sur son lit, étendant son bras enveloppé de gaze blanche derrière lui pour s'assurer qu'il atterrirait sur quelque chose de stable.

Willem s'accroupit à côté de lui. Son euphorie s'était évanouie, remplacée par un autre sentiment. Il se sentit étrangement sur le point de pleurer, sans qu'il pût dire pourquoi.

– Jude, commença-t-il, incapable de poursuivre.

– Tu ferais mieux d'aller les chercher, dit Jude – et, malgré sa respiration précipitée, il sourit de nouveau à Willem.

– Qu'ils aillent se faire foutre, répondit-il. Je reste avec toi.

Jude émit un petit rire tout en grimaçant, puis il se laissa délicatement basculer en arrière et, lorsqu'il fut couché sur le côté, Willem l'aida à soulever les jambes et les poser sur le lit. Son pull était également recouvert d'éclats de rouille, et Willem en retira quelques-uns. Il s'assit sur le lit près de lui, ne sachant pas par où commencer.

– Jude, fit-il de nouveau.

– Vas-y, répondit Jude avant de baisser les paupières, tout en continuant de sourire ; alors Willem se leva à contrecœur, ferma la fenêtre et éteignit la lumière de la chambre en sortant ; il referma la porte derrière lui et se dirigea vers l'escalier pour délivrer Malcolm et JB, lorsque, de la rue en bas, il entendit la sonnette retentir à travers les étages, annonçant l'arrivée des premiers invités de la soirée.

PARTIE II

L’Homme de la Poste

I

Il consacrait ses samedis à travailler, et ses dimanches à se promener. Les promenades avaient commencé par nécessité cinq ans plus tôt, quand il avait emménagé à New York et ne connaissait pas bien la ville : chaque semaine, il choisissait un quartier différent et s'y rendait à pied depuis Lispenard Street, puis en faisait le tour, en en arpentant précisément tout le périmètre, avant de rentrer chez lui. Il ne manquait jamais un dimanche, à moins que le temps ne l'en empêchât vraiment, et aujourd'hui encore, bien qu'il eût parcouru tous les quartiers de Manhattan, et nombre de quartiers de Brooklyn et du Queens aussi, il partait chaque dimanche à dix heures du matin, et ne rentrait qu'après avoir achevé son itinéraire. Il avait depuis longtemps cessé d'apprécier ses promenades (même s'il ne pouvait pas dire qu'il ne les appréciait pas non plus) – elles étaient simplement devenues une habitude. Pendant un temps, il avait espéré que ces marches, au-delà de la simple activité physique qu'elles représentaient, lui apporteraient quelque chose de plus, quelque chose de réparateur peut-être, à l'instar d'une séance amatrice de kinésithérapie, en dépit de la désapprobation d'Andy qui, au fond, réprouvait ses promenades.

– Je suis d'accord pour que tu exerces tes jambes, lui avait-il dit. Mais dans ce cas, tu devrais plutôt nager, pas arpenter les rues de New York dans tous les sens comme tu le fais.

Il n'avait rien contre la natation, à dire vrai, mais aucune piscine ne lui offrait l'intimité dont il avait besoin, aussi avait-il choisi à la place de marcher.

Willem l'avait parfois accompagné dans ses promenades, et ces jours-ci, si son itinéraire le conduisait près du théâtre, il s'arrangeait pour le retrouver au stand de jus de fruits au coin de la rue, après la représentation

de la matinée. Ils buvaient un jus, Willem lui racontait comment le spectacle s'était passé puis achetait une salade qu'il mangerait avant la représentation du soir, et lui continuait vers le sud, en direction de l'appartement.

Ils vivaient toujours à Lispenard Street, même si tous les deux auraient eu les moyens d'habiter chacun dans son appartement : lui, certainement ; Willem, probablement. Mais ni l'un ni l'autre n'avait exprimé le désir de déménager. Ils avaient cependant annexé la moitié gauche du salon pour en faire une deuxième chambre : les quatre amis avaient maladroitement monté une cloison de Placoplatre un week-end, si bien que dorénavant quand on entrait, on était accueilli par la lumière grise de deux fenêtres et non plus de quatre. Willem s'était installé dans la nouvelle chambre, et lui était resté dans l'ancienne.

Mis à part leurs rencontres devant l'entrée des artistes, il lui semblait qu'il ne voyait jamais Willem ces derniers temps – Willem avait beau insister sur sa propre fainéantise, il paraissait passer son temps à travailler ou à essayer de décrocher un emploi : trois ans plus tôt, le jour de ses vingt-neuf ans, Willem s'était juré qu'il démissionnerait d'Ortolan avant d'atteindre trente ans ; et, deux semaines avant son trentième anniversaire, alors que tous les deux se trouvaient à l'appartement, à l'étroit dans leur nouveau salon cloisonné, et que Willem s'inquiétait de savoir s'il pourrait réellement quitter son travail, ce dernier reçut un coup de fil – l'appel qu'il attendait depuis des années. La pièce qui était née de cet appel avait connu suffisamment de succès et attiré assez d'attention sur Willem pour lui permettre de quitter Ortolan définitivement treize mois plus tard : juste un an après le délai qu'il s'était fixé. Il était allé voir la pièce de Willem (un drame familial intitulé *Le Théorème de Malamud*, à propos d'un professeur de littérature atteint des premières affres de la démence et de son fils, un physicien, avec lequel il était brouillé) à cinq reprises, dont deux fois avec Malcolm et JB et une fois avec Harold et Julia, de passage à New York pour le week-end, et à chaque fois il avait réussi à oublier que c'était son vieil ami, son colocataire, qui se trouvait sur scène et, à la tombée du rideau, il avait éprouvé un sentiment mêlé de fierté et de vague à l'âme, comme si l'élévation même du plateau annonçait l'ascension de Willem vers une autre phase de son existence, à laquelle lui aurait du mal à accéder.

L’approche de la trentaine n’avait pas déclenché chez lui de panique sous-jacente, ni un redoublement d’activité, ou un besoin de changer le cours de sa vie pour que celle-ci ressemble plus à ce que l’existence d’un trentenaire était censée être. Mais on ne pouvait pas en dire autant de ses amis, et il avait dû passer les trois dernières années de sa vingtaine à écouter leurs éloges funèbres de la décennie écoulée, le détail de ce qu’ils avaient ou n’avaient pas accompli, ainsi que la liste de leurs déceptions et de leurs espérances. Alors les choses s’étaient mises à changer. La seconde chambre, par exemple, avait été construite en partie pour pallier la peur de Willem de continuer, à vingt-huit ans, de partager une chambre avec son copain d’université, et la même crainte (celle, à l’abord de leur quatrième décennie, de devoir, comme dans un conte de fées, se métamorphoser en une créature dont le contrôle leur échapperait, à moins d’empêcher la transformation de se produire par leurs propres déclarations de changements radicaux) poussa hâtivement Malcolm à avouer à ses parents son homosexualité, pour finalement, l’année suivante, se rétracter et entamer une relation avec une fille.

Malgré les angoisses de ses amis, il savait qu’il adorerait atteindre la trentaine, et ce pour la raison précise qui leur rendait détestable cette perspective : parce qu’à trente ans, on a indéniablement atteint l’âge adulte. (Il attendait avec impatience ses trente-cinq ans, pour pouvoir enfin dire que sa vie d’adulte constituait plus de la moitié de son existence totale.) Enfant, il considérait trente ans comme un âge inconcevablement lointain. Il se rappelait clairement, encore tout petit – alors qu’il habitait au monastère –, avoir demandé à Frère Michael, qui aimait lui raconter les voyages qu’il avait entrepris dans sa vie antérieure, quand lui aussi pourrait voyager.

– Quand tu seras plus grand, avait répondu Frère Michael.

– Quand ? avait-il insisté. L’année prochaine ?

À l’époque, même un mois lui semblait aussi long que l’éternité.

– Dans plusieurs années, avait répondu Frère Michael. Quand tu seras plus vieux. Quand tu auras trente ans.

Et maintenant, dans à peine quelques semaines, il célébrerait son trentième anniversaire.

Le dimanche, avant de partir se promener, il restait parfois debout, pieds nus dans la cuisine, entouré par le silence, et l’affreux petit appartement lui apparaissait comme une sorte de merveille. Ici, le temps lui appartenait,

l’espace lui appartenait, et on pouvait fermer toutes les portes, verrouiller toutes les fenêtres. Il s’immobilisait devant le minuscule placard du couloir – une alcôve, en réalité, devant laquelle ils avaient suspendu un pan de toile de jute – et admirait les provisions à l’intérieur. À Lispenard Street, ils n’avaient pas besoin de se précipiter tard le soir à l’épicerie sur West Broadway pour un rouleau de papier hygiénique, ni de se pincer le nez au-dessus d’une bouteille de lait périmé depuis longtemps retrouvée dans un coin au fond du réfrigérateur : ici, ils avaient toujours des réserves. Ici, on remplaçait tout quand il le fallait. Il y veillait. Leur première année à Lispenard Street, embarrassé par ses manies (dont il savait qu’elles auraient dû être l’apanage de personnes beaucoup plus âgées que lui, et sans doute de sexe féminin), il cachait ses stocks de serviettes en papier sous son lit et fourrait les coupons de réduction dans son porte-documents afin de les trier plus tard, quand Willem serait absent, comme s’il s’agissait d’une forme particulièrement exotique de pornographie. Mais un jour, Willem avait découvert sa planque en cherchant une chaussette qui traînait sous le lit.

Il s’était senti gêné.

– Pourquoi ? lui avait demandé Willem. Je trouve que c’est formidable. Heureusement que tu veilles à ce genre de trucs.

Il s’était malgré tout senti vulnérable, devant cette preuve supplémentaire apportée à son dossier déjà débordant, qui témoignait de son caractère prude et vertueux et de sa profonde et irrémédiable incapacité à être la personne pour laquelle il essayait de se faire passer.

Et pourtant – comme avec tant d’autres choses – il ne pouvait s’en empêcher. À qui aurait-il pu expliquer que l’appartement mal-aimé de Lispenard Street, avec ses stocks d’abris antibombe, lui apportait un sentiment de satisfaction et de sécurité égal à celui que lui procuraient ses diplômes et son emploi ? Ou que ces moments passés seul dans la cuisine étaient comparables pour lui à de la méditation, qu’ils constituaient les rares moments où il arrivait véritablement à se détendre, où son esprit cessait de chercher obscurément à imaginer et prévoir les milliers de légères inflexions et déformations de la vérité, des faits, que requérait chacune de ses interactions avec le monde et ses occupants ? À personne, il le savait, même pas à Willem. Mais il avait eu des années d’apprentissage ; contrairement à ses amis, il avait appris à garder ses pensées pour lui, à ne

pas afficher ses bizarreries de façon à se distinguer des autres, même si le fait qu'eux lui dévoilent les leurs l'emplissait de bonheur et de fierté.

Aujourd'hui, il se rendrait à pied dans le nord de Manhattan : il remonterait West Broadway jusqu'à Washington Square Park, suivrait ensuite University Place et traverserait Union Square, puis emprunterait Broadway jusqu'à son croisement avec la Cinquième Avenue, continuant sur celle-ci jusqu'à la Quatre-Vingt-Sixième Rue, puis redescendrait par Madison Avenue jusqu'à la Vingt-Quatrième Rue, pour se diriger alors vers l'est jusqu'à Lexington Avenue avant de continuer vers le sud, puis de nouveau vers l'est sur un pâté de maisons pour atteindre Irving Street, où il retrouverait Willem à la sortie du théâtre. Cela faisait des mois, une année presque, qu'il n'avait pas suivi cet itinéraire, à la fois parce que celui-ci était très long et parce qu'il passait déjà tous ses samedis dans le nord de Manhattan, dans une maison proche de celle des parents de Malcolm, à dispenser des cours particuliers à un garçon de douze ans prénommé Felix. Mais on était à la mi-mars et Felix et sa famille étaient partis pour les vacances de printemps dans le Utah, aussi ne risquait-il pas de les rencontrer.

Le père de Felix était un ami d'amis des parents de Malcolm, et c'était le père de Malcolm qui lui avait trouvé le travail.

– Ils ne te paient vraiment pas assez au Bureau du Procureur fédéral, ou quoi ? lui avait demandé M. Irvine. Pourquoi tu ne me laisserais pas te présenter Gavin ?

Gavin, ancien condisciple de M. Irvine, se trouvait alors à la tête de l'un des cabinets les plus puissants de la ville.

– Papa, il ne veut pas travailler pour un cabinet d'affaires, avait commencé à dire Malcolm, mais son père poursuivit comme s'il ne l'avait pas entendu, et Malcolm se recroquevilla dans son fauteuil.

Il se sentit gêné pour Malcolm, mais aussi agacé, dans la mesure où il avait demandé à celui-ci de très *discrètement* se renseigner pour savoir si ses parents connaissaient quelqu'un qui par hasard avait un enfant auquel il pourrait donner des cours particuliers, et non pas de leur demander *ouvertement*.

– Sérieusement, lui avait dit le père de Malcolm, je trouve cela merveilleux que tu essaies de te débrouiller par toi-même – Malcolm s'avachit un peu plus dans son fauteuil. Tu as vraiment besoin d'argent à ce

point ? Je ne pensais pas que le gouvernement fédéral payait aussi mal que ça, mais je ne travaille plus dans le service public depuis longtemps – il sourit.

Il lui rendit son sourire.

– Non, répondit-il, je touche un bon salaire.

(C'était vrai. Sans doute pas aux yeux de M. Irvine, évidemment, ou à ceux de Malcolm, mais c'était plus d'argent qu'il n'avait jamais imaginé gagner, et son salaire arrivait toutes les deux semaines, les chiffres s'accumulant continuellement.)

– C'est juste que j'économise pour un appartement.

Il vit le visage de Malcolm pivoter vers lui, et il se rappela qu'il devrait faire part à Willem du mensonge qu'il venait de servir au père de Malcolm avant que leur ami ne le lui dise lui-même.

– Ah, dans ce cas, tant mieux pour toi, dit M. Irvine – c'était un objectif qu'il pouvait comprendre. Et il se trouve que je connais justement la personne qu'il te faut.

Il s'agissait de Howard Baker, qui l'avait embauché après un entretien distrait d'un quart d'heure pour dispenser à son fils des cours particuliers de latin, de maths, d'allemand et de piano. (Il s'était demandé pourquoi M. Baker ne recrutait pas des spécialistes pour chaque matière – il aurait pu se le permettre financièrement – mais il ne lui posa pas la question.) Il éprouvait de la peine pour Felix, un garçon de petite taille au physique rebutant qui avait l'habitude de gratter l'intérieur de ses étroites narines en y enfonçant l'un de ses index, jusqu'au moment où il s'apercevait de ce qu'il était en train de faire et se ressaisissait, retirant son doigt à la hâte et l'essuyant sur son jean. Huit mois plus tard, il ne savait toujours pas très bien de quoi Felix était capable. Il n'était pas idiot, mais il souffrait d'un manque de passion, comme si, à douze ans, il s'était déjà résigné au fait que la vie le décevrait, et que lui-même serait une déception pour son entourage. Tous les samedis à treize heures, il l'attendait, ses devoirs faits, et, docile, répondait à chaque question – ses répliques se terminant inexorablement sur une tonalité plus élevée d'inquiète interrogation, comme si pour chacune d'elles, même les plus simples (« *Salve, Felix, quid agis ?* » « Hum… *bene ?* »), il essayait désespérément de deviner la bonne réponse – mais, pour sa part, il n'avait jamais de questions à poser, et quand il demandait à Felix s'il y avait un sujet en particulier dont il aimerait discuter dans l'une

ou l’autre langue, Felix haussait les épaules et, tout en marmonnant, dirigeait son doigt vers son nez. Il songeait toujours, quand il disait au revoir à Felix de la main en fin d’après-midi – Felix lui rendant son au revoir d’un geste mou avant de reculer dans le renfoncement de l’entrée –, que le garçon ne sortait sans doute jamais de chez lui, qu’il n’allait jamais nulle part, qu’il ne recevait jamais d’amis. Pauvre Felix : son nom même semblait une raillerie.

Le mois précédent, M. Baker avait demandé à lui parler à la fin des leçons et, après avoir dit au revoir à Felix, il emboîta le pas à la domestique qui le conduisit jusqu’à son bureau. Il boitait de manière très prononcée ce jour-là et se sentait gêné, ayant l’impression – comme cela lui arrivait souvent – de jouer le rôle d’une gouvernante démunie dans un drame dickensien.

Il s’attendait à ce que M. Baker lui exprime son impatience, voire sa colère, même si Felix réussissait nettement mieux à l’école, et s’apprêtait à se défendre si nécessaire – M. Baker le payait bien plus qu’il ne l’avait prévu, et il avait des projets pour cet argent – mais au lieu de cela, celui-ci l’invita d’un signe du menton à s’asseoir dans le siège en face de lui.

– Quel est le problème avec Felix, à votre avis ? avait demandé M. Baker.

La question le surprit et il hésita avant de répondre :

– Je ne pense pas que Felix ait un problème, monsieur, répondit-il prudemment. Je pense simplement qu’il n’est pas…

Heureux, faillit-il dire. Mais qu’était le bonheur, sinon une lubie, un état impossible à préserver, en partie parce qu’on se l’expliquait si mal ? Enfant, il ne se rappelait pas avoir jamais été en mesure de définir le bonheur : il n’y avait que le malheur ou la peur – ou bien l’absence de malheur et de peur, la seule chose qu’il ait jamais souhaitée ou désirée.

– Je crois qu’il est timide, finit-il par dire.

M. Baker grommela (à l’évidence, ce n’était pas la réponse qu’il aurait voulu entendre).

– Mais vous l’aimez bien, non ? lui demanda-t-il encore, d’un ton si étrangement désespéré et vulnérable qu’il éprouva soudain une profonde tristesse, à la fois pour Felix et pour M. Baker.

Était-ce ce à quoi être un père ressemblait ? Était-ce ce à quoi être un enfant qui avait des parents ressemblait ? Tant de chagrin, tant de déceptions, tant d’espoirs inexprimés qui ne se réaliseraient pas !

– Bien sûr, avait-il répondu, sur quoi M. Baker avait soupiré et lui avait tendu son chèque, que la domestique lui remettait d'habitude lorsqu'il s'en allait.

La semaine suivante, Felix avait refusé de jouer son morceau. Il était plus apathique qu'à l'ordinaire.

– Tu veux jouer autre chose ? lui avait-il demandé.

Felix avait haussé les épaules. Lui se mit à réfléchir.

– Tu veux que, moi, je te joue un morceau ?

Felix haussa de nouveau les épaules. Il se mit néanmoins au piano – c'était un si bel instrument et parfois, alors qu'il observait Felix déplacer timidement les doigts sur son joli clavier aux touches lisses, il avait rêvé de se retrouver seul en compagnie de l'instrument et de laisser ses mains se mouvoir au-dessus de sa surface aussi rapidement que possible.

Il joua la sonate n° 50 en *ré* majeur de Haydn, l'un de ses morceaux préférés, si vive et plaisante qu'il pensait qu'elle pourrait leur remonter le moral à tous les deux. Mais quand il eut terminé, le garçon silencieux assis à ses côtés, il eut honte, à la fois à cause de l'optimisme vantard et pompeux de Haydn et à cause de l'étalage de son propre plaisir.

– Felix, commença-t-il à dire, avant de s'arrêter – à côté de lui, Felix attendait. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Alors, à sa grande surprise, Felix se mit à pleurer, et il essaya de le consoler.

– Felix, dit-il, lui passant maladroitement le bras autour des épaules – il feignit d'être Willem, qui aurait su exactement comment s'y prendre et quels mots prononcer sans même avoir à réfléchir. Tout ira bien. Je te le promets.

Mais les pleurs de Felix ne firent que redoubler.

– Je n'ai aucun ami, déclara l'enfant dans un sanglot.

– Oh, Felix, répliqua-t-il – et son empathie, qui jusqu'à présent était restée plutôt distante et objective, s'exprima alors : Je suis désolé.

Et il éprouva à ce moment-là, profondément, la solitude que représentait la vie de Felix, ces samedis passés en compagnie d'un avocat estropié qui approchait la trentaine et ne venait que pour gagner de l'argent, et qui sortirait ce soir-là avec des gens qu'il aimait et qui le lui rendaient, tandis que Felix demeurerait seul, sa mère – la troisième épouse de M. Baker – perpétuellement ailleurs, et son père convaincu qu'il avait un problème,

quelque chose qui nécessitait réparation. Plus tard, lorsqu'il rentrerait à pied chez lui (quand il faisait beau, il refusait de prendre la voiture de M. Baker et marchait), il songerait à l'invraisemblable injustice de la situation : Felix, par définition un meilleur enfant que lui ne l'avait été, qui pourtant n'avait pas d'amis, et lui, un rien, qui en possédait.

– Felix, ça va finir par arriver, lui avait-il dit.

Et Felix s'était mis à gémir :

– Mais quand ? – avec une telle ardeur qu'il en avait grimacé.

– Bientôt, bientôt, lui avait-il répondu, en caressant son dos osseux. Je te promets – et Felix avait opiné, même si plus tard, lorsque ce dernier le reconduisit à la porte, avec son petit visage de lézard que les larmes avaient rendu encore plus reptilien, il avait eu la nette impression que le garçon savait qu'il lui mentait.

Qui aurait pu prédire que Felix aurait un jour des amis ? L'amitié, la camaraderie défiaient si souvent la logique, échappaient si souvent à ceux qui le méritaient, élisaient si souvent les tordus, les mauvais, les bizarres, les éclopés. Il lui fit un signe de la main en guise d'au revoir mais l'enfant avait déjà tourné le dos et battait en retraite, et même s'il ne le lui aurait jamais dit, il s'imaginait que, si Felix avait l'air tellement triste tout le temps, c'était pour cette raison : parce qu'il avait déjà compris, depuis longtemps, parce qu'il savait déjà.

*

Il connaissait le français et l'allemand. Il connaissait la table périodique des éléments. Il connaissait presque par cœur – même s'il s'en serait bien passé – de larges pans de l'Ancien Testament. Il savait aider une vache à mettre bas et réparer le système électrique d'une lampe, déboucher un évier et récolter les noix de la manière la plus efficace possible, distinguer les champignons vénéneux de ceux qui ne l'étaient pas, mettre le foin en ballots et tester la fraîcheur d'une pastèque, d'une pomme, d'une courge, d'un melon, en les tapant au bon endroit. (Et puis il savait des choses qu'il aurait préféré ne pas savoir, des choses auxquelles il espérait ne plus jamais être contraint, des choses qui, quand il y pensait ou en rêvait la nuit, le faisaient se recroqueviller à l'intérieur de lui-même de haine et de honte.)

Et pourtant il avait souvent l'impression de ne connaître rien qui fût d'une réelle valeur ou utilité, pas vraiment. Les langues et les maths, d'accord. Mais chaque jour lui rappelait son ignorance. Il n'avait jamais entendu parler des sitcoms que tout le monde mentionnait constamment. Il n'était jamais allé au cinéma. Il n'était jamais parti en vacances. Il n'était jamais allé en colonie de vacances. Il n'avait jamais mangé de pizzas, ou de glaces à l'eau, ou de macaronis au fromage (et encore moins – comme Malcolm et JB avaient tous les deux pu le faire – de foie gras, de sushis ou de la moelle épinière). Il n'avait jamais possédé d'ordinateur ou de téléphone, et avait rarement été autorisé à se connecter à Internet. Il n'avait jamais rien possédé, se rendit-il compte, pas vraiment : ses livres dont il tirait une si grande fierté, ses tee-shirts qu'il passait son temps à raccommoder, ne représentaient rien, n'étaient bons qu'à jeter, et l'orgueil qu'il éprouvait à leur égard était plus honteux que s'il n'en avait possédé aucun. La salle de classe était le lieu où il se sentait le plus à l'abri, et le seul où il se sentait complètement sûr de lui : partout ailleurs, c'était une avalanche incessante de merveilles, toutes plus déconcertantes les unes que les autres, chacune lui rappelant son ignorance sans fond. Il se mit à inventorier mentalement toutes les nouveautés dont il avait entendues parler ou avait vues. Mais il ne pouvait s'en enquérir auprès de personne. Le faire reviendrait à admettre son extrême étrangeté, ce qui susciterait de nouvelles questions, le mettant à découvert, et engendrerait inévitablement des conversations qu'il n'était certainement pas prêt à avoir. Souvent, il se sentait non pas tant étranger – car même les étudiants étrangers (y compris Odval, originaire d'un village proche d'Oulan-Bator) paraissaient mieux comprendre ces références – que, carrément, d'un autre temps : il aurait pu aussi bien passer son enfance au dix-neuvième et non au vingtième siècle, étant donné tout ce qu'il avait apparemment raté, et vu à quel point ce qu'il avait pu apprendre paraissait obscur et purement accessoire. Comment expliquer que tous ses pairs, qu'ils soient nés au Lagos ou à Los Angeles, avaient plus ou moins connu les mêmes expériences et avaient les mêmes repères culturels ? Sûrement y avait-il quelqu'un qui en savait aussi peu que lui ? Sinon, comment était-il censé rattraper son retard ?

Le soir, lorsque certains d'entre eux se retrouvaient tous allongés dans la chambre de l'un (bougies et joints également allumés), ses camarades de promotion évoquaient périodiquement leur enfance, qu'ils venaient de

quitter mais qui semblait curieusement les rendre nostalgiques, et en tout cas les obséder. Il avait l'impression qu'ils n'en omettaient aucun détail, bien qu'il ne sût jamais si leur objectif consistait à en évaluer les ressemblances ou à en souligner les différences, tant les deux semblaient leur procurer un égal plaisir. Ils évoquaient des couvre-feux, des révoltes et des punitions (certains racontaient que leurs parents les avaient frappés, et ils relataient ces histoires avec une sorte de fierté, ce qu'il trouvait également curieux), des animaux domestiques, des frères et sœurs, et des accoutrements qui mettaient leurs parents en rage, des bandes avec lesquelles ils avaient traîné au lycée, avec quelle fille ils avaient perdu leur virginité, et où, et comment, et des voitures qu'ils avaient embouties, des fractures qu'ils avaient endurées, des sports qu'ils avaient exercés et des groupes musicaux qu'ils avaient formés. Ils parlaient de vacances familiales désastreuses et d'étranges membres de famille hauts en couleur, de voisins et de professeurs excentriques, à la fois adulés et haïs. Il prenait plaisir à ces divulgations plus qu'il ne s'y serait attendu – ces camarades avaient eu une vraie adolescence, une de ces vies typiques et banales dont il s'était toujours demandé à quoi elles pouvaient ressembler – et rester éveillé tard la nuit à les écouter le détendait, tout en l'instruisant. Son silence lui apparaissait à la fois comme une nécessité et une protection, et il lui permettait en outre de passer pour plus mystérieux et plus intéressant qu'il ne pensait l'être.

– Et toi, Jude ? lui avaient demandé quelques personnes au début du semestre – et il était déjà assez aguerri (il apprenait vite) pour se contenter de hausser les épaules et de répondre, avec un sourire : Aucun intérêt.

Il était étonné mais soulagé de voir la facilité avec laquelle ils acceptaient sa réponse, et leur était également redevable de leur égocentrisme. Aucun d'entre eux ne souhaitait réellement écouter l'histoire des autres ; ils voulaient juste raconter la leur.

Pourtant, son silence ne passa pas inaperçu auprès de tous, et c'est précisément ce silence qui inspira son surnom. C'était l'année où Malcolm avait découvert le postmodernisme, et JB avait fait un tel foin de la découverte tardive de cette idéologie par Malcolm qu'il n'avait pas osé avouer que lui non plus n'en avait pas entendu parler.

– Tu ne peux pas simplement décider d'être post-noir, Malcolm, lui avait dit JB. Et puis, il faudrait d'abord avoir été vraiment noir pour pouvoir dépasser ton identité.

– T’es un sacré connard, JB, avait répondu Malcolm.

– Ou bien, avait poursuivi JB, il faudrait que tu échappes si complètement à toute catégorisation que les termes habituels de la race ne s’appliquent même pas à ton cas.

JB s’était tourné vers lui à ce moment-là et une terreur momentanée l’avait contraint à se figer.

– Comme Judy, par exemple : on ne le voit jamais avec personne, on ne sait pas de quelle race il est, on ne sait rien de lui. Post-sexuel, post-racial, post-identité, post-passé – il lui sourit, probablement pour lui signifier qu’il plaisantait à moitié. Le post-homme. Jude, l’homme de la Poste.

– L’homme de la Poste, avait répété Malcolm – il ne manquait jamais de se saisir du malaise de quelqu’un d’autre pour détourner l’attention de sa personne.

Et même si le surnom ne lui était pas resté (quand Willem, de retour dans la chambre, l’avait entendu, il s’était contenté de lever les yeux au ciel, ce qui, pour JB, parut lui retirer tout attrait), cet épisode lui rappela que, malgré sa conviction de ne pas déparer, malgré tous ses efforts pour dissimuler les singularités criantes de son être, il ne trompait personne. Ils se rendaient tous compte de son étrangeté, et maintenant il s’apercevait de l’ampleur de sa bêtise, qui lui avait fait s’imaginer les avoir persuadés de sa normalité. Il continua pourtant d’assister à ces réunions nocturnes, continua de se joindre à ses camarades de promotion dans leurs chambres, cédant à leur pouvoir d’attraction, même s’il savait dorénavant qu’il se mettait en péril en y assistant.

Parfois, durant ces séances (il s’était mis à les considérer comme une sorte de cours intensifs qui lui permettraient de remédier à ses lacunes culturelles), il surprenait Willem en train de l’observer d’un air indéchiffrable et se demandait ce que ce dernier avait pu deviner à son propos. Par moments, il devait résister au désir de s’ouvrir à lui. Il lui arrivait de penser que, peut-être, il se fourvoyait. Avouer à quelqu’un que, la plupart du temps, il comprenait à peine ce dont les gens parlaient, qu’il n’entendait rien à leur langage commun lorsqu’ils évoquaient leurs impairs et frustrations d’enfants, le soulagerait peut-être. Mais finalement, il s’en gardait, car admettre l’ignorance de ce langage impliquerait d’expliquer celui que lui parlait.

S’il décidait quand même de s’ouvrir à quelqu’un, il savait que ce serait à Willem. Il admirait également ses trois coturnes, mais Willem était celui en qui il avait confiance. Au centre, il avait vite compris qu’il existait trois types de garçons : le premier était tenté de déclencher la bagarre (c’était JB) ; le deuxième ne s’y joignait pas, mais n’allait pas non plus se précipiter pour chercher de l’aide (c’était Malcolm) ; et le troisième s’employait à vous tirer d’affaire (le type le plus rare et, à l’évidence, c’était Willem). Il se pouvait que cela fût similaire avec les filles, mais il n’avait pas passé assez de moments en leur compagnie pour en être sûr.

Plus le temps passait, plus il était persuadé que Willem savait. (*Comment pourrait-il savoir ?* argumentait-il avec lui-même, dans les instants plus sensés. *Tu cherches juste une raison de te confier à lui, et, après, que pensera-t-il de toi ? Sois malin. Ne dis rien. Retiens-toi.*) Mais cela n’avait évidemment rien de logique. Il était conscient, même avant d’entrer à l’université, d’avoir eu une enfance atypique – il suffisait pour arriver à cette conclusion de lire quelques livres – mais il ne s’était rendu compte que récemment à quel point. L’étrangeté même de celle-ci l’isolait et le protégeait à la fois : il était quasiment impossible que quiconque en devinât la forme ou les spécificités exactes, alors pour qu’une personne y parvînt, il aurait fallu qu’il ait semé des indices gros comme des bouses de vache, exprimé d’immanquables et hideuses demandes d’attention.

Et pourtant. Sa suspicion persistait, parfois si intense qu’elle le mettait mal à l’aise, comme s’il allait inévitablement devoir révéler quelque chose et que les perches qu’on lui tendait exigeaient de sa part plus d’énergie à ignorer qu’à saisir.

Un soir, ils se retrouvèrent juste tous les quatre. C’était au début de leur troisième année et un phénomène assez rare pour créer une atmosphère douillette et les rendre un peu sentimentaux à l’égard de la clique qu’ils avaient formée. Il s’agissait véritablement d’une clique et, à sa surprise, il en faisait partie : le bâtiment dans lequel ils habitaient s’appelait Hood Hall et, sur le campus, ils étaient connus sous le nom de Boyz in the Hood. Ils avaient tous d’autres amis (JB et Willem plus que Willem ou lui), mais tout le monde avait conscience (ou du moins présumait, ce qui revenait au même) que leur loyauté s’appliquait d’abord à eux. Les quatre amis n’en avaient jamais discuté de manière explicite, mais ils savaient tous que ce

postulat, ce code de l'amitié qui leur avait été imposé, leur plaisait également.

Au menu de ce soir-là, il y avait eu de la pizza, commandée par JB et réglée par Malcolm. De l'herbe aussi, procurée par JB, et, à l'extérieur, de la pluie suivie de grêle, dont le cliquetis contre les vitres ainsi que le bruit des fenêtres qui vibraient sous l'effet du vent dans leurs châssis de bois fendillé avaient fini de parfaire leur bonheur. Le joint tournait et, bien qu'il ne tirât pas dessus – il ne fumait jamais ; il craignait trop ce qu'il pourrait faire ou dire s'il perdait le contrôle –, il sentait la fumée lui emplir les yeux, pesant sur ses paupières telle une créature au poil épais et au sang chaud. Il avait veillé – comme à son habitude quand l'un des autres payait pour la nourriture – à manger le moins possible et, malgré sa faim persistante (il restait deux parts de pizza qu'il observa fixement, avant de se ressaisir et de tourner les talons avec résolution), il se sentait profondément heureux. *Je pourrais m'étendre et m'endormir sur le canapé*, songea-t-il tout en tirant la couverture de Malcolm sur lui. Il était agréablement épuisé, mais il fallait dire que ces derniers temps il l'était en permanence : avoir l'air normal au quotidien semblait lui demander un effort si important qu'il ne lui restait d'énergie que pour très peu d'autres choses. (Il était conscient, parfois, de paraître rigide, glacial, ou ennuyeux, un trait dont il savait qu'il était sans doute considéré en ces lieux comme la tare la plus infortunée de toutes celles qu'il pouvait bien avoir.)À l'arrière-plan, comme provenant de très loin, il entendit Malcolm et JB se disputer sur la question du mal.

– Tout ce que je dis, c'est qu'on n'aurait pas ce débat si tu avais lu Platon.

– Ouais, mais quel Platon exactement ?

– Tu as lu Platon ?

– Je ne vois pas…

– Tu l'as lu ou pas ?

– Non, mais…

– Tu vois ! Tu vois ?!

Cela devait être Malcolm, qu'il imaginait en train de faire des bonds et pointer JB du doigt, tandis que Willem riait. Quand il avait fumé, Malcolm devenait à la fois plus loufoque et plus pédant, et tous les trois aimaient se lancer avec lui dans des discussions philosophiques loufoques et pédantes, dont au matin Malcolm ne se rappelait jamais le contenu.

Puis Willem et JB changèrent de sujet – il était trop fatigué pour écouter réellement, juste assez éveillé pour distinguer leurs voix –, lorsqu'il entendit celle de JB fuser à travers le brouillard dans lequel il somnolait :

– Jude !

– Quoi ? répondit-il, les yeux toujours fermés.

– Je veux te poser une question.

Il se retrouva instantanément sur le qui-vive. Quand il était défoncé, JB témoignait d'une troublante capacité à poser des questions ou lancer des remarques à la fois dévastatrices et embarrassantes. Il ne pensait pas au fond que ce fût par méchanceté, mais c'était à se demander ce qui se passait dans l'inconscient de son ami. S'agissait-il là du véritable JB – celui qui avait interrogé leur voisine de palier, Tricia Park, sur le sentiment qu'elle éprouvait à être largement moins belle que sa sœur jumelle (la pauvre Tricia avait bondi et quitté la pièce précipitamment) – ou de celui qui, après l'avoir vu aux prises d'une crise terrible – l'une de celles où il se sentait vaciller entre conscience et inconscience, une sensation qui lui donnait des haut-le-cœur comparables à ceux que l'on pouvait ressentir à dévaler la pente d'une montagne russe –, était sorti en catimini cette nuit-là avec son petit ami camé et était revenu juste avant l'aube les mains emplies d'une liasse de branches de magnolia recouvertes de bourgeons duveteux qu'il avait sciées illégalement sur le quadrilatère du campus ?

– Quoi ? répéta-t-il, avec méfiance.

– Eh bien, dit JB, marquant une pause et prenant une nouvelle inspiration, on se connaît tous depuis un certain temps maintenant…

– Vraiment ? demanda Willem en feignant la surprise.

– Ta gueule, Willem, continua JB. Et on veut tous savoir pourquoi tu ne nous as jamais raconté ce qui est arrivé à tes jambes.

– Oh, JB, c'est faux… commença Willem.

Malcolm, qui avait l'habitude de prendre avec véhémence le parti de JB quand il était stone, l'interrompit :

– Ça nous blesse, vraiment, Jude. Tu ne nous fais pas confiance ou quoi ?

– Bon dieu, Malcolm, répliqua Willem – puis, imitant Malcolm d'une voix aiguë de fausset : « Ça nous blesse, vraiment. » On dirait une fille. Ça ne regarde que Jude.

Ce qui était pire, en un sens, le fait que Willem, toujours Willem, prenne sa défense. Et contre Malcolm et JB ! À cet instant, il éprouva de la haine pour eux mais, évidemment, il ne pouvait pas se permettre de les détester. Ils étaient ses amis, ses tout premiers amis, et il comprenait que l'amitié consistait en une série de donnant-donnant : de marques d'affection, de temps, parfois d'argent, et surtout d'informations. Or il n'avait pas d'argent. Il n'avait rien à leur donner, rien à leur offrir. Il ne pouvait pas prêter un pull à Willem, en échange de celui qu'il lui empruntait, ou rendre à Malcolm les cent dollars que celui-ci l'avait obligé à prendre, ou même aider JB le jour où il fallait déménager, comme ce dernier l'avait fait pour lui.

– Eh bien, commença-t-il, conscient de leur silence attentif à tous, y compris Willem. Ce n'est pas très intéressant.

Il garda les yeux fermés, non seulement parce qu'il lui était plus facile de raconter son histoire sans avoir à les regarder, mais aussi parce qu'il ne pensait pas qu'il pourrait supporter de voir leur réaction à ce moment-là.

– C'était un accident de la circulation. J'avais quinze ans. L'année avant que j'arrive ici.

– Oh, dit JB.

Un nouveau silence se fit ; il eut le sentiment d'avoir jeté un froid dans la pièce, que sa révélation les avait soudain tous ramenés à une espèce de sombre retenue.

– Désolé, mec. Ça craint.

– Tu pouvais marcher avant ? demanda Malcolm, comme si aujourd'hui il n'en était pas capable.

La remarque l'attrista et le troubla : ce que lui considérait comme marcher, eux, à l'évidence, ne le considéraient pas de la sorte.

– Oui, répondit-il – et puis, parce que c'était la vérité, même si eux ne l'auraient pas interprétée de la même manière, il ajouta : J'étais coureur de fond.

– Oh, waouh, fit Malcolm.

JB émit un grognement d'empathie.

Seul Willem, remarqua-t-il, ne dit rien. Mais il n'osa pas ouvrir les yeux pour découvrir son expression.

La nouvelle finit par s’éventer, comme il savait que cela devait arriver. (Les gens s’interrogeaient peut-être vraiment sur son problème aux jambes. Tricia Park vint le voir peu après et lui confia avoir toujours pensé qu’il souffrait d’infirmité motrice cérébrale. Qu’était-il censé répondre à un tel aveu ?) Mais, à force d’être raconté, l’événement s’était transformé en un accident de voiture, puis en un accident de conduite en état d’ivresse.

« Les explications les plus évidentes sont souvent les bonnes », déclarait toujours son professeur de maths, Dr Li. Peut-être le même principe s’appliquait-il ici. Sauf qu’il savait que c’était faux. Les maths étaient une réalité à part. Il n’en existait aucune autre d’aussi réductrice.

Pourtant, chose étrange : le fait que son histoire se fût transformée en un accident de voiture lui donnait une occasion de la réinventer ; il lui suffisait de se l’approprier. Mais il n’y parvenait pas. Il n’arriva jamais à la désigner comme un accident de voiture, parce que cela ne s’était pas passé de la sorte. Alors, était-ce par fierté ou stupidité qu’il refusait de saisir la chance qui lui avait été offerte d’emprunter une issue de secours ? Il n’en savait rien.

Et puis, il eut une autre révélation. Il se trouvait aux prises d’une nouvelle crise – un épisode terriblement humiliant qui s’était produit juste au moment où il devait quitter son service à la bibliothèque alors que Willem était arrivé avec quelques minutes d’avance, prêt à son tour à commencer le sien – quand il avait entendu la bibliothécaire, une femme aimable et cultivée qu’il appréciait, demander à Willem ce qui expliquait ces crises. Mme Eakeley et Willem l’avaient transporté dans la salle de repos du fond, où les forts effluves caractéristiques de sucre brûlé du vieux café, une odeur qu’il détestait, avaient failli le faire vomir.

– Un accident de la circulation, répondit Willem, sa réponse lui parvenant comme au travers d’un immense lac noir.

Mais ce ne fut pas avant cette nuit-là qu’il enregistra ce que Willem avait dit et remarqua l’expression qu’il avait employée : un accident de la circulation, pas un accident de voiture. Était-ce délibéré de sa part ? se demanda-t-il. Que savait Willem ? Il éprouvait une telle confusion qu’il aurait bien pu lui poser la question si Willem avait été présent, mais il ne l’était pas – il passait la nuit chez sa petite amie.

Il n’y avait personne, se rendit-il compte. Il était seul dans la chambre. Il sentit la créature en lui – qu’il s’imaginait menue, loqueteuse, aux réflexes vifs, tel un lémur prêt à s’enfuir à toute vitesse, ses yeux humides et sombres auscultant indéfiniment le paysage à l’affût de futurs dangers – se détendre et s’avachir au sol. C’était dans ces moments-là qu’il appréciait le plus l’université : il dormait au chaud dans une chambre, et le lendemain il mangerait trois repas, jusqu’à satiété, et, entre-temps, il se rendrait en cours, et il n’y aurait personne pour tenter de lui faire du mal ou lui faire subir des choses contre son gré. Quelque part, non loin, se trouvaient ses camarades de chambrée – ses amis – et il avait survécu à une journée de plus sans divulguer aucun de ses secrets, intercalant douze heures supplémentaires entre celui qu’il avait été et celui qu’il était devenu. Un accomplissement qui lui paraissait toujours digne de sommeil, aussi s’y laissa-t-il aller, fermant les yeux et se préparant à une nouvelle journée dans le monde.

*

C’était Ana (sa première et unique assistante sociale, et la première personne à ne l’avoir jamais trahi) qui lui avait parlé sérieusement de l’université – celle où il avait fini par aller –, convaincue qu’il serait admis. Elle n’avait pas été la première à le suggérer, mais s’était montrée la plus insistante.

– Je ne vois pas pourquoi pas, disait-elle.

C’était l’une de ses phrases préférées. Ils étaient tous les deux installés sur la terrasse d’Ana, dans le jardin de derrière, en train de manger du gâteau à la banane que l’amie d’Ana avait préparé. Ana n’aimait pas la nature (trop de bestioles qui grouillent partout, déclarait-elle toujours), mais lorsqu’il suggéra qu’ils aillent se promener – sur un ton hésitant, parce qu’à l’époque il n’était pas encore sûr de savoir où tracer les limites de la tolérance d’Ana à son égard – elle frappa des mains sur les rebords de son siège et se souleva.

– Je ne vois pas pourquoi pas. Leslie ! cria-t-elle en direction de la cuisine, où Leslie préparait de la citronnade. Tu peux l’apporter dehors !

Son visage était le premier qu’il ait aperçu quand il avait fini par ouvrir les yeux à l’hôpital. Pendant un long moment, il ne put se rappeler où il se trouvait, ni qui il était, ou ce qui s’était passé, et puis, soudain, son visage

au-dessus du sien, qui l’observait :

– Eh bien, dit-elle. Il se réveille.

Elle était toujours là, semblait-il, quelle que fût l’heure à laquelle il se réveillait. Des fois il faisait jour, et il entendait les bruits de l’hôpital – le couinement de souris des chaussures des infirmières, le bruit métallique d’un chariot et le ronronnement des annonces sur le système d’intercommunication –, dans les moments brumeux et troubles qu’il traversait avant de reprendre complètement conscience. D’autres fois il faisait nuit – quand tout était silencieux autour de lui et qu’il lui fallait plus longtemps pour comprendre où il se trouvait et le pourquoi de sa présence, même si cela lui revenait toujours et qu’à la différence de certaines prises de conscience, ces réminiscences ne devenaient jamais plus aisées ou vagues. À d’autres moments encore, il ne faisait ni jour ni nuit, mais entre les deux, et la lumière revêtait un aspect étrange et poussiéreux qui lui faisait imaginer pendant un instant qu’après tout le paradis existait peut-être et que, en définitive, il l’avait peut-être atteint. Alors il entendait la voix d’Ana, lui rappelant pourquoi il se trouvait là, et aurait voulu pouvoir refermer les yeux définitivement.

Ils ne parlaient de rien en particulier dans ces moments-là. Elle lui demandait s’il avait faim et, quelle que fût sa réponse, avait toujours un sandwich à lui proposer. Elle s’enquérait également de savoir s’il souffrait et, si c’était le cas, avec quelle intensité. Elle était présente lorsqu’il avait eu sa première crise, et la douleur avait été si terrible (insupportable, presque, comme si quelqu’un avait empoigné sa colonne vertébrale et la secouait, à l’instar d’un serpent, et essayait de la détacher de son faisceau de nerfs) que, plus tard, quand le chirurgien déclara que les blessures qu’il avait subies constituaient un « affront » au corps, le type d’atteinte dont un corps ne pourrait jamais se remettre complètement, il avait saisi la portée du mot et s’était rendu compte à quel point le terme était juste et bien choisi.

– Vous voulez dire qu’il aura ces crises toute sa vie ? avait demandé Ana, et il lui avait été reconnaissant de son indignation, surtout parce qu’il était trop épuisé et terrifié pour pouvoir lui-même exprimer sa colère.

– J’aimerais vous assurer que non, répondit le chirurgien – et, s’adressant à lui : Mais elles pourraient s’avérer moins intenses dans le futur. Vous êtes jeune. La colonne vertébrale a de merveilleuses capacités de récupération.

– Jude, lui dit-elle quand la crise suivante avait eu lieu, deux jours après la première – il entendit sa voix dans le lointain, et puis, soudain, terriblement proche, produisant dans son esprit comme des explosions : Prends-moi la main, lui enjoignit-elle – et, de nouveau, sa voix enfla puis s'estompa, mais elle lui attrapa la main et il la serra si fort qu'il sentit l'index d'Ana glisser étrangement par-dessus son annulaire et chaque petit os dans sa paume se repositionner sous son étreinte, lui donnant l'impression d'avoir affaire à un être délicat et compliqué, même si Ana n'avait rien de délicat ou de compliqué, ni dans son apparence ni dans son comportement.

– Compte, lui ordonna-t-elle la troisième fois que cela se produisit, ce qu'il fit, de un à cent, encore et encore, décomposant la douleur en paliers plus gérables.

À l'époque, avant de savoir qu'il valait mieux rester immobile, il bondissait sur son lit comme un poisson sur le ponton d'un bateau, cherchant à tâtons de sa main libre une drisse à laquelle s'agripper comme à un rempart et essayant de trouver sur son matelas d'hôpital indifférent et insensible une position un peu moins inconfortable. Il s'astreignait à ne pas hurler, mais il s'entendait émettre d'étranges sons d'animaux, de sorte que parfois une forêt surgissait sous ses paupières, peuplée de cris de chouettes, de biches et d'ours et, s'imaginant être l'un d'entre eux, il songeait que ces bruits étaient normaux et participaient de l'incessante bande-son des bois.

La crise passée, Ana lui tendait un verre d'eau avec une paille pour qu'il n'ait pas à soulever la tête. Sous lui, le sol s'inclinait et se mouvait et, souvent, il vomissait. Il n'avait jamais pris la mer, mais il se figurait que le gonflement des vagues, qui forçait le linoléum à former des monticules tremblants, pouvait provoquer un tel sentiment.

– C'est bien, disait-elle tandis qu'il buvait. Bois encore un peu.

« Cela va s'arranger, déclarait-elle – et il hochait la tête, parce qu'il lui était absolument impossible d'imaginer sa vie dans le cas contraire.

Ses journées se divisaient maintenant en plages horaires : les heures sans douleur et les heures avec, et l'imprévisibilité de cet emploi du temps (de même que son corps, qui n'était le sien qu'en théorie, tant il n'exerçait aucun contrôle sur lui) l'épuisait, si bien qu'il passait la plupart de son temps à dormir, les jours, vides, filant et lui échappant.

Plus tard, il trouverait plus simple d'expliquer aux gens que c'étaient ses jambes qui le faisaient souffrir, bien que ce ne fût pas l'exacte vérité : son dos était le problème. Par moments, il était capable de prédire ce qui allait déclencher les spasmes, cette douleur qui descendait le long de sa colonne et se prolongeait dans l'un ou l'autre de ses membres inférieurs, comme si on lui transperçait le corps à l'aide d'un pieu de bois enflammé : un certain mouvement, s'il portait un objet trop lourd ou le soulevait trop haut, ou bien, une simple fatigue. À d'autres moments, en revanche, les spasmes étaient imprévisibles. Des fois, une courte période d'engourdissement précédait la douleur, ou un picotement, si léger et vif qu'il en éprouvait presque du plaisir, telles de petites décharges électriques se déplaçant le long de sa colonne : alors il savait qu'il devait s'allonger et attendre la fin du cycle, une pénitence inévitable à laquelle il ne pourrait jamais échapper. D'autres fois, au contraire, cela lui tombait brutalement dessus, et c'était le pire : il redoutait que la crise se déclenche dans un instant particulièrement inopportun ; aussi, avant chaque grande réunion, chaque entretien important, chaque apparition au tribunal, il suppliait son dos de se tenir tranquille et de lui permettre de surmonter les prochaines heures sans incident. Mais tout cela était ce qui l'attendait à l'avenir, et il apprit chacune de ces leçons au cours d'innombrables heures en proie à des crises, obligé de rester étendu pendant des journées, des mois, des années.

Au fil du temps, Ana lui apporta des livres et lui demanda de noter les titres qui l'intéresseraient afin qu'elle les emprunte pour lui à la bibliothèque – mais, par timidité, il n'en fit rien. Il savait qu'elle était son assistante sociale, qu'on l'avait affectée à son service, pourtant elle attendit plus d'un mois, après que les médecins eurent commencé à parler de lui retirer ses plâtres quelques semaines plus tard, pour lui demander pour la première fois de lui parler de ce qui lui était arrivé.

– Je ne me souviens pas, répondit-il.

C'était sa réponse par défaut à l'époque. C'était également un mensonge : à des moments inopinés, il revoyait les phares de la voiture, deux lumières blanches éblouissantes fonçant sur lui, et se rappelait avoir fermé les yeux et tourné la tête d'un mouvement brusque, comme si cela avait pu prévenir l'inéluctable.

Ana attendit encore.

– Ce n’est pas grave, Jude, déclara-t-elle. Nous savons en gros ce qui s’est passé. Mais il faudra que tu me le racontes à un moment, pour que nous puissions en parler.

Elle l’avait interrogé plus tôt, s’en souvenait-il ? Apparemment, peu de temps après la première intervention chirurgicale, il s’était réveillé, lucide, et avait répondu à toutes ses questions, non seulement à propos de ce qui s’était passé cette nuit-là, mais aussi au cours des années précédentes – pourtant il n’en gardait aucun souvenir et s’inquiétait de ce qu’il avait pu précisément dire, ainsi que de la réaction d’Ana.

Que lui avait-il révélé ? lui demanda-t-il un jour.

– Assez, répondit-elle, pour me convaincre que l’enfer existe et que ces hommes devraient y croupir.

Elle prononça ces paroles sur un ton dépourvu de colère, mais chacun de ces mots en était chargé, et il ferma les yeux, impressionné et légèrement effrayé de s’apercevoir que ce qui lui était arrivé – à lui ! – puisse susciter une telle passion, une telle hargne.

Elle se chargea de son transfert dans un nouveau foyer, le dernier où il serait placé : au domicile des Douglass. Ceux-ci accueillaient deux autres enfants, deux petites filles – Rosie avait huit ans et était trisomique, Agnes avait neuf ans et souffrait de malformations congénitales. La maison était équipée d’un circuit de rampes laides mais robustes et planes, ce qui lui permettait, à la différence d’Agnes, de se déplacer seul dans sa chaise roulante sans avoir besoin d’assistance.

Les Douglass étaient des luthériens évangéliques, mais ils ne l’obligeaient pas à les accompagner à l’église.

– Ce sont de bonnes personnes, lui dit Ana. Ils ne t’embêteront pas et tu n’auras rien à craindre là-bas. Tu crois que tu pourras supporter le bénédicité aux repas en échange d’un peu d’espace privé et d’une sécurité garantie ?

Elle le regarda et lui sourit. Il hocha la tête.

– D’ailleurs, continua-t-elle, tu peux toujours m’appeler si tu veux parler de choses impies.

Et de fait, Ana s’occupait plus de lui que les Douglass. Certes, il dormait chez eux, y mangeait et, lorsqu’il commença à apprendre à se déplacer avec ses béquilles, M. Douglass s’installait sur une chaise à l’extérieur de la salle de bains, prêt à lui venir en aide s’il glissait et chutait en entrant ou en

sortant de la baignoire (il manquait encore trop d'équilibre pour prendre une douche, même avec un déambulateur). Mais c'était Ana qui le conduisait à la plupart de ses rendez-vous médicaux, c'était elle qui l'attendait au bout de son jardin, une cigarette aux lèvres, le jour où il fit ses premiers pas, enfin ce fut elle qui réussit à le convaincre d'écrire ce qui s'était passé avec Dr Traylor et lui évita de témoigner au procès. Il avait déclaré qu'il s'en sentait capable, mais elle lui avait rétorqué qu'il n'était pas encore prêt et que, même sans son témoignage, ils possédaient suffisamment de preuves pour condamner Dr Traylor à des années d'emprisonnement ; il se rendit à ces arguments et admit son soulagement – soulagement de ne pas avoir à décrire à haute voix des faits pour lesquels il n'avait pas de mots et, surtout, soulagement de ne pas être contraint de revoir Dr Traylor. Lorsqu'il lui remit finalement sa déclaration (qu'il avait rédigée aussi sobrement que possible, s'imaginant en l'écrivant qu'elle concernait en réalité une autre personne, une personne qu'il avait connue autrefois, mais avec laquelle il n'avait jamais eu l'occasion de reparler), elle la lut d'une traite, impassible, puis lui adressa un signe de la tête.

– Bien, déclara-t-elle d'un ton brusque en la repliant et la replaçant dans son enveloppe. Beau travail, ajouta-t-elle avant de se mettre soudain à pleurer, presque férocement, incapable de s'arrêter.

Elle lui disait quelque chose, mais l'intensité de ses sanglots l'empêcha de comprendre ; après quoi, elle s'en alla, l'appelant plus tard dans la soirée afin de s'excuser.

– Je suis désolée, Jude, dit-elle. Ce n'était absolument pas professionnel de ma part. J'ai simplement lu ce que tu avais écrit et je… – elle garda le silence pendant un temps, puis, après une inspiration : Cela ne se reproduira pas.

Les médecins ayant déterminé qu'il n'avait pas assez de force pour retourner au lycée, ce fut encore Ana qui lui trouva un tuteur pour qu'il termine ses études secondaires et amorça la conversation sur l'université.

– Tu es vraiment intelligent, tu sais ? Tu pourrais aller n'importe où, vraiment. J'ai parlé à certains de tes enseignants dans le Montana, et ils sont d'accord. Tu y as pensé ? Oui ? Où est-ce que tu voudrais aller ? – et lorsqu'il le lui dit, se préparant à la voir s'esclaffer, elle se contenta d'opiner : Je ne vois pas pourquoi pas.

– Mais, fit-il, tu crois qu'ils accepteraient quelqu'un comme moi ?

Toujours aussi sérieuse, elle ajouta :

– C'est vrai que tu n'as pas reçu l'éducation… la plus… conventionnelle… – elle lui sourit –, mais tes résultats sont excellents, et tu as sans doute beau ne pas me croire, je te promets que tu en sais plus que la majorité, sinon l'ensemble, des jeunes de ton âge – elle soupira. Tu dois peut-être quelque chose à Frère Luke malgré tout – elle observa son visage. Alors, je ne vois pas pourquoi pas.

Elle l'assista à chaque niveau : elle rédigea l'une de ses recommandations, le laissa se servir de son ordinateur pour taper sa lettre de motivations (il ne parla pas de l'année passée ; il évoqua le Montana, raconta comment il y avait appris à trouver des pousses de moutarde et des champignons), elle paya même les frais de sa candidature.

Lorsqu'il fut admis – doté d'une bourse complète, comme Ana l'avait prédit – il lui déclara qu'il lui devait tout.

– Des âneries, rétorqua-t-elle – elle était si malade à ce stade qu'elle ne put que lui répondre dans un murmure : Tu ne le dois qu'à toi-même.

Quand il se remémorerait plus tard les mois précédents, les indices de sa maladie, que dans sa stupidité et son égocentrisme il avait ignorés les uns après les autres, lui apparaîtraient alors aussi clairs que s'ils étaient illuminés par des projecteurs : sa perte de poids, le jaunissement de ses globes oculaires, son extrême fatigue, tous ces signes qu'il avait attribués à… quoi ?

– Tu devrais arrêter de fumer, lui avait-il déclaré à peine deux mois auparavant, fort de la confiance qu'il éprouvait maintenant en sa présence, au point de se mettre à lui donner des ordres ; le premier adulte auquel il en eût jamais donnés.

– Tu as raison, avait-elle concédé – puis elle avait plissé les yeux en prenant une grande inspiration et avait ébauché un sourire en réponse à son soupir.

Même à ce stade, elle ne renonça pas.

– Jude, il faut qu'on en parle, lui disait-elle tous les deux trois jours et, quand il refusait d'un signe de la tête, elle se taisait. Demain alors, reprenait-elle. Tu me promets ? Demain on en parlera.

– Je ne vois pas pourquoi je devrais en parler après tout, marmonna-t-il un jour à son adresse – il savait qu'elle avait lu les rapports le concernant dans le Montana ; il savait qu'elle avait conscience de ce qu'il était.

Elle garda un temps le silence.

– Il y a une chose que j'ai apprise, fit-elle, il faut parler tant que les souvenirs sont frais. Ou bien on n'en parle jamais. Je vais t'aider à le faire, parce que plus tu attends plus ce sera difficile et plus la plaie continuera de suppurer en toi. Alors tu te sentiras toujours coupable. Tu auras tort, évidemment, mais tu ne cesseras jamais de le penser.

Il n'avait pas su quoi répondre, mais le lendemain, lorsqu'elle souleva de nouveau la question, il secoua la tête et, ignorant ses appels, s'éloigna.

– Jude, dit-elle un autre jour, je t'ai laissé trop longtemps refuser d'aborder le sujet. C'est de ma faute.

« Fais-le pour moi, dit-elle encore une autre fois.

Mais il en était incapable ; il ne pouvait pas trouver les mots pour en parler, pas même à elle. Et puis, il ne voulait pas revivre ces années. Il souhaitait les oublier, prétendre qu'elles appartenaient à quelqu'un d'autre.

En juin, elle était si faible qu'elle ne pouvait plus s'asseoir. Quatorze mois après leur rencontre, c'était elle qui se retrouvait alitée, et lui assis à ses côtés. Leslie travaillait le jour à l'hôpital, si bien que souvent ils étaient seuls tous les deux dans la maison.

– Écoute, dit-elle.

Elle avait la gorge sèche à cause de l'un de ses médicaments, et elle grimaçait en parlant. Il attrapa la carafe d'eau et la lui tendit, mais elle agita la main en signe d'impatience.

– Leslie va t'emmener faire des courses avant ton départ ; je lui ai dressé une liste de ce dont tu auras besoin.

Il se mit à protester, mais elle l'interrompit :

– Ne discute pas, Jude. Je n'ai pas l'énergie.

Elle déglutit. Il attendit.

– Tu vas être formidable à l'université, dit-elle – elle ferma les yeux. Les autres étudiants vont te poser des questions sur ton passé, tu y as réfléchi ?

– Plus ou moins, répondit-il.

C'était en réalité l'objet de toutes ses pensées.

– Hum, grommela-t-elle – elle n'en croyait pas un mot. Qu'est-ce que tu vas leur raconter ?

Puis elle ouvrit les yeux et le regarda.

– Je ne sais pas, admit-il.

– Ah, fit-elle – ils se taisaient. Jude, se lança-t-elle avant de s'interrompre puis de reprendre : Tu trouveras un moyen de raconter ce qui t'est arrivé. Il le faudra, si tu veux jamais te sentir proche de quelqu'un. Mais ta vie… quoi que tu en penses, tu n'as pas à en avoir honte, et tu n'es coupable de rien de ce qui est arrivé. Tu te souviendras de ça ?

Ce fut la plus ample conversation qu'ils eurent jamais au sujet non seulement de l'année passée, mais aussi des années qui l'avaient précédée.

– Oui, lui répondit-il.

Elle lui lança un regard noir.

– Promets-moi.

– Je te promets.

Mais même alors, elle ne réussit pas à le convaincre.

Elle soupira.

– J'aurais dû te faire plus parler, dit-elle.

Ce furent les ultimes paroles qu'elle lui adressa. Deux semaines plus tard – le trois juillet – elle était morte. Les funérailles eurent lieu la semaine suivante. À cette époque, il avait commencé à travailler dans une pâtisserie des environs, un job d'été où il passait son temps dans l'arrière-fond de la boutique à enduire des gâteaux de fondant, et les jours qui suivirent l'enterrement il resta à son poste de travail jusque tard le soir à recouvrir gâteau après gâteau d'un glaçage rose œillet pour essayer de ne pas penser à elle.

À la fin du mois de juillet, les Douglass déménagèrent : M. Douglass avait trouvé un nouvel emploi à San Jose, et ils emmenaient Agnes avec eux ; Rosie était assignée à une nouvelle famille. Il avait apprécié les Douglass, mais quand ils lui demandèrent de rester en contact, il savait qu'il ne le ferait pas – il était si désireux de prendre ses distances avec sa vie actuelle, celle qu'il avait eue depuis des années ; il voulait devenir quelqu'un que personne ne connaissait et qui ne connaissait personne.

On le plaça dans un centre d'accueil d'urgence. C'était ainsi que l'État les désignait : centre d'accueil d'urgence. Il essaya d'argumenter qu'il était assez âgé pour vivre seul (il s'imaginait, de manière tout aussi illogique, qu'il dormirait dans l'arrière-boutique de la pâtisserie), et que dans moins de deux mois il serait parti de toute façon, aurait complètement quitté le système, mais personne ne le lui accorda. Le centre consistait en un dortoir, une croulante structure alvéolaire aux murs gris, peuplée d'autres jeunes qui

– à cause de ce qu'ils avaient fait ou de ce qu'on leur avait fait, ou simplement à cause de leur âge – n'étaient pas faciles à placer.

Quand le moment de son départ arriva, ils lui donnèrent de l'argent pour acheter des fournitures scolaires. Ils étaient, il le comprit, vaguement fiers de lui ; il avait beau ne pas avoir passé beaucoup de temps dans le système, il allait à l'université, et dans une excellente université en outre : ils le brandiraient toujours comme l'une de leurs réussites. Leslie le conduisit au magasin de l'Armée du Salut. Il se demanda, tandis qu'il choisissait des articles dont il pensait qu'il aurait besoin (deux pulls, trois tee-shirts à manches longues, des pantalons, une couverture grise qui ressemblait au plucheux rembourrage qui s'échappait en masse du canapé dans le vestibule du refuge), s'il achetait les bonnes choses, celles qui auraient pu se trouver sur la liste d'Ana. Il ne pouvait s'empêcher de penser continuellement qu'il y avait autre chose sur cette liste, quelque chose d'essentiel dont Ana pensait qu'il avait besoin mais qui resterait à jamais un mystère pour lui. La nuit, il regrettait terriblement cette liste, parfois plus qu'il ne regrettait Ana ; il voyait la liste dans sa tête, avec les drôles de lettres capitales qu'Ana insérait dans chaque mot, le tracé de son crayon mécanique qu'elle utilisait toujours, ses blocs-notes jaunes qui lui restaient des années où elle avait exercé le droit et sur lesquels elle jetait des notes. Parfois les lettres formaient des mots et, dans ses rêves, il se sentait triomphal ; *ah*, pensait-il, *bien sûr ! Évidemment, c'est ça qu'il me faut ! Ana y a pensé, bien sûr !* Mais au réveil, il ne se souvenait jamais de quoi il s'agissait. Dans ces moments-là, il regrettait, de façon perverse, de l'avoir jamais rencontrée, songeant que c'était certainement pire de l'avoir eue dans sa vie pour une si courte période plutôt que de ne l'avoir jamais connue.

Ils lui donnèrent un billet de bus pour le nord du pays ; Leslie l'accompagna à la gare routière pour lui dire au revoir. Il avait emballé ses achats dans un sac-poubelle renforcé de couleur noire, puis les avait fourrés dans le sac à dos qu'il s'était procuré au magasin de l'Armée du Salut : toutes ses possessions bien rangées dans un seul paquet. Dans le bus, il regarda par la fenêtre et ne pensa à rien. Il espéra que son dos ne le trahirait pas pendant le trajet, et ce fut le cas.

Il avait été le premier à arriver dans leur chambre et, quand le deuxième garçon débarqua – c'était Malcolm – avec ses parents, et des valises, des livres, des enceintes et une télévision, des téléphones et des ordinateurs, un

réfrigérateur et une flopée de gadgets informatiques, il avait éprouvé ses premières sensations de peur, puis de colère, irrationnellement dirigées contre Ana : comment avait-elle pu lui faire croire qu'il était armé pour cette entreprise ? Qui pouvait-il prétendre être ? Pourquoi ne lui avait-elle jamais dit vraiment à quel point il était pauvre et laid, à quel point sa vie ressemblait en réalité à un bout de chiffon ensanglanté et couvert de boue ? Pourquoi lui avait-elle laissé croire qu'il appartenait à ce milieu ?

Au fil des mois, ce sentiment s'estompa, mais ne disparut jamais ; il lui collait à la peau comme une fine couche de moisissure. Néanmoins, alors qu'il acceptait mieux ce fait, un autre le dérangeait de plus en plus : il commençait à se rendre compte qu'elle avait été la première et la dernière personne à laquelle il n'avait jamais eu besoin d'expliquer quoi que ce soit. Elle savait qu'il portait sa vie à fleur d'épiderme, que sa biographie était gravée dans sa chair et ses os. Elle ne lui demandait jamais pourquoi il ne portait pas de tee-shirts à manches courtes, y compris par une chaleur des plus étouffantes, ou pourquoi il n'aimait pas qu'on le touche, ou encore, et c'était le plus important, ce qui était arrivé à ses jambes et à son dos : elle était déjà au courant. En sa compagnie, il n'avait jamais éprouvé l'angoisse constante ni le besoin d'être sur le qui-vive qu'il semblait condamné à ressentir en présence des autres ; la vigilance permanente à laquelle il se trouvait contraint l'épuisait, mais celle-ci finit par devenir une simple part de son existence, une habitude semblable au maintien d'une bonne posture. Un jour, elle avait ouvert et tendu les bras pour l'étreindre (comme il le comprit plus tard), mais il avait instinctivement levé les mains et les avait placées sur le haut de son crâne pour se protéger et, malgré son embarras, elle ne lui avait pas donné l'impression qu'il avait réagi de manière ridicule ou excessive. Elle avait simplement dit :

– Je suis bête, Jude. Désolée. Plus de gestes brusques, je te promets.

Mais maintenant elle avait disparu, et personne ne savait qui il était. Son dossier se trouvait sous scellés. Le premier Noël, Leslie lui avait envoyé une carte postale qui lui était adressée via le bureau des affaires étudiantes, et il l'avait conservée durant des jours, son dernier lien avec Ana, avant de finir par la jeter. Il ne lui répondit pas et n'entendit plus jamais parler de Leslie. C'était une nouvelle vie. Il était déterminé à ne pas se la gâcher.

Pourtant, parfois, il repensait à leurs dernières conversations, se les répétant à haute voix. Cela se produisait la nuit, quand ses coturnes – selon des configurations variables, dépendant de qui se trouvait dans la chambre à ce moment-là – dormaient au-dessus ou à côté de lui. « Ne laisse pas ce silence devenir une habitude », l'avait-elle prévenu peu de temps avant de mourir. Et : « C'est normal d'éprouver de la colère, Jude ; tu n'as pas besoin de t'en cacher. » Elle s'était trompée à son sujet, avait-il toujours pensé ; il n'était pas la personne qu'elle croyait. « Tu es voué à un grand destin, mon garçon », avait-elle déclaré un jour, et il aurait voulu la croire, même s'il ne le pouvait pas. Mais elle avait raison sur une chose : cela devenait bien de plus en plus difficile. Il se sentait effectivement coupable. Et il avait beau essayer quotidiennement de se rappeler la promesse qu'il lui avait faite, chaque jour celle-ci s'estompait de plus en plus jusqu'à ne plus former qu'un lointain souvenir, de même qu'Ana, personnage bien-aimé d'un livre qu'il avait lu il y a fort longtemps.

*

« Il y a deux types de personnes dans le monde, avait l'habitude de dire le juge Sullivan. Celles qui sont enclines à croire, et celles qui ne le sont pas. Dans mon prétoire, nous attachons de l'importance à la croyance. La croyance en tout, sans exception. »

Il répétait régulièrement cette proclamation de foi, sur quoi il se levait en gémissant – il était très gros – et sortait de la pièce d'un pas lourd. Cela se passait en général en fin de journée (du moins à la fin de la journée de travail de Sullivan), lorsqu'il quittait sa salle d'audience et venait parler à ses clercs, assis sur le rebord de l'un de leurs bureaux, se lançant dans des leçons souvent obscures, émaillées de fréquentes pauses, comme si ses clercs n'étaient pas des hommes de loi mais de simples scribouillards censés prendre ses paroles en notes. Cependant, aucun d'eux ne le faisait, pas même Kerrigan, qui était un vrai croyant et le plus conservateur des trois.

Une fois le juge parti, il adressait un sourire à Thomas qui se trouvait à l'autre bout de la pièce et celui-ci levait les yeux au ciel en signe d'impuissance et d'excuse. Thomas était un conservateur lui aussi, mais

« un conservateur qui réfléchit », lui rappelait-il, « et le fait que je sois obligé de le préciser est sacrément déprimant ».

Thomas et lui avaient commencé à travailler pour Sullivan la même année et, lorsque l'informel comité de recrutement du juge l'avait approché (en réalité, il s'agissait de son professeur, qui était représentant des Associations du Barreau et un vieil ami de Sullivan) au semestre de printemps de sa deuxième année d'école de droit, c'était Harold qui l'avait encouragé à postuler. Sullivan était connu parmi ses collègues juges de la cour de circuit pour toujours embaucher un clerc dont les convictions politiques divergeaient des siennes et, plus celles-ci divergeaient, mieux c'était. (Son dernier clerc progressiste était parti travailler pour un groupe hawaïen dédié aux droits de souveraineté territoriale qui prônait l'indépendance de l'île, un changement de carrière qui avait valu au juge une virulente crise de vanité.)

– Sullivan me déteste, lui avait alors déclaré Harold d'un ton satisfait. Il t'embauchera juste pour me contrarier – il sourit, savourant l'idée. Et parce que tu es l'étudiant le plus doué que j'aie jamais eu, ajouta-t-il.

Le compliment lui fit baisser les yeux vers le sol : les louanges de Harold avaient tendance à lui être rapportées par d'autres et lui étaient rarement servies directement.

– Je ne suis pas sûr d'être assez progressiste pour lui, avait-il répondu.

Il ne l'était certainement pas assez pour Harold ; cela constituait l'un des domaines – ses opinions ; sa vision du droit ; la manière dont il l'appliquait à la vie – à propos desquels ils se disputaient.

Harold renâcla.

– Fais-moi confiance, dit-il. Tu l'es.

Mais quand il se rendit à Washington pour son entretien l'année suivante, Sullivan avait parlé de droit – et de philosophie politique – avec bien moins de vigueur et de spécificité qu'il ne l'avait anticipé.

– J'ai appris que vous chantiez, avait dit Sullivan à la place, au bout d'une heure de conversation concernant les matières qu'il avait étudiées (le juge avait fait la même fac de droit), son travail en tant que correcteur de la revue de droit (le juge lui-même avait autrefois occupé ce poste) et son avis sur de récents cas.

– C'est exact, répondit-il, se demandant comment le juge en avait eu vent.

Le chant le réconfortait, mais il s’y adonnait rarement en public. Quelqu’un l’avait-il surpris en train de chanter dans le bureau de Harold ? Ou parfois il chantait à la bibliothèque de droit pendant qu’il replaçait les livres sur les étagères tard le soir et que l’endroit était aussi silencieux et calme qu’une église – quelqu’un l’avait-il surpris là-bas ?

– Chantez-moi quelque chose, l’enjoignit le juge.

– Qu’aimeriez-vous entendre, monsieur ? demanda-t-il.

Normalement, il se serait senti beaucoup plus nerveux, mais on l’avait prévenu que le juge lui demanderait de se produire devant lui d’une façon ou d’une autre (la légende voulait qu’il ait exigé un jour d’un candidat qu’il jongle), et Sullivan était connu pour son goût de l’opéra.

Le juge porta ses gros doigts à ses lèvres épaisses et réfléchit.

– Hum, fit-il. Chantez-moi un air qui m’apprenne quelque chose de vous.

Il réfléchit à son tour, puis se mit à chanter. Il fut surpris de son propre choix – « *Ich bin der Welt abhanden gekommen* » de Mahler –, d’une part parce qu’il n’appréciait pas Mahler tant que cela, d’autre part parce que c’était un lied difficile à interpréter, lent, lugubre et subtil, et qu’il n’était en outre pas composé pour un ténor. Pourtant, il aimait le poème en soi, poème que son professeur de chant à l’université avait qualifié avec dédain de « romantisme de second ordre », mais qui pour lui avait toujours injustement souffert d’une mauvaise traduction. L’interprétation standard du premier vers était « Me voilà coupé du monde », mais lui l’entendait comme « Me voilà *devenu* coupé du monde », ce qui, à son avis, en faisait moins l’expression d’un poète s’apitoyant sur son sort, le rendait moins mélodramatique et plus résigné, plus désorienté. *Me voilà devenu coupé du monde / Dans lequel je n’ai que trop perdu mon temps*. Le lied évoquait la vie d’un artiste, ce que lui n’était certainement pas. Mais il comprenait, presque de manière instinctive, l’idée de se couper du monde, de s’en détacher, de disparaître dans un lieu autre, un lieu retiré et sûr, l’ardent désir à la fois de fuite et de découverte. *Et peu importe, à vrai dire / Si je passe pour mort à ses yeux / Et je n’ai rien à y redire / Car il est vrai que je suis mort au monde*.

Quand il eut fini, il ouvrit les yeux et le juge l’applaudit en riant.

– Bravo, dit-il. Bravo ! Mais je pense que vous vous trompez peut-être complètement de carrière, vous savez – il rit de nouveau. Où avez-vous appris à chanter comme ça ?

– Chez les moines, monsieur, avait-il répondu.

– Ah, un catholique ? demanda le juge, assis lourdement dans son fauteuil, l'air ravi.

– J'ai été élevé dans la tradition catholique, commença-t-il.

– Mais vous ne l'êtes plus ? interrogea le juge en fronçant les sourcils.

– Non, dit-il.

Il s'était exercé pendant des années à ne pas avoir l'air de s'excuser quand il donnait cette réponse.

Sullivan émit un grognement évasif.

– Eh bien, ce qu'ils vous ont apporté devrait au moins vous avoir en partie protégé de tout ce que Harold Stein a pu vous mettre dans le crâne ces dernières années – il jeta un œil à son curriculum vitae. Vous êtes son assistant de recherche ?

– Oui, répondit-il. Depuis plus de deux ans.

– Un esprit vif, gaspillé, déclara Sullivan, sans qu'il fût clair s'il parlait de Harold ou de lui. Merci d'être venu, je vous recontacterai. Et merci pour le lied ; vous avez une des plus belles voix de ténor qu'il m'ait été donné d'entendre depuis longtemps. Vous êtes vraiment sûr d'avoir choisi la bonne voie ?

Sur ces mots, le juge se fendit d'un sourire chargé d'un plaisir et d'une sincérité qu'il ne lui reverrait jamais.

De retour à Cambridge, il raconta son entretien à Harold (« Tu chantes vraiment ? » lui demanda celui-ci, comme s'il lui avait révélé qu'il pouvait voler), mais il lui dit qu'il était certain de ne pas obtenir le poste. Une semaine plus tard, Sullivan appela : il était embauché.

– Je te l'avais bien dit, rétorqua Harold.

Le lendemain, il se rendit au bureau de Harold comme d'ordinaire et le trouva en manteau.

– On ne travaille pas, aujourd'hui, annonça ce dernier. J'ai besoin que tu m'accompagnes faire des courses.

C'était inhabituel, mais Harold était une personne inhabituelle. Sur le trottoir, il lui tendit les clés :

– Tu veux conduire ?

– Si tu veux, répondit-il – et il se dirigea vers la portière côté conducteur.

C’était la voiture dans laquelle il avait appris à conduire, juste un an plus tôt, tandis que Harold était assis à ses côtés, se montrant bien plus patient en dehors de l’enceinte de la salle de classe qu’à l’intérieur.

– Bien, avait-il dit. Soulève un peu plus ton pied de la pédale d’embrayage… bien. C’est bien, Jude, très bien.

Harold devait récupérer des chemises qu’il avait fait retoucher, et ils se rendirent à la boutique chic de vêtements pour hommes qui bordait la place principale de la ville et où Willem avait été employé au cours de sa dernière année d’université.

– Entre avec moi, lui dit Harold, j’aurai besoin de quelqu’un pour m’aider à les porter.

– Bon dieu, Harold, combien de chemises est-ce que tu as achetées ? demanda-t-il.

Harold possédait une invariable garde-robe de chemises bleues et blanches, de pantalons en velours côtelé marron (pour l’hiver), de pantalons en lin (pour le printemps et l’été) et de pulls dans différents tons de vert et bleu.

– Silence, tu veux ? dit Harold.

À l’intérieur, Harold partit chercher un vendeur, et lui attendit, caressant du bout des doigts les cravates dans leurs présentoirs, enroulées et luisantes comme des pâtisseries. Malcolm lui avait donné deux de ses vieux costards de coton, qu’il avait fait retoucher et avait portés pendant toute la durée de ses deux stages d’été, mais il avait dû emprunter celui de son colocataire pour l’entretien avec Sullivan et s’était employé à se mouvoir prudemment tout le temps qu’il l’avait eu en sa possession, conscient qu’il était de sa magnificence et de la délicatesse de sa laine.

– C’est lui, entendit-il alors Harold annoncer – et lorsqu’il se retourna, il l’aperçut aux côtés d’un petit homme muni d’un mètre de couturier passé autour du cou à l’instar d’un serpent. Il lui faudra deux costards… un gris foncé et un bleu marine… et prenons-lui une dizaine de chemises, quelques pulls, des cravates, des chaussettes et des chaussures : il n’a rien – il fit un signe de tête vers lui et déclara : Je te présente Marco. Je serai de retour dans une heure ou deux.

– Attends, dit-il. Harold. Qu’est-ce que tu fais ?

– Jude, répondit Harold, tu as besoin de vêtements. Je suis loin d'être expert en la matière, mais tu ne peux pas débarquer dans le prétoire de Sullivan habillé comme tu l'es.

Il était gêné : à cause de sa tenue, de son inadéquation, de la générosité de Harold.

– Je sais, fit-il. Mais je ne peux pas accepter, Harold.

Il aurait poursuivi, mais Harold se plaça entre lui et Marco et lui fit tourner les talons.

– Jude, rétorqua-t-il, accepte ce cadeau. Tu l'as mérité. Et en plus, tu en as besoin. Il est hors de question que tu m'humilies devant Sullivan. Et puis, j'ai réglé d'avance, et ils ne me rembourseront pas. Pas vrai, Marco ? demanda-t-il à ce dernier par-dessus son épaule.

– C'est exact, confirma aussitôt Marco.

– Oh, ça suffit, Jude, dit Harold en voyant que celui-ci s'apprêtait à parler. Il faut que j'y aille.

Et il sortit d'un pas martial sans un regard en arrière.

Ainsi se retrouva-t-il face au triple miroir en pied à observer le reflet de Marco qui s'activait autour de ses chevilles, mais lorsque ce dernier remonta les mains le long de sa jambe pour mesurer la couture intérieure, il tressaillit, instinctivement.

– Tout doux, tout doux, fit Marco, comme s'il s'adressait à un cheval nerveux – puis il lui tapota la cuisse, comme il l'aurait également fait avec un cheval, et, quand il lui donna un autre petit coup de pied involontaire alors qu'il s'occupait de la deuxième jambe, Marco s'exclama : Hé ! J'ai des épingles dans la bouche, vous savez.

– Pardon, répondit-il, et il s'immobilisa.

Lorsque Marco eut terminé, il se regarda vêtu de son nouveau costard : il lui conférait un tel anonymat, une telle protection. Même si quelqu'un devait accidentellement lui effleurer le dos, il portait suffisamment de couches pour empêcher quiconque de sentir les crêtes des cicatrices qui se trouvaient dessous. Tout était recouvert, tout était dissimulé. Ainsi immobile, il pouvait passer pour n'importe qui, un homme sans qualité, invisible.

– Je pense peut-être un centimètre, un centimètre et demi de plus, dit Marco en pinçant le dos de la veste au niveau de la taille – il passa la main sur sa manche pour en retirer quelques fils. Maintenant, tout ce qu'il vous

faut, c’est une bonne coupe de cheveux.

Il retrouva Harold qui l’attendait au rayon des cravates, en train de lire un magazine.

– C’est bon ? lui demanda-t-il, comme si toute l’expédition avait été son idée et que Harold était celui qui lui passait un caprice.

Ils dînèrent tôt et, au cours du repas, il tenta de nouveau de remercier Harold mais, à chaque tentative, Harold l’arrêta, perdant de plus en plus patience.

– Est-ce qu’on t’a jamais dit que parfois il faut juste accepter ce qu’on te donne Jude ? l’interrogea-t-il finalement.

– C’est toi qui as déclaré qu’il ne fallait jamais se contenter de simplement accepter, rappela-t-il à Harold.

– C’est vrai en classe et au tribunal. Pas dans la vie. Tu vois, Jude, dans la vie, parfois de bonnes choses arrivent à de bonnes personnes. Et ne t’inquiète pas… elles n’arrivent pas aussi souvent qu’elles le devraient. Mais, quand c’est le cas, il ne reste plus qu’à ces bonnes personnes de simplement dire « merci » et de passer à autre chose, et de considérer que peut-être la personne qui entreprend une bonne action en tire aussi une certaine satisfaction et qu’elle n’est vraiment pas d’humeur à écouter toutes les raisons qui font que la personne envers laquelle elle s’est montrée généreuse considère qu’elle ne mérite pas tant de générosité ou qu’elle en est indigne.

Alors il se tut et, après le dîner, laissa Harold le reconduire à son appartement dans Hereford Street.

– D’ailleurs, poursuivit Harold tandis qu’il descendait de la voiture, tu faisais incroyablement chic. Tu es très beau garçon ; j’espère qu’on te l’a déjà dit – et, avant qu’il ne puisse protester, il ajouta : Apprends à recevoir, Jude.

Aussi celui-ci ravala-t-il les paroles qu’il se préparait à prononcer.

– Merci, Harold. Pour tout.

– De rien, Jude, sincèrement, répondit Harold. À lundi.

Il se tint sur le trottoir et regarda la voiture de Harold s’éloigner, puis monta à son appartement qui se trouvait au premier étage d’une maison de ville adjacente au bâtiment qui abritait une confrérie du MIT. Le propriétaire de la maison, professeur de sociologie à la retraite, habitait au rez-de-chaussée et louait les trois étages restants à des étudiants de

deuxième et troisième cycle : au dernier étage vivaient Santosh et Federico, qui préparaient un doctorat en ingénierie, au deuxième Janusz et Isidore, tous les deux inscrits en doctorat à Harvard – Janusz était spécialisé en biochimie et Isidore étudiait les religions du Proche-Orient – et, directement en dessous d'eux, il partageait son appartement avec Charlie Ma, de son vrai nom Chien-Ming Ma et que tout le monde appelait CM. CM était interne à Tufts Medical Center, et leurs emplois du temps différaient presque du tout au tout : quand il se réveillait, la porte de CM était close et il entendait ses ronflements sonores et humides et, quand il rentrait le soir à huit heures, après avoir travaillé avec Harold, CM était parti. Il appréciait le peu qu'il voyait de CM (originaire de Taipei, il avait été en pensionnat dans le Connecticut et arborait un sourire à la fois tranquille et malicieux qui vous donnait envie de le lui rendre) et il était ami avec un ami d'Andy, par l'entremise duquel il l'avait rencontré. Malgré son air constant de camé indolent, CM était également ordonné et aimait cuisiner : parfois, quand il rentrait, il trouvait une assiette de raviolis frits au milieu de la table, accompagnés d'un mot disant MANGEZ-MOI ou, à l'occasion, il recevait un SMS lui demandant de retourner le poulet dans sa marinade avant d'aller se coucher, ou bien d'acheter un bouquet de coriandre en rentrant du bureau. Il s'exécutait toujours et, à son retour le lendemain, il trouvait le poulet cuit à l'étouffée dans son jus, ou bien la coriandre émincée et roulée dans des crêpes aux coquilles Saint-Jacques. Tous les quelques mois environ, quand leurs emplois du temps coïncidaient, les six se retrouvaient dans l'appartement de Santosh et Federico – c'était le plus grand – pour manger et jouer au poker. Janusz et Isidore s'inquiétaient à haute voix de passer pour gays auprès des filles parce qu'ils étaient tout le temps ensemble (CM lui lança un regard ; ils avaient parié vingt dollars que leurs voisins couchaient ensemble mais essayaient de faire croire qu'ils étaient hétérosexuels – une chose impossible à prouver dans tous les cas), et Santosh et Federico se plaignaient de la stupidité de leurs étudiants et du niveau de premier cycle du MIT qui avait vraiment baissé depuis leur époque, cinq ans auparavant.

L'appartement qu'il partageait avec CM était le plus petit de tous, parce que le propriétaire avait annexé la moitié de l'étage pour le transformer en espace de rangement. CM payait une bien plus large part du loyer, si bien qu'il occupait la chambre à coucher. Il occupait quant à lui un coin du

salon, celui avec la fenêtre en saillie. Son lit consistait en une palette de mousse avachie servant à transporter des caisses d'œufs, ses livres étaient alignés sous le rebord de la fenêtre et il possédait une lampe et un paravent en papier pour lui procurer un peu d'intimité. CM et lui avaient acheté une grande table en bois, qu'ils placèrent dans l'alcôve du salon, accompagnée de deux chaises pliantes en métal, l'une dont Janusz s'était débarrassé, l'autre dont Federico s'était débarrassé. La moitié de la table était à lui, l'autre à CM, et les deux moitiés étaient recouvertes de piles de livres, de papiers et de leurs ordinateurs, émettant chacun leurs gazouillis et leurs glouglous jour et nuit.

Les gens paraissaient toujours stupéfaits du caractère désolé de l'appartement, mais il avait pratiquement – sinon totalement – cessé de le remarquer. À cet instant, par exemple, il était assis par terre devant les trois cartons dans lesquels il rangeait ses vêtements et retira ses nouveaux pulls, chemises, chaussettes et chaussures de leur emballage de papier de soie blanc, les posant l'un après l'autre sur ses genoux. Elles étaient les plus belles choses qu'il eût jamais possédées et il lui parut en un sens honteux de les mettre dans des boîtes censées contenir des dossiers. Si bien que, finalement, il les remballa et les replaça délicatement dans leurs sacs.

La générosité de Harold le troublait. En premier lieu, il y avait la question du cadeau lui-même : on ne lui avait jamais, au grand jamais, offert quoi que ce soit d'aussi grandiose. En deuxième lieu, il y avait l'impossibilité de pouvoir remercier un jour Harold de manière adéquate. Et, en troisième lieu, il y avait la signification de ce geste : il savait depuis un certain temps que Harold le respectait, qu'il appréciait même sa compagnie. Mais était-il pensable qu'il représente quelqu'un d'important aux yeux de Harold, que Harold l'aime plus qu'un simple étudiant, le considère réellement comme un véritable ami ? Et, si c'était le cas, pourquoi cela l'embarrassait-il tant ?

Il lui avait fallu de nombreux mois pour se sentir vraiment à l'aise en présence de Harold : pas dans la salle de cours ou dans son bureau, mais en dehors. Dans la vie, comme dirait Harold. Quand il rentrait d'un dîner chez ce dernier, il éprouvait une bouffée de soulagement. Et il savait pourquoi, même s'il ne voulait pas l'admettre : traditionnellement, les hommes – les hommes adultes, dont il ne considérait pas encore faire partie – s'étaient intéressés à lui pour une seule raison, aussi avait-il appris à les craindre.

Mais Harold paraissait différent. (Même si Frère Luke lui avait aussi paru différent.) Tout l'effrayait, lui semblait-il parfois, et il détestait cet aspect chez lui. Peur et haine, peur et haine : souvent, il avait l'impression que sa personne se résumait à ces deux affects. Peur de tout le monde ; haine de soi.

Il avait entendu parler de Harold avant de le rencontrer, parce que celui-ci était connu. C'était un inlassable questionneur : il se saisissait de chaque remarque faite en classe et l'examinait sous tous les angles dans une salve interminable de « pourquoi ». Svelte et grand, il avait l'habitude d'aller et venir en cercles, le torse rejeté en avant, quand il se sentait stimulé ou excité par une idée.

À sa grande déception, il avait tout simplement oublié une large part de ce cours de droit des contrats qu'il avait suivi en première année avec Harold. Il ne se souvenait pas, par exemple, des détails spécifiques de ce devoir qu'il avait rédigé et qui avait suscité l'intérêt de Harold, menant à des conversations avec ce dernier en dehors de la classe et, finalement, à la proposition de devenir l'un de ses assistants de recherche. Il ne se rappelait pas avoir dit quoi que ce fût de particulièrement intéressant en cours. Mais il se souvenait, en revanche, de Harold le premier jour de cours, faisant continuellement les cent pas et leur tenant un long discours de sa voix grave au débit rapide.

– Vous êtes en première année de droit, avait dit Harold. Félicitations à vous tous. En tant qu'étudiants de droit de première année, vous devrez suivre un certain nombre de cours de base : droit des contrats ; droit de la responsabilité civile ; droit de la propriété ; droit civil ; et, l'année prochaine, droit constitutionnel et droit pénal. Mais vous savez tout cela.

« Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que cet ensemble de cours reflète – d'une manière splendide et simple – la structure même de notre société, le mécanisme même dont une société, spécifiquement la nôtre, a besoin pour fonctionner. Pour avoir une société, vous avez en premier lieu besoin d'un cadre institutionnel : c'est le droit constitutionnel. Vous avez besoin d'un système de punition : c'est le droit pénal. Vous avez besoin de savoir que vous avez un système en place qui permettra à ces autres systèmes de fonctionner : c'est le droit civil. Vous avez besoin d'une façon de gérer les questions de domaine et de propriété : c'est le droit de la propriété. Vous avez besoin de savoir que quelqu'un sera tenu

financièrement pour responsable des blessures causées par autrui : c'est le droit de la responsabilité civile. Et, pour finir, vous avez besoin de savoir que les gens se conformeront à leurs accords, qu'ils honoreront leurs promesses : et le droit des contrats, c'est cela.

Il marqua une pause.

– Bon, je ne veux pas paraître réducteur, mais je parie que la moitié d'entre vous se trouve ici dans le dessein, un jour, de soutirer habilement de l'argent à des gens – spécialistes du droit de la responsabilité civile, il n'y a aucune raison d'avoir honte ! – et que l'autre moitié d'entre vous se trouve ici parce que vous pensez que vous allez changer le monde. Vous êtes ici parce que vous rêvez d'aller plaider devant la Cour suprême, parce que vous pensez que le véritable défi du droit se trouve dans les espaces vides entre les lignes de la Constitution. Mais je suis ici pour vous dire que… ce n'est pas le cas. Le domaine le plus authentique, le plus intellectuellement stimulant, le plus riche domaine du droit, et de loin, est le droit des contrats. Les contrats ne se réduisent pas à des feuilles de papier vous promettant un travail, une maison, ou bien un héritage : au sens le plus pur, le plus véritable, le plus large, les contrats régissent tous les domaines du droit. Quand nous choisissons de vivre en société, nous choisissons de vivre selon les règles d'un contrat, et de se soumettre aux règles qu'il nous dicte – la Constitution elle-même est un contrat, certes malléable, et la question de savoir à quel point il est malléable constitue précisément le lieu où droit et politique se croisent –, et ce sont les règles de ce contrat (qu'elles soient explicites ou non) que nous suivons quand nous nous engageons à ne pas tuer, à payer nos impôts et à ne pas voler. Mais dans ce cas précis, nous sommes à la fois les concepteurs de ce contrat et liés par lui : en tant que citoyens américains, nous partons du principe que, dès la naissance, nous avons une obligation d'en respecter et suivre les termes, et nous le faisons quotidiennement.

« Dans ce cours, vous apprendrez évidemment la mécanique des contrats – comment concevoir un contrat, comment un contrat est rompu, dans quelle mesure un contrat vous engage et comment vous en désengager – mais on considérera aussi le droit lui-même comme une série de contrats. Certains sont plus justes – et, pour une fois, je vous permettrai d'utiliser ce mot – que d'autres. Mais la justice n'est pas le seul, ni même le plus important, aspect du droit : le droit n'est pas toujours juste. Les contrats ne

sont pas justes, pas toujours. Mais parfois elles sont nécessaires, ces injustices, parce qu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement de la société. Dans ce cours, vous apprendrez la différence entre ce qui est juste et ce qui est équitable et, ce qui est tout aussi important, la différence entre ce qui est juste et ce qui est nécessaire. Vous découvrirez les obligations que nous avons les uns à l'égard des autres en tant que membres de la société, et jusqu'où la société devrait aller pour imposer ces obligations. Vous apprendrez à concevoir votre existence – notre existence à tous – comme une série d'accords, et cela vous obligera à repenser non seulement le droit mais le pays lui-même, et votre place dans ce pays.

Il avait été enthousiasmé par le discours de Harold et, dans les semaines qui suivirent, par la manière différente que Harold avait de penser, la façon dont celui-ci se tenait devant la classe tel un chef d'orchestre, étirant l'argument d'un étudiant en insolites et inimaginables constructions. Un jour, une discussion plutôt bénigne sur le droit à la vie privée – l'un des droits constitutionnels les plus chéris et les plus flous, selon Harold, dont la définition des contrats ignorait souvent les frontières conventionnelles et bondissait allégrement dans d'autres champs du droit – les avait conduits tous les deux à une dispute à propos de l'avortement, qu'il considérait lui-même comme indéfendable en termes moraux mais socialement nécessaire.

– Haha ! avait dit Harold – il était l'un des rares professeurs à envisager non seulement les arguments d'un point de vue juridique, mais aussi éthique. Et, monsieur St. Francis, que se passe-t-il quand on renonce à la morale au profit de la gouvernance sociale ? À quel stade un pays et ses citoyens devraient-ils commencer à attacher plus de valeur au contrôle social qu'au sens de la moralité ? Et un tel stade existe-t-il ? Je n'en suis pas convaincu.

Mais il avait tenu bon, et toute la classe s'était tue autour d'eux, les écoutant échanger à tour de rôle arguments et contre-arguments.

Harold était l'auteur de trois ouvrages, mais c'était son dernier, *La Poignée de main américaine : promesses et échecs de la Déclaration d'Indépendance*, qui l'avait rendu célèbre. Le livre, qu'il avait lu avant même de rencontrer Harold, était une interprétation juridique de la Déclaration d'Indépendance : lesquelles de ses promesses avaient été tenues ou ne l'avaient pas été et, si elle avait été rédigée aujourd'hui, serait-elle à même de résister aux courants de la jurisprudence contemporaine ? (« Pour

faire court : non », pouvait-on lire dans la critique du *Times Magazine*.) À l'heure actuelle, il entreprenait des recherches pour son quatrième livre, une sorte de deuxième volet de *La Poignée de main américaine*, au sujet de la Constitution, analysée du même point de vue.

– Mais je ne m'intéresse qu'à la Déclaration des Droits et aux amendements les plus sexy, lui avait déclaré Harold lors de son entretien pour le poste d'assistant de recherche.

– Je ne savais pas qu'il y en avait de plus sexy que d'autres, répliqua-t-il.

– Mais bien évidemment qu'il y en a qui sont plus sexy que d'autres, s'exclama Harold. Seuls le onzième, le douzième, le quatorzième et le seizième sont sexy. Les autres sont *grosso modo* les rebuts d'une politique dépassée.

– Le treizième est à jeter aux ordures ? demanda-t-il avec amusement.

– Je n'ai jamais dit qu'il était à jeter aux ordures, rétorqua Harold, juste qu'il n'était pas sexy.

– Mais il me semble que c'est ce que « rebut » veut dire.

Harold poussa un soupir emphatique, attrapa le dictionnaire sur son bureau, l'ouvrit d'un geste brusque et l'étudia un moment.

– Bon, d'accord, fit-il – s'en défaisant en le balançant sur un tas de papiers, qui glissa vers le rebord de la surface. La troisième définition. Mais je faisais référence à la première définition : les restes, les vestiges – les reliques, si tu préfères, d'une politique dépassée. Content ?

– Oui, répondit-il en essayant de contenir son sourire.

Il commença à travailler pour Harold le lundi, le mercredi et le vendredi après-midi et le soir, les jours où il avait le moins de cours (le mardi et le jeudi, il assistait dans l'après-midi à des séminaires au MIT, où il poursuivait son master, et le soir, il travaillait à la bibliothèque de droit ; quant au samedi, il étudiait à la bibliothèque le matin et travaillait l'après-midi dans une pâtisserie qui s'appelait Batter, près de l'école de médecine, où il était employé depuis ses premières années d'université et exécutait des commandes spéciales : décorer des biscuits, fabriquer des centaines de pétales de fleur en pâte de sucre pour les disposer sur des gâteaux, expérimenter de nouvelles recettes, dont l'une, un gâteau aux dix différentes sortes de noix, était devenue la meilleure vente de la pâtisserie. Il travaillait à Batter le dimanche également et, un jour, Allison, la propriétaire des lieux, qui lui confiait la plupart des projets compliqués, lui tendit un bon de

commande pour une trentaine de biscuits au sucre décorés de manière à ressembler à diverses variétés de bactéries.

– J'ai pensé que tu étais une des seules personnes à pouvoir t'en sortir, dit-elle. La femme du client est microbiologiste et il veut faire une surprise à son épouse et aux gens de son laboratoire.

– Je vais faire quelques recherches, répondit-il – lui prenant le bon de commande et remarquant le nom dessus : Harold Stein.

Et il le fit, demandant leurs conseils à CM et Janusz, et confectionna des biscuits en forme de fibres de cachemire, de boules de macis, de concombres, utilisant des glaçages de différentes couleurs pour dessiner leurs cytoplasmes, leurs membranes plasmiques, leurs ribosomes et représentant des flagelles à l'aide de fils de réglisse. Il dressa une liste dactylographiée les identifiant, plia la feuille et la plaça dans la boîte avant de fermer celle-ci et de la ficeler ; il ne connaissait pas très bien Harold à l'époque, mais il se réjouissait à l'idée de faire quelque chose pour lui, de l'impressionner, même de façon anonyme. Et il lui plaisait de se demander ce que les biscuits étaient censés célébrer : une publication ? Un anniversaire de mariage ? Ou s'agissait-il d'une simple marque d'amour ? Harold Stein était-il le type de personne qui arrivait par surprise et sans raison au laboratoire de sa femme avec des biscuits ? Cela ne l'étonnerait pas plus que ça.

La semaine suivante, Harold lui parla des extraordinaires biscuits qu'il avait achetés à Batter. Son enthousiasme, qui, à peine quelques heures plus tôt en classe, portait sur le Code de commerce, avait trouvé dans les biscuits un nouvel objet. Il était assis et se mordillait l'intérieur des joues pour s'empêcher de sourire, écoutant Harold lui vanter le génie de ces biscuits, lui raconter que Julia et ses collègues étaient restés sans voix devant le détail et la vraisemblance de leurs décorations et qu'il avait, brièvement, fait figure de héros au laboratoire de sa femme :

– Ce qui, soit dit en passant, n'est pas une mince affaire avec ces gens qui pensent secrètement que toute personne engagée en sciences humaines est en quelque sorte un crétin.

– On dirait que ces biscuits ont été conçus par un véritable obsessionnel, observa-t-il.

– Dans ce cas, c'est un obsessionnel que j'aimerais bien rencontrer, répondit Harold. Et ils étaient délicieux, en plus.

– Hum, fit-il – et il chercha une question qu'il pourrait poser à Harold pour que ce dernier cesse de parler des biscuits.

Harold avait d'autres assistants de recherche, bien sûr – deux étudiants de deuxième année et un de troisième année qu'il connaissait juste de vue – mais leurs emplois du temps respectifs faisaient qu'ils ne se chevauchaient jamais. Parfois, ils communiquaient l'un avec l'autre par petits mots ou par mails, expliquant où ils s'étaient arrêtés dans leur recherche pour que le suivant reprenne à cet endroit et puisse continuer. Mais, à partir du second semestre de sa première année, Harold l'avait exclusivement affecté au cinquième amendement.

– C'est un bon amendement, dit Harold. Incroyablement sexy.

Les deux assistants en deuxième année devaient travailler sur le neuvième amendement et l'étudiant de troisième année sur le dixième et, même s'il savait à quel point c'était ridicule, il ne pouvait s'empêcher de se sentir triomphal, comme s'il avait été favorisé par rapport aux autres.

La première invitation à dîner chez Harold avait été spontanée, émise à la fin d'un après-midi froid et sombre du mois de mars.

– Vous êtes sûr ? demanda-t-il sur un ton hésitant.

Harold l'avait dévisagé d'un air curieux.

– Évidemment, répondit-il. C'est juste un dîner. Il faut bien que tu manges, non ?

Harold vivait dans une maison de trois étages à Cambridge, en bordure du campus.

– Je ne savais pas que vous habitiez ici, dit-il, tandis que Harold garait la voiture dans l'allée. C'est une de mes rues préférées. Je la prenais tous les jours comme raccourci pour aller de l'autre côté du campus.

– Toi, et tout le monde, répondit Harold. Quand je l'ai achetée juste avant de divorcer, toutes les maisons voisines étaient occupées par des étudiants de deuxième et troisième cycle ; tous les volets se détachaient. Il y avait une odeur d'herbe tellement forte, qu'on pouvait se retrouver défoncé rien qu'en passant en voiture dans la rue.

Il neigeait, très légèrement, mais il se sentit rassuré de voir qu'il n'y avait que deux marches à monter pour atteindre la porte d'entrée et qu'il n'aurait pas à s'inquiéter du risque de glisser ou d'avoir besoin de l'aide de Harold. À l'intérieur, une odeur de beurre, de poivre et d'amidon emplissait la maison : des pâtes, songea-t-il. Harold déposa sa sacoche par terre et lui fit

vaguement visiter les lieux – « Le salon ; le bureau derrière ; la cuisine et la salle à manger sur ta gauche » –, puis il fit la connaissance de Julia qui, comme Harold, était grande, avait des cheveux châtains coupés court, et qu'il trouva immédiatement sympathique.

– Jude ! dit-elle. Enfin ! J'ai tellement entendu parler de vous ; je suis si contente d'enfin vous rencontrer.

Ces mots, pensa-t-il, avaient l'air sincères.

Pendant le dîner, ils bavardèrent. Les parents de Julia étaient des universitaires d'Oxford et elle vivait aux États-Unis depuis qu'elle avait suivi ses études de doctorat à Stanford ; Harold et elle s'étaient rencontrés cinq ans plus tôt par l'intermédiaire d'un ami. Son laboratoire étudiait un nouveau virus qui semblait être une variante du H_5N_1 et essayait de cartographier son code génétique.

– L'une des inquiétudes en microbiologie n'est-elle pas le potentiel armement de ces génomes ? demanda-t-il – et il sentit Harold, plutôt qu'il ne le vit, se tourner vers lui.

– Oui, c'est exact, répondit Julia – et, tandis qu'elle lui expliquait les controverses entourant son travail et celui de ses collègues, il jeta un œil à Harold qui l'observait et leva un sourcil à son adresse, une réaction qu'il ne sut comment interpréter.

Mais à ce moment-là, la conversation dériva, et il put quasiment observer la façon dont elle s'éloignait à pas posés du laboratoire de Julia pour se diriger inexorablement vers lui, découvrant le formidable plaideur que pourrait être Harold s'il le souhaitait, avec ses talents à réorienter et repositionner le propos, comme si leur discussion consistait en un élément liquide que Harold guidait à travers une série d'obstacles et de chutes, éliminant au passage toute possibilité d'évasion, jusqu'à ce qu'elle atteigne son inéluctable but.

– Et vous, Jude, demanda Julia, où avez-vous grandi ?

– Dans le Dakota du Sud et au Montana, principalement, répondit-il, sentant en lui la créature se mettre sur le qui-vive, consciente du danger, mais incapable d'y échapper.

– Tes parents sont des fermiers, alors ? demanda Harold.

Il avait appris au fil des ans à anticiper cette succession de questions, et comment, aussi, la faire dévier.

– Non, dit-il, mais il y avait beaucoup de fermiers dans le coin, évidemment. C'est une région magnifique ; avez-vous jamais séjourné dans l'ouest du pays ?

En général, cela suffisait, mais pas pour Harold.

– Ah ! fit-il. C'est le revirement le plus cousu de fil blanc qu'il m'ait été donné d'entendre depuis longtemps.

Harold l'observa, de manière suffisamment soutenue pour qu'il finisse par baisser les yeux vers son assiette.

– J'imagine que c'est ta façon de nous faire comprendre que tu n'as pas l'intention de nous dire ce qu'ils font.

– Oh, Harold, laisse-le tranquille, dit Julia – mais il sentait Harold le fixer des yeux et fut soulagé quand le dîner se termina.

Après cette première soirée chez Harold, leur relation devint à la fois plus profonde et plus difficile. Il était conscient d'avoir éveillé la curiosité de celui-ci, curiosité qu'il imaginait comme un chien au regard vif, toutes oreilles dressées – un terrier, patient et acharné – et ne pensait pas que ce fût une très bonne chose. Il voulait connaître mieux Harold, mais le dîner lui avait rappelé que ce processus – consistant à se rapprocher de quelqu'un – s'avérait inéluctablement plus ardu que dans son souvenir. Il l'oubliait constamment ; mais les événements le lui rappelaient toujours. Il regrettait, comme souvent, qu'on ne puisse pas sauter cette succession – la divulgation de détails intimes, l'exploration du passé – et se retrouver soudain simplement téléporté vers l'étape suivante, où la relation devenait quelque chose de doux, flexible et confortable, dans laquelle les limites de chacune des deux personnes étaient comprises et respectées.

D'autres auraient pu tenter de l'interroger quelques fois de plus, puis le laisser tranquille – certains avaient, de fait, fini par le laisser tranquille : ses amis, ses condisciples, ses autres professeurs –, mais Harold ne se laissait pas dissuader aussi facilement. Même ses stratégies habituelles – dont celle de dire à ses interlocuteurs qu'il préférait écouter l'histoire de leur vie à eux plutôt que de parler de la sienne : une tactique qui présentait l'avantage d'être vraie en plus d'efficace – ne marchaient pas avec Harold. Il ne savait jamais quand celui-ci allait fondre de nouveau sur lui, et, lorsque cela se produisait, il se trouvait systématiquement pris au dépourvu de sorte que plus il passait de temps avec Harold plus il éprouvait de la gêne à son égard, au lieu de se sentir plus à l'aise.

Ils se trouvaient par exemple dans le bureau de Harold en train de discuter d'un sujet quelconque – l'examen par la Cour suprême du cas de discrimination positive de l'université de Virginie, disons – et Harold lui demandait :

– Tu es de quelle ethnicité, toi, Jude ?

– Un mélange, répondait-il – puis il essayait de changer de sujet, même si cela impliquait de sa part de faire tomber une pile de livres pour causer une distraction.

Mais parfois les questions étaient hors contexte et inattendues, surgissant sans aucun préambule, et donc impossibles à anticiper. Un soir où ils se trouvaient dans le bureau de Harold, travaillant tard, ce dernier commanda le dîner. Pour le dessert, il y avait des biscuits et des brownies et Harold fit glisser le sachet en papier vers lui.

– Non merci, dit-il.

– Tu es sûr ? demanda Harold en haussant les sourcils. Mon fils adorait ça. On a essayé de lui en faire à la maison, mais on n'a jamais vraiment trouvé la bonne recette – il se servit la moitié d'un brownie. Tes parents te faisaient souvent des gâteaux quand tu étais petit ?

Harold posait ces questions avec un naturel délibéré qu'il trouvait presque insupportable.

– Non, répondit-il, feignant de relire les notes qu'il avait prises.

Il entendait Harold mâcher et savait que ce dernier était en train de se demander s'il allait battre en retraite ou, au contraire, continuer à l'interroger.

– Tu vois souvent tes parents ? lui demanda soudain Harold, un autre soir.

– Ils sont morts, répondit-il sans détacher les yeux de sa feuille.

– Je suis désolé, Jude, dit Harold après une pause, et la sincérité de sa voix lui fit relever la tête. Les miens aussi. Relativement récemment. Bien sûr, je suis beaucoup plus âgé que toi.

– Je suis désolé, Harold, dit-il à son tour – puis, le devinant, il ajouta : Tu étais proche d'eux.

– Oui, répondit Harold. Très. Et toi, tu étais proche des tiens ?

Il secoua la tête.

– Non, pas vraiment.

Harold garda le silence.

– Mais je parie qu’ils étaient fiers de toi, dit-il finalement.

À chaque fois que Harold lui posait des questions sur lui, il avait toujours le sentiment d’être traversé par une sorte de froid glaciaire, comme si à l’intérieur de lui ses organes et ses nerfs se trouvaient soudain recouverts d’une couche de givre. Mais en cet instant précis, il eut l’impression qu’il risquait de s’effondrer, que s’il prononçait un mot la glace se désagrégerait et que lui volerait en éclats et se briserait. Alors il attendit d’être certain de pouvoir parler normalement avant de demander à Harold si celui-ci voulait qu’il trouve le reste des articles maintenant ou si cela pouvait attendre le lendemain matin. Cependant, il ne leva pas les yeux sur Harold, s’adressant uniquement à son cahier de notes.

Harold observa un long moment de silence avant de répondre.

– Demain, dit-il à voix basse – sur quoi il hocha la tête et rassembla ses affaires pour rentrer chez lui, conscient du regard de Harold qui le suivait tandis qu’il se dirigeait de son pas vacillant vers la porte.

Harold voulait savoir comment il avait été élevé, et s’il avait des frères et sœurs, et qui étaient ses amis, et ce qu’il faisait avec eux : il était avide d’informations. Du moins pouvait-il répondre aux dernières questions, et il lui parla de ses amis, comment ils s’étaient rencontrés et où ces derniers se trouvaient : Malcolm poursuivant ses études à Columbia University, JB et Willem à Yale. Il aimait répondre aux questions de Harold les concernant, parler d’eux, entendre Harold rire quand il lui racontait des histoires à leur sujet. Il lui parla aussi de CM, et du fait que Santosh et Federico étaient plus ou moins en guerre contre les étudiants de premier cycle en ingénierie résidant dans la maison de la confrérie voisine, et qu’il s’était réveillé un matin pour découvrir une flotte de dirigeables motorisés, faits main à partir de préservatifs, qui s’élevaient bruyamment devant sa fenêtre en direction du troisième étage, tous munis de banderoles sur lesquelles on pouvait lire SANTOSH JAIN ET FEDERICO DE LUCA ONT DE MICRO-PÉNIS.

Mais lorsque Harold lui posait ses autres questions, il se sentait étouffé par leur poids, leur fréquence et leur inévitabilité. Et parfois, l’air se chargeait d’une telle touffeur à cause des questions que Harold, au contraire, ne lui posait pas, que l’atmosphère devenait aussi oppressante que s’il l’avait réellement interrogé. Les gens voulaient en savoir tant, réclamaient tant de réponses. Et il le comprenait, vraiment – lui aussi cherchait des réponses ; lui aussi aurait voulu tout savoir. Aussi éprouvait-il

de la reconnaissance à l'égard de ses amis, pour l'avoir relativement si peu sondé, l'avoir laissé être lui-même, une prairie déserte, anonyme, sous la surface jaune de laquelle la terre noire grouillait de vers et de scarabées, remplie d'éclats d'os calcifiés lentement métamorphosés en pierres.

– Ça vous intéresse vraiment, hein ? dit-il un jour d'un ton cassant à Harold, exaspéré, parce que celui-ci lui avait demandé s'il sortait avec quelqu'un, mais, s'entendant, il s'était aussitôt interrompu et excusé – ils se connaissaient alors depuis presque une année.

– *Ça ?* avait répliqué Harold, ignorant ses excuses. C'est à toi que je m'intéresse. Je ne vois pas ce que cela a d'étrange. C'est le genre de choses dont des amis parlent ensemble.

Et pourtant, malgré son malaise, il ne cessait de revenir vers Harold, d'accepter ses invitations à dîner, même si à chacune de ces rencontres arrivait un moment où il aurait aimé pouvoir disparaître ou bien s'inquiétait d'avoir suscité la déception.

Un soir, il se rendit à un dîner chez Harold et fit la connaissance de son meilleur ami, Laurence, que Harold avait rencontré à la fac de droit et qui était maintenant juge à la cour d'appel de Boston, et de sa femme, Gillian, qui enseignait l'anglais à Simmons College.

– Jude, dit Laurence – qui avait une voix encore plus basse que celle de son ami –, à Harold m'a dit que tu poursuivais en parallèle un diplôme de master au MIT. En quelle matière ?

– Mathématiques pures, répondit-il.

– Quelle différence… – elle rit – avec les maths normales ? demanda Gillian.

– Eh bien, les maths normales, ou maths appliquées, c'est, j'imagine, ce qu'on pourrait appeler les maths pratiques, commença-t-il à expliquer. Elles servent à résoudre des problèmes, à apporter des solutions, que ce soit dans le domaine de l'économie, de l'ingénierie, de la comptabilité, ou autre. Mais les maths pures ne sont pas faites pour fournir des applications immédiates, ou nécessairement évidentes, ou bien pratiques. Elles constituent une pure expression formelle, si vous voulez – la seule chose qu'elles prouvent est la quasi infinie élasticité des mathématiques elles-mêmes, dans le cadre accepté de l'ensemble des hypothèses par lequel on les définit, évidemment.

– Tu veux parler de la géométrie imaginaire, ce genre de choses ? demanda Laurence.

– Ça peut l'être, oui. Mais ce n'est pas tout. Souvent, elles sont simplement la preuve de… de l'impossible, mais en même temps cohérente, logique interne des maths elles-mêmes. Il y a un tas de spécialités à l'intérieur des maths pures : la géométrie non euclidienne, comme vous l'avez mentionnée, mais aussi l'algèbre, les algorithmes, la cryptographie, la théorie de l'information et la logique pure, ce que j'étudie.

– Ce qui consiste en quoi ? interrogea Laurence.

Il réfléchit.

– La logique mathématique, ou logique pure, est essentiellement une conversation entre vérité et fausseté. Par exemple, je pourrais vous dire : « Tous les nombres positifs sont réels. Deux est un nombre positif. Donc, deux doit être réel. » Mais dans la stricte réalité, ce n'est pas vrai. Je n'ai pas, dans les faits, *prouvé* que deux était un nombre réel, mais cela doit logiquement être vrai. Alors on va élaborer une preuve par écrit pour, en essence, prouver que ces deux axiomes sont en fait réels, et infiniment applicables – il marqua une pause. Est-ce que c'est compréhensible ?

– *Video, ergo est*, déclara soudain Laurence. *Je le vois, donc ça existe*.

Il sourit.

– Et voilà exactement ce que sont les maths appliquées. Mais les maths pures vont plus loin – il réfléchit de nouveau. *Imaginor, ergo est*.

Laurence lui rendit son sourire et opina.

– Très bien, dit-il.

– Eh bien, moi aussi, j'ai une question, fit Harold qui les avait écoutés en silence. Pourquoi et par quel miracle as-tu atterri en droit ?

Tout le monde rit, lui aussi. On lui avait souvent posé cette question (Dr Li, avec désespoir ; son directeur de mémoire de master, Dr Kashen, avec perplexité) et il adaptait toujours sa réponse en fonction de l'audience, parce que l'authentique réponse – qu'il voulait avoir les moyens de se protéger ; qu'il voulait s'assurer que personne ne pourrait lui porter de nouveau préjudice – semblait être une raison trop égoïste, superficielle et mince pour oser la clamer (et aurait suscité aussitôt une flopée de questions, de toute façon). En outre, il en savait assez maintenant pour reconnaître que le droit constituait une piètre forme de protection : s'il avait réellement voulu être en sécurité, il aurait dû devenir tireur d'élite, l'œil braqué dans

son viseur, ou bien chimiste dans un laboratoire, avec ses pipettes et ses poisons.

Ce soir-là, cependant, il dit :

– Mais le droit n'est pas si différent que ça des maths fondamentales en réalité… Je veux dire que le droit peut lui aussi, en théorie, apporter une réponse à toute question, non ? N'importe quelle loi est destinée à se voir confrontée et disloquée, et si les lois ne peuvent pas apporter de solution à chaque problème qu'elles sont censées couvrir, alors ce ne sont pas véritablement des lois, si ?

Il marqua une pause pour réfléchir à ce qu'il venait de déclarer.

– La différence, je suppose, est que, dans le droit, il existe de multiples voies pour parvenir à de multiples réponses, alors qu'en maths, il existe de multiples voies pour une seule réponse. Et aussi, j'imagine, que le droit ne concerne pas vraiment la vérité : il a à voir avec la gouvernance. Mais les maths n'ont pas besoin d'être commodes, pratiques, ou managériales – elles doivent seulement être vraies.

« Et l'autre raison qui les rend fondamentalement semblables, me semble-t-il, est qu'en mathématiques, de même que dans le droit, ce qui compte le plus – ou, plus précisément, ce qui les rend le plus mémorables – n'est pas le fait que le problème soit résolu ou le cas prouvé, mais la beauté, l'économie avec lesquelles on parvient à la solution.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Harold.

– Eh bien, dit-il, en droit on parle d'une belle sommation, ou d'un beau jugement : et ce qu'on entend par là, à l'évidence, c'est non seulement la beauté de leur logique, mais aussi de leur expression. Et, de même, en maths, lorsqu'on parle d'une belle preuve, ce que l'on reconnaît c'est la simplicité de sa preuve, son… caractère élémentaire. Je dirais : son inéluctabilité.

– Que penses-tu de quelque chose comme le dernier théorème de Fermat ?

– C'est un exemple parfait d'une preuve qu'on ne peut pas qualifier de belle. Parce que, même s'il était important de résoudre ce problème, la solution, pour beaucoup de gens – comme pour mon directeur de mémoire –, s'est avérée décevante. La preuve, qui s'étendait sur des centaines de pages et empruntait à tant de domaines disparates des mathématiques, était si… alambiquée, allait tellement dans tous les sens, en

vérité, dans sa formulation qu'il y a encore beaucoup de gens qui essaient toujours de prouver le théorème dans des termes plus élégants, même s'il a déjà été prouvé. Une belle preuve est succincte, comme une belle décision de justice. Elle combine juste une petite poignée de concepts différents, même s'ils proviennent des quatre coins de l'univers mathématique, et, en une série d'étapes relativement brève, conduit à une nouvelle vérité mathématique, somptueuse et généralisable : c'est-à-dire, un absolu totalement prouvable et inébranlable dans un monde construit qui ne présente que très peu d'absolus inébranlables.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle, conscient, soudain, qu'il n'avait pas cessé de parler, et que les autres l'observaient en silence. Il s'aperçut qu'il rougissait et sentit son ancienne haine l'emplir de nouveau comme une eau souillée.

– Pardon, s'excusa-t-il. Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de disserter sans fin.

– Tu plaisantes ? dit Laurence. Jude, je crois que c'est la première conversation chez Harold qui m'ait vraiment appris quelque chose depuis sans doute une décennie, ou plus : merci.

Tout le monde se mit de nouveau à rire, et Harold s'inclina contre le dossier de sa chaise, l'air ravi. Surprenant Harold dire à voix basse à Laurence en face de lui « Tu vois ? » et apercevant le hochement de tête de ce dernier, il comprit que cela le visait et se sentit flatté malgré lui, et intimidé. Harold avait-il parlé de lui à son ami ? Ce qui venait de se passer constituait-il un test, un test qu'il avait à passer sans le savoir ? Il était soulagé d'avoir réussi l'épreuve et de ne pas avoir fait honte à Harold, soulagé également, même si ces réunions le mettaient parfois mal à l'aise, d'avoir véritablement acquis sa place chez Harold et de pouvoir y être de nouveau invité à dîner.

Sa confiance en Harold augmentait chaque jour et par moments il se demandait s'il était en train de commettre encore la même erreur. Valait-il mieux se montrer confiant ou rester sur ses gardes ? Une véritable amitié était-elle envisageable si une part de soi s'attendait constamment à se voir trahie ? Il avait parfois le sentiment d'abuser de la générosité de Harold, de sa joviale foi en lui, et, d'autres fois, il considérait que sa circonspection était le bon choix, après tout, parce que si la situation devait mal finir, il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même. Mais il était difficile de ne pas se fier

à Harold : celui-ci ne rendait pas la chose aisée et, de façon tout aussi déterminante, lui non plus ne se simplifiait pas la tâche – il désirait vraiment avoir confiance en Harold, souhaitait réellement s'abandonner, et que la créature en lui s'assoupisse et sombre dans un sommeil dont elle ne se réveillerait jamais.

Tard un soir de sa deuxième année de fac de droit, il se trouvait chez Harold et, quand ils ouvrirent la porte, ils virent les marches, la rue, les arbres enveloppés d'un silence de neige et les flocons tourbillonner dans leur direction, si rapidement qu'ils reculèrent tous les deux d'un pas.

– Je vais appeler un taxi, dit-il, pour que Harold n'ait pas à le reconduire.

– Non, pas question, répliqua Harold. Tu vas dormir ici.

Aussi passa-t-il la nuit dans la chambre d'amis de Harold et de Julia au premier étage, séparée de leur propre chambre par un vaste espace vitré, dont ils se servaient comme bibliothèque, ainsi que par un petit couloir.

– Tiens, voilà un tee-shirt, dit Harold, lui lançant un bout d'étoffe grise et douce, et lui donnant une brosse à dents.

Il la plaça sur une étagère.

– Tu trouveras des serviettes propres dans la salle de bains. Tu as besoin d'autre chose ? Un verre d'eau ?

– Non, répondit-il. Merci, Harold.

– De rien, Jude. Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Il resta éveillé un moment, enveloppé dans la couette en plumes sur le matelas feutré, à regarder la vitre en train de blanchir et écouter l'eau couler en glouglous des robinets, le murmure sourd et indistinct qu'échangeaient Harold et Julia, leurs pas discrets se déplaçant d'un endroit à l'autre, et puis, finalement, plus rien. Alors, pendant quelques minutes, il s'imagina que Harold et Julia étaient ses parents et qu'il était venu passer le week-end avec eux, qu'il dormait dans sa chambre à lui, et que le lendemain il se lèverait et ferait avec eux ce que les enfants devenus adultes font avec leurs parents.

L'été qui avait suivi cette deuxième année, Harold l'invita dans leur maison de Truro, à Cape Cod.

– Tu vas adorer, dit-il. Propose à tes amis de venir avec toi. Ils vont adorer aussi.

Ainsi, le jeudi précédant le Labor Day, son stage et celui de Malcolm terminés, ils partirent tous ensemble de New York pour s'y rendre en voiture et, au cours de ce long week-end, l'attention de Harold se détourna sur JB, Malcolm et Willem. Il les observa également, admirant leur capacité à réagir à chacune des parades de Harold, la générosité dont ils faisaient preuve, le talent dont ils témoignaient pour raconter des histoires les concernant, rire d'eux-mêmes et déclencher l'hilarité de Harold et de Julia, leur aisance en présence de Harold et vice versa. Il éprouva le plaisir singulier de voir des personnes aimées tomber amoureuses d'autres personnes également aimées. La maison possédait un chemin privatif menant à une petite plage privée, et, le matin, les quatre amis y descendaient tous ensemble et allaient nager (même lui se baignait – en pantalon, maillot de corps et tee-shirt à manches longues, et personne n'y voyait à redire – puis il s'allongeait sur la plage et, étendu au soleil, sentait ses vêtements mouillés se décoller de sa peau au fur et à mesure qu'ils séchaient). De temps en temps, Harold les accompagnait et les regardait, ou bien nageait lui aussi. L'après-midi, Malcolm et JB partaient pédaler à travers les dunes sur leurs vélos, et Willem et lui les suivaient à pied, ramassant en chemin des bouts de coquilles fossilisées et de tristes carapaces toutes grignotées et désertées depuis longtemps par des bernard-l'ermite, Willem ralentissant le pas pour s'accorder au sien. Le soir, quand l'air était doux, JB et Malcolm dessinaient et Willem et lui lisaient. Il se sentait ivre de soleil, de nourriture, de sel et de satisfaction, se couchait tôt et s'endormait rapidement, se réveillant le matin plus tôt que les autres pour pouvoir se tenir sur la terrasse de derrière et admirer l'océan.

Que va-t-il m'arriver ? demandait-il à la mer. *Que m'arrive-t-il ?*

Les vacances se terminèrent et le semestre d'automne débuta, et il comprit assez vite qu'au cours de ce week-end l'un de ses amis avait dû parler à Harold, certain cependant qu'il ne s'agissait pas de Willem, le seul auquel il avait finalement raconté un peu de son passé – et encore, pratiquement rien : trois faits, tous plus minces que les autres, tous insignifiants, et qui, combinés, ne formaient même pas le début d'une histoire. Même les premières phrases d'un conte de fées offraient plus de détails que ce qu'il avait dit à Willem : *Il était une fois, un petit garçon et une petite fille qui vivaient avec leur père, bûcheron, et leur belle-mère, au milieu d'une forêt glaciale. Le bûcheron adorait ses enfants, mais il était*

très pauvre, alors un jour… Aussi, tout ce que Harold avait pu apprendre n'était que spéculation, étayée par ce qu'ils avaient pu voir de lui, leurs théories, hypothèses et fictions. Mais quoi que ce fût, cela avait suffi pour que Harold cesse de lui poser des questions – sur qui il avait été et d'où il venait.

Au fil des mois, puis des années, ils développèrent une amitié, sans que les quinze premières années de sa vie soient jamais mentionnées ou évoquées, comme si elles n'avaient jamais eu lieu, comme s'il était sorti de l'usine au moment d'entrer à l'université, que l'on avait déclenché un interrupteur placé dans sa nuque et qu'il s'était soudain animé. Il savait que Harold remplissait ces années vides de ses propres inventions, certaines pires que ce qu'il avait réellement vécu, d'autres plus roses. Mais Harold ne lui avait jamais fait part de ses suppositions, et il ne voulait pas véritablement les connaître.

Il n'avait jamais considéré leur amitié comme contextuelle, pourtant il était préparé à l'éventualité qu'elle l'était pour Harold et Julia. Aussi, quand il déménagea à Washington pour devenir clerc, il partit du principe qu'ils l'oublieraient et se prépara à les perdre. Mais cela ne se produisit pas. Au lieu de quoi, ils lui envoyèrent des mails, l'appelèrent, et lorsque l'un des deux se trouvait en ville, ils dînaient ensemble. L'été, ses amis et lui séjournaient à Truro et, pour Thanksgiving, ils se rendaient à Cambridge. Et quand il s'installa à New York deux ans plus tard pour commencer à travailler au Bureau du Procureur fédéral, Harold témoigna d'un enthousiasme pour lui presque alarmant. Celui-ci et Julia lui offrirent même d'emménager dans leur appartement au nord-ouest de Manhattan, mais il savait qu'ils l'utilisaient souvent et n'était pas sûr que leur proposition soit une véritable proposition, aussi la déclina-t-il.

Tous les samedis, Harold lui passait un coup de téléphone et lui posait des questions sur son travail, et en retour il lui parlait de son patron, Marshall, le Procureur fédéral adjoint, qui avait l'exaspérante habitude de réciter de mémoire des décisions de la Cour suprême dans leur intégralité, fermant les yeux pour convoquer dans son esprit une image de la page, sa voix devenant robotique et terne tandis qu'il psalmodiait, sans jamais cependant omettre ou ajouter un mot. Il avait toujours considéré qu'il avait une bonne mémoire, mais celle de Marshall le stupéfiait.

Par certains aspects, le Bureau du Procureur fédéral lui rappelait le centre : c'était un lieu essentiellement masculin, au sein duquel régnait en permanence une forme particulière d'hostilité effervescente, espèce d'acrimonie sourde qui surgit naturellement chaque fois qu'un groupe de personnes hautement compétitives, toutes uniformément assorties, se retrouvent logées dans le même petit espace en sachant que seuls quelques-uns parviendront à se distinguer. (Bien que, ici, ces personnes soient assorties en fonction de leurs réussites ; au centre, elles l'étaient par la faim, le dénuement.) L'ensemble des assistants du Procureur semblait être sorti, en tout et pour tout, de cinq ou six facs de droit et quasiment tous avaient collaboré à la revue de droit et siégé au pseudo-tribunal de leurs écoles respectives. Il faisait partie d'une équipe de quatre personnes qui travaillait principalement sur les affaires de fraude fiscale, et lui et chacun de ses coéquipiers espéraient avoir une particularité – une référence, un trait singulier – qui leur ferait dépasser les autres : il avait pour lui un master du MIT (dont tout le monde se fichait, mais qui du moins lui conférait une certaine curiosité) et son emploi de clerc auprès du juge de la cour de circuit, Sullivan, avec lequel Marshall s'entendait bien. Citizen, son plus proche collègue au bureau, possédait un diplôme de droit de Cambridge et avait exercé à Londres en tant qu'avocat à la cour pendant deux ans avant de s'installer à New York. Quant à Rhodes, le troisième du trio, il avait reçu une bourse de recherche Fullbright pour se rendre en Argentine après l'obtention de sa licence. (La quatrième personne de leur équipe était un type profondément paresseux du nom de Scott qui, d'après la rumeur, avait obtenu sa place uniquement parce que son père jouait au tennis avec le président.)

Il passait la plupart de son temps au bureau et parfois, lorsque Citizen, Rhodes et lui y restaient jusque tard et mangeaient sur place, cela lui rappelait des soirées qu'il avait partagées avec ses coturnes dans leur appartement de Hood Hall. Et il avait beau apprécier la compagnie de Citizen et Rhodes, la spécificité et la profondeur de leur intelligence, dans ces moments il songeait avec nostalgie à ses amis, qui pensaient si différemment de lui et qui lui faisaient également voir les choses de manière différente. Au milieu d'une conversation avec Citizen et Rhodes à propos de logique, il se souvint soudain d'une question que lui avait posée Dr Li au cours de sa première année d'université, lors de son audition pour être

admis dans le séminaire de maths pures de ce dernier : *Pourquoi les plaques d'égout sont-elles rondes ?* C'était une question facile, et la réponse lui parut évidente, mais lorsqu'il était retourné à Hood Hall et avait répété la question de Dr Li à ses coturnes, ceux-ci étaient restés cois. Puis finalement, JB s'était lancé, du ton rêveur d'un conteur ambulant : « Autrefois, il y a très longtemps, les mammouths erraient sur la terre et leurs empreintes laissèrent de permanentes marques circulaires sur le sol », et ils s'étaient tous esclaffés. Il sourit à ce souvenir ; il regrettait parfois de ne pas avoir un esprit tourné comme celui de JB, lui permettant d'inventer des histoires qui raviraient les autres ; au lieu de quoi, son esprit cherchait toujours des explications qui, si elles avaient peut-être le mérite d'être justes, manquaient totalement de romantisme, de fantaisie, d'humour.

« C'est le moment de brandir nos références », lui susurrait Citizen lorsque le Procureur fédéral apparaissait en personne à leur étage et que tous les assistants se précipitaient vers lui, telle une multitude de mouches en costards gris. Citizen, Rhodes et lui se joignaient à l'essaim, mais même lors de ces rassemblements il ne mentionnait jamais la référence qui, il le savait, lui vaudrait une attention plus particulière de la part non seulement de Marshall mais aussi du Procureur fédéral. Après qu'il eut obtenu le poste, Harold lui avait demandé s'il pourrait mentionner son nom à Adam, le Procureur fédéral, qui se trouvait être une connaissance de longue date. Mais il avait répondu à Harold qu'il voulait voir s'il pouvait réussir par lui-même. Ce qui était la vérité, même s'il était également mû par une raison plus importante : il hésitait à nommer Harold comme l'un de ses atouts, de peur que ce dernier regrette un jour de lui avoir jamais été associé. Aussi ne disait-il rien.

Pourtant, souvent, il avait l'impression que Harold était présent parmi eux, de toute manière. Évoquer des souvenirs de la fac de droit (et, activité afférente, se vanter de ses accomplissements de l'époque) constituait l'un des passe-temps favoris au bureau ; or, parce que tant de ses collègues avaient fait leur droit dans la même institution que lui, ils étaient assez nombreux à connaître Harold (et les autres en avaient entendu parler), si bien qu'en les écoutant parfois évoquer des cours qu'ils avaient suivis avec lui, ou bien le travail qu'ils avaient dû fournir pour ces cours, il se sentait fier de Harold et – il avait beau savoir que c'était idiot – fier de lui-même pour faire partie de ses connaissances. L'année suivante, le livre de Harold

sur la Constitution devait paraître, et tout le monde au bureau lirait alors la page de remerciements et verrait son nom y figurer, dévoilant son affiliation avec celui-ci, ce qui rendrait nombre de ses collègues suspicieux et il découvrirait sur leurs visages des marques d'inquiétude tandis qu'ils essaieraient de se rappeler ce qu'ils avaient pu dire à propos de Harold en sa présence. Mais d'ici là, cependant, il aurait le sentiment de s'être établi au bureau par lui-même, d'avoir trouvé sa place aux côtés de Citizen et Rhodes, et d'avoir créé sa propre relation avec Marshall.

Pourtant, malgré son désir, sa profonde envie de revendiquer son amitié avec Harold, il se montrait toujours réticent à le faire : par moments, inquiet, il se disait que leur intimité n'était que le produit de son imagination, amplifiée dans son esprit par le seul espoir, et il devait alors (à sa grande honte) retirer *La Belle Promesse* de son étagère et l'ouvrir à la page des remerciements pour relire les mots de son auteur, comme si cette page elle-même était une sorte de contrat, déclaration de la part de Harold que ses sentiments à son égard étaient au moins, dans une certaine mesure, réciproques. Pourtant, il se tenait prêt : *À la fin du mois, ce sera terminé*, pensait-il. Et, à la fin du mois : *Le mois prochain. Il cessera de me parler le mois prochain*. Il essayait de se maintenir dans un état constant de préparation, essayait d'anticiper la déception, tout en souhaitant désespérément avoir tort.

Mais leur amitié continuait inexorablement son long cours, vaste rivière au débit rapide qui l'avait pris au dépourvu et l'emportait dans son sillage, le menant vers un horizon invisible. À chaque fois qu'il croyait avoir atteint les limites de leur relation, Harold ou Julia ouvrait soudainement les portes d'une nouvelle pièce et l'invitait à y entrer. Il rencontra le père de Julia, pneumologue à la retraite, et son frère, professeur d'histoire de l'art, lorsqu'ils vinrent une année d'Angleterre à l'occasion de Thanksgiving et, quand Harold et Julia venaient à New York, ils l'invitaient à dîner à l'extérieur avec Willem, les emmenant dans des restaurants dont les deux amis avaient entendu parler mais où ils n'avaient pas les moyens de se rendre seuls. Harold et Julia découvrirent l'appartement de Lispenard Street – Julia avec circonspection, Harold avec effroi – et, la semaine où les radiateurs cessèrent mystérieusement de fonctionner, ils lui laissèrent les clés de leur appartement au nord de Manhattan, où il faisait si chaud qu'à leur arrivée là-bas Willem et lui passèrent une heure assis sur le canapé sans

bouger tels des automates, trop sidérés par le retour de la chaleur dans leur vie pour se mouvoir. Et après avoir été témoins de l'une de ses crises (cela s'était produit à Thanksgiving, l'année qui avait suivi son installation à New York et, dans son désespoir – il savait qu'il serait incapable de monter à l'étage –, il avait éteint la cuisinière sur laquelle il faisait sauter des épinards et s'était traîné jusqu'au cellier, avait fermé la porte et s'était allongé par terre pour attendre), ils avaient réaménagé la maison, de telle sorte qu'à sa visite suivante il découvrit que la chambre d'amis avait été installée au rez-de-chaussée, dans la pièce qui se trouvait derrière la cuisine et servait auparavant de bureau à Harold, et que la table de travail de ce dernier, son fauteuil et ses livres avaient été transférés au premier.

Pourtant, même après tout cela, une part de lui s'attendait encore à ce qu'advienne le jour où il se retrouverait devant une porte dont il chercherait à tourner la poignée, en vain. Ce qui ne le dérangeait pas nécessairement : évoluer dans un espace où rien ne semblait lui être interdit, où tout lui était offert sans qu'on lui demande rien en retour avait quelque chose d'effrayant, d'anxiogène. Il essayait de leur donner ce qu'il pouvait ; il avait conscience que c'était peu. Et ce que Harold lui apportait si facilement – des réponses, de l'affection –, il n'était pas en mesure de le lui rendre.

Un jour, alors qu'il les connaissait depuis sept ans, il se trouvait chez eux. C'était l'anniversaire de Julia ; elle célébrait ses cinquante et un ans et elle avait décidé, parce qu'elle était à une conférence à Oslo au moment de ses cinquante ans, de profiter de l'occasion pour organiser une grande fête. Harold et lui rangeaient le salon – ou, plutôt, c'était lui qui rangeait, tandis que Harold piochait des livres au hasard dans la bibliothèque et lui racontait comment il avait acquis chacun des volumes ou bien les ouvrait à la page de garde pour voir les noms d'autres personnes qui y étaient inscrits, dont un exemplaire du *Léopard* où il lut les mots suivants : « Appartient à Laurence V. Raleigh. Ne pas prendre. Harold Stein, cela s'adresse à toi !!! »

Il avait menacé de le dénoncer à Laurence, et Harold l'avait menacé à son tour :

– Tu n'as pas intérêt, Jude, ou sinon…

– Sinon, quoi ?

– Sinon… ça ! avait répondu Harold en lui sautant dessus – et avant de se rendre compte que celui-ci ne faisait que jouer, il avait bondi en arrière si brusquement, se tordant le corps pour éviter son contact, qu'il avait heurté

la bibliothèque et renversé une tasse bosselée en céramique, œuvre de Jacob, le fils de Harold, qui, en atterrissant, s'était brisée net en trois morceaux.

Harold avait alors reculé d'un pas, puis un silence soudain et terrible s'était abattu et il avait failli se mettre à pleurer.

– Harold, dit-il tout en s'accroupissant et se mettant à ramasser les morceaux. Désolé, je suis vraiment désolé. S'il te plaît, pardonne-moi.

Il aurait voulu se frapper contre le sol ; il savait que c'était la dernière chose que Jacob avait fabriquée pour Harold avant de tomber malade. Au-dessus de lui, seule la respiration de Harold lui parvenait.

– Harold, s'il te plaît, pardonne-moi, répéta-t-il en plaçant les morceaux dans sa paume. Je pense que je devrais pouvoir réparer la… arranger les…

Il ne pouvait pas détacher les yeux de la tasse, de son vernis épais et brillant.

Il sentit Harold s'accroupir à ses côtés.

– Jude, fit-il, il n'y a pas de mal, c'était un accident – sa voix était très calme. Donne-moi les morceaux, ajouta-t-il, mais avec gentillesse, d'un ton dépourvu de colère.

Il les lui donna.

– Je peux partir, suggéra-t-il.

– Mais il n'est pas question que tu t'en ailles, lui répondit Harold. C'est rien, Jude.

– Mais c'était la tasse de Jacob, s'entendit-il répliquer.

– Oui, dit Harold. Et ça l'est toujours – il se redressa. Regarde-moi, Jude, continua-t-il – et il finit par lever les yeux. C'est rien. Viens – et Harold lui tendit la main pour l'aider à se relever, et il la prit.

Il aurait alors aimé hurler que pour lui rendre la pareille, après tout ce que Harold avait fait pour lui, il n'avait réussi qu'à détruire un objet précieux, fabriqué par la personne qui lui était la plus chère.

Harold monta dans son bureau, les morceaux de la tasse dans la main, et il termina de ranger en silence, tandis que la journée ensoleillée virait à la grisaille. Lorsque Julia rentra, il s'attendait à ce que Harold lui parle de sa stupidité et de sa maladresse, mais il n'en fit rien. Ce soir-là, au cours du dîner, Harold se montra égal à lui-même, mais de retour à Lispenard Street, il lui écrivit une véritable lettre, dans les formes, et la lui envoya.

Et quelques jours plus tard, il reçut une réponse, également sous la forme d'une véritable lettre, qu'il conserverait jusqu'à la fin de sa vie.

« Cher Jude, écrivait Harold, merci pour ton magnifique mot (même s'il n'était pas nécessaire). Tout dedans me ravit. Tu as raison ; cette tasse m'est très précieuse. Mais tu m'es encore plus cher. Alors, s'il te plaît, cesse de te torturer.

Si j'étais une personne différente de celle que je suis, je pourrais dire que cet incident constitue une métaphore de l'existence en général : certaines choses se cassent, et parfois elles sont réparables, mais dans la plupart des cas, on se rend compte que, quel que soit ce qui se retrouve endommagé, la vie fait en sorte d'en compenser la perte, parfois de manière merveilleuse.

En réalité, je suis peut-être l'une de ces personnes après tout.

Amitiés, Harold. »

*

Il n'y avait pas si longtemps – bien qu'il sût déjà que ce ne serait pas le cas, malgré ce qu'Andy lui disait depuis ses dix-sept ans – il conservait encore le ferme petit espoir d'une amélioration. Les jours où cela allait particulièrement mal, il se répétait les mots du chirurgien de Philadelphie – « la colonne vertébrale a de merveilleuses capacités de récupération » – presque comme une litanie. Quelques années après avoir rencontré Andy, alors qu'il était en droit, il avait finalement trouvé le courage de lui suggérer cette possibilité, avait itéré à voix haute la prédiction qu'il avait chérie et à laquelle il s'était accroché, espérant qu'Andy opinerait et déclarerait : « C'est parfaitement exact. Il faut juste se montrer patient. »

Mais Andy avait émis un grognement.

– C'est vraiment ce qu'il t'a dit ? demanda-t-il. Cela ne va pas s'arranger, Jude ; avec l'âge, cela ne fera qu'empirer.

Andy examinait sa cheville tout en parlant et retirant à l'aide d'une pince à épiler les bouts de chair morte d'une plaie qu'il avait développée, lorsque soudain Andy s'immobilisa et, bien qu'il ne pût voir son visage, il devina son chagrin.

– Je suis désolé, Jude – dit-il en relevant la tête et maintenant son pied au creux de sa main. Je suis désolé de ne pas pouvoir te dire autre chose – et devant son silence, Andy poussa un soupir. Tu es fâché.

Il l'était, évidemment.

– Ça va, parvint-il à dire, mais il lui fut impossible de regarder Andy.

– Je suis désolé, Jude, répéta Andy doucement.

Ce dernier avait deux *modus operandi*, même à l'époque : brusque et doux, et il avait souvent pu expérimenter les deux, parfois dans le cadre d'un seul rendez-vous.

– Mais il y a une chose que je peux te promettre, ajouta-t-il en se remettant à traiter sa cheville, je serai toujours là pour m'occuper de toi.

Et il l'avait toujours été. De toutes les personnes qu'il avait dans sa vie, Andy était en un certain sens celui qui en savait le plus sur lui : il était le seul à l'avoir jamais vu nu depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, le seul à avoir une connaissance intime de chaque recoin de son corps. Andy était interne des hôpitaux quand ils avaient fait connaissance, puis il était resté à Boston pour poursuivre son clinicat et devenir chef de clinique, après quoi tous les deux s'étaient installés à New York à quelques mois d'intervalle. Il était chirurgien orthopédique, mais il le soignait pour n'importe quoi, du rhume de poitrine à ses problèmes de dos et de jambes.

– Waouh – avait dit Andy d'un ton sec dans sa salle d'examen un jour où il s'exerçait à lui faire évacuer ses glaires (cela avait eu lieu le printemps précédent, peu de temps avant qu'il ne fête ses vingt-neuf ans, alors qu'une épidémie de bronchite s'était infiltrée au bureau) –, je suis tellement content de m'être spécialisé en orthopédie. C'est vraiment un très bon exercice pour moi. Exactement ce que je pensais faire de ma formation.

Il s'était mis à rire, mais à ce moment-là sa toux repartit et Andy lui tapa brutalement dans le dos.

– Peut-être que, si quelqu'un me recommandait un vrai généraliste, je n'aurais pas à aller voir un chiropracteur pour tous mes problèmes médicaux, répliqua-t-il.

– Hum, fit Andy. Tu sais, peut-être que tu devrais réellement commencer à consulter un généraliste. Dieu sait que ça me ferait gagner un paquet de temps, et une flopée de maux de tête aussi.

Mais jamais il ne serait allé consulter un autre médecin, et il pensait – même s'ils n'en avaient jamais discuté – qu'Andy ne l'aurait pas souhaité non plus.

Par rapport à tout ce qu'Andy savait de lui, il en savait très peu sur Andy. Il savait qu'ils avaient fait leurs études de premier cycle dans la même université, qu'Andy avait dix ans de plus que lui, que le père d'Andy était indien du Gujarat et sa mère originaire du pays de Galles, et qu'il avait grandi dans l'Ohio. Trois années plus tôt, Andy s'était marié et, à sa surprise, il avait été invité aux célébrations, une modeste cérémonie qui s'était tenue chez les beaux-parents d'Andy dans leur appartement du nord-ouest de Manhattan. Il s'était fait accompagner par Willem et avait été encore plus surpris quand la nouvelle épouse d'Andy, Jane, l'avait subitement étreint dans ses bras au moment des présentations et s'était écriée :

– Le fameux Jude St. Francis ! J'ai tellement entendu parler de vous !

– Oh, vraiment, avait-il répondu, son esprit assailli par la peur, comme par une nuée de chauves-souris battant des ailes.

– Rien de ce genre, avait répliqué Jane en souriant (elle aussi était médecin : gynécologue). Mais il vous adore, Jude ; je suis contente que vous soyez venu.

Il avait également rencontré les parents d'Andy et, à la fin de la soirée, Andy lui avait passé le bras autour du cou et lui avait déposé un gros baiser gêné sur la joue, ce qu'il faisait maintenant à chaque fois qu'ils se voyaient. Andy avait toujours l'air embarrassé quand il le faisait mais aussi comme contraint de continuer à le faire, ce qu'il trouvait à la fois amusant et touchant.

Il appréciait Andy à de nombreux égards, mais ce qu'il appréciait le plus chez lui était son imperturbabilité. Après leur rencontre, après qu'Andy eut rendu difficile le fait de ne pas continuer à le consulter en débarquant à Hood Hall et frappant à leur porte après qu'il eut manqué deux rendez-vous de suivi (il n'avait pas oublié ; il avait simplement décidé de ne pas y aller) et ignoré trois coups de téléphone et quatre mails, il s'était résigné à l'idée que ce n'était peut-être pas plus mal d'avoir un médecin – cela paraissait, après tout, inévitable – et qu'il pourrait peut-être accorder sa confiance à Andy. La troisième fois qu'ils se virent, Andy lui demanda de lui raconter

son histoire et nota les faits, du moins ceux dont il voulut bien lui parler, sans commentaire ni réaction.

Et en effet, ce ne fut que des années plus tard – il y avait un peu moins de quatre ans – qu'Andy avait directement mentionné son enfance. Cela s'était produit lors de leur première grosse dispute. Ils avaient eu quelques accrochages avant, bien sûr, ainsi que des désaccords, et, une ou deux fois par an, Andy lui servait un long sermon (il consultait celui-ci toutes les six semaines – plus fréquemment, cependant, ces derniers temps – et pouvait toujours prédire laquelle de ces consultations se transformerait en Rendez-vous du Sermon par le laconisme avec lequel Andy l'accueillait et menait son examen), sermon qui portait sur ce qu'Andy considérait comme son déconcertant et exaspérant refus de prendre correctement soin de lui-même, sa frustrante résistance à aller voir un psychothérapeute et son étrange réticence à se faire prescrire des analgésiques qui amélioreraient sans doute sa qualité de vie.

Leur dispute concernait ce qu'Andy jugeait rétroactivement comme une tentative de suicide ratée. C'était juste avant le soir du Nouvel An, et il s'était entaillé le bras et coupé trop près d'une veine, ce qui avait conduit à une situation extrêmement délicate et pleine de sang dans laquelle il avait été obligé d'impliquer Willem. Dans la salle d'examen ce soir-là, Andy avait refusé de lui adresser la parole tant il était en colère et avait de fait marmonné dans sa barbe tout le temps où il cousait les points de suture, chacun d'eux aussi soigné et minuscule que s'il exécutait une broderie.

Avant même qu'Andy ouvre la bouche lors de la consultation suivante, il s'aperçut qu'il était furieux. Il avait pensé en réalité ne pas aller du tout à la visite de suivi, sauf qu'il savait que, s'il ne se présentait pas, Andy continuerait simplement de l'appeler – ou, pire, d'appeler Willem, ou, pire encore, Harold – jusqu'à ce qu'il vienne.

« Je devrais te faire hospitaliser, putain » furent les premiers mots d'Andy, suivis de : « Qu'est-ce que je peux être con, putain. »

– Je crois que ta réaction est exagérée, commença-t-il, mais Andy l'ignora.

– Il se trouve que je ne crois pas que tu aies essayé de te suicider, ou je t'aurais fait commettre d'office si vite que tu en aurais la tête qui tourne, dit-il. C'est seulement que, statistiquement, quelqu'un qui se scarifie autant que toi, et depuis si longtemps, se trouve moins en danger imminent de se

tuer que quelqu'un qui s'automutile de manière moins constante – Andy aimait bien les statistiques et il le soupçonnait parfois de les inventer. Mais, Jude, c'est de la folie, et cette fois tu es passé beaucoup trop près. Ou tu commences immédiatement à voir un psy ou je te fais hospitaliser.

– Tu ne peux pas faire ça, avait-il rétorqué, furieux lui aussi maintenant, même s'il savait qu'Andy en avait les moyens – il avait vérifié les lois portant sur les internements forcés dans l'État de New York, et elles ne jouaient pas en sa faveur.

– Tu sais très bien que je peux, avait répliqué Andy.

À ce stade, ce dernier s'était presque mis à crier. Leurs rendez-vous avaient toujours lieu après les heures de consultation, parce qu'ils continuaient parfois à bavarder si Andy avait le temps et était de bonne humeur.

– Je te poursuivrai en justice, dit-il grotesquement.

Et Andy lui répondit en hurlant :

– Vas-y, je t'en prie ! Tu te rends compte dans quelle merde on est, Jude ? Est-ce que tu as la moindre idée de la position dans laquelle tu me mets ?

– Ne t'inquiète pas, répondit-il avec sarcasme, je n'ai pas de famille. Personne ne te poursuivra pour homicide involontaire.

Andy avait alors reculé d'un pas comme s'il s'apprêtait à le frapper.

– Comment peux-tu oser ? avait-il dit lentement. Tu sais bien que ce n'est pas ce que je voulais dire.

Et il le savait, évidemment. Pourtant, il déclara :

– N'importe. Je m'en vais.

Il se laissa glisser de la table d'examen (heureusement, il ne s'était pas déshabillé ; Andy s'était mis à le sermonner avant qu'il n'en ait eu le temps) et tenta de quitter la pièce, même si à son allure cela n'avait rien de très spectaculaire et qu'Andy le rattrapa vite pour lui bloquer le passage.

– Jude, dit-il, dans l'un de ses changements d'humeur soudains, je sais que tu ne veux pas aller voir un psychothérapeute. Mais cela devient inquiétant – il prit une inspiration. Est-ce que tu as jamais parlé à quelqu'un de ce qui t'est arrivé quand tu étais gosse ?

– Ça n'a absolument rien à voir, répliqua-t-il, sentant un froid monter en lui.

Andy n'avait jamais fait allusion à ce qu'il lui avait raconté, et en cet instant il se sentit trahi qu'il l'eût fait.

– Bon sang mais c’est bien sûr ! s’était exclamé Andy – et la flagrante théâtralité de la phrase (qui prononçait jamais une telle phrase, à part au cinéma ?) le fit sourire malgré lui et, Andy, prenant son sourire pour de la moquerie, changea de nouveau de cap. Il y a un côté incroyablement arrogant dans ton obstination, Jude, continua-t-il. Ton refus complet d’écouter qui que ce soit pour tout ce qui s’agit de ta santé ou ton bien-être est soit un cas pathologique d’autodestruction, soit une manière de nous dire à tous d’aller nous faire foutre.

Ces paroles le blessèrent.

– Et il y a un côté incroyablement manipulateur de ta part quand tu menaces de me « commettre d’office » dès que je ne suis pas d’accord avec toi, et surtout dans ce cas où je t’ai dit explicitement qu’il s’agissait d’un accident, lança-t-il en réponse à son ami. Andy, je t’apprécie, vraiment. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Mais je suis un adulte, et tu ne peux pas me dicter ce que je dois ou ne dois pas faire.

– Tu sais quoi, Jude ? avait demandé Andy en criant de nouveau. Tu as raison. Je ne peux pas te dicter tes décisions. Mais je ne suis pas obligé de les accepter non plus. Trouve-toi un autre con qui voudra bien être ton médecin. Moi, j’arrête.

– Très bien, avait-il répondu d’un ton cassant – et il était parti.

Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi en colère vis-à-vis de lui-même. De nombreuses choses le mettaient en colère – l’injustice en général, l’incompétence, les metteurs en scène qui ne confiaient pas à Willem un rôle qu’il désirait – mais il se fâchait rarement contre ce qui lui arrivait ou lui était arrivé : il essayait de ne pas broyer du noir sur ses souffrances, passées et présentes, celles-ci ne constituaient pas des questions auxquelles il passait ses journées à trouver un sens. Il avait déjà conscience de la raison pour laquelle elles s’étaient produites : parce qu’il les avait méritées.

Mais il savait que sa colère n’était pas justifiée. Et il avait beau déplorer sa dépendance à l’égard d’Andy, il lui était en même temps reconnaissant et se rendait compte qu’Andy trouvait son comportement illogique. Mais le travail d’Andy consistait à faire en sorte que les gens aillent mieux : Andy le regardait comme lui voyait une loi fiscale mutilée, comme quelque chose à démêler et à réparer – que ce dernier pense ou ne pense pas que cette chose soit réparable ou non était presque fortuit. Ce à quoi il tentait en réalité de remédier (les cicatrices qui lui bosselaient le dos, conférant à

celui-ci l’allure d’une topographie hideuse et contre nature, et lui étiraient la peau, la rendant aussi reluisante et tendue que celle d’un canard rôti, constituaient la raison pour laquelle il essayait de mettre de l’argent de côté) ne recevrait pas, il le savait, l’approbation d’Andy.

– Jude, dirait Andy, s’il venait à apprendre ses projets, je te promets que ça ne marchera pas, et tu auras gâché tout cet argent. Ne fais pas ça.

– Mais elles sont affreuses, marmonnerait-il.

– Non, Jude, répondrait Andy. Je te jure que ce n’est pas vrai.

(De toute façon il n’avait pas l’intention d’en parler à Andy, aussi n’aurait-il jamais besoin d’avoir cette conversation avec lui.)

Les jours passèrent et il n’appela pas Andy, et Andy ne l’appela pas non plus. Comme une forme de punition, son poignet l’élançait la nuit quand il essayait de dormir et, au travail, il le cognait rythmiquement sans en avoir conscience contre la tranche de son bureau quand il lisait, un mauvais tic qu’il avait depuis longtemps et dont il n’avait pas réussi à se débarrasser. Les points de suture s’étaient alors mis à suppurer du sang et il avait dû les nettoyer, malhabilement, dans le lavabo de la salle de bains.

– Qu’est-ce qui ne va pas ? lui demanda Willem un soir.

– Rien, lui répondit-il.

Il aurait pu, bien sûr, le dire à Willem, qui l’écouterait et émettrait un « Hum » tout willémien, mais il savait que ce dernier tomberait d’accord avec Andy.

Une semaine après leur dispute, il rentra à Lispenard Street (c’était un dimanche et il s’était promené dans l’ouest de Chelsea) et aperçut Andy qui l’attendait sur les marches de leur perron.

Il fut surpris de le voir.

– Salut, dit-il.

– Salut, avait répondu Andy – ils se tinrent là sans bouger. Je n’étais pas sûr que tu me répondrais au téléphone.

– Évidemment je t’aurais pris.

– Écoute, dit Andy. Je suis désolé.

– Moi aussi, je suis désolé, Andy.

– Mais je pense vraiment que tu devrais voir quelqu’un.

– Je sais que tu le penses.

Et d’une certaine façon, ils réussirent à en rester là : un fragile cessez-le-feu mutuel et insatisfaisant, le psychothérapeute constituant entre eux la vaste zone grise de démilitarisation. Le compromis (même si la façon dont ils étaient parvenus à un tel accord lui semblait aujourd’hui peu claire) consistait à ce qu’à la fin de chaque visite il devait montrer ses bras à Andy et celui-ci les examinait pour voir s’il y trouvait de nouvelles entailles. À chaque fois qu’il en découvrait une, il la consignait dans son dossier. Il ne savait jamais ce qui pouvait provoquer un nouvel éclat de la part d’Andy : parfois il repérait de nombreuses nouvelles entailles et se contentait d’émettre un grognement et de les noter, d’autres fois il n’y en avait que quelques-unes et Andy s’énervait quand même.

– Tu t’es complètement foutu les bras en l’air, tu sais ça, non ? lui demandait-il.

Mais il ne répondait rien et ignorait le sermon d’Andy. Une part de lui comprenait que ne pas laisser Andy faire son travail – qui, après tout, consistait à le soigner – témoignait d’un manque de respect et constituait dans une certaine mesure une manière de le tourner en dérision dans son propre cabinet. Les décomptes d’Andy (par moments il avait envie de lui demander s’il obtiendrait un prix au bout d’un certain nombre, mais il savait que cela le mettrait en colère) lui permettaient au moins de prétendre gérer la situation, même si elle lui échappait : une accumulation de données pour compenser un tant soit peu l’absence de traitement.

Et puis, deux ans plus tard, une nouvelle plaie s’était ouverte sur sa jambe gauche, celle qui lui avait toujours causé le plus d’ennuis, et ses mutilations se virent reléguées au second plan face au problème plus urgent que sa jambe posait. Il avait développé une première de ces plaies moins d’un an après l’accident, et elle avait rapidement guéri.

– Mais ce ne sera pas la dernière, avait prévenu le chirurgien de Philadelphie. Avec un accident comme le vôtre, tout – le système vasculaire, le système dermique – a été si compromis que vous devez vous attendre à développer ce type de plaies de temps à autre.

C’était la onzième, aussi en connaissait-il les symptômes, mais malgré cela il ne devait jamais savoir quelle en était la cause à chaque fois (une piqûre d’insecte ? Une éraflure contre l’arête d’un meuble de rangement en métal ? Il s’agissait toujours d’une raison parfaitement dérisoire, mais qui avait tout de même la capacité de lui déchirer la peau comme si celle-ci

était de papier) ni cesser d'en éprouver du dégoût : la suppuration, l'odeur nauséabonde de poisson, la petite ouverture, telle la bouche d'un fœtus qui apparaîtrait et cracherait des bulles de fluides visqueux et non identifiables. Être affligé d'une lésion qui refusait de se refermer, que rien ne parvenait à refermer avait quelque chose de monstrueux, le type d'horreurs qui figurait dans les films ou les mythes. Il se mit à aller voir Andy tous les vendredis soir pour que celui-ci puisse débrider la plaie, la nettoyer, retirer les tissus nécrosés et examiner la zone alentour à la recherche de nouvel épiderme, retenant pendant tout ce temps sa respiration et s'agrippant au rebord de la table pour s'empêcher de hurler.

– Il faut que tu me dises quand c'est douloureux, Jude, avait dit Andy, tandis que celui-ci respirait fort, suait et comptait dans sa tête. C'est une bonne chose si tu peux sentir ça, pas une mauvaise. Cela veut dire que les nerfs sont toujours vivants et continuent de fonctionner comme ils sont censés le faire.

– Ça fait mal, parvint-il à répondre d'une voix étranglée.

– Sur une échelle de zéro à dix ?

– Sept. Huit.

– Je suis désolé, répondit Andy. J'ai presque fini, promis. Encore cinq minutes.

Il ferma les yeux et compta jusqu'à trois cents, se forçant à le faire lentement.

Quand c'était terminé, il se redressait et Andy s'asseyait avec lui et lui donnait une boisson : un soda, quelque chose de sucré, et il sentait la pièce devenir plus distincte autour de lui, le flou se dissipant à chaque battement de cils.

– Doucement, disait Andy, ou tu vas te sentir mal.

Il regardait Andy panser la plaie – ce dernier se montrait toujours d'un calme olympien lorsqu'il suturait, cousait ou bandait une lésion – et, dans ces instants-là, il avait l'impression d'être si vulnérable et faible qu'il aurait accepté tout ce qu'Andy aurait pu suggérer.

– Tu ne vas pas t'entailler les jambes, disait Andy, d'un ton plus affirmé qu'interrogateur.

– Non.

– Parce que ce serait trop cinglé, même pour toi.

– Je sais.

– Ton anatomie est en si mauvais état que cela s’infecterait vraiment.

– Andy. Je *sais*.

Il avait, à divers moments, soupçonné Andy de parler à ses amis derrière son dos, et il y avait des fois où ils employaient un langage et des tours de phrase typiques d’Andy ; même quatre ans après ce que ce dernier s’était mis à appeler « L’Incident », il suspectait Willem de fouiller dans la corbeille de la salle de bains le matin, si bien qu’il avait dû prendre des mesures de précaution supplémentaires pour se débarrasser de ses lames de rasoir, les emballant dans des mouchoirs en papier et du chatterton puis les jetant dans des poubelles en allant au travail. « Ta bande », comme Andy les désignait : « Qu’est-ce que ta bande et toi avez fait ces derniers temps ? » (quand il était de bonne humeur) et « Je vais dire à ta putain de bande de garder un œil sur toi » (quand il ne l’était pas).

– T’as pas intérêt, Andy, répondait-il. Et puis, ça ne relève pas de leur responsabilité.

– Bien sûr que si, rétorquait Andy.

Ils ne s’accordaient pas sur cette question, comme sur d’autres.

Mais cette plaie, apparue il y avait maintenant plus de vingt mois, n’était toujours pas guérie. Ou plutôt, elle avait guéri, puis s’était rouverte, s’était refermée, jusqu’à ce vendredi où il s’était réveillé et, sentant quelque chose d’humide et de gluant sur sa jambe – au bas de son mollet, juste au-dessus de la cheville –, avait su qu’elle avait de nouveau craqué. Il n’avait pas encore appelé Andy – il s’en occuperait lundi – et, craignant que ce soit sa dernière promenade pour un certain temps, il avait jugé important d’aller marcher.

Il se trouvait sur Madison Avenue, au croisement de la Soixante-Quinzième Rue, tout près du cabinet d’Andy, et sa jambe le faisait tellement souffrir qu’il se dirigea vers l’ouest, jusqu’à la Cinquième Avenue, et s’installa sur l’un des bancs qui longeaient Central Park. Aussitôt assis, il ressentit ce tournis familier, cette nausée qui lui soulevait l’estomac, si bien qu’il se pencha en avant et attendit que le trottoir redevienne un trottoir pour pouvoir se relever. Il éprouva pendant ces quelques minutes la trahison de son corps et songea à quel point son refus d’admettre que celui-ci le trahirait constamment constituait parfois le combat central et le calvaire de son existence, combien il ne pouvait rien attendre de ce corps et pourtant était forcé de le maintenir en état de marche. Tant de temps, le sien et celui

d’Andy, passé à essayer de réparer l’irréparable, à essayer de réparer ce qui aurait dû finir en morceaux calcinés sur un tas de ferraille des années plus tôt. Et pour quoi ? Son esprit, supposait-il. Mais il y avait – comme Andy aurait pu le dire – quelque chose d’incroyablement arrogant à penser ainsi, comme s’il gardait un vieux tacot parce qu’il était sentimentalement attaché à son système audio.

Si j’avance juste de quelques pâtés de maisons, je peux être à son cabinet, pensa-t-il, mais il n’aurait jamais osé. On était dimanche. Andy méritait un peu de répit, et puis, ce n’était pas la première fois qu’il ressentait ce type de douleur.

Il attendit quelques minutes supplémentaires et, dans un gros effort, se remit sur ses pieds, avant de retomber sur le banc. Finalement, il parvint à se tenir debout pour de bon. Il n’était pas encore prêt, mais il pouvait s’imaginer faire quelques pas jusqu’au bord du trottoir, lever le bras pour héler un taxi, reposer sa tête contre le dossier de la banquette en skaï noir. Il compterait le nombre de pas que cela lui demanderait, de même qu’il compterait les pas qu’il lui faudrait pour aller du taxi à son immeuble, de l’ascenseur à l’appartement et de la porte d’entrée à sa chambre. Quand il avait réappris à marcher pour la troisième fois – après qu’on lui eut retiré ses broches –, c’était Andy, qui avait donné des instructions à la kinésithérapeute (elle n’était pas très contente, mais avait suivi ses conseils), c’était lui aussi qui, comme Ana quatre ans plus tôt, l’avait regardé parcourir sans assistance une distance de trois mètres, puis de six, puis de quinze, puis de trente. Sa démarche même – lever la jambe gauche pour dessiner un angle à quatre-vingt-dix degrés avec le sol, espace négatif en forme de rectangle, la jambe droite restant plantée en arrière – était l’œuvre d’Andy qui l’avait contraint à s’exercer pendant des heures jusqu’à ce qu’il puisse y parvenir seul. C’était Andy, encore, qui lui avait dit qu’il devrait pouvoir marcher sans canne et, s’il finit par y arriver, ce fut grâce à Andy.

Il ne restait que quelques heures avant lundi, pensa-t-il tandis qu’il luttait pour rester debout, et Andy le recevrait comme toujours, même s’il était très occupé.

– Tu t’es aperçu quand la plaie s’était rouverte ? lui demanderait Andy, la tapotant doucement à l’aide d’un morceau de gaze.

– Vendredi, répondrait-il.

– Pourquoi tu ne m’as pas appelé à ce moment-là, Jude ? dirait Andy avec irritation. Bon dieu, j’espère en tout cas que tu as renoncé à ta stupide promenade.

– Oui, évidemment, répliquerait-il, mais Andy ne le croirait pas.

Il se demandait parfois s’il ne se réduisait pas aux yeux d’Andy à un tas de virus et de dysfonctionnements. Si on les lui retirait, qui était-il ? Si Andy ne devait pas le soigner, s’intéresserait-il toujours à lui ? S’il apparaissait un jour magiquement guéri, marchant d’une foulée aussi aisée que celle de Willem et se comportant de manière aussi décontractée que JB, qui pouvait s’incliner dans son fauteuil et laisser sa chemise se relever sur ses hanches sans aucune gêne, ou bien s’il possédait les longs bras de Malcolm, avec leur peau à l’intérieur aussi douce qu’un glaçage, que serait-il pour Andy ? Que serait-il pour chacun d’entre eux ? L’aimeraient-ils moins ? Plus ? Ou bien découvrirait-il – comme il le redoutait souvent – que ce qu’il considérait comme de l’amitié n’était en fait motivé que par leur pitié pour lui ? Dans quelle mesure sa personne était-elle inextricable de ce qu’il ne pouvait pas faire ? Qui aurait-il été, qui serait-il sans les cicatrices, les entailles, les maux, les lésions, les fractures, les infections, les attelles, les sécrétions ?

Évidemment, il ne le saurait jamais. Six mois plus tôt, ils avaient réussi à contrôler la plaie et Andy l’avait examinée et réexaminée avant d’émettre une série d’avertissements au cas où elle devait se rouvrir.

Il n’avait écouté que d’une oreille. Il se sentait léger ce jour-là pour une raison inconnue, mais Andy était bougon et, en plus d’un sermon à propos de sa jambe, il avait aussi dû en endurer un autre au sujet de ses entailles (trop nombreuses, considérait Andy) et de son apparence générale (trop maigre, considérait Andy).

Il avait admiré sa jambe, la faisant pivoter et observant l’endroit où la lésion s’était enfin refermée, pendant qu’Andy parlait sans discontinuer.

– Tu m’écoutes, Jude ? avait-il finalement demandé.

– Elle a l’air guérie, avait-il dit à Andy, ne lui répondant pas, mais cherchant à ce qu’il le rassure. Non ?

Andy avait soupiré.

– Elle a l’air… – Andy s’était interrompu alors et avait gardé le silence. Il avait relevé la tête et l’avait vu fermer les yeux, comme s’il se refocalisait, puis les rouvrir. Elle a l’air guérie, Jude, avait-il répondu à voix basse. Oui.

Il avait à ce moment-là ressenti une immense vague de gratitude le submerger, parce qu'il savait qu'Andy ne considérait pas et ne considérerait jamais la plaie comme guérie. Pour Andy, son corps était un terrain assailli d'horreurs, auquel l'un et l'autre devaient accorder leur constante attention. Il se rendait compte qu'Andy le trouvait autodestructeur, ou délirant, ou bien dans le déni.

Mais ce qu'Andy ne comprit jamais à propos de lui était la chose suivante : il était un optimiste. Chaque mois, chaque semaine, il décidait d'ouvrir les yeux, de vivre une nouvelle journée dans ce monde. Il s'y astreignait quand il se sentait si affreusement mal que parfois la douleur semblait le transporter dans un état autre, où tout, même le passé qu'il tentait avec tant de peine d'oublier, paraissait s'estomper en un lavis de gris. Il s'y obligeait quand ses souvenirs l'empêchaient de penser à quoi que ce soit d'autre, quand se rattacher à son existence actuelle, s'empêcher de bouillir de désespoir et de honte exigeait un véritable effort, une véritable concentration. Il s'y contraignait quand il était épuisé d'essayer, quand se réveiller et se mettre debout requérait tant d'énergie qu'il lui fallait réfléchir allongé dans son lit aux raisons de se lever et de réessayer, quand il aurait été beaucoup plus simple d'aller dans la salle de bains, de décoller de leur cachette, sous le lavabo, les sacs en plastique contenant ses compresses de coton, ses lames de rasoir, ses lingettes imbibées d'alcool et ses pansements et de rendre les armes, tout simplement. Ces jours-là étaient de vrais mauvais jours.

Il avait commis une véritable erreur la veille du Nouvel An, lorsque, assis dans la salle de bains, il s'était entaillé le bras : il était encore à moitié endormi ; il ne se montrait d'habitude jamais aussi imprudent. Mais quand il se rendit compte de son geste, il passa une, puis deux minutes – il les avait comptées – à se demander sincèrement ce qu'il allait faire, alors que rester là et laisser cet accident parvenir à sa conclusion naturelle paraissait plus facile que de prendre lui-même une décision, qui le dépasserait et devrait inclure Willem, et Andy, et des jours et des mois de conséquences.

Il ne savait pas ce qui, finalement, l'avait poussé à arracher sa serviette de bain de sa barre et à en envelopper son bras, puis à se relever et à réveiller Willem. Mais chaque minute qui passait l'éloignait un peu plus de l'autre solution, les événements se succédant à une vitesse sur laquelle il n'avait aucune prise, et il regrettait cette année, juste après son accident,

avant qu'il ne rencontre Andy, quand tout semblait pouvoir s'améliorer et que son futur soi paraissait promis à un avenir limpide et brillant, quand il était si ignorant mais si empli d'espoir, si plein de foi, un jour, de voir ses aspirations se réaliser.

*

Avant New York, il y avait eu la fac de droit, et avant cela, l'université, et avant cela, Philadelphie, et la longue et lente traversée du pays, et avant cela, le Montana, et le centre pour garçons, et avant le Montana, le Sud-Ouest, et les chambres de motel, et les étendues de routes désertes et les heures passées en voiture. Et avant cela, le Dakota du Sud et le monastère. Et avant cela ? Un père et une mère, vraisemblablement. Ou simplement, de manière plus réaliste, un homme et une femme. Et puis, sans doute, une femme seule. Et puis lui.

C'était Frère Peter (qui lui enseignait les maths et lui rappelait toujours sa bonne fortune) qui lui avait raconté qu'on l'avait trouvé dans une poubelle.

« À l'intérieur d'un sac d'ordures, rempli de coquilles d'œuf, de vieilles feuilles de salade et de spaghettis poisseux ; et toi, lui dit Frère Peter. Dans l'allée derrière le magasin, tu vois lequel » – même s'il ne voyait pas, puisqu'il quittait rarement le monastère.

Plus tard, Frère Michael déclara que ce n'était pas la vérité. « On ne t'a pas trouvé à *l'intérieur* de la poubelle, lui précisa-t-il. Mais à *côté* de la poubelle. » Oui, concéda-t-il, il y avait bien un sac d'ordures, mais il avait été déposé dessus, pas dedans, et, de toute façon, qui savait ce qui se trouvait réellement dans ce sac, et qui s'en souciait ? C'étaient plus probablement des déchets qui provenaient du magasin : du carton et des mouchoirs en papier et des emballages de Twix et des paquets de chips.

« Il ne faut pas croire tout ce que Frère Peter raconte », lui répétait-il souvent, ainsi que : « Ne te laisse pas tenter par cette inclination à t'inventer des mythes sur ton sort » – comme il rétorquait à chaque fois qu'il demandait des détails sur la manière dont il s'était retrouvé à vivre au monastère. « Tu es arrivé, et tu es là maintenant ; tu devrais te concentrer sur ton avenir, et non sur le passé. »

Ils lui avaient créé un passé. Ils l'avaient trouvé nu, racontait Frère Peter (ou vêtu juste d'une couche, racontait Frère Michael), mais d'une manière ou d'une autre, ils présumaient qu'on l'avait laissé là pour que, comme ils le disaient, la nature lui fasse un sort, parce qu'on était à la mi-avril et qu'il gelait encore, et un nouveau-né n'aurait pas pu survivre longtemps à cette température. On avait dû le déposer à peine quelques minutes plus tôt, cela dit, parce qu'il était encore presque chaud quand ils l'avaient trouvé et que la neige n'avait pas encore recouvert les traces de pneus ni les empreintes de pas (des tennis de femme, probablement, trente-neuf de pointure) qui menaient à la poubelle puis en repartaient. Tout ce qu'il possédait – son nom, sa date de naissance (une estimation), son gîte, son existence même – leur était dû. Il devrait se montrer reconnaissant (ils ne lui demandaient pas de leur être reconnaissant ; ils lui demandaient d'être reconnaissant envers Dieu).

Il ne savait jamais quand ils répondraient et quand ils refuseraient de le faire. Une simple question (pleurait-il quand ils l'avaient découvert ? Y avait-il un mot ? Avaient-ils cherché à connaître l'identité des gens qui l'avaient abandonné ?) pouvait se voir écartée d'un revers de la main, rester sans éclaircissement ni explication, alors que d'autres, plus complexes, recevaient des réponses claires.

– L'État n'a trouvé personne pour t'accueillir – Frère Peter, de nouveau. On a donc décidé de te garder ici temporairement, et les mois sont devenus des années, et te voilà. Point. Maintenant, termine ces équations ; tu ne vas pas y passer la journée.

Mais pour quelle raison l'État n'avait-il pas pu lui trouver quelqu'un ? Théorie numéro un (la préférée de Frère Peter) : il existait simplement trop d'inconnues – son ethnicité, son ascendance, de possibles problèmes de santé congénitaux, et ainsi de suite. D'où venait-il ? Personne ne savait. Aucun des hôpitaux de la région n'avait enregistré une naissance récente qui correspondait à sa description. Et c'était un sujet d'inquiétude pour de potentiels tuteurs. Théorie numéro deux (celle de Frère Michael) : c'était une ville pauvre dans une région pauvre dans un État pauvre. Peu importait l'empathie des habitants – et il y en avait eu des témoignages, il ne devait jamais l'oublier –, accueillir un enfant supplémentaire dans une maisonnée était une tout autre affaire, surtout quand cette famille avait déjà tant de mal à joindre les deux bouts. Théorie numéro trois (celle de Père Gabriel) : il

était destiné à rester ici. Cela avait été la volonté de Dieu. Il était chez lui. Et maintenant il devait cesser de poser des questions.

Il existait également une quatrième théorie, invoquée par presque tous quand il se comportait mal : il était nuisible, et cela depuis le début. « Tu as dû faire quelque chose de très mal pour qu'on t'abandonne ainsi », avait l'habitude de lui dire Frère Peter après l'avoir frappé avec la planche, le réprimandant alors qu'il se tenait debout et s'excusait en sanglotant. « Tu pleurais peut-être tellement qu'ils ne pouvaient tout simplement plus le supporter. » Et ses sanglots redoublaient à la crainte que Frère Peter eût raison.

Malgré tout l'intérêt dont ils témoignaient pour l'Histoire, ils se montraient collectivement exaspérés lorsqu'il s'intéressait à la sienne propre, comme s'il s'entêtait dans une marotte particulièrement fatigante dont il traînait à se débarrasser en grandissant. Bientôt, il apprit à ne plus poser de questions, ou du moins pas directement, même s'il restait sur le qui-vive pour recueillir des bribes d'informations qui pouvaient lui parvenir dans des moments inopinés, et de sources improbables. Avec Frère Michael, il lut *Les Grandes Espérances* de Charles Dickens, et réussit à entraîner celui-ci dans une longue digression sur ce que la vie d'un orphelin pouvait être à Londres au dix-neuvième siècle, un lieu tout aussi étranger pour lui que la ville de Pierre, à une centaine de kilomètres de là. La leçon finit par se transformer en véritable exposé, comme il s'y attendait, mais grâce à celui-ci il put apprendre que, comme Pip, on l'aurait confié à un parent s'il en avait un et qu'on avait identifié ce dernier. Il n'en avait donc pas, clairement. Il était seul.

Son désir de possession représentait également une mauvaise habitude dont on devait le corriger. Il ne se rappelait pas quand il avait commencé à convoiter des choses qu'il pourrait posséder, des objets qui seraient à lui et à personne d'autre. « Aucun d'entre nous n'a de possession ici », lui disaient-ils, mais était-ce réellement vrai ? Il savait, par exemple, que Frère Peter avait un peigne en écaille, de la teinte de la sève d'un arbre fraîchement recueillie, et de la même légèreté, dont il était fier et à l'aide duquel il se peignait la moustache tous les matins. Un jour, le peigne disparut et Frère Peter avait interrompu sa leçon d'histoire avec Frère Matthew pour l'attraper par les épaules et le secouer, lui criant dessus qu'il avait volé le peigne et qu'il ferait mieux de le rendre s'il savait ce qui était

bon pour lui. (Père Gabriel avait plus tard retrouvé le peigne en question, qui avait glissé dans l'espace étroit entre le bureau du moine et le radiateur.) Quant à Frère Michael, il possédait une édition reliée originale des *Bostoniennes* de Henry James, qui présentait une tranche d'un vert soyeux à force d'usure et qu'il avait brandie un jour devant lui pour qu'il puisse en admirer la couverture (« Ne touche pas ! J'ai dit ne *touche* pas ! »). Même Frère Luke, son moine préféré, qui parlait rarement et ne le grondait jamais, avait un oiseau que tout le monde considérait comme sa propriété. Techniquement, dit Frère David, l'oiseau n'appartenait à personne, mais c'était Frère Luke qui l'avait trouvé, soigné et nourri, et c'était vers lui que l'oiseau volait, si bien que, si Luke le voulait, il pouvait l'avoir.

Frère Luke était en charge du jardin et de la serre du monastère et, dans les mois de temps clément, il l'aidait à de petites tâches. Il savait, pour avoir écouté de manière indiscrète les autres moines parler, que Frère Luke avait été un homme riche avant d'entrer au monastère. Mais quelque chose était arrivé, ou bien il avait fait quelque chose (il ne sut jamais clairement s'il s'agissait de l'un ou de l'autre) et, soit il avait perdu la majorité de sa fortune, soit il l'avait donnée, de sorte qu'il se trouvait là aujourd'hui, aussi démuni que les autres, même si l'argent de Frère Luke avait financé la serre et aidait à défrayer certaines des dépenses de fonctionnement du monastère. La façon dont les autres moines paraissaient éviter Luke la plupart du temps lui faisait penser qu'il était peut-être une mauvaise personne, bien que Frère Luke ne témoignât jamais de méchanceté, pas à son égard en tout cas.

Ce fut peu de temps après que Frère Peter l'eut accusé d'avoir volé son peigne qu'il commit réellement son premier larcin : un paquet de biscuits salés dérobé à la cuisine. Il passait devant un matin, en chemin vers la pièce qu'ils avaient réservée pour son enseignement, il n'y avait personne dans les parages et le paquet était posé sur le plan de travail, à portée de main, aussi s'en était-il saisi, impulsivement, et avait détalé en le fourrant sous sa tunique de laine rêche, version miniature de celle que portaient les moines. Il avait effectué un détour pour pouvoir le cacher sous son oreiller, arrivant en retard pour sa leçon avec Frère Matthew qui, en guise de punition, l'avait frappé à l'aide d'une branche de forsythia, mais l'existence secrète de ce paquet l'emplissait d'un sentiment doux et joyeux. Cette nuit-là, seul dans son lit, il mangea précautionneusement l'un des biscuits (qu'il n'apprécia même pas vraiment), le brisant avec ses dents en huit petits morceaux puis

laissant reposer chacun d'eux sur sa langue jusqu'à ce qu'il devienne mou et pâteux et qu'il l'avale d'un coup.

Après quoi, il se mit à voler de plus en plus. Il ne convoitait rien en particulier au monastère, rien qui vaille vraiment la peine de posséder, de sorte qu'il dérobait ce qui lui tombait sous la main, sans véritable préconception ou envie : de la nourriture quand il en trouvait ; un clinquant bouton noir qu'il aperçut par terre dans la chambre de Frère Michael lors de l'un de ses vagabondages d'après le petit-déjeuner ; un stylo sur le bureau de Père Gabriel dont il se saisit lorsque, au milieu de la leçon, celui-ci se retourna pour chercher un livre ; le peigne de Frère Peter (le seul larcin qu'il ait planifié, mais qui ne lui procura pas plus de frissons que les autres). Il vola des allumettes et des crayons et des morceaux de papier – de la camelote inutile, mais de la camelote qui appartenait à quelqu'un –, les enfonçant dans son sous-vêtement et retournant au pas de course à sa chambre pour les dissimuler sous son matelas, si fin qu'il en sentait chaque ressort sous son dos la nuit.

– Arrête de courir ou je vais devoir te donner une correction ! criait Frère Matthew quand il le surprenait en train de filer vers sa chambre.

– Oui, Frère, répondait-il, et il se forçait à ralentir le pas.

Ce fut le jour où il déroba sa prise la plus précieuse qu'on le pinça : le briquet en argent de Père Gabriel, subtilisé directement sur son bureau lorsque celui-ci avait dû interrompre le sermon qu'il lui faisait pour répondre au téléphone. L'instant où Père Gabriel avait détourné le regard vers l'appareil, il avait tendu le bras et empoigné le briquet, puis l'avait gardé au creux de sa paume, éprouvant le poids et la froideur de celui-ci, jusqu'à ce qu'on lui donnât congé. Une fois à l'extérieur du bureau du père, il l'avait enfoncé à la hâte dans son sous-vêtement et marchait le plus rapidement possible en direction de sa chambre quand, tournant un coin sans regarder, il se heurta de plein fouet à Frère Pavel. Avant que le moine pût lui crier dessus, il était tombé à la renverse et le briquet était tombé, rebondissant sur les dalles.

On l'avait battu, évidemment, on lui avait hurlé dessus et, en guise d'ultime punition, pensait-il, Père Gabriel l'avait convoqué dans son bureau et lui avait dit qu'il lui apprendrait à voler les affaires des autres. Il avait observé (sans comprendre mais si effrayé qu'il ne pouvait même pas pleurer) Père Gabriel placer son mouchoir plié contre l'embouchure d'une

bouteille d'huile d'olive, puis lui en enduire le dos de la main gauche. Alors Père Gabriel avait saisi son briquet – celui-là même qu'il avait volé – et lui avait tenu la main sous la flamme jusqu'à ce que l'endroit recouvert de gras prenne feu et que sa main tout entière soit enveloppée d'une lueur blanche et spectrale. Alors il s'était mis à hurler sans discontinuer, et le père le gifla pour le punir de ses hurlements.

– Arrête de brailler, avait-il crié. Cela t'apprendra. Tu n'oublieras jamais qu'on ne doit pas voler.

Lorsqu'il reprit conscience, il était de retour dans son lit, la main bandée. Toutes ses possessions avaient disparu : le fruit de ses larcins, évidemment, mais aussi les objets qu'il avait trouvés par lui-même – les cailloux et les plumes et les têtes de flèches, et le fossile que Frère Luke lui avait offert pour ses cinq ans, le premier cadeau qu'il ait jamais reçu.

Après cela, après qu'on l'eut attrapé, on l'obligea à se rendre dans le bureau de Père Gabriel tous les soirs et à retirer ses vêtements pour que le père puisse l'ausculter à l'intérieur et s'assurer qu'il n'y cachait rien en contrebande. Plus tard, quand la situation empira, il repenserait à ce paquet de biscuits salés : si seulement il ne l'avait pas volé. Si seulement il ne s'était pas mis dans un tel pétrin.

Ses accès de rage commencèrent après le début de ces auscultations du soir avec Père Gabriel, auxquelles s'ajoutèrent bientôt des auscultations de la mi-journée avec Frère Peter. Il se lançait dans des colères, se jetant contre les murs en pierre du monastère et criant le plus fort possible, frappant le dos de sa main blessée (qui, six mois plus tard, continuait parfois de lui faire mal, l'élançant de manière sourde et insistante) contre les angles durs et saillants des tables en bois, se cognant la nuque, les coudes, les joues – toutes les parties les plus douloureuses et tendres – contre le rebord de son bureau. Ces crises le prenaient jour et nuit, il ne pouvait pas les contrôler, il les sentait monter en lui comme du brouillard et s'abandonnait à elles, excité et dégoûté à la fois par les façons qu'avaient son corps et sa voix de se mouvoir, car il avait beau souffrir après coup, il savait que cela effrayait les moines qui craignaient sa colère, ses cris et sa puissance. Pour le corriger, ils prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, ils se mirent à garder un ceinturon accroché à un clou au mur de la salle de classe, ils enlevaient leurs sandales et lui cinglaient le derrière pendant si longtemps que le lendemain il ne pouvait même pas s'asseoir, ils l'appelaient

« monstre », ils prononçaient des vœux pour qu'il meure, ils lui disaient qu'ils auraient dû le laisser sur le sac d'ordures. Et il leur était reconnaissant de cela aussi, de l'aider à s'exténuer, parce qu'il était incapable de capturer la bête lui-même et avait besoin de leur assistance pour qu'elle batte en retraite, pour qu'elle rentre à reculons dans sa cage jusqu'à ce qu'elle se libère de nouveau.

Il commença à mouiller son lit et fut obligé de rendre visite au père plus fréquemment, pour des auscultations supplémentaires, et plus le père l'auscultait et plus il mouillait son lit. Le père, de son côté, se mit à lui rendre visite dans sa chambre la nuit, ainsi que Frère Peter et, plus tard, Frère Matthew, et les choses ne firent qu'empirer : ils le forçaient à dormir dans sa chemise de nuit trempée, l'obligeaient à la porter pendant la journée. Il avait conscience de puer terriblement, de puer l'urine et le sang, et il criait, poussait des colères, hurlait, interrompant les classes, renversant les livres des tables pour que les moines se voient contraints de le frapper aussitôt, la leçon abandonnée. Parfois on le battait suffisamment fort pour qu'il perde connaissance, ce qu'il commença à désirer : ce trou noir où le temps passait en son absence, où on lui faisait subir des choses mais il ne s'en rendait pas compte.

Parfois, ses rages étaient justifiées, même s'il était le seul à en connaître les raisons. Il se sentait sans cesse si sale, si souillé, comme si, à l'intérieur, il était une charpente pourrie, ressemblant à l'église condamnée qu'on l'avait emmené voir lors de l'une de ses rares sorties à l'extérieur du monastère : les poutres étaient mouchetées de moisissure, les chevrons désagrégés et vidés par les termites et des triangles de ciel blanc apparaissaient immodestement à travers le toit en ruine. Il avait appris l'existence des sangsues à l'occasion de l'une de ses leçons d'histoire, et sut que, de nombreuses années plus tôt, on pensait que celles-ci avaient le pouvoir de drainer le sang malsain d'une personne et d'accueillir bêtement et avidement la maladie dans leurs gros corps mous, aussi avait-il passé son heure de liberté – après les classes, mais avant les corvées – à patauger dans le ruisseau aux confins du terrain où se trouvait le monastère à la recherche de ses propres sangsues. Et finalement, lorsqu'on lui dit, tandis qu'il rentrait bredouille, qu'il n'y avait pas de sangsues dans ce ruisseau, il se mit à hurler, tant et tant que sa voix le déserta, et même alors il ne put s'arrêter, bien qu'il eût l'impression que sa gorge s'emplissait de sang chaud.

Une fois dans sa chambre, où Père Gabriel et Frère Peter l'avaient tous deux rejoint, il essaya de ne pas crier, ayant appris que plus il était calme plus vite les choses se terminaient, et, croyant apercevoir, passant devant le cadre de la porte aussi rapide qu'un papillon de nuit, la silhouette de Frère Luke, il se sentit humilié, même si le mot « humiliation » ne faisait pas encore partie de son vocabulaire. Si bien que le lendemain il avait profité de son heure de liberté pour se rendre dans le jardin de Frère Luke et arracher les fleurs de chacune des jonquilles, qu'il entassa ensuite devant la porte de la cabane de jardinier de Luke, leurs corolles cannelées pointant vers le ciel tels des becs ouverts.

Plus tard, lorsqu'il se retrouva de nouveau seul et s'employait à ses corvées, il avait éprouvé du regret et, la peine rendant ses bras lourds, il avait renversé le seau d'eau qu'il traînait d'un bout à l'autre de la pièce, si bien qu'il se jeta contre le sol et hurla de frustration et de remords.

Au dîner, il fut incapable de manger. Il chercha Luke des yeux, se demandant quand et comment il serait puni, et à quel moment il devrait demander pardon au moine. Mais il n'était pas là. Dans son anxiété, il fit tomber le pichet de lait en métal et, tandis que les éclaboussures du liquide blanc et froid se répandaient sur le sol, Frère Pavel, qui se trouvait à côté de lui, l'arracha du banc d'un geste violent et le flanqua par terre.

– Nettoie, aboya Frère Pavel en lui jetant un torchon. Et ce sera tout pour toi jusqu'à vendredi, en ce qui concerne les repas – on était mercredi. Maintenant, dans ta chambre.

Il courut, avant que le moine ne change d'avis.

La porte de sa chambre – un placard converti, sans fenêtre et juste assez large pour contenir un lit de camp, situé au bout du couloir du premier étage, au-dessus de la salle de réfectoire – était toujours ouverte, à moins que l'un des moines ou le père ne se trouvent avec lui, auquel cas elle était en général fermée. Mais à l'instant où il tourna le coin en haut de l'escalier, il vit que celle-ci était fermée et, pendant quelques moments, il traîna dans le couloir vide et silencieux sans trop savoir ce qui l'attendait : l'un des moines, probablement. Ou bien un monstre, peut-être. Après l'incident du ruisseau, il s'imaginait parfois que les ombres qui épaississaient les angles de sa chambre étaient des sangsues géantes, se balançant à la verticale, leur peau segmentée et brillante apparaissant noire et graisseuse, prêtes à lui tomber dessus en silence et l'étouffer de leur poids aqueux. Finalement, il

trouva le courage de courir en direction de sa porte et l'ouvrit d'un grand coup, pour n'y découvrir que son lit, recouvert de sa couverture de laine d'un marron boueux, et la boîte de mouchoirs et ses livres d'école posés sur leur étagère. Et puis il l'aperçut, dans un coin, près de la tête du lit : un pot à eau rempli d'un bouquet de jonquilles, ceintes de leurs lumineuses corolles en entonnoir.

Il s'assit par terre près du pot et, frottant l'une des extrémités duveteuses entre ses doigts, il éprouva soudain une tristesse si immense et écrasante qu'il aurait voulu se mettre en pièces, arracher la cicatrice du dos de sa main, se déchirer en petits morceaux comme il l'avait fait avec les fleurs de Luke.

Mais pourquoi avait-il agi ainsi envers Frère Luke ? Non que Frère Luke fût le seul à le traiter avec gentillesse – quand on ne commandait pas à Frère David de le punir, celui-ci le félicitait toujours pour sa célérité, et même Frère Peter lui apportait régulièrement des livres de la bibliothèque municipale et en discutait avec lui après qu'il les eut lus, écoutant son avis comme celui d'une vraie personne –, pourtant, non seulement Frère Luke ne l'avait jamais battu, mais il s'était aussi efforcé de le rassurer et de lui exprimer sa loyauté. Le dimanche précédent, il devait réciter la prière d'avant le souper et, tandis qu'il se tenait debout, au bout de la table de Père Gabriel, il fut soudain saisi du désir impulsif de se conduire mal, d'attraper une poignée de cubes de pomme de terre dans le plat devant lui et de les lancer à travers la salle. Il pouvait déjà sentir l'irritation de sa gorge écorchée par les cris qu'il pousserait, la brûlure du ceinturon qui lui cinglerait le dos, l'obscurité dans laquelle il sombrerait et la luminosité étourdissante qui l'accueillerait à son réveil. Il regarda son bras se soulever, sa main s'ouvrir, ses doigts s'écartant à l'instar de pétales, et s'approcher au-dessus du saladier. À cet instant précis, il avait relevé la tête et aperçu Frère Luke lui adresser un clin d'œil, si solennel et bref, à l'instar de l'obturateur d'un appareil photo, qu'il n'était pas sûr, dans un premier temps, d'avoir vu quoi que ce soit. Puis Luke lui adressa un nouveau clin d'œil, et, pour une raison ou une autre, cela le calma ; alors, se reprenant, il récita la prière puis se rassit, et le dîner se déroula sans incident.

Et maintenant il y avait ces fleurs. Mais avant qu'il ne pût réfléchir à ce qu'elles signifiaient, la porte s'ouvrit sur Frère Peter et il se releva, attendant ce terrible moment auquel il n'était jamais préparé, au cours

duquel tout pouvait se passer et n’importe quoi arriver.

Le lendemain, directement après les leçons, il était parti vers la serre, persuadé qu’il devrait parler à Luke. Mais tandis qu’il s’approchait, sa résolution l’abandonna et il traînassa, donnant des coups de pied dans des cailloux, s’agenouillant pour ramasser des brindilles puis les jeter ou les lancer en direction de la forêt qui bordait la propriété. Qu’avait-il l’intention, vraiment, de dire ? Il s’apprêtait à rebrousser chemin et à se diriger vers un arbre en particulier, situé aux confins nord du terrain, au pied duquel, entre ses racines en fourche, il avait creusé un trou pour y mettre à l’abri sa nouvelle collection (constituée cette fois uniquement d’objets sans danger qu’il avait trouvés dans les bois et qui n’appartenaient à personne : de petites pierres ; une branche dont la forme ressemblait un peu à un chien élancé en train de bondir) et où il passait la plupart de son temps libre, à déterrer ses possessions et à les tenir dans les mains, lorsqu’il entendit quelqu’un prononcer son nom et, se retournant, vit qu’il s’agissait de Luke qui, une main en l’air en signe de salut, marchait vers lui.

– Je pensais bien que c’était toi, dit Frère Luke tandis qu’il se rapprochait de lui (avec une certaine fourberie, comme cela lui apparaîtrait plus tard, car qui d’autre aurait-ce pu être ? Il était le seul enfant au monastère) ; alors il eut beau essayer, il ne parvint pas à trouver les mots pour demander pardon à Luke, incapable, en réalité, de trouver aucun mot, si bien qu’à la place il se mit à pleurer. Les pleurs ne le gênaient jamais, pourtant cette fois il se sentit embarrassé et, se détournant de Frère Luke, il plaça le dos de sa main brûlée devant ses yeux. Il se rendit soudain compte à quel point il avait faim et, parce que l’on était seulement jeudi après-midi, qu’il n’aurait rien à manger jusqu’au lendemain.

– Allons, fit Luke – et il sentit le moine s’agenouiller tout près de lui. Ne pleure pas ; ne pleure pas.

Mais sa voix était si douce qu’il redoubla de pleurs.

Alors Frère Luke se releva et, lorsqu’il se remit à parler, sa voix sonna plus gaiement.

– Jude, écoute, dit-il. J’ai quelque chose à te montrer. Viens avec moi.

Et il se mit à marcher en direction de la serre, se retournant pour s’assurer qu’il le suivait.

– Jude, appela-t-il de nouveau, viens avec moi – et, pris de curiosité malgré lui, il lui emboîta le pas vers la serre qu'il connaissait si bien avec un enthousiasme naissant peu familier, comme s'il ne l'avait jamais vue avant.

Quand il fut adulte, il devint obsédé à certains instants par l'idée d'essayer d'identifier le moment précis où les choses avaient commencé à tourner si mal, comme s'il avait pu le congeler, le préserver dans de la gélose, le tenir à la main et l'enseigner devant une classe : *Voici quand c'est arrivé. Voici où c'est arrivé.* Il pensait : *Est-ce quand j'ai volé les biscuits salés ? Est-ce quand j'ai détruit les jonquilles de Luke ? Est-ce quand j'ai eu ma première crise de rage ? Et, de manière plus improbable, est-ce quand j'ai fait je ne sais quoi pour qu'elle décide de m'abandonner derrière ce magasin ? Et qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour cela ?*

Mais en réalité, il savait : c'était quand il était entré dans la serre cet après-midi-là. Quand il avait accepté de s'y laisser escorter, quand il renonça à tout pour suivre Frère Luke. Cela avait été le moment. Et après celui-ci, rien n'alla plus jamais bien.

*

Cinq pas de plus pour atteindre leur porte d'entrée, où il n'arrive pas à insérer la clé dans la serrure parce que ses mains tremblent, et il se met à jurer en manquant de la faire tomber. Puis il est dans l'appartement et il n'y a que quinze pas de la porte d'entrée à son lit, mais il lui faut quand même s'arrêter à mi-parcours, s'asseoir lentement par terre et franchir les derniers mètres jusqu'à sa chambre en rampant à l'aide de ses coudes. Il reste allongé là pendant quelques minutes, tout tourne autour de lui, jusqu'à ce qu'il ait la force de tirer la couverture pour s'en recouvrir. Il restera étendu ici jusqu'à ce que le soleil disparaisse et l'appartement sombre dans l'obscurité, et puis, finalement, il se hissera sur son lit à la force des bras, où il s'endormira sans manger ni se laver le visage, en claquant des dents de douleur. Il sera seul, parce que Willem sortira avec sa petite amie après le spectacle, et que le temps qu'il rentre il sera très tard.

Quand il se réveillera, il sera très tôt, et il se sentira mieux, mais sa plaie aura suppuré pendant la nuit et le pus aura transpiré à travers la gaze qu'il a appliquée dimanche matin avant de partir pour sa désastreuse promenade et

son pantalon adhérera à sa peau à cause du suintement. Il enverra un message à Andy, puis en laissera un autre à son remplaçant, puis il se douchera, retirant soigneusement le bandage, qui emportera avec lui des bouts de chair pourrie et des caillots de sang noir pleins de mucus. Il halètera et inspirera pour éviter de crier. Il se souviendra de la conversation qu'il a eue avec Andy la dernière fois que c'était arrivé, quand celui-ci avait suggéré qu'il se munisse d'une chaise roulante pour garder en réserve et, bien qu'il déteste l'idée d'avoir de nouveau à utiliser un fauteuil roulant, il regrettera de ne pas en avoir un à ce moment-là. Il pensera qu'Andy a raison, que ses promenades sont un signe inexcusable d'orgueil, que sa façon de se comporter comme si tout allait bien, comme s'il n'était pas réellement handicapé, est une preuve d'égoïsme, eu égard aux conséquences sur d'autres personnes, personnes qui se sont montrées inexplicablement et déraisonnablement généreuses et bonnes envers lui depuis des années, presque des décennies aujourd'hui.

Il fermera le robinet de la douche, se laissera glisser dans la baignoire et posera sa joue contre les carreaux jusqu'à ce qu'il se sente mieux. Il songera qu'il est piégé, piégé dans un corps qu'il hait, avec un passé qu'il exècre, et qu'il ne pourra jamais changer. Il aura envie de pleurer, de frustration, de haine et de douleur, mais il n'a pas pleuré depuis ce qui s'est passé avec Frère Luke, après s'être promis de ne plus jamais pleurer. Il songera qu'il n'est rien, une coquille évidée, dans laquelle le fruit s'est depuis longtemps momifié et a rétréci, et qui maintenant n'émet plus qu'un petit bruit inutile. Il éprouvera ce picotement, ce tremblement de dégoût qui l'afflige dans ses moments les plus heureux comme dans ses moments les plus malheureux, celui qui lui demande qui il pense bien être pour déranger autant de gens, pour considérer qu'il a le droit de continuer alors même que son corps lui dit qu'il devrait s'arrêter.

Il restera assis et attendra et respirera et il se sentira reconnaissant qu'il soit si tôt, qu'il n'y ait aucune chance pour que Willem le découvre et doive encore une fois le sauver. Il parviendra d'une façon ou d'une autre (même si, plus tard, il ne se rappellera pas comment) à se relever, à sortir de la baignoire, à prendre de l'aspirine, à aller travailler. Au bureau, les mots se troubleront et danseront sur la page, et le temps qu'Andy le rappelle il sera sept heures du matin, et il dira à Marshall qu'il est malade, refusera sa proposition de lui appeler une voiture, mais le laissera – c'est dire s'il se

sent mal – l'aider à monter dans un taxi. Il roulera en direction du nord de Manhattan, suivant le même trajet qu'il a stupidement fait à pied pas plus tard que la veille. Et lorsque Andy ouvrira la porte, il essaiera de garder un air posé.

– Judy, dira Andy.

Et il se trouvera dans son mode gentil et ne le sermonnera pas aujourd'hui, et il se laissera conduire par Andy pour traverser la salle d'attente vide, son cabinet encore fermé aux consultations, puis l'aider à grimper sur la table où il a passé des heures, des heures qui mises bout à bout pourraient se compter en journées, le laissera même le déshabiller tandis que, les yeux clos, il anticipera la douleur à la fois vive et légère qu'il éprouvera quand Andy décollera le sparadrap de sa jambe et retirera la gaze détrempée, gonflée de sa chair à vif.

Ma vie, pensera-t-il, *ma vie*. Mais il ne sera pas en mesure de penser au-delà de ces mots qu'il continuera de se répéter – en partie litanie, en partie juron, en partie réconfort – tandis qu'il glissera dans cet autre monde qu'il rejoint toujours quand il souffre tant, ce monde dont il sait qu'il n'est pas très éloigné du sien, mais dont il ne se souvient jamais après : *ma vie*.

II

Tu m’as demandé un jour quand j’avais su qu’il était fait pour moi, et je t’ai répondu que je l’avais toujours su. Mais ce n’était pas vrai, et j’en étais conscient au moment même où je le disais – je l’ai dit parce que cela me semblait joli, comme une réplique qu’un personnage pourrait prononcer dans un livre ou dans un film, et parce que nous nous sentions tous les deux si malheureux et désespérés, et parce que je pensais que, si je le disais, nous pourrions tous les deux nous sentir un peu mieux vis-à-vis de la situation, situation que nous aurions pu peut-être éviter – peut-être pas – mais que, dans tous les cas, nous n’avions pas su prévenir. C’était à l’hôpital : la première fois, devrais-je préciser. Je sais que tu t’en souviens : tu étais arrivé en avion de Colombo ce matin-là, après une série d’escales dans différentes villes, traversant les pays et les heures, pour finalement atterrir vingt-quatre heures plus tôt que tu n’avais décollé.

Mais j’aimerais être plus précis maintenant. J’aimerais être précis à la fois parce qu’il n’y a pas de raison de ne pas l’être et parce qu’il le faut – j’ai toujours essayé et essaie toujours de l’être.

Je ne sais pas exactement par où commencer.

Peut-être par des mots gentils, mais qui n’en sont pas moins vrais : je t’ai tout de suite aimé. Tu avais vingt-quatre ans quand nous nous sommes rencontrés, ce qui signifie que j’en avais quarante-sept. (Mon dieu.) J’ai pensé que tu étais différent : plus tard, il me parlerait de ta bonté, mais il n’a jamais eu besoin de me l’expliquer, parce que j’en avais déjà conscience. C’était le premier été où votre groupe est venu nous rejoindre dans la maison, et ce fut un week-end extrêmement étrange pour moi, et pour lui aussi – pour moi, parce qu’en vous je voyais qui et ce que Jacob aurait pu devenir, et, pour lui, parce qu’il ne m’avait connu que comme son

professeur et qu'il me découvrait soudain en short et en tablier de cuisine en train de retirer des palourdes du gril et de discuter de tout et de rien avec vous. Une fois que j'ai cessé de voir le visage de Jacob dans les vôtres, j'ai pu apprécier le week-end, en grande partie parce que vous aviez l'air tous les trois de tant l'apprécier. La situation n'avait rien d'étrange pour vous : vous étiez de jeunes hommes qui présumaient que tout le monde vous aimerait, non par arrogance mais parce que tout le monde vous avait toujours aimés, et vous n'aviez aucune raison de penser que, si vous vous comportiez de manière polie et aimable, on ne vous rendrait pas cette politesse et cette amabilité.

Lui, évidemment, avait toutes les raisons de ne pas penser de la sorte, mais je ne l'apprendrais que plus tard. Et puis, je l'ai observé au moment des repas et j'ai remarqué que, pendant les débats particulièrement animés, il s'inclinait dos contre sa chaise, comme s'il se tenait physiquement à l'extérieur du ring, et vous observait tous ; votre façon de me défier sans craindre de me provoquer, d'attraper sans réfléchir les plats sur la table pour vous resservir des pommes de terre, des courgettes, du steak, votre façon de demander ce que vous vouliez et de l'obtenir.

Mon souvenir le plus vif de ce week-end est un détail. Nous nous promenions, toi et lui et moi et Julia, le long de ce petit sentier bordé de bouleaux qui menait au poste de guet. (À l'époque, c'était un passage étroit, tu te rappelles ? Ce n'est que plus tard que les arbres l'ont recouvert.) Je marchais à côté de lui, Julia et toi étiez derrière nous. Vous parliez de, oh, je ne sais pas – d'insectes ? De fleurs sauvages ? Vous trouviez toujours tous les deux des sujets de conversation, vous aimiez tous les deux le grand air, vous adoriez tous les deux les animaux : j'appréciais cela chez vous deux, même si je ne le partageais pas. Et puis tu lui as touché l'épaule, et tu t'es placé devant lui et agenouillé pour refaire le lacet dénoué de l'une de ses chaussures, après quoi tu t'es remis à marcher aux côtés de Julia derrière nous. C'était si fluide, un petit geste : un pas en avant, une pause sur un genou, un pas en arrière pour retourner près de Julia. Ce n'était rien à tes yeux, tu n'y as même pas pensé ; tu ne t'es même pas arrêté de parler. Tu l'observais toujours (mais vous le faisiez tous), tu prenais soin de lui de dizaines de menues façons, j'ai vu tout cela au cours de ces quelques jours – mais je doute que tu te souviennes de cet incident en particulier.

Pourtant, pendant que tu lui refaisais son lacet, il m'a regardé, et son expression… je ne peux toujours pas la décrire autrement que de dire qu'à cet instant, j'ai senti quelque chose s'effondrer en moi, à l'instar d'une tour de sable humide bâtie trop haute : pour lui, et pour toi, et pour moi aussi. Et je savais que son visage refléterait le mien. L'impossibilité de trouver quelqu'un qui fasse une chose pareille pour une autre personne, si naturellement, si gracieusement ! Tandis que je le regardais, j'ai compris, pour la première fois depuis que Jacob était mort, ce que les gens signifiaient quand ils disaient qu'une personne était à fendre le cœur, qu'une chose pouvait vous briser le cœur. J'avais toujours trouvé cela niais, mais à cet instant, j'ai pris conscience que cela avait beau l'être, cela n'en était pas moins vrai.

Et c'est là, je suppose, que j'ai su.

*

Je n'avais jamais pensé devenir parent, non pas parce que j'avais moi-même eu de mauvais parents. En réalité, j'ai eu des parents merveilleux : ma mère est décédée quand j'étais très jeune, d'un cancer du sein, et les cinq années suivantes je suis resté seul avec mon père. Il était médecin, un généraliste qui aimait penser qu'il vieillirait avec ses patients.

Nous habitions sur West End Avenue, au niveau de la Quatre-Vingt-Deuxième Rue, son cabinet se trouvait dans notre immeuble, au rez-de-chaussée, et j'avais l'habitude d'y passer après l'école. Tous ses patients me connaissaient, et j'étais fier d'être le fils du médecin, de dire bonjour à tout le monde, de voir les bébés auxquels il avait donné naissance devenir des enfants qui me regardaient avec admiration parce que leurs parents leur disaient que j'étais le fils de Dr Stein, que j'allais dans un bon lycée, l'un des meilleurs de la ville, et que s'ils étudiaient assez bien, ils pourraient peut-être aussi y aller. « Mon chéri », m'appelait mon père, et quand il me voyait après l'école lors de ces visites, il posait la paume de sa main sur ma nuque, même après que je l'ai dépassé en taille, et m'embrassait sur la tempe. « Mon chéri, disait-il, comment c'était l'école ? »

J'avais huit ans lorsqu'il épousa son administratrice, Adele. Il n'y a aucun moment de mon enfance dont je me souvienne sans Adele : c'est elle qui m'emmenait acheter de nouveaux habits quand j'en avais besoin, elle

qui se joignait à nous pour Thanksgiving, elle qui emballait mes cadeaux d'anniversaire. Ce n'était pas tant qu'Adele était une mère pour moi ; c'est que, à mes yeux, le modèle de la mère était Adele.

Elle était plus âgée, plus âgée que mon père, l'une de ces femmes que les hommes aiment bien et dont ils apprécient la compagnie, mais ne songent jamais à épouser, ce qui est une façon gentille de dire qu'elle n'était pas jolie. Mais en quoi une mère a-t-elle besoin d'être jolie ? Je lui ai demandé un jour si elle aurait aimé avoir ses propres enfants et elle m'a répondu que j'étais son enfant, et qu'elle ne pouvait pas imaginer en avoir un meilleur que moi, et cela dit tout ce qu'on a besoin de savoir sur mon père et Adele, sur mes sentiments pour eux, sur leur manière de me traiter qui fit que je n'avais même jamais songé à interroger cette déclaration d'Adele jusqu'à ma trentaine, quand ma femme de l'époque et moi nous disputions au sujet de savoir si nous devrions avoir un autre enfant ou pas, un enfant pour remplacer Jacob.

Adele était fille unique, comme j'étais fils unique, et comme mon père l'était aussi : une famille d'uniques. Mais ses parents étaient en vie – contrairement à ceux de mon père – et nous avions l'habitude d'aller à Brooklyn, dans un quartier qui fait maintenant partie de Park Slope, pour leur rendre visite le week-end. Ils vivaient en Amérique depuis près de cinq décennies et parlaient toujours très peu anglais : le père, timidement, la mère, avec vivacité. Ils étaient râblés, comme l'était Adele, et gentils, comme elle aussi – Adele leur parlait en russe et son père que, par défaut, j'appelais Grandpa, desserrait l'un de ses gros poings et me montrait ce qui s'y cachait : un appeau en bois, ou un gros morceau de chewing-gum rose vif. Même quand j'étais devenu adulte, à la fac de droit, il m'offrait toujours quelque chose, bien qu'il ne possédât plus son magasin à cette époque, ce qui signifiait qu'il devait m'acheter ces cadeaux ailleurs. Mais où ? J'ai toujours imaginé qu'il devait y avoir une boutique remplie de jouets démodés depuis des générations, que de fidèles clients, de vieux immigrants, maintenaient à flot en y achetant leurs stocks de toupies en bois décorées de volutes peintes, de soldats miniatures en métal, de coffrets de boules de pétanque et de balles en caoutchouc recouvertes de crasse avant même d'être extraites de leur emballage en plastique.

J’avais toujours eu une théorie – née de nulle part – selon laquelle les hommes assez grands pour être témoins du second mariage de leur père (et donc assez grands pour porter un jugement) épousaient leur belle-mère, et non leur mère. Pourtant, je n’ai pas épousé une personne comme Adele. Ma femme, ma première femme, était distante et autosuffisante. À la différence de certaines filles que je connaissais, qui se sous-estimaient en permanence – leur intelligence, bien sûr, mais aussi leurs désirs, leur colère, leurs peurs et leur sang-froid –, Liesl ne se dépréciait jamais. Le jour où nous nous sommes rencontrés pour la troisième fois, alors que nous sortions d’un café dans MacDougal Street, un homme a surgi en titubant d’un porche sombre et lui a vomi dessus. Son pull était recouvert de morceaux de vomi, des éclaboussures d’une couleur orange vif de citrouille, et je me souviens en particulier d’un gros globule qui s’était déposé sur le petit diamant qu’elle portait à la main droite, comme si une tumeur avait grossi sur la pierre. Les gens autour de nous poussaient des cris de dégoût ou hurlaient, mais Liesl s’est contentée de fermer les yeux. Une autre femme aurait couiné ou glapi (moi, je sais que j’aurais couiné ou glapi), mais je me rappelle qu’elle a simplement été parcourue d’un frisson, comme si son corps prenait acte de sa répulsion tout en s’en distançant, et, lorsqu’elle a rouvert les yeux, elle était passée outre. Elle a retiré son cardigan délicatement et l’a enfoncé dans la poubelle la plus proche. « Allons-y », m’a-t-elle dit. J’étais resté muet, sous le choc, pendant tout l’épisode, mais à ce moment précis je la désirais et je l’ai suivie où elle m’emmenait, en l’occurrence son appartement, un taudis dans Sullivan Street. Pendant tout le trajet, elle a maintenu sa main droite légèrement écartée de son corps, la masse informe de vomi toujours collée à sa bague.

Ni mon père ni Adele ne l’aimaient particulièrement, même s’ils ne me l’ont jamais dit ; ils étaient polis et respectaient mes choix. En échange, je ne leur ai jamais demandé, ne les ai jamais obligés à mentir. Je ne crois pas que c’était parce qu’elle n’était pas juive – aucun de mes parents n’était religieux – mais, je pense, parce qu’ils trouvaient que je la vénérais trop. Ou peut-être ai-je pensé cela plus tard. Peut-être était-ce parce que l’aptitude que j’admirais en elle, eux la voyaient comme une forme de frigidité ou de froideur. Dieu sait qu’ils n’auraient pas été les premiers à le penser. Ils se montraient toujours polis avec elle, et elle aussi se montrait raisonnablement polie avec eux, mais je crois qu’ils auraient préféré une

belle-fille susceptible de flirter un peu avec eux, à laquelle ils auraient pu raconter des anecdotes gênantes de mon enfance, qui aurait déjeuné avec Adele et joué aux échecs avec mon père. Quelqu'un comme toi, en fait. Mais ce n'était pas Liesl et cela ne le serait jamais, et, une fois qu'ils l'eurent compris, eux aussi ont pris leurs distances, non pas pour exprimer leur mécontentement mais comme une sorte d'autodiscipline, une façon de se rappeler qu'il existait des limites, ses limites à elle, et qu'ils devaient essayer de les respecter. En sa compagnie, je me sentais étrangement détendu, comme si, en face d'une aptitude si ferme, le malheur n'oserait même pas tenter de nous défier.

Nous avions fait connaissance à New York, quand j'étais à la fac de droit, elle poursuivait ses études de médecine, et, après avoir reçu mon diplôme, j'ai obtenu un poste de clerc à Boston et elle (qui avait un an de plus que moi) a commencé son internat. Elle se spécialisait en oncologie. J'étais admiratif, évidemment, pour ce que cela impliquait : il n'existe rien de plus réconfortant qu'une femme qui se destine à soigner, qu'on imagine penchée maternellement au-dessus d'un patient, sa blouse de médecin d'un blanc de nuage. Mais Liesl ne cherchait pas l'admiration : elle s'intéressait à l'oncologie parce qu'on la considérait comme l'une des disciplines les plus difficiles, dans la mesure où elle était plus cérébrale. Elle et ses condisciples internes en oncologie méprisaient les radiologues (trop mercenaires), les cardiologues (trop imbus et contents d'eux), les pédiatres (trop sentimentaux), et surtout les chirurgiens (d'une arrogance indicible) et les dermatologues (en dessous de tout commentaire, même si bien sûr ils travaillaient fréquemment avec eux). Ils appréciaient les anesthésistes (bizarres, nerds, maniaques et enclins à l'addiction), les pathologistes (encore plus cérébraux qu'eux), et… eh bien c'est à peu près tout. Parfois quelques-uns d'entre eux venaient chez nous et traînaient après le dîner à discuter de cas et d'études, ignorant leurs conjointes ou conjoints – avocats, historiens, écrivains ou scientifiques de rang inférieur –, jusqu'à ce que l'on se retire en chaloupant au salon pour parler des différentes choses triviales et de moindre intérêt avec lesquelles nous occupions nos journées.

Nous étions deux adultes, et nous menions une existence plutôt heureuse. Nous ne nous plaignions ni l'un ni l'autre de ne pas passer assez de temps ensemble. Nous sommes restés à Boston le temps qu'elle poursuive ses études cliniques, puis elle est repartie à New York pour exercer comme chef

de clinique à l'hôpital. Moi, je suis resté. J'avais à l'époque commencé à travailler dans un cabinet et j'étais chargé de cours à la fac de droit. Nous nous voyions le week-end, une fois à Boston et une fois à New York, alternativement. Et puis elle a terminé son programme et est revenue à Boston ; nous nous sommes mariés ; nous avons acheté une maison, une petite maison, pas celle que j'ai maintenant, juste à la limite de Cambridge.

Ni mon père ni Adele – ni les parents de Liesl, d'ailleurs (mystérieusement, ils étaient beaucoup plus sensibles qu'elle et, lors de nos rares voyages à Santa Barbara, tandis que son père racontait des blagues et que sa mère plaçait devant moi des assiettes de concombre en rondelles et de tomates épépinées de son jardin, elle les regardait d'un air fermé, comme si leur relative expansivité l'embarrassait, ou du moins la laissait perplexe) – ne nous ont jamais demandé si nous comptions avoir des enfants ; je pense qu'ils se disaient que, tant qu'ils ne nous posaient pas la question, il y avait des chances pour que nous en ayons. La vérité est que je n'en ai jamais ressenti le besoin ; je n'avais jamais envisagé d'avoir des enfants, ils me laissaient indifférent. Et cela semblait être une raison suffisante pour ne pas en avoir : avoir un enfant, me semblait-il, était une chose qu'on devait activement vouloir, voire profondément désirer. Ce n'était pas une entreprise pour les personnes ambivalentes ou insensibles. Liesl pensait de même, ou du moins le croyions-nous.

Mais un soir – j'avais trente et un ans, elle trente-deux : nous étions jeunes – je suis rentré à la maison et elle se trouvait déjà dans la cuisine, à m'attendre. C'était inhabituel ; elle avait des journées de travail plus longues que les miennes et, en général, je ne la voyais pas avant huit ou neuf heures du soir.

– Il faut que je te parle, m'a-t-elle dit d'un ton solennel et, soudain, j'ai pris peur.

Elle s'en est aperçue et a souri – elle n'était pas cruelle, Liesl, et je ne veux pas donner l'impression qu'elle était dépourvue de gentillesse, de douceur, parce que ce ne serait pas vrai, elle était capable d'exprimer les deux.

– Ce n'est rien de grave, Harold – et puis elle a ri un peu. Enfin, je ne crois pas.

Je me suis assis. Elle a pris une inspiration.

– Je suis enceinte. Je ne sais pas comment c'est arrivé. J'ai dû oublier de prendre ma pilule une ou deux fois, et puis je n'y ai plus pensé. Ça fait presque huit semaines. Sally me l'a confirmé aujourd'hui.

(Sally était son ex-colocataire, du temps où elle faisait ses études de médecine, sa meilleure amie, et sa gynécologue.) Elle a dit tout cela très vite, en phrases saccadées et facilement assimilables.

– Je n'ai pas mes règles avec la pilule que je prends, tu sais, alors je ne me suis pas rendu compte – et puis, comme je ne répondais rien : Dis quelque chose.

Au début, je n'ai pas pu.

J'ai demandé :

– Tu te sens comment ?

Elle a haussé les épaules.

– Ça va.

– Bien, ai-je répliqué stupidement.

– Harold, a-t-elle dit – et elle s'est assise en face de moi –, qu'est-ce que tu veux faire ?

– Qu'est-ce que toi, tu veux faire ?

Elle a de nouveau haussé les épaules.

– Je sais ce que je veux. Mais je veux savoir ce que toi, tu veux.

– Tu ne veux pas le garder.

Elle n'a pas nié.

– Je veux t'entendre dire ce que tu veux.

– Et si je dis que je veux le garder ?

Elle était prête.

– J'y songerai sérieusement.

Je ne m'attendais pas non plus à cette réponse.

– Liesl, lui ai-je dit, on devrait faire comme toi tu veux.

Ce n'était pas complètement magnanime de ma part ; c'était surtout lâche. Dans ce cas, comme dans de nombreux autres, j'étais content de lui laisser prendre la décision.

Elle a soupiré.

– On n'est pas obligés de décider ce soir. On a le temps.

Quatre semaines, elle n'avait pas besoin de le préciser.

Au lit, j’ai songé. J’ai pensé à toutes ces choses auxquelles les hommes pensent quand une femme leur annonce qu’elle est enceinte : À quoi va-t-il ressembler ? Est-ce que j’aimerai avoir un bébé ? Est-ce que je vais l’aimer ? Et, de façon plus oppressante, j’ai pensé à la paternité. Avec tout ce qu’elle implique en termes de responsabilités, d’accomplissements, de lassitude et d’éventuels échecs.

Le lendemain matin, nous n’en avons pas parlé, et le surlendemain, non plus. Le vendredi, alors que nous allions nous coucher, elle a dit d’une voix ensommeillée :

– Demain, il faut qu’on en discute.

Et je lui ai répondu :

– Absolument.

Mais nous n’en avons pas parlé, nous avons continué à ne pas en parler, et puis la neuvième semaine est passée, et puis la dixième, et puis la onzième et la douzième, et finalement il était trop tard pour intervenir, d’un point de vue pratique ou éthique, et je crois que nous étions tous les deux soulagés. La décision avait été prise pour nous – ou plutôt, notre indécision avait pris la décision pour nous – et nous allions avoir un enfant. C’était la première fois de notre existence de mariés que nous avions fait preuve d’une telle commune indécision.

Nous avions imaginé que ce serait une fille, et que, si c’était le cas, nous l’appellerions Adele, en l’honneur de ma mère, et Sarah, en l’honneur de Sally. Mais ce n’était pas une fille, et nous avons à la place laissé Adele (qui était si heureuse qu’elle s’était mise à pleurer, l’une des rares fois où je l’ai jamais vue pleurer) choisir le premier prénom, et Sally le deuxième : Jacob More. (Pourquoi More ? avons-nous demandé à Sally, qui nous a répondu que c’était en l’honneur de Thomas More.)

Je n’ai jamais fait partie de ces personnes – et je sais que toi non plus – qui ont le sentiment que l’amour qu’on éprouve pour un enfant est d’une certaine manière un amour supérieur, un amour plus important, plus significatif, et plus grand qu’aucun autre. Je n’ai pas ressenti cela avant Jacob, et je ne l’ai pas ressenti après. Mais c’est incontestablement un amour singulier, parce que c’est un amour qui n’est pas fondé sur l’attirance physique, ou sur le plaisir, ou sur l’intellect, mais sur la peur. On ne connaît pas la peur, jusqu’à ce qu’on ait un enfant, et peut-être que c’est ce qui nous fait imaginer par erreur que cet amour est plus sublime, parce que la peur

elle-même est plus sublime. Chaque jour, notre première pensée n'est pas *Je l'adore*, mais : *Comment va-t-il* ? Le monde, du jour au lendemain, se réorganise pour devenir un parcours d'obstacles terrifiants. Je le tenais dans les bras et attendais pour traverser la rue, et je me rendais compte à quel point l'idée que mon enfant, n'importe quel enfant, puisse survivre à cette existence était absurde. Cela paraissait aussi improbable que la survie de ces papillons qui naissent à la fin du printemps – tu sais, ces petits papillons blancs – que je voyais parfois osciller dans l'air, toujours en danger, à quelques millimètres à peine, de s'écraser contre un pare-brise.

Et laisse-moi te dire deux autres choses que j'ai apprises. La première est que peu importe l'âge qu'a cet enfant ou quand et comment il est devenu ton enfant. Une fois que tu as décidé de considérer quelqu'un comme ton enfant, quelque chose change, et tout ce que tu as apprécié chez cette personne auparavant, tout ce que tu as éprouvé pour elle auparavant, se voit d'abord précédé par cette peur. Ce n'est pas biologique ; cela relève de l'extra-biologique – moins la volonté d'assurer la survie de son code génétique que le désir de se prouver que l'on est hors d'atteinte des feintes et défis de l'univers, le désir de triompher des forces qui cherchent à détruire ce que l'on possède.

La seconde chose est la suivante : lorsque ton enfant meurt, tu éprouves tout ce que tu es censé éprouver, des sentiments qui sont si bien documentés par tant de personnes que je ne prendrai pas la peine d'en dresser la liste ici, sauf pour dire que tout ce qui a été écrit sur le deuil parle toujours des mêmes choses, et pour une bonne raison – parce que c'est pareil pour tout le monde. Parfois tu éprouves plus un sentiment qu'un autre, et parfois tu éprouves ces sentiments dans un ordre différent, et d'autres fois tu les éprouves pour un temps plus ou moins long. Mais les sensations sont toujours identiques.

Cependant, il y a une chose que personne ne mentionne – quand c'est ton enfant, une part de toi-même, une minuscule part de toi-même que tu ne peux pourtant pas ignorer, éprouve un certain soulagement. Parce que, finalement, le moment que tu as attendu, que tu as redouté, auquel tu t'es préparé depuis le jour où tu es devenu parent, a eu lieu.

Ah, tu te dis, *c'est arrivé. Et voilà.*

Et après ça, tu n'as plus jamais rien à craindre, tu n'as plus jamais à avoir peur.

*

Il y a des années, après la publication de mon troisième livre, un journaliste m'a demandé un jour si l'on pouvait savoir tout de suite qu'un étudiant avait un esprit taillé pour le droit ou pas, et la réponse est la suivante : parfois. Mais souvent, on se trompe – l'étudiant qui paraissait si intelligent durant la première moitié du semestre le devient progressivement moins au fil de l'année, et l'étudiant dont on ne pensait rien, ni dans un sens ni dans l'autre, est celui qui se révèle finalement être éblouissant, quelqu'un qu'on aime entendre penser.

Ce sont souvent les étudiants à l'intelligence la plus naturelle qui rencontrent le plus de difficultés au cours de la première année – l'étude du droit, particulièrement la première année de droit, ne constitue vraiment pas un lieu où la créativité, la pensée abstraite, l'imagination se voient récompensées. En ce sens, j'ai l'impression – selon ce que j'ai entendu dire, non d'après ma propre expérience – que cela ressemble un peu aux études d'arts plastiques.

Julia avait un ami, Dennys, qui, enfant, s'était révélé être un artiste extrêmement doué. Ils étaient amis depuis l'enfance et elle m'a un jour montré certains des dessins qu'il avait faits quand il était âgé de dix, douze ans : de petits croquis d'oiseaux picorant au sol, de son visage, rond et inexpressif, de son père, le vétérinaire du coin, en train de lisser de la main le pelage d'un terrier grimaçant. Le père de Dennys ne voyait cependant pas l'intérêt de suivre des cours de dessin, aussi Dennys n'a-t-il jamais reçu d'éducation formelle dans ce domaine. Mais lorsqu'ils eurent grandi et que Julia est partie à l'université, Dennys est allé dans une école d'art pour apprendre à dessiner. La première semaine, raconte-t-il, ils avaient le droit de dessiner tout ce qu'ils voulaient, et c'étaient toujours les ébauches de Dennys que l'enseignant choisissait d'accrocher au mur pour recevoir éloges et critiques.

Mais par la suite, on a commencé à leur apprendre comment il *fallait* dessiner : comment redessiner, en substance. La deuxième semaine, ils n'ont tracé que des ellipses. De larges ellipses, de grosses ellipses, de minces ellipses. La troisième semaine, ils ont dessiné des cercles : des cercles tridimensionnels, des cercles bidimensionnels. Puis ça a été une fleur. Puis un vase. Puis une main. Puis une tête. Puis un corps. Et, chaque

semaine, Dennys devenait un peu moins bon. À la fin du semestre, ses dessins n'étaient plus jamais accrochés au mur. Il était devenu trop conscient de ce qu'il faisait pour dessiner. Lorsqu'il voyait un chien maintenant, avec son long pelage fouettant le sol, il ne percevait plus un chien, mais un rond et un rectangle, et, quand il essayait de le représenter, il s'inquiétait des proportions et non plus de rendre son essence de chien.

Il a décidé de parler à son enseignant. « Nous sommes là pour vous broyer, Dennys, lui a dit son professeur. Seules les personnes véritablement talentueuses pourront en revenir. »

– J'imagine que je ne faisais pas partie des personnes véritablement talentueuses, disait Dennys.

Il est finalement devenu avocat à la cour et a vécu à Londres avec son compagnon.

– Pauvre Dennys, disait Julia.

– Oh, ce n'est pas grave, répondait Dennys avec un soupir, mais aucun de nous n'était convaincu.

Et de la même façon, les études de droit broient les esprits. Les romanciers, les poètes et les artistes ne réussissent pas souvent en droit (à moins qu'ils ne soient de *mauvais* romanciers, poètes ou artistes), mais ni forcément les mathématiciens, logiciens ou scientifiques. Les premiers échouent parce qu'ils possèdent leur propre logique ; les seconds parce qu'ils ne possèdent rien d'autre que la logique.

Lui, en revanche, était un bon étudiant – un excellent étudiant – dès le début, mais son excellence se trouvait souvent dissimulée derrière un agressif manque d'excellence. Je savais, à écouter ses réponses en classe, qu'il avait tout ce qu'il fallait pour devenir un superbe avocat : ce n'est pas fortuit qu'on appelle le droit un métier et, à l'instar de tous les métiers, ce qu'il exige avant tout est une grande capacité de mémoire, ce dont il était pourvu. Ce qu'il requiert ensuite – encore une fois, à l'instar de nombreux métiers – est la capacité à envisager le problème qui se trouve devant vous… et puis, immédiatement après, les innombrables conséquences qui peuvent en découler. De la même manière, à peu près, que, pour un entrepreneur, une maison ne se résume pas à une structure – elle constitue un enchevêtrement de tuyaux qui gèlent en hiver, de bardeaux qui gonflent en été à cause de l'humidité, de gouttières qui déversent des torrents d'eau au printemps, de ciment qui se fend dès les premiers froids de l'automne –,

de façon similaire, une maison représente autre chose aux yeux de l'avocat. Une maison est un coffre-fort fermé à clé rempli de contrats, de gages, de futurs procès, de possibles violations : elle représente d'éventuelles attaques contre votre propriété, vos biens, votre personne, votre vie privée.

Évidemment, on ne peut pas tout le temps penser de la sorte, ou l'on deviendrait fou. Et donc, pour la plupart des avocats, une maison est, finalement, simplement une maison, un lieu à occuper et à réparer, à repeindre et à vider. Mais il y a un moment où tout étudiant en droit – tout bon étudiant en droit – s'aperçoit que sa vision se modifie, d'une certaine manière, et prend conscience que l'on ne peut pas échapper au droit, qu'aucune interaction, aucun aspect de la vie quotidienne, n'échappe à ses longs doigts tentaculaires. Une rue se transforme en un terrain de catastrophes effrayantes, en une profusion de violations et de potentielles poursuites au civil. Un mariage ressemble à un divorce. Le monde devient temporairement insoutenable.

Il était capable de cela. Il pouvait se saisir d'un cas et en envisager l'issue ; c'est très difficile à faire, parce qu'il faut imaginer toutes les possibilités, toutes les probables conséquences, et puis choisir celles dont on doit s'inquiéter et celles que l'on doit ignorer. Mais ce qu'il faisait aussi – ce qu'il ne pouvait s'empêcher de faire –, c'était de s'interroger également sur les implications morales d'un cas. Et cela n'aide pas dans les études de droit. J'avais des collègues qui interdisaient à leurs étudiants ne serait-ce que de prononcer les mots « bien » et « mal ». « Le Bien n'a rien à voir ici, avait l'habitude de nous hurler dessus l'un de mes professeurs. Qu'est-ce que le droit ? Que dit le droit ? » (Les professeurs de droit prennent plaisir à dramatiser ; nous aimons tous cela.) Un autre de mes professeurs, à chaque fois que quelqu'un prononçait l'un de ces mots, ne disait rien, mais il s'approchait du coupable et lui tendait une petite bande de papier, dont il gardait une provision dans la poche intérieure de sa veste, sur laquelle on pouvait lire : *Drayman 241*. Drayman 241 était le bureau du département de philosophie.

Voici, par exemple, un cas hypothétique : une équipe de football américain doit se rendre quelque part pour un match à l'extérieur quand l'un de leurs véhicules tombe en panne. Alors ils demandent à la mère de l'un des joueurs s'ils peuvent lui emprunter son véhicule pour les transporter. « Bien sûr, répond-elle, mais je ne conduirai pas. » Et donc, elle

demande à l'entraîneur adjoint de conduire l'équipe pour elle. Mais à ce moment-là, tandis qu'ils roulent, quelque chose de terrible se passe : le véhicule dérape, fait une sortie de route et se retourne ; tout le monde à l'intérieur meurt.

Il n'y a pas crime ici. La route était glissante, le conducteur n'était pas en état d'ébriété. C'est un accident. Mais les parents des joueurs de l'équipe, les mères et les pères des jeunes gens décédés, décident de poursuivre la propriétaire du véhicule. C'était son véhicule, argumentent-ils, et, fait plus important, c'est elle qui a désigné le conducteur de son véhicule. Il n'était que son agent, et donc, c'est elle qui porte la responsabilité. Alors : que se passe-t-il ? Les plaignants doivent-ils gagner leur procès ?

Les étudiants n'aiment pas ce cas. Je ne l'enseigne pas très souvent – son côté extrême le rend plus tape-à-l'œil qu'instructif, je crois –, cela dit, à chaque fois que je l'enseignais, j'entendais une voix dans l'auditorium s'exclamer : « Mais ce n'est pas juste ! » Et ce mot – le mot « juste » – a beau être énervant, il est important que les étudiants n'oublient jamais cette notion. Je leur rappelais systématiquement : « Juste » n'est jamais la réponse. Bien que ce soit toujours une considération.

Il n'a jamais mentionné le terme « juste » à propos d'un cas, cela étant. Le concept semblait ne présenter à ses yeux que peu d'intérêt, ce que je trouvais fascinant, dans la mesure où les gens, en particulier les jeunes, s'intéressent beaucoup à ce qui peut être juste. On enseigne le concept aux gentils enfants : il constitue le principe gouverneur des classes de maternelle, des colonies d'été, des cours de récréation et des terrains de football. Jacob, à l'époque où il était encore capable d'aller à l'école et d'apprendre des choses, de penser et de parler, connaissait le concept et avait conscience de son importance, de la valeur qu'il fallait lui accorder. Le concept de ce qui est juste ou ne l'est pas est fait pour les personnes heureuses, les personnes qui ont eu la chance de vivre une existence définie plus par les certitudes que par les ambiguïtés.

Le bien et le mal, en revanche, sont faits pour… eh bien, non pas les personnes malheureuses, peut-être, mais les personnes marquées – marquées par des traumatismes, marquées par la peur.

Ou s'agit-il seulement de ce que je crois aujourd'hui ?

« Alors, est-ce que les plaignants ont gagné ? » ai-je demandé. Cette année-là, sa première année, j'avais de fait enseigné ce cas.

« Oui », a-t-il répondu, et il a expliqué pourquoi : il savait instinctivement pourquoi ils auraient remporté le procès. Et à cet instant, à point nommé, j'ai entendu le petit : « Mais ce n'est pas juste ! » du fond de la salle, et avant que je n'aie le temps de commencer ma première leçon de la saison – « juste » n'est jamais la réponse, etc., etc. – il a dit, à voix basse : « Mais c'est bien. »

Je n'ai jamais pu lui demander ce qu'il entendait par là. La classe terminée, tout le monde s'est aussitôt levé et s'est précipité vers la porte, comme si la salle était en feu. Je me souviens d'avoir pensé que je lui demanderais au prochain cours, plus tard cette semaine-là, mais j'ai oublié. Et puis j'ai oublié, et encore oublié. Au fil des années, cette conversation me revenait de temps en temps, et à chaque fois je songeais : *Il faut que je lui demande ce qu'il entendait par là.* Mais je ne le faisais jamais. Je ne sais pas pourquoi.

Si bien que c'est devenu son mode de pensée : il connaissait le droit. Il le percevait naturellement. Mais dès que je voulais qu'il s'arrête de parler, il introduisait un argument moral, il mentionnait la dimension éthique. *S'il te plaît*, je me disais, *s'il te plaît, non. Le droit est simple. Il demande moins de nuance que tu ne l'imagines. L'éthique et la morale ont, en réalité, leur place en droit – mais pas en jurisprudence. C'est la morale qui nous aide à ériger les lois, mais la morale ne nous aide pas à les appliquer.*

Je craignais qu'il ne se complique la tâche, qu'il ne gâche ce réel talent qu'il possédait de (pour autant que je déteste avoir à utiliser ce mot au sujet de ma profession) penser. J'avais envie de lui dire : *Arrête !* Mais je ne l'ai jamais fait, parce que, finalement, j'ai compris que j'aimais l'entendre penser.

En définitive, bien sûr, il s'est avéré que je n'avais pas besoin de m'inquiéter ; il a appris à se contrôler, à ne plus mentionner le bien et le mal. Et, comme nous le savons, cette tendance qu'il avait ne l'a pas empêché de devenir un grand avocat. Mais, plus tard, souvent, je me sentais triste pour lui, et pour moi. Je regrettais de ne pas l'avoir poussé à quitter le droit, de ne pas lui avoir dit de se rendre à Drayman 241, ou son équivalent. Les compétences que je lui ai apportées n'étaient pas les compétences dont il avait besoin, après tout. Je regrette de ne pas l'avoir encouragé dans une direction où son esprit aurait pu exercer sa souplesse naturelle, où il n'aurait pas eu à se brider pour épouser un mode de pensée sans intérêt. J'avais

l’impression d’avoir pris quelqu’un qui autrefois savait dessiner un chien et de l’avoir transformé en quelqu’un qui à la place ne savait plus que dessiner des formes.

Je suis coupable de beaucoup de choses à son égard. Mais parfois, de manière illogique, c’est ce dont je me sens le plus coupable. J’ai ouvert la porte du véhicule, je l’ai invité à l’intérieur. Et si je n’ai pas quitté la route, je l’ai néanmoins conduit vers un lieu lugubre, froid et dépourvu de couleurs, et je l’ai laissé là, alors qu’à l’endroit où je l’avais pris le paysage scintillait de couleurs, le ciel pétillait de feux d’artifice, et qu’il se tenait là, bouche bée d’émerveillement.

III

Trois semaines avant qu'il ne parte à Boston pour Thanksgiving, un paquet – un large carton, plat et encombrant, avec son nom et son adresse indiqués sur tous les côtés au feutre noir – arriva pour lui au bureau et resta à côté de sa table toute la journée, jusqu'à ce qu'il puisse l'ouvrir tard le soir.

D'après l'adresse d'expédition, il savait de quoi il s'agissait, mais il ressentit malgré tout cette curiosité instinctive que l'on éprouve quand on défait un emballage, même lorsqu'il s'agit d'une chose que l'on ne désire pas. À l'intérieur de la boîte se trouvaient des couches de papier marron, puis des couches de papier bulle, et puis, enveloppé dans des feuilles de papier blanc, le tableau.

Il le retourna. « Pour Jude avec mon amitié et mes excuses, JB », avait griffonné JB sur la toile, juste au-dessus de sa signature : « Jean-Baptiste Marion ». Il y avait une enveloppe provenant de la galerie de JB, scotchée au dos du cadre, dans laquelle se trouvait une lettre, certifiant l'authenticité et la date du tableau, signée par la secrétaire administrative de la galerie.

Il appela Willem qui, il le savait, devait déjà avoir quitté le théâtre et être en route pour rentrer.

– Devine ce que j'ai reçu aujourd'hui ?

Après un silence d'à peine une demi-seconde, Willem répondit :

– Le tableau.

– Exact, dit-il – et il soupira. J'imagine que c'est toi qui es derrière tout ça ?

Willem toussa.

– Je lui ai juste dit qu'il n'avait plus le choix en la matière… en tout cas pas s'il voulait que vous vous reparliez un jour – Willem se tut un instant, et il perçut le bruit du vent qui soufflait. Tu as besoin d'aide pour rentrer ?

– Merci, fit-il. Mais je vais le laisser là pour l'instant ; je le rapporterai plus tard.

Il revêtit le tableau de ses couches puis le replaça dans sa boîte, qu'il glissa sous sa console. Avant d'éteindre son ordinateur, il se mit à écrire un mot à JB, mais il s'interrompit et effaça ce qu'il avait écrit, décidant à la place de partir du bureau et de rentrer chez lui.

Il était surpris, sans l'être, que JB lui ait finalement envoyé le tableau (et pas du tout étonné d'apprendre que c'était Willem qui l'avait convaincu de le faire). Dix-huit mois plus tôt, juste quand Willem commençait à jouer dans *Le Théorème de Malamud*, une galerie du sud-est de Manhattan avait proposé de représenter JB et, le printemps dernier, celui-ci avait eu sa première exposition en solo, intitulée *Les Garçons*, série de vingt-quatre peintures conçues à partir de photographies qu'il avait prises des trois amis. Comme il l'avait promis des années plus tôt, JB lui avait laissé voir les photos de lui qu'il avait l'intention de peindre et, bien qu'il en eût approuvé de nombreuses (à contrecœur : à chaque fois il s'était senti nauséeux, mais il savait combien la série comptait pour son ami), JB s'était montré pour finir beaucoup moins intéressé par celles qu'il avait approuvées que par celles qu'il n'accepterait pas, dont, de façon alarmante pour certaines (parmi lesquelles une image où on le voyait au lit, recroquevillé sur lui-même, le bras gauche étendu et la main ouverte, qui apparaissait anormalement grande, telle la main crochue d'un vampire), il ne se souvenait pas que JB les ait prises. Cela avait été la première dispute : JB tentant de l'amadouer, puis boudant, puis menaçant, puis criant et, finalement, alors qu'il n'arrivait pas à lui faire changer d'avis, essayant de convaincre Willem de plaider sa cause.

– Tu te rends compte qu'en réalité je ne te dois rien, lui avait déclaré JB une fois qu'il s'était aperçu que les négociations avec Willem ne progressaient pas. Je veux dire que, *techniquement*, je n'ai pas besoin de te demander ta putain de permission. Que, *techniquement*, je pourrais peindre tout ce qui me chante. C'est une courtoisie que je te fais, tu sais.

Il aurait pu inonder JB d'arguments, mais il était trop en colère pour le faire.

– Tu m’as promis, JB, dit-il. Cela devrait suffire.

Il aurait pu ajouter : « Et tu me le dois en tant qu’ami », mais il avait pris conscience quelques années plus tôt que JB et lui ne concevaient pas l’amitié et les responsabilités qui l’accompagnaient de la même manière et qu’il n’y avait pas moyen d’en discuter avec lui : on acceptait la chose ou pas, et il avait décidé de l’accepter, même si, récemment, tolérer JB et ses limitations requérait un effort qui avait commencé à lui paraître plus enrageant, lassant et laborieux que nécessaire.

À la fin, JB avait dû admettre sa défaite, même si, dans les mois précédant l’inauguration de son exposition, il avait à plusieurs reprises mentionné ce qu’il appelait ses « peintures perdues », de grandes œuvres qu’il aurait pu créer si Jude s’était montré moins rigide, moins timide, moins gêné et (c’était l’argument de JB qu’il préférait) moins philistin. Il devrait cependant se sentir plus tard embarrassé par sa propre crédulité, par sa façon naïve de croire que ses souhaits seraient respectés.

L’inauguration avait eu lieu un jeudi de la fin avril, peu après ses trente ans, un soir où il faisait si anormalement froid pour la saison que les premières feuilles des platanes avaient gelé et s’étaient craquelées, et, au coin de Norfolk Street, il s’était arrêté pour admirer le tableau que la galerie peignait, étincelante boîte dorée de lumière et de chaleur vibrante contre le fond plat du ciel noir et glacé. À l’intérieur, il tomba tout de suite sur Henry Young le Noir et l’un de leurs amis de la fac de droit, et puis sur tant d’autres personnes – de l’université et de leurs nombreuses fêtes à Lispenard Street, et les tantes de JB, et les parents de Malcolm, et d’anciens amis de JB qu’il n’avait pas vus depuis des années – qu’il lui avait fallu pas mal de temps pour se frayer un chemin à travers la foule et pouvoir regarder, de fait, les tableaux.

Il avait toujours su que JB était doué. Les trois amis le savaient, tout le monde le savait : quel que soit le peu de générosité avec lequel vous pouviez parfois considérer JB en tant que personne, il y avait quelque chose dans son œuvre à même de vous convaincre que vous aviez tort, que les défauts de tempérament que vous lui aviez attribués étaient en réalité des preuves de votre propre mesquinerie et de votre mauvais caractère, qu’en JB se cachait quelqu’un d’immensément empathique, profond et compréhensif. Et, ce soir-là, il n’eut aucun problème à reconnaître l’intensité et la beauté de ses tableaux, et n’éprouvait que fierté et simple

gratitude à l'égard de JB : pour la réussite de son travail, bien sûr, mais aussi pour sa capacité à produire des couleurs et des images qui rendaient toutes les autres pâles et faibles par comparaison, pour sa capacité à vous faire voir le monde sous un jour nouveau. Les toiles avaient été accrochées en une seule rangée qui se déployait le long des murs comme une portée de musique, et les tons que JB avait créés – des bleus denses de la teinte des hématomes et des jaunes qui rappelaient la couleur du bourbon – étaient si distinctifs que l'on avait l'impression que JB avait complètement réinventé le langage des couleurs.

Il s'arrêta pour admirer *Willem et la jeune fille*, l'un des tableaux qu'il avait déjà vu et qu'il avait en fait déjà acheté, dans lequel JB avait peint Willem, le dos tourné à l'appareil photo, à l'exception de son visage et de ses yeux, qui semblaient directement regarder le spectateur, mais qui en réalité devaient sans doute être braqués sur une jeune femme qui se trouvait dans l'exacte ligne de mire de Willem. Il adorait l'expression de son ami, l'une de celles qu'il connaissait bien, lorsque celui-ci s'apprêtait à sourire et que sa bouche était encore molle et indécise, d'une certaine manière, mais que les muscles autour de ses yeux se tendaient déjà vers le haut. Les tableaux n'étaient pas organisés par ordre chronologique, si bien qu'après celui de *Willem et la jeune fille* il y en avait un de lui datant de quelques mois seulement (il passait en vitesse devant ceux qui le représentaient), puis une image de Malcolm et de sa sœur, dans, selon ce qu'il reconnaissait du mobilier, le premier appartement de Flora, qu'elle avait quitté depuis longtemps, dans le quartier du West Village (*Malcolm et Flora, Bethune Street*).

Il chercha JB des yeux, l'aperçut en train de parler au directeur de la galerie, et, à ce moment-là, JB redressa le cou, croisa son regard et lui fit un salut de la main. « Génial », mima-t-il des lèvres à l'adresse de JB par-dessus la tête des gens, et JB lui sourit et répondit par un « Merci » muet.

Mais, par la suite, il s'était déplacé vers le troisième et dernier mur et les avait vus : deux tableaux, le représentant, que JB ne lui avait jamais montrés, ni l'un ni l'autre. Dans le premier, il était très jeune et tenait une cigarette ; dans le second, dont il pensait qu'il devait dater d'environ deux ans, il était assis, penché au-dessus du rebord de son lit, le front appuyé contre le mur, les jambes et bras croisés, ainsi que les yeux clos – c'était la position qu'il adoptait toujours à la fin d'une crise lorsqu'il rassemblait ses

forces physiques pour tenter de se relever. Il ne se rappelait pas que JB avait pris ce cliché et, de fait, étant donné la perspective – l'appareil photo visait de l'extérieur de l'encadrement de la porte – il sut qu'il ne pouvait pas s'en souvenir, parce qu'il n'était pas censé avoir conscience du tout qu'on le prenait en photo. Pendant quelques minutes, le bruit de l'espace autour de lui s'assourdit et il ne put détacher son regard des peintures : même dans son désarroi, il eut la présence d'esprit de se rendre compte qu'il réagissait moins aux images elles-mêmes qu'aux souvenirs et sensations qu'elles provoquaient chez lui, et que son sentiment de violation lié au fait que d'autres personnes puissent découvrir ces documents relatifs à deux épouvantables moments de son existence était une réaction personnelle, spécifique à lui seul. Pour n'importe qui d'autre, elles seraient perçues comme deux peintures hors contexte, insignifiantes à moins qu'il ne décide d'en dévoiler le sens. Mais oh, qu'il lui était pénible de les voir, et il regretta terriblement, soudain, de ne pas se trouver seul.

Il se garda la face pendant tout le dîner post-inauguration, qui n'en finissait pas et auquel Willem lui manqua terriblement – mais celui-ci jouait ce soir-là et n'avait pas pu venir. Au moins n'eut-il pas à adresser la parole à JB, occupé à faire sa cour, et, quant aux gens qui s'approchaient de lui – dont le galeriste de JB – pour lui dire que les deux derniers tableaux, ceux qui le représentaient, étaient les meilleurs de l'exposition (comme si d'une certaine façon cela relevait de sa responsabilité), il parvint à sourire et à tomber d'accord avec eux sur le fait que JB avait un talent extraordinaire.

Mais plus tard, de retour chez lui, après avoir repris ses esprits, il se trouva enfin libre d'exprimer à Willem son sentiment de trahison. Et Willem avait pris son parti avec si peu d'hésitation, s'était mis tellement si en colère pour lui, qu'il se sentit momentanément apaisé et se rendit compte que la duplicité de JB avait également choqué Willem.

C'était leur deuxième dispute, qui avait débuté par une confrontation avec JB dans un café près de l'appartement de ce dernier, au cours de laquelle JB avait fait preuve d'une incapacité exaspérante à s'excuser : au lieu de quoi, il n'avait cessé de parler, disant que ces peintures étaient merveilleuses et qu'un jour, quand il aurait réglé les problèmes qu'il avait avec lui-même, il viendrait à les apprécier, et que ce n'était pas une si grande affaire, et qu'il devrait vraiment affronter son manque d'assurance, sans aucun fondement de toute manière, et que peut-être ses tableaux

l’aideraient dans ce processus, et que tout le monde savait, sauf lui, comme il était beau, et cela ne devrait-il pas le convaincre que, peut-être – non, *assurément* – c’était lui qui se trompait sur lui-même et, pour finir, que les tableaux existaient, qu’ils étaient terminés, et que voulait-il qu’il advienne ? Serait-il plus heureux si on les détruisait ? Devrait-il les arracher du mur et y mettre le feu ? Ils avaient été vus et on ne pouvait pas revenir là-dessus, alors pourquoi ne pouvait-il pas simplement l’accepter et s’en remettre ?

– Je ne te demande pas de les détruire, JB, avait-il répliqué – si furieux et pris de vertige par la logique bizarre de JB et son inflexibilité presque offensante qu’il avait envie de hurler. Je te demande de t’excuser.

Mais JB ne pouvait pas, ou ne voulait pas, et finalement il s’était levé et était parti, sans que JB essaie de l’en empêcher.

Après cela, il avait tout bonnement cessé de parler à JB. Willem, de son côté, avait tenté une approche, mais les deux amis (comme Willem le lui raconta) s’étaient mis à se crier dessus dans la rue, ensuite Willem avait à son tour cessé de parler à JB et, depuis lors, ils devaient compter principalement sur Malcolm pour avoir des nouvelles de leur ami. Malcolm, qui comme d’habitude ne prenait pas parti, admit qu’il pensait que JB était tout à fait dans son tort, tout en suggérant en même temps qu’ils se montraient tous les deux irréalistes :

– Tu sais bien qu’il ne va pas s’excuser, Judy, dit-il. C’est de JB dont on parle. Tu perds ton temps.

– Est-ce que c’est moi qui ne suis pas raisonnable ? demanda-t-il à Willem après cette conversation.

– Non, répondit aussitôt Willem. C’est mort, Jude. Il a foutu la merde, c’est à lui de s’excuser.

Tous les tableaux se vendirent. On lui livra *Willem et la jeune fille* au bureau, ainsi que *Willem et Jude, Lispenard Street, II*, que Willem avait acheté. *Jude, après une crise* (le titre, quand il l’apprit, l’avait de nouveau mis dans une si grande colère et lui avait procuré un tel sentiment d’humiliation que pendant quelques minutes il éprouva littéralement ce que l’expression « fou de rage » signifiait) fut acheté par un collectionneur dont les acquisitions étaient considérées comme une forme de bénédiction et un augure du succès à venir : il n’achetait que des œuvres d’artistes provenant de leur première exposition et pratiquement tous les artistes dont il avait acheté le travail avaient poursuivi une importante carrière. Seule l’œuvre

centrale de l'exposition, *Jude à la cigarette*, ne trouva pas d'acquéreur, et cela était dû à une erreur choquante d'amateurisme, dans la mesure où le directeur de la galerie l'avait vendue à un grand collectionneur britannique et le propriétaire de la galerie l'avait vendue au MoMA, le musée d'art moderne de New York.

– Eh bien, parfait, dit Willem à Malcolm, sachant que ce dernier rapporterait ses mots à JB. JB devrait dire à la galerie qu'il garde le tableau, et il devrait tout simplement le donner à Jude.

– Il ne peut pas faire ça, répondit Malcolm, aussi effaré que si Willem avait suggéré de tout bonnement jeter la toile à la poubelle. C'est quand même le MoMA !

– Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? demanda Willem. S'il est si sacrément bon que ça, il aura une autre opportunité au MoMA. Mais je te le dis, Malcolm, c'est absolument la seule solution qui lui reste s'il veut conserver son amitié avec Jude – il marqua une pause. Et avec moi aussi.

Alors Malcolm avait transmis le message et la perspective de perdre Willem comme ami avait suffi pour que JB appelle ce dernier et lui demande un rendez-vous, au cours duquel JB avait pleuré et accusé Willem de l'avoir trahi et de toujours prendre le parti de Jude et à l'évidence de se foutre de son avis à lui, et de sa carrière, alors que JB, lui, avait toujours soutenu celle de Willem.

Tout cela s'était étalé sur plusieurs mois, le printemps le cédant à l'été, et Willem et lui étaient partis à Truro sans JB (ainsi que sans Malcolm, qui craignait, leur dit-il, de laisser JB tout seul), et JB était allé chez les Irvine à Aquinnah pour le week-end de Memorial Day et ils y étaient retournés pour la Fête nationale, le Quatre Juillet, et Willem et lui avaient fait seuls le voyage prévu depuis longtemps en Croatie et en Turquie.

Puis ce fut l'automne, et lorsque Willem et JB eurent leur deuxième rendez-vous, Willem avait subitement, et de manière inattendue, décroché son premier rôle dans un film, celui du roi dans une adaptation du conte de Grimm, *La Jeune Fille aux mains d'argent*, et devait partir en tournage à Sofia en janvier ; quant à lui, il avait reçu une promotion au travail et été approché par un associé de Cromwell Thurman Grayson et Ross, l'un des meilleurs cabinets d'affaires de la ville, et devait utiliser plus souvent qu'à son tour le fauteuil roulant qu'Andy lui avait procuré au mois de mai précédent ; Willem avait rompu avec sa petite amie, avec laquelle il sortait

depuis un an, et voyait une costumière qui s'appelait Philippa ; son ancien collègue de bureau du temps où il était clerc, Kerrigan, avait envoyé un mail collectif à toutes les personnes avec lesquelles il avait jamais travaillé où il déclarait son homosexualité et dénonçait le conservatisme de façon simultanée ; Harold, pour sa part, insistait pour savoir qui viendrait pour Thanksgiving cette année, et s'il pouvait rester passer la nuit après le départ des gens qu'il inviterait, parce que Julia et lui devaient lui parler de quelque chose ; il était allé voir des pièces de théâtre avec Malcolm et des expositions dans des galeries avec Willem et avait lu des romans dont il aurait débattu avec JB, dans la mesure où ils étaient les deux lecteurs de romans du groupe : toute une liste de choses dont les quatre amis auraient autrefois discuté ensemble, mais dont ils parlaient maintenant à deux ou trois. Au début, cela lui avait paru désorientant, après tant d'années à fonctionner en bande de quatre, mais il s'y était habitué, et même si JB lui manquait – son égocentrisme plein d'esprit, sa façon de considérer tout ce que le monde avait à offrir uniquement du point de vue de ses propres affects –, il se sentait pourtant incapable de lui pardonner et, simultanément, capable d'envisager sa vie sans lui.

Et maintenant, supposa-t-il, leur dispute était close et le tableau lui appartenait. Willem l'accompagna au bureau ce samedi-là, il déballa la toile et l'inclina contre le mur, puis tous les deux la regardèrent en silence, comme s'ils se trouvaient dans un zoo et observaient un animal inerte, d'une espèce rare. C'était la peinture qui avait été reproduite dans la critique du magazine *Times* puis, plus tard, dans le récit d'*Artforum*, mais ce n'était qu'aujourd'hui, à l'abri dans son bureau, qu'il se trouva en mesure de véritablement l'apprécier – s'il avait pu oublier qu'il s'agissait de lui, il aurait presque perçu la beauté de l'image et compris pourquoi elle avait séduit JB : pour l'étrange personne qui y était représentée, qui avait l'air si effrayé et sur ses gardes, qui n'était perceptiblement ni femme ni homme, dont les vêtements semblaient avoir été empruntés, qui imitait les gestes et les postures de l'adulte sans, à l'évidence, rien y comprendre. Il n'éprouvait plus aucun sentiment pour cette personne, mais ne rien éprouver pour cette personne avait constitué un acte conscient de volonté, comme lorsque l'on ignore quelqu'un dans la rue que l'on voit pourtant constamment et que l'on prétend ne pas la voir, jour après jour, jusqu'au moment où l'on ne la voit réellement plus – ou du moins croit-on pouvoir s'en convaincre.

– Je ne sais pas ce que je vais en faire, confessa-t-il à Willem avec regret – parce qu'il ne voulait pas du tableau et en même temps se sentait coupable du fait que Willem l'avait extorqué à JB de sa part alors qu'il savait qu'il ne voudrait plus jamais le voir.

– Eh bien, dit Willem – puis il y eut un silence. Tu pourrais toujours en faire cadeau à Harold ; je suis sûr qu'il l'adorerait.

Et il se rendit compte alors que Willem avait probablement toujours su qu'il ne voulait pas de cette toile, et que cela n'avait pas d'importance aux yeux de son ami, que celui-ci ne regrettait pas de l'avoir choisi lui plutôt que JB, qu'il ne lui en voulait pas de l'avoir obligé à prendre cette décision.

– Je pourrais, dit-il lentement – même s'il savait qu'il ne le ferait pas : Harold l'adorerait sans aucun doute (il l'avait adorée quand il l'avait vue à l'exposition), l'accrocherait à un endroit bien en vue et, à chaque fois qu'il lui rendrait visite, il serait contraint de la voir. Je suis désolé, Willem, finit-il par dire, pardon de t'avoir fait venir ici. Je crois que je vais la laisser là jusqu'à ce que je trouve une idée.

– Pas de problème, répondit Willem – et les deux amis réemballèrent le tableau, puis le replacèrent sous son bureau.

Après le départ de Willem, il sortit son téléphone et, cette fois-ci, écrivit réellement un message à JB. « JB, commença-t-il. Merci beaucoup pour la peinture, et pour tes excuses. Les deux m'importent beaucoup. » Il s'interrompit, réfléchissant à ce qu'il pourrait ajouter. « Tu me manques, et j'aimerais savoir ce qui se passe dans ta vie, continua-t-il. Appelle-moi quand tu auras un moment pour qu'on se voie. » Tout était vrai.

Alors soudain, il sut ce qu'il allait faire de la toile. Il chercha l'adresse de la secrétaire administrative de JB et lui rédigea un mot, la remerciant de lui avoir envoyé *Jude à la cigarette* et lui disant qu'il voulait en faire une donation au MoMA, et pouvait-elle faciliter la transaction ?

Plus tard, quand il y repenserait, il considérerait cet épisode comme une sorte de moment pivot, une charnière entre l'avant et l'après d'une relation : son amitié avec JB, évidemment, mais aussi celle avec Willem. Il y avait eu des périodes entre ses vingt et ses trente ans où il regardait ses amis et éprouvait un contentement si pur et si profond qu'il aurait souhaité que le monde autour d'eux s'arrête tout simplement, qu'aucun d'eux ne quitte plus cet instant, où tout avait atteint un équilibre et son affection pour eux était

parfaite. Mais, bien sûr, cela ne devait jamais être : un battement de plus, et tout se modifiait, et l'instant se volatilisait en silence.

Il aurait été trop mélodramatique, trop définitif, de dire qu'après cela JB avait à jamais diminué à ses yeux. Et pourtant c'était bien vrai que pour la première fois il parvenait à comprendre que les gens auxquels il avait appris à se fier pourraient un jour le trahir de toute façon, et si frustrant que cela fût, c'était en même temps inévitable, et que la vie continuerait de le propulser régulièrement en avant, parce que, pour chaque personne qui le décevrait d'une manière ou d'une autre, il y en aurait au moins une qui ne le décevrait jamais.

*

Il considérait (et Julia partageait son opinion) que Harold avait tendance à rendre le repas de Thanksgiving plus compliqué que nécessaire. Chaque année depuis qu'il avait été invité pour la première fois chez Harold et Julia pour la fête, Harold lui promettait – en général début novembre, quand il était encore plein d'enthousiasme pour le projet – que cette année il allait l'épater en mettant un terme aux traditions culinaires américaines les plus lamentables. Harold commençait toujours avec de grandes ambitions : leur premier Thanksgiving ensemble, neuf ans plus tôt, quand il était en deuxième année de fac de droit, Harold avait annoncé qu'il préparerait du canard à l'orange, avec des kumquats en lieu d'oranges.

Mais lorsqu'il arriva chez Harold avec le gâteau aux noix qu'il avait fait la veille au soir, Julia se tenait seule dans l'embrasure de la porte pour l'accueillir.

– Ne mentionne pas le canard, lui avait-elle susurré en l'embrassant pour lui dire bonjour.

Dans la cuisine, il trouva un Harold harassé en train de retirer une énorme dinde du four.

– Pas un mot, le prévint Harold.

– Qu'est-ce que tu voudrais que je dise ? répliqua-t-il.

Cette année, Harold lui demanda ce qu'il pensait d'une truite.

– Une truite fourrée à quelque chose, ajouta-t-il.

– J'aime bien la truite, répondit-il, prudemment. Mais tu sais, Harold, j'aime réellement la dinde.

Ils avaient une variante de cette conversation tous les ans, Harold proposant différents animaux et formes de protéines – un plat chinois de poulet aux pattes noires cuit à la vapeur, un rôti de filet de bœuf, du tofu aux oreilles de Judas, une salade de poisson à chair blanche fumé sur pain de seigle fait maison – comme des améliorations par rapport à la dinde.

– Personne n'aime réellement la dinde, Jude, dit Harold avec impatience. Je sais ce que tu es en train de faire. Ne m'insulte pas en prétendant que tu aimes ça, parce qu'en réalité tu penses que je suis incapable de préparer autre chose. On mangera de la truite, et c'est tout. Et est-ce que tu peux faire le gâteau que tu as fait l'année dernière ? Je crois qu'il irait bien avec ce vin que j'ai acheté. Envoie-moi juste une liste des ingrédients dont tu as besoin et je me les procurerai.

La chose étonnante, songeait-il toujours, était qu'en général Harold ne s'intéressait pas tellement à la nourriture (ou au vin). En fait, il avait des goûts terribles et l'emmenait souvent dans des restaurants excessivement chers et néanmoins médiocres, où Harold dévorait avec plaisir de la viande carbonisée accompagnée d'un plat de pâtes gluantes sans intérêt. Julia (qui ne témoignait pas d'un grand intérêt pour la nourriture non plus) et lui discutaient chaque année de l'étrange fixation de Harold : Harold avait de très nombreuses obsessions, dont certaines inexplicables, mais celle-ci en particulier, d'autant plus inexplicables qu'elle perdurait.

Willem pensait que cette quête de Harold pour le repas de Thanksgiving avait commencé en partie comme une lubie sans gravité, mais, au fil des ans, s'était transformée en quelque chose de plus sérieux, et que celui-ci était maintenant incapable de s'arrêter, quand bien même il savait qu'il n'y arriverait jamais.

– Mais tu sais, avait déclaré Willem, tout ça a à voir avec toi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? avait-il demandé.

– C'est une performance qui t'est destinée, avait répondu Willem. C'est sa manière de dire que tu lui es suffisamment cher pour qu'il essaie de t'impressionner, sans le dire vraiment.

Il rejeta aussitôt cette interprétation :

– Je ne pense pas, Willem.

Mais parfois, il se laissait aller à croire que Willem avait peut-être raison, se sentant bête et légèrement pathétique parce qu'il se rendait compte à quel point cette pensée le rendait heureux.

Willem était le seul à se joindre à eux cette année pour Thanksgiving : lorsqu'il s'était réconcilié avec JB, ce dernier avait déjà prévu d'aller chez ses tantes avec Malcolm ; et quand JB avait essayé d'annuler, celles-ci s'étaient apparemment montrées si agacées qu'il avait décidé de ne pas les contrarier davantage.

– Ce sera quoi cette année ? demanda Willem – ils prenaient le train pour s'y rendre le mercredi, veille de Thanksgiving. De l'élan ? Du chevreuil ? De la tortue ?

– De la truite, répondit-il.

– De la truite ! s'exclama Willem. Eh bien, c'est facile à préparer. On va peut-être effectivement manger de la truite cette année.

– Il a expliqué qu'il allait la fourrer avec quelque chose, cela étant.

– Oh. Je reviens sur ce que j'ai dit.

Ils étaient huit au dîner : Harold et Julia, Laurence et Gillian, James, un ami de Julia, et Carey, le compagnon de celui-ci, Willem et lui.

– C'est de la truite du feu de dieu, Harold, dit Willem en attaquant sa deuxième tranche de dinde – et tout le monde rit.

À partir de quel moment, se demanda-t-il, avait-il cessé de se sentir si nerveux et déplacé aux dîners de Harold ? Certainement, ses amis avaient aidé. Harold aimait se disputer avec eux, aimait inciter JB à des assertions scandaleuses à la limite du racisme, aimait taquiner Willem pour savoir quand il allait finir par se fixer, aimait débattre des courants architecturaux et esthétiques avec Malcolm. Il savait que Harold appréciait d'en découdre avec eux, et que ses amis l'appréciaient également, ce qui lui donnait l'occasion de simplement les écouter être eux-mêmes sans avoir le sentiment de devoir participer ; ils étaient une troupe de perroquets agitant leurs plumes aux couleurs vives sous le regard des uns et des autres, paradant devant leurs pairs sans peur ni malice.

Le dîner se vit dominé par une conversation à propos de la fille de James, qui se mariait cet été.

– Je suis vieux, se lamenta James – et Laurence et Gillian, dont les filles étaient encore en licence et passaient leur été dans la maison de leur amie à Carmel, répondirent par des gémissements d'empathie.

– Ce qui me rappelle, dit Harold en posant les yeux sur Willem et sur lui, quand est-ce que vous allez vous caser tous les deux ?

– Je crois qu'il s'adresse à toi – et il sourit à Willem.

– Harold, j’ai trente-deux ans ! protesta Willem.

Et tout le monde rit de nouveau tandis que Harold bredouillait :

– C’est quoi, ça, Willem ? Une explication ? Une défense ? Ce n’est pas comme si tu avais seize ans !

Mais il avait beau apprécier la soirée, une part de lui restait nerveuse et en effervescence, inquiète de la conversation que Harold et Julia voulaient avoir avec lui le lendemain. Il en avait finalement parlé à Willem au cours du trajet et, quelques moments plus tard, lorsque les deux se retrouveraient à œuvrer ensemble (à farcir la dinde, blanchir les pommes de terre, mettre le couvert), ils essaieraient de se figurer ce que Harold pouvait avoir à lui dire. Après le dîner, ils revêtirent leurs manteaux et s’assirent dans le jardin de derrière, se cassant de nouveau la tête sur le sujet.

Du moins savait-il qu’ils n’avaient pas de problème de santé – c’était la première question qu’il avait posée, et Harold l’avait assuré que Julia et lui allaient tous les deux bien. Mais alors, que cela pouvait-il être ?

– Il trouve peut-être que je passe trop de temps avec eux, suggéra-t-il à Willem. (Peut-être Harold en avait-il tout simplement assez de lui.)

– Pas possible, rétorqua Willem, si rapidement et de façon si ferme qu’il s’en trouva soulagé – ils gardèrent le silence. Peut-être que l’un des deux a reçu une proposition de travail quelque part et qu’ils déménagent.

– J’y ai pensé aussi. Mais je ne crois pas que Harold quitterait jamais Boston. Julia non plus.

Il n’existait pas, pour finir, de nombreuses possibilités, du moins qui rendraient nécessaire une conversation avec lui : peut-être vendaient-ils la maison de Truro. (Mais pourquoi auraient-ils besoin d’en parler avec lui, même s’il adorait la maison ?) Peut-être Harold et Julia se séparaient-ils (mais tout avait l’air comme d’habitude entre eux). Peut-être mettaient-ils l’appartement de New York sur le marché et voulaient savoir s’il souhaitait le leur acheter (peu plausible : il était persuadé qu’ils ne vendraient jamais l’appartement). Peut-être rénovaient-ils simplement l’appartement et avaient besoin de lui pour superviser les travaux.

À partir de là, leurs spéculations devinrent de plus en plus spécifiques et improbables : peut-être Julia faisait-elle son coming out (ou Harold). Peut-être Harold se convertissait-il (ou Julia). Peut-être quittaient-ils leur travail pour s’installer dans un ashram au nord de l’État de New York. Peut-être devenaient-ils ascètes et comptaient-ils aller vivre au loin dans une vallée

du Cachemire. Peut-être envisageaient-ils une chirurgie plastique de couple. Peut-être Harold devenait-il un Républicain. Peut-être Julia avait-elle découvert Dieu. Peut-être Harold avait-il été désigné pour le poste de Procureur général. Peut-être Julia avait-elle été identifiée par le gouvernement tibétain en exil comme la prochaine réincarnation du Panchen-lama et déménageait dans la ville de Dharamsala. Peut-être Harold se présentait-il aux élections présidentielles américaines en tant que candidat socialiste. Peut-être ouvraient-ils un restaurant sur la place principale de Boston qui ne servait que de la dinde farcie à d'autres viandes. À ce stade, ils riaient tous les deux si fort (autant à cause du désarroi à la fois nerveux et calmant de ne pas savoir qu'à cause de l'absurdité de leurs suppositions) qu'ils étaient pliés en deux sur leurs sièges, serrant leur col de manteau contre leur bouche pour étouffer le son, leurs larmes gelant et leur picotant les joues.

Une fois au lit, cependant, lui revint la pensée qui s'était insinuée en lui, provenant d'un endroit sombre de son esprit et s'infiltrant dans sa conscience comme une jeune vigne effilée : peut-être l'un d'eux avait-il découvert quelque chose à propos de la personne qu'il avait été. Peut-être lui présenteraient-ils une preuve : un rapport de médecin, une photographie, un cliché tiré d'un film (c'était le scénario qui lui donnait des cauchemars). Il avait déjà décidé qu'il ne nierait pas, il ne discuterait pas, il ne se défendrait pas. Il reconnaîtrait la véracité des faits, il s'excuserait, il expliquerait qu'il n'avait jamais eu l'intention de les tromper, il proposerait de ne jamais les recontacter, et puis il s'en irait. Il leur demanderait juste de garder son secret, de ne le révéler à personne. Il s'entraîna à prononcer les mots : *Je suis vraiment désolé, Harold. Je suis vraiment désolé, Julia. Je n'ai jamais voulu vous mettre mal à l'aise.* Mais, évidemment, c'était une excuse si inutile. Il n'en avait peut-être pas eu l'intention, mais cela ne changeait rien : ils se sentiraient embarrassés ; il les avait embarrassés.

Willem partit le lendemain matin ; il jouait ce soir-là.

– Appelle-moi dès que tu sais, d'accord ? demanda-t-il – et il opina. Tout va bien se passer, Jude, promit-il. Quoi que ce soit, cela va s'arranger. Ne t'inquiète pas, ok ?

– Tu sais que je serai inquiet, de toute façon, dit-il – et il essaya de rendre son sourire à Willem.

– Oui, je sais, répliqua Willem. Mais essaie, et appelle-moi.

Il s’occupa en passant le reste de la journée à nettoyer – il y avait toujours beaucoup de choses à ranger dans la maison, dans la mesure où ni Harold ni Julia n’aimaient vraiment mettre de l’ordre – et, lorsqu’ils passèrent à table assez tôt pour dîner d’un ragoût de dinde et d’une salade de betteraves qu’il avait préparés, sa nervosité lui donna presque le tournis et il ne put que faire semblant de manger, déplaçant sa fourchette sur son assiette à l’instar de l’aiguille d’une boussole, espérant que Harold et Julia ne le remarqueraient pas. Après quoi, il se mit à empiler les assiettes pour les emporter à la cuisine, mais Harold l’arrêta.

– Laisse-les, Jude, dit-il. On devrait peut-être parler maintenant ?

Il sentit la panique le saisir.

– Je devrais vraiment les rincer, ou tout va coller, protesta-t-il de façon peu convaincante, se rendant compte à quel point il avait l’air stupide.

– Au diable les assiettes, répliqua Harold – et même s’il savait que Harold se fichait authentiquement de ce qui pouvait coller ou pas à ses assiettes, il se demanda pendant une minute si sa désinvolture n’était pas par trop désinvolte, un simulacre de sérénité plutôt qu’un calme réel.

Mais pour finir, il n’eut pas le choix et reposa les assiettes, suivant Harold d’un pas lourd dans le salon, où Julia était en train de verser du café pour elle et pour Harold, et lui avait servi du thé.

Il s’installa sur le canapé, Harold s’assit dans le fauteuil à sa gauche, et Julia sur l’ottomane recouverte d’un tissu d’Asie centrale qui se trouvait en face de lui : les places qu’ils occupaient toujours, la table basse entre eux, et il espérait que l’instant durerait, parce qu’il se demandait si c’était le dernier qu’il passerait ici, la dernière fois qu’il serait installé dans ce salon sombre et chaleureux, avec ses livres et son odeur à la fois douce et acide de jus de pomme trouble, et son tapis turc bleu marine et rouge écarlate qui formait des plis sous la table basse, et le rapiéçage sur le coussin du canapé où le tissu était usé jusqu’à la corde et dont il pouvait voir en dessous la mousseline blanche – toutes les choses auxquelles il avait accepté de s’attacher si tendrement, parce qu’elles appartenaient à Harold et Julia, et qu’il avait accepté de croire que leur maison était la sienne.

Pendant un moment, ils burent tous leur boisson à petites gorgées sans se regarder, et il tenta de se comporter comme s’il s’agissait d’une soirée normale, quand bien même, si cela avait été une soirée normale, aucun d’eux ne serait resté aussi silencieux.

– Eh bien, démarra finalement Harold – puis il posa sa tasse sur la table basse, en se préparant.

Quoi qu'il dise, se rappela-t-il, *ne commence pas à t'excuser. Quoi qu'il dise, accepte-le, et remercie-le pour tout.*

Il y eut un autre long silence.

– C'est difficile à dire, poursuivit Harold – tout en prenant sa tasse de l'autre main, et il patienta le temps d'une nouvelle pause de la part de Harold. J'avais vraiment préparé un discours, non ? demanda-t-il – et Julia opina. Mais je suis plus nerveux que je ne le pensais.

– Je sais, dit-elle. Mais tu t'en sors très bien.

– Ha ! répliqua Harold. C'est gentil de ta part de me mentir, quoi qu'il en soit – puis il sourit à Julia, et il eut le sentiment que Julia et Harold se trouvaient seuls tous les deux dans la pièce et que, pendant un court instant, ils avaient complètement oublié sa présence.

Mais alors Harold se tut de nouveau, s'efforçant de formuler ce qu'il dirait ensuite.

– Jude, je… nous… te connaissons depuis presque dix ans maintenant, finit par dire Harold – et il l'observa tandis que le regard de Harold se posait sur lui, puis se détournait, pour fixer un point quelque part au-dessus de la tête de Julia. Et au cours de ces années, tu nous es devenu très cher ; à tous les deux. Tu es notre ami, bien sûr, mais on te considère comme plus qu'un ami ; comme quelqu'un de plus spécial que ça – Harold regarda Julia, et elle hocha de nouveau la tête. Et j'espère que tu ne trouveras pas ce que je vais te dire trop… présomptueux, je suppose… mais on se demandait si tu pourrais envisager de nous laisser, eh bien, t'adopter – puis il se retourna vers lui, et lui sourit. Tu serais notre fils devant la loi, et notre héritier légal, et un jour tout ça – il balaya l'air de son bras libre dans un geste d'exubérance parodique – sera à toi, si tu le désires.

Il garda le silence. Il était incapable de parler, incapable de réagir ; il ne pouvait même pas sentir son visage, imaginer son expression, et Julia s'engouffra dans la brèche :

– Jude, dit-elle, si tu ne veux pas, pour n'importe quelle raison, nous comprenons parfaitement. C'est beaucoup demander. Si tu refuses, cela ne changera rien à nos sentiments pour toi – pas vrai, Harold ? Tu seras toujours le bienvenu ici, et on espère que tu feras toujours partie de notre

vie. Honnêtement, Jude… on ne sera pas fâchés, et tu ne devrais pas te sentir gêné – elle le regarda. Est-ce que tu veux du temps pour y réfléchir ?

À ce moment-là, il sentit sa torpeur s'estomper, même si, comme par une forme de compensation, ses mains se mirent à trembler et il attrapa l'un des coussins posés sur le canapé et s'en couvrit les bras pour cacher son agitation. Il lui fallut plusieurs tentatives avant de parvenir à parler, mais lorsqu'il se lança, il ne put les regarder ni l'un ni l'autre :

– Je n'ai pas besoin d'y réfléchir, dit-il – et sa voix lui parut étrange et faible. Harold, Julia… vous plaisantez ? Il n'y a rien… rien… que j'aie jamais autant désiré. De toute ma vie. Je n'avais simplement jamais pensé…

Il s'arrêta ; il n'arrivait pas à former des phrases. Pendant une minute, tous les trois se turent, puis il parvint enfin à les regarder tous les deux.

– Je croyais que vous alliez me dire que vous ne vouliez plus être amis avec moi.

– Oh, Jude, fit Julia – et Harold eut l'air perplexe. Pourquoi est-ce que tu t'imaginerais une chose pareille ? demanda-t-elle.

Mais il secoua la tête, incapable de le leur expliquer.

Ils se turent de nouveau, puis tous sourirent – Julia à l'adresse de Harold, Harold à son adresse à lui, lui dans le coussin –, ne sachant pas comment conclure, comment continuer à partir de là. Finalement, Julia frappa des mains et se leva.

– Champagne ! s'exclama-t-elle – et elle sortit de la pièce.

Harold et lui se levèrent aussi et se regardèrent.

– Tu es sûr ? lui demanda Harold, doucement.

– Je suis aussi sûr que tu l'es, répondit-il, tout aussi doucement.

Il aurait pu lancer une blague facile et pas très maline, sur le fait que cela ressemblait étrangement à une demande en mariage, mais il n'eut pas le cœur de la dire.

– Tu te rends compte que tu seras lié à nous pour la vie, déclara Harold avec un sourire en lui passant le bras sur l'épaule, et il opina.

Il espérait que Harold ne prononcerait plus un mot, parce que s'il le faisait il se mettrait à pleurer, ou vomirait, ou s'évanouirait, ou hurlerait, ou se consumerait. Il se rendit soudain compte à quel point il était exténué, complètement vidé : autant à cause des semaines d'angoisse qu'il venait de passer qu'à cause des trente années précédentes d'envies, de désirs, de

souhaits, même s'il se disait qu'il n'en avait cure, terriblement intenses, si bien que, après qu'ils eurent trinqué et que Julia, puis Harold l'eurent étreint (la sensation de se trouver dans les bras de Harold si inhabituelle et intime qu'il s'était presque tortillé pour se dégager), il se sentit soulagé quand Harold l'enjoignit d'oublier les assiettes et d'aller se coucher.

Lorsqu'il atteignit sa chambre, il dut rester allongé sur son lit pendant une demi-heure avant de pouvoir même songer à sortir son téléphone. Il avait besoin de sentir la solidité du lit sous lui, la caresse soyeuse de la couverture de coton contre sa joue, l'élasticité familière du matelas quand il changeait de position. Il avait besoin de s'assurer que ce monde était bien le sien, qu'il en faisait toujours partie, et que ce qui était arrivé était effectivement arrivé. Il se souvint, soudainement, d'une conversation qu'il avait eue avec Frère Peter, au cours de laquelle il avait demandé au moine s'il pensait qu'on l'adopterait jamais, et le moine avait ri :

« Non », avait-il répondu, d'un ton si décisif qu'il n'avait jamais reposé la question.

Et bien qu'il fût sans doute très jeune, il se rappelait, très clairement, que le rejet du moine n'avait eu pour effet que de renforcer sa résolution, même si, évidemment, il n'avait pas le moindre contrôle sur une telle décision.

Il était si tourneboulé qu'il oublia que Willem se trouvait déjà sur scène quand il téléphona, mais lorsque Willem le rappela à l'entracte, il se trouvait encore à la même place sur le lit, dans la même position en forme de virgule, le téléphone toujours logé dans sa paume.

– Jude, souffla Willem quand celui-ci lui raconta, et il perçut le sentiment de pure joie que son ami éprouvait pour lui.

Seul Willem (et Andy, et, dans une certaine mesure, Harold) connaissait les grands traits de son enfance : le monastère, le centre, son séjour chez les Douglass. Avec tous les autres, il essayait de rester évasif le plus longtemps possible, jusqu'au moment où il expliquait que ses parents étaient morts quand il était petit, et qu'il avait grandi dans des familles d'accueil, ce qui en général mettait un terme aux questions. Mais Willem en savait plus, et il savait que Willem se rendait compte de ce que cela signifiait pour lui, que cela constituait le plus fervent et le plus impossible de ses souhaits.

– Jude, c'est incroyable. Comment te sens-tu ?

Il essaya de rire.

– Comme si j'allais tout gâcher.

– Mais non – ils gardèrent tous les deux le silence. Je ne savais même pas qu'on pouvait adopter un adulte.

– Eh bien, ce n'est pas habituel, mais c'est possible. Du moment que les deux parties consentent. Cela arrive la plupart du temps pour des questions d'héritage.

Il essaya encore de rire. (*Cesse d'essayer de rire*, se dit-il, en colère.)

– Je ne me rappelle pas grand-chose de ce que j'ai étudié en droit de la famille, mais je crois que je devrais obtenir un nouveau certificat de naissance avec leurs noms dessus.

– Waouh, fit Willem.

– Je sais, répondit-il.

Il entendit quelqu'un appeler Willem, d'un ton autoritaire, dans l'arrière-fond.

– Il faut que tu y ailles, dit-il à Willem.

– Merde, s'exclama Willem. Mais, Jude ? Félicitations. Personne ne le mérite plus que toi – il répondit en criant à la personne qui hurlait son nom. Il faut que j'y aille, dit-il. Ça ne t'embête pas si j'écris à Harold et Julia ?

– Non, bien sûr, répondit-il. Mais, Willem, ne le dis pas aux autres, d'accord ? Je veux simplement y penser un peu.

– Je ne dirai pas un mot. À demain. Et, Jude… – mais il n'ajouta rien, ou se sentit incapable de rien ajouter.

– Je sais, fit-il. Je sais, Willem. J'éprouve la même chose.

– Je t'aime, dit Willem – et il avait raccroché avant qu'il n'ait le temps de lui répondre.

Il ne savait jamais comment réagir quand Willem lui disait cela, et pourtant il désirait toujours qu'il lui déclare son amour. C'était un soir de choses impossibles, et il lutta pour rester éveillé, pour demeurer conscient et alerte le plus longtemps possible, pour apprécier et se répéter tout ce qui lui était arrivé, toute une vie de souhaits qui se réalisaient en quelques heures si brèves.

De retour dans son appartement le lendemain, il trouva un mot de Willem lui demandant de l'attendre, et quand Willem rentra, il avait un gâteau à la carotte et de la glace, qu'ils mangèrent tous les deux, même si ni l'un ni l'autre n'aimait particulièrement les sucreries, et une bouteille de champagne, qu'ils burent, même s'il devait se réveiller tôt le lendemain matin. Les semaines suivantes filèrent : Harold s'occupait des papiers

administratifs et lui envoya des formulaires à signer – la demande formelle d'adoption, un affidavit pour modifier son certificat de naissance, une requête pour obtenir des informations sur son potentiel dossier judiciaire – qu'il apporta à la banque à l'heure du déjeuner pour les faire authentifier ; il ne voulait mettre personne au courant au bureau à part les gens qu'il avait prévenus : Marshall, Citizen et Rhodes. Il le dit à JB et Malcolm, qui, d'un côté, avaient réagi exactement comme il l'avait anticipé – JB débitant un grand nombre de blagues qui n'étaient pas drôles à un rythme presque incontrôlé, comme s'il pouvait finir par en trouver une qui marche ; Malcolm posant des questions de plus en plus précises sur des hypothèses auxquelles il ne pouvait pas répondre – et, de l'autre, s'étaient montrés véritablement heureux pour lui. Il l'annonça à Henry Young le Noir, qui avait suivi deux cours avec Harold quand il étudiait le droit et l'avait adoré, et à Richard, l'ami de JB, dont il était devenu proche après une fête particulièrement longue et ennuyeuse chez Ezra un an plus tôt où, étant les seuls à être à peu près sobres, ils avaient eu une conversation qui avait débuté par le système de protection sociale français et avait évolué ensuite vers différents sujets. Il prévint Phaedra, qui s'était mise à hurler, et Elijah, un autre vieil ami d'université, qui s'était également mis à hurler.

Et, bien sûr, il le dit à Andy, qui s'était d'abord contenté de le regarder, puis avait hoché la tête, comme s'il lui avait demandé s'il avait un pansement en rab à lui donner avant qu'il ne parte. Mais ensuite, il commença à émettre des bruits bizarres de phoque, mi-aboiement, mi-éternuement, et il se rendit compte qu'Andy pleurait. Le spectacle l'horrifia et le rendit passablement frénétique, parce qu'il ne savait pas comment réagir.

– Tire-toi, ordonna Andy entre deux hoquets. Je suis sérieux, Jude. Barre-toi, je te dis, putain – et il s'exécuta.

Le lendemain au bureau, il reçut un bouquet de roses de la taille d'un buisson de gardénias, accompagné d'un mot d'Andy rédigé de son écriture rageuse en lettres capitales :

> JUDE – PUTAIN JE SUIS SI EMBARRASSÉ QUE JE PEUX À PEINE ÉCRIRE CE MOT. S'IL TE PLAÎT EXCUSE-MOI POUR HIER. JE NE POURRAIS PAS ÊTRE PLUS HEUREUX POUR TOI ET LA SEULE QUESTION QUE J'AI EST PUTAIN QU'EST-CE

QUI A PRIS TANT DE TEMPS À HAROLD. J'ESPÈRE QUE TU VERRAS ÇA COMME UN SIGNE POUR TE CONVAINCRE QUE TU DOIS PRENDRE PLUS SOIN DE TOI POUR QU'UN JOUR TU AIES LA FORCE DE CHANGER LES COUCHES DE HAROLD QUAND IL AURA MILLE ANS ET QU'IL SERA INCONTINENT, PARCE QUE TU SAIS QU'IL NE VA PAS TE SIMPLIFIER LA TÂCHE EN MOURANT À UN ÂGE RESPECTABLE COMME UNE PERSONNE NORMALE. CROIS-MOI, LES PARENTS SONT DES EMMERDEURS. (MAIS ILS SONT SUPER AUSSI, BIEN SÛR.) AMITIÉ, ANDY

C'était, Willem et lui en tombèrent d'accord, l'une des meilleures lettres qu'ils aient jamais lues.

Mais le mois d'euphorie passa, janvier arriva, Willem partit en Bulgarie pour son film, et les anciennes craintes resurgirent, accompagnées de nouvelles. Ils étaient convoqués au tribunal le quinze février, le prévint Harold, et, grâce à un léger changement d'emploi du temps, Laurence présiderait. Maintenant que la date était si proche, il avait l'âpre et inéluctable impression qu'il risquait de tout gâcher et il se mit, d'abord de manière inconsciente puis assidue, à éviter Harold et Julia, convaincu que si on leur rappelait de façon trop active ce dans quoi ils s'engageaient ils changeraient d'avis. Aussi, quand ils vinrent en ville pour voir une pièce la deuxième semaine de janvier, il prétendit être à Washington pour le travail, et, lors de leurs coups de téléphone hebdomadaires, il essayait d'en dire très peu et d'écourter la conversation. Chaque jour, l'improbabilité de la situation devenait dans son esprit de plus en plus énorme et vive ; chaque fois qu'il apercevait son reflet d'affreux zombie clopinant sur la façade vitrée d'un immeuble, il avait la nausée : qui, en vérité, voudrait de cette chose ? L'idée qu'il pourrait appartenir à quelqu'un d'autre lui paraissait de plus en plus grotesque, et si Harold le revoyait ne serait-ce qu'une fois, comment pourrait-il ne pas en venir à la même conclusion ? Il savait que cela ne devrait pas tant lui importer – il était, après tout, adulte ; il savait que l'adoption était plus une affaire de cérémonie que réellement significative du point de vue sociologique – mais la ferveur persistante de son désir défiait la logique, et il ne pouvait supporter la pensée qu'on le lui enlève maintenant, pas maintenant alors que toutes les personnes qui lui

étaient chères se réjouissaient tant pour lui, pas maintenant alors qu'il touchait presque au but.

Il y avait presque touché auparavant. L'année qui avait suivi son arrivée dans le Montana, quand il avait treize ans, le centre avait participé à une foire de l'adoption organisée par regroupement de trois États. Novembre était le mois national de l'adoption et, par un matin froid, on leur avait dit de s'habiller élégamment, puis on les avait fait monter en vitesse dans deux bus scolaires et conduits jusqu'à Missoula, à deux heures de route, où on les avait fait descendre en troupeaux des bus et entrer dans une salle de conférences d'un hôtel. Leurs bus étaient arrivés en dernier, et la pièce était déjà remplie d'enfants, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Au centre de la salle se trouvait une longue rangée de tables et, tandis qu'il rejoignait son côté, il vit qu'elles étaient recouvertes de piles de classeurs étiquetés : Garçons, Bébés ; Garçons, Petits Enfants ; Garçons, 4-6 ans ; Garçons, 7-9 ans ; Garçons, 10-12 ans ; Garçons, 13-15 ans ; Garçons, 15 ans et +. À l'intérieur, leur avait-on dit, se trouvaient des feuilles avec leur photo, leur nom et des renseignements les concernant : d'où ils venaient, quelle était leur ethnicité, des informations sur leurs résultats scolaires, les sports auxquels ils aimaient s'adonner, les talents et intérêts dont ils faisaient preuve. Qu'est-ce que sa feuille, se demanda-t-il, disait de lui ? Quels talents avait-on pu lui inventer, quelle race, quelles origines ?

Les garçons les plus âgés, ceux dont les noms et les visages se trouvaient dans le classeur des 15 ans et +, savaient qu'ils ne seraient jamais adoptés et, dès que les éducateurs eurent le dos tourné, ils sortirent discrètement par la porte de derrière pour, comme tout le monde en avait conscience, aller fumer des joints. Les bébés et les petits enfants n'avaient qu'à être ce qu'ils étaient ; ils seraient choisis en premier, et ils ne s'en rendaient même pas compte. Mais alors qu'il examinait les lieux à partir du coin où il s'était dirigé d'un pas flottant, il s'aperçut que certains des garçons – ceux assez âgés pour avoir déjà expérimenté l'une de ces foires auparavant, mais encore assez jeunes pour conserver de l'espoir – développaient des stratégies. Il observa la manière dont les renfrognés devenaient souriants, les durs à cuire et bagarreurs joviaux et espiègles, la façon dont les garçons qui se détestaient dans le contexte du centre se mettaient à jouer et plaisanter d'une façon amicale qui paraissait convaincante. Il vit les garçons qui se montraient grossiers à l'égard des éducateurs, qui s'insultaient dans

les couloirs, sourire aux adultes et bavarder avec eux, les potentiels parents défilant dans la pièce. Il regarda le garçon le plus brutal et le plus méchant, un adolescent de quatorze ans qui s'appelait Shawn et l'avait un jour maintenu à terre dans les toilettes, lui enfonçant ses genoux dans les omoplates, montrer du doigt l'étiquette portant son nom lorsque l'homme et la femme avec lesquels il avait parlé se dirigèrent vers les classeurs. « Shawn ! leur cria-t-il, Shawn Grady ! », et quelque chose dans sa voix éraillée et pleine d'espoir, dans laquelle il perçut l'effort, la tension qu'il mettait à ne pas paraître optimiste du tout, le rendit triste pour Shawn pour la première fois, puis l'emplit de colère contre l'homme et la femme qui, il le voyait, feuilletaient en réalité les pages du classeur « Garçons, 7-9 ans ». Mais ces sentiments passèrent rapidement, parce qu'il essayait de ne rien éprouver ces derniers temps : ni faim, ni douleur, ni colère, ni tristesse.

Il ne possédait ni combines ni compétences, il était incapable de charmer. À son arrivée au centre, il avait été si pétrifié qu'ils ne l'avaient pas emmené au mois de novembre précédent, mais une année plus tard, il n'était pas convaincu d'être mieux. Il pensait de moins en moins souvent à Frère Luke, c'était vrai, mais ses journées en dehors de la salle de classe se confondaient pour n'en former qu'une indistincte ; la plupart du temps, il se sentait flotter, essayant de se persuader qu'il n'occupait pas sa propre existence, souhaitant devenir invisible, désirant seulement ne pas être aperçu. Des choses lui arrivaient et il ne luttait pas contre, comme il l'aurait fait par le passé ; parfois, quand on le brutalisait, une part de lui qui restait consciente se demandait ce que les moines penseraient de lui aujourd'hui : c'en était terminé de ses rages, ses colères, ses luttes. Aujourd'hui il était le garçon qu'ils avaient toujours souhaité qu'il soit. Aujourd'hui il espérait être quelqu'un à la dérive, une présence si mince et légère et non substantielle qu'elle semblait ne déplacer aucun air.

Si bien qu'il fut surpris – autant que les éducateurs – lorsqu'il apprit ce soir-là qu'il faisait partie des enfants choisis par un couple : les Leary. Avait-il remarqué une femme et un homme qui le regardaient, lui souriaient même peut-être ? Peut-être. Mais l'après-midi s'était déroulé, comme la plupart, dans une brume, et même dans le bus sur le chemin du retour, il s'employait déjà à l'oublier.

Il passerait un week-end à l'essai – le week-end précédant celui de Thanksgiving – avec les Leary, pour leur permettre de voir s'ils s'appréciaient. Ce jeudi-là, un éducateur du nom de Boyd, qui enseignait la carrosserie et la plomberie et qu'il ne connaissait pas très bien, le conduisit chez eux en voiture. Il était conscient que Boyd savait ce que les autres éducateurs lui faisaient et, même s'il ne les arrêtait jamais, il ne participait jamais non plus.

Mais tandis qu'il descendait de voiture dans l'allée de chez les Leary – une bâtisse en brique d'un étage, entourée de tous les côtés par des champs sombres en jachère –, Boyd lui attrapa l'avant-bras et le tira vers lui, le rappelant dans un sursaut à la lucidité.

– Ne fous pas les choses en l'air, St. Francis, dit-il. C'est ta chance, tu m'entends ?

– Oui, monsieur, avait-il répondu.

– Vas-y alors, ordonna Boyd en le relâchant – et il se dirigea vers Mme Leary, qui se tenait sur le pas de la porte.

Mme Leary était grosse, mais son mari était tout simplement énorme, avec d'immenses mains rouges qui ressemblaient à des armes. Ils avaient deux filles, toutes les deux dans leur vingtaine et mariées, et ils pensaient que cela pourrait être bien d'avoir un garçon à la maison, quelqu'un qui pourrait aider M. Leary – celui-ci réparait des machines agricoles de grande taille et était lui-même cultivateur – au travail des champs. Ils l'avaient choisi, expliquèrent-ils, parce qu'il paraissait calme et poli, et ne voulaient pas de chahuteur ; ils cherchaient quelqu'un de travailleur, quelqu'un qui apprécierait ce qu'avoir un foyer et un toit signifiait. Ils avaient lu dans le classeur qu'il savait travailler et nettoyer, et qu'il s'occupait bien de la ferme du centre.

– Mais ton nom, c'est un drôle de nom, dit Mme Leary.

Il ne l'avait jamais considéré comme un nom étrange, mais il répondit :

– Oui, m'dame.

– Qu'est-ce que tu penserais de peut-être te faire appeler autrement ? demanda Mme Leary. Comme Cody, par exemple ? J'ai toujours aimé ce nom, Cody. C'est un peu moins… eh bien, un peu plus nous, réellement.

– J'aime bien Cody, répondit-il – même s'il n'avait pas vraiment d'opinion sur le sujet ; Jude, Cody, peu lui importait comment on l'appelait.

– Bon, bien, déclara Mme Leary.

Cette nuit-là, seul, il prononça le nom à voix haute : Cody Leary. Cody Leary. Était-il possible qu'il entre dans cette maison en tant qu'une personne et puis, comme si les lieux étaient enchantés, se transforme en une autre ? Était-ce si simple, si rapide ? Jude St. Francis disparaîtrait, et avec lui, Frère Luke, Frère Peter, Père Gabriel, le monastère, les éducateurs du centre et sa honte, ses peurs et sa saleté, et, à la place, il y aurait Cody Leary, qui aurait des parents, une chambre à lui et pourrait devenir qui il voudrait.

Le reste du week-end se déroula sans événement particulier, à tel point qu'à chaque journée, chaque heure, il sentit des parts de lui-même se réveiller, sentit les nuages qui l'enveloppaient s'écarter et se volatiliser, put se projeter dans l'avenir et imaginer la place qu'il pourrait y occuper. Il fit de son mieux pour se montrer poli et travailleur, et ce ne fut pas compliqué : il se levait tôt le matin et préparait le petit-déjeuner pour les Leary (Mme Leary l'encensant tellement et de façon si extravagante qu'il avait souri, gêné, le visage tourné vers le sol), fit la vaisselle, aida M. Leary à dégraisser ses outils et réparer le système électrique d'une lampe, et, même s'il y eut des activités qui ne l'intéressaient pas – l'ennuyeuse messe à laquelle ils assistèrent le dimanche ; les prières qu'ils surveillèrent avant de l'autoriser à aller se coucher –, elles étaient à peine pires que les choses qu'il n'aimait pas à propos du centre, et il savait qu'il pourrait s'y plier sans paraître amer ou ingrat. Les grosses mains rouges de M. Leary continuaient à l'effrayer et, lorsqu'il se retrouvait seul avec lui dans la grange, il tremblait et restait vigilant, mais au moins n'avait-il à craindre que M. Leary, pas tout un groupe de M. Leary, comme avant ou au centre.

Quand Boyd vint le chercher le dimanche soir, il se sentait content de sa performance, confiant, même.

– Comment ça s'est passé ? lui demanda Boyd.

Et il put répondre, honnêtement :

– Bien.

Il était certain, d'après les dernières paroles que lui avait adressées Mme Leary – « J'ai le sentiment qu'on va te voir plus très bientôt, Cody » –, qu'ils appelleraient lundi et que très vite, peut-être même dès vendredi, il serait Cody Leary et que le centre deviendrait un lieu de plus à mettre derrière lui. Mais lundi passa, puis mardi, puis mercredi, et puis on fut la semaine suivante, et il ne se vit pas convoqué dans le bureau du directeur,

sa lettre aux Leary resta sans réponse, et tous les jours l'allée qui menait au dortoir demeurait une longue étendue vide, et personne ne vint le chercher.

Finalement, deux semaines après la visite, il alla trouver Boyd dans son atelier, où il savait qu'il travaillait tard le jeudi soir. Il attendit pendant tout le dîner dehors dans le froid, la neige craquant sous ses pieds, jusqu'à ce qu'il finisse par voir Boyd passer le pas de la porte.

– Bon dieu, dit Boyd lorsqu'il l'aperçut, manquant de lui marcher sur les pieds quand il se retourna. Tu ne devrais pas être au dortoir, St. Francis ?

– S'il vous plaît, supplia-t-il. S'il vous plaît dites-moi… est-ce que les Leary vont venir me chercher ?

Mais il sut la réponse avant même de percevoir l'expression sur le visage de Boyd.

– Ils ont changé d'avis, répondit Boyd – et même si celui-ci n'était pas connu, ni parmi les éducateurs ni parmi les garçons, pour sa gentillesse, il se montra presque doux à ce moment-là. C'est fini, St. Francis. Cela n'arrivera pas.

Boyd tendit la main dans sa direction, mais il l'esquiva, alors Boyd secoua la tête puis commença à s'éloigner.

– Attendez, cria-t-il, se reprenant et courant du mieux qu'il put dans la neige après Boyd. Laissez-moi réessayer, dit-il. Dites-moi ce que j'ai mal fait, et je réessaierai.

Il sentit une hystérie ancienne fondre sur lui, perçut en lui les vestiges du garçon qui se mettait en rage et hurlait, capable de réduire une pièce au silence par ses cris.

Mais Boyd secoua de nouveau la tête.

– Ça ne marche pas comme ça, St. Francis, déclara-t-il – puis il s'arrêta et le regarda en face. Écoute, fit-il, dans quelques années tu sortiras d'ici. Je sais que ça paraît long, mais ça ne l'est pas. À ce moment-là tu seras un adulte et tu pourras faire ce que tu veux. Il faut juste que tu supportes ces quelques années.

Puis il se retourna, définitivement cette fois, et s'éloigna de lui d'un pas raide.– Comment ? cria-t-il après Boyd. Boyd, dites-moi comment ! Comment, Boyd, comment ? – oubliant qu'il était censé l'appeler « monsieur », et non pas « Boyd ».

Ce soir-là, il eut sa première crise de colère depuis des années et, bien que la punition ici fût la même, plus ou moins, que celle qu'il recevait au monastère, le soulagement, le sentiment d'échappatoire que ces rages lui apportaient autrefois, s'avéra différent : maintenant il était aguerri, et la seule chose que ses hurlements lui procurèrent fut de le ramener à lui-même, si bien que tout, chaque blessure, chaque insulte lui parut plus aiguisée, plus vive, plus poisseuse qu'il ne les avait jamais ressenties.

Il ne découvrirait jamais ce qui s'était mal passé ce week-end-là chez les Leary. Jamais il ne saurait s'il s'agissait de quelque chose qu'il aurait pu contrôler, ou non. Et parmi tous les souvenirs du monastère, du centre, qu'il essayait d'effacer, c'était ce week-end-là qu'il se donna le plus de mal à oublier, oublier la honte particulière qui l'avait incité à croire qu'il pourrait devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'il savait ne pas être.

Mais aujourd'hui, évidemment, avec la date de comparution au tribunal dans six, cinq, quatre semaines, il y pensait constamment. Avec Willem à l'étranger, et personne pour surveiller ses horaires et ses activités, il restait éveillé jusqu'à ce que le soleil se mette à éclairer le ciel, passant son temps à nettoyer, à frotter à l'aide d'une brosse à dents l'espace sous le réfrigérateur, à désinfecter chaque minuscule jointement entre les carreaux des murs de la salle de bains. Il nettoyait pour éviter de se scarifier, parce qu'il se coupait tellement que même lui avait conscience de l'ampleur de sa folie, de son comportement autodestructeur ; il s'effrayait lui-même, autant à cause de ce qu'il s'infligeait qu'à cause de son incapacité à se contrôler. Il avait mis au point une nouvelle méthode qui consistait à poser le tranchant de la lame en équilibre sur sa peau puis à appuyer dessus, aussi fort que possible, de façon que, quand il retirait la lame – enfoncée comme la lame d'une hache dans un tronc d'arbre –, il pouvait, le temps d'une demi-seconde, écarter les deux bords de la chair et n'apercevoir qu'une entaille blanche et nette, telle le gras d'une tranche de bacon, avant que le sang ne commence à couler et à former un petit lac à l'intérieur. La tête lui tournait, comme si son corps était empli d'hélium ; la nourriture avait le goût de moisi, et il cessa de manger à moins d'y être obligé. Il ne quittait le bureau que lorsque l'équipe de nettoyage du soir commençait à se mouvoir dans les couloirs, aussi discrète que des souris, puis restait éveillé chez lui ; le lendemain matin, il se réveillait avec des battements de cœur si rapides qu'il devait prendre plusieurs inspirations pour se calmer. Il n'y avait que le

travail et les coups de fil de Willem qui le forçaient à une certaine normalité, ou il ne serait jamais sorti de l'appartement, se serait scarifié jusqu'au moment où il aurait pu détacher des pyramides entières de chair de ses bras et s'en débarrasser dans les toilettes d'un coup de chasse d'eau. Une vision lui apparut dans laquelle il s'entaillait – d'abord les bras, puis les jambes, puis la poitrine, et le cou et le visage – jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'os, squelette qui se déplaçait, soupirait, respirait et traversait l'existence en chancelant sur ses tiges fragiles et poreuses.

Il voyait de nouveau Andy toutes les six semaines, et avait repoussé deux fois sa prochaine visite, parce qu'il redoutait ce qu'Andy pourrait lui dire. Mais finalement, un peu moins de quatre semaines avant la date de comparution, il se rendit au nord de Manhattan et patienta dans l'une des salles d'examen jusqu'à ce qu'Andy passe la tête par la porte pour lui annoncer qu'il avait pris du retard.

– Prends ton temps, répondit-il.

Andy l'observa, plissant légèrement les yeux.

– Je ne serai pas long, finit-il par déclarer – puis il s'esquiva.

Quelques minutes plus tard, son infirmière, Callie, entra.

– Bonjour, Jude, dit-elle. Le médecin veut que je vous pèse ; vous voulez bien monter sur la balance ?

Il n'en avait pas envie, mais il savait que ce n'était pas la faute ou la décision de Callie, aussi, il descendit de la table et se dirigea vers la balance sans regarder le chiffre que Callie notait dans son dossier ; puis elle le remercia et quitta la pièce.

– Alors, dit Andy après être entré dans la salle tout en étudiant son dossier. De quoi devrions-nous commencer à parler, ton énorme perte de poids ou tes scarifications excessives ?

Il ne sut que répondre.

– Qu'est-ce qui te fait penser que je me suis entaillé à l'extrême ?

– Je le vois, répondit Andy. Tu as des… des cernes bleutés sous les yeux. Tu n'en es probablement même pas conscient. Et puis tu portes ton pull par-dessus la blouse. Quand ça va mal, tu fais toujours ça.

– Oh, fit-il – il ne s'en était pas rendu compte.

Ils gardèrent le silence, et Andy approcha son tabouret de la table et demanda :

– Quelle est la date ?

– Le quinze février.

– Ah, dit Andy. Bientôt.

– Oui.

– Qu'est-ce qui t'inquiète ?

– Je m'inquiète… commença-t-il avant de s'interrompre – puis il poursuivit : Je m'inquiète du fait que, si Harold découvre qui je suis véritablement, il ne voudra pas… – il s'arrêta. Et je ne suis pas sûr de savoir ce qui serait pire : qu'il découvre la vérité avant, ce qui voudrait dire que l'adoption n'aurait définitivement pas lieu, ou qu'il la découvre après, se rendant compte que je l'ai trompé.

Il soupira ; il n'avait pas réussi à exprimer la chose jusqu'alors, mais maintenant qu'il l'avait fait, il sut que c'était ce qu'il craignait.

– Jude, répliqua Andy avec prudence, qu'est-ce que tu t'imagines de si terrible à ton endroit pour qu'il ne veuille pas t'adopter ?

– Andy, implora-t-il, ne m'oblige pas à le dire.

– Mais, honnêtement, je ne sais pas !

– Les choses que j'ai faites, dit-il, les maladies que j'ai contractées à cause d'elles – il continua, hésitant, se haïssant : C'est dégoûtant ; je suis dégoûtant.

– Jude, commença Andy – et, tandis qu'il s'exprimait, il marqua une pause tous les quelques mots, si bien qu'il sentit l'effort qu'il déployait pour se frayer un chemin à travers un terrain miné, tant Andy avançait lentement et avec délibération. Tu étais un enfant, un bébé. On t'a fait *subir* ces choses. Tu n'as aucune raison, *aucune,* de t'en vouloir, jamais, sur aucune planète – Andy le regarda. Et quand bien même tu n'aurais pas été un gamin, même si tu étais juste un type en chaleur qui avait envie de baiser tout ce qui bouge et s'était retrouvé avec un tas de maladies sexuellement transmissibles, même dans ce cas, tu n'aurais aucune raison d'avoir honte – il soupira. Est-ce que tu peux essayer de me croire ?

Il secoua la tête.

– Je ne sais pas.

– Je comprends, dit Andy – ils gardèrent le silence. J'aurais tellement aimé que tu voies un psychothérapeute, Jude, ajouta-t-il d'une voix triste – il ne put répondre et, au bout de quelques minutes, Andy se leva. Bien, dit-il d'un ton déterminé, voyons voir – et il retira son pull et étendit les bras.

Il sut, à l'expression d'Andy, que c'était pire que ce qu'il avait imaginé et, lorsqu'il baissa les yeux et essaya de se regarder comme quelqu'un d'étranger, il perçut par flashs ce qu'Andy percevait : les tas de pansements appliqués au fur et à mesure sur les nouvelles coupures, les scarifications à moitié guéries, avec leur fragile tissu cicatriciel encore en formation, l'entaille infectée, où s'était développée une grosse croûte de pus séché.

– Bon, dit Andy – après un long silence, quand il en eut presque terminé avec le bras droit, nettoyant l'entaille infectée et appliquant de la crème antibiotique sur les autres –, et ton extrême perte de poids ?

– Je ne crois pas qu'elle soit extrême.

– Jude, répliqua Andy, plus de six kilos en à peine huit semaines, c'est extrême, et ce n'est pas comme si tu avais six kilos à perdre au départ.

– Je n'ai pas faim, tout simplement, finit-il par déclarer.

Andy garda le silence jusqu'à ce qu'il ait terminé de s'occuper des deux bras, puis il soupira, se rassit et se mit à gribouiller sur son ordonnancier.

– Je veux que tu manges trois vrais repas par jour, Jude, fit-il, *plus* une des choses sur cette liste. Tous les jours. Et c'est en *supplément* des repas standard, tu m'as compris ? Sinon j'appelle ta bande et je les oblige à assister à chacun de tes repas et à surveiller ce que tu manges, et tu ne souhaites pas ça, crois-moi – il arracha la page de son ordonnancier et la lui tendit. Et puis je veux que tu reviennes ici la semaine prochaine. Pas d'excuses.

Il regarda la liste – SANDWICH AU BEURRE DE CACAHUÈTE. SANDWICH AU FROMAGE. SANDWICH À L'AVOCAT. 3 ŒUFS (AVEC LEURS JAUNES !!!!). SMOOTHIE À LA BANANE – et la fourra dans la poche de son pantalon.

– Et l'autre chose que je veux que tu fasses est la suivante, ajouta Andy. Quand tu te réveilles au milieu de la nuit et que tu veux te couper, je veux que tu m'appelles à la place. Je me fous de l'heure qu'il est, tu m'appelles, ok ? – il hocha la tête. Je suis sérieux, Jude.

– Je suis désolé, Andy, dit-il.

– Je sais que tu l'es, répondit Andy. Mais tu n'as pas besoin de demander pardon… pas à moi en tout cas.

– À Harold, fit-il.

– Non, le corrigea Andy. Pas à Harold non plus. Juste à toi-même.

Il rentra chez lui et grignota une banane jusqu'à ce que celle-ci prît un goût de terre dans sa bouche, puis il se changea et continua de nettoyer les fenêtres du salon qu'il avait commencé à laver la nuit précédente. Il les frotta, rapprochant le canapé pour pouvoir se tenir sur l'un de ses accoudoirs, ignorant les élancements dans son dos à force de monter et de descendre, puis il traîna lentement le seau d'eau sale et grise jusqu'à la baignoire. Quand il eut terminé le salon et la chambre de Willem, il souffrait tellement qu'il dut ramper jusqu'à la salle de bains et, après s'être scarifié, il se reposa, tenant son bras au-dessus de sa tête et s'enroulant dans le tapis de bain. Lorsque son téléphone sonna, il s'assit, désorienté, avant de rejoindre sa chambre en gémissant – où le réveil affichait trois heures du matin – et décrocha pour entendre un Andy très grincheux (mais alerte).

– J'ai appelé trop tard, devina Andy – il ne répondit rien. Écoute, Jude, continua Andy, si tu n'arrêtes pas, je vais vraiment te faire hospitaliser d'office. Et puis j'appellerai Harold et lui expliquerai pourquoi. Tu peux compter sur moi – il marqua une pause. Et, ajouta-t-il, tu n'es pas fatigué de tout ça, Jude ? Tu n'as pas besoin de t'infliger ces choses, tu sais. Ce n'est pas nécessaire.

Il ne savait pas ce que c'était (peut-être juste le calme de la voix d'Andy, la fermeté qu'il avait mise dans sa promesse qui lui fit se rendre compte que cette fois il était sérieux comme il ne l'avait jamais été avant ; ou peut-être prenait-il simplement conscience que, oui, il était fatigué, si exténué qu'il acceptait, finalement, de recevoir des ordres de quelqu'un), mais, la semaine suivante, il suivit ses recommandations. Il mangea ses repas, même si la nourriture se transformait, par une sorte d'étrange alchimie, en boue et abats : il se forçait à mâcher puis avaler, mâcher puis avaler. Ce n'était pas de gros repas, mais c'étaient des repas. Andy l'appelait tous les soirs à minuit et Willem tous les matins à six heures (il ne parvint pas à lui demander si Andy l'avait contacté – et Willem n'en dit jamais rien). Les heures entre les deux coups de téléphone étaient les plus difficiles et, même s'il ne put cesser entièrement de se scarifier, il se limita : deux entailles, et il s'arrêtait. En l'absence de scarifications, il se sentait attiré par des formes antérieures de punition – avant d'apprendre à s'entailler, il y eut une période où il se frappait à répétition contre le mur à l'extérieur de la chambre de motel qu'il partageait avec Frère Luke, jusqu'à ce qu'il s'effondre au sol, épuisé, et que le côté gauche de son corps soit en permanence couvert

d’hématomes, de taches bleues, violettes et marron. Il ne le faisait plus aujourd’hui, mais il se rappelait la sensation, la satisfaction éprouvée lorsque son corps percutait le mur, le terrible plaisir qu’il ressentait à se projeter contre quelque chose d’aussi inébranlable.

Le vendredi, il vit Andy, qui n’approuva pas (il n’avait pas pris de poids), mais qui ne le sermonna pas non plus (il n’en avait pas perdu non plus), et le lendemain il prit l’avion pour Boston. Il ne dit à personne qu’il y allait, pas même à Harold. Il savait que Julia se trouvait à une conférence au Costa Rica ; mais il savait que Harold serait là.

Julia lui avait donné un trousseau de clés six ans plus tôt, un jour où il arrivait pour Thanksgiving à un moment où tous les deux avaient une réunion de leurs départements, si bien qu’il s’introduisit dans la maison puis se servit un verre d’eau qu’il but en regardant le jardin de derrière. C’était juste avant midi, et Harold devait toujours être en train de jouer au tennis, aussi s’installa-t-il dans le salon pour l’attendre. Mais il s’endormit et se réveilla alors que Harold lui secouait l’épaule et répétait son nom avec anxiété.

– Harold, dit-il en s’asseyant. Je suis désolé, vraiment ; j’aurais dû appeler.

– Bon dieu, dit Harold en haletant – il sentait l’air froid et mordant du dehors. Ça va, Jude ? Qu’est-ce qui se passe ?

– Rien, rien, répondit-il – entendant l’absurdité de son explication avant même de la donner –, je me suis juste dit que j’allais passer.

– Eh bien, dit Harold avant de marquer une pause momentanée. Ça fait plaisir de te voir – il s’assit dans son fauteuil et le regarda. Tu t’es fait rare ces dernières semaines.

– Je sais, répondit-il. Je suis désolé.

Harold haussa les épaules.

– Pas besoin de t’excuser. Je suis juste content de savoir que tu vas bien.

– Oui, dit-il. Je vais bien.

Harold pencha la tête sur le côté.

– Tu n’as pas l’air en très bonne santé.

Il sourit.

– J’ai eu la grippe – il leva les yeux au plafond comme si ses répliques pouvaient y être inscrites. Le forsythia est en train de s’écrouler, tu sais.

– Je sais. L’hiver a été venteux.

– Je t’aiderai à le fixer à un tuteur, si tu veux.

Harold l’observa alors pendant un long moment, remuant légèrement les lèvres, comme s’il essayait à la fois de parler et de ne pas parler. Finalement, il dit :

– Ouais. Allons faire ça.

Dehors, le froid était si outrageusement âpre qu’ils se mirent tous les deux à renifler. Il positionna le tuteur et Harold l’enfonça dans le sol à coups de marteau, malgré la terre gelée qui s’effritait comme autant d’éclats de poterie sous son action. Après l’avoir enfoncé suffisamment profond, Harold lui tendit des longueurs de ficelle et il attacha les tiges centrales de l’arbuste au tuteur, assez serrées pour les maintenir, mais pas trop pour ne pas risquer de les comprimer. Il œuvra lentement, s’assurant que les nœuds étaient bien solides et arrachant au passage quelques branches trop pliées pour se remettre.

– Harold, dit-il, une fois à mi-hauteur de l’arbuste, je voulais te parler de quelque chose, mais… je ne sais pas par où commencer.

Stupide, pensa-t-il. *C’est une idée totalement stupide. Tu es tellement idiot d’avoir cru qu’une chose pareille pourrait avoir lieu*. Il ouvrit la bouche pour continuer puis la referma, avant de la rouvrir : il avait l’air d’un poisson formant des bulles en silence, et il regretta amèrement d’être venu et d’avoir lancé la conversation.

– Jude, fit Harold, dis-moi. Peu m’importe ce que c’est – il s’interrompit. Tu as changé d’avis ?

– Non, répondit-il. Non, rien à voir – il y eut un silence. Toi ?

– Non, bien sûr que non.

Il termina le dernier nœud et se redressa, Harold ne l’aidant pas, volontairement.

– Je ne veux pas te le dire, fit-il en baissant les yeux sur le forsythia, sur sa laideur de tiges dénudées. Mais je n’ai pas le choix parce que… parce que je ne souhaite pas paraître malhonnête à ton égard. Mais, Harold… je pense que tu m’imagines comme quelqu’un que je ne suis pas.

Harold se taisait.

– Comment penses-tu que je t’imagine ?

– Comme une bonne personne, répondit-il. Quelqu’un de bien.

– Eh bien, dit Harold, tu as raison. C’est le cas.

– Mais… je ne le suis pas, rétorqua-t-il – et il sentit les larmes lui monter aux yeux. J'ai fait des choses que… que les bonnes personnes ne font pas, continua-t-il, sans conviction. Et je pense que tu devrais le savoir, c'est tout. Que j'ai fait des choses terribles, des choses dont j'ai honte, et, si tu savais, tu aurais honte de me connaître et encore plus d'avoir un lien de parenté avec moi.

– Jude, dit finalement Harold. Je ne peux pas m'imaginer quoi que ce soit que tu aies pu faire qui changerait les sentiments que j'éprouve à ton égard. Je me fiche de ce que tu as pu faire avant. Ou plutôt… je ne m'en fiche pas ; j'aimerais beaucoup que tu me racontes ta vie avant notre rencontre. Mais j'ai toujours eu l'impression, l'impression très nette, que tu ne souhaitais pas en parler – il s'interrompit et attendit. Tu veux en parler maintenant ? Tu veux me raconter ?

Il secoua la tête. Il le voulait et ne le voulait pas, les deux à la fois.

– Je ne peux pas, répondit-il.

Dans le bas de son dos, il ressentit les premiers picotements d'inconfort, comme une graine sombre déployant ses branches épineuses. *Pas maintenant*, supplia-t-il en silence, *pas maintenant*, une requête aussi impossible que celle qu'il aurait réellement voulu exprimer : *pas maintenant, et plus jamais*.

– Eh bien, soupira Harold. En l'absence de détails spécifiques, je ne pourrai pas te proposer de réassurance spécifique, alors je vais juste t'offrir une couverture globale que, je l'espère, tu croiras. Jude : quoi que ce soit, quoi que tu aies pu faire, je te promets, que tu me le racontes un jour ou pas, que je ne regretterai jamais de souhaiter que tu deviennes un membre de ma famille – il prit une grande inspiration et tendit sa main droite. Jude St. Francis, en tant que ton futur père, par cet acte, je t'absous de… de tout ce pour quoi tu cherches l'absolution.

Était-ce ce qu'il désirait en fait ? L'absolution ? Il regarda le visage de Harold, si familier qu'il pouvait se rappeler chacun de ses sillons quand il fermait les yeux, et qui, malgré les fioritures et la solennité de sa déclaration, avait un air sérieux et grave. Pouvait-il croire Harold ? *La chose la plus difficile n'est pas d'être convaincu*, lui avait un jour dit Frère Luke lorsqu'il avait admis qu'il avait du mal à croire en Dieu. *La chose la plus difficile est de s'en persuader*. Il avait l'impression d'avoir échoué une nouvelle fois : échoué à se confesser comme il le fallait, échoué à

déterminer à l'avance la réponse qu'il aurait aimé entendre. N'aurait-il pas été plus simple, en un sens, que Harold lui déclare qu'il avait raison, qu'ils devraient peut-être repenser l'adoption ? Il se serait senti accablé, bien sûr, mais cela aurait constitué une ancienne sensation, quelque chose qu'il comprenait. Dans le refus de Harold de le laisser partir se trouvait un avenir qu'il ne pouvait imaginer, un avenir dans lequel quelqu'un pourrait véritablement vouloir l'adopter, et c'était une réalité qu'il n'avait jamais expérimentée auparavant, à laquelle il n'était pas préparé, dont il ne connaissait pas les signes indicateurs. Harold prendrait la décision et il s'y plierait, jusqu'au jour où il se réveillerait et Harold aurait disparu, et il se retrouverait vulnérable et abandonné sur une terre étrangère, sans personne pour le guider.

Harold attendait sa réponse, mais il ne pouvait plus ignorer la douleur, et il avait conscience qu'il devrait se reposer.

– Harold, dit-il. Je suis désolé, mais je pense… je pense que je ferais mieux d'aller m'allonger un moment.

– Vas-y, répondit Harold pas du tout offensé, va.

Dans sa chambre, il s'allonge au-dessus de la couette et ferme les yeux, mais même après la fin de la crise, il est épuisé et se dit qu'il va dormir quelques minutes et puis se relever et voir ce que Harold a dans la maison : s'il a du sucre roux, il préparera un gâteau – il a vu un bol de kakis dans la cuisine, et peut-être fera-t-il un gâteau aux kakis.

Mais il ne se réveille pas. Ni quand Harold vient vérifier comment il va dans l'heure qui suit et pose le dos de sa main contre sa joue, puis étend une couverture sur lui ; ni quand ce dernier vient de nouveau vérifier comment il va, juste avant le dîner. Il continue de dormir alors que son téléphone sonne à minuit, ne se réveille pas lorsque celui-ci retentit de nouveau à six heures du matin, ne se réveille toujours pas quand le téléphone de la maison sonne à midi et demi, puis à six heures et demie, et que Harold parle à Andy d'abord, puis à Willem. Il dort jusqu'au lendemain matin, puis rate l'heure du déjeuner, et ne finit par se réveiller que lorsque Harold lui pose la main sur l'épaule, prononce son nom et lui rappelle que son avion décolle dans quelques heures.

Avant de se réveiller complètement, il rêve d'un homme debout dans un champ. Il ne distingue pas les traits de l'homme, mais il est grand et mince et il aide un autre homme, plus vieux, à hisser l'énorme carapace d'un

tracteur sur la plateforme arrière d'un camion. Il sait qu'il se trouve dans le Montana à cause de l'immensité blanche du ciel et du froid particulier qu'il y fait, complètement dépourvu d'humidité, et qui semble plus pur que le froid qu'il ait jamais connu ailleurs.

Il ne peut pas distinguer les traits de l'homme, mais il croit savoir qui il est, reconnaît ses longues enjambées et sa manière de croiser les bras devant lui tandis qu'il écoute l'autre homme. « Cody », prononce-t-il dans son rêve, et l'homme se retourne, mais il est trop loin, aussi ne peut-il pas dire vraiment si, sous le rebord de sa casquette de baseball, ils ont le même visage.

*

Le quinze est un vendredi, et il prend sa journée. Ils avaient parlé d'un dîner le jeudi soir, mais, finalement, ils se sont mis d'accord pour un déjeuner tôt le jour de la cérémonie (comme JB l'appelle). Ils sont convoqués à dix heures du matin et, après quoi, tout le monde reviendra manger à la maison.

Harold avait voulu faire appel à un traiteur, mais il a insisté pour cuisiner et il passe le reste du jeudi soir dans la cuisine. Il s'occupe des pâtisseries ce soir-là – le gâteau au chocolat et aux noix que Harold aime ; la tarte tatin que Julia aime ; le pain au levain qu'ils aiment tous les deux – et émiette cinq kilos de crabe, les mélange à de l'œuf, de l'oignon et de la mie de pain, puis forme des pâtés. Il nettoie les pommes de terre, épluche rapidement les carottes et équeute les choux de Bruxelles, pour que le lendemain il n'ait plus qu'à les touiller dans de l'huile et les mettre au four. Il vide dans un saladier les figues qu'il fera rôtir et servira sur de la glace avec du miel et de la sauce au vinaigre balsamique. Ce sont tous les plats préférés de Harold et de Julia, et il est heureux de les préparer, heureux d'avoir quelque chose à leur offrir, si petit que ce soit. Au fil de la soirée, Harold et Julia entrent et sortent de la cuisine et, il a beau leur dire de ne pas s'inquiéter, ces derniers lavent les plats et les poêles au fur et à mesure qu'il les salit, lui servent des verres de vin et demandent s'ils peuvent l'aider, même s'il les enjoint de se détendre. Finalement, ils partent se coucher et, bien qu'il leur promette d'y aller aussi, il reste un moment dans la cuisine illuminée et

silencieuse autour de lui, chantonnant discrètement et continuant à s'occuper pour essayer de contenir son excitation.

Les jours passés ont été très difficiles, parmi les plus difficiles qu'il ait eu à vivre dans son souvenir, si durs qu'un soir il appela même Andy après leur conversation de minuit et, lorsque ce dernier lui proposa de le retrouver à deux heures du matin dans une brasserie, il accepta son offre et s'y rendit, désirant désespérément quitter l'appartement, qui semblait soudain si plein de tentations irrésistibles : lames de rasoir, bien sûr, mais aussi couteaux, ciseaux, allumettes et escalier dans lequel se jeter. Il sait que s'il va dans sa chambre maintenant, il ne pourra pas se retenir de se diriger directement vers la salle de bains où il garde depuis longtemps un sac, au contenu identique à celui de Lispenard Street, scotché sous le lavabo : ses bras le font souffrir d'envie de les scarifier, et il est déterminé à ne pas céder. Il lui reste de la pâte, et il décide de préparer une tarte aux pignons et aux canneberges, et peut-être aussi un gâteau plat et rond, glacé avec des tranches d'orange et du miel : lorsque les deux auront fini de cuire, le jour sera pratiquement levé et il se trouvera hors de danger, ayant réussi de lui-même à y échapper.

Malcolm et JB seront tous les deux à la cérémonie demain ; ils prennent le vol du matin. Mais Willem, qui était aussi censé y être, n'y sera pas ; il a appelé la semaine dernière pour dire que le tournage avait été prolongé et qu'il rentrera maintenant le dix-huit au lieu du quatorze. Il sait qu'il n'y a rien à y faire, mais il regrette quand même l'absence de Willem, presque férocement : une journée comme celle-ci sans Willem ne mérite même pas le nom de journée.

– Appelle-moi à la seconde où c'est fait, lui avait ordonné Willem. Ça me tue de ne pas pouvoir être là.

Mais il invita Andy au cours de l'une de leurs conversations de minuit, qu'il s'était mis à apprécier : dans ces discussions, ils parlaient d'événements quotidiens, de sujets apaisants, normaux – le nouveau juge candidat à la Cour suprême ; le dernier projet de loi sur l'assurance santé (il l'approuvait ; Andy pas) ; une biographie de Rosalind Franklin qu'ils avaient tous les deux lue (il l'aimait ; Andy pas) ; l'appartement qu'Andy et Jane étaient en train de rénover. Il appréciait la nouveauté que représentait le fait d'entendre Andy lui lancer, d'un ton réellement indigné : « Jude, tu te fous de ma gueule ! », une exclamation qu'il avait l'habitude d'entendre

quand Andy lui reprochait ses scarifications ou déplorait la qualité de ses pansements, mais que ce dernier appliquait maintenant à ses opinions sur des films, le maire, des livres, et même des couleurs dans un tableau. Une fois qu'il comprit qu'Andy n'utiliserait pas leurs conversations pour le réprimander ou le sermonner, il commença à se détendre et s'y habituer, en profitant même pour apprendre des choses au sujet d'Andy : celui-ci, en effet, évoqua son frère jumeau, Beckett, également médecin, spécialisé en chirurgie cardiaque, qui vivait à San Francisco, et son compagnon, qu'Andy détestait et dont il essayait de convaincre son frère de se débarrasser ; il lui raconta que les parents de Jane leur donnaient leur maison de Shelter Island ; que, lycéen, il avait fait partie de l'équipe de football américain et que le côté typiquement américain de la chose avait gêné ses parents ; qu'il avait passé sa troisième année de licence à Sienne, où il sortait avec une fille originaire de Lucques et avait grossi de dix kilos. Non pas qu'Andy et lui n'évoquent jamais la vie personnelle d'Andy – ils en discutaient dans une certaine mesure à la fin de chaque visite – mais, au téléphone, celui-ci se montrait plus disert, aussi pouvait-il prétendre qu'Andy était un ami, et non pas son médecin, même si la raison première de l'appel démentait clairement cette illusion.

– À l'évidence, tu ne dois pas te sentir obligé de venir, ajouta-t-il hâtivement, après avoir invité Andy à la cérémonie.

– J'ai très envie de venir, répondit Andy. Je me demandais quand tu allais me le proposer.

Alors, il se sentit mal.

– Je ne voulais simplement pas t'obliger à passer encore plus de temps avec ton patient bizarre qui te rend déjà la vie si compliquée, dit-il.

– Tu n'es pas que mon patient bizarre, Jude, répliqua Andy. Tu es aussi mon ami bizarre – il marqua une pause. Ou, du moins, je l'espère.

Il sourit dans le combiné.

– Bien sûr, fit-il. Je suis flatté d'être ton ami bizarre.

Ainsi Andy venait-il également : il reprendrait l'avion l'après-midi même, mais Malcolm et JB resteraient pour la nuit, et ils repartiraient tous ensemble le samedi.

À son arrivée, il avait été surpris, puis ému, de voir que Harold et Julia avaient nettoyé la maison de fond en comble et combien ils étaient fiers du travail accompli. « Regarde ! » ne cessait de dire l'un ou l'autre, en pointant

une surface du doigt – une table, une chaise, un coin du sol – qui aurait normalement été jonchée de piles de livres ou de journaux, mais qui maintenant était dépourvue du moindre amoncellement. Il y avait des fleurs partout – des fleurs d'hiver : des bouquets de choux décoratif, des branches de cornouiller recouvertes de bourgeons blancs et des bulbes de narcisses à fleurs de papier blanc, qui émanaient leur fragrance sucrée et légèrement fécale –, les livres dans leurs rangements avaient été bien alignés et même l'accroc sur le canapé avait été réparé.

– Et puis regarde ça, Jude, s'était exclamée Julia – lui prenant le bras et lui montrant le plat verni vert céladon sur la table du couloir, qui était cassé depuis qu'il les connaissait et dont les morceaux qui s'étaient brisés sur le côté reposaient de manière permanente au fond du plat à prendre la poussière.

Mais maintenant il était recollé, et nettoyé et poli.

– Waouh, faisait-il à chaque nouvelle chose – se fendant d'un sourire idiot, heureux parce que eux l'étaient tellement.

Peu lui importait, et il s'en était toujours moqué, que leur maison soit propre ou sale – ils auraient pu vivre entourés de colonnes ioniques formées de vieux numéros du *New York Times*, avec des colonies de rats dodus couinant sous leurs pieds qu'il s'en serait fichu –, mais il savait qu'ils croyaient que cela lui importait, et avaient mésinterprété son nettoyage constant et minutieux comme une forme de reproche, même s'il avait essayé à d'innombrables reprises de les convaincre que ce n'était pas le cas. Il nettoyait aujourd'hui pour s'empêcher de s'adonner à d'autres penchants, pour se distraire d'autres inclinations, mais, quand il était à l'université, il rangeait et lavait pour que les gens lui expriment leur gratitude : c'était une activité à laquelle il était habitué, qu'il avait constamment pratiquée, et ses amis lui offraient tant, et lui leur rendait si peu. JB, qui aimait vivre dans la crasse, ne le remarqua jamais. Malcolm, qui avait grandi avec une femme de ménage, le remarquait tout le temps et le remerciait systématiquement. Seul Willem n'appréciait pas. « Arrête, Jude, avait-il dit un jour, l'attrapant par le poignet tandis qu'il ramassait les tee-shirts sales de JB sur le sol, tu n'es pas notre bonne. » Mais il n'avait pas pu s'arrêter, ni à l'époque ni maintenant.

Lorsqu’il essuie les plans de travail une dernière fois, il est presque quatre heures et demie, et il se rend dans sa chambre en titubant, envoie un SMS à Willem pour lui dire de ne pas l’appeler, et sombre dans un sommeil court et brutal. Quand il se réveille, il fait le lit, se douche, s’habille et retourne dans la cuisine, où Harold est debout devant le bar, à lire le journal et boire du café.

– Eh bien, dit Harold en levant le regard sur lui. T’es drôlement beau.

Il secoue la tête, instinctivement, mais la vérité est qu’il a acheté une nouvelle cravate, s’est fait couper les cheveux la veille et qu’il se sent, sinon beau, du moins élégant et présentable, ce qu’il essaie toujours d’être. Il voit rarement Harold en costard, mais celui-ci en porte un aussi et la solennité de l’occasion le rend soudain timide.

Harold lui sourit.

– Tu étais occupé la nuit dernière, c’est évident. Tu as dormi un peu ?

Il lui rend son sourire.

– Suffisamment.

– Julia est en train de se préparer, dit Harold, mais j’ai quelque chose pour toi.

– Pour moi ?

– Oui, répond Harold qui attrape une petite boîte de cuir, de la taille d’une balle de baseball à peu près, posée à côté de sa tasse de café, et la lui tend.

Il l’ouvre et, à l’intérieur, se trouve la montre de Harold, avec son cadran rond et blanc, et ses chiffres simples et sobres. Le bracelet a été remplacé par un nouveau en peau de crocodile noir.

– Mon père me l’a donnée pour mes trente ans, explique Harold tandis qu’il garde le silence. C’était la sienne. Et tu es toujours dans tes trente ans, alors au moins je n’ai pas mis à mal la symétrie de la chose.

Il lui prend la boîte des mains, en retire la montre et la retourne pour qu’il puisse voir les initiales gravées derrière : « SS/HS/JSF ».

– Saul Stein, lit Harold. C’était mon père. Et puis HS pour moi, et JSF pour toi.

Harold lui rend la montre.

Il caresse légèrement les initiales du bout de son pouce.

– Je ne peux pas accepter, Harold, dit-il finalement.

– Bien sûr que si, réplique Harold. Elle est à toi, Jude. Je m’en suis déjà acheté une nouvelle ; tu ne peux pas me la rendre.

Il sent Harold le regarder.

– Merci, dit-il enfin. Merci.

Il semble incapable d’ajouter autre chose.

– Ça me fait plaisir, répond Harold – et tous les deux restent silencieux pendant quelques secondes, jusqu’à ce qu’il se ressaisisse, détache sa montre et passe celle de Harold (la sienne, maintenant) autour de son poignet, levant le bras pour la montrer à Harold, qui opine.

– Jolie, dit-il. Elle te va bien.

Il s’apprête à répondre quelque chose (quoi ?), quand il entend, puis aperçoit, JB et Malcolm, tous les deux en costard aussi.

– La porte était ouverte, déclare JB – tandis que Malcolm pousse un soupir. Harold ! Félicitations ! C’est un garçon !

– Je suis sûr que Harold ne l’a jamais entendue avant, celle-là, réplique Malcolm en saluant Julia de la main, qui entre dans la cuisine.

Andy arrive ensuite, puis Gillian ; ils retrouveront Laurence au tribunal.

La sonnerie retentit de nouveau.

– On attend encore quelqu’un ? demande-t-il à Harold, qui hausse les épaules.

– Tu peux y aller, Jude ?

Alors il ouvre la porte et découvre Willem. Il le fixe des yeux une seconde et, à cet instant, avant qu’il ait le temps de se dire de rester calme, Willem lui saute dessus comme une civette et l’étreint si fort qu’il pense un moment qu’il va basculer.

– T’es surpris ? lui susurre Willem à l’oreille – et il devine à son ton qu’il sourit.

C’est la deuxième fois ce matin qu’il reste sans voix.

La troisième sera au tribunal. Ils prennent deux voitures et, dans la sienne (conduite par Harold, avec Malcolm sur le siège passager), Willem explique que la date de son départ avait réellement été repoussée mais, quand elle a de nouveau été modifiée, il n’a prévenu que les autres, pour lui faire une surprise.

– Ouais, merci, Willem, rétorque Malcolm, j’ai été obligé de surveiller JB comme un agent de la CIA pour m’assurer qu’il n’évente pas l’information.

Ils se rendent non pas au tribunal des affaires familiales mais à la cour d'appel sur Pemberton Square. Dans la salle d'audience de Laurence – qui a l'air étrange dans sa robe d'avocat ; c'est un jour où tout le monde a l'air costumé –, Harold, Julia et lui se prêtent serment, Laurence gardant le sourire tout le temps, et puis c'est un déluge de clichés, tous prenant des photos de tout le monde, dans divers arrangements et configurations. Il est le seul à ne pas en prendre, puisqu'il figure sur toutes.

Il se tient avec Harold et Julia, attendant que Malcolm comprenne le fonctionnement de son énorme appareil compliqué, lorsque JB l'appelle par son nom et tous les trois tournent le regard, et JB presse sur la détente.

– Je l'ai eue, dit JB. Merci.

– JB, elle a intérêt à ne pas être pour… commence-t-il – mais à ce moment-là Malcolm annonce qu'il est prêt, et les trois pivotent dans sa direction avec docilité.

Ils sont de retour à la maison à midi, et bientôt les gens commencent à arriver – Gillian et Laurence, James et Carey, les collègues de Julia et ceux de Harold, dont certains qu'il n'a pas vus depuis qu'il a suivi des cours avec eux à la fac de droit. Son ancien professeur de chant est présent, de même que Dr Li, son professeur de maths, et Dr Kashen, son directeur de mémoire de master, et Allison, son ancienne patronne à Batter, et Lionel, un ami commun à tous de Hood Hall, qui enseigne la physique à l'université de Wellesley. Les gens vont et viennent tout l'après-midi, se rendant à des cours, des réunions, des procès, ou en revenant. Il s'était montré d'abord réticent à organiser un tel rassemblement, avec tant de gens – son adoption par Harold et Julia n'allait-elle pas provoquer, ou susciter, des questions sur le fait qu'il n'ait aucun parent ? –, mais les heures s'écoulent, et personne ne l'interroge, personne ne lui demande pourquoi il a besoin de nouveaux parents, en tous les cas, et ses craintes commencent à se dissiper. Il sait que parler de l'adoption aux gens est une forme de vantardise, et que la vantardise entraîne ses propres conséquences, mais il ne peut pas s'en empêcher. *Juste cette fois,* implore-t-il la personne, quelle qu'elle soit, responsable de le punir pour son mauvais comportement. *Laissez-moi célébrer cette chose qui m'arrive, juste cette fois*.

Il n'y a pas d'étiquette pour ce genre de célébration, aussi leurs invités ont-ils inventé la leur : les parents de Malcolm ont fait expédier un magnum de champagne et une caisse de bouteilles de vin toscan de qualité supérieure

provenant d’un vignoble qui leur appartient partiellement près de Montalcino. La mère de JB a confié à son fils un sac en toile de jute rempli de bulbes de narcisses pour Harold et Julia et une carte pour lui ; ses tantes ont envoyé une orchidée. Le Procureur fédéral a fait livrer un énorme cageot de fruits, accompagné d’une carte signée de Marshall, Citizen et Rhodes, aussi. Les gens apportent du vin et des fleurs. Allison, qui avait des années plus tôt révélé à Harold qu’il était le créateur des biscuits en forme de bactéries, en apporte quatre douzaines décorées de ses dessins originaux, ce qui le fait rougir et provoque à Julia des cris de plaisir. Le reste de la journée n’est que délices : tout ce qu’il entreprend ce jour-là est parfait, tout ce qu’il dit sort comme il faut. Les gens tendent la main vers lui et il ne recule pas ni ne s’éloigne d’eux ; ils le touchent et il les laisse faire. Son visage est endolori à force de sourire. Des décennies d’acceptation, d’affection, sont compressées dans ce seul après-midi. Il entend Andy discuter avec Dr Kashen d’un nouveau projet proposé pour créer une immense décharge à Gurgaon, observe Willem écouter patiemment ses anciens professeurs de droit de la responsabilité, surprend JB en train d’expliquer à Dr Li pourquoi le monde de l’art à New York est irrémédiablement foutu, aperçoit Malcolm et Carey en train d’essayer de prélever les plus gros pâtés de crabe, sans faire tomber le reste de la pile.

En début de soirée, tout le monde est parti, et il ne reste qu’eux six étalés dans le salon : Harold, Julia, Malcolm, JB, Willem et lui. La maison est de nouveau en désordre. Julia suggère un dîner, mais tous – lui y compris – ont trop mangé et personne, même pas JB, ne veut y songer. JB a offert à Harold et Julia une peinture de lui, déclarant, avant de la leur remettre : « Elle n’est pas tirée d’une photo, juste d’un croquis. » Le tableau, que JB a réalisé à l’aquarelle et à l’encre sur une feuille de papier rigide, représente son visage et son cou et affiche un style différent de celui qu’il associe habituellement à son travail : à la fois plus sobre et plus expressionniste, dans une palette plus sombre de gris. Dans ce portrait, sa main droite plane au niveau du bas de sa gorge, comme s’il s’apprêtait à la saisir et à s’étrangler, sa bouche est légèrement ouverte et ses pupilles sont très dilatées, à l’instar de celles d’un chat dans l’obscurité. C’est indéniablement lui – il reconnaît même le geste comme étant le sien, bien qu’il ne sache pas, dans ce moment, ce qu’il est censé signaler et quelle émotion

l’accompagne. Le visage est un peu plus large que nature, et tous le fixent des yeux en silence.

– C’est vraiment une belle œuvre, déclare finalement JB, l’air content de lui. Préviens-moi si jamais tu veux la vendre, Harold – et tout le monde finit par rire.

– JB, c’est tellement, tellement beau… merci beaucoup, dit Julia – et Harold lui fait écho.

Il a du mal, comme toujours quand il se retrouve confronté à l’un des tableaux de JB le représentant, à séparer la beauté de l’art en soi du dégoût qu’il éprouve pour sa propre image, mais il ne veut pas paraître désobligeant, aussi joint-il sa voix à leurs éloges.

– Attends, j’ai quelque chose moi aussi, dit Willem – en se dirigeant vers la chambre et revenant avec une statue en bois, d’environ quarante-cinq centimètres de hauteur, d’un homme barbu vêtu d’une tunique bleu hortensia, une couronne de flammes encerclant ses cheveux roux, à l’instar de la tête dressée d’un cobra, son bras droit replié en biais sur son torse, le gauche étendu sur le côté.

– Putain, c’est qui ce mec ? demande JB.

– Ce mec, répond Willem, est saint Jude, également connu sous le nom de Judas Thaddée – il le pose sur la table basse et le tourne vers Julia et Harold. Je l’ai acheté dans une petite boutique d’antiquités à Bucarest, leur explique-t-il. Ils m’ont dit qu’elle datait du dix-neuvième siècle, mais je ne sais pas… je pense que c’est juste une production artisanale. Mais, je l’aime bien. Je le trouve beau et majestueux, à l’image de notre Jude.

– Je suis d’accord, déclare Harold, prenant la statue et la tenant dans ses mains – il caresse la tunique plissée du saint, sa couronne de feu. Pourquoi sa tête est-elle en flammes ?

– C’est pour symboliser qu’il était présent à la Pentecôte et qu’il a reçu l’Esprit saint, s’entend-il répondre – ses connaissances d’autrefois toujours proches, encombrant un coin de son esprit. C’était l’un des apôtres, explique-t-il.

– Comment tu sais ça ? demande Malcolm – et Willem, qui est assis à côté de lui, lui touche le bras.

– Évidemment que tu sais ça, dit Willem doucement. J’oublie tout le temps – et il éprouve une vague de gratitude à l’égard de Willem, non pas parce qu’il se rappelle, mais parce qu’il a oublié.

– Le saint patron des causes perdues, ajoute Julia – prenant la statue des mains de Harold, et les mots lui reviennent aussitôt : *Priez pour nous, saint Jude, gardien et soutien des désespérés, priez pour nous* – enfant, c'était la dernière prière qu'il prononçait le soir, et ce ne fut que plus tard qu'il aurait honte de son nom, comme s'il le signalait aux yeux du monde, et se demanderait si les moines l'avaient intentionnellement prénommé de la sorte, tel que les gens le percevaient, il en était certain : comme une moquerie ; un diagnostic ; une prédiction. Et pourtant, il avait aussi l'impression, par instants, que ce nom était véritablement le sien, et même si à certains moments il aurait pu, aurait dû même, en changer, il ne le fit jamais.

– Willem, merci, dit Julia. Je l'adore.

– Moi aussi, dit Harold. Les gars, c'est vraiment gentil de votre part.

Lui aussi avait apporté un cadeau pour Harold et Julia mais, au cours de la journée, il lui était apparu de plus en plus dérisoire et ridicule. Il y avait plusieurs années, Harold avait mentionné le fait que Julia et lui avaient entendu en concert une série des premiers lieder de Schubert à Vienne lors de leur lune de miel. Mais Harold ne se rappelait pas lesquels ils avaient appréciés en particulier, aussi avait-il constitué sa propre liste, y ajoutant quelques autres airs qu'il aimait, principalement de Bach et de Mozart, puis avait loué une petite cabine d'enregistrement et avait gravé un disque de lui les interprétant : tous les quelques mois, Harold lui demande de chanter pour eux, mais il se sent toujours trop timide pour le faire. Maintenant, cependant, le cadeau lui semble malavisé et insignifiant, ainsi que honteusement crâneur, et il se sent gêné par sa propre présomption. Pourtant, il ne peut se décider à le jeter. De sorte que, quand tout le monde se lève, s'étire et dit bonne nuit, il s'esquive puis glisse le disque, et les lettres qu'il a écrites à chacun d'eux, entre deux livres – un exemplaire usé du *Sens commun* de Thomas Paine et une édition abîmée de *Bruit de fond* de Don DeLillo – sur une étagère basse, où ils pourraient rester sans être découverts pendant des décennies.

Normalement, Willem dort avec JB dans le bureau du haut, parce qu'il est le seul capable de tolérer les ronflements de JB, et Malcolm partage sa chambre en bas. Mais ce soir-là, tandis que tous s'apprêtent à aller se coucher, Malcolm propose de partager la chambre avec JB, pour leur permettre, à Willem et lui, de se donner les dernières nouvelles.

– Bonne nuit, les amoureux, leur crie JB du haut de l’escalier.

Tandis qu’ils se préparent à se coucher, Willem lui raconte d’autres anecdotes sur le tournage : au sujet de l’actrice principale, qui transpirait tellement que l’on devait appliquer de la poudre sur l’ensemble de son visage toutes les deux prises ; au sujet de l’acteur principal, qui incarnait le diable et essayait constamment de s’attirer les faveurs des machinistes en leur payant des bières et en leur demandant qui voulait jouer au football américain, mais qui ensuite s’était mis en colère parce qu’il n’arrivait pas à se souvenir de ses répliques ; au sujet de l’acteur britannique âgé de neuf ans qui jouait le rôle du fils de l’actrice et s’était approché de Willem à la table du buffet pour lui dire qu’il ne devrait vraiment pas manger de biscuits salés parce qu’ils n’apportaient que des calories vides et ne craignait-il pas de devenir gros ? Willem parle sans discontinuer, et il rit tout en se brossant les dents puis en se lavant le visage.

Mais lorsqu’ils éteignent la lumière et qu’ils sont tous les deux allongés dans le noir, lui sur le lit, Willem sur le canapé (après une dispute au cours de laquelle il a essayé de convaincre Willem de prendre le lit), Willem dit, gentiment :

– L’appartement est vraiment propre, putain.

– Je sais, dit-il en grimaçant. Je suis désolé.

– Pas besoin de l’être, répond Willem. Mais Jude… c’était si terrible que ça ?

Il comprend alors qu’Andy a raconté à Willem une partie de ce qui s’était passé, aussi décide-t-il de répondre honnêtement.

– C’était pas super, admet-il – et puis, parce qu’il ne veut pas que Willem se sente coupable : Mais ce n’était pas horrible non plus.

Ils demeurent silencieux tous les deux.

– Je regrette de ne pas avoir pu être là, dit Willem.

– Tu l’étais, lui assure-t-il. Mais Willem… tu m’as manqué.

Très doucement, Willem répond :

– Tu m’as manqué aussi.

– Merci d’être venu, dit-il.

– Évidemment que j’allais venir, Judy, répond Willem de l’autre bout de la pièce. Je serais venu, de toute façon.

Il garde le silence, savourant cette promesse et la stockant dans sa mémoire pour pouvoir y repenser dans les moments où il en aura le plus besoin.

– Tu crois que ça s'est bien passé ? demande-t-il.

– Tu es sérieux ? dit Willem – et il l'entend s'asseoir sur le lit. Non mais, tu as vu la tête de Harold ? On avait l'impression que les Verts venaient d'élire leur premier président, que le deuxième amendement avait été supprimé, et que l'équipe de baseball des Red Sox avait été canonisée, tout ça dans la même journée.

Il rit.

– Tu crois vraiment ?

– Je le sais. Il était réellement, réellement heureux, Jude. Il t'adore.

Il sourit dans l'obscurité. Il veut entendre Willem dire de pareilles choses, encore et encore, une boucle infinie de promesses et d'aveux, mais il a conscience que de tels désirs relèvent de l'autosatisfaction, aussi change-t-il de sujet, et ils se mettent à parler de tout et de rien, jusqu'à ce que Willem, le premier, puis lui s'endorment.

Huit jours plus tard, son excitation s'est calmée et transformée : en une sorte de contentement, de quiétude. Les semaines passées, il a dormi sans interruption, ses nuits devenues des plages de sommeil où il rêve non pas du passé mais du présent : des rêves idiots à propos du travail, des rêves ensoleillés et absurdes à propos de ses amis. C'est la première semaine complète, au cours des presque deux décennies maintenant qui se sont écoulées depuis qu'il a commencé à se scarifier, qu'il ne s'est pas réveillé au milieu de la nuit, n'éprouvant pas de besoin pour le rasoir. Peut-être est-il guéri, ose-t-il songer. Peut-être était-ce ce qu'il lui fallait depuis toujours, et maintenant que cela a eu lieu, il va mieux. Il se sent merveilleusement bien, comme une personne différente : entier, sain et serein. Il est le fils de quelqu'un et, parfois, cette prise de conscience est si bouleversante qu'il imagine qu'elle se manifeste de manière physique, comme si elle était inscrite en lettres lumineuses et dorées sur toute la largeur de son torse.

Il est de retour dans leur appartement. Willem est avec lui. Ce dernier a rapporté une seconde statue de saint Jude, qu'ils ont mise dans la cuisine, mais ce saint Jude est creux, en céramique, et plus grand, avec une fente derrière la tête, et ils y déposent leurs pièces de monnaie en fin de journée ;

quand elle sera pleine, décident-ils, ils iront acheter une très bonne bouteille de vin et la boiront, avant de recommencer à remplir la statue.

Il ne le sait pas encore mais, dans les années à venir, il ne cessera de tester les déclarations de dévotion de Harold, confrontera ses promesses pour voir à quel point elles sont fermes. Il ne sera même pas conscient de ses actes. Mais il les perpétrera de toute façon, parce qu'une part de lui ne croira jamais Harold et Julia ; il a beau le vouloir profondément, être persuadé qu'il les croit, il ne leur accordera pas sa confiance, et il sera toujours convaincu qu'ils finiront par se lasser de lui, regretteront un jour leur engagement vis-à-vis de lui. Aussi les défiera-t-il, parce que, lorsque leur relation inéluctablement se terminera, il pourra regarder en arrière et avoir la certitude que c'est de sa faute et, non seulement cela, mais il connaîtra l'incident spécifique qui aura causé la rupture et n'aura jamais à s'inquiéter ou se demander quelle erreur il aura commise ou ce qu'il aurait pu mieux faire. Mais tout cela est dans l'avenir. Pour l'instant, son bonheur est sans faille.

Ce premier samedi après son retour de Boston, il se rend chez Felix, comme d'habitude, où M. Baker lui a demandé de venir quelques minutes en avance. Ils discutent, brièvement, puis il descend retrouver Felix, qui l'attend dans la salle de musique, en train de tapoter les touches du piano.

– Alors Felix, dit-il – pendant la pause qu'ils font après le piano et le latin, mais avant l'allemand et les maths –, ton père me dit que tu t'en vas en pension l'année prochaine.

– Oui, répond Felix en regardant ses pieds. En septembre. Papa est allé dans la même école.

– C'est ce qu'il m'a expliqué, dit-il. Qu'est-ce que tu en penses ?

Felix hausse les épaules.

– Je ne sais pas, finit-il par répondre. Papa dit que vous allez me mettre au niveau ce printemps et cet été.

– Parfaitement, promet-il. Tu vas être tellement bien préparé pour cette école qu'ils ne comprendront pas ce qui leur arrive.

Felix garde la tête penchée, mais il aperçoit le sommet de ses joues se gonfler légèrement et sait qu'il sourit, juste un peu.

Il ne sait pas ce qui l'incite à déclarer ce qu'il lui dit ensuite : est-ce de l'empathie, comme il l'espère, ou bien une forme de vantardise, une façon de faire allusion aux tours improbables et merveilleux que son existence a

pris au cours du mois dernier ?

– Tu sais, Felix, commence-t-il, je n'ai jamais eu d'amis non plus, pendant très longtemps, pas avant d'être beaucoup plus âgé que toi – il sent, plutôt qu'il ne le voit, Felix s'éveiller, sent qu'il l'écoute. Moi aussi, je voulais en avoir, poursuit-il, parlant lentement maintenant parce qu'il souhaite s'assurer que ces paroles sont les bonnes. Et je me suis toujours demandé si j'en trouverais jamais, et comment, et quand – il passe l'index sur le plateau de la table en bois sombre de noyer, le long de la tranche du manuel de maths de Felix, sur le bord de son verre d'eau froide. Et puis je suis entré à l'université, et j'ai rencontré des gens qui, pour une raison ou une autre, ont décidé de devenir mes amis, et ils m'ont tout appris – tout, vraiment. Ils ont fait, et font, de moi une meilleure personne que je ne le suis en réalité.

« Tu ne comprends pas ce que je veux dire maintenant, mais un jour tu comprendras : le seul truc avec l'amitié, je pense, consiste à trouver des gens qui sont mieux que toi – pas plus intelligents ou plus cool, mais plus gentils, plus généreux et plus indulgents –, et puis de les apprécier pour ce qu'ils peuvent t'enseigner et à essayer de les écouter quand ils te disent quelque chose sur toi-même, que ce soit une bonne ou mauvaise chose, et de leur accorder ta confiance, ce qui est le plus difficile. Mais aussi le plus gratifiant.

Ils gardent tous les deux le silence pendant un long moment, écoutant le cliquetis du métronome défectueux qui se déclenche parfois spontanément, même après qu'ils l'ont arrêté.

– Tu vas te faire des amis, Felix, dit-il finalement. C'est sûr. Tu n'auras pas autant de mal à les trouver qu'à les conserver, mais je te le promets, c'est un effort qui vaut la peine. Un effort qui vaut beaucoup plus la peine que, disons, le latin.

Alors Felix lève les yeux sur lui et sourit, et il lui rend son sourire.

– D'accord ? lui demande-t-il.

– Ok, répond Felix en continuant à sourire.

– Qu'est-ce que tu veux faire maintenant, de l'allemand ou des maths ?

– Des maths, dit Felix.

– C'est un bon choix, réplique-t-il – en rapprochant le livre de maths de Felix vers lui. Reprenons là où on s'est arrêtés la dernière fois.

Et Felix ouvre le livre à la page en question, et ils s'y mettent.

PARTIE III

Esthéticiens

I

Leurs voisines de palier au cours de leur deuxième année à Hood Hall formaient un trio de lesbiennes, toutes en dernière année de licence, qui faisaient partie d'un groupe de musique dénommé Backfat et qui, pour une raison ou une autre, s'étaient entichées de JB (puis de Jude, puis de Willem et, finalement, avec réticence, de Malcolm). Aujourd'hui, alors que les quatre amis avaient terminé leur licence depuis quinze ans, deux des lesbiennes vivaient en couple à Brooklyn, dans le quartier de Bushwick. Des quatre amis, seul JB leur parlait régulièrement : Marta travaillait comme avocate spécialisée en droit du travail pour une association à but non lucratif et Francesca était scénographe.

– Grande nouvelle ! leur annonça JB un vendredi d'octobre à l'occasion d'un dîner. Les Salopes de Bushwick ont appelé – Edie est à New York !

Edie était la troisième du trio de lesbiennes, une Coréenne-Américaine costaude et émotive qui faisait la navette entre San Francisco et New York et semblait toujours se préparer à embrasser une carrière improbable après l'autre : la dernière fois qu'il l'avait vue, elle s'apprêtait à partir à Grasse pour devenir un nez professionnel et, tout juste huit mois plus tôt, avait terminé une formation culinaire spécialisée dans la cuisine afghane.

– Et en quoi est-ce une grande nouvelle ? demanda Malcolm, qui n'avait jamais complètement pardonné au trio leur inexplicable inimitié envers lui.

– Eh bien, dit JB avant de s'interrompre, tout sourire. Elle opère sa transition !

– En *homme* ? demanda Malcolm. Arrête, JB. Elle n'a jamais montré le moindre signe d'inclination dysphorique pour la transidentité depuis tout le temps qu'on la connaît !

Un ancien collègue de Malcolm avait opéré sa transition l'année précédente et Malcolm était devenu un expert autoconsacré sur le sujet, les sermonnant sur leur intolérance et leur ignorance, jusqu'au jour où JB finalement lui avait hurlé dessus : « Putain, Malcolm, je suis bien plus trans que Dominick le sera jamais ! »

– Eh bien, de toute façon, c'est le cas, poursuivit JB, et les Salopes préparent une fête chez elles en son honneur, et on est tous invités.

Ils maugréèrent.

– JB, il ne me reste que cinq semaines avant mon départ pour Londres, et j'ai des millions de merdes dont je dois m'occuper, protesta Willem. Je ne peux pas consacrer toute une soirée à Bushwick à écouter Edie Kim se plaindre.

– Tu ne peux pas ne pas y aller ! s'écria JB sur un ton de fausset. Elles ont *spécifiquement* demandé que tu sois là ! Francesca invite une fille qui te connaît de je ne sais où et qui veut te revoir. Si tu n'y vas pas, elles vont toutes penser que tu te considères comme trop bien pour elles maintenant. Et puis il y aura un tas d'autres personnes qu'on n'a pas vues depuis des lustres…

– Ouais, et il y a peut-être une bonne raison à ça, l'interrompit Jude.

– … et en plus, Willem, la chatte t'attendra, que tu passes une heure à Brooklyn ou pas. Et c'est pas comme si c'était le bout du monde. C'est juste Bushwick. Judy nous conduira.

Jude avait acheté une voiture l'année précédente et, elle avait beau ne pas être particulièrement luxueuse, JB adorait circuler dedans.

– Quoi ? Je n'y vais pas, répliqua Jude.

– Pourquoi pas ?

– Je suis dans un fauteuil roulant, JB, tu te souviens ? Et si je me rappelle bien, il n'y a pas d'ascenseur chez Marta et Francesca.

– Mauvaise pioche, rétorqua JB, triomphal. Tu vois depuis combien de temps tu ne les as pas vues ? Elles ont déménagé. Et leur nouvel immeuble possède tout à fait un ascenseur. Un monte-charge, en réalité – il s'inclina en arrière sur sa chaise, tambourinant du poing sur la table tandis que le reste d'entre eux gardait un silence résigné. On est partis !

Ainsi se retrouvèrent-ils le samedi suivant dans le loft de Jude sur Greene Street, et ce dernier les emmena à Bushwick, où il fit plusieurs fois le tour du pâté de maisons de Marta et Francesca pour essayer de se garer.

– Il y avait une place, juste derrière, dit JB au bout de dix minutes.

– Il y avait une interdiction de stationnement, lui répondit Jude.

– Si tu mettais ta carte de handicapé, on pourrait se garer n'importe où, répliqua JB.

– Je n'aime pas l'utiliser… tu le sais.

– Si tu ne l'utilises pas, alors à quoi bon avoir une voiture ?

– Jude, je crois qu'il y a une place ici, dit Willem, ignorant JB.

– À sept rues de leur appartement, marmonna JB.

– Ta gueule, JB, dit Malcolm.

Une fois les amis arrivés à la fête, chacun d'eux se vit alpagué par une personne différente et emporté aux quatre coins de la pièce. Willem regarda Jude se faire fermement entraîner par Marta : *Aide-moi*, articula-t-il en silence à l'adresse de Willem, puis il sourit et lui fit un petit signe de la main. *Courage*, lui répondit Willem de la même façon, et Jude leva les yeux au ciel. Il savait à quel point Jude n'avait pas envie de venir et de devoir expliquer à répétition pourquoi il était en fauteuil roulant, mais Willem l'avait quand même supplié :

– Ne m'oblige pas à y aller seul.

– Tu ne seras pas seul. Tu seras avec JB et Malcolm.

– Tu sais ce que je veux dire. Trois quarts d'heure et on part. JB et Malcolm peuvent se débrouiller pour rentrer à Manhattan s'ils veulent rester plus longtemps.

– Un quart d'heure.

– Une demi-heure.

– Ok.

Willem, entre-temps, s'était fait prendre au piège par Edie Kim, qui n'avait quasiment pas changé depuis leurs années d'université : un peu plus ronde, peut-être, mais c'était tout. Il la prit dans ses bras.

– Edie, dit-il. Félicitations.

– Merci, Willem, répondit Edie – elle lui sourit. Tu as l'air très en forme. Vraiment très en forme.

JB avait toujours soutenu l'hypothèse selon laquelle Edie en pinçait pour lui, mais il ne l'avait jamais cru.

– J'ai adoré *Les Détectives de Lacuna*. Tu étais génial dedans.

– Oh, fit-il. Merci.

Il avait détesté *Les Détectives de Lacuna*. Il avait tellement haï le tournage (l'histoire, qui était fantastique, portait sur une paire de détectives métaphysiques qui pénétraient à l'intérieur de l'esprit inconscient d'amnésiques, mais le réalisateur s'était montré si tyrannique que l'acteur qui jouait la contrepartie de Willem avait démissionné au bout de deux semaines et avait dû être remplacé et, une fois par jour, quelqu'un quittait les lieux en larmes) qu'il n'avait jamais vu le film lui-même.

– Alors, dit-il, essayant de détourner la conversation, quand…

– Pourquoi Jude est en fauteuil ? demanda Edie.

Il poussa un soupir. Lorsque Jude avait commencé à utiliser la chaise roulante de façon régulière deux mois plus tôt, la première fois qu'il ait eu besoin de le faire dans les quatre ans passés, depuis ses trente et un ans, il les avait tous briefés sur la manière de répondre à cette question.

– Ce n'est pas permanent, répondit-il. Il a juste une infection dans une de ses jambes qui le fait souffrir quand il marche trop.

– Mon dieu, le pauvre, répliqua Edie. Marta dit qu'il a quitté le Bureau du Procureur fédéral et qu'il a un poste très important dans un cabinet d'affaires.

JB avait aussi toujours soupçonné Edie d'en pincer pour Jude, ce que Willem considérait comme plutôt plausible.

– Ouais, depuis plusieurs années déjà, répondit-il, pressé de détourner la conversation de Jude, pour lequel il n'aimait pas avoir à répondre ; il aurait adoré parler de Jude, et il savait ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas dire à son sujet, ou à sa place, mais il n'appréciait pas le ton sournois de confidence que les gens adoptaient quand ils lui posaient des questions sur lui, comme s'ils pensaient, à force de cajoleries, le piéger et le pousser à révéler des choses dont Jude lui-même ne voudrait pas parler. (Comme si cela pouvait jamais arriver.) En tout cas, Edie, c'est une grande nouvelle en ce qui te concerne – il s'interrompit. Je suis désolé… j'aurais dû demander… Tu veux toujours qu'on t'appelle Edie ?

Edie grimaça.

– Pourquoi pas ?

– Eh bien… – il marqua une pause. Je ne sais pas où tu en es du processus, et…

– Quel processus ?

– Hum, le processus de transition ? – il aurait dû s'arrêter quand il aperçut la confusion d'Edie, mais il continua : JB a dit que tu transitionnais ?

– Ouais, à Hong Kong, répondit Edie, grimaçant toujours. Je travaillerai comme consultante végétalienne free-lance pour des entreprises d'hôtellerie de taille moyenne. Attends une seconde… tu pensais que je changeais de sexe ?

– Oh mon dieu, dit-il. (Et deux pensées, différentes mais tout aussi significatives, lui vinrent à l'esprit : *Je vais tuer JB.* Et : *J'ai hâte de rapporter cette conversation à Jude*.) Edie, je suis absolument désolé.

Il se rappelait, de leurs années d'université, qu'Edie était difficile : de petites choses puériles la contrariaient (il l'avait vue une fois sangloter parce que la boule de glace au sommet de son cône s'était renversée sur ses chaussures neuves), mais de grandes choses (la mort de sa sœur ; sa rupture d'avec sa petite amie, dans des hurlements et des tirs de boules de neige, qui avait eu lieu dans la cour intérieure de la fac, et dont tout le monde à Hood Hall, penché par la fenêtre, avait été témoin) semblaient la laisser indifférente. Il n'était pas sûr de savoir dans quelle catégorie sa gaffe tombait, et Edie elle-même paraissait également incertaine, sa petite bouche se tordant en différents sens à cause de sa confusion. Finalement, cependant, elle se mit à rire et appela quelqu'un à l'autre bout de la pièce – « Hannah ! Hannah ! Viens voir ! Il faut que je te raconte ça ! » –, alors il exhala un soupir, s'excusa et la félicita de nouveau, puis s'échappa.

Il commença à traverser la pièce en direction de Jude. Après des années – des décennies, presque – de ces fêtes, ils avaient tous les deux inventé leur propre langue des signes, une pantomime où chaque geste avait la même signification « Sauve-moi », mais exprimait néanmoins différents niveaux d'intensité. En général, ils parvenaient à simplement accrocher le regard de l'autre à travers la distance et communiquer leur désespoir, mais dans des fêtes comme celle-ci, où le loft n'était éclairé que par des bougies et les gens semblaient s'être multipliés dans le court laps de temps de sa conversation avec Edie, un langage corporel plus expressif devenait souvent nécessaire. Attraper la nuque de quelqu'un signifiait que l'autre personne devait immédiatement appeler sur son portable ; tripoter son bracelet de montre voulait dire : « Viens ici et prends ma place dans cette conversation, ou du moins rejoins-moi » ; et tirer avec force son lobe d'oreille signifiait :

« Extirpe-moi de là *tout de suite*. » Il avait aperçu du coin de l'œil que Jude tirait continûment son lobe d'oreille depuis dix minutes, et il se rendait compte maintenant que Marta avait été rejointe par une femme à l'air sombre qu'il se rappelait vaguement avoir rencontrée (et ne pas avoir appréciée) à une fête précédente. Les deux se dressaient au-dessus de Jude avec une expression interrogative qui les faisait apparaître autoritaires et, à la lumière des bougies, féroces, comme si Jude était un enfant qu'elles venaient de surprendre en train d'arracher un angle bordé de réglisse de leur maison en pain d'épice, et qu'elles discutaient pour décider si elles allaient le cuire sur le gril avec des pruneaux ou le rôtir au four avec des navets.

Il essaya, avait-il dit plus tard à Jude, réellement ; mais il se trouvait à une extrémité de la pièce et Jude à l'autre, et il était constamment stoppé et happé dans des conversations avec des gens qu'il n'avait pas vus depuis des années ou, encore plus agaçant, des personnes qu'il avait vues à peine quelques semaines plus tôt. Tandis qu'il avançait, il fit un signe de la main à Malcolm et pointa dans la direction de Jude, mais Malcolm haussa les épaules en signe d'impuissance puis articula en silence *Quoi ?*, si bien que Willem ébaucha un geste de dédain en réponse : *Laisse tomber*.

Il faut que je m'en aille d'ici, songea-t-il, tout en se frayant un chemin à travers la foule, mais la vérité était que ces fêtes ne le dérangeaient pas, pas vraiment ; une grande part de lui les appréciait même. Il soupçonnait que c'était peut-être aussi le cas de Jude, même si à un moindre niveau (à l'évidence, celui-ci se débrouillait bien dans les fêtes, les gens voulaient toujours lui parler, et ils avaient beau tous les deux se plaindre de JB qui les traînait constamment à ces célébrations terriblement barbantes, ils avaient tous les deux aussi conscience qu'ils pourraient simplement refuser s'ils le voulaient réellement, et qu'ils ne le faisaient tous les deux que très rarement) – après tout, où ailleurs auraient-ils l'occasion d'utiliser leur système de signes, cette langue qui ne possédait que deux locuteurs au monde ?

Ces dernières années, alors qu'il s'éloignait de plus en plus de l'époque de sa licence et de la personne qu'il avait été, il trouvait cela parfois relaxant de voir des gens de ce passé. Il taquinait JB sur le fait qu'il n'avait jamais véritablement évolué depuis Hood Hall, mais il était en réalité admiratif de la façon dont JB avait su conserver tant de ses relations, et des leurs, de ce temps-là, ainsi que de la manière dont il avait réussi à donner à

tant d'entre elles un contexte actuel. Malgré le tas d'amis de longue date que JB possédait, celui-ci voyait la vie et traversait l'existence avec une attention constante au présent et, autour de lui, même les plus décidément portés à la nostalgie se trouvaient moins enclins à trier parmi le rebut et le strass du passé que prêts à affronter ce qu'était devenu l'individu en face d'eux. Il appréciait aussi le fait que les personnes avec lesquelles JB était resté ami se montraient, pour la majorité, peu impressionnées par ce qu'il était devenu (pour peu que l'on puisse dire qu'il était devenu quelqu'un). Certains se comportaient différemment en sa compagnie maintenant – surtout cette dernière année – mais la plupart se dédiaient à des vies, des centres d'intérêt et des activités si spécifiques, et, parfois, marginales, qu'ils considéraient les succès de Willem comme ni plus ni moins importants que les leurs. Les amis de JB étaient poètes, performeurs, universitaires, danseurs modernes et philosophes – il s'était, comme l'avait fait remarquer un jour Malcolm, lié d'amitié à l'université avec toutes les personnes les *moins* susceptibles de gagner de l'argent – et ceux-ci vivaient de bourses, de résidences, d'aides financières et de prix. La réussite, parmi l'assortiment des connaissances de JB de Hood Hall, ne se définissait pas par votre chiffre d'entrées au box-office (comme c'était le cas pour son agent et son administrateur), ou par les stars avec lesquelles vous partagiez l'affiche, ou par les articles critiques qui vous étaient consacrés (comme c'était le cas pour ses condisciples de l'école de théâtre) : celle-ci se définissait simplement et uniquement par la qualité de votre travail, et la fierté que vous éprouviez à son égard. (Des gens lui avaient posé précisément cette question-là à des fêtes : « Oh, je n'ai pas vu *Mercure noir 3081*. Mais es-tu fier de ton travail dedans ? » Non, il n'en était pas fier. Il incarnait un sombre scientifique intergalactique, également praticien du ju-jitsu, qui réussit à vaincre à lui tout seul un monstre gargantuesque de l'espace. Mais il en avait été, cela dit, satisfait : il avait travaillé dur et avait pris son interprétation au sérieux, et c'était tout ce qu'il espérait jamais accomplir.) Il lui arrivait de se demander s'il ne se faisait pas duper, si l'ensemble de ce cercle autour de JB ne constituait pas une performance artistique en soi, une performance dans laquelle les rivalités, les intérêts, les ambitions du monde réel – cet univers qui se développait cahin-caha sur l'argent, l'avidité et la jalousie – n'étaient pas négligés en faveur du pur plaisir de créer. Parfois cela lui paraissait caustique, dans le bon sens du terme : il considérait ces

fêtes, son temps avec les membres de Hood Hall, comme quelque chose de purifiant et revigorant, quelque chose qui le ramenait à ce qu'il était autrefois, excité de jouer un rôle dans la mise en scène estudiantine de *Noises Off* de Michael Frayn, demandant à ses coturnes de l'aider chaque soir à répéter ses répliques.

– Un bain purificateur contre le carriérisme, répliqua Jude en souriant quand il partagea avec lui cette considération.

– Une douche vaginale contre la libre entreprise, riposta-t-il.

– Un clystère anal contre l'ambition.

– Oh, elle est bonne celle-là !

Mais d'autres fois, ces fêtes – comme celle de ce soir – avaient l'effet inverse. Il lui arrivait d'éprouver du ressentiment à l'égard de l'image que les autres se faisaient de lui, du caractère réducteur et immuable de celle-ci : il était, et serait à jamais, Willem Ragnarsson de Hood Hall, chambre numéro huit, mauvais en maths et fort avec les filles, une identité à la fois simple et compréhensible, sa personne esquissée en deux rapides coups de pinceau. Ils n'avaient pas forcément tort – travailler pour une industrie qui le considérait comme un intellectuel uniquement parce qu'il ne lisait pas certains magazines ou sites web et qu'il avait étudié dans une université de renom avait un aspect déprimant –, mais sa vie, dont il savait par ailleurs qu'elle était une petite vie, lui apparaissait du coup encore plus dérisoire.

D'autres fois encore, il ressentait dans l'ignorance de sa carrière de la part de ses anciens pairs une forme d'obstination, d'entêtement et de jalousie ; l'année passée, lorsque son premier vrai film hollywoodien était sorti, il se trouvait à une fête dans le quartier de Red Hook à Brooklyn et discutait avec Arthur, l'un de ces parasites de Hood Hall, lui-même logé à l'époque dans le bâtiment des tocards, Dillingham Hall, mais qui ne manquait jamais aucun de ces rassemblements et publiait aujourd'hui une revue obscure mais respectée, consacrée à la cartographie numérique.

– Alors, Willem, qu'est-ce que tu fais ces temps-ci ? demanda Arthur, finalement, après avoir parlé pendant dix minutes du numéro le plus récent d'*Histoires*, qui incluait un article sur la représentation tridimensionnelle de la route de l'opium en Indochine, entre mille huit cent trente-neuf et mille huit cent quarante-deux.

Il éprouva, alors, ce moment de désorientation qu'il lui arrivait de ressentir dans ces regroupements. Parfois on lui posait cette question de manière blagueuse et ironique, comme une forme de félicitations, et il souriait, jouant le jeu – « Oh, pas grand-chose, toujours serveur à Ortolan. On propose un excellent poisson, un charbonnier aux œufs de poisson volant, ces jours-ci » –, mais d'autres fois, les gens ne savaient véritablement pas. Les authentiques ignorants se faisaient de plus en plus rares ces derniers temps et, quand il y en avait, il s'agissait en général d'une personne qui vivait dans un coin si reculé et culturellement pauvre que même la lecture d'un journal tel que le *New York Times* était considérée comme un acte séditieux, ou bien, plus souvent, de quelqu'un qui essayait de communiquer sa désapprobation – non, son rejet – vis-à-vis de sa personne, sa vie, son travail, en restant délibérément dans l'ignorance de sa carrière.

Il ne connaissait pas assez bien Arthur pour savoir dans quelle catégorie le placer (suffisamment, néanmoins, pour ne pas l'apprécier, avec sa façon d'envahir son espace en s'approchant si près de lui qu'il s'était littéralement retrouvé le dos au mur), aussi répondit-il simplement :

– Je joue dans des films.

– Vraiment, dit platement Arthur. Quelque chose dont j'aurais pu entendre parler.

Cette question – pas en soi, mais le ton sur lequel Arthur l'avait posée, marque de son désintérêt et de sa dérision – l'irrita de nouveau, mais il ne le montra pas.

– Eh bien, dit-il lentement, ce sont pour l'essentiel des films indépendants. J'ai joué l'année dernière dans *Le Royaume de Frankencens*, et je pars le mois prochain pour tourner *L'Invaincu*, d'après le roman de William Faulkner.

Arthur resta impassible. Willem soupira ; il avait reçu un prix d'interprétation pour *Le Royaume de Frankencens*.

– Et un film dans lequel j'ai tourné il y a deux ans vient de sortir : un truc qui s'appelle *Mercure noir 3081*.

– Ça semble intéressant, dit Arthur, l'air de s'ennuyer. Je ne crois pas en avoir entendu parler, cela dit. Hum. Il faudra que je me renseigne. Eh bien, je suis content pour toi, Willem.

Il détestait la manière dont les gens disaient « je suis content pour toi, Willem », comme si son travail était une sorte de conte à la guimauve, une affabulation dont il se gorgeait et qu'il servait aux autres, et non une activité réelle. Et en particulier ce soir, alors qu'à cinquante mètres à peine, clairement encadrée par la fenêtre juste derrière la tête d'Arthur, on pouvait apercevoir une affiche illuminée, fixée au sommet d'un immeuble, avec son visage – son visage hargneux, il fallait l'avouer : il combattait, après tout, un énorme extraterrestre mauve généré par ordinateur – et le titre MERCURE NOIR 3081 : BIENTÔT AU CINÉMA en lettres de soixante-cinq centimètres de hauteur. Dans ces moments-là, il était déçu par ses camarades de Hood Hall. *Ils ne valent pas mieux que les autres*, se rendait-il compte. *Finalement, ils sont jaloux et essaient de me mettre mal. Et je suis bête, parce que je me sens effectivement mal*. Plus tard, il serait fâché contre lui-même : *C'était ce que tu voulais*, se rappelait-il. *Alors pourquoi est-ce que tu te préoccupes de ce que les autres pensent ?* Mais être acteur signifiait précisément se soucier de ce que les gens pensaient (parfois il avait l'impression que c'était tout ce que cela signifiait), et il avait beau se sentir immunisé contre l'avis des autres – comme s'il était au-dessus de ces préoccupations –, à l'évidence, ce n'était pas le cas.

– Je sais que ça a l'air sacrément mesquin, dit-il à Jude après cette fête – il se sentait gêné de son irritation (il ne l'aurait avoué à personne d'autre).

– Ça ne me paraît pas mesquin du tout, avait répondu Jude – ils rentraient en voiture de Red Hook. Mais Arthur est un con, Willem. Il l'a toujours été. Et des années passées à étudier Hérodote n'ont pas arrangé la chose.

Il sourit, à contrecœur.

– Je ne sais pas, fit-il. Par moments j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de tellement… tellement vain dans ce que je fais.

– Comment peux-tu dire ça, Willem ? Tu es un acteur extraordinaire ; vraiment. Et tu…

– Ne me dis pas que je procure du bonheur à un tas de gens.

– De fait, je n'allais pas du tout dire ça. Tes films ne sont pas vraiment du genre à apporter du bonheur. (Willem en était venu à se spécialiser dans les rôles de personnages complexes et sombres – souvent discrètement violents, en général moralement compromis – qui suscitaient divers degrés de sympathie. « Ragnarsson le Terrible », l'appelait Harold.)

– Mis à part les extraterrestres, bien sûr.

– Exact, sauf les extraterrestres. Pas même eux, en fait – tu finis toujours par les tuer, non ? Mais, Willem, j'adore voir tes films, comme un tas d'autres personnes. Alors, ça doit compter pour quelque chose, pas vrai ? Combien de gens peuvent dire ça, qu'ils sont capables d'arracher quelqu'un à sa vie quotidienne ? – et lorsqu'il ne répondit rien : Tu sais, peut-être qu'on devrait arrêter d'aller à ces fêtes ; elles deviennent pour nous deux des épreuves malsaines de masochisme et d'autocritique – Jude se tourna vers lui et sourit. Au moins tu es dans les arts. Moi, je pourrais aussi bien travailler dans le commerce des armes. Dorothy Wharton m'a demandé ce soir comment je me sentais quand je me réveillais chaque matin, en sachant que j'avais une fois de plus sacrifié un morceau de mon âme la veille.

Il finit par rire.

– Non, je ne te crois pas.

– Si, je t'assure. Ça ressemblait à une conversation avec Harold.

– Ouais, si Harold était une femme blanche avec des dreadlocks.

Jude sourit.

– Comme je le disais, ça ressemblait à une conversation avec Harold.

Mais en réalité, tous les deux savaient pourquoi ils continuaient d'aller à ces fêtes : parce qu'elles étaient devenues l'une des rares occasions pour les quatre amis de se retrouver ensemble, et parfois elles semblaient constituer la seule occasion de créer des souvenirs que les quatre pourraient partager, de conserver leur amitié en vie, en jetant des paquets de petit bois sur un tas de braises noires à peine fumantes. C'était leur façon de prétendre que rien n'avait changé.

Cela leur fournissait également une excuse pour faire comme si tout allait bien avec JB, alors que les trois amis avaient bien conscience que quelque chose n'allait pas. Willem n'arrivait pas vraiment à identifier ce qui clochait – JB pouvait, à sa manière, se montrer aussi évasif que Jude quand on abordait certains sujets – mais il se rendait compte que JB se sentait seul, malheureux et incertain, et qu'aucun de ces sentiments ne lui était familier. Il avait l'impression que JB – qui avait tant aimé l'université, ses structures, ses hiérarchies et ses microsociétés, au gré desquelles il savait si bien naviguer – essayait à chaque fête de recréer la camaraderie simple et naturelle qu'ils avaient connue autrefois, quand leurs identités professionnelles étaient à leurs yeux encore brumeuses et que leurs aspirations les unissaient, au lieu que leurs réalités quotidiennes ne les

divisent. Aussi, il organisait ces sorties, et tous suivaient docilement comme ils l'avaient toujours fait, lui accordant cette gentillesse qui consistait à lui laisser le rôle de leader, celui qui décidait pour eux, toujours.

Il aurait aimé voir JB seul à seul, juste eux deux, mais ces derniers temps, quand il ne se trouvait pas avec ses amis d'université, JB évoluait au sein d'un autre milieu, composé pour l'essentiel de parasites du monde de l'art qui ne paraissaient s'intéresser qu'à la prise de diverses drogues, pour ensuite pratiquer des partouses, et cela ne l'attirait simplement pas. Il passait de moins en moins de temps à New York – seulement huit mois au cours des trois dernières années – et, lorsqu'il s'y trouvait, il était tiraillé entre les deux désirs contradictoires de passer un temps significatif avec ses amis et ne rien faire du tout.

À ce moment, cependant, il poursuivait son avancée vers Jude qui, au moins, avait été délivré de Marta et de son amie grincheuse et discutait alors avec leur amie Carolina (voyant cela, il se sentit de nouveau coupable, dans la mesure où il n'avait pas parlé à celle-ci depuis des mois et savait qu'elle lui en voulait), lorsque Francesca lui bloqua le passage pour le présenter de nouveau à Rachel, avec laquelle il avait travaillé quatre ans auparavant sur la mise en scène de *Nuage 9* où elle était dramaturge adjointe. Il était plutôt content de la revoir – il l'avait bien aimée toutes ces années plus tôt ; l'avait toujours trouvée jolie – mais il se rendit compte, alors même qu'il lui parlait, que cela n'irait pas au-delà d'une conversation. Après tout, il n'avait pas exagéré : il commençait à tourner dans cinq semaines. Ce n'était pas le moment de se retrouver pris au piège d'une nouvelle histoire compliquée, et il n'avait pas vraiment l'énergie pour un coup d'un soir qui, il le savait, avait une étrange tendance à devenir aussi éprouvant qu'une relation à plus long terme.

Il parlait avec Rachel depuis une dizaine de minutes lorsque son téléphone vibra, aussi, il s'excusa et vérifia le message que Jude lui avait envoyé : « Je pars. Veux pas interrompre ta conversation avec la future Mme Ragnarsson. Te retrouve à la maison. »

– Merde, dit-il – et puis, à l'adresse de Rachel : Désolé.

Soudain, l'envoûtement de la fête se dissipa et il voulut désespérément s'en aller. Leur participation à ces célébrations était une sorte de pièce de théâtre que les quatre amis acceptaient de mettre en scène pour eux-mêmes, mais dès que l'un des acteurs quittait le plateau, il semblait ne plus y avoir

réellement de raison de continuer. Il dit au revoir à Rachel, dont l'expression passa de la perplexité à l'hostilité lorsqu'elle se rendit compte qu'il partait véritablement et qu'il ne l'invitait pas à le suivre, puis à un groupe d'autres personnes – Marta, Francesca, JB, Malcolm, Edie, Carolina – dont au moins la moitié paraissait profondément fâchée contre lui. Il lui fallut trente minutes supplémentaires pour s'extirper de l'appartement et, en descendant, il répondit au SMS de Jude, plein d'espoir : « T'es encore là ? Je pars maintenant » ; puis, lorsqu'il ne reçut pas de réponse : « Je prends le métro. Passe chercher un truc à l'appart. À toute. »

Il prit la ligne L jusqu'à la Huitième Avenue, puis s'engagea à pied vers le sud pour rejoindre son appartement, à quelques rues de là. La fin octobre était sa période préférée à New York et il était toujours triste quand il la manquait. Il vivait à l'angle de Perry Street et de West Fourth, dans un appartement au deuxième étage dont les fenêtres donnaient juste au niveau du sommet d'arbres aux quarante écus ; avant d'y emménager, il s'était imaginé qu'il resterait au lit tard le week-end et regarderait la tornade de feuilles jaunes arrachées de leurs branches par le vent. Mais il n'en avait jamais eu l'occasion.

Il ne ressentait rien de particulier par rapport au lieu, sinon qu'il était à lui et qu'il l'avait acheté, le premier et plus gros achat qu'il ait fait après avoir terminé de rembourser ses dettes pour ses études. Lorsqu'il avait commencé à chercher, un an et demi plus tôt, il savait seulement qu'il voulait habiter dans le sud de Manhattan et qu'il avait besoin d'un immeuble avec ascenseur pour que Jude puisse venir le voir.

– C'est pas un peu dépendant ? lui avait demandé Philippa, sa petite amie de l'époque, à la fois taquine et sérieuse.

– Tu crois ? lui avait-il demandé à son tour, comprenant ce qu'elle voulait dire mais prétendant ne pas saisir.

– Willem, avait dit Philippa en riant pour dissimuler son irritation. Ça l'est.

Il avait haussé les épaules, indifférent.

– Je ne peux pas habiter quelque part où il ne peut pas venir.

Elle soupira.

– Je sais.

Il était conscient que Philippa n'avait rien contre Jude ; elle l'aimait bien, et Jude aussi l'appréciait, et avait même gentiment dit un jour à Willem qu'il devrait passer plus de temps avec Philippa lorsqu'il était à New York. Quand Philippa et lui avaient commencé à se voir – elle était costumière, essentiellement pour le théâtre –, les amitiés de Willem l'avaient amusée, charmée même. Elle les avait considérées, il le savait, comme des marques de sa loyauté, de sa fiabilité et de sa constance. Mais tandis que leur relation se prolongeait et qu'ils vieillissaient, quelque chose changea, et la quantité de temps qu'il passait avec JB et Malcolm et, surtout, Jude, devint une preuve au contraire de son immaturité fondamentale, son refus de renoncer au confort d'une existence – sa vie avec eux – pour épouser les incertitudes d'une autre, avec elle. Elle ne lui demanda jamais de les abandonner complètement – en effet, l'une des choses qu'il avait adorées à propos d'elle était sa proximité avec son propre groupe d'amis et que tous les deux puissent passer une soirée avec leurs amis respectifs, dans leurs restaurants habituels, et avoir leurs différentes conversations, puis se retrouver à la fin, deux soirées distinctes se terminant en une seule soirée conjointe –, mais elle exigea, finalement, une sorte de capitulation de sa part, un dévouement à son endroit et à leur relation qui supplanterait son attachement aux autres.

Ce à quoi il ne se résolut pas. Mais il considérait qu'il lui avait donné plus qu'elle ne voulait bien le reconnaître. Leurs deux dernières années ensemble, il n'était pas allé chez Harold et Julia pour Thanksgiving ni chez les Irvine à Noël, pour pouvoir à la place se rendre chez ses parents dans le Vermont ; il s'était privé de ses vacances annuelles avec Jude ; il l'avait accompagnée aux fêtes de ses amis, à leurs mariages, leurs dîners, leurs spectacles, et était resté avec elle quand il se trouvait à New York, la regardant ébaucher des dessins de costumes pour une mise en scène de *La Tempête*, lui taillant ses coûteux crayons de couleur pendant qu'elle dormait et que lui, son esprit toujours coincé dans un autre fuseau horaire, errait dans l'appartement, commençait de lire des livres et cessait de les lire, ouvrait et refermait des magazines, redressait négligemment des boîtes de pâtes et de céréales dans le placard. Il avait fait tout cela avec joie et sans ressentiment. Mais cela n'avait quand même pas suffi, et ils avaient rompu, une séparation paisible, une bonne rupture, pensait-il, l'année précédente, après presque quatre ans ensemble.

M. Irvine, apprenant qu'ils s'étaient séparés, secoua la tête (cela avait eu lieu à la fête célébrant la future naissance du bébé de Flora).

– Vous devenez vraiment une bande de Peter Pan, les garçons, dit-il. Willem, tu as quoi ? Trente-six ans ? Je ne suis pas sûr de comprendre ce qui vous arrive. Vous gagnez votre vie. Vous avez accompli des choses. Vous ne croyez pas que vous devriez cesser de vous accrocher les uns aux autres et penser sérieusement à devenir adultes ?

Mais comment était-on censé devenir adulte ? La vie de couple constituait-elle vraiment la seule alternative convenable ? (Mais alors, une alternative unique n'en était pas une du tout.)

– Des milliers d'années d'évolution et de progrès social et c'est notre seul choix ? avait-il demandé à Harold quand ils se trouvaient à Truro l'été passé, et Harold avait ri.

– Écoute, Willem, répondit-il, je crois que tu te débrouilles très bien. Je sais que je t'ai embêté sur le fait que tu ne te fixais pas, et je suis d'accord avec le père de Malcolm pour dire que l'existence de couple est merveilleuse, mais tout ce que tu as vraiment à faire, c'est être une bonne personne, ce que tu es déjà, et profiter de ta vie. Tu es jeune. Tu as des années devant toi pour décider ce que tu veux accomplir et comment tu veux vivre.

– Et si c'était de cette manière que je voulais vivre ?

– Dans ce cas, c'est parfait, dit Harold – il sourit à Willem. Vous vivez l'existence dont tout le monde rêve, les garçons, vous savez. Probablement l'existence dont John Irvine rêve aussi.

Récemment, il s'était demandé si la dépendance constituait une si mauvaise chose. Il tirait du plaisir de ses relations amicales, et il ne faisait de mal à personne, alors qui se fichait de savoir si cela relevait de la dépendance ou pas ? Et de toute façon, en quoi une relation amicale était-elle plus dépendante qu'une relation amoureuse ? Pourquoi considérait-on l'amitié admirable à vingt-six ans, mais suspecte à trente-six ? Pourquoi l'amitié valait-elle moins qu'une relation amoureuse ? Pourquoi ne valait-elle pas plus, même ? Elle consistait en ce que deux personnes demeuraient ensemble, jour après jour, liées non par le sexe ou l'attirance physique, par l'argent ou la propriété commune, mais seulement par un accord partagé de continuer, un dévouement mutuel envers une union qui ne pourrait jamais être codifiée. L'amitié comprenait d'être témoin du lent écoulement des

malheurs d’un autre, ainsi que de longues périodes d’ennui, et d’occasionnels triomphes. Elle consistait à se sentir honoré du privilège d’être présent pour quelqu’un dans ses moments les plus sombres, et de savoir que l’on pouvait en retour se sentir déprimé en compagnie de cette même personne.

Ce qui le dérangeait plus que sa possible immaturité, cependant, était ses capacités en tant qu’ami. Il s’était toujours enorgueilli du fait d’être un bon ami ; l’amitié lui avait toujours importé. Mais était-il réellement un bon ami ? Il y avait toujours le problème irrésolu de JB, par exemple ; un bon ami aurait trouvé une solution. Et un bon ami aurait certainement trouvé un meilleur moyen de s’occuper de Jude, au lieu de se répéter, telle une litanie, qu’il n’existait tout simplement pas de meilleur moyen de s’occuper de Jude, et s’il y en avait un, si quelqu’un (Andy ? Harold ? N’importe qui ?) pouvait échafauder un plan, alors il serait heureux de le suivre. Mais tout en se disant cela, il savait qu’il ne faisait que s’inventer des excuses.

Et Andy le savait aussi. Cinq ans auparavant, Andy l’avait appelé à Sofia et lui avait hurlé dessus. C’était son premier tournage ; il était très tard dans la nuit, et dès qu’il décrocha et entendit Andy déclarer : « Pour quelqu’un qui prétend être un si grand ami, on ne peut pas dire que tu sois souvent là, putain », il s’était mis sur la défensive, conscient qu’Andy avait raison.

– Attends une minute, répondit-il en s’asseyant dans son lit, la fureur et l’angoisse chassant tout résidu de sommeil.

– Il est dans l’appartement en train de s’entailler par petits bouts, putain, il n’est plus quasiment que tissus cicatriciels, il a l’air d’un squelette, et toi, t’es où, Willem ? demanda Andy. Et ne me réponds pas “Je suis sur un tournage”. Pourquoi tu ne vérifies pas comment il va ?

– Je l’appelle tous les jours… commença-t-il, hurlant lui aussi.

– Tu savais parfaitement que ça serait dur pour lui, poursuivit Andy, lui coupant la parole. Tu savais parfaitement que l’adoption allait le faire se sentir plus vulnérable. Alors pourquoi tu n’as pas mis en place des garde-fous ? Pourquoi vos soi-disant autres amis ne font rien ?

– Parce qu’il ne veut pas qu’ils sachent qu’il se scarifie, voilà pourquoi ! Et, contrairement à ce que tu dis, je n’avais pas idée que ça serait si difficile pour lui, Andy, répliqua-t-il. Il ne me parle jamais. Comment j’étais censé savoir ?

– Parce que ! Tu es censé savoir ! Utilise ton putain de cerveau, Willem !

– Putain, tu vas arrêter de me crier dessus, hurla-t-il. T’es tout simplement furieux, Andy, parce que c’est ton patient à toi, et que t’es infoutu de trouver un moyen pour qu’il aille mieux, alors tu t’en prends à moi.

Il regretta aussitôt ses mots et, dans la seconde, ils se turent, haletant dans le téléphone.

– Andy, commença-t-il.

– Non, dit Andy. Tu as raison, Willem. Pardon. Je suis désolé.

– Non, répondit-il. C’est moi qui le suis.

Il se sentit soudain terriblement malheureux, imaginant Jude dans leur affreuse salle de bains de Lispenard Street. Avant de partir, il avait cherché partout les lames de rasoir de Jude – sous le couvercle du réservoir des toilettes ; dans le fond de l’armoire à glace ; même sur les fonds des tiroirs du placard, sortant chacun d’eux et les examinant sous tous les angles – mais il ne les avait pas trouvées. Pourtant Andy avait raison – c’était bien sa responsabilité. Il aurait dû mieux faire. Et il n’avait pas réussi, autant dire qu’il avait échoué.

– Non, fit Andy. Je suis vraiment désolé ; c’est totalement inexcusable. Et tu as raison… je ne sais pas quoi faire – il paraissait fatigué. C’est juste que… qu’il a eu une existence tellement merdique, Willem. Et il te fait confiance.

– Je sais, marmonna-t-il. Je sais qu’il a confiance en moi.

Aussi avaient-ils échafaudé un plan et, à son retour, il avait surveillé Jude de près, plus que jamais, un processus qui s’était révélé singulièrement peu révélateur. En effet, dans le mois ou les deux qui suivirent l’adoption, Jude se montra différent de ce dont il avait l’habitude. Il ne pouvait pas précisément définir de quelle manière : hormis en de rares occasions, il ne parvenait désormais plus à déterminer les jours où Jude était heureux et ceux où il ne l’était pas. Non pas que celui-ci normalement se morfondait et paraissait dépourvu d’émotions et puis, soudain, changeait d’humeur – son comportement foncier, son rythme de vie, ses gestes étaient les mêmes qu’avant. Mais quelque chose s’était effectivement modifié et, pendant une brève période, il éprouva l’étrange sensation que le Jude qu’il connaissait avait été remplacé par un autre Jude, et que cet autre Jude, ce substitut, était quelqu’un à qui il pouvait demander n’importe quoi, qui aurait été capable de raconter des anecdotes rigolotes à propos d’animaux domestiques,

d’amis et de petites scènes de son enfance, qui ne portaient des tee-shirts à manches longues que parce qu’il avait froid et non pas parce qu’il essayait de dissimuler quoi que ce soit. Il était déterminé à prendre Jude au mot aussi souvent et autant que possible : après tout, il n’était pas son médecin. Il était son ami. Sa tâche consistait à le traiter comme il le souhaitait, non comme une personne à espionner.

Aussi, à un certain stade, il avait relâché sa vigilance et cet autre Jude finit par disparaître, de retour au pays des fées et des enchantements, et le Jude qu’il connaissait récupéra sa place. Mais, par la suite, de temps à autre, certaines circonstances inquiétantes lui rappelaient que ce qu’il savait de Jude n’était que ce que Jude lui permettait de savoir : il passait un coup de fil quotidien à Jude quand il se trouvait en tournage, en général à une heure fixe, et, un jour l’année passée, il l’avait appelé, ils avaient eu une conversation normale, Jude lui parlant comme à son habitude, et ils avaient ri à l’une des histoires de Willem, lorsque ce dernier entendit en arrière-fond une annonce de service claire et parfaitement reconnaissable, de celles que l’on entend seulement dans les hôpitaux : « Dr Nesarian est demandé, Dr Nesarian, salle d’opération numéro trois. »

– Jude ? avait-il dit.

– Ne t’inquiète pas, Willem, avait-il répondu. Ça va. J’ai juste une petite infection ; je crois qu’Andy a un peu paniqué.

– Quel genre d’infection ? Bon dieu, Jude !

– Une infection sanguine, mais ce n’est rien. Honnêtement, Willem, si c’était grave, je te l’aurais dit.

– Non tu ne m’aurais rien dit, putain, Jude. Une infection sanguine, c’est évidemment grave.

Il se tut.

– Si, je te l’aurais dit, Willem.

– Harold est au courant ?

– Non, répondit-il d’un ton sec. Et t’as pas intérêt à lui dire.

Ce type d’échange le laissait abasourdi et soucieux, et il passait le reste de la soirée à essayer de se rappeler les conversations de la semaine précédente, cherchant à trouver des indices qui auraient dû le prévenir que quelque chose clochait et qu’il aurait pu tout simplement et stupidement laisser passer. Dans des moments plus généreux et empreints d’émerveillement, il s’imaginait Jude en magicien, dont l’unique tour

consistait en la dissimulation, mais qu'il aurait perfectionné d'année en année, de sorte qu'aujourd'hui il lui suffisait de ramener un pan de sa cape de soie devant ses yeux pour devenir aussitôt invisible, même au regard de ceux qui le connaissaient le mieux. Cependant, à d'autres moments, il réprouvait amèrement ce tour de passe-passe, se sentait éreinté par toutes ces années à conserver les secrets de Jude et ne rien recevoir en retour hormis les bribes les plus avares d'informations, à se voir refuser la possibilité ne serait-ce que d'essayer de l'aider, de s'inquiéter publiquement pour lui. *Ce n'est pas juste*, pensait-il dans ces moments. *Ce n'est pas cela l'amitié. C'est quelque chose, mais pas de l'amitié.* Il avait le sentiment de s'être fait entraîner dans un jeu de complicité, auquel il n'avait jamais eu l'intention de jouer. Tout ce que Jude leur communiquait indiquait qu'il ne voulait pas qu'on l'aide. Mais Willem ne pouvait accepter cette idée. La question était : comment ignorer la demande de quelqu'un qui veut qu'on le laisse tranquille – même si cela signifiait mettre l'amitié en péril ? C'était une énigme navrante : comment aider une personne qui ne veut pas qu'on lui porte assistance tout en se rendant compte que ne pas l'aider revient à ne pas être son ami du tout ? *Parle-moi*, avait-il parfois envie de crier à l'adresse de Jude. *Raconte-moi des choses. Dis-moi ce que je dois faire pour t'obliger à me parler.*

Une fois, à une fête, il avait entendu Jude déclarer à quelqu'un qu'il lui confiait tout, à lui, Willem, et il avait été à la fois flatté et déconcerté, parce que, en réalité, il ne savait rien. Parfois, il n'arrivait pas à croire à quel point il tenait à une personne qui refusait de lui révéler la moindre information, que les amis d'habitude partageaient – quelle avait été sa vie avant de le connaître, en quoi consistaient ses peurs, ses désirs, par qui était-il séduit, quels étaient les humiliations et chagrins de sa vie quotidienne ? Dans l'incapacité de parler à Jude lui-même, souvent il aurait aimé pouvoir discuter de Jude avec Harold, pour apprendre combien il en savait et voir dans quelle mesure, si tous les deux – plus Andy – entremêlaient leur savoir, ils pourraient peut-être trouver une sorte de solution. Mais cela relevait du rêve : Jude ne le lui pardonnerait jamais et, en place du lien qui les unissait quand même, il n'aurait rien du tout.

De retour chez lui, il parcourut rapidement son courrier – il recevait rarement des choses d'un intérêt quelconque : tout ce qui était professionnel arrivait soit chez son agent soit chez son avocat ; tout ce qui était personnel,

chez Jude –, récupéra la copie du scénario qu'il avait oubliée la semaine précédente quand il était passé après la gym, puis repartit ; il n'enleva même pas son manteau.

Depuis qu'il avait acheté l'appartement un an plus tôt, il y avait passé un total de six semaines. Il y avait un futon dans la chambre à coucher, la table basse de Lispenard Street dans le salon, la chaise Eames en fibre de verre rayée que JB avait trouvée dans la rue et ses cartons de livres. Mais c'était tout. En théorie, Malcolm était censé rénover les lieux, convertir le petit bureau sans air près de la cuisine en un coin salle à manger et s'occuper également d'une liste d'autres problèmes, mais Malcolm, comme s'il sentait le manque d'intérêt de Willem, avait fait de l'appartement la dernière de ses priorités. Willem s'en plaignait parfois, sachant pourtant que ce n'était pas la faute de Malcolm : après tout, il n'avait pas répondu aux mails de Malcolm concernant des finitions, ou des carreaux, ou encore des dimensions d'étagères ou de la banquette, faites sur mesure, qu'il avait besoin d'approuver pour que Malcolm puisse les commander à la menuiserie. Il n'avait demandé que récemment à son avocat d'envoyer à Malcolm les derniers papiers nécessaires pour commencer les travaux et, la semaine suivante, ils allaient finalement se voir et prendre des décisions pour qu'à son retour à la mi-janvier l'appartement soit, lui promettait Malcolm, sinon totalement transformé du moins largement amélioré.

Entre-temps, il habitait toujours plus ou moins chez Jude, sur Greene Street, où il avait emménagé aussitôt après avoir rompu avec Philippa. Il utilisait le prétexte de son appartement non terminé et la promesse qu'il avait faite à Andy comme raisons pour occuper de manière apparemment illimitée la chambre d'amis de Jude, mais le fait était qu'il avait besoin de la compagnie de Jude et de la constance de sa présence. Quand il était parti en Angleterre, en Irlande, en Californie, en France, à Tanger, en Algérie, en Inde, aux Philippines, au Canada, il avait eu besoin d'avoir une image de ce qui l'attendait quand il rentrerait à New York, et celle-ci n'incluait jamais Perry Street. La maison, pour lui, était Greene Street et, quand il se trouvait loin et seul, il pensait à Greene Street, à sa chambre là-bas et à la façon dont, pendant le week-end, quand Jude avait terminé sa semaine de travail, tous les deux restaient éveillés tard le soir, à parler, et le temps lui semblait ralentir et se dilater, lui laissant croire que la nuit pourrait s'étendre à l'infini.

Finalement, il rentrait maintenant chez lui. Il descendit l'escalier au pas de course, franchit la porte d'entrée, et se retrouva sur Perry Street. La soirée s'était rafraîchie et il marcha vite, trottant presque, prenant plaisir comme toujours à se promener sans personne et à se sentir seul dans une ville aux habitants si nombreux. C'était l'une des choses qui lui manquaient le plus. Sur les tournages de film, on n'était jamais seul. Un assistant réalisateur vous accompagnait à votre loge et revenait avec vous sur le plateau, même si la loge et le plateau se trouvaient à cinquante mètres de distance. En tournage, la culture d'infantilisation des acteurs, que l'industrie du cinéma semblait encourager, le surprit tout d'abord, puis l'amusa, et finalement l'agaça. Il avait parfois l'impression d'avoir été sanglé, debout, à une dolly et qu'on le roulait d'un endroit à l'autre : on l'accompagnait au maquillage, puis aux costumes. Ensuite, on l'emmenait sur le plateau, puis on le ramenait à sa loge et, une ou deux heures plus tard, on venait le rechercher à sa loge pour le ramener encore une fois sur le plateau.

« Ne me laisse jamais m'habituer à ça », disait-il à Jude, presque suppliant.

C'était la chute de toutes ses histoires : à propos des déjeuners auxquels tous se ségrégaient par rangs et castes – les acteurs et le réalisateur à une table, les cadreurs à une autre, les électriciens à une troisième, les machinistes à une quatrième, l'équipe des costumes à une cinquième – et où l'on bavardait de son entraînement physique, des restaurants que l'on voulait essayer, de régimes que l'on suivait, de son entraîneur, de cigarettes (dont on avait très envie), de soins du visage (dont on avait besoin) ; de l'équipe, qui à la fois détestait les acteurs et en même temps se montrait ridiculement sensible au plus petit signe d'attention de leur part ; de la duplicité de l'équipe de maquilleurs et coiffeurs, qui possédaient une quantité déconcertante d'informations sur la vie de tous les comédiens, ayant appris à rester parfaitement silencieux et à se rendre invisibles tandis qu'ils ajustaient les postiches, tamponnaient du fond de teint tout en écoutant les actrices hurler sur leur petit ami et les acteurs fixer discrètement des rendez-vous tardifs au téléphone, assis dans leurs fauteuils. Ce fut sur ces tournages qu'il réalisa qu'il se trouvait plus protégé qu'il n'aurait jamais imaginé l'être et aussi combien il était facile et tentant de se mettre à croire que la vie de plateau – où l'on allait tout chercher pour

vous et où l’on pouvait littéralement allumer le soleil pour vous – était la vie réelle.

Un jour, il se tenait sur ses marques, lorsque le chef opérateur, après un dernier réglage, vint vers lui, lui prit doucement la tête entre les mains – « Ses cheveux ! » aboya le premier assistant réalisateur, en guise de sommation – et l’inclina de deux centimètres vers la gauche, puis vers la droite, et de nouveau vers la gauche, comme s’il positionnait un vase sur le manteau d’une cheminée.

– Ne bouge pas, Willem, l’avait-il prévenu – et il avait promis qu’il resterait immobile, respirant à peine, mais désirant en vérité pouffer de rire.

Il songea soudain à ses parents – auxquels, de manière déconcertante, il pensait de plus en plus en vieillissant – et à Hemming, et, le temps d’une demi-seconde, il les aperçut debout à l’extérieur du plateau sur la gauche, juste assez loin pour qu’il ne puisse pas distinguer leurs visages, dont il n’aurait pas pu imaginer l’expression de toute façon.

Il aimait raconter à Jude toutes ces anecdotes, rendant ses journées sur les tournages amusantes et vivaces. Il n’avait pas pensé que jouer ressemblerait à cela, mais que savait-il du métier d’acteur ? Il était toujours préparé, toujours ponctuel, poli avec tout le monde, il obéissait au chef opérateur et n’argumentait avec le réalisateur que lorsque c’était absolument nécessaire. Mais même après tous ces films – douze au cours des cinq dernières années, dont huit les deux années passées – et, au nombre de tous leurs moments absurdes, la minute avant que la caméra ne se mette à tourner lui paraît être le plus surréaliste. Il se tient sur ses marques une fois ; il se tient sur ses marques deux fois ; le cadreur annonce qu’il est prêt.

« Esthéticiens ! » hurle le premier assistant réalisateur, et les esthéticiens – coiffeurs, maquilleurs, costumiers – se précipitent et se ruent sur lui comme sur une charogne, lui tirant les cheveux, lui arrangeant sa chemise et lui chatouillant les paupières de leurs brosses aux poils doux. Cela ne prend que trente secondes à peu près, mais pendant ces trente secondes, ses paupières se baissent pour éviter que la poudre éparse ne lui entre dans les yeux, les mains d’autres personnes s’activent, possessives, autour de son corps et de sa tête comme s’ils ne lui appartenaient plus, il a l’étrange sensation de ne plus être là, d’être en suspension, et que son existence même est une imagination. Pendant ces secondes, un tourbillon d’images lui assaillent l’esprit, trop rapides et embrouillées pour pouvoir

efficacement identifier chacune d’elles quand elles lui apparaissent : il y a la scène qu’il s’apprête à tourner, bien sûr, et celle qu’il a tournée précédemment, mais aussi toutes les choses qui l’occupent, en permanence, les choses qu’il voit, qu’il entend et qu’il se rappelle avant de s’endormir le soir – Hemming et JB et Malcolm et Harold et Julia. Jude.

Est-ce que tu es heureux ? demanda-t-il un jour à Jude (ils devaient être soûls).

Je ne pense pas que le bonheur soit fait pour moi, avait finalement répondu Jude, comme si Willem lui offrait un plat qu’il ne voulait pas manger. *Mais il est fait pour toi, Willem.*

Tandis que les esthéticiens le tirent à hue et à dia, il songe qu’il aurait dû demander à Jude ce qu’il voulait dire par là : pourquoi était-il fait pour lui et pas pour Jude ? Mais le temps qu’il ait fini de tourner la scène, il ne se souviendra pas de la question, ou de la conversation qui la suscita.

– Silence plateau ! hurle le premier assistant réalisateur, et les esthéticiens s’éparpillent.

– Moteur, répond le preneur de son, ce qui veut dire qu’il enregistre.

– Ça tourne, crie le caméraman, puis c’est l’annonce de la scène et le clap.

Alors il ouvre les yeux.

II

Un samedi matin, peu après ses trente-six ans, il ouvre les yeux et éprouve cette étrange et plaisante sensation qu'il ressent occasionnellement et qui lui fait prendre conscience que sa vie est sans nuage. Il imagine Harold et Julia à Cambridge, tous les deux ensommeillés, se déplaçant dans la cuisine, se versant du café dans leurs tasses tachées et ébréchées, secouant le journal dans son sac en plastique pour le débarrasser des gouttes de rosée, et, dans les airs, Willem en vol vers lui, de Cape Town. Il se représente Malcolm serré contre Sophie dans leur lit à Brooklyn, et puis, parce qu'il se sent plein d'espoir, JB en sécurité et ronflant dans son lit dans le quartier du Lower East Side. Ici, à Greene Street, le radiateur émet ses sifflements soupirants. Les draps exhalent une odeur de lessive et de ciel. Au-dessus de lui est accroché le lustre en tubes d'acier que Malcolm a installé un mois plus tôt. Sous lui s'étend un plancher de bois d'un noir étincelant. L'appartement – encore plein, dans son immensité, d'inimaginables possibilités et de potentiel – est silencieux, et à lui.

Il tend les doigts de pied vers le bas du lit puis, par une flexion des chevilles, en direction de ses tibias : rien. Il bouge son dos contre le matelas : rien. Rien ne lui fait mal, rien ne menace même de le faire souffrir : son corps est de nouveau le sien, un instrument qui accomplira pour lui tout ce qu'il peut imaginer, sans récrimination ni bâclage. Il referme les yeux, non par fatigue mais parce que c'est un moment parfait, et il sait comment en profiter.

Ces moments ne durent jamais longtemps – parfois, il lui suffit de s'asseoir pour que son corps lui rappelle, à l'instar d'une gifle à travers le visage, qu'il est son maître, et non l'inverse –, mais ces dernières années, alors que la situation a empiré, il s'est appliqué avec zèle à abandonner

l’idée d’une amélioration et, à la place, il a essayé de se concentrer sur les minutes de répit et de les apprécier, où et quand son corps décide de les lui accorder. Finalement, il s’assied, avec lenteur, et puis se lève, avec la même lenteur. Et, toujours, il se sent merveilleusement bien. Un bon jour, décide-t-il, et il se dirige vers la salle de bains, passant devant le fauteuil roulant qui boude, ogre renfrogné, dans un coin de sa chambre.

Il se prépare, puis s’installe avec des documents du bureau pour s’occuper et patienter. En général, il passe la plupart de ses samedis au travail – au moins cela n’a-t-il pas changé depuis l’époque où il partait en promenade : oh, ses promenades ! Était-ce bien lui autrefois, cette personne qui pouvait se rendre d’un pas léger, tel un chevreau, dans le nord-est de Manhattan et en revenir, parcourant à lui seul un total de dix-huit kilomètres ? –, mais aujourd’hui il a rendez-vous avec Malcolm pour l’emmener chez son tailleur, parce que Malcolm va bientôt se marier et a besoin d’acheter un costard.

Ils ne sont pas complètement certains de savoir si Malcolm se marie réellement ou non. Ils *croient* que oui. Au cours des trois ans passés, Sophie et Malcolm ont rompu puis se sont remis ensemble, et rompu, puis remis ensemble. Mais cette dernière année, Malcolm a discuté avec Willem des cérémonies de mariage, et demandé si celui-ci les considérait comme une forme de complaisance ou pas ; et avec JB de bijoux, et lui a demandé si, quand les femmes disent qu’elles n’aiment pas les diamants, elles le pensent vraiment ou bien testent juste l’effet d’une telle phrase ; et, avec lui, de contrats de mariage.

Il avait répondu aux questions de Malcolm du mieux qu’il le pouvait, puis lui avait donné le nom d’un condisciple de la fac de droit, un avocat spécialisé en droit matrimonial.

– Oh, avait fait Malcolm, en battant retraite, comme s’il lui avait offert le nom d’un assassin de profession. Je ne suis pas sûr d’avoir besoin de ça pour l’instant Jude.

– D’accord, dit-il, et il rempocha la carte de visite que Malcolm paraissait ne même pas vouloir toucher. Eh bien, quand tu en auras besoin, tu n’as qu’à me la redemander.

Et puis, un mois plus tôt, Malcolm lui avait demandé s’il pouvait l’aider à choisir un costard.

– Je n’ai pas vraiment de costard, c’est fou, non ? dit-il. Tu ne crois pas que je devrais en avoir un ? Tu ne penses pas que je devrais commencer à avoir l’air, je ne sais pas, plus adulte peut-être ? Tu ne crois pas que ce serait bien pour les affaires ?

– Je te trouve très bien habillé, Mal, répondit-il. Et je ne pense pas que tu aies besoin de ça comme aide sur le front des affaires. Mais si tu en veux un, bien sûr, je serais ravi de t’aider.

– Merci, répliqua Malcolm. Enfin, je veux dire, je pense simplement que c’est quelque chose que je devrais avoir. Tu sais, juste au cas où – il marqua une pause. Je ne peux pas croire que tu as un tailleur à toi, pour tout dire.

Il sourit.

– Ce n’est pas mon tailleur à moi, répliqua-t-il. C’est juste quelqu’un qui fabrique des costumes, et il se trouve que certains d’entre eux m’appartiennent.

– Bon dieu, dit Malcolm, Harold a créé un monstre.

Il rit, obligeamment. Mais il a souvent l’impression qu’un costard est la seule chose qui lui confère un air normal. Pendant les mois où il était confiné dans une chaise roulante, ces costards avaient une manière de rassurer ses clients sur sa compétence et, simultanément, de le rassurer lui-même sur son appartenance au cabinet, sur le fait qu’il pouvait au moins s’habiller à l’instar de ses collègues de bureau. Il ne se considère pas vaniteux, mais plutôt scrupuleux : quand il était enfant, les garçons du centre jouaient occasionnellement au baseball avec les élèves de l’école du coin, et ceux-ci se moquaient d’eux en se pinçant le nez lorsqu’ils arrivaient sur le terrain. « Prenez un bain ! criaient-ils. Vous puez ! Vous empestez ! » Pourtant, ils se lavaient bien : ils devaient prendre une douche obligatoire tous les matins, versant une dose de savon rose et graisseux sur leurs gants de toilette et se décrassant la peau pendant que l’un des éducateurs allait et venait devant la rangée de pommes de douche et frappait les garçons qui se comportaient mal à l’aide des fines serviettes ou hurlait contre ceux qui ne se lavaient pas assez vigoureusement. Aujourd’hui encore, il tient en horreur l’idée de pouvoir dégoûter des gens s’il se montrait négligé, sale, ou débraillé. « Tu seras toujours laid, mais cela ne veut pas dire que tu ne peux pas être soigné », lui répétait Père Gabriel et, même si ce dernier se trompait sur de nombreux sujets, il sait qu’il avait raison sur celui-ci.

Malcolm arrive, le serre dans ses bras pour lui dire bonjour, puis se met, comme à son habitude, à examiner les lieux, étendant son long cou et le faisant pivoter d'un lent mouvement circulaire pour balayer la pièce du regard, tel le faisceau lumineux d'un phare, tout en émettant de petits bruits de jaugeage.

Il répond à la question de Malcolm avant que celui-ci n'ait le temps de la lui poser :

– Le mois prochain, Mal.

– Tu as dit la même chose il y a trois mois.

– Je sais. Mais cette fois, c'est pour de bon. Maintenant, j'ai l'argent. Ou je vais l'avoir, à la fin du mois.

– Mais on en a déjà discuté.

– Je sais. Et Malcolm… c'est incroyablement généreux de ta part. Mais il est hors de question que je ne te paie pas.

Il habite dans cet appartement depuis plus de quatre ans et, tout ce temps, il n'a pas pu le faire rénover parce qu'il n'en avait pas les moyens, et il n'en avait pas les moyens parce que son argent passait à rembourser les traites. Entre-temps, Malcolm a dessiné des plans, monté des cloisons pour séparer les chambres à coucher, l'a aidé à choisir un canapé, qui trône, tel un vaisseau spatial gris, au centre du salon, et a réglé quelques problèmes mineurs, dont le plancher. « C'est une folie, avait-il dit à Malcolm à l'époque. Tu vas être obligé de le refaire entièrement quand les rénovations seront terminées. » Mais Malcolm avait assuré qu'il allait s'en occuper malgré tout ; la teinture pour le plancher était un nouveau produit qu'il voulait tester et, jusqu'à ce qu'il puisse commencer les travaux, Greene Street constituerait son laboratoire, où il pourrait expérimenter un peu, si lui n'y voyait pas d'inconvénient (et il n'y vit rien à redire, évidemment). Mais, pour le reste, l'appartement n'a pratiquement pas changé depuis qu'il y a emménagé : un long rectangle au sixième étage d'un immeuble situé dans le sud de SoHo, avec des fenêtres aux deux bouts, les unes orientées à l'ouest, les autres à l'est, ainsi que, côté sud, tout un mur de baies vitrées qui donnent sur une aire de parking. Sa chambre et sa salle de bains se trouvent à l'extrémité est et offrent une vue sur le toit d'un petit immeuble trapu de Mercer Street ; le coin de Willem – ou ce qu'il continue à concevoir comme tel – est à l'extrémité ouest, qui donne quant à elle sur Greene Street. Il y a une cuisine au milieu de l'appartement, et une troisième salle d'eau. Et,

entre les deux chambres et leurs salles de bains, s'étendent des hectares d'espace, dont le plancher noir brille, à l'instar des touches d'un piano.

Jouir de tant de place demeure une sensation peu familière et celle de pouvoir se le permettre financièrement semble plus étrange encore. *Mais tu peux*, est-il obligé de se rappeler parfois, de même que lorsqu'il se trouve dans un magasin d'alimentation, se demandant s'il devrait acheter une boîte d'olives noires qu'il aime tant, si salées qu'il en serre les lèvres et que les larmes lui montent aux yeux. Quand il s'était installé à New York, au début, elles constituaient une indulgence, et il ne les achetait qu'une fois par mois, une cuillerée luisante à la fois. Chaque soir, il n'en mangeait qu'une seule, grignotant lentement la chair autour du noyau pendant qu'il lisait des résumés de décisions de justice. *Tu peux les acheter*, se dit-il. *Tu as l'argent*. Mais il a toujours du mal à se le rappeler.

La raison derrière Greene Street, et de la boîte d'olives qui se trouve en général dans le réfrigérateur, est son emploi à Rosen Pritchard et Klein, l'un des cabinets de la ville les plus puissants et prestigieux, où il travaille comme avocat en contentieux et, depuis un peu plus d'un an maintenant, est devenu associé. Il y a cinq ans, Citizen, Rhodes et lui travaillaient sur un cas concernant une fraude boursière dans une grande banque commerciale du nom de Thackery Smith et, peu après le règlement de l'affaire, il avait été contacté par un homme qui s'appelait Lucien Voigt, dont il savait qu'il dirigeait le département des contentieux à Rosen Pritchard et Klein, et qui avait représenté Thackery Smith dans leurs négociations.

Voigt lui demanda de prendre un verre avec lui. Il avait été impressionné par son travail, en particulier au tribunal, dit-il. Et Thackery Smith aussi. Il avait entendu parler de lui par ailleurs – le juge Sullivan et lui avaient contribué à la revue de droit ensemble – et il avait entrepris des recherches sur lui. Avait-il jamais envisagé de quitter le Bureau du Procureur fédéral et de rejoindre le côté sombre ?

Il aurait menti s'il avait répondu qu'il n'y avait pas songé. Autour de lui, tous les gens partaient. Citizen, comme il le savait, était en discussion avec un cabinet international à Washington, D.C., Rhodes se demandait s'il ne devrait pas se faire engager par une banque. Lui-même s'était vu approcher par deux autres cabinets et avait décliné l'offre à chaque fois. Ils adoraient le Bureau du Procureur fédéral, tous. Mais Citizen et Rhodes étaient plus âgés que lui, Rhodes et sa femme voulaient un bébé, et ils avaient besoin de

gagner de l’argent. L’argent, l’argent : c’était tout ce dont ils parlaient par moments.

Lui aussi pensait à l’argent – il était impossible de ne pas le faire. Chaque fois qu’il rentrait d’une fête chez l’un des amis de JB ou de Malcolm, Lispenard Street paraissait un peu plus miteux, un peu moins tolérable. Chaque fois que l’ascenseur tombait en panne, qu’il devait monter à pied et se reposer sur le palier, le dos contre leur porte d’entrée, avant de trouver l’énergie d’ouvrir, il rêvait d’habiter dans un endroit fonctionnel et fiable. Chaque fois qu’il se trouvait en haut des marches du métro, se préparant pour la descente, agrippant la rampe et respirant presque par la bouche sous l’effort, il aurait aimé pouvoir pendre un taxi. Et puis, il y avait d’autres peurs, de plus grandes peurs : dans ses moments très noirs, il s’imaginait en vieil homme, la peau tendue comme du vélin sur ses côtes, toujours à Lispenard Street, se traînant sur les coudes jusqu’à la salle de bains parce qu’il ne pouvait plus marcher. Dans son rêve, il était seul – il n’y avait ni Willem, ni JB, ni Malcolm, ni Andy, ni Harold ou Julia. Il était un très vieil homme, un vieillard, il n’y avait personne et il se retrouvait seul à prendre soin de lui-même.

– Vous avez quel âge ? demanda Voigt.

– Trente et un ans, répondit-il.

– Trente et un, c’est jeune, commenta Voigt, mais vous ne le resterez pas toute votre vie. Vous voulez réellement vieillir au Bureau du Procureur fédéral ? Vous savez ce qu’on dit à propos des Procureurs adjoints : leurs meilleures années sont derrière eux – il parla salaire, évoqua une voie accélérée pour devenir associé. Promettez-moi simplement d’y réfléchir.

– J’y réfléchirai, répondit-il.

Et il le fit. Il n’en discuta pas avec Citizen et Rhodes – ni avec Harold, parce qu’il savait ce qu’il dirait – mais il en discuta avec Willem, et ensemble ils débattirent des avantages évidents du poste contre les inconvénients évidents : les horaires (mais il ne partait déjà jamais tôt du bureau, argumenta Willem), la monotonie, la forte probabilité qu’il travaillerait avec des cons (mais hormis Citizen et Rhodes il travaillait déjà avec des cons, argumenta Willem). Et, bien sûr, du fait qu’il défendrait désormais les gens qu’il avait poursuivis au cours des six dernières années : des menteurs, des escrocs et des voleurs, les nantis et les puissants qui se faisaient passer pour des victimes. Il n’était pas comme Harold et Citizen –

il avait un sens pratique ; il avait conscience que se lancer dans une carrière légale impliquait des sacrifices, soit financiers soit moraux, mais cela le préoccupait tout de même, l'idée d'abandonner ce qu'il savait être juste. Et pour quoi ? Pour pouvoir s'assurer qu'il ne deviendrait pas ce vieil homme, seul et malade ? Cela lui apparaissait comme la pire sorte d'égoïsme, la pire sorte de complaisance, de désavouer ce qu'il savait être bien simplement parce qu'il avait peur, parce qu'il craignait de se retrouver dans la gêne et malheureux.

Puis, deux semaines après sa rencontre avec Voigt, il était rentré un vendredi soir très tard. Il était exténué ; il avait dû utiliser son fauteuil roulant ce jour-là parce que sa plaie à la jambe droite le faisait terriblement souffrir, et il était si soulagé d'être de retour à Lispenard Street qu'il se détendit – dans quelques minutes à peine, il se retrouverait à l'intérieur, envelopperait son mollet dans un linge humide, brûlant et fumant, tout juste sorti du four à micro-ondes, et serait assis au chaud. Mais, lorsqu'il appuya sur le bouton de l'ascenseur, il ne perçut que le grincement du mécanisme, le faible bruit de treuil qu'émettait l'appareil quand il était en panne.

– Non ! cria-t-il. Non !

Sa voix se réverbéra en écho dans le hall d'entrée et il frappa la porte de l'ascenseur de sa paume à de multiples reprises :

– Non, non, non !

Il attrapa son porte-documents, le jeta par terre, et tous les papiers qu'il contenait se répandirent sur le sol. Autour de lui, l'immeuble demeurait silencieux et indifférent.

Finalement il s'arrêta, honteux et furieux, ramassa ses papiers et les remit dans sa sacoche. Il vérifia sa montre : il était vingt-trois heures. Willem jouait dans une pièce, *Nuage 9*, mais il savait qu'il aurait quitté la scène à cette heure-là. Pourtant lorsqu'il l'appela, Willem ne décrocha pas. Alors il se mit à paniquer. Malcolm était en vacances en Grèce. JB se trouvait à une résidence d'artistes. La fille d'Andy, Beatrice, venait de naître une semaine plus tôt : il ne pouvait pas lui téléphoner. Il n'y avait qu'un certain nombre de personnes qu'il autoriserait à lui porter assistance, avec lesquelles il se sentait au moins un tant soit peu à l'aise pour s'accrocher à elles à l'instar d'un paresseux, qu'il laisserait le traîner dans l'escalier.

Mais en cet instant, il voulait désespérément rentrer dans l'appartement et l'intensité de son désir dépassait la raison. Aussi se dressa-t-il sur ses pieds, coinçant son porte-documents sous son bras gauche et refermant son fauteuil, trop cher pour le laisser dans le hall d'entrée, de la main droite. Il commença à monter les marches, se collant au mur du côté gauche et agrippant le fauteuil par l'un de ses rayons. Il se mouvait lentement – il devait sautiller sur son pied gauche tout en essayant de ne mettre aucun poids sur sa jambe droite et d'éviter que le fauteuil ne cogne contre sa plaie. Il montait, marquant une pause pour se reposer toutes les trois marches. Cent dix marches séparaient le hall d'entrée du quatrième étage, et à la cinquantième, il tremblait tellement qu'il dut s'arrêter et rester assis une demi-heure. Il appela et texta Willem de nombreuses fois d'affilée. Au quatrième coup de téléphone, il laissa le message qu'il espérait ne jamais avoir à laisser : « Willem, j'ai vraiment besoin d'aide. S'il te plaît, appelle-moi. S'il te plaît. » Il eut une vision de Willem le rappelant aussitôt, lui disant qu'il arrivait, mais il attendit et attendit, et Willem ne rappela pas, et il finit par réussir à se remettre debout.

D'une manière ou d'une autre il parvint à l'intérieur. Mais il ne se souvient de rien d'autre de ce soir-là ; quand il se réveilla le lendemain, Willem dormait par terre sur le tapis à côté de son lit, et Andy dans le fauteuil qu'ils avaient dû traîner du salon à sa chambre. Il avait la langue épaisse, l'esprit brumeux, la nausée, et il savait qu'Andy avait dû lui faire une piqûre d'antalgique, ce qu'il détestait : il se sentirait désorienté et serait constipé pendant des jours.

Lorsqu'il se réveilla de nouveau, Willem était parti, mais Andy était éveillé et le fixait des yeux.

– Jude, il faut que tu quittes ce putain d'appartement, dit-il doucement.

– Je sais, répondit-il.

– Jude, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? – lui demanda Willem plus tard, après son retour du magasin d'alimentation et le départ d'Andy, qui l'avait aidé à se rendre dans la salle de bains (il ne pouvait pas marcher : Andy avait dû le porter), puis remis dans son lit, toujours dans ses habits de la veille.

Willem était allé à une fête après le spectacle et n'avait pas entendu son téléphone sonner ; quand il avait finalement écouté ses messages, il était rentré précipitamment, l'avait trouvé en train de convulser sur le sol et avait

téléphoné à Andy.

– Pourquoi tu n'as pas appelé Andy ? Pourquoi tu n'es pas allé t'installer dans une brasserie pour m'attendre ? Pourquoi tu n'as pas appelé Richard ? Ou Philippa pour lui demander de me trouver ? Pourquoi tu n'as pas appelé Citizen, ou Rhodes, ou Eli, ou Phaedra, ou les Henry Young, ou…

– Je ne sais pas, répondit-il piteusement.

Il était impossible d'expliquer aux bien-portants la logique des malades, et il n'avait pas l'énergie pour essayer.

La semaine suivante, il contacta Lucien Voigt et finalisa les termes de son travail avec lui. Et, une fois qu'il eut signé le contrat, il appela Harold, qui resta silencieux pendant cinq longues secondes avant de prendre une grande inspiration et de se lancer.

– Je ne comprends pas, Jude, dit-il. Vraiment. Tu ne m'es jamais apparu comme un marchand de soupe. Tu l'es ? Je veux dire, j'imagine que oui. Tu avais – tu as – devant toi une grande carrière au Bureau du Procureur fédéral. Tu accomplis là-bas un travail important. Et tu y renonces pour défendre qui ? Des criminels. Des gens si sûrs d'eux, si certains qu'on ne les coincera pas, que l'idée même de se faire pincer ne leur passe pas par la tête. Des gens qui pensent que les lois sont rédigées pour ceux qui gagnent un salaire à moins de neuf chiffres. Des gens qui considèrent que le droit ne s'applique qu'en fonction de la race et du taux d'imposition.

Il ne dit rien, laissa simplement Harold devenir de plus en plus agité, parce qu'il savait qu'il avait raison. Ils n'en avaient jamais discuté spécifiquement, mais il était conscient que Harold avait toujours présumé qu'il ferait sa carrière dans le service public. Au fil des années, Harold évoquait avec consternation et chagrin d'anciens étudiants talentueux qu'il admirait et qui avaient quitté leur emploi – au Bureau du Procureur fédéral, au Département de la Justice, dans des cabinets d'avocats commis d'office, dans des programmes d'aide juridique – pour rejoindre des cabinets d'affaires. « Une société ne peut pas fonctionner comme elle le devrait, à moins que des esprits supérieurs en matière juridique ne s'emploient à la faire fonctionner », déclarait souvent Harold, et il avait toujours partagé son opinion. Et il continuait à être d'accord avec lui, ce qui expliquait qu'il ne puisse pas se défendre à ce moment-là.

– Tu n'as rien à dire pour ta défense ? lui demanda finalement Harold.

– Je suis désolé, Harold, répondit-il – Harold ne dit rien. Tu es si fâché contre moi, murmura-t-il.

– Je ne suis pas fâché, Jude, répliqua Harold. Je suis déçu. Tu as conscience d'être très spécial ? Tu as conscience de la différence que tu pourrais faire si tu restais ? Tu pourrais devenir juge si tu le voulais – tu pourrais siéger à la Cour suprême un jour. Mais tu ne pourras plus dorénavant. Maintenant tu vas devenir l'un de ces innombrables avocats en contentieux, pour l'un de ces innombrables cabinets d'affaires, et tout le bon travail que tu aurais pu accomplir, tu te battras contre à la place. C'est un tel gâchis, Jude, un tel gâchis.

Il garda de nouveau le silence. Il se répétait les mots de Harold : *un tel gâchis, un tel gâchis*. Harold soupira.

– Alors, quelle est la véritable raison ? demanda-t-il. C'est l'argent ? Est-ce que c'est de ça qu'il s'agit ? Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais besoin d'argent, Jude ? J'aurais pu t'en donner. Est-ce que tout ça c'est à cause de l'argent ? Dis-moi ce qu'il te faut, Jude, et je serai heureux de t'aider.

– Harold, commença-t-il, c'est si… si généreux de ta part. Mais… je ne peux pas.

– C'est des conneries, rétorqua Harold, tu ne veux pas, plutôt. Je te propose un moyen de garder ton poste, Jude, de ne pas avoir à accepter un emploi que tu vas détester, pour un travail que tu haïras, c'est sûr – ce n'est pas une éventualité, c'est un fait – sans rien attendre en retour, sans aucune condition. Je te répète que je serai heureux, réellement, de t'offrir de l'argent pour ça.

Oh, Harold, pensa-t-il.

– Harold, fit-il misérablement, l'argent dont j'ai besoin n'est pas le type d'argent que tu as. Je te promets.

Harold garda le silence puis, quand il se remit à parler, son ton avait changé :

– Jude, est-ce que tu as des soucis ? Tu peux m'en parler, tu sais. Quoi que ce soit, je t'aiderai.

– Non, répondit-il – mais il avait envie de pleurer. Non, Harold, je vais bien.

Il enveloppa de sa main droite son mollet bandé, qui le faisait souffrir d'une douleur continuelle, constante.

– Bon, dit Harold. C’est un soulagement. Mais, Jude, de quoi est-ce que tu pourrais avoir besoin qui exigerait une telle somme, à part un appartement, que moi et Julia, on t’aidera à acheter, tu m’entends ?

Il se sentait par moments à la fois agacé et fasciné par le manque d’imagination de Harold : dans l’esprit de ce dernier, les gens avaient des parents qui étaient fiers d’eux, n’économisaient de l’argent que pour s’acheter des appartements et se payer des vacances, et demandaient des choses quand ils en avaient envie ; il semblait n’avoir curieusement pas conscience de l’existence d’un univers où ces choses ne tombaient pas sous le sens, où tout le monde ne partageait pas le même passé et le même avenir. Mais c’était une manière particulièrement non généreuse de sa part de penser en ces termes, et cela lui arrivait rarement – la plupart du temps, il admirait l’optimisme constant de Harold, son incapacité ou son refus de se montrer cynique et de chercher le malheur ou la détresse dans chaque situation. Il adorait l’innocence de Harold, d’autant plus remarquable si l’on considérait ce qu’il enseignait et ce qu’il avait perdu. Alors, comment pouvait-il dire à Harold qu’il devait envisager des fauteuils roulants qui avaient besoin d’être remplacés toutes les quelques années et que l’assurance ne couvrait pas entièrement ? Comment pouvait-il lui dire qu’Andy, qui travaillait en honoraires libres, ne le faisait jamais payer, ne l’avait jamais fait payer, mais pourrait le lui demander un jour et que, dans ce cas, il ne le lui refuserait certainement pas ? Comment pouvait-il lui dire que, la fois la plus récente où sa plaie s’était ouverte, Andy avait évoqué une hospitalisation et, peut-être, dans l’avenir, une amputation ? Comment pouvait-il lui dire que si on lui amputait la jambe, cela impliquerait un séjour à l’hôpital, de la thérapie physique et une prothèse ? Comment pouvait-il lui parler de l’opération chirurgicale qu’il voulait pour son dos, une intervention au laser qui réduirait à rien sa carapace de cicatrices ? Comment pouvait-il parler à Harold de ses peurs les plus profondes : sa solitude, sa crainte de devenir ce vieil homme à la poitrine toute décharnée avec un cathéter ? Comment pouvait-il expliquer à Harold qu’il ne rêvait pas de mariage, d’enfants, mais qu’il voudrait un jour avoir assez d’argent pour payer quelqu’un pour lui administrer ses soins si nécessaire, quelqu’un qui se montrerait gentil à son égard et lui offrirait intimité et dignité ? Et puis, oui, il y avait les choses qu’il souhaitait : il désirait vivre dans un endroit où l’ascenseur fonctionnait ; il désirait pouvoir prendre des taxis

quand cela lui chanterait ; il désirait trouver un lieu privé pour nager, parce que la natation calmait son dos et qu'il ne pouvait plus partir en promenade.

Mais il ne pouvait rien dire de tout cela à Harold. Il ne voulait pas que celui-ci sache à quel point il était défectueux, de quelle épave il avait hérité. Aussi ne dit-il rien, sauf qu'il devait y aller, et qu'il lui reparlerait plus tard.

Même avant sa discussion avec Harold, il s'était préparé à se résigner à son nouveau travail, rien de plus, mais, d'abord gêné, puis surpris, ensuite ravi, enfin légèrement dégoûté, il découvrit qu'il l'appréciait. Il avait eu des expériences avec des compagnies pharmaceutiques à l'époque où il était Procureur, et une très grande partie de ses cas, initialement, avaient à voir avec cette industrie : il travaillait avec une entreprise qui ouvrait une filiale en Asie afin de développer une politique anticorruption et faisait des allers et retours à Tokyo en compagnie de l'associé en charge du dossier – cela constituait une petite affaire, bien nette et solvable, et donc inhabituelle. Les autres cas étaient plus complexes et plus longs, parfois infiniment longs : il travailla principalement à compiler une défense pour un autre client du cabinet, celui-ci un conglomérat pharmaceutique géant, contre une accusation qui tombait sous le coup de la loi de False Claims Act. Puis, trois ans après avoir commencé à Rosen Pritchard et Klein, alors que la compagnie de gestions de placements où Rhodes était employé faisait l'objet d'une enquête pour fraude boursière, ils l'approchèrent et le promurent associé : il avait l'expérience du tribunal, ce que la majorité des autres employés n'avaient pas, mais il était conscient qu'il devrait finir par leur apporter un nouveau client, et le premier client était toujours le plus dur à trouver.

Il ne l'aurait jamais avoué à Harold, mais il aimait vraiment diriger des enquêtes déclenchées par des lanceurs d'alerte, aimait faire pression sur les limites de la loi contre les pratiques de corruption à l'étranger, aimait pouvoir étirer la loi, à l'instar d'une bande élastique, juste au-delà de son point naturel de tension, jusqu'au stade où elle risquait d'éclater et de revenir vous cingler au visage. Le jour, il se disait qu'il s'agissait d'un investissement intellectuel, que son travail exprimait l'élasticité du droit lui-même. Mais le soir, il songeait parfois à ce que Harold dirait s'il était honnête avec lui sur ce qu'il faisait, et ses mots lui revenaient : *un tel gâchis, un tel gâchis*. À quoi s'employait-il ? pensait-il dans ces moments.

Son travail l'avait-il rendu vénal, ou l'avait-il toujours été et s'était-il imaginé qu'il était différent ?

Tout reste dans le cadre de la loi, argumentait-il avec le Harold qui se trouvait dans sa tête.

Que tu puisses *le faire ne signifie pas que tu devrais le faire*, lui rétorquait aussitôt le Harold dans sa tête.

Et, en effet, ce dernier n'avait pas eu complètement tort, car le Bureau du Procureur fédéral lui manquait. Il regrettait sa droiture et le fait d'être entouré de personnes passionnées, échauffées et militantes. Il regrettait Citizen, qui était reparti à Londres, et Marshall, qu'il retrouvait occasionnellement pour un verre, et Rhodes, qu'il voyait plus souvent, mais qui était perpétuellement lessivé, le teint gris, et qu'il se rappelait comme quelqu'un de gai et d'effervescent, quelqu'un qui passait du tango électronique et conduisait une femme imaginaire d'un bout à l'autre de la pièce quand ils restaient tard au bureau et qu'il se sentait pêchu, juste pour l'inciter, avec Citizen, à lever le nez de leur ordinateur et les faire rire. Ils vieillissaient, tous. Il aimait Rosen Pritchard, il aimait ses collègues, mais il ne restait jamais avec eux tard le soir pour débattre de cas et parler de livres : ce n'était pas ce type de cabinet. Les avocats de son âge avaient des petites amies ou petits amis malheureux à la maison (ou étaient eux-mêmes des petites amies ou petits amis malheureux) ; les plus âgés que lui se mariaient. Les rares fois où ils ne discutaient pas du travail qu'ils avaient à faire, ils parlaient de fiançailles, de grossesses et d'immobilier. Ils ne débattaient pas du droit, ni par plaisir ni avec ferveur.

Le cabinet encourageait ses avocats à travailler sur certains cas comme bénévoles, et il s'engagea en tant que tel auprès d'une association à but non lucratif qui offrait des conseils juridiques gratuits aux artistes. L'organisation tenait des séances qu'ils appelaient des « heures d'atelier » tous les après-midi, auxquelles les artistes pouvaient venir sans rendez-vous et consulter un avocat et, chaque mercredi soir, il quittait le bureau tôt, à dix-neuf heures, et passait trois heures dans les bureaux du groupe aux sols grinçants, situés à SoHo, sur Broome Street, à apporter son aide à de petits éditeurs de traités radicaux qui souhaitaient s'établir en tant qu'entités à but non lucratif, à des peintres qui avaient des conflits concernant la propriété intellectuelle, à des compagnies de danse, à des photographes, des écrivains, des réalisateurs dont les contrats étaient si peu légaux (on lui en

présenta un qui avait été rédigé au crayon sur une serviette en papier) qu'ils n'avaient aucune valeur ou qui paraissaient si compliqués que les artistes étaient incapables de les comprendre – lui-même pouvait à peine les comprendre –, mais qu'ils avaient signés de toute façon.

Harold n'approuvait pas vraiment son travail de bénévole non plus ; lui sentait qu'il le jugeait frivole.

– Est-ce qu'aucun de ces artistes est bon, au moins ? demanda Harold.

– Probablement pas, répondit-il.

Mais ce n'était pas à lui de décider s'ils étaient bons ou pas – d'autres personnes, des tas d'autres gens, s'en chargeaient déjà. Il ne se trouvait là que pour leur offrir une assistance concrète à laquelle si peu d'entre eux avaient accès, dans la mesure où la plupart vivaient dans un monde dépourvu de tout sens pratique. Il se rendait compte que cela revêtait un aspect romantique, mais il les admirait : il admirait tous les gens capables de vivre, année après année, de menus espoirs qui se consumaient si vite, alors même qu'ils vieillissaient et devenaient plus obscurs à chaque jour qui passait. Et, de manière tout aussi romantique, il envisageait son temps avec l'organisation comme un salut à ses amis, qui tous vivaient le genre d'existence qui l'émerveillait : il les considérait comme de telles réussites, et il se sentait fier d'eux. Contrairement à lui, ils n'avaient pas de clairs sentiers à suivre et, pourtant, ils continuaient d'avancer avec obstination.

Son ami Richard faisait partie du conseil d'administration de l'organisation et, certains mercredis, il passait en rentrant du travail – il avait récemment emménagé à SoHo –, s'installait et discutait avec lui s'il avait du temps entre les clients, ou bien lui adressait juste un signe de la main à travers la pièce s'il était occupé. Un soir, après les heures d'atelier, Richard l'invita chez lui pour un verre et ils marchèrent le long de Broome Street vers l'ouest, passèrent Centre Street, Lafayette, Crosby, Broadway et Mercer, avant de tourner vers le sud sur Greene Street. Richard habitait dans un immeuble étroit dont la pierre avait pris une couleur de suie, avec une imposante porte de garage au rez-de-chaussée et, sur la droite, une porte d'entrée en métal au sommet de laquelle se découpait une vitre de la taille d'un visage. Il n'y avait pas de hall d'entrée, mais plutôt un couloir gris au sol carrelé, éclairé par une série de trois ampoules dénudées et lumineuses, pendant au bout de fils électriques. Le couloir tournait à droite et conduisait à un ascenseur industriel qui ressemblait à une cellule, de la

taille de leur salon et de la chambre de Willem à Lispenard Street réunis, avec une porte à barreaux qui émettait un gros cliquetis et se fermait en tremblant à l'appui d'un bouton, mais qui s'élevait d'un mouvement doux le long d'une cage d'ascenseur en parpaing non recouvert. Au deuxième étage, il s'arrêta, et Richard ouvrit la porte en métal et tourna sa clé dans la serrure de portes massives et menaçantes en acier qui donnaient sur son appartement.

« Mon dieu », dit-il en passant le seuil, tandis que Richard allumait des lumières. Le sol était en bois blanchi à la chaux et les murs étaient également blancs. Au-dessus de lui, les hauts plafonds clignotaient et brillaient d'un tas de lustres – des anciens, certains en verre, d'autres neufs et en acier – qui étaient accrochés à intervalle de un mètre environ, à des hauteurs différentes, si bien qu'alors qu'ils avançaient dans le loft, il pouvait sentir des tintements de verre lui effleurer le sommet du crâne et Richard, qui était encore plus grand que lui, dut courber la tête pour qu'ils ne lui éraflent pas le front. Il n'y avait pas de cloisons mais, près de l'autre bout du loft, se dressait une boîte en verre peu profonde, aussi haute et large que les portes d'entrée et, tandis qu'il se rapprochait, il put discerner une gigantesque ruche en forme de majestueux récif de corail. Derrière la boîte de verre se trouvait un matelas recouvert de plaids et, au pied de celui-ci, un épais tapis berbère à poils blancs, ses miroirs scintillant sous les lumières, ainsi qu'un canapé enveloppé d'un lainage blanc et un téléviseur, étrange marque insulaire de domesticité dans ce vaste espace aride. C'était le plus grand appartement dans lequel il ait jamais mis les pieds.

– Ce n'est pas une vraie, dit Richard, l'observant en train de regarder la ruche. Je l'ai fabriquée avec de la cire.

– C'est spectaculaire, répondit-il – et Richard hocha la tête en signe de remerciement.

– Viens, dit-il, je vais te faire visiter.

Il lui offrit une bière, puis déverrouilla une porte à côté du réfrigérateur.

– C'est l'escalier de secours, expliqua-t-il. Je l'adore. Il évoque tellement, euh… une descente aux enfers, tu vois ce que je veux dire ?

– C'est exact, confirma-t-il en jetant un œil par la porte, où les marches semblaient se dissoudre dans l'obscurité.

Puis il recula d’un pas, soudain mal à l’aise et se sentant en même temps idiot d’éprouver un tel sentiment, et, Richard, qui ne semblait pas avoir remarqué, referma la porte et la verrouilla.

Ils descendirent en ascenseur au premier étage pour se rendre dans l’atelier de Richard, et celui-ci lui montra ce sur quoi il travaillait.

– Je les appelle de fausses représentations, déclara-t-il – et il lui laissa tenir entre les mains ce qu’il pensait être une branche de bouleau blanc, mais qui se révéla être fabriquée de terre cuite, puis une pierre, ronde, lisse et légère, taillée dans de la cendre et passée dans un tour, mais qui donnait une impression de solidité et de poids, puis le squelette d’un oiseau conçu à partir de centaines de petits morceaux de porcelaine.

Divisant l’espace dans sa longueur, se trouvait une rangée de sept boîtes de verre, plus petites que celle avec la ruche en cire à l’étage supérieur, mais toutes aussi grandes que chaque fenêtre à croisée, et contenant toutes une montagne dentelée et effritée d’une substance d’un jaune foncé maladif qui semblait composée moitié de caoutchouc moitié de chair.

– Ce sont de vraies ruches, ou c’étaient, expliqua Richard. Je laisse les abeilles y œuvrer pendant un moment, et puis je les relâche. Chacune des ruches porte un nom qui correspond au temps où elles ont été occupées, au temps où elles constituaient vraiment un foyer et un sanctuaire.

Ils s’assirent dans les fauteuils de bureau en cuir et à roulettes dans lesquels Richard s’installait pour travailler, burent des bières et discutèrent : du travail de Richard, de sa prochaine exposition, sa deuxième, qui devait ouvrir dans six mois, et des nouveaux tableaux de JB.

– Tu ne les as pas vus, si ? demanda Richard. Je suis passé à son atelier il y a deux semaines, et ils sont vraiment magnifiques, les meilleurs qu’il ait jamais peints – il lui sourit. Tu seras dans beaucoup d’entre eux, tu sais.

– Je sais, répondit-il en essayant de ne pas grimacer. Dis-moi, Richard, fit-il en essayant de changer de sujet, comment tu as trouvé cet espace ? C’est incroyable.

– C’est à moi.

– Vraiment ? Tu es propriétaire ? Tu m’impressionnes ; c’est tellement adulte de ta part.

Richard rit.

– Non, l’immeuble… il m’appartient.

Il expliqua : ses grands-parents avaient un commerce d'importation et, quand son père et sa tante étaient jeunes, ils avaient acheté seize immeubles dans le sud de Manhattan, tous d'anciennes usines, pour entreposer leurs marchandises : six à SoHo, six dans le quartier de Tribeca, et quatre dans Chinatown. Lorsque chacun de leurs petits-enfants atteignit les trente ans, ils leur donnèrent à chacun l'un des immeubles. Quand ils fêtèrent leurs trente-cinq ans – ce qui avait été le cas de Richard l'année précédente – ils en obtinrent un deuxième. À leurs quarante ans, ils en obtenaient un troisième. Ils recevraient le dernier pour leur cinquantième anniversaire.

– Est-ce que tu as eu le choix ? demanda-t-il, éprouvant ce mélange de vertige et d'incrédulité qu'il ressentait toujours quand il entendait ce genre d'histoires : à la fois devant le fait que de telles fortunes existent et que l'on puisse en parler de manière aussi décontractée, et qu'une personne qu'il connaissait depuis si longtemps possède une telle fortune.

Cela lui rappelait à quel point il était encore naïf et fruste – de pareilles richesses dépassaient son imagination, encore plus lorsqu'elles appartenaient à des gens qui faisaient partie de son entourage. Même toutes ces années plus tard, alors que sa vie à New York et, surtout, son travail lui avaient ouvert les yeux, il ne pouvait pas s'empêcher de se représenter les riches non comme Ezra, ou Richard, ou Malcolm, mais tels que les bandes dessinées ou les satires les dépeignaient : de vieux hommes, descendant en trépignant de voitures aux vitres teintées, somptueusement vêtus, le crâne chauve et luisant, les doigts courts et gras, accompagnés de petites femmes minces et fragiles, et possédant de vastes maisons aux sols lustrés.

– Non, répondit Richard avec un sourire, ils nous ont attribué celles dont ils pensaient qu'elles correspondaient le mieux à nos personnalités. Mon cousin grincheux a reçu un immeuble dans Franklin Street qui était utilisé pour entreposer le vinaigre.

Il rit.

– À quoi servait celui-ci ?

– Je vais te montrer.

Aussi, ils remontèrent dans l'ascenseur, jusqu'au troisième étage, où Richard ouvrit la porte et alluma les lumières, les confrontant à des palettes et des palettes empilées les unes sur les autres, presque jusqu'au plafond, remplies de ce qu'il pensait être des briques.

– Mais pas de simples briques, expliqua Richard, des briques décoratives en terracotta, importées d'Ombrie.

Richard en préleva une d'une palette incomplète, et la lui tendit ; il retourna la brique qui était recouverte d'une fine couche de vernis vert brillant dans sa main et passa la paume sur ses petites cloques.

– Le quatrième et le cinquième étage en sont aussi pleins, dit Richard ; ils s'apprêtent à les vendre à une entreprise de gros à Chicago, du coup ces étages seront vides – il sourit. Maintenant tu comprends pourquoi j'ai un ascenseur si performant ici.

Ils retournèrent à l'appartement de Richard, retracèrent leurs pas à travers le jardin de lustres, et Richard lui offrit une autre bière.

– Écoute, fit-il, plaçant la bouteille sur la table et se penchant en avant. Les briques seront probablement parties d'ici la fin de l'année, commença Richard. Le quatrième et le cinquième étage sont disposés exactement comme celui-ci – les murs contenant les tuyaux aux mêmes endroits, trois salles de bains – et la question est de savoir si tu voudrais l'un d'entre eux.

– Richard, répondit-il, j'adorerais. Mais tu prends combien par mois ?

– Je ne parle pas de le louer, Jude, répliqua Richard. Je parle de l'acheter.

Richard en avait déjà discuté avec son père, qui était l'avocat de ses grands-parents : ils convertiraient l'immeuble en copropriété et il en acquerrait un certain nombre de parts. La famille de Richard exigeait seulement en retour que ses héritiers ou lui-même leur garantissent le droit de primeur pour leur racheter l'appartement s'ils décidaient un jour de le vendre. Ils lui offriraient un juste prix, et il verserait à Richard un loyer mensuel en guise de traites. Les Goldfarb avaient déjà conclu un tel accord – la petite amie de son cousin grincheux avait acheté un an plus tôt l'un des étages du bâtiment où ils entreposaient le vinaigre – et cela avait bien fonctionné. Apparemment, ils obtenaient des crédits d'impôt si chacun convertissait l'un de leurs immeubles en une copropriété d'au moins deux appartements, si bien que le père de Richard essayait de convaincre tous les petits-enfants.

– Pourquoi tu me proposes ça ? demanda-t-il à Richard, à voix basse, une fois remis. Pourquoi moi ?

Richard haussa les épaules.

– Je me sens seul, ici, répondit-il. Non pas que je passerai chez toi tout le temps. Mais ce serait agréable de savoir qu'un autre être vivant habite dans cet immeuble de temps en temps. Et tu es le plus responsable de mes amis, même si la compétition n'est pas très dure en la matière. Et j'apprécie ta compagnie. Et puis… – il s'interrompit. Promets-moi de ne pas te fâcher.

– Oh mon dieu, répliqua-t-il. Mais, ok, je te promets.

– Willem m'a raconté ce qui s'est passé, tu sais, quand tu as essayé de monter chez toi l'année dernière et que l'ascenseur était en panne. Tu n'as pas à avoir honte. Il est juste inquiet pour toi. Je lui ai dit que je te poserai la question à propos d'ici de toute façon et il a pensé – il pense – que ce serait un endroit où tu pourrais vivre longtemps : pour toujours. Et l'ascenseur ne tombera jamais en panne ici. Et si cela arrivait, je serai juste en bas. Je veux dire… évidemment, tu peux acheter ailleurs, mais j'espère que tu considéreras la possibilité d'emménager ici.

À cet instant-là, il ne se sent pas fâché, mais exposé : pas seulement au regard de Richard, mais aussi à celui de Willem. Il essaie de dissimuler le plus de choses possible à Willem, non parce qu'il ne lui fait pas confiance mais parce qu'il ne veut pas que Willem le considère comme une personne diminuée, dont l'on doit s'occuper et qui a besoin d'aide. Il veut que Willem et tous les autres le voient comme quelqu'un de fiable et d'endurci, quelqu'un à qui ils peuvent confier leurs problèmes, au lieu que ce soit toujours lui qui doive se tourner vers eux. Il est gêné à l'idée des conversations qu'ils ont pu avoir à son sujet – entre Willem et Andy, entre Willem et Harold (dont il est certain qu'elles ont lieu plus souvent qu'il ne le craint) et, maintenant, entre Willem et Richard – et également attristé de découvrir que Willem passe tant de temps à s'inquiéter pour lui, qu'il soit contraint de songer à lui comme il aurait dû songer à Hemming, si ce dernier était toujours en vie : comme une personne qui requiert des soins, pour laquelle on est obligé de prendre des décisions. Il se voie de nouveau en vieil homme : est-ce possible que Willem le voie de la même façon, que tous les deux partagent la même peur, que sa fin paraisse aussi inéluctable à Willem qu'elle lui paraît ?

Il repense, alors, à une conversation qu'il avait eue une fois avec Willem et Philippa ; celle-ci évoquait comment, un jour, quand Willem et elle seraient vieux, ils récupéreraient la maison et les vergers de ses parents dans le sud du Vermont.

– Je nous y vois, dit-elle. Les enfants se seront réinstallés avec nous, parce qu'ils seront incapables de réussir dans le monde réel, et ils auront eux-mêmes six gosses au total, avec des noms du genre Buster, Carrot et Vixen, qui courront tout nus et n'iront pas à l'école, et que Willem et moi, on aura à soutenir financièrement jusqu'à la fin des temps…

– Que feront tes enfants ? demanda-t-il, conservant son sens pratique jusque dans le jeu.

– Oberon construira des installations uniquement à base de produits alimentaires et Miranda jouera de la cithare avec des cordes en laine, répondit Philippa – et il avait souri. Ils feront des études *ad vitam aeternam*, et Willem devra continuer à travailler jusqu'à ce qu'il soit si cassé que je serai obligée de l'amener sur les tournages en chaise roulante… – elle s'interrompit, le rouge aux joues, mais poursuivit après ce hic : pour payer tous leurs diplômes et leurs expériences. Je devrai renoncer à être costumière, lancer une entreprise de compote de pomme bio pour régler toutes nos dettes et maintenir la maison en état, une immense et splendide ruine, remplie de termites, et on aura cette gigantesque table en bois toute balafrée, assez grande pour que nous puissions tous les douze nous y installer.

– Treize, dit soudain Willem.

– Pourquoi treize ?

– Parce que… Jude habitera aussi avec nous.

– Oh, vraiment ? demanda-t-il d'un ton enjoué, mais content, et soulagé d'entendre que Willem l'incluait dans la vision de ses vieux jours.

– Évidemment. Tu occuperas la petite maison pour les amis, et tous les matins Buster t'apportera tes gaufres au sarrasin parce que tu seras trop malade pour te joindre à nous à la table principale et puis, après le petit-déjeuner, je viendrai te tenir compagnie et me cacher d'Oberon et de Miranda, qui solliciteront des commentaires intelligents et encourageants de ma part concernant leurs dernières entreprises.

Willem lui adressa un large sourire, qu'il lui rendit, tout en voyant que Philippa, quant à elle, ne souriait plus, mais fixait la table des yeux. Puis elle releva la tête, leurs regards se croisèrent une demi-seconde, et elle détourna le visage, hâtivement.

Ce fut peu de temps après, pensait-il, que l'attitude de Philippa à son égard se modifia. Ce n'était évident pour personne sauf lui – peut-être pas même pour elle – mais, alors qu'il avait l'habitude de rentrer et de la regarder dessiner à la table et que tous les deux pouvaient converser de manière complice pendant qu'il buvait un verre d'eau et regardait ses esquisses, maintenant elle se contentait de lui adresser un signe de la tête et de dire « Willem est parti faire des courses », ou « Il ne devrait pas tarder », même s'il ne lui avait pas posé la question (elle était toujours la bienvenue à Lispenard Street, que Willem y soit ou pas), alors il traînait un peu et, constatant clairement qu'elle ne souhaitait pas lui parler, se retirait dans sa chambre pour travailler.

Il comprenait pourquoi Philippa pouvait éprouver du ressentiment à son égard : Willem l'invitait partout avec eux, l'incluait dans tout, y compris dans leurs projets pour leur retraite, dans la vision de Philippa de leurs vieux jours. Après cela, il veilla à constamment décliner les invitations de Willem, même si c'étaient des occasions qui n'impliquaient pas leur vie de couple – s'ils allaient à une fête chez Malcolm à laquelle il avait été aussi convié, il partait de son côté et, pour Thanksgiving, il proposa à Philippa de se joindre à eux à Boston, où, finalement, elle ne vint pas. Il avait même essayé de parler à Willem de ce qu'il ressentait, de lui ouvrir les yeux sur ce qu'il était certain qu'elle éprouvait.

– Tu ne l'aimes pas ? lui avait demandé Willem, inquiet.

– Tu sais bien que j'aime Philippa, avait-il répondu. Mais je pense… je pense simplement que tu devrais sortir plus seul avec elle, Willem, juste vous deux. Ça doit l'agacer que je sois toujours présent.

– Est-ce qu'elle t'a dit ça ?

– Non, Willem, bien sûr que non. C'est juste une supposition. Au vu de ma vaste expérience avec les femmes, tu sais.

Plus tard, lorsque Willem et Philippa rompirent, il se sentirait aussi coupable que s'il était le seul responsable. Mais même avant, il s'était demandé si Willem, lui aussi, avait pris conscience qu'aucune petite amie sérieuse ne tolérerait sa présence constante dans la vie de Willem ; il se demandait si ce dernier essayait d'envisager d'autres possibilités pour lui, de sorte qu'il n'en arrive pas, précisément, à habiter dans une petite maison sur la propriété qu'il partagerait un jour avec sa femme, qu'il ne soit pas le triste ami célibataire de Willem, rappel inutile de l'existence puérile qu'il

avait délaissée. *Je vivrai seul*, décida-t-il. Il ne serait pas celui qui gâcherait les chances de bonheur de Willem : il souhaitait ardemment que Willem ait son verger et sa maison grignotée par les termites, et ses petits-enfants, et son épouse jalouse de sa compagnie et de son attention. Il voulait que Willem obtienne tout ce qu'il méritait, tout ce qu'il désirait. Il voulait que chaque jour de sa vie soit dépourvu de soucis, d'obligations, de responsabilités – même si ces soucis, ces obligations, ces responsabilités, c'était lui.

La semaine suivante, le père de Richard – un homme grand, souriant et sympathique qu'il avait rencontré à la première exposition de Richard, trois ans plus tôt – lui envoya le contrat, qu'il examina en tandem avec un ancien condisciple de la fac de droit, un avocat spécialisé en droit immobilier, et le rapport sur l'ingénierie de l'immeuble, qu'il confia à Malcolm. Le prix lui avait presque donné la nausée, mais son condisciple disait qu'il devait acheter : « C'est une affaire incroyable, Jude. Tu ne trouveras jamais, jamais, un appartement de cette taille dans ce quartier pour si peu. » Et, après avoir étudié le rapport, puis visité les lieux, Malcolm lui dit la même chose : « Achète-le. »

Alors il le fit. Et, malgré l'arrangement sur lequel les Goldfarb et lui s'étaient entendus, un échéancier souple sur dix ans qui constituait un contrat de leasing dépourvu d'intérêts, il était déterminé à finir de payer l'appartement aussi tôt que possible. Toutes les deux semaines, il allouait la moitié de son salaire à l'appartement et l'autre moitié à ses épargnes et à ses dépenses courantes. Il annonça à Harold qu'il avait déménagé lors de leur conversation téléphonique hebdomadaire (« Dieu merci », s'était exclamé Harold – il n'avait jamais aimé Lispenard Street), mais ne lui dit pas qu'il avait acheté les lieux, parce qu'il ne voulait pas que Harold se sente obligé de contribuer financièrement. De Lispenard Street, il n'apporta que son matelas et sa lampe, la table et une chaise, qu'il disposa tous dans un coin du loft. Le soir, il levait parfois les yeux de son travail et songeait que c'était une décision insensée : comment pourrait-il jamais emplir tant d'espace ? Comment pourrait-il jamais avoir le sentiment que ce lieu était le sien ? Il se rappelait Boston, Hereford Street et comment, là-bas, il ne rêvait que d'une chambre à coucher et d'une porte qu'il pourrait un jour fermer. Même quand il vivait à Washington et travaillait comme clerc pour Sullivan, il dormait dans le salon d'un deux-pièces qu'il partageait avec un

assistant juridique qu'il voyait rarement – Lispenard Street avait constitué la première fois de sa vie où il avait eu une chambre, une véritable chambre avec une véritable fenêtre, entièrement à lui. Mais un an après son emménagement à Greene Street, Malcolm installa les cloisons, et l'endroit commença à lui paraître plus confortable et, l'année suivante, Willem le rejoignit, si bien qu'il lui parut encore plus confortable. Il voyait moins Richard qu'il ne l'avait imaginé – ils voyageaient tous les deux fréquemment – mais, certains dimanches soir, il descendait à son atelier et l'aidait à l'un de ses projets, polissant une brassée de branchages jusqu'à ce qu'ils soient bien lisses à l'aide d'une feuille de papier de verre, ou bien découpant avec une lame des rachis pour un arrangement de plumes de paon. L'atelier de Richard était le type de lieu qu'il aurait adoré enfant – il y avait des boîtes et des bols remplis de merveilles partout : des brindilles et des cailloux, des scarabées desséchés et des plumes, de minuscules oiseaux empaillés aux couleurs étincelantes et des morceaux de formes variées dans un bois tendre et clair – et, par moments, il aurait aimé pouvoir abandonner son travail et passer simplement son temps assis par terre à jouer, ce qu'il avait en général été trop occupé pour faire quand il était petit garçon.

À la fin de la troisième année, il avait terminé de payer l'appartement et avait immédiatement commencé à économiser pour les rénovations. Il lui fallut moins de temps qu'il ne le pensait, en partie à cause d'un événement avec Andy. Il s'était rendu dans le nord de Manhattan un jour pour sa consultation, et Andy était entré dans la salle, d'un air sombre et pourtant bizarrement triomphal.

– Quoi ? avait-il demandé – et Andy lui avait tendu en silence un article qu'il avait découpé dans une revue.

Il le lut : il s'agissait d'un rapport universitaire portant sur une chirurgie au laser semi-expérimentale développée récemment, qui avait paru très prometteuse, pour retirer sans dommage les cicatrices chéloïdiennes, mais qui s'avérait aujourd'hui produire des effets secondaires négatifs à moyen terme : les chéloïdes avaient beau être éliminées, les patients développaient à la place des lésions vives type brûlures et l'épiderme sous les cicatrices devenait significativement plus fragile, plus susceptible de se fendre et de craquer, ce qui à son tour conduisait à des cloques et des infections.

– C’est ce à quoi tu penses avoir recours, non ? lui demanda Andy, tandis qu’il était assis et tenait les pages de l’article, incapable de parler. Je te connais bien, Judy. Et je sais que tu as pris rendez-vous à ce cabinet de charlatans de Thompson Street. Ne nie pas ; ils ont appelé pour obtenir ton dossier médical. Je ne l’ai pas envoyé. S’il te plaît, ne fais pas ça, Jude. Je suis sérieux. La dernière chose dont tu as besoin ce sont des plaies à vif dans le dos, en plus des jambes – et puis, parce qu’il ne répondit rien : Parle-moi.

Il secoua la tête. Andy avait raison : il avait mis de l’argent de côté aussi pour cela. De même que ses bonus annuels et la majorité de ses économies, tout l’argent qu’il avait gagné longtemps auparavant en donnant des cours particuliers à Felix était passé dans l’appartement mais, ces derniers mois, quand il fut clair qu’il pourrait régler ses dernières traites, il avait de nouveau commencé à économiser pour l’intervention chirurgicale. Il avait tout prévu : il aurait l’opération et puis il finirait d’économiser pour les rénovations. Il se l’imaginait – son dos rendu aussi lisse que le sol lui-même, les épaisses et immuables traînées de cicatrices à l’allure de limaces volatilisées en quelques secondes et, avec elles, les preuves de son séjour au centre et à Philadelphie, les documents de toutes ces années effacés de son corps. Il essayait si fort d’oublier, chaque jour, mais il avait beau essayer, elles étaient là pour les lui rappeler, marques qui prouvaient que ce qu’il prétendait ne pas être arrivé avait véritablement eu lieu.

– Jude, reprit Andy – assis à côté de lui sur la table d’examen. Je comprends que tu sois déçu. Et je te promets que, lorsqu’il existera un traitement à la fois efficace et sûr, je te préviendrai. Je sais que ça t’embête ; je guette constamment un remède pour toi. Mais aujourd’hui, il n’y a rien, et je ne peux pas en conscience te laisser te faire ça – il se tut ; tous les deux se taisaient. Je suppose que j’aurais dû te demander plus fréquemment, Jude, mais… est-ce qu’elles te font souffrir ? Est-ce qu’elles te causent une gêne ? La peau te tire ?

Il hocha la tête.

– Écoute, Jude, dit Andy après une pause. Je peux te donner des crèmes qui aideront, mais tu as besoin de quelqu’un pour t’aider à l’appliquer tous les soirs, ou ce ne sera pas efficace. Tu laisserais quelqu’un t’assister ? Willem ? Richard ?

– Je ne peux pas, répondit-il sans lever les yeux des pages de l'article dans ses mains.

– Bon, fit Andy. Je vais quand même t'écrire une ordonnance, et je te montrerai comment faire… ne t'inquiète pas, je me suis renseigné auprès d'un vrai dermatologue, je n'ai pas inventé une méthode… mais je ne peux pas assurer le degré d'efficacité qu'elle aura si tu le fais seul – il descendit de la table. Tu veux bien ouvrir ta blouse pour moi et te retourner vers le mur ?

Il s'exécuta et sentit Andy passer la main sur ses épaules, puis descendre lentement le long de son dos. Il pensa qu'Andy pourrait dire comme parfois « C'est pas si terrible, Jude », ou « Tu n'as pas de quoi te sentir gêné », mais, cette fois, il ne dit rien, se contentant de lui caresser le dos des mains, comme si ses paumes étaient elles-mêmes des lasers, planant au-dessus de lui et le guérissant, la peau sous les cicatrices redevenant saine et immaculée. Finalement, Andy lui dit qu'il pouvait se recouvrir, ce qu'il fit, puis il se retourna.

– Je suis vraiment désolé, Jude, déclara-t-il.

Et, à ce moment-là, ce fut Andy qui ne put pas lever les yeux sur lui.

– Tu veux qu'on aille manger un morceau ? demanda Andy à la fin de la consultation, tandis qu'il se rhabillait.

Mais il secoua la tête :

– Je devrais retourner au bureau.

Andy garda le silence mais, alors qu'il partait, il l'arrêta :

– Jude, dit-il, je suis vraiment désolé. Je n'aime pas être le briseur d'espoirs.

Il acquiesça – il savait qu'Andy ne voulait pas être le briseur d'espoirs – mais, à cet instant-là, il ne pouvait supporter sa compagnie, et souhaitait seulement s'en aller.

Cependant, il songe (il est déterminé à se montrer plus réaliste, à cesser de penser qu'il peut aller mieux) que ne pas pouvoir se faire opérer signifie qu'il a maintenant l'argent pour que Malcolm commence sérieusement les rénovations. Au fil des années, depuis qu'il possède son appartement, il a vu Malcolm devenir à la fois plus audacieux et plus imaginatif dans son travail, si bien que les plans que celui-ci a dessinés quand il venait d'acheter les lieux ont été modifiés, révisés et améliorés à de multiples reprises : à les regarder, il constate une évolution que, même lui, peut reconnaître comme

une plus grande assurance esthétique, un style de plus en plus sûr. Peu de temps après qu'il eut rejoint le cabinet de Rosen Pritchard et Klein, Malcolm avait quitté son travail à Ratstar et, avec deux de ses anciens collègues et Sophie, qu'il connaissait de son école d'architecture, ils avaient fondé une compagnie appelée Bellcast ; leur première commande avait consisté en la rénovation d'un pied-à-terre pour des amis des parents de Malcolm. Bellcast travaillait principalement sur des résidences privées mais, un an plus tôt, ils avaient reçu leur première commande publique significative, pour un musée de la photographie à Doha et Malcolm – comme Willem, comme lui-même – s'absentait de plus en plus souvent de New York.

« Il ne faut jamais sous-estimer l'importance d'avoir des parents riches », avait marmonné un con d'un ton acerbe à l'une des fêtes de JB, quand il avait appris que Bellcast avait été classé deuxième dans une compétition pour ériger un monument à Los Angeles en hommage aux Japonais-Américains internés dans des camps pendant la guerre, et JB s'était mis à lui hurler dessus sans même laisser le temps à Willem ou à lui-même de réagir ; Willem et lui avaient échangé un sourire par-dessus la tête de JB, fiers de voir ce dernier défendre Malcolm avec tant de véhémence.

Ainsi a-t-il pu voir, à chaque révision des projets pour Greene Street, des couloirs se matérialiser puis disparaître, la cuisine grandir puis diminuer, des bibliothèques couvrir le mur nord, qui n'a pas de fenêtres, puis le mur sud, qui, lui, en est plein, puis, de nouveau, le mur nord. L'un des plans éliminait toute cloison – « C'est un *loft*, Judy, on doit respecter son intégrité », avait argumenté Malcolm, mais il était resté ferme : il avait besoin d'une chambre à coucher, avec une porte qu'il puisse fermer et verrouiller – et, dans un autre, Malcolm avait entrepris de bloquer toutes les fenêtres orientées sud, celles-ci constituant précisément la raison pour laquelle il avait choisi le cinquième étage, ensuite de quoi Malcolm avait admis que c'était une idée absurde. Mais il prend plaisir à regarder Malcolm travailler, est touché par la quantité de temps qu'il a passé – plus que lui ne l'a fait – à réfléchir à comment il pourrait vivre. Et maintenant, cela va bientôt se réaliser. Aujourd'hui, il a suffisamment d'argent pour tous les meubles que Malcolm a pu lui suggérer d'acheter, pour chaque tapis, chaque vase.

Ces derniers temps, Malcolm et lui discutent des plans les plus récents. La dernière fois qu'ils ont revu les dessins, trois mois plus tôt, il avait remarqué un élément près des toilettes, dans la salle de bains principale, qu'il ne pouvait identifier.

– C'est quoi, ça ? avait-il demandé à Malcolm.

– Des barres d'appui, répondit Malcolm, rapidement, comme si le dire vite rendait la chose moins significative. Judy, je sais ce que tu vas dire, mais…

Mais il examinait déjà les plans de plus près, déchiffrant les minuscules notations de Malcolm dans la salle de bains, où il avait également ajouté des barres d'acier dans la douche et autour de la baignoire et dans la cuisine, où il avait abaissé la hauteur de certains plans de travail.

– Mais je ne suis même pas dans un fauteuil roulant, avait-il dit, consterné.

– Jude… avait commencé Malcolm, avant de s'interrompre.

Il savait ce que Malcolm voulait dire : *Tu l'as été. Et tu y seras de nouveau*. Cependant, Malcolm n'en fit rien. À la place, il déclara :

– Ce sont les recommandations standard de la Loi handicap.

– Mal, avait-il répondu, chagriné de constater à quel point cela le contrariait. Je comprends. Cela dit, je ne veux pas d'un appartement pour infirme.

– Il ne le sera pas. Ce sera ton appartement à toi. Mais tu ne penses pas que peut-être, juste par précaution…

– Non, Malcolm. Enlève-les. Je suis sérieux.

– Tu ne crois pas, une simple vue pratique…

– Tiens, tu t'intéresses maintenant aux questions pratiques, hein ? Quand tu voulais que je vive dans un espace de cinq cents mètres carrés sans aucun mur ? – il marqua une pause. Pardon, Mal.

– C'est rien, Jude, répondit Malcolm. Je comprends. Vraiment.

À ce moment-là, Malcolm, debout devant lui, sourit.

– J'ai quelque chose à te montrer, dit-il, agitant le rouleau de feuilles de papier qu'il tient à la main.

– Malcolm, merci, répond-il. Mais on devrait peut-être les regarder plus tard.

Il a dû convenir d'un rendez-vous avec le tailleur ; il ne veut pas être en retard.

– Ce sera rapide, dit Malcolm, et après je te les laisserai.

Il s’assied à côté de lui, lisse les feuilles de papier de la main et lui demande d’en tenir l’une des extrémités, puis il lui explique les changements et ajustements qu’il a apportés aux plans :

– Les plans de travail sont revenus à la hauteur standard, dit Malcolm en pointant du doigt la cuisine. Pas de barres d’appui dans la douche, mais j’ai rajouté un rebord sur lequel tu pourras t’asseoir, juste au cas où. Je te jure que ce sera joli. J’ai conservé celles près des toilettes – réfléchis-y, c’est tout, ok ? On les installera en dernier, et si, vraiment, tu les détestes, on ne le fera pas, mais… mais moi, je le ferais, Judy.

Il acquiesce à contrecœur. Il ne le sait pas encore mais, des années plus tard, il éprouvera de la reconnaissance envers Malcolm pour avoir veillé à son avenir, même quand il ne le voulait pas : il remarquera que dans son appartement les couloirs sont plus larges, la salle de bains et la cuisine surdimensionnées, de sorte qu’une chaise roulante peut exécuter facilement une rotation complète, que les seuils des pièces sont généreux et que, partout où c’est possible, les portes coulissent plutôt que d’être battantes, qu’il n’y a pas de placard sous le lavabo de la salle de bains principale, que les tringles à placard placées le plus en hauteur s’abaissent au toucher d’un bouton lié à un système pneumatique, qu’il y a un siège type banquette dans la baignoire et, finalement, que Malcolm a remporté la bataille concernant les barres d’appui autour des toilettes. Il éprouvera une sorte d’émerveillement amer devant le fait qu’encore une autre personne dans sa vie – Andy, Willem, Richard, et maintenant Malcolm – avait prédit son avenir, et savait combien celui-ci était inéluctable.

Après leur rendez-vous, où l’on prend les mesures de Malcolm pour un costard bleu marine et un autre gris foncé, et où Franklin, le tailleur, le salue et lui demande pourquoi il ne l’a pas vu depuis deux ans – « C’est sûrement de ma faute », dit Malcolm en souriant.

Ils déjeunent. *C’est agréable de prendre son samedi*, songe-t-il, tandis qu’ils boivent une citronnade à l’eau de rose et mangent du chou-fleur rôti saupoudré de zaatar dans le restaurant israélien bondé près du magasin de Franklin. Malcolm est tout excité à l’idée de commencer à travailler sur l’appartement, et lui aussi.

– Ça tombe parfaitement bien, n’a de cesse de dire Malcolm. Je soumettrai tous les plans à la ville par l’intermédiaire du bureau lundi et, le temps qu’ils soient approuvés, j’en aurai terminé avec Doha et pourrai immédiatement m’y mettre, et tu pourras t’installer chez Willem le temps des travaux.

Malcolm vient juste de mettre les touches finales à l’appartement de Willem, dont il a supervisé la rénovation bien plus que Willem ; à la fin du processus, il prenait les décisions pour ce dernier concernant la couleur des peintures. Malcolm a fait un magnifique travail, pense-t-il ; cela ne le gênera pas du tout d’habiter là-bas l’année prochaine.

Il est tôt quand ils finissent de déjeuner, et ils traînent sur le trottoir à l’extérieur. Il a plu toute la semaine mais, aujourd’hui, le ciel est bleu, il se sent toujours en forme et a même envie de se dégourdir les jambes, aussi demande-t-il à Malcolm s’il ne voudrait pas marcher un peu. Il voit que Malcolm hésite, le regardant de haut en bas comme s’il essayait de déterminer s’il en est capable mais, finalement, il sourit et accepte, et tous les deux s’ébranlent en direction de l’ouest, puis du nord, vers le quartier de Greenwich Village. Ils passent devant l’immeuble de Mulberry Street où JB habitait avant de déménager plus à l’est, et ils se taisent une minute, songeant tous les deux, il en est sûr, à JB, se demandant ce qu’il fait ces derniers temps, sachant sans le savoir pourquoi il n’a pas répondu aux appels de Willem et aux leurs, ni à leurs SMS ou mails. Tous les trois ont eu des dizaines de conversations entre eux, ainsi qu’avec Richard, Ali et les Henry Young pour savoir comment s’y prendre mais, à chacune de leurs tentatives de joindre JB, celui-ci les a soit esquivés, soit envoyés paître, soit ignorés. « On n’a plus qu’à attendre que la situation empire », avait dit Richard au bout d’un temps, et il craint que ce dernier n’ait raison. On a l’impression, parfois, que JB n’est plus des leurs du tout, et la seule chose à faire consiste effectivement à attendre jusqu’au moment où il se trouvera dans une crise qu’eux seuls pourront résoudre et qu’ils seront alors de nouveau à même de se parachuter dans son existence.

– Ok, Malcolm, il faut que je te demande, dit-il – tandis qu’ils remontent la section déserte de Hudson Street le week-end, ses trottoirs dépourvus d’arbres et de passants –, tu épouses Sophie ou pas ? On veut tous savoir.

– Bon dieu, Jude, je n’en sais rien, commence Malcolm – mais il a l’air soulagé, comme s’il avait attendu tout ce temps qu’on lui pose la question.

C’est peut-être le cas. Il dresse la liste des inconvénients potentiels (le mariage est si conventionnel ; il semble si permanent ; l’idée d’une cérémonie ne l’intéresse pas vraiment mais il craint que Sophie y soit attachée ; ses parents vont vouloir s’en mêler ; passer le reste de sa vie avec une autre architecte a un aspect déprimant ; Sophie et lui ont fondé ensemble le cabinet – si quelque chose se passe entre eux, que va-t-il arriver à Bellcast ?) et des avantages, qui ont l’air en même temps de points négatifs (s’il ne la demande pas en mariage, il pense que Sophie le quittera ; ses parents ne cessent de l’embêter sur la question, et il aimerait pouvoir leur fermer le clapet ; il est vraiment amoureux de Sophie et sait qu’il ne trouvera pas mieux ; il a trente-huit ans, et il a le sentiment qu’il est temps pour lui de s’engager). Alors qu’il écoute Malcolm, il essaie de ne pas sourire : il a toujours apprécié cela chez Malcolm, sa façon de se montrer si décisif sur le papier et dans ses dessins et, pourtant, si hésitant dans le reste de sa vie, et si à l’aise d’en parler. Malcolm n’a jamais fait semblant d’être quelqu’un de plus cool, ou plus sûr, ou plus lisse qu’il ne l’est en réalité et, aujourd’hui qu’ils vieillissent, il apprécie et admire de plus en plus son côté candide, son entière confiance en ses amis et leurs avis.

– Qu’est-ce que tu en penses, Jude ? demande Malcolm pour finir. Cela fait un moment que je voulais t’en parler. On peut s’asseoir quelque part ? Tu as un peu de temps ? Je sais que Willem est sur le retour.

Il pourrait ressembler plus à Malcolm, songe-t-il ; il pourrait demander de l’aide à ses amis, il pourrait se montrer vulnérable devant eux. Il l’a été plus tôt, après tout ; c’est juste que ce n’était pas par choix. Mais ils ont toujours été bienveillants à son égard, ils n’ont jamais essayé de le faire se sentir mal à l’aise – ne devrait-il pas en tirer des leçons ? Peut-être, par exemple, acceptera-t-il de demander à Willem de l’aider pour son dos : si Willem éprouve du dégoût pour son apparence, il ne dira jamais rien. Et Andy avait raison – les crèmes sont trop difficiles à appliquer seul et il avait fini par arrêter, même s’il ne les a pas jetées non plus.

Il essaie de songer à comment il pourrait entamer la conversation avec Willem, mais il s’aperçoit qu’il ne peut pas aller au-delà du premier mot – *Willem* –, même en imagination. Et, à ce moment-là, il prend conscience qu’il sera finalement incapable de le demander à Willem : *Non pas parce que je ne te fais pas confiance*, dit-il à Willem, avec lequel il n’aura jamais cette conversation. *Mais parce que je ne peux pas supporter l’idée que tu*

me voies tel que je suis véritablement. Maintenant, lorsqu'il s'imagine comme un vieil homme, il est toujours seul, mais à Greene Street, et dans ces errements, il voit Willem dans une maison entourée de verdure et d'arbres – dans les Adirondacks, les Berkshires – et celui-ci est heureux, en compagnie de gens qui l'aiment, et peut-être quelques fois au cours de l'année il vient lui rendre visite à Greene Street, et ils passent l'après-midi ensemble. Dans ces rêves, il est toujours assis, si bien qu'il ne sait pas s'il peut encore marcher ou non, mais il a conscience d'être ravi de voir Willem, toujours, et qu'à la fin de chacune de leurs rencontres, il est à même de lui dire de ne pas s'inquiéter, qu'il peut prendre soin de lui-même, le rassurant par ces mots qui sonnent comme une bénédiction, réjoui d'avoir eu la force de ne pas gâcher l'idylle de Willem par ses besoins, sa solitude, ses désirs.

Mais cela, se rappelle-t-il, n'arrivera pas avant des années. À l'instant présent, il y a Malcolm, et son visage plein d'espoir et d'impatience, qui attend sa réponse.

– Il ne revient pas avant ce soir, dit-il à Malcolm. On a tout l'après-midi, Mal. J'ai tout le temps que tu veux.

III

La dernière fois que JB a essayé – réellement essayé – d'arrêter de se droguer, c'était le week-end du Quatre Juillet. Personne d'autre ne se trouvait à New York. Malcolm et Sophie rendaient visite aux parents de celle-ci à Hambourg. Jude, Harold et Julia étaient à Copenhague. Willem travaillait sur un tournage en Cappadoce. Richard participait à une résidence d'artistes dans le Wyoming. Henry Young l'Asiatique était à Reykjavik. Il ne restait que lui et, s'il n'avait pas été si déterminé, il ne se serait pas trouvé à New York non plus. Il aurait été à Beacon, où Richard avait une maison, ou bien à Quogue, où Ezra avait une maison, ou bien à Woodstock, où Ali avait une maison, ou encore… eh bien. Il n'y avait pas beaucoup d'autres personnes qui lui prêteraient leur maison ces jours-ci et, en outre, il ne parlait pas à la plupart d'entre elles parce qu'elles lui portaient sur les nerfs. Mais il détestait l'été à New York. Tous les gens gros détestaient l'été à New York : tout collait en permanence à tout, chair contre chair, chair contre tissu. On ne se sentait jamais vraiment sec. Et pourtant, il était là, en train d'ouvrir la porte de son atelier au deuxième étage d'un immeuble en briques blanches à Kensington, jetant un regard involontaire vers le bout du couloir, où se trouvait l'atelier de Jackson, avant de passer le seuil.

JB n'était pas un toxicomane. Oui, il prenait de la drogue. Oui, il en prenait beaucoup. Mais il n'était pas toxicomane. D'autres l'étaient. Jackson l'était. De même que Zane, et Hera. Massimo et Topher : aussi des toxicomanes. Parfois, il avait l'impression qu'il était le seul à ne pas être passé par-dessus bord.

Malgré cela, il savait que beaucoup de gens pensaient qu'il l'était, c'est pourquoi il avait décidé de rester en ville au lieu de se trouver à la campagne : quatre jours, pas de drogue, uniquement le travail – alors plus personne ne pourrait jamais rien dire.

Aujourd'hui, vendredi, c'était le premier jour. L'air conditionné dans son atelier ne fonctionnait pas, aussi, la première chose qu'il fit fut d'ouvrir toutes les fenêtres, puis, après avoir frappé, légèrement, à la porte de Jackson pour s'assurer que celui-ci ne se trouvait pas à l'intérieur, il ouvrit aussi sa porte. D'habitude il ne le faisait jamais, à la fois à cause de Jackson et du bruit. Son atelier était l'une des quatorze pièces au deuxième étage d'un immeuble de cinq étages. Les pièces étaient censées n'être utilisées que comme ateliers, mais il supputait qu'environ vingt pour cent des occupants de l'immeuble habitaient en fait là illégalement. Les rares fois où il était arrivé à son atelier avant dix heures du matin, il avait aperçu des gens marchant à pas traînants dans les couloirs, en caleçons, et, lorsqu'il s'était rendu dans la salle de bains au bout du couloir, il y avait quelqu'un en train de se laver dans le lavabo à l'aide d'un gant ou bien quelqu'un en train de se raser ou de se brosser les dents, et il les saluait d'un hochement de tête – « Comment ça va, mec ? » – et ils lui rendaient son salut. Malheureusement, cependant, l'effet global était moins collégial qu'institutionnel. Ce qui le déprimait. JB aurait pu trouver un atelier ailleurs, un meilleur espace, plus privé, mais il avait choisi celui-ci parce que (il avait honte de l'admettre) le bâtiment ressemblait à un dortoir, et il espérait que cela le ramènerait à l'université. Mais ce n'était pas le cas.

L'immeuble était aussi censé être un site à « faible niveau sonore », quel que soit le sens de cette expression, mais, en plus des artistes, un nombre de groupes de musique – des groupes parodiques de punk rock, des groupes parodiques de musique folk, des groupes parodiques de musique acoustique – y avaient aussi loué des ateliers, si bien que le couloir résonnait toujours d'un méli-mélo de bruits, tous les instruments des groupes se mélangeant pour produire une longue plainte sur fond de guitare. Les groupes de musique n'étaient pas supposés être là, et, tous les quelques mois, lorsque le propriétaire de l'immeuble, un certain M. Chen, passait pour une inspection surprise, il entendait des cris rebondir tout le long des couloirs, y compris à travers sa porte fermée, chaque cri d'alarme répété en écho par le suivant, jusqu'à ce que l'avertissement ait saturé les quatre

étages – « Chen ! » « Chen ! » « Chen ! » –, si bien que, quand M. Chen passait la porte d'entrée, tout était silencieux, si anormalement silencieux qu'il s'imaginait pouvoir entendre son voisin d'à côté broyer ses encres contre sa pierre à aiguiser et le spirographe de son autre voisin crisser contre la toile. Puis M. Chen remontait dans sa voiture et s'éloignait, alors les échos s'inversaient – « Fin d'alerte ! » « Fin d'alerte ! » « Fin d'alerte ! » –, et la cacophonie reprenait, à l'instar d'une troupe de cigales.

Une fois certain qu'il était seul à l'étage (bon dieu, où tout le monde avait-il bien pu passer ? Était-il réellement la seule personne à rester sur terre ?), il retira son tee-shirt puis, au bout d'un moment, son pantalon, et se mit à nettoyer son atelier, ce qu'il n'avait pas fait depuis des mois. Il fit des allers et retours en direction des poubelles près de l'ascenseur de service, les remplissant de vieilles boîtes de pizza, de canettes de bière vides, de bouts de papier recouverts de gribouillis, de pinceaux dont les poils ressemblaient à de la paille parce qu'il ne les avait pas nettoyés et de palettes de peinture à l'eau qui était devenue comme de la terre cuite parce qu'il ne les avait pas humidifiées.

Nettoyer constituait un pensum ; surtout quand on était sobre. Il songea, comme il lui arrivait parfois, qu'il n'avait jamais éprouvé aucune des bonnes choses que la méthamphétamine était censée provoquer chez quelqu'un. D'autres personnes s'étaient émaciées, ou avaient eu d'innombrables relations sexuelles anonymes, ou avaient passé des heures à ranger et organiser leurs appartements ou leurs ateliers. Mais lui restait gros. Ses pulsions sexuelles avaient disparu. Son atelier et son appartement restaient des calamités. Oui, il travaillait pendant des séances remarquablement longues – douze, quatorze heures d'affilée – mais il ne pouvait l'attribuer aux méthamphétamines : il avait toujours travaillé dur. Quand il s'agissait de peindre ou de dessiner, il avait toujours fait preuve d'une très grande capacité de concentration.

Au bout d'une heure ou deux à ramasser des choses, l'atelier était dans le même état que lorsqu'il avait commencé, et il avait terriblement envie d'une cigarette, mais il n'en fuma pas, ou d'un verre, mais il n'en but pas non plus, et cela n'était pas une bonne idée, de toute façon, puisqu'il n'était que midi. Il savait qu'il avait une boule de chewing-gum dans la poche de son jean, la chercha à tâtons et la trouva (elle était légèrement humide à cause de la chaleur), et se la fourra dans la bouche, la mâchant allongé sur

le dos, les yeux fermés, le sol en ciment frais sous son dos et ses cuisses, s'imaginant ailleurs, ailleurs qu'à Brooklyn en juillet, par une chaleur de trente degrés.

Comment est-ce que je me sens ? se demanda-t-il.

Pas mal, se répondit-il.

Le psy qu'il avait commencé à consulter lui avait dit de se poser ces questions. « C'est comme un test de son, lui avait-il dit. Une simple manière de prendre de vos propres nouvelles : Comment est-ce que je me sens ? Est-ce que j'ai envie de consommer de la drogue ? Si j'en ai envie, quelle en est la raison ? C'est une manière de communiquer avec vous-même, de réfléchir à vos impulsions au lieu de simplement y céder. » *Quel débile*, avait pensé JB. Et il le pensait encore. Pourtant, comme toutes les choses stupides, il n'arrivait pas à éliminer la question de sa mémoire. Et maintenant, dans des moments étranges et inopportuns, il se retrouvait à se demander comment il allait. Parfois, la réponse était : *J'ai envie de me droguer*, alors il prenait de la drogue, ne serait-ce que pour démontrer à son thérapeute à quel point sa méthode était débile. *Vous voyez ?* disait-il à Giles dans sa tête, Giles qui n'avait même pas de doctorat, juste un master en assistance sociale. *Voilà pour votre théorie d'auto-examen. Quoi d'autre, Giles ? Qu'est-ce que vous pouvez encore me proposer ?*

Consulter Giles n'avait pas été l'idée de JB. Six mois plus tôt, en janvier, sa mère et ses tantes avaient organisé une mini-intervention, qui avait débuté avec sa mère partageant des souvenirs sur le fait que JB avait été un garçon particulièrement précoce, et regardez-le maintenant, et puis sa tante Christine, jouant littéralement le rôle du méchant flic, lui criant dessus en lui disant qu'il gâchait toutes les occasions que sa sœur lui avait fournies et qu'il était devenu un vrai emmerdeur, et puis sa tante Silvia, qui avait toujours été la plus gentille des trois, lui rappelant qu'il était si talentueux, et qu'elles souhaitaient toutes qu'il leur revienne, et est-ce qu'il n'envisagerait pas un traitement ? Il n'était pas d'humeur pour une intervention, y compris une aussi relax et douillette que celle-ci (sa mère avait préparé son gâteau au fromage préféré, qu'ils mangèrent tout en discutant de ses imperfections), parce que, entre autres choses, il était toujours fâché contre elles. Le mois précédent, sa grand-mère était morte, et sa mère avait pris toute une journée pour l'appeler. Elle prétendit que c'était parce qu'elle ne pouvait pas le trouver et qu'il ne répondait pas à son

téléphone, mais il savait bien que le jour où elle était morte il était sobre, et que son téléphone avait été allumé toute la journée, aussi ne comprenait-il pas pourquoi sa mère lui mentait.

– JB, Grand-maman aurait eu le cœur brisé si elle avait su ce que tu es devenu, lui dit sa mère.

– Putain, Maman, va te faire voir, avait-il répondu d'un ton las, fatigué de l'entendre geindre et gémir – et Christine s'était levée d'un bond et l'avait giflé.

Après cela, il avait accepté d'aller consulter Giles (l'ami d'un ami de Silvia), comme une manière de s'excuser auprès de Christine et, bien sûr, de sa mère. Malheureusement, Giles était un vrai idiot et, au cours de leurs séances (que sa mère payait : il n'allait pas gâcher son argent en thérapie, surtout une mauvaise thérapie), il répondait aux banales questions de Giles (*Pourquoi pensez-vous être si attiré par les drogues, JB ? Que croyez-vous qu'elles vous apportent ? Pourquoi pensez-vous que votre consommation a tellement augmenté ces dernières années ? Pourquoi pensez-vous que vous ne parlez plus tellement à Malcolm, à Jude et à Willem ?*) par des réponses dont il imaginait qu'elles lui feraient plaisir. Il glissait des allusions à la mort de son père, à l'immense vide et au sentiment de perte que son absence avait provoqués en lui, à la superficialité du monde artistique, à ses craintes de ne jamais accomplir ses promesses, regardait le stylo de Giles s'agiter au-dessus de son bloc-notes et ressentait à la fois du dédain pour la stupidité de Giles et du dégoût devant sa propre immaturité. Se foutre de la gueule de son thérapeute – même si ce thérapeute le méritait réellement – était le genre de choses que l'on faisait quand on avait dix-neuf ans, pas quand on en avait trente-neuf.

Mais même si Giles était un idiot, JB se retrouva à véritablement réfléchir à ces questions, parce qu'il s'agissait de questions qu'il s'était lui-même posées. Et Giles avait beau soulever ces questions comme de discrets dilemmes, JB savait en réalité que chacune était inséparable de la précédente et que, s'il avait été grammaticalement et linguistiquement possible de les poser toutes en une seule vaste interrogation, alors elle aurait constitué l'expression la plus véritable de la raison pour laquelle il se trouvait là où il se trouvait.

En premier lieu, expliquait-il à Giles, il n’avait pas prévu d’aimer les drogues autant qu’il les aimait. Cela semblait une déclaration évidente, voire stupide, mais le fait était que JB connaissait des gens – la plupart riches, blancs, ennuyeux, mal aimés de leurs parents – qui avaient en réalité commencé à prendre des drogues parce qu’ils pensaient que cela pourrait les rendre plus intéressants, ou plus dignes d’attention, ou simplement parce que le temps passait plus vite. Son ami Jackson, par exemple, faisait partie de ces gens. Mais pas lui. Bien sûr, il avait toujours pris de la drogue – comme tout le monde – mais, à l’université, quand il avait une vingtaine d’années, il pensait à la drogue comme à des desserts, qu’il adorait également : quelque chose à consommer qu’on lui avait interdit enfant, et qui maintenant était librement disponible. Se droguer, de même que s’empiffrer d’encas après le dîner, composés de céréales si sucrés qu’ils vous brûlaient la gorge et que vous pouviez aspirer le lait qui restait dans le bol comme du jus de canne à sucre, constituait un privilège d’adulte, l’un de ceux dont il avait l’intention de profiter.

Questions numéros deux et trois : Quand et pourquoi les drogues avaient-elles acquis une telle importance pour lui ? Il connaissait les réponses à ces questions aussi. Quand il avait trente-deux ans, il avait obtenu sa première exposition. Deux choses s’étaient passées après cette exposition. La première : il était, véritablement, devenu une star. Des articles avaient paru sur lui dans la presse artistique, et des comptes rendus à son sujet dans des magazines et des journaux lus par des gens qui ne savaient pas distinguer entre Sue Williams et Sue Coe. La deuxième : son amitié avec Jude et Willem s’était gâtée.

Peut-être « gâtée » était-il un mot trop fort. Mais leur amitié avait changé. Il avait fait quelque chose de mal – il pouvait l’admettre – et Willem avait pris le parti de Jude (et pourquoi aurait-il dû être le moins du monde surpris, parce que vraiment, quand il se repassait toute leur amitié, il en voyait la preuve : Willem prenait systématiquement le parti de Jude) et, même si tous les deux lui disaient qu’ils lui pardonnaient, quelque chose avait changé dans leur relation. Tous les deux, Jude et Willem, formaient leur propre unité, unis contre tous les autres, unis contre lui (pourquoi ne s’était-il jamais aperçu de cela avant ?) : *Tous les deux, nous formons une multitude*. Pourtant, il avait toujours pensé que c’était lui et Willem qui constituaient une unité.

Mais d'accord, ce n'était pas le cas. Alors qui lui restait-il ? Pas Malcolm, parce que ce dernier avait finalement commencé à sortir avec Sophie, et ils formaient leur propre unité. Alors, qui serait son compagnon, avec qui constituerait-il une unité ? Personne, lui semblait-il souvent. Ils l'avaient abandonné.

Et puis, chaque année passant, ils l'avaient un peu plus abandonné. Il avait toujours su qu'il serait le premier d'eux quatre à connaître le succès. Non par arrogance : il en était simplement convaincu. Il travaillait plus dur que Malcolm, était plus ambitieux que Willem. (Il ne comptait pas Jude dans cette course, dans la mesure où la profession de ce dernier fonctionnait selon un système métrique complètement différent, auquel il n'attachait pas beaucoup d'importance.) Il s'attendait à devenir celui qui serait riche, ou célèbre, ou bien respecté, et savait, alors même qu'il rêvait à sa fortune, sa gloire et sa renommée, qu'il resterait leur ami à tous, qu'il ne les délaisserait jamais pour personne d'autre, aussi irrésistible que la tentation soit.

Mais il n'avait pas imaginé que ce seraient eux qui l'abandonneraient, lui, que leurs propres succès feraient qu'ils se désintéresseraient de lui. Malcolm avait fondé sa propre entreprise. Jude excellait suffisamment dans son domaine pour que, lorsqu'il avait représenté JB dans une dispute idiote qu'il avait eue le printemps précédent avec un collectionneur qu'il essayait de poursuivre pour réclamer une ancienne peinture que ce dernier avait promis de racheter avant de revenir sur sa parole, l'avocat du collectionneur avait levé les sourcils quand JB lui avait dit de contacter son avocat, Jude St. Francis.

– St. Francis ? demanda l'avocat de la partie adverse. Comment avez-vous réussi à l'obtenir ?

Il avait raconté la scène à Henry Young le Noir, qui ne parut pas surpris.

– Oh, ouais, fit-il. Jude est connu pour être glacial, et vicieux. Il l'emportera pour toi, JB, ne t'inquiète pas.

Cela l'avait étonné : son Jude à lui ? Une personne qui, littéralement, n'avait pas été capable de le regarder en face jusqu'à leur deuxième année d'université ? *Vicieux ?* Il ne pouvait tout simplement pas se l'imaginer.

– Je sais, ajouta Henry Young le Noir, quand JB exprima son incrédulité. Mais il devient une personne différente au travail, JB ; je l'ai vu un jour au tribunal et il était limite effrayant, incroyablement impitoyable. Si je ne le

connaissais pas, j'aurais pensé que c'était un emmerdeur de première.

Et il s'avéra que Henry Young le Noir avait raison – il récupéra sa peinture, et non seulement cela, mais il reçut également une lettre d'excuses de la part du collectionneur.

Et puis, bien sûr, il y avait Willem. Une part de lui, la plus pitoyable et mesquine, devait admettre qu'il n'avait jamais imaginé Willem rencontrant le succès dont il jouissait. Non pas qu'il ne le lui souhaite pas – il n'avait simplement jamais cru que cela arriverait. Willem, avec son manque d'esprit de compétition ; Willem, avec sa circonspection ; Willem qui, à l'université, avait refusé l'un des rôles principaux dans *La Paix du dimanche* de John Osborne pour aller s'occuper de son frère malade. D'un côté, il avait compris sa décision, mais de l'autre, non – son frère n'était pas mourant, pas à ce moment-là ; même sa mère lui avait dit de ne pas venir. Alors qu'il y avait eu un temps où ses amis avaient besoin de lui (pour le fun, pour le piment), ce n'était plus le cas. Il n'aimait pas penser à lui-même comme une personne qui voulait que ses amis soient, non pas des ratés, mais des gens sous sa coupe, mais il était peut-être cette sorte de personne.

Ce dont il n'avait pas pris conscience à propos du succès était que celui-ci rendait les gens ennuyeux. L'échec rendait aussi les gens ennuyeux, mais d'une manière différente : les personnes qui échouaient ne cherchaient qu'une chose – la réussite. Mais celles qui réussissaient cherchaient aussi uniquement à conserver leur succès. C'était la différence entre courir et courir sur place, or courir avait beau être une activité terriblement ennuyeuse, au moins la personne qui courait était en mouvement, traversant plusieurs paysages et profitant de différentes vues. Et pourtant, là encore, il semblait que Jude et Willem possèdent quelque chose qu'il n'avait pas, quelque chose qui les protégeait de l'ennui suffocant de la réussite, de la monotonie de vous réveiller et de vous rendre compte de votre succès et d'avoir tous les jours à continuer à faire ce qui vous apportait ce succès, parce qu'une fois que vous vous arrêtiez, vous échouiez. Il pensait parfois que ce qui les différenciait vraiment, lui et Malcolm, de Jude et Willem, n'était pas la race ou l'argent, mais la capacité sans fond de Jude et de Willem à s'émerveiller : leur enfance avait été si misérable, si grise, comparée à la sienne, que, devenus adultes, ils semblaient toujours éblouis de tout. Le mois de juin après qu'ils eurent obtenu leur licence, les Irvine leur avaient acheté à tous des billets d'avion pour Paris, où il s'avéra qu'ils

avaient un appartement – « un minuscule appartement, vraiment », avait clarifié Malcolm, sur la défensive – dans le septième arrondissement. JB avait visité Paris avec sa mère quand il était en première, y était retourné avec sa classe de lycée, puis de nouveau l'été entre ses deuxième et troisième années d'université, mais il lui fallut attendre de voir les visages de Jude et de Willem pour pouvoir se rendre compte de façon vraiment saisissante non seulement de la beauté de la ville mais de ce qu'elle promettait d'enchantements. Il leur enviait cette propension, cette capacité qu'ils possédaient (même s'il avait conscience que, dans le cas de Jude du moins, cela constituait une récompense après une longue enfance punitive) de se montrer toujours émerveillés, cette foi qu'ils conservaient en l'existence, cette croyance que l'âge adulte continuerait à leur apporter des expériences étonnantes, que leurs années fantastiques n'étaient pas encore derrière eux. Il se rappelait aussi les avoir observés manger un sashimi de *uni* pour la première fois, et leur réaction (comme s'ils étaient Helen Keller, la célèbre aveugle, et venaient de comprendre que cette éclaboussure fraîche entre leurs mains avait un nom, et que l'on pouvait le leur enseigner) le rendit à la fois impatient et terriblement jaloux. En quoi pouvait consister le sentiment d'être adulte et de découvrir encore les plaisirs de l'univers ?

Et là résidait la raison, pensait-il parfois, pour laquelle il aimait tant se droguer : non pas parce que cela lui offrait une possibilité d'échapper à la vie quotidienne, comme tellement de personnes le croyaient, mais parce que la vie de tous les jours semblait moins quotidienne. Pour une courte période – de plus en plus courte au fil des semaines – le monde lui apparaissait splendide et neuf.

D'autres fois, il se demandait si c'était l'univers qui avait perdu ses couleurs, ou bien ses amis. Quand est-ce que tout le monde s'était mis à tellement se ressembler ? Trop souvent, il lui paraissait que la dernière fois où les gens avaient présenté un quelconque intérêt remontait aux études supérieures. Et puis ceux-ci étaient, lentement mais inéluctablement, devenus comme tous les autres. Les filles du groupe Backfat, par exemple : à la fac, elles avaient défilé torse nu, toutes les trois grasses, pulpeuses et frétillantes, jusqu'à la Charles River pour protester contre des réductions de budget pour le planning familial (personne ne savait exactement dans quelle mesure le fait d'être torse nu avait la moindre pertinence, mais peu

importait), puis avaient joué plusieurs sets extraordinaires au sous-sol de Hood Hall, et ensuite mis le feu à l'effigie d'un sénateur anti-féministe dans la cour intérieure de l'université. Mais maintenant, Francesca et Marta parlaient d'avoir des enfants et de quitter leur loft de Bushwick pour s'installer dans une maison dans le quartier de Boerum Hill ; quant à Edie, elle lançait vraiment, réellement, cette fois, son entreprise et, l'année passée, quand il avait suggéré qu'elles organisent des retrouvailles de Backfat, elles avaient toutes ri, alors qu'il ne plaisantait pas. Sa nostalgie persistante le déprimait, le vieillissait, pourtant il ne pouvait se défaire du sentiment que leurs plus glorieuses années, les années où tout paraissait dessiné en couleurs fluorescentes, se trouvaient derrière eux. Tout le monde était tellement plus divertissant à l'époque. Que s'était-il passé ?

L'âge, supposait-il. Et avec lui : le travail ; l'argent ; les enfants. Toutes les choses qui permettent de déjouer la mort, de s'assurer de sa propre pertinence, toutes les choses qui apportent du réconfort et donnent sens et contexte à l'existence. La marche en avant, dictée par la biologie et les conventions, à laquelle même les esprits les plus irrévérencieux ne pouvaient résister.

Mais il s'agissait de ses pairs. Ce qu'il voulait vraiment savoir c'était à quel moment ses amis à lui étaient devenus si conventionnels, et pourquoi il ne l'avait pas remarqué plus tôt. Malcolm l'avait toujours été, évidemment, mais il s'était attendu, d'une certaine manière, à plus de la part de Willem et de Jude. Il avait conscience que cela paraissait horrible (et donc ne le disait jamais à voix haute), mais il songeait souvent que son enfance heureuse était une malédiction. Et si, au lieu de cela, quelque chose de réellement intéressant lui était arrivé ? En l'occurrence, la seule chose intéressante qui lui était arrivée consistait à avoir fait ses études secondaires dans une école privée majoritairement blanche, et ce n'était même pas si intéressant. Dieu merci il n'était pas écrivain, ou il n'aurait aucun sujet à évoquer. Et puis, il y avait quelqu'un comme Jude, qui n'avait certainement pas grandi comme tout un chacun, et ne ressemblait véritablement à personne, et dont pourtant JB savait qu'il essayait constamment de ressembler à tout le monde. JB aurait volontiers pris les traits de Willem, évidemment, mais il aurait tué (sans doute pas père et mère, mais tout de même) pour ressembler à Jude, pour se voir doté d'un mystérieux boitement, qui relevait en réalité plus d'un glissement, ainsi que de son visage et de son corps. Cependant, Jude

passait la plupart de son temps à se tenir immobile et à baisser la tête, comme si, de cette façon, personne ne remarquerait son existence. Cette attitude lui avait paru triste, bien qu'en un certain sens compréhensible, à l'université, quand Jude avait un air si puérile et maigrelet que JB souffrait rien qu'à le regarder mais, aujourd'hui, maintenant que celui-ci avait tant embelli, JB considérait son comportement comme simplement enrageant, surtout dans la mesure où la gêne de Jude interférait souvent avec ses propres projets.

– Tu veux passer ta vie à paraître complètement normal, ennuyeux et banal ? avait-il un jour demandé à Jude (cela avait eu lieu au cours de leur deuxième grosse dispute lorsqu'il essayait de convaincre Jude de poser nu, un débat dont il avait su avant même de s'y engager qu'il n'avait aucune chance de l'emporter).

– Oui, JB, avait répondu Jude – lui lançant ce regard dont il se servait parfois et qui était intimidant, voire légèrement effrayant, par son manque absolu d'expressivité. C'est en fait précisément ce que je veux.

Parfois, il soupçonnait que tout ce que Jude désirait faire de sa vie consistait à passer du temps à Cambridge avec Harold et Julia et s'employer à des tâches ménagères avec eux. L'année passée, par exemple, JB avait été invité sur une croisière par l'un de ses collectionneurs, mécène immensément riche et important propriétaire d'un yacht, à bord duquel il explorait les îles grecques et qui contenait des chefs-d'œuvre d'art moderne que n'importe quel musée aurait aimé posséder – sauf qu'ils étaient accrochés dans les toilettes d'un bateau.

Malcolm travaillait alors sur son projet à Doha, ou autre part, mais Willem et Jude se trouvaient à New York, et il avait appelé Jude pour lui demander s'il voudrait venir : le collectionneur leur paierait le voyage. Il enverrait son avion. Ils passeraient cinq jours sur un yacht. Il ne savait même pas pourquoi il avait besoin d'en discuter.

« Retrouve-moi à l'aéroport de Teterboro dans le New Jersey, aurait-il dû juste le texter. Apporte de la crème solaire. »

Mais non, il avait demandé, et Jude l'avait remercié, avant d'ajouter :

– Cela dit, ça tombe pendant Thanksgiving.

– Et alors ? avait-il demandé.

– JB, merci infiniment de m’inviter, avait déclaré Jude tandis que JB l’écoutait avec incrédulité. Ça a l’air incroyable. Mais je dois aller chez Harold et Julia.

Il avait été estomaqué par sa réponse. Bien sûr, lui aussi appréciait énormément Harold et Julia ; comme les autres, il voyait combien ils étaient bons envers Jude et comment celui-ci était dorénavant légèrement moins attaché à leur amitié, mais tout de même ! Après tout, ce n’était que Boston. Il pourrait toujours leur rendre visite. Cependant, Jude déclina l’invitation et la conversation s’arrêta là. (Et puis, bien sûr, parce que Jude avait dit non, Willem fit de même et, pour finir, il s’était retrouvé avec eux deux et Malcolm à Boston, bouillonnant devant le spectacle du dîner – des parents de substitution ; avec les amis des parents de substitution ; quantité de nourriture médiocre ; des progressistes se lançant dans des débats à propos de la politique démocrate, qui impliquaient de nombreux cris sur des sujets sur lesquels ils étaient en fait tous d’accord – qui paraissait si cliché et générique qu’il avait envie de hurler, tout en ressentant une fascination très bizarre à l’égard de Jude et de Willem.)

Alors qu’est-ce qui était d’abord advenu : devenir proche de Jackson ou se rendre compte à quel point ses amis étaient ennuyeux ? Il avait rencontré Jackson après l’inauguration de sa deuxième exposition, qui avait eu lieu cinq ans après sa première. L’exposition s’appelait *Tous ceux que j’ai connus Tous ceux que j’ai aimés Tous ceux que j’ai détestés Tous ceux que j’ai baisés* et correspondait exactement à cela : cent cinquante peintures, de quarante-cinq sur cinquante-cinq centimètres, sur de fins panneaux de bois représentant les visages de toutes les personnes qu’il avait jamais rencontrées. La série avait été inspirée par un tableau qu’il avait fait de Jude et offert à Harold et Julia le jour de l’adoption. (Bon dieu, il adorait cette peinture. Il aurait dû simplement la garder. Ou bien il aurait dû l’échanger : Harold et Julia auraient été tout aussi heureux avec une œuvre de qualité moindre, du moment qu’elle représentait Jude. La dernière fois qu’il avait été à Cambridge, il avait sérieusement songé à la voler, la décrochant discrètement de son crochet et la fourrant dans son sac en toile avant de partir.) Une fois de plus, *Tous ceux que j’ai connus* fut un succès, même si ce n’était pas la série qu’il avait voulu faire ; la série qu’il avait voulu créer était celle sur laquelle il travaillait en ce moment.

Jackson était l'un des autres artistes représentés par la galerie, et si JB avait entendu parler de lui, il ne l'avait jamais formellement rencontré avant et s'étonna, après lui avoir été présenté au dîner suivant l'inauguration, de l'avoir autant apprécié, de l'avoir trouvé si étonnamment drôle, parce que Jackson n'était pas le genre de personnes par lesquelles il se sentait normalement attiré. D'une part, il détestait, viscéralement, l'œuvre de Jackson : celui-ci fabriquait des sculptures à partir d'objets trouvés, mais du type le plus puérile et évident, comme les jambes d'une poupée Barbie collées sur le fond d'une conserve de thon. *Oh putain*, avait-il pensé la première fois qu'il avait vu la chose sur le site web de la galerie. *Ce gars est représenté par la même galerie que moi ?* Il n'envisageait même pas son travail comme de l'art. Cela lui apparaissait comme de la provocation, même si seul un lycéen – non, un collégien – envisagerait la chose comme provocatrice. Jackson trouvait ses sculptures Kienholziennes, ce qui offensait JB, alors qu'il n'aimait même pas Kienholz.

D'autre part, Jackson était riche : à tel point qu'il n'avait jamais travaillé un seul jour de sa vie. Si riche que son galeriste avait accepté de le représenter (du moins c'était ce que tout le monde disait, et bon dieu, il espérait que c'était vrai) comme un service rendu à son père. Si riche que ses expositions marchaient à guichet fermé parce que, d'après la rumeur, sa mère (qui avait divorcé du père de Jackson, fabricant de certains gadgets essentiels aux appareils aériens, quand Jackson était encore jeune et avait par la suite épousé l'inventeur d'un type de gadgets essentiels aux greffes chirurgicales de cœurs) achetait toutes les œuvres exposées puis les mettait aux enchères pour en augmenter la valeur et finissait par les racheter elle-même, créant de la sorte une inflation sur les ventes de Jackson. À la différence d'autres gens riches qu'il connaissait – dont Malcolm, Richard et Ezra –, Jackson ne prétendait que rarement ne pas l'être. JB avait toujours trouvé la parcimonie des autres affectée et énervante, mais voir un jour Jackson plaquer sur le comptoir un billet de cent dollars pour acheter deux barres de chocolat, alors qu'ils étaient tous les deux stone, ricanant et mourant de faim à trois heures du matin, puis dire au caissier de garder la monnaie, l'avait dégrisé. L'insouciance de Jackson par rapport à l'argent avait quelque chose d'obscène, ce qui rappelait à JB que, pour autant qu'il s'imaginait différent, lui aussi était ennuyeux, conventionnel, et le fils de sa mère.

Pour finir, Jackson n'était même pas beau. JB supposait qu'il était hétéro (en tout cas, Jackson se trouvait toujours entouré de filles, qu'il traitait avec dédain mais qui continuaient à s'amonceler auprès de lui, telles des peluches sur un pull, le visage lisse et vide), mais le considérait comme la personne la moins sexy qu'il ait jamais rencontrée. Jackson avait des cheveux très clairs, presque blancs, la peau parsemée de boutons et des dents qui, à l'évidence, avaient un jour eu l'air de coûter très chères mais dont la couleur avait viré au jaune poussière et dont les espaces qui les séparaient étaient emplis de tartre de la teinte du beurre, vision qui révulsait JB.

Ses amis détestaient Jackson et, lorsqu'il sembla devenir clair que Jackson et son groupe de copains (de riches filles solitaires comme Hera, de soi-disant artistes comme Massimo, de prétendus écrivains comme Zane, la plupart des condisciples de Jackson de l'école de tocards où il était allé après avoir été renvoyé de toutes les autres écoles privées de New York, y compris celle où JB avait poursuivi ses études) allaient s'installer de manière plus ou moins permanente dans sa vie, ses amis avaient tous essayé de lui parler de Jackson.

– Tu passes ton temps à déclarer qu'Ezra est un imposteur, avait dit Willem. Mais dans quelle mesure, exactement, Jackson diffère-t-il d'Ezra, à part que c'est un putain de vrai connard ?

Or Jackson était effectivement un connard et, en sa présence, JB le devenait aussi. Quelques mois plus tôt, la quatrième ou cinquième fois où il avait essayé d'arrêter de prendre de la drogue, il avait appelé Jude un jour. Il était cinq heures de l'après-midi, il venait de se réveiller et il se sentait si affreusement mal, si incroyablement vieux et fatigué et, tout simplement, fini (la peau visqueuse, la langue pâteuse, les yeux secs comme du bois) qu'il avait souhaité, pour la première fois, être mort, ne plus avoir à persévérer, jour après jour. *Il faut que quelque chose change*, se dit-il. *Il faut que j'arrête de fréquenter Jackson*. *Il faut que tout cela cesse*. Ses amis lui manquaient, il regrettait leur innocence et leur pureté ; être le plus intéressant d'entre eux, ne pas avoir à faire d'effort en leur compagnie lui manquait.

Aussi avait-il appelé Jude (naturellement, Willem n'était pas là, le con, quant à Malcolm, il risquait de péter un câble), et lui avait demandé, l'avait supplié, de passer le voir après le travail. Il lui indiqua où, précisément, le

reste de la méthamphétamine se trouvait (en dessous de la demi-planche de bois mal fixée sous le côté droit du lit) ainsi que l'endroit où il avait rangé sa pipe, et l'implora de tout jeter dans les toilettes puis de tirer la chasse pour s'en débarrasser.

– JB, avait déclaré Jude. Écoute-moi. Va au café sur Clinton Street, d'accord ? Prends ton carnet de croquis. Commande quelque chose à manger. J'arrive dès que possible, dès que ce rendez-vous est terminé. Et quand j'ai fini, je te texte pour te dire que tu peux rentrer, ok ?

– D'accord, avait-il répondu.

Alors il s'était levé, avait pris une longue douche, se contentant de rester debout sous le jet d'eau sans se frotter, avant de suivre les instructions de Jude à la lettre : il prit son carnet de dessins et ses crayons. Il se rendit au café. Il mangea une partie d'un club sandwich au poulet et but du café. Puis il attendit.

Et tandis qu'il patientait, il aperçut Jackson, passant devant la vitre à l'instar d'une mangouste bipède, avec ses cheveux sales et son délicat menton. Il regarda celui-ci avancer (de ses longues enjambées de riche garçon content de lui, avec ce demi-sourire de satisfaction sur le visage qui donnait envie à JB de le frapper) d'un air aussi détaché que si Jackson avait été n'importe quel laideron dans la rue, et non le laideron qu'il fréquentait presque tous les jours. Mais à ce moment-là, juste avant de disparaître de sa vue, Jackson se retourna, jeta un coup d'œil à travers la vitre, directement vers lui, fit volte-face et se dirigea en sens inverse vers le café, puis passa le seuil de la porte, comme s'il avait su tout du long que JB s'y trouvait, comme s'il s'était matérialisé uniquement pour rappeler à JB que ce dernier lui appartenait dorénavant, qu'il ne pouvait pas lui échapper, que JB était là pour faire ce que Jackson voulait qu'il fasse quand bon lui semblait, et qu'il ne serait plus jamais maître de sa vie. Pour la première fois, il avait eu peur de Jackson et se mit à paniquer. *Que s'est-il passé ?* se demanda-t-il. Il était Jean-Baptiste Marion, c'était lui l'organisateur, lui que les gens suivaient, et non l'inverse. Jackson ne le laisserait jamais s'en aller, se rendit-il compte, et il se sentit effrayé. Il appartenait à quelqu'un d'autre ; il était la propriété de quelqu'un d'autre dorénavant. Comment pourrait-il jamais se libérer ? Comment parviendrait-il jamais à redevenir ce qu'il était ?

– Quoi d'neuf ? demanda Jackson, comme s'il n'était pas surpris de le voir, aussi peu étonné que s'il l'avait lui-même fait apparaître.

Que pouvait-il lui répondre ?

– Et toi ? dit-il.

Puis son téléphone sonna : Jude, lui annonçant que tout était bon, et qu'il pouvait rentrer.

– Il faut que j'y aille, déclara-t-il en se levant – et, tandis qu'il partait, Jackson le suivit.

Il vit l'expression de Jude changer lorsqu'il aperçut Jackson à ses côtés.

– JB, dit-il calmement. Je suis content de te voir. Tu es prêt à y aller ?

– Aller où ? demanda-t-il, stupidement.

– Chez moi, répondit Jude. Tu m'as dit que tu m'aiderais à descendre cette boîte que je ne peux pas atteindre.

Mais il se sentait si confus, toujours si embrouillé, qu'il n'avait pas compris.

– Quelle boîte ?

– Le carton sur l'étagère du placard que je n'arrive pas à attraper, dit Jude, continuant d'ignorer Jackson. J'ai besoin de ton aide ; c'est trop difficile pour moi de monter sur l'échelle tout seul.

Il aurait dû saisir à ce moment-là : Jude ne mentionnait jamais les choses qu'il ne pouvait pas faire. Il lui offrait une issue de secours, et il était trop stupide pour le discerner.

Mais Jackson, lui, comprit.

– Je crois que ton ami veut t'arracher à moi, expliqua-t-il à JB, avec un sourire narquois.

C'était la manière dont Jackson les désignait constamment, même s'ils lui avaient déjà été présentés : *tes amis. Les amis de JB.*

Jude le regarda.

– C'est exact, fit-il, de ce ton toujours calme et ferme. C'est mon intention – puis, se retournant vers JB : JB… tu ne veux pas venir avec moi ?

Oh, il le voulait. Mais à cet instant-là, il s'en sentait incapable. Il ne saurait jamais pourquoi, mais c'était au-dessus de ses forces. Il se sentait impuissant, si impuissant qu'il ne pouvait même pas prétendre autrement.

– Je ne peux pas, murmura-t-il à l'adresse de Jude.

– JB, dit Jude en lui attrapant le bras et le tirant vers lui, tandis que Jackson les observait avec son sourire stupide et moqueur. Viens avec moi. Tu n'as pas besoin de rester ici. Viens avec moi, JB.

Il s’était alors mis à pleurer, en silence et par à-coups, mais pleurant néanmoins.

– JB, reprit Jude à voix basse. Viens avec moi. Tu n’as pas besoin de retourner là-bas.

– Mais je ne peux pas, s’entendit-il dire. Je ne peux pas. Je veux monter. Je veux rentrer chez moi.

– Alors, je t’accompagne.

– Non. Non, Jude. Je veux être seul. Merci. Mais rentre chez toi.

– JB, reprit Jude.

Mais celui-ci se détourna et partit en courant, enfonça la clé dans la porte d’entrée, sachant que Jude ne pourrait pas le rattraper, avec Jackson sur ses talons, riant de son rire malveillant tandis que les cris de Jude – « JB ! JB ! » – le poursuivaient, jusqu’à ce qu’il se retrouve à l’intérieur de l’appartement (Jude avait fait le ménage : l’évier était vide ; la vaisselle séchait sur l’égouttoir) et ne puisse plus l’entendre. Il éteignit son téléphone, sur lequel Jude l’appelait, et coupa le son de l’interphone, sur l’interrupteur duquel Jude n’arrêtait pas d’appuyer.

Puis Jackson divisa la coke qu’il avait apportée, ils prirent des rails, et la soirée se mit à ressembler aux centaines de soirées qu’il avait connues : les mêmes rythmes, le même désespoir, le même sentiment horrible de suspension.

– Il est beau, ton ami, entendit-il Jackson déclarer à un moment, tard ce soir-là. Mais dommage que…

Il se leva alors et imita la démarche de Jude, une parodie grotesque et titubante qui ne lui ressemblait en rien, les lèvres pendantes comme celles d’un crétin, les mains molles devant lui. JB était trop cassé pour protester, trop stone pour dire quoi que ce soit, aussi s’était-il contenté de cligner des yeux et de regarder Jackson claudiquer dans la pièce, tentant en vain de défendre Jude, les larmes aux yeux.

Le lendemain, il s’était réveillé à une heure tardive, allongé par terre sur le ventre près de la cuisine. Il avait contourné Jackson, qui était aussi endormi par terre, près des étagères, et avait rejoint sa chambre, où il remarqua que Jude avait également fait son lit, ce qui lui donna envie de pleurer de nouveau. Il souleva la planche sous le côté droit du lit, précautionneusement, et enfonça la main dans l’espace : il n’y avait rien. Alors il s’allongea par-dessus la couette, tirant sur un côté pour s’en

recouvrir entièrement, la ramenant jusqu'au sommet de son crâne, comme il en avait l'habitude quand il était enfant.

Tout en essayant de dormir, il s'efforça de réfléchir à la raison pour laquelle il s'était mis à fréquenter Jackson. Non qu'il ne sache pas pourquoi ; mais il avait honte de s'en rappeler. Il avait commencé à voir Jackson pour prouver qu'il ne dépendait pas de ses amis, qu'il n'était pas pris au piège de son existence, qu'il pouvait et qu'il allait prendre ses propres décisions, même si celles-ci s'avéraient mauvaises. À son âge, on avait probablement déjà rencontré tous ses amis. Et tous les amis de ses amis. La vie se rétrécissait de plus en plus. Jackson était stupide, un blanc-bec cruel, et le type de personne auquel il n'aurait pas dû accorder de valeur, ni consacrer son temps. Il s'en rendait compte. Et c'était la raison pour laquelle il persistait : pour atterrer ses amis, pour leur montrer qu'il n'était pas lié à leurs attentes le concernant. C'était stupide, stupide, stupide. Une preuve d'hubris. Et il était le seul à en pâtir.

– Je ne peux pas croire que tu apprécies ce gars, lui avait déclaré Willem un jour.

Et il avait beau savoir exactement ce que Willem voulait dire, il avait fait semblant de ne pas comprendre, juste pour jouer au sale gosse.

– Et pourquoi pas, Willem ? avait-il demandé. Il est hilarant, putain. Lui, au moins, veut accomplir des choses. Et, contrairement à d'autres, il est là quand j'ai besoin de quelqu'un. Alors, pourquoi pas ? Hein ?

C'était la même chose avec la drogue. Il ne se droguait pas par ferveur ou par hargne, cela ne le rendait pas plus intéressant. Mais parce que ce n'était pas ce que l'on attendait de lui. Aujourd'hui, si l'on considérait sérieusement son activité artistique, on ne se droguait pas. Faire preuve d'indulgence envers soi, cette idée même, avait disparu, elle remontait à la génération des écrivains beatniks, des peintres expressionnistes abstraits, des artistes pop et des premiers Warhol. Aujourd'hui, on fumait peut-être, à la limite, de l'herbe. *Peut-être*, de temps en temps, si l'on se sentait d'humeur très ironique, on pouvait renifler une ligne de coke. Mais c'était tout. Les temps étaient à la discipline, aux privations, pas à l'inspiration, du moins l'inspiration n'impliquait plus de drogues. Aucune des personnes qu'il connaissait et respectait – Richard, Ali, Henry Young l'Asiatique – n'était un accroc : ni aux drogues, ni au sucre, ni à la caféine, ni au sel, ni à la viande, ni au gluten, ni à la nicotine. Ils vivaient en artistes-ascètes. Dans

ses moments les plus provocateurs, il essayait de se convaincre que les drogues étaient si démodées, si vieux jeu, qu'elles étaient redevenues cool. Mais il savait que c'était faux. De même qu'il savait, en vérité, qu'il n'appréciait pas vraiment les orgies qui avaient parfois lieu chez Jackson, dans son appartement résonnant de Williamsburg, où des groupes mouvants de jeunes gens minces à la peau douce se pelotaient à l'aveugle et où, lorsqu'un garçon, trop fluet, jeune et imberbe pour correspondre véritablement au goût de JB, lui déclara qu'il voulait qu'il l'observe sucer son propre sang après s'être infligé une entaille, il avait eu envie de s'esclaffer. Mais il s'était retenu et, à la place, l'avait regardé se couper le biceps puis se tordre le cou pour lécher le sang, à l'instar d'un chaton occupé à sa toilette, éprouvant une vague de chagrin à cette vue. « Oh, JB, j'ai simplement envie d'un gentil garçon blanc », s'était un jour plaint Toby, son ancien petit ami, souvenir qui avait suscité l'ébauche d'un sourire de sa part. Lui aussi partageait ce désir. Tout ce qu'il voulait, c'était un gentil garçon blanc, pas cette triste créature qui ressemblait à une salamandre, si pâle qu'elle avait l'air presque translucide, en train de lécher son propre sang dans un mouvement qui devait être le geste le moins érotique au monde.

Mais en dehors des questions auxquelles il était capable de répondre, il y en avait une dont la réponse lui échappait : comment pouvait-il s'en sortir ? Comment arrêter ? Il était là, littéralement pris au piège de son atelier, jetant un coup d'œil vers le bout du couloir pour s'assurer que Jackson n'approchait pas. Comment parvenir à se libérer ? Comment allait-il s'y prendre pour retrouver sa vie ?

Le soir où il avait demandé à Jude de se débarrasser de ses réserves, il l'avait finalement rappelé, et Jude lui avait proposé de venir chez lui, mais il avait décliné l'offre, aussi ce dernier était-il venu lui-même. JB était resté assis en fixant le mur des yeux pendant que Jude préparait le dîner, un risotto aux crevettes, dont il lui tendit une assiette, puis s'appuya contre le bar et le regarda manger.

– Je peux en avoir encore ? demanda-t-il une fois qu'il eut terminé son assiette – et Jude lui en resservit.

Il ne s'était pas rendu compte à quel point il avait faim, et sa main trembla lorsqu'il leva sa cuillère vers sa bouche. Il songea aux dîners du dimanche soir chez sa mère, auxquels il n'était pas allé depuis la mort de sa

grand-mère.

– Tu ne vas pas m'engueuler ? demanda-t-il finalement – et Jude secoua la tête.

Après avoir mangé, il s'assit sur le canapé et alluma la télévision, le son baissé, sans vraiment regarder mais se sentant réconforté par les images qui se succédaient et se brouillaient, pendant que Jude faisait la vaisselle avant de le rejoindre sur le canapé et de se mettre à travailler sur un dossier à ses côtés.

L'un des films de Willem passait à la télévision (celui qui se déroulait dans une petite ville irlandaise et où il jouait le rôle d'un escroc à la joue gauche entièrement recouverte de cicatrices enchevêtrées), et il s'arrêta sur la chaîne, sans regarder le film mais en fixant le visage de Willem, dont la bouche se mouvait en silence.

– Willem me manque, dit-il avant de se rendre compte de l'ingratitude de ses mots.

Cependant, Jude posa son stylo et regarda également l'écran.

– Il me manque aussi, répondit-il – et tous les deux observèrent fixement leur ami, si loin d'eux.

– Ne t'en va pas, implora-t-il Jude alors qu'il s'endormait. Ne me laisse pas.

– Je ne te laisserai pas, répondit Jude – et JB savait que celui-ci tiendrait sa promesse.

Lorsque JB se réveilla tôt le lendemain matin, il était toujours sur le canapé, recouvert de sa couette et la télévision éteinte. Jude aussi était là, enfoncé dans les coussins à l'autre bout du canapé, encore endormi. Une part de lui s'était toujours sentie insultée par le refus de Jude de leur divulguer quoi que ce soit le concernant, par son côté secret et évasif, pourtant, en cet instant, il n'éprouvait pour Jude que gratitude et admiration ; il s'assit alors dans le fauteuil à côté de ce dernier et examina son visage qu'il aimait tant peindre, sa masse de cheveux à la teinte si complexe qu'il ne pouvait la voir sans songer à la quantité de mélanges et au nombre de tons qu'il lui fallait pour la représenter précisément.

Je peux y arriver, dit-il à Jude en silence. *Je peux y parvenir*.

Sauf que, à l'évidence, il n'en était pas capable. Il se trouvait dans son atelier, il n'était encore que treize heures, et il avait horriblement envie de fumer, une envie si terrible que, dans sa tête, il ne voyait que sa pipe, au

verre recouvert d'une fine couche de poudre blanche ; il essayait de ne pas se droguer depuis moins d'un jour, et déjà cela lui donnait l'air – *il* avait l'air – d'une caricature de lui-même. Il était entouré des seules choses qui comptaient pour lui, les toiles de sa nouvelle série, *Secondes, Minutes, Heures, Journées*, pour laquelle il avait suivi Malcolm, Jude et Willem pendant une journée entière, photographiant tout ce qu'ils faisaient, puis avait sélectionné huit à dix images de chacune de leur journée pour les peindre. Il avait décidé de rendre compte d'un jour de travail typique pour chacun d'eux, tous tirés du même mois et de la même année, et avait indiqué sur chaque toile leur nom, le lieu et le moment de la journée où il avait pris le cliché.

La série représentant Willem était celle qui lui avait demandé le plus grand investissement : il s'était rendu à Londres, où Willem jouait sur le tournage en extérieur d'un film qui s'appelait *Les Retardataires*, et les images qu'il avait choisies constituaient un mélange de photos de Willem sur scène et en dehors. Il avait des toiles favorites pour chacun d'entre eux : en ce qui concernait Willem, il s'agissait de *Willem, Londres, 8 octobre, 9 h 08*, un cliché de lui dans le fauteuil en train de se faire maquiller, fixant son reflet dans le miroir, tandis que la maquilleuse lui relevait le menton du bout des doigts de sa main gauche et, de l'autre main, lui appliquait de la poudre sur les joues. Les yeux de Willem étaient baissés, mais il apparaissait clairement qu'il se regardait malgré tout, ses mains agrippant les accoudoirs en bois du fauteuil comme s'il se trouvait sur des montagnes russes et craignait de tomber s'il les lâchait. Devant lui, la tablette était encombrée de fins copeaux de bois en forme de frisottis provenant de crayons à sourcils fraîchement taillés qui ressemblaient à des lambeaux de dentelle, des palettes ouvertes de fond de teint dans toutes les nuances de rouge imaginables, et des boules de mouchoirs en papier également tachées de rouge, comme maculées de sang. Pour Malcolm, il avait pris un cliché en plan large tard le soir, assis au bar de la cuisine chez lui, en train de construire l'un de ses bâtiments imaginaires à partir de carrés de papier de riz. Il aimait *Malcolm, Brooklyn, 23 octobre, 23 h 17* non pas tant à cause de sa composition ou de sa couleur, mais pour des raisons plus personnelles : à l'université, il s'était toujours moqué de l'habitude qu'avait Malcolm de fabriquer de petites structures et de les exposer sur le rebord de sa fenêtre, mais en réalité il admirait celles-ci et prenait plaisir à regarder

Malcolm les élaborer – sa respiration ralentissait, il œuvrait dans un silence total, et sa nervosité constante, qui par moments paraissait presque organique, comme une sorte d'appendice caudal, se volatilisait.

Il travaillait sur chacun d'eux dans un ordre non séquentiel, mais il n'arrivait pas à trouver précisément les couleurs pour la série consacrée à Jude, aussi les toiles le représentant étaient les moins nombreuses et les moins achevées. Quand il avait examiné tous les clichés, il avait remarqué que chacune des journées de ses amis présentait une définition et un certain glacé d'une tonalité cohérente : il avait suivi Willem alors qu'il tournait dans ce qui était censé ressembler à un vaste appartement dans le quartier de Westminster, et la luminosité avait un caractère particulièrement doré, à l'instar de cire d'abeille. Plus tard, de retour dans l'appartement de Notting Hill que Willem louait, il avait pris des photos de lui assis en train de lire et, là aussi, la lumière revêtait des tons jaunes, même si elle apparaissait moins sirupeuse et plus croustillante, comme la peau d'une pomme de la fin de l'automne. Par contraste, le monde de Malcolm avait des teintes bleues : son bureau stérile aux plans de travail en marbre blanc sur la Vingt-Deuxième Rue ; la maison que Sophie et lui avaient achetée dans le quartier de Cobble Hill après leur mariage. Quant à l'univers de Jude, il était dans les gris, mais un gris argenté, une nuance propre aux tirages photographiques argentiques qui s'avérait très difficile à reproduire à la peinture acrylique, même si pour les toiles qui représentaient Jude il avait considérablement délayé les couleurs, essayant de saisir cette lumière chatoyante. Avant de commencer, il avait dû d'abord trouver un moyen de rendre ces gris brillants et nets, ce qui s'était avéré frustrant, parce que tout ce qu'il recherchait c'était de peindre, pas de se tracasser au sujet des couleurs.

Cependant, éprouver de la frustration à l'égard de sa peinture (et l'on ne pouvait pas considérer son œuvre autrement que comme une sorte de collègue et de coopérateur, comme s'il s'agissait d'un agent qui parfois décidait de se montrer plaisant et de collaborer et d'autres fois au contraire décidait de se montrer belliqueux et réfractaire) se révélait inévitable. La seule chose à faire était de continuer sans cesse à y travailler, jusqu'au jour où l'on y parvenait.

Et pourtant, de même que la promesse qu'il s'était faite (*Tu ne vas pas y arriver !* lui criait le diablotin railleur et sautillant dans sa tête ; *Tu ne vas pas y arriver !*), les toiles aujourd'hui semblaient également se moquer de lui. Pour cette série, il avait décidé de peindre aussi une séquence de l'une de ses journées à lui, mais, depuis presque trois ans maintenant, il n'avait pas trouvé un seul jour digne d'être représenté. Il avait essayé – il avait pris des centaines de clichés de lui au fil de dizaines de jours. Mais quand il les passait en revue, ils se terminaient toujours de la même façon : sur lui en train de se droguer. Ou alors, les images s'arrêtaient en début de soirée, et il savait que c'était parce qu'il était stone, trop stone pour continuer à prendre des photos. Et ces clichés contenaient d'autres éléments qui le gênaient aussi : il ne voulait pas inclure Jackson dans une représentation de sa vie, mais Jackson était toujours là, et puis, il n'aimait pas son sourire crétin quand il avait pris de la drogue, ni voir son gros visage plein d'espoir se transformer en gros visage avide alors que le soir approchait. Ce n'était pas cette version de son existence qu'il avait envie de peindre. Pourtant, de plus en plus, il songeait que c'était celle qu'il *devrait* peindre : après tout, c'était sa vie. C'était sa personne, aujourd'hui. Parfois il se réveillait et il faisait noir, et il était incapable de dire où il se trouvait, ni quelle heure il était, ni quel jour. Journées : le concept lui-même était devenu une moquerie. Il ne pouvait plus précisément mesurer quand elles commençaient ou se terminaient. *Aidez-moi*, déclarait-il à voix haute dans ces moments, *Aidez-moi*. Mais il ne savait pas à qui il adressait cette prière, ni ce qu'il imaginait qu'il pourrait se passer.

À cet instant, il se sentit fatigué. Il avait essayé. Il était une heure trente de l'après-midi, vendredi, le vendredi du week-end du Quatre Juillet. Il s'habilla. Il ferma les fenêtres de son atelier, verrouilla la porte et descendit les marches de l'immeuble silencieux.

– Chen, dit-il, sa voix résonnant fort dans l'escalier, comme s'il diffusait un avertissement à l'adresse de ses amis artistes, faisant semblant de communiquer avec des gens qui auraient eu besoin de son aide. Chen, Chen, Chen.

Il rentra chez lui, décidé à fumer.

Il se réveilla au son d'un bruit terrible, le bruit de machines, de métal grinçant contre du métal, et se mit à crier dans son oreiller pour essayer d'étouffer la clameur, jusqu'au moment où il se rendit compte qu'il

s’agissait de l’interphone et se décida lentement à se lever puis à se traîner jusqu’à la porte.

– Jackson ? demanda-t-il avant d’appuyer sur le bouton, percevant la peur et l’hésitation dans sa propre voix.

Il y eut un blanc.

– Non, c’est nous, dit Malcolm. Laisse-nous entrer.

Ce qu’il fit. Et soudain, ils furent tous là, Malcolm, Jude et Willem, comme s’ils étaient venus pour le voir jouer dans un spectacle.

– Willem, fit-il. Tu es censé être en Cappadoce.

– Je suis rentré hier soir.

– Mais tu devais être parti jusqu’au – il connaissait la date – six juillet. C’était le jour où tu avais dit que tu serais de retour.

– On est le sept juillet, répondit Willem, doucement.

Il se mit alors à pleurer, mais il était déshydraté et n’avait pas de larmes, juste le son. Le sept juillet : il avait perdu tant de jours. Il ne se souvenait de rien.

– JB, dit Jude en s’approchant de lui, on va te sortir de là. Viens avec nous. On va te trouver de l’aide.

– Ok, répondit-il, pleurant toujours. Ok, ok.

Il garda sa couverture enroulée autour de lui, il avait si froid, mais il laissa Malcolm le conduire jusqu’au canapé et, lorsque Willem lui apporta un pull, il leva docilement les bras, comme quand il était enfant et que sa mère l’habillait.

– Où est Jackson ? demanda-t-il à Willem.

– Jackson ne t’embêtera plus, entendit-il Jude répondre, quelque part au-dessus de lui. Ne t’inquiète pas, JB.

– Willem, dit-il, quand est-ce que tu as cessé d’être mon ami ?

– Je n’ai jamais cessé d’être ton ami, JB, répondit Willem – et il s’assit à côté de lui. Tu sais que je t’aime.

Il s’appuya contre le dossier du canapé et ferma les yeux ; il entendit Jude et Malcolm se parler à voix basse, puis Malcolm se diriger vers le fond de l’appartement où se trouvait sa chambre, le bruit de la latte qu’on soulevait et remettait en place, puis la chasse d’eau.

– On est prêts, entendit-il ensuite Jude déclarer.

Alors il se leva, suivi de Willem, tandis que Malcolm s'approchait de lui pour lui passer le bras sous l'aisselle, puis ils avancèrent à pas lents vers la porte, où il fut saisi de frayeur : s'il sortait, il savait qu'il verrait Jackson, apparaissant aussi soudainement qu'il l'avait fait ce jour-là au café.

– Je ne peux pas y aller, dit-il en s'arrêtant. Je ne veux pas y aller, ne m'obligez pas.

– JB, commença Willem – et quelque chose dans la voix de Willem, dans sa simple présence, provoqua en lui une fureur irrationnelle, alors il secoua le bras pour que Malcolm le lâche et se retourna pour leur faire face, son corps débordant tout à coup d'énergie.

– Tu n'as pas ton mot à dire sur ce que je fais, Willem, déclara-t-il. Tu n'es jamais là, tu ne m'as jamais soutenu, tu ne m'appelles jamais, et tu n'as pas le droit de venir chez moi et te moquer de moi – « pauvre, stupide JB, complètement foutu, je suis Willem le Héros, j'arrive en sauveur » – juste parce que tu en as envie, ok ? Alors fous-moi la paix.

– JB, je sais que tu es furieux, répondit Willem, mais personne ne rit de toi, et moi le dernier.

Cependant, avant même que Willem ait commencé de parler, JB crut apercevoir un échange rapide de regards conspirateurs entre lui et Jude, ce qui augmenta encore sa fureur.

Qu'était devenue l'époque où ils s'entendaient tous si bien, où Willem et lui sortaient ensemble tous les week-ends, rentrant le lendemain et rapportant les anecdotes de la soirée à Malcolm et à Jude, à ce dernier qui n'allait jamais nulle part et ne partageait jamais d'histoires le concernant ? Comment se faisait-il qu'il était maintenant celui qui se retrouvait seul ? Pourquoi l'avaient-ils abandonné et avaient-ils laissé Jackson prendre le relais et le détruire ? Pourquoi ne s'étaient-ils pas plus battus pour lui ? Pourquoi avait-il fait en sorte de se laisser aller ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas empêché ? Il avait envie de les anéantir ; il avait envie qu'ils se sentent aussi inhumains que lui.

– Et toi, dit-il en se tournant vers Jude. Ça te fait bander de savoir à quel point je suis foutu ? Tu aimes être celui qui connaît tous les secrets des autres, sans jamais nous révéler un seul truc te concernant ? Qu'est-ce que tu penses que ça veut dire, Jude ? Tu crois que tu peux faire partie du club sans jamais avoir à dévoiler quoi que ce soit, sans jamais divulguer une

seule chose ? Ben, ça marche pas comme ça, putain, et on en a tous ras le bol de toi.

– Ça suffit, JB, dit Willem d'un ton sec en lui attrapant l'épaule – mais il se sentait soudain fort et il se dégagea de l'étreinte de Willem, ses pieds étonnamment agiles, ébauchant des pas de danse en direction de la bibliothèque, à l'instar d'un boxeur.

Il regarda Jude, qui se tenait silencieux, le visage très calme et les yeux grands ouverts, presque comme s'il attendait que JB continue, comptait sur ce dernier pour le blesser un peu plus. La première fois qu'il avait peint les yeux de Jude, il était allé dans un magasin qui vendait des animaux domestiques pour photographier un serpent à la peau râpeuse et verte, parce que sa couleur ressemblait tellement à celle des yeux de Jude. Mais à ce moment-là, la teinte des yeux de Jude paraissait plus sombre, presque semblable à celle d'une couleuvre, et il regrettait, stupidement, de ne pas avoir ses peintures sous la main, parce qu'il était sûr que, s'il les avait eues, il aurait pu obtenir la tonalité parfaite sans même avoir à essayer.

– Ça marche pas comme ça, répéta-t-il.

Et puis, avant même de s'en rendre compte, il se mit à imiter Jude à la manière de Jackson, la hideuse parodie, la bouche ouverte comme Jackson l'avait fait, émettant le gémissement d'un imbécile, traînant sa jambe droite derrière lui comme si elle était de pierre.

– C'est moi, Jude, bredouilla-t-il, moi, Jude St. Francis.

Pendant quelques secondes, sa voix fut la seule qui résonna dans la pièce, ses mouvements furent les seuls mouvements perceptibles, et il voulut s'arrêter, mais n'y parvint pas. Alors Willem s'était précipité sur lui et la dernière image qu'il vit fut celle de Willem reculant son poing, et le dernier son qu'il perçut fut le bruit d'os se brisant.

Il se réveilla et ne savait pas où il se trouvait. Il avait du mal à respirer. Il réalisa qu'il y avait quelque chose sur son nez. Mais lorsqu'il tenta de soulever la main pour savoir de quoi il s'agissait, il n'y arriva pas. Puis il baissa la tête et s'aperçut que ses poignets étaient attachés, alors il comprit qu'il était à l'hôpital. Il ferma les yeux et se souvint : Willem l'avait frappé. Puis il se rappela pourquoi, et il serra fortement les paupières, hurlant sans un son.

L’instant passa et il rouvrit les yeux. Il tourna la tête vers la gauche, où un affreux rideau bleu l’empêchait de voir la porte. Puis il tourna la tête vers la droite, en direction de la lumière de l’aube, et vit Jude, endormi dans le fauteuil à côté de son lit. Le fauteuil était trop petit pour lui permettre de s’allonger, aussi s’était-il recroquevillé dans une horrible position : les genoux repliés sur la poitrine, sa joue reposant dessus, ses bras entourant ses jambes.

Tu sais que tu ne devrais pas dormir comme ça, Jude, lui dit-il dans sa tête. *Tu vas avoir mal au dos quand tu te réveilleras*. Mais même s’il avait pu étendre le bras pour le réveiller, il ne l’aurait pas fait.

Oh, mon dieu, songea-t-il. *Oh, mon dieu. Qu’est-ce que j’ai fait ?*

Je suis désolé, Jude, se dit-il, et, cette fois, il réussit à pleurer pour de bon, les larmes lui coulant dans la bouche et la morve qu’il ne pouvait pas essuyer formant des bulles. Mais il était silencieux ; il n’émit aucun son. *Pardon, Jude, je suis vraiment désolé*, se répétait-il, puis il murmura les mots, mais à voix basse, si doucement qu’il ne pouvait entendre que ses lèvres s’ouvrir et se fermer, rien de plus. *Pardonne-moi, Jude. Pardonne-moi.*

Pardonne-moi.

Pardonne-moi.

Pardonne-moi.

PARTIE IV

L’Axiome de l’ensemble vide

I

La veille de son départ à Boston pour le mariage de leur ami Lionel, il reçoit un mot de Dr Li lui apprenant le décès de Dr Kashen. « Une crise cardiaque », écrit Dr Li. L'enterrement a lieu vendredi après-midi.

Le lendemain matin il se rend directement au cimetière en voiture, et du cimetière au domicile de Dr Kashen à Newton, une maison en bois de deux étages où le professeur avait l'habitude d'inviter tous ses étudiants de deuxième et troisième cycle pour un dîner de fin d'année. Il était entendu que personne n'avait le droit de parler de maths à ces festivités.

– Vous pouvez discuter de n'importe quoi d'autre, leur disait-il. Mais on ne parle pas de maths.

Il n'y avait qu'aux réceptions de Dr Kashen qu'il apparaissait comme l'invité le moins socialement inapte (il était aussi, et pas par coïncidence, le moins brillant d'entre eux) et le professeur lui demandait toujours de lancer la conversation.

– Alors, Jude, disait-il. À quoi t'intéresses-tu ces derniers temps ?

Au moins deux de ses condisciples – tous les deux poursuivant un doctorat – souffraient d'une forme légère d'autisme et il se rendait compte de la difficulté qu'ils avaient à soutenir une conversation, des efforts qu'ils déployaient pour veiller à leurs manières de table ; aussi, en prévision de ces dîners, il conduisait des recherches sur les nouveautés dans le domaine des jeux en ligne (que l'un d'eux adorait) et du tennis (que l'autre adorait), de sorte à pouvoir leur poser des questions auxquelles ils seraient en mesure de répondre. Dr Kashen souhaitait que ses étudiants puissent un jour trouver du travail, alors, en plus de leur enseigner les maths, il considérait également de sa responsabilité de les socialiser, de leur apprendre à se comporter avec les autres.

Parfois le fils de Dr Kashen, Leo, qui avait cinq ou six ans de plus que lui, participait également aux dîners. Lui aussi était autiste, mais à la différence de Donald et Mikhail, sa forme d'autisme était immédiatement repérable et d'une espèce si prononcée que, bien qu'il eût terminé le lycée, il n'avait pas réussi à tenir plus d'un semestre à l'université et n'était parvenu qu'à décrocher un poste d'informaticien pour une compagnie de téléphone, où il passait ses journées dans une petite pièce à déboguer des codes, écran après écran. Il était l'enfant unique de Dr Kashen et il vivait toujours chez son père, ainsi que la sœur de Dr Kashen, qui avait emménagé avec eux après la mort de Mme Kashen, des années plus tôt.

Dans la maison, il parle à Leo, qui a l'air égaré et marmonne tout en détournant le regard, puis à la sœur de Dr Kashen, ancienne professeure de maths à l'université de Northeastern.

– Jude, dit-elle, c'est un plaisir de vous voir. Merci d'être venu – elle lui tient la main. Mon frère parlait tout le temps de vous, vous savez.

– C'était un enseignant formidable, lui répond-il. Il m'a tant apporté. Je suis vraiment désolé.

– Oui, dit-elle. C'était très soudain. Et pauvre Leo – ils tournent les yeux vers Leo, qui regarde dans le vide –, je ne sais pas comment il va réagir – elle lui fait la bise pour lui dire au revoir. Merci encore.

À l'extérieur, le froid est féroce et le pare-brise recouvert de givre. Il roule lentement en direction de chez Harold et Julia, puis entre dans la maison et les appelle par leurs noms.

– Ah, le voici ! s'exclame Harold – qui apparaît sur le pas de la porte de la cuisine en s'essuyant les mains dans un torchon.

Harold le serre dans ses bras, une habitude qu'il a prise à un moment et, bien que cela le gêne, il pense qu'il serait encore plus gênant d'essayer d'expliquer à Harold pourquoi il préférerait qu'il cesse.

– Je suis vraiment désolé pour Kashen, Jude. La nouvelle m'a fait un choc… je l'ai croisé sur les courts il y a environ deux mois et il avait l'air en pleine forme.

– Il l'était, répond-il en dénouant son écharpe – tandis que Harold lui prend son manteau. Et pas très vieux, non plus : soixante-quatorze ans.

– Bon dieu, dit Harold, qui vient d'avoir soixante-cinq ans. C'est réjouissant… Va poser tes affaires dans ta chambre et rejoins-moi à la cuisine. Julia est coincée à une réunion, mais elle sera de retour d'ici à peu

près une heure.

Il dépose son sac dans la chambre d'amis – « la chambre de Jude », comme l'appellent Harold et Julia ; « ta chambre » –, retire son costard et se change, puis se dirige vers la cuisine où Harold est penché au-dessus d'une casserole sur la cuisinière comme par-dessus un puits.

– J'essaie de préparer une sauce bolognaise, dit-il, sans se retourner, mais quelque chose cloche ; elle se défait complètement, tu vois ?

Il regarde.

– Tu as utilisé quelle quantité d'huile d'olive ?

– Beaucoup.

– Qu'est-ce que tu veux dire, beaucoup ?

– *Beaucoup*. Trop, à l'évidence.

Il sourit.

– Je vais arranger ça.

– Dieu merci, répond Harold en s'éloignant de la cuisinière. J'espérais te l'entendre dire.

Pendant le dîner, ils parlent du chercheur préféré de Julia, dont elle pense qu'il essaie peut-être de changer de laboratoire, des derniers potins qui circulent à la fac de droit, du volume d'essais que dirige Harold sur l'affaire *Brown contre le ministère de l'Éducation*, et de l'une des filles jumelles de Laurence, qui se marie, sur quoi Harold dit, avec un large sourire :

– Alors, Jude, le grand anniversaire arrive !

– Dans trois mois ! gazouille Julia – et il gémit. Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Probablement rien, répond-il.

Il n'a rien prévu, et il a également interdit à Willem de prévoir quoi que ce soit. Deux ans plus tôt, il a organisé une grande fête pour le quarantième anniversaire de Willem à Greene Street et tous les quatre avaient beau avoir toujours dit qu'ils iraient quelque part pour chacun de leur quarantième anniversaire, cela ne s'était pas passé de la sorte. Willem tournait à Los Angeles à la date précise de son anniversaire et, une fois le tournage terminé, ils étaient allés en safari au Botswana. Mais il n'y avait qu'eux deux : Malcolm travaillait sur un projet à Beijing et, quant à JB, eh bien, Willem n'avait pas parlé de l'inviter, et lui non plus.

– Il faut que tu fasses *quelque* chose, dit Harold. On pourrait organiser un dîner pour toi ici, ou bien à New York.

Il sourit mais secoue la tête.

– Quarante ans c'est quarante ans, répond-il. Juste une année de plus.

Pourtant, quand il était enfant, il n'avait jamais songé qu'il atteindrait les quarante ans : dans les mois qui avaient suivi l'accident, il rêvait parfois de lui adulte et, même si les rêves restaient très vagues (il n'était jamais certain de savoir où il habitait ou ce qu'il faisait, mais généralement dans ces rêves il marchait, parfois courait), il était toujours jeune ; son imagination refusait qu'il atteigne la quarantaine.

Pour changer de sujet, il leur parle des obsèques de Dr Kashen, auxquelles Dr Li a prononcé un éloge funèbre.

– Les gens qui n'aiment pas les maths accusent les mathématiciens d'essayer de rendre les maths compliquées, avait dit Dr Li. Mais tous ceux qui aiment véritablement les maths savent que c'est en réalité le contraire : les maths récompensent la simplicité, et les mathématiciens vénèrent celle-ci par-dessus tout. Aussi n'est-il pas surprenant que l'axiome préféré de Walter était également le plus simple du domaine mathématique : l'axiome de l'ensemble vide.

« L'axiome de l'ensemble vide est l'axiome de zéro. Il pose qu'il doit exister une notion du néant, qu'il doit y avoir un concept de zéro : zéro valeur, zéro élément. Les maths présupposent qu'il y a un concept du néant, mais est-il prouvé ? Non. Mais il *doit* exister.

« Et si nous envisageons cela en termes philosophiques – et c'est ce que nous faisons aujourd'hui – nous pouvons dire que la vie elle-même est l'axiome de l'ensemble vide. Elle commence avec zéro et se termine avec zéro. Nous savons que les deux états existent, mais nous n'aurons conscience ni de l'un ni de l'autre : ce sont des états qui font nécessairement partie de la vie, même si on ne peut pas les éprouver en tant que vie. Nous présupposons le concept du néant, mais nous ne pouvons pas le prouver. Pourtant, il *doit* exister. Alors je préfère penser que Walter n'est pas mort, mais qu'il s'est plutôt prouvé à lui-même l'axiome de l'ensemble vide, qu'il a apporté la preuve du concept de zéro. Je sais que rien ne l'aurait rendu plus heureux. Un esprit élégant exige une fin élégante, et Walter avait l'esprit le plus élégant qui fût. Aussi, je lui souhaite adieu ; je lui souhaite d'avoir trouvé la réponse à l'axiome qu'il aimait tant.

Ils gardèrent tous le silence pendant un moment, tout à leur réflexion.

– S’il te plaît, dis-moi que ce n’est pas ton axiome préféré à toi, dit soudain Harold, avant de s’esclaffer.

– Non, répond-il. Ça ne l’est pas.

Il dort tard dans la matinée le lendemain, et le soir se rend au mariage où, parce que les deux mariés ont vécu à Hood Hall, il connaît pratiquement tout le monde. Les invités non originaires de Hood Hall – les collègues de Lionel à l’université de Wellesley et ceux de Sinclair à Harvard, où il enseigne l’histoire européenne – se tiennent à côté les uns des autres comme s’ils cherchaient à se protéger, avec un air d’ennui et de perplexité. La réception est détendue et légèrement chaotique – dès leur arrivée, Lionel commence à assigner des tâches à ses invités, que ceux-ci pour la plupart négligent : il est censé s’assurer que chaque personne signe le registre de mariage ; Willem est censé aider les gens à trouver leur table – et tout le monde circule en disant que, grâce à Lionel et Sinclair, grâce à ce mariage, ils n’auront pas besoin d’aller à leur vingtième anniversaire de retrouvailles cette année. Ils sont tous là : Willem et sa petite amie, Robin ; Malcolm et Sophie ; JB et son nouveau petit copain, qu’il n’a pas encore rencontré, et il sait, avant même de vérifier leur carte d’emplacement, qu’ils seront tous assignés à la même table.

– Jude ! lui lancent des gens qu’il n’a pas vus depuis des années. Comment vas-tu ? Où est JB ? Je viens de parler à Willem ! Je viens de voir Malcolm ! – Et puis : Vous êtes toujours aussi proches tous les quatre ?

– On se parle toujours, répond-il, et tous vont très bien – ce qui constitue la réponse que Willem et lui avaient décidé de donner.

Il se demande ce que JB dit, s’il effleure la vérité, comme Willem et lui, ou s’il ment carrément, ou bien encore si, dans un de ses accès de franchise typiques, il raconte simplement la vérité : « Non. On ne se parle presque plus jamais. Je ne vois vraiment plus que Malcolm ces derniers temps. »

Il n’a pas vu JB depuis des mois et des mois. Il a de ses nouvelles, bien sûr : par Malcolm, par Richard, par Henry Young le Noir. Mais il ne le fréquente plus, parce que, même presque trois ans plus tard, il ne peut pas lui pardonner. Il a essayé, encore et plus. Il sait à quel point il se montre intraitable, méchant et peu charitable. Mais il ne peut pas. Quand il voit JB, il le revoit l’imiter, confirmer à ce moment-là toutes les craintes sur l’être auquel il pensait ressembler, toutes les craintes sur la manière dont il s’imaginait que les autres le percevaient. Mais il n’avait jamais songé que

ses amis le percevaient de la sorte ; ou du moins il n'avait jamais pensé qu'ils le lui diraient. La justesse de l'imitation le déchire, mais le fait que ce soit JB qui l'ait imité le dévaste. Tard la nuit, quand il n'arrive pas à dormir, l'image qui lui vient parfois est celle de JB se traînant dans la lumière d'une demi-lune, la bouche entrouverte et bavant, levant les mains devant lui comme des pattes griffues : *C'est moi, Jude. Moi, Jude St. Francis*.Ce soir-là, lorsqu'ils avaient emmené JB à l'hôpital et après l'avoir fait admettre – à leur arrivée, JB était dans un état de stupeur et bavait, mais par la suite il s'était ressaisi et mis en colère, devenant violent, leur hurlant dessus des cris inarticulés, donnant des coups aux aides-soignants, se débattant contre eux pour essayer d'extirper son corps de leurs bras jusqu'à ce qu'ils lui administrent un sédatif et l'entraînent, tout mou, dans le couloir – Malcolm était parti dans un taxi et Willem et lui étaient rentrés à Perry Street dans un autre.

Il n'avait pas pu regarder Willem dans le taxi et, sans rien pour le distraire – pas de formulaires à remplir, pas de médecins à qui parler –, il avait senti un froid l'envahir malgré la nuit chaude et poisseuse, et ses mains se mettre à trembler, alors Willem avait étendu le bras, lui avait pris la main droite et l'avait tenue tout le reste du long et silencieux trajet jusqu'au sud de Manhattan.

Il était présent le temps que JB se rétablisse. Il avait décidé qu'il resterait jusqu'à ce qu'il aille mieux ; il ne pouvait pas abandonner JB à ce moment-là, pas après toutes les années qu'ils avaient partagées. Les trois amis se relayaient et, le soir après le bureau, il s'asseyait à côté du lit d'hôpital de JB et lisait. Parfois JB était éveillé, mais la plupart du temps il dormait. Il était en cure de désintoxication, mais le médecin avait aussi découvert que JB avait une infection rénale, aussi le gardait-il dans le service principal de l'hôpital, sous perfusion, son visage désenflant peu à peu. Lorsqu'il était éveillé, JB le suppliait de lui pardonner, par moments de façon dramatique à d'autres d'un ton implorant, et à d'autres moments encore – quand il était plus lucide – doucement. C'était ces dernières conversations qu'il trouvait les plus pénibles.

– Jude, je suis désolé, disait-il. J'étais tellement défoncé. S'il te plaît, dis-moi que tu me pardonnes. J'ai été abominable. Je t'aime, tu sais ça. Je ne voudrais jamais te faire du mal, jamais.

– Je sais que tu étais défoncé, JB, répondait-il. Je sais.

– Alors dis-moi que tu me pardonnes. S'il te plaît, Jude.

Il gardait le silence.

– Ça va aller, JB, disait-il – mais les mots « *Je te pardonne* » ne pouvaient pas sortir de sa bouche.

Le soir, seul, il les répétait sans fin : *Je te pardonne, je te pardonne*. Ce serait si simple, s'admonestait-il. JB se sentirait mieux. *Dis-le*, s'ordonnait-il quand JB le regardait, le blanc de ses yeux tacheté et jaunâtre. *Dis-le*. Mais il n'y parvenait pas. Il avait conscience d'accabler JB ; il le savait, mais n'arrivait malgré tout pas à le dire. Les mots étaient des pierres, immobiles sous sa langue. Il ne pouvait pas les prononcer, il ne pouvait tout simplement pas.

Plus tard, quand JB l'appelait tous les soirs du centre de désintoxication, parlant d'un ton strident et vantard, il écoutait en silence ses monologues dans lesquels il lui expliquait qu'il était maintenant une personne plus équilibrée, qu'il avait pris conscience qu'il ne pouvait dépendre que de lui-même, et que lui, Jude, devait comprendre qu'il y avait plus que le travail dans l'existence, et qu'il fallait vivre tous les jours dans le moment et apprendre à s'aimer. Il écoutait, respirait et ne disait rien. Puis JB était rentré et avait dû se réadapter, et aucun d'eux n'eut beaucoup de nouvelles de lui pendant quelques mois. Il avait perdu son appartement et s'était réinstallé chez sa mère le temps de reprendre pied.

Mais un jour, il avait appelé. On était début février, presque sept mois précisément après son hospitalisation, et JB voulait le voir et lui parler. Il suggéra que JB le retrouve dans un café qui s'appelait Clementine et se trouvait près de chez Willem, et tandis qu'il se frayait un passage entre les tables resserrées pour aller s'asseoir contre le mur du fond il comprit pourquoi il avait choisi ce lieu : parce qu'il était trop petit et exigu pour que JB puisse exécuter son numéro d'imitation et, s'en rendant compte, il se sentit stupide et lâche.

Il n'avait pas vu JB depuis longtemps, et JB s'inclina par-dessus la table pour l'étreindre, doucement et prudemment, avant de s'asseoir.

– Tu as l'air en pleine forme, dit-il.

– Merci, répondit JB. Toi aussi.

Pendant une vingtaine de minutes, ils parlèrent de la vie de JB : il était devenu membre d'une association pour toxicomanes aux méthamphétamines. Il allait vivre avec sa mère encore quelques mois et

ensuite décider quoi faire. Il s'était remis à peindre, la même série sur laquelle il travaillait avant de partir.

– C'est formidable, JB, avait-il dit. Je suis fier de toi.

Puis il y eut un silence, et ils fixèrent tous les deux d'autres gens du regard. À quelques tables de lui, se trouvait une jeune femme qui portait un long collier en or qu'elle ne cessait d'entourer autour de son doigt et de dérouler. Il l'observa parler à son amie, entourant et déroulant son collier, jusqu'à ce qu'elle lève les yeux sur lui et qu'il détourne la tête.

– Jude, commença JB, je voulais te dire… complètement sobre… que je suis vraiment désolé. C'était horrible. C'était… – il secoua la tête. C'était tellement cruel. Je ne peux pas… – il s'interrompit de nouveau, et garda le silence un instant. Je suis désolé, fit-il. Je suis désolé.

– Je sais que tu l'es, JB, répondit-il – et il éprouva une sorte de tristesse qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

D'autres personnes s'étaient montrées cruelles à son égard, avaient provoqué en lui des sentiments terribles, mais il ne s'agissait pas de personnes qu'il aimait, de personnes dont il avait toujours espéré qu'elles le percevaient comme quelqu'un d'entier et intact. JB avait été le premier.

Et pourtant, JB avait aussi été le premier à devenir son ami. Lorsqu'il avait eu sa crise à l'université, qui avait contraint ses coturnes à l'emmener à l'hôpital où il avait rencontré Andy, c'était JB, lui raconta plus tard Andy, qui l'avait porté à l'intérieur, JB qui avait exigé qu'il soit examiné immédiatement, qui avait provoqué un tel raffut aux urgences qu'on l'avait mis dehors – mais pas avant d'appeler un médecin.

Il voyait l'amour que JB lui portait dans ses toiles le représentant. Il se rappelait d'un été à Truro, où il avait regardé JB dessiner et avait su, par l'expression sur le visage de JB, son petit sourire, et la façon dont son avant-bras se déplaçait, lentement et délicatement, au-dessus de la page, qu'il esquissait une ébauche de quelque chose qui lui était cher et précieux.

– Tu dessines quoi ? avait-il demandé – et JB s'était tourné vers lui et avait brandi le cahier dans sa direction, et il avait vu que c'était un portrait de lui, de son visage.

Oh, JB, songea-t-il. *Oh, tu vas me manquer.*

– Est-ce que tu peux me pardonner, Jude ? demanda JB en le regardant.

Il n'avait pas de mots, il ne put que secouer la tête.

– Je ne peux pas, JB, finit-il par répondre. C’est impossible. Je ne peux pas te regarder sans repenser… – il s’interrompit. Je ne peux pas, répéta-t-il. Je suis désolé, JB, vraiment désolé.

– Oh, fit JB – et il avala sa salive.

– J’espérerai toujours des choses merveilleuses pour toi, dit-il à JB, qui acquiesça de la tête, lentement, sans le regarder.

– Bon, dit finalement JB en se levant. Il se mit lui aussi debout et tendit la main à JB, qui la regarda comme s’il s’agissait d’une chose extraterrestre, quelque chose qu’il n’avait jamais vu auparavant, l’examinant et plissant les yeux.

Et puis pour finir, il lui prit la main, mais au lieu de la lui serrer, il s’abaissa et posa ses lèvres dessus. Ensuite, JB lui rendit sa main et courut presque, d’un pas gauche, vers la sortie du café, heurtant les petites tables – « Pardon, pardon », dit-il en s’en allant.

Il continue de voir JB de temps en temps, essentiellement à des fêtes, toujours en groupe, et les deux se montrent cordiaux et polis l’un à l’égard de l’autre. Ils parlent de différents sujets sans importance, ce qui est la chose la plus pénible. JB n’a jamais essayé de l’étreindre ou de l’embrasser de nouveau ; il s’approche de lui avec son bras déjà étendu, il tend le sien, et ils se serrent la main. Il a envoyé des fleurs à JB – mais avec un mot des plus courts – à l’occasion de l’inauguration de *Secondes, Minutes, Heures, Journées*, et même s’il n’est pas venu ce soir-là, il était allé à la galerie le samedi suivant, en chemin pour le bureau, et avait passé une heure, évoluant lentement d’une toile à l’autre. JB avait prévu de s’inclure dans la série, mais il y avait finalement renoncé : il n’y avait que lui, Malcolm et Willem. Les peintures étaient magnifiques et, tandis qu’il les observait, il ne pensait pas tant aux vies qu’elles décrivaient qu’à la vie qui les avait créées – tant de ces peintures avaient été réalisées quand JB était au plus mal, complètement désespéré, et pourtant elles donnaient une impression de confiance et de subtilité qui vous faisait ressentir l’empathie, la tendresse et la grâce de celui qui les avait conçues.

Malcolm est resté ami avec JB, même s’il a éprouvé le besoin de s’excuser de ce fait auprès de lui. « Oh, non, Malcolm, avait-il dit, après la confession de Malcolm, qui lui avait demandé sa permission. Il n’y a absolument pas de raison que tu ne sois plus ami avec lui. »

Il ne veut pas que JB se retrouve abandonné de tous ; il ne veut pas que Malcolm ait le sentiment qu'il doit lui prouver sa loyauté en désavouant JB. Il veut que JB ait un ami qui le connaît depuis ses dix-huit ans, à l'époque où il était la personne la plus drôle et la plus intelligente de la fac, et que lui et tout le monde le savaient.

Mais Willem n'a jamais reparlé à JB. Lorsque JB est rentré du centre de désintoxication, Willem l'a appelé et lui a dit qu'il ne pouvait plus être ami avec lui, et que JB savait pourquoi. Et cela avait été la fin. Il en avait été surpris, et attristé, parce qu'il avait toujours aimé regarder JB et Willem rire ensemble, et échanger des joutes, et les entendre raconter des anecdotes de leurs vies : ils étaient tous deux si intrépides, si téméraires ; ils représentaient ses émissaires vers un monde plus heureux et moins inhibé. Ils avaient toujours su jouir de tout, et il avait toujours admiré cela chez eux, et s'était senti reconnaissant qu'ils le partagent avec lui.

– Tu sais, Willem, avait-il dit un jour, j'espère que la raison pour laquelle tu ne parles pas à JB n'est pas ce qui s'est passé avec moi.

– Bien sûr que c'est à cause de ce qui s'est passé avec toi, avait répondu Willem.

– Mais ça n'est pas une raison, avait-il répliqué.

– Bien sûr que si, avait rétorqué Willem. Il n'y a pas de meilleure raison que celle-ci.

Il n'avait jamais eu à le faire avant, aussi ne comprenait-il pas vraiment ce que mettre fin à une relation amicale impliquait de lenteur, de tristesse et de complexité. Richard sait que lui et JB, ainsi que Willem et JB, ne se parlent plus, mais il ne sait pas pourquoi – ou du moins, s'il le sait, il ne l'a pas appris de lui. Maintenant, des années plus tard, il n'en veut même plus à JB ; il ne peut simplement pas oublier. Il a l'impression qu'une part de lui, minuscule mais impossible à ignorer, se demande toujours si JB ne recommencera pas ; il se rend compte qu'il a peur de se retrouver seul en sa présence.

Deux ans plus tôt, la première fois que JB n'était pas venu à Truro, Harold lui avait demandé s'il y avait un problème.

– Tu ne parles plus jamais de lui, dit-il.

– Eh bien, commença-t-il, sans savoir comment poursuivre. On n'est plus vraiment… on n'est plus vraiment amis, Harold.

– Je suis désolé, Jude, répondit Harold après un silence – et il opina. Tu peux me raconter ce qui s'est passé ?

– Non, fit-il en se concentrant sur les radis qu'il était en train d'équeuter. C'est une longue histoire.

– C'est réparable, tu crois ?

Il secoua la tête.

– Je ne pense pas.

Harold poussa un soupir.

– Je suis désolé, Jude, répéta-t-il. Ça doit être grave – il marqua une pause. J'aimais tellement vous voir ensemble tous les quatre, tu sais. C'était spécial.

Il opina de nouveau.

– Je sais, dit-il. Je suis d'accord. Il me manque.

JB continue de lui manquer ; il s'imagine que ce sera toujours le cas. JB lui manque particulièrement dans des occasions comme ce mariage, où tous les quatre autrefois auraient passé la soirée à bavarder et rire de tous les autres, enviables et presque énervants dans leur plaisir commun, le plaisir réciproque que chacun d'eux tirait de l'autre. Mais aujourd'hui il y a JB et Willem, qui s'adressent un petit signe de tête par-dessus la table, et Malcolm, qui parle très vite pour essayer de dissimuler toute tension, et les autres personnes à la table, que tous les quatre – il pensera toujours à eux comme tous les quatre ; nous quatre – se mettent à interroger avec une intensité déplacée, s'esclaffant à leurs blagues, les utilisant malgré eux comme des boucliers humains. Il est assis à côté du petit ami de JB – le gentil garçon blanc qu'il a toujours souhaité avoir –, qui a la vingtaine, vient d'obtenir son diplôme d'infirmier et apparaît clairement très épris de JB.

– Comment était JB à l'université ? demande Oliver.

Et il répond :

– Très semblable à aujourd'hui : drôle, et incisif, et excentrique, et intelligent. Et doué. Il a toujours, toujours, été très talentueux.

– Hum, réplique Oliver, songeur, tournant les yeux vers JB, en train d'écouter Sophie avec une concentration qui semble exagérée. Je ne me représente jamais JB comme quelqu'un de *drôle*, vraiment.

Alors lui aussi tourne les yeux vers JB, se demandant si Oliver a mal compris JB ou si JB a véritablement changé, s'il est devenu une personne différente qu'aujourd'hui il ne reconnaîtrait pas comme celle qu'il a connue pendant tant d'années.

À la fin de la soirée, les gens s'embrassent et se serrent la main, et lorsque Oliver – à qui JB à l'évidence n'a rien raconté – lui dit qu'ils devraient se voir, tous les trois, parce qu'il a toujours voulu faire sa connaissance, l'un des plus anciens amis de JB, il sourit et donne une réponse vague, puis fait un signe de la main à JB avant de se diriger vers l'extérieur, où Willem l'attend.

– C'était comment pour toi ? demande Willem.

– Ok, répond-il, lui rendant son sourire – il pense que ces rencontres avec JB sont encore plus dures pour Willem que pour lui. Toi ?

– Ok, dit Willem – sa petite amie se gare le long du trottoir ; ils dorment à l'hôtel. Je t'appelle demain, d'accord ?

De retour à Cambridge, il entre dans la maison silencieuse et se dirige aussi discrètement que possible vers sa salle de bains, où il récupère son sac de sous le carreau mal fixé près des toilettes et se scarifie jusqu'au moment où il se sent absolument vide, tenant son bras au-dessus de la baignoire, observant l'émail devenir carmin. Comme toujours après avoir vu JB, il se demande s'il a pris la bonne décision. Il se demande si tous – lui, Willem, JB, Malcolm – resteront éveillés plus tard que d'habitude, pensant au visage de chacun d'eux et aux conversations, bonnes ou mauvaises, qu'ils ont eues les uns avec les autres pendant ce qui constituait plus de vingt ans d'amitié.

Oh, songe-t-il, *si seulement j'étais une meilleure personne. Si j'étais une personne plus généreuse. Si j'étais une personne moins égocentrique. Si j'étais une personne plus courageuse.*

Puis il se lève, empoignant la barre à serviettes pour s'aider ; il s'est trop entaillé ce soir, et il se sent faible. Il se place devant le miroir en pied accroché au revers de la porte du placard de sa chambre. Dans son appartement de Greene Street, il n'y a pas de miroirs en pied. « Pas de miroirs, a-t-il dit à Malcolm. Je ne les aime pas. » Mais en réalité, il ne veut pas se trouver confronté à son image ; ne veut pas voir son corps, son visage lui renvoyant son regard.

Mais ici, chez Harold et Julia, il y a un miroir, et il se tient devant pendant quelques secondes, à se contempler, avant d'adopter la pose voûtée que JB avait prise ce soir-là. *JB avait raison*, pense-t-il. *Il avait raison. Et c'est pour cela que je ne peux pas lui pardonner.*

Alors il laisse sa bouche pendre. Se met à sautiller en rond. Traîne sa jambe derrière lui. Ses gémissements emplissent l'air dans la maison silencieuse et paisible.

*

Le premier samedi de mai, Willem et lui se retrouvent pour ce qu'ils appellent le Dernier Repas dans un minuscule restaurant japonais extrêmement cher près de son bureau dans la Cinquante-Sixième Rue. Le restaurant n'a que six places, toutes le long d'un large bar en bois de cyprès satiné et, pendant les trois heures qu'ils y passent, ils sont les seuls clients.

Même s'ils avaient idée de combien le dîner allait coûter, ils sont tous les deux ahuris de voir l'addition, puis ils se mettent tous les deux à rire, bien qu'il ne soit pas certain de savoir si c'est à mettre au compte de l'absurdité de dépenser autant d'argent pour un seul repas, ou le fait de le faire, ou encore le fait qu'ils puissent se le permettre.

– Je vais payer, dit Willem – mais, tandis que celui-ci attrape son portefeuille, le serveur s'approche de lui avec sa carte bleue, qu'il lui a donnée pendant que Willem se trouvait aux toilettes.

– Putain, Jude, dit Willem – et il sourit.

– C'est le Dernier Repas, Willem, rétorque-t-il. Tu peux m'offrir un taco quand tu rentres.

– Si jamais je reviens, répond Willem – c'est leur blague habituelle. Jude, merci. Tu n'étais pas censé payer.

C'est la première soirée douce de la saison, et il dit à Willem que, s'il veut vraiment le remercier pour le dîner, il n'a qu'à marcher avec lui.

– Jusqu'où ? demande Willem, avec prudence. On ne va pas faire tout le trajet à pied jusqu'à SoHo, Jude.

– Pas loin.

– Il y a intérêt, dit Willem, parce que je suis vraiment fatigué.

C’est la nouvelle stratégie de Willem, et il en est très content : au lieu de lui dire qu’il ne peut pas faire certaines choses parce que ce n’est pas bon pour ses jambes ou pour son dos, Willem à la place prétend qu’il n’en est lui-même pas capable pour l’en dissuader. Ces derniers temps, Willem est toujours trop fatigué pour marcher, ou a mal partout, ou a trop chaud, ou trop froid. Mais il sait que ce n’est pas vrai. Un samedi après-midi après avoir visité ensemble des galeries, Willem lui avait déclaré qu’il ne pouvait pas rentrer à pied du quartier de Chelsea à Greene Street (« Je suis trop fatigué »), alors ils avaient pris un taxi. Mais ensuite, le lendemain au déjeuner, Robin avait dit :

– C’était une magnifique journée hier, hein ? Quand Willem est rentré à la maison, on est allés courir… quoi, treize kilomètres, c’est ça, Willem ?… le long du fleuve, aller et retour.

– Oh, vraiment ? lui demanda-t-il, regardant Willem, qui lui sourit honteusement.

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? répondit-il. J’ai eu un second souffle.

Ils se dirigent d’abord vers le sud, puis tournent vers l’est à partir de Broadway, pour éviter d’avoir à traverser Times Square. Les cheveux de Willem ont été teints en noir pour son prochain rôle, et il a une barbe, si bien qu’il n’est pas immédiatement reconnaissable, mais ni l’un ni l’autre ne veut se retrouver coincé dans une mêlée de touristes.

C’est la dernière fois qu’il voit Willem avant probablement plus de six mois. Mardi, celui-ci part pour Chypre pour commencer à travailler sur *L’Iliade* et *L’Odyssée* ; il jouera Ulysse dans les deux. Les deux films seront tournés consécutivement et sortiront également l’un après l’autre, mais avec les mêmes acteurs et le même réalisateur. Le tournage le conduira à travers le sud de l’Europe et en Afrique du Nord avant de se rendre en Australie, où certaines scènes de bataille doivent être filmées, et, parce que le rythme est si intense et les distances si vastes, il n’est pas sûr qu’il puisse disposer d’assez de temps, si jamais il en a même un peu, pour rentrer pendant les pauses. C’est le tournage le plus complexe et le plus ambitieux que Willem ait jamais entrepris, et il se sent nerveux.

– Ça va être incroyable, Willem, le rassure-t-il.

– Ou bien un incroyable désastre, réplique Willem.

Willem n’est pas abattu, il ne l’est jamais, mais il se rend compte qu’il est angoissé, et avide de bien faire, ainsi qu’inquiet de décevoir, d’une certaine manière. Cependant, il se montre inquiet avant chaque film, et pourtant – comme il le rappelle à Willem – ils se sont tous bien passés, plus que cela même. Néanmoins, songe-t-il, c’est l’une des raisons pour laquelle Willem trouvera toujours de l’emploi, et de bons rôles : parce qu’il envisage son travail sérieusement, parce qu’il se sent si responsable.

Lui, cela étant, redoute les six prochains mois, surtout dans la mesure où Willem a été si présent cette dernière année et demie. D’abord, il tournait sur un petit projet basé à Brooklyn, qui avait duré juste quelques semaines. Puis il avait eu un rôle dans une pièce intitulée *Le Dodo des Maldives*, au sujet de deux frères, tous les deux ornithologues, dont l’un sombre lentement dans une folie impossible à catégoriser. Willem et lui avaient dîné ensemble tard tous les jeudis soir pendant toute la durée du spectacle, qu’il vit – comme toutes les pièces de Willem – de multiples fois. La troisième fois qu’il y avait assisté, il repéra JB en compagnie d’Oliver, juste quelques rangées devant lui mais sur la gauche de la salle de théâtre, et, pendant tout le spectacle, il ne cessa de jeter des regards à JB pour voir s’il riait ou s’il avait l’air concentré sur les mêmes répliques, conscient que c’était la première pièce de Willem que tous les trois n’étaient pas allés voir ensemble, en groupe, au moins une fois.

– Écoute, dit Willem – tandis qu’ils descendent la Cinquième Avenue, dépeuplée, simplement éclairée de vitrines lumineuses dans la lumière desquelles le vent léger fait tournoyer d’épars déchets (sacs en plastique, gonflés d’air à l’instar de méduses, et morceaux de journaux), j’ai promis à Robin que je te parlerais de quelque chose.

Il patiente. Il s’est efforcé de ne pas répéter avec Robin et Willem la même erreur qu’il a commise avec Philippa et Willem – lorsque Willem lui demande de les accompagner quelque part, il s’assure d’abord de vérifier que Robin est d’accord (Willem avait fini par lui demander d’arrêter, lui disant que Robin savait combien il comptait pour lui et que cela ne lui posait pas de problème, et qu’autrement il valait mieux qu’elle s’y habitue), et il a essayé de montrer à Robin qu’il était indépendant et ne comptait pas s’installer avec eux quand il sera vieux. (Il n’est pas certain, pourtant, de savoir comment communiquer ce message, aussi ne se rend-il pas compte s’il a réussi ou non.) Mais il aime Robin – elle est professeure de lettres

classiques à Columbia University, recrutée comme consultante sur les films il y a deux ans, et possède un sens de l'humour piquant qui, d'une certaine façon, lui rappelle JB.

– Ok, dit Willem, qui prend une grande inspiration pour se calmer – *Oh, non*, pense-t-il. Tu te souviens de Clara, l'amie de Robin ?

– Bien sûr, répond-il. Celle que j'ai rencontrée à Clementine.

– Oui ! s'exclame Willem d'un ton triomphal. Elle !

– Bon dieu, Willem, fais-moi un peu confiance ; c'était la semaine dernière.

– Je sais, je sais. Bon, en tout cas, voilà le truc… elle s'intéresse à toi.

Il est perplexe.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Elle a demandé à Robin si tu étais célibataire – il marque une pause. Je lui ai dit que fréquenter quelqu'un, à mon avis, ne t'intéressait pas, mais que je te poserais la question. Donc, je te pose la question.

L'idée lui paraît si grotesque qu'il lui faut un certain temps pour comprendre ce que Willem lui dit, et, quand il saisit, il s'arrête et se met à rire, gêné et incrédule.

– Tu plaisantes, Willem, réplique-t-il. C'est ridicule.

– Pourquoi ? demande Willem, soudain sérieux. Jude, pourquoi ?

– Willem, répond-il, se ressaisissant. C'est très flatteur. Mais… – il grimace et rit de nouveau. C'est absurde.

– Qu'est-ce qui est absurde ? dit Willem – et il sent que la conversation est en train de virer. Que quelqu'un te trouve séduisant ? Ce n'est pas la première fois que ça arrive, tu sais. Tu ne le vois pas uniquement parce que tu t'en défends.

Il secoue la tête.

– Parlons d'autre chose, Willem.

– Non, rétorque Willem. Tu ne t'en sortiras pas comme ça, Jude. Pourquoi c'est ridicule ? Pourquoi c'est absurde ?

Il se sent soudain si mal à l'aise qu'il s'arrête véritablement de marcher, juste à l'angle de la Cinquième Avenue et de la Quarante-Cinquième Rue, et se met à chercher un taxi des yeux. Mais, évidemment, il n'y a pas de taxi.

Tandis qu'il réfléchit à comment répondre, il repense à un jour où, après ce soir-là dans l'appartement de JB, il avait demandé à Willem s'il pensait que JB avait raison, au moins en partie : est-ce que lui, Willem, lui en voulait ? Est-ce qu'il ne se confiait pas assez ?

Willem avait gardé si longtemps le silence qu'il connaissait sa réponse avant même de l'entendre.

– Écoute, Jude, avait dit Willem doucement, JB avait… JB avait perdu la tête. Je ne me lasserai jamais de toi. En aucun cas tu ne me dois tes secrets – il marqua une pause. Mais, oui, j'aimerais que tu partages plus de choses sur toi avec moi. Non pas pour que je possède des informations sur toi, mais pour que, éventuellement, je puisse t'aider – il s'interrompit et le regarda. C'est tout.

Depuis lors, il a essayé de raconter plus de choses à Willem. Mais il y a tant de sujets dont il n'a jamais parlé depuis Ana, il y a maintenant vingt-cinq ans, qu'il s'aperçoit, littéralement, que les mots lui manquent. Son passé, ses frayeurs, ce qu'on lui a fait subir, ce qu'il s'est fait subir – ce sont des sujets que l'on ne peut évoquer que dans des langues qu'il ne connaît pas : farsi, urdu, mandarin, portugais. Une fois, il avait essayé d'écrire, pensant que cela pourrait être plus simple, mais cela ne l'était pas – il n'est pas sûr de savoir comment s'expliquer à lui-même les choses.

« Tu trouveras un moyen de raconter ce qui t'est arrivé, se rappelle-t-il qu'Ana lui disait. Il le faudra, si tu veux jamais te sentir proche de quelqu'un. »

Il regrette, comme souvent, de ne pas l'avoir laissée lui parler, lui enseigner la façon de s'y prendre. Son silence avait commencé comme une mesure de protection, mais au fil des ans celui-ci s'était transformé, devenant presque oppressant, semblant gouverner sa personne, plutôt que l'inverse. Aujourd'hui, il ne trouve plus les moyens de lui échapper, même lorsqu'il le désire. Il s'imagine flottant dans une petite bulle d'eau, enveloppé de chaque côté par des murs, des plafonds, des parterres de glace, d'une épaisseur de plusieurs mètres. Il sait qu'il y a une issue, mais il n'est pas équipé ; il ne possède pas les outils pour commencer son œuvre, et ses mains tâtonnent en vain contre la glace glissante des parois. Il pensait qu'en ne disant pas qui il était, il se rendait plus acceptable, moins étrange. Mais aujourd'hui, ce qu'il ne dit pas le rend plus étrange, le transforme en être pitoyable, voire suspicieux.

– Jude ? le relance Willem promptement. Pourquoi est-ce absurde ?

Il secoue la tête.

– Ça l'est, c'est tout.

Il se remet à marcher.

Ils ne parlent pas le long du pâté de maisons suivant. Puis, Willem demande :

– Jude, est-ce que tu as jamais envie d'être avec quelqu'un ?

– Je n'ai jamais pensé l'être.

– Mais ce n'est pas la question que je t'ai posée.

– Je ne sais pas, Willem, répond-il, incapable de regarder Willem dans les yeux. Je considère, sans doute, que ce genre de choses n'est pas pour quelqu'un comme moi.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il secoue de nouveau la tête, gardant le silence, mais Willem persiste :

– Parce que tu as des problèmes de santé ? C'est pour ça ?

Des problèmes de santé, répète en lui une voix acerbe et sardonique. *Eh ben, on peut dire que c'est un euphémisme*. Mais il ne dit pas cela à voix haute.

– Willem, implore-t-il. Je t'en supplie, arrête d'en parler. On a passé une si bonne soirée. C'est notre dernière, et après je ne te verrai pas. Peut-on s'il te plaît changer de sujet ? S'il te plaît ?

Willem arrête de parler le long du pâté de maisons suivant, et il pense que le moment est passé, mais alors Willem dit :

– Tu sais, quand on a commencé à sortir ensemble avec Robin, elle m'a demandé si tu étais gay ou hétéro, et j'ai été obligé de lui répondre que je ne savais pas – il s'interrompt. Elle était stupéfaite. Elle n'arrêtait pas de dire : « C'est ton meilleur ami depuis l'adolescence et tu n'en sais rien ? » Philippa aussi me posait des questions sur toi. Et je lui donnais la même réponse qu'à Robin : tu es quelqu'un de secret, et j'ai toujours essayé de respecter ton intimité.

« Mais je suppose que c'est le genre de choses dont j'aimerais que tu me parles, Jude. Non pas pour que je puisse utiliser cette information, mais parce que cela me donnerait une meilleure appréhension de qui tu es. Je veux dire, peut-être que tu n'es ni l'un ni l'autre. Peut-être que tu es bi. Peut-être que cela ne t'intéresse tout simplement pas. Cela m'est complètement égal.

Il ne répond pas, ne sait pas quoi répondre, et ils continuent de marcher le long de deux pâtés de maisons : Trente-Huitième Rue, Trente-Septième Rue. Il a conscience de traîner le pied droit contre le trottoir, comme cela lui arrive quand il est fatigué ou démoralisé, trop fatigué ou démoralisé pour déployer un plus grand effort, et apprécie le fait que Willem se trouve à sa gauche, moins à même de le remarquer.

– Je m'inquiète parfois à l'idée que tu as décidé, d'une certaine façon, que personne ne peut te trouver séduisant ou t'aimer, et que tu t'es persuadé que certaines expériences te sont interdites. Mais ce n'est pas vrai, Jude : n'importe qui aurait de la chance d'être avec toi, déclare Willem une centaine de mètres plus loin.

Cela suffit, pense-t-il ; il sent, au ton de Willem, que celui-ci se prépare à un plus long discours, ce qui le rend terriblement nerveux, son cœur battant à un drôle de rythme.

– Willem, dit-il en se tournant vers lui. Je crois que je ferais mieux de prendre un taxi après tout ; je commence à fatiguer… je devrais aller me coucher.

– Jude, allons, réplique Willem, avec suffisamment d'impatience dans sa voix pour le faire tressaillir. Écoute, je suis désolé. Mais sérieusement, Jude. Tu ne peux pas juste partir alors que j'essaie de te parler de quelque chose d'important.

Cela l'arrête.

– Tu as raison, dit-il. Je suis désolé. Et je te remercie, Willem, vraiment. Mais c'est simplement un sujet qu'il m'est trop difficile d'aborder.

– Tous les sujets sont trop difficiles pour toi, répond Willem – et il tressaille de nouveau ; Willem pousse un soupir. Je suis désolé. Je songe tout le temps qu'un jour je vais te parler, te parler réellement, et puis je ne le fais jamais de peur que tu te refermes et que tu ne m'adresses plus du tout la parole.

Ils gardent le silence, et il se sent contrit, parce qu'il sait que Willem a raison – ce serait exactement sa réaction. Quelques années plus tôt, Willem avait tenté de discuter avec lui de ses scarifications. Ils se promenaient aussi ce jour-là et, au bout d'un moment, la conversation était devenue si intolérable qu'il avait hélé un taxi et était frénétiquement monté dedans, laissant Willem debout sur le trottoir, incrédule, crier son nom ; il s'était aussitôt maudit, alors que le taxi démarrait en trombe en direction du sud de

Manhattan. Willem avait été furieux ; il s'était excusé ; ils s'étaient réconciliés. Mais Willem n'avait jamais plus abordé le sujet, et lui non plus.

– Réponds au moins à cette question, Jude : tu ne te sens jamais seul ?

– Non, finit-il par déclarer.

Un couple en train de rire passe à côté d'eux, et il songe au début de leur promenade, quand ils riaient eux aussi. Comment s'est-il débrouillé pour gâcher cette soirée, la dernière fois où il voit Willem avant des mois ?

– Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour moi, Willem. Tout ira bien. Je pourrai toujours prendre soin de moi.

Alors, Willem soupire, se voûte et a l'air si abattu qu'il en éprouve un pincement de culpabilité. Mais aussi un certain soulagement, parce qu'il sent que Willem ne sait pas de quelle manière poursuivre la conversation et qu'il sera bientôt capable de la détourner, de terminer la soirée agréablement et trouver ainsi une échappatoire.

– Tu dis toujours ça.

– Parce que c'est vrai.

S'ensuit un très long silence. Ils sont devant un restaurant coréen de barbecue, et l'air est chargé de vapeurs et de fumées au parfum de viande grillée.

– Je peux y aller maintenant ? demande-t-il finalement – et Willem acquiesce.

Il s'avance vers le bord du trottoir, lève le bras et un taxi ralentit pour s'arrêter à sa hauteur.

Willem lui ouvre la portière puis, au moment où il monte, lui passe les bras autour des épaules pour l'étreindre, et il finit par l'imiter.

– Tu vas me manquer, lui susurre Willem dans le cou. Tu prendras soin de toi pendant que je serai parti ?

– Oui, répond-il. Je te le promets.

Il recule d'un pas et le regarde.

– Je te revois en novembre, alors.

Le visage de Willem se fend d'une expression qui n'est pas tout à fait un sourire.

– À novembre, répète-t-il.

Dans le taxi, il se rend compte qu'il est véritablement fatigué, il pose le front contre la vitre grasse et ferme les yeux. Le temps d'arriver chez lui, il se sent aussi lourd qu'un cadavre et, une fois dans l'appartement, il se met à

retirer ses vêtements – chaussures, pull, chemise, maillot de corps, pantalon – aussitôt après avoir verrouillé la porte derrière lui, les laissant joncher le sol en une traînée tandis qu'il se dirige vers la salle de bains. Les mains tremblantes, il détache le sac placé sous le lavabo et, même s'il n'avait pas pensé qu'il aurait besoin de se taillader ce soir-là – rien dans la journée ni en début de soirée n'avait indiqué que ce serait une possibilité –, il le désire maintenant presque voracement. Il ne lui reste plus depuis longtemps de peau vierge sur les avant-bras – aussi, dorénavant, il se scarifie par-dessus d'anciennes entailles, enfonçant la lame du rasoir dans les tissus cicatriciels épais et réticulaires : quand les nouvelles incisions guérissent, elles forment des monticules verruqueux et il éprouve à la fois du dégoût, de la consternation et de la fascination devant la gravité des déformations qu'il s'est infligées. Récemment, il s'est mis à utiliser sur ses bras la crème qu'Andy lui a donnée pour son dos, et il pense que cela aide, un peu : l'épiderme paraît plus lâche, les cicatrices semblent plus douces et plus souples.

L'espace pour la douche que Malcolm a conçu dans cette salle de bains est si vaste, si immense, qu'il peut maintenant s'asseoir dedans quand il se scarifie, les jambes étendues devant lui, puis, lorsqu'il a terminé, il veille à laver le sang, parce que le sol est fait d'un grand plan de marbre et, comme Malcolm le lui a expliqué à d'innombrables reprises, une fois que le marbre est taché, il n'y a plus moyen de le nettoyer. Ensuite, il est au lit, la tête lui tourne un peu mais il n'a pas sommeil et fixe des yeux le miroitement sombre aux teintes de mercure que le lustre projette dans la chambre envahie d'ombres.

– Je me sens seul, dit-il à voix haute – et le silence de l'appartement absorbe les mots, comme du sang imprégnant du coton.

Cette solitude constitue une découverte récente, et est différente de celle qu'il a éprouvée auparavant : ce n'est pas la solitude de l'enfant dépourvu de parents ; ni celle qui accompagne le fait d'être étendu, éveillé, dans une chambre de motel aux côtés de Frère Luke, à essayer de ne pas bouger, de ne pas perturber son sommeil, tandis que la lune projetait des bandes blanches de lumière étincelante à travers le lit ; ni celle du moment où il s'était enfui du centre, la fois où il avait réussi, et avait passé la nuit niché dans le creux des racines entremêlées d'un chêne, se recroquevillant pour se faire le plus petit possible. Il pensait qu'il était seul alors, mais aujourd'hui

il se rend compte que ce qu'il ressentait n'était pas de la solitude mais de la peur. Maintenant, il n'a plus rien à craindre. Il a réussi à se protéger : il possède un appartement aux portes munies de trois verrous et de l'argent. Il a des parents, des amis. Il n'aura plus jamais besoin de se soumettre à des choses contre son gré pour de la nourriture, un transport, un refuge, ou un moyen de fuir.

Il ne mentait pas à Willem : il n'est pas fait pour une relation, et n'a jamais pensé l'être. Il n'a jamais envié à ses amis les leurs – être jaloux de cela reviendrait à ce qu'un chat convoite d'aboyer à l'instar d'un chien : une chose qu'il ne songerait jamais à désirer, parce que impossible, car contraire, tout simplement, à son espèce. Mais récemment, les gens se comportent comme si c'était une chose qu'il pourrait avoir, ou devrait vouloir, et il a beau savoir que la gentillesse guide en partie leur intention, il a l'impression qu'ils le narguent : s'ils lui disaient qu'il pourrait être un athlète de décathlon, cela paraîtrait aussi stupide et cruel.

Cela ne l'étonne pas de la part de Malcolm et de Harold ; Malcolm, parce qu'il est heureux et n'envisage qu'une seule voie – la sienne – vers le bonheur, et donc lui demande occasionnellement s'il peut lui présenter quelqu'un ou s'il veut rencontrer quelqu'un, se montrant perplexe à chaque fois qu'il décline l'offre ; Harold, parce qu'il sait que l'aspect du rôle parental qu'il apprécie le plus est de s'impliquer dans sa vie et de s'y enraciner le mieux possible. Et il s'est mis aussi à apprécier cela, parfois – il se sent touché par le fait qu'une personne s'intéresse suffisamment à lui pour lui donner des ordres, pour paraître déçue par les décisions qu'il prend, former des espoirs pour lui et assumer la responsabilité de sa parenté à son égard. Deux ans plus tôt, Harold et lui se trouvaient dans un restaurant, et Harold le sermonnait sur son travail à Rosen Pritchard en lui disant que celui-ci l'avait essentiellement transformé en complice de la malfaisance du monde des affaires, lorsque tous deux se rendirent compte que leur serveur se tenait debout à côté d'eux, son carnet à la main.

– Je vous prie de m'excuser, dit le serveur. Voulez-vous que je revienne ?

– Non, ne vous inquiétez pas, répondit Harold en se saisissant de son menu. Je ne fais que gronder mon fils, mais je peux continuer après avoir commandé.

Le serveur lui avait adressé un sourire de commisération, et il lui avait rendu son sourire, ravi d'avoir été désigné comme appartenant à quelqu'un en public, d'être finalement membre de la tribu des fils et filles. Plus tard, Harold avait repris sa diatribe, et il avait fait semblant d'avoir l'air contrarié mais, en réalité, toute la soirée l'avait réjoui, la satisfaction saturant chacune de ses cellules, souriant tant que Harold avait fini par lui demander s'il était soûl.

Mais ces derniers temps, Harold lui aussi a commencé à lui poser des questions.

– C'est un endroit formidable, avait dit Harold alors qu'il se trouvait à New York le mois précédent à l'occasion de son dîner d'anniversaire, qu'il avait pourtant ordonné à Willem de ne pas organiser pour lui, mais que Willem avait quand même prévu.

Harold était passé à l'appartement le lendemain et, comme à son habitude, s'était mis à radoter avec admiration au sujet de l'appartement, répétant à chaque fois les mêmes choses : « C'est un endroit formidable » ; « C'est si propre » ; « Malcolm a fait un excellent travail » ; puis, récemment : « C'est immense, cela dit, Jude. Tu ne te sens pas seul ici sans personne ? »

– Non, Harold, répondit-il. J'aime être seul.

Harold avait grommelé.

– Willem a l'air heureux, déclara-t-il. Robin semble être une chouette fille.

– Elle l'est, répondit-il tout en préparant une tasse de thé pour Harold. Et je crois qu'il est heureux.

– Jude, tu ne veux pas la même chose pour toi ? demanda Harold.

Il soupira.

– Non, Harold, tout va bien.

– Bon, et Julia et moi ? demanda Harold. On aimerait te voir avec quelqu'un.

– Tu sais que je veux vous rendre heureux, toi et Julia, répondit-il, essayant de garder une voix neutre. Mais je crains de ne pas pouvoir vous satisfaire sur ce front. Tiens.

Il servit à Harold sa tasse de thé.

Parfois il se demande s'il éprouverait ce sentiment même de solitude si l'on ne l'avait pas éveillé à l'idée qu'il *devrait* se sentir seul, que l'existence qu'il mène a quelque chose d'étrange et d'inacceptable. Constamment, les gens lui demandent si ce qu'il n'avait jamais imaginé pouvoir avoir ne lui manque pas : Harold et Malcolm, bien sûr, mais également Richard, dont la petite amie, India, une artiste elle aussi, s'est quasiment installée avec lui, ainsi que des personnes qu'il voit moins souvent – Citizen, Elijah, Phaedra, et même Kerrigan, son ancien collègue au bureau de Sullivan, qui l'avait recherché quelques mois plus tôt alors qu'il se trouvait à New York avec son mari. Certains d'entre eux lui posent la question avec pitié, et d'autres avec suspicion : le premier groupe se sent désolé pour lui parce qu'ils présument que son célibat ne relève pas du choix mais que cet état lui est imposé ; le second éprouve une sorte d'hostilité à son endroit, parce qu'ils pensent que le célibat relève bien d'un choix, violation provocatrice d'une loi fondamentale attachée à l'âge adulte.

D'une manière ou d'une autre, être célibataire à quarante ans est différent de l'être à trente ans et devient moins compréhensible chaque année passant, moins enviable, plus pathétique, plus inapproprié. Les cinq dernières années, il a assisté seul à tous les dîners des associés et, l'année passée, lorsqu'il est devenu partenaire financier, il a également participé seul au séminaire annuel des associés. La semaine avant le séminaire, Lucien était entré dans son bureau un vendredi soir et s'était assis pour passer en revue les affaires des jours précédents, comme il le faisait souvent. Ils parlèrent du séminaire, qui devait avoir lieu à Anguilla, et que tous les deux redoutaient authentiquement, contrairement aux autres associés, qui prétendaient le redouter mais qui en fait (Lucien et lui en tombèrent d'accord) l'attendaient avec impatience.

– Meredith vient ? demanda-t-il.

– Oui – il y eut un silence, et il savait ce qui allait suivre. Tu amènes quelqu'un ?

– Non, répondit-il.

Un nouveau silence, pendant lequel Lucien fixa le plafond des yeux.

– Tu n'as jamais emmené personne à ce genre d'événements, si ? demanda Lucien, d'un ton prudemment désinvolte.

– Non, fit-il – après quoi, comme Lucien ne dit rien : Est-ce que tu essaies d'insinuer quelque chose, Lucien ?

– Non, bien sûr que non, répliqua Lucien, le regardant. Ce n’est pas le genre de cabinets où on tient un compte de ces choses, Jude, tu le sais.

Il avait éprouvé une bouffée de colère et de gêne.

– Sauf que c’est à l’évidence le cas. Si le comité directeur a dit quelque chose, Lucien, tu dois me tenir au courant.

– Jude, répondit Lucien. Il n’a rien dit. Tu sais combien tout le monde te respecte ici. C’est juste moi – et, encore une fois, ce n’est pas l’avis du cabinet, simplement le mien – qui aimerais te voir t’installer avec quelqu’un.

– D’accord, Lucien, merci, avait-il répondu avec lassitude. J’y réfléchirai.

Il a beau désirer apparaître normal, il ne souhaite pas pour autant avoir une relation en vertu des convenances : il le souhaite parce qu’il s’est rendu compte qu’il se sent seul. Sa solitude est si profonde qu’il l’éprouve parfois physiquement, un tas humide de linge sale qui lui pèse sur la poitrine. Il n’arrive pas à se défaire du sentiment acquis. Les gens présentent la chose comme tellement aisée, comme si décider d’avoir une relation était la partie la plus difficile du processus. Mais il ne s’en laisse pas conter : avoir une relation signifierait qu’il s’expose à quelqu’un, ce qu’il n’a encore jamais fait à part devant Andy ; cela signifierait qu’il se confronte à son propre corps, qu’il n’a pas vu nu depuis au moins une décennie – même dans la douche, il ne se regarde pas. Et cela signifierait avoir une relation sexuelle avec quelqu’un, ce qu’il n’a pas eu depuis ses quinze ans et redoute si complètement qu’à cette pensée son estomac s’emplit d’une matière cireuse et froide. Lorsqu’il a commencé à consulter Andy, celui-ci lui demandait occasionnellement s’il était sexuellement actif, jusqu’au jour où il finit par lui dire que, si cela arrivait ou quand il le serait, il l’en informerait, et que jusque-là Andy pouvait cesser de lui poser la question. Aussi Andy ne lui a plus jamais demandé, et il n’a pas eu besoin depuis de lui en faire part. Ne pas avoir de relations sexuelles : c’était l’un des meilleurs aspects de l’âge adulte.

Mais il a beau craindre une relation sexuelle, il désire également qu’on le touche, aimerait sentir les mains de quelqu’un d’autre sur lui, bien que cette idée en même temps le terrifie. Parfois il regarde ses bras et éprouve une haine de soi si impétueuse qu’il peut à peine respirer : une grande partie des transformations que son corps a subies ont échappé à son contrôle, mais il

est totalement responsable de ses bras et ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Quand il avait commencé à se scarifier, il se tailladait les jambes – juste les mollets – et, avant de développer une méthode, il coupait l'épiderme du bord de la lame avec de grands gestes désordonnés, de sorte que sa peau semblait avoir été égratignée dans tous les sens par de hautes herbes. Personne ne le remarqua jamais – personne ne regarde les mollets de quelqu'un d'autre. Même Frère Luke ne l'avait jamais embêté à ce sujet. Mais aujourd'hui, personne ne pouvait ne pas remarquer ses bras, ou son dos, ou ses jambes, hachurés de ruisselets aux endroits où l'on a retiré des morceaux de tissus et de muscle endommagés, d'indentations de la taille de l'empreinte d'un pouce là où l'on avait autrefois enfoncé les vis des broches à travers la chair et jusque dans les os, de mares satinées aux endroits où il avait subi des brûlures dans l'accident, et aux endroits où ses plaies se sont refermées, où la chair a formé de légers cratères, autour desquels s'est développée une coloration permanente, dans les tons d'un bronze terne. Lorsqu'il porte des vêtements, il est une personne, mais sans eux, il se révèle tel qu'il est réellement, les années de pourriture manifestes sur sa peau, sa propre chair dévoilant son passé, marques de sa dépravation et de sa débauche.

Une fois, au Texas, il avait eu pour client un homme d'allure grotesque – si gros que son ventre s'était transformé en un excédent de chair qui lui pendait entre les jambes et couvert partout de plaques d'eczéma, sa peau si desséchée que lorsqu'il se déplaçait de petits bouts fantomatiques d'épiderme se détachaient de ses bras et de son dos et flottaient dans l'air. La vue de cet homme l'avait dégoûté, mais ils le dégoûtaient tous, si bien que celui-ci ne lui parut ni pire ni mieux que les autres. Tandis qu'il lui administrait une fellation, le ventre de l'homme appuyant contre son cou, ce dernier s'était mis à pleurer, en s'excusant : *Je suis désolé, Je suis désolé*, disait-il, le bout de ses doigts posés sur le haut du crâne de l'adolescent. L'homme avait de longs ongles, épais comme de l'os, et les lui passa sur le cuir chevelu, mais gentiment, à l'instar des dents d'un peigne. Et, d'une certaine manière, c'était comme si au fil des ans il était devenu cet homme, et il a conscience que si des gens devaient le voir, eux aussi se sentiraient dégoûtés, révulsés par ses difformités. Il ne veut obliger personne à devoir se tenir au-dessus des toilettes avec des haut-le-cœur, comme lui l'avait fait

ensuite, se remplissant la bouche de petites poignées de savon liquide dont le goût lui donnait envie de vomir, pour essayer de retrouver sa propreté.

Donc il n'aura plus jamais besoin de se soumettre à des choses contre son gré pour de la nourriture ou un refuge : il sait finalement cela. Mais qu'est-il enclin à faire pour se sentir moins seul ? Serait-il capable de détruire tout ce qu'il a construit et protégé si diligemment pour conserver son intimité ? Quel degré d'humiliation est-il prêt à endurer ? Il n'a pas idée ; il redoute de découvrir la réponse.

Mais récemment, la perspective de ne jamais avoir l'occasion de le savoir s'est mise à l'inquiéter encore plus. Que signifie être un homme s'il ne peut pas connaître cette expérience ? Et pourtant, se rappelle-t-il, la solitude n'est pas la faim, ou le dénuement, ni la maladie : elle n'est pas mortelle. Son éradication n'est pas un dû. Il mène une bien meilleure existence que beaucoup de gens, une meilleure existence que celle qu'il aurait jamais imaginé avoir. Souhaiter de la compagnie en plus de tout ce qu'il possède par ailleurs fait figure d'avidité, façon grossière de considérer que cela devrait lui être octroyé.

Les semaines passent. L'emploi du temps de Willem est imprévisible, et il l'appelle à n'importe quelle heure : à une heure du matin, à trois heures de l'après-midi. Willem a l'air fatigué, mais ce n'est pas dans sa nature de se plaindre, et il ne dit rien. Il lui parle du paysage, des sites archéologiques où on les a autorisés à tourner, des menus incidents sur le plateau. Quand Willem est parti, il a de plus en plus tendance à rester enfermé et à ne rien faire, et il sait que ce n'est pas sain, aussi a-t-il veillé à remplir ses week-ends de sorties, de fêtes et de dîners. Il se rend à des expositions et des pièces de théâtre avec Henry Young le Noir, dans des galeries avec Richard. Felix, à qui il donnait des cours particuliers il y a si longtemps, est aujourd'hui à la tête d'un groupe punk qui s'appelle les Quiet Amerikans, et il demande à Malcolm de l'accompagner à leur concert. Il raconte à Willem ce qu'il a vu et lu, lui rapporte des conversations qu'il a eues avec Harold et Julia, lui parle du projet le plus récent de Richard et de ses clients à l'association à but non lucratif pour laquelle il travaille, de la fête d'anniversaire de la fille d'Andy et du nouvel emploi de Phaedra, de gens avec lesquels il a bavardé et ce qu'ils ont dit.

– Encore cinq mois et demi, déclare Willem à la fin de l'une de leurs conversations.

– Encore cinq mois et demi, répète-t-il.

Ce jeudi-là, il se rend à un dîner dans le nouvel appartement de Rhodes, qui se trouve près de la maison des parents de Malcolm et dont Rhodes lui a dit en décembre, alors qu'ils prenaient un verre ensemble, qu'il était la source de tous ses cauchemars : il se réveille au milieu de la nuit avec des livres de comptabilité qui défilent dans son esprit, tout ce qui constitue sa vie – ses frais universitaires, ses emprunts, ses charges, ses impôts – réduit à des chiffres énormes et terrifiants.

– Et c'est compter sans l'aide de mes parents, avait-il dit. Et en plus Alex veut un autre enfant. J'ai quarante-cinq ans, Jude, et je suis déjà vanné ; je vais devoir travailler jusqu'à mes quatre-vingts ans si on en a un troisième.

Ce soir, il est soulagé de voir que Rhodes paraît plus détendu, le cou et les joues roses.

– Bon dieu, s'exclame Rhodes, comment tu fais pour rester aussi mince année après année ?

Quand ils s'étaient rencontrés au Bureau du Procureur fédéral, quinze ans plus tôt, Rhodes avait encore l'allure d'un sportif, tout en muscles et force, mais depuis qu'il a rejoint la banque, il a épaissi, pris un soudain coup de vieux.

– Je pense que le mot que tu cherches est « décharné », dit-il à Rhodes.

Rhodes rit.

– Je ne crois pas, répond-il, mais je serais ok pour viser le décharnement, au point où j'en suis.

Il y a onze personnes autour de la table, et Rhodes doit apporter son fauteuil de bureau, plus le banc du dressing d'Alex. Il se rappelle cet aspect aux dîners de Rhodes : la nourriture est toujours parfaite, des fleurs décorent toujours la table, et pourtant la liste des convives et leur placement posent systématiquement problème – Alex invite une personne qu'elle vient de rencontrer et oublie d'en informer Rhodes, ou bien Rhodes se trompe dans les comptes, de sorte qu'un événement censé être solennel et organisé se transforme en soirée chaotique et informelle.

– Merde ! s'exclame Rhodes comme à chaque fois – mais il est toujours le seul à s'en préoccuper.

Alex se trouve à sa gauche, et ils parlent de son emploi en tant que directrice des relations publiques pour une marque de mode qui s'appelle Rothko, dont elle vient de démissionner, à la consternation de Rhodes.

– Ton travail te manque déjà ? demande ce dernier.

– Pas encore, répond-elle. Je sais que Rhodes n'est pas content – elle sourit – mais il s'en remettra. J'ai juste le sentiment que je devrais rester à la maison tant que les enfants sont petits.

Il s'enquiert de la maison de campagne qu'ils ont achetée ensemble dans le Connecticut (une autre source de cauchemars pour Rhodes), et elle lui parle des rénovations, qui entrent dans leur troisième été, et il grommelle d'empathie.

– Rhodes m'a dit que tu cherchais quelque part dans le comté de Columbia, fait-elle. Tu as fini par acheter ?

– Pas encore, répond-il.

Cela avait été un choix : soit la maison, soit Richard et lui allaient faire rénover le rez-de-chaussée, rendre le garage praticable et ajouter une salle de gym ainsi qu'une petite piscine – un bassin pourvu d'un courant permanent, si bien que l'on pouvait y nager en faisant du surplace – et, pour finir, il avait choisi les rénovations. Maintenant il se baigne tous les matins dans une totale intimité ; même Richard n'entre pas quand il s'y trouve.

– On voulait attendre pour la maison, en réalité, admet Alex. Mais on n'avait vraiment pas le choix… on souhaitait que les enfants aient un jardin tant qu'ils sont petits.

Il hoche la tête ; il a déjà entendu cette histoire, de la bouche de Rhodes. Souvent, il a l'impression que Rhodes (ainsi que tous ses collègues au cabinet) et lui vivent des versions parallèles de l'existence adulte. Leur univers est gouverné par les enfants, jeunes despotes dont les besoins – écoles, colonies, activités extrascolaires et cours particuliers – dictent chaque décision, et ce pour les dix, quinze, dix-huit années à venir. Avoir des enfants leur a fourni un sentiment immédiat et non négociable de direction et de but : ils décident de la durée et du lieu des vacances de l'année ; ils déterminent s'il restera de l'argent, et si oui, comment il devrait être dépensé ; ils donnent une forme à la journée, la semaine, l'année, la vie. Les enfants constituent une sorte de cartographie, et il suffit d'obéir au plan qu'ils vous présentent le jour de leur naissance.

Mais ses amis et lui n'ont pas d'enfants et, en leur absence, le monde s'étale devant eux, presque suffocant de possibilités. Sans eux, le statut d'adulte n'est jamais sûr ; un adulte dépourvu de descendance se crée son propre univers d'adulte, et aussi enthousiasmant que ce soit souvent, cela

constitue également un état d'insécurité, de doute perpétuel. Ou du moins pour certaines personnes – à l'évidence pour Malcolm, qui récemment a passé en revue avec lui une liste qu'il avait établie des avantages et des inconvénients d'avoir des enfants avec Sophie, de manière assez semblable à celle qu'il avait élaborée précédemment quand il décidait s'il allait épouser Sophie ou non, quatre ans plus tôt.

– Je ne sais pas, Mal, dit-il, après avoir écouté son ami lui lire sa liste. Les raisons pour semblent relever plus du fait que tu te sens obligé d'avoir des enfants, pas parce que tu en veux véritablement.

– Évidemment que je me sens obligé, répondit Malcolm. Tu n'as pas l'impression qu'on continue pour ainsi dire à vivre comme des gamins, Jude ?

– Non, rétorqua-t-il.

Et il n'avait jamais eu cette impression : sa vie lui paraissait aussi loin de son enfance qu'il pouvait l'imaginer.

– C'est ton père qui parle, Mal. Ton existence ne sera en rien moins valable, ou moins légitime, si tu n'as pas d'enfants.

Malcolm avait soupiré.

– Peut-être, répondit-il. Tu as peut-être raison – Malcolm avait souri. Je veux dire, je n'en ai pas vraiment envie – il lui rendit son sourire.

– Alors, dit-il, tu peux attendre. Peut-être qu'un jour tu pourras adopter un enfant triste de trente ans.

– Peut-être, répéta Malcolm. Après tout, j'ai entendu dire que c'était la mode dans certains coins du pays.

À ce moment-là, Alex s'excuse pour aller à la cuisine aider Rhodes, qui l'appelle avec une urgence croissante – « Alex. Alex ! *Alex !* » –, et il se tourne vers la personne à sa droite qu'il ne reconnaît pas des soirées précédentes de Rhodes, un homme aux cheveux bruns dont le nez a l'air d'avoir été cassé : celui-ci démarre résolument dans une direction avant d'en changer, tout aussi résolument, juste au-dessous de l'arête.

– Caleb Porter.

– Jude St. Francis.

– Laissez-moi deviner : catholique.

– Laissez-moi deviner à mon tour : pas catholique.

Caleb rit.

– Vous avez vu juste.

Ils bavardent, et Caleb lui dit qu'il vient d'arriver à New York, de Londres où il a passé les dix dernières années à travailler comme président d'une marque de mode, pour devenir le nouveau PDG de Rothko.

– Alex m'a très gentiment et spontanément invité hier, et j'ai pensé – il hausse les épaules : *Pourquoi pas ?* C'est ça, un bon repas avec des convives sympathiques, ou bien la chambre d'hôtel, à regarder de manière intermittente des listes de biens immobiliers.

De la cuisine leur parviennent un bruit de timbales causé par la chute d'objets métalliques et les jurons de Rhodes.

– Ne vous inquiétez pas, le rassure-t-il. C'est toujours comme ça.

Pendant le reste du repas, Rhodes tente à plusieurs reprises de rassembler ses invités autour d'une conversation collective, mais en vain – la table est trop large, et il a placé bêtement des amis les uns à côté des autres –, si bien qu'il se retrouve à parler avec Caleb. Ce dernier a quarante-neuf ans, a grandi dans le comté de Marin et n'a pas vécu à New York depuis la trentaine. Lui aussi a suivi des études de droit, même s'il déclare qu'il n'y a pas un jour où il a utilisé ce qu'il a appris dans le cadre de son travail.

– Jamais ?

Il est toujours sceptique quand les gens disent cela ; suspicieux vis-à-vis des gens qui prétendent que la fac de droit était un gâchis colossal, trois ans de méprise. Même s'il reconnaît qu'il se montre inhabituellement sentimental par rapport à ses études de droit, qui non seulement lui ont procuré son moyen de subsistance mais, de nombreuses manières, sa vie.

Caleb réfléchit.

– Bon, peut-être pas *jamais*, mais pas dans un sens auquel on s'attendrait, finit-il par dire – il a une voix grave, circonspecte et lente, à la fois réconfortante et, d'une certaine façon, légèrement menaçante. Le domaine qui s'est en fait vraiment révélé utile, contre toute attente, est le droit civil. Vous connaissez des créateurs de mode ?

– Non, répond-il. Mais j'ai beaucoup d'amis artistes.

– Eh bien, dans ce cas, vous avez conscience qu'ils ont une manière de penser bien à eux – meilleurs ils sont, plus il est probable qu'ils se montreront inadaptés au monde des affaires. Et ils le sont vraiment. J'ai travaillé pour cinq différentes boîtes dans les vingt dernières années à peu près, et ce qui est fascinant c'est de constater leurs modes de comportement – le refus de se conformer aux délais, l'incapacité de respecter les limites

d’un budget, la quasi-incompétence à gérer une équipe – qui paraissent si généralisés qu’on commence à se demander si ce manque de qualités est un prérequis à l’emploi, ou si l’emploi lui-même encourage cette sorte de lacunes conceptuelles. Aussi, ce qu’il vous reste à faire, dans ma position, est d’élaborer un système de gouvernance au sein de la compagnie, et ensuite de vous assurer que celui-ci est exécutoire et répréhensible. Je ne suis pas certain de savoir comment l’expliquer : ce n’est pas la peine de leur dire ce qui est bon ou pas pour les affaires – ils n’y comprennent rien, ou du moins la plupart d’entre eux, même s’ils prétendent le contraire –, il faut à la place le leur présenter comme le règlement administratif de leur propre petit univers et les convaincre que s’ils ne suivent pas ces règles, leur univers s’effondrera. Du moment où vous arrivez à les en persuader, vous pouvez obtenir d’eux ce que vous voulez. C’est complètement exaspérant.

– Alors pourquoi vous continuez de travailler avec eux ?

– Parce que… leur manière de penser est si différente. C’est fascinant à regarder. Certains d’entre eux sont pratiquement illettrés : vous recevez des mots d’eux, et ils peuvent à peine construire une phrase. Mais ensuite vous les observez en train de dessiner, ou d’élaborer des drapés, ou juste de combiner des couleurs, et c’est… Je ne sais pas. C’est extraordinaire. Je ne peux pas l’expliquer mieux que ça.

– Non… je vois parfaitement ce que vous voulez dire, répond-il, songeant à Richard, JB, Malcolm et Willem. C’est comme si on vous permettait de pénétrer dans un mode de pensée pour lequel vous ne possédez même pas de langage imaginable, encore moins exprimable.

– C’est exactement ça, réplique Caleb en lui souriant pour la première fois.

Le dîner se termine et, tandis que tout le monde boit du café, Caleb sort ses jambes de sous la table.

– Je vais y aller, déclare-t-il. J’ai l’impression d’être encore à l’heure de Londres. Mais c’était un plaisir de faire votre connaissance.

– De même, dit-il. J’ai beaucoup apprécié. Et bonne chance pour établir un système de gouvernance civile au sein de Rothko.

– Merci, j’en ai besoin, répond Caleb – et, à ce moment-là, alors qu’il s’apprête à se lever, il s’arrête et demande : Vous voudriez dîner un soir ?

Pendant un instant, il se sent paralysé. Mais alors il se réprimande : il n'a rien à craindre. Caleb vient de se réinstaller à New York – il sait combien il doit être difficile de trouver quelqu'un à qui parler, combien il est difficile de trouver des amis quand, en votre absence, tous ces derniers ont commencé à former des familles et vous sont devenus étrangers. Il s'agit de bavarder, rien de plus.

– Avec plaisir, répond-il – et Caleb et lui échangent leurs cartes de visite.

– Ne vous levez pas, dit Caleb, tandis qu'il se met debout. Je vous contacterai.

Il observe Caleb – qui est plus grand qu'il ne l'avait imaginé, au moins cinq centimètres de plus que lui, et présente un dos puissant – grommeler ses au revoir à Alex et Rhodes, puis partir sans se retourner.

Il reçoit un message de Caleb le lendemain, et ils prévoient un dîner pour jeudi. Tard dans l'après-midi, il appelle Rhodes pour le remercier pour le repas et l'interroge sur Caleb.

– J'ai honte de dire que je ne lui ai même pas adressé la parole, déclare Rhodes. Alex l'a convié à la toute dernière minute. C'est exactement ce dont je veux parler à propos de ces soirées : pourquoi est-ce qu'elle invite quelqu'un qui reprend la direction de la compagnie juste au moment où elle part ?

– Alors tu ne sais rien sur lui ?

– Rien. Alex prétend qu'on le respecte et que Rothko s'est battu dur pour le faire revenir de Londres. Mais c'est tout ce que je sais. Pourquoi ? – il peut presque sentir Rhodes sourire. Ne me dis pas que tu étends ta clientèle de base au-delà du monde glamour des valeurs boursières et des entreprises pharmaceutiques ?

– C'est pourtant précisément ce que je fais, Rhodes, répond-il. Merci encore. Et remercie aussi Alex.

Jeudi arrive, et il retrouve Caleb dans un petit restaurant japonais dans le quartier de Chelsea. Une fois leur commande passée, Caleb dit :

– Vous savez, je vous ai regardé pendant tout le dîner et j'essayais de me rappeler d'où je vous connaissais, et puis je me suis souvenu… c'était une peinture de Jean-Baptiste Marion. Le directeur de création de ma dernière compagnie l'avait achetée ; à dire vrai, il a essayé de faire payer la toile par la compagnie, mais c'est une autre histoire. C'est un gros plan de votre

visage, et vous vous trouvez à l'extérieur ; on aperçoit un réverbère derrière vous.

– Exact, réplique-t-il.

Cela lui est déjà arrivé plusieurs fois, et il trouve toujours la chose dérangeante.

– Je vois tout à fait celle dont vous parlez ; elle appartient au cycle *Secondes, Minutes, Heures, Journées* – sa troisième série.

– C'est juste, répond Caleb – puis il lui sourit. Marion et vous êtes proches ?

– Plus tellement, dit-il – et, comme d'habitude, l'admettre lui cause de la peine. Mais nous étions coturnes à l'université, je le connais depuis des années.

– C'est une série magnifique, continue Caleb – et ils parlent des autres œuvres de JB, et du travail de Richard, que Caleb connaît aussi, et de celui de Henry Young l'Asiatique ; du manque de restaurants japonais décents à Londres ; de la sœur de Caleb, qui vit à Monaco avec son deuxième mari et leur immense flopée d'enfants ; des parents de Caleb, tous les deux décédés, au terme de longues maladies, quand il avait la trentaine ; de la maison à Bridgehampton qu'un condisciple de Caleb de la fac de droit lui laisse emprunter cet été pendant qu'il se trouvera à Los Angeles.

Puis ils discutent un bon moment de Rosen Pritchard, et du désordre financier dans lequel se trouve Rothko après le départ du précédent PDG, suffisamment pour le convaincre que Caleb ne cherche pas seulement un ami mais également un avocat, aussi se met-il à réfléchir à la personne qui, au cabinet, pourrait représenter la compagnie. Il songe : *Je devrais confier l'affaire à Evelyn*, l'une des jeunes associées que le cabinet a failli perdre l'année précédente au profit, en fait, d'une maison de mode qui voulait l'embaucher en tant qu'avocate. Evelyn serait parfaite – elle est intelligente et s'intéresse à l'industrie de la mode, un bon assortiment.

Il pense à cela lorsque Caleb lui demande brusquement :

– Vous êtes célibataire ? – puis, en riant : Pourquoi est-ce que vous me regardez de cette façon ?

– Désolé, répond-il, étonné, lui rendant malgré tout son sourire. Oui, je suis célibataire. Mais… je viens précisément d'avoir cette conversation avec mon ami.

– Et qu'est-ce qu'a dit votre ami ?

– Que… commence-t-il, s’interrompant aussitôt, gêné et confus devant le soudain changement de sujet et de tonalité.

« Rien, déclare-t-il – et Caleb sourit, presque comme s’il lui avait réellement rapporté la conversation, mais n’insiste pas.

Il songe alors à la manière dont il va raconter cette soirée à Willem, surtout ce dernier échange. *Tu as gagné, Willem*, lui dira-t-il, et si Willem essaie de soulever de nouveau le sujet, il décide qu’il le laissera faire et que, cette fois, il n’éludera pas ses questions.

Il paie et ils sortent du restaurant, il pleut dehors, pas fort mais suffisamment pour qu’il n’y ait pas de taxis disponibles et que les rues luisent à l’instar du réglisse.

– J’ai une voiture qui m’attend, dit Caleb. Je peux vous déposer quelque part ?

– Ça ne vous embête pas ?

– Pas du tout.

La voiture les conduit vers le sud de Manhattan, et le temps qu’ils arrivent à Greene Street, il pleut à verse, de manière si torrentielle qu’ils ne peuvent plus distinguer les formes à travers la vitre, seules les couleurs, constellations de lumières rouges et jaunes, la ville réduite au bruit des klaxons et de la pluie contre le toit du véhicule, si assourdissant qu’ils arrivent à peine à s’entendre par-dessus le vacarme. Ils s’arrêtent ; il est sur le point de descendre de voiture lorsque Caleb lui dit d’attendre, il a un parapluie et va l’accompagner jusqu’à l’immeuble puis, sans lui laisser le temps d’objecter, Caleb sort et déploie un parapluie, et les deux se blottissent dessous jusque dans le hall d’entrée, la porte se refermant derrière eux dans un bruit sourd et les laissant dans la semi-pénombre du vestibule.

– C’est un sacré hall, déclare Caleb d’un ton sec, levant les yeux sur l’ampoule dénudée. Même si ça a un certain chic genre fin d’empire – ce qui le fait rire, et Caleb sourit. Rosen Pritchard sait que vous habitez dans un endroit pareil ? demande-t-il – puis, sans lui laisser le temps de répondre, Caleb se penche en avant et l’embrasse, violemment, de sorte que son dos appuie durement contre la porte tandis que les bras de Caleb, passés autour de lui, l’encerclent.

À cet instant, il devient comme vide, le monde, son être même s'effacent. Personne ne l'a embrassé depuis très, très longtemps et il se rappelle le sentiment d'impuissance qu'il éprouvait à chaque fois que cela arrivait ainsi que la manière dont Frère Luke lui disait de simplement ouvrir la bouche, de se détendre et de ne pas bouger, et aujourd'hui – par habitude et souvenir, et par incapacité de faire quoi que ce soit d'autre – il s'exécute, en attendant que ce soit terminé, comptant les secondes et s'employant à respirer par le nez.

Finalement, Caleb recule d'un pas et le regarde, puis, au bout d'un petit moment, il lève les yeux sur lui. Alors Caleb l'embrasse de nouveau, en lui tenant cette fois le visage entre ses mains, et il éprouve la même sensation qu'il avait toujours enfant quand on l'embrassait, l'impression que son corps ne lui appartenait pas, que chacun de ses gestes était prédéterminé, réflexe après réflexe après réflexe, et qu'il ne pouvait que se soumettre à ce qu'on allait lui imposer ensuite.

Caleb s'arrête une deuxième fois et recule de nouveau, le regardant et levant les sourcils de la même façon qu'au dîner de Rhodes, attendant qu'il dise quelque chose.

– Je pensais que tu cherchais un avocat, finit-il par dire, et les mots paraissent si stupides qu'il se sent rougir.

Mais Caleb ne rit pas.

– Non, répond-il.

S'ensuit un autre long silence, et c'est Caleb qui se remet à parler :

– Tu ne m'invites pas à monter ? demande-t-il.

– Je ne sais pas, dit-il – et soudain il regrette l'absence de Willem, même si ce n'est pas le type de problème que Willem l'a jamais aidé à résoudre auparavant et, en réalité, même pas sans doute le type de problème que Willem envisagerait comme un problème du tout.

Il a conscience d'être une personne réservée et placide, et cette impassibilité et ce sens de la prudence ont beau garantir qu'il ne sera jamais la personne la plus intéressante, ou provocatrice, ou flamboyante dans n'importe quel groupe ou pièce, ceux-ci l'ont jusqu'à maintenant protégé, lui ont procuré une existence d'adulte dépourvue d'infamie et d'immondice. Mais parfois il se demande s'il ne s'est pas tellement isolé qu'il en a négligé une part essentielle de l'existence humaine : peut-être est-il véritablement prêt à partager sa vie avec quelqu'un. Peut-être suffisamment de temps est-

il passé pour que ce soit différent. Peut-être se trompe-t-il, peut-être Willem a-t-il raison : peut-être cette expérience ne lui est-elle pas interdite pour toujours. Peut-être est-il moins répulsif qu'il ne se l'imagine. Peut-être en est-il vraiment capable. Peut-être ne souffrira-t-il pas, après tout. Caleb lui semble, à ce moment-là, comme une apparition, tel un djinn, la progéniture de ses pires craintes et de ses plus grands espoirs, arrivé dans sa vie pour le tester : d'un côté, se trouve tout ce qu'il connaît, les schémas de son existence aussi réguliers et banals que l'eau qui s'écoule constamment d'un robinet qui goutte, où il est seul mais en sécurité, et protégé de tout ce qui pourrait le blesser ; de l'autre, ce sont des flots, le tumulte, la tourmente, l'excitation – tout ce qu'il ne peut pas contrôler, tout ce qui pourrait s'avérer terrible et bouleversant, tout ce qu'il a essayé d'éviter dans sa vie d'adulte, tout ce qui, par son absence, vide son existence de couleurs. En lui, la créature hésite, juchée sur son arrière-train, tâtant l'air de ses pattes comme si elle y cherchait des réponses.

Ne cède pas, ne te berce pas d'illusions, quoi que tu te racontes, tu sais qui tu es, lui dit une voix.

Saisis ta chance, lui dit l'autre voix. *Tu es seul. Tu dois tenter.* C'est la voix qu'il ignore toujours.

Cela pourrait ne jamais se représenter, ajoute la voix, et cela l'arrête.

Cela va mal se terminer, dit la première voix, puis les deux voix se taisent, attendant de voir ce qu'il va décider.

Il ne sait pas quoi faire ; il ne sait pas ce qui se passera. Il doit le découvrir. Tout ce qu'il a appris lui intime de partir ; tout ce qu'il a toujours désiré lui intime de rester. *Sois courageux*, se dit-il. *Sois courageux pour une fois*.

Aussi regarde-t-il Caleb à son tour.

– Allons-y, déclare-t-il – puis, malgré la peur qui le saisit aussitôt, il s'avance dans le long et étroit couloir qui mène à l'ascenseur comme s'il ne craignait rien et entend, en plus du bruit de frottement de son pied droit contre le ciment, le claquement des pas de Caleb, ainsi que les explosions de la pluie qui rebondit sur l'escalier de secours et le battement de son cœur inquiet.

*

Un an plus tôt, il avait commencé à travailler à la défense d'une gigantesque compagnie pharmaceutique qui s'appelait Malgrave & Baskett et dont le conseil d'administration était poursuivi par un groupe de leurs actionnaires pour malversation, incompétence et manquement à ses obligations fiduciaires.

– La vache, avait dit Lucien avec ironie, je me demande pourquoi ils pensent ça.

Il avait poussé un soupir.

– Je sais, répliqua-t-il.

Malgrave & Baskett étaient un désastre, et tout le monde en avait conscience. Au cours des années précédentes, avant qu'elle ne demande à Rosen Pritchard de la représenter, la compagnie avait dû affronter deux procès montés par des lanceurs d'alerte (l'un alléguant que l'une de leurs usines de fabrication était dangereusement obsolète, l'autre qu'une deuxième usine fabriquait des produits contaminés), avait été citée à comparaître en liaison avec une enquête portant sur une combine élaborée de pots-de-vin et impliquant une chaîne de maisons de retraite, et avait été accusée de vendre illégalement l'un de leurs médicaments à succès, approuvé seulement pour le traitement des schizophrènes, à des patients souffrant de la maladie d'Alzheimer.

Ainsi avait-il passé les onze mois derniers à interroger cinquante directeurs et responsables, anciens et actuels, ainsi qu'à compiler un rapport pour répondre aux revendications de l'accusation. Il avait quinze autres avocats dans son équipe ; un soir, il entendit certains d'entre eux se référer à la compagnie sous le nom de Malversations & Bâtards.

– Vous n'avez pas intérêt à ce que le client vous entende dire ça, les réprimanda-t-il.

Il était tard, deux heures du matin ; il savait qu'ils étaient fatigués. S'il avait été Lucien, il leur aurait hurlé dessus, mais lui aussi était fatigué. La semaine précédente, l'une des avocates, qui travaillait sur l'affaire, une jeune femme, s'était levée de son fauteuil de bureau à trois heures du matin, avait regardé autour d'elle, et s'était effondrée. Il avait appelé une ambulance et renvoyé tout le monde chez soi pour la nuit, du moment qu'ils soient tous de retour à neuf heures du matin ; il était resté une heure de plus, puis lui-même était rentré chez lui.

– Tu les as *laissés* rentrer chez eux, et toi tu es resté ? demanda Lucien le lendemain. Tu deviens une chiffe molle, St. Francis. Dieu merci tu ne te comportes pas comme ça au tribunal ou on n'obtiendrait rien. Si seulement les plaignants savaient à quel genre de carpette ils ont réellement affaire.

– Est-ce que ça veut dire que le cabinet ne va pas envoyer de fleurs à la pauvre Emma Gersh ?

– Oh, c'est déjà fait, répondit Lucien en se levant et sortant de son bureau. « Emma, Bon rétablissement, reviens vite. Ou sinon… Bises de la part de ta famille à Rosen Pritchard. »

Il adorait plaider, adorait argumenter et s'exprimer au tribunal – l'occasion ne se présentait jamais assez souvent –, mais son but avec Malgrave & Baskett était de faire révoquer le procès par un juge, avant qu'il n'entre dans la phase éreintante et fastidieuse d'années employées à enquêter et communiquer des pièces. Il rédigea la motion en rejet et, début septembre, le juge de la cour de district révoqua les poursuites.

– Je suis fier de toi, lui dit Lucien ce soir-là. Malversations & Bâtards n'ont pas idée de leur chance ; les plaignants avaient tout pour l'emporter.

– Eh bien, il y a des tas de choses que Malversations & Bâtards n'ont pas l'air de savoir, répliqua-t-il.

– C'est vrai. Mais j'imagine qu'on peut être de complets crétins, tant qu'on a assez de jugement pour engager le bon avocat – il se lève. Tu pars ce week-end ?

– Non.

– Alors, trouve quelque chose à faire de relaxant. Sors. Paie-toi un repas. Tu n'as pas très bonne mine.

– Bonsoir, Lucien !

– Ok, ok. Salut. Et félicitations – vraiment. C'est un gros succès.

Il reste au bureau encore deux heures, à ranger et trier des papiers dans l'espoir de lutter contre l'amas constant de détritus. Il n'éprouve aucun sentiment de soulagement ou de victoire à l'issue de ces résultats : juste de la fatigue, mais une fatigue simple et bien méritée, comme s'il était venu à bout d'une journée de labeurs physiques. Onze mois : entretiens, recherches, entretiens supplémentaires, vérifications, rédaction, corrections – et puis, en un instant, c'est fini, et une autre affaire prendra la place.

Finalement, il rentre chez lui, où il se sent soudain si épuisé qu'il s'arrête en chemin vers sa chambre pour s'asseoir sur le canapé et se réveille une heure plus tard, désorienté et asséché. Il n'a ni vu ni parlé à la plupart de ses amis ces derniers mois – même ses conversations avec Willem ont été plus brèves que d'ordinaire. Malversations & Bâtards, et les préparations effrénées qu'ils ont exigées, sont en partie responsables ; mais son trouble continu à l'égard de Caleb, dont il n'a pas parlé à Willem, est également responsable. Ce week-end, cependant, Caleb se trouve à Bridgehampton, et il est content d'avoir du temps à lui.

Il ne sait toujours pas ce qu'il ressent pour Caleb, même trois mois plus tard. Il n'est même pas complètement certain que Caleb l'apprécie. Ou plutôt : il sait que ce dernier prend plaisir à parler avec lui, mais il y a des moments où il surprend Caleb en train de le regarder avec un air qui frise le dégoût.

– Tu es vraiment beau, déclara un jour Caleb d'un ton perplexe, lui prenant le menton entre ses doigts et tournant son visage vers lui. Mais…

Et il avait beau ne pas avoir terminé sa phrase, il devina ce que Caleb voulait dire : *Mais il y a quelque chose qui cloche. Mais tu me révulses malgré tout. Mais je ne comprends pas pourquoi je ne t'aime pas, pas vraiment.*

Il a conscience que Caleb déteste sa démarche, par exemple. Quelques semaines après qu'ils eurent commencé à se fréquenter, Caleb était assis sur le canapé et il était allé chercher une bouteille de vin, et, tandis qu'il revenait, il remarqua que Caleb le fixait du regard avec une telle intensité qu'il se sentit devenir nerveux. Il servit le vin, ils burent, puis Caleb déclara :

– Tu sais, quand je t'ai rencontré, on était assis, et je ne savais pas que tu boitais.

– C'est vrai, répondit-il, se rappelant qu'il n'avait aucune raison de s'excuser (il n'avait pas piégé Caleb, n'avait pas l'intention de le tromper) – il inhala et essaya d'avoir l'air léger, modérément curieux. Tu n'aurais pas voulu sortir avec moi si tu avais su ?

– Je ne sais pas, dit Caleb, après un silence. Je ne sais pas.

Il aurait voulu disparaître à ce moment-là, fermer les yeux et remonter dans le temps, avant d'avoir rencontré Caleb. Il aurait décliné l'invitation de Rhodes ; il aurait continué à mener sa petite vie ; il n'aurait jamais eu

d’autre expérience.

Mais pour autant que Caleb déteste sa démarche, il exècre encore plus sa chaise roulante. La première fois que Caleb était venu chez lui en journée, il lui avait fait visiter les lieux. Il se sentait fier de son appartement, tous les jours il se réjouissait d’y habiter et n’arrivait pas à croire qu’il était à lui. Malcolm avait conservé la suite de Willem – comme il l’appelait – où elle s’était toujours trouvée, mais l’avait agrandie et avait ajouté un bureau à son extrémité nord, près de l’ascenseur. Et puis il y avait le long espace ouvert, avec un piano, un salon qui donnait sur le sud, et une table, que Malcolm avait dessinée, placée du côté nord, le côté dépourvu de fenêtres, et derrière, une bibliothèque qui recouvrait tout le mur jusqu’à la cuisine, où étaient accrochées des toiles de ses amis, et d’amis d’amis, ainsi que d’autres œuvres qu’il avait achetées au fil des ans. Toute la partie est de l’appartement était à lui : on passait de la chambre à coucher, au nord, au dressing, puis à la salle de bains, qui avait des fenêtres orientées à l’est et au sud. Il gardait les rideaux fermés la plupart du temps, mais on pouvait les ouvrir tous d’un coup, et l’espace apparaissait alors comme un rectangle de pure lumière, le voile vous séparant du monde extérieur soudain d’une minceur incroyable. Il a souvent le sentiment que son appartement est un mensonge : celui-ci suggère que la personne qui y vit est quelqu’un d’ouvert, d’énergique, de généreux dans ses réponses, et, bien sûr, il n’est pas cette personne. Lispenard Street, avec ses alcôves, ses dédales obscurs et ses murs qui avaient été repeints de si nombreuses fois que l’on pouvait sentir les stries et les cloques, où des papillons de nuit et autres insectes s’étaient retrouvés ensevelis entre les couches, constituait un reflet bien plus exact de qui il était.

Pour la visite de Caleb, il avait laissé les lieux scintiller de soleil, et il s’aperçut que ce dernier était impressionné. Ils firent le tour de l’appartement à pas lents, Caleb regardant les œuvres d’art et posant des questions sur certaines d’entre elles : où il les avait achetées, qui était l’artiste, mentionnant celles qu’il reconnaissait.

Puis ils arrivèrent dans la chambre à coucher, et il montrait à Caleb le tableau au fond de la pièce – une toile qu’il avait achetée et qui représentait Willem assis dans un fauteuil en train de se faire maquiller, de la série *Secondes, Minutes, Heures, Journées* – lorsque Caleb lui demanda :

– C’est à qui ce fauteuil roulant ?

Il tourna les yeux dans la direction où Caleb regardait.

– À moi, répondit-il, après un silence.

– Mais pourquoi ? l'interrogea Caleb, l'air confus. Tu peux marcher.

Il ne sut pas quoi dire.

– Parfois j'en ai besoin, finit-il par répondre. Rarement. Je ne m'en sers pas très souvent.

– Tant mieux, répliqua Caleb. Tu as intérêt à ne pas l'utiliser souvent.

Il s'étonna. Était-ce une expression de sollicitude ou une menace ? Mais sans lui laisser le temps de décider quelle devrait être sa réaction ou sa réponse, Caleb avait tourné les talons et se dirigeait vers son dressing, aussi lui emboîta-t-il le pas et continua-t-il à lui faire visiter les lieux.

Un mois après, il avait retrouvé Caleb un soir à une heure avancée, à la sortie du bureau, à la limite ouest du Meatpacking District. Caleb travaillait tard lui aussi ; on était début juillet et Rothko devait présenter sa collection de printemps dans huit semaines. Il était allé au travail en voiture ce jour-là, mais le temps était sec, alors il descendit et s'installa dans son fauteuil sous un réverbère jusqu'à l'arrivée de Caleb, qui parlait à quelqu'un. Il savait que Caleb l'avait vu (il avait levé la main à son adresse, et Caleb lui avait répondu par un hochement de tête à peine perceptible : ni l'un ni l'autre n'était très démonstratif), puis il observa Caleb le temps qu'il termine sa conversation et que l'autre homme commence à marcher vers l'est.

– Salut, dit-il, tandis que Caleb s'approchait de lui.

– Pourquoi est-ce que tu es dans ta chaise roulante ? demanda Caleb.

Pendant quelques secondes, il ne put pas parler, et lorsqu'il se mit à répondre, il balbutia.

– J'en avais besoin aujourd'hui, finit-il par dire.

Caleb poussa un soupir et se frotta les yeux.

– Je croyais que tu ne l'utilisais pas.

– En général, non, répondit-il, si honteux qu'il sentit qu'il se mettait à transpirer. Pas vraiment. Je l'utilise seulement quand j'en ai absolument besoin.

Caleb hocha la tête, mais continua de se pincer l'arête du nez. Il ne le regardait pas.

– Écoute, dit-il finalement, je ne crois pas qu'on devrait sortir dîner ce soir, après tout. À l'évidence tu ne te sens pas très bien, et je suis fatigué. Il faut que je dorme.

– Oh, dit-il, consterné. Pas de problème. Je comprends.

– Ok, très bien, répondit Caleb. Je t'appellerai plus tard.

Il regarda Caleb descendre la rue de ses longues enjambées jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin, puis était monté dans sa voiture et rentré chez lui, où il s'était scarifié jusqu'à ce qu'il saigne tellement qu'il ne pouvait plus tenir la lame de rasoir correctement.

Le lendemain était un vendredi, et il n'eut aucune nouvelle de Caleb. *Bon*, pensa-t-il. *Voilà.* Et ce n'était pas un problème : Caleb n'appréciait pas qu'il soit dans un fauteuil roulant. Lui non plus. Il ne pouvait pas en vouloir à Caleb de ne pas accepter ce que lui-même était incapable d'accepter.

Mais, le samedi matin, Caleb appela au moment où il remontait de la piscine.

– Je suis désolé pour jeudi soir, déclara Caleb. Je me rends compte que cette… aversion pour ton fauteuil roulant doit te paraître cruelle et bizarre.

Il s'assit sur l'une des chaises autour de la table de la salle à manger.

– Cela ne me semble pas bizarre du tout.

– Je t'ai dit que mes parents ont été malades pendant pratiquement toute ma vingtaine, expliqua Caleb. Mon père avait une sclérose en plaques, et ma mère… personne n'a jamais su ce qu'elle avait. Elle est tombée malade quand j'étais en licence et sa santé ne s'est jamais améliorée. Elle souffrait de douleurs au visage et de maux de tête : elle vivait dans un état sans gravité d'inconfort constant, et même si je ne doute pas qu'il ait été véritable, ce qui m'agaçait vraiment était qu'elle ne semblait jamais réellement vouloir aller mieux. Elle a simplement renoncé, comme lui. Partout où on posait le regard, il y avait des preuves de leur reddition à la maladie : d'abord des cannes, puis des déambulateurs, puis des engins électriques, et des fioles de cachets, des mouchoirs, et l'odeur perpétuelle de crèmes et de lotions antalgiques, et qui sait quoi d'autre – il s'interrompit.

« Je veux continuer à te voir, finit-il par dire. Mais… mais je ne supporte pas ces accessoires témoins de faiblesse et de maladie. Je ne peux pas, tout simplement. Ils me révulsent. Ils me mettent mal à l'aise. Ils me… ce n'est pas qu'ils me dépriment, mais ils me rendent furieux, comme si je devais me battre contre eux – il marqua une nouvelle pause. Je n'avais juste pas idée que c'était qui tu étais, quand je t'ai rencontré, finit-il par dire. Je

pensais que je pourrais m'en accommoder. Mais je ne suis pas sûr d'en être capable. Est-ce que tu peux comprendre ?

Il déglutit ; il avait envie de pleurer. Mais il pouvait comprendre ; il éprouvait exactement le même sentiment que Caleb.

– Oui, répondit-il.

Et pourtant, de façon improbable, ils avaient continué à se fréquenter malgré tout. Il demeure étonné par la rapidité et la façon absolue dont Caleb s'est insinué dans sa vie. Cela ressemblait à un conte de fées : une femme qui habite à l'orée d'une sombre forêt entend quelqu'un frapper à la porte et ouvre sa chaumière. Et même si cela ne dure qu'un instant et qu'elle n'aperçoit personne, en quelques secondes, des dizaines de démons et de spectres se sont introduits dans sa maison, et elle ne pourra jamais s'en débarrasser, jamais. Parfois cela ressemblait à cela. Était-ce pareil pour les autres ? Il ne sait pas ; il a trop peur de poser la question. Il se retrouve à se repasser d'anciennes conversations qu'il a eues ou qu'il a entendues entre des gens qui parlaient de leurs relations et essaie de jauger la normalité de la sienne vis-à-vis des leurs, cherche des indices sur la manière dont il devrait se comporter.

Et puis, il y a la question des relations sexuelles, qui sont pires que ce qu'il s'était imaginé : il avait oublié à quel point elles étaient douloureuses, dégradantes, répugnantes, à quel point il les détestait. Il a horreur des postures, des positions qu'elles exigent, toutes humiliantes parce qu'elles le rendent si désarmé et faible ; il exècre les goûts et les odeurs qui les accompagnent. Mais surtout, il a en aversion les sons qu'elles génèrent : le claquement de la chair frappant contre la chair, les gémissements et les grognements d'animal blessé, les paroles prononcées à son adresse, peut-être censées l'exciter, mais qu'il ne peut qu'interpréter comme avilissantes. Une part de lui, il en a conscience, avait toujours pensé que la chose serait plus plaisante quand il atteindrait l'âge adulte, comme si d'une certaine façon le simple fait de la maturité transformerait l'expérience en une pratique plaisante et magnifique. À l'université, puis dans sa vingtaine et sa trentaine, il entendait les gens en parler avec tant de plaisir et de délice qu'il pensait : *C'est ça qui vous excite autant ? Vraiment ? Ce n'est pas du tout le souvenir que j'en ai.* Pourtant, il ne peut pas avoir raison, alors que tous les autres – des milliers de personnes – auraient tort. Alors, clairement, il y a quelque chose qui lui échappe.

Ce premier soir où ils étaient montés, il avait su ce que Caleb attendait.

– Il faut y aller doucement, lui dit-il. Ça fait longtemps.

Caleb le regarda dans le noir ; il n'avait pas allumé la lumière.

– Depuis combien de temps ? demanda-t-il.

« Longtemps » fut tout ce qu'il put répondre.

Et pendant une période, Caleb se montra patient. Mais ensuite, il cessa de l'être. Un soir, Caleb essaya de lui retirer ses vêtements, et il s'était arraché à son étreinte.

– Je ne peux pas, dit-il. Caleb… je ne peux pas. Je ne veux pas que tu voies à quoi je ressemble.

Cela lui avait coûté terriblement de prononcer ces mots, et il était si effrayé qu'il avait froid.

– Pourquoi ? avait demandé Caleb.

– J'ai des cicatrices, répondit-il. Sur mon dos et mes jambes, et sur les bras. Elles sont affreuses ; je n'ai pas envie que tu les vois.

Il ne savait pas, en réalité, comment Caleb allait réagir. Dirait-il : « Je suis sûr qu'elles ne sont pas si horribles » ? Et alors aurait-il à retirer ses vêtements après tout ? Ou bien dirait-il : « Voyons voir », sur quoi il retirerait ses vêtements et Caleb se lèverait et partirait ? Il vit Caleb hésiter.

– Tu ne vas pas les aimer, ajouta-t-il. Elles sont infectes.

Ces mots semblèrent emporter la décision de Caleb.

– Bon, dit-il, je n'ai pas besoin de voir tout ton corps, pas vrai ? Juste les parties importantes.

Et cette nuit-là, il était resté allongé, à moitié habillé et à moitié nu, attendant que cela se termine, plus humilié que si Caleb avait finalement exigé qu'il se déshabille.

Mais malgré ces déceptions, les choses n'ont pas non plus été si terribles avec Caleb. Il aime sa manière lente et réfléchie de s'exprimer, sa façon de parler des créateurs de mode avec lesquels il a travaillé, sa connaissance des couleurs et son goût pour l'art. Il apprécie de pouvoir discuter de son travail – de Malversations & Bâtards – et le fait que Caleb non seulement comprenne les défis que ses affaires présentent, mais qu'il les trouve également intéressantes. Il affectionne la concentration avec laquelle Caleb écoute ses histoires, et la façon dont ses questions prouvent combien il a été attentif. Il aime son admiration pour le travail de Willem, de Richard et de Malcolm, et le laisse disserter sur eux à loisir. Il aime que, lorsqu'il part,

Caleb place ses mains de part et d'autre de son visage et le tienne ainsi pendant un moment, comme une sorte de bénédiction. Il aime la solidité de Caleb, sa force physique : il aime le regarder se mouvoir, affectionne la manière dont, à l'instar de Willem, il se sent si à l'aise dans son corps. Il aime que parfois Caleb, dans son sommeil, passe un bras possessif sur sa poitrine. Il aime se réveiller à ses côtés. Il aime que Caleb soit un peu bizarre, sa façon d'émaner une légère menace de danger : il est différent des gens qu'il a cherché à fréquenter depuis qu'il est adulte, des gens dont il a décidé qu'ils ne le feront jamais souffrir, des gens définis par leur gentillesse.

La première fois que Caleb le frappa, il se sentit surpris sans l'être complètement. C'était à la fin du mois de juillet, et il était allé chez lui à minuit, après avoir quitté le bureau. Il avait utilisé son fauteuil roulant ce jour-là – depuis récemment, quelque chose n'allait pas avec ses pieds ; il ne savait pas quel était le problème, mais il les sentait à peine et avait le sentiment dérangeant qu'il allait tomber s'il essayait de marcher – mais, avant de monter chez Caleb, il avait laissé le fauteuil dans la voiture et s'était dirigé très lentement vers la porte d'entrée, soulevant haut ses pieds à chaque pas de manière peu naturelle pour éviter de trébucher.

Il sut à l'instant où il entra dans l'appartement qu'il n'aurait pas dû venir – il vit que Caleb était d'une humeur massacrante et que l'atmosphère chaude et stagnante était emplie de sa colère. Caleb avait finalement emménagé dans un immeuble du quartier aux fleurs de Chelsea, mais il n'avait pas encore déballé beaucoup de cartons et il semblait à cran et tendu, la mâchoire serrée et grinçant des dents. Mais il avait apporté à manger, et il fit lentement le tour du bar pour y disposer la nourriture, tout en parlant gaiement pour essayer de distraire Caleb de sa mauvaise humeur, tentant, désespérément, d'améliorer la situation.

– Pourquoi est-ce que tu marches comme ça ? l'interrompit Caleb.

Il était terriblement embêté de devoir admettre que quelque chose d'autre n'allait pas ; il n'arrivait pas à le dire de nouveau à Caleb.

– Je marche bizarrement ? demanda-t-il.

– Ouais… on dirait Frankenstein.

– Je suis désolé, fit-il.

Pars, lui intima la voix en lui. *Pars tout de suite*.

– Je ne m'en rendais pas compte.

– Eh bien, arrête. Tu as l'air ridicule.

– D'accord, concéda-t-il doucement – puis il remplit un bol de curry à l'aide d'une cuillère à l'intention de Caleb. Voilà, dit-il – mais, tandis qu'il se dirigeait vers Caleb, essayant de marcher normalement, il trébucha, son pied droit se prenant dans son pied gauche, et il lâcha le plat, le curry vert se répandant sur le tapis.

Plus tard, il se rappellera que Caleb ne dit pas un mot, se contentant de tournoyer et de le frapper du dos de la main, sur quoi il était tombé en arrière, sa tête frappant contre le sol recouvert de moquette.

– Tire-toi, Jude, entendit-il Caleb dire, sans même crier, avant qu'il ait rouvert les yeux. Barre-toi ; je ne supporte pas de te voir.

Et il s'était exécuté, se relevant et sortant de l'appartement de son pas de monstre, laissant Caleb nettoyer le chantier dont il était responsable.

Le lendemain, son visage commença à développer des bleus, la zone autour de son œil gauche s'ombrant de teintes étonnamment charmantes : violettes, ambre et vertes. À la fin de la semaine, quand il se rendit au nord de Manhattan pour sa consultation avec Andy, sa joue était de la couleur de la mousse, son œil gonflé et fermé, la paupière supérieure bouffie, douloureuse et rouge vif.

– Putain, Jude, s'exclama Andy quand il le vit. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, putain ?

– Un match de tennis en chaise roulante, répondit-il – et il se fendit même d'un sourire qu'il avait répété devant le miroir le soir précédent, sa joue se contractant de douleur.

Il s'était renseigné sur tout : où les matchs avaient lieu, à quelle fréquence, et combien de personnes faisaient partie du club. Il avait inventé une histoire, se l'était récitée à lui-même et à des gens au bureau jusqu'à ce qu'elle ait l'air naturelle, comique même : un coup droit du joueur opposé, qui avait pratiqué le tennis à l'université, lui ne se retournant pas assez vite, le claquement de la balle au moment où elle lui avait frappé le visage.

Il raconta toute la scène à Andy qui l'écouta en secouant la tête.

– Bien, dit-il. Je suis content que tu essaies quelque chose de nouveau. Mais bon dieu, Jude. Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ?

– C'est toi qui me dis tout le temps que je devrais éviter de me tenir sur mes jambes, rappela-t-il à Andy.

– Je sais, je sais, répondit Andy. Mais tu as la piscine ; ça ne te suffit pas ? Et de toute façon, tu aurais dû venir me voir dès que c'est arrivé.

– C'est juste un hématome, Andy, dit-il.

– Oui, mais un sacré gros hématome, Jude. Sérieusement, putain.

– Bon, de toute façon, dit-il d'un ton désinvolte, voire de défi, il faut que je te parle de mes pieds.

– Dis-moi.

– C'est une sensation vraiment bizarre ; j'ai l'impression qu'ils sont enfermés dans des caissons de ciment. Je n'arrive pas à déterminer où ils se trouvent dans l'espace – je ne peux pas les contrôler. Je lève une jambe et, quand je la repose par terre, je sens dans mon mollet que j'ai posé le pied, mais je ne sens pas mon pied.

– Oh, Jude, dit Andy. C'est le signe d'une lésion nerveuse – il soupira. La bonne nouvelle, outre le fait que cela t'a épargné aussi longtemps, est que cela n'est pas permanent. La mauvaise nouvelle est que je ne peux pas te dire quand cela cessera, ou quand ça peut recommencer. Et l'autre mauvaise nouvelle est que la seule chose à faire – à part attendre – est de traiter avec des antalgiques, et je sais que tu vas refuser de les prendre – il marqua une pause. Jude, je sais que tu n'aimes pas leurs effets secondaires, continua Andy, mais il existe de meilleurs médicaments maintenant sur le marché, comparé à quand tu avais vingt ans, ou même trente. Tu veux les essayer ? Au moins laisse-moi te prescrire quelque chose de léger pour ton visage. Ça ne te fait pas atrocement souffrir ?

– Ce n'est pas si terrible, mentit-il.

Mais il finit par accepter une ordonnance d'Andy.

– Et marche le moins possible, dit Andy, après avoir examiné son visage. Évite aussi les courts de tennis, bon dieu – puis, tandis qu'il partait : Ne crois pas qu'on ne va pas reparler de tes scarifications ! – parce qu'il s'entaillait de plus belle depuis qu'il avait commencé à fréquenter Caleb.

De retour à Greene Street, il se rangea dans la petite allée devant le garage de l'immeuble et glissait la clé dans la serrure de la porte d'entrée lorsqu'il entendit quelqu'un l'appeler par son nom, puis aperçut Caleb descendre de sa voiture. Il était dans son fauteuil roulant et essaya d'entrer rapidement à l'intérieur. Mais Caleb fut plus rapide que lui et empoigna la porte avant qu'elle ne se referme, aussi se retrouvèrent-ils de nouveau tous les deux dans le vestibule, seuls.

– Tu n’as rien à faire là, dit-il à Caleb qu’il ne pouvait pas regarder.

– Jude, écoute, répliqua Caleb. Je suis désolé. Réellement. J’étais juste… c’est une période très difficile au travail, c’est la merde complète… Je serais venu plus tôt cette semaine, mais cela va si mal que je n’ai pas réussi à me libérer, et je me suis complètement lâché sur toi. Je suis désolé – il s’agenouilla près de lui. Ton pauvre visage, dit-il doucement.

Il ne comprend toujours pas vraiment ce qui l’a poussé à laisser monter Caleb ce soir-là. S’il devait se l’admettre à lui-même, il pense qu’il y avait quelque chose d’inévitable dans le fait que Caleb le frappe, voire, en partie, de rassurant : tout du long, il s’attendait à se voir puni pour son arrogance, puni d’avoir imaginé qu’il pouvait posséder ce que tous les autres possèdent, et maintenant – enfin – c’était arrivé. *Voilà ce que tu obtiens,* lui dit une voix intérieure. *Voilà ce que tu gagnes à te faire passer pour une personne que tu sais ne pas être, à croire que tu es l’égal des autres.* Il se rappelle combien JB avait peur de Jackson, et qu’il avait compris sa terreur, compris comment on peut se faire piéger par un autre être humain, combien ce qui paraissait si aisé – quitter quelqu’un – pouvait s’avérer si difficile. Il éprouve vis-à-vis de Caleb ce qu’il ressentait autrefois à l’égard de Frère Luke : il les voit comme des personnes auxquelles il s’est hâtivement confié, des personnes dans lesquelles il avait placé tant d’espoirs, jugeant qu’elles pourraient le sauver. Mais même lorsqu’il apparut clairement que ce n’était pas le cas, même une fois ses espérances fanées, il n’avait pas pu se libérer d’elles, se montrait incapable de partir. Il y a une sorte de symétrie dans le couple qu’il forme avec Caleb qui semble évidente : ils sont, l’un, le receveur des coups, l’autre, le donneur de coups, le tas d’ordures dégoulinantes et le chacal qui les renifle. Ils n’existent qu’à leurs propres yeux – il n’a rencontré personne dans la vie de Caleb, et il n’a présenté Caleb à personne dans la sienne. Ils ont tous les deux conscience que dans ce qu’ils font il y a quelque chose de honteux. Ils sont liés l’un à l’autre par leur dégoût et leur inconfort communs : Caleb tolère son corps, et lui tolère la révulsion de Caleb.

Il a toujours su que, s’il voulait être avec quelqu’un, il devrait faire un échange. Et il se rend compte que Caleb représente le mieux de ce qu’il pourra jamais trouver. Caleb n’est ni difforme ni sadique. Rien de ce qui lui arrive aujourd’hui ne lui est pas déjà arrivé – il ne cesse de se le rappeler.

Un week-end de la fin septembre, il se rend en voiture à Bridgehampton dans la maison de l'ami de Caleb, que ce dernier occupe jusqu'à début octobre. La présentation de Rothko s'est bien passée, et Caleb s'est montré plus détendu, affectueux, même. Il ne l'a frappé qu'une seule fois, un coup de poing au sternum qui l'a envoyé valdinguer à travers le sol, mais il s'était aussitôt excusé. Mis à part cela, rien de remarquable : Caleb passe le mercredi et le jeudi soir à Greene Street, puis part pour la plage le vendredi. Lui-même se rend au bureau tôt et rentre tard. Après son succès avec Malversations & Bâtards, il pensait qu'il aurait du répit, ne serait-ce qu'un peu, mais cela n'a pas été le cas – un nouveau dossier, celui d'une compagnie d'investissement poursuivie pour fraude financière, a surgi et, même ce jour-là, il se sent coupable de rater un samedi de travail.

À l'exception de son sentiment de culpabilité, ce samedi est parfait, et ils passent la majeure partie de la journée dehors à travailler tous les deux. Le soir, Caleb grille des steaks pour le repas. Caleb chantonne, alors lui s'arrête de travailler pour l'écouter et il sait qu'ils sont tous les deux heureux et que, pour un instant, toute leur ambivalence l'un à l'égard de l'autre est devenue poussière, matière impermanente et impondérable. Cette nuit-là, ils se couchent tôt, Caleb ne le force pas à faire l'amour et il dort profondément, mieux qu'il n'a dormi depuis des semaines.

Mais le lendemain matin, il sait avant même d'être pleinement conscient que la douleur dans ses pieds est de retour. Elle avait disparu, complètement et de manière imprévisible, deux semaines auparavant, mais maintenant elle est revenue et, au moment où il se lève, il a aussi conscience qu'elle a empiré : c'est comme si ses jambes se terminaient au niveau de ses chevilles, ses pieds simultanément inertes et intensément douloureux. Pour marcher, il est obligé de les regarder ; il a besoin de la confirmation visuelle qu'il en soulève un, puis qu'il le repose par terre.

Il fait dix pas, mais chacun exige un effort croissant – il a tant de peine à se déplacer, doit mobiliser une telle énergie mentale qu'il en a la nausée et se rassied sur le bord du lit. *Ne laisse pas Caleb te voir comme ça*, se prévient-il, avant de se rappeler que Caleb est en train de courir, comme tous les matins. Il se trouve seul dans la maison.

Il a du temps, donc. Il rampe à l'aide des bras jusqu'à la salle de bains et se hisse à l'intérieur de la douche. Il pense au fauteuil roulant de rechange dans sa voiture. Caleb ne verra sûrement pas d'objection à ce qu'il aille le

chercher, surtout s'il parvient à le convaincre qu'il est globalement en bonne santé et à présenter la chose comme un simple petit inconvénient, une nuisance d'un jour. Il projetait de retourner en ville très tôt le lendemain, mais il pourrait partir avant si nécessaire, même s'il préférerait rester – hier avait été une si bonne journée. Peut-être que celle d'aujourd'hui le sera aussi.

Il est habillé et attend sur le canapé du salon, faisant semblant de lire un dossier, lorsque Caleb revient. Il ne parvient pas à discerner de quelle humeur est ce dernier, mais en général il se montre doux après son jogging, voire indulgent.

– J'ai coupé des tranches du steak qui reste d'hier, lui dit-il. Tu veux que je te prépare des œufs ?

– Non, je peux m'en occuper moi-même, répond Caleb.

– C'était comment ton jogging ?

– Bien. Super.

– Caleb, dit-il, d'un ton qu'il essaie de conserver léger, écoute… j'ai un problème avec mes pieds ; il s'agit juste d'un effet secondaire lié aux nerfs endommagés qui va et vient, mais j'ai beaucoup de mal à marcher. Ça ne te fait rien si je vais prendre mon fauteuil roulant dans ma voiture ?

Caleb reste muet pendant une minute, se contentant de finir de boire sa bouteille d'eau.

– Mais tu peux quand même marcher, non ?

Il se force à regarder Caleb.

– Ben… techniquement, oui. Mais…

– Jude, dit Caleb, je sais que ton médecin ne partage sans doute pas mon avis, mais je dois avouer que ça me semble un peu… faible, je suppose, de ta part, cette manière que tu as de toujours choisir la solution la plus aisée. Je crois qu'il y a certaines choses que tu devrais simplement endurer, tu sais ? C'est ça que je voulais dire à propos de mes parents : ils succombaient tout le temps à leurs moindres maux, leurs moindres tressaillements.

« Je pense que tu devrais t'endurcir. Que tu peux parfaitement marcher, et que tu devrais t'y efforcer. Je crois qu'il faut te défaire de cette habitude de te dorloter, alors que tu es capable de mieux.

– Oh, répond-il. Très bien. Je comprends.

Il éprouve une honte profonde, comme s'il venait d'émettre une requête obscène et illicite.

– Bon, je vais me doucher, réplique Caleb après un silence – puis il s'éloigne.

Le reste de la journée, il essaie de se déplacer le moins possible et Caleb, comme s'il ne voulait pas trouver de raison de se fâcher contre lui, ne lui demande rien. Caleb prépare le déjeuner, qu'ils mangent tous les deux assis sur le canapé, chacun travaillant en même temps sur son ordinateur. La cuisine et le salon forment un seul large espace ensoleillé, avec de hautes fenêtres qui donnent sur la pelouse en surplomb de la plage, et lorsque Caleb a le dos tourné en train de préparer le dîner dans la cuisine, il en profite pour se traîner, à l'instar d'un ver de terre, jusqu'aux toilettes du couloir. Il veut aller dans la chambre chercher des aspirines supplémentaires dans son sac, mais celle-ci est trop loin et il renonce, décidant à la place d'attendre à genoux sur le pas de la porte que Caleb se tourne de nouveau vers la cuisinière, avant de revenir en rampant s'installer sur le canapé, où il a passé toute la journée.

– Le dîner est prêt, annonce Caleb – sur quoi il prend une inspiration, parvient à se mettre sur ses pieds, si lourds et malhabiles qu'ils lui semblent être des blocs de parpaing, et, tout en les regardant, se met à avancer en direction de la table.

Arriver à sa chaise lui paraît prendre des minutes, des heures, et, à un moment donné, il lève les yeux et aperçoit Caleb, qui bouge la mâchoire, l'observant d'un air haineux.

– Dépêche-toi, dit Caleb.

Ils mangent en silence. Il peut à peine le supporter. Le raclement du couteau contre l'assiette : insoutenable. Le bruit de Caleb quand il croque, de manière inutilement fort, un haricot vert : insoutenable. La nourriture dans sa bouche, qui lui semble devenir une innommable bête charnue : insoutenable.

– Caleb, commence-t-il, très doucement – mais celui-ci ne lui répond pas, se contentant de repousser sa chaise, de se lever, et de se rendre à l'évier.

– Apporte-moi ton assiette, dit Caleb – puis il l'observe.

Il se met debout, lentement, et commence sa marche en direction de l'évier, examinant chaque pas avant de démarrer le suivant.

Il se demandera, plus tard, s'il n'a pas provoqué le moment, s'il aurait pu en fait franchir les vingt pas sans tomber en se concentrant un tout petit peu plus. Mais ce n'est pas ce qui se passe. Il bouge le pied droit une demi-seconde avant que le gauche ne se soit posé, il chute et l'assiette lui échappe des mains, la porcelaine volant en éclats sur le sol. Alors, se déplaçant aussi vite que s'il avait prévu l'incident, Caleb arrive, le soulève violemment par les cheveux et le frappe au visage du poing, si fort qu'il est projeté en l'air, puis, en atterrissant, se cogne la nuque contre le rebord de la table. Sous le coup, la bouteille de vin tressaute et se déverse par terre en glougloutant, sur quoi Caleb pousse un rugissement, saisit la bouteille par le goulot et se met à le frapper avec sur la nuque.

– Caleb, dit-il d'une voix haletante, s'il te plaît, s'il te plaît.

Il n'a jamais été une personne à implorer grâce, même pas enfant, mais il est devenu cet être, d'une manière ou d'une autre. Gamin, sa vie lui importait peu ; il regrette, maintenant, que ce ne soit plus le cas.

– S'il te plaît, répète-t-il. Caleb, je t'en prie, pardonne-moi, je suis désolé, je m'excuse.

Mais Caleb, il s'en rend compte, n'est plus humain. Il s'est transformé en loup, en coyote. Tout muscles et rage. Et lui ne représente rien aux yeux de Caleb, il est la proie dont on peut disposer. Il est traîné jusqu'au canapé, il sait ce qui va se passer ensuite. Mais il continue malgré tout d'implorer :

– S'il te plaît, Caleb, dit-il. Je t'en prie, non. Caleb, s'il te plaît.

Quand il reprend conscience, il se trouve par terre, près du dossier du canapé, et la maison est silencieuse.

– Il y a quelqu'un ? appelle-t-il, détestant le tremblement dans sa voix – mais il n'entend rien.

Ce n'est pas nécessaire – il sait, de quelque façon, qu'il est seul.

Il s'assied. Il relève son slip et son pantalon, puis fléchit les doigts, les mains, remonte les genoux contre sa poitrine et les rabaisse, bouge les épaules d'avant en arrière, tourne le cou de gauche à droite. Il y a quelque chose de collant dans sa nuque, mais lorsqu'il examine de quoi il s'agit, il est soulagé de constater que ce n'est pas du sang mais du vin. Il a mal partout, mais n'a rien de cassé.

Il rampe jusqu'à la chambre. Il se nettoie rapidement dans la salle de bains, puis rassemble ses affaires et les met dans son sac. Il se dirige vers la porte. Pendant un instant, il craint que sa voiture ait disparu et qu'il soit

piégé, mais elle est là qui l'attend, à côté de celle de Caleb. Il regarde sa montre : il est minuit.

Il traverse la pelouse sur ses mains et ses genoux, son sac douloureusement passé sur l'épaule, les six cents mètres qui séparent la porte d'entrée de la voiture se transformant en kilomètres. Il veut s'arrêter, il est si fatigué, mais il sait qu'il ne doit pas.

Dans la voiture, il ne regarde pas son reflet dans le miroir ; il démarre le moteur et s'en va. Mais une demi-heure plus tard, une fois qu'il sait qu'il est assez loin de la maison pour se sentir sain et sauf, il se met à trembler, si fort que la voiture fait une embardée, et il s'arrête sur le bord de la route pour attendre, appuyant sa tête contre le volant.

Il patiente pendant dix minutes, vingt minutes. Puis il se retourne sur son siège, bien que ce simple mouvement soit une torture, et attrape son téléphone portable dans son sac. Il compose le numéro de Willem et attend.

– Jude ! s'exclame Willem, sur un ton de surprise. J'allais justement t'appeler.

– Salut, Willem, dit-il en espérant que sa voix a l'air normale. Je dois avoir lu dans tes pensées.

Ils parlent pendant quelques minutes, puis Willem demande :

– Tu vas bien ?

– Oui, bien sûr, répond-il.

– Tu sembles un peu étrange.

Willem, a-t-il envie de dire. *Willem, j'aimerais que tu sois ici.* Mais à la place il déclare :

– Désolé. J'ai juste mal à la tête.

Ils parlent encore un peu, et au moment où ils s'apprêtent à raccrocher, Willem dit :

– T'es sûr que ça va ?

– Oui, répond-il. Je vais bien.

– Ok, déclare Willem. D'accord – et il ajoute : Encore cinq semaines.

– Encore cinq semaines.

Il regrette Willem avec une telle intensité qu'il peut à peine respirer.

Après qu'ils raccrochent, il attend encore dix minutes, jusqu'à ce qu'il parvienne à s'arrêter enfin de trembler, puis redémarre la voiture et roule jusque chez lui.

Le lendemain, il se force à regarder son reflet dans le miroir de la salle de bains et manque de pleurer de honte, de choc et de désespoir. Il est si difforme, si étonnamment laid – même pour lui, cela paraît extraordinaire. Il se rend aussi présentable que possible, revêt son costard préféré. Caleb lui a donné des coups de pied dans le côté, et chaque mouvement, chaque respiration est un calvaire. Avant de quitter l'appartement, il prend rendez-vous avec le dentiste parce qu'il sent que l'une de ses dents du haut s'est déchaussée et un autre avec Andy pour le soir même.

Il va au travail.

– Ce n'est pas un look pour toi, St. Francis, déclare l'un des autres associés principaux, qu'il aime beaucoup, lors de leur réunion du comité de direction – et tout le monde s'esclaffe.

Il se force à sourire.

– Je crains que tu aies raison, répond-il. Et je suis sûr que vous serez tous déçus quand je vous annoncerai que mes jours comme champion de tennis potentiel aux Jeux paralympiques sont, malheureusement, derrière moi.

– Eh bien, moi, ça ne m'attriste pas, déclare Lucien – tandis que tout le monde autour de la table maugrée en signe de fausse déception. Tu peux trouver ton content d'agressivité au tribunal. Je pense que ce devrait être ton seul sport de combat dorénavant.

Ce soir-là, lors de sa consultation, Andy jure après lui.

– Qu'est-ce que j'avais dit à propos du tennis, Jude ? demande-t-il.

– Je sais, répond-il. Mais plus jamais, Andy, je te le promets.

– C'est quoi, ça ? demande Andy en plaçant ses doigts sur sa nuque.

Il soupire, avec théâtralité.

– Je me suis retourné, et un incident est survenu d'un méchant revers.

Il attend qu'Andy réagisse, mais il ne dit mot, se contentant d'appliquer de la crème antibiotique sur son cou et de lui mettre un pansement.

Le lendemain, Andy l'appelle au bureau.

– Il faut que je te parle en personne, annonce-t-il. C'est important. On peut se retrouver quelque part ?

Son ton l'inquiète.

– Tout va bien ? demande-t-il. Ça va, Andy ?

– Je vais bien, répond Andy. Mais j'ai besoin de te voir.

Il part tôt du travail et ils se retrouvent près de son bureau, dans un bar dont les clients habituels sont des banquiers japonais employés dans la tour proche du cabinet Rosen Pritchard. Andy y est déjà lorsqu'il arrive, et celui-ci lui pose avec tendresse la paume de la main sur le visage, du côté qui n'a pas été touché.

– Je t'ai commandé une bière, annonce Andy.

Ils boivent en silence, puis Andy dit :

– Jude, je voulais te regarder dans les yeux en te posant cette question. Est-ce que tu… tu te fais du mal ?

– Quoi ? demande-t-il, surpris.

– Ces accidents de tennis, poursuit Andy, est-ce qu'ils sont vraiment… autre chose ? Est-ce que tu te jettes du haut de l'escalier ou te frappes contre les murs ? – il prend une inspiration. Je sais que tu le faisais quand tu étais gamin. Est-ce que tu as recommencé ?

– Non, Andy, répond-il. Non. Je ne m'inflige rien de tout ça. Je te le jure. Je te le jure sur la tête de… de Harold et Julia. Je te le jure sur la tête de Willem.

– Ok, fait Andy en exhalant. Je veux dire, ça me rassure. C'est un soulagement de savoir que tu es juste un crétin qui ne suit pas les ordres de son médecin, chose qui, évidemment, n'a rien de nouveau. Et que, apparemment, tu es un terrible joueur de tennis – il sourit.

Il s'efforce de lui rendre son sourire.

Andy leur commande de nouveau des bières et, pendant quelques instants, ils gardent le silence.

– Tu sais, Jude, reprend Andy lentement, que toutes ces années je n'ai pas cessé de m'interroger sur ce que je devais faire de toi ? Non, ne dis rien – laisse-moi finir. J'ai passé – et je continue à passer – des nuits, éveillé, à me demander si je prends les bonnes décisions te concernant : il y a eu tellement de fois où j'ai été à deux doigts de te faire interner, d'appeler Harold ou Willem et de leur dire qu'il fallait qu'on se retrouve pour t'envoyer à l'hôpital. J'ai contacté d'anciens condisciples à moi qui sont devenus psychiatres et leur ai parlé de toi, de ce patient dont je suis très proche, et leur ai demandé ce qu'ils feraient à ma place. J'ai écouté tous leurs avis. J'ai écouté l'avis de mon propre psy. Mais personne n'est jamais capable de me donner avec certitude la bonne réponse.

« Je me suis torturé à ce sujet. Mais j'ai toujours considéré… tu as l'air de tellement bien fonctionner à tant de niveaux, et tu es arrivé à trouver cet équilibre bizarre mais qui incontestablement marche dans ta vie, que j'ai eu le sentiment, je ne sais pas, que je ne devais tout simplement pas perturber cet équilibre. Tu vois ce que je veux dire ? Aussi, je t'ai laissé te scarifier année après année et, chaque année, chaque fois que je te vois, je me demande si j'ai raison, et si, et de quelle façon, je devrais plus pousser pour que tu te fasses aider, pour que tu cesses de t'automutiler.

– Je m'excuse, Andy, murmure-t-il.

– Non, Jude, réplique Andy. Ce n'est pas de ta faute. Tu es mon patient. C'est moi qui suis censé savoir ce qui est le mieux pour toi, et j'ai l'impression que… je ne suis pas sûr de le savoir. Alors quand tu es arrivé avec des hématomes, ma première pensée a été que j'avais pris la mauvaise décision, au bout du compte. Tu comprends ?

Andy le regarde, et il est une fois de plus surpris de le voir s'essuyer les yeux, d'un geste rapide.

– Toutes ces années, répète Andy après une pause – puis tous les deux se taisent à nouveau.

– Andy, déclare-t-il – et lui aussi a envie de pleurer. Je te jure que je ne m'inflige rien d'autre. Juste les scarifications.

– Juste les scarifications ! répète Andy, avant d'émettre un éclat de rire étrangement braillard. Bon, j'imagine, étant donné le contexte, que je devrais me montrer satisfait de la chose. « Juste les scarifications. » Tu te rends compte que c'est complètement dingue, pas vrai, le fait que ça représente un tel soulagement pour moi ?

– Je sais, répond-il.

Mercredi succède à mardi, et puis jeudi à mercredi ; la douleur dans son visage empire, s'atténue, avant de s'accroître derechef. Il avait redouté que Caleb ne l'appelle ou, pire, qu'il n'apparaisse à son appartement, mais les jours passent et celui-ci ne se manifeste pas : peut-être est-il resté séjourner à Bridgehampton ; peut-être a-t-il été renversé par une voiture. Il s'aperçoit, bizarrement, qu'il ne ressent rien – ni peur, ni haine, ni rien. Le pire a eu lieu, et maintenant il est libre. Il a eu une relation, c'était abominable, et dorénavant il n'a plus besoin d'en avoir une autre, parce qu'il s'est prouvé à lui-même qu'il en était incapable. Le temps qu'il a passé avec Caleb a confirmé toutes ses craintes concernant ce que les gens pouvaient penser de

lui, de son corps, et sa prochaine tâche consiste à apprendre à l'accepter, sans éprouver de peine. Il sait qu'il se sentira sans doute encore seul dans le futur, mais désormais il possède une réponse à cette solitude ; désormais, il sait avec certitude que cette solitude est préférable à l'état, quel que celui-ci ait pu être (terreur, honte, dégoût, désarroi, étourdissement, excitation, désir, répugnance), qu'il éprouvait avec Caleb.

Ce vendredi-là il voit Harold, qui est en ville pour une conférence à Columbia University. Il avait déjà écrit à Harold pour le prévenir de sa blessure, mais cela n'empêche pas Harold de réagir de manière excessive, en s'exclamant, se tracassant pour lui et lui demandant des dizaines de fois s'il est sûr d'aller bien.

Ils se sont retrouvés dans l'un des restaurants préférés de Harold, où le bœuf provient de bêtes que le chef a baptisées et élevées lui-même dans une ferme du nord de l'État de New York et où l'on sert des légumes qui poussent sur le toit de l'immeuble, et ils bavardent tout en mangeant leurs plats – il s'applique à ne mâcher que du côté droit de sa bouche et à éviter que les aliments n'entrent en contact avec sa nouvelle dent – lorsqu'il sent la présence de quelqu'un debout près de leur table puis, quand il lève les yeux, c'est Caleb, et il a beau s'être convaincu qu'il n'éprouve rien, il est, aussitôt, submergé de terreur.

Il n'avait jamais vu Caleb soûl de tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, mais il devine immédiatement qu'il est ivre, et d'humeur dangereuse.

– Ta secrétaire m'a dit où tu étais, lui déclare Caleb. Vous devez être Harold, ajoute-t-il en tendant la main à celui-ci, qui la lui serre, l'air perplexe.

– Jude ? lui demande Harold, mais il ne peut pas parler.

– Caleb Porter, se présente-t-il tout en se glissant sur la banquette en demi-cercle, où il se serre contre lui. Votre fils et moi sommes dans une relation.

Harold regarde Caleb, puis tourne les yeux vers lui et ouvre la bouche, sans voix pour la première fois depuis qu'il le connaît.

– Permettez-moi de vous poser une question, dit Caleb à Harold, en se penchant en avant comme pour livrer une confidence – lui fixe son visage, sa beauté vulpine, ses yeux noirs et scintillants. Soyez honnête. Vous n'avez jamais désiré un fils normal, plutôt qu'un estropié ?

Pendant un instant, personne ne prononce un mot, et il ressent une sorte de courant grésiller dans l'air.

– Non mais, qui êtes-vous ? demande Harold dans un sifflement – puis il voit le visage de Harold se métamorphoser, ses traits se contorsionnant si rapidement et violemment, passant du choc au dégoût et à la colère, qu'il paraît, le temps d'un instant, inhumain, un monstre vêtu des habits de Harold.

Alors son expression change de nouveau, et il observe quelque chose se durcir dans le visage de Harold, comme si ses muscles mêmes s'ossifiaient sous ses yeux.

– C'est vous qui lui avez fait ça, dit-il à Caleb, très lentement – puis, s'adressant à lui, avec consternation : Ce n'était pas le tennis, hein, Jude. Cet homme t'a fait ça.

– Harold, non, commence-t-il à dire – mais Caleb lui a attrapé le poignet et le serre si fort qu'il a l'impression qu'il pourrait le briser.

– Espèce de petit menteur, lui dit Caleb. Tu es un estropié et un menteur et un mauvais coup. Et tu as raison… tu es répugnant. Je ne peux même pas te regarder, jamais plus de ma vie.

– Foutez le camp, s'écrie Harold, d'un ton cinglant sur chaque mot.

Ils parlent tous en murmurant, mais la conversation semble si sonore, et le reste du restaurant si silencieux, qu'il est convaincu que tout le monde les entend.

– Harold, non, l'implore-t-il. Arrête, je t'en prie.

Mais Harold ne l'écoute pas.

– Je vais appeler la police, déclare-t-il – alors Caleb se glisse à l'extérieur de la banquette et se lève, ainsi que Harold.

– Foutez le camp tout de suite, répète Harold – et maintenant tout le monde en effet les regarde, et il se sent si mortifié qu'il en a la nausée.

– Harold, plaide-t-il.

Il voit, à la démarche vacillante de Caleb, que celui-ci est réellement très soûl, et lorsqu'il repousse Harold au niveau de l'épaule, Harold s'apprête à lui rendre la pareille quand, enfin, il retrouve sa voix et crie le nom de Harold, qui, à ce moment-là, se retourne vers lui et abaisse le bras. Caleb lui adresse alors son petit sourire, puis fait volte-face et part, bousculant au passage les serveurs qui se sont silencieusement assemblés autour de lui.

Harold reste debout quelques instants, fixant la porte du regard, puis se met à emboîter le pas à Caleb, et il crie à nouveau le nom de Harold, d'un ton désespéré, et celui-ci revient vers lui.

– Jude… commence Harold – mais il ne continue pas et se contente de secouer la tête.

Ce dernier est si fâché, si furieux, que sa rage en a presque éclipsé l'humiliation de son fils. Autour d'eux, il entend les gens se remettre à bavarder. Il hèle leur serveur et lui tend sa carte de crédit, qu'on lui rapporte au bout de ce qui lui semble être quelques secondes. Il n'a pas son fauteuil roulant aujourd'hui, ce qui le remplit d'une joie à la fois intense et amère, et à l'instant où il quitte le restaurant, il a l'impression qu'il n'a jamais été aussi agile, qu'il ne s'est jamais déplacé avec une telle rapidité ou une telle détermination.

À l'extérieur, il pleut des trombes. Sa voiture est rangée à un pâté de maisons, et il avance sur le trottoir d'un pas traînant, Harold silencieux à ses côtés. Il est si blême de colère qu'il souhaiterait ne pas pouvoir ramener Harold, mais ils se trouvent dans la partie est de Manhattan, près de l'Avenue A, et Harold ne trouvera jamais de taxi sous cette pluie.

– Jude… dit Harold une fois qu'ils sont dans la voiture – mais il l'interrompt, en gardant les yeux braqués sur la route devant lui.

– Je te *suppliais* de ne pas parler, Harold, fait-il. Mais ça ne t'a pas arrêté. Pourquoi, Harold ? Tu penses que ma vie est une farce ? Tu crois que mes problèmes t'offrent simplement l'occasion de monter sur tes grands chevaux ?

Il ne sait même pas ce qu'il veut dire, ce qu'il essaie d'exprimer.

– Non, Jude, bien sûr que non, répond Harold d'une voix douce. Je m'excuse… j'ai juste pété un câble.

Cela le rassérène d'une certaine façon, et ils gardent le silence le long de quelques pâtés de maisons, à écouter le bruit des essuie-glaces.

– Tu sortais vraiment avec lui ? demande Harold.

Il acquiesce d'un hochement de tête laconique.

– Mais plus maintenant ? demande encore Harold – et il secoue la tête. Bon, marmonne Harold – et puis, d'un ton très doux : Est-ce qu'il t'a frappé ?

Il doit attendre et se contrôler avant de pouvoir répondre.

– Juste quelques fois, dit-il.

– Oh, Jude, réplique Harold, d’une voix qu’il n’a jamais entendu Harold utiliser auparavant. Laisse-moi simplement te poser une question, déclare Harold tandis qu’ils descendent lentement la Quinzième Rue, laissant la Sixième Avenue derrière eux. Jude… pourquoi tu sortais avec quelqu’un qui te traitait comme ça ?

Il attend la prochaine avenue avant de répondre, essayant de réfléchir à ce qu’il pourrait expliquer, à la manière d’exprimer ses raisons de sorte que Harold les comprenne.

– Je me sentais seul, finit-il par répondre.

– Jude, dit Harold avant de s’interrompre. Je comprends ça, poursuit-il. Mais pourquoi lui ?

– Harold, fait-il – et il se rend compte à quel point il paraît atroce et pitoyable –, quand tu as mon physique, tu prends ce que tu peux avoir.

Ils sont de nouveau silencieux, puis Harold dit :

– Arrête la voiture.

– Quoi ? demande-t-il. Je ne peux pas, il y a des gens derrière moi.

– Arrête la foutue voiture, Jude, répète Harold – et, devant son refus de s’exécuter, Harold étend le bras, empoigne le volant et le tire violemment vers la droite, pour ranger le véhicule sur une place vide devant une bouche d’incendie.

La voiture derrière eux les dépasse, son klaxon émettant un long bêlement en forme d’avertissement.

– Putain, Harold ! crie-t-il. T’essaies de faire quoi exactement ? T’as failli nous causer un accident !

– Écoute-moi, Jude, dit Harold lentement, ébauchant un geste dans sa direction – mais il a un mouvement de recul et se colle contre la vitre, loin des mains de Harold. Tu es la personne la plus belle qu’il m’ait été donné de rencontrer… de toute mon existence.

– Harold, répond-il, arrête, arrête. S’il te plaît, arrête.

– Regarde-moi, Jude, poursuit Harold – mais il ne peut pas. C’est vrai. Le fait que tu ne le voies pas me brise le cœur.

– Harold, dit-il – et il gémit presque –, s’il te plaît, je t’en prie. Si je compte pour toi, arrête.

– Jude, dit encore Harold – et il étend de nouveau le bras vers lui, mais il tressaille et lève les mains pour se protéger.

Du coin de l’œil, il voit Harold baisser la main, lentement. Il finit par reposer les siennes sur le volant, mais elles tremblent trop pour lui permettre de redémarrer, et il les coince sous ses cuisses.

– Bon dieu, s’entend-il répéter, bon dieu.

– Jude, répète Harold.

– Laisse-moi tranquille, Harold, dit-il – et maintenant ses dents claquent aussi, il a du mal à parler. S’il te plaît.

Ils restent assis, silencieux, pendant plusieurs minutes. Il se concentre sur le son de la pluie, sur le feu qui passe au rouge, au vert puis à l’orange, et compte ses respirations. Finalement, ses tremblements cessent, alors il redémarre la voiture, se dirige vers l’ouest, puis vers le nord, jusque chez Harold.

– Viens dormir à la maison cette nuit, dit Harold en se tournant vers lui – mais il secoue la tête, le regard rivé droit devant. Au moins, monte prendre une tasse de thé en attendant de te sentir un peu mieux – mais il secoue de nouveau la tête. Jude, ajoute Harold, je suis vraiment désolé… pour tout… tout ça – il hoche la tête mais ne peut toujours pas parler. Tu m’appelles si tu as besoin de quoi que ce soit ? persiste Harold – et il opine encore du chef.

Alors Harold lève le bras, lentement, comme s’il était un animal sauvage, et lui caresse la nuque, à deux reprises, avant de descendre de voiture et de fermer doucement la portière derrière lui.

Il emprunte la voie rapide le long de l’Hudson pour rentrer chez lui. Il se sent si endolori, si vidé : mais maintenant ses humiliations sont terminées. Il a été assez puni, pense-t-il, même pour lui. Il va rentrer, se scarifier, puis commencer à oublier : ce soir en particulier, mais également les quatre mois passés.

À Greene Street, il se gare dans le parking et monte les étages silencieux dans l’ascenseur en s’agrippant à la porte grillagée ; il est si fatigué qu’il risque de s’effondrer au sol sinon. Richard passe l’automne dans une résidence à Rome, et l’immeuble autour de lui a un air sépulcral.

Il entre dans la pénombre de son appartement et cherche à tâtons l’interrupteur, lorsqu’il sent quelque chose l’atteindre, durement, du côté enflé de son visage, et, même dans le noir, voit sa nouvelle dent projetée en l’air.

C’est Caleb, évidemment, et il entend et renifle sa respiration avant que celui-ci actionne le système général d’éclairage et que l’appartement s’illumine, éblouissant, plus aveuglant que le jour ; alors il lève la tête et aperçoit Caleb qui le surplombe, les yeux baissés sur lui. Même soûl, il conserve un air composé, la rage ayant effacé en partie son ivresse, et son regard est ferme et focalisé. Il sent Caleb l’attraper par les cheveux, le frapper au visage du côté droit, celui qui n’est pas enflé, et sa tête se renverser en arrière dans un craquement sous le coup.

Caleb n’a toujours pas prononcé un mot, et maintenant il le traîne jusqu’au canapé, avec pour seuls sons la respiration régulière de Caleb et ses déglutitions frénétiques à lui. Caleb lui enfonce le visage dans les coussins, lui maintenant la tête d’une main et, de l’autre, il commence à lui arracher ses vêtements. Il se met alors à paniquer et à se débattre, mais Caleb appuie un bras contre sa nuque, ce qui le paralyse et l’empêche de bouger ; il se retrouve contraint d’exposer son corps morceau par morceau – le dos, les bras, le derrière de ses jambes – et, quand tout a été retiré, Caleb le remet sur pied d’un coup sec et le repousse, mais il tombe et atterrit sur le dos.

– Lève-toi, ordonne Caleb. Tout de suite.

Il s’exécute ; de son nez s’écoule quelque chose, du sang ou du mucus, qui l’empêche de bien respirer. Il est debout ; il ne s’est jamais senti aussi nu, aussi exposé de sa vie. Quand il était enfant et que des choses lui arrivaient, il était capable de quitter son corps, d’aller ailleurs. Il s’imaginait être un objet inanimé – une tringle à rideau, un ventilateur de plafond –, témoin impassible et insensible d’une scène qui se déroulait au-dessous de lui. Il se regardait et n’éprouvait rien : ni pitié, ni colère, rien. Mais à ce moment-là, il a beau essayer, il ne parvient pas à se retirer. Il est dans cet appartement, son appartement, debout devant un homme qui le hait, et il sait que ce n’est que le début, et non la fin, d’une longue nuit, et que son seul choix est d’attendre qu’elle se termine et de l’endurer.

– Putain, dit Caleb, après l’avoir examiné pendant de longues minutes – il ne l’a jamais vu totalement nu avant. Mon dieu, tu es vraiment difforme. Réellement.

Pour une raison ou une autre, c’est cette déclaration qui les ramène tous les deux à eux-mêmes et, pour la première fois depuis des décennies, il se met à pleurer.

– S’il te plaît, dit-il. S’il te plaît, Caleb, je suis désolé.

Mais Caleb l’a déjà attrapé par la nuque et le presse, en le traînant à moitié, en direction de la porte d’entrée. Ils entrent dans l’ascenseur, descendent les étages, et puis il est extirpé de l’ascenseur, forcé de marcher dans le couloir vers le vestibule. À ce stade, il devient hystérique, implorant Caleb, lui demandant sans cesse ce qu’il compte faire, ce qui va advenir de lui. Arrivés à la porte de l’immeuble, Caleb le soulève, si bien que pendant un instant son visage se retrouve encadré au niveau de la vitre minuscule et sale qui donne sur Greene Street, puis Caleb ouvre la porte, et il est poussé à l’extérieur, nu, dans la rue.

– Non ! hurle-t-il, moitié à l’intérieur, moitié dehors. Caleb, je t’en prie !

Il est tiraillé entre l’espoir dément et la peur désespérée que quelqu’un puisse passer. Mais il pleut trop fort ; personne ne passera. La pluie bat à un rythme effréné sur son visage.

– Supplie-moi, dit Caleb, élevant la voix par-dessus le bruit de la pluie – et il le fait, l’implorant. Supplie-moi de rester, exige Caleb. Excuse-toi – et il lui demande pardon, et lui redemande, encore et encore, sa bouche s’emplissant de son propre sang, de ses propres larmes.

Finalement, il est ramené à l’intérieur, traîné de nouveau vers l’ascenseur, où Caleb lui ordonne des choses, et il s’excuse et s’excuse, répétant à Caleb les mots qu’il exige de lui : *Je suis répugnant. Je suis repoussant. Je ne vaux rien. Je suis désolé, pardon.*

De retour dans l’appartement, Caleb lui lâche le cou, et il tombe, les jambes branlantes, alors Caleb lui donne des coups de pied dans le ventre, si violents qu’il vomit, puis d’autres dans le dos, si bien qu’il glisse sur les beaux sols de Malcolm et dans le vomi. Son magnifique appartement, pense-t-il, où il s’est toujours cru en sécurité. Cela lui arrive dans son magnifique appartement, entouré de toutes ces œuvres magnifiques qu’on lui a offertes ou qu’il a achetées avec l’argent de son labeur. Son magnifique appartement, avec ses portes qui se verrouillent, où il était censé être protégé des ascenseurs en panne et de la dégradation d’avoir à monter l’escalier à l’aide de ses bras, où il était censé toujours se sentir humain et entier.

Puis il est de nouveau soulevé et déplacé, mais il lui est difficile de savoir où on l’entraîne : l’un de ses yeux est gonflé et fermé, l’autre voit flou. Sa vision va et vient sans arrêt.

Mais alors il se rend compte que Caleb l'emmène vers la porte qui ouvre sur l'escalier de secours. Le seul élément appartenant à l'ancien loft que Malcolm a conservé : à la fois parce qu'il n'avait pas le choix et parce qu'il aimait son aspect crûment utilitaire, sa franche laideur. À ce moment-là Caleb débloque le verrou, et il se retrouve dans la pénombre, en haut des marches raides.

« Ça évoque tellement une descente aux enfers », comme il se rappelle que Richard lui a dit.

Il a tout un côté recouvert de vomi gluant ; il sent d'autres liquides – il ne veut pas imaginer de quel type – s'écouler le long d'autres parties de son corps : son visage, son cou, ses cuisses.

Il gémit de douleur et de peur, s'agrippant à l'encadrement de la porte, lorsqu'il entend, plutôt qu'il ne voit, Caleb reculer avant de se précipiter vers lui et le frapper d'un coup de pied dans le dos, puis il plonge dans les ténèbres de l'escalier.

En vol plané, il songe soudain à Dr Kashen. Ou pas à Dr Kashen, nécessairement, mais à la question que celui-ci lui avait posée quand il lui demandait s'il accepterait de diriger son mémoire : *Quel est votre axiome préféré ?* (La question type du nerd, comme l'avait dénommé un jour CM.)

– L'axiome de l'ensemble vide, avait-il répondu, sur quoi Kashen avait opiné du chef, d'un air approbateur.

– C'est un bon axiome, avait-il dit.

L'axiome de l'ensemble vide postule que *x* est toujours égal à *x* : il présuppose que si l'on a un objet conceptuel appelé *x*, celui-ci doit, forcément, demeurer équivalent à lui-même, qu'il présente un aspect unique, possède quelque chose de si irréductible que l'on doit en inférer qu'il équivaut toujours, absolument, à lui-même, et ce pour l'éternité, que son élémentarité même ne peut jamais se voir altérée. Mais l'axiome de l'ensemble vide est impossible à prouver. Toujours, absolument, jamais : ce sont ces mots, autant que les nombres, qui constituent l'univers des mathématiques. Tout le monde n'aimait pas l'axiome de l'ensemble vide – Dr Li l'avait une fois qualifié de faussement modeste et de maniéré, un axiome qui ressemblait à une danse de l'éventail –, mais lui appréciait son caractère élusif, le fait que la beauté de l'équation résistait systématiquement aux tentatives de la prouver. C'était le type d'axiome qui pouvait vous rendre fou, vous consumer, devenir facilement toute une vie.

Cependant, il sait maintenant avec certitude combien l'axiome est vrai, parce que lui-même – son existence même – l'a démontré. *La personne que j'étais sera toujours la personne que je suis*, prend-il conscience. Le contexte a pu changer : il peut habiter dans son appartement, il peut avoir un travail qui lui plaît et paie bien, et il peut posséder des parents et des amis qu'il aime. On peut le respecter, voire, au tribunal, le craindre. Mais, fondamentalement, il est la même personne, une personne qui inspire le dégoût, une personne faite pour qu'on la haïsse. Et au cours de ce mini-instant où il se trouve suspendu en l'air, entre l'extase de voler et l'anticipation de son atterrissage, dont il appréhende qu'il sera terrible, il ne doute plus que x sera toujours égal à x, quoi qu'il fasse, quel que soit le nombre d'années qui le sépare du monastère ou de Frère Luke, peu importe combien il gagne ou le mal qu'il se donne à tenter d'oublier. C'est sa dernière pensée, avant que son épaule ne s'écrase contre le béton et que le monde, en une fraction de seconde, ne se dérobe tout à coup et bienheureusement de sous lui : $x = x$, songe-t-il. $x = x$, $x = x$.

II

Quand Jacob était bébé, il avait peut-être six mois, ou dans ces eaux-là, Liesl a attrapé une pneumonie. À l'instar de la plupart des gens en bonne santé, elle faisait une terrible malade : bougonne, irritable et, surtout, stupéfaite de se retrouver dans cette situation inhabituelle pour elle.

– Je ne tombe jamais malade, ne cessait-elle de répéter – comme s'il y avait erreur, comme si ce qu'elle avait aurait été censé arriver à quelqu'un d'autre.

Parce que Jacob était un enfant maladif (non pas dans un sens dramatique, mais il avait déjà eu deux rhumes dans sa courte existence, et avant même de savoir à quoi son sourire ressemblait, je connaissais le bruit de sa toux : un son sec qui paraissait étonnamment adulte), nous avons décidé que Liesl ferait mieux de passer les quelques jours suivants chez Sally, le temps de se reposer et de se remettre, et je suis resté à la maison avec Jacob.

Je me considérais comme globalement compétent avec mon fils, mais au cours du week-end, j'ai dû appeler mon père vingt fois pour l'interroger sur les différents petits mystères qui n'arrêtaient pas de se présenter, ou pour confirmer auprès de lui ce que je savais savoir mais que, dans mon trouble, j'avais oublié. Par exemple, il émettait des bruits étranges qui ressemblaient au hoquet mais s'avéraient trop irréguliers pour être vraiment le hoquet – qu'est-ce que c'était ? Ses selles semblaient un peu liquides – était-ce le signe de quelque chose ? Il aimait dormir sur le ventre, mais Liesl insistait sur le fait qu'il devait rester sur le dos, pourtant j'avais toujours entendu dire qu'il ne lui arriverait rien sur le ventre – est-ce que c'était le cas ? Évidemment, j'aurais pu vérifier tout cela, mais je désirais des réponses certaines, et je voulais les obtenir de mon père, qui non seulement les

connaissait, mais qui savait aussi comment les énoncer. Sa voix me réconfortait.

– Ne t'inquiète pas, répétait-il à la fin de chaque coup de fil. Tu t'en sors très bien. Tu sais comment t'y prendre.

Il me permettait de croire que c'était vrai.

À partir du moment où Jacob est tombé malade, j'ai appelé mon père moins souvent : je ne pouvais pas supporter de lui parler. Les questions que je voulais alors lui poser (comment allais-je pouvoir traverser cela ? Qu'allais-je devenir après ? Comment pouvais-je regarder mon fils mourir ?) étaient des questions que je n'arrivais pas moi-même à me poser, et dont je savais qu'elles le feraient pleurer s'il essayait d'y répondre.

Il venait de fêter ses quatre ans quand nous avons remarqué que quelque chose n'allait pas. Tous les matins, Liesl l'emmenait au jardin d'enfants, et tous les après-midi, en sortant de mon dernier cours, j'allais le chercher. Il avait un visage sérieux, si bien que les gens pensaient qu'il était plus sombre qu'il ne l'était réellement : à la maison, pourtant, il courait dans tous les sens, montant et descendant l'escalier, et je le poursuivais, et quand j'étais installé sur le canapé en train de lire, il venait me faire des galipettes dessus. Liesl aussi est devenue joueuse en sa compagnie et parfois tous les deux couraient à travers la maison en poussant des cris aigus et perçants, ce qui constituait mon bruit favori, mon type de brouhaha préféré.

On était en octobre lorsqu'il a commencé à témoigner de la fatigue. Je suis allé le récupérer un jour et tous les autres enfants, tous ses copains, formaient un groupe, parlant et sautillant, et je me suis mis à le chercher des yeux avant de le repérer au fond de la pièce, recroquevillé sur son matelas, en train de dormir. L'une des assistantes maternelles était assise à côté de lui, et lorsqu'elle m'a aperçu elle m'a fait signe de venir.

– Je crois qu'il est peut-être en train de tomber malade, a-t-elle dit. Il manque un peu d'énergie depuis un jour ou deux, et il avait l'air tellement fatigué après le déjeuner qu'on l'a simplement laissé dormir.

Nous adorions ce jardin d'enfants : d'autres établissements essayaient d'apprendre aux enfants à lire, ou bien s'évertuaient à leur enseigner des leçons, mais celui-ci, qui avait la faveur des professeurs d'université, était ce que je pensais qu'une école devait être pour des enfants de quatre ans – toute leur activité consistait à écouter des personnes leur lire des histoires, à s'occuper à des activités manuelles et à aller en sortie au zoo.

J’ai dû le porter jusqu’à la voiture, mais une fois à la maison, il s’est réveillé et paraissait en forme : il a mangé le goûter que je lui ai préparé, m’a écouté lui lire des livres avant que nous nous mettions à construire la pièce centrale de la journée ensemble. Pour son anniversaire, Sally lui avait offert un très bel ensemble de cubes en bois découpés en forme de géode que l’on pouvait empiler très haut et à l’aide desquels on pouvait élaborer toutes sortes de structures intéressantes ; chaque jour nous élaborions une nouvelle construction au milieu de la table, et quand Liesl rentrait à la maison, Jacob lui expliquait ce que nous avions créé – un dinosaure, une tour pour astronautes –, et Liesl prenait une photo.

Ce soir-là j’ai rapporté à Liesl ce que l’assistante maternelle avait dit, et le lendemain Liesl l’a emmené chez le médecin, qui a déclaré qu’il avait l’air parfaitement normal, que rien ne semblait sortir de l’ordinaire. Malgré tout, nous avons continué à l’observer au cours des quelques jours suivants. Se montrait-il plus ou moins énergique ? Dormait-il plus longtemps que d’habitude, mangeait-il moins que d’habitude ? Nous ne savions pas. Mais nous avions peur : il n’y a rien de plus terrifiant qu’un enfant apathique. Le mot lui-même résonne, aujourd’hui, comme l’euphémisme d’un terrible destin.

Et puis, soudain, les choses se sont accélérées. Nous sommes allés chez mes parents pour Thanksgiving et nous étions en train de dîner quand Jacob a commencé à convulser. L’instant d’avant il était présent, et puis celui d’après il était rigide, son corps se transformant en planche, glissant de sa chaise sous la table, ses globes oculaires fixant le plafond, sa gorge émettant un cliquetis étrange et creux. Cela n’a duré que dix secondes environ, mais c’était affreux, si terrible que j’entends encore cet horrible cliquetis, que je vois toujours la terrible rigidité de sa tête, ses jambes exécutant des mouvements d’avant en arrière dans l’air.

Mon père s’est précipité vers le téléphone et a appelé l’un de ses amis au New York Presbyterian Hospital, puis nous nous sommes rendus là-bas à toute vitesse ; Jacob a été admis et nous sommes restés tous les quatre passer la nuit – mon père et Adele couchés sur leurs manteaux par terre, Liesl et moi assis de part et d’autre du lit, incapables de nous regarder.

Une fois qu’ils ont réussi à le stabiliser, nous sommes rentrés à la maison, d’où Liesl a appelé le pédiatre de Jacob, ainsi qu’un condisciple à elle de la fac de médecine, pour obtenir des rendez-vous avec le meilleur neurologue,

le meilleur généticien, le meilleur immunologue – nous ne savions pas de quoi il s'agissait, mais quoi que ce soit, elle voulait s'assurer que Jacob reçoive les meilleurs soins possibles. Et puis ont commencé les mois à se rendre d'un médecin à l'autre, à prélever le sang de Jacob, à scanner son cerveau, à tester ses réflexes, à lui ausculter les yeux, à examiner son audition. Tout le processus s'est révélé si invasif et si frustrant (je ne m'étais jamais rendu compte qu'il existait tant de façons de déclarer « Je ne sais pas » avant de rencontrer ces médecins) que par moments je songeais combien cela devait être difficile, voire impossible, pour des parents qui ne possédaient pas notre réseau, qui n'avaient pas les connaissances et la culture scientifiques de Liesl. Mais ce savoir ne nous a pas aidés à supporter entendre Jacob pleurer quand on lui enfonçait des aiguilles à répétition, si souvent que l'une de ses veines, celle du bras gauche, a commencé à s'affaisser, et tout ce réseau ne l'a pas empêché de devenir de plus en plus malade, de convulser de plus en plus fréquemment, et d'émettre un grognement, un son primitif et effrayant et d'une fréquence bien trop basse pour un enfant de quatre ans, tandis que sa tête allait et venait de droite à gauche et que ses mains se tordaient.

Quand les médecins ont finalement trouvé le diagnostic (une maladie neurologique auto-immune extrêmement rare appelée le syndrome de Lennox-Gastaut, si rare qu'elle ne faisait même pas partie de la batterie de tests génétiques), il était devenu quasiment aveugle. On était en février. En juin, quand il a eu cinq ans, il ne parlait pratiquement plus. En août, nous pensions qu'il ne pouvait plus entendre.

Il convulsait de plus en plus. Nous avons essayé un médicament après l'autre ; parfois en combinaison. Liesl avait un ami neurologue qui nous a parlé de l'existence d'une nouvelle molécule, qui n'avait pas encore reçu l'autorisation de mise sur le marché aux États-Unis mais qui était disponible au Canada ; ce vendredi-là, Liesl et Sally sont allées à Montréal et en sont revenues, le tout en douze heures. Le médicament a marché pendant un court laps de temps, même s'il provoquait de terribles éruptions cutanées, et chaque fois que nous touchions sa peau il ouvrait la bouche et criait, bien qu'aucun son ne sorte, et des larmes roulaient sur ses joues.

– Pardon, mon chéri, l'implorais-je – même si je savais qu'il ne pouvait pas m'entendre –, pardon, pardon.

J’arrivais à peine à me concentrer au travail. Je n’enseignais qu’à temps partiel cette année-là ; c’était ma deuxième année à l’université, mon troisième semestre. Je traversais le campus à pied et surprenais des conversations (qui parlait de se séparer de son petit ami, qui d’une mauvaise note à un examen, qui de s’être foulé la cheville) et cela m’enrageait. Espèces d’idiots, de mesquins, d’égoïstes, d’égocentristes, avais-je envie de leur dire. Espèce d’odieux, je vous déteste. Vos problèmes n’en sont pas. Mon fils est en train de mourir. Par moments, ma haine était si profonde que j’en devenais malade. Laurence enseignait aussi à l’université à l’époque, et il me remplaçait quand je devais emmener Jacob à l’hôpital. Nous avions une aide-soignante à domicile, mais nous accompagnions Jacob à chaque rendez-vous pour pouvoir suivre avec quelle rapidité il était en train de nous quitter. En septembre, son médecin nous a regardés dans les yeux après l’avoir examiné :

– Il n’y en a plus pour longtemps, maintenant, a-t-il dit d’un ton très doux – et c’était le pire.

Laurence venait tous les mercredis et samedis soir ; Gillian tous les mardis et jeudis ; Sally tous les lundis et dimanches ; un autre ami de Liesl, Nathan, tous les vendredis. Quand ils étaient là, ils préparaient les repas ou nettoyaient, pendant que Liesl et moi nous asseyions avec Jacob pour lui parler. Il avait arrêté de grandir à un moment de l’année précédente, et ses bras et ses jambes étaient devenus mous à force de ne pas servir : ses membres étaient caoutchouteux, presque comme dépourvus d’ossature, et il fallait s’assurer lorsqu’on le tenait dans les bras de les serrer contre soi, sinon ils pendaient et lui donnaient l’air mort. Il avait complètement cessé d’ouvrir les yeux début septembre, même si des fluides s’en écoulaient parfois : des larmes, ou bien du mucus jaunâtre et gluant. Seul son visage demeurait rondouillard, à cause des doses massives de stéroïdes qu’il recevait. L’un des médicaments ou l’autre lui avait provoqué des plaques d’eczéma permanentes sur les joues, de couleur rouge bonbon et à l’aspect du papier de verre, chaudes et rugueuses au toucher.

Mon père et Adele ont emménagé avec nous à la mi-septembre, et je ne pouvais pas regarder celui-ci dans les yeux. J’avais conscience qu’il savait ce que signifiait de voir mourir des enfants ; je me rendais compte à quel point le fait que ce soit mon enfant le peinait. J’avais le sentiment d’avoir échoué : j’avais l’impression d’être puni pour ne pas avoir souhaité Jacob

plus ardemment quand il nous avait été donné. Je pensais que, si je m'étais montré moins ambivalent par rapport à mon désir d'enfant, ce ne serait jamais arrivé ; je pensais que c'était un rappel de la bêtise et de la stupidité dont j'avais témoigné en ne reconnaissant pas quel cadeau nous avait été offert, un présent auquel tant de personnes aspiraient et que, pourtant, j'avais été prêt à renvoyer. J'avais honte – je ne serais jamais le père que mon père avait été, et je détestais l'idée qu'il soit témoin de mes faiblesses.

Avant la naissance de Jacob, j'avais demandé un soir à mon père s'il avait des paroles de sagesse à me transmettre. Je plaisantais, mais il l'a pris sérieusement, comme pour toutes les questions que je lui posais.

– Hum, a-t-il dit. Eh bien, la chose la plus difficile dans le fait de devenir parent est la capacité d'adaptation. Meilleur on s'avère en la matière, meilleur parent on est.

À l'époque, j'avais *grosso modo* ignoré ce conseil, mais lorsque Jacob est devenu de plus en plus malade, j'y songeais de plus en plus fréquemment, et je me suis rendu compte à quel point mon père avait raison. Nous déclarons tous vouloir que nos enfants soient heureux, simplement heureux et en bonne santé, mais ce n'est pas ce que nous désirons. Nous voulons qu'ils soient comme nous, ou meilleurs que nous. Nous, humains, sommes très peu imaginatifs de ce point de vue. Nous ne sommes pas équipés pour envisager qu'ils puissent être pires que nous. Mais je suppose que ce serait trop demander. Il s'agit sans doute d'une ruse de l'évolution – si nous avions tous une conscience vive et spécifique de ce qui pourrait tourner horriblement mal, aucun d'entre nous n'aurait jamais d'enfant.

Lorsque nous nous sommes aperçus au début que Jacob était malade, que quelque chose n'allait pas, nous avons tous les deux déployé de gros efforts pour nous adapter, et rapidement. Nous n'avions jamais dit explicitement que nous voulions qu'il poursuive des études supérieures, par exemple ; nous comptions simplement dessus, et sur lui aussi pour continuer en troisième cycle, parce que nous l'avions tous les deux fait. Mais au cours de cette première nuit, précisément, que nous avons passée à l'hôpital, après ses premières convulsions, Liesl, qui voyait toujours cinq, dix pas en avant, a déclaré :

– Peu importe ce que c'est, il peut toujours vivre une longue et saine vie, tu sais. Il y a de formidables écoles où on peut l'envoyer. Il y a des endroits où on peut lui apprendre à être autonome.

Je lui avais volé dans les ailes : je l'avais accusée de tirer un trait sur lui, si rapidement, si aisément. Plus tard, j'en ai éprouvé de la honte. Plus tard, j'ai ressenti de l'admiration pour elle : j'ai admiré sa célérité et sa souplesse à s'adapter au fait que l'enfant qu'elle pensait avoir n'était pas l'enfant qu'elle avait en réalité. J'ai admiré qu'elle sache, bien avant moi, que la raison d'avoir un enfant ne réside pas dans les espoirs de sa réussite mais dans le plaisir qu'il peut vous apporter, sous quelque forme que ce soit, même si la forme sous laquelle celui-ci se présente est à peine reconnaissable en tant que plaisir – et, encore plus important, dans la joie que vous aurez la chance de lui procurer. Pour le reste de l'existence de Jacob, j'ai toujours eu un train de retard sur Liesl : je continuais de rêver qu'il se rétablirait, qu'il redeviendrait comme avant ; elle, en revanche, ne songeait qu'à la vie qu'il pourrait avoir étant donné les réalités présentes de sa situation. Peut-être pourrait-il aller dans une école spéciale. D'accord, il ne pourrait pas aller à l'école, mais peut-être qu'il pourrait se joindre à un groupe de jeux. D'accord, il ne pourrait pas se joindre à un groupe de jeux, mais peut-être qu'il pourrait quand même avoir une longue vie. D'accord, il n'aurait pas de longue vie, mais peut-être qu'il pourrait avoir une vie brève et heureuse. D'accord, il n'aurait pas une vie brève et heureuse, mais peut-être qu'il pourrait avoir une vie brève et digne : nous pouvions lui apporter cela, et elle n'en espérait pas plus pour lui.

J'avais trente-deux ans quand il est né, trente-six quand il a été diagnostiqué, trente-sept quand il est mort. C'était le dix novembre, un peu moins d'un an après ses premières convulsions. Nous avons organisé une cérémonie à l'université, et même dans mon état de morbidité, j'ai vu chaque personne (nos parents, nos amis et collègues, ainsi que les amis de Jacob, élèves de CP maintenant, et leurs parents) qui était venue, et avait pleuré.

Mes parents sont rentrés à New York. Liesl et moi sommes finalement retournés au travail. Pendant des mois, nous nous sommes à peine parlé. Nous ne pouvions pas nous toucher. C'était en partie dû à l'épuisement, mais nous avions aussi honte : de notre échec commun, du sentiment injuste mais inébranlable que chacun d'entre nous aurait pu faire mieux, que l'autre ne s'était pas entièrement montré à la hauteur de la situation. Un an après la mort de Jacob, nous avons discuté pour la première fois de savoir si nous devrions avoir un autre enfant, et la conversation a eu beau commencer

poliment, elle s’est terminée de manière affreuse, dans des récriminations : que je n’avais jamais voulu avoir Jacob pour commencer, qu’elle n’en avait jamais voulu, que j’avais échoué, qu’elle avait échoué. Nous avons mis fin à la discussion ; nous nous sommes excusés. Nous avons essayé de nouveau. Mais chaque échange se terminait de la même façon. C’était des conversations dont nous ne pouvions pas nous remettre et, pour finir, nous nous sommes séparés.

Je m’étonne aujourd’hui de la manière totale dont nous avons arrêté de communiquer. Le divorce a été très propre, très facile – peut-être trop propre, trop facile. Cela m’a obligé à me demander ce qui nous avait amenés à former un couple avant Jacob – si nous ne l’avions pas eu, comment et pour quoi serions-nous restés ensemble ? Ce n’est que plus tard que j’ai pu me rappeler pour quelle raison j’avais aimé Liesl, ce que j’avais vu et admiré en elle. Mais à l’époque, nous étions comme deux personnes ayant partagé une seule mission, rude et éprouvante, et maintenant cette mission avait pris fin, et le temps était venu de nous séparer et de retourner à nos vies habituelles.

Pendant de nombreuses années, nous ne nous sommes pas parlé – pas par acrimonie, mais à cause d’autre chose. Elle a emménagé à Portland. Peu de temps après avoir rencontré Julia, je suis tombé par hasard sur Sally (elle avait déménagé elle aussi et s’était installée à Los Angeles), qui rendait visite à ses parents à New York et m’a appris que Liesl s’était remariée. J’ai dit à Sally de la saluer de ma part, et Sally m’a répondu qu’elle le ferait.

Parfois, je m’informais : elle enseignait à la fac de médecine de l’université de l’Oregon. Un semestre, j’ai eu un étudiant qui ressemblait tellement à ce que nous avions imaginé que Jacob deviendrait que j’ai failli l’appeler. Mais je ne suis jamais passé à l’acte.

Et puis, un jour, elle m’a appelé. Seize ans avaient passé. Elle se trouvait à New York pour une conférence et a demandé si je voulais déjeuner. C’était bizarre, à la fois étranger et instantanément familier, d’entendre de nouveau sa voix, cette voix avec laquelle j’avais eu des milliers de conversations, à propos de questions importantes comme de sujets sans intérêt. Cette voix que j’avais entendue chanter pour Jacob tandis qu’il hoquetait dans ses bras, cette voix que j’avais entendue dire : « C’est la meilleure de toutes ! » alors qu’elle prenait une photo de la tour de cubes du jour.

Nous nous sommes retrouvés dans un restaurant qui s'était spécialisé dans ce qu'ils appelaient du « houmous haut de gamme », près du campus de la fac de médecine où elle avait poursuivi son internat, et que nous considérions à l'époque comme une gâterie. Maintenant, c'était un endroit reconverti dans les boulettes de viande artisanales, mais, étonnamment, cela sentait toujours le houmous.

Nous nous sommes vus ; elle ressemblait au souvenir que j'avais d'elle. Nous nous sommes embrassés et assis. Pendant un moment, nous avons bavardé, évoquant le travail, Sally et sa nouvelle petite amie, Laurence et Gillian. Elle m'a parlé de son mari, épidémiologiste, et je lui ai parlé de Julia. Elle avait eu un autre enfant, une fille, à quarante-trois ans. Elle m'a montré une photo. Elle était superbe, sa fille, et ressemblait en tout point à Liesl. Je le lui ai dit, et elle a souri.

– Et toi ? m'a-t-elle demandé. Tu en as eu un autre ?

Oui, je lui ai répondu. Je venais juste d'adopter l'un de mes anciens étudiants. J'ai vu qu'elle était surprise, mais elle a souri et m'a félicité, puis m'a posé des questions sur lui et sur comment c'était arrivé, et je lui ai raconté.

– C'est formidable, Harold, a-t-elle déclaré, après m'avoir écouté – et elle a ajouté : Tu l'aimes énormément.

– Oui, ai-je répondu.

J'aimerais pouvoir te dire que cela a marqué le début d'une sorte de seconde période d'amitié entre nous, que nous sommes restés en contact et que chaque année nous parlions de Jacob, de ce qu'il aurait pu devenir. Mais cela n'a pas été le cas, pas d'une mauvaise façon cependant. En fait, j'ai évoqué, à l'occasion de cette rencontre, cet étudiant qui m'avait tant troublé, et elle a répliqué qu'elle savait exactement de quoi je parlais et qu'elle aussi avait eu des étudiants – ou avait simplement croisé de jeunes hommes dans la rue – dont elle pensait qu'elle les reconnaissait de quelque part, pour finalement prendre conscience qu'elle s'était simplement imaginé qu'ils pourraient être notre fils, vivant, en forme et loin de nous, ignorant le fait que nous aurions pu être à sa recherche tout ce temps.

Je l'ai serrée dans mes bras pour lui dire au revoir ; je lui ai souhaité bonne continuation. Je lui ai dit qu'elle m'était chère. Elle m'a répondu les mêmes choses. Ni l'un ni l'autre n'avons proposé de garder contact ; j'aime

à penser que chacun de nous éprouvait trop de respect pour l'autre pour le suggérer.

Mais au fil des ans, à des moments inopinés, je recevais des nouvelles d'elle. Je trouvais un mail qui disait juste « J'en ai vu un autre », et je savais ce à quoi elle faisait référence, parce que moi aussi je lui écrivais le même type de messages « Harvard Square, approx. 25 ans, 1 m 80, mince, puant l'herbe. » Lorsque sa fille a terminé sa licence, elle m'a envoyé un courrier, et puis un autre pour son mariage et un troisième quand son premier petit-enfant est né.

J'aime Julia. C'était aussi une scientifique, mais si différente en tout de Liesl – gaie alors que Liesl était sérieuse, expressive alors que Liesl était renfermée, innocente dans ses joies et ses enthousiasmes. Mais j'ai beau l'adorer, pendant de nombreuses années une partie de moi ne pouvait cesser de penser que je partageais quelque chose de plus profond, de plus fondamental avec Liesl. Nous avions créé un être ensemble, et nous l'avions regardé mourir ensemble. Parfois j'avais l'impression qu'un lien physique nous raccordait, une longue corde qui s'étendait entre Boston et Portland : quand elle tirait de son côté, je le sentais à mon extrémité. Où qu'elle aille, où que j'aille, elle serait toujours présente, cette ficelle tressée et brillante qui s'étirait et se contractait, mais ne cassait pas, chacun de nos mouvements nous rappelant ce que nous n'aurions plus jamais.

*

Après que Julia et moi avons pris la décision de l'adopter, environ six mois avant de lui demander en réalité ce qu'il en pensait, j'en ai parlé à Laurence. Je savais que Laurence l'aimait beaucoup, qu'il le respectait, qu'il pensait que nous étions faits l'un pour l'autre, mais j'avais conscience, également, que Laurence – étant Laurence – se montrerait circonspect.

C'est ce qui s'est passé. Nous avons eu une longue discussion.

– Tu sais à quel point je l'apprécie, a-t-il dit, mais sérieusement, Harold, qu'est-ce que tu sais, vraiment, de ce gosse ?

– Pas grand-chose, ai-je répondu.

Cependant je me rendais compte qu'il ne représentait pas le pire scénario que Laurence pouvait imaginer : j'étais certain qu'il n'était pas un voleur, qu'il n'allait pas venir nous tuer Julia et moi dans notre lit la nuit. Et

Laurence en était conscient aussi.

Bien sûr, je savais aussi, sans en être certain, sans preuve tangible, que quelque chose avait horriblement mal tourné pour lui à un moment. La première fois que nous étions tous à Truro, je suis descendu à la cuisine un soir tard et je suis tombé sur JB installé à la table, en train de dessiner. J'ai toujours pensé que JB était différent quand il se trouvait seul, quand il était convaincu qu'il n'avait pas besoin de jouer un rôle, alors je me suis assis, j'ai regardé ses esquisses – des dessins de vous tous – et lui ai demandé ce qu'il étudiait dans son école, et il m'a parlé des artistes dont il admirait les œuvres, dont les trois quarts m'étaient inconnus.

Quand je partais pour retourner à l'étage, JB m'a appelé par mon nom, et je suis revenu.

– Écoutez, a-t-il dit – il avait l'air gêné. Je ne veux pas me montrer malpoli, ou quoi que ce soit, mais vous devriez le laisser tranquille et arrêter de lui poser tellement de questions.

Je me suis rassis.

– Pourquoi ?

Il était mal à l'aise, mais déterminé.

– Il n'a pas de parents, a-t-il déclaré. Je ne connais pas les circonstances précises, mais il ne veut même pas en discuter avec nous. Pas avec moi, en tout cas – il s'est interrompu. Je crois que quelque chose de terrible lui est arrivé quand il était gamin.

– De quel genre ? ai-je demandé.

Il a secoué la tête.

– On ne sait pas vraiment, mais on pense qu'il s'agit de violences physiques vraiment horribles. Vous n'avez pas remarqué qu'il ne se déshabille jamais, ou qu'il refuse qu'on le touche ? Je crois qu'il a dû être battu, ou…

Il s'est interrompu. Il était aimé, protégé ; il n'avait pas le courage d'évoquer ce qui aurait pu succéder à ce « ou », et moi non plus. Mais j'avais remarqué, évidemment – je ne lui avais pas posé de questions pour le mettre mal à l'aise ; pourtant, même quand je m'étais aperçu que celles-ci le gênaient, j'avais été incapable de m'arrêter.

– Harold, me disait Julia après son départ le soir, tu le mets mal à l'aise.

– Je sais, je sais, répondais-je.

J’avais conscience que rien de bon ne pouvait se cacher derrière son silence, et j’avais beau ne pas vouloir connaître l’histoire, j’avais en même temps envie de l’entendre.

Environ un mois avant que l’adoption ne se conclue, il est arrivé à la maison un week-end, de manière complètement inopinée : je suis rentré de mon match de tennis, et je l’ai trouvé là, sur le canapé, endormi. Il était venu pour me parler, il était venu pour essayer de m’avouer quelque chose. Mais pour finir, il n’a pas pu.

Ce soir-là, Andy m’a appelé, paniqué parce qu’il le cherchait, et quand j’ai demandé à Andy pourquoi il l’appelait à minuit de toute façon, il est vite devenu vague :

– Il traverse des moments vraiment difficiles, a-t-il dit.

– À cause de l’adoption ? ai-je demandé.

– Je ne peux pas vraiment dire, a-t-il répondu, d’un ton compassé – comme tu le sais, le contrat de confidentialité entre patient et médecin était une chose à laquelle Andy adhérait de manière irrégulière, mais quand il le faisait c’était avec un grand dévouement –, et puis tu as appelé, et tu as inventé tes propres histoires confuses.

Le lendemain, j’ai demandé à Laurence s’il pouvait trouver des dossiers concernant des mineurs à son nom. Je savais qu’il était improbable qu’il découvre quoi que ce soit, et même s’il y parvenait, les dossiers seraient placés sous scellés.

J’étais sincère à propos de ce que je lui avais dit ce week-end-là : quoi qu’il ait fait, cela ne m’importait pas. Je le connaissais. Je lui ai expliqué que la personne qu’il était avant ne m’intéressait pas. Mais bien sûr, c’était naïf de ma part : j’adoptais la personne qu’il était, mais celle-ci n’allait pas sans la personne qu’il avait été, et je ne savais rien de celle-ci. Plus tard, je regretterais de n’avoir pas été plus clair sur le fait que cette personne, quelle qu’elle soit, était une personne que je voulais aussi. Plus tard, je me demanderais, sans cesse, comment cela aurait été si je l’avais trouvé vingt ans plus tôt, quand il était bébé. Ou, sinon vingt ans, alors dix, voire cinq. Qui aurait-il été, et qui aurais-je été ?

Les recherches de Laurence n’ont rien donné, et j’étais en même temps soulagé et déçu. L’adoption a eu lieu ; c’était une journée merveilleuse, l’une des meilleures. Je ne l’ai jamais regretté. Mais être son père n’a jamais été facile. Il avait toutes sortes de règles qu’il avait élaborées pour

lui-même au fil des décennies, fondées sur des leçons que quelqu'un lui avait inculquées – ce à quoi il n'avait pas droit ; ce qui ne devait pas lui procurer de plaisir ; ce qu'il ne devait pas espérer ou souhaiter ; ce qu'il ne devait pas convoiter – et il a fallu plusieurs années pour comprendre quelles étaient ces règles, et encore plus longtemps pour savoir comment le persuader de leur fausseté. Ce qui s'est avéré extrêmement compliqué : c'étaient des règles qui lui avaient permis de survivre, qui lui rendaient le monde compréhensible. Il était formidablement discipliné – en tout – et la discipline, de même que la vigilance, constitue une qualité à laquelle il est quasiment impossible de convaincre une personne de renoncer.

Tout aussi compliquées se sont avérées mes tentatives (et les tiennes) de le persuader d'abandonner certaines idées le concernant : sur son physique, sur ce qu'il méritait, sur ce qu'il valait et sur qui il était. Je n'ai encore jamais rencontré quiconque d'aussi parfaitement et gravement scindé : quelqu'un qui pouvait se montrer si confiant dans certains domaines et si désespéré dans d'autres. Je me rappelle de l'avoir observé au tribunal un jour et de m'être senti à la fois impressionné et glacé. Il défendait l'une de ces compagnies pharmaceutiques pour le soin et la protection desquelles il s'était fait une réputation lors d'un procès fédéral initié par un lanceur d'alerte. Il s'agissait d'un gros procès, énorme – il figure dans des tas de plans de cours aujourd'hui – mais il était très, très calme ; j'ai rarement vu un plaideur aussi calme. Le lanceur d'alerte en question était à la barre, une femme dans la quarantaine, et il s'est montré si impitoyable, si obstiné, si précis, que la salle d'audience était parfaitement silencieuse et l'observait. Il n'a jamais haussé la voix, il n'a jamais été sarcastique, mais je voyais qu'il se délectait, que l'acte même de surprendre le témoin dans ses incohérences – qui étaient minimes, très minimes, si minimes qu'un autre avocat aurait pu les rater – l'alimentait, lui procurait du plaisir. C'était une personne gentille (même s'il ne montrait aucune gentillesse à son propre égard), sa voix et ses manières étaient douces, et pourtant au tribunal cette gentillesse se consumait pour laisser derrière elle quelque chose de brutal et de froid. Cela avait lieu environ sept mois après l'incident avec Caleb, cinq mois avant l'incident suivant, et, tandis que je le regardais répéter au témoin ses propres déclarations, sans jamais jeter un œil au bloc-notes devant lui, son visage placide, magnifique et plein d'assurance, je continuais de le revoir dans la voiture ce terrible soir, quand il s'était détourné de moi et

s’était protégé la tête des mains au moment où j’avais étendu le bras pour lui toucher la joue, comme si j’étais l’une de ces personnes qui essaieraient de lui faire du mal. Son existence même était double : il y avait celui qu’il était au travail et celui qu’il était en dehors ; il y avait celui qu’il était alors et celui qu’il avait été ; il y avait celui qu’il était au tribunal et celui qu’il avait été dans la voiture, si seul avec lui-même qu’il m’avait effrayé.

Cette nuit-là, chez moi, j’avais fait les cent pas, réfléchissant à ce que je savais de Jude, ce que j’avais vu, au mal que j’avais eu de me retenir de hurler quand je l’avais entendu prononcer ses propos – pire que de rencontrer Caleb, pire que les paroles prononcées par celui-ci, était d’entendre que Jude y croyait, qu’il se trompait si fondamentalement sur lui-même. Je suppose avoir toujours su que c’était ce qu’il éprouvait, mais l’entendre l’exprimer de manière si crue m’a paru encore pire que ce que j’aurais pu imaginer. Je n’oublierai jamais ses mots : « quand tu as mon physique, tu prends ce que tu peux avoir ». Je n’oublierai jamais le désespoir, la colère et l’impuissance que j’ai ressentis quand je l’ai entendu dire une chose pareille. Je n’oublierai jamais son visage quand il a aperçu Caleb, quand Caleb s’est assis à côté de lui et que je n’ai pas compris assez vite ce qui se passait. Comment peut-on se nommer parent si son enfant se considère de la sorte ? Je n’ai jamais pu m’adapter à cela. Je suppose – n’ayant jamais moi-même eu d’enfant adulte avant – que je ne m’étais pas rendu compte de ce que cela impliquait. Cette tâche ne me déplaisait pas : je me sentais simplement stupide et incompétent de ne pas en avoir pris conscience plus tôt. Après tout, j’avais moi-même eu un parent à l’âge adulte, et je m’étais constamment tourné vers mon père.

J’ai appelé Julia, qui se trouvait à Santa Fe pour une conférence sur de nouvelles maladies, lui ai raconté ce qui s’était passé, et elle a poussé un long soupir plein de tristesse.

– Harold… a-t-elle commencé – et puis elle s’est interrompue.

Nous avions discuté de ce que sa vie avait pu être avant nous, et nous avions beau avoir tort tous les deux, ses suppositions se sont avérées plus justes que les miennes, même si à l’époque je les avais jugées ridicules, impossibles.

– Je sais, ai-je dit.

– Il faut que tu l’appelles.

Mais j’avais essayé. J’avais appelé plusieurs fois, et le téléphone sonnait dans le vide.

Cette nuit-là, je suis resté allongé, éveillé, alternant entre l’inquiétude et les fantasmes que les hommes peuvent avoir : revolvers, tueurs à gages, vengeance. Je rêvais d’appeler le cousin de Gillian, détective à New York, et de faire arrêter Caleb Porter. Je m’imaginais t’appeler, et qu’Andy, toi et moi surveillions son appartement et le tuions.

Le lendemain matin, je suis sorti tôt, avant huit heures, j’ai acheté des bagels et du jus d’orange, et me suis rendu à Greene Street. C’était un jour gris et humide, et j’ai sonné à l’interphone trois fois, appuyant sur le bouton pendant plusieurs secondes, avant de reculer au bord du trottoir pour essayer de voir ce qui se passait au cinquième étage.

Je m’apprêtais à sonner de nouveau, quand j’ai entendu sa voix dans le haut-parleur :

– Oui ?

– C’est moi, ai-je dit. Je peux monter ? – pas de réponse. Je veux m’excuser, ai-je ajouté. Il faut que je te voie. J’ai apporté des bagels.

Il y eut un autre silence.

– Allô ? ai-je demandé.

– Harold, a-t-il répondu – et j’ai remarqué qu’il avait une étrange voix, assourdie, comme si des dents supplémentaires lui étaient poussées dans la bouche et qu’il essayait de parler malgré l’obstacle. Si je te laisse monter, tu promets de ne pas te mettre en colère et de ne pas commencer à crier ?

Je me suis tu à mon tour. Je ne savais pas ce que cela voulait dire.

– Oui, ai-je répondu – et au bout d’une ou deux secondes, la porte s’est ouverte avec un clic.

Je suis sorti de l’ascenseur et puis, pendant une minute, je n’ai rien aperçu d’autre que ce bel appartement avec ses murs de lumière. Alors j’ai entendu mon nom, j’ai baissé les yeux et je l’ai vu.

J’ai failli laisser tomber le sac de bagels. Mes membres se sont raidis comme de la pierre. Il était assis par terre, mais se soutenait de la main droite, et lorsque je me suis agenouillé près de lui, il a détourné la tête et a placé sa main gauche devant son visage comme pour se protéger.

– Il a pris la paire de clés supplémentaire, a-t-il dit – et son visage était si enflé que ses lèvres avaient à peine l’espace de se mouvoir. Je suis rentré hier soir, et il était là.

Il s’est tourné vers moi à ce moment-là, et son visage ressemblait à un animal qu’on aurait écorché vif, retourné et laissé à la chaleur, et dont les organes auraient fondu pour former une bouillie de chair : tout ce que je pouvais apercevoir de ses yeux était la longue ligne de ses cils, traînée de noir sur le haut de ses joues, qui étaient d’un bleu horrible, le bleu de la décomposition, de la moisissure.

– Pardon, Harold, je suis vraiment désolé.

Je me suis forcé à ne pas me mettre à hurler (pas contre lui, juste pour exprimer un sentiment pour lequel je n’avais pas de mots) avant de lui parler.

– On va te soigner, ai-je dit. On va appeler la police, et puis…

– Non, a-t-il répliqué. Pas la police.

– Il faut, ai-je dit. Jude. Tu dois le faire.

– Non, a-t-il répété. Je ne ferai pas de déclaration. Je ne peux pas – il a pris une inspiration –, je ne pourrai pas supporter l’humiliation. C’est impossible.

– D’accord, ai-je dit, pensant que j’en discuterai avec lui plus tard. Mais, et s’il revient ?

Il a secoué la tête, très légèrement.

– Il ne reviendra pas, a-t-il déclaré, de sa nouvelle voix étouffée.

Je commençais à avoir le tournis à force d’essayer de réprimer le besoin de me précipiter à l’extérieur, de trouver Caleb et de le tuer, à force d’essayer d’accepter l’idée que quelqu’un lui avait fait subir pareille chose, à force de le voir (une personne tellement digne, qui s’assurait toujours de se montrer posée et soignée) si battu, si désarmé.

– Où est ton fauteuil ? lui ai-je demandé.

Il a émis une plainte puis a parlé à voix si basse que j’ai dû lui dire de répéter, même si je voyais à quel point parler lui était douloureux.

– En bas de l’escalier, a-t-il finalement répondu – et cette fois j’étais certain qu’il pleurait, malgré le fait qu’il ne pouvait même pas ouvrir suffisamment les yeux pour laisser les larmes couler.

Il s’est mis à trembler.

Moi aussi je tremblais à ce stade. Je l’ai laissé là, assis par terre, et je suis allé récupérer sa chaise roulante, qui avait été jetée dans l’escalier avec une telle force qu’elle avait rebondi contre le mur du fond et avait atterri à mi-chemin du troisième étage. Quand je suis retourné près de lui, j’ai remarqué

que le sol était poisseux et j'ai aussi aperçu une large mare de vomi brillant près de la table de la salle à manger, pâte congelée.

– Passe ton bras autour de mon cou, lui ai-je dit – et quand je l'ai soulevé il a poussé un cri et je me suis excusé, puis je l'ai installé dans son fauteuil.

Tout en le déposant j'ai remarqué que le derrière de son chandail – il portait l'un de ses tricots gris Thermolactyl dans lesquels il aimait dormir – était couvert de sang, neuf et ancien, ainsi que le derrière de son pantalon.

Je me suis éloigné de lui et j'ai appelé Andy, lui disant que c'était une urgence. J'étais chanceux : Andy était resté en ville ce week-end-là, et il a déclaré qu'ils nous retrouveraient à son cabinet dans vingt minutes.

Je nous y ai conduits. Je l'ai aidé à descendre de voiture – il semblait ne pas vouloir utiliser son bras gauche et, quand je l'ai fait se mettre debout, il a tenu sa jambe droite en l'air pour qu'elle ne touche pas terre, et a émis un drôle de son, un bruit d'oiseau, quand j'ai passé le bras autour de sa poitrine pour l'asseoir dans le fauteuil – puis lorsque Andy a ouvert la porte et l'a vu, j'ai cru qu'il allait vomir.

– Jude, a dit Andy une fois qu'il a pu parler, s'accroupissant près de lui – mais il n'a pas répondu.

Après l'avoir installé dans la salle d'examen, nous avons discuté dans l'aire de réception. Je lui ai parlé de Caleb. Je lui ai raconté ce que je croyais qu'il s'était passé. Je lui ai dit ce que je pensais qui n'allait pas : que je pensais qu'il s'était cassé le bras gauche, que quelque chose clochait avec sa jambe droite, qu'il saignait et où, qu'il y avait du sang sur le sol. Je lui ai aussi dit qu'il ne voulait pas faire de déclaration à la police.

– Ok, a dit Andy – il était en état de choc, clairement (il n'arrêtait pas de déglutir). Ok, ok – il s'est arrêté et s'est frotté les yeux. Tu peux attendre ici un moment ?

Il est ressorti de la salle d'examen au bout de quarante minutes.

– Je vais l'emmener à l'hôpital pour des radios, a-t-il dit. Je suis quasiment sûr qu'il s'est cassé le poignet gauche, et quelques côtes. Et sa jambe est… – il s'est interrompu. Si c'est le cas, ça va vraiment être un problème, a-t-il poursuivi – il avait l'air d'avoir oublié ma présence, puis il s'est ressaisi. Tu devrais y aller, a-t-il dit. Je t'appellerai quand on aura presque fini.

– Je vais rester, ai-je répliqué.

– Non, Harold, a-t-il répondu – puis, d'un ton plus doux : Il faut que tu appelles son cabinet ; c'est impossible qu'il aille au travail cette semaine – il a marqué une pause. Il a dit… il a dit que tu devrais leur expliquer qu'il a eu un accident de voiture.

Alors que je partais, il a ajouté, à voix basse :

– Il m'a raconté qu'il jouait au tennis.

– Je sais, ai-je répondu – je me sentais mal pour nous, de nous être montrés si stupides. Moi aussi, il m'a raconté ça.

Je suis retourné à Greene Street avec ses clés. Pendant un moment, de nombreuses minutes, je suis simplement resté dans l'entrée à regarder l'espace. La couverture nuageuse s'était en partie dissipée, mais il n'y avait pas besoin de beaucoup de soleil – même avec les stores baissés – pour remplir l'appartement de lumière. J'avais toujours considéré ce lieu plein d'espoir, avec ses hauts plafonds, sa propreté, sa visibilité, sa promesse de transparence.

C'était son appartement, alors, évidemment, il y avait de nombreux produits de nettoyage, et je me suis mis à laver. J'ai lessivé le sol ; les endroits collants étaient du sang séché. C'était difficile à repérer parce que le sol était si sombre, mais je le sentais, une odeur dense et sauvage que les narines reconnaissent immédiatement. Il avait à l'évidence essayé de nettoyer la salle de bains, mais là aussi il y avait des traces de sang sur le marbre, du sang séché dans des roses roux de couchers de soleil ; j'ai eu du mal à les laver, mais j'ai fait de mon mieux. J'ai inspecté les poubelles – pour trouver des preuves, j'imagine, mais il n'y avait rien : elles avaient toutes été nettoyées et vidées. Ses vêtements de la veille étaient étalés près du canapé du salon. Sa chemise était si déchirée, comme si des griffes l'avaient mise en pièces, que je l'ai jetée ; le costard, je l'ai apporté au pressing. Autrement, l'appartement était très ordonné. J'étais entré dans la chambre à coucher avec appréhension, m'attendant à trouver des lampes cassées, des habits répandus par terre, mais tout était si rangé que l'on aurait pu penser que personne ne vivait là, qu'il s'agissait d'un appartement modèle, une réclame pour une existence enviable. La personne qui vivait ici devait organiser des fêtes et être insouciante et sûre d'elle, et le soir elle remontait les stores et dansait avec ses amis, et les gens qui passaient sur Greene Street, ou sur Mercer, levaient les yeux sur ce rectangle de lumière

flottant dans le ciel, et imaginaient que ses occupants étaient plus qu'heureux, n'avaient aucune crainte, ni souci.

J'ai envoyé un mail à Lucien, que j'avais rencontré une fois et qui était en fait l'ami d'un ami de Laurence, lui disant qu'il y avait eu un terrible accident de voiture et que Jude se trouvait à l'hôpital. Je suis allé à l'épicerie et j'ai acheté des choses qu'il pourrait manger facilement : des soupes, des bouillies, des jus de fruits. J'ai cherché l'adresse de Caleb Porter, et l'ai répétée – cinquante ouest Vingt-Neuvième Rue, appartement J7 – jusqu'à ce que je la mémorise. J'ai appelé le serrurier et lui ai dit qu'il s'agissait d'une urgence et qu'il devait changer toutes les serrures : celle de la porte de l'immeuble, celle de l'ascenseur et celle de l'appartement. J'ai ouvert les fenêtres pour que l'air humide emporte l'odeur de sang et de désinfectant. J'ai laissé un message à la secrétaire de la fac de droit lui annonçant que j'avais une urgence familiale et que je ne pourrais pas enseigner cette semaine. J'ai aussi laissé des messages à quelques-uns de mes collègues leur demandant s'ils pouvaient me remplacer. J'ai songé à téléphoner à mon ancien condisciple, qui travaillait au Bureau du Procureur. Je lui expliquerais ce qui s'était passé ; je ne mentionnerais pas son nom. Je lui demanderais comment il pouvait faire arrêter Caleb Porter.

– Mais tu dis que la victime ne veut pas porter plainte ? demanderait Avi.

– Oui, c'est exact, devrais-je admettre.

– Dans ce cas, Harold, répondrait Avi, perplexe et énervé, je ne sais pas quoi te dire, alors. Tu sais aussi bien que moi que je ne peux rien faire si la victime refuse de parler.

Je me souviens d'avoir pensé, comme cela m'arrivait très rarement, que la loi était bien faible, tellement dépendante des circonstances, un système qui offrait si peu de réconfort, d'une utilité si limitée pour ceux qui avaient le plus besoin de protection.

Et puis je suis allé dans la salle de bains, j'ai passé ma main sous le lavabo et y ai trouvé son sac de lames de rasoir et de cotons, que j'ai jeté dans l'incinérateur. La certitude que je l'y trouverais me rendait furieux.

Sept ans plus tôt, il était venu à Truro début mai. C'était une visite spontanée : j'y étais allé pour essayer d'écrire, les billets étaient bon marché, je lui ai dit qu'il devrait me rejoindre, et à ma surprise – il ne quittait jamais les bureaux de Rosen Pritchard, même à l'époque – il était venu. Il était heureux ce jour-là, et moi aussi. Je l'ai laissé découper une tête

de chou violet dans la cuisine et ai accompagné le plombier à l'étage, où il installait de nouvelles toilettes dans notre salle de bains. Et puis, son travail fini, je lui ai demandé s'il pouvait jeter un œil sur le lavabo dans la salle de bains du bas, celle dans la chambre de Jude, qui fuyait.

Il a jeté un œil, a resserré quelque chose, a remplacé une autre chose, et puis, alors qu'il émergeait du placard, il m'a tendu un paquet.

– C'était scotché sous le lavabo, a-t-il dit.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé – lui prenant le paquet des mains.

Il a haussé les épaules.

– Sais pas. Mais c'était bien fixé, avec du chatterton.

Il a remballé ses outils pendant que je me tenais là sans un mot, fixant le sac des yeux, et je lui ai fait un signe de la main et il est parti ; je l'ai entendu dire au revoir à Jude tandis qu'il sortait, en sifflotant.

J'ai regardé le sac. C'était un sac en plastique normal, un sac transparent de cinquante centilitres, et à l'intérieur se trouvaient un tas de dix lames de rasoir, des pochettes individuelles de lingettes imprégnées d'alcool, des morceaux de gaze, pliés en carrés rebondis, et des pansements. Je suis resté là, le sac à la main, et j'ai su à quoi il servait, même si je n'en avais jamais eu la preuve et qu'en réalité je n'avais jamais vu chose semblable. Mais je savais.

Je me suis dirigé vers la cuisine, et il se trouvait là, en train de laver des pommes de terre dans un saladier, toujours heureux. Il chantonnait même un air, très doucement, ce qu'il ne faisait que quand il était très content, comme un chat ronronne pour lui-même quand il est seul au soleil.

– Tu aurais dû me dire que tu avais besoin d'aide pour installer les toilettes, a-t-il déclaré, sans lever les yeux. J'aurais pu m'en occuper et t'économiser une facture.

Il savait faire toutes ces choses : la plomberie, l'électricité, la menuiserie, le jardinage. Un jour, nous étions allés chez Laurence pour qu'il lui explique comment, précisément, il pouvait déterrer sans danger un jeune pommier dans un coin de son jardin et le transplanter avec succès dans un autre endroit, plus ensoleillé.

Je suis resté à le regarder pendant un moment. J'éprouvais tant de sentiments à la fois qu'ils se mêlaient pour ne résulter en rien, une torpeur, une absence de sentiment due à un surplus de sentiments. Finalement, j'ai prononcé son nom, et il a levé les yeux.

– Qu’est-ce que c’est ? lui ai-je demandé tout en tenant le sac devant lui.

Il s’est immobilisé, une main suspendue au-dessus du saladier, et je me rappelle avoir observé de petites gouttes d’eau se former et tomber du bout de ses doigts, comme s’il s’était tailladé à l’aide d’un couteau et qu’il saignait de l’eau. Il a ouvert la bouche, puis l’a refermée.

– Pardon, Harold, a-t-il dit très doucement – il a baissé la main et l’a essuyée, lentement, dans le torchon.

Cela m’a mis en colère.

– Je ne te demande pas de t’excuser, Jude, lui ai-je répondu. Je te demande ce que c’est. Et ne me dis pas : « C’est un sac rempli de lames de rasoirs. » Qu’est-ce que c’est ? Pourquoi est-ce que tu l’as scotché sous ton lavabo ?

Il m’a fixé un long moment avec ce regard qu’il avait – je sais que tu vois duquel je parle –, où on pouvait se rendre compte qu’il se retirait, en même temps qu’il vous regardait, où on voyait les portes à l’intérieur de lui se refermer et se verrouiller, les ponts se relever au-dessus des douves.

– Tu sais ce que c’est, a-t-il fini par répondre, toujours d’une voix très basse.

– Je veux te l’entendre dire, ai-je répliqué.

– J’en ai besoin, c’est tout, a-t-il répondu.

– Explique-moi ce que tu fais avec, ai-je demandé en l’observant.

Il a baissé la tête vers le saladier de pommes de terre.

– Parfois j’ai besoin de me scarifier, a-t-il fini par déclarer. Je suis désolé, Harold.

Et soudain, je me suis senti paniquer, et ma panique m’a rendu irrationnel.

– Qu’est-ce que ça signifie, putain ? lui ai-je demandé – j’ai peut-être même crié.

Il s’est mis à reculer, en direction de l’évier, comme si j’allais me jeter sur lui et qu’il voulait mettre une distance entre nous.

– Je ne sais pas, a-t-il dit. Je suis désolé, Harold.

– Ça veut dire quoi, « parfois » ? ai-je demandé.

Lui aussi s’était mis à paniquer, comme je pouvais le voir.

– Je ne sais pas, a-t-il répondu. Ça dépend.

– Donne-moi une estimation. Une fourchette.

– Je ne sais pas, a-t-il redit désespéré. Je ne sais pas. Plusieurs fois par semaine, je suppose.

– Plusieurs fois par semaine ! ai-je répété – puis je me suis interrompu.

Soudain, j'ai eu besoin de sortir. J'ai pris mon manteau sur la chaise et j'ai fourré le sac dans la poche intérieure.

– T'as intérêt à être là quand je reviens, lui ai-je dit – et je suis parti.

(Il était du genre dissident : à chaque fois qu'il avait l'impression que Julia ou moi étions mécontents de lui, il essayait aussi vite que possible de disparaître de notre vue, comme s'il était un objet choquant qui devait être éliminé.)

J'ai descendu les marches vers la plage, et puis j'ai traversé les dunes, éprouvant la sorte de rage que l'on ressent quand on se rend compte de sa grossière faiblesse, quand on prend conscience avec certitude qu'on a failli. C'était la première fois que je prenais conscience que pour autant qu'il se présentait comme deux personnes autour de nous, nous formions également deux personnes autour de lui : nous percevions de lui ce que nous voulions, et nous nous permettions de ne rien voir d'autre. Nous étions si démunis. La plupart des gens sont faciles : leurs malheurs sont nos malheurs, leurs peines sont compréhensibles, leurs crises de haine d'eux-mêmes passent rapidement et sont facilement résolues. Mais les siennes ne l'étaient pas. Nous ne savions pas comment l'aider parce que nous manquions d'imagination pour diagnostiquer ses problèmes. Mais j'invente des excuses.

Quand je suis finalement rentré à la maison il faisait presque nuit, et j'ai aperçu, à travers la vitre, sa silhouette en train de se déplacer dans la cuisine. Je me suis assis sur une chaise sur la terrasse et j'aurais souhaité que Julia soit là, qu'elle ne soit pas en Angleterre avec son père.

La porte de derrière s'est ouverte.

– Le dîner est prêt, a-t-il annoncé doucement – et je me suis levé pour entrer.

Il avait préparé l'un de mes repas préférés : le bar que j'avais acheté la veille, poché, et des pommes de terre rôties comme il savait que je les aimais, avec plein de thym et de carottes, accompagnés d'une salade de choux, assaisonnée, j'en étais sûr, de la vinaigrette aux graines de moutarde que j'adorais. Mais je n'avais aucun appétit. Il m'a servi, puis s'est servi, et s'est assis.

– Ça a l’air merveilleux, lui ai-je dit. Merci pour le repas.

Il a hoché la tête. Nous avons tous les deux regardé nos assiettes, admirant ce beau repas que ni l’un ni l’autre n’allions manger.

– Jude, ai-je commencé, je dois m’excuser. Je suis vraiment désolé… je n’aurais jamais dû partir comme ça et te laisser.

– Pas de souci, a-t-il répondu, je comprends.

– Non, ai-je répliqué. J’ai eu tort. Mais j’étais tellement énervé.

Il a de nouveau baissé les yeux.

– Tu sais pourquoi j’étais énervé ? lui ai-je demandé.

– Parce que, a-t-il commencé, parce que j’ai apporté ce sac chez toi.

– Non, ai-je répondu. Ça n’est pas la raison. Jude, cette maison n’est pas seulement la mienne, ou celle de Julia : c’est aussi la tienne. Je veux que tu te sentes libre d’apporter ici tout ce que tu peux avoir chez toi. Je suis fâché parce que tu t’infliges cette chose horrible – il gardait les yeux baissés. Tes amis savent que tu fais ça ? Andy sait ?

Il a hoché la tête légèrement.

– Willem le sait, a-t-il dit à voix basse. Et Andy.

– Et qu’est-ce qu’en dit Andy ? ai-je demandé – tout en songeant : *Putain, Andy.*

– Il dit… il dit que je devrais consulter un psychothérapeute.

– Et tu l’as fait ? – il a secoué la tête, et j’ai senti la colère m’envahir de nouveau. Pourquoi pas ? ai-je demandé – mais il n’a rien répondu. Est-ce qu’il y a un sac identique à Cambridge ? ai-je encore demandé – et, après un silence, il a levé les yeux sur moi et a hoché la tête de nouveau. Jude, ai-je poursuivi, pourquoi est-ce que tu t’infliges ça ?

Il est resté silencieux pendant un long moment, et moi aussi. J’écoutais le bruit de la mer. Finalement, il a dit :

– Plusieurs raisons.

– Comme quoi ?

– Parfois c’est parce que je me sens tellement mal, ou honteux, que j’ai besoin d’éprouver physiquement ce que je ressens, a-t-il commencé en me jetant un regard avant de rebaisser la tête. Et d’autres fois, c’est parce que je ressens tellement de choses que j’ai besoin de ne plus rien éprouver… cela m’aide à me débarrasser de toutes ces émotions. Et puis, il y a encore des fois où c’est parce que je suis heureux, et que j’ai besoin de me rappeler que je ne devrais pas.

– Pourquoi ? l’ai-je interrogé quand j’ai pu de nouveau parler – mais il s’est contenté de secouer la tête sans répondre et je me suis également tu.

Il a pris une inspiration.

– Écoute, a-t-il dit soudain, d’un ton déterminé et en me regardant dans les yeux, si tu veux dissoudre l’adoption, je comprendrai.

J’étais si abasourdi que cela m’a remis en colère – je n’avais même pas songé à cela. Je m’apprêtais à lui répondre en lui aboyant dessus lorsque je l’ai regardé et j’ai vu combien il s’efforçait d’être courageux et qu’il était terrifié : il pensait véritablement que je puisse envisager une chose pareille ; il comprendrait vraiment si je lui disais que c’était ce que je souhaitais ; il s’y attendait. Plus tard, j’ai pris conscience que, pendant ces années après l’adoption, il se demandait constamment si ce serait permanent, quel comportement de sa part finirait par m’obliger à renoncer à lui.

– Jamais, ai-je déclaré sur le ton le plus ferme possible.

Ce soir-là, j’ai essayé de lui parler. Il avait honte de ses actes, c’était clair, mais il ne comprenait réellement pas pourquoi cela m’affectait tant, pourquoi ses scarifications nous dérangeaient à ce point, Andy, toi et moi.

– Ce n’est pas mortel, n’arrêtait-il pas de dire – comme si c’était le problème –, je contrôle la chose.

Il refusait de voir un psychothérapeute, mais il ne pouvait pas m’expliquer pourquoi. Il avait horreur de le faire, je le voyais, mais il ne pouvait pas non plus concevoir la vie sans.

– J’en ai besoin, répétait-il. C’est nécessaire. Ça m’aide.

– Pourtant, lui ai-je rétorqué, il y a sûrement eu un moment dans ta vie où tu n’y avais pas recours – alors il a secoué de nouveau la tête.

– J’en ai besoin, a-t-il encore répété. Ça m’aide, Harold, il faut que tu me croies là-dessus.

– Mais pourquoi est-ce que tu en as tellement besoin ? ai-je demandé.

Il secoua la tête une nouvelle fois.

– Ça me sert à maîtriser ma vie, finit-il par dire.

J’étais à bout d’arguments.

– Je garde ça, ai-je annoncé en soulevant le sac – et il a grimacé tout en hochant la tête.

– Jude, ai-je ajouté – et il m’a regardé. Si je le jette, est-ce que tu vas en préparer un autre ?

Il resta silencieux un moment en fixant son assiette des yeux.

– Oui, a-t-il répondu.

Je l’ai quand même jeté, évidemment, l’enfonçant profondément dans le sac-poubelle que j’ai apporté à la benne à ordures au bout de la route. Nous avons nettoyé la cuisine en silence – nous étions tous les deux épuisés, et nous n’avions rien mangé ni l’un ni l’autre –, puis il est allé se coucher, et moi aussi. À l’époque, j’essayais toujours de respecter son espace personnel, sinon je l’aurais pris dans les bras et serré, mais je me suis abstenu.

Cependant, alors que j’étais étendu dans mon lit, réveillé, j’ai pensé à lui, avec ses longs doigts avides de tenir la lame de rasoir, et je suis descendu à la cuisine. J’ai pris le grand saladier dans le tiroir au-dessous du four et je me suis mis à le remplir de tous les objets tranchants que je pouvais trouver : couteaux, ciseaux, tire-bouchons, piques à homard. Ensuite je l’ai emporté avec moi au salon, où je me suis assis dans mon fauteuil, celui placé face à la mer, en serrant le saladier dans mes bras.

Je me suis réveillé au son d’un craquement. Le plancher de la cuisine grinçait, je me suis redressé dans le noir, me forçant au silence, et j’ai écouté son pas distinctif, la tape légère de son pied gauche suivie du traînement de son pied droit, puis le bruit d’un tiroir qui s’ouvrait et, quelques secondes plus tard, se refermait. Puis un autre tiroir, et encore un autre, jusqu’à ce qu’il ait ouvert et refermé chaque tiroir, chaque placard. Il n’avait pas allumé la lumière – les rayons de la lune suffisaient – et je l’imaginais debout dans le nouvel univers de la cuisine, dépourvu de tout instrument tranchant, comprenant que j’avais tout enlevé : j’avais même pris les fourchettes. Je suis resté assis en retenant mon souffle et tendant l’oreille au silence de la cuisine. Pendant quelques instants, c’était comme si nous partagions une conversation, une conversation aveugle et silencieuse. Et puis, finalement, je l’ai entendu tourner les talons et repartir vers sa chambre.

Quand je suis rentré à Cambridge le lendemain soir, je suis allé dans sa salle de bains où j’ai trouvé un autre sac, le double exact de celui de Truro, que j’ai également jeté. Je n’en ai par la suite jamais retrouvé, ni à Cambridge ni à Truro. Il avait dû choisir une autre cachette, que je n’ai pas réussi à découvrir, parce qu’il n’aurait pas pu aller et venir en avion en transportant ces lames de rasoir. Mais à chaque fois que j’allais à Greene Street, je saisissais la moindre occasion pour me faufiler dans sa salle de

bains. Là, il gardait le sac au même endroit qu'avant et, systématiquement, je le dérobais et le fourrais dans ma poche, pour m'en débarrasser après mon départ. Il devait le savoir, évidemment, mais nous n'en avons jamais discuté. Inévitablement, le sac avait été remplacé. Jusqu'au moment où il a compris qu'il devait aussi te le dissimuler, il n'y a pas eu une seule fois où, en vérifiant, je ne l'ai pas trouvé là. Je n'ai pourtant jamais cessé de m'en assurer : que ce soit à Greene Street ou, plus tard, dans la maison du nord de l'État de New York, ou bien dans l'appartement de Londres, je me rendais dans sa salle de bains et cherchais le sac, en vain. Les salles de bains dessinées par Malcolm étaient si simples, avec des lignes si pures, et malgré tout il avait conçu un moyen de le cacher, dans une planque qui m'échapperait toujours.

Au fil des ans, j'ai essayé de lui en parler. Le lendemain du jour où j'ai découvert le premier sac, j'ai appelé Andy et je me suis mis à lui crier dessus, et Andy, de manière peu caractéristique, m'a laissé déverser mon fiel.

– Je sais, a-t-il répondu. Je sais – puis : Harold, je ne pose pas la question de façon ironique ou rhétorique. Je veux que tu me donnes ton avis : qu'est-ce que je suis censé faire ?

Et, évidemment, je n'avais pas de réponse.

Tu es celui qui es parvenu le plus loin avec lui. Mais j'ai conscience que tu t'en voulais. Moi aussi, je me sentais coupable. Parce que j'ai fait pire qu'accepter la chose : je l'ai tolérée. J'ai choisi d'oublier son comportement, parce que imaginer une solution paraissait trop compliqué, et aussi parce que je voulais l'apprécier comme la personne qu'il désirait être à nos yeux, même si je n'étais pas dupe. Je me disais que je lui permettais de conserver sa dignité, tout en décidant d'ignorer les milliers de soirs où lui-même scarifiait celle-ci. Je le réprimandais et tentais de raisonner avec lui, tout en sachant que ces méthodes ne marchaient pas et, pourtant, je n'en ai jamais essayé d'autres : un moyen plus radical, quelque chose qui aurait pu l'éloigner de moi. Je savais que je me comportais comme un lâche, parce que je n'ai jamais informé Julia de l'existence de ce sac, je ne lui ai jamais raconté ce que j'avais découvert ce soir-là à Truro. Elle a fini par l'apprendre, et c'est l'une des rares fois où je l'ai vue aussi fâchée.

– Comment tu as pu laisser faire ? m’a-t-elle demandé. Comment tu as pu ne pas intervenir aussi longtemps ?

Elle n’a jamais dit qu’elle me tenait pour directement responsable, mais j’ai conscience que c’était ce qu’elle pensait, et comment aurait-elle pu ne pas le penser ? Moi aussi, je me considérais comme coupable.

Et maintenant, j’étais dans son appartement où, quelques heures plus tôt, tandis que je me trouvais allongé, éveillé, on le passait à tabac. Je me suis assis sur le canapé, mon téléphone à la main, en attendant l’appel d’Andy pour m’annoncer qu’on allait me le ramener, qu’il était prêt à ce que je m’occupe de lui. J’ai ouvert le store en face de moi, je me suis rassis et j’ai fixé le ciel couleur d’acier, jusqu’à ce que chaque nuage se confonde, que je ne discerne plus rien, hormis le brouillard gris du jour qui se transformait peu à peu en nuit.

*

Andy a téléphoné à dix-huit heures ce soir-là, neuf heures après que je lui ai déposé Jude, et m’a accueilli à la porte.

– Il dort dans la salle d’examen, a-t-il dit – et puis : Poignet gauche cassé, quatre côtes cassées ; doux Jésus, pas de fractures aux jambes. Pas de commotion cérébrale, dieu merci. Fracture du coccyx. Une épaule disloquée, que j’ai remise en place. Des hématomes de haut en bas du dos et du torse ; il a reçu des coups de pied, à l’évidence. Mais pas d’hémorragie interne. Son visage a l’air pire qu’il ne l’est : ses yeux et son nez vont bien, pas de fractures, et j’ai appliqué de la glace sur les bleus, ce que tu devras aussi faire – régulièrement.

« Des lacérations sur les jambes. C’est ce qui m’inquiète. Je t’ai rédigé une ordonnance pour des antibiotiques ; je vais le mettre sur une dose légère pour commencer, en mesure préventive, mais s’il se plaint d’avoir chaud ou froid, tu dois tout de suite me prévenir… la dernière chose dont il a besoin c’est qu’une infection se développe. Son dos est décapé…

– Qu’est-ce que tu veux dire, « décapé » ? lui ai-je demandé.

Il revêtit un air impatient.

– Écorché, a-t-il répondu. On l’a fouetté, probablement à l’aide d’une ceinture, mais il n’a pas voulu me dire. J’ai bandé les plaies, mais je te donne cette crème antibiotique et il va falloir que tu nettoies les écorchures

et que tu changes les pansements, à partir de demain. Il va refuser de te laisser faire, mais c'est vraiment trop abîmé. Je t'ai écrit toutes les instructions ici.

Il m'a tendu un sac en plastique ; j'ai regardé à l'intérieur : des paquets de pilules, des rouleaux de bande, des tubes de crème.

– Ça, a dit Andy en sortant quelque chose, ce sont des antalgiques, et il les exècre. Mais il va en avoir besoin ; fais-lui en prendre un toutes les douze heures : une fois le matin et une fois le soir. Ils vont le mettre dans le cirage, alors ne le laisse pas sortir tout seul, ne lui laisse rien soulever. Ils vont aussi lui donner la nausée, mais il faut que tu l'obliges à manger : des choses simples, comme du riz avec du bouillon. Essaie de le garder dans son fauteuil ; il n'aura pas envie de se déplacer beaucoup de toute façon.

« J'ai appelé son dentiste et j'ai pris rendez-vous pour lundi à neuf heures ; il a perdu deux dents. La chose la plus importante c'est qu'il dorme le plus possible ; je passerai demain après-midi et tous les soirs cette semaine. Ne le laisse absolument pas aller au bureau, même si… je ne crois pas qu'il en aura envie.

Il s'est interrompu aussi vite qu'il avait commencé, et nous nous sommes tenus là en silence.

– Putain, je n'arrive pas à y croire, a fini par dire Andy. Ce putain de salaud. J'ai envie de trouver ce connard et de le tuer.

– Je sais, ai-je répondu. Moi aussi.

Il a secoué la tête.

– Il refuse de le dénoncer, a-t-il ajouté. Je l'ai imploré.

– Je sais, ai-je répété. Moi aussi.

Le revoir m'a de nouveau fait un choc, et il a secoué la tête quand j'ai essayé de l'aider à s'installer dans son fauteuil, aussi nous sommes restés à le regarder se laisser glisser tout seul pour s'asseoir, toujours vêtu des mêmes vêtements recouverts de sang, qui avait alors séché et formait des continents couleur rouille.

– Merci, Andy, a-t-il déclaré, très doucement. Je m'excuse – et Andy a posé la paume de sa main sur l'arrière de sa tête sans rien dire.

Quand nous sommes arrivés à Greene Street, la nuit était tombée. Son fauteuil roulant était, comme tu le sais, l'un de ces appareils ultralégers, élégants. Celui-ci était si déterminé à démontrer l'auto suffisance de son utilisateur qu'il ne possédait pas de poignées, parce qu'il supposait que son

propriétaire n’accepterait jamais l’indignité consistant à se voir poussé par quelqu’un d’autre. Il fallait empoigner le haut du dossier, qui était très bas, et guider le fauteuil de cette manière. Je me suis arrêté dans l’entrée pour allumer la lumière, et nous avons tous les deux cillé des yeux.

– Tu as nettoyé, a-t-il dit.

– Ben oui, ai-je répondu. Probablement pas aussi bien que toi, je le crains.

– Merci, a-t-il dit.

– Pas de souci, ai-je répliqué – nous sommes restés silencieux un instant. Je t’aide à te changer, et ensuite tu peux manger un morceau ?

Il a dit non de la tête.

– Merci, mais je n’ai pas faim. Et puis, je peux me débrouiller tout seul.

À ce moment-là il paraissait doux, posé : la personne que j’avais vue plus tôt avait disparu, de nouveau enfermée à l’intérieur de son labyrinthe, dans une cave aux ouvertures limitées. Il était toujours poli, mais, quand il essayait de se protéger ou d’affirmer ses capacités, il le devenait encore plus : poli et légèrement distant, à l’instar d’un explorateur au sein d’une tribu dangereuse, qui s’efforcerait de ne pas se retrouver trop engagé dans leurs affaires.

J’ai poussé un soupir intérieur et l’ai conduit dans sa chambre ; je lui ai dit que je serais là s’il avait besoin de moi, et il a acquiescé d’un signe de tête. Je me suis assis par terre à l’extérieur de la porte et j’ai attendu : je l’ai entendu ouvrir et refermer les robinets, puis j’ai perçu ses pas, suivis d’un long moment de silence, et enfin le bruit étouffé du lit quand il s’est assis dessus.

Lorsque je suis entré dans la chambre, il se trouvait sous les couvertures, et je me suis installé à côté de lui, sur le rebord du lit.

– Tu es sûr de ne rien vouloir manger ? ai-je demandé.

– Oui, a-t-il répondu – et, au bout d’une pause, il m’a regardé.

Il pouvait maintenant ouvrir les yeux et, contre le blanc des draps, il paraissait porter une tenue militaire de camouflage, couleur de glaise et de végétation : les yeux cerclés d’un vert de jungle, le doré et brun de ses mèches de cheveux, et son visage, moins bleu qu’il ne l’était ce matin-là, ayant viré vers une teinte de bronze foncé et chatoyant.

– Harold, je suis vraiment désolé, a-t-il déclaré. Pardon de t’avoir crié dessus hier soir, et excuse-moi de te créer tant de problèmes. Je m’excuse de…

– Jude, l’ai-je interrompu, pas besoin de t’excuser. C’est moi qui suis désolé. Si seulement je pouvais changer la situation.

Il a fermé les yeux, les a rouverts, puis a détourné le visage.

– J’ai tellement honte, a-t-il dit doucement.

Alors, je lui ai caressé les cheveux, et il m’a laissé faire.

– Tu n’as aucune raison d’avoir honte, ai-je répondu. Tu n’as rien fait de mal.

J’avais envie de pleurer, mais j’ai pensé que lui-même en avait peut-être envie et, si c’était le cas, je voulais lui laisser la primeur.

– Tu le sais, non ? lui ai-je demandé. Tu as conscience que ce n’est pas de ta faute, tu te rends compte que tu ne mérites pas ça ?

Il n’a rien répondu, aussi ai-je continué à lui poser la question, plusieurs fois, jusqu’à ce qu’il finisse par acquiescer d’un léger hochement de tête.

– Tu sais que ce type est un sale connard, hein ? lui ai-je demandé – et il a tourné son visage dans ma direction. Tu sais que tu n’as rien à te reprocher, hein ? Tu as conscience que ça n’est en rien un jugement sur toi ou sur ce que tu vaux ?

– Harold, a-t-il dit. S’il te plaît.

Et je me suis arrêté, même si, en réalité, j’aurais dû insister.

Nous nous sommes tus un moment.

– Je peux te poser une question ? ai-je demandé – et, au bout d’une seconde ou deux, il a de nouveau hoché la tête.

Je n’avais même pas idée de ce que j’allais dire jusqu’au moment où je me suis mis à parler et, tandis que je m’exprimais, je ne savais pas d’où c’était venu, sinon, je suppose, que c’était une chose dont j’avais toujours été conscient, mais que je n’avais jamais osé demander, parce que je redoutais sa réponse : je connaissais la réponse, et ne voulais pas l’entendre.

– Est-ce que tu as été sexuellement harcelé dans ton enfance ?

Je l’ai senti, plus que je ne l’ai vu, se raidir et, sous ma main, j’ai perçu qu’il frissonnait. Il n’avait toujours pas levé les yeux sur moi, et il s’est retourné sur le côté gauche, plaçant son bras bandé sur l’oreiller près de lui.

– Putain, Harold, a-t-il fini par dire.

J’ai retiré ma main.

– Tu avais quel âge quand c’est arrivé ? ai-je demandé.

Il y a eu un silence, et puis il s’est enfoncé le visage dans l’oreiller.

– Harold, a-t-il dit, je suis vraiment fatigué. Il faut que je dorme.

J’ai posé ma main sur son épaule, qui a tressailli, mais je n’ai pas bougé. Sous ma paume, je sentais ses muscles se tendre, ce tremblement le parcourir.

– Ça va aller, lui ai-je dit. Tu n’as rien à te reprocher, ai-je ajouté. Ce n’est pas de ta faute, Jude, tu m’entends ?

Mais il feignait de dormir, même si je percevais toujours cette vibration, tout son corps alerte et sur le qui-vive.

Je suis resté assis là encore un moment, à le regarder se tenir rigide. Je suis finalement parti, refermant la porte derrière moi.

J’ai passé le reste de la semaine avec lui. Tu l’as appelé ce soir-là, et j’ai répondu à son téléphone et t’ai menti ; j’ai inutilement prétendu que c’était un accident, j’ai perçu l’inquiétude dans ta voix et je voulais tant te dire la vérité. Le lendemain, tu as rappelé et, à travers sa porte, je l’ai écouté, qui te mentait aussi :

– Un accident de voiture. Non. Non, rien de sérieux. Quoi ? J’étais dans la maison de Richard pour le week-end. Je me suis assoupi et j’ai percuté un arbre. Je ne sais pas ; j’étais fatigué… j’ai beaucoup travaillé ces derniers temps. Non, une voiture de location. Parce que la mienne est chez le garagiste. Rien de grave. Non, tout ira bien. Non, tu connais Harold… il dramatise toujours. Je te promets. Je te jure. Non, il est à Rome jusqu’à la fin du mois prochain. Willem : je te promets. Ça va ! D’accord. Je sais. Ok. Promis ; sans faute. Toi aussi. Salut.

Pour l’essentiel, il se montrait docile, malléable. Il mangeait sa soupe le matin, il prenait ses cachets. Ils le rendaient amorphe. Tous les matins, il s’installait dans son bureau pour travailler, mais à onze heures il s’allongeait sur le canapé et dormait. Il ne se réveillait pas pour le déjeuner, continuait de dormir tout l’après-midi, et je ne le réveillais que pour le dîner. Tu l’appelais tous les soirs. Julia aussi : j’essayais systématiquement d’entendre, mais je ne percevais pas grand-chose de leurs conversations, hormis qu’il ne parlait pas beaucoup, ce qui voulait dire que Julia devait tenir le crachoir. Malcolm est venu plusieurs fois, ainsi que les deux Henry Young, Elijah et Rhodes. JB a envoyé un dessin d’iris ; je ne savais pas jusqu’alors qu’il dessinait des fleurs. Il s’est bagarré contre moi, comme

Andy l’avait prédit, quand j’ai essayé de lui soigner les jambes et le dos, refusant que je les voie malgré toutes mes supplications et mes cris. Il a accepté qu’Andy s’en occupe, et j’ai entendu ce dernier lui dire :

– Tu vas devoir venir à mon cabinet tous les deux jours pour que je change tes pansements. Je suis très sérieux.

– Très bien, a-t-il répondu d’un ton sec.

Lucien lui a rendu visite, mais il dormait dans son bureau.

– Ne le réveillez pas, a-t-il dit avant de jeter un œil sur lui. Mon dieu.

Nous avons bavardé un petit moment, et il m’a raconté combien on l’admirait au cabinet, ce qui est une chose qu’on ne se lasse jamais d’entendre sur son enfant, qu’il ait quatre ans, soit à la crèche et excelle en pâte à modeler, ou qu’il en ait quarante, travaille pour un illustre cabinet d’avocats et excelle à protéger les hommes d’affaires criminels.

– Je vous dirais que vous devez être fier de lui, mais je connais trop bien vos positions politiques pour affirmer une chose pareille.

Il a souri. Il aimait beaucoup Jude, à l’évidence, et j’ai éprouvé une légère jalousie, puis je me suis senti un peu petit d’éprouver ce sentiment.

– Non, ai-je répondu. Je suis très fier de lui.

J’ai eu honte, à ce moment-là, en repensant à toutes les années que j’avais passées à le réprimander à propos de Rosen Pritchard, le seul lieu où il se sentait en sécurité, où il se sentait réellement léger, où ses craintes et ses insécurités disparaissaient.

Le lundi suivant, la veille de mon départ, il avait l’air mieux : ses joues étaient couleur moutarde, mais son visage avait dégonflé et ses traits étaient de nouveau perceptibles. Il avait l’air de moins souffrir quand il respirait ou parlait, et sa voix était moins sifflante, plus habituelle. Andy l’avait autorisé à diminuer de moitié sa dose d’antalgiques le matin, et il semblait plus alerte, sinon réellement gai. Nous avons joué aux échecs, et il a gagné.

– Je reviendrai jeudi soir, lui ai-je dit pendant que nous dînions.

Je n’enseignais que le mardi, le mercredi et le jeudi ce semestre-là.

– Non, a-t-il répliqué, c’est pas la peine. Merci, Harold, mais vraiment… ça va aller.

– J’ai déjà acheté le billet d’avion, ai-je répondu. Et de toute façon, Jude… tu sais que tu n’es pas obligé de tout le temps refuser. Tu te souviens ? Apprendre à accepter ?

Il n’a rien ajouté.

Alors, que puis-je te raconter d'autre ? Il est retourné travailler ce mercredi-là, malgré la suggestion d'Andy qu'il reste chez lui jusqu'à la fin de la semaine. Et en dépit de ses menaces, Andy passait tous les deux soirs pour lui changer ses pansements et examiner ses jambes. Julia est revenue et, tous les week-ends d'octobre, soit elle soit moi nous rendions à New York pour séjourner avec lui à Greene Street. Malcolm passait la semaine avec lui. Il n'appréciait pas, je le voyais, mais nous avons décidé que nous nous moquions de son avis, dans ce cas précis.

Il se remettait. Ses jambes ne se sont pas infectées. Ni son dos. « Il a eu de la chance », répétait Andy. Il a repris le poids qu'il avait perdu. Quand tu es rentré, début novembre, il était pratiquement guéri. À Thanksgiving, que nous avons célébré cette année-là à New York, pour qu'il n'ait pas à voyager, on lui avait retiré son plâtre et il marchait de nouveau. Je l'ai observé de près pendant le dîner, je l'ai regardé parler à Laurence et rire avec l'une de ses filles, mais je ne pouvais pas cesser de penser à lui ce soir-là, à son visage quand Caleb lui avait attrapé le poignet, son expression de douleur, de honte et de terreur. Je me suis souvenu du jour où j'ai appris qu'il avait besoin d'une chaise roulante : c'était peu de temps après ma découverte du sac à Truro, je me trouvais en ville pour une conférence, il était arrivé au restaurant dans son fauteuil et j'avais été choqué.

– Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? ai-je demandé – et il avait feint la surprise, réagissant comme s'il pensait qu'il me l'avait dit. Non, ai-je poursuivi, tu ne l'as jamais mentionné – et il avait fini par me répondre qu'il ne voulait pas que je le voie de cette façon, comme une personne faible et impuissante. Jamais je ne te percevrai comme ça, lui ai-je rétorqué – et, même si je ne croyais pas que ce puisse être le cas, je ne l'ai plus jamais vu de la même manière ; cela m'a rappelé que ce que je savais de lui n'était qu'une menue portion de qui il était.

Parfois, j'avais l'impression que cette semaine-là n'avait été qu'une hallucination, dont seuls Andy et moi avions été témoins. Dans les mois qui ont suivi, quelqu'un en plaisantait occasionnellement – quel mauvais conducteur il faisait, une allusion à ses ambitions pour Wimbledon – et il en riait, répliquait par une remarque dénigrante sur ses propres capacités. Dans ces moments-là, il ne pouvait jamais me regarder dans les yeux ; je lui rappelais ce qui s'était réellement passé, lui rappelais ce qu'il considérait comme sa dégradation.

Mais plus tard, j'ai pris conscience de la manière dont cet incident avait entamé une large part de lui, à quel point il l'avait transformé : il était devenu une autre personne, ou peut-être une personne qu'il avait autrefois été. Je percevais les mois qui avaient précédé Caleb comme une période où il était en meilleure forme qu'il ne l'avait jamais été : il me laissait l'étreindre quand je le voyais et, quand je le touchais – lui entourant les épaules du bras lorsque je passais près de lui dans la cuisine –, il me laissait aussi le faire ; il continuait de couper les carottes devant lui du même rythme soutenu. Cela avait pris vingt ans. Mais après Caleb, il a régressé. À Thanksgiving, je m'étais approché de lui pour le serrer dans mes bras, mais il avait rapidement fait un pas vers la gauche – un tout petit pas, juste suffisant pour que mes bras enserrent l'air ambiant, puis nous nous sommes regardés le temps d'une seconde, et j'ai su que ce qui m'avait été permis à peine quelques mois plus tôt ne me l'était plus : j'ai compris qu'il fallait que je recommence à zéro. J'avais conscience qu'il avait décidé que Caleb avait raison, qu'il était révulsant, qu'il méritait, d'une manière ou d'une autre, ce qui lui était arrivé. Et c'était le pire, l'idée la plus répréhensible qui soit. Il avait pris la décision de croire Caleb, parce que Caleb confirmait ce qu'il avait toujours pensé et ce qu'on lui avait toujours enseigné, et il est toujours plus facile de croire ce que l'on pense déjà que de changer d'avis.

Plus tard, quand les choses ont mal tourné, je me demandais régulièrement ce que j'aurais pu dire ou faire. Parfois je songeais qu'il n'y avait rien que j'aurais pu dire – il y avait une chose qui aurait pu l'aider, mais aucun de nous qui l'aurait exprimée n'aurait pu l'en convaincre. Je continuais à former ces fantasmes : le pistolet, la clique, cinquante ouest Vingt-Neuvième Rue, appartement J7. Mais cette fois, nous ne tirerions pas. Nous attraperions Caleb par les deux bras, le conduirions à la voiture, l'emmènerions à Greene Street, le traînerions en haut. Nous lui ordonnerions quoi dire et le préviendrions que nous nous tiendrions juste à l'extérieur de la porte, dans l'ascenseur, le revolver armé et pointé sur son dos. Et de là, nous écouterions ce qu'il déclarerait : Je ne voulais pas te faire du mal. J'avais complètement tort. Ce que je t'ai fait subir, mais encore plus, ce que je t'ai dit, ça ne t'était pas adressé. Crois-moi, parce que tu m'as cru avant : tu es beau et parfait, et je n'ai jamais vraiment pensé ce que je t'ai dit. J'avais tort, je me suis trompé, personne n'a jamais eu plus tort que moi.

III

Tous les après-midi à quatre heures, après sa dernière leçon et avant ses premières tâches domestiques, il avait une période libre d'une heure, cependant le mercredi on lui en accordait deux. Autrefois, il passait ces après-midi-là à lire ou à explorer la propriété, mais récemment, depuis que Frère Luke l'y avait autorisé, il les passait tous dans la serre. Si Luke s'y trouvait, il aidait le moine à arroser les plantes et en mémorisait les noms – *Miltonia spectabilis*, *Alocasia amazonica*, *Asystasia gangetica* – pour pouvoir les répéter au moine et recevoir ses louanges.

– Je crois que la *Heliconia vellerigera* a poussé, disait-il, tout en caressant ses bractées duveteuses – et Frère Luke le regardait en secouant la tête.

– Incroyable, répliquait-il. Bonté divine, quelle formidable mémoire tu as – et il souriait pour lui-même, fier d'avoir impressionné le moine.

Si Frère Luke n'était pas là, il passait alors son temps à jouer avec sa collection d'objets. Le moine lui avait montré comment, en déplaçant une pile de pots en plastique entreposés dans un coin au fond de la pièce, on découvrait une grille que l'on pouvait retirer et sous laquelle se trouvait un petit trou, juste assez profond pour contenir un sac-poubelle rempli de ses possessions. Du coup, il avait déterré ses brindilles et ses cailloux qui se trouvaient au pied de l'arbre et les avait transportés dans la serre, où il faisait chaud et humide et où il pouvait examiner ses biens sans perdre la sensation de ses mains. Au fil des mois, Luke avait agrandi sa collection : il lui avait offert un morceau de silice dont le moine disait qu'il avait la couleur de ses yeux, un sifflet en métal dans lequel une petite bille ronde tintait quand on le secouait à l'instar d'une clochette, ainsi qu'une poupée de chiffon représentant un homme vêtu d'un haut en laine de couleur

bordeaux et d’une ceinture bordée de minuscules perles turquoise qui avait été fabriquée, comme le lui avait expliqué le moine, par un Indien Navajo et qui lui avait appartenu quand il était enfant. Deux mois plus tôt, il avait ouvert son sac et découvert que Luke lui avait laissé un sucre d’orge et, bien que l’on fût en février, il était aux anges : il avait toujours voulu goûter un sucre d’orge et il le découpa en petites sections, les suçant les unes après les autres jusqu’à ce qu’elles forment un bout pointu avant de mordre dedans et d’emplir ses molaires de sucre.

Le moine lui avait dit que le lendemain il devait s’assurer de venir aussitôt après la fin de ses leçons parce qu’il avait une surprise pour lui. Toute la journée, il s’était senti nerveux et distrait, et deux des moines avaient eu beau le frapper – Michael, au visage ; Peter, à la nuque – il avait à peine réagi. Seul l’avertissement de Frère David, qui menaça de lui imposer des tâches domestiques supplémentaires au lieu de ses heures de liberté s’il ne commençait pas à se concentrer, l’obligea à se focaliser et, d’une manière ou d’une autre, à terminer ses leçons de la journée.

Dès qu’il se trouva à l’extérieur, hors de vue du monastère, il se mit à courir. C’était le printemps, et il ne pouvait s’empêcher de se sentir heureux : il adorait les cerisiers, avec leur écume de fleurs roses, et les tulipes, aux couleurs improbables et éclatantes, et l’herbe nouvelle, douce et tendre sous ses pieds. Parfois, quand il était seul, il emportait dehors la poupée navajo ainsi qu’une brindille qu’il avait trouvée et qui ressemblait à une personne, s’asseyait dans l’herbe et jouait avec. Il leur inventait des voix, parlant doucement parce que Frère Michael avait déclaré que les garçons ne jouaient pas avec des poupées et qu’il devenait trop grand pour jouer de toute façon.

Il se demanda si Frère Luke le regardait courir. Un mercredi, Frère Luke lui avait dit « Je t’ai vu courir jusqu’ici aujourd’hui », et, tandis qu’il ouvrait la bouche pour s’excuser, le moine avait continué « Eh bien, tu es très bon coureur ! Tu es tellement rapide ! », et il était resté littéralement sans voix, jusqu’au moment où le moine, tout en riant, lui recommanda de fermer la bouche.

Lorsqu’il entra dans la serre, il n’y trouva personne.

– Il y a quelqu’un ? demanda-t-il. Frère Luke ?

– Ici, entendit-il – alors il se tourna vers la petite pièce attenante à la serre, garnie de provisions d'engrais, de bouteilles d'eau ionisée, d'un râtelier auquel pendaient sécateurs, cisailles et ciseaux de jardinage et dont le sol était recouvert de sacs de paillis.

Il aimait bien cette pièce, avec son odeur de bois et de mousse, et il s'y dirigea avec impatience et frappa à la porte.

Lorsqu'il entra, il se sentit d'abord désorienté. La pièce était sombre et silencieuse, hormis une petite flamme par terre au-dessus de laquelle Frère Luke était penché.

– Approche-toi, dit le moine – et il obéit. Plus près, ajouta le moine – puis il se mit à rire. Jude, viens.

Aussi s'approcha-t-il un peu plus, puis le moine souleva quelque chose tout en s'exclamant :

– Surprise ! – et il vit qu'il tenait un muffin, avec une allumette enflammée plantée au milieu.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– C'est ton anniversaire, non ? dit le moine. Et ça, c'est ton gâteau d'anniversaire. Vas-y, fais un vœu ; souffle sur la bougie.

– C'est pour moi ? demanda-t-il, tandis que la flamme vacillait.

– Oui, c'est pour toi, répondit le moine. Dépêche-toi, fais un vœu.

Il n'avait jamais eu de gâteau d'anniversaire avant, mais il en avait entendu parler dans ses lectures et il savait comment procéder. Il ferma les yeux et formula un vœu, puis il les rouvrit, souffla sur l'allumette et la pièce se retrouva dans le noir complet.

– Félicitations, dit Luke avant d'allumer la lumière.

Il lui tendit le muffin, et lorsqu'il en proposa un bout au moine, Luke secoua la tête :

– C'est à toi.

Il mangea le muffin, qui contenait de petites myrtilles et lui parut être le mets le plus délicieux qu'il eût jamais goûté, si sucré et spongieux, tandis que le moine le regardait en souriant.

– Et j'ai un autre cadeau pour toi, déclara Luke – tout en attrapant quelque chose derrière lui et lui tendant un paquet, une grande boîte plate enveloppée de papier journal et attachée avec de la ficelle.

– Vas-y, ouvre-le, l'enjoignit Luke.

Il s’exécuta, retirant le papier journal avec soin pour qu’il puisse resservir. Le paquet était fait de banal carton terni et, lorsqu’il l’ouvrit, il découvrit qu’il contenait un assortiment de morceaux de bois ronds. Chaque rondin présentait une encoche aux deux bouts, et Frère Luke lui montra la manière de les emboîter les uns dans les autres pour construire des cubes, et puis comment il pouvait disposer des brindilles sur le dessus pour fabriquer une sorte de toit. Des années plus tard, alors qu’il serait à l’université, il apercevrait une boîte de ses rondins de bois dans la vitrine d’un magasin de jouets et se rendrait compte qu’il manquait des composantes à son cadeau : une structure triangulaire et pointue de couleur rouge pour le toit et les planchettes plates et vertes sur lesquelles celui-ci devait reposer. Mais à ce moment-là, le présent l’avait rendu muet de joie, jusqu’à ce qu’il se ressaisisse et, reprenant ses bonnes manières, remercie le moine à maintes reprises.

– De rien, répondit Luke. Après tout, ce n’est pas tous les jours qu’on a huit ans, si ?

– Non, admit-il – et il se fendit d’un large sourire en regardant le cadeau.

Puis, tout le restant de son temps libre, il avait construit des maisons et des boîtes avec les rondins de bois tandis que Frère Luke l’observait, étendant parfois le bras pour lui repositionner une mèche de cheveux derrière l’oreille.

Il passait chaque minute qu’il pouvait dans la serre en compagnie du moine. Avec Luke, il était différent. Aux yeux des autres moines, il représentait un fardeau, une série de problèmes et de déficiences, et chaque jour apportait une nouvelle énumération de ses défauts : trop rêveur, trop émotionnel, trop énergique, trop capricieux, trop curieux, trop impatient, trop maigre, trop joueur. Il aurait dû se montrer plus reconnaissant, plus gracieux, plus contrôlé, plus respectueux, plus patient, plus dextre, plus discipliné, plus révérencieux. Mais Frère Luke le trouvait malin, rapide, intelligent, vif. Frère Luke ne lui reprochait jamais de poser trop de questions, ou ne lui répondait jamais qu’il devrait attendre d’être plus grand pour savoir certaines choses. La première fois que Frère Luke l’avait chatouillé, il avait eu le souffle coupé, puis s’était mis à rire de manière incontrôlable, et Frère Luke avait ri avec lui, tous les deux se bousculant par terre, au-dessous des orchidées. « Tu as un si joli rire », déclara Frère Luke, puis « Quel beau sourire tu as, Jude », et « Quel joyeux garçon tu es »,

jusqu’au point où la serre lui était apparue comme un lieu enchanté, qui le métamorphosait en l’être que Frère Luke voyait en lui – une personne drôle et radieuse, dont on recherchait la compagnie, un être meilleur et différent de ce qu’il était en réalité.

Quand les choses n’allaient pas avec les autres moines, il s’imaginait dans la serre, en train de jouer avec ses objets ou de parler à Frère Luke, et se répétait les mots que Frère Luke lui disait. Parfois, les choses allaient si mal qu’il ne pouvait pas aller dîner, mais le lendemain il trouvait systématiquement dans sa chambre un petit présent que Frère Luke lui avait apporté : une fleur, ou une feuille d’arbre de couleur rouge, ou bien un gland particulièrement bulbeux, autant de colifichets qu’il avait commencé à collectionner et qu’il plaçait sous la grille.

Les autres moines s’étaient aperçus qu’il passait tout son temps en compagnie de Frère Luke et il ressentait leur désapprobation.

– Sois prudent quand tu es avec Luke, le mit même en garde Frère Pavel, lui qui le frappait et lui criait dessus. Il n’est pas ce que tu crois.

Mais il l’ignora. Aucun d’eux n’était ce qu’ils prétendaient être.

Un jour il arriva à la serre tard. Il avait eu une semaine très éprouvante ; on l’avait férocement battu ; il avait du mal à marcher. Il avait reçu la visite de Père Gabriel et de Frère Matthew le soir précédent, et tous ses muscles étaient douloureux. C’était un vendredi ; Frère Michael l’avait de manière inattendue libéré tôt ce jour-là et il avait pensé qu’il pourrait aller jouer avec ses rondins de bois. Comme toujours après ces séances, il avait envie d’être seul – de s’asseoir dans cet endroit chaud avec ses jouets et s’imaginer qu’il était loin.

Personne ne se trouvait dans la serre à son arrivée, alors il souleva la grille, sortit sa poupée indienne ainsi que la boîte de rondins, et se mit à jouer, ce qui ne l’empêcha pourtant pas de fondre en larmes. Il essayait de moins pleurer (cela ne le soulageait pas, au contraire, et puis les moines ne le supportaient pas et lui administraient du coup des punitions), mais il ne pouvait pas se retenir. Du moins avait-il appris à pleurer en silence, et c’est ce qu’il fit, mais pleurer en silence était douloureux et exigeait une grande concentration, aussi dut-il finalement reposer ses jouets. Il demeura là jusqu’au premier son de la cloche, puis il rangea ses biens et redescendit en courant à la cuisine, où il devrait éplucher des carottes et des pommes de terre et découper des dés de céleri pour le repas du soir.

Par la suite, pour des raisons qu'il ne put jamais s'expliquer, même une fois adulte, les choses soudain tournèrent très mal. Les coups, les visites, les leçons, tout empira. Il n'était pas sûr de savoir quel impair il avait commis ; à ses propres yeux, il n'avait changé en rien. Mais c'était comme si la patience collective des moines à son égard avait atteint une sorte d'impasse. Même Frères David et Peter, qui lui prêtaient des livres, paraissaient moins enclins à discuter avec lui.

– Va-t'en, Jude, lui ordonna Frère David quand il était venu lui parler d'un volume sur la mythologie grecque que le moine lui avait donné. Je ne veux pas te voir maintenant.

Il était de plus en plus convaincu qu'ils allaient se débarrasser de lui, et il était terrorisé, parce que le monastère constituait le seul lieu où il ait jamais vécu. Comment survivrait-il, comment subviendrait-il à ses besoins, dans le monde extérieur, dont les moines lui avaient dit qu'il était plein de dangers et de tentations ? Il pouvait travailler, il en avait conscience ; il savait jardiner, cuisiner et nettoyer : peut-être pourrait-il exercer ses connaissances dans l'un de ces domaines. Peut-être quelqu'un d'autre le recueillerait-il. Si cela devait se passer, il se comporterait mieux. Il ne répéterait aucune des erreurs qu'il avait commises avec les moines.

– Tu as idée de combien cela nous coûte de prendre soin de toi ? lui avait un jour demandé Frère Michael. Nous n'avions jamais imaginé que tu resterais aussi longtemps.

Il n'avait pas su quoi répondre à l'une ou l'autre de ces déclarations, si bien qu'il avait gardé le silence tout en fixant des yeux son bureau.

– Tu devrais t'excuser, lui dit Frère Michael.

– Je suis désolé, murmura-t-il.

Ces derniers temps, il se sentait si fatigué qu'il n'avait même pas la force de se rendre à la serre. Alors, après ses leçons, il descendait dans un coin de la cave, où Frère Pavel lui avait dit qu'il y avait des rats, ce que Frère Matthew avait démenti, pour s'installer sur l'une des étagères en métal où des bouteilles d'huile, des boîtes de pâtes et des sacs de farine étaient entreposés, et se reposait en attendant d'entendre le son de la cloche et de devoir retourner en haut. Aux dîners, il évitait Frère Luke et, lorsque celui-ci lui souriait, il détournait la tête. Il était convaincu maintenant de ne pas être le garçon que Frère Luke voyait en lui – joyeux ? drôle ? – et il avait honte de lui-même, honte d'avoir d'une certaine façon trompé Luke.

Il évitait Frère Luke depuis un peu plus d'une semaine lorsqu'un jour il descendit dans sa cachette et y aperçut le moine, qui l'attendait. Il chercha un endroit pour se dissimuler, mais il n'en trouva aucun, si bien qu'il se mit à pleurer et, tournant le visage vers le mur, s'excusa.

– Jude, ce n'est pas grave, dit Frère Luke – et il se tint près de lui tout en lui tapotant le dos. Ce n'est rien, ça va aller – le moine s'assit sur les marches du cellier. Viens ici, mets-toi à côté de moi, continua-t-il – mais il secoua la tête, trop embarrassé. Alors au moins assieds-toi, ajouta Luke – ce qu'il fit en s'adossant au mur.

Puis Luke se releva, se mit à fouiller dans les boîtes posées sur l'une des étagères en hauteur, sortit un produit de l'une d'elles et le lui tendit : une bouteille de jus de pomme.

– Je ne peux pas, déclara-t-il aussitôt.

Il n'était même pas censé se trouver à la cave : il y entrait par une petite fenêtre sur le côté puis descendait le long des étagères en métal. Frère Pavel était en charge des stocks et les inventoriait chaque semaine ; si un produit venait à manquer, on l'accuserait lui. Comme toujours.

– Ne t'inquiète pas, Jude, dit le moine. Je la remplacerai. Vas-y… tiens – et, finalement, après quelques encouragements, il prit la bouteille.

Le jus de pomme lui parut aussi sucré que du sirop, et il hésitait entre le siroter, pour le faire durer, et l'avaler d'un coup, au cas où le moine, changeant d'avis, ne le lui reprenne.

Une fois qu'il l'eut terminé, ils restèrent assis, silencieux, puis le moine dit à voix basse :

– Jude… ce qu'ils te font : ce n'est pas bien. Ils ne devraient pas te faire subir des choses pareilles ; ils ne devraient pas te faire du mal – et il faillit se remettre à pleurer. Moi, je ne te ferai jamais de mal, tu le sais, non ? – sur quoi, il réussit à relever la tête et à regarder Luke, observant son long visage, doux et inquiet, orné d'une barbe courte et grisonnante, avec ses lunettes qui lui agrandissaient les yeux, puis il opina.

– Je sais, Frère Luke, répondit-il.

Frère Luke garda le silence un long moment avant de se remettre à parler.

– Tu sais, Jude, qu'avant de venir ici, au monastère, j'avais un fils ? Tu me le rappelles tellement. Je l'aimais tant. Mais il est mort, alors je me suis installé ici.

Il ne sut quoi dire, mais il n’avait apparemment pas besoin de parler puisque Frère Luke poursuivit :

– Je te regarde parfois et je pense : tu ne mérites pas ce qui t’arrive. Tu mérites d’être avec quelqu’un d’autre, quelqu’un… – alors Frère Luke s’interrompit de nouveau, parce qu’il s’était remis à pleurer.

« Jude, fit-il, surpris.

– Ne les laissez pas, dit-il à travers ses sanglots, s’il vous plaît, Frère Luke… ne les laissez pas me renvoyer ; je serai un meilleur enfant, je promets, je jure. Ne les laissez pas me chasser.

– Jude, répliqua le moine en s’asseyant à côté de lui et l’attirant dans ses bras. Personne ne te chassera. Je te le promets ; personne ne va se débarrasser de toi.

Finalement, il réussit de nouveau à se calmer et tous les deux demeurèrent silencieux un long moment.

– Tout ce que je voulais dire, c’était que tu mérites d’être avec quelqu’un qui t’aime. Comme moi. Si nous étions ensemble, je ne te ferais jamais de mal. Ce serait tellement merveilleux.

– Qu’est-ce qu’on ferait ? demanda-t-il finalement.

– Eh bien, répondit Luke, nous pourrions aller camper. Tu es déjà allé camper ?

Il n’en avait jamais eu l’occasion, évidemment, et Luke lui en parla : la tente, le feu de camp, l’odeur et les craquements du pin qui brûle, les guimauves empalées sur des bouts de bois, le hululement des chouettes.

Le lendemain, il retourna à la serre et, au cours des semaines et des mois qui suivirent, Luke évoqua toutes les choses qu’ils pourraient faire ensemble, tous les deux : ils iraient à la plage, se rendraient en ville, et à une fête foraine. Il mangerait de la pizza, des hamburgers, du maïs en épi et de la glace. Il apprendrait à jouer au baseball, à pêcher, ils vivraient dans une petite maison, juste tous les deux, tels père et fils, liraient toute la matinée et joueraient tout l’après-midi. Ils auraient un jardin où ils cultiveraient tous leurs légumes, et planteraient des fleurs aussi et, oui, ils auraient peut-être également une serre un jour. Ils passeraient tout leur temps ensemble, iraient partout ensemble, et ils seraient comme des meilleurs amis, en encore mieux.

Les histoires de Luke le grisaient et, quand la situation au monastère devenait affreuse, il se focalisait sur celles-ci : le jardin où ils planteraient des citrouilles et des courges, le ruisseau qui coulait derrière la maison et où ils attraperaient des perches, la maison elle-même – une version agrandie de celles qu'il construisait avec ses rondins de bois – où Luke lui promettait qu'il aurait un vrai lit, et où, même les nuits les plus froides, ils seraient toujours au chaud, et où ils pourraient préparer des muffins chaque semaine.

Un après-midi – on était début janvier, une journée si glaciale qu'ils avaient dû envelopper toutes les plantes de la serre dans de la toile de jute malgré les radiateurs –, ils travaillaient en silence. Il savait toujours quand Luke avait envie de parler de leur maison et quand il n'en avait pas envie, et il se rendait compte qu'aujourd'hui était l'un de ses jours silencieux, quand le moine semblait ailleurs. Frère Luke ne se montrait jamais méchant quand il était de cette humeur, se contentant de garder le silence, mais le type de silence qu'il savait devoir éviter. Pourtant il désirait terriblement que Luke lui raconte l'une de ces histoires ; il en avait besoin. Cette journée avait été si atroce, l'une de celles où il aurait aimé mourir, et il souhaitait entendre Luke évoquer leur petite maison, toutes les activités auxquelles ils s'adonneraient quand ils y seraient seuls. Dans leur maison, il n'y aurait ni Frère Matthew, ni Père Gabriel, ni Frère Peter. Personne ne lui crierait dessus ou ne lui ferait du mal. Ce serait comme de vivre tout le temps dans la serre, un ravissement sans fin.

Il se rappelait qu'il ne devait pas parler, lorsque Frère Luke lui adressa la parole.

– Jude, dit-il, je me sens très triste aujourd'hui.

– Pourquoi, Frère Luke ?

– Eh bien, répondit Frère Luke, avant de marquer une pause. Tu sais à quel point je tiens à toi, non ? Mais depuis quelque temps, j'ai l'impression que tu ne m'aimes pas.

C'était une chose terrible à entendre et, pendant un moment, il ne put parler.

– Ce n'est pas vrai ! rétorqua-t-il au moine.

Mais Frère Luke secoua la tête.

– Je ne cesse d'évoquer notre maison dans la forêt, poursuivit-il, mais j'ai le sentiment que tu ne veux pas réellement y aller. Pour toi, ce sont juste des histoires, des contes de fées.

Il secoua la tête à son tour.

– Non, Frère Luke. Elles sont réelles pour moi aussi.

Il aurait aimé pouvoir dire à Frère Luke à quel point elles lui paraissaient véritables, à quel point il en avait besoin, combien elles l'avaient aidé. Frère Luke paraissait si contrarié, mais il finit par réussir à le convaincre qu'il désirait lui aussi cette existence, qu'il voulait vivre avec Frère Luke et personne d'autre, qu'il ferait tout ce qu'il faudrait pour y parvenir. Et finalement, finalement, le moine avait souri et l'avait pris dans ses bras, lui caressant le dos de haut en bas.

– Merci, Jude, merci, dit-il – et si content d'avoir rendu Frère Luke heureux, il le remercia à son tour.

Alors Frère Luke le regarda, d'un air soudain sérieux. Il y avait beaucoup réfléchi, expliqua-t-il, et il pensait qu'il était temps qu'ils construisent leur maison ; le moment était venu pour qu'ils s'en aillent ensemble. Mais Luke ne partirait pas seul : Jude viendrait-il avec lui ? Lui donnait-il sa parole ? Voulait-il vivre avec Frère Luke comme celui-ci voulait vivre avec lui, seuls tous les deux, dans leur petit monde parfait ? Bien sûr qu'il le souhaitait – évidemment.

Alors Luke lui fit part de son plan. Ils partiraient dans deux mois, avant Pâques ; il fêterait ses neuf ans dans leur maison. Frère Luke s'occuperait de tout – tout ce qu'il avait besoin de faire était de se montrer un bon garçon, de bien étudier et de ne causer aucun problème. Et, surtout, ne rien dire. S'ils découvraient ce qu'ils préparaient, déclara Frère Luke, ils le chasseraient, loin du monastère, où il devrait se débrouiller seul, et Frère Luke ne pourrait pas l'aider. Il promit.

Les deux mois suivants furent à la fois terribles et merveilleux. Terribles, parce qu'ils passèrent si lentement. Merveilleux, parce qu'il possédait un secret qui embellissait son existence, signifiant que sa vie au monastère touchait à sa fin. Tous les matins, il se réveillait impatient, parce que chaque jour le rapprochait de sa vie avec Frère Luke. À chaque fois que l'un des moines se trouvait avec lui, il se rappelait qu'il serait bientôt loin d'eux, et la situation lui paraissait un peu moins affreuse. À chaque fois qu'on le frappait ou lui criait dessus, il s'imaginait dans leur petite maison, ce qui lui procurait un sentiment de longanimité – un concept que Frère Luke lui avait enseigné –, un moyen de supporter son sort.

Il avait supplié Frère Luke de lui permettre de participer aux préparatifs, et celui-ci lui avait dit de rassembler un échantillon de fleurs et de feuilles de toutes les plantes qu'il pourrait trouver sur la propriété du monastère. Si bien qu'il consacrait ses après-midi à explorer le terrain, muni de sa bible, entre les pages de laquelle il plaçait feuilles et pétales. Il passait moins de temps à la serre, mais quand il voyait Frère Luke, le moine lui adressait l'un de ses clins d'œil graves, et il souriait intérieurement, chérissant leur secret comme une chose douce et délicieuse.

Le fameux soir arriva enfin, et il se sentait nerveux. Frère Matthew lui avait rendu visite en début de soirée, juste après le dîner, mais il finit par partir, et il se retrouva seul. Alors Frère Luke le rejoignit, le doigt posé fermement sur les lèvres, et il hocha la tête. Il aida Luke à placer ses livres et sous-vêtements dans le sac en papier qu'il tenait ouvert, puis ils traversèrent le couloir sur la pointe des pieds, descendirent l'escalier, poursuivirent leur chemin dans la pénombre du bâtiment, et sortirent dans la nuit.

– La voiture n'est qu'à une petite distance de marche, lui susurra Luke – et puis, lorsqu'il s'arrêta : Jude, qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon sac, dit-il, mon sac de la serre.

Alors Luke sourit de son doux sourire et lui posa la main sur la tête.

– Je l'ai déjà mis dans la voiture, répondit-il – et il lui rendit son sourire, se sentant si reconnaissant que Luke s'en soit souvenu.

L'air était froid, mais il le remarqua à peine. Ils poursuivirent leur chemin, empruntèrent la longue allée de gravier qui partait du monastère, franchirent le portail de bois, montèrent la colline qui conduisait à la route principale, puis continuèrent le long de celle-ci, dans la nuit si silencieuse qu'on entendait celle-ci fredonner. Tandis qu'ils marchaient, Frère Luke indiqua du doigt plusieurs constellations que le garçon nomma sans se tromper, alors Luke lui exprima son admiration en murmurant et lui caressa l'arrière de la tête.

– Tu es si intelligent, dit-il. Je suis tellement content de t'avoir choisi, Jude.

Ils se trouvaient sur la route, que lui n'avait empruntée que de rares fois – pour se rendre chez le médecin ou le dentiste – mais à ce moment-là elle était déserte, hormis la présence de petits animaux, rats musqués et opossums, qui gambadaient devant eux. Puis ils parvinrent à la voiture, un

long break de couleur bordeaux, maculé de plaques de rouille, la banquette arrière remplie de cartons, de sacs-poubelles noirs et de certaines des plantes préférées de Luke – le *Cattleya schilleriana*, avec ses affreux pétales mouchetés ; le *Hylocereus undatus*, avec sa couronne de fleurs fatiguée et pendante – nichées dans leurs pots de plastique vert sombre.

C'était étrange de voir Frère Luke dans une voiture, plus étrange que de se retrouver dans le véhicule lui-même. Mais encore plus bizarre était le sentiment qu'il éprouvait que tout ce qu'il avait vécu avait valu la peine, puisque tous ses malheurs arrivaient à leur fin et qu'il se dirigeait vers une existence aussi merveilleuse, voire plus merveilleuse, que celles dont il avait entendu parler dans les livres.

– Tu es prêt à y aller ? lui susurra Frère Luke – puis il lui sourit.

– Oui, lui répondit-il dans un murmure.

Alors Frère Luke démarra.

*

Il existait deux façons d'oublier. Pendant de nombreuses années, il avait conçu (de manière peu imaginative) une chambre forte et, à la fin de la journée, il rassemblait les images, les séquences et les mots auxquels il ne voulait plus penser, puis ouvrait la lourde porte d'acier, juste assez pour les y placer à la hâte, se pressant de la refermer solidement. Mais cette méthode se révéla inefficace : les souvenirs s'en échappaient malgré tout. La chose importante, finit-il par se rendre compte, consistait à les éliminer, et non seulement à les enfermer.

Alors il avait inventé d'autres solutions. Pour les menus souvenirs – les petits affronts, les insultes – il les revivait et les revivait jusqu'au moment où il parvenait à les neutraliser, à les vider quasiment de sens à force de répétition, ou jusqu'au moment où ils lui paraissaient avoir affecté d'autres personnes que lui et qu'il avait l'impression d'en avoir simplement entendu parler. Pour les souvenirs plus signifiants, il visualisait la scène dans sa tête comme un film et se mettait à l'effacer, photogramme après photogramme. Aucune des deux méthodes n'était aisée : on ne pouvait pas, par exemple, s'interrompre au milieu du processus d'effacement et s'arrêter pour examiner l'un des photogrammes ; on ne pouvait pas faire défiler certaines

séquences en espérant ne pas se retrouver pris au piège des détails de ce qui était arrivé, parce qu'il était évidemment impossible d'y échapper.

Mais, bien sûr, les souvenirs ne disparaissaient jamais complètement. Du moins semblaient-ils plus distants – ils ne vous poursuivaient pas tels des spectres, vous tiraillant pour attirer votre attention, bondissant devant vous quand vous les ignoriez, exigeant tant de temps et d'efforts de votre part qu'il devenait impossible de penser à quoi que ce soit d'autre. Dans les périodes creuses – les moments où vous vous assoupissiez ; les minutes précédant votre atterrissage après un vol de nuit, quand vous n'étiez pas encore assez réveillé pour travailler et pas suffisamment fatigué pour dormir – ils réaffirmaient leur présence, alors le mieux était d'imaginer un immense écran blanc, ultra-lumineux et immobile, et de le brandir dans votre esprit à l'instar d'un bouclier.

Dans les semaines qui suivirent son passage à tabac, il s'efforça d'oublier Caleb. Avant de se coucher, il allait à la porte de son appartement et, se sentant stupide, essayait d'introduire de force son ancien trousseau de clés dans les serrures pour s'assurer qu'elles ne rentraient pas, qu'il était de nouveau véritablement en sécurité. Il enclenchait et réenclenchait le système d'alarme qu'il avait installé et qui était si sensible que même le passage d'une ombre déclenchait un déluge de bips. Et puis il s'allongeait et restait éveillé, les yeux ouverts, dans la chambre obscure, se concentrant pour essayer d'oublier. Mais c'était si difficile – tant de souvenirs de ces mois-là le poignardaient qu'il se sentait dépassé. Il entendait la voix de Caleb lui dire des choses, il revoyait l'expression du visage de Caleb lorsqu'il avait regardé son corps dénudé, il ressentait l'épouvantable vol plané de sa chute dans l'escalier, se recroquevillait alors en boule, plaçait ses mains sur ses oreilles et fermait les yeux. Finalement, il se relevait et se rendait dans son bureau à l'autre bout de l'appartement et travaillait. Il avait une grosse affaire qui se préparait, et il s'en réjouissait ; ses journées étaient si occupées qu'elles ne lui laissaient pas tellement le loisir de penser à autre chose. Pendant un moment, il rentrait à peine à la maison, juste deux heures pour dormir et une heure pour se doucher et se changer, jusqu'au jour où il eut une crise au bureau, une mauvaise crise, pour la première fois. Le gardien de nuit l'avait trouvé par terre et avait appelé le service de sécurité de l'immeuble, qui avait appelé à son tour le président, un homme qui s'appelait Peterson Tremain, qui à son tour avait contacté Lucien, le seul

auquel il avait expliqué comment procéder dans un cas pareil : Lucien avait passé un coup de téléphone à Andy, puis Lucien et le président s'étaient tous les deux rendus au bureau en attendant l'arrivée d'Andy, en compagnie du concierge. Il les avait vus, avait aperçu leurs pieds, et alors même qu'il haletait et se tortillait par terre, il avait essayé de trouver la force de les supplier de partir, de les rassurer sur son état, de leur dire qu'il avait juste besoin d'être seul. Mais ils n'étaient pas partis et Lucien avait essuyé le vomi sur sa bouche, tendrement, puis s'était assis près de sa tête et lui avait tenu la main, et il s'était senti si gêné qu'il avait failli pleurer. Plus tard, il leur avait répété plusieurs fois que ce n'était rien, que cela arrivait tout le temps, mais ils lui avaient ordonné de ne pas venir au travail le reste de la semaine, et, le lundi suivant, Lucien lui avait dit qu'ils voulaient qu'il rentre chez lui à une heure raisonnable : minuit les soirs de semaine, neuf heures du soir les week-ends.

– Lucien, avait-il répliqué, énervé, c'est ridicule. Je ne suis pas un enfant.

– Crois-moi, Jude, avait répondu Lucien. J'ai dit au reste du comité directeur que nous devrions te pousser à l'instar d'un pur-sang arabe en vue d'une grande course hippique mais, bizarrement, ta santé les inquiète. Et puis, il y a l'affaire. Pour une raison ou une autre, ils pensent que si tu tombes malade, on va perdre le procès.

Il s'était battu longtemps avec Lucien, mais cela n'avait rien changé : à minuit, les lumières du bureau s'éteignaient et il s'était finalement résigné à rentrer chez lui comme on le lui avait ordonné.

Depuis l'incident avec Caleb, il avait à peine réussi à parler à Harold ; même le voir représentait une sorte de torture. Ce qui rendait les visites de Harold et de Julia – de plus en plus fréquentes – éprouvantes. Il se sentait mortifié que Harold l'ait vu dans cet état : lorsqu'il y repensait, Harold apercevant son pantalon plein de sang, Harold l'interrogeant sur son enfance (à quel point était-ce évident ? Les gens pouvaient-ils savoir ce qui lui était réellement arrivé tant d'années auparavant rien qu'en lui parlant ? Et dans ce cas, comment pouvait-il mieux dissimuler la chose ?), il se sentait si terriblement nauséeux qu'il devait interrompre ce qu'il était en train de faire et attendre que le moment passe. Il avait conscience que Harold essayait de le traiter comme avant, mais quelque chose avait changé. Harold ne le harcelait plus à propos de Rosen Pritchard ; il ne lui demandait plus ce qu'il éprouvait en soutenant les malversations affairistes. Et il ne

mentionnait certainement plus jamais la possibilité qu'il s'installe avec quelqu'un. Maintenant ses questions portaient sur son état de santé : comment allait-il ? Comment se sentait-il ? Ses jambes ? Ne se fatiguait-il pas trop ? Avait-il beaucoup utilisé son fauteuil ces derniers temps ? Avait-il besoin d'aide pour quoi que ce soit ? Il répondait toujours exactement de la même manière : bien, bien, bien ; non, non, non.

Et puis, il y avait Andy, qui avait brusquement repris ses coups de téléphone tous les soirs. Maintenant il l'appelait toutes les nuits à une heure du matin, et, durant les consultations – qu'Andy avait fait passer à tous les quinze jours –, il se montrait très peu comme à son habitude, mais calme et poli, ce qui le rendait anxieux. Il examinait ses jambes, comptait ses entailles, posait toutes les questions qu'il avait toujours posées, vérifiait ses réflexes. Et, à chaque fois qu'il rentrait chez lui, alors qu'il vidait la monnaie de ses poches, il découvrait qu'Andy y avait glissé la carte de visite d'un médecin, un psychothérapeute du nom de Sam Loehmann, sur laquelle il avait écrit JE PAIERAI LA PREMIÈRE VISITE. Il y avait toujours l'une de ces cartes, porteuse d'un nouveau message : FAIS-LE POUR MOI, JUDE, ou UNE FOIS. C'EST TOUT. Ces messages lui rappelaient ces énervants biscuits chinois qui contenaient des dictons d'horoscope, et il les jetait systématiquement. Le geste le touchait mais le lassait aussi, à cause de sa futilité ; cela lui procurait le même sentiment qu'il avait chaque fois qu'il devait remplacer le sac sous le lavabo après chaque visite de Harold. Il ouvrait son placard, au fond duquel il gardait un carton rempli de centaines de lingettes imbibées d'alcool et de pansements, des tas et des tas de gaze, des dizaines de paquets de lames de rasoir, fabriquait un nouveau sac et le scotchait à l'endroit habituel. Les gens avaient toujours décidé de la manière dont son corps devait être utilisé, et même s'il savait que Harold et Andy essayaient de l'aider, la part enfantine et obstinée de lui-même résistait : c'est lui qui déciderait. Il contrôlait si peu son corps de toute façon – comment pouvaient-ils lui jalouser cela ?

Il se disait qu'il allait bien, qu'il s'était remis, avait retrouvé son équilibre, mais en vérité, il savait que quelque chose n'allait pas, qu'il avait changé, qu'il était sur une mauvaise pente. Willem était rentré, et même s'il n'avait pas été témoin de ce qui s'était passé, même s'il ne savait rien de Caleb, n'était pas au courant de son humiliation (il s'était assuré de la chose, disant à Harold et Julia et Andy qu'il ne leur adresserait plus jamais

la parole s’ils racontaient la situation à qui que ce soit), il avait pourtant honte du regard de Willem sur lui.

– Jude, je suis désolé, avait dit Willem à son retour quand il avait vu son plâtre. Tu es sûr que ça va ?

Mais le plâtre n’était rien, il constituait la partie la moins honteuse, et, pendant une minute, il avait été tenté d’avouer la vérité à Willem, de s’effondrer dans ses bras comme il ne l’avait jamais fait et de se mettre à pleurer, de tout confesser et de demander à Willem de l’aider à se sentir mieux et de lui assurer qu’il l’aimait toujours, malgré ce qu’il était. Mais il ne le fit pas, bien sûr. Il avait déjà écrit un long mail à Willem, plein de mensonges recherchés détaillant son accident de voiture, et la première nuit où ils se retrouvèrent, ils étaient restés debout si tard, à parler de tout sauf de ce mail, que Willem était resté dormir, tous les deux s’effondrant de sommeil sur le canapé du salon.

Cependant, il continuait à vivre sa vie. Il se levait, allait au travail. Il désirait ardemment rencontrer quelqu’un, de manière à ne pas penser à Caleb, et en même temps redoutait la chose, parce que Caleb lui avait rappelé à quel point il était inhumain, déficient, répulsif, et il se sentait trop gêné pour fréquenter d’autres personnes, des personnes normales. Il envisageait ses journées comme il envisageait d’avancer quand ses pieds le tourmentaient et étaient engourdis : un pas après l’autre, après l’autre, et les choses finiraient par s’arranger. Il finirait par apprendre comment envelopper ces mois à l’intérieur de sa vie, à les accepter et à continuer. Il l’avait toujours fait.

Le procès arriva, et il l’emporta. C’était une immense victoire, comme Lucien ne cessait de le lui dire, et il en avait conscience, pourtant il éprouvait surtout un sentiment de panique : et maintenant, qu’allait-il faire ? Il avait un nouveau cas, concernant une banque, mais le type de travail que ce cas impliquait consistait à rassembler des faits, une tâche longue et fastidieuse, loin du travail frénétique qui exigeait des journées de vingt heures. Il se retrouverait chez lui, tout seul, sans rien d’autre que l’incident avec Caleb pour lui occuper l’esprit. Tremain le félicita, et il se rendait compte qu’il devrait être heureux, mais lorsqu’il avait demandé au président de lui assigner plus de travail, Tremain avait ri.

– Non, St. Francis, fit-il. Vous partez en vacances. C’est un ordre.

Il ne partit pas en vacances. Il promit à Lucien, puis à Tremain, qu'il irait, mais que ce n'était pas possible pour le moment. Cependant, les choses se passèrent comme il l'avait craint : il restait chez lui, se préparait à dîner, ou bien allait au cinéma avec Willem, et soudain une scène de ses mois avec Caleb surgissait. Suivie d'une scène du centre, ou de ses années avec Frère Luke, puis une scène de ses mois avec Dr Traylor, puis de l'accident, la lumière blanche et aveuglante des phares, et lui, tournant la tête de côté. Alors son esprit s'emplissait d'images, de créatures réclamant son attention, l'agrippant et le lacérant de leurs longs doigts crochus. Caleb avait libéré quelque chose en lui, et il était incapable de convaincre ces bêtes sauvages de retourner dans leur donjon – il se rendait compte de tout le temps qu'il passait véritablement à dominer ses souvenirs, de la quantité de concentration que cela exigeait, à quel point sa capacité à les contrôler avait toujours été fragile.

– Ça va ? lui avait demandé Willem un soir.

Ils étaient allés voir une pièce de théâtre, qu'il avait à peine suivie, puis avaient partagé un dîner, au cours duquel il avait écouté distraitement Willem, espérant répondre de façon appropriée à ses questions, tout en déplaçant sa nourriture dans son assiette et essayant de paraître normal.

– Oui, répondit-il.

La situation empirait ; il en était conscient et ne savait pas comment l'améliorer. Huit mois avaient passé depuis l'incident, et chaque jour il y pensait un peu plus, et non moins. Il avait parfois l'impression que ses mois avec Caleb ressemblaient à une meute de hyènes qui, tous les jours, le poursuivaient, et que, tous les jours, il déployait toute son énergie à leur échapper, essayant d'éviter qu'elles ne le dévorent de leurs mâchoires tranchantes et écumantes. Tous les moyens qui l'avaient aidé par le passé – la concentration, les scarifications – ne l'aidaient plus. Ils s'entaillaient de plus en plus, mais les souvenirs ne disparaissaient pas. Il nageait tous les matins, et tous les soirs également, parcourant des kilomètres, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que l'énergie de se doucher et se mettre au lit. Tandis qu'il nageait, il psalmodiait pour lui-même : il conjuguait des verbes latins, récitait par cœur des démonstrations de preuves, se remémorait des décisions qu'il avait étudiées à la fac de droit. Son esprit lui appartenait, se disait-il. Il le maîtriserait ; ne se laisserait pas dominer.

– J’ai une idée, déclara Willem à la fin d’un autre repas au cours duquel il n’avait pas réussi à dire grand-chose.

Il avait répondu une ou deux secondes trop tard à tout ce que Willem avait raconté et, au bout d’un moment, ils étaient tous les deux restés silencieux.

– On devrait partir en vacances ensemble. On devrait faire ce voyage au Maroc qu’on était censés faire il y a deux ans. On peut y aller dès mon retour. Qu’est-ce que t’en penses, Jude ? Ce sera l’automne, à ce moment-là – ce sera magnifique.

On était fin juin : neuf mois après l’incident. Willem repartait début août pour un tournage au Sri Lanka ; il ne reviendrait pas avant début octobre.

Tandis que Willem parlait, il songeait à la manière dont Caleb l’avait qualifié de difforme et seul le silence de Willem lui avait rappelé que c’était à son tour de répondre.

– Sûr, Willem, dit-il. Ce serait fantastique.

Le restaurant se trouvait dans le Flat Iron District et, après avoir payé, ils marchèrent pendant un moment, tous les deux silencieux, lorsque soudain il aperçut Caleb se diriger vers eux et, dans sa panique, il empoigna Willem et le tira violemment vers la porte d’entrée d’un immeuble, avec une telle force et une telle rapidité qu’ils en furent tous les deux étonnés.

– Jude, dit Willem, inquiet, qu’est-ce que tu fais ?

– Tais-toi, susurra-t-il à Willem. Reste là et ne te retourne pas – ce que fit Willem, fixant la porte, comme lui.

Il compta les secondes jusqu’à ce qu’il soit certain que Caleb avait dû les dépasser, puis jeta un regard prudent en direction du trottoir et vit qu’il ne s’agissait pas du tout de Caleb, simplement d’un autre homme, grand aux cheveux foncés, mais pas Caleb, alors il exhala, se sentant tout à la fois déconfit, stupide et soulagé. Il remarqua qu’il serrait toujours un bout de la chemise de Willem et le relâcha.

– Pardon, dit-il. Excuse-moi, Willem.

– Jude, que s’est-il passé ? demanda Willem, essayant de le regarder dans les yeux. C’était quoi ?

– Rien, répondit-il. J’ai juste cru avoir aperçu quelqu’un que je n’avais pas envie de voir.

– Qui ?

– Personne. Cet avocat avec qui je travaille. C’est un con ; j’ai horreur d’avoir affaire à lui.

Willem le regarda.

– Non, finit-il par dire. Ce n’était pas un avocat. C’était quelqu’un d’autre, quelqu’un dont tu as peur.

Il y eut une pause. Willem lança un coup d’œil en direction de la rue, puis tourna de nouveau la tête vers lui.

– Tu as peur, répéta-t-il, d’une voix interrogative. Qui c’était, Jude ?

Il secoua la tête, essayant de penser à un mensonge qu’il pourrait servir à Willem. Il mentait toujours à Willem : de gros mensonges, de petits mensonges. Toute leur relation était fondée sur le mensonge – Willem l’imaginait comme une personne qu’en réalité il n’était pas. Seul Caleb connaissait la vérité. Seul Caleb savait qui il était.

– Je te l’ai dit, finit-il par répondre. Cet avocat.

– Non, ce n’est pas vrai.

– Si, je t’assure.

Deux femmes les dépassèrent et il entendit l’une d’elles murmurer avec excitation à l’autre :

– C’était Willem Ragnarsson !

Il ferma les yeux.

– Écoute, fit Willem, doucement, qu’est-ce qui se passe ?

– Rien, répondit-il. Je suis fatigué. Il faut que je rentre.

– Très bien, dit Willem.

Il héla un taxi, l’aida à s’y installer, puis monta aussi.

– Greene Street et Broome, indiqua-t-il au chauffeur.

Dans la voiture, ses mains se mirent à trembler. Cela lui arrivait de plus en plus souvent, et il ne savait pas comment y mettre fin. Cela avait commencé quand il était enfant, mais ne se produisait alors que dans des circonstances extrêmes – quand il essayait de ne pas pleurer, ou quand il souffrait atrocement mais avait conscience qu’il ne devait pas émettre un son. Cependant, aujourd’hui, cela arrivait à d’étranges moments : seules les scarifications aidaient, mais les tremblements étaient si intenses qu’il avait du mal à contrôler la lame. Il croisa les bras autour de lui en espérant que Willem ne remarquerait pas.

À la porte d’entrée, il essaya de se débarrasser de Willem, mais ce dernier refusa de partir.

– J’ai envie d’être seul, lui dit-il.

– Je comprends, répliqua Willem. On sera seuls ensemble.

Ils se tenaient là, face à face, jusqu’à ce qu’il se tourne finalement vers la porte, mais il ne parvint pas à glisser la clé dans la serrure tant il tremblait, alors Willem lui prit les clés et ouvrit lui-même la porte.

– Mais qu’est-ce qui t’arrive ? demanda Willem dès qu’ils se retrouvèrent dans l’appartement.

– Rien, répondit-il, absolument rien – ses dents claquaient maintenant, ce qui n’avait jamais accompagné les tremblements quand il était jeune mais qui ces derniers temps se produisait toujours.

Willem s’approcha de lui, mais il détourna le visage.

– Quelque chose a eu lieu pendant mon absence, dit Willem avec hésitation. Je ne sais pas de quoi il s’agit, mais quelque chose s’est passé. Quelque chose ne va pas. Tu te comportes bizarrement depuis que je suis rentré du tournage de *L’Odyssée*. Je ne comprends pas pourquoi – il s’interrompit et plaça ses mains sur les épaules de son ami. Raconte-moi, Jude, dit-il. Explique-moi ce qui s’est passé. Raconte-moi et on trouvera un moyen d’y remédier.

– Non, murmura-t-il. Je ne peux pas, Willem, je ne peux pas – s’ensuivit un long silence. Je veux aller me coucher, annonça-t-il – alors Willem le laissa et il se rendit dans la salle de bains.

Quand il revint, Willem portait l’un de ses tee-shirts et plaçait la couette de la chambre d’amis sur le canapé dans sa chambre, sous la peinture le représentant dans le fauteuil de maquillage.

– Qu’est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

– Je passe la nuit ici ce soir, répondit Willem.

Il soupira, mais Willem se mit à parler avant de lui laisser le temps d’ouvrir la bouche.

– Tu as trois choix, Jude, annonça-t-il. Le premier : j’appelle Andy et je lui dis qu’à mon avis quelque chose ne va vraiment pas bien en ce qui te concerne et je t’emmène à son cabinet pour une évaluation. Le deuxième : j’appelle Harold, qui panique et passe un coup de fil à Andy. Le troisième : tu me laisses rester ici te surveiller, parce que tu refuses de me parler, tu ne me dis absolument rien, putain, et tu n’as jamais l’air de comprendre que tu dois au moins à tes amis l’occasion ne serait-ce que d’essayer de t’aider ; tu me dois au moins ça, à moi – sa voix se brisa. Alors, quel est ton choix ?

Oh Willem, pensa-t-il. *Tu n’as pas idée à quel point j’aimerais pouvoir me confier à toi.*

– Pardon, Willem, dit-il à la place.

– Très bien, tu es désolé, répliqua Willem. Va te coucher. Tu as toujours des brosses à dents en rab au même endroit ?

– Oui, répondit-il.

Le lendemain soir, il rentra tard du travail et trouva de nouveau Willem allongé sur le canapé de sa chambre, en train de lire.

– Comment était ta journée ? demanda-t-il, sans lâcher son livre.

– Bonne, dit-il.

Il attendit pour voir si Willem allait lui fournir une explication, mais celui-ci ne le fit pas, et il finit par se rendre à la salle de bains. Dans le dressing, il passa devant le sac de voyage de Willem, qui était ouvert et rempli de suffisamment de vêtements pour témoigner, à l’évidence, qu’il avait l’intention de rester un moment.

Il se sentait pathétique de devoir l’admettre, mais avoir Willem ici – pas seulement dans l’appartement, mais dans sa chambre – l’aidait. Ils ne parlaient pas beaucoup, mais sa présence même le stabilisait et lui permettait de remettre ses idées au clair. Il pensait moins à Caleb ; il pensait moins à un tas de sujets. C’était comme si la nécessité de prouver à Willem qu’il se comportait normalement le rendait réellement normal. Le simple fait de se trouver en compagnie d’une personne dont il savait qu’elle ne lui ferait jamais de mal, au grand jamais, lui apportait du réconfort, de sorte que son esprit pouvait se calmer et qu’il parvenait à dormir. Pourtant, s’il se sentait reconnaissant à l’égard de Willem, il n’en éprouvait pas moins une sorte de dégoût pour lui-même, à cause de sa dépendance, de sa faiblesse. Ses besoins n’avaient-ils pas de limites ? Combien de personnes l’avaient aidé au fil des ans, et pourquoi avaient-elles accepté de le faire ? Et pourquoi le leur avait-il permis ? Un meilleur ami aurait dit à Willem de rentrer chez lui, lui assurant que tout irait bien s’il restait seul. Mais il n’en fit rien. Il laissa Willem dormir sur son canapé à l’instar d’un chien pendant les quelques semaines qu’il avait encore à passer à New York.

Au moins n’avait-il pas à s’inquiéter de contrarier Robin, puisque Willem et elle avaient rompu vers la fin du tournage de *L’Odyssée*, lorsque celle-ci avait découvert que Willem l’avait trompée avec l’une des costumières adjointes.

– Et elle ne me plaisait même pas vraiment, lui avait avoué Willem lors d'une de leurs conversations téléphoniques. Je l'ai trompée pour la pire raison qui soit – parce que je m'ennuyais.

Il avait réfléchi à la chose.

– Non, répliqua-t-il, la pire raison aurait été de vouloir être cruel. Ta motivation était simplement la plus stupide qui soit.

Il y avait eu un silence, puis Willem s'était mis à rire.

– Merci, Jude, dit-il. Merci de me faire me sentir à la fois mieux et pire.

Willem resta avec lui jusqu'au jour de son départ pour Colombo. Il jouait le rôle du fils aîné d'une famille de commerçants hollandais sur le déclin au début des années quarante et s'était laissé pousser une moustache qui rebiquait aux extrémités ; lorsque Willem l'étreignit, il sentit celle-ci contre son oreille. Un instant, il eut envie de s'effondrer et de supplier Willem de ne pas partir. *Ne t'en va pas*, aurait-il aimé lui dire. *Reste ici avec moi. J'ai peur d'être seul*. Il savait que, s'il le lui demandait, Willem resterait : ou du moins, il essaierait. Mais il n'avouerait jamais. Il avait conscience qu'il était impossible pour Willem de retarder le tournage, et il savait que celui-ci en éprouverait de la culpabilité. Alors, au lieu de quoi, il resserra son étreinte autour de Willem, chose rare de sa part – il évitait la plupart du temps de livrer des témoignages physiques de son affection – et il se rendit compte que Willem était surpris, mais ce dernier resserra aussi son étreinte et tous les deux demeurèrent ainsi, serrés l'un contre l'autre, pendant un long moment. Il se rappela qu'il ne portait pas assez de couches pour laisser Willem l'étreindre si fort, que ce dernier pourrait sentir les cicatrices sur son dos à travers son tee-shirt, mais en cet instant il lui paraissait plus important d'être simplement proche de lui ; il avait le sentiment que c'était la dernière fois que cela se produirait, la dernière fois qu'il verrait Willem. Il éprouvait cette angoisse à chaque fois que Willem s'en allait, mais ce jour-là elle lui paraissait plus vive, moins théorique ; comme un adieu définitif.

Après le départ de Willem, les choses se passèrent bien pendant quelques jours. Mais par la suite, la situation se détériora de nouveau. Les hyènes étaient de retour, plus nombreuses et affamées qu'avant, plus vigilantes dans leur poursuite. Puis tout le reste revint aussi : des années et des années de souvenirs, qu'il pensait avoir dominés et rendus inoffensifs, tous l'emplissant de nouveau, glapissant et bondissant devant son visage, leurs cris, leur infatigable clameur pour attirer son attention impossibles à

ignorer. Il se réveillait en haletant : les noms de personnes qu'il s'était juré d'oublier à jamais sur le bout de la langue. Il revoyait sans cesse, de manière obsessionnelle, sa nuit avec Caleb, le souvenir ralentissant de sorte que les secondes où il se tenait nu sous la pluie dans Greene Street s'étendaient pendant des heures, si bien que son vol plané dans l'escalier durait des jours, que le viol de Caleb dans la douche, dans l'ascenseur prenait des semaines. Il avait des visions où il se saisissait d'un pic à glace et se l'enfonçait dans l'oreille, dans le cerveau, pour mettre fin aux souvenirs. Il rêvait de se frapper la tête contre le mur jusqu'à ce que son crâne se fende et explose et que la matière grise se répande en un flot humide et sanguinolent. Il s'imaginait vider sur lui un jerricane de gazoline, puis gratter une allumette, son esprit englouti par le feu. Il acheta un lot de scalpels, en serra trois dans la paume de sa main, forma un poing autour et observa le sang dégouliner dans le lavabo pendant qu'il hurlait dans le silence de l'appartement.

Il demanda à Lucien de lui procurer plus de travail et on le lui accorda, mais cela ne suffit pas. Il essaya d'obtenir plus d'heures auprès de l'association à but non lucratif pour les artistes, mais ils n'avaient pas de séances supplémentaires à lui proposer. Il essaya de travailler comme bénévole dans un cabinet où Rhodes avait autrefois offert ses services gratuitement, une organisation dévouée aux droits des immigrants, mais ils lui dirent qu'ils cherchaient en ce moment des gens dont la langue maternelle était le mandarin ou l'arabe et qu'ils ne voulaient pas lui faire perdre son temps. Il se scarifiait de plus en plus ; il se mit à s'entailler directement autour des cicatrices, de sorte qu'il retirait des quartiers de chair, chaque morceau recouvert de tissus cicatriciels d'une teinte argentée et luisante, mais cela n'aidait pas, pas suffisamment. La nuit, il adressait ses prières à un dieu auquel il ne croyait pas depuis bien des années : *Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi*, implorait-il. Il se perdait ; cela devait cesser. Il ne pouvait pas continuer à courir éternellement.

C'était le mois d'août ; New York était vide. Malcolm se trouvait en vacances en Suède avec Sophie ; Richard à Capri ; Rhodes dans le Maine ; Andy à Shelter Island (« Rappelle-toi, lui avait-il dit avant de s'en aller – comme toujours quand il partait pour de longues vacances –, je ne suis qu'à deux heures de distance ; si tu as besoin de moi, j'attrape le premier ferry pour rentrer »). Il ne pouvait pas supporter la compagnie de Harold, ne

pouvait pas le voir sans se rappeler sa dégradation ; il l'appela et lui dit qu'il avait trop de travail pour se rendre à Truro. À la place, il acheta spontanément un billet d'avion pour Paris et passa seul le long week-end de Labor Day là-bas, errant, solitaire, à travers les rues. Il ne contacta personne qu'il connaissait là-bas – pas Citizen, qui travaillait pour une banque française, ni Isidore, son voisin d'en haut à Hereford Street, qui enseignait là-bas, ni Phaedra, qui avait obtenu un emploi comme directrice d'une succursale d'une galerie new-yorkaise ; ils n'auraient pas été en ville de toute façon.

Il était fatigué, si fatigué. Repousser les bêtes sauvages exigeait tant d'énergie. Parfois il s'imaginait se rendre et, sans les en empêcher, les voyait l'assaillir, le picorer, le mordre et lui arracher des bouts de chair à l'aide de leurs griffes, de leurs becs et de leurs serres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui.

À son retour de Paris, il rêva qu'il courait à travers une plaine craquelée au sol rougeâtre. Derrière lui, un nuage le poursuivait, et il avait beau être rapide, le nuage était plus rapide. Tandis que celui-ci s'approchait, il entendit un bourdonnement et s'aperçut qu'il s'agissait d'un essaim d'insectes, terrifiants, huileux et bruyants, munis de protubérances en forme de tenailles surgissant de sous leurs yeux. Il savait que, s'il s'arrêtait, il mourrait, et pourtant même dans le rêve il avait conscience qu'il ne pourrait pas continuer longtemps ; à un moment, il n'avait plus pu courir et s'était mis à clopiner à la place, la réalité s'affirmant y compris dans ses rêves. Alors il entendit une voix, inconnue mais calme et autoritaire, lui parler. *Arrête*, dit-elle. *Tu peux mettre fin à cette situation. Tu n'es pas obligé de continuer.* Entendre ces mots constituait un tel soulagement, et il s'arrêta, brusquement, et fit face au nuage, qui se trouvait à quelques secondes, à quelques mètres de lui, épuisé et prêt à en finir.

Il se réveilla, effrayé, parce qu'il comprenait la signification de ces mots qui le terrifiaient et le réconfortaient en même temps. Aujourd'hui, tandis qu'il s'efforçait à aller de l'avant jour après jour, il entendait cette voix dans sa tête, qui lui rappelait qu'il pouvait, de fait, en finir. Qu'il n'était pas, en réalité, obligé de persévérer.

Il avait envisagé de mettre fin à ses jours avant, évidemment ; au centre, à Philadelphie, et après la mort d'Ana. Mais quelque chose l'avait toujours retenu, même si aujourd'hui il ne se rappelait pas quoi. Maintenant, alors

qu’il essayait d’échapper aux hyènes, il débattait en son for intérieur : qu’est-ce qui le poussait à continuer ? Il était si éreinté ; il désirait tant s’arrêter. Savoir qu’il n’était pas contraint de continuer était en quelque sorte source d’apaisement ; cela lui rappelait qu’il avait le choix, que si son inconscient n’obéissait pas à sa conscience, il gardait pourtant la maîtrise.

Presque à la manière d’une expérience, il se mit à songer à ce que sa disparition impliquerait : en janvier, après son année la plus lucrative depuis qu’il avait commencé au cabinet, il avait actualisé son testament, aussi était-ce fait. Il lui faudrait écrire une lettre à Willem, une autre à Harold et Julia ; il voudrait aussi écrire un mot à l’adresse de Lucien, de Richard et de Malcolm. À Andy. Et à JB, pour lui pardonner. Alors il pourrait partir. Il y pensait tous les jours, et y penser facilitait les choses. Y réfléchir lui procurait une forme de longanimité.

Et puis, à un moment donné, cela cessa d’être une expérience. Il ne se rappelait pas comment il en était venu à prendre la décision, mais celle-ci une fois prise, il se sentit plus léger, plus libre, moins tourmenté. Les hyènes continuaient de le pourchasser, mais maintenant il pouvait apercevoir, au loin, une maison à la porte ouverte et savait que, quand il l’aurait atteinte, il serait en sécurité, et que tout ce qui le poursuivait disparaîtrait. Les bêtes sauvages n’appréciaient pas, évidemment – elles aussi voyaient la porte et avaient conscience qu’il était sur le point de leur échapper –, et chaque jour la traque s’intensifiait, l’armée de créatures à ses trousses devenant plus forte, plus bruyante et plus insistante. Son cerveau vomissait les souvenirs, inondant tout le reste – il repensait à des personnes, des sensations, des incidents auxquels il n’avait pas songé depuis des années. Des goûts apparaissaient sur sa langue comme par alchimie ; il percevait des parfums qu’il n’avait pas sentis depuis des décennies. Son organisme était en danger ; ses souvenirs menaçaient de l’engloutir ; il lui fallait intervenir. Il avait essayé – toute sa vie, il avait essayé. Il avait tenté de devenir une autre personne, une meilleure personne, avait essayé de se purifier. Mais il avait échoué. Une fois sa décision prise, il fut fasciné de ressentir tant d’espoir, de prendre conscience qu’il aurait pu s’économiser des années de douleur en se contentant d’y mettre un terme – il aurait pu être son propre sauveur. Aucune loi ne lui édictait de continuer à vivre ; son existence lui appartenait toujours et il pouvait en faire ce qu’il voulait. Comment ne s’était-il pas rendu compte de cela pendant toutes ces années ?

Le choix lui apparaissait aujourd'hui évident ; la seule question était pourquoi il lui avait fallu tant de temps.

Il parla à Harold ; il entendit au soulagement dans sa voix qu'il lui paraissait normal. Il parla à Willem.

– Tu as l'air d'aller mieux, dit Willem – et il perçut également du soulagement dans la voix de Willem.

– Oui, répondit-il.

Il éprouva un tiraillement de regret après leur avoir parlé à tous les deux, mais il était déterminé. Il ne leur apportait rien de bon, de toute façon ; il ne représentait qu'une masse extravagante de problèmes, rien de plus. À moins de s'arrêter, il les consumerait de ses besoins. Il leur prendrait, leur prendrait et leur prendrait encore, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus un seul morceau de chair ; ils pourraient répondre à chacune des difficultés qu'il leur posait et il trouverait encore de nouveaux moyens de les détruire. Pendant un temps, ils le pleureraient, parce qu'ils étaient bons, les meilleurs qui soient, et il en était désolé – mais finalement ils se rendraient compte que leur vie deviendrait plus facile sans lui. Ils prendraient conscience de la quantité de temps qu'il leur avait dérobée ; ils comprendraient qu'il était un voleur, qu'il leur avait extirpé toute leur énergie, leur attention, qu'il les avait rendus exsangues. Il espérait qu'ils lui pardonneraient, qu'ils verraient que c'était sa forme d'excuse envers eux. Il les libérait – ils étaient les êtres qu'il aimait le plus au monde, et c'était ce que l'on accordait aux gens que l'on chérissait : on leur rendait leur liberté.

Le jour arriva : un lundi de la fin septembre. La veille au soir il s'était rendu compte que la date tombait pratiquement un an après son passage à tabac, même s'il ne l'avait pas prévu ainsi. Il quitta le bureau tôt ce soir-là. Il avait passé le week-end à organiser ses projets ; il avait rédigé un mémo à l'intention de Lucien lui détaillant où il en était de tous les cas sur lesquels il travaillait. Chez lui, il aligna ses lettres sur la table de la salle à manger, ainsi qu'un exemplaire de son testament. Il avait laissé un message au gérant de l'atelier de Richard lui expliquant que les toilettes dans la salle de bains principale coulaient sans arrêt et lui demandant si Richard pouvait laisser entrer le plombier le lendemain matin à neuf heures – Richard ainsi que Willem possédaient les clés de son appartement – parce qu'il serait parti en voyage d'affaires.

Il retira sa veste de costard, sa cravate, ses chaussures et sa montre, puis se rendit dans la salle de bains. Il s'assit dans l'espace de la douche, les manches retroussées. Il avait un verre de scotch avec lui, qu'il sirotait pour se calmer, et un cutter, dont il savait qu'il serait plus facile à tenir qu'une lame de rasoir. Il savait ce qu'il avait à faire : trois lignes droites et verticales, aussi profondes et longues que possible, suivant le tracé des veines sur les deux bras.

Il attendit un petit moment, pleurant un peu, parce qu'il était épuisé et effrayé, et parce qu'il était prêt à partir, prêt à disparaître. Finalement il se frotta les yeux et se mit à l'œuvre. Il commença par le bras gauche. Il procéda à la première entaille, qui fut plus douloureuse qu'il ne l'avait imaginé, et il cria. Puis la deuxième. Il but une nouvelle gorgée de scotch. Le sang était visqueux, plus gélatineux que liquide, et d'un noir brillant et chatoyant de pétrole. Son pantalon en était déjà imbibé et sa poigne se relâchait. Il procéda à la troisième.

Lorsqu'il en eut terminé avec les deux bras, il s'affaissa contre le mur du fond de la douche. Il regrettait, bêtement, de ne pas avoir d'oreiller. Il se sentait réchauffé par le scotch et par son propre sang qui le lapait tout en formant une mare autour de ses jambes – l'intérieur rejoignant l'extérieur dans un bain d'hémoglobine. Il ferma les yeux. Derrière lui, les hyènes hurlaient, furieuses contre lui. Devant lui se tenait la maison à la porte ouverte. Il n'avait pas encore atteint son but, mais il en était plus près qu'il ne l'avait jamais été : assez proche pour voir qu'à l'intérieur se trouvait un lit où il allait pouvoir se reposer, s'allonger et dormir après sa longue course, où, pour la première fois de sa vie, il serait en sécurité.

*

Après qu'ils furent parvenus dans le Nebraska, Frère Luke s'arrêta au bord d'un champ de blé et lui fit signe de sortir de la voiture. Il faisait toujours sombre, mais il entendit les oiseaux s'animer, adressant leur pépiement à un soleil encore invisible. Il prit la main du moine et, s'éloignant du véhicule, ils se dirigèrent en catimini vers un grand arbre où Luke lui expliqua que les autres moines les chercheraient et qu'ils devaient changer d'apparence. Il retira la tunique exécrée et passa les vêtements que Luke lui tendit : un sweat-shirt à capuche et un jean. Avant cela, cependant,

il se tint immobile pendant que Luke lui coupait les cheveux au rasoir électrique. Les moines lui coupaient rarement les cheveux, et ils étaient longs, lui tombant au-dessous des oreilles, et Frère Luke émettait de tristes sons en les lui rasant.

– Tes si beaux cheveux, dit-il tout en les enveloppant avec soin dans sa tunique, qu'il fourra dans un sac-poubelle. Tu ressembles à n'importe quel autre garçon maintenant, Jude. Mais plus tard, quand tu seras en sécurité, tu pourras les faire repousser, d'accord ? – et il opina, même si, en réalité, il aimait l'idée de ressembler à n'importe quel garçon.

Puis ce fut au tour de Frère Luke de changer de vêtements, et il se tourna pour laisser son intimité au moine.

– Tu peux regarder, Jude, fit Luke en riant – mais il secoua la tête.

Lorsqu'il se retourna, le moine était méconnaissable, vêtu d'une chemise en tissu écossais et d'un jean lui aussi, puis il lui sourit avant de se raser la barbe, dont les poils argentés tombaient de son menton tels des copeaux de métal. Il y avait des casquettes de baseball pour chacun d'eux, bien que l'intérieur de celle de Frère Luke fût garni d'une perruque jaunâtre qui recouvrait complètement son crâne chauve. Il y avait également des paires de lunettes pour chacun d'eux : les siennes étaient noires et rondes et munies de simples verres, non correcteurs, alors que celles de Frère Luke étaient carrées et larges, à la monture marron et munies des mêmes verres épais que ses vraies lunettes, qu'il plaça dans le sac-poubelle. Il pourrait enlever ses lunettes quand ils se trouveraient à l'abri.

Ils étaient en route vers le Texas, où ils construiraient leur maison. Il avait toujours imaginé le Texas comme un territoire plat, constitué uniquement de poussière, de ciel et de routes, ce que Frère Luke confirma pour l'essentiel, ajoutant cependant que certaines parties de l'État (comme dans la région est, d'où il était originaire) possédaient des forêts d'épicéas et de cèdres.

Il leur fallut dix-neuf heures pour atteindre le Texas. Cela aurait dû leur prendre moins de temps, mais à un moment donné Frère Luke s'était arrêté au bord de l'autoroute et avait déclaré qu'il avait besoin de faire une sieste, et tous les deux avaient dormi plusieurs heures. Frère Luke avait également emporté de la nourriture – des sandwichs au beurre de cacahuète – et ils s'étaient aussi arrêtés dans l'Oklahoma sur le parking d'une aire de repos pour manger.

Grâce aux quelques rares descriptions de Frère Luke, le Texas, au paysage de virevoltants et de mottes de terre, était devenu dans son esprit une région recouverte de pins, si hauts et si odoriférants qu'ils étouffaient tout autre son, toute autre vie, si bien que lorsque Frère Luke annonça qu'ils étaient maintenant, officiellement, au Texas, il regarda par la vitre et fut déçu.

– Où sont les forêts ? demanda-t-il.

Frère Luke rit.

– Patience, Jude.

Ils devraient séjourner dans un motel pendant quelques jours, expliqua Frère Luke, à la fois pour s'assurer que les moines ne les suivaient pas et que du coup il pouvait se mettre à chercher l'endroit idéal pour construire leur maison. Le motel s'appelait La Main dorée et leur chambre avait deux lits – de vrais lits – et Frère Luke lui laissa choisir celui qu'il voulait. Il prit celui près de la salle de bains, et Frère Luke celui près de la fenêtre, avec vue sur leur voiture.

– Pourquoi tu ne prends pas une douche ? Et j'irai au magasin faire des courses, dit le moine – et il eut soudain peur. Qu'est-ce qu'il y a, Jude ?

– Vous allez revenir ? demanda-t-il, exécrant son ton apeuré.

– Bien sûr que je reviendrai, Jude, répondit le moine en le serrant dans ses bras. Évidemment.

À son retour, il avait un pain de campagne tranché, un pot de beurre de cacahuète, des bananes, un litre de lait, un sachet d'amandes, des oignons, des poivrons et des blancs de poulet. Ce soir-là, Frère Luke installa sur le parking le petit barbecue qu'il avait emporté et ils firent griller les oignons, les poivrons et le poulet, et Frère Luke lui donna un verre de lait.

Frère Luke établit leur routine. Ils se levaient tôt, avant l'aube, Frère Luke se préparait un pot de café avec la cafetière qu'il avait emportée, puis ils se rendaient en ville en voiture, allaient sur le terrain d'athlétisme du lycée, où Luke le laissait courir pendant une heure tandis qu'il restait assis dans les gradins tout en buvant son café et en le regardant. Ensuite ils retournaient à la chambre du motel, où le moine lui dispensait des leçons. Frère Luke avait été professeur de maths à l'université avant de s'installer au monastère, mais il avait toujours voulu travailler avec des enfants, aussi s'était-il mis plus tard à enseigner à des élèves de sixième. Mais il connaissait aussi d'autres sujets : l'histoire, la littérature, la musique et les

langues. Il en savait tellement plus que les autres moines, et il se demandait pourquoi Luke ne lui avait jamais donné de cours quand ils vivaient au monastère. Ils déjeunaient – toujours des sandwichs au beurre de cacahuète – et puis les cours se poursuivaient jusqu'à trois heures de l'après-midi, alors il avait la permission de sortir de nouveau, pour courir dans le parking ou se promener avec le moine le long de la route. Le motel donnait sur l'autoroute, et le bruit des voitures qui passaient leur procurait une bande-son en continu.

– C'est comme de vivre au bord de la mer, disait constamment Frère Luke.

Après quoi, Frère Luke se préparait un troisième pot de café puis partait en voiture à la recherche d'endroits où ils pourraient construire leur maison, et il restait seul dans la chambre du motel. Le moine l'enfermait toujours à clé à l'intérieur, pour sa sécurité.

– N'ouvre la porte à personne, tu m'entends ? ordonnait le moine. À personne. J'ai la clé et j'ouvrirai la porte moi-même. Et n'ouvre pas non plus les rideaux ; je ne veux pas que quelqu'un voie que tu es tout seul ici. Il y a des personnes dangereuses à l'extérieur ; je ne veux pas qu'on te fasse du mal.

C'était pour la même raison qu'il n'avait pas le droit d'utiliser l'ordinateur de Frère Luke, qu'il emportait de toute façon avec lui à chaque fois qu'il quittait la chambre.

– Tu ne sais pas qui se trouve dans les parages, lui disait Frère Luke. Je veux que tu sois en sécurité, Jude. Promets-moi.

Il promettait.

Il restait allongé sur son lit et lisait. Il n'avait pas le droit de regarder la télévision : Luke touchait le téléviseur quand il rentrait pour vérifier s'il était chaud, et il ne voulait pas le contrarier ni s'attirer des ennuis. Frère Luke avait emporté un clavier de piano dans sa voiture, et il s'entraînait dessus ; le moine ne témoignait d'aucune méchanceté à son égard, mais il prenait les leçons très au sérieux. Cependant, tandis que le ciel s'assombrissait, il s'asseyait au bord du lit de Frère Luke, entrebâillant les rideaux et observant nerveusement le parking à la recherche de sa voiture ; une part de lui craignait toujours que Frère Luke finisse par ne pas revenir, qu'il se lasse de lui, qu'il l'abandonne. Il savait si peu de choses du monde, sauf que celui-ci était effrayant. Il essayait de se rappeler qu'il était capable

d’accomplir un certain nombre de tâches, qu’il savait travailler, qu’on pourrait éventuellement l’employer au motel pour s’occuper du ménage, mais il se sentait toujours angoissé jusqu’au moment où il apercevait le break s’avancer, alors il était soulagé et se promettait de mieux se comporter le lendemain, de ne jamais offrir une raison à Frère Luke de ne pas revenir.

Un soir, le moine était rentré l’air fatigué. Quelques jours plus tôt, il était revenu débordant d’enthousiasme : il avait trouvé le terrain idéal, annonça-t-il. Il décrivit une clairière entourée de cèdres et de pins, un ruisseau tout proche plein de poissons, l’air si frais et silencieux que l’on pouvait entendre chaque pomme de pin tomber sur le sol doux. Il lui avait même montré une photo, toute de vert sombre et d’ombres, lui avait expliqué où il construirait leur maison, comment il pourrait aider à la bâtir et où ils placeraient un lit en hauteur, un fort secret, juste pour lui.

– Qu’est-ce qui ne va pas, Frère Luke ? lui demanda-t-il, au bout d’un si long moment silencieux qu’il ne pouvait plus le supporter.

– Oh, Jude, répondit le moine, j’ai échoué.

Il lui raconta comment il avait essayé à plusieurs reprises d’acheter le terrain, mais qu’il ne possédait simplement pas assez d’argent.

– Je suis désolé, Jude, pardon, dit-il – et puis, à son grand étonnement, le moine se mit à pleurer.

Il n’avait jamais vu un adulte pleurer avant.

– Vous pourriez peut-être vous remettre à enseigner, Frère Luke, suggéra-t-il, tentant de le réconforter. Je vous aime beaucoup. Si j’étais un enfant, je serais ravi de vous avoir comme maître – sur quoi le moine lui adressa un léger sourire, lui caressa les cheveux et lui expliqua que cela ne fonctionnait pas de la sorte, qu’il devrait acquérir un diplôme de l’État et que c’était un processus long et compliqué.

Il réfléchit. Puis il se souvint :

– Frère Luke, dit-il, je pourrais vous aider… je pourrais trouver un travail. Je pourrais contribuer à gagner de l’argent.

– Non, Jude, répondit le moine. Je ne peux pas te laisser faire ça.

– Mais je veux, répliqua-t-il.

Il se rappela quand Frère Michael lui avait dit combien sa présence coûtait au monastère et qu’il s’était senti à la fois coupable et effrayé. Frère Luke avait tant fait pour lui, et il ne lui avait rien donné en retour. Non

seulement désirait-il l'aider à gagner de l'argent, mais il le devait.

Finalement, il réussit à convaincre le moine, qui le serra dans ses bras.

– Tu es vraiment une espèce rare, tu sais ça ? lui demanda Luke. Tu es réellement spécial.

Et il sourit dans le pull du moine.

Le lendemain, les leçons se déroulèrent comme d'habitude, puis le moine repartit, cette fois, déclara-t-il, pour lui trouver un bon travail : quelque chose qu'il pourrait faire pour l'aider à gagner de l'argent, acheter le terrain et construire la maison. Et ce jour-là, Luke rentra avec le sourire, excité même, et, voyant cela, il se sentit également excité.

– Jude, déclara le moine, j'ai rencontré quelqu'un qui veut te proposer du travail ; il attend à l'extérieur et tu peux commencer tout de suite.

Il rendit son sourire au moine.

– Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il.

Au monastère, on lui avait appris à balayer, épousseter et lessiver les sols. Il savait si bien cirer un parquet que même Frère Matthew en avait été impressionné. Il savait polir l'argent, le cuivre, le bois. Il savait récurer entre les tomettes et décrasser des toilettes. Il savait débarrasser les gouttières de leurs feuilles, vider un piège à souris et le réinstaller. Il savait nettoyer les vitres et laver le linge à la main. Il savait repasser, coudre des boutons et des points si réguliers et fins qu'on avait l'impression qu'ils avaient été faits à la machine.

Il savait cuisiner. Il n'était capable de réaliser du début à la fin qu'une dizaine de plats, mais il savait nettoyer et éplucher des pommes de terre, des carottes et des rutabagas. Il était capable de hacher des montagnes d'oignons sans jamais pleurer. Il savait lever les filets d'un poisson, plumer et vider un poulet. Il savait préparer de la pâte à pain et la cuire. Il savait monter les œufs en neige, jusqu'à ce qu'ils passent d'un état liquide à un état solide, et mieux que solide : comme de l'air auquel on aurait donné forme.

Et il savait jardiner. Il savait distinguer entre les plantes qui avaient besoin de soleil et celles qui devaient l'éviter. Il savait déterminer si une plante était desséchée ou si elle se noyait dans un trop-plein d'eau. Il savait quand un arbre ou un buisson avait besoin d'être rempoté, et quand il était assez robuste pour être transféré dans le sol. Il savait quelles plantes avaient besoin d'être protégées du froid et comment les en protéger. Il savait

prélever une bouture et la faire pousser. Il savait mélanger les engrais, mettre des coquilles d'œuf dans la terre pour y ajouter des protéines, écraser un puceron sans détruire la feuille sur laquelle il était perché. Il pouvait faire toutes ces choses, même s'il espérait qu'il devrait jardiner, parce qu'il avait envie de travailler à l'extérieur, parce que quand il courait le matin il sentait que l'été arrivait et, en route vers le terrain d'athlétisme, il avait vu les champs recouverts de fleurs sauvages, et il désirait se trouver parmi elles.

Frère Luke s'agenouilla à côté de lui.

– Tu vas faire ce que tu faisais avec Père Gabriel et quelques-uns des moines, déclara-il – puis, lentement, il comprit ce que Luke voulait dire et il recula vers le lit, tout son corps saisi d'effroi. Jude, ce sera différent cette fois, poursuivit Luke, avant qu'il ne puisse répondre quoi que ce soit. Ça se passera très vite, je te promets. Tu sais si bien le faire. Et j'attendrai dans la salle de bains pour m'assurer que tout se déroule bien, d'accord ? – il lui caressa les cheveux. Viens ici, dit-il – et il le prit dans les bras. Tu es un garçon merveilleux, ajouta-t-il. C'est grâce à toi et à ce que tu fais que nous pourrons avoir notre maison, d'accord ?

Frère Luke avait longuement argumenté, et il avait fini par acquiescer.

L'homme était entré (de nombreuses années plus tard, le visage de celui-ci serait l'un des rares qu'il se rappellerait et, parfois, il apercevait des hommes dans la rue qui lui paraissaient familiers et à propos desquels il se demandait : *D'où est-ce que je le connais ? Est-ce quelqu'un que j'ai rencontré au tribunal ? Était-ce l'avocat de la partie adverse dans cette affaire de l'an passé ?* Et puis, il se souvenait : *Il ressemble au premier d'entre eux*, son premier client), Luke s'était installé dans la salle de bains, l'homme lui avait fait l'amour, puis était parti.

Il ne parla pas ce soir-là et Luke se montra doux et tendre envers lui. Ce dernier lui avait même apporté un biscuit – au gingembre – et il avait essayé de sourire au moine et de manger le biscuit, mais il ne pouvait pas, et quand Luke eut le dos tourné, il enveloppa le gâteau dans un morceau de papier et le jeta. Le lendemain matin, il n'avait pas eu envie d'aller sur le terrain d'athlétisme, mais Luke dit qu'il se sentirait mieux s'il courait un peu, si bien qu'ils y étaient quand même allés ; il s'était efforcé de courir, mais cela lui était trop pénible, aussi avait-il fini par s'asseoir et attendre que Luke déclare qu'ils pouvaient rentrer.

Leur routine avait changé : les leçons du matin et de l'après-midi avaient toujours lieu, mais maintenant, certains soirs, Frère Luke ramenait des hommes, ses clients. Parfois il n'y en avait qu'un ; d'autres fois ils étaient plusieurs. Les hommes apportaient leurs propres serviettes et draps, qu'ils plaçaient sur le lit avant de commencer, puis retiraient et remportaient avec eux en partant.

Il déployait de gros efforts pour ne pas pleurer la nuit, mais lorsque cela lui arrivait, Frère Luke venait s'asseoir près de lui, lui frottait le dos et le réconfortait.

– Encore combien avant qu'on puisse construire notre maison ? demanda-t-il, mais Luke se contenta de secouer la tête d'un air triste.

– Je ne le saurai pas avant un moment, répondit-il. Mais tu travailles très bien, Jude. Tu es tellement bon. Il n'y a aucune raison d'avoir honte.

Pourtant il savait bien qu'il y avait quelque chose de honteux. Personne ne le lui avait jamais dit, mais il s'en rendait compte de toute façon. Il avait conscience que ce qu'il faisait était mal.

Et puis, au bout de quelques mois – et de nombreux motels : ils bougeaient tous les dix jours à peu près, circulant dans tout l'est du Texas, et, à chaque fois qu'ils se déplaçaient, Luke l'emmenait dans la forêt, qui était réellement magnifique, et dans la clairière où ils bâtiraient leur maison –, les choses changèrent de nouveau. Il était allongé dans son lit un soir (un soir d'une semaine où il n'avait pas eu de clients. « Des petites vacances, avait déclaré Luke en souriant. Tout le monde a besoin d'une pause, surtout quelqu'un qui travaille aussi dur que toi ») lorsque Luke avait demandé :

– Jude, est-ce que tu m'aimes ?

Il hésita. Quatre mois plus tôt, il aurait immédiatement répondu oui, avec fierté et sans réfléchir. Mais aujourd'hui – est-ce qu'il aimait véritablement Frère Luke ? Il se le demandait souvent. Il le voulait. Le moine ne lui avait jamais fait de mal, ne l'avait jamais frappé, ni ne lui avait jamais adressé de méchantes paroles. Il prenait soin de lui. Il attendait toujours derrière le mur, s'assurant qu'il ne lui arrivait rien de mal. La semaine précédente, un client avait essayé d'obtenir de lui une chose dont Frère Luke lui avait dit qu'il n'aurait jamais à la faire s'il ne le souhaitait pas, et il s'était débattu et avait essayé d'appeler, mais il y avait un oreiller sur son visage et il savait que ses cris étaient étouffés. Il était paniqué, sanglotant presque, lorsque

soudain il avait senti l'oreiller se soulever, ainsi que le poids de l'homme sur son corps, et entendit Frère Luke dire à l'homme de quitter la chambre sur un ton qu'il n'avait jamais entendu du moine avant, mais qui l'avait à la fois effrayé et impressionné.

Pourtant quelque chose d'autre lui disait qu'il ne devrait pas aimer Frère Luke, que le moine lui avait fait quelque chose de mal. Mais ce n'était pas réellement le cas. Après tout, c'était lui qui avait offert ses services ; c'était pour la maison dans les bois, où il aurait son propre lit en hauteur, qu'il faisait ce qu'il faisait. Aussi déclara-t-il au moine qu'il l'aimait.

Il éprouva un bonheur passager quand il vit le sourire sur le visage du moine, comme s'il venait de lui offrir la maison elle-même.

– Oh, Jude, dit-il, c'est le plus grand cadeau que je puisse jamais avoir. Est-ce que tu sais comme je t'aime ? Je t'aime plus que je ne m'aime moi-même. Je te considère comme mon propre fils – alors il lui avait rendu son sourire, parce que, parfois, il avait secrètement considéré Luke comme son père, et lui-même comme son fils.

– Ton père a dit que tu avais neuf ans, mais tu fais plus âgé, lui avait rapporté l'un des clients d'un air suspicieux avant qu'ils aient commencé – et il avait répondu comme Luke le lui avait prescrit (« Je suis grand pour mon âge »), éprouvant un sentiment ambivalent devant le fait que le client ait pu prendre Luke pour son père.

Puis Frère Luke lui avait expliqué que quand deux personnes s'aimaient autant qu'eux, elles dormaient dans le même lit, nues l'une contre l'autre. Il n'avait pas su comment réagir, mais avant qu'il ait le temps de songer à une réponse possible, Frère Luke se glissait dans le lit avec lui, retirait ses vêtements et l'embrassait. Il n'avait jamais embrassé quelqu'un avant – Frère Luke n'autorisait pas les clients à le faire – et il n'apprécia pas, trouvant déplaisant le caractère humide et brutal de la chose.

– Détends-toi, l'enjoignit le moine, détends-toi, Jude – et il s'y efforça autant qu'il le put.

La première fois que le moine lui avait fait l'amour, il lui avait dit que ce ne serait pas pareil qu'avec les clients.

– Parce que nous sommes amoureux, avait-il déclaré – et il l'avait cru ; alors, quand l'acte lui apparut en tout point similaire finalement (aussi douloureux, aussi difficile, aussi pénible, aussi honteux), il supposa qu'il ne

devait pas bien s’y prendre, surtout quand il s’aperçut que le moine avait l’air si heureux après coup.

« C’était bon, non ? lui demanda le moine, pas comme avec les autres ? – à quoi il avait acquiescé, trop embarrassé pour admettre qu’il n’avait pas senti de différence, que la chose lui avait paru aussi atroce que la veille avec le client.

Frère Luke ne lui faisait en général pas l’amour s’il avait reçu des clients plus tôt dans la soirée, mais ils dormaient toutes les nuits ensemble et s’embrassaient toujours. Dorénavant, ils utilisaient l’un des lits pour les clients, et l’autre pour eux. Il se mit à exécrer le goût de la bouche de Luke, avec son odeur acide de vieux café, sa langue glissante et desquamée essayant de s’enfoncer à l’intérieur de lui. Tard la nuit, quand le moine était endormi à côté de lui, le pressant contre le mur de son poids, il pleurait parfois en silence, priant qu’on l’emporte, n’importe où, n’importe où ailleurs. Il ne pensait plus à la maison : il rêvait maintenant du monastère, et songeait combien il avait été stupide d’en partir. Il menait une existence meilleure là-bas, après tout. Quand ils sortaient le matin et croisaient des gens, Frère Luke lui disait de baisser la tête, parce que ses yeux étaient si caractéristiques et que si les moines les recherchaient ceux-ci les trahiraient. Par moments, il aurait pourtant voulu lever le regard, comme si ses yeux avaient pu par leur couleur et leur forme mêmes télégraphier un message aux moines à travers les kilomètres et les États : Je suis ici. Aidez-moi. Reprenez-moi s’il vous plaît. Plus rien ne lui appartenait : ni ses yeux, ni sa bouche, pas même son nom, que Frère Luke ne prononçait qu’en privé. En présence des autres, il était Joey. « Voici Joey », annonçait Frère Luke, et il se levait du lit puis attendait, la tête baissée, tandis que le client l’inspectait.

Il chérissait ses leçons, parce que c’étaient les seuls moments où Frère Luke ne le touchait pas et, au cours de ces heures, redevenait la personne dont il se souvenait, celle en qui il avait confiance et qu’il avait suivie. Mais alors les leçons du jour se terminaient, et chaque soir ressemblait en tout point à la veille.

Il parlait de moins en moins.

– Où est passé mon joyeux garçon ? lui demandait le moine – et il s’efforçait de lui répondre par un sourire.

– Il n’y a pas de mal à apprécier la chose, lui disait encore le moine parfois – et il hochait la tête, sur quoi Luke lui souriait et lui frottait le dos. Tu aimes ça, non ? questionnait le moine en lui adressant un clin d’œil – et il opinait, sans un mot. Je le vois bien, ajoutait Luke, toujours souriant, fier de lui. Tu étais fait pour ça, Jude.

Certains clients lui disaient la même chose – « Tu es né pour ça » – et il avait beau exécrer l’idée, il avait conscience qu’ils avaient raison. Il était né pour ça. Il était né, avait été abandonné, puis on l’avait trouvé et employé comme il était destiné à l’être.

Des années plus tard, il essaierait de se rappeler le moment précis où il avait dû comprendre que la maison ne serait jamais construite, que l’existence dont il avait rêvé ne serait jamais la sienne. Au début, il tenait le compte du nombre de clients qu’il avait vus, pensant que quand il aurait atteint un certain chiffre – quarante ? cinquante ? – il en aurait certainement fini, qu’on lui permettrait certainement d’arrêter. Mais le chiffre ne cessait d’augmenter, jusqu’au jour où il y réfléchit et, se rendant compte de son énormité, il s’était mis à pleurer, si effrayé et dégoûté par ses actes qu’il avait arrêté de compter. Alors, était-ce lorsqu’il avait atteint ce chiffre ? Ou lorsqu’ils avaient fini par quitter le Texas, Luke lui promettant que les forêts étaient de toute façon plus belles dans l’État de Washington, et qu’ils avaient roulé vers l’ouest, traversant le Nouveau-Mexique et l’Arizona, puis s’étaient dirigés vers le nord, marquant des arrêts de plusieurs semaines dans de petites villes, séjournant dans des motels qui étaient l’exacte réplique du tout premier motel où ils avaient séjourné, et que, quel que fût l’endroit où ils s’installaient, il y avait toujours des hommes, et les soirs où il n’y en avait pas, il y avait Frère Luke, qui semblait le désirer avec une ardeur que lui-même n’avait jamais éprouvée pour quoi que ce soit ? Ou bien était-ce lorsqu’il s’était aperçu qu’il détestait encore plus les semaines de congé que les semaines normales, parce que le retour à son existence ordinaire lui paraissait encore plus terrible que s’il n’avait jamais eu de vacances ? Ou quand il s’était mis à remarquer les incohérences dans les récits de Frère Luke : comment parfois ce n’était pas son fils mais un neveu, qui n’était pas mort mais était en fait parti, et que Frère Luke ne l’avait plus jamais revu ; ou comment, d’autres fois, ce dernier avait cessé d’enseigner parce qu’il s’était senti appelé par la vie monastique, ou à d’autres moments parce qu’il était las d’avoir à constamment négocier avec le principal de

l’établissement, qui clairement ne se préoccupait pas des enfants comme lui ; ou bien comment, dans certains récits, il avait grandi dans l’est du Texas, mais dans d’autres il avait passé son enfance à Carmel, ou Laramie, ou encore à Eugene ?

Ou était-ce le jour où ils traversaient l’Utah pour rejoindre l’Idaho, en route vers l’État de Washington ? Ils s’aventuraient rarement dans de vraies villes – leur Amérique était dénuée d’arbres et de fleurs, recouverte uniquement de longues étendues de route, avec pour seule verdure le cattleya de Frère Luke qui, toujours en vie, donnait de nouvelles feuilles, mais ne fleurissait pas –, pourtant, cette fois-ci, ils s’étaient arrêtés dans une ville où Frère Luke connaissait un médecin et qu’il voulait que celui-ci l’examine parce que, clairement, l’un des clients lui avait transmis une maladie malgré les précautions que Frère Luke les obligeait à prendre. Il ne connaissait pas le nom du lieu, mais il fut étonné de voir des signes de normalité, de vie autour de lui, et il regarda fixement à travers sa vitre en silence, découvrant des scènes qu’il avait toujours imaginées mais très rarement vues : des femmes dans la rue avec des poussettes, bavardant et riant entre elles ; un jogger pantelant ; des familles accompagnées de chiens ; un monde constitué non seulement d’hommes mais aussi d’enfants et de femmes. D’ordinaire, pendant leurs trajets, il fermait les yeux – il dormait tout le temps maintenant, attendant que chaque jour se termine – mais, cette fois-là, il se sentit étrangement alerte, comme si l’univers essayait de lui transmettre un message, et tout ce qu’il avait à faire était de l’écouter.

Frère Luke tentait de déchiffrer une carte tout en conduisant et il finit par se ranger, étudiant la carte en marmonnant. Le frère s’était arrêté en face d’un terrain de baseball, et lui observait quand l’endroit, tout d’un coup, parut se remplir de gens : de femmes, surtout, et puis, courant et criant, de garçons. Les garçons portaient des uniformes, blancs avec des bandes rouges, mais, en dépit de cela, semblaient tous différents – différents cheveux, différents yeux, différentes peaux. Certains étaient minces, comme lui, d’autres gros. Il n’avait jamais vu autant de garçons de son âge à la fois, et il ne cessait de les regarder. Puis il remarqua que, malgré leurs différences, ils étaient en réalité tous semblables : tous souriaient et riaient, excités de se trouver dehors, dans l’air chaud et sec, le soleil brillant au-

dessus d’eux, leurs mères sortant des canettes de soda et des bouteilles d’eau et de jus de fruits de leurs boîtes en plastique.

– Ah ah ! J’ai retrouvé le chemin ! entendit-il Luke s’exclamer en repliant la carte.

Mais avant que celui-ci redémarre, il sentit Luke suivre son regard et, pendant un moment, tous les deux fixèrent les garçons en silence, jusqu’à ce que Luke lui caresse les cheveux.

– Je t’aime, Jude, dit-il – et, au bout de quelques instants, il répondit comme il le faisait toujours (« Moi aussi, je vous aime, Frère Luke »), puis ils repartirent.

Il était identique à ces garçons, et en même temps il ne l’était pas du tout. Il ne ferait jamais partie de leur groupe. Il ne s’ébattrait jamais sur un terrain de sport tandis que sa mère l’appellerait pour qu’il prenne un goûter avant de jouer pour ne pas trop se fatiguer. Il n’aurait jamais son lit dans la petite maison. Il ne serait plus jamais pur. Les garçons jouaient sur le terrain et il roulait avec Frère Luke en direction d’un cabinet, pour consulter un médecin dont il savait, pour en avoir consulté d’autres auparavant, qu’il serait louche, quelqu’un de moralement suspect. Il se trouvait aussi loin de ces garçons que du monastère. Il se trouvait si loin de lui-même, de la personne qu’il avait espéré devenir, qu’il avait l’impression de ne plus être un garçon du tout, mais quelque chose d’entièrement différent. C’était sa vie aujourd’hui, et il ne pouvait pas y remédier.

Une fois qu’ils furent arrivés au cabinet, Luke se pencha en avant et le prit dans ses bras.

– On va s’amuser ce soir, juste toi et moi, annonça-t-il – et il hocha la tête parce que c’était la seule réponse qu’il pouvait donner. Allons-y, dit Luke, le relâchant – et il descendit de voiture, suivit Frère Luke à travers le parking puis vers la porte marron qui s’ouvrait déjà pour les laisser entrer.

*

Le premier souvenir : une chambre d’hôpital. Il le savait avant même d’ouvrir les yeux à cause de l’odeur, à cause du silence particulier – un silence pas tout à fait silencieux – qu’il reconnaissait. À côté de lui : Willem, endormi dans un fauteuil. Puis il s’était senti confus – pourquoi Willem était-il là. Il était censé être parti quelque part. Il se rappela : au Sri

Lanka. Mais il n'y était pas. Il se trouvait ici. Comme c'est étrange, songea-t-il. Je me demande ce qu'il fait là. Ce fut son premier souvenir.

Le deuxième : la même chambre d'hôpital. Il se retourna et vit Andy assis à côté de son lit, Andy, pas rasé et avec une mine terrible, lui adressant un sourire étrange et peu convaincant. Il sentit Andy lui serrer la main – il n'avait pas conscience d'avoir une main avant qu'Andy ne la lui prenne – et avait essayé de la lui serrer aussi, mais il n'y parvint pas. Andy avait levé le visage vers quelqu'un.

– Lésions nerveuses ? entendit-il Andy demander.

– Peut-être, répondit cette autre personne, celle qu'il ne pouvait pas voir, mais avec de la chance, il est plus probable qu'il s'agisse…

Alors il avait fermé les yeux et s'était rendormi. Ce fut le deuxième souvenir.

Les troisième, quatrième, cinquième, sixième souvenirs en étaient à peine : ils consistaient en des visages, des mains, des voix, des gens qui se penchaient vers lui, lui prenaient une main, lui parlaient – c'étaient Harold, Julia, Richard, Lucien. Pareil pour le septième et le huitième : Malcolm, JB.

Le neuvième souvenir était de nouveau celui de Willem, assis à ses côtés, lui disant qu'il était désolé, mais qu'il devait partir. Juste un peu, et puis il serait de retour. Willem pleurait, et il n'était pas sûr de savoir pourquoi, mais cela ne lui parut pas si extraordinaire – ils pleuraient tous, pleuraient et s'excusaient, ce qui le rendait perplexe, dans la mesure où aucun d'eux ne lui avait fait du mal : il était au moins sûr de cela. Il essaya de dire à Willem de ne pas pleurer, qu'il allait bien, mais sa langue était si épaisse dans sa bouche, un bloc énorme et inutile qu'il ne pouvait pas remuer. Willem tenait l'une de ses mains, mais il n'eut pas l'énergie de soulever l'autre pour la poser sur le bras de Willem et le rassurer, si bien qu'il avait fini par renoncer.

Dans le dixième souvenir, il se trouvait toujours à l'hôpital, mais dans une autre chambre, et il se sentait si fatigué. Ses bras étaient douloureux. Il avait deux balles en mousse, une dans chaque paume, qu'il était censé serrer pendant cinq secondes puis relâcher pendant cinq secondes. Puis de nouveau les serrer pendant cinq secondes et les relâcher pendant cinq secondes. Il ne se rappelait pas qui lui avait prescrit de le faire ni qui lui avait donné les balles, mais il s'exécutait malgré tout, même si à chaque

fois ses bras lui faisaient encore plus mal, une douleur ardente et vive, et qu'au bout de trois ou quatre séries il était épuisé et devait s'arrêter.

Puis un soir il s'était réveillé, refaisant surface du fond de plusieurs couches de rêves dont il ne se souvenait pas, et prit conscience d'où il se trouvait, et pourquoi. Il s'était alors rendormi, mais le lendemain il tourna la tête et vit un homme assis dans un fauteuil à côté de son lit : il ne savait pas qui était l'homme, bien qu'il l'eût déjà vu. Il venait, s'asseyait et le regardait, parfois il lui parlait, mais il ne pouvait jamais se concentrer sur ce que l'homme disait et finissait par refermer les yeux.

– Je suis dans un établissement psychiatrique, dit-il alors à l'homme – sa voix lui paraissant étrange, à la fois nasillarde et rauque.

L'homme sourit.

– Vous êtes dans le service psychiatrique d'un hôpital, oui, répondit-il. Vous vous souvenez de moi ?

– Non, déclara-t-il, mais je vous reconnais.

– Je suis Dr Solomon. Je suis psychiatre à l'hôpital – il y eut un silence. Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

Il ferma les yeux et acquiesça.

– Où est Willem ? demanda-t-il. Où est Harold ?

– Willem a dû repartir au Sri Lanka pour finir son tournage, répondit le médecin. Il sera de retour – il entendit le son de pages tournées – le neuf octobre. Dans dix jours, donc. Harold vient à midi ; c'est l'heure à laquelle il passe vous voir, vous vous souvenez ? – il secoua la tête. Jude, ajouta le médecin, pouvez-vous me dire pourquoi vous êtes là ?

– À cause de… commença-t-il – puis, après avoir dégluti : À cause de ce que j'ai fait dans la douche.

Il y eut un nouveau silence.

– C'est exact, répondit le médecin, d'une voix douce. Jude, pouvez-vous me dire pourquoi… – mais ce fut tout ce qu'il entendit, parce qu'il s'était encore rendormi.

Quand il se réveilla la fois d'après, l'homme était parti, mais Harold l'avait remplacé.

– Harold, fit-il de sa nouvelle et étrange voix – et Harold, qui était assis les coudes posés sur ses cuisses et le visage entre les mains, releva la tête aussi brusquement que s'il avait crié.

– Jude, dit-il – et il s'assit à côté de lui sur le lit.

Il lui retira la balle de la main droite et y plaça sa propre main. Il trouva que Harold avait une mine terrible.

– Pardon, Harold, dit-il – et Harold se mit à pleurer. Ne pleure pas, fit-il, je t'en prie, ne pleure pas – sur quoi Harold se leva et partit dans la salle de bains, d'où il l'entendit se moucher.

Ce soir-là, lorsqu'il se retrouva seul, il pleura aussi : pas à cause de sa tentative de suicide, mais à cause de son échec, parce qu'il avait finalement survécu.

Son esprit s'éclaircissait un peu plus chaque jour. Chaque jour, il restait éveillé un peu plus longtemps. Pour l'essentiel, il ne ressentait rien. Les gens venaient le voir, pleuraient et il les regardait, n'enregistrant que l'étrangeté de leurs visages, tous se ressemblant à travers leurs larmes, le nez gonflé et la bouche tordue dans de drôles de sens et de formes, tirée par des muscles rarement usités.

Il ne pensait à rien, son esprit blanc comme une feuille de papier. Il apprit des bribes de ce qui s'était passé : que le gérant de l'atelier de Richard avait compris que le plombier passerait à neuf heures ce soir-là, et non à neuf heures le lendemain matin (même dans sa confusion, il se demanda comment quelqu'un pouvait penser qu'un plombier passerait à neuf heures du soir) ; que Richard l'avait découvert, avait appelé une ambulance et l'avait accompagné à l'hôpital ; que Richard avait ensuite contacté Andy, Harold et Willem ; que Willem était revenu de Colombo pour être avec lui. Il se sentait vraiment désolé que ce soit Richard qui l'ait découvert – cela avait toujours constitué la partie de son plan qui le gênait, mais à ce moment-là il s'était rappelé que Richard devait bien tolérer la vue du sang, dans la mesure où il avait conçu un temps des sculptures de cette matière, et pensait donc qu'il était le moins à même de ses amis d'être traumatisé – et s'était excusé auprès de Richard, qui lui avait caressé le dos de la main et dit que ce n'était pas grave, c'était ok.

Dr Solomon venait tous les jours et essayait de lui parler, mais il n'avait pas grand-chose à dire. La plupart du temps, les gens ne lui parlaient pas du tout. Ils arrivaient, s'asseyaient et travaillaient pour eux, ou bien lui adressaient la parole sans avoir l'air d'attendre de réponse de sa part, ce qu'il appréciait. Lucien lui rendait souvent visite, en général avec un cadeau, une fois avec une immense carte que tous ses collègues de bureau avaient signée – « Je suis sûr que c'est le genre de chose qui va t'aider à te

sentir mieux, avait-il dit d'un air pince-sans-rire, mais enfin, voilà » – et Malcolm lui fabriqua l'une de ses maisons imaginaires, aux fenêtres en vélin tendu, qu'il installa sur sa table de chevet. Willem l'appelait tous les matins et tous les soirs. Harold lui lisait *Le Hobbit*, qu'il n'avait jamais lu, et quand Harold ne pouvait pas venir, Julia le remplaçait et reprenait la lecture là où il s'était arrêté : c'étaient ses visites préférées. Andy arrivait tous les soirs, après la fin de sa journée de consultations, et dînait avec lui ; il s'inquiétait qu'il ne mange pas assez et lui donnait une part d'un plat qu'il s'était choisi. Il lui apporta une brique de soupe à l'orge perlé, mais ses mains étaient encore trop faibles pour tenir une cuillère, si bien qu'Andy le nourrit, lentement, une cuillerée après l'autre. Autrefois, cela l'aurait embarrassé, mais aujourd'hui il s'en moquait, tout simplement : il ouvrait la bouche, acceptait la nourriture, qui n'avait pas de goût, mâchait puis avalait.

– Je veux rentrer chez moi, dit-il à Andy un soir, tandis qu'il l'observait manger son club sandwich à la dinde.

Andy termina sa bouchée et le regarda.

– Oh, vraiment ?

– Oui, répondit-il – il n'avait rien d'autre à ajouter. Je veux partir d'ici.

Il pensait qu'Andy lancerait une remarque sarcastique, mais il se contenta de hocher doucement la tête.

– Ok. J'en parlerai à Solomon – il fit une grimace. Mange ton sandwich.

Le lendemain, Dr Solomon déclara :

– J'ai entendu dire que vous vouliez rentrer.

– J'ai l'impression d'être là depuis longtemps, répliqua-t-il.

Dr Solomon garda le silence.

– C'est exact, vous êtes là depuis un certain temps, acquiesça-t-il. Mais étant donné votre passé d'automutilation et la gravité de votre tentative de suicide, votre médecin – Andy – et vos parents ont pensé que c'était pour le mieux.

Il réfléchit à ces mots.

– Donc, si ma tentative avait été moins grave, j'aurais pu rentrer plus tôt ?

Cela paraissait trop logique pour être une politique efficace.

Le médecin sourit.

– Probablement, répondit-il. Mais je ne suis pas forcément opposé à vous laisser rentrer, Jude, même si je pense qu'il faut mettre en place des mesures de protection – il s'interrompit. Ce qui m'embête, cela dit, c'est votre refus délibéré de discuter de la raison pour laquelle vous avez tenté de vous suicider en premier lieu. Dr Contractor – pardon : Andy – m'a indiqué que vous aviez toujours résisté à voir un psychothérapeute, pouvez-vous m'expliquer pourquoi ? – il garda le silence, ainsi que le médecin. Votre père me dit que vous avez eu une relation violente l'année dernière, et que cela fait écho à d'anciens événements, poursuivit le médecin – et il sentit un froid le saisir.

Mais il décida de ne pas répondre et ferma les yeux, après quoi il finit par entendre Dr Solomon se lever pour partir.

– Je reviendrai vous voir demain, Jude, annonça-t-il en s'en allant.

Pour finir, une fois qu'il apparut clairement qu'il n'allait parler à aucun d'entre eux et qu'il n'était pas en état d'attenter de nouveau à sa vie, ils le laissèrent quitter les lieux, à certaines conditions : Julia et Harold devraient prendre soin de lui. Il fut fortement recommandé qu'il continue à suivre un contingent plus faible du traitement médicamenteux qu'on lui avait administré à l'hôpital. On lui recommanda également de manière très vive de consulter un psychothérapeute deux fois par semaine. Il devait voir Andy une fois par semaine. Il accepta toutes les stipulations. Il signa de son nom – le stylo tremblant dans sa main – les formulaires de décharge, sous les signatures d'Andy, de Dr Solomon et de Harold.

Harold et Julia l'emmenèrent à Truro, où Willem l'attendait déjà. Il dormait toutes les nuits, à outrance, et pendant la journée Willem et lui descendaient lentement la colline vers l'océan. On était début octobre et il faisait trop froid pour se baigner, mais ils s'asseyaient sur le sable et observaient la ligne d'horizon, et parfois Willem lui parlait, d'autres fois ils restaient silencieux. Il rêvait que la mer était devenue un bloc solide de glace, ses vagues gelées à mi-crête, que Willem se trouvait sur un rivage distant, lui adressant un signe, et qu'il le rejoignait lentement à travers l'immense étendue, les mains et le visage engourdis par le vent.

Ils dînaient de bonne heure, parce qu'il se couchait si tôt. Les repas étaient toujours simples, faciles à digérer, et s'il y avait de la viande, l'un des trois la lui découpait à l'avance pour qu'il n'ait pas à manier un couteau. Harold lui servait un verre de lait tous les soirs avec le repas,

comme s’il était un enfant, et il le buvait. Il n’avait pas le droit de quitter la table jusqu’à ce qu’il ait mangé au moins la moitié de ce qui se trouvait sur son assiette, et il n’avait pas non plus le droit de se servir lui-même. Il se sentait trop fatigué pour lutter ; il s’exécutait du mieux possible.

Il avait toujours froid, et parfois il se réveillait au milieu de la nuit, frissonnant malgré le tas de couvertures au-dessus de lui, et il restait allongé, observant Willem, qui partageait sa chambre, en train de respirer sur le canapé en face de lui, regardant les nuages dériver devant le croissant de lune qu’il apercevait entre le rebord de la fenêtre et le store, jusqu’à ce qu’il parvienne à se rendormir.

Par moments, il songeait à ce qu’il avait fait et éprouvait cette même tristesse qu’il avait ressentie à l’hôpital : la douleur d’avoir échoué, d’avoir survécu. Et à d’autres moments, il y songeait et ressentait de l’effroi : désormais, tout le monde le traiterait vraiment d’une manière différente. Aujourd’hui, il était réellement quelqu’un de curieux, plus bizarre qu’il ne l’avait jamais été. Dorénavant, il devrait renouveler ses efforts pour convaincre les gens qu’il était normal. Il songeait au bureau, le seul lieu où ce qu’il avait été n’avait pas compté. Mais maintenant, il existerait toujours un autre récit, un récit concurrent à son propos. Il ne serait plus seulement le plus jeune partenaire financier de toute l’histoire du cabinet (comme Tremain le présentait parfois) ; maintenant il serait le partenaire qui avait tenté de se suicider. Ils devaient être furieux contre lui, pensait-il. Il pensait à son travail là-bas, et se demandait qui s’en occupait. Ils n’avaient probablement même pas besoin qu’il revienne. Qui voudrait de nouveau collaborer avec lui ? Qui lui accorderait de nouveau sa confiance ?

Et il n’y avait pas que Rosen Pritchard qui le considérerait différemment – mais tout le monde. Toute l’autonomie qu’il avait passé des années à établir, essayant de prouver à tout le monde qu’il la méritait : aujourd’hui, c’était fini. Aujourd’hui, il n’était même pas capable de couper sa propre nourriture. La veille, Willem avait dû l’aider à nouer ses lacets.

– Ça va s’arranger, Judy, lui dit-il, ça va aller mieux. Le médecin a simplement expliqué que ça prendrait du temps.

Le matin, Harold ou Willem devaient le raser, parce que ses mains étaient toujours tremblantes ; il observait son étrange visage dans le miroir tandis qu’ils lui passaient le rasoir sur les joues et le menton. Il avait appris tout seul à se raser à Philadelphie quand il vivait avec les Douglass, mais

Willem lui avait réappris au cours de leur première année d'université, inquiet, lui avait-il avoué plus tard, devant ses gestes indécis et secs, comme s'il débroussaillait un terrain à l'aide d'une faux.

– Bon en calcul, mauvais dans l'art du rasage, avait-il déclaré à l'époque – puis avait souri pour ne pas trop l'embarrasser.

Alors il se disait : *Tu peux toujours retenter*, et cette simple pensée le rendait plus fort, même si, de manière perverse, il était peu enclin à recommencer. Il était trop épuisé. Réessayer signifiait de nouvelles préparations. Cela impliquait de trouver un objet tranchant, du temps seul, et il était constamment entouré. Bien sûr, il savait qu'il existait d'autres méthodes, mais il demeurait obstinément fixé sur celle qu'il avait choisie, même si elle avait échoué.

Mais surtout, il ne ressentait rien ; Harold, Julia et Willem lui demandaient ce qu'il voulait pour le petit-déjeuner, mais les options étaient impossibles et étourdissantes – Des crêpes ? Des gaufres ? Des céréales ? Des œufs ? Quel genre d'œufs ? À la coque ? Durs ? Brouillés ? Au plat ? Frits ? Gluants ? Pochés ? – et il secouait la tête, si bien qu'ils finirent par arrêter de lui poser la question. Ils cessèrent de lui demander son opinion sur quoi que ce soit, ce qu'il trouva reposant. Après le déjeuner (aussi ridiculement tôt), il faisait la sieste sur le canapé du salon devant le feu, s'endormant au son de leurs murmures, du clapotement de l'eau tandis qu'ils faisaient la vaisselle. L'après-midi, Harold lui faisait la lecture ; parfois Willem et Julia restaient également pour écouter.

Au bout de dix jours environ, Willem et lui retournèrent à Greene Street. Il appréhendait le retour, mais lorsqu'il se rendit dans la salle de bains il vit que le marbre était propre et immaculé.

– Malcolm, dit Willem, avant qu'il ait besoin de poser la question. Il a terminé la semaine dernière. C'est tout neuf.

Willem l'aida à se coucher et lui donna une enveloppe de papier kraft avec son nom dessus, qu'il ouvrit quand il se retrouva seul. À l'intérieur se trouvaient les lettres qu'il avait écrites à tout le monde, toujours scellées, ainsi que son testament scellé également, et un mot de Richard : « J'ai pensé que tu voudrais les récupérer. Bises, R. » Il les replaça dans l'enveloppe, les mains tremblantes ; le lendemain, il les mit dans son coffre.

Le matin suivant, il se réveilla tôt, passant discrètement devant Willem qui dormait sur le canapé au fond de sa chambre, et fit le tour de l'appartement. Quelqu'un avait disposé des fleurs dans chaque pièce, ou des branches recouvertes de feuilles d'érable, ou encore des bols remplis de courges. L'espace exhalait un parfum délicieux, de pommes et de cèdre. Il se rendit dans son bureau, où quelqu'un avait empilé son courrier, et où la maison miniature de Malcolm était posée sur un tas de livres. Il aperçut des enveloppes non ouvertes de JB, de Henry Young l'Asiatique, d'India et d'Ali, et sut qu'ils lui avaient envoyé des dessins. Il marcha le long de la table de la salle à manger, effleurant des doigts les tranches des livres posés sur les étagères ; il déambula jusqu'à la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et vit qu'il était empli de produits qu'il aimait. Richard s'était mis à travailler plus avec de la céramique, et au centre de la table de la salle à manger se trouvait une grande sculpture informe, au vernis rugueux et agréable au toucher, décorée de fils de peinture blanche ressemblant à des veines. À côté, se dressaient sa statue et celle de Willem représentant saint Jude, que Willem avait emportée avec lui quand il avait emménagé à Perry Street, mais qui se retrouvait maintenant ici.

Les jours filaient et il les laissait passer. Le matin, il nageait, puis Willem et lui prenaient le petit-déjeuner. La physiothérapeute venait et lui faisait serrer des balles en caoutchouc, de petits morceaux de corde, des cure-dents et des stylos. Parfois il devait attraper plusieurs objets d'une main, les tenant entre ses doigts, ce qui était difficile. Ses mains tremblaient plus que jamais, et il ressentait des picotements vifs qui vibraient le long de ses doigts, mais elle lui dit de ne pas s'inquiéter, que ses muscles se réparaient et que ses nerfs se réimplantaient. Il déjeunait, puis il faisait la sieste. Pendant sa sieste, Richard venait le garder, et Willem sortait faire des courses ou descendait au gymnase, et, espérait-il, s'autorisait des activités intéressantes et plaisantes qui n'avaient rien à voir avec lui et ses problèmes. Des gens lui rendaient visite l'après-midi : les mêmes personnes qu'avant, ainsi que de nouvelles. Elles restaient une heure, puis Willem leur demandait de partir. Malcolm passa avec JB, et tous les quatre eurent une conversation étrange et polie sur ce qu'ils avaient fait quand ils étaient à l'université, mais il fut content de voir JB, et pensa qu'il aimerait bien le revoir quand il serait moins dans les vapes, pour pouvoir s'excuser et lui

dire qu'il lui pardonnait. Au moment de s'en aller, JB lui déclara doucement :

– Ça va s'arranger, Judy. Fais-moi confiance, je sais – et puis il ajouta : Au moins tu n'as blessé personne – et il se sentit coupable, parce qu'il savait que ce n'était pas vrai.

Andy arriva en fin de journée et l'examina ; il défit ses bandages et nettoya la zone autour de ses points de suture. Il n'avait toujours pas regardé ses points de suture – il ne pouvait pas s'y résoudre – et, quand Andy les nettoyait, il détournait ou fermait les yeux. Après le départ d'Andy, ils dînèrent, et quand ils eurent fini, lorsque les boutiques et les quelques galeries qui demeuraient eurent fermé leur porte pour la nuit et que le quartier se retrouva désert, ils allèrent se promener, parcourant un carré minutieusement délimité autour de SoHo – vers l'est jusqu'à Lafayette Street, vers le nord jusqu'à Houston, vers l'ouest jusqu'à la Sixième Avenue, vers le sud jusqu'à Grand Street, puis vers l'est jusqu'à Greene Street – avant de rentrer. C'était une courte marche, mais elle l'épuisait, et il était une fois tombé en rejoignant sa chambre, ses jambes se dérobant sous lui. Julia et Harold prenaient le train le jeudi et passaient le vendredi et le samedi avec lui, ainsi qu'une partie du dimanche.

Tous les matins, Willem lui demandait :

– Tu veux parler à Dr Loehmann aujourd'hui ?

Et tous les matins, il répondait :

– Pas encore, Willem. Bientôt, je te promets.

À la fin du mois d'octobre, il se sentait plus fort, moins instable. Il réussissait à rester éveillé pendant de plus grandes étendues de temps. Il pouvait s'allonger sur le dos et tenir un livre sans trembler si fort qu'il était obligé de rouler sur le ventre et de poser le volume sur un oreiller. Il arrivait à beurrer son propre pain, et il était de nouveau capable de porter des chemises à boutons, parce qu'il parvenait à glisser le bouton dans sa boutonnière.

– Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-il à Willem un après-midi, assis à côté de lui sur le canapé du salon.

– Une pièce dans laquelle j'envisage de jouer, répondit Willem, posant le manuscrit.

Il fixa son regard sur un point derrière la tête de Willem.

– Tu vas repartir ?

La question était monstrueusement égoïste, mais il ne put pas s'empêcher de la poser.

– Non, fit Willem, après un silence. J'ai pensé que j'allais rester à New York un moment, si ça te va.

Il sourit en direction des coussins du canapé.

– Ça me va, fit-il – puis il leva les yeux sur Willem et lui sourit.

« Ça fait plaisir de te voir de nouveau sourire » fut tout ce que ce dernier dit, avant de se remettre à lire.

En novembre, il se rendit compte qu'il n'avait rien fait pour célébrer le quarante-troisième anniversaire de Willem en août, et il lui en fit part.

– Techniquement, tu es excusé, parce que je n'étais pas là, répondit Willem. Mais, pourquoi pas. Je te laisse te rattraper, si tu veux. Réfléchissons – il songea un instant. Tu es prêt à sortir dans le monde ? Tu veux qu'on dîne ? Un repas en début de soirée ?

– Avec plaisir, répondit-il – et ils allèrent la semaine suivante dans un petit restaurant japonais dans le quartier de l'East Village qui servait des sushis carrés et qu'ils fréquentaient depuis des années.

Il commanda lui-même ce qu'il voulait, bien qu'il se sentît nerveux, inquiet de ne pas faire les bons choix, mais Willem se montra patient, attendit pendant qu'il délibérait et, une fois qu'il eut décidé, lui adressa un hochement de tête.

– Bon choix, dit-il.

Pendant qu'ils mangeaient, ils parlèrent de leurs amis, de la pièce dans laquelle Willem avait décidé de jouer et du roman qu'il lisait en ce moment : de tout, sauf de lui.

– Je pense qu'on devrait aller au Maroc, déclara-t-il tandis qu'ils rentraient lentement à pied – et Willem le regarda.

– Je vais me renseigner, répliqua Willem en l'attrapant par le bras pour l'écarter du chemin d'un cycliste qui descendait la rue à toute vitesse.

– Je veux te faire un cadeau pour ton anniversaire, annonça-t-il, quelques pâtés de maisons plus loin.

Il voulait réellement offrir quelque chose à Willem pour le remercier, et pour essayer de lui exprimer ce qu'il était incapable de lui dire : un présent qui témoignerait adéquatement d'années de gratitude et d'amour. Après leur conversation un peu plus tôt à propos de la pièce de théâtre, il s'était rappelé que Willem s'était en fait engagé l'année précédente à participer à

un tournage en Russie début janvier. Mais quand il mentionna le projet, Willem avait haussé les épaules.

– Oh, ça ? avait-il lâché. Ça n'a pas marché. Et c'est très bien. Je n'avais pas vraiment envie de le faire de toute façon.

Il s'était senti suspicieux, cela étant, et quand il avait regardé sur le Net, il avait découvert des articles rapportant que Willem s'était désengagé pour des raisons personnelles ; ils avaient choisi un autre acteur à sa place. Il avait alors fixé l'écran des yeux, le compte rendu devenant flou, mais quand il avait interrogé Willem, celui-ci avait de nouveau haussé les épaules.

– C'est ce qu'on dit quand on s'aperçoit que le réalisateur et l'acteur ne sont pas en phase et que personne ne veut perdre la face, dit-il.

Mais il avait conscience que Willem mentait.

– Tu n'as pas besoin de m'acheter un cadeau, répliqua Willem, même s'il savait qu'il le ferait.

Et il répondit (comme toujours) :

– Je sais que je n'en ai pas besoin, mais j'en ai envie – puis il ajouta, comme il le faisait aussi toujours : Un meilleur ami saurait quoi acheter et n'aurait pas besoin de demander des suggestions.

– Oui, un meilleur ami saurait, acquiesça Willem, comme lui aussi le faisait toujours – et il sourit, parce que cette conversation ressemblait à l'une de leurs conversations habituelles.

Plusieurs jours passèrent. Willem se réinstalla dans sa partie de l'appartement, à l'autre bout du loft. Lucien l'appela quelques fois pour lui poser une ou deux questions, en s'excusant systématiquement, mais il était heureux de l'avoir au bout du fil et de l'entendre entamer leurs discussions en se plaignant d'un client ou d'un collègue, au lieu de lui demander comment il se portait. Hormis Tremain, Lucien, et un ou deux autres collègues, personne au cabinet ne connaissait la véritable raison de son absence : tous, de même que ses clients, avaient été prévenus qu'il se remettait d'une opération d'urgence sur sa colonne vertébrale. Il savait que, lorsqu'il retournerait à Rosen Pritchard, Lucien lui réattribuerait immédiatement son nombre d'affaires habituel ; ils ne discuteraient pas de lui faciliter la transition, ni ne spéculeraient sur sa capacité à supporter le stress, et il s'en sentait reconnaissant. Il cessa de prendre ses médicaments, se rendant compte qu'ils l'abrutissaient, et, une fois qu'ils eurent quitté son organisme, il fut étonné de voir à quel point il avait l'esprit clair – même sa

vision avait changé, comme si l'on avait nettoyé toutes les traces et taches de graisse d'une vitre et qu'il pouvait enfin admirer le vert brillant de la pelouse qui s'étendait devant lui et les poiriers regorgeant de fruits jaunes.

Mais il se rendit également compte que les médicaments le protégeaient et que, sans eux, les hyènes étaient revenues, moins nombreuses et plus molles, mais l'encerclant toujours, le suivant toujours, moins motivées mais toujours présentes, ses compagnons canins indésirables continuant malgré lui de le pourchasser. Les souvenirs resurgirent aussi, d'anciens mais aussi de nouveaux, et il ressentait de manière beaucoup plus vive combien il avait sérieusement incommodé tout le monde, combien il leur avait demandé, combien il leur avait pris, sachant qu'il ne pourrait jamais, jamais, les payer en retour. Et puis il y avait cette voix, qui lui susurrait des paroles de temps à autre, *Tu peux retenter, tu peux retenter*, et il s'efforçait de l'ignorer, parce qu'à un moment – de la même manière indéfinissable qu'il avait pris la décision d'attenter à sa vie – il avait décidé d'aller mieux, et il n'avait pas envie qu'on lui rappelle qu'il pouvait réessayer, qu'être vivant, aussi ignominieux et absurde que cela puisse souvent paraître, ne constituait pas sa seule option.

Thanksgiving arriva et ils célébrèrent de nouveau l'événement dans l'appartement de Harold et Julia sur West End Avenue, une fois de plus en petit comité : Laurence et Gillian (leurs filles étaient allées dans la famille de leurs maris pour l'occasion), lui, Willem, Richard et India, Malcolm et Sophie. Au cours du repas, il se rendit compte que tous les convives essayaient de ne pas lui prêter trop d'attention, et lorsque Willem mentionna leur projet de voyage au Maroc à la mi-décembre, Harold se montra si détendu, si peu curieux, qu'il sut qu'il avait déjà dû en discuter en détail avec Willem (et, sans doute, Andy) et donné son autorisation.

– Quand est-ce que tu reprends à Rosen Pritchard ? demanda Laurence, comme s'il avait été en vacances.

– Le trois janvier, répondit-il.

– Très bientôt ! s'exclama Gillian.

Il lui sourit.

– J'ai hâte ! répliqua-t-il.

Et il le pensait ; il était prêt à se sentir de nouveau normal, à tenter de nouveau de vivre.

Willem et lui partirent tôt, et ce soir-là il se scarifia pour la deuxième fois depuis qu'il avait quitté l'hôpital. C'était l'autre chose que les médicaments avaient découragée : son besoin de s'entailler, d'éprouver cette douleur brusque, vive et surprenante. La première fois, il fut choqué par le supplice que cela représentait et s'était en réalité demandé pourquoi il s'infligeait cela depuis si longtemps – qu'est-ce qu'il avait en tête ? Mais par la suite, il sentit tout en lui ralentir, se sentit détendu, sentit ses souvenirs s'amenuiser et se rappela combien cela l'aidait, et pourquoi il avait commencé à le faire. Les cicatrices de sa tentative de suicide dessinaient trois lignes verticales sur ses deux bras, du bas de sa paume jusqu'en dessous du pli de son coude, et elles n'avaient pas bien guéri ; on avait l'impression qu'il s'était enfoncé des stylos juste sous la peau. Elles avaient une sorte d'éclat nacré, presque comme si la peau était brûlée, et, à ce moment-là, il serra le poing, les observant se tendre en réaction.

Cette nuit-là il se réveilla en hurlant, ce qui lui arrivait régulièrement tandis qu'il essayait de se réadapter à la vie, à une existence emplie de rêves ; tant qu'il avait été médicamenté, il n'avait pas rêvé, pas vraiment, ou du moins ses rêves étaient si étranges, futiles et nébuleux qu'il les oubliait rapidement. Mais dans ce rêve, il se trouvait dans l'une des chambres de motel, et il y avait un groupe d'hommes, qui l'agrippaient, et, désespéré, il essayait de lutter contre eux. Mais ils ne cessaient de se multiplier, et il savait qu'il allait perdre, savait qu'ils finiraient par le détruire.

L'un des hommes n'arrêtait pas de l'appeler par son nom, puis il posait sa main sur sa joue, et pour une raison ou une autre, ce geste le terrorisait encore plus, et il repoussait sa main, alors l'homme versait de l'eau sur lui et il se réveilla, haletant, et découvrit Willem à côté de lui, le visage pâle, tenant un verre à la main.

– Pardon, pardon, dit Willem. Je n'arrivais pas à te sortir de ton rêve, Jude. Je suis désolé. Je vais t'apporter une serviette – et il revint avec une serviette et le verre empli d'eau, mais il tremblait tant qu'il ne put le tenir.

Il s'excusa à de multiples reprises auprès de Willem, qui secoua la tête et lui dit de ne pas s'inquiéter, que tout allait bien, que ce n'était qu'un rêve. Willem lui apporta un nouveau tee-shirt, se détourna pendant qu'il se changeait et emporta le tee-shirt mouillé dans la salle de bains.

– Qui est Frère Luke ? demanda Willem, tandis qu'ils étaient là tous les deux, assis en silence, en attendant que sa respiration redevienne normale – puis, comme il ne répondait pas : Tu n'arrêtais pas de crier : « Aidez-moi, Frère Luke, aidez-moi » – il garda le silence. Qui est-il, Jude ? C'est quelqu'un du monastère ?

– Je ne peux pas, Willem, fit-il – et il songea avec regret à Ana.

Demande-moi encore une fois, Ana, lui disait-il, *et je te raconterai. Apprends-moi comment le faire. Cette fois, j'écouterai. Cette fois, je parlerai.*

Ce week-end-là, ils se rendirent dans la maison de Richard au nord de l'État de New York et firent une longue promenade dans les bois qui longeaient la propriété. Plus tard, il réussit pour la première fois à cuisiner tout un repas depuis qu'il avait quitté l'hôpital. Il prépara le plat favori de Willem, des côtes d'agneau, et, bien qu'il eût besoin de l'assistance de Willem pour découper les côtes – il n'était pas encore assez agile pour y arriver tout seul –, il s'occupa de tout le reste lui-même. Cette nuit-là, il se réveilla encore, hurlant, et il découvrit de nouveau Willem à ses côtés (mais sans le verre d'eau cette fois) l'interrogeant à propos de Frère Luke, et lui demandant pourquoi il ne cessait d'implorer son aide et, une nouvelle fois, il ne put lui répondre.

Le lendemain, il était fatigué, avait mal aux bras, et tout son corps était également douloureux, si bien qu'au cours de leur promenade il parla très peu, et Willem ne dit pas grand-chose non plus. L'après-midi, ils discutèrent de nouveau de leurs projets pour le Maroc : ils débuteraient à Fez, traverseraient ensuite le désert en voiture, séjourneraient près de Ouarzazate, et finiraient à Marrakech. Au retour, ils s'arrêteraient à Paris pour rendre visite à Citizen et à un ami de Willem pendant quelques jours ; ils rentreraient juste avant le Nouvel An.

Au cours du dîner, Willem dit :

– Tu sais, j'ai réfléchi à ce que tu pourrais m'offrir pour mon anniversaire.

– Oh ? fit-il, soulagé de pouvoir se concentrer sur un cadeau qu'il pourrait offrir à Willem, au lieu de devoir encore demander de l'aide à celui-ci, de penser à tout le temps qu'il lui avait dérobé. Dis-moi.

– Eh bien, répondit Willem, c'est plutôt un gros cadeau.

– Tout ce que tu veux, répliqua-t-il. Je suis sérieux – et Willem lui jeta un regard qu'il ne sut pas comment interpréter. Vraiment, lui assura-t-il. N'importe quoi.

Willem reposa son sandwich à l'agneau et prit une inspiration.

– Ok, dit-il. Ce que je veux vraiment pour mon anniversaire, c'est que tu me dises qui est Frère Luke. Et pas seulement qui il est, mais quelle… quelle relation tu as eue avec lui, et pourquoi à ton avis tu n'arrêtes pas d'appeler son nom la nuit – il le regarda. Je veux que tu sois honnête, et minutieux, et que tu me racontes toute l'histoire. Voilà ce que je veux.

Il y eut un long silence. Il se rendit compte qu'il avait toujours la bouche pleine et il s'arrangea pour avaler, puis reposa également son sandwich, qu'il tenait toujours en l'air.

– Willem, finit-il par dire – parce qu'il savait que Willem était sérieux, et qu'il ne pourrait pas le dissuader ou le convaincre de demander autre chose –, une part de moi désire vraiment te raconter. Mais si je le fais… – il s'interrompit. Mais si je le fais, j'ai peur que tu sois dégoûté par moi. Attends, fit-il alors que Willem se mettait à parler – il fixa le visage de Willem. Je te promets que je te raconterai. Je te le promets. Mais… mais tu vas devoir m'accorder un peu de temps. Je n'en ai jamais parlé avant, et j'ai besoin de réfléchir aux mots.

– Ok, finit par répondre Willem. Bon – il marqua une pause. Et si on approchait le sujet graduellement ? Je te pose une question plus facile, et tu y réponds, et tu verras que ce n'est pas si terrible d'en parler ? Et si ça l'est, on peut aussi en parler.

Il prit une inspiration ; expira. *C'est Willem*, se rappela-t-il. *Il ne te ferait jamais de mal, jamais. Il est temps. Le moment est venu.*

– Ok, finit-il par dire. Ok. Pose-moi une question.

Il vit Willem s'adosser à son siège et le fixer des yeux, tentant de déterminer quelle question choisir parmi les centaines qu'une personne devrait pouvoir poser à son ami, mais qu'il n'avait jamais pu lui poser. Ses yeux s'emplirent alors de larmes, à cause de leur amitié qui était devenue si bancale, et parce que Willem lui était resté fidèle, année après année, même quand il l'avait fui, y compris quand il lui avait demandé son aide pour des problèmes dont il cachait l'origine. Dans sa nouvelle vie, il se le promettait, il exigerait moins de ses amis ; il se montrerait plus généreux. Quoi qu'ils veuillent, il le leur donnerait. Si Willem voulait des informations, il les

aurait, et c'était à lui de trouver le moyen de les lui fournir. Il souffrirait, on lui ferait de nouveau mal – tout le monde souffrait – mais s'il voulait essayer, s'il était déterminé à vivre, il devait se montrer plus fort, il devait accepter que cela fît partie du marché de l'existence.

– D'accord. J'en ai une, répondit Willem – et il se redressa sur son siège, en préparation. Comment est-ce que tu as eu ta cicatrice sur le dos de ta main ?

Il cligna des yeux, surpris. Il n'était pas sûr de ce que la question allait être, mais maintenant que Willem l'avait formulée, il se sentait soulagé. Il ne pensait plus vraiment à la cicatrice ces derniers temps, et maintenant qu'il la regardait, brillante comme du taffetas, et qu'il passait le bout de ses doigts dessus, il songea à la manière dont cette marque avait mené à tant d'autres problèmes, puis à Frère Luke, puis au centre, et à Philadelphie, et à tout.

Mais qu'est-ce qui dans l'existence n'était pas relié à une histoire plus large, plus triste ? Tout ce que Willem demandait était qu'il lui raconte cette histoire ; il n'avait pas besoin d'évoquer tout ce qui s'ensuivait, un enchevêtrement immense et affreux de complications.

Il réfléchit à la façon dont il pourrait commencer, et prépara dans sa tête ce qu'il dirait avant d'ouvrir la bouche. Finalement, il était prêt.

– J'ai toujours été un enfant avide, se lança-t-il – et, de l'autre côté de la table, il observa Willem se pencher en avant et s'accouder, tandis que, pour la première fois de toute leur amitié, Willem était celui qui écoutait une histoire qu'il lui racontait.

*

Il eut dix ans, puis onze. Ses cheveux avaient repoussé, plus longs encore qu'au monastère. Il grandissait, et Frère Luke l'emmena dans une friperie, où l'on pouvait acheter des vêtements au poids.

– Il faut que tu t'arrêtes ! plaisantait Frère Luke, appuyant sa main sur le haut de sa tête comme s'il essayait de le faire rétrécir. Tu grandis trop vite pour moi !

Il dormait tout le temps maintenant. Pendant les leçons, il était éveillé, mais dès que le jour atteignait la fin de l'après-midi, il sentait quelque chose lui tomber dessus et se mettait à bâiller, incapable de garder les yeux

ouverts. Au début, Frère Luke en plaisantait aussi – « Ma marmotte, disait-il, mon rêveur » – mais, un soir, il s'assit avec lui après le départ d'un client. Pendant des mois, des années, il s'était bagarré avec les clients, plus par réflexe que parce qu'il pensait qu'il pourrait les faire cesser, mais récemment, il s'était mis à simplement rester allongé, inerte, attendant que ce qui devait arriver se produise puis se termine.

– Je sais que tu es fatigué, avait dit Frère Luke. C'est normal ; tu grandis. C'est fatigant, de grandir. Et je sais que tu travailles dur. Mais, Jude, quand tu es avec tes clients, il faut que tu montres un peu d'énergie. Ils paient pour passer du temps avec toi, tu sais, tu dois leur montrer que tu apprécies – comme il ne répondait rien, le moine ajouta : Bien sûr, je sais que ce n'est pas une partie de plaisir pour toi, pas comme quand on est tous les deux, mais il faut que tu montres un peu d'enthousiasme, d'accord ? – il se pencha au-dessus de lui, lui coinça les cheveux derrière l'oreille. D'accord ? – il hocha la tête.

Ce fut aussi à peu près à cette époque qu'il commença à se jeter contre les murs. Le motel dans lequel ils séjournaient – c'était dans l'État de Washington – avait un étage et, une fois, il était monté pour remplir leur seau de glaçons. C'était un jour humide, glissant, et, alors qu'il retournait à la chambre, il avait trébuché et était tombé, rebondissant tout le long des marches. Frère Luke avait entendu le bruit de sa chute et s'était précipité dehors. Il n'avait rien de cassé, mais il s'était écorché et saignait, si bien que Frère Luke avait annulé son rendez-vous pour le soir. Cette nuit-là, le moine l'avait choyé, lui avait apporté du thé, mais il s'était senti plus en vie qu'il ne l'avait été depuis des semaines. Quelque chose dans la chute, la nouveauté de la douleur avaient été réparateurs. C'était une souffrance honnête, sans honte ou immondice, une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis des années. La semaine suivante, il retourna chercher des glaçons, mais cette fois-là, sur le chemin de retour vers la chambre, il s'arrêta dans le petit espace triangulaire sous l'escalier et, avant de prendre conscience de ce qu'il faisait, il se jetait contre le mur de brique, et, tout en le faisant, il s'imaginait qu'il se libérait de tous les morceaux de saleté, toutes les traces de liquides, tous les souvenirs des années passées. Il se réinitialisait ; il redevenait pur ; il se punissait pour ses actes. Après quoi, il se sentit mieux, stimulé, comme s'il avait couru sur un très long parcours, puis avait vomi et avait été capable de retourner dans la chambre.

Cependant, Frère Luke finit par se rendre compte de ce qu'il faisait, et ils avaient eu une nouvelle discussion.

– Je comprends ta frustration, dit Frère Luke, mais, Jude, ce que tu fais n'est pas bon pour toi. Tu m'inquiètes. Et les clients n'aiment pas que tu sois couvert de bleus.

Ils gardèrent le silence. Un mois plus tôt, après une terrible nuit – il y avait eu un groupe d'hommes et, après leur départ, il avait sangloté, gémi, prêt à entrer dans une rage comme cela ne lui était pas arrivé depuis des années, tandis que Luke était assis près de lui, frottant son ventre endolori et appliquant un oreiller sur sa bouche pour assourdir ses cris –, il avait imploré Luke de le laisser arrêter. Et le moine avait pleuré et lui avait dit qu'il le souhaitait, qu'il n'y avait rien au monde qu'il aimerait plus que d'être tous les deux, mais il avait depuis longtemps dépensé tout son argent pour prendre soin de lui.

– Je ne le regrette pas un instant, Jude, dit le moine, mais nous n'avons plus d'argent aujourd'hui. Tu es tout ce que j'ai. Je suis vraiment désolé. Mais j'essaie d'économiser maintenant ; un jour, tu pourras arrêter, je te promets.

– Quand ? avait-il demandé en sanglotant.

– Bientôt, répondit Luke, bientôt. Dans un an. Je te promets – et il avait hoché la tête, même s'il savait depuis longtemps que les promesses du moine ne valaient rien.

Mais alors le moine lui dit qu'il allait lui révéler un secret, lui enseigner un moyen de soulager ses frustrations, et le lendemain il lui avait expliqué comment se scarifier et lui avait donné un sac prêt à l'emploi, empli de lames de rasoir, de lingettes imbibées d'alcool, de coton et de pansements.

– Il faudra que tu expérimentes pour savoir ce qui te fait le plus de bien, avait déclaré le moine avant de lui montrer comment nettoyer et bander la plaie une fois qu'il avait terminé. C'est pour toi, dit-il en lui tendant le sac. Dis-moi quand tu auras besoin d'être réapprovisionné et je te le fournirai.

Il avait regretté au début la théâtralité, la force et le poids, de ses chutes et de ses frappes, mais il se mit vite à apprécier le côté secret et contrôlé des mutilations. Frère Luke avait raison : il préférait les scarifications. Quand il s'y adonnait, c'était comme s'il se vidait du poison, de la crasse, de la rage en lui. C'était comme si son ancien rêve de sangsues s'était réalisé et lui apportait la même délivrance, celle qu'il avait toujours espérée. Il

regrettait de ne pas être fait de métal ou de plastique : une matière que l'on pouvait laver à grande eau et frotter jusqu'à ce qu'elle soit propre. Il s'imaginait qu'on le remplissait d'eau, de liquide vaisselle et de désinfectant, puis qu'on le séchait, et que tout à l'intérieur de lui redevenait hygiénique. Ce soir-là, après le départ du dernier client, il prit la place de Frère Luke dans la salle de bains, et, jusqu'au moment où le moine lui dit qu'il était temps de venir se coucher, son corps lui appartint et il était libre d'en faire ce qu'il voulait.

Il dépendait tellement de Luke : pour sa nourriture, sa protection, et maintenant ses lames de rasoir. Quand il avait besoin d'aller consulter un médecin parce qu'il était malade – les clients lui transmettaient des infections, malgré tous les efforts de Frère Luke, et parfois il ne nettoyait pas bien ses entailles et elles s'infectaient aussi –, Frère Luke l'emmenait et lui procurait les antibiotiques nécessaires. Il s'habitua au corps de Frère Luke, à sa bouche, ses mains : il ne les aimait pas, mais il ne sursautait plus quand Luke se mettait à l'embrasser et, lorsque le moine lui passait les bras autour du torse, il lui rendait docilement son étreinte. Il savait qu'il n'y avait personne, jamais, qui le traiterait aussi bien que Luke : même quand il se comportait mal, Luke ne lui criait pas dessus, et même après toutes ces années, il ne l'avait pas frappé une seule fois. Plus tôt, il avait pensé qu'il pourrait un jour avoir un client qui se montrerait meilleur à son égard, qui souhaiterait peut-être l'emmener avec lui, mais aujourd'hui il se rendait compte que cela n'arriverait pas. Un jour, il avait commencé à se déshabiller avant que le client ne soit prêt, et l'homme l'avait giflé et lui avait dit d'un ton sec :

– Putain, va moins vite, espèce de petite traînée. Tu fais ça depuis combien de temps, hein ?

Et comme toujours lorsque les clients le frappaient, Luke était sorti de la salle de bains pour hurler sur l'homme et lui faire promettre de mieux se comporter s'il voulait rester. Les clients l'insultaient : ils le traitaient de salope, de pute, lui disaient qu'il était immonde, dégoûtant, nympho (il avait dû vérifier le sens de ce mot), qu'il était un animal, une ordure, qu'il était sale, bon à rien, nul. Mais Luke ne le traitait jamais de la sorte. Il était parfait, déclarait Luke, intelligent, compétent, et son activité n'avait rien de répréhensible.

Le moine continuait de parler de leur existence commune, même si maintenant il évoquait une maison au bord de la mer, quelque part au centre de la Californie, et décrivait les plages de galets, les oiseaux bruyants, l'eau couleur d'orage. Ils vivraient ensemble, tous les deux, comme un couple marié. Ils n'étaient plus père et fils ; ils étaient dorénavant égaux. Quand il aurait seize ans, ils se marieraient. Pour leur lune de miel, ils iraient en France et en Allemagne, où il pourrait finalement utiliser sa connaissance de ces langues avec de vrais Français et de vrais Allemands, en Italie et en Espagne, où Frère Luke avait vécu deux ans : une fois comme étudiant, l'autre après avoir obtenu sa licence. Ils s'achèteraient un piano pour qu'il puisse jouer et chanter.

– Certaines personnes ne te voudraient pas si elles savaient combien de clients tu as eus, déclara le moine. Et elles seraient bien bêtes. Mais moi, je te désirerai toujours, même si tu avais eu dix mille clients.

Il s'arrêterait quand il aurait seize ans, dit Frère Luke, et le garçon se mit à pleurer en silence, parce qu'il avait compté les jours jusqu'à ses douze ans, lorsque Frère Luke lui avait promis qu'il pourrait s'arrêter.

Parfois Luke lui demandait pardon pour ce qu'il lui imposait : quand le client se montrait cruel, quand il souffrait, quand il saignait ou avait des bleus. D'autres fois, Luke avait l'air de prendre plaisir.

– Il était bon, celui-là, non ? Ne nie pas, Jude ! J'ai bien entendu que tu prenais du plaisir. C'est bien. C'est bien d'apprécier son travail.

Il fêta ses douze ans. Ils se trouvaient alors dans l'Oregon, en route vers la Californie, disait Luke. Il avait encore grandi ; Frère Luke prédit qu'il atteindrait un mètre quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six quand il cesserait son activité – toujours plus petit que Frère Luke, mais de peu. Sa voix muait. Il n'était plus un enfant, ce qui rendait la tâche de trouver des clients plus ardue. Maintenant il y avait de moins en moins d'individus, et plus de groupes. Il détestait les groupes, mais Luke disait que c'était le mieux qu'il puisse faire. Il avait l'air trop vieux pour son âge : les clients pensaient qu'il avait treize ou quatorze ans, et, à son âge, déclarait Luke, chaque année comptait.

C'était l'automne ; le vingt septembre. Ils étaient dans le Montana, parce que Luke pensait qu'il aimerait voir le ciel de nuit là-bas, les étoiles aussi brillantes que des lumières électriques. Rien d'étrange ne se passa ce jour-là. Deux jours plus tôt, il avait eu un grand groupe, et cela avait été si

affreux que Luke avait non seulement annulé ses clients du lendemain, mais l'avait aussi laissé dormir deux nuits d'affilée tout seul, le lit complètement à lui. Mais ce soir-là, la vie avait repris son cours normal. Luke le rejoignit dans le lit et se mit à l'embrasser. Puis, alors qu'il lui faisait l'amour, on frappa à la porte, si fort et de manière si insistante et soudaine qu'il avait failli mordre la langue de Frère Luke.

– Police, entendit-il, ouvrez. Immédiatement.

Frère Luke avait collé la main contre sa bouche.

– Ne dis pas un mot, siffla-t-il.

– Police, cria de nouveau la voix. Edgar Wilmot, nous avons un mandat d'arrêt contre vous.

Il se sentait confus : qui était Edgar Wilmot ? S'agissait-il d'un client ? Il était sur le point de dire à Frère Luke qu'ils avaient commis une erreur lorsqu'il leva les yeux sur son visage et comprit qu'ils cherchaient Frère Luke.

Frère Luke se dégagea et lui fit signe de rester au lit.

– Ne bouge pas, murmura-t-il. Je reviens tout de suite.

Puis il courut vers la salle de bains ; le garçon entendit le loquet se fermer.

– Non, avait-il susurré frénétiquement lorsque Luke disparut. Ne me laissez pas, Frère Luke, ne m'abandonnez pas.

Mais le moine était parti.

Puis tout sembla se passer à la fois très lentement et très vite. Il n'avait pas bougé, trop pétrifié, mais un bruit de bois fracassé s'ensuivit et la chambre se retrouva pleine d'hommes tenant des lampes torches au niveau de leurs visages, si bien qu'il ne pouvait pas distinguer leurs traits. L'un d'entre eux s'approcha de lui, lui adressa la parole – il n'entendit rien à cause du bruit et de sa panique –, le tira par son tricot de corps et l'aida à se mettre debout.

– Tu es en sécurité, maintenant, lui dit quelqu'un.

Il entendit l'un des hommes jurer et pousser des cris dans la salle de bains :

– Appelez une ambulance, tout de suite – et il se libéra de l'homme qui le tenait, se faufila sous le bras d'un autre homme et, en trois bonds rapides, rejoignit la salle de bains où il découvrit Frère Luke, une rallonge électrique

autour du cou, pendu au crochet au centre du plafond de la salle de bains, la bouche ouverte, les yeux clos, le visage aussi gris que sa barbe.

Il s'était alors mis à hurler, puis il s'était senti traîné hors de la chambre, tandis qu'il criait sans discontinuer le nom de Frère Luke.

Il ne se rappelle pas grand-chose de ce qui se passa ensuite. On l'interrogea à de multiples reprises ; on l'emmena voir un médecin hospitalier qui l'examina et lui demanda combien de fois il avait été violé, mais il n'avait pas su lui répondre : avait-il vraiment été violé ? Il avait accepté, avait tout accepté ; cela avait été sa décision, et il l'assumait.

– Combien de fois avez-vous eu des relations sexuelles ? lui demanda alors le médecin.

Et il répondit par une question :

– Avec Frère Luke, ou avec les autres ?

Puis le médecin avait demandé :

– Quels autres ?

Et une fois qu'il eut terminé son récit, le médecin s'était détourné, avait placé son visage entre ses mains, puis l'avait de nouveau regardé et avait ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais aucun son ne sortit. Alors il eut la certitude que ce qu'il avait fait était mal, et il se sentit si honteux, si sale, qu'il eut envie de mourir.

Ils l'emmenèrent au centre. Ils lui apportèrent ses affaires : ses livres, la poupée navajo, les cailloux, brindilles et glands, la bible avec les fleurs serrées entre ses pages qu'il avait emportés avec lui du monastère, ses vêtements dont les autres garçons se moquaient. Au centre, ils savaient qui il était, ce qu'il avait fait, qu'il était déjà dégradé, aussi ne fut-il pas surpris quand certains des éducateurs se mirent à lui faire subir ce que nombre de personnes lui faisaient subir depuis des années. D'une manière ou d'une autre, les garçons du centre étaient aussi au courant. Ils l'insultaient, usant des mêmes injures que les clients, ne l'approchaient pas. Quand il essayait d'entrer en contact avec eux, ils se levaient et partaient en courant.

Ils ne lui avaient pas apporté ses sacs de lames de rasoir, aussi avait-il appris à improviser : il déroba le couvercle d'une boîte de conserve en aluminium dans la poubelle et la stérilisa au-dessus du feu de la gazinière un après-midi où il se trouva de service à la cuisine, la cachant sous son matelas. Il volait un nouveau couvercle chaque semaine.

Il pensait à Frère Luke tous les jours. À l'école, il sauta quatre niveaux ; ils l'autorisèrent à suivre des cours de maths, de piano, de littérature anglaise, de français et d'allemand à l'université locale. Ses professeurs lui demandèrent qui lui avait enseigné ce qu'il savait, et il répondit que c'était son père.

– Il a fait un très bon travail, lui dit sa professeure d'anglais. Ce devait être un excellent enseignant – et il n'avait pas su quoi répondre, si bien qu'elle était passée à l'étudiant suivant.

Le soir, quand il se retrouvait avec les éducateurs, il s'imaginait que Frère Luke montait la garde juste derrière le mur, prêt à bondir au cas où la situation devenait trop horrible, ce qui signifiait que tout ce qui lui arrivait lui était supportable, et Frère Luke le savait.

Une fois qu'il se mit à avoir confiance en Ana, il lui raconta certaines choses à propos de Frère Luke. Mais il refusait de tout lui rapporter. Il ne se confia à personne. Il avait été idiot de suivre Luke, il en était conscient. Luke lui avait menti, lui avait fait subir d'horribles traitements. Pourtant, il voulait croire que, tout ce temps, et malgré tout, Luke l'avait véritablement aimé, que cette dimension était réelle : pas une perversion, pas une rationalisation, mais une réalité. Il ne pensait pas qu'il pourrait supporter qu'Ana dise de lui, comme elle le disait des autres :

– C'était un monstre, Jude. Ils prétendent qu'ils vous aiment, mais ils le font pour vous manipuler, tu comprends ? C'est la façon dont les pédophiles agissent ; c'est la manière qu'ils ont de s'en prendre aux enfants.

En tant qu'adulte, il se sentait toujours incapable de décider ce qu'il pensait de Luke. Oui, c'était un méchant homme. Mais était-il pire que les autres moines ? Et lui-même, avait-il vraiment fait le mauvais choix ? Aurait-ce été réellement mieux s'il était resté au monastère ? Aurait-il été plus ou moins dévasté maintenant ? Le legs de Luke habitait tout ce à quoi il s'adonnait, tout ce qu'il était : son amour des livres, de la musique, du jardinage, des langues – tout cela lui venait de Luke. Ses scarifications, sa haine, sa honte, ses peurs, ses maladies, son incapacité à avoir une vie sexuelle normale, à être une personne normale – tout cela lui venait aussi de Luke. Luke lui avait appris comment trouver son contentement dans l'existence, et il en avait retiré un plaisir absolu.

Il se retenait toujours de prononcer son nom à voix haute, mais parfois celui-ci lui revenait à l'esprit, et il avait beau vieillir, les années avaient beau passer, le visage de Luke continuait de lui apparaître, souriant, le temps d'un instant. Il se rappelait quand tous les deux étaient tombés amoureux, quand le moine l'avait séduit mais qu'il était encore trop jeune, trop naïf, trop seul et en demande d'affection pour s'en rendre compte. Il courait en direction de la serre, il ouvrait la porte, la chaleur et l'odeur des fleurs l'enveloppaient comme une cape. C'était la dernière fois qu'il s'était senti si simplement heureux, la dernière fois qu'il avait éprouvé une joie si pure.

– Voilà mon magnifique garçon ! s'exclamait Luke. Oh, Jude, je suis tellement heureux de te voir.

PARTIE V

Les Années de bonheur

I

Il y avait eu un jour, environ un mois après son trente-huitième anniversaire, où Willem se rendit compte qu'il était connu. Initialement, l'idée l'avait moins décontenancé qu'il ne se l'était imaginé, en partie parce qu'il s'était toujours considéré comme connu d'une certaine façon – JB et lui, plus précisément. Il se trouvait avec quelqu'un dans le sud de Manhattan, Jude par exemple, et une personne venait à leur rencontre pour saluer Jude, et ce dernier le présentait à cette personne : « Aaron, tu connais Willem ? » Et Aaron répondait : « Bien sûr. Willem Ragnarsson. Tout le monde connaît Willem », mais ce n'était pas à cause de sa carrière – c'était parce que la sœur de l'ancien coturne d'Aaron l'avait fréquenté à Yale, ou parce que deux ans plus tôt il avait participé à une lecture pour l'ami du frère d'un ami d'Aaron qui était dramaturge, ou bien parce que Aaron, qui était artiste, avait exposé une fois ses œuvres avec celles de JB et de Henry Young l'Asiatique et avait rencontré Willem à la fête qui avait conclu le vernissage.

New York, pendant pratiquement toute sa vie d'adulte, n'avait été pour lui qu'une extension de l'université, où tout le monde les connaissait, JB et lui, et de son mode de fonctionnement, dont il lui semblait parfois qu'il avait juste été prélevé de Boston et transposé tel quel dans un périmètre de quelques kilomètres entre le sud de Manhattan et le proche Brooklyn. Les quatre amis parlaient toujours aux mêmes – enfin, sinon les mêmes personnes, du moins toutes d'un type parfaitement semblable à celui de leurs condisciples de l'époque, et, dans cet univers d'artistes, d'acteurs et de musiciens, évidemment, il était connu, parce qu'il l'avait toujours été. Ce n'était pas un monde si vaste ; tout le monde connaissait tout le monde.

Des quatre, seuls Jude et, dans une certaine mesure, Malcolm avaient fait l'expérience de vivre dans un autre monde, le vrai, celui peuplé de gens aux prises avec les nécessités de l'existence : écrire des lois, enseigner, soigner, résoudre des problèmes, manier de l'argent, vendre et acheter des produits ou des services (ce qui le surprenait plus, songeait-il tout le temps, n'était pas le fait que lui connaisse Aaron, mais que Jude le connaisse). Juste avant ses trente-sept ans, il avait accepté un rôle dans un film discret intitulé *Le Tribunal de Sycomore*, dans lequel il incarnait un avocat d'une petite ville du Sud qui finissait par faire son coming out. Il avait accepté le rôle pour pouvoir travailler avec l'acteur qui incarnait son père, un confrère qu'il admirait et qui dans le film jouait un homme taciturne et naturellement critique, qui désapprouvait son fils et que ses propres déceptions rendaient méchant. Une partie de sa recherche consista à demander à Jude de lui expliquer ce qui, précisément, occupait toutes ses journées et, tandis qu'il écoutait, il se sentit légèrement triste de découvrir que Jude, qu'il considérait comme quelqu'un de brillant, brillant de façons qui lui échapperaient toujours, consacrait sa vie à un travail qui paraissait si terriblement ennuyeux, l'équivalent intellectuel de tâches ménagères : nettoyer, trier, laver et mettre de l'ordre, puis passer à la maison suivante et tout recommencer à zéro. Il n'en dit rien, bien sûr, et un samedi il retrouva Jude à Rosen Pritchard, parcourut ses dossiers et ses notes puis fit le tour des lieux pendant que Jude travaillait.

– Alors, t'en penses quoi ? demanda Jude en lui adressant un sourire tout en s'inclinant contre le dossier de son fauteuil. Il lui rendit son sourire avant de répondre :

– Assez impressionnant – parce que cela l'était, à sa manière.

Et Jude avait ri.

– Je sais ce que tu penses, Willem, avait-il répliqué. Ce n'est pas un problème. Harold pense la même chose. « Un tel gâchis, fit-il en imitant la voix de Harold. Un tel gâchis, Jude. »

– Ce n'est pas ce que je pense, protesta-t-il – bien qu'au fond ce fût le cas : Jude se plaignait toujours de son manque d'imagination, de son inébranlable sens pratique, mais Willem ne l'avait jamais perçu de la sorte.

Et cela lui apparaissait effectivement un gâchis : non pas qu'il travaille pour un cabinet d'affaires, mais qu'il ait choisi d'exercer le droit, parce qu'il pensait réellement qu'un esprit comme celui de Jude aurait dû

s’appliquer à une autre activité. Laquelle, il ne savait pas, mais pas celle-ci. Il se rendait compte que c’était absurde, mais il n’avait jamais cru que les études à la fac de droit conduiraient vraiment Jude à devenir avocat : il avait toujours imaginé qu’il les abandonnerait à un moment donné pour se consacrer à une carrière différente, comme celle de prof de maths, ou de chant, ou bien (même s’il reconnaissait l’ironie de la chose, déjà à l’époque) psychologue, tant il savait bien écouter et réconforter ses amis. Il ne comprenait pas pourquoi il s’accrochait à cette idée de Jude, alors même qu’il était devenu clair qu’il adorait son métier et y excellait.

Le Tribunal de Sycomore avait été un succès inattendu et avait valu à Willem les meilleures critiques qu’il ait jamais reçues, ainsi que d’être nominé à des prix d’interprétation, et la sortie du film, couplée avec celle d’un long-métrage plus commercial et tape-à-l’œil qu’il avait tourné deux ans plus tôt mais qui avait pris du retard à la postproduction, avait créé un moment particulier qui, il le reconnaissait lui-même, devait transformer sa carrière. Il avait toujours choisi ses rôles judicieusement (si l’on pouvait dire qu’il avait un talent pour quelque chose, il avait toujours pensé que c’était celui-là : son appréciation des rôles) mais, jusque-là, il ne s’était jamais senti véritablement en sécurité, ni n’avait eu le sentiment qu’il pouvait parler de films dans lesquels il aimerait tourner quand il aurait la cinquantaine ou la soixantaine. Jude lui avait toujours dit qu’il possédait un sens démesuré de la circonspection quant à sa carrière, qu’il était beaucoup plus avancé qu’il ne le pensait, mais lui n’avait jamais partagé cet avis ; il savait que ses pairs et les critiques le respectaient, mais une part de lui craignait constamment que cela se termine subitement et sans prévenir. C’était une personne pragmatique engagée dans la moins pragmatique des professions et, après chaque rôle qu’il décrochait, il déclarait à ses amis qu’on ne lui en confierait plus jamais d’autre, que celui-ci était sans aucun doute le dernier, une manière pour lui de conjurer ses propres peurs – s’il en acceptait la possibilité, il était moins probable que cela arrive – mais aussi de les exprimer, car elles étaient bien réelles.

Ce n’était qu’en présence de Jude qu’il s’autorisait vraiment à formuler ses inquiétudes.

– Et si je ne trouve plus jamais de travail ? demandait-il à Jude.

– Ça n’arrivera pas, répondait Jude.

– Mais si c’est quand même le cas ?

– Eh bien, disait Jude d’un ton sérieux, dans l’extraordinaire et improbable éventualité où tu ne jouerais plus jamais, alors tu trouveras autre chose. Et, entre-temps, tu emménageras avec moi.

Il savait, évidemment, qu’il retravaillerait : il était obligé d’y croire. Tous les acteurs y croyaient. Jouer était une forme d’escroquerie et, une fois que l’on cessait d’y croire, le reste du monde vous emboîtait le pas. Mais il aimait que Jude continue de le rassurer ; appréciait de savoir qu’il y avait un lieu où il pouvait aller si jamais cela devait véritablement se terminer. De temps en temps, ce qui était rare, quand il s’apitoyait particulièrement sur son sort, il songeait à ce qu’en effet il ferait si sa carrière s’arrêtait : il pensait qu’il pourrait travailler avec des enfants handicapés. Il serait un bon éducateur et y prendrait plaisir. Il pouvait s’imaginer rentrer chez lui à pied d’une école élémentaire qu’il voyait située quelque part dans le quartier du Lower East Side, pas loin de SoHo, vers Greene Street. Il n’aurait bien sûr plus d’appartement, vendu pour payer les frais scolaires d’un master d’éducation (dans ce rêve, tous les millions qu’il avait gagnés mais n’avait jamais dépensés s’étaient comme volatilisés) et il habiterait chez Jude, comme si les deux dernières décennies n’avaient jamais eu lieu.

Mais après *Le Tribunal de Sycomore*, ces fantasmes mélancoliques étaient moins fréquents et il passa la seconde moitié de sa trente-septième année plus sûr de lui qu’il ne l’avait jamais été. Quelque chose s’était déplacé ; quelque chose s’était cimenté, quelque part son nom avait été inscrit dans de la pierre. Il trouverait toujours du travail ; il pouvait se reposer un peu s’il le souhaitait.

On était en septembre, il rentrait d’un tournage et se préparait à partir en Europe pour une tournée publicitaire ; il ne passait qu’un jour à New York, un seul, et Jude lui dit qu’il déjeunerait avec lui où il voulait. Ils se verraient, mangeraient, puis il remonterait en voiture et se rendrait directement à l’aéroport pour s’envoler vers Londres. Il était loin de New York depuis si longtemps qu’il avait vraiment envie d’aller dans un endroit bon marché et familier du sud de Manhattan, comme le restaurant de nouilles vietnamiennes où ils allaient quand ils avaient vingt ans, mais au lieu de cela il avait choisi un restaurant français célèbre pour ses fruits de mer au centre de Manhattan pour que Jude n’ait pas à trop se déplacer.

Le lieu était rempli d'hommes d'affaires, le type de personnes qui affichaient leur fortune et leur pouvoir à travers la coupe de leur costard et la finesse de leur montre : il fallait être également riche et puissant pour comprendre le message. Aux yeux de n'importe qui, ils passaient pour des hommes en costume gris, indiscernables les uns des autres. L'hôtesse le conduisit à Jude qui était déjà attablé et l'attendait, et lorsque Jude se leva, il ouvrit les bras et le serra très fort, même s'il savait que Jude n'aimait pas qu'on l'étreigne de la sorte, parce qu'il avait récemment décidé qu'il le ferait de toute façon. Ils se tenaient là, dans les bras l'un de l'autre, entourés des deux côtés d'hommes en costard gris, jusqu'à ce qu'il relâche son étreinte et qu'ils s'asseyent.

– Je t'ai suffisamment embarrassé ? lui demanda-t-il – sur quoi Jude sourit et secoua la tête.

Il y avait tant de sujets à aborder en si peu de temps que Jude en avait carrément dressé la liste au dos d'un reçu, ce qui l'avait fait rire, mais ils finirent par en suivre l'ordre d'assez près. Entre le Sujet numéro Cinq (le mariage de Malcolm : qu'allaient-ils dire dans leurs discours ?) et le Sujet numéro Six (les progrès des travaux dans l'appartement de Greene Street, qui était en train d'être complètement rénové), il s'était levé pour aller aux toilettes et, tandis qu'il retournait vers leur table, il éprouva le sentiment troublant qu'on le regardait. Il avait bien sûr l'habitude de se voir évalué et inspecté, mais cette attention-là possédait un caractère particulier, par son intensité et le silence qui l'entourait et, pour la première fois depuis longtemps, il se sentit gêné, conscient du fait qu'il portait un jean et pas un costard, et qu'à l'évidence il n'était pas à sa place.

– Je crois que je ne suis pas habillé comme il faut, dit-il doucement à Jude en se rasseyant. Tout le monde m'observe.

– Ce n'est pas à cause de ce que tu portes, répliqua Jude. Il te regarde parce que tu es connu.

Il secoua la tête.

– De toi et littéralement quelques dizaines d'autres personnes, peut-être.

– Non, Willem, avait protesté Jude. Tu l'es – il lui sourit. Pourquoi penses-tu qu'ils ne t'ont pas obligé à porter une veste ? Ils ne laissent pas entrer n'importe qui ici sans tenue appropriée. Et pourquoi crois-tu qu'ils nous apportent tous ces hors-d'œuvre ? Ce n'est pas à cause de moi, je te le garantis – il se mit alors à rire. Pourquoi est-ce que tu as choisi de venir ici,

de toute façon ? Je pensais que tu choisirais un endroit dans le sud de Manhattan.

Il grommela.

– J'ai entendu dire que leurs crustacés étaient bons. Et qu'est-ce que tu veux dire : c'est tenue correcte exigée ici ?

Jude sourit de nouveau et allait répondre lorsque l'un des discrets hommes en complet gris s'approcha d'eux et, d'un air très gêné, s'excusa de les interrompre.

– Je voulais juste vous dire que j'ai adoré *Le Tribunal de Sycomore*, déclara-t-il. Je suis un grand fan.

Willem le remercia et l'homme, qui était plus âgé qu'eux, la cinquantaine, s'apprêtait à ajouter quelque chose lorsqu'il aperçut Jude, cligna des yeux, le reconnaissant visiblement, et l'observa, cherchant à l'évidence à le replacer, à se rappeler ce qu'il savait de lui. Il ouvrit la bouche et la referma, puis s'excusa une nouvelle fois en s'éloignant, Jude lui souriant d'un air serein tout du long.

– Eh bien, dit Jude, après le départ précipité de l'homme. C'était le directeur du service juridique d'une des plus grosses compagnies de New York. Et apparemment un de tes fervents admirateurs – il sourit à l'adresse de Willem. Et maintenant, tu n'es toujours pas convaincu d'être connu ?

– Si la célébrité consiste à être reconnu par de jeunes diplômées de l'école d'art de Rhode Island dans leur vingtaine et d'hommes d'un certain âge qui n'ont pas fait leur coming out, alors oui, dit-il, je suis connu – et tous les deux pouffèrent comme des gamins, avant de retrouver leur contenance.

Jude le regarda.

– Il n'y a que toi pour faire la une des magazines et ne pas croire que tu es connu, déclara-t-il sur un ton affectueux.

Cependant, quand ces magazines étaient sortis, Willem ne se trouvait pas dans le monde réel ; il tournait. Sur le plateau, tout le monde se comportait comme s'ils étaient connus.

– Ce n'est pas pareil, répondit-il à Jude. Je ne saurais pas l'expliquer.

Plus tard, pourtant, dans la voiture vers l'aéroport, il comprit ce qui était différent. Oui, il avait l'habitude d'être observé. Mais uniquement en réalité par un certain type de personnes dans certains types d'endroits – des gens qui voulaient coucher avec lui, ou qui voulaient lui parler parce que cela

pourrait servir leur carrière, ou bien des gens chez qui le simple fait qu'il soit reconnaissable déclenchait une sorte de désir ardent et frénétique d'être en sa présence. Il n'avait, en revanche, pas l'habitude d'être remarqué par des gens qui avaient d'autres choses à faire, qui s'inquiétaient de problèmes plus importants et plus vastes qu'un acteur à New York. Des acteurs à New York : il y en avait plein les rues. Le seul moment où des hommes de pouvoir le regardaient était lors des avant-premières, quand on le présentait au PDG d'une maison de production qui lui serrait la main et bavardait de la pluie et du beau temps avec lui tout en l'examinant et évaluant s'il avait bien passé l'épreuve des tests, quelle somme il avait été payé et combien le film devrait rapporter pour qu'il l'observe d'un peu plus près.

Paradoxalement, cependant, alors que cela lui arrivait de plus en plus souvent – il entrait dans une pièce, un restaurant, un immeuble, et sentait, le temps d'une seconde, une légère pause collective –, il se mit aussi à se rendre compte qu'il pouvait contrôler sa propre visibilité. S'il pénétrait dans un restaurant en s'attendant à ce qu'on le reconnaisse, cela avait toujours lieu. Mais s'il ne s'y attendait pas, cela ne se produisait que rarement. Il ne put jamais déterminer ce qui, précisément, au-delà de sa simple volonté, expliquait la différence. Mais cela marchait ; c'était la raison pour laquelle, six ans plus tard, après son emménagement avec Jude, il pouvait encore plus ou moins traverser tout SoHo à la vue de tous.

Il habitait à Greene Street depuis que Jude y était retourné après sa tentative de suicide et, les mois passant, il se rendit compte qu'il apportait de plus en plus de ses possessions (d'abord ses vêtements, puis son ordinateur portable, puis ses cartons de livres et sa couverture en laine préférée dont il aimait s'envelopper et dans laquelle il se déplaçait d'un pas traînant pendant qu'il préparait son café du matin : il menait une existence si itinérante qu'il ne possédait ni n'avait besoin de grand-chose) dans son ancienne chambre à coucher. Une année plus tard, il y vivait toujours. Il s'était réveillé un matin tard, s'était préparé du café (il avait dû également apporter sa cafetière, parce que Jude n'en avait pas), et avait erré à moitié endormi dans l'appartement, remarquant comme pour la première fois que ses livres s'étaient d'une manière ou d'une autre retrouvés sur les étagères de Jude, et les œuvres d'art qu'il avait apportées ornaient maintenant les murs de Jude. Quand cela s'était-il produit ? Il ne se rappelait pas vraiment, mais il pensait que c'était une bonne chose ; il appréciait d'être de retour.

Même M. Irvine en tomba d'accord. Willem l'avait vu chez Malcolm le printemps précédent à l'occasion de l'anniversaire de Malcolm et M. Irvine avait déclaré :

– J'ai entendu dire que tu t'étais réinstallé avec Jude – ce qu'il confirma, se préparant à un sermon sur leur éternelle adolescence : il allait sur ses quarante-quatre ans après tout ; Jude en avait juste quarante-deux ; mais : Tu es un bon ami, Willem, avait poursuivi M. Irvine. Je suis content que vous preniez soin l'un de l'autre.

M. Irvine avait été profondément secoué par le geste de Jude ; ils l'avaient tous été, évidemment, mais M. Irvine avait toujours eu une préférence pour Jude, et ils le savaient tous.

– Eh bien, merci, monsieur Irvine, avait-il répondu, surpris. Moi aussi, je suis content.

Au cours des premières dures semaines, après le retour de Jude de l'hôpital, Willem avait pris l'habitude d'aller dans la chambre de Jude à différentes heures du jour et de la nuit pour s'assurer que celui-ci s'y trouvait, en vie. À l'époque, Jude dormait constamment, et il s'asseyait parfois au pied de son lit, le fixant des yeux et éprouvant une sorte d'horrible émerveillement qu'il soit toujours des leurs. Il songeait : *Si Richard l'avait découvert vingt minutes plus tard, Jude aurait été mort.* Environ un mois après la sortie de Jude, Willem s'était rendu à la quincaillerie et avait aperçu un cutter accroché à une grille – un instrument qui paraissait si médiéval et cruel – et avait pratiquement fondu en larmes ; Andy lui avait rapporté les propos du chirurgien urgentiste : il n'avait jamais vu de toute sa carrière quelqu'un s'infliger des incisions aussi profondes et résolues. Il avait toujours su que Jude était perturbé, mais il fut abasourdi, presque, de se rendre compte à quel point il le connaissait peu et par l'ampleur de sa détermination à se faire du mal.

Il avait en quelque sorte l'impression d'avoir plus appris sur Jude au cours de l'année passée qu'au fil des vingt-six ans qui avaient précédé, et chaque élément qu'il découvrait était affreux : il n'était pas armé pour répondre aux histoires de Jude, parce que la plupart constituaient des histoires auxquelles on ne pouvait pas répondre. Le récit de la cicatrice sur le dos de sa main – c'était le premier de la série – s'était avéré si terrible que Willem était resté réveillé cette nuit-là, incapable de dormir, et avait

sérieusement envisagé d'appeler Harold, juste pour pouvoir partager l'histoire avec quelqu'un d'autre, quelqu'un pour rester interdit avec lui.

Le lendemain, il n'avait pas pu s'empêcher de fixer la main de Jude, et ce dernier avait fini par tirer sur sa manche pour la recouvrir.

– Tu me gênes, dit-il.

– Pardon, avait-il répondu.

Jude avait poussé un soupir.

– Willem, je ne vais plus te raconter ces histoires si tu réagis comme ça, finit-il par ajouter. Tout va bien, vraiment. C'était il y a longtemps. Je n'y pense jamais – il s'interrompit. Je ne veux pas que tu me regardes différemment parce que je te raconte ces choses.

Il avait pris une grande inspiration.

– Non, fit-il. Tu as raison, bien sûr.

De sorte que maintenant, lorsqu'il écoutait les récits de Jude, il veillait à ne rien dire, à n'émettre que de petits sons dénués de jugement, comme si tous ses amis avaient été fouettés à l'aide d'un ceinturon trempé dans du vinaigre jusqu'à l'évanouissement ou avaient été obligés de lécher par terre et de manger leur propre vomi, comme si cela faisait partie des rites normaux de l'enfance. Malgré ces quelques histoires, pourtant, il ne savait pratiquement rien : Jude ne lui avait pas révélé qui était Frère Luke, ne lui rapportant que des incidents isolés à propos du monastère ou du centre. Il ne savait toujours pas comment Jude s'était retrouvé à Philadelphie ou ce qui lui était arrivé là-bas. Et il ne savait toujours rien de l'accident. Mais si Jude commençait par les histoires plus faciles, il en avait assez appris pour savoir que les autres, si jamais il les lui racontait un jour, se révéleraient horrifiantes. Il n'avait presque pas envie de savoir.

Les récits avaient constitué un compromis, lorsque Jude avait clairement laissé entendre qu'il n'irait pas voir Dr Loehmann. Andy était passé la plupart des vendredis soir et, l'un de ces soirs-là, peu après la reprise de Jude à Rosen Pritchard, alors qu'Andy examinait Jude dans sa chambre, Willem leur prépara des boissons à tous les trois, qu'ils prirent sur le canapé, les lumières baissées, tandis que la neige dehors donnait au ciel un aspect granuleux.

– Sam Loehmann dit que tu ne l'as pas appelé, lança Andy. Jude… c'est vraiment de la connerie. Il faut que tu le contactes. Ça faisait partie du contrat.

– Andy, je t’ai déjà dit, répliqua Jude, je n’irai pas.

À ce moment-là, Willem fut heureux d’entendre que Jude avait retrouvé son obstination d’antan, même s’il n’était pas d’accord avec lui. Deux mois plus tôt, quand ils se trouvaient au Maroc, il avait levé les yeux de son assiette et aperçu Jude fixer les plats de mezze devant lui, incapable de se servir.

– Jude ? avait-il demandé – et Jude l’avait regardé, une expression de peur sur le visage.

– Je ne sais pas par où commencer, avait-il doucement dit – alors Willem lui avait servi une cuillerée de chaque plat sur son assiette, puis lui avait suggéré de commencer par le petit tas de ragoût d’aubergine en haut et de progresser ensuite dans le sens des aiguilles d’une montre.

– Il faut pourtant que tu fasses quelque chose, déclara Andy.

Il vit qu’Andy essayait de garder son calme, sans y parvenir, et cela aussi le réjouit : le signe d’un certain retour à la normale.

– Willem le pense aussi – hein, Willem ? Tu ne peux pas simplement continuer comme ça ! Tu as subi un énorme traumatisme dans ta vie ! Tu dois te mettre à en parler à quelqu’un !

– Ok, répondit Jude d’un air fatigué. Je parlerai à Willem.

– Willem n’est pas un professionnel de la santé ! rétorqua Andy. C’est un acteur !

À ces mots, Jude avait regardé Willem et tous les deux s’étaient mis à rire, si fort qu’ils avaient dû poser leurs verres, sur quoi Andy s’était levé et exclamé qu’ils étaient tous les deux si immatures qu’il se demandait bien pourquoi il se donnait tant de mal, puis était parti, tandis que Jude essayait de le rappeler – « Andy ! On est désolés ! Ne t’en va pas ! » – mais il riait trop pour être intelligible. C’était la première fois depuis des mois – depuis même avant sa tentative de suicide – que Willem avait entendu Jude rire.

Plus tard, quand ils s’étaient remis de leur crise de fou rire, Jude avait dit :

– J’ai pensé que peut-être, tu sais, Willem… que… je pourrais commencer à te raconter des choses, parfois. Mais est-ce que ça te dérange ? Ce ne sera pas un fardeau ?

Et il avait répondu bien sûr que non, qu’il voulait savoir. Il avait toujours voulu savoir, mais il garda ce commentaire pour lui ; il avait conscience qu’il résonnerait comme une critique.

Pour autant que Willem parvint à se convaincre que Jude était redevenu lui-même, il reconnaissait également qu'il avait changé. Certains de ces changements, pensait-il, étaient de bons changements : le fait qu'il se soit mis à parler, par exemple. D'autres l'attristaient : ses mains avaient beau avoir repris de la force, et bien que cela arrivât de moins en moins souvent, elles se mettaient toujours à trembler occasionnellement, et il savait que cela embarrassait Jude. Et qu'on le touche le rendait plus nerveux que jamais, surtout, comme Willem le remarqua, s'il s'agissait de Harold ; un mois plus tôt, quand Harold était venu les voir, Jude avait pratiquement exécuté des pas de danse pour éviter que Harold ne le prenne dans ses bras. À voir l'expression de Harold, il s'était senti mal pour lui, et s'était du coup approché et l'avait lui-même étreint.

– C'est plus fort que lui, dit-il doucement à Harold – et ce dernier lui déposa un bisou sur la joue.

– Tu es adorable, Willem, répondit-il.

On était en octobre désormais, treize mois après la tentative de suicide. Le soir, il était au théâtre ; deux mois après la fin des représentations, en décembre, il commencerait à tourner dans son premier projet depuis qu'il était revenu du Sri Lanka, une adaptation d'*Oncle Vania* qui l'enthousiasmait et dont le tournage aurait lieu dans la vallée de l'Hudson : il pourrait rentrer tous les soirs.

Non pas que le lieu fût une coïncidence :

– Gardez-moi à New York, avait-il ordonné à son manager et à son agent après avoir renoncé à son film en Russie l'automne précédent.

– Combien de temps ? lui demanda Kit, son agent.

– Je ne sais pas, avait-il répondu. Au moins jusqu'à l'année prochaine.

– Willem, avait répliqué Kit au bout de quelques minutes, je comprends à quel point Jude et toi êtes proches. Mais tu ne crois pas que tu devrais profiter de ta lancée ? Tu pourrais faire ce que tu veux.

Il faisait référence à *L'Iliade* et *L'Odyssée*, qui avaient tous les deux représenté d'énormes succès, la preuve, comme Kit aimait à le signaler, qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait maintenant.

– De ce que je sais de Jude, il dirait pareil – puis, comme il ne répondait pas : Ce n'est pas comme s'il s'agissait de ta femme, ou de ton enfant, ou quoi. C'est ton ami.

– Tu veux dire, « juste ton ami », avait-il rétorqué, d'un ton irrité.

Kit était Kit ; il pensait comme un agent, et il lui faisait confiance en tant que tel – il travaillait avec lui depuis le début et essayait de ne pas déclencher de dispute. Et puis Kit l'avait toujours bien conseillé. « Ni projet juteux ni projet bouche-trou », aimait-il se vanter à propos de la carrière de Willem, quand il énumérait la liste de ses rôles. Tous les deux avaient conscience que Kit était bien plus ambitieux pour lui qu'il ne l'était lui-même – cela avait toujours été le cas. Pourtant, c'était Kit qui l'avait mis sur le premier vol en partance du Sri Lanka après l'appel de Richard ; Kit qui avait obtenu des producteurs qu'ils interrompent le tournage pendant sept jours, le temps qu'il se rende à New York et revienne.

– Je ne veux pas te blesser, Willem, avait dit Kit, prudemment. Je sais que tu l'aimes. Mais, bon. S'il était l'amour de ta vie, je comprendrais. Mais ça me paraît un peu extrême de restreindre ta carrière de cette façon.

Pourtant, il se demandait parfois s'il pourrait jamais aimer quelqu'un autant qu'il aimait Jude. Cela tenait à la personnalité de Jude, bien sûr, mais aussi à l'aisance absolue qu'il ressentait à partager sa vie avec lui, au fait d'avoir quelqu'un qui le connaissait depuis si longtemps et sur lequel il pouvait compter pour toujours se comporter avec lui en fonction de son humeur du jour. Son travail, son existence, consistait en déguisements et simulacres. Tout ce qui le concernait, son identité et son environnement, changeait constamment : ses cheveux, son corps, où il dormirait cette nuit-là. Il avait souvent l'impression d'être fait d'une matière liquide, continuellement transvasée d'une bouteille colorée à l'autre et dont une petite part se perdait ou se trouvait délaissée à chaque transfert. Mais l'amitié qui le liait à Jude lui procurait le sentiment que son identité possédait une dimension réelle et immuable, que Jude percevait y compris quand lui en était incapable, comme si d'avoir Jude comme témoin lui conférait une réalité.

À l'école de théâtre, l'un de ses enseignants lui avait dit que les meilleurs acteurs étaient les personnes les plus ennuyeuses du monde. Un sens développé de soi était nuisible, parce qu'un acteur devait laisser son ego disparaître ; il devait se laisser subsumer par un personnage.

– Si vous voulez être une personnalité, devenez une pop star, avait déclaré son prof.

Il avait compris la sagesse de ces mots, et la comprenait toujours, mais en réalité, ils désiraient tous un soi, parce que plus vous jouiez, plus vous vous éloigniez de la personne que vous pensiez être, et plus il était difficile de retrouver votre chemin. Fallait-il s'étonner du fait que tant de ses pairs étaient devenus des épaves ? Ils gagnaient de l'argent, bâtissaient leur vie, leur identité, en incarnant d'autres personnes – était-ce surprenant, alors, qu'ils aient besoin d'enchaîner les plateaux et les scènes, pour donner forme à leur existence ? Sans cela, qu'étaient-ils, qui étaient-ils ? Aussi embrassaient-ils des religions, se trouvaient des petites amies et des causes, de façon à leur procurer quelque chose qui leur appartienne : ils ne dormaient jamais, ne s'arrêtaient jamais, terrifiés par la solitude, terrorisés d'avoir à se demander qui ils étaient. (« Quand un acteur parle et qu'il n'y a personne pour l'entendre, est-il toujours un acteur ? » avait une fois demandé son ami Roman. Il se posait parfois la question.)

Mais aux yeux de Jude, il n'était pas un acteur : il était son ami, et cette identité supplantait toutes les autres. Il incarnait ce rôle depuis si longtemps que celui-ci était devenu, de façon indélébile, son être. Aux yeux de Jude, il n'était pas plus un acteur avant tout que Jude était un avocat avant tout – ni l'un ni l'autre ne se seraient définis en premier, deuxième ou troisième lieu de la sorte. C'était Jude qui se rappelait ce qu'il avait été avant de s'engager dans une existence où il faisait semblant d'incarner des personnalités différentes de la sienne : quelqu'un qui avait un frère, des parents, et qui trouvait tout le monde très impressionnant et séduisant. Il connaissait d'autres acteurs qui souhaitaient que personne ne se souvienne d'eux tels qu'ils avaient été, si déterminés à être autres, mais ce n'était pas son cas. Il voulait véritablement qu'on lui rappelle qui il était ; il voulait partager son existence avec quelqu'un qui ne considérerait jamais sa carrière comme sa caractéristique la plus intéressante.

Et s'il devait se montrer honnête, il adorait aussi ce qui accompagnait Jude : Harold et Julia. L'adoption de Jude avait été la première fois où il s'était jamais senti envieux à son égard. Il admirait absolument tout ce que Jude possédait – son intelligence, sa gentillesse et son ingéniosité – mais il ne l'avait jamais jalousé. Pourtant, lorsqu'il observa Harold et Julia en sa compagnie, remarqua comment ils le regardaient, même quand il ne les voyait pas faire, il avait ressenti une sorte de vide : il n'avait plus de parents et, il avait beau ne pas y penser la plupart du temps, il se rendit compte que,

aussi distants que ceux-ci avaient pu être, ils avaient du moins représenté quelque chose qui l'avait ancré dans sa vie. Sans famille, il n'était qu'un bout de papier flottant au vent, soulevé et ballotté dans les airs à chaque bourrasque. Jude et lui avaient partagé cela.

Évidemment, il avait conscience que cette jalousie était ridicule, indigne même : il avait grandi avec des parents, à la différence de Jude. Et il savait que Harold et Julia éprouvaient aussi de l'affection pour lui, autant qu'il en éprouvait pour eux. Ils avaient tous les deux vu chacun de ses films et lui en avaient envoyé de longs comptes rendus détaillés, louant systématiquement son interprétation et commentant avec intelligence le jeu des autres acteurs ainsi que la réalisation. (Le seul qu'ils n'aient jamais vu – ou sur lequel ils n'avaient du moins jamais fait de remarques – était *Le Prince de Cannelle*, celui dans lequel il tournait quand Jude avait tenté de se suicider. Lui-même ne l'avait jamais vu non plus.) Ils lisaient tous les articles qui paraissaient sur lui – de même qu'il évitait les critiques sur ses prestations, il évitait également ces articles – et achetaient un exemplaire de chaque magazine qui lui consacrait des pages. Le jour de son anniversaire, ils l'appelaient et lui demandaient ce qu'il comptait faire pour fêter ça, puis Harold lui rappelait son âge. Pour Noël, ils lui envoyaient toujours un cadeau – un livre, accompagné d'un petit objet de farces et attrapes, ou bien d'un jouet astucieux qu'il gardait dans sa poche pour le tripoter quand il parlait au téléphone ou se faisait maquiller. À Thanksgiving, Harold et lui s'installaient au salon pour regarder le match de football américain, pendant que Julia tenait compagnie à Jude dans la cuisine.

– On n'a presque plus de chips, disait Harold.

– Je sais, répondait-il.

– Pourquoi tu ne vas pas en chercher plus ? répliquait Harold.

– C'est toi l'hôte, rappelait-il à Harold.

– C'est toi l'invité.

– Ouais, précisément.

– Appelle Jude et demande-lui de nous en apporter.

– Toi, tu l'appelles !

– Non, toi.

– Ok, répondait-il. Jude ! Harold veut plus de chips !

– Tu es un tel affabulateur, Willem, répliquait Harold – tandis que Jude entrait dans la pièce pour remplir le bol. Jude, c'était l'idée de Willem, pas la mienne.

Mais pour l'essentiel, il savait que Harold et Julia l'aimaient parce qu'il aimait Jude ; il savait qu'ils se fiaient à lui pour prendre soin de Jude – c'était ce qu'il représentait à leurs yeux, et cela ne le dérangeait pas. Il en éprouvait de la fierté.

Depuis quelque temps, cependant, il se sentait différent à l'égard de Jude, et il n'était pas certain de savoir quoi en penser. Un vendredi soir tard, alors qu'ils se trouvaient sur le canapé – il venait de rentrer du théâtre et Jude du bureau – et bavardaient de rien en particulier, il avait failli se pencher vers lui et l'embrasser. Mais il s'était retenu, et le moment passa. Depuis, pourtant, il avait de nouveau été pris de cette impulsion : deux, trois, quatre fois.

Ce qui commençait à l'inquiéter. Non pas parce que Jude était un homme : il avait déjà fait l'amour avec des hommes, tous les gens qu'il connaissait l'avaient fait, et à l'université, JB et lui avaient eu une relation sexuelle alors qu'ils étaient soûls, par ennui et curiosité (une expérience qui s'était révélée, à leur commun soulagement, complètement insatisfaisante : « C'est vraiment intéressant de découvrir qu'une personne aussi séduisante peut s'avérer si rebutante » étaient les termes exacts que JB lui avait adressés). Non pas également parce qu'il avait toujours éprouvé une sorte d'attirance discrète pour Jude, de la même manière que pour la plupart de ses amis. Mais parce qu'il avait conscience que, s'il tentait quoi que ce soit, il devrait être sûr de lui, parce qu'il ressentait profondément que Jude, qui ne prenait rien à la légère, ne se montrerait certainement pas désinvolte quant au sexe.

La vie amoureuse de Jude, sa sexualité avaient toujours constitué un sujet de fascination constante pour ceux qui le connaissaient, et assurément pour les petites copines de Willem. Occasionnellement, les trois amis – Malcolm, JB et lui – avaient abordé la question en l'absence de Jude : est-ce qu'il faisait jamais l'amour ? est-ce qu'il avait jamais eu une relation sexuelle ? Avec qui ? Ils avaient depuis des années vu des personnes le regarder à des fêtes, ou flirter avec lui, et à chaque fois, Jude n'avait pas semblé le remarquer.

– Cette fille te draguait carrément, disait-il à Jude quand ils rentraient d'une fête ou d'une autre.

– Quelle fille ? demandait Jude.

Ils en discutaient entre eux, parce que Jude leur avait clairement signifié qu'il n'en parlerait avec aucun d'eux : quand le sujet était abordé, il les fusillait du regard puis changeait le cours de la conversation de manière si déclarative qu'il était impossible de l'ignorer.

– Est-ce qu'il a jamais passé une nuit à l'extérieur ? demanda JB (à l'époque où Jude et lui habitaient à Lispenard Street).

– Les gars, répondait-il (la conversation le mettait mal à l'aise), je ne pense pas qu'on devrait en parler.

– Willem ! s'exclamait JB. Fais pas ta lopette ! Tu ne trahis aucun secret. Dis-nous juste : oui ou non. Est-ce qu'il a jamais couché ailleurs ?

Il soupirait.

– Non, répondait-il.

Un silence s'ensuivait.

– Il est peut-être asexuel, disait Malcolm au bout d'un moment.

– Non, ça c'est toi, Mal.

– Va te faire foutre, JB.

– Tu crois qu'il est vierge ? demandait JB.

– Non, répondait-il.

Il ne savait pas comment il le savait, mais il était certain qu'il ne l'était pas.

– Quel gâchis, continuait JB – et Malcolm et lui se regardaient, sachant ce qui allait suivre. Sa beauté ne lui sert à rien. C'est moi qui aurais dû être aussi beau. Au moins, j'en aurais profité pour avoir du bon temps.

Au bout d'un moment, ils finirent par accepter que cela fît partie de la personnalité de Jude ; ils ajoutèrent la question à la liste de sujets dont ils savaient qu'il ne fallait pas discuter. Les années passèrent et Jude ne fréquentait personne, les trois amis ne lui connurent aucune relation.

– Il mène peut-être une double vie super sexy, suggéra un jour Richard – et Willem avait haussé les épaules.

– Peut-être, avait-il répliqué.

Mais en réalité, même s'il n'en avait pas la preuve, il était convaincu que ce n'était pas le cas. De la même manière, sans preuve, il supposait que Jude était probablement gay (mais peut-être pas), et probablement n'avait

jamais formé de relation (même s'il espérait vraiment se tromper sur ce point). Et malgré tous les dénis de Jude, Willem ne fut jamais convaincu qu'il ne se sentait pas seul, qu'il ne désirait pas, dans un petit coin sombre de lui-même, être avec quelqu'un. Il se rappelait le mariage de Lionel et Sinclair, où il y avait Malcolm et Sophie, Robin et lui, JB – même si à cette époque ils ne se parlaient pas – et Oliver, et Jude sans personne. Jude avait beau ne pas sembler gêné par la situation, Willem l'avait regardé de l'autre côté de la table et s'était senti triste pour lui. Il ne voulait pas que Jude vieillisse seul ; il voulait qu'il soit avec quelqu'un qui prendrait soin de lui et à qui il plairait. JB avait raison : un vrai gâchis.

Alors, était-ce cela, cette attirance ? Était-ce de la peur et de l'empathie, qui avaient pris une forme plus savoureuse ? Se convainquait-il d'être séduit par Jude parce qu'il ne supportait pas l'idée de le voir seul ? Il ne le pensait pas. Mais il n'était pas sûr.

La personne avec laquelle il en aurait autrefois discuté était JB, mais il ne pouvait pas lui en parler, même s'ils avaient renoué, ou du moins s'y efforçaient. À leur retour du Maroc, Jude avait appelé JB et ils avaient dîné ensemble, puis un mois plus tard, Willem et JB étaient sortis ensemble de leur côté. Mais bizarrement, il lui était plus difficile de pardonner à JB que cela ne l'avait été pour Jude, et leurs premières retrouvailles avaient été un désastre – JB ostensiblement et exagérément joyeux ; lui, cinglant – jusqu'au moment où ils étaient sortis du restaurant et avaient commencé à se hurler dessus. À ce stade, ils se trouvaient dans Pell Street, désertée – il neigeait, légèrement, et il n'y avait personne d'autre dehors –, s'accusant mutuellement de condescendance et de cruauté ; d'irrationalité et d'égocentrisme ; d'autosatisfaction et de narcissisme ; de martyr et d'incapable.

– Tu crois qu'il y a quelqu'un au monde qui se déteste plus que moi ? lui avait crié JB. (Sa quatrième exposition, celle qui représentait l'époque où il était avec Jackson et se droguait, s'intitulait *Guide narcissique de la haine de soi*, et JB l'avait mentionnée à plusieurs reprises au cours du dîner en guise de preuve qu'il s'était largement et publiquement repenti et était dorénavant amendé.)

– Oui, JB, je le crois, lui avait-il crié en réponse. Je pense que Jude se déteste bien plus que tu ne pourrais jamais te détester toi-même, et je crois que tu le savais et que tu l'as fait se détester encore plus.

– Tu crois que je n’en ai pas conscience ? avait hurlé JB. Tu crois que je ne me déteste pas pour ça, putain ?

– Je pense que tu ne te détestes pas assez pour ça, non, avait-il hurlé en réponse. Pourquoi est-ce que tu as fait ça, JB, hein ? Pourquoi est-ce que tu lui as fait ça, à lui ?

Alors, à sa surprise, JB s’était assis, vaincu, au bord du trottoir.

– Pourquoi est-ce que tu ne m’as jamais aimé comme tu l’aimes, Willem ? demanda-t-il.

Il poussa un soupir.

– Oh, JB, dit-il en s’asseyant à côté de lui sur le trottoir glacial. Tu n’as jamais eu autant besoin de moi que lui.

Ce n’était pas l’unique raison, il en avait conscience, mais c’était l’une d’elles. Personne d’autre dans sa vie n’avait besoin de lui. Les gens le *voulaient* – pour faire l’amour avec lui, pour leurs projets, pour son amitié, même –, mais seul Jude avait besoin de lui. Il n’était essentiel que pour Jude.

– Tu sais, Willem, dit JB après un silence, il n’a peut-être pas autant besoin de toi que tu le crois.

Il avait considéré cette possibilité pendant un moment.

– Non, finit-il par rétorquer, je crois qu’il a besoin de moi.

JB soupira à son tour.

– En fait, avait-il concédé, je pense que tu as raison.

Après quoi, leur relation, étrangement, s’était améliorée. Mais il avait beau – prudemment – essayer de réapprendre à apprécier JB, il n’était pas certain pour l’instant de vouloir discuter de ce sujet en particulier avec lui. Pas certain d’avoir envie d’entendre les blagues de JB sur le fait qu’il avait déjà baisé avec toute la gent à chromosomes XX et que du coup il passait aux XY, ou bien l’entendre disserter sur son abandon des standards hétéro-normatifs, ou, le pire, sur le fait que l’attirance qu’il pensait éprouver à l’égard de Jude relevait réellement d’un autre sentiment : une culpabilité déplacée due à la tentative de suicide, ou une forme de paternalisme, ou bien, un pur et simple ennui qu’il redirigeait.

Aussi, il n’envisagea rien et ne dit rien. Tandis que les mois passaient, il flirta nonchalamment avec plusieurs personnes, tout en examinant ses sentiments. *C’est une folie*, se disait-il. *C’est une mauvaise idée*. Les deux étaient vrais. Ce serait tellement plus facile s’il n’éprouvait pas ces

sentiments. *Et qu'est-ce que cela pouvait bien faire, après tout ?* se disait-il *a contrario*. Tout le monde éprouvait des sentiments sur lesquels ils savaient qu'il valait mieux ne pas agir parce que le faire rendrait leur vie tellement plus compliquée. Il avait des pages entières de dialogue avec lui-même, imaginant les répliques – les siennes et celles de JB, toutes les deux articulées par lui – imprimées sur du papier blanc.

Mais ses sentiments persistèrent. Ils allèrent à Cambridge pour Thanksgiving, la première fois en deux ans. Il partagea la chambre de Jude parce que le frère de Julia était venu d'Oxford et occupait celle du haut. Cette nuit-là il resta éveillé, étendu sur le canapé de la chambre, et regarda Jude dormir. *Ce serait si facile*, pensa-t-il, *de simplement s'installer dans le lit à côté de lui et de s'endormir aussi.* Il y avait quelque chose là-dedans qui paraissait presque prédestiné, et l'absurdité ne consistait pas tant au fait lui-même qu'à tenter de résister à celui-ci.

Ils étaient allés à Cambridge en voiture, et Jude conduisit au retour pour qu'il puisse dormir.

– Willem, dit Jude aux abords de New York, je veux te poser une question – Willem le regarda. Est-ce que tout va bien ? Il y a quelque chose qui te préoccupe ?

– Non, répondit-il, tout va bien.

– Tu as l'air vraiment… pensif, je dirais, ces derniers temps, continua Jude – Willem garda le silence. Tu sais, c'est un immense cadeau que tu vives avec moi. Et pas seulement le fait que tu habites avec moi, mais… tout. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi. Mais j'ai conscience que ça doit beaucoup te coûter. Et je veux juste que tu saches : si tu décides de rentrer chez toi, ce n'est pas un problème. Je te promets. Je ne me ferai pas de mal – il fixait la route des yeux tout en parlant, mais à ce moment-là il tourna la tête vers lui. Je ne comprends pas pourquoi j'ai tant de chance.

Il ne sut pas quoi répondre pendant quelques instants.

– Est-ce que tu *veux* que je rentre chez moi ? demanda-t-il.

Jude resta silencieux. Puis :

– Bien sûr que non, répondit-il très doucement. Mais je veux que tu sois heureux, et tu n'as pas eu l'air de l'être dernièrement.

Il soupira.

– Je suis désolé, dit-il. J’ai été distrait, tu as raison. Mais ce n’est certainement pas parce que je vis avec toi. J’adore habiter avec toi – il essaya de trouver les mots adéquats, les mots parfaits qu’il pourrait ajouter, mais il ne les trouva pas. Je suis désolé, répéta-t-il.

– Tu n’as pas besoin de l’être, dit Jude. Mais si tu veux parler de quoi que ce soit, n’importe quand, tu seras toujours le bienvenu.

– Je sais, répondit-il. Merci.

Ils gardèrent le silence tout le reste du trajet.

Puis décembre arriva. Les représentations se terminèrent. Ils partirent en Inde pour les vacances, tous les quatre : le premier voyage qu’ils aient entrepris ensemble depuis des années. En février, le tournage d’*Oncle Vania* commença. Les conditions étaient celles qu’il chérissait mais n’obtenait que rarement – il avait déjà travaillé avec chacun des membres de l’équipe, et tous s’aimaient et se respectaient, le metteur en scène était un type hirsute, doux et gentil, l’adaptation, réalisée par un romancier que Jude admirait, était belle et simple, et le dialogue un plaisir à réciter.

Quand Willem était jeune, il avait joué dans une pièce intitulée *La Maison de Thistle Lane*, qui racontait l’histoire d’une famille en train d’empaqueter ses affaires et sur le point de quitter une demeure à St. Louis qui appartenait à la branche paternelle depuis des générations, mais qu’ils ne pouvaient plus se permettre d’entretenir. Au lieu d’une scène, la représentation se déroulait sur tout un étage d’une maison de ville en ruine à Harlem, et les spectateurs étaient autorisés à se déplacer de pièce en pièce, tant qu’ils restaient à l’extérieur d’une zone marquée par des cordes ; selon où l’on se tenait pour regarder, on pouvait voir les acteurs, et l’espace lui-même, de différentes perspectives. Il jouait l’aîné des enfants, le plus endommagé par l’existence, et passait la plupart du premier acte dans la salle à manger à envelopper en silence de la vaisselle dans du papier journal. Il avait développé un tic nerveux pour incarner le fils, qui n’arrivait pas à imaginer quitter la maison de son enfance et, tandis que ses parents se disputaient dans le salon, il posait la vaisselle et se réfugiait dans un coin au fond de la salle à manger et détachait des morceaux du papier peint. Même si la majorité de l’action se déroulait dans le salon, il y avait toujours quelques spectateurs qui restaient dans sa pièce, le regardant, fascinés, arracher le papier peint – d’un bleu si sombre qu’il semblait presque noir, orné d’un motif de pâles roses aux cent feuilles – et le rouler entre ses

doigts, puis le laisser tomber par terre, si bien que chaque soir un coin de la pièce se retrouvait jonché de petits rouleaux de papier peint, comme s'il était une souris construisant maladroitement son minuscule terrier. La pièce s'était révélée épuisante, mais il l'avait adorée : l'intimité avec le public, l'improbabilité de la scène, l'aspect physique, subtil et détaillé, du rôle.

Ce tournage ressemblait beaucoup à la pièce en question. La demeure, manoir du dix-neuvième siècle situé dans la vallée de l'Hudson, était grandiose et en même temps démodée et miteuse – le genre de maison où son ancienne petite amie, Philippa, avait imaginé qu'ils s'installeraient quand ils seraient mariés et vieux –, et le metteur en scène n'utilisait que trois pièces : la salle à manger, le salon et la véranda. Au lieu du public, l'équipe les suivait tandis qu'ils se déplaçaient à travers l'espace. Il avait beau apprécier l'œuvre, une part de lui se rendait aussi compte qu'*Oncle Vania* n'était pas forcément le meilleur texte qui soit pour lui en ce moment. Dans le film, il jouait Dr Astrov, mais de retour à Greene Street, il était Sonia, et celle-ci – malgré l'amour de Willem pour la pièce depuis toujours, sa tendresse et sa compassion pour la pauvre Sonia – n'était pas un personnage qu'il avait jamais imaginé incarner, dans n'importe quelles circonstances. Lorsqu'il avait parlé aux autres du film, JB avait dit « Alors c'est un casting qui ne tient pas compte du sexe des acteurs », à quoi il avait répondu « Qu'est-ce que tu veux dire ? », et JB avait ajouté « Eh bien, tu dois être Elena, pour sûr, non ? » et tout le monde avait ri, lui en particulier. C'était ce qu'il adorait chez JB, avait-il pensé ; son intelligence l'étonnait constamment. « Il est bien trop vieux pour jouer Elena », avait déclaré Jude, affectueusement, et tout le monde s'était de nouveau esclaffé.

Vania s'avéra un tournage efficace, ne durant que trente-six jours et achevé avant la dernière semaine de mars. Peu de temps après la fin du tournage, il retrouva Cressy, une vieille amie et ancienne petite copine à lui, pour déjeuner dans le quartier de TriBeCa et, tandis qu'il retournait à pied à Greene Street, marchant sur la fine couche de neige sèche, il prit de nouveau conscience à quel point il aimait la ville à la fin de l'hiver, quand le temps était suspendu entre deux saisons, que Jude cuisinait tous les week-ends et que l'on pouvait arpenter les rues pendant des heures sans jamais voir personne, hormis quelques individus solitaires qui promenaient leur chien.

Il se dirigeait vers le nord et venait de traverser Reade Street lorsqu'il jeta un œil dans un café sur sa droite et aperçut Andy assis à une table dans un coin, en train de lire.

– Willem ! s'exclama Andy alors qu'il s'approchait de lui. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je sors d'un déjeuner avec une amie et je rentrais à la maison, répondit-il. Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? Au sud de Manhattan ?

– Vous deux et vos promenades, répliqua Andy en secouant la tête. George est à une fête d'anniversaire à quelques rues d'ici et j'attends de pouvoir aller le chercher.

– Quel âge a George maintenant ?

– Neuf ans.

– Mon dieu, déjà ?

– Je sais.

– Tu veux de la compagnie ? demanda-t-il. Ou tu préfères rester seul ?

– Non, répondit Andy – il glissa une serviette dans son livre pour garder sa page. Reste, je t'en prie – et il s'assit.

Ils discutèrent un petit peu de Jude, évidemment, qui se trouvait en voyage d'affaires à Bombay, d'*Oncle Vania* (« Je viens de me rappeler à quel point Dr Astrov est incroyablement instrumental », fit remarquer Andy), de son prochain projet, dont le tournage à Brooklyn devait commencer à la fin avril, de la femme d'Andy, Jane, qui agrandissait son cabinet, et de leurs enfants : George, qui avait récemment été déclaré asthmatique, et Beatrice, qui voulait aller en pension l'année prochaine.

Et puis, avant de pouvoir se retenir – non pas qu'il éprouvât le moindre besoin d'essayer – il avouait à Andy ses sentiments pour Jude, et lui disait qu'il n'était pas sûr de savoir ce qu'ils signifiaient ou ce qu'il devait en faire. Il parla un long moment, et Andy écouta, inexpressif. Il n'y avait personne dans le café à part eux ; à l'extérieur, la neige tombait plus fort et plus dru et, malgré son anxiété, il se sentait profondément calme, heureux de se confier à quelqu'un, qui les connaissait tous les deux, Jude et lui, depuis de nombreuses années.

– Je sais que ça paraît étrange, déclara-t-il. Et j'ai beaucoup réfléchi à ce que ça pourrait être, Andy, vraiment. Mais une part de moi se demande si ça n'était pas prédestiné ; je veux dire, j'ai eu un tas de relations, pendant des décennies, et la raison pour laquelle ça n'a jamais marché a peut-être à voir

avec le fait que ce n'était pas censé fonctionner, parce que j'étais destiné depuis toujours à être avec lui. À moins que je n'essaie de m'en convaincre. Ou que ce soit de la simple curiosité. Mais je ne crois pas ; je pense que je me connais mieux que ça – il soupira. Qu'est-ce que tu penses que je devrais faire ?

Andy garda le silence quelques instants.

– D'abord, fit-il, je ne trouve pas ça étrange. Je pense que ça explique beaucoup de choses. Tous les deux, vous avez toujours été différents, inhabituels en quelque sorte. Et… je me suis toujours demandé, malgré tes petites amies.

« Égoïstement, je crois que ce serait merveilleux : pour toi, mais surtout pour lui. Je me dis que si tu veux être avec lui, ce serait le présent le plus immense, le plus réparateur qu'il puisse jamais recevoir.

« Mais, Willem, si tu te lances, tu devras être prêt à t'engager à partager ta vie avec lui, parce que, tu as raison : tu ne pourras pas juste t'amuser et puis partir. Et je crois que tu devrais avoir conscience que ce sera très, très difficile. Tu vas devoir faire en sorte qu'il t'accorde une confiance complètement nouvelle, et qu'il te perçoive de manière différente. Je ne crois pas trahir quoi que ce soit quand je dis que ça va être très dur pour lui de partager son intimité avec toi, et qu'il faudra que tu te montres extrêmement patient avec lui.

Ils gardèrent tous les deux le silence.

– Donc, si je m'engage, ce doit être en pensant que c'est pour la vie, dit-il à Andy – et ce dernier le regarda pendant quelques secondes, puis sourit.

– Écoute, répondit Andy, il y a pire comme sentences à vie.

– C'est sûr, conclut-il.

Il retourna à Greene Street. Avril arriva, et Jude rentra. Ils célébrèrent son anniversaire – « Quarante-trois ans, dit Harold en soupirant, je me souviens vaguement de cet âge » –, puis Willem commença à tourner dans un nouveau projet. Une ancienne amie à lui, une femme qu'il connaissait depuis l'école de théâtre, jouait dans le même film – il interprétait le rôle d'un détective corrompu, tandis qu'elle incarnait son épouse – et ils couchèrent ensemble quelques fois. Tout se poursuivait comme à l'habitude. Il travaillait ; il rentrait à Greene Street ; il songeait à ce qu'Andy avait dit.

Et puis, un samedi matin, il se réveilla très tôt, alors que le ciel s'éclaircissait à peine. C'était la fin mai, et le temps se révélait imprévisible : certains jours, on avait l'impression d'être en mars, d'autres, en juillet. Jude se trouvait à trente mètres de lui. Et soudain, sa timidité, sa confusion, son hésitation lui parurent idiotes. Il se trouvait chez lui et, chez lui, il y avait Jude. Il l'aimait ; il était destiné à partager sa vie ; il ne lui causerait jamais de mal – de cela, au moins, il était certain. Alors, qu'y avait-il à craindre ?

Il se rappela une conversation qu'il avait eue avec Robin quand il se préparait à jouer dans *L'Odyssée* et relisait le livre, ainsi que *L'Iliade*, qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre rouverts depuis leur première année d'université. C'était au début de leur relation, quand tous les deux essayaient encore de s'impressionner, qu'ils tiraient un certain vertige à s'en remettre à l'expertise de l'autre.

– Quels sont les vers les plus surfaits du poème ? avait-il demandé.

Et Robin avait levé les yeux au ciel et récité :

– « Nous n'avons toujours pas atteint la fin de nos épreuves. Il nous reste encore une tâche à accomplir – illimitée, pleine de dangers, immense et longue, et je dois l'affronter du début à la fin » (elle émit des bruits de haut-le-cœur). Tellement évident. Et d'une certaine manière, cette citation a été récupérée comme cri de ralliement en début de match par toutes les équipes merdiques de football américain du pays, ajouta-t-elle – et il avait ri.

Elle l'avait regardé d'un air malicieux.

– Tu jouais au football américain, non ? avait-elle demandé. Je parie que ce sont aussi tes vers préférés.

– Absolument pas, avait-il protesté, feignant l'indignation.

Cela faisait partie de leur jeu, qui n'en était pas toujours un : il était l'acteur stupide, le sportif encore plus idiot, et elle était la fille intelligente qui sortait avec lui et lui apprenait ce qu'il ignorait.

– Alors dis-moi lesquels ? l'avait-elle mis au défi – et, après qu'il les eut récités, elle l'observa attentivement. Hum, avait-elle fait. Intéressant.

Alors il sortit du lit et s'enveloppa de sa couverture tout en bâillant. Ce soir-là, il parlerait à Jude. Il ne savait pas où il allait, mais il était convaincu que tout se passerait bien ; il leur garantirait la sécurité à tous les deux. Il se dirigea vers la cuisine pour se préparer du café tout en se récitant les vers, auxquels il pensait à chaque fois qu'il rentrait à la maison, retournait à

Greene Street après un long moment d'absence – « Et dites-moi cela : je dois en être absolument sûr. Ce lieu que j'ai atteint, s'agit-il véritablement d'Ithaca ? » – tandis que, autour de lui, l'appartement s'emplissait de lumière.

*

Tous les matins, il se lève et nage trois kilomètres, puis il remonte, s'assied, prend son petit-déjeuner et lit les journaux. Ses amis se moquent de lui à cause de cela – parce qu'il se prépare un vrai repas, au lieu de s'acheter quelque chose en chemin ; parce qu'il se fait toujours livrer les journaux, sous forme papier –, mais ce rituel l'a toujours calmé : même au centre, il constituait le seul moment où les éducateurs se montraient trop ensuqués et les autres garçons trop endormis pour l'embêter. Il s'installait dans un coin du réfectoire, lisait et mangeait son petit-déjeuner, et pendant ces quelques minutes, on le laissait tranquille.

C'est un lecteur efficace, et il parcourt le *Wall Street Journal*, puis le *Financial Times*, avant d'entamer le *New York Times*, qu'il lit de la première à la dernière page, lorsqu'il tombe dans la section des avis de décès sur cette notice : « Caleb Porter, 52 ans, PDG dans l'industrie de la mode ». Aussitôt, les œufs brouillés et épinards qu'il a dans la bouche se transforment en carton et en colle et il avale difficilement, se sentant pris de nausées, chacune de ses terminaisons nerveuses se mettant soudain à vibrer. Il doit lire la notice nécrologique trois fois avant de comprendre : cancer du pancréas. « Fulgurant », dit l'un de ses collègues et ami de longue date. Sous sa direction, Rothko, la marque émergente de la mode, a connu un développement agressif sur les marchés asiatiques et du Moyen-Orient, ainsi que l'ouverture de sa première boutique à New York. Décédé à son domicile à Manhattan. Il laisse derrière lui sa sœur, Michaela Porter de Soto de Monte Carlo, six nièces et neveux, et son compagnon, Nicholas Lane, également PDG dans l'industrie de la mode.

Pendant quelques minutes, il ne bouge pas, fixant la page jusqu'à ce que les mots se réarrangent pour former un dessin abstrait et gris sous ses yeux, puis il clopine aussi vite que possible jusqu'à la salle de bains près de la cuisine, où il vomit tout ce qu'il vient de manger, secoué de haut-le-cœur et finissant par cracher de longs filets de salive. Il rabat le couvercle des

toilettes et s’assied, se prenant le visage entre les mains, jusqu’à ce qu’il se sente mieux. Il songe, désespérément, à ses lames de rasoir, mais il a toujours veillé à ne pas se scarifier dans la journée, en partie parce qu’il considère que ce serait nuisible et en partie parce qu’il est obligé de s’imposer des limites, aussi artificielles soient-elles, sans lesquelles il passerait ses journées à s’entailler. Récemment, il a fourni de gros efforts pour ne pas se scarifier du tout. Mais ce soir, pense-t-il, il s’accordera un répit. Il est sept heures du matin. Dans environ quinze heures, il sera de retour chez lui. Tout ce qu’il lui faut est de tenir jusque-là.

Il place son assiette dans le lave-vaisselle et traverse en silence la chambre pour se rendre dans sa salle de bains privative, où il se douche et se rase, puis s’habille dans le dressing, en s’assurant d’abord que la porte qui isole celui-ci de la chambre est complètement fermée. À ce stade, il a ajouté un nouvel élément à sa routine matinale : maintenant, s’il devait faire ce qu’il a l’habitude de faire depuis un mois, il ouvrirait la porte et s’approcherait du lit, où il s’installerait accoudé sur le côté gauche, poserait sa main sur le bras de Willem, qui ouvrirait les yeux et lui sourirait.

– J’y vais, dirait-il en rendant son sourire à Willem – et ce dernier secouerait la tête.

– Reste, susurrerait Willem.

Et il répondrait :

– Il faut que j’y aille.

Et Willem rétorquerait :

– Cinq minutes.

Et il dirait :

– Ok, cinq.

Alors Willem soulèverait son côté de la couverture, il se glisserait dessous, Willem serré contre son dos, puis fermerait les yeux et attendrait que Willem l’enveloppe de ses bras, regrettant de ne pas pouvoir demeurer ainsi pour l’éternité. Ensuite, dix ou quinze minutes plus tard, il finirait, à contrecœur, par se lever, embrasserait Willem près de la bouche, mais pas sur la bouche – cela lui pose toujours problème, même quatre mois plus tard – et partirait pour la journée.

Ce matin, cependant, il saute cette étape. À la place, il s’arrête à la table de la salle à manger pour écrire un mot à Willem expliquant qu’il a dû s’en aller tôt et ne voulait pas le réveiller, puis, alors qu’il se dirige vers la porte,

il revient sur ses pas, attrape le *New York Times* sur la table et l'emporte avec lui. Il a conscience de l'irrationalité de son geste, mais il ne veut pas que Willem voie le nom de Caleb, ou une photo de lui, ou n'importe quoi d'autre le concernant. Willem ne sait toujours pas ce que Caleb lui a fait subir, et il ne souhaite pas qu'il l'apprenne. Il ne veut même pas que Willem ait conscience de l'existence de Caleb – ou, se rend-il compte, de feu son existence, puisque Caleb n'est plus. Sous son bras, le journal lui paraît presque brûler de vie, le nom de Caleb formant comme un entrelacs de serpents venimeux nichés entre ses pages.

Il décide de se rendre au travail en voiture pour pouvoir rester seul un moment, mais avant de quitter le garage, il sort le journal, relit la notice encore une fois, le replie et le fourre dans son sac. Et puis soudain, il éclate en sanglots bruyants et frénétiques, de ceux qui lui montent du diaphragme, et, au moment où il pose la tête contre le volant pour essayer de retrouver son calme, il peut finalement s'avouer à quel point il se trouve profondément soulagé, à quel point, aussi, il a vécu ces trois dernières années dans la peur et se sent toujours humilié et honteux. Il ressort le journal, se détestant, et relit la notice nécrologique, s'arrêtant à « et son compagnon, Nicholas Lane, également PDG dans l'industrie de la mode ». Il se demande : Caleb a-t-il traité Nicholas Lane comme il l'a traité, lui, ou bien Nicholas est-il – presque certainement – indigne d'un tel traitement ? Il espère que Nicholas n'a jamais eu à souffrir ce qu'il a souffert, mais il est en même temps persuadé qu'il n'a pas eu à subir ce traitement, et cette conviction le fait redoubler de pleurs. C'était l'un des arguments qu'avait utilisés Harold lorsqu'il avait essayé de le convaincre de porter plainte ; que Caleb était un homme dangereux et qu'en le signalant, en le faisant arrêter, il protégerait d'autres personnes. Mais il savait que ce n'était pas vrai : Caleb ne ferait pas subir à d'autres personnes ce qu'il lui avait fait subir. Il ne l'avait pas frappé et haï parce qu'il frappait et haïssait les gens ; Caleb l'avait frappé et haï à cause de qui il était, et non à cause de ce que lui, Caleb, était.

Il finit par se calmer, s'essuie les yeux et se mouche. Les pleurs : un autre reste de sa relation avec Caleb. Pendant des années et des années, il était capable de se contrôler et maintenant – depuis cette nuit-là – il semble pleurer tout le temps, ou se trouver sur le point de pleurer, ou encore essayant activement de se retenir. C'est comme si tous les progrès des

décennies passées avaient été effacés, et qu'il était redevenu ce garçon sous la coupe de Frère Luke, larmoyant, sans défense et vulnérable.

Il s'apprête à démarrer la voiture lorsque ses mains se mettent à trembler. Maintenant il sait qu'il ne lui reste qu'à attendre, et il les coince entre ses cuisses et s'efforce de respirer profondément et régulièrement, ce qui parfois l'aide. Quand son téléphone se met à sonner quelques minutes plus tard, le tremblement a légèrement diminué, et il espère que sa voix ne le trahira pas tandis qu'il décroche :

– Salut, Harold, dit-il.

– Jude, dit Harold d'une voix comme aplanie. Tu as lu le *Times* aujourd'hui ?

Aussitôt le tremblement s'intensifie.

– Oui, répond-il.

– Le cancer du pancréas est une horrible manière de finir, déclare Harold – il semble sombrement satisfait. Bien. Je suis content – il marque une pause. Ça va ?

– Oui, répond-il, oui, ça va.

– La connexion n'arrête pas de s'interrompre, dit Harold – mais il sait que ce n'est pas le cas : c'est parce qu'il tremble si fort qu'il ne peut pas tenir le téléphone en place.

– Désolé, fait-il. Je suis dans le garage. Écoute, Harold, il faut que j'aille au bureau. Merci d'avoir appelé.

– Ok – Harold pousse un soupir. Tu me passes un coup de fil si tu as envie de parler, hein ?

– Oui, répond-il. Merci.

C'est une journée chargée, ce qu'il apprécie, et il essaie de rester constamment occupé pour ne penser à rien d'autre qu'à son travail. En fin de matinée, il reçoit un texto d'Andy (« Tu as vu que le connard est mort, j'imagine. Cancer du pancréas = souffrance maximale. Tu tiens le coup ? ») et lui répond pour lui assurer qu'il va bien, puis, en déjeunant, il relit la notice nécrologique une dernière fois avant d'enfourner tout le journal dans la déchiqueteuse et de retourner à son ordinateur.

Dans l'après-midi, il reçoit un message de Willem lui disant que le réalisateur qu'il doit retrouver pour parler de son prochain projet a repoussé l'heure de leur dîner, aussi ne pense-t-il pas être de retour avant vingt-trois heures, ce qui le soulage. À vingt et une heures, il annonce à ses collègues

qu’il part tôt du bureau, puis il rentre et se dirige directement vers la salle de bains, tout en se défaisant de sa veste, remontant ses manches de chemise et retirant sa montre en chemin ; son avidité l’a presque mis en état d’hyperventilation lorsqu’il s’inflige la première entaille. Cela fait près de deux mois qu’il ne s’est pas infligé plus de deux entailles par séance, mais à ce moment-là il abandonne son autodiscipline et coupe, coupe, coupe, coupe, jusqu’à ce que sa respiration ralentisse et qu’il éprouve cet ancien sentiment de vide apaisant l’envahir. Quand il a terminé, il nettoie les entailles et se lave le visage, puis se rend à la cuisine, où il réchauffe de la soupe qu’il a préparée le week-end dernier et mange son premier vrai repas de la journée, après quoi il se brosse les dents et s’effondre dans le lit. Il se sent faible à cause des scarifications, mais il sait que s’il se repose quelques minutes il se sentira mieux. Le but est d’avoir l’air normal quand Willem arrivera, de ne lui donner aucune raison de s’inquiéter, de ne rien faire qui pourrait bouleverser ce rêve impossible et délirant dans lequel il vit depuis dix-huit semaines.

Lorsque Willem lui avait révélé ses sentiments, il avait été si décontenancé, si incrédule, que seul le fait que cela venait de Willem l’avait convaincu qu’il ne s’agissait pas d’une terrible farce : sa foi en Willem dépassait l’absurdité de ce que ce dernier était en train de suggérer.

Mais à peine.

– Qu’est-ce que tu racontes ? demanda-t-il à Willem pour la dixième fois.

– Je dis que je suis attiré par toi, répondit Willem, patiemment – et puis, comme il ne disait rien : Judy… je ne crois pas que ce soit si étrange que ça, vraiment. Tu n’as jamais ressenti la même chose pour moi, au cours de toutes ces années ?

– Non, rétorqua-t-il instantanément – et Willem avait ri.

Mais il ne plaisantait pas. Il n’aurait jamais, au grand jamais, eu l’audace de même s’imaginer avec Willem. En outre, il ne correspondait en rien à ce qu’il avait imaginé pour Willem : quelqu’un de beau (et de sexe féminin), d’intelligent, une personne qui se rendrait compte de la chance qu’elle possédait et qui lui donnerait à lui aussi le sentiment d’être fortuné. Il avait conscience que c’était une idée – comme la plupart de celles qu’il formait à l’égard des relations entre adultes – légèrement suave et naïve, mais cela ne signifiait pas que c’était impossible. Il n’était en tout cas certainement pas la personne avec laquelle Willem devait être ; pour Willem, choisir d’être

avec lui plutôt qu'avec la femme théorique et fantasmatique qu'il avait conçue pour lui constituait une déchéance incroyable.

Le lendemain, il présenta à Willem une liste de vingt raisons pour lesquelles il ne devrait pas souhaiter être avec lui. Lorsqu'il la lui tendit, il vit que Willem avait l'air vaguement amusé, mais quand il se mit à la lire et que son expression changea, il se réfugia dans son bureau pour ne pas avoir à le regarder.

Au bout d'un moment, Willem frappa.

– Je peux entrer ? demanda-t-il – et il lui répondit qu'il pouvait. Le point numéro deux, commença Willem d'un ton grave. Je suis désolé d'avoir à te dire ça, Jude, mais nous avons le même corps – il l'observa. Tu mesures deux ou trois centimètres de plus que moi, mais est-ce que je dois te rappeler qu'on peut s'échanger nos habits ?

Il soupira.

– Willem, répliqua-t-il, tu sais ce que je veux dire.

– Jude, répondit Willem, je comprends que cela te paraisse curieux et inattendu. Si tu ne veux vraiment pas de cette relation, je me retirerai et te laisserai en paix, et je promets que les choses ne changeront pas entre nous – il s'interrompit. Mais si tu essaies de me persuader de ne pas être avec toi parce que tu as peur et que tu es gêné… eh bien, je comprends. Mais je ne pense pas que ce soit une raison suffisante pour ne pas essayer. On ira aussi doucement que tu le souhaites, je te promets.

Il garda le silence.

– Je peux y réfléchir ? demanda-t-il – et Willem acquiesça d'un signe de tête.

– Bien sûr, répondit-il – puis il le laissa seul, refermant la porte coulissante derrière lui.

Il resta assis en silence dans son bureau un long moment, à réfléchir. Après Caleb, il s'était juré de ne plus jamais s'imposer cela. Il savait que Willem ne lui ferait jamais de mal, et pourtant son imagination restait limitée : il était incapable de concevoir une relation qui ne se terminerait pas par une scène où il se retrouverait tabassé, poussé dans l'escalier d'un coup de pied, obligé de se soumettre à des actes dont il s'était dit qu'il n'aurait plus jamais à les subir. Était-ce possible, se demanda-t-il, qu'il puisse entraîner quelqu'un d'aussi bon que Willem à cette inéluctabilité ? N'était-il pas prédit qu'il inspirerait une sorte de haine même à Willem ?

Était-il si avide de compagnie pour ignorer les leçons que l'histoire – sa propre histoire – lui avait enseignées ?

Mais il y avait une autre voix en lui, qui protestait. *Tu serais fou de refuser une telle occasion*, disait la voix. *C'est la seule personne en qui tu as toujours eu confiance. Willem n'est pas Caleb ; il ne te traiterait jamais de la sorte, jamais.*

Alors, il s'était finalement rendu à la cuisine, où Willem préparait le dîner.

– Ok, fit-il. Essayons.

Willem l'avait regardé et avait souri.

– Viens ici, dit-il.

Il s'exécuta, et Willem l'embrassa.

Il avait eu peur et s'était senti paniqué, et une fois de plus il avait songé à Frère Luke, gardant les yeux ouverts pour se rappeler qu'il s'agissait de Willem, après tout, pas d'une personne qu'il devait craindre. Mais, juste au moment où il commençait à se détendre, il avait vu le visage de Caleb passer en un éclair dans son esprit comme une pulsation, et il se dégagea de l'étreinte de Willem en s'étranglant, puis s'essuya la bouche de la main.

– Pardon, dit-il en se détournant de lui. Je suis désolé, ce n'est pas mon fort, Willem.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? avait demandé Willem tout en l'obligeant à se retourner. Tu es formidable – et il s'était senti fondre de soulagement en voyant que Willem n'était pas fâché contre lui.

Depuis lors, il n'a de cesse de confronter ce qu'il sait de Willem à ce qu'il espère de quelqu'un – n'importe quelle personne – qui éprouve le moindre désir physique pour lui. C'est comme s'il s'attendait, d'une certaine manière, à ce que le Willem qu'il connaît se trouve remplacé par un autre ; comme si à relation nouvelle, nouveau Willem. Dans les premières semaines, il était terrifié à la pensée qu'il puisse contrarier ou décevoir Willem d'une certaine façon, qu'il puisse le pousser à la colère. Il avait patienté pendant des jours, avant de prendre son courage à deux mains pour dire à Willem qu'il ne supportait pas le goût du café dans sa bouche (même s'il ne lui expliqua pas la raison : Frère Luke, avec son horrible langue musclée, et le résidu des grains de café moulu qui s'était déposé de manière permanente le long de ses gencives. C'était l'une des choses qu'il avait

appréciées chez Caleb : le fait qu'il ne buvait pas de café). Il s'excusa à de multiples reprises, jusqu'à ce que Willem lui demande d'arrêter.

– Jude, il n'y a pas de problème, dit-il. J'aurais dû m'en rendre compte : sincèrement. Je n'en boirai plus, tout simplement.

– Mais tu adores le café, répliqua-t-il.

Willem avait souri.

– J'aime ça, oui, répondit-il, mais je n'en ai pas *besoin* – il sourit de nouveau. Mon dentiste sera ravi.

Également au cours de ce premier mois, il avait évoqué avec Willem la question du sexe. Ils avaient ces conversations le soir, au lit, quand il était plus facile de parler. Il avait toujours associé les soirées à la scarification, mais aujourd'hui cela devenait différent – ces discussions avec Willem dans une pièce sombre, où il se sentait moins gêné de le toucher, où il pouvait distinguer tous les traits de Willem et pourtant prétendre que Willem ne pouvait pas voir les siens.

– Est-ce que tu voudrais faire l'amour un jour ? demanda-t-il un soir – et, tout en prononçant ces mots, il se rendit compte à quel point sa question paraissait stupide.

Mais Willem ne se moqua pas de lui.

– Oui, répondit-il, j'aimerais.

Il hocha la tête. Willem patienta.

– Ça va me prendre du temps, finit-il par dire.

– Pas de problème, déclara Willem. J'attendrai.

– Mais, et si ça prend des mois ?

– Alors, ça prendra des mois, répondit Willem.

Il réfléchit.

– Et si ça prend plus longtemps ? demanda-t-il à voix basse.

Willem avait étendu le bras et caressait l'une de ses joues.

– Ça prendra le temps qu'il faut, dit-il.

Ils restèrent silencieux un long moment.

– Qu'est-ce que tu vas faire dans l'intervalle ? demanda-t-il – et Willem rit.

– Je peux me contrôler, tu sais, Jude, répliqua-t-il en lui adressant un sourire. Je sais que ça doit te surprendre, mais je peux réellement passer de longues périodes sans faire l'amour.

– Je ne voulais rien insinuer, commença-t-il, plein de remords – mais Willem l'attrapa et l'embrassa, bruyamment, sur la joue.

– Je plaisante, dit-il. Il n'y a pas de problème, Jude. Tu prendras le temps dont tu as besoin.

Aussi n'ont-ils toujours pas fait l'amour, et parfois il arrive même à se convaincre qu'ils ne le feront peut-être jamais. Mais entre-temps, il s'est mis à apprécier, voire à désirer, Willem dans ce qu'il a de physique, son caractère affectueux, si aisé, naturel et spontané que cela le met aussi à l'aise et le rend lui aussi plus spontané. Willem dort du côté gauche du lit, et lui du côté droit, et la première nuit qu'ils dormirent ensemble, il se tourna sur son flanc droit, comme à son habitude, et Willem le serra contre lui, lui passant le bras droit sous le cou puis l'étendant dans son dos, lui enveloppant le ventre du bras gauche et plaçant ses jambes entre les siennes. Il fut surpris, mais une fois qu'il eut surmonté sa gêne initiale, il découvrit qu'il aimait cela, qu'il se sentait comme emmitouflé.

Une nuit de juin, cependant, Willem ne le prit pas ainsi dans ses bras, et il craignit d'avoir commis un faux pas. Le lendemain matin – les premières heures de l'aube constituaient l'autre moment où ils parlaient de sujets qui paraissaient trop tendres, trop difficiles, à aborder en plein jour – il demanda à Willem s'il était fâché contre lui et Willem, l'air étonné, lui répondit que non, bien sûr que non.

– Je me demandais juste, commença-t-il en bégayant, parce que la nuit dernière tu ne m'as pas… – mais il ne put terminer sa phrase, trop embarrassé.

Alors, à ce moment-là, il vit l'expression de Willem s'éclaircir, puis ce dernier se colla contre lui et l'entoura de ses bras.

– Ça ? demanda-t-il – et il opina. C'était juste parce qu'il faisait tellement chaud la nuit dernière, dit Willem – et il s'attendit à ce que Willem rie de lui, bien qu'il s'en gardât. C'est la seule raison, Judy.

Depuis lors, Willem l'a tenu dans ses bras de la même façon chaque nuit, y compris tout au long du mois de juillet, où même l'air conditionné ne parvenait pas à dissoudre la lourdeur de l'air et qu'ils se réveillaient tous les deux en nage. Il se rend compte que c'est ce qu'il a toujours voulu d'une relation. C'est ce qu'il s'imaginait quand il espérait, un jour, qu'on le toucherait. Parfois, Caleb l'avait étreint, brièvement, et il avait systématiquement dû résister à l'impulsion de lui demander de le reprendre

dans ses bras, plus longuement. Mais aujourd'hui, c'est ce qu'il a : tout le contact physique qu'il sait exister entre deux personnes saines, qui s'aiment et font l'amour, sans la relation sexuelle redoutée.

Il ne peut pas se persuader d'initier lui-même le contact avec Willem, ni le lui demander, mais il l'attend, chaque fois que Willem lui attrape le bras en passant près de lui dans le salon et l'attire contre lui pour l'embrasser, ou qu'il s'approche de lui par-derrière tandis qu'il se tient debout devant la cuisinière et l'entoure de ses bras de la même manière – autour du torse et du ventre – qu'au lit. Il a toujours admiré le caractère physique que JB et Willem déployaient dans leurs relations, entre eux deux et avec tout leur entourage ; il se rendait compte que tous les deux se gardaient de cela avec lui, et il avait beau apprécier leur attention à son égard, cela le laissait parfois pensif : par moments, il aurait aimé qu'ils lui désobéissent et revendiquent leur lien avec lui avec la même confiance amicale qu'ils témoignaient aux autres. Mais cela ne se produisit jamais.

Il lui fallut trois mois, jusqu'à la fin août, pour finalement se déshabiller devant Willem. Tous les soirs, il se couchait en tee-shirt à manches longues et bas de survêtement, et tous les soirs Willem se couchait en sous-vêtement.

– Ça te gêne ? demanda Willem – et il secoua la tête, même si c'était le cas (cela l'embarrassait, mais ne le dérangeait pas entièrement non plus).

Tous les jours du mois précédent, il se promettait : il retirerait ses habits et n'en parlerait plus. Ce soir, parce qu'il devrait bien s'y résigner à un moment. Mais son imagination s'arrêtait là ; il ne pouvait envisager comment Willem réagirait ni ce que celui-ci déciderait le lendemain. Puis le soir arrivait, ils se trouvaient au lit, et sa résolution se dissipait.

Un soir, Willem glissa ses mains sous son tee-shirt et les posa sur son dos, ce à quoi il réagit avec un tel sursaut qu'il en tomba du lit.

– Je suis désolé, dit-il à Willem. Pardon – il remonta alors dans le lit, s'allongeant à l'extrême bord du matelas.

Ils gardèrent tous les deux le silence. Il était couché sur le dos et observait le lustre.

– Tu sais, Jude, finit par dire Willem. Je t'ai déjà vu sans tee-shirt – il tourna le regard vers Willem, qui prit une inspiration. À l'hôpital, poursuivit-il. Ils te changeaient les pansements et te lavaient.

Ses yeux se mirent à picoter et il détourna de nouveau le visage vers le plafond.

– Tu as vu quoi, exactement ? demanda-t-il.

– Pas tout, le rassura Willem. Mais je sais que tu as des cicatrices sur le dos. Et j'ai déjà vu tes bras aussi – Willem marqua une pause et puis, comme il ne disait rien, soupira. Jude, je te promets que ce n'est pas ce que tu t'imagines.

– J'ai peur de te dégoûter, parvint-il à dire finalement.

Les mots de Caleb lui revenaient au visage : *Tu es vraiment difforme. Réellement*.

– Je suppose que je ne pourrai pas ne jamais retirer mes vêtements, si ? demanda-t-il, essayant d'en rire, de tourner la chose en dérision.

– Euh, non, répondit Willem. Parce que je crois… même si au début tu n'as pas ce sentiment… que ça te fera du bien, Judy.

Aussi le lendemain soir, il se déshabilla. Dès que Willem vint se coucher, il retira rapidement ses vêtements, sous les couvertures, puis repoussa celles-ci et se tourna sur le côté, exhibant son dos à la vue de Willem. Il garda les yeux fermés pendant tout le temps, mais lorsque Willem plaça sa paume sur son dos, il se mit à pleurer, sauvagement, secoué de sanglots d'amertume et de colère comme il n'en avait pas connu depuis des années, se recroquevillant sur lui-même de honte. Il ne cessait de se rappeler la nuit avec Caleb, la dernière fois où il s'était retrouvé aussi exposé, la dernière fois où il avait pleuré aussi fort, sachant que Willem ne comprendrait qu'en partie pourquoi il était si bouleversé, qu'il n'avait pas conscience que sa honte en ce moment précis – la honte d'être nu, à la merci d'un autre – était presque aussi grande que celle due à ce qu'il lui dévoilait. Il perçut, plus à son ton qu'à ses mots, que Willem, atterré, essayait de se montrer gentil et de le réconforter, mais dans son désespoir il ne parvenait même pas à comprendre ce que Willem disait. Il tenta de se lever du lit pour aller dans la salle de bains et se taillader, mais Willem le serrait si fort qu'il lui fut impossible de bouger et il finit d'une certaine façon par se calmer.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin – tard : c'était un dimanche –, Willem le fixait du regard. Il avait l'air fatigué.

– Comment ça va ? demanda Willem.

La nuit lui revint en mémoire.

– Willem, dit-il, je suis vraiment, vraiment désolé. Pardon. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Il se rendit compte, à ce moment-là, qu’il ne portait toujours pas de vêtements, et il glissa les bras sous le drap et remonta la couverture jusqu’à son menton.

– Non, Jude, répondit Willem, c’est moi qui suis désolé. Je ne me rendais pas compte que ce serait si traumatique pour toi.

Il se pencha vers lui et lui caressa les cheveux. Ils gardaient le silence.

– C’est la première fois que je te vois pleurer, tu sais.

– Hum, fit-il en avalant sa salive. Pour je ne sais quelle raison, ce n’est pas un moyen de séduction aussi efficace que je l’avais espéré – et il ébaucha un vague sourire à l’adresse de Willem, qui lui sourit lui aussi.

Ils restèrent au lit ce matin-là et parlèrent. Willem l’interrogea sur certaines cicatrices, et il lui répondit. Il lui expliqua comment il avait eu ses cicatrices sur le dos : le jour où on l’avait attrapé alors qu’il tentait de s’enfuir du centre ; la manière dont on l’avait battu ensuite ; l’infection consécutive, la façon dont son dos avait suinté le pus pendant des jours, les cloques gonflées qui s’étaient formées autour des échardes de bois provenant du manche à balai, incrustées dans sa chair ; ce qui lui en était resté après que tout fut fini. Willem lui demanda depuis quand il ne s’était pas dénudé en présence de quelqu’un et il lui mentit en lui répondant que – hormis Andy – cela remontait à ses quinze ans. Puis Willem lui dit un tas de choses gentilles et incroyables à propos de son corps, propos qu’il choisit d’ignorer, parce qu’il savait qu’ils n’étaient pas vrais.

– Willem, si tu veux qu’on arrête, je comprendrai, lança-t-il.

C’était lui qui avait eu l’idée de ne révéler à personne que leur amitié prenait peut-être un tour différent, prétendant que cela leur procurerait l’espace et l’intimité nécessaires pour apprendre à être ensemble, mais pensant en réalité que cela donnerait le temps à Willem de reconsidérer la possibilité de changer d’avis sans craindre l’opinion des autres. Bien sûr, cette décision le force à voir des résonances avec sa relation précédente, également secrète, et il est obligé de se rappeler que celle-ci n’a rien à voir, à moins qu’il ne la pousse à lui ressembler.

– Jude, non, évidemment, répondit Willem. Bien sûr que non.

Willem lui passait le bout du doigt sur le sourcil, geste qui pour une certaine raison le réconfortait : c'était affectueux sans être le moins du monde sexuel.

– J'ai simplement peur de constituer pour toi une série de mauvaises surprises, finit-il par déclarer – et Willem secoua la tête.

– De surprises, peut-être, rétorqua-t-il. Mais pas mauvaises.

Ainsi tous les soirs, il s'efforce de se déshabiller. Parfois il y arrive ; d'autres fois pas. Parfois il peut permettre à Willem de le toucher sur le dos et les bras, et d'autres fois pas. Mais il n'a jamais pu se montrer nu à Willem dans la journée, ou la lumière allumée, ni se contraindre à certaines choses que, il le sait pour l'avoir vu dans des films ou l'avoir entendu d'autres personnes, les couples sont censés faire entre eux : il ne peut pas s'habiller devant Willem, ni se doucher avec lui, ce que Frère Luke lui avait imposé et qu'il détestait.

Sa propre gêne ne s'est cependant pas révélée contagieuse, et il est fasciné par la fréquence et la facilité avec lesquelles Willem se montre nu. Le matin, il soulève la couverture du côté de Willem, la tire vers lui et examine la forme de Willem endormi avec une rigueur clinique, remarquant comme celle-ci est parfaite, puis se rappelle, pris d'un étrange vertige nauséeux, que c'est lui qui contemple cette forme, qu'elle lui a été décernée.

Parfois, l'improbabilité de ce qui est arrivé lui flanque un coup et l'assomme. Sa première relation (peut-on la dénommer ainsi ?) : Frère Luke. Sa deuxième : Caleb Porter. Et sa troisième : Willem Ragnarsson, son ami le plus cher, la meilleure personne qu'il connaisse, quelqu'un qui pourrait virtuellement avoir qui il veut, homme ou femme, et pourtant qui, pour un bizarre ensemble de raisons – curiosité tordue ? folie ? pitié ? idiotie ? –, a jeté son dévolu sur lui. Il rêve une nuit de Willem et Harold, assis ensemble à une table, la tête penchée sur un morceau de papier, Harold en train d'additionner des chiffres sur une calculatrice, et il sait, sans qu'on ait besoin de le lui dire, que Harold paie Willem pour être avec lui. Dans le rêve, il se sent humilié et en même temps éprouve une sorte de gratitude : du fait que Harold se montre si généreux, que Willem accepte de jouer le jeu. Lorsqu'il se réveille, il s'apprête à parler à Willem quand la logique reprend ses droits, et il se rappelle que Willem n'a certainement pas besoin de cet argent, qu'il en possède plein, qu'aussi incompréhensibles et

déconcertantes que soient ses raisons pour être avec lui, pour l'avoir choisi, il n'a pas été forcé, il a pris la décision librement.

Ce soir-là il lit au lit en attendant le retour de Willem, mais s'endort finalement et se réveille à la sensation de la main de Willem posée sur sa joue.

– Tu es rentré, fait-il en lui souriant – et Willem lui sourit aussi.

Ils sont allongés dans le noir et parlent du dîner de Willem avec le réalisateur et du tournage, qui doit débuter fin janvier au Texas. Le film, *Duos*, est une adaptation d'un roman qu'il aime et qui suit l'existence d'un couple marié, composé d'une femme lesbienne et d'un homme gay non avoués, tous les deux professeurs de musique dans le lycée d'une petite ville, au long de leurs vingt-cinq ans de mariage, des années soixante aux années quatre-vingt.

– Je vais avoir besoin de ton aide, lui dit Willem. Il faut vraiment, vraiment, que je me remette au piano. Et puis je vais devoir chanter dedans, finalement. J'aurai un coach, mais est-ce que tu répéterais avec moi ?

– Bien sûr, répond-il. Et tu n'as pas à t'inquiéter : tu as une très belle voix, Willem.

– Elle est fluette.

– Elle est douce – Willem rit et lui prend la main.

– Dis ça à Kit, déclare-t-il. Il est complètement angoissé – il pousse un soupir. Comment était ta journée ? demande-t-il.

– Bonne, répond-il.

Ils se mettent à s'embrasser, ce qu'il doit toujours faire les yeux ouverts pour se rappeler que c'est Willem qu'il embrasse, pas Frère Luke, et tout se passe bien jusqu'à ce qu'il se rappelle le premier soir où il était rentré chez lui avec Caleb, Caleb le plaquant contre le mur, et tout ce qui s'était ensuivi, alors il se détache brusquement de Willem et détourne son visage de lui.

– Je suis désolé, dit-il. Pardon.

Il n'a pas ôté ses vêtements ce soir-là et maintenant il tire sur ses manches pour en recouvrir ses mains. À côté de lui, Willem patiente, et, à travers le silence, il s'entend dire :

– Une personne que je connaissais est morte hier.

– Oh, Jude, réplique Willem. Je suis vraiment désolé. C'était qui ?

Il ne répond pas pendant un long moment, essayant de formuler ce qu'il veut dire.

– Quelqu’un avec qui j’ai eu une relation, finit-il par dire, la langue pâteuse – il sent Willem se concentrer et se rapprocher de lui de trois ou quatre centimètres.

– Je ne savais pas que tu avais eu une relation, réplique Willem doucement – il se racle la gorge. Quand ?

– Quand tu tournais *L’Odyssée*, répond-il tout aussi doucement – et de nouveau il sent l’atmosphère se modifier.

Quelque chose a eu lieu pendant mon absence, se rappelle-t-il Willem dire. *Quelque chose ne va pas.* Il sait que Willem est en train de se remémorer la même conversation.

– Bon, fait Willem après une longue pause. Raconte-moi. Qui était l’heureuse personne ?

Il a du mal à respirer maintenant, mais il poursuit.

– C’était un homme, commence-t-il – et bien qu’il ne regarde pas Willem (il fixe le lustre) il sent celui-ci hocher la tête, en signe d’encouragement, souhaitant qu’il continue.

Mais il n’y parvient pas ; Willem va devoir le pousser, ce qu’il fait.

– Parle-moi de lui, dit Willem. Combien de temps vous êtes sortis ensemble ?

– Quatre mois, répond-il.

– Et pourquoi ça s’est terminé ?

Il réfléchit à la façon dont il pourrait répondre à cette question.

– Il ne m’aimait pas beaucoup, finit-il par déclarer.

Il perçoit la colère de Willem avant de l’entendre.

– Alors, c’était un idiot, réplique Willem, d’une voix tendue.

– Non, fait-il. C’était un gars très intelligent.

Il ouvre la bouche pour ajouter quelque chose – quoi, il ne sait pas –, mais il est incapable de poursuivre, alors il referme la bouche et tous les deux restent allongés en silence.

Finalement, Willem l’incite de nouveau.

– Et puis, qu’est-ce qui s’est passé ? demande-t-il.

Il attend, et Willem patiente avec lui. Il les entend respirer à l’unisson, et il a l’impression qu’ils gonflent leurs poumons de tout l’air de la chambre, de l’appartement, de l’univers, avant de l’expirer, rien que tous les deux, seuls au monde. Il compte leurs respirations : cinq, dix, quinze. À vingt, il dit :

– Si je te raconte, Willem, tu promets de ne pas te fâcher ? – et il sent Willem se déplacer une nouvelle fois.

– Je promets, répond Willem d'un ton grave.

Il prend une grande inspiration.

– Tu te souviens de l'accident de voiture que j'ai eu ?

– Oui, fait Willem – sa voix paraît incertaine, étranglée, il respire rapidement. Je me rappelle.

– Ce n'était pas un accident de voiture, dit-il – et, comme sur commande, ses mains se mettent à trembler et il les plonge sous les couvertures.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Willem – mais il garde le silence et, finalement, il sent, plutôt qu'il ne voit, Willem comprendre ce qu'il est en train de suggérer.

Alors Willem se tourne brusquement sur le côté, le regardant en face et lui prenant les mains sous la couverture.

– Jude, dit Willem, est-ce que quelqu'un t'a fait ça ? Est-ce que quelqu'un – il ne peut pas prononcer les mots –, est-ce que quelqu'un t'a battu ?

Il hoche la tête, imperceptiblement, content de ne pas pleurer, même s'il a l'impression qu'il va exploser : il s'imagine des bouts de chair voler en éclats comme un obus, arrachés de ses os, s'écrasant contre le mur, pendant du lustre, maculant les draps de sang.

– Oh, mon dieu, dit Willem en lui relâchant les mains – puis il le regarde sortir du lit à la hâte.

– Willem, l'appelle-t-il – puis il se lève à son tour et le suit dans la salle de bains, où Willem est penché au-dessus du lavabo, respirant fort, mais lorsqu'il essaie de lui toucher l'épaule, Willem fait un mouvement pour qu'il retire sa main.

Il retourne dans leur chambre et attend au bord du lit, et, lorsque Willem sort de la salle de bains, il s'aperçoit qu'il a pleuré.

Pendant plusieurs longues minutes ils restent assis l'un à côté de l'autre, leurs bras se touchant, mais ne disant rien.

– Est-ce qu'il y avait une notice nécrologique ? finit par demander Willem – et il acquiesce d'un hochement de tête. Montre-la-moi, dit Willem – puis ils se rendent dans son bureau où se trouve son ordinateur, et il se tient en arrière puis regarde Willem la lire.

Il observe tandis que Willem la lit deux fois, trois fois. Alors Willem se lève et le prend dans ses bras, et il lui rend son étreinte.

– Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ? lui susurre Willem à l'oreille.

– Ça n'aurait rien changé, répond-il – et Willem recule d'un pas, le tenant par les épaules.

Il voit que Willem essaie de se contrôler et l'observe tandis que celui-ci, ses longues lèvres serrées, actionne les muscles de sa mâchoire.

– Je veux que tu me dises tout, lui ordonne Willem – ce dernier lui prend la main, l'entraîne vers le canapé du bureau et l'assied. Je vais me préparer un verre dans la cuisine et je reviens, dit Willem – il le regarde. Je t'en prépare un aussi ? – il hoche la tête, incapable de répondre autrement.

Tandis qu'il attend, il pense à Caleb. Il n'a plus jamais eu de nouvelles de Caleb après cette nuit-là, mais tous les quelques mois, il cherchait des renseignements sur lui. Il était là, à la vue de tous : des photos de Caleb souriant à des fêtes, à des vernissages, à des spectacles. Un reportage consacré à l'ouverture de la première boutique indépendante de Rothko, avec Caleb parlant des défis qu'une jeune marque rencontrait quand elle essayait de s'établir sur un marché déjà foisonnant. Un article de magazine sur la réémergence du quartier aux Fleurs, contenant une citation de Caleb sur le fait de vivre dans un quartier dont, malgré ses hôtels et ses boutiques, le côté brut continuait d'exercer son attrait. Maintenant, il songe : Caleb a-t-il jamais cherché aussi à se renseigner sur lui ? A-t-il montré une photo de lui à Nicholas ? A-t-il dit : « Je suis sorti avec lui à un moment ; il était grotesque » ? A-t-il imité au profit de Nicholas (qu'il se représente blond, élégant et confiant) sa démarche ? Ont-ils ri ensemble de son ineptie et inertie au lit ? A-t-il déclaré : « Il me dégoûtait » ? Ou bien n'a-t-il rien dit du tout ? Caleb l'a-t-il oublié, ou du moins a-t-il décidé de ne plus jamais penser à lui – représentait-il à ses yeux une erreur, un bref moment sordide, une aberration à envelopper dans du plastique et reléguer dans un coin éloigné de son esprit, en compagnie des jouets cassés de l'enfance et d'anciennes hontes ? Il aimerait pouvoir oublier lui aussi, décider de ne plus jamais penser à Caleb. Sans cesse, il se demande pourquoi et comment il a laissé quatre mois – des mois de plus en plus distants – l'affecter autant, changer sa vie si drastiquement. Mais à ce moment-là, il pourrait aussi bien se demander – comme il le fait souvent – pourquoi il a permis aux quinze

premières années de son existence de dicter les vingt-huit dernières années. Il a eu une chance inimaginable ; il mène une vie d'adulte dont les gens rêvent : pourquoi, alors, s'inflige-t-il de revisiter et rejouer des événements qui ont eu lieu il y a si longtemps ? Pourquoi ne peut-il pas simplement apprécier le présent ? Pourquoi devrait-il honorer son passé de la sorte ? Pourquoi celui-ci devient-il plus vivace, et non pas moins, alors qu'il s'en éloigne ?

Willem revient avec deux verres remplis de whiskey et de glaçons. Il a passé un tee-shirt. Pendant un moment, ils restent assis sur le canapé, sirotant leur boisson, et il sent ses veines s'emplirent de chaleur.

– Je vais te raconter, dit-il à Willem – et ce dernier hoche la tête, mais avant de se lancer, il se penche vers Willem et l'embrasse.

C'est la première fois de sa vie qu'il est à l'initiative d'un baiser, et il espère que par cet acte il communique à Willem tout ce qu'il ne peut exprimer verbalement, même pas dans le noir, même pas dans la lumière grise de l'aube : tout ce qui lui procure de la honte, tout ce pour quoi il se sent reconnaissant. Cette fois, il garde les yeux fermés, imaginant que bientôt lui aussi pourra atteindre le lieu où les gens se retrouvent quand ils s'embrassent, quand ils font l'amour : ce pays qu'il n'a jamais visité, cet endroit qu'il veut voir, cet univers dont il espère qu'il ne lui est pas à jamais interdit.

*

Quand Kit était en ville, ils se retrouvaient soit pour le déjeuner soit pour le dîner, ou bien aux bureaux new-yorkais de l'agence, mais lorsqu'il vint à New York début décembre, Willem suggéra qu'ils se retrouvent plutôt à Greene Street.

– Je préparerai à déjeuner, dit-il à Kit.

– Pourquoi ? demanda Kit, aussitôt méfiant : même si tous les deux étaient plutôt proches à leur manière, ils n'étaient pas amis, et Willem ne l'avait jamais invité à Greene Street avant.

– Il faut que je te parle de quelque chose, dit-il – et il entendit Kit prendre de longues et lentes inspirations.

– Ok, répondit Kit.

Kit savait qu'il valait mieux ne pas demander de quoi il pouvait s'agir et s'il y avait un problème : il se contenta de le supposer. « Il faut que je te parle de quelque chose » ne constituait pas, dans le monde de Kit, un prélude à de bonnes nouvelles.

Il en avait conscience, évidemment, et bien qu'il eût pu rassurer Kit, son petit côté diabolique décida de ne pas le faire.

– Ok ! répliqua-t-il vivement. À la semaine prochaine !

D'un autre côté, songea-t-il après avoir raccroché, son refus de rassurer Kit ne se résumait peut-être pas à un simple enfantillage : s'il pensait réellement que ce qu'il avait à annoncer à Kit – que Jude et lui étaient maintenant ensemble – ne constituait pas une mauvaise nouvelle, il n'était pour autant pas certain de la manière dont Kit réagirait.

Ils avaient décidé de ne mettre au courant que quelques personnes. Ils en informèrent d'abord Harold et Julia, et ce fut l'annonce la plus satisfaisante, même si Jude en avait éprouvé pour quelque raison une grande inquiétude. Cela s'était produit juste deux semaines plus tôt, à Thanksgiving, et Harold et Julia s'étaient montrés très heureux, véritablement enthousiastes, serrant tous les deux Willem dans leurs bras, et Harold avait même pleuré, un peu, tandis que Jude était assis sur le canapé et les regardait tous les trois, avec un léger sourire.

Puis ils le dirent à Richard, qui ne s'était pas montré aussi surpris qu'ils s'y étaient attendus.

– Je pense que c'est une idée fantastique, avait-il dit, d'un ton ferme, comme s'ils avaient annoncé qu'ils investissaient ensemble dans l'immobilier – il les prit tous les deux dans les bras. Bravo, fit-il. Bravo, Willem – et il comprit ce que Richard essayait de lui communiquer : la même chose que ce qu'il avait essayé de communiquer à Richard quand il lui avait dit, des années plus tôt, que Jude avait besoin de vivre dans un lieu sûr, quand, véritablement, il demandait à Richard de surveiller Jude lorsqu'il ne pouvait pas s'en charger lui-même.

Puis ils l'annoncèrent à Malcolm et JB, séparément. D'abord, Malcolm, dont ils pensaient qu'il se montrerait soit choqué soit joyeux, et qui s'avéra exprimer de la joie.

– Je suis tellement heureux pour vous, déclara-t-il, leur adressant à tous les deux un grand sourire. C'est génial. J'adore l'idée que vous soyez ensemble.

Il leur demanda comment c'était arrivé, depuis quand, et, en les taquinant, ce qu'ils avaient découvert à propos de l'autre qu'ils ne savaient pas déjà. (Tous les deux s'étaient lancé un regard – si seulement Malcolm avait idée ! – et n'avaient rien répondu, à quoi Malcolm s'était contenté de sourire, comme si cela constituait la preuve d'une cache pleine de sordides secrets qu'il déterrerait un jour.) Puis il avait soupiré.

– Il y a juste une chose qui m'attriste, cela dit, avait-il ajouté – et ils lui avaient demandé de quoi il s'agissait. Ton appartement, Willem, avait-il répondu. Il est si beau. Il doit se sentir si délaissé tout seul.

D'une manière ou d'une autre, ils avaient réussi à ne pas rire, et Willem avait rassuré Malcolm en lui expliquant qu'en fait il le louait à un ami, un acteur espagnol qui tournait sur un projet à Manhattan et avait décidé de rester encore un an à peu près.

JB se montra plus retors, comme ils l'avaient anticipé : ils savaient qu'il se sentirait trahi, abandonné, se montrerait possessif, et que tous ces sentiments seraient exacerbés par le fait qu'Oliver et lui s'étaient récemment séparés après plus de quatre ans passés ensemble. Ils l'emmenèrent dîner, dans un lieu où il y aurait moins de chances (même si, comme Jude l'avait signalé, pas non plus de garantie du contraire) qu'il fasse une scène, et Jude – en compagnie duquel JB se comportait toujours avec prudence et auquel JB était moins à même de lancer des propos déplacés – annonça la nouvelle. Ils observèrent JB reposer sa fourchette et placer son visage entre ses mains.

– J'en suis malade, déclara-t-il – et ils attendirent qu'il relève la tête. Mais vraiment heureux pour vous, les gars – avant de souffler.

JB s'attaqua à sa burrata.

– Je veux dire, je suis furieux que vous ne me l'ayez pas dit avant, mais heureux.

Les plats principaux arrivèrent et JB entama son bar.

– Je veux dire, je suis *vraiment* furieux. Mais. Je. Suis. Heureux.

Lorsqu'on leur apporta les desserts, il apparut clairement que JB – qui se servait frénétiquement des cuillerées de son soufflé à la goyave – était très secoué, et ils se firent du pied sous la table, à moitié au bord du fou rire et à moitié réellement inquiets à la possibilité que JB entre en éruption dans le restaurant.

Après le dîner, ils passèrent un moment dehors, et Willem et JB fumèrent une cigarette tout en discutant de la prochaine exposition de JB, sa cinquième, ainsi que de ses étudiants à Yale, où JB enseignait depuis quelques années : une trêve temporaire entre eux, interrompue par une jeune femme qui s'était approchée de Willem (« Est-ce que je peux avoir une photo avec vous ? »), sur quoi JB avait émis un son à mi-chemin entre un reniflement et un grognement. Plus tard, de retour à Greene Street, Jude et lui rirent de bon cœur : en réaction à la confusion de JB, à ses tentatives de se montrer gracieux, ce qui à l'évidence lui avait coûté, à son nombrilisme constant et systématique.

– Pauvre JB, déclara Jude. J'ai cru que sa tête allait exploser – il soupira. Mais je comprends. Il a toujours été amoureux de toi, Willem.

– Pas de cette manière, rétorqua-t-il.

Jude le regarda.

– Et là, qui ne se voit pas tel qu'il est ? demanda-t-il – parce que c'était ce que Willem lui disait tout le temps : que la vision de Jude, la version qu'il avait de lui-même, s'avérait singulière au point d'être délirante.

Il soupira à son tour.

– Je devrais l'appeler, dit-il.

– Laisse-le tranquille ce soir, répliqua Jude. Il t'appellera quand il sera prêt.

Et il lui obéit. Ce dimanche-là, JB était venu à Greene Street, et Jude lui avait ouvert puis s'était excusé, annonçant qu'il avait du travail, et s'était enfermé dans son bureau pour que JB et Willem puissent être seuls. Les deux heures suivantes, Willem était resté assis et avait écouté JB réciter un rondeau désordonné, dont les multiples accusations et questions étaient ponctuées du refrain : « Mais je suis vraiment heureux pour vous. » JB était en colère : Willem pouvait lui avouer la vérité ; il avait toujours préféré Jude, non ? Pourquoi ne pouvait-il pas simplement l'admettre ? Et aussi, est-ce que cela avait toujours été le cas ? Ses années passées à baiser des femmes représentaient-elles juste un mensonge colossal créé par Willem pour les distraire ? JB était jaloux : il comprenait son attirance pour Jude, vraiment, tout en sachant que c'était illogique et peut-être un tout petit peu égocentré, mais il mentirait s'il n'avouait pas à Willem qu'une part de lui se sentait dépitée par le fait qu'il avait choisi Jude et pas lui.

– JB, répéta-t-il plusieurs fois, ça s’est fait de manière très naturelle. Je ne t’en ai pas parlé parce que j’avais besoin de temps pour mettre les choses au clair dans ma tête. Et quant à être attiré par toi, qu’est-ce que je peux dire ? Je ne le suis pas. Et je ne t’attire pas non plus ! On a essayé une fois, tu te souviens ? Tu as déclaré que ça avait été vraiment rédhibitoire pour toi, tu te rappelles ?

JB ignora cependant ce qu’il venait de dire.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous l’avez annoncé à Malcolm et Richard en premier, déclara-t-il, d’un ton maussade – et Willem ne sut pas quoi répondre. De toute façon, reprit JB après un silence, je suis vraiment heureux pour vous. C’est vrai.

Il soupira.

– Merci, JB, répliqua-t-il. Ça me touche beaucoup.

Tous les deux gardèrent de nouveau le silence.

– JB, fit Jude en sortant de son bureau, l’air surpris de voir que JB était toujours là. Tu veux rester pour le dîner ?

– Qu’est-ce qui est au menu ?

– Du cabillaud. Et je vais faire rôtir des pommes de terre, comme tu les aimes.

– Pourquoi pas ? répondit JB, d’un air boudeur – et Willem adressa un sourire à Jude par-dessus la tête de JB.

Il rejoignit Jude à la cuisine et se mit à préparer une salade, tandis que JB s’affalait à la table de la salle à manger puis se mit à tourner les pages d’un roman que Jude avait laissé là.

– J’ai lu ce bouquin, lui lança-t-il. Tu veux savoir ce qui se passe à la fin ?

– Non, JB, répondit Jude. Je n’en suis qu’à la moitié.

– Le personnage du pasteur finit par mourir.

– JB !

Après quoi, l’humeur de JB sembla s’améliorer. Même ses dernières salves parurent légèrement molles, comme s’il les lançait plus par obligation que par profonde conviction.

« Dans dix ans, je parie que vous aurez tous les deux accompli une transition complète vers le lesbianisme. Je prédis que vous aurez des chattes » fut l’une d’elles, et : « Vous regarder tous les deux dans la cuisine, c’est comme de contempler une version un tant soit peu plus racialement

ambiguë que celle du tableau de John Currin. Vous voyez à quoi je fais allusion ? Vous devriez aller le voir » en fut une autre.

– Vous allez l'annoncer publiquement ou rester discrets ? demanda JB au cours du dîner.

– Je ne vais pas envoyer un communiqué de presse, si c'est ce que tu veux dire, répondit Willem. Mais je ne vais pas m'en cacher non plus.

– Je pense que c'est une erreur, déclara Jude aussitôt.

Willem ne prit pas la peine de répondre ; ils en discutaient depuis un mois.

Après le repas, JB et lui s'installèrent sur le canapé et burent du thé pendant que Jude chargeait le lave-vaisselle. À ce moment-là, JB semblait presque apaisé, et il se rappela que cela constituait l'évolution de la plupart des dîners avec JB, même à l'époque de Lispenard Street : il commençait la soirée en se montrant vif d'esprit et acerbe, et terminait calme et doux.

– Et le sexe, c'est comment ? demanda JB.

– Incroyable, répondit-il aussitôt.

JB eut l'air abattu.

– Putain, fit-il.

Mais évidemment, c'était un mensonge. Il n'avait aucune idée si le sexe était incroyable, parce qu'ils n'avaient pas fait l'amour. Le vendredi précédent, Andy était venu, et ils lui avaient dit, et Andy s'était levé et les avait tous les deux étreints de manière très solennelle, comme s'il était le père de Jude et qu'ils lui avaient annoncé qu'ils venaient de se fiancer. Willem l'avait raccompagné à la porte et, tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, Andy lui demanda, doucement :

– Comment ça se passe ?

Il marqua une pause.

– Ça va, finit-il par répondre – et Andy, comme s'il discernait tout ce qu'il ne disait pas, lui serra l'épaule.

– Je sais que ça n'est pas facile, Willem, déclara-t-il. Mais tu dois savoir y faire… je ne l'ai jamais vu si détendu et heureux, jamais.

Il le regarda comme s'il voulait ajouter quelque chose, mais quoi ? Il ne pouvait pas dire : « Appelle-moi si tu veux parler de lui », ou « Tiens-moi au courant si je peux aider en quoi que ce soit », alors il s'en alla, adressant un petit salut à Willem tandis que l'ascenseur entamait sa descente puis disparaissait.

Cette nuit-là, après le départ de JB, il pensa à la conversation qu'il avait eue avec Andy au café ce jour-là, et à comment, alors même qu'Andy l'avait mis en garde et lui avait dit que ce serait difficile, il ne l'avait pas complètement cru. Rétrospectivement, il était content de ne pas l'avoir cru : parce que s'il l'avait écouté, il aurait pu, sans renoncer pour autant, se laisser intimidé, trop effrayé pour essayer.

Il se tourna et regarda Jude, qui dormait. C'était l'un des soirs où Jude avait retiré ses vêtements ; il était allongé sur le dos, l'un de ses bras replié près de sa tête, et Willem, comme souvent, passa ses doigts le long de l'intérieur de son bras, les cicatrices transformant la peau en un épouvantable terrain, un lieu de montagnes et de vallées roussies par le feu. Parfois, lorsqu'il savait avec certitude que Jude était profondément endormi, il allumait la lumière du côté de son lit et étudiait son corps de plus près, parce que Jude refusait de se laisser observer à la lumière du jour. Il le découvrait et passait ses paumes sur ses bras, ses jambes, son dos, éprouvant la texture de la peau qui passait du rugueux au verni, s'émerveillant devant toutes les permutations possibles de la chair, devant toutes les manières que le corps avait de guérir, y compris lorsqu'on avait attenté à sa destruction. Il avait une fois tourné un film sur la grande île de Hawaï et, leur jour de congé, lui et le reste des acteurs avaient entrepris une randonnée à travers les champs de lave, observant la terre passer d'une roche aussi poreuse et sèche que des os pétrifiés à un paysage noir et reluisant, la lave figée formant d'exubérantes torsades glacées. L'épiderme de Jude était aussi varié, aussi extraordinaire, et à certains endroits ressemblait si peu à de la peau, comme il l'avait toujours éprouvée et envisagée, qu'elle paraissait également surnaturelle et futuriste, à l'instar d'un prototype de ce que l'apparence de la chair pourrait se révéler être dans dix milliers d'années.

– Tu es dégoûté, avait dit Jude, à voix basse, la deuxième fois où il avait retiré ses vêtements – et il avait secoué la tête.

Il ne l'était pas : Jude s'était toujours montré si secret, si protecteur de son corps, que de le voir en réalité se révéla quelque peu décevant ; il paraissait si normal, finalement, tellement moins dramatique que ce qu'il avait imaginé. Mais il avait du mal à regarder les cicatrices, non pas parce qu'elles étaient repoussantes d'un point de vue esthétique, mais parce que chacune d'elles constituait une marque de ce que Jude avait subi ou de ce

qu’il s’était infligé. Les bras de Jude représentaient pour cette raison la partie de son corps qui l’affectait le plus. La nuit, quand Jude dormait, il les tournait dans ses mains, comptant les entailles, essayant de se représenter dans un état où il se ferait volontairement du mal, où il essaierait activement de porter atteinte à sa propre personne. Parfois, il découvrait de nouvelles entailles – il savait toujours quand Jude s’était scarifié, parce qu’il dormait en tee-shirt ces nuits-là, et il était obligé de remonter ses manches pour sentir les pansements – et il se demandait à quel moment Jude s’y était adonné, et pourquoi il n’avait pas remarqué. Lorsqu’il s’était installé avec Jude après sa tentative de suicide, Harold lui avait révélé l’endroit où Jude cachait son sac de lames de rasoir et, de même que Harold, il s’était mis à les jeter. Mais au bout d’un certain temps, ils avaient complètement disparu, et il ne sut jamais où Jude les gardait.

D’autres fois, il n’éprouvait pas de la curiosité, mais de la stupeur : il était tellement plus abîmé que Willem ne l’avait jamais compris. *Comment ai-je pu ne pas le savoir ?* se demandait-il. *Comment ne l’ai-je pas vu ?*

Et puis, il y avait la question du sexe. Il était conscient de l’avertissement d’Andy à ce sujet, mais la peur et l’antipathie dont Jude témoignait à cet égard le troublaient et, occasionnellement, l’effrayaient. Une nuit vers la fin novembre, alors qu’ils étaient ensemble depuis six mois, il avait glissé ses mains vers le sous-vêtement de Jude, sur quoi Jude avait émis un étrange son étranglé, du type de ceux qu’un animal émet quand il se trouve piégé dans la mâchoire d’une autre bête, et avait bondi en arrière avec une telle violence qu’il s’était ouvert le crâne contre sa table de nuit.

– Je suis désolé, avaient-ils tous les deux dit en forme d’excuse, pardon.

Et c’était la première fois que Willem, lui aussi, avait éprouvé une certaine peur. Tout ce temps, il avait supposé que Jude était timide, profondément timide, mais que, au bout d’un moment, il se débarrasserait de sa gêne et se sentirait assez à l’aise pour faire l’amour. Mais alors, il comprit que ce qu’il avait envisagé comme une réticence était en fait un effroi : que Jude ne se sentirait peut-être jamais à l’aise, que s’ils finissaient, ou quand ils finiraient, par avoir une relation sexuelle, ce serait que Jude aurait décidé qu’il n’avait pas le choix, ou que Willem déciderait de l’y forcer. Aucune des deux possibilités ne lui plaisait. Les gens s’étaient toujours offerts à lui ; il n’avait jamais eu à attendre, jamais eu à convaincre quiconque qu’il n’était pas dangereux et qu’il n’allait pas leur faire du mal.

Qu’est-ce que je vais faire ? se demanda-t-il. Il ne se sentait pas assez intelligent pour trouver une solution par lui-même – et pourtant il ne pouvait consulter personne d’autre. Et puis, il y avait le fait que chaque semaine son désir s’aiguisait et qu’il pouvait de moins en moins l’ignorer, que sa détermination allait croissant. Il n’avait pas ressenti une telle envie de faire l’amour avec quelqu’un depuis longtemps et, parce qu’il aimait cette personne, l’attente lui paraissait encore plus insupportable et absurde.

Pendant que Jude dormait cette nuit-là, il l’observa. *J’ai peut-être commis une erreur*, songea-t-il.

À voix haute, il dit :

– Je ne savais pas que ce serait si compliqué.

À côté de lui, Jude respirait, inconscient de la traîtrise de Willem.

Et puis le matin arriva et il se rappela pourquoi, au départ, il avait décidé de poursuivre cette relation, mettant de côté sa naïveté et son arrogance. Il était tôt, mais il s’était quand même réveillé et regardait, par la porte du dressing à moitié ouverte, Jude s’habiller. C’était nouveau, et Willem savait à quel point celui-ci se forçait. Il se rendait compte à quel point Jude se donnait du mal ; combien tout ce que lui considérait comme allant de soi, de même que toutes les personnes qu’il connaissait – s’habiller ou se déshabiller devant quelqu’un –, demandait à Jude de s’entraîner, jour après jour : il voyait combien il était résolu, de quel courage il faisait preuve. Et cela lui rappela que, lui aussi, devait continuer d’essayer. Tous les deux étaient incertains ; tous les deux déployaient le plus d’efforts possible ; ils étaient voués à douter d’eux, à avancer et reculer alternativement. Mais ils persévéreraient tous les deux, parce qu’ils avaient confiance en l’autre, et parce que l’autre personne était la seule qui vaudrait jamais de telles épreuves, de telles difficultés et divulgations.

Lorsqu’il rouvrit les yeux, Jude était assis sur le bord du lit, lui souriant, et il se sentit empli de tendresse pour lui : pour sa beauté, son affection, parce qu’il était si facile de l’aimer.

– Ne pars pas, dit-il.

– Je dois y aller, répondit Jude.

– Cinq minutes, plaida-t-il.

– Cinq, acquiesça Jude en se glissant sous les couvertures – et Willem l’enveloppa de ses bras, veillant à ne pas froisser son costard, puis ferma les yeux.

Il adorait aussi cet aspect : adorait savoir que dans ces moments-là il rendait Jude heureux, que Jude avait besoin de tendresse et qu'il était la seule personne autorisée à la lui apporter. Était-ce de l'arrogance ? De la fierté ? De l'autosatisfaction ? Il ne le pensait pas ; il s'en moquait. Ce soir-là il dit à Jude qu'ils devraient informer Harold et Julia de leur relation quand ils iraient chez eux pour Thanksgiving.

– Tu es sûr, Willem ? avait demandé Jude, l'air inquiet

Et il comprit que la question que Jude lui posait réellement était : Es-tu sûr de la relation elle-même ? Il lui tenait la porte ouverte, lui indiquant qu'il pouvait partir.

– Je veux que tu y réfléchisses sérieusement, surtout avant de les en informer.

Willem comprenait, là aussi, sans que Jude ait besoin de le lui dire, quelles seraient les conséquences s'ils informaient Harold et Julia et que, plus tard, il changeait d'avis : ils lui pardonneraient, mais leur rapport ne serait plus jamais le même. Ils choisiraient toujours, toujours, Jude avant lui. Il en avait conscience : c'était censé être ainsi.

– Je suis absolument certain, avait-il répondu – et donc ils les avaient informés.

Il pensait à cette conversation tout en servant un verre d'eau à Kit puis en apportant à table l'assiette de sandwichs.

– C'est quoi ? demanda Kit, regardant les sandwichs d'un air suspicieux.

– Cheddar du Vermont et figues sur pain de campagne grillé, répondit-il. Accompagné de scarole aux poires et jambon cru.

Kit soupira.

– Tu sais que j'essaie d'éviter de manger du pain, Willem, dit-il, même si Willem n'était pas au courant – Kit croqua dans le sandwich. C'est bon, déclara-t-il à contrecœur. Ok, poursuivit-il en le reposant, raconte-moi.

Alors il l'informa et ajouta que, s'il n'avait pas l'intention d'annoncer leur relation publiquement, il ne s'en cacherait pas non plus, sur quoi Kit grommela.

– Merde, dit-il. Merde. J'avais pensé que ce pouvait être ça. Je ne sais pas pourquoi, mais j'y ai pensé. Merde, Willem – il posa son front sur la table. J'ai besoin d'une minute, dit Kit en direction de la table. Tu en as parlé à Emil ?

– Oui, répondit-il.

Emil était le manager de Willem. Kit et Emil formaient une excellente équipe, en particulier quand ils s'unissaient contre Willem. Quand ils tombaient d'accord, ils s'appréciaient. Sinon, pas.

– Et quelle a été sa réaction ?

– Il a dit : « Mon dieu, Willem, je suis si heureux que tu t'engages finalement dans une relation avec une personne que tu aimes sincèrement et avec laquelle tu te sens bien. Je suis véritablement heureux pour toi en tant que ton ami et supporter de longue date. » (Ce qu'Emil avait en réalité dit était : « Putain, Willem. Tu es vraiment sûr ? T'en as déjà parlé à Kit ? Comment est-ce qu'il a réagi ? »)

Kit releva la tête et lui lança un regard noir (il ne possédait pas un grand sens de l'humour).

– Willem, je suis heureux pour toi, vraiment, déclara-t-il. Tu m'es cher. Mais est-ce que tu as pensé aux conséquences sur ta carrière ? Tu as songé que tu vas être catalogué ? Tu n'as pas idée de ce qu'être un acteur gay signifie dans cette industrie.

– Je ne me considère pas réellement comme gay, pourtant, commença-t-il – et Kit leva les yeux au ciel.

– Ne sois pas si naïf, Willem, rétorqua-t-il. Une fois que tu as touché une queue, tu es gay.

– Dit avec subtilité et grâce, comme d'habitude.

– Tu penses ce que tu veux, Willem, mais tu ne peux pas te permettre de prendre la chose à la légère.

– Je ne prends pas ça à la légère, Kit, répliqua-t-il. Mais je ne suis pas un acteur de premier plan.

– Tu dis tout le temps ça ! Mais tu l'es, que ça te plaise ou non. Tu te comportes comme si ta carrière allait continuer sur la même trajectoire – tu ne te rappelles pas ce qui est arrivé à Carl ?

Carl était le client d'un collègue de Kit, et l'une des plus grandes stars du cinéma de la décennie précédente. Puis il avait été forcé de faire son coming out, et sa carrière en avait pâti. Ironiquement, c'était l'obsolescence de Carl, sa soudaine impopularité qui avaient permis à Willem sa propre ascension – au moins deux des rôles obtenus par Willem auraient été par le passé, naturellement, attribués à Carl.

– Maintenant, écoute : tu es bien plus talentueux que Carl, et tu as une plus grande capacité à te diversifier également. Et puis le climat aujourd'hui n'est plus le même qu'à l'époque où Carl a fait son coming out, à l'échelle nationale, du moins. Mais je ne te rendrais pas service si je ne te préparais pas à un certain refroidissement. Tu es une personne plutôt secrète. Tu ne peux pas simplement garder ça dans le placard ?

Il ne répondit pas, se contentant d'attraper un autre sandwich, et Kit l'observa.

– Qu'en pense Jude ?

– Il pense que je vais finir par me produire dans une revue sur un paquebot de croisière en route vers l'Alaska, avoua-t-il.

Kit renâcla.

– Quelque part entre ce que Jude pense et ce que tu penses se trouve la manière dont tu dois envisager les choses, Willem, dit-il. Après tout ce qu'on a bâti ensemble, ajouta-t-il plaintivement.

Il soupira à son tour. La première fois que Jude avait rencontré Kit, près de quinze ans plus tôt, il s'était tourné ensuite vers Willem et lui avait dit en souriant : « C'est ton Andy. » Et, au fil des ans, il s'était rendu compte combien c'était vrai. Non seulement Kit et Andy, de façon un peu effrayante, se connaissaient réellement (ils étaient de la même promotion et avaient vécu dans la même résidence leur première année d'université), mais ils aimaient aussi tous les deux se présenter, dans une certaine mesure, comme les créateurs de Willem et de Jude. Ils étaient leurs défenseurs et leurs gardiens, mais ils essayaient également, à chaque occasion, de déterminer les contours et la forme de leur existence.

– Je pensais que tu m'apporterais un plus grand soutien sur ce sujet, Kit, dit-il avec tristesse.

– Pourquoi ? Parce que je suis gay ? Être un agent gay n'a rien à voir avec un acteur gay de ta stature, Willem, répliqua Kit – il grommela. Eh bien, il y aura au moins une personne qui se réjouira de la situation. Noel va être sacrément content. Il aura une super publicité pour son petit projet. J'espère que tu aimes jouer dans des films gays, Willem, parce qu'il se peut que tu finisses par ne faire que ça pour le restant de tes jours.

– Je ne considère pas vraiment *Duos* comme un film gay, répliqua-t-il – et, sans laisser le temps à Kit de lever de nouveau les yeux au ciel et de recommencer à le sermonner : Et puis, si ça se termine comme ça, ce n'est

pas un problème – il répéta à Kit ce qu'il avait déclaré à Jude : Je trouverai toujours du travail ; ne t'inquiète pas.

(– Et si on ne t'offre plus de rôle au cinéma ? avait demandé Jude.

– Eh bien, je jouerai dans des pièces. Ou bien je travaillerai en Europe : j'ai toujours eu envie de travailler plus en Suède. Jude, je te promets, je trouverai toujours du travail.

Jude avait alors gardé le silence. Ils étaient couchés ; il était tard.

– Willem, ça ne me dérange vraiment pas – pas du tout – si tu décides de garder le secret, dit-il.

– Mais je ne veux pas, répondit-il.

Il ne le souhaitait pas. Il n'en avait pas le courage, ne possédait ni le don de planifier ni l'endurance nécessaire. Il connaissait deux acteurs – plus âgés et beaucoup plus commerciaux que lui – qui étaient réellement gays et qui pourtant avaient épousé des femmes, et il voyait combien leur vie était creuse et fabriquée. Il ne voulait pas de cette existence : il n'avait pas envie de quitter le plateau en ayant toujours l'impression de jouer un rôle. À la maison, il voulait se sentir véritablement chez lui.

– J'ai juste peur que tu m'en veuilles, avoua Jude d'une voix basse.

– Je ne t'en voudrai jamais, lui promit-il.)

À ce moment-là, il continua d'écouter les sombres prédictions de Kit pendant encore une heure et puis, finalement, quand il apparut clairement que Willem ne changerait pas d'avis, c'est Kit qui en changea :

– Willem, tout va bien se passer, déclara-t-il d'un ton déterminé, comme si Willem était celui qui avait eu l'air inquiet tout ce temps. Si quelqu'un peut y arriver, c'est toi. On va travailler pour que ça marche. Tout va bien se passer – Kit pencha la tête et le regarda. Vous allez vous marier ?

– Bon dieu, Kit, dit-il, tu viens à l'instant d'essayer de nous séparer.

– Non, c'est faux, Willem. C'est faux. J'essayais juste de te convaincre de la boucler, c'est tout – il soupira de nouveau, mais avec résignation cette fois. J'espère que Jude se rend compte du sacrifice que tu fais pour lui.

– Ce n'est pas un sacrifice, protesta-t-il – et Kit le regarda de biais.

– Pas aujourd'hui, dit-il, mais ça le deviendra peut-être.

Jude rentra tôt ce soir-là.

– Comment ça s'est passé ? demanda-t-il à Willem en l'observant de près.

– Bien, répondit-il d'un ton résolu. Ça s'est bien passé.

– Willem… commença Jude – et il l’interrompit.

– Jude, dit-il, c’est fait. Tout ira bien, je te le jure.

L’agence de Kit parvint à garder le secret pendant deux semaines et, lorsque le premier article parut, Jude et lui se trouvaient dans un avion à destination de Hong Kong pour voir Charlie Ma, l’ancien colocataire de Jude à Hereford Street, et de là ils iraient au Vietnam, au Cambodge, puis au Laos. Il essayait de ne pas vérifier ses messages quand il était en vacances, mais Kit avait reçu un appel d’un contributeur au *New York Magazine*, aussi sut-il qu’il y aurait une annonce. Il était à Hanoi quand la publication sortit : Kit la lui fit suivre sans commentaire, et il la parcourut rapidement pendant que Jude se trouvait dans la salle de bains. « Ragnarsson est en vacances et n’a pas pu être joint, mais son agent confirme la relation de l’acteur avec Jude St. Francis, célèbre avocat et tenu en très haute estime auprès du puissant cabinet Rosen Pritchard et Klein et ami proche du comédien depuis leur première année d’université où ils étaient coturnes », lut-il, puis : « Ragnarsson est la star de loin la plus en vue à admettre volontairement être dans une relation gay », suivi, à la manière d’une notice nécrologique, d’un récapitulatif de ses films, de diverses citations de plusieurs agents et publicistes le félicitant pour son courage tout en lui prédisant une perte de vitesse dans sa carrière quasi inéluctable, de gentils propos rapportés d’acteurs et de réalisateurs de sa connaissance promettant que son aveu ne changerait rien, et une citation finale d’un directeur de maison de production anonyme déclarant que les rôles romantiques de premier plan n’avaient jamais été son fort de toute façon, et donc que tout irait probablement bien pour lui. À la fin de l’article se trouvait un lien vers une photo de lui et de Jude au vernissage de l’exposition de Richard au Whitney Museum en septembre.

Lorsque Jude sortit, il lui tendit son téléphone et le regarda lire l’article à son tour.

– Oh, Willem, dit-il – et puis, plus tard, l’air accablé : Mon nom figure dedans – et, pour la première fois, il lui vint à l’esprit que Jude ait pu vouloir qu’il garde le secret autant pour sa propre intimité que pour celle de Willem.

– Tu ne crois pas que je devrais demander à Jude si je peux confirmer son identité ? avait demandé Kit quand ils décidaient ce qu’il devrait révéler au journaliste de sa part.

– Non, pas de souci, avait-il répondu. Il n’y verra pas d’inconvénient.

Kit avait gardé le silence.

– Peut-être que si.

Mais il avait vraiment pensé que cela lui serait égal. Maintenant, pourtant, il se demandait s’il n’avait pas fait preuve d’arrogance. *Quoi*, s’interrogea-t-il, *juste parce que ça ne te pose pas de problème, tu croyais que cela ne le gênerait pas non plus ?*

– Willem, je suis désolé, s’excusa Jude – et il avait beau savoir qu’il devrait rassurer Jude, qui se sentait probablement coupable, et lui demander aussi pardon, il n’était pas d’humeur à ce moment-là.

– Je vais courir, annonça-t-il – et, bien qu’il ne le regardât pas, il perçut que Jude opinait du chef.

Il était si tôt qu’à l’extérieur la ville était encore calme et fraîche, l’air d’un blanc cassé, avec de rares voitures empruntant les rues. L’hôtel se trouvait près de l’ancien Opéra français, autour duquel il courut avant de retourner sur ses pas vers l’hôtel et en direction du quartier colonial, passant devant des vendeurs accroupis à côté de paniers de bambou tressé regorgeant de minuscules citrons verts brillants et de paquets d’herbes qui sentaient le citron, la rose et le poivre. Tandis que les rues se rétrécissaient, il ralentit sa foulée et se mit à marcher, puis tourna dans une allée bordée d’une lignée de petits stands de restaurants improvisés, avec juste une femme se tenant devant une marmite de soupe ou d’huile et quatre ou cinq tabourets en plastique sur lesquels les clients s’asseyaient, mangeant rapidement avant de repartir en vitesse vers l’embouchure de l’allée, enfourchant leurs vélos et s’éloignant à coups de pédale. Il s’arrêta au bout de l’allée, laissant passer un homme à vélo, le panier attaché au dos de sa selle chargée de baguettes, leur parfum de lait chaud lui montant aux narines, puis emprunta une autre allée, celle-ci emplie de vendeurs accroupis au-dessus d’autres bouquets d’herbes, de montagnes violacées de mangoustans et de plateaux de métal recouverts de poissons aux écailles rose argenté, si frais qu’il les entendait déglutir et voyait leurs yeux tourner désespérément dans leurs orbites. Au-dessus de lui, des rangées de cages accrochées telles des lanternes contenaient chacune un oiseau gazouillant avec énergie. Il avait un peu de liquide sur lui, et il acheta un bouquet d’herbes pour Jude ; elles ressemblaient à du romarin mais il en émanait

une odeur agréable de savon, et il pensa que, s'il ne savait de quel type d'aromates il s'agissait, Jude, lui, le saurait peut-être.

Il était si naïf, songea-t-il tout en rentrant lentement vers l'hôtel : à propos de sa carrière, à propos de Jude. Pourquoi pensait-il toujours savoir ce qu'il faisait ? Pourquoi pensait-il pouvoir se permettre ce qu'il voulait et que tout fonctionnerait comme il l'imaginait ? S'agissait-il d'un défaut de créativité, ou bien d'arrogance, ou (comme il le supposait) de simple stupidité ? Les gens, des personnes en qui il avait confiance et qu'il respectait, le mettaient en permanence en garde – Kit, au sujet de sa carrière ; Andy, au sujet de Jude ; Jude, au sujet de lui-même –, et pourtant il les ignorait systématiquement. Pour la première fois, il se demanda si Kit avait raison, si Jude avait raison, et s'il ne travaillait plus jamais, ou du moins ne trouvait plus de travail qu'il aimait ? En voudrait-il à Jude ? Il ne le pensait pas ; il espérait que non. Mais il n'avait jamais songé qu'il aurait à le découvrir, pas vraiment.

Cependant, plus que cette inquiétude, ce qui l'agitait était une crainte à propos de laquelle il ne parvenait que rarement à s'interroger : et si les choses qu'il imposait à Jude ne se révélaient finalement pas bonnes pour lui ? La veille, ils avaient pris une douche ensemble pour la première fois, et Jude était resté si silencieux après, si enfoncé dans l'un de ses états de fugue intérieure, les yeux si ternes et inexpressifs, que Willem en avait été momentanément effrayé. Il ne voulait pas, mais Willem l'avait forcé, et, dans la douche, Jude s'était tenu raide, l'air sombre, et Willem s'était rendu compte en voyant les lèvres de Jude que celui-ci endurait la chose, attendant que cela se termine. Mais il ne l'avait pas laissé sortir de la douche ; il l'avait obligé à rester. Il s'était comporté (sans le vouloir, mais qu'importe) comme Caleb – il avait contraint Jude à faire quelque chose qu'il ne voulait pas, et Jude s'était exécuté parce qu'il le lui avait ordonné.

– Ça te fera du bien, avait-il dit – et s'en souvenant, même s'il y avait cru, il eut presque envie de vomir.

Personne ne lui avait jamais témoigné une confiance aussi inconditionnelle que Jude. Mais il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait.

« Willem n'est pas un professionnel de la santé, comme, il se rappelait, Andy l'avait déclaré. C'est un acteur. » Et Jude et lui avaient beau s'être esclaffés à ce moment-là, il n'était pas sûr qu'Andy ait eu tort. Qui était-il pour essayer de diriger la santé mentale de Jude ? « Ne me fais pas autant

confiance », avait-il envie de dire à Jude. Mais comment le pouvait-il ? N'était-ce pas ce qu'il avait voulu de la part de Jude, ce qu'il recherchait dans cette relation ? Se révéler si indispensable à l'autre personne que celle-ci ne pouvait même pas imaginer son existence sans lui ? Et maintenant, c'est ce qu'il avait, et les exigences de cette situation le terrifiaient. Il avait souhaité être responsable sans comprendre totalement les dommages qu'il pouvait infliger. Était-il capable d'une pareille tâche ? Il pensa à l'horreur que l'activité sexuelle représentait pour Jude et savait que derrière cette horreur s'en cachait une autre, qu'il avait toujours devinée mais qu'il n'avait jamais interrogée : alors, qu'était-il censé faire ? Il aurait aimé que quelqu'un puisse lui affirmer avec certitude qu'il accomplissait un bon travail ; il regrettait de ne pas avoir quelqu'un pour le guider dans cette relation comme Kit le guidait dans sa carrière, lui indiquant quand il devait prendre un risque et quand il devait se tenir en retrait, quand jouer Willem le Héros et quand incarner Ragnarsson le Terrible.

Oh, qu'est-ce que je suis en train de faire ? scandait-il dans sa tête tout en martelant le bitume, croisant dans sa course des hommes, des femmes et des enfants qui se préparaient pour la journée, longeant des immeubles aussi étroits que des placards, dépassant des échoppes qui vendaient des coussins de paille tressée durs comme des briques, ainsi qu'un petit garçon qui berçait un lézard à l'air impérieux contre sa poitrine : *Qu'est-ce que je suis en train de faire, oh, qu'est-ce que je fais ?*

Quand il rentra à l'hôtel une heure plus tard, le ciel virait du blanc à un délicieux bleu pâle couleur de menthe. L'agent de voyage leur avait réservé une grande chambre avec deux lits, comme d'habitude (il avait oublié de demander à son assistant de modifier la réservation), et Jude était allongé sur celui dans lequel ils avaient tous les deux dormi la veille, habillé et prêt pour la journée, en train de lire, et lorsque Willem entra, il se mit debout, s'approcha de lui, et le prit dans ses bras.

– Je suis tout suant, marmonna-t-il – mais Jude ne relâcha pas son étreinte.

– Ce n'est pas grave, répliqua Jude – il recula d'un pas et le regarda, le tenant par les bras. Ça va aller, Willem, déclara-t-il, du même ton ferme et assertif que Willem l'entendait parfois employer au téléphone avec des clients. Vraiment. Je m'occuperai toujours de toi, tu le sais, non ?

Il sourit.

– Je sais, dit-il – et ce qui le réconforta n'était pas tant le propos rassurant lui-même que le fait que Jude paraissait si confiant, si compétent, si sûr d'avoir, lui aussi, quelque chose à offrir.

Cela rappela à Willem que leur relation ne se réduisait pas, après tout, à une mission de sauvetage, mais qu'elle constituait une extension de leur amitié, au cours de laquelle il avait sauvé Jude aussi souvent que Jude l'avait sauvé lui-même. Pour chaque fois où il avait aidé Jude quand il souffrait, ou l'avait défendu contre des gens qui posaient trop de questions, Jude avait été là pour l'écouter s'inquiéter de son travail, ou le consoler quand il n'avait pas obtenu un rôle, ou pour (pendant trois mois consécutifs, à sa grande humiliation) payer ses mensualités pour son emprunt étudiant lorsqu'un travail ne s'était pas matérialisé et qu'il n'avait pas les moyens de les couvrir lui-même. Et pourtant, au cours des sept mois passés, il avait d'une certaine manière décidé qu'il allait réparer Jude, le remettre en état, quand, en réalité, celui-ci n'en avait pas besoin. Jude l'avait toujours pris pour argent comptant ; il devait essayer de faire de même pour lui.

– J'ai commandé le petit-déjeuner, annonça Jude. J'ai pensé que tu voudrais un peu d'intimité. Tu veux prendre une douche ?

– Merci, dit-il, mais je crois que j'attendrai qu'on ait mangé.

Il prit une inspiration. Il sentait son angoisse le quitter ; il avait l'impression de retrouver son état normal.

– Mais tu chanterais avec moi ?

Tous les matins depuis deux mois, ils chantaient ensemble en préparation de *Duos*. Dans le film, son personnage et celui de son épouse organisaient un spectacle annuel pour Noël, et lui et l'actrice qui jouait le rôle de sa femme devaient eux-mêmes chanter. Le réalisateur lui avait envoyé une liste des chants à préparer, et Jude répétait avec lui : Jude se chargeait de la mélodie, lui de l'harmonie.

– Pas de problème, répondit Jude. Comme d'habitude ?

Depuis une semaine, ils travaillaient sur « Adeste Fideles », qu'il lui faudrait entonner a cappella, et, tous les jours, il était monté trop haut au même endroit, à « Venite adoremus », pile dans la première strophe. Il avait grimacé à chaque fois, entendant son erreur, et Jude secouait la tête à son adresse mais poursuivait, et il le suivait jusqu'à la fin.

– Tu réfléchis trop, disait Jude. Quand tu montes, c’est parce que tu te concentres trop sur le fait de rester dans le ton ; n’y pense pas, tout simplement, Willem, et tu y arriveras.

Ce matin-là, pourtant, il était certain qu’il y parviendrait. Il donna à Jude le bouquet d’herbes, qu’il tenait toujours à la main, et Jude le remercia, écrasant ses petites fleurs violettes entre ses doigts pour en dégager le parfum.

– Je pense que c’est de la famille de la menthe, dit-il en levant la main pour que Willem renifle l’odeur.

– Ça sent bon, déclara-t-il – et ils se sourirent.

Alors Jude démarra, et il le suivit, parvenant jusqu’au bout sans monter trop haut cette fois. Et à la fin du chant, juste après la dernière note, Jude se mit aussitôt à entonner le cantique suivant sur la liste, « Car un enfant nous est né », puis « Le bon roi Wenceslas », et, systématiquement, Willem le suivit. Sa voix n’était pas aussi puissante que celle de Jude, mais il se rendit compte à ce moment-là qu’elle n’était pas mauvaise, qu’elle ferait peut-être plus que l’affaire : il avait conscience qu’il chantait mieux avec Jude, et il ferma les yeux pour apprécier pleinement la chose.

Ils chantaient toujours lorsque la sonnette retentit pour annoncer que leur petit-déjeuner était servi, mais tandis qu’il se tenait debout, Jude lui posa la main sur le poignet, et ils restèrent là, Jude assis, lui debout, jusqu’à ce qu’ils aient chanté les derniers mots du cantique, et seulement quand ils eurent terminé, il alla répondre à la porte. Autour de lui, l’herbe inconnue qu’il avait trouvée embaumait la chambre, printanière, fraîche et étrangement familière, comme une chose qu’il n’avait pas été conscient d’aimer jusqu’à ce qu’elle apparaisse, soudainement et sans prévenir, dans son existence.

II

La première fois que Willem le laissa – un mois de janvier, il y avait un peu moins de deux ans – tout alla à vau-l'eau. Deux semaines après le départ de Willem pour le Texas, pour le début du tournage de *Duos*, il avait traversé trois crises à cause de son dos (dont l'une au bureau, et une autre chez lui, qui avait duré deux bonnes heures). La douleur dans ses pieds était revenue. Une coupure (dont il ne connaissait pas l'origine) forma une lésion sur son mollet droit. Et pourtant, il se sentait bien.

– Tu as l'air de vivre tout ça avec une sacrée gaieté, avait dit Andy, lorsqu'il avait dû prendre un deuxième rendez-vous avec lui en une semaine. Ça me rend suspicieux.

– Oh, tu sais, avait-il répondu, même s'il parvenait à peine à parler tant la douleur était intense. Ça arrive, non ?

Cette nuit-là, cependant, alors qu'il se trouvait au lit, il remercia son corps de s'être tenu à carreau, de s'être jugulé pendant si longtemps. Tous ces mois qu'il considérait comme leur phase de séduction, à lui et à Willem, il n'avait pas utilisé son fauteuil roulant une seule fois. Il n'avait eu que de rares crises, brèves, et jamais en présence de Willem. Il avait conscience que c'était idiot – Willem connaissait ses problèmes, il l'avait vu dans ses pires moments –, mais il était heureux que, alors que tous les deux commençaient à se voir sous une lumière différente, il ait connu une période de réinvention, un moment où il ait pu incarner une personne sans handicap. Aussi, quand il se retrouva dans son état habituel, il n'informa pas Willem de ce qui lui arrivait – le sujet l'ennuyait tellement qu'il ne pouvait pas imaginer que quiconque s'y intéresse – et, lorsque Willem rentra en mars, il allait plus ou moins mieux, de nouveau capable de marcher, la lésion pratiquement guérie.

Depuis cette première fois, Willem est parti pour des périodes assez longues à quatre reprises – deux fois pour des tournages, deux fois pour des tournées promotionnelles – et à chacune de ses absences, parfois le jour même du départ de Willem, son corps avait cédé, d'une façon ou d'une autre. Mais il appréciait le sens de l'emploi du temps de celui-ci, sa courtoisie : c'était comme si son corps, avant son esprit, avait décidé qu'il devait poursuivre cette relation et y avait contribué en écartant autant d'obstacles et d'embarras que possible.

Aujourd'hui, on est à la mi-septembre, et Willem s'apprête à partir une nouvelle fois. Ils ont développé un rituel – depuis celui du Dernier Repas, il y a une éternité – et s'offrent le samedi précédant le départ de Willem un dîner extravagant quelque part, puis passent la nuit à parler. Le dimanche ils dorment tard le matin, et l'après-midi ils revoient les questions pratiques : les tâches à accomplir en l'absence de Willem, les questions en suspens auxquelles il faut trouver des solutions, les décisions à prendre. Depuis que leur relation a changé et s'est transformée en ce qu'elle est maintenant, leurs conversations sont devenues à la fois plus intimes et plus terre à terre, et cet ultime week-end reflète toujours cela de manière parfaite et condensée : le samedi est consacré aux peurs, secrets, confessions et remémorations ; le dimanche à la logistique, à la cartographie quotidienne qui permet à leur existence commune de se développer petit à petit.

Il aime les deux types de discussion avec Willem, mais il prend plaisir aux conversations matérielles plus qu'il ne l'avait jamais imaginé. Il s'était toujours senti lié à Willem par les choses importantes – l'amour ; la confiance – mais il aime également se retrouver lié à lui par les petites choses : factures, impôts et rendez-vous dentaires annuels. Cela lui rappelle toujours une visite qu'il avait rendue à Harold et Julia, des années plus tôt, quand il avait eu une terrible grippe et s'était retrouvé à passer la plupart du week-end sur le canapé du salon, enveloppé dans une couverture, à sommeiller et se réveiller alternativement. Ce samedi soir, ils avaient regardé un film ensemble, et à un moment Harold et Julia s'étaient mis à parler des rénovations de la cuisine à Truro. Il était à moitié assoupi, les écoutant parler à voix basse, leur conversation si insipide qu'il ne pouvait en suivre aucun des détails, mais celle-ci lui procurait en même temps un grand sentiment de paix : cette situation lui avait paru représenter

l’expression idéale d’une relation adulte, consistant à avoir quelqu’un avec qui on pouvait discuter de la mécanique d’une existence commune.

– Bon, alors j’ai laissé un message au gars qui s’occupe des arbres et je lui ai dit que tu l’appellerais cette semaine, on est d’accord ? demande Willem.

Ils sont dans la chambre, finissant de préparer les valises de Willem.

– Oui, répond-il. Je me suis écrit un message pour me souvenir de le joindre demain.

– Et j’ai dit à Mal que tu irais avec lui sur les lieux le week-end prochain, tu sais.

– Oui, réplique-t-il. C’est dans mon agenda.

Willem emplit sa valise de vêtements tout en parlant, mais à ce moment-là il s’interrompt et le regarde.

– Je me sens mal. Je te laisse avec tellement de choses à faire.

– Ne t’inquiète pas, répond-il. Il n’y a pas de problème, je te jure.

L’essentiel de leur emploi du temps est géré par l’assistant de Willem, par ses secrétaires : mais ils s’occupent des détails concernant la maison au nord de l’État de New York eux-mêmes. Ils n’ont jamais discuté de comment c’est arrivé, mais il a conscience qu’il est important pour eux deux de se sentir impliqués dans la création et l’établissement de ce lieu qu’ils construisent ensemble, le premier depuis Lispenard Street.

Willem soupire.

– Mais tu es tellement occupé, dit-il.

– Ne te fais pas de souci, rétorque-t-il. Sérieusement, Willem. Je peux m’en charger – mais Willem continue d’arborer un air inquiet.

Ce soir-là, ils restent éveillés. Depuis qu’il connaît Willem, il a toujours éprouvé le même sentiment la veille de ses départs : alors qu’il parle à Willem, il anticipe déjà combien celui-ci va lui manquer quand il sera parti. Maintenant qu’ils sont réellement, physiquement, ensemble, ce sentiment s’est, curieusement, intensifié ; il est maintenant si habitué à la présence de Willem que son absence lui paraît plus profonde, plus écrasante.

– Tu sais de quoi on doit aussi parler ? demande Willem – et comme il ne répond pas, Willem relève sa manche et lui tient le poignet gauche, sans le serrer. Je veux que tu me promettes, dit Willem.

– Je te jure, répond-il. Je ne ferai rien.

À côté de lui, Willem relâche son bras et se tourne sur le dos, après quoi ils gardent le silence.

– On est tous les deux fatigués, déclare Willem en bâillant – et ils le sont : en moins de deux ans, Willem s'est vu recatégoriser gay ; Lucien a quitté le cabinet et lui a repris le poste de directeur du département des contentieux ; et ils construisent une maison à la campagne, à quatre-vingts minutes de route au nord de New York.

Quand ils passent les week-ends ensemble – et que Willem est à la maison, lui aussi essaie d'y être, se rendant au bureau encore plus tôt les jours de semaine pour ne pas avoir à en partir aussi tard le samedi – ils se contentent parfois de rester allongés sur le canapé du salon en début de soirée, sans parler, tandis qu'autour d'eux la lumière déserte la pièce. D'autres fois, ils sortent, mais beaucoup moins souvent qu'avant.

– La transition vers le lesbianisme a été beaucoup plus rapide que je ne le prévoyais, déclara JB un soir quand ils le reçurent pour dîner, avec son nouveau petit ami, Fredrik, en compagnie de Malcolm et Sophie, de Richard et India, et d'Andy et Jane.

– Fous-leur la paix, JB, dit Richard d'un ton doux, tandis que tout le monde riait – mais il ne pensait pas que Willem en ait pris ombrage ; lui, en tout cas, ne se sentait pas affecté ; après tout, rien ne lui importait à part Willem.

Pendant quelques instants, il attend de voir si Willem ajoutera un commentaire. Il se demande s'ils devront faire l'amour ; la plupart du temps, il n'arrive toujours pas à déterminer si Willem en a envie ou non – lorsqu'une étreinte se transformera en un rapport plus intrusif et non sollicité – mais il se tient systématiquement prêt à ce que cela arrive. Ce qui constitue – et il exècre devoir l'admettre, déteste y penser, ne l'avouerait jamais à voix haute – l'un des rares aspects qu'il apprécie quand Willem s'absente : au cours de ces mois ou semaines où il n'est pas là, il n'y a pas de relation sexuelle, et il peut finalement se détendre.

Ils ont commencé à avoir des rapports sexuels il y a dix-huit mois maintenant (il a conscience qu'il devrait arrêter de compter, comme si sa vie sexuelle constituait une sentence de prison et qu'il patientait jusqu'à ce qu'elle touche à son terme), et Willem l'avait attendu pendant presque dix mois. Durant ces mois, il avait intensément senti qu'une horloge, quelque part, soustrayait les jours, et que, sans savoir combien de temps il lui restait,

et aussi patient que Willem se montrait, celui-ci ne patienterait pas indéfiniment. Des mois plus tôt, quand il avait entendu Willem mentir à JB en déclarant que leur vie sexuelle était incroyable, il s'était juré à lui-même qu'il dirait à Willem qu'il était prêt ce soir-là. Mais il avait eu trop peur, et avait laissé le moment passer. Un peu plus d'un mois plus tard, alors qu'ils se trouvaient en vacances en Asie du Sud-Est, il se promit encore une fois d'essayer, et, de nouveau, il n'était pas passé à l'acte.

Puis janvier arriva. Willem était parti au Texas pour tourner *Duos*, et il avait traversé les semaines seul, à se préparer, et le lendemain soir du retour de Willem – il s'étonnait encore que Willem lui soit même revenu ; étonné et ravi, si heureux qu'il avait eu envie de se pencher à la fenêtre et de crier à cause, simplement, du caractère improbable de son retour – il avait annoncé à Willem qu'il était prêt.

Willem l'avait regardé.

– Tu es sûr ? lui avait-il demandé.

Il ne l'était pas, évidemment. Mais il savait que, s'il voulait être avec Willem, il devrait en passer par là à un moment ou un autre.

– Oui, répondit-il.

– Vraiment, tu veux ? demanda encore Willem, en continuant à l'observer.

De quoi s'agissait-il ? se demanda-t-il. Était-ce un défi ? Ou bien une véritable question ? Il valait mieux se montrer prudent, pensa-t-il. Alors, « Oui, dit-il. Bien sûr », et il sut au sourire de Willem qu'il avait choisi la bonne réponse.

Mais il lui fallait d'abord informer Willem de ses maladies. « Quand vous aurez un rapport sexuel à l'avenir, vous devriez toujours vous assurer de donner les renseignements avant l'acte, lui avait déclaré l'un des médecins à Philadelphie, des années plus tôt. Vous ne voulez pas vous retrouver responsable de les transmettre à quelqu'un. » Le médecin s'était montré sévère, et il n'avait jamais oublié la honte qu'il avait ressentie, ni la peur à l'idée qu'il puisse partager sa souillure avec un autre. Alors il avait rédigé un discours à sa propre enseigne et l'avait récité jusqu'à ce qu'il le mémorise, mais le délivrer réellement s'était avéré beaucoup plus difficile qu'il ne s'y était attendu, et il avait parlé d'une voix si basse qu'il avait dû se répéter, ce qui avait rendu la chose encore pire d'une certaine manière. Il n'avait prononcé ce discours qu'une seule fois auparavant, à l'adresse de

Caleb, qui avait gardé le silence, puis avait dit de sa voix grave : « Jude St. Francis, une pute finalement », et il s'était forcé à sourire et acquiescer. « L'université », avait-il réussi à prononcer, et Caleb avait ébauché un vague sourire en retour.

Willem aussi avait gardé le silence, l'observant, et avait demandé :

– Quand est-ce que tu as contracté ces maladies, Jude ? – et puis : Je suis vraiment désolé.

Ils étaient allongés l'un à côté de l'autre, Willem sur son flanc, face à lui, couché sur le dos.

– J'ai gâché une année à Washington, finit-il par répondre, même si c'était un mensonge, évidemment.

Mais dire la vérité signifiait une plus longue conversation, et il ne se sentait pas prêt à avoir cette conversation, pas encore.

– Jude, je suis désolé, avait répondu Willem en le prenant dans ses bras. Tu me raconteras ?

– Non, avait-il rétorqué, opiniâtrement. Je pense qu'on devrait le faire. Maintenant.

Il s'était préparé. Attendre encore un jour n'allait rien changer, sauf lui faire perdre son courage.

Aussi avaient-ils fait l'amour. Une grande part de lui avait espéré que ce serait différent, s'était attendue, même, à ce que ce ne soit pas pareil avec Willem, à ce qu'il apprécie, enfin, l'acte. Mais une fois qu'ils eurent commencé, il sentit revenir toutes les anciennes sensations désagréables. Il essaya de concentrer son attention sur le fait que cette fois était clairement plus plaisante : Willem se montrait plus doux que Caleb, ne s'impatientait pas, et c'était, après tout, Willem, quelqu'un qu'il aimait. Mais à la fin, il éprouva la même honte, la même nausée, la même envie de s'en prendre à lui-même, de s'arracher les organes internes et de les lancer contre le mur dans un claquement sanguinolent.

– Ça t'a plu ? demanda Willem doucement – et il se tourna et fixa le visage de Willem, qu'il aimait tant.

– Oui, répondit-il.

Peut-être, pensa-t-il, que ce serait mieux la prochaine fois. Et puis, la fois suivante, quand cela s'était avéré pareil, il avait imaginé que la fois d'après pourrait être mieux. Chaque fois, il espérait que les choses seraient différentes. Chaque fois, il se convainquait que ce serait le cas. La tristesse

qu'il éprouva quand il comprit que même Willem ne pouvait pas le sauver, qu'il était irrécupérable, qu'il ne pourrait jamais apprécier cette expérience, fut l'une des plus grandes peines de sa vie.

Finalement, il s'imposa des règles. En premier lieu, il ne repousserait jamais Willem, jamais. Si c'était ce que Willem voulait, il pouvait s'y résoudre, et il ne le lui refuserait jamais. Willem avait tant sacrifié pour être avec lui, et lui avait procuré une telle paix, qu'il était déterminé à le remercier de n'importe quelle façon. En deuxième lieu, il essaierait – comme Frère Luke le lui avait demandé autrefois – de témoigner d'un peu de vie, d'un peu d'enthousiasme. Vers la fin de sa relation avec Caleb, il s'était mis à revenir à ses habitudes passées : Caleb le forçait à se retourner, lui baissait son pantalon, et il restait allongé et attendait. Maintenant, avec Willem, il essayait de se remémorer les ordres de Frère Luke, auxquels il avait toujours obéi – *Retourne toi ; Maintenant fais des bruits ; Maintenant dis-moi que tu aimes ça* –, et de les incorporer quand il pouvait, pour avoir l'air de participer activement. Il espérait que sa compétence dissimulerait d'une certaine façon son manque d'enthousiasme et, pendant que Willem dormait, il essayait de se rappeler les leçons que Frère Luke lui avait enseignées, des leçons qu'il s'était efforcé d'oublier depuis le temps où il était devenu adulte. Il savait que son aisance étonnait Willem : lui, qui avait toujours gardé le silence quand les autres se vantaient de leurs exploits au lit ou de leurs espoirs en la matière ; lui, qui se montrait capable de tolérer, et tolérait, toutes les conversations que ses amis avaient sur le sujet, mais qui n'y participait jamais lui-même.

La troisième règle consistait à ce qu'il initie leur rapport sexuel toutes les trois fois où Willem le faisait, pour que cela ne paraisse pas trop inégal. En quatrième lieu, il se soumettrait à tous les désirs de Willem. *C'est Willem*, se rappelait-il sans cesse. *Quelqu'un qui ne te ferait jamais du mal intentionnellement. Tout ce qu'il te demande reste dans les limites du raisonnable.*

Mais alors, le visage de Frère Luke lui apparaissait. *Tu avais aussi confiance en lui*, le harcelait la voix. *Tu pensais également qu'il te protégeait*.

Comment oses-tu ? argumentait-il avec la voix. *Comment oses-tu comparer Willem à Frère Luke ?*

Quelle est la différence ? répliquait la voix d'un ton sec. *Tous les deux veulent obtenir la même chose de toi. Pour finir, tu représentes la même chose à leurs yeux.*

Finalement, sa peur de l'acte diminua, mais pas son appréhension. Il avait toujours su que Willem appréciait les rapports sexuels, mais il avait été surpris et étonné que celui-ci semble prendre tant de plaisir à faire l'amour avec lui. Il avait conscience de se montrer injuste, mais il ressentait moins de respect envers Willem pour cette raison, et, du coup, éprouvait encore plus de haine à son propre égard.

Il essaya de se concentrer sur la manière dont l'expérience s'était améliorée depuis Caleb. Même si c'était toujours douloureux, il souffrait moins qu'avec toutes les autres personnes, et cela constituait certainement un mieux. Cela continuait d'être désagréable, bien que, encore une fois, moins qu'auparavant. Le sentiment de honte ne s'était pas dissipé, mais il parvenait à se réconforter à l'idée qu'il procurait au moins un petit peu de plaisir à la personne qu'il aimait le plus au monde, ce qui l'aidait à supporter l'acte lorsqu'il avait lieu.

Il avait dit à Willem qu'il avait perdu la capacité d'avoir une érection à cause de l'accident de voiture quand il était jeune, mais ce n'était pas vrai. D'après Andy (cela remontait à des années), aucune raison physique n'expliquait cette incapacité. Mais, quoi qu'il en soit, il n'y parvenait plus, depuis des années, depuis ses premières années d'université, et, même à l'époque, il n'en avait que rarement et ne les contrôlait pas. Willem lui demanda si quelque chose pouvait y remédier – une injection, une pilule – mais il lui répondit que l'un des ingrédients dans ces piqûres ou ces médicaments le rendait allergique, et que cela ne changeait rien pour lui.

Caleb n'avait pas éprouvé de réel inconvénient à cette incapacité, mais Willem si.

– Il n'y a aucun remède qui puisse aider ? l'interrogeait-il régulièrement. Tu as parlé à Andy ? Est-ce qu'on devrait s'y prendre autrement ? – jusqu'au moment où il avait réagi avec agacement et avait exigé de Willem qu'il cesse de lui poser la question, qu'il lui donnait l'impression d'être anormal.

– Pardon, Jude ; ce n'était pas mon intention, répliqua Willem après un silence. J'aimerais juste que tu en tires du plaisir.

– J'y prends plaisir, déclara-t-il.

Il détestait mentir à Willem, mais quelle autre solution avait-il ?

L'alternative était de le perdre, et de se retrouver seul pour toujours.

Parfois, souvent, il se maudissait d'être si limité, mais d'autres fois, il se montrait plus bienveillant avec lui-même : il se rendait compte à quel point son esprit avait protégé son corps, la manière dont celui-ci avait supprimé son désir sexuel pour le mettre à l'abri, avait calcifié chaque part de lui qui lui avait causé tant de souffrance. Mais en général, il était conscient d'avoir tort. Il savait que son ressentiment à l'égard de Willem ne se justifiait pas, que son impatience devant le goût dont Willem témoignait pour les préliminaires (cette longue période embarrassante passée à se racler la gorge précédant chaque interaction, ces petits gestes physiques d'intimité qui pour Willem, il le savait, représentaient sa manière de tester la profondeur de sa propre capacité à l'excitation) était déplacée. Mais, dans son expérience, faire l'amour constituait un acte qui devait se passer le plus rapidement possible, avec une efficacité à la limite de la brusquerie, et, lorsqu'il sentait que Willem désirait prolonger leur rapport, il se mettait à suggérer des directives avec une sorte de détermination dont il se rendit compte plus tard que Willem devait la prendre pour une forme de zèle. Alors, il se remémorait la déclaration triomphale de Frère Luke – *J'ai bien entendu que tu prenais du plaisir* – et grimaçait. *Non*, avait-il toujours eu envie de rétorquer, comme maintenant : *Non*. Mais il n'osait pas. Ils étaient dans une relation. Les gens en couple faisaient l'amour. S'il souhaitait garder Willem, il devait remplir sa part du contrat, et son aversion pour ses devoirs ne changeait rien à l'affaire.

Pourtant, il ne renonça pas. Il se promit d'œuvrer à sa propre réparation, sinon pour lui du moins pour Willem. Il se procura – subrepticement, son visage le picotant quand il passa la commande – trois livres de développement personnel consacrés au sexe qu'il lut pendant que Willem exécutait l'une de ses tournées promotionnelles et, au retour de celui-ci, il essaya d'utiliser ce qu'il avait appris, mais le résultat fut le même. Il acheta des magazines dédiés aux femmes comportant des articles sur comment améliorer sa performance au lit, et les étudia avec attention. Il commanda même un ouvrage sur la manière dont les victimes de violences sexuelles – une expression qu'il détestait et qu'il considérait ne pas s'appliquer à lui – géraient la relation sexuelle, qu'il lut furtivement un soir, s'enfermant à clé dans son bureau pour que Willem ne le surprenne pas. Mais au bout

d’environ un an, il décida d’altérer ses ambitions : peut-être bien qu’il ne serait jamais capable de prendre plaisir à faire l’amour, mais cela ne signifiait pas qu’il ne puisse pas rendre le sexe encore plus plaisant pour Willem, à la fois pour témoigner de sa gratitude et, plus égoïstement, pour conserver Willem. Aussi lutta-t-il contre son sentiment de honte, se concentrant sur Willem.

Maintenant qu’il avait de nouveau des relations sexuelles, il se rendait compte à quel point la question du sexe l’avait entouré toutes ces années, et combien il s’était arrangé pour complètement la bannir de ses pensées et de son existence. Pendant des décennies, il avait évité les discussions sur le sujet, mais à présent il les écoutait à chaque fois que l’occasion se présentait : il tendait l’oreille lorsque ses collègues en discutaient, ou bien des femmes au restaurant, ou encore des hommes qu’il croisait dans la rue, tous parlaient de sexe, évoquant à quelle fréquence ils faisaient l’amour, disant qu’ils aimeraient avoir des relations plus souvent (personne ne semblait vouloir moins en avoir). C’était comme s’il se retrouvait jeune étudiant, ses pairs jouant une fois de plus le rôle d’instructeurs involontaires : il se tenait tout le temps sur le qui-vive pour obtenir des informations et apprendre comment se comporter. Il regardait des émissions à la télé, dont beaucoup semblaient consacrées au fait que les couples finissaient par cesser d’avoir des relations sexuelles ; les invités étaient des couples mariés qui n’avaient pas fait l’amour depuis des mois, voire des années. Il étudiait ces émissions de près, mais aucune ne lui fournit jamais le renseignement qu’il cherchait : pendant combien de temps un couple continuait-il à avoir des relations sexuelles ? Combien de temps lui faudrait-il encore attendre pour que cela leur arrive aussi, à Willem et à lui ? Il observait les couples : étaient-ils heureux ? (À l’évidence, non ; ils participaient à des émissions où ils révélaient à de parfaits étrangers des informations sur leur vie sexuelle et demandaient de l’aide.) Mais ils avaient l’air heureux, paraissaient incarner une certaine forme de bonheur, cet homme et cette femme qui n’avaient pas fait l’amour depuis trois ans et qui, pourtant, à voir l’homme poser sa main sur le bras de la femme, ressentaient clairement de l’affection l’un pour l’autre et étaient demeurés ensemble pour des raisons indubitablement plus importantes que le sexe. Dans l’avion, il regardait des comédies romantiques, farces représentant des couples mariés qui ne faisaient pas l’amour. Tous les films avec des jeunes

parlaient de désir sexuel ; tous les films avec des personnes âgées parlaient de désir sexuel. Il regardait ces films et se sentait démoralisé. Quand ne voulait-on *plus* faire l'amour ? Parfois, il appréciait l'ironie de la chose : Willem, le compagnon idéal à tous les égards, qui continuait à désirer avoir des rapports sexuels, et lui, le compagnon non idéal à tous les égards, qui n'en voulait plus. Lui, l'estropié, qui souhaitait ne plus faire l'amour, et Willem qui, malgré tout, le désirait. Et pourtant, Willem représentait à ses yeux le bonheur ; un bonheur qu'il n'avait jamais pensé pouvoir posséder.

Il assura à Willem que, si avoir des relations sexuelles avec des femmes lui manquait, il ne devrait pas hésiter, qu'il n'y verrait pas d'inconvénient.

– Mais je n'en ai pas envie, répondit Willem. J'ai envie de faire l'amour avec toi.

Quelqu'un d'autre que lui aurait été ému par cette déclaration, et il l'était, mais en même temps il désespérait : quand cela finirait-il ? Et puis, inévitablement : et si cela ne se terminait jamais ? Et si on ne lui permettait jamais d'arrêter ? Il se rappelait les années dans les chambres de motel, même si à l'époque il avait une date vers laquelle se projeter, bien que fausse : seize ans. Quand il atteindrait son seizième anniversaire, il pourrait arrêter. Aujourd'hui, il avait quarante-cinq ans, et il lui semblait qu'il en avait de nouveau onze, attendant le jour où quelqu'un – autrefois Frère Luke, maintenant (c'était injuste, absolument injuste) Willem – lui dirait : « Ça y est. Tu as accompli ton devoir. C'est fini. » Il aurait aimé qu'on lui assure qu'il restait un être humain en dépit de ses sentiments ; que ce qu'il était ne représentait aucun problème. Il devait sûrement exister une personne dans le monde, ne serait-ce qu'une seule, qui partageait ses sentiments ? Certainement, sa détestation de l'acte sexuel ne constituait pas un défaut qui exigeait d'être corrigé mais une simple question de préférence ?

Un soir, Willem et lui étaient au lit – tous les deux fatigués de leurs journées de travail respectives – lorsque Willem s'était mis à parler, soudainement, de Molly, une ancienne amie avec qui il avait déjeuné et qu'il retrouvait une ou deux fois par an. Elle traversait un moment difficile, lui confia Willem : aujourd'hui, des décennies plus tard, elle avait finalement avoué à sa mère que son père, mort un an plus tôt, l'avait violée.

– C'est terrible, fit-il automatiquement. Pauvre Molly.

– Oui, répondit Willem – puis il y eut un silence. Je me suis contenté de lui dire qu'elle n'avait pas à éprouver de honte, qu'elle n'avait rien à se reprocher.

Il se sentit rougir.

– Tu as bien fait, finit-il par déclarer – puis il bâilla, de manière ostentatoire. Bonne nuit, Willem.

Ils gardèrent le silence pendant une ou deux minutes.

– Jude, dit Willem à voix basse. Est-ce que tu vas jamais me raconter ?

Que pouvait-il lui révéler ? se demanda-t-il, tout en se tenant immobile. Pourquoi Willem l'interrogeait-il à ce propos maintenant ? Il pensait avoir si bien réussi à passer pour quelqu'un de normal – mais peut-être pas. Il devrait déployer plus d'efforts. Il n'avait jamais avoué à Willem ce qui s'était passé avec Frère Luke, mais en plus de se sentir incapable d'en parler, une part de lui savait que ce n'était pas nécessaire : les deux dernières années, Willem avait essayé d'aborder le sujet de manières variées – à l'occasion d'histoires concernant des amis ou des connaissances, certains qu'il nommait, d'autres pas (il devait supposer que plusieurs d'entre eux étaient des inventions, dans la mesure où personne ne pouvait prétendre à une telle quantité d'amis s'étant fait violer), ou de récits de pédophilie qu'il avait lus dans des magazines, ou encore de plusieurs discours sur la nature de la honte, et sur le fait que celle-ci se révélait souvent imméritée. Après chaque sortie, Willem s'arrêtait et attendait, comme s'il lui tendait mentalement une main et lui demandait de danser avec lui. Mais il n'accepta jamais la main de Willem. À chaque fois, il gardait le silence, ou changeait de sujet, ou bien faisait comme si Willem n'avait jamais parlé. Il ne savait pas comment Willem avait appris cela de lui, et ne voulait pas le savoir. À l'évidence, la personne pour laquelle il essayait de passer aux yeux de Willem n'était pas celle que Willem – ou Harold – voyait.

– Pourquoi est-ce que tu me poses cette question ? demanda-t-il.

Willem changea de position.

– Parce que… répondit-il – puis il s'interrompit. Parce que, reprit-il, j'aurais dû t'obliger à m'en parler il y a longtemps – il marqua une nouvelle pause. Certainement, avant que l'on commence à faire l'amour.

Il ferma les yeux.

– Tu ne me trouves pas assez bon ? demanda-t-il, à voix basse – et il regretta aussitôt sa question : c'était quelque chose qu'il aurait pu demander à Frère Luke, et Willem n'était pas Frère Luke.

Il sut au silence de Willem que celui-ci se sentait également surpris par la question.

– Non, répondit-il. Je veux dire, si. Mais Jude… je sais que quelque chose t'est arrivé. J'aimerais que tu m'en parles. Que tu me laisses t'aider.

– C'est terminé, Willem, finit-il par dire. C'était il y a longtemps. Je n'ai pas besoin d'aide.

Un nouveau silence s'ensuivit.

– Est-ce que Frère Luke est celui qui t'a fait du mal ? demanda Willem – puis, alors qu'il ne répondait pas et que les secondes s'effilaient : Est-ce que tu aimes faire l'amour, Jude ?

S'il parlait, il se mettrait à pleurer, alors il ne dit rien. Le mot « non », si court, si facile à prononcer, un son de bébé, un bruit plus qu'un mot, une vive exhalaison d'air : il n'avait qu'à entrouvrir les lèvres, et le mot sortirait de sa bouche, et – et quoi ? Willem le quitterait et emporterait tout avec lui. *Je peux supporter la chose*, pensait-il quand ils faisaient l'amour, *je peux la supporter*. Il pouvait la supporter pour tous les matins où il se réveillait aux côtés de Willem, pour tous les signes d'affection que Willem lui donnait, pour le réconfort de sa compagnie. Quand Willem regardait la télévision dans le salon et qu'il passait près de lui, Willem étendait le bras et il lui prenait la main, et ils restaient ainsi, Willem fixant l'écran des yeux, lui debout, tous les deux se tenant la main, et finalement il lâchait prise et continuait son chemin. Il avait besoin de la présence de Willem ; tous les jours depuis que Willem s'était réinstallé avec lui, il éprouvait ce même sentiment de quiétude qu'il avait ressenti lorsque Willem était resté avec lui avant de partir tourner *Le Prince de Cannelle*. Willem était sa bouée, et il s'accrochait à lui, même s'il avait en permanence conscience de son égoïsme. S'il aimait vraiment Willem, il le savait, il le quitterait. Il permettrait à Willem – il l'obligerait, s'il le fallait – à trouver une meilleure personne à aimer, quelqu'un qui tirerait plaisir à faire l'amour avec lui, qui le désirerait vraiment, qui aurait moins de problèmes et plus de charme. Willem lui faisait du bien, mais lui n'était pas bon pour Willem.

– Est-ce que tu aimes vraiment faire l'amour avec moi ? demanda-t-il quand il se sentit de nouveau capable de parler.

– Oui, répondit aussitôt Willem. J’adore nos rapports. Mais, toi, est-ce que tu aimes ?

Il déglutit, compta jusqu’à trois.

– Oui, dit-il, à voix basse, furieux contre lui-même, et en même temps soulagé.

Il avait gagné un peu plus de temps : avec Willem, mais aussi à devoir faire l’amour. Que ce serait-il passé, se demanda-t-il, s’il avait répondu non ?

Aussi continuèrent-ils. Mais en compensation de leurs rapports sexuels, il y a la scarification, à laquelle il s’adonne de plus en plus : pour alléger le sentiment de honte et pour se punir de sa rancœur. Depuis tellement longtemps, il s’était montré si discipliné : une fois par semaine, deux entailles à chaque séance, pas plus. Mais depuis six mois, il a systématiquement enfreint ses règles, et maintenant il se taillade autant qu’il le faisait quand il était avec Caleb, autant que pendant les semaines qui avaient précédé l’adoption.

Son automutilation constitua le sujet de leur première véritable grosse dispute, non seulement depuis qu’ils formaient un couple, mais depuis toujours, tout du long de leurs vingt-neuf années d’amitié. Parfois les scarifications n’ont pas de place dans leur relation. Et d’autres fois, elles sont au centre de leur relation, de chacune de leurs conversations, la question dont ils parlent même quand ils ne l’évoquent pas. Il ne sait jamais, quand il va se coucher dans son tee-shirt à manches longues, si Willem ne dira rien, ou si Willem se mettra à l’interroger. Il a expliqué tant de fois à Willem qu’il en a besoin, que cela l’aide, qu’il ne peut pas s’arrêter, mais Willem ne peut pas ou ne veut pas le comprendre.

– Tu ne saisis pas pourquoi ça me contrarie tellement ? lui demande Willem.

– Non, Willem, répond-il. Je sais ce que je fais. Tu dois me faire confiance.

– Mais je te fais confiance, Jude, réplique Willem. Seulement la confiance n’est pas la question. Le problème est que tu te fais du mal.

Et puis la conversation atteint une impasse.

Ou bien ils ont une conversation qui conduit Willem à dire :

– Jude, comment tu te sentirais si je m’infligeais la même chose ?

Et lui, de répondre :

– Ce n’est pas pareil, Willem.

Et Willem de demander :

– Pourquoi ?

Et lui, de déclarer :

– Parce que, Willem… il s’agit de toi. Tu ne le mérites pas.

Et Willem de rétorquer :

– Mais toi, si ? – et lui reste incapable de répondre, ou du moins de fournir une réponse satisfaisante aux yeux de Willem.

Environ un mois avant cette dispute, ils avaient eu une autre altercation. Willem avait, évidemment, remarqué qu’il se scarifiait davantage, mais sans en connaître la raison et, un soir, une fois certain que Willem s’était endormi, il voulut se rendre en catimini à la salle de bains lorsque, soudain, Willem l’avait saisi au poignet et, haletant de frayeur, il s’était exclamé :

– Putain, Willem. Tu m’as fait peur.

– Tu vas où, Jude ? avait demandé Willem, d’une voix tendue.

Il avait essayé de dégager son bras, mais la poigne de Willem était trop puissante.

– J’ai besoin d’aller aux toilettes, répondit-il. Laisse-moi, Willem, je suis sérieux.

Ils s’étaient fixés dans la pénombre jusqu’à ce que Willem le relâche, et sorte lui aussi du lit.

– Allons-y, alors, avait-il déclaré. Je vais te surveiller.

Une dispute s’était ensuivie, tous les deux s’invectivant, furieux l’un contre l’autre, se sentant trahis, lui accusant Willem de le traiter comme un gamin, Willem l’accusant de lui cacher des secrets, chacun plus près de crier sur l’autre qu’ils ne l’avaient jamais été. Il avait fini par se dégager de la poigne de Willem et avait essayé de courir jusqu’à son bureau pour pouvoir s’y enfermer et s’entailler à l’aide de ciseaux, mais dans sa panique il avait trébuché et était tombé, s’ouvrant la lèvre, si bien que Willem s’était dépêché d’aller chercher un sac rempli de glaçons et qu’ils s’étaient retrouvés tous les deux assis par terre dans le salon, à mi-chemin de leur chambre et de son bureau, dans les bras l’un de l’autre, à se demander pardon.

– Je ne peux pas te laisser te faire du mal comme ça, avait déclaré Willem le lendemain.

– Je ne peux pas vivre sans, répondit-il au bout d’un long silence.

Tu ne veux pas me voir sans, avait-il envie de dire à Willem, de même que : *Je ne sais pas comment je supporterais la vie sans*. Mais il ne dit rien. Il ne put jamais expliquer à Willem ce que les scarifications lui apportaient, de sorte qu'il puisse le comprendre : que cela constituait à la fois une forme de punition et de purification, que cela lui permettait d'évacuer tout ce qu'il y avait de toxique et de souillé en lui, que cela l'empêchait de se sentir sans raison fâché contre tout le monde, le monde entier, de crier, de se montrer violent, que cela lui procurait le sentiment que son corps et sa vie lui appartenaient vraiment, et n'appartenaient à personne d'autre. Et il ne pourrait certainement jamais faire l'amour sans. Parfois il s'interrogeait : si Frère Luke ne lui avait pas suggéré cette solution, qui serait-il devenu ? Quelqu'un qui s'en prendrait aux autres, pensait-il ; quelqu'un qui tenterait de rendre les gens aussi malheureux que lui ; quelqu'un de pire encore que la personne qu'il était.

Willem avait gardé le silence encore plus longtemps.

– Essaie, fit-il. Pour moi, Judy. Essaie.

Et il essaya. Pendant les quelques semaines qui suivirent, quand il se réveillait la nuit, ou après l'amour quand il attendait que Willem s'endorme pour pouvoir aller dans la salle de bains, il s'obligeait à la place à rester couché, immobile, les poings serrés, comptant ses respirations, la nuque transpirante, la bouche sèche. Il se représentait l'escalier de l'un des motels, se voyait se jeter en bas, s'imaginait le bruit sourd de sa chute, la fatigue satisfaisante et la terrible douleur qui s'ensuivraient. Il aurait aimé que Willem se rende compte de ses efforts et en même temps se réjouissait qu'il n'en ait pas conscience.

Mais parfois cela ne suffisait pas et, ces nuits-là, il descendait discrètement au rez-de-chaussée, où il nageait, essayant de s'épuiser. Le matin, Willem exigeait de voir ses bras, et ils s'étaient également disputés à ce sujet, mais pour finir il avait été plus simple de céder et de laisser Willem l'examiner. « Content ? » lui aboyait-il dessus, retirant ses bras d'un coup sec des mains de Willem, rabaissant ses manches de chemise et les reboutonnant, incapable de le regarder.

– Jude, dit Willem après une pause, viens t'allonger à côté de moi avant de partir – mais il secoua la tête et s'en alla, et il le regretta toute la journée, et chaque matin où Willem ne lui redemanda pas, il se détesta un peu plus.

Leur nouveau rituel matinal consistait en cet examen de ses bras par Willem et, assis à côté de Willem sur le lit pendant que ce dernier cherchait à voir s'il s'était de nouveau scarifié, il se sentait de plus en plus frustré et humilié.

Une nuit, un mois après avoir promis à Willem qu'il ferait plus d'efforts, il prit conscience d'être en mauvaise posture, que rien ne parviendrait à apaiser son désir de se scarifier. La journée s'était avérée étonnamment riche en souvenirs, l'une de celles où le voile qui séparait son passé de son présent s'était révélé étrangement transparent. Toute la soirée, il avait discerné, comme en vision périphérique, des fragments de scènes flotter devant lui et, pendant le dîner, il avait lutté pour rester ancré dans le présent, pour ne pas se laisser dériver en direction de ce monde obscur, à la fois familier et effrayant, des souvenirs. Ce soir-là fut le premier où il avait failli dire à Willem qu'il ne voulait pas faire l'amour, mais finalement il avait réussi à se retenir, et ils avaient eu une relation sexuelle.

Après coup, il se sentit épuisé. Il s'évertuait toujours à rester présent quand ils faisaient l'amour, à ne pas laisser son esprit s'en aller. Enfant, lorsqu'il avait pris conscience qu'il pouvait quitter son corps, les clients s'en étaient plaints à Frère Luke.

– Ses yeux ont l'air morts, avaient-ils déclaré – ils n'étaient pas contents.

Caleb lui avait fait la même remarque.

– Réveille-toi, avait-il dit un jour en lui tapotant la joue. T'es où ?

Aussi s'efforçait-il de demeurer engagé, même si cela rendait l'expérience plus vive. Cette nuit-là, il était allongé, regardant Willem endormi sur le ventre, les bras passés sous son oreiller, son visage arborant un air plus sévère que lorsqu'il était réveillé. Il attendit, compta jusqu'à trois cents, puis de nouveau jusqu'à trois cents, jusqu'à ce qu'une heure s'écoule. Il alluma la lumière de son côté du lit et essaya de lire, mais tout ce qu'il pouvait voir devant ses yeux était la lame de rasoir, tout ce qu'il ressentait était des picotements de désir dans ses bras, comme s'il ne possédait pas de veines mais un circuit électrique, qui crépitait et bipait.

– Willem, murmura-t-il – et, celui-ci ne répondait pas, il plaça sa main sur sa nuque, puis, Willem ne bougeant pas, il finit par se lever, se dirigea le plus doucement possible vers leur dressing où il prit son sac, qu'il gardait maintenant dans une poche intérieure de l'un de ses manteaux d'hiver, puis

en ressortit, traversa l'appartement jusqu'à la salle de bains à l'autre bout, et ferma la porte derrière lui.

Cette salle de bains aussi possédait un large espace de douche, et il s'assit dedans, retira son tee-shirt, puis s'appuya contre la pierre fraîche. La peau de ses avant-bras, recouverts de tissus cicatriciels, était devenue si épaisse que, de loin, on avait l'impression qu'ils avaient été trempés dans du plâtre et que l'on pouvait à peine distinguer les endroits où il s'était entaillé lorsqu'il avait tenté de se suicider : il avait coupé autour et entre chaque bande, stratifiant les entailles, camouflant les cicatrices. Récemment, il avait commencé à se concentrer plus sur le haut de ses bras (pas les biceps, qui étaient aussi couverts de cicatrices, mais les triceps qui, d'une certaine façon, le satisfaisaient moins ; il aimait voir les coupures en même temps qu'il les faisait sans avoir à se tordre le cou), et à cet instant il s'infligea précautionneusement de longues coupures sur son triceps gauche, décomptant les secondes qu'il lui fallait pour chacune d'entre elles – un, deux, trois – en même temps que ses respirations.

Il y allait : quatre fois sur le bras gauche, trois fois sur le bras droit, et, alors qu'il commençait à se taillader pour la quatrième fois, sa main se mettant à trembler tandis que l'envahissait cette délicieuse faiblesse, il leva les yeux et aperçut Willem dans l'embrasure de la porte, en train de l'observer. Au cours de toutes ces décennies où il s'était scarifié, personne ne l'avait jamais surpris dans l'acte, aussi s'arrêta-t-il soudainement, la violation de son secret lui paraissant aussi choquante que si on l'avait frappé.

Willem ne dit rien, mais alors que ce dernier se dirigeait vers lui, il se recroquevilla, se plaquant contre le fond de la douche, mortifié et terrifié, en attente de ce qui pourrait se passer. Il regarda Willem s'accroupir et lui retirer doucement la lame de rasoir de la main, et, pendant un moment, ils restèrent chacun dans leur position respective, tous les deux fixant la lame de rasoir des yeux. Alors Willem se releva et, sans préambule ni avertissement, passa la lame de rasoir sur sa propre poitrine.

Il s'éveilla d'un coup.

– Non ! cria-t-il tout en essayant de se relever – mais il n'en eut pas la force et retomba. Willem, non !

– Putain ! hurla Willem. Putain ! – mais il s'infligea malgré tout une deuxième entaille, juste sous la première.

– Arrête, Willem ! s’exclama-t-il, au bord des larmes. Willem, ça suffit ! Tu te fais du mal !

– Ah, ouais ? demanda Willem – et il vit à la lueur dans les yeux de Willem que ce dernier se trouvait aussi au bord des larmes. Tu vois ce que ça fait, Jude ?

Et il s’entailla une troisième fois, jurant de nouveau.

– Willem, gémit-il en se jetant à ses pieds – mais Willem recula hors de sa portée. S’il te plaît, arrête. Je t’en prie, Willem.

Il avait supplié et supplié, mais Willem n’arrêta qu’après la sixième entaille, s’effondrant contre le mur opposé.

– Merde, dit-il doucement, se pliant en deux au niveau de la taille et s’enveloppant des bras. Merde, ça fait mal.

Il s’approcha de Willem avec son sac pour l’aider à nettoyer les plaies, mais Willem s’écarta de lui.

– Fous-moi la paix, Jude, déclara-t-il.

– Mais il te faut des pansements, fit-il.

– Occupe-toi de tes propres putains de bras, répondit Willem, ne le regardant toujours pas. On ne va pas partager ce rituel pourri, tu sais : s’occuper de nettoyer nos scarifications respectives.

Il eut un mouvement de recul.

– Ce n’est pas ce que je suggérais, répliqua-t-il – mais Willem ne lui répondit pas, si bien qu’il finit par désinfecter ses coupures puis lança le sac en direction de Willem, qui fit de même, en grimaçant.

Ils restèrent assis là pendant un très long moment, Willem toujours plié en deux, lui, l’observant.

– Je suis désolé, Willem, dit-il.

– Bon dieu, Jude, répondit Willem un moment plus tard. Ça fait vraiment mal – il leva finalement les yeux sur lui. Comment est-ce que tu peux supporter ça ?

Il haussa les épaules.

– On s’habitue, dit-il – et Willem secoua la tête.

– Oh, Jude, fit Willem – et il vit que Willem pleurait, en silence. Est-ce que tu es un tant soit peu heureux avec moi ?

Il sentit quelque chose en lui céder et s’effondrer.

– Willem… commença-t-il – puis il se reprit : Tu m’as rendu plus heureux que je ne l’ai jamais été dans ma vie.

Willem émit un son dont il comprit plus tard qu'il s'agissait d'un pouffement de rire.

– Alors pourquoi est-ce que tu t'automutiles autant ? demanda-t-il. Pourquoi est-ce que ça a tellement empiré ?

– Je ne sais pas, répondit-il doucement – il déglutit. Je suppose que j'ai peur que tu partes.

Ce n'était pas là toutes les raisons (mais il ne pouvait pas expliquer tout), même si cela en faisait partie.

– Pourquoi est-ce que je partirais ? demanda Willem – et puis, lorsqu'il ne put pas répondre : Alors, c'est un test ? Tu essaies de voir jusqu'où tu peux me pousser et si je resterai avec toi ? – il releva la tête, s'essuyant les yeux. C'est ça ?

Il secoua la tête.

– Peut-être, répondit-il, le regard tourné vers le sol en marbre. Je veux dire, pas consciemment. Mais… peut-être. Je ne sais pas.

Willem poussa un soupir.

– Je ne sais pas ce que je pourrais te dire pour te convaincre que je n'ai pas l'intention de partir, que tu n'as pas besoin de me tester, déclara-t-il.

Ils gardèrent de nouveau le silence, puis Willem prit une grande inspiration.

– Jude, commença-t-il, tu ne crois pas que tu devrais retourner à l'hôpital pour un temps ? Juste pour, je ne sais pas, débrouiller les choses ?

– Non, rétorqua-t-il, la gorge serrée par l'angoisse. Willem, non… tu ne vas pas m'obliger, hein ?

Willem le regarda.

– Non, répondit-il. Non, je ne te forcerai pas – il marqua une pause. Mais j'aimerais pouvoir le faire.

D'une certaine manière, la nuit se termina, et le lendemain arriva. Il se sentait si fatigué qu'il en chancelait, mais, il se rendit au travail. Leur dispute ne s'était conclue par rien de définitif – aucune promesse, aucun ultimatum – mais, les jours suivants, Willem ne lui parla pas. Ou plutôt : Willem parla, mais de rien.

– Passe une bonne journée, disait-il quand il le voyait partir le matin – et : Tu as passé une bonne journée ? – quand il rentrait le soir.

– Oui, répondait-il.

Il savait que Willem se demandait quoi faire et avait conscience de ses sentiments par rapport à la situation, aussi essayait-il de se montrer aussi effacé que possible en attendant. La nuit, ils restaient éveillés, allongés au lit, et, dans ces moments où ils avaient eu l'habitude de discuter, ils se taisaient tous les deux, le silence formant comme une troisième créature entre eux, énorme, recouverte de poils et féroce, si l'on décidait de la solliciter.

Le quatrième soir, il ne pouvait plus le supporter et, après être restés de la sorte pendant environ une heure, tous les deux silencieux, il se tourna, roula sur la créature et enveloppa Willem de ses bras.

– Willem, murmura-t-il, je t'aime. Pardonne-moi – Willem ne lui répondit pas, mais il poursuivit. J'essaie, lui dit-il. Vraiment. J'ai dérapé ; je m'efforcerai plus – Willem garda le silence, alors il le serra plus fort. S'il te plaît, Willem, continua-t-il. Je sais que ça te dérange. Je t'en prie, accorde-moi une nouvelle chance. S'il te plaît, ne sois pas fâché contre moi.

Il entendit Willem soupirer.

– Je ne suis pas fâché contre toi, Jude, répondit-il. Et je sais que tu essaies. Je souhaiterais juste que tu n'aies pas à essayer ; j'aurais aimé que ce ne soit pas une chose contre laquelle tu es obligé de lutter si fort.

Il se tut à son tour.

– Moi aussi, finit-il par dire.

Depuis cette nuit-là, il a expérimenté différentes méthodes : la natation, bien sûr, mais aussi la pâtisserie, tard le soir. Il s'assure qu'il y ait toujours de la farine, du sucre, des œufs et de la levure à la cuisine et, pendant qu'il attend que ce qui se trouve dans le four finisse de cuire, il s'installe à la table de la salle à manger pour travailler, puis lorsque le pain, le gâteau, ou les biscuits (qu'il envoie à Harold et Julia par l'entremise de l'assistant de Willem) sont prêts, le jour s'est presque levé et il se glisse dans le lit pour dormir une heure ou deux avant que son réveil ne sonne. Le reste de la journée, ses yeux le brûlent d'épuisement. Il sait que Willem n'apprécie pas sa pâtisserie nocturne, mais il sait aussi que Willem préfère cela à l'alternative et que pour cette raison il ne dit rien. Nettoyer l'appartement ne constitue plus une possibilité : depuis qu'il a emménagé à Greene Street, il emploie une femme de ménage, une certaine Mme Zhou, qui vient maintenant quatre fois par semaine et qui s'avère terriblement minutieuse, si minutieuse qu'il est parfois tenté de salir les choses exprès, juste pour

pouvoir les nettoyer lui-même. Mais il se rend compte que c'est idiot, aussi se retient-il de le faire.

– Essayons quelque chose, propose Willem un soir. Quand tu te réveilles, tu me réveilles aussi, d'accord ? Quelle que soit l'heure – il le regarde. On essaie, ok ? Fais-moi plaisir.

Et il lui obéit, surtout parce qu'il est curieux de voir ce que Willem fera. Une nuit, très tard, il caresse l'épaule de Willem et, lorsque celui-ci ouvre les yeux, il s'excuse. Mais Willem secoue la tête, se place sur lui et le serre si fort qu'il a de la peine à respirer.

– Serre-moi aussi, ordonne Willem. Imagine qu'on est en train de tomber et qu'on s'accroche l'un à l'autre par peur.

Il étreint Willem si fort qu'il sent chacun de ses muscles, de son dos à l'extrémité de ses doigts, s'éveiller, si fort qu'il sent le cœur de Willem battre contre le sien, sa cage thoracique contre la sienne, et son ventre se gonfler et se dégonfler à chaque respiration.

– Plus fort, lui dit Willem – et il s'exécute jusqu'à ce que ses bras se fatiguent puis s'engourdissent, jusqu'à ce que son corps s'affaisse d'épuisement et qu'il ait véritablement l'impression de tomber : d'abord à travers le matelas, puis le sommier, puis l'étage lui-même, jusqu'à ce qu'il sombre au ralenti à travers tous les étages de l'immeuble, qui cède et l'avale comme de la gelée.

Il descend, traverse le quatrième étage, où la famille de Richard entrepose aujourd'hui des piles de tomettes marocaines, le troisième, qui est vide, le deuxième étage où se trouve l'appartement de Richard et d'India, puis l'atelier de Richard, puis le rez-de-chaussée, traverse la piscine, et continue à s'enfoncer, de plus en plus bas, de plus en plus loin, passant à travers les tunnels du métro, la roche mère et le limon, des lacs souterrains et des océans d'huile, des strates de fossiles et de schiste, jusqu'à ce qu'il se retrouve dans le bouillonnement du centre de la Terre. Et tout le temps, Willem l'enveloppe de son corps, et lorsqu'ils pénètrent les flammes, ils ne brûlent pas mais se fondent en un seul être, leurs jambes, leurs torses, leurs bras et leurs têtes fusionnant pour ne former plus qu'une entité. Quand il se réveille le lendemain matin, Willem ne se trouve plus sur lui mais à côté de lui, les deux toujours pourtant enlacés, et il a l'impression d'être légèrement drogué et se sent soulagé, parce que non seulement il ne s'est pas scarifié, mais il a dormi, profondément, ce qui ne lui est pas arrivé depuis des mois.

Ce matin-là il se sent nettoyé et purifié, comme si on lui offrait une nouvelle occasion de mener sainement son existence.

Mais bien sûr, il ne peut pas réveiller Willem dès qu'il en éprouve le besoin ; il se limite à une fois tous les dix jours. Les autres six ou sept nuits difficiles au cours de ces périodes de dix jours, il se débrouille seul : il nage, pâtisse ou cuisine. Il lui faut du travail physique pour réprimer ses envies – Richard lui a donné une clé de son atelier et, certaines nuits, il descend là-bas en pyjama, où Richard lui a laissé une tâche, à la fois utilement et mécaniquement répétitive et en même temps totalement mystérieuse : il trie des vertèbres d'oiseaux en fonction de leurs tailles une semaine, sépare un tas de pelures de furets reluisantes et légèrement huileuses par couleur une autre semaine. Ces tâches lui rappellent comment, des années auparavant, tous les quatre passaient leurs week-ends à démêler des cheveux pour JB, et il aimerait pouvoir en parler à Willem, mais il ne le peut pas, évidemment. Il a fait également promettre à Richard de ne rien dire à Willem, même s'il a conscience que cela met Richard dans une position inconfortable – il a remarqué qu'il ne lui confie jamais un travail impliquant des lames de rasoir, des ciseaux, ou des couteaux, ce qui n'est pas insignifiant lorsqu'on sait que l'œuvre de Richard requiert fréquemment des bords aiguisés.

Une nuit, il jette un œil sur une vieille boîte à café qui traîne sur le bureau de Richard et s'aperçoit qu'elle est remplie de lames : de petites lames biseautées, de grandes lames triangulaires et de simples lames rectangulaires, celles qu'il préfère. Il enfonce prudemment sa main dans la boîte, prélève une poignée de lames et les regarde retomber en pluie de sa paume. Il prend l'une des lames rectangulaires et la glisse dans sa poche de pantalon, mais lorsqu'il s'apprête à aller se coucher – si épuisé que le sol vacille sous ses pieds – il la repose délicatement dans la boîte avant de partir. Au cours de ces heures où, éveillé, il rôde dans l'immeuble, il a parfois l'impression d'être un démon déguisé en humain et qu'il n'y a que la nuit où il peut en toute sécurité retirer le costume qu'il doit porter le jour, et dévoiler sa véritable nature.

Et puis arrive le mardi, une journée aux airs d'été et la dernière de Willem à New York. Ce matin-là, il part tôt au bureau mais revient pour le déjeuner, de sorte à pouvoir dire au revoir à Willem.

– Tu vas me manquer, lui dit-il, comme d'habitude.

– Toi, encore plus, réplique Willem, comme toujours – et puis, comme toujours également, il ajoute : Tu prendras soin de toi ?

– Oui, répond-il, en continuant de le serrer dans ses bras. Je te promets.

Il sent Willem soupirer.

– Rappelle-toi, tu peux toujours m'appeler, à n'importe quelle heure, lui dit Willem – et il hoche la tête.

– Vas-y, dit-il. Tout ira bien – sur quoi Willem soupire de nouveau, puis s'en va.

Il déteste voir Willem partir, mais en même temps il se réjouit : pour des raisons égoïstes, et aussi parce qu'il est soulagé et heureux de voir que Willem travaille autant. Après leur retour du Vietnam en janvier dernier, juste avant qu'il ne parte tourner *Duos*, Willem s'était montré tantôt inquiet, tantôt franchement confiant et, celui-ci avait beau essayer de ne pas parler de ses angoisses, il savait à quel point Willem était soucieux. Il avait conscience que Willem s'inquiétait parce que son premier film après l'annonce de leur relation était de fait, et malgré toutes ses protestations du contraire, un film gay. Qu'il s'était inquiété lorsque le réalisateur d'un thriller de science-fiction dans lequel il aurait aimé jouer ne l'avait pas rappelé aussi vite qu'il le pensait (même si celui-ci avait fini par le rappeler et l'affaire s'était conclue comme il l'espérait). Qu'il s'inquiétait du nombre en apparence incessant d'articles, des innombrables demandes d'interviews, des spéculations et sujets d'émissions télévisées, des rubriques de potins et des éditoriaux à propos de sa révélation qui les avaient accueillis à leur retour aux États-Unis et qu'il était impossible, comme leur avait expliqué Kit, de contrôler ou d'arrêter : ils devaient se contenter de patienter jusqu'au moment où les gens se lasseraient, ce qui pouvait prendre des mois. (Willem ne lisait en général pas les articles le concernant, mais cette fois il y en avait tellement : quand ils allumaient la télévision, quand ils allaient *online*, quand ils ouvraient le journal, ils tombaient dessus – des récits sur Willem, et ce que celui-ci désormais représentait.) Quand ils se parlaient au téléphone – Willem au Texas, lui à Greene Street –, il sentait que Willem essayait de ne pas trop évoquer sa nervosité et savait que c'était parce qu'il ne voulait pas qu'il éprouve de la culpabilité.

– Raconte-moi, Willem, finit-il par lui demander. Je te promets que je ne me sentirai pas coupable. Je te jure.

Et après avoir répété la même chose chaque jour pendant une semaine, Willem finit par lui raconter et, bien qu'il se sentît coupable – il s'entaillait après chacune de ces conversations –, il ne demanda pas à Willem de le rassurer et s'évertua en revanche à réconforter Willem, qui ne semblait pas bien ; il se contenta d'écouter et tenta de se montrer aussi apaisant que possible. *Bien*, se glorifiait-il après qu'ils eurent raccroché, après s'être tu à chaque fois, malgré ses propres inquiétudes. *Bravo*. À la suite de quoi, il enfonçait la pointe de la lame dans l'une de ses cicatrices, relevant d'une chiquenaude les tissus du bout du rasoir jusqu'à ce qu'il ait atteint la chair tendre qui se trouvait dessous.

Il pense que c'est bon signe que le film que Willem est en train de tourner à Londres soit, comme Kit le qualifierait, un film gay.

– Normalement, je refuserais, dit Kit à Willem. Mais c'est un trop bon scénario pour le refuser.

Le film s'intitule *La Pomme empoisonnée* et concerne les dernières années de l'existence d'Alan Turing, après son arrestation pour indécence et sa castration à l'aide de produits chimiques. Il idolâtrait Turing, bien sûr – comme tous les mathématiciens – et le scénario lui avait fait monter les larmes aux yeux.

– Tu dois accepter, Willem, avait-il déclaré.

– Je ne sais pas, avait répondu Willem en souriant, encore un film gay ?

– *Duos* a vraiment bien marché, rappela-t-il à Willem.

Et c'était vrai : mieux que personne ne l'avait imaginé – mais c'était une sorte d'argument facile, parce qu'il savait que Willem avait déjà décidé de jouer dans le film, et il était fier de lui, et se réjouissait comme un enfant de le voir dedans, de même que tous les films dans lesquels Willem incarnait un rôle.

Le samedi après le départ de Willem, Malcolm le retrouve à l'appartement et il l'emmène en voiture vers le nord, juste à l'extérieur de Garrison, où ils construisent une maison. Willem avait acheté le terrain – quarante-cinq hectares, comprenant un lac et une forêt – trois ans plus tôt et depuis lors le terrain était resté vide. Malcolm avait dessiné des plans et Willem les avait approuvés, mais il n'avait jamais vraiment dit à Malcolm qu'il pouvait commencer. Cependant un matin, dix-huit mois plus tôt, il avait trouvé Willem à la table de la salle à manger, en train d'examiner les dessins de Malcolm.

Willem lui avait tendu le bras, sans lever les yeux des pages, et il lui prit la main et laissa Willem l'attirer vers lui.

– Je crois qu'on devrait le faire, déclara Willem.

Aussi s'étaient-ils retrouvés avec Malcolm, et celui-ci avait élaboré de nouveaux plans : la première maison possédait deux étages, une boîte à sel moderniste, mais la nouvelle construction n'avait qu'un seul niveau et était principalement constituée de verre. Il avait lui-même proposé de la financer, mais Willem avait refusé. Ils en avaient discuté plusieurs fois, Willem faisant remarquer qu'il ne contribuait en rien à l'entretien de Greene Street, et lui insistant sur le fait qu'il s'en moquait.

– Jude, finit par dire Willem, nous ne nous sommes jamais disputés à propos de l'argent. On ne va pas commencer maintenant.

Et il savait que Willem avait raison : leur amitié n'avait jamais eu à voir avec l'argent. Ils n'en avaient jamais discuté quand ils n'en possédaient pas – il avait toujours considéré que tout ce qu'il gagnait appartenait aussi à Willem – et, aujourd'hui qu'ils en avaient, il n'avait pas changé d'avis.

Huit mois plus tôt, alors que Malcolm se lançait dans le projet, Willem et lui s'étaient rendus sur les lieux et avaient arpenté le terrain. Il se sentait inhabituellement bien ce jour-là, et avait même permis à Willem de lui tenir la main tandis qu'ils descendaient la petite colline qui partait en pente depuis l'endroit où la maison se tiendrait, puis viraient à gauche en direction de la forêt qui enveloppait le lac. La forêt s'avéra plus dense qu'il ne l'avait imaginé, le sol recouvert d'une couche si épaisse d'aiguilles de pin que chacun de leurs pas s'enfonçait, comme si la terre sous leurs pieds était constituée d'une matière élastique et molle, à moitié remplie d'air. C'était un terrain difficile pour lui, et il dut agripper la main de Willem, mais lorsque Willem lui demanda s'il voulait s'arrêter, il secoua la tête. Environ vingt minutes plus tard, quand ils avaient parcouru à peu près la moitié du tour du lac, ils arrivèrent à une clairière qui ressemblait à un conte de fées, le ciel au-dessus d'eux obscurci de branches, le sol sous leurs pieds composé de ce même pelage d'aiguilles de pin. Ils s'arrêtèrent à ce moment-là, regardèrent autour d'eux, silencieux, jusqu'à ce que Willem dise :

– On devrait construire juste ici.

Et il sourit, mais en lui quelque chose se serra, lui procurant le sentiment qu'on lui arrachait tout son système nerveux à partir de son nombril, parce qu'il se souvenait de cette autre forêt dans laquelle il avait autrefois pensé qu'il vivrait et prenait conscience qu'il allait finalement y accéder : une maison dans les bois, avec un plan d'eau non loin, et quelqu'un qui l'aimait. Alors il frissonna, parcouru d'un tremblement qui se propagea dans tout son corps, et Willem le regarda :

– Tu as froid ? demanda-t-il.

– Non, répondit-il, mais continuons de marcher – ce qu'ils firent.

Depuis lors, il a évité les bois, mais il adore se rendre sur le site et prend plaisir à travailler de nouveau avec Malcolm. Willem ou lui y vont tous les quinze jours pendant le week-end, même s'il sait que Malcolm préfère quand c'est lui qui y va, parce que Willem, globalement, ne s'intéresse pas aux détails du projet. Il fait confiance à Malcolm, mais ce n'est pas de la confiance que cherche Malcolm : il veut une personne à laquelle il peut montrer le marbre argenté et veiné qu'il a trouvé dans une petite carrière aux abords d'Izmir et avec laquelle il peut débattre de quelle quantité de ce marbre paraîtrait excessive ; une personne à laquelle faire humer le bois de cyprès de Gifu qu'il s'est procuré pour la salle de bains ; une personne qui examine les objets – marteaux ; clés anglaises ; pinces – qu'il a encastrés tels des trilobites dans le sol coulé de béton. À part la maison et le garage, ils prévoient une piscine extérieure et, dans la grange, une piscine intérieure : la maison sera terminée dans un peu plus de trois mois, la piscine et la grange d'ici le printemps prochain.

Maintenant, il fait le tour de la maison avec Malcolm, passant ses mains sur les surfaces, écoutant Malcolm donner ses instructions à l'entrepreneur concernant tout ce qui doit être arrangé. Comme toujours, il est impressionné de voir Malcolm au travail : il ne se lasse jamais de regarder ses amis au travail, mais l'évolution de Malcolm constitue la plus gratifiante à observer, plus même que celle de Willem. Dans ces moments-là, il se rappelle avec quels soin et méticulosité Malcolm construisait ses maisons imaginaires, et avec quel sérieux ; un jour, ils étaient en deuxième année d'université, JB avait (accidentellement, déclara-t-il plus tard) mis le feu à l'une d'elles alors qu'il était stone, et Malcolm avait été si fâché et blessé qu'il avait failli se mettre à pleurer. Il avait suivi Malcolm alors qu'il

partait en courant de Hood Hall et s'était assis avec lui dans le froid sur les marches de la bibliothèque.

– Je sais que c'est bête, avait dit Malcolm une fois calmé. Mais j'y tiens.

– Je sais, avait-il répondu.

Il avait toujours adoré les maisons de Malcolm ; il possède encore la première que Malcolm lui ait jamais construite toutes ces années plus tôt, pour ses dix-sept ans.

– Ce n'est pas bête.

Il savait tout ce que ces maisons signifiaient pour Malcolm : elles représentaient une affirmation de contrôle, lui rappelaient, malgré toutes les incertitudes de son existence, qu'il y avait une chose qu'il maîtrisait parfaitement, qui exprimerait toujours ce qu'il ne pouvait pas formuler avec des mots.

– De quoi Malcolm peut bien s'inquiéter ? demandait JB quand quelque chose rendait Malcolm anxieux – mais lui le savait : il s'inquiétait parce que vivre signifiait s'inquiéter.

L'existence était effrayante, mystérieuse. Même l'argent de Malcolm ne l'immuniserait pas complètement. La vie lui arriverait, et il essaierait d'y réagir, tout comme le reste d'entre eux. Tous – Malcolm avec ses maisons, Willem avec ses petites amies, JB avec ses peintures, lui avec ses lames de rasoir – cherchaient le réconfort, cherchaient à posséder quelque chose qui ne serait qu'à eux, pour conjurer l'immensité, l'impossibilité du monde, l'implacabilité de ses minutes, ses heures, ses journées.

Récemment, Malcolm travaille de moins en moins sur des résidences ; en réalité, ils le voient beaucoup moins qu'avant. Bellcast possède maintenant des bureaux à Londres et Hong Kong, et bien que Malcolm s'occupe de la plus grande partie des affaires américaines – il programme une aile supplémentaire pour le musée de leur ancienne université –, il se fait rare. Mais il a supervisé lui-même leur maison et n'a jamais manqué ou reporté l'un de leurs rendez-vous. Tandis qu'ils quittent la propriété, il pose une main sur l'épaule de Malcolm.

– Mal, dit-il, je ne sais pas comment te remercier – et Malcolm sourit.

– C'est mon projet préféré, Jude, répond-il. Pour mes personnes préférées.

De retour en ville, il dépose Malcolm dans le quartier de Cobble Hill puis traverse le pont et se dirige vers le nord pour se rendre au bureau. C'est l'ultime plaisir qu'il retire des absences de Willem : parce que cela veut dire qu'il peut rester travailler plus tard et davantage. Sans Lucien, le travail est à la fois plus et moins plaisant (moins, parce que, bien qu'il continue de voir Lucien, qui s'est retiré dans le Connecticut pour épouser une existence où, comme il dit, il fait semblant d'aimer jouer au golf, les tentatives de Lucien pour le choquer et le provoquer lui manquent ; plus, parce qu'il a découvert qu'il aime diriger le département, qu'il aime siéger au comité des salaires du cabinet, décider de la manière dont les profits de l'entreprise seront répartis chaque année).

– Qui aurait cru que tu apprécierais autant le pouvoir, Jude ? lui demanda Lucien quand il avoua son plaisir – mais il avait protesté : il ne s'agissait pas du pouvoir, expliqua-t-il à Lucien, il tirait satisfaction de voir ce que chaque année avait apporté en termes de revenu, de voir la manière dont ses heures et ses journées au bureau (les siennes et celles des autres) se traduisaient en chiffres, et ces chiffres à leur tour en argent, puis cet argent en ce qui constituait les aspects de la vie de ses collègues : leurs maisons, les frais scolaires pour leurs enfants, leurs vacances, leurs voitures. (Il n'avait pas parlé à Lucien de cette partie-là. Lucien aurait pensé qu'il était romantique et lui aurait délivré un sermon ironique et sarcastique sur sa tendance au sentimentalisme.)

Rosen Pritchard avait toujours eu de l'importance à ses yeux, mais après Caleb, le cabinet lui était devenu indispensable. Dans sa vie au cabinet, on l'évaluait seulement sur les entreprises qu'il s'attachait, le travail qu'il exécutait : ici, il n'avait pas de passé, pas de déficiences. Son existence au bureau commençait par la fac de droit où il avait étudié et ce qu'il y avait accompli ; elle se terminait avec ses réussites du jour, avec le décompte annuel de ses heures tarifées, avec chaque nouveau client qu'il apportait. À Rosen Pritchard, il n'y avait pas de place pour Frère Luke, ou Caleb, ou Dr Traylor, ou le monastère, ou le centre ; ils étaient hors de propos, détails superflus, n'avaient rien à voir avec la personne qu'il s'était créée pour lui-même. Ici, il n'était pas quelqu'un qui se recroquevillait dans la salle de bains, pour se scarifier, mais plutôt une série de chiffres : un chiffre pour représenter la somme d'argent qu'il rapportait au cabinet, un autre pour le nombre d'heures qu'il facturait, un troisième pour le nombre de personnes

qu’il supervisait et un quatrième pour la somme dont il les récompensait. Il n’avait jamais pu expliquer la chose à ses amis, qui s’émerveillaient et en même temps le plaignaient pour la quantité de travail qu’il abattait ; il ne put jamais leur dire que c’était dans ce bureau, entouré de travail et de gens que ses amis trouvaient ennuyeux à en devenir bêtes – il le savait – qu’il se sentait le plus humain, le plus digne et le moins vulnérable.

Willem rentre à deux reprises au cours du tournage pour de longs week-ends ; mais le premier de ces week-ends il souffre d’une gastro-entérite et celui d’après c’est Willem qui a contracté une bronchite. Pourtant les deux fois – comme cela lui apparaît systématiquement quand Willem passe le seuil de l’appartement et l’appelle par son nom – il doit se rappeler que c’est sa vie, et que, dans celle-ci, Willem revient à la maison pour être avec lui. Dans ces moments-là, il considère son dégoût des relations sexuelles comme une forme de mesquinerie, pense qu’il en exagère dans son souvenir l’atrocité, et que même si ce n’est pas le cas, il se doit simplement d’exercer un plus grand effort et de moins s’apitoyer sur son sort. *Endurcis-toi*, se sermonne-t-il en embrassant Willem pour lui dire au revoir à la fin de ces week-ends. *Tu n’as pas intérêt à gâcher cette relation. Je t’interdis de te plaindre de ce que tu ne mérites même pas.*

Et puis un soir, moins d’un mois avant que Willem ne soit censé rentrer pour de bon, il se réveille et croit qu’il se trouve dans la remorque d’un immense camion et que le lit sous lui se compose d’un édredon bleu sale, plié en deux, et que chacun de ses os cahote tandis que le poids lourd roule lentement sur l’autoroute. *Oh non*, pense-t-il, *oh non*, et il se lève et se précipite vers le piano et se met à jouer toutes les partitas de Bach dont il peut se souvenir, dans le désordre, trop fort et trop rapidement. Il se rappelle une fable que Frère Luke lui a racontée au cours de l’une de leurs leçons de piano, au sujet d’une vieille femme dans une maison qui jouait du luth de plus en plus rapidement de sorte que les lutins à l’extérieur de chez elle se mettent à danser jusqu’à se fondre à la gadoue. Frère Luke lui avait rapporté cette histoire pour illustrer un argument – il devait reprendre son tempo – mais il avait toujours apprécié l’image et, parfois, quand il sent un souvenir l’envahir, un seul, facile à contrôler et à congédier, il chante ou joue jusqu’à ce qu’il disparaisse, la musique formant un bouclier entre lui et la remémoration.

Il était en première année de fac de droit quand son existence passée avait commencé à lui apparaître sous forme de souvenirs. Il était occupé chaque jour à une tâche – préparer le dîner, classer des livres à la bibliothèque, glacer un gâteau à Batter, rechercher un article pour Harold – et, soudain, une scène lui apparaissait, un spectacle idiot, destiné à lui seul. Dans ces années-là, les souvenirs formaient des tableaux et non des récits, et il revoyait plusieurs fois le même pendant des jours : un diorama de Frère Luke au-dessus de lui, ou l'un des éducateurs du centre, qui avait l'habitude de l'attraper quand il passait près de lui, ou un client vidant ses poches de ses pièces de monnaie et les plaçant dans la soucoupe que Frère Luke avait placée sur la table de chevet à cet effet. Et parfois les souvenirs s'avéraient encore plus brefs et vagues : les chaussettes bleues aux motifs de têtes de cheval d'un client qui les avait gardées au lit ; le premier repas à Philadelphie que Dr Traylor lui avait jamais offert (un hamburger ; une pochette en papier remplie de frites) ; un oreiller recouvert d'une housse en laine couleur de pêche dans sa chambre chez Dr Traylor qu'il ne pouvait jamais regarder sans penser à de la chair meurtrie. Lorsque ces souvenirs se manifestaient, il se sentait désorienté : il lui fallait toujours un moment pour se rappeler que ces réminiscences ne provenaient pas simplement de sa vie, mais qu'elles constituaient son existence même. À cette époque, il les laissait interrompre le cours de ses journées, et il y avait des moments où il arrivait à se sortir de cet envoûtement et se surprenait, la main toujours placée sur le cône en plastique pour le glaçage, suspendue au-dessus du biscuit devant lui, ou bien tenant un livre en l'air, immobile, arrêté dans son geste pour replacer le volume sur une étagère. C'est à cette époque-là qu'il comprit qu'il avait su oblitérer une bonne partie de sa vie, parfois quelques jours seulement après les événements, mais aussi que, d'une certaine manière, à un moment donné, il avait perdu cette capacité. Il se rendait compte que c'était le prix à payer pour jouir de sa vie actuelle, que, s'il voulait profiter des choses qu'il appréciait maintenant, il devait aussi en accepter le prix. Car si réalistes que ses souvenirs soient, sa vie passée lui revenant maintenant par bribes, il était sûr de pouvoir les surmonter si cela signifiait par ailleurs qu'il avait des amis et était capable d'en tirer du réconfort.

Il considérait ces réminiscences comme une simple cloison entre différents mondes, où un élément enterré émergeait de la glaise, se transformait en terre meuble et planait devant lui, attendant qu'il le reconnaisse et le revendique comme sien. Leur réapparition même constituait une provocation : *Nous voici*, semblaient-elles lui dire. *Tu pensais vraiment que nous te laisserions nous oublier ? Tu croyais vraiment que nous ne reviendrions pas ?* Finalement, il dut aussi reconnaître qu'il avait reconstruit ces dernières années un certain nombre des choses qui lui étaient arrivées dans son enfance – qu'il les avait modifiées et reconfigurées, remodelées pour qu'elles paraissent plus acceptables : le film qu'il avait vu quand il était en troisième année d'université, au sujet de deux détectives qui venaient annoncer à un étudiant que l'homme qui lui avait porté atteinte était mort en prison, n'était pas du tout un film – il s'agissait de sa vie, et l'étudiant en question, c'était lui, qui se tenait debout, là, dans la cour, à l'extérieur de Hood Hall, et les deux détectives étaient les personnes qui avaient retrouvé son bourreau, avaient arrêté Dr Traylor dans le champ cette nuit-là, qui l'avaient ensuite emmené à l'hôpital, puis s'étaient assurés qu'il se retrouve incarcéré, et qui étaient finalement venus lui annoncer en personne qu'il n'avait désormais plus rien à craindre.

– C'est chic, ici, avait déclaré l'un des détectives tout en examinant le magnifique campus d'un regard circulaire, avec ses anciens bâtiments en brique, où l'on pouvait étudier en toute sécurité. Nous sommes fiers de toi, Jude.

Mais il avait étouffé ce souvenir, l'avait minimisé de sorte que le détective ait juste dit : « Nous sommes fiers de toi », sans mentionner son nom, de même qu'il avait omis la terrible panique, dont il se souvenait maintenant, qu'il avait ressentie malgré la nouvelle, de peur que quelqu'un lui demande plus tard qui étaient ces deux personnes à qui il avait parlé, l'inconvenance presque nauséeuse de son passé s'immisçant si physiquement dans son existence actuelle.

Il avait fini par apprendre à gérer ses souvenirs. Il ne pouvait les arrêter – une fois qu'ils avaient commencé à se manifester, il n'avait jamais pu y mettre un terme –, mais il était devenu plus adroit lorsqu'il s'agissait d'anticiper leur arrivée. Il était maintenant capable d'identifier le moment ou le jour où ils le visiteraient et où il aurait à décider de la manière dont il voudrait les aborder : demandaient-ils à être confrontés, ou bien à être

apaisés, ou exigeaient-ils une simple attention ? Il pouvait déterminer quelle sorte d'hospitalité était requise, puis choisir comment les obliger à s'en aller, à se retirer ailleurs.

Il est capable de contenir un souvenir insignifiant, mais, tandis que les jours passent et qu'il attend Willem, il se rend compte que ses réminiscences forment une longue anguille, fuyante et impossible à attraper, qui le traverse de part en part, sa queue frappant contre ses organes, si bien que le souvenir lui apparaît comme un être vivant pouvant lui infliger des blessures, qu'il ressent ses coups fermes et puissants contre ses intestins, son cœur, ses poumons. Cela arrive parfois, et ces souvenirs sont les plus difficiles à prendre au lasso et à canaliser, croissant en lui chaque jour, jusqu'à ce qu'il ait le sentiment d'être empli non de sang, de muscles, de liquide et d'os mais du souvenir lui-même, gonflé comme un ballon et enflant jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Après Caleb, il avait compris qu'il ne pourrait tout simplement pas contrôler certains de ses souvenirs et que son seul recours consistait à patienter jusqu'à ce qu'ils se fatiguent, retournent dans la pénombre de son inconscient et le laissent de nouveau en paix.

Aussi patiente-t-il, autorisant ses réminiscences (les presque deux semaines qu'il avait passées dans des camions, à essayer de se rendre du Montana à Boston) à l'envahir, comme si son esprit et son corps étaient un motel, et ce souvenir son seul occupant. Son défi à ce moment-là consiste à tenir la promesse qu'il a faite à Willem, de ne pas se scarifier, aussi établit-il un emploi du temps strict entre minuit et quatre heures du matin, les heures les plus dangereuses. Le samedi, il dresse une liste de ce à quoi il s'emploiera chaque nuit dans les semaines à venir, alternant la natation, la cuisine, le piano, la pâtisserie, les tâches pour Richard, le tri de ses vieux vêtements et de ceux de Willem, l'élagage des bibliothèques, le raccommodage des boutons sur la chemise de Willem qu'il avait l'intention de laisser à Mme Zhou mais dont il est tout à fait capable de s'occuper lui-même et le déblayage de tous les détritus qui se sont accumulés dans le tiroir près de la cuisinière : les bouts de ficelle, les élastiques collants, les épingles à nourrice et les pochettes d'allumettes. Il prépare des litres de bouillon de poulet et des boulettes d'agneau pour le retour de Willem, qu'il congèle, et cuit des miches de pain que Richard apportera à la soupe populaire pour laquelle tous les deux font partie du conseil d'administration

et dont il aide à gérer les finances. Après la préparation de la levure, il s'assied à la table et lit des romans, d'anciens livres parmi ses favoris, dont il retrouve les mots, les intrigues, les personnages qui, inchangés et connus, le réconfortent. Il regrette de ne pas avoir un animal domestique – un chien stupide et reconnaissant, haletant et souriant ; un chat frigide, l'observant d'un air sombre, de ses yeux verts et bridés – un autre être vivant dans l'appartement auquel il pourrait parler, le son étouffé de ses pas capitonnés le ramenant à lui-même. Il œuvre toute la nuit, et juste avant de s'effondrer de sommeil, il s'entaille – une fois sur le bras gauche, une fois sur le bras droit – et, lorsqu'il se réveille, il est fatigué mais fier de lui pour avoir traversé la nuit sans dommage.

Cependant, alors qu'il reste maintenant deux semaines avant le retour de Willem et que les souvenirs s'estompent, se retirant jusqu'à la prochaine visite, les hyènes reviennent. Ou peut-être le mot « revenir » n'est-il pas le bon, parce que, une fois que Caleb les a introduites dans sa vie, elles ne sont jamais reparties. Aujourd'hui, néanmoins, elles ne le pourchassent pas, parce qu'elles savent que ce n'est pas nécessaire : son existence est une vaste savane, et elles l'encerclent. Elles sont allongées dans l'herbe jaune, s'enroulent paresseusement autour des branches basses des baobabs qui germent et s'étendent à partir de leurs troncs tels des tentacules, le fixant de leurs yeux jaune vif. Elles sont là en permanence, et après que Willem et lui ont commencé à avoir des relations sexuelles, elles se sont multipliées, et les mauvais jours, ou bien les jours où il craint particulièrement leur présence, leur nombre augmente encore davantage. Dans ces moments-là, il sent leurs moustaches tressaillir tandis qu'il traverse lentement leur territoire, perçoit leur désinvolte dérision : il a conscience d'être à leur merci, et elles en sont aussi conscientes.

Il a beau désirer l'absence de relations sexuelles que les tournages de Willem lui procurent parfois, il sait qu'il ne devrait pas s'en réjouir, parce que le retour à cette réalité est toujours dur ; enfant, il avait vécu la même chose, quand se réadapter au rythme des relations sexuelles avait été pire que la cadence elle-même.

– Je suis tellement impatient de rentrer et de te voir, déclare Willem lorsqu'ils se parlent au téléphone la fois suivante – et, bien que sa voix ne trahisse rien de concupiscent, qu'il n'ait absolument pas mentionné la possibilité d'un rapport sexuel, il sait par expérience que Willem voudra

faire l’amour le soir de son retour, et qu’il voudra le faire plus souvent que d’habitude pendant le restant de la première semaine suivant son retour, d’autant plus que tous les deux avaient été alternativement malades lors de ses deux congés précédents et que, du coup, rien ne s’était passé.

– Moi aussi, répond-il.

– Qu’en est-il des entailles ? demande Willem, d’un ton léger, comme s’il s’informait de la santé des érables de Julia ou du temps qu’il fait – il pose systématiquement la question à la fin de leurs conversations, comme si le sujet ne l’intéresse que modérément et qu’il s’en enquiert par pure politesse.

– Ça va, répond-il, comme à chaque fois. Je ne me suis scarifié que deux fois cette semaine, ajoute-t-il – ce qui est vrai.

– C’est bien, Judy, le complimente Willem. Dieu merci. Je me rends compte que c’est difficile. Mais je suis fier de toi.

Willem a toujours l’air si soulagé dans ces moments-là, comme s’il s’attendait à entendre – ce qui est probablement le cas – une réponse entièrement différente : *Pas bien, Willem. Je me suis tellement tailladé la nuit dernière que mon bras s’est complètement détaché. Je ne veux pas que tu sois surpris quand tu me reverras.* Il éprouve une véritable fierté, à cet instant, suscitée à la fois par l’énorme confiance que Willem lui accorde et par le fait qu’il n’ait pas à lui mentir, mêlée néanmoins d’un profond et terrible chagrin à l’idée que Willem soit obligé de lui poser la question en premier lieu et qu’ils se glorifient d’une telle réponse. D’autres personnes sont fières des talents, de la beauté ou des performances athlétiques de leur petit ami ; Willem, lui, doit se réjouir à l’idée que son petit ami a réussi à passer une nuit sans s’entailler au rasoir.

Et puis, finalement, un soir arrive où il se rend compte que ses efforts ne le satisferont plus : il ressent un intense besoin de se scarifier, longtemps, massivement. Les hyènes se mettent à pousser de petits hurlements, cris perçants qui semblent provenir d’autres créatures à l’intérieur d’elles, et il a conscience que seule sa douleur les calmera. Il réfléchit : Willem sera rentré dans une semaine. S’il se scarifie maintenant, les entailles ne cicatriseront pas complètement d’ici son retour, et Willem sera fâché. Mais s’il ne passe pas à l’acte, alors il ne sait pas ce qu’il adviendra. Il le faut, il n’a pas le choix. Il comprend qu’il a attendu trop longtemps ; il a pensé qu’il pouvait y arriver tout seul ; il s’est montré irréaliste.

Il se lève du lit et traverse l'appartement vide, puis entre dans la cuisine silencieuse. L'emploi du temps de la nuit inscrit sur une feuille (biscuits pour Harold ; organisation des pulls de Willem ; atelier de Richard) diffuse sa luminosité blanche, posé sur le plan de travail, ignoré mais l'appelant, l'implorant d'être mis en œuvre, le salut qu'il pourrait offrir aussi frêle que la feuille de papier sur laquelle il est inscrit. Il reste immobile un moment, incapable de bouger, puis lentement, avec réticence, il se dirige vers la porte qui surplombe l'escalier et la déverrouille pour, après une pause d'un instant, l'ouvrir en grand.

Il n'a pas rouvert cette porte depuis la nuit avec Caleb et maintenant il se penche au-dessus de son gouffre, fixant le trou noir et s'agrippant au cadre comme ce soir-là, se demandant s'il pourrait se persuader de s'y jeter. Il sait que cela apaiserait les hyènes. Mais la chose a un caractère si dégradant, si extrême, si malsain, qu'il se rend compte que, s'il s'exécutait, il franchirait une ligne, deviendrait, de fait, une personne à hospitaliser. Alors, finalement, finalement, il lâche l'embrasure, les mains tremblantes, et referme la porte d'un coup sec, replace le verrou dans sa fente, puis s'éloigne d'un pas lourd.

Au cabinet le lendemain, il descend avec l'un des associés, Sanjay, et un client, pour que ce dernier puisse fumer. Ils ont quelques clients fumeurs et, lorsqu'ils sortent prendre une cigarette, il les accompagne afin de poursuivre leur rendez-vous sur le trottoir. Lucien avait une théorie selon laquelle les fumeurs n'étaient vraiment à l'aise et détendus que lorsqu'ils consumaient une cigarette, et donc plus faciles à manipuler à ce moment-là, et il avait eu beau rire quand Lucien s'en était ouvert, il sait qu'il a probablement raison.

Il est dans son fauteuil ce jour-là parce qu'il a des élancements dans les pieds, même s'il déteste que les clients le voient si handicapé.

– Crois-moi, Jude, avait dit Lucien quand il lui avait fait part de ses inquiétudes des années plus tôt, les clients te considèrent comme un dur à cuire que tu sois assis ou debout, alors, pour l'amour de dieu, reste dans ta chaise roulante.

Dehors le temps est froid et sec, du coup, pour une raison ou une autre, ses pieds lui sont moins douloureux et, pendant qu'ils parlent tous les trois, il fixe des yeux, comme hypnotisé, l'extrémité brûlante et orangée de la cigarette du client, qui semble lui adresser des clins d'œil, tandis qu'elle

devient alternativement plus ou moins brillante à chaque inhalation et exhalation. Soudain, il sait quoi faire, et cette épiphanie est presque immédiatement suivie d'un coup direct à l'abdomen, parce qu'il se rend compte qu'il va trahir Willem, non seulement le trahir mais aussi lui mentir.

C'est un vendredi et, en route vers le cabinet d'Andy, il élabore son plan, ravi et soulagé d'avoir trouvé une solution. Andy est d'humeur gaie et combative, et il se laisse divertir par lui, par sa brusque énergie. À un moment donné, Andy et lui se sont mis à discuter de ses jambes de la manière dont on évoquerait un parent problématique et imprévisible qu'on ne peut cependant abandonner et qui requiert des soins constants.

– Ces vieilles salopes, les appelle Andy – et, la première fois que celui-ci les avait désignées de la sorte, il avait éclaté de rire devant la justesse de l'appellation, avec sa nuance d'exaspération qui menaçait constamment d'éclipser une discrète et hésitante tendresse.

– Comment vont les vieilles salopes ? lui demande alors Andy.

Sur quoi il sourit et répond :

– Paresseuses et me pompant toute mon énergie, comme d'habitude.

Mais son esprit est tout à ce qu'il s'apprête à faire et, quand Andy lui demande ensuite : « Et qu'est-ce que ta meilleure moitié a à dire en ce moment ? », il lui répond d'un ton sec :

– Qu'est-ce que tu sous-entends ? – sur quoi Andy marque une pause et le regarde d'un air curieux.

– Rien, répond-il. Je voulais juste savoir comment Willem allait.

Willem, songe-t-il, et rien que d'entendre son nom prononcé à voix haute le remplit d'anxiété.

– Il va très bien, dit-il doucement.

À la fin du rendez-vous, comme toujours, Andy examine ses bras et, cette fois, de même que lors des dernières consultations, il approuve en grommelant.

– Tu y as presque coupé court, déclare-t-il. Sans jeu de mots.

– Tu me connais, j'essaie toujours de m'améliorer, réplique-t-il, conservant un ton farceur – mais Andy le regarde dans les yeux.

– Je sais, dit-il à voix basse. Je me rends compte que ça doit être dur, Jude. Mais je suis content, vraiment.

Pendant le dîner, Andy se plaint du nouveau petit ami de son frère, qu'il déteste.

– Andy, lui dit-il, tu ne peux pas détester absolument tous les copains de Beckett.

– Tu as raison, c'est vrai, répond-il. C'est juste que c'est un poids léger et que Beckett pourrait trouver tellement mieux. Je t'ai déjà raconté qu'il prononce le nom de Proust Praoust, non ?

– Plusieurs fois, répond-il en se souriant à lui-même.

Il avait rencontré ce nouveau compagnon de Beckett – un architecte paysagiste en herbe, sympathique et jovial – lors d'un repas chez Andy trois mois plus tôt.

– Mais Andy… je l'ai trouvé charmant. Et il adore Beckett. Et puis, est-ce que tu vas vraiment passer ton temps à avoir des conversations sur Proust avec lui ?

Andy pousse un soupir.

– J'ai l'impression d'entendre Jane, rétorque-t-il d'un ton bougon.

Il se met alors à rire, se sentant plus léger qu'il ne l'a été depuis des semaines, et pas seulement à cause de l'expression boudeuse d'Andy.

– Il y a de pires crimes que de ne pas bien connaître *Du côté de chez Swann*, tu sais.

Tandis qu'il rentre en voiture, il réfléchit à son plan, mais se rend compte qu'il va devoir attendre, parce qu'il a l'intention de prétendre qu'il s'est brûlé en cuisinant, et si les choses se passent mal et qu'il doit consulter Andy, celui-ci lui demandera pourquoi il cuisinait le soir même où ils avaient dîné ensemble. *Demain, alors*, songe-t-il ; *je le ferai demain*. De la sorte, il peut écrire un mail à Willem ce soir, dans lequel il mentionnera qu'il a l'intention d'essayer de préparer les bananes plantains frites que JB aime : une décision semi-spontanée qui tournera horriblement mal.

Tu sais que c'est de cette façon que les malades mentaux fomentent leurs projets, dit la voix sèche et dévalorisante en lui. *Tu as conscience que seuls les fous planifient de cette manière*.

Arrête, rétorque-t-il. *Ça suffit. Le fait que j'ai conscience du côté malsain de la chose prouve que je ne suis pas cinglé*.

Sur quoi, la voix hurle de rire : devant sa réaction défensive, son illogisme d'enfant de six ans, son dégoût du mot « malade », sa peur d'être stigmatisé. Mais même la voix, avec sa répugnance moqueuse et fanfaronne envers lui-même, ne suffit pas à l'arrêter.

Le lendemain soir, il enfile un tee-shirt à manches courtes, qui appartient à Willem, et va dans la cuisine. Il installe tout ce dont il a besoin : l'huile d'olive ; une allumette géante. Il place son avant-bras gauche dans l'évier, comme s'il s'agissait d'un oiseau à plumer, et choisit une zone quelques centimètres au-dessus de l'intérieur de son poignet, avant d'attraper la serviette en papier qu'il a imbibée d'huile et de la frotter contre sa peau en cercles de la taille d'un abricot. Il fixe pendant quelques secondes la tache brillante de graisse, puis prend une inspiration, racle l'allumette sur le côté de la boîte et applique la flamme contre sa peau jusqu'à ce que celle-ci s'embrase.

La douleur est… comment décrire la douleur ? Depuis l'accident, il n'a pas passé un seul jour sans avoir mal quelque part. Parfois la douleur se raréfie, ou bien s'avère légère, ou encore intermittente. Mais elle ne cède jamais.

– Tu dois faire attention, lui dit constamment Andy. Tu es tellement blasé que tu as perdu la capacité de reconnaître les signes indiquant que ça empire. Alors, même si tu juges que c'est un cinq ou un six sur l'échelle de la douleur, si ça ressemble à *ça* – ils parlaient de l'une des lésions sur ses jambes autour de laquelle il avait remarqué que l'épiderme virait à un gris foncé malsain, d'une couleur de décomposition –, il faut que tu imagines que, pour la plupart des gens, ça serait un neuf ou un dix, et que tu dois absolument, *absolument*, venir me voir. Ok ?

Mais cette douleur est une douleur qu'il n'a pas ressentie depuis des décennies, et il hurle à en perdre le souffle. Des voix, des visages, des bribes de réminiscences, d'étranges associations tourbillonnent dans son esprit : l'odeur de l'huile d'olive le renvoie au souvenir d'un plat de champignons rôtis qu'il avait partagé avec Willem à Pérouse, ce souvenir à son tour le renvoie à une exposition du Tintoret que Malcolm et lui avaient vue à la Frick Collection quand ils avaient une vingtaine d'années, ce dernier souvenir le renvoyant ensuite à un garçon du centre que tout le monde appelait Frick, sans qu'il ait jamais su pourquoi, puisque son nom était Jed, ce qui le ramène aux nuits dans l'étable, puis à un ballot de foin dans un champ vide et recouvert de brume près de Sonoma contre lequel Frère Luke et lui avaient un soir fait l'amour, ce qui le ramène à un autre souvenir, puis à un autre encore, et encore un autre, sans fin. Il sent l'odeur de viande grillée, sort de sa transe et jette un regard affolé à la cuisinière,

comme s’il y avait oublié quelque chose, une tranche de steak en train de carboniser dans une poêle, mais il ne voit rien et prend conscience que l’odeur émane de lui, de son propre bras en flammes, ce qui le pousse enfin à ouvrir le robinet et, lorsque l’eau coule sur la brûlure, déclenchant une fumée graisseuse, il se met de nouveau à hurler. Alors, paniqué, il étend le bras droit, le gauche reposant toujours, hors d’état, dans l’évier, tel un membre amputé dans un réceptacle en métal en forme de haricot, attrape la boîte de sel dans le placard au-dessus de la cuisinière et, tout en sanglotant, frictionne la brûlure à l’aide d’une poignée de cristaux aux bords tranchants, ce qui réactive la douleur et l’aveugle, comme s’il fixait le soleil des yeux, ne percevant plus qu’une lueur plus blanche que blanche.

Lorsqu’il reprend conscience, il est par terre, la tête plaquée contre la porte au-dessous de l’évier. Ses membres tressaillent ; il est fiévreux, mais il a froid, et il se colle contre le placard comme s’il s’agissait de quelque chose de moelleux qui pouvait l’avaler. Derrière ses paupières baissées, il aperçoit les hyènes, en train de se lécher les babines comme si elles l’avaient littéralement consommé. *Heureuses ?* leur demande-t-il. *Vous êtes satisfaites ?* Elles ne peuvent pas répondre, évidemment, mais elles ont l’air hébété et content ; il voit leur vigilance décliner, leurs grands yeux se fermer de ravissement.

Le lendemain, il a de la fièvre. Il lui faut une heure pour se rendre de la cuisine à son lit ; ses pieds sont trop endoloris, et il ne parvient pas à ramper à l’aide de ses bras. Il va et vient entre conscience et inconscience plutôt qu’il ne dort, la douleur montant et refluant en lui telle une marée, parfois reculant suffisamment pour lui permettre de se réveiller, parfois l’entraînant sous l’écume de son roulis grisâtre et sale. Tard cette nuit-là, il parvient à s’arracher suffisamment au sommeil pour regarder son bras, maculé d’un grand cercle calciné, noir et fielleux, tel un morceau de terrain où il aurait pratiqué un rituel occulte et terrifiant : un bûcher de sorcières, peut-être. Le sacrifice d’un animal. Une convocation d’esprits. Cela ne ressemble pas du tout à de la peau (et de fait, ce n’en est plus) mais à une matière qui n’a jamais rien eu à voir avec de l’épiderme : du bois, du papier, du goudron, tous réduits en cendres.

Quand lundi arrive, il sait que la plaie va s’infecter. À l’heure du déjeuner, il change le pansement qu’il avait appliqué la veille au soir et, tandis qu’il le décolle, sa peau se détache en même temps, alors il se fourre

son mouchoir de poche dans la bouche pour étouffer ses cris. Mais des morceaux se défont de son bras, des caillots qui ont la consistance du sang mais la couleur du charbon, et il s'assied sur le sol de sa salle de bains, se balançant d'avant en arrière, son estomac se soulevant et régurgitant de la nourriture des jours passés et des relents acides, son bras vomissant sa propre pestilence, se vidant de ses propres excrétions.

Le lendemain, la douleur a encore empiré, et il part tôt du bureau pour aller voir Andy.

– Bon dieu, s'exclame Andy en apercevant la plaie – et, pour une fois, il ne dit absolument rien d'autre, ce qui le terrifie.

– Tu peux me soigner ? murmure-t-il – parce que jusqu'à aujourd'hui il n'a jamais pensé qu'il serait capable de s'infliger une blessure à laquelle l'on ne pourrait pas remédier.

Tout à coup, il s'imagine Andy lui déclarant qu'on va devoir l'amputer et aussitôt après il songe : *Qu'est-ce que je vais dire à Willem ?* Mais :

– Oui, répond Andy. Je vais faire ce que je peux – et puis il faudra que tu ailles à l'hôpital. Allonge-toi.

Il y passe une heure et, quand il peut de nouveau s'asseoir – Andy lui a administré une injection pour endormir la zone –, tous les deux gardent le silence.

– Tu vas m'expliquer comment tu as réussi à t'infliger une brûlure au troisième degré qui forme un rond si parfait, finit par lui demander Andy – et, ignorant le ton glaçant et sarcastique d'Andy, il lui récite l'histoire qu'il a préparée : les bananes plantains, l'huile qui a pris feu.

S'ensuit un nouveau silence, d'une nature différente que le précédent, sans qu'il puisse expliquer en quoi, mais qui ne lui plaît pas. Et puis Andy déclare, d'une voix très basse :

– Tu mens, Jude.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-il, la gorge soudain desséchée malgré le jus d'orange qu'il a bu.

– Tu mens, répète Andy, de la même voix basse – alors il se laisse glisser de la table d'examen, la bouteille de jus lui échappant et se brisant sur le sol, puis se dirige vers la porte.

– Arrête, dit Andy d'un ton froid et furieux. Jude, putain, tu vas me raconter tout de suite. *Qu'est-ce que tu as fait ?*

– Je t'ai expliqué, répond-il, je t'ai dit.

– *Non*, rétorque Andy. Je veux que tu me racontes ce que tu as fait, Jude. Vas-y, dis-le. *Dis*. Je veux t'entendre prononcer les mots.

– Mais je t'ai déjà expliqué, crie-t-il, se sentant terriblement mal, son cerveau cognant contre son crâne, ses pieds l'élançant comme s'ils étaient remplis de lingots de fer incandescents, son bras marqué de son empreinte brûlée de chaudron mijotant. Laisse-moi y aller, Andy. Fous-moi la paix.

– *Non*, rétorque Andy – et lui aussi crie maintenant. Jude, tu… tu… – il s'interrompt, et lui marque également une pause, attendant ce qu'Andy va dire. Tu es fou. C'est un comportement de dingue. Qui pourrait et devrait te faire enfermer pendant des années. Tu es malade, tu es malade et cinglé, et tu as besoin d'aide.

– Je ne te permets pas de me traiter de fou, hurle-t-il. Tu m'entends ? Je ne suis pas dingue, non.

Mais Andy l'ignore.

– Willem rentre vendredi, c'est bien ça ? demande-t-il, même s'il connaît déjà la réponse. Tu as une semaine à partir de ce soir pour lui dire, Jude. Une semaine. Et après ça, je le lui dis moi-même.

– Tu ne peux pas faire ça d'un point de vue légal, Andy, crie-t-il – et tout se met à vaciller autour de lui. Je te poursuivrai pour une telle somme que tu ne pourras même pas…

– Tu ferais mieux de vérifier les nouveaux statuts, monsieur l'avocat, lui rétorque Andy d'un ton sifflant. *Rodriguez contre Mehta*. Il y a deux ans. Si un patient qui s'est retrouvé hospitalisé d'office tente de s'infliger de nouvelles blessures graves, son médecin a le droit – non, *l'obligation* – d'en informer le compagnon du patient ou bien son plus proche parent, que celui-ci lui ait accordé son putain de consentement ou pas.

Il a le souffle coupé, titubant de douleur et de peur, et sous le choc de ce qu'il vient d'entendre Andy déclarer. Tous les deux se tiennent toujours debout dans la salle d'examen, cette pièce où il est venu tellement, tellement de fois, mais il sent ses jambes se dérober sous lui, sent le malheur le submerger et sa colère refluer.

– Andy, fait-il, tout en percevant la supplication dans sa voix, s'il te plaît, ne lui dis pas. Je t'en prie. Si tu lui dis, il me quittera.

Et tout en prononçant ces mots, il prend conscience qu'ils sont vrais. Il ne sait pas pour quelle raison Willem le quittera – si ce sera à cause de ce qu'il s'est infligé ou parce qu'il a menti –, mais il est certain de la chose. Willem

partira, même si son acte visait à ce qu'il puisse continuer à faire l'amour, parce que, s'ils n'ont plus de relation sexuelle, il est persuadé que William rompra avec lui de toute façon.

– Pas cette fois, Jude, répond Andy – et, bien qu'il ne crie plus, sa voix sonne de manière déterminée et inébranlable. Je ne te couvrirai pas cette fois. Tu as une semaine.

– Mais ça ne le regarde pas, déclare-t-il, désespérément. C'est *mon* problème.

– Justement, non, Jude, réplique Andy. Ce sont absolument ses affaires. C'est précisément ce qu'implique d'être en couple – tu ne comprends toujours pas ça, putain ? Tu ne comprends pas que tu ne peux pas faire simplement ce que tu veux ? Tu ne vois pas que, quand tu t'infliges des souffrances, il souffre aussi ?

– Non, répond-il, secouant la tête et agrippant le bord de la table d'examen de la main droite pour essayer de rester debout. Non. Je m'inflige ça pour, justement, ne pas lui faire de mal. Pour l'épargner.

– C'est faux, rétorque Andy. Si tu gâches ça – si tu continues de mentir à quelqu'un qui t'aime, qui t'aime *sincèrement*, qui n'a jamais voulu te voir autrement que tu n'es –, alors tu n'auras à t'en prendre qu'à toi-même. Ce sera de ta faute, et de personne d'autre. Non seulement à cause de qui tu es ou de ce qu'on t'a fait subir ou de tes maladies, mais à cause de ton comportement, parce que tu n'éprouves pas assez de confiance envers Willem pour lui parler honnêtement, pour lui témoigner le même type de générosité et de foi qu'il t'a toujours, *toujours*, témoignées. Je sais que tu crois l'épargner, mais ce n'est pas vrai. Tu es égoïste. Égoïste et entêté et fier, et tu vas gâcher la meilleure chose qui te soit jamais arrivée. Tu ne comprends pas ça ?

Pour la deuxième fois ce soir-là, il n'a plus de mots, et ce n'est que lorsque, finalement, il commence à s'écrouler, tant il est épuisé, qu'Andy étend les bras, le saisit par la taille, et que la conversation prend fin.

Il passe les trois nuits suivantes à l'hôpital, sur l'insistance d'Andy. Pendant la journée, il se rend au bureau, puis il revient le soir et Andy le fait réadmettre. Deux pochettes en plastique pendent au-dessus de lui, une pour chaque bras. L'une, il le sait, ne contient que du glucose. La deuxième contient autre chose, un mélange qui atténue et adoucit la douleur et qui lui permet de dormir d'un sommeil tranquille et d'encre, à l'instar du ciel bleu

sombre d’une estampe japonaise représentant l’hiver, tout de neige, avec, en dessous, un voyageur coiffé d’un chapeau de paille tressée.

On est vendredi. Il rentre chez lui. Willem doit arriver aux alentours de vingt-deux heures ce soir-là et, même si Mme Zhou a déjà fait le ménage, il veut s’assurer de ne laisser traîner aucune preuve, d’avoir caché tous les indices, bien que, en l’absence de contexte, ces indices – sel, allumettes, huile d’olive, serviettes en papier – n’en sont pas vraiment, juste des symboles de leur vie commune, des choses dont ils se servent tous les jours.

Il n’a toujours pas décidé comment s’y prendre. Il a jusqu’au dimanche suivant – il a imploré Andy de lui accorder neuf jours de plus, l’a convaincu qu’à cause des fêtes, parce qu’ils vont à Boston mercredi prochain pour Thanksgiving, il a besoin de ce temps supplémentaire – pour soit raconter à Willem ce qui s’est passé, soit (même s’il n’en dit rien) persuader Andy de changer d’avis. Les deux scénarios paraissent aussi impossibles l’un que l’autre. Mais il va quand même essayer. L’un des problèmes liés au fait qu’il a tellement dormi ces dernières nuits est qu’il a eu très peu de loisir pour réfléchir à la manière de gérer cette situation. Il a l’impression de s’être transformé en un spectacle de lui-même, avec tous les êtres qui l’habitent (la créature aux airs de furet ; les hyènes ; les voix) l’observant pour voir ce qu’il va faire, pour pouvoir le juger, se moquer de lui et lui déclarer qu’il se trompe.

Il s’assied sur le canapé du salon pour attendre puis, lorsqu’il ouvre les yeux, Willem est assis à côté de lui, prononçant son nom tout en lui souriant, alors il l’enveloppe de ses bras, veillant à n’exercer aucune pression sur son bras gauche, et, le temps de cet instant, tout lui paraît à la fois possible – et incroyablement difficile.

Comment pourrais-je continuer sans ça ? se demande-t-il.

Et puis : *Qu’est-ce que je vais faire ?*

Neuf jours, le harcèle la voix intérieure. *Neuf jours*. Mais il l’ignore.

– Willem, dit-il à haute voix, blotti entre ses bras. Tu es rentré, tu es de retour – il pousse une longue exhalation ; espère que Willem ne perçoit pas son tremblement. Willem, Willem, répète-t-il, laissant son nom emplir sa bouche. Willem, Willem, tu n’as pas idée de combien tu m’as manqué.

*

Le meilleur quand on part, c’est de rentrer chez soi. Qui est l’auteur de cette phrase ? Pas lui, mais il aurait aussi bien pu l’être, songe-t-il tout en déambulant dans l’appartement. Il est midi : un mardi, et demain ils iront à Boston.

Si on aime son chez-soi – et même si ce n’est pas le cas –, il n’y a rien d’aussi douillet, agréable et délicieux que la première semaine où l’on est de retour. Cette semaine-là, même ce qui vous irriterait d’habitude – l’alarme d’une voiture qui se déclenche à trois heures du matin ; les pigeons qui se massent sur le rebord de la fenêtre et roucoulent juste derrière votre lit quand vous essayez de faire la grasse matinée – vous rappelle votre propre permanence, tel le signe que la vie, votre vie, vous invitera toujours gracieusement à vous y réinstaller, quelles que soient la distance et la durée que vous avez mises entre elle et vous.

Cette semaine, aussi, les choses que vous aimez de toute façon, pour elles-mêmes, semblent mériter d’être fêtées : le vendeur de noix confites sur Crosby Street qui répond toujours à votre salut par un signe de la main quand vous passez devant son stand pendant votre jogging ; le sandwich falafel garni d’un supplément de radis marinés que vous achetez dans un camion situé au coin de la rue et dont l’envie d’en manger vous a réveillé une nuit à Londres ; l’appartement lui-même, avec sa lumière du jour qui l’illumine, passant d’un côté à l’autre au fil de la journée, et vos affaires, votre nourriture, votre lit et vos odeurs.

Et, bien sûr, il y a la personne que vous retrouvez : son visage, son corps, sa voix, son parfum, son toucher, sa manière de patienter jusqu’à ce que vous ayez terminé de parler, quels que soient le sujet ou la longueur de votre propos, avant de prendre la parole à son tour, la façon dont son sourire se dessine sur son visage avec une telle lenteur qu’il vous rappelle un lever de lune, à quel point vous lui avez à l’évidence manqué et sa joie manifeste de vous avoir de nouveau ici. Et puis il y a, si vous avez de la chance, tout ce que cette personne a accompli pour vous pendant votre absence : dans le cellier, dans le congélateur, dans le réfrigérateur, se trouveront tous vos aliments préférés, le scotch que vous aimez boire. Le pull que vous pensiez avoir perdu l’année précédente au théâtre sera rangé, propre et plié, sur son étagère. Votre chemise aux boutons branlants, maintenant solidement recousus. Votre courrier formera une pile sur l’un des côtés de son bureau ; un contrat pour une campagne publicitaire que vous allez tourner en

Allemagne pour promouvoir une bière autrichienne, avec, dans la marge, ses annotations pour que vous en discutiez avec votre avocat. Et il ne mentionnera rien, et vous saurez qu'il s'en est chargé avec un véritable plaisir, et vous saurez qu'une part des raisons – une petite part, mais une part tout de même – pour lesquelles vous adorez être dans cet appartement et cette relation est due à ce que cette personne veille toujours à faire de ce lieu un foyer accueillant, et, quand vous le lui direz, elle ne s'en offensera pas mais sera au contraire ravie, et vous serez content parce que vous le disiez en toute sincérité. Et, dans ces moments-là – presque une semaine depuis votre retour –, vous vous demanderez pourquoi vous partez si souvent et si, une fois les engagements de l'année prochaine tenus, vous ne devriez pas juste rester ici, votre chez-vous, pendant un laps de temps.

Mais vous saurez également – comme lui – que vos départs constants constituent une manière de réagir. Après la révélation publique de sa relation avec Jude, tandis que Kit, Emil et lui attendaient de voir ce qui allait se passer, il avait éprouvé la même insécurité qui l'avait habité quand il était jeune : et s'il ne travaillait plus jamais ? Et si c'était la fin ? Et il avait beau constater, il le voyait maintenant, que sa carrière se poursuivait pratiquement sans aucun accroc, il lui avait fallu une année pour se convaincre que sa situation n'avait pas changé, que certains réalisateurs le considéraient toujours comme désirable et d'autres pas (« C'est des conneries, avait déclaré Kit – et il lui en était reconnaissant. Tout le monde aimerait travailler avec toi »), et que, dans tous les cas, il restait le même acteur, ni meilleur ni pire, qu'il avait toujours été.

Mais si on le considérait comme le même acteur, il n'avait plus le droit d'être la même personne et, dans les mois qui suivirent sa désignation comme gay – désignation jamais réfutée ; il n'avait pas de publiciste pour formuler de tels dénis ou aveux –, il se retrouva à endosser plus d'identités qu'il n'en avait incarné depuis très longtemps. Au cours de l'essentiel de sa vie d'adulte, il avait été placé dans des circonstances exigeant de se débarrasser successivement de son moi : il n'était plus un frère ; il n'était plus un fils. Cependant, à la faveur d'une révélation, il était aujourd'hui devenu un homme gay ; un acteur gay ; un acteur gay de premier plan ; un acteur gay de premier plan refusant de participer au mouvement gay ; et, pour finir, un acteur gay traître. Environ une année plus tôt, il avait dîné avec un réalisateur qui s'appelait Max et qu'il connaissait de longue date et,

pendant le repas, Max avait essayé de le persuader de délivrer un discours à l'occasion d'un dîner de gala au bénéfice d'une organisation de défense des droits gays au cours duquel il se déclarerait lui-même gay. Willem avait toujours soutenu cette association et il avait répondu à Max que, s'il serait ravi de présenter une récompense ou de sponsoriser une table – comme il l'avait fait tous les ans au cours de la dernière décennie –, il ne révélerait pas sa propre homosexualité, parce qu'il pensait que rien ne justifiait une telle révélation : il ne se considérait pas comme gay.

– Willem, rétorqua Max, tu es dans une relation, une relation sérieuse, avec un homme. C'est la définition même de l'homosexualité.

– Je ne suis pas dans une relation avec un homme, répliqua-t-il, se rendant compte combien ses mots paraissaient absurdes, je suis dans une relation avec Jude.

– Oh, mon dieu, murmura Max.

Willem avait soupiré. Max avait seize ans de plus que lui ; il était devenu adulte à une époque où la politique identitaire constituait votre propre identité, et il comprenait les arguments de Max (et ceux des autres personnes qui le chicanaient et l'imploraient de se déclarer gay et, devant son refus, l'accusaient de haine de soi, de lâcheté, d'hypocrisie, de déni) ; il se rendait compte qu'il représentait maintenant une catégorie qu'il n'avait jamais voulu représenter et que sa volonté en la matière ne possédait, aux yeux de ces personnes, qu'un caractère fortuit. Mais il ne parvenait quand même pas à s'y résigner.

Jude lui avait avoué que Caleb et lui n'avaient parlé à personne dans leur entourage de leur relation et, bien que la dissimulation de la part de Jude eût à voir avec son sentiment de honte (et, de la part de Caleb, comme Willem ne pouvait que l'espérer, avec au moins un léger sentiment de culpabilité), lui aussi considérait que sa relation avec Jude n'existait que pour eux deux, et personne d'autre : elle lui apparaissait comme un lien sacré, gagné de haute lutte et singulier. Bien sûr, il se rendait compte que c'était ridicule ; pourtant, il le ressentait ainsi – être acteur dans sa position, à de nombreux égards, constituait pour certains une forme de revendication, objet de batailles, de discussions ou de critiques, au regard de ses compétences, de son jeu ou de ses performances. Mais il considérait, lui, que sa relation était différente : au sein de celle-ci, il jouait un rôle pour une seule personne, et

celle-ci constituait son unique public, personne d'autre n'en était le témoin, malgré ce qu'ils en pensaient.

Sa relation lui paraissait également sacrée parce qu'il n'avait que récemment – dans les derniers six mois à peu près – commencé à en avoir saisi le rythme. La personne qu'il pensait connaître s'était révélée, par certains aspects, différente de la personne devant lui, et il lui avait fallu du temps pour comprendre combien de facettes il devrait encore découvrir : c'était comme si la forme qu'il avait constamment envisagée comme un pentagramme consistait en réalité en un dodécaèdre, extrêmement fragmentée, présentant d'innombrables surfaces et bien plus compliquée à mesurer. En dépit de cela, il n'avait jamais envisagé de partir : il restait, sans conteste, par amour, par loyauté, par curiosité. Mais cela n'avait pas été facile. À la vérité, par moments, cela s'était révélé terriblement difficile, et cela continuait de l'être. Lorsqu'il s'était promis qu'il n'essaierait pas de réparer Jude, il avait oublié que tenter d'élucider une personne revenait en fait à désirer la remettre en état : diagnostiquer un problème, et ensuite ne pas tenter de le résoudre, ne lui semblait pas seulement nonchalant, mais immoral.

Le sexe constituait la question primordiale : leurs relations sexuelles, et l'attitude de Jude à cet égard. Vers la fin de la période de dix mois où Jude et lui avaient été ensemble et qu'il avait attendu que celui-ci soit prêt (l'intervalle le plus prolongé de célibat qu'il ait vécu depuis ses quinze ans, et qu'il avait enduré en partie comme un défi à lui-même, de la même manière que certaines personnes cessaient de manger du pain ou des pâtes parce que leur petit ami ou petite amie avait lui-même ou elle-même arrêté d'en consommer), il avait commencé à sérieusement s'inquiéter sur la direction que cela prenait, et à se demander si Jude était tout simplement incapable de faire l'amour. D'une manière ou d'une autre il savait, avait toujours su, que Jude avait subi des sévices sexuels, que quelque chose de terrible (peut-être plusieurs choses horribles) lui était arrivé, mais, à sa grande honte, il n'arrivait pas à trouver les mots pour en discuter avec lui. Il se disait que, même s'il s'avérait capable de trouver les mots, Jude n'en parlerait pas jusqu'à ce qu'il s'en sente prêt, mais la vérité, Willem en avait conscience, était sa lâcheté, et que celle-ci constituait la seule raison de son inaction. Cependant il était rentré du Texas et ils avaient finalement fait l'amour, alors il s'était senti soulagé, soulagé également de l'immense

plaisir qu'il en avait retiré, que rien dans l'acte ne lui avait paru tendu ou forcé, et, quand il s'avéra que Jude était beaucoup plus sexuellement habile qu'il ne l'avait supposé, il se sentit encore une fois soulagé. Il ne pouvait se convaincre, pourtant, de déterminer *pourquoi* Jude avait tant d'expérience : Richard avait-il raison et Jude menait-il une sorte de double vie ? L'explication paraissait trop impeccable. Mais l'autre possibilité – selon laquelle Jude aurait accumulé ce savoir avant qu'ils ne se rencontrent, ce qui signifiait que ces leçons lui auraient été enseignées durant son enfance – l'accablait. Alors, avec un terrible sentiment de culpabilité, il ne dit rien. Il choisit de croire la théorie qui rendait sa vie moins compliquée.

Une nuit, néanmoins, il avait rêvé que Jude et lui venaient de faire l'amour (ce qui était le cas) et que Jude, à côté de lui, pleurait, essayant, sans y parvenir, de camoufler le bruit et qu'il savait, même dans le rêve, pourquoi il pleurait : parce qu'il avait en horreur ce qu'il faisait, avait en horreur ce que Willem lui imposait. Le lendemain soir, il avait posé la question à Jude, franchement : *Est-ce que tu aimes ça ?* Puis il avait attendu, se demandant quelle serait la réponse, jusqu'au moment où Jude lui avait répondu oui, ce qui l'avait une fois de plus soulagé : que la fiction puisse continuer, que leur équilibre ne se modifie pas, qu'il n'ait pas besoin d'avoir une conversation qu'il ne savait pas par où commencer, encore moins comment mener. Il s'imaginait un petit bateau, un canot, se balançant dangereusement sur les flots, mais qui soudain se redressait et, naviguant de nouveau paisiblement, même si les eaux dessous étaient sombres, remplies de monstres et de bancs d'algues qui menaçaient à chaque courant d'entraîner le pauvre petit bateau sous la surface de la mer, où elle l'engloutirait et le ferait disparaître, imperceptiblement.

Mais de temps en temps, de manière trop sporadique et hasardeuse pour pouvoir en suivre la trace, il y avait des moments où il apercevait le visage de Jude alors qu'il le pénétrait, ou bien, après l'acte, percevait son silence, si obscur et total qu'il en devenait presque gazeux, et savait que Jude lui avait menti : qu'il lui avait posé une question à laquelle une seule réponse paraissait acceptable, et Jude lui avait donné cette réponse, mais elle n'était pas sincère. Alors il débattait avec lui-même, essayant de justifier son comportement, tout en se blâmant. Cependant, lorsqu'il se montrait vraiment honnête avec lui-même, il se rendait compte qu'il y avait un problème.

Même s’il ne parvenait pas réellement à formuler celui-ci : après tout, Jude semblait toujours avoir envie de faire l’amour quand il le voulait lui aussi. (Pourtant, cela n’était-il pas suspect en soi ?) Et puis, il n’avait jamais rencontré quelqu’un qui se montrât si opposé aux préliminaires, qui ne voulait jamais parler de sexe, qui allait jusqu’à refuser de prononcer le mot.

– C’est gênant, Willem, déclarait Jude à chaque fois qu’il essayait d’aborder le sujet. Faisons-le, c’est tout.

Il avait souvent l’impression que leurs interactions étaient chronométrées et que sa tâche consistait à accomplir l’acte aussi rapidement et pleinement que possible et à ne jamais en parler. L’absence d’érection de la part de Jude l’inquiétait moins que la curieuse sensation qu’il éprouvait parfois – trop indéfinissable et contradictoire pour la désigner par des mots –, à savoir qu’à chaque fois qu’ils avaient une relation il se sentait plus proche de Jude, même si Jude s’éloignait un peu plus de lui. Jude prononçait toutes les paroles adéquates ; émettait tous les sons adéquats ; il se montrait affectueux et de bonne volonté : et pourtant, Willem se rendait compte que quelque chose, *quelque chose* n’allait pas. Il trouvait cela déroutant ; tout le monde avait toujours pris plaisir à faire l’amour avec lui – alors qu’est-ce qui se passait ? Paradoxalement, cela lui donnait encore plus envie de faire l’amour, ne serait-ce que pour obtenir certaines réponses, même s’il les redoutait aussi.

Et à l’instar du fait qu’il avait conscience que leur vie sexuelle était problématique, il savait aussi – sans complètement le savoir, sans qu’on le lui ait jamais dit – que les scarifications de Jude y étaient liées. Cette prise de conscience provoquait chez lui des frissons, de même que son angoisse de longue date l’empêchait (*Willem Ragnarsson, qu’est-ce que tu penses être en train de faire ? Tu es trop bête pour y comprendre quoi que ce soit*) d’explorer plus avant, de plonger le bras dans le fumier rempli de serpents et de mille-pattes grouillants que formait le passé de Jude pour découvrir ce livre aux nombreuses pages, enveloppé de plastique jaune, qui expliquerait un être qu’il avait toujours pensé fondamentalement comprendre. Alors il songeait qu’aucun d’entre eux – ni Malcolm, ni JB, ni Richard, ni lui, ni même Harold – ne s’était montré assez courageux pour essayer. Ils avaient trouvé un tas de raisons pour éviter de se salir les mains. Andy était la seule personne qui pouvait déclarer avoir agi autrement.

Et pourtant, il lui était facile de faire semblant, d'ignorer ce qu'il savait, parce que la plupart du temps, feindre paraissait aisé : parce qu'ils étaient amis, parce qu'ils appréciaient de passer des moments l'un avec l'autre, parce qu'il aimait Jude, parce qu'ils vivaient ensemble, parce que Jude l'attirait, parce que Willem le désirait. Mais il y avait le Jude qu'il connaissait pendant le jour, et même au crépuscule et à l'aube, et puis il y avait le Jude qui prenait possession de son ami pendant quelques heures chaque soir, et ce Jude, craignait-il parfois, était le véritable Jude : celui qui hantait seul leur appartement, celui qu'il avait vu appliquer une lame de rasoir si lentement sur son bras, les yeux écarquillés de douleur, celui qu'il ne pourrait jamais atteindre, quel que soit le nombre de paroles rassurantes ou de menaces formulées. Il lui semblait parfois que c'était ce Jude qui dirigeait véritablement leur relation et, lorsqu'il était présent, personne, pas même Willem, ne pouvait le chasser. Néanmoins, Willem s'entêtait : il bannirait ce Jude, grâce à l'intensité, la force et la détermination de son amour. Il savait que c'était puéril, mais tout acte obstiné est enfantin. Dans ce cas, son acharnement constituait sa seule arme. Patience ; obstination ; amour : il était obligé de croire que cela suffirait. Il devait croire que ces sentiments s'avéreraient plus forts que les habitudes de Jude, quelles que soient l'application et l'assiduité avec lesquelles il les exerçait.

Parfois, il recevait des sortes de comptes rendus des progrès de Jude de la part d'Andy et de Harold, tous les deux le remerciant à chaque fois qu'ils le voyaient, évaluations qu'il considérait comme inutiles mais rassurantes, parce qu'elles attestaient que les changements qu'il pensait apercevoir en Jude – une effusion plus grande de sa part ; une certaine diminution de sa gêne – ne relevaient pas uniquement de sa pure imagination. Mais il se sentait aussi profondément seul, seul avec ses nouveaux soupçons concernant Jude et la gravité de ses problèmes, seul conscient de son incapacité ou de son refus de confronter réellement ces difficultés. À certains moments, il avait failli contacter Andy pour lui demander quoi faire, l'interroger pour savoir s'il prenait les bonnes décisions. Mais il s'était retenu.

Au lieu de quoi, il laissait son optimisme naturel dissimuler ses craintes, maquiller leur relation et la transformer en une alliance essentiellement joyeuse et ensoleillée. Souvent, il était frappé par la sensation – qu'il avait aussi éprouvée à Lispenard Street – qu'ils jouaient à former un foyer, qu'il

vivait un fantasme enfantin qui consistait à fuir le monde et ses règles avec son meilleur ami et occuper une structure inadéquate mais parfaitement spacieuse (un wagon de train ; une cabane dans les arbres) qui n'était pas destinée à être une maison mais l'était devenue à cause de la conviction commune de ses occupants qu'elle devait l'être. M. Irvine s'était entièrement trompé, songeait-il dans ces moments-là, quand l'existence ressemblait à une longue fête qui durait toute la nuit, une fête qui durait depuis presque trois décennies et lui procurait le sentiment palpitant qu'ils avaient construit quelque chose d'extraordinaire, une chose à laquelle ils auraient dû renoncer depuis longtemps : vous alliez à des dîners et, lorsqu'une personne sortait une ânerie, vous jetiez un regard par-dessus la table et il vous rendait votre coup d'œil, dénué d'expression, le sourcil imperceptiblement soulevé, et vous deviez boire en toute hâte de l'eau pour éviter de vous esclaffer et de recracher votre bouchée de nourriture, puis, de retour à votre appartement (votre appartement ridiculement beau, que vous appréciiez tous les deux tellement que c'en était presque embarrassant, pour des raisons que vous n'aviez jamais besoin d'expliquer à l'autre), vous récapituliez toute l'horrible soirée, riant tant que vous vous mettiez à considérer que joie et souffrance s'équivalaient. Ou bien, vous aviez la chance de discuter de vos problèmes chaque nuit avec quelqu'un de plus intelligent et plus attentionné que vous, ou de parler de la stupeur et de l'inconfort que vous éprouviez tous les deux, toutes ces années plus tard, à posséder de l'argent, une fortune qui vous évoquait celle de malfaiteurs dans une bande dessinée absurde, ou encore de vous rendre en voiture chez ses parents, l'un de vous insérant dans la chaîne stéréo du véhicule un enregistrement excentrique sur lequel vous chantiez tous les deux à tue-tête, deux adultes se comportant de manière extravagante et loufoque comme vous ne vous l'étiez jamais autorisé en tant qu'enfants. En vieillissant, vous preniez conscience qu'il n'y avait vraiment que de rares personnes avec lesquelles vous aviez réellement envie de passer plus de quelques jours d'affilée et, pourtant, vous vous retrouviez avec une personne avec laquelle vous aviez envie de passer des années, même quand elle se montrait parfaitement opaque et déroutante. Alors : heureux. Oui, il l'était. Il n'avait pas besoin d'y réfléchir, pas véritablement. Il était, il en avait conscience, un être simple, parmi les plus simples qui soient, et, malgré cela, il s'était retrouvé avec l'être le plus compliqué du monde.

– Tout ce que je désire, avait-il déclaré un soir à Jude – tentant d'expliquer la satisfaction qui à ce moment-là bouillonnait en lui, telle de l'eau d'un bleu éclatant dans une bouilloire, c'est de jouer des rôles que j'aime, un endroit où vivre et une personne qui m'aime. Tu vois ? C'est simple.

Jude avait ri, tristement.

– Willem, dit-il, c'est tout ce que je désire moi aussi.

– Mais tu as tout ça, avait-il répliqué doucement – et Jude était resté silencieux.

– Oui, finit-il par acquiescer. Tu as raison.

Mais il n'avait pas l'air convaincu.

Ce mardi soir-là, ils sont allongés côte à côte, bavardant à moitié, lancés dans l'une de ces semi-conversations sinueuses quand ils veulent tous les deux rester éveillés mais qu'ils s'endorment tous les deux, lorsque Jude prononce son nom avec une sorte de gravité qui lui fait ouvrir les yeux.

– Qu'est-ce qui se passe ? lui demande-t-il – et le visage de Jude est si calme, si sévère, qu'il s'en trouve effrayé. Jude, fait-il. Dis-moi.

– Willem, tu sais que j'essaie de ne pas me scarifier, répond-il – et Willem hoche la tête à son adresse, puis patiente. Et je vais continuer d'essayer, poursuit Jude. Mais parfois… parfois il se peut que je n'arrive pas à me contrôler.

– Je sais, dit-il. Je sais que tu essaies. Je me rends compte combien c'est difficile pour toi.

Jude se détourne alors de lui et Willem roule sur son flanc puis prend Jude dans ses bras.

– Je veux juste que tu comprennes si je fais une bêtise, dit Jude – et sa voix s'assourdit.

– Évidemment que je comprendrai, répond-il. Jude, bien sûr.

S'ensuit un long silence et il attend de voir si Jude ajoute quelque chose. Il est mince, avec de longs muscles de marathonien, mais au cours des six mois passés, il est devenu encore plus mince, presque autant que lorsqu'il est sorti de l'hôpital et Willem le serre un peu plus fort.

– Tu as encore perdu du poids, lui dit-il.

– Le travail, répond Jude – et ils demeurent de nouveau silencieux.

– Je crois que tu devrais manger plus, déclare-t-il.

Il a dû prendre du poids pour jouer le rôle de Turing et, même s'il en a reperdu une partie, il se sent massif à côté de Jude, comme enflé et engraissé.

– Andy va penser que je ne m'occupe pas bien de toi et va m'engueuler, ajoute-t-il – et Jude émet un son qu'il prend pour un rire.

Le lendemain matin, la veille de Thanksgiving, ils sont tous les deux enjoués – ils aiment tous les deux conduire –, chargent leur sac et les boîtes de biscuits, de tartes et de pains que Jude a préparés pour Harold et Julia puis partent de bonne heure, la voiture cahotant vers l'est sur les rues pavées de SoHo, filant ensuite sur la voie à grande vitesse le long de l'East River, et ils chantent en chœur avec la bande-son de *Duos*. Aux environs de Worcester, ils s'arrêtent à une station-service et Jude va leur acheter des pastilles à la menthe et de l'eau. Il attend dans la voiture en feuilletant le journal et, lorsque le téléphone de Jude sonne, il l'attrape, regarde qui appelle et répond.

– Tu l'as dit à Willem ? entend-il Andy demander, avant même de pouvoir prononcer « allô ». Tu as encore trois jours à partir d'aujourd'hui, Jude, sinon c'est moi qui m'en charge. Je ne plaisante pas.

– Andy ? fait-il – et il s'ensuit aussitôt un blanc.

– Willem, reprend Andy. Putain.

Dans le fond, il perçoit la voix réjouie d'un enfant qui piaille – « Oncle Andy a dit un gros mot ! » –, alors Andy jure de nouveau et il entend une porte coulissante se fermer.

– Pourquoi est-ce que tu réponds au téléphone de Jude ? demande Andy. Il est où ?

– On est en route pour chez Harold et Julia, répond-il. Il achète de l'eau – à l'autre bout du fil, il y a un silence. Me dire quoi, Andy ? demande-t-il.

– Willem, fait Andy, avant de s'interrompre. Je ne peux pas. Je lui ai promis que je le laisserai s'en charger.

– Bon, ben, il ne m'a rien dit, déclare-t-il – et il sent des vagues d'émotion l'envahir : de la peur sur une couche d'irritation sur une couche de peur sur une couche de curiosité sur une couche de peur. Andy, tu ferais mieux de me dire, le presse-t-il – il sent la panique monter en lui. C'est grave ? demande-t-il – puis il commence à implorer : Andy, ne me fais pas ça.

Il entend Andy respirer, lentement.

– Willem, dit-il doucement. Demande-lui comment il s'est vraiment brûlé le bras. Il faut que j'y aille.

– Andy, hurle-t-il. *Andy !* – mais il a raccroché.

Il tourne la tête, regarde par la vitre et voit Jude marcher dans sa direction. *La brûlure*, pense-t-il : *Qu'est-ce qu'il y a à propos de la brûlure ?* Jude se l'était faite en essayant de cuisiner les bananes plantains que JB aime. « Faut toujours que tu foutes tout en l'air », et Jude avait ri. « Sérieusement, cela dit, tu es sûr que ça va, Judy ? » Et Jude avait répondu que oui : il était allé voir Andy, et ils avaient procédé à une greffe à l'aide d'un matériau artificiel semblable à de la peau. Ils s'étaient alors disputés parce que Jude ne l'avait pas informé de la gravité de la brûlure – d'après le mail de Jude, il avait supposé qu'il s'agissait juste d'une légère brûlure, certainement pas une qui méritait une greffe de peau – et de nouveau ce matin lorsque Jude avait insisté pour conduire, même si son bras continuait à le faire souffrir, mais : *Quoi, la brûlure ?* Et puis, soudain, il prend conscience qu'il n'y a qu'une manière d'interpréter les mots d'Andy, et il doit baisser la tête à la hâte parce qu'il est pris de vertige, comme si quelqu'un venait de le frapper.

– Désolé, dit Jude en se réinstallant dans la voiture. La queue était interminable – il secoue le paquet pour sortir des pastilles à la menthe, puis se tourne et le voit. Willem ? demande-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu fais une tête terrible.

– Andy a appelé, répond-il – et il observe le visage de Jude, l'aperçoit se figer et exprimer de l'effroi. Jude, poursuit-il – et sa propre voix paraît lointaine, comme s'il parlait du fond d'un ravin. Comment tu t'es brûlé le bras ?

Mais Jude ne lui répondra pas, se contentant de le fixer du regard. *Ce n'est pas en train d'arriver*, se dit-il.

Pourtant, si.

– Jude, répète-t-il, comment tu t'es brûlé le bras ?

Mais Jude continue de le fixer, les lèvres closes, et il lui repose la question plusieurs fois. Finalement :

– *Jude !* crie-t-il, surpris par sa propre fureur – et Jude baisse la tête. Jude ! Réponds-moi ! *Dis-moi immédiatement !*

Alors Jude se met à parler d'une voix si basse qu'il ne peut pas l'entendre.

– *Plus fort*, lui hurle-t-il. *Je ne t’entends pas*.

– Je me suis brûlé, finit par déclarer Jude, très doucement.

– Comment ? demande-t-il, violemment – et, de nouveau, Jude répond d’une voix si basse qu’il rate l’essentiel, mais il parvient malgré tout à distinguer certains mots : « huile d’olive », « allumette », « feu ».

– *Pourquoi ?* crie-t-il, désespérément. *Pourquoi* est-ce que tu as fait ça, Jude ?

Il est si furieux – contre lui, contre Jude – que, pour la première fois depuis qu’il le connaît, il a envie de le frapper, visualise son poing s’écraser contre le nez de Jude, contre sa joue. Il aimerait voir son visage brisé, et il veut en être responsable.

– J’essayais de ne pas me scarifier, répond Jude d’une voix fluette, ce qui le rend encore plus livide.

– Alors c’est de ma faute ? demande-t-il. Tu fais ça pour me punir ?

– Non, l’implore Jude, non, Willem, non… c’est juste que…

Mais il l’interrompt :

– Pourquoi est-ce que tu ne m’as jamais dit qui était Frère Luke ? s’entend-il demander.

Il se rend compte que Jude est étonné.

– Quoi ? demande-t-il.

– Tu m’avais promis que tu me raconterais, dit-il. Tu te souviens ? C’était mon *cadeau d’anniversaire* – les derniers mots paraissent plus sarcastiques qu’il n’en avait l’intention. Raconte-moi, poursuit-il. Dis-moi tout de suite.

– Je ne peux pas, rétorque Jude. S’il te plaît. Je t’en prie.

Il voit que Jude est à l’agonie et il continue de le pousser.

– Tu as eu quatre ans pour trouver comment m’en parler, réplique-t-il – et, tandis que Jude ébauche un mouvement pour introduire la clé dans le contact, il tend le bras et la lui arrache. Je pense que la période de grâce a suffisamment duré. Raconte-moi, immédiatement – et puis, alors que la réaction tarde à venir, il crie de nouveau sur Jude : *Dis-moi*.

– C’était un des moines au monastère, murmure Jude.

– Et ? lui crie-t-il.

Je suis tellement stupide, songe-t-il, tout en hurlant. *Je suis si, si stupide. Je suis si crédule*. Et puis, simultanément. *Il a peur de moi*. Il se rappelle soudain avoir crié sur Andy il y a des années : *Tu es furieux parce que tu ne*

sais pas comment le soigner et donc tu t'en prends à moi. *Oh, mon dieu*, pense-t-il. *Mon dieu. Pourquoi je fais ça ?*

– Et je me suis enfui avec lui, dit Jude, d'une voix si faible maintenant que Willem est obligé de se pencher pour l'entendre.

– Et ? demande-t-il.

Mais il voit que Jude est sur le point de pleurer alors, soudain, il s'arrête, s'incline en arrière, épuisé et dégoûté par lui-même, tout à coup effrayé aussi. Et si la prochaine question qu'il pose est celle qui finalement ouvre les vannes, et que tout ce qu'il a toujours voulu savoir sur Jude, tout ce qu'il n'a jamais voulu affronter, surgit *in fine* ? Ils restent assis là pendant un long moment, la voiture s'emplissant de leur tremblante respiration. Il sent le bout de ses doigts s'engourdir.

– Allons-y, finit-il par dire.

– Où ? demande Jude – et Willem le regarde.

– Il n'y a plus qu'une heure d'ici à Boston, déclare-t-il. Et ils nous attendent – sur quoi Jude hoche la tête, s'essuie le visage à l'aide de son mouchoir, lui prend la clé et conduit lentement pour quitter la station-service.

Tandis qu'ils roulent sur l'autoroute, il visualise soudain ce que s'enflammer signifie réellement. Il songe aux feux de camp qu'il avait préparés en tant que scout, le tipi de brindilles que l'on disposait autour d'un entrelacs de papier journal, la façon dont les flammes chatoyantes rendaient l'air qui les entourait flageolant, se rappelle leur terrible beauté. Et puis il pense à Jude en train d'infliger cela à sa propre peau, imagine les flammes orange lui ronger la chair, et il se sent nauséeux.

– Arrête-toi, ordonne-t-il à Jude en haletant – alors Jude se déporte sur le bas-côté dans un crissement de pneus, et il se penche à l'extérieur de la voiture, puis vomit jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à expulser.

– Willem, entend-il Jude lui dire – et le son de sa voix l'enrage et le bouleverse en même temps.

Ils gardent le silence tout le reste du trajet et, lorsque Jude pénètre dans l'allée cahoteuse de Harold et Julia, ils échangent un bref coup d'œil, et c'est comme s'il observait quelqu'un qu'il n'a jamais vu auparavant. Il regarde Jude et voit un bel homme, aux mains et aux jambes longues, au visage magnifique, le type de visage que l'on ne peut cesser d'admirer, et s'il rencontrait cet homme à une fête ou dans un restaurant, il lui parlerait,

parce que cela lui fournirait un prétexte pour continuer à le dévorer des yeux, et il n'imaginerait jamais qu'il se scarifie tellement que la peau de ses bras ne ressemble plus à de la peau mais à du cartilage, ou qu'il avait un jour fréquenté quelqu'un qui le battait si horriblement qu'il aurait pu en mourir, ou qu'un soir il s'était enduit la peau d'huile de sorte que la flamme qui toucherait son corps brûle plus vive et plus rapidement, ni qu'il avait repris cette idée d'une personne qui lui avait fait subir le même supplice, des années plus tôt, quand il était enfant alors qu'il s'était contenté de dérober un objet brillant et irrésistible sur le bureau d'un gardien haï et exécrable.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose lorsqu'ils entendent Harold et Julia leur souhaiter la bienvenue, et ils clignent tous les deux des yeux, se tournent, puis descendent de voiture, le sourire aux lèvres. Tandis qu'il embrasse Julia, il entend Harold, derrière lui, s'adresser à Jude :

– Ça va ? Tu es sûr ? Tu as l'air un peu éteint – sur quoi Jude murmure qu'il va bien.

Il se rend dans leur chambre avec leur sac tandis que Jude va directement à la cuisine. Il sort leurs brosses à dents, leurs rasoirs électriques et les dispose dans la salle de bains, puis s'allonge sur le lit.

Il dort tout l'après-midi ; il est trop abattu pour faire quoi que ce soit d'autre. Il n'y aura qu'eux quatre au dîner et il se regarde dans le miroir, s'exerçant un court laps de temps à rire, avant de rejoindre les autres dans la salle à manger. Au cours du repas, Jude est très silencieux, mais Willem s'efforce de parler et d'écouter comme si tout était normal, bien que ce soit difficile, tant il a l'esprit encombré de tout ce qu'il a appris.

Même à travers sa rage et son désespoir, il remarque que Jude n'a pratiquement rien dans son assiette, mais quand Harold déclare : « Jude, il faut que tu manges davantage ; tu es devenu beaucoup trop maigre. Pas vrai, Willem ? » – et lui lance un regard, en quête du soutien et des cajoleries qu'il exprimerait instinctivement d'habitude –, il se contente de hausser les épaules.

– Jude est un adulte, rétorque-t-il d'une voix qui lui paraît étrange. Il sait ce qui est bien pour lui – et, du coin de l'œil, il aperçoit Julia et Harold s'échanger des regards et Jude baisser la tête vers son assiette.

– J'ai beaucoup mangé en cuisinant, dit-il.

Mais ils savent tous que c’est faux, parce que Jude ne grignote jamais quand il prépare un repas et n’autorise personne d’autre à s’y adonner non plus : « La Stasi du grignotage », l’appelle JB.

Il observe distraitement Jude poser sa main sur sa manche de pull à l’endroit précis où doit se trouver la brûlure, puis celui-ci lève les yeux et aperçoit Willem le fixer du regard, et il retire sa main avant de baisser de nouveau la tête.

Le dîner se passe et, tandis qu’il fait la vaisselle avec Julia, il parvient à converser d’un ton léger et anodin. Ensuite, ils vont au salon, où Harold l’attend pour regarder le match de football américain du week-end précédent, qu’il a enregistré. Au seuil de la pièce, il marque une pause : d’ordinaire, il rejoindrait Jude et se serrerait contre lui dans le fauteuil rembourré et gigantesque placé à côté de ce qu’ils appellent le Trône de Harold, mais ce soir il ne peut pas s’asseoir à côté de Jude – il parvient à peine à le regarder. Pourtant, s’il fait mine de ne pas s’y installer, Julia et Harold sauront avec certitude que quelque chose ne va vraiment pas bien entre eux. Mais alors qu’il hésite, Jude se lève et, comme s’il prévoyait son dilemme, annonce qu’il est fatigué et qu’il va se coucher.

– Tu es sûr ? demande Harold. La soirée ne fait que commencer.

Mais Jude répond que oui, embrasse Julia, puis adresse un vague signe de la main à Harold et Willem, et, de nouveau, il aperçoit Julia et Harold échanger un coup d’œil.

Julia finit par se retirer elle aussi – elle n’a jamais compris l’attrait du football américain – et, après son départ, Harold met le match sur pause et tourne la tête vers lui.

– Tout va bien entre vous ? demande-t-il – et Willem opine du chef.

Plus tard, lorsque lui aussi va se coucher, Harold lui attrape la main au passage.

– Tu sais, Willem, dit-il en lui serrant la paume, Jude n’est pas le seul que nous aimons – et il hoche de nouveau la tête, sa vision se brouillant, puis souhaite une bonne nuit à Harold et s’en va.

Leur chambre à coucher est silencieuse, et il reste debout un moment, fixant des yeux la silhouette de Jude sous la couverture. Willem est conscient qu’il ne dort pas vraiment – mais il fait semblant et, finalement, il se déshabille, plie ses vêtements et les pose sur le dossier de la chaise près de la commode. Quand il se glisse dans le lit, il sent que Jude est toujours

éveillé, et tous les deux restent ainsi allongés pendant un long moment de leurs côtés respectifs, tous les deux craignant ce que lui, Willem, pourrait dire.

Il dort, néanmoins, et lorsqu'il se réveille, la chambre est encore plus silencieuse, un véritable silence cette fois, et, par habitude, il se tourne en direction de Jude, ouvre les yeux pour s'apercevoir que Jude n'est pas là et que, en fait, son côté du lit est froid.

Il s'assied. Se lève. Entend un petit bruit, trop mince pour être même qualifié comme tel, puis il se retourne et voit la porte de la salle de bains, fermée. Mais tout est sombre. Il se dirige quand même vers la porte, s'acharne sur la poignée, ouvre la porte d'un coup sec, ce qui repousse la serviette placée au sol pour bloquer la lumière. Et là, appuyé contre la baignoire, se trouve Jude, comme il s'y attendait, complètement habillé, les yeux écarquillés et horrifiés.

– Où est-elle ? lui demande-t-il d'un ton sec – même s'il a envie de gémir, de se mettre à pleurer : à cause de son échec, devant cette horrible et grotesque performance qui se déroule soir après soir et dont il est le seul spectateur occasionnel, parce que lorsqu'il n'y a pas de public, la performance a tout de même lieu dans une maison vide, son unique acteur si assidu et dévoué que rien ne peut l'empêcher de pratiquer son art.

– Je ne fais rien, répond Jude – mais Willem sait qu'il ment.

– Où est-elle, Jude ? demande-t-il de nouveau – puis il s'accroupit devant lui et lui attrape les mains : rien.

Pourtant il est certain qu'il s'est scarifié : il le voit à ses yeux écarquillés, à la teinte grise de ses lèvres et au tremblement de ses mains.

– Je n'ai rien fait, Willem, je te promets, déclare Jude.

Ils susurrent pour ne pas réveiller Julia et Harold, un étage plus haut – lorsque, avant même de réfléchir, il agrippe Jude, essaie de lui arracher ses vêtements, et Jude résiste mais il ne peut pas utiliser son bras gauche et n'est pas au mieux de sa forme de toute façon, et ils se crient dessus en silence. Il se place alors à califourchon sur Jude, lui enfonçant ses genoux dans les épaules comme un lutteur professionnel lui a un jour appris lors d'un tournage, une méthode qui, il le sait, paralyse et fait mal, alors il se met à enlever à Jude ses vêtements, Jude qui se débat frénétiquement sous lui, le menaçant, puis l'implorant d'arrêter. Il songe, mollement, que si on les voyait on penserait qu'il s'agit d'un viol, mais il ne tente pas de le

violer, se rappelle-t-il : il essaie de trouver la lame de rasoir. Et soudain, il l'entend, le petit bruit de métal sur le carrelage, et l'attrape par son bord entre ses doigts et la jette derrière lui, puis se remet à le dévêtir, lui arrachant ses habits avec une brutale efficacité qui le surprend lui-même, mais ce n'est que lorsqu'il baisse les sous-vêtements de Jude qu'il aperçoit les entailles : six d'entre elles, en lignes horizontales nettes et parallèles, en haut de sa cuisse gauche, alors il relâche Jude et s'écarte de lui précipitamment comme s'il était malade.

– Tu… es… fou, dit-il, lentement, d'un ton plat, une fois que son choc initial s'est un peu amoindri. Tu es dingue, Jude. Te taillader sur les jambes, en plus. Tu sais bien ce que tu risques ; tu sais bien que des entailles à cet endroit-là ont toutes les chances de s'infecter. Mais qu'est-ce que t'as dans la tête, putain ? – l'effort et la détresse le font haleter. T'es malade, ajoute-t-il – et il s'aperçoit, de nouveau comme si Jude était un étranger, combien celui-ci est maigre, et se demande pourquoi il ne l'a pas remarqué plus tôt. T'es dérangé. Tu dois te faire hospitaliser. Tu dois…

– Cesse d'essayer de me réparer, Willem, lui rétorque violemment Jude. Je suis quoi pour toi ? Pourquoi est-ce que tu es avec moi, de toute manière ? Je ne suis pas ton putain de projet charitable. Je me portais très bien sans toi.

– Ah ouais ? demande-t-il. Désolé si je ne me montre pas à la hauteur et ne suis pas le petit ami idéal, Jude. J'ai conscience que tu préfères que tes relations penchent plus vers le sadisme, hein ? Peut-être que si je te balançais régulièrement dans l'escalier d'un coup de pied je me conformerais plus à tes critères ?

Il voit Jude s'écarter de lui à ce moment-là, se plaquer contre la paroi de la baignoire, aperçoit la lueur dans ses yeux s'atténuer puis disparaître.

– Je ne suis pas ton frère Hemming, Willem, lui crache Jude. Je n'ai pas l'intention d'être l'infirme que tu réussiras à sauver à la place de celui que tu n'as pas pu sauver.

Il bascule alors sur ses talons, se relève, recule, ramassant en même temps la lame de rasoir et puis la lançant aussi fort que possible en direction du visage de Jude, qui lève les bras pour se protéger, la lame rebondissant contre sa paume.

– Très bien, réplique-t-il en haletant. Vas-y, coupe-toi en petites lamelles, pour ce que j'en ai à foutre. Tu aimes te scarifier plus que tu ne m'aimes de toute façon.

Il part, regrettant de ne pas pouvoir claquer la porte derrière lui, donne un coup sur l'interrupteur en chemin et éteint la lumière.

De retour dans la chambre à coucher, il attrape ses oreillers et l'une des couvertures sur le lit, et se jette sur le canapé. S'il pouvait s'en aller tout simplement, il le ferait, mais la présence de Harold et Julia l'arrête, et il reste. Il se positionne sur le ventre et hurle, véritablement, dans les coussins, frappant des poings et des jambes à l'instar d'un enfant qui pique une colère, sa rage se mêlant à un sentiment si total de regret qu'il en a le souffle coupé. Il pense à de nombreuses choses, mais il est incapable de les formuler ou de les distinguer les unes des autres, et trois idées successives défilent rapidement dans son esprit : il ira à la voiture, s'enfuira et n'adressera plus jamais la parole à Jude ; il retournera dans la salle de bains, le serrera dans ses bras jusqu'à ce qu'il acquiesce et le laisse le soigner ; il appellera Andy, tout de suite, et s'arrangera pour que Jude soit hospitalisé d'office le lendemain à la première heure. Mais il n'accomplit aucun de ces actes, se contentant de frapper inutilement des poings et des pieds, comme s'il nageait sur place.

Il finit par s'arrêter, demeure allongé, immobile, jusqu'à ce qu'il entende, au bout de ce qui lui paraît un très long moment, Jude entrer à pas feutrés dans la chambre, aussi discrètement et lentement qu'un être battu, un chien peut-être, une créature non aimée qui ne vit que pour se voir violentée, et puis le grincement du lit tandis qu'il se couche.

La longue et affreuse nuit se déroule, cahin-caha, et il dort, d'un sommeil léger et furtif, et lorsqu'il se réveille, le jour ne s'est pas encore tout à fait levé mais il enfile sa tenue de jogging et ses tennis, puis sort, essoré de fatigue, et essaie de ne penser à rien. Tandis qu'il court, des larmes, dues au froid ou à tout le reste, lui brouillent la vision par intermittence, et il se frotte les yeux avec rage, continue sa course, s'obligeant à accélérer sa cadence et à inhaler l'air à grandes goulées éprouvantes, qui lui brûlent douloureusement les poumons. À son retour, il rentre dans leur chambre, où Jude est toujours allongé sur le flanc, recroquevillé sur lui-même, et, le temps d'une seconde, il imagine, avec un sursaut d'horreur, qu'il est mort ; il s'apprête à prononcer son nom quand Jude bouge légèrement dans son

sommeil, alors il se rend à la place dans la salle de bains, se douche, range ses affaires de jogging dans leur sac, s'habille pour la journée, puis va dans la cuisine, refermant doucement la porte de la chambre à coucher derrière lui. Harold est dans la cuisine et lui propose une tasse de café comme d'habitude, et comme d'habitude depuis qu'il a commencé à fréquenter Jude, il secoue la tête, même si à cet instant précis l'odeur du café – sa chaleur boisée d'écorce – le fait pratiquement saliver. Harold ne connaît pas la raison, sait seulement qu'il a cessé d'en boire, et essaie constamment, comme il le dit, de le ramener sur le chemin de la tentation et, alors que d'ordinaire Willem en aurait plaisanté avec lui, ce matin il ne rit pas. Il ne parvient même pas à regarder Harold, tant il a honte. Il est aigri, aussi : parce que Harold place une foi inébranlable en lui – il en a conscience, bien que Harold n'en parle jamais – pour constamment savoir comment s'y prendre avec Jude ; à cause de la déception et du dédain que Harold éprouverait à son égard, il en est sûr, s'il apprenait ses paroles et ses actes de la nuit dernière.

– Tu n'as pas l'air en forme, lui dit Harold.

– Pas super, acquiesce-t-il. Harold, je suis vraiment désolé. Kit m'a envoyé un texto hier soir tard, et ce réalisateur que je pensais rencontrer cette semaine quitte en fait New York ce soir ; il faut que je retourne en ville aujourd'hui.

– Oh non, Willem, sérieusement ? commence à répliquer Harold, lorsque Jude entre dans la cuisine – et Harold poursuit : Willem m'annonce que vous devez retourner à New York ce matin.

– Tu peux rester, dit-il à Jude, sans lever néanmoins les yeux du toast qu'il est en train de beurrer. Garde la voiture. Mais moi, il faut que je rentre.

– Non, réplique Jude après un court silence. Je devrais rentrer aussi.

– C'est quoi ce Thanksgiving pourri ? Vous venez juste dîner et puis vous vous taillez ? Qu'est-ce que je vais faire avec toute cette dinde ? demande Harold, tout en débitant sa tirade dramatique d'un ton feutré, tandis que Willem sent qu'il les regarde tous les deux tour à tour, essayant de comprendre ce qui se passe, ce qui a mal tourné.

Il attend que Jude soit prêt, s'efforçant de bavarder de la pluie et du beau temps avec Julia et d'ignorer les questions non formulées de Harold. Il va en premier à la voiture pour montrer clairement qu'il a l'intention de

conduire et, tandis qu'il lui dit au revoir, Harold ouvre la bouche, puis la referme, et le serre à la place dans ses bras.

– Sois prudent, fait-il.

Dans la voiture, il bouillonne, ne cesse d'accélérer, puis se rappelle qu'il devrait ralentir. Il n'est même pas huit heures du matin, le jour de Thanksgiving, et l'autoroute est déserte. À côté de lui, Jude détourne la tête, son visage appuyé contre la vitre : Willem ne l'a toujours pas regardé, ne sait pas quelle expression il a, ne discerne pas les cernes gris sous ses yeux, indice révélateur, comme le lui avait expliqué Andy à l'hôpital, qu'il se scarifie trop. Sa colère augmente et diminue au fil des kilomètres : par moments, il songe aux mensonges de Jude – il lui ment en permanence, il s'en rend compte – et la fureur l'emplit comme de l'huile bouillante ; à d'autres moments, il songe à ses paroles, à son comportement, à toute la situation, au fait que l'homme qu'il aime se montre si cruel envers lui-même, et éprouve un tel sentiment de remords qu'il est obligé de serrer le volant de toutes ses forces pour rester concentré. Il pense : *A-t-il raison ? Est-ce que je le perçois vraiment comme Hemming ?* Et puis il pense : *Non. Jude délire, parce qu'il lui est impossible de comprendre que qui que ce soit veuille sortir avec lui. C'est faux.* Mais cette explication ne le réconforte pas, elle le rend au contraire encore plus malheureux.

Juste après New Haven, il s'arrête. Normalement, la traversée de New Haven lui fournit l'occasion de raconter ses anecdotes préférées de l'époque où JB et lui partageaient un appartement durant leurs études de troisième cycle : la fois où il avait dû aider JB et Henry Young l'Asiatique à monter leur exposition guerrière de carcasses de viande vacillantes à l'extérieur de la fac de médecine ; la fois où JB avait coupé toutes ses dreadlocks et les avait laissées dans le lavabo jusqu'à ce que Willem finisse par les enlever deux semaines plus tard ; la fois où JB et lui avaient dansé sur de la musique techno pendant quarante minutes d'affilée pour que Greig, l'ami de JB, artiste vidéaste, puisse les filmer.

– Raconte-moi celle où JB a rempli la baignoire de Richard de têtards, demandait Jude, souriant d'anticipation. Raconte-moi celle de l'époque où tu sortais avec cette lesbienne. Raconte-moi la fois où JB s'est incrusté dans cette orgie féministe.

Mais aujourd'hui, ni l'un ni l'autre ne parle, et ils traversent New Haven en silence.

Il descend de voiture pour faire le plein et aller aux toilettes.

– C'est mon dernier arrêt, dit-il à Jude, qui n'a pas bougé – mais Jude se contente de secouer la tête, et Willem claque la portière, repris par la colère.

Ils arrivent à Greene Street avant midi, sortent de la voiture en silence, entrent dans l'ascenseur en silence, puis dans l'appartement en silence. Il apporte leur sac dans la chambre à coucher ; derrière lui, il entend Jude s'asseoir et se mettre à jouer un morceau au piano – Schumann, reconnaît-il, *Fantaisie* op. 17 : une pièce assez vigoureuse pour quelqu'un de si faible et si désemparé, songe-t-il avec aigreur – et il prend conscience alors qu'il doit quitter l'appartement.

Il ne retire même pas son manteau, se contentant de retourner dans le salon avec ses clés.

– Je sors, annonce-t-il – mais Jude ne s'interrompt pas. Tu m'entends ? crie-t-il. Je m'en vais.

Alors Jude lève les yeux et arrête de jouer.

– Tu reviens quand ? demande-t-il doucement – et Willem sent sa détermination flancher.

Puis il se rappelle à quel point il est fâché.

– Je ne sais pas, répond-il. Ne m'attends pas.

Il frappe du poing le bouton de l'ascenseur. Un silence s'ensuit, puis Jude se remet à jouer.

Il se retrouve dehors dans le monde, et tous les magasins sont fermés, SoHo est désert. Il marche jusqu'à la voie rapide qui longe l'Hudson River, remonte vers le nord en silence, ses lunettes de soleil lui couvrant les yeux, son écharpe, qu'il a achetée à Jaipur (une grise pour Jude, une bleue pour lui), d'un cachemire si doux qu'elle s'accroche à la moindre barbe naissante, enroulée autour de son cou mal rasé. Il marche, marche ; plus tard, il ne se rappellera même pas ses pensées, ou s'il a pensé à quoi que ce soit. Quand il a faim, il vire vers l'est pour s'acheter une part de pizza, qu'il mange dans la rue, à peine conscient de son goût, avant de retourner vers la voie rapide. *C'est mon univers,* songe-t-il, debout au bord du fleuve, tandis qu'il contemple le New Jersey, en face. *C'est mon petit univers, et je ne sais pas quoi y faire*. Il se sent piégé, pourtant comment peut-il se sentir pris au piège alors qu'il n'est même pas capable de régir le petit lieu qu'il occupe ? Comment peut-il espérer plus alors qu'il est incapable d'appréhender ce qu'il pensait comprendre ?

La tombée de la nuit est soudaine et rapide, le vent s'intensifie, et il continue de marcher. Il désire de la chaleur, de la nourriture, une pièce remplie de gens qui rient. Mais il ne peut supporter l'idée d'entrer dans un restaurant, pas seul un soir de Thanksgiving, pas dans l'humeur où il se trouve : on le reconnaîtra, et il n'a pas l'énergie pour parler de la pluie et du beau temps, la bonhomie, la gracieuseté, que de telles rencontres exigeront. Ses amis se sont toujours moqués de sa prétendue invisibilité, de sa conviction qu'il peut d'une manière ou d'une autre décider de se voir identifié, de se faire reconnaître ou pas, mais il y avait réellement cru, malgré les preuves constantes du contraire. Maintenant, il considère cette croyance comme une attestation supplémentaire de son aveuglement à l'égard de lui-même, de sa manière de systématiquement prétendre que le monde s'alignera sur la vision qu'il en a : que Jude ira mieux parce qu'il le veut ; qu'il le comprend parce qu'il aime penser que c'est le cas ; qu'il peut traverser SoHo à pied et que personne ne saura qui il est. Mais en réalité, il est prisonnier : de son travail, de sa relation et, surtout, de sa naïveté têtue.

Il finit par acheter un sandwich et attrape un taxi au sud de Perry Street, qui le ramène à son appartement qui n'est pratiquement plus le sien : dans quelques semaines, en fait, il ne lui appartiendra plus, parce qu'il l'a vendu à Miguel, son ami espagnol, qui séjourne plus souvent aux États-Unis. Mais ce soir, il lui appartient encore, et il y entre, avec précaution, comme si les lieux avaient pu se détériorer, se mettre à engendrer des monstres, depuis sa dernière visite. Il est tôt, mais il se déshabille malgré tout, retire les vêtements de Miguel du divan, enlève la couverture de Miguel du lit et s'allonge sur la méridienne, laissant le désarroi et le tumulte de la journée – un jour seulement, et tant de choses se sont passées ! – décroître, et pleure.

Tandis qu'il pleure, son téléphone sonne, et il se lève, pensant que c'est peut-être Jude, mais non : c'est Andy.

– Andy, dit-il à travers ses larmes, j'ai foiré, j'ai vraiment merdé. J'ai fait quelque chose d'horrible.

– Willem, répond gentiment Andy. Je suis sûr que ce n'est pas aussi terrible que tu le crois. Je suis convaincu que tu t'accables plus que tu ne le devrais.

Alors il explique ce qui s'est passé à Andy en bredouillant et, une fois qu'il a terminé, Andy garde un moment le silence.

– Oh, Willem, soupire-t-il – mais il n’a pas l’air fâché, seulement triste. Ok, c’est effectivement aussi terrible que tu le crois – et, pour une raison ou une autre, cela le fait légèrement rire, mais gémir également, tout de suite après.

– Qu’est-ce que je devrais faire ? demande-t-il – et Andy soupire de nouveau.

– Si tu veux rester avec lui, à ta place je rentrerais et lui parlerais, répond-il lentement. Et si tu décides que tu ne veux pas rester avec lui, je rentrerais et lui parlerais de toute façon – il marque une pause. Willem, je suis vraiment désolé.

– Je sais, déclare-t-il – et puis, alors qu’Andy lui dit au revoir, il l’interrompt. Andy, reprend-il, dis-moi honnêtement : est-ce que c’est un malade mental ?

S’ensuit un très long silence, jusqu’à ce qu’Andy réponde :

– Je ne pense pas, Willem. Ou plutôt : je ne pense pas qu’il souffre d’un problème chimique. Je crois que sa folie est d’origine purement humaine – il se tait un instant. Convaincs-le de te parler, Willem, reprend-il. S’il se confie à toi, je pense que tu… je pense que tu comprendras pourquoi il est comme il est.

Et soudain, il a besoin de rentrer à la maison, et il se rhabille, sort précipitamment, hèle un taxi, monte dedans, en sort et entre dans l’ascenseur, ouvre la porte et pénètre dans l’appartement, qui est silencieux, étrangement silencieux. Sur le trajet, une pensée l’a assailli, comme une prémonition, que Jude était mort, qu’il s’était suicidé, et il traverse l’appartement au pas de course, en criant son nom.

– Willem ? entend-il – et il se précipite dans leur chambre, voit que le lit est toujours fait, puis il aperçoit Jude dans le coin à gauche, au fond de leur dressing, recroquevillé sur le sol, face au mur.

Mais il ne se demande pas pourquoi il se trouve là, se contentant de s’écrouler par terre à côté de lui. Il ne sait pas s’il a la permission de le toucher, mais il le touche quand même, l’enveloppant de ses bras.

– Pardon, fait-il – il ne voit que l’arrière de la tête de Jude. Je suis absolument désolé, pardonne-moi. Je ne voulais pas dire ce que j’ai dit, je serais désemparé si tu te faisais du mal. Je le suis, tu le sais – il souffle. Et je n’aurais jamais dû, jamais, t’agresser physiquement. Jude, je suis désolé.

– Moi aussi, murmure Jude – et ils gardent le silence un instant. Je suis désolé d'avoir dit ce que j'ai dit. Je te demande pardon pour t'avoir menti, Willem.

Ils se taisent pendant un long moment.

– Tu te rappelles quand tu m'as dit que tu craignais d'être une série de mauvaises surprises pour moi ? lui demande-t-il – et Jude hoche légèrement la tête. Ce n'est pas le cas, lui déclare-t-il. Absolument pas. Mais être avec toi me fait l'effet de me trouver dans un paysage fantastique, continue-t-il lentement. On croit que c'est une chose, une forêt, et puis soudain ça change, et c'est une prairie, ou une jungle, ou des falaises de glace. Et tous ces paysages sont magnifiques, mais ils sont en même temps étranges, et il n'y a pas de carte, et on ne comprend pas comment on est passé d'un terrain à l'autre si brusquement, et on ne sait pas quand le prochain changement aura lieu, et on n'a pas l'équipement nécessaire. Alors on poursuit sa marche, on essaie de s'adapter au fur et à mesure, mais on ne sait pas vraiment ce qu'on fait, et, souvent, on commet des erreurs, de graves erreurs. C'est parfois l'impression que j'ai.

De nouveau, ils gardent le silence.

– Alors, *grosso modo*, finit par déclarer Jude, *grosso modo*, tu me dis que je suis la Nouvelle-Zélande ?

Il lui faut une seconde pour se rendre compte que Jude plaisante, alors il se met à rire, de manière débridée, avec soulagement et tristesse, fait pivoter la tête de Jude vers lui et l'embrasse.

– Oui, répond-il. Oui, tu es la Nouvelle-Zélande.

Puis ils se taisent encore, l'air grave, mais au moins ils se regardent.

– Tu vas me quitter ? demande Jude, d'une voix si basse que Willem l'entend à peine.

Il ouvre la bouche ; la referme. Curieusement, malgré tout ce à quoi il a pensé et n'a pas pensé au cours de la journée précédente et de la soirée, il n'a pas envisagé de partir, et maintenant il contemple l'idée.

– Non, répond-il – et puis : Je ne crois pas – sur quoi il observe Jude fermer les yeux, puis les rouvrir, et hocher la tête. Jude, ajoute-t-il – les mots lui viennent à la bouche en même temps qu'il les prononce, et, tout en parlant, il se rend compte qu'il fait le bon choix : Je pense vraiment que tu as besoin d'aide, une aide que je ne peux pas t'apporter – il prend une

inspiration. Je voudrais soit que tu te fasses volontairement hospitaliser, soit que tu commences à consulter Dr Loehmann deux fois par semaine.

Il observe longuement Jude, incapable de savoir ce qu'il pense.

– Et si je refuse de me plier à l'un ou à l'autre ? demande Jude. Tu vas me quitter ?

Il secoue la tête.

– Jude, je t'aime, répond-il. Mais je ne peux pas… absolument pas cautionner ce genre de comportement. Je serais incapable de rester et te voir t'infliger ça si j'imaginais que tu interprétais ma présence comme une sorte d'approbation tacite. Alors. Oui. Je pense que je te quitterai.

Ils gardent de nouveau le silence, puis Jude se retourne et s'étend sur le dos.

– Si je te raconte ce qui m'est arrivé, commence-t-il de manière hésitante, si je te confie tout ce dont je ne peux pas discuter… si je te dis, Willem, est-ce que je dois quand même y aller ?

Il le regarde, secoue une fois de plus la tête.

– Oh, Jude, répond-il. Oui. Oui, il faudra quand même que tu y ailles. Mais j'espère que tu me raconteras de toute façon, sincèrement. Quoi que ce soit ; quoi que ce soit.

Ils se taisent encore et, cette fois, leur silence se transforme en sommeil, tous les deux, enchâssés l'un dans l'autre, dorment et dorment, jusqu'au moment où Willem entend la voix de Jude s'adresser à lui, alors il se réveille et écoute Jude parler. Cela prendra des heures, parce que Jude se trouve parfois incapable de continuer, et Willem patientera en le serrant si fort dans ses bras que Jude aura du mal à respirer. À deux reprises, Jude essaiera de s'arracher à son étreinte, et Willem le forcera à rester par terre en le maintenant là jusqu'à ce qu'il se calme. Parce qu'ils sont dans le dressing, ils ne sauront pas quelle heure il est, seulement qu'un jour est venu puis reparti, à cause des tapis de lumière qui s'étalent dans le dressing, en provenance de la chambre et de la salle de bains. Il entendra des histoires inimaginables, abominables ; il s'excusera, trois fois, pour aller dans la salle de bains, examinera son visage dans le miroir, se rappelant qu'il lui suffit de trouver le courage d'écouter, même s'il a envie de se boucher les oreilles et de couvrir la bouche de Jude pour que les récits cessent. Il étudiera l'arrière de la tête de Jude, parce que Jude ne peut pas le regarder, et imaginera la personne qu'il croit connaître devenir gravats, des nuages de poussière

soufflant en rafales autour de lui tandis que, non loin, des équipes d'artisans s'efforcent de le reconstruire, dans un autre matériau, une autre forme, de bâtir une personne différente de celle pour laquelle il passait depuis tant d'années. Les histoires n'en finiront pas, et, dans leurs sillons, s'engouffrera la misère : sang, os, crasse, maladies et souffrance. Quand Jude a terminé de lui raconter le temps passé avec Frère Luke, Willem lui demandera, de nouveau, s'il aime un tant soit peu faire l'amour, ne serait-ce qu'un peu, même occasionnellement, et il attendra plusieurs longues minutes, jusqu'au moment où Jude lui dira que non, qu'il déteste le faire, depuis toujours, sur quoi il hochera la tête, dévasté, mais soulagé de connaître la véritable réponse. Puis il lui demandera, sans même savoir d'où vient la question, s'il se sent du moins attiré par les hommes, et Jude lui répondra, après un silence, qu'il n'est pas certain, qu'il n'a eu des relations sexuelles qu'avec des hommes et donc supposait qu'il en serait toujours ainsi.

– Ça t'intéresserait de faire l'amour avec des femmes ? lui demandera-t-il encore – et il regardera, après un autre long silence, Jude secouer la tête.

– Non, lui répondra-t-il. C'est trop tard pour moi, Willem.

Et il lui répondra que ce n'est pas vrai, qu'il y a des mesures qu'ils peuvent prendre pour l'aider, mais Jude secouera encore la tête en signe de dénégation.

– Non, répétera-t-il. Non, Willem, j'en ai assez. C'est fini – alors il se rendra compte, comme si on l'avait giflé, de l'authenticité fondamentale de cette réponse, et il cessera.

Ils dormiront de nouveau et, cette fois, il fera de terribles cauchemars. Il rêvera qu'il est l'un de ces hommes dans ces chambres de motel, il prendra conscience qu'il s'est comporté de la même manière qu'eux ; il se réveillera terrorisé, et c'est Jude qui devra le calmer. Finalement, ils se soulèveront avec peine du sol – ce sera samedi après-midi, et ils seront restés installés dans la penderie depuis le jeudi soir –, se doucheront, mangeront un morceau, quelque chose de chaud et de réconfortant, et puis ils iront directement de la cuisine au bureau, où il écoutera Jude laisser un message à Dr Loehmann, dont Willem a conservé la carte dans son portefeuille pendant toutes ces années et qu'il fait apparaître, tel un magicien, en quelques secondes, puis de là à leur lit, où ils s'allongeront et se regarderont, tous deux craignant d'interroger l'autre : lui, effrayé de demander à Jude de finir son récit ; Jude, effrayé de lui demander quand il

partira, parce que son départ paraît maintenant inévitable, simple question de logistique.

Ils se fixent des yeux sans ciller pendant un long moment, jusqu'à ce que le visage de Jude se décompose : il devient une série de couleurs, de plans, de formes assemblés de façon à procurer du plaisir aux autres, mais rien pour son propriétaire. Il ne sait pas ce qu'il va décider. Il a le tournis, à cause de ce qu'il a entendu, à cause de l'étendue de ses fausses idées, de l'immense difficulté à appréhender ce qui dépasse l'imaginable, conscient que tous les édifices qu'il a soigneusement bâtis sont maintenant détruits et irréparables.

Mais pour l'instant, ils sont dans leur lit, leur chambre, leur appartement, et il tend le bras, prend la main de Jude et la tient tendrement dans la sienne.

– Tu m'as raconté comment tu es arrivé dans le Montana, s'entend-il énoncer. Alors dis-moi : que s'est-il passé ensuite ?

*

C'était une période à laquelle il pensait rarement, celle de sa fuite vers Philadelphie, parce qu'elle constituait une époque où il s'était senti si détaché de sa propre personne que, même s'il l'avait réellement vécue, elle lui était apparue comme une sorte de rêve, quasiment dépourvu de réalité ; il y avait eu des fois au cours de ces semaines-là où il avait ouvert les yeux et s'était véritablement senti incapable de discerner si ce qui venait de se passer avait effectivement eu lieu ou n'était que le fruit de son imagination. Cela lui avait bien servi, ce somnambulisme persistant et inébranlable, cela l'avait protégé, mais par la suite cette capacité, comme sa capacité à oublier, l'avait abandonné elle aussi, et il ne put jamais plus la réacquérir.

Il avait tout d'abord remarqué ce détachement au centre. La nuit, l'un des éducateurs venait parfois le réveiller, alors il le suivait en bas jusqu'au bureau où l'un d'eux était en permanence de garde et se pliait à tous leurs désirs. Quand ils avaient terminé, on le raccompagnait à sa chambre – un espace étroit meublé d'un lit superposé qu'il partageait avec un garçon handicapé mental, dont il savait que les éducateurs l'emmenaient aussi des fois avec eux la nuit – puis on l'enfermait de nouveau. Les éducateurs utilisaient plusieurs d'entre eux de la sorte, mais hormis son camarade de chambre, il ne connaissait pas l'identité des autres garçons, conscient

seulement que cela se passait. Il restait pratiquement muet au cours de ces séances et, tandis qu'il était agenouillé ou accroupi ou allongé, il imaginait une horloge ronde, l'aiguille des minutes tournant impassiblement en silence, et comptait les révolutions jusqu'à ce que cela s'arrête. Mais il n'implorait jamais, ne suppliait jamais. Il ne marchandait jamais, ne promettait rien ni ne pleurait. Il n'en avait pas le courage ni la conviction – n'en avait plus le courage ou la conviction, plus maintenant.

Ce fut quelques mois après son week-end avec les Leary qu'il essaya de s'enfuir. Il suivait des cours à l'université locale les lundi, mardi, mercredi et vendredi et, ces jours-là, l'un des éducateurs patientait sur le parking puis le ramenait au centre. Il redoutait la fin des classes, appréhendait le chemin du retour : il ne savait jamais quel éducateur l'attendait et, lorsqu'il atteignait l'aire de parking et voyait de qui il s'agissait, il ralentissait parfois le pas, mais tout se passait comme s'il avait été un aimant, un objet contrôlé par des ions, non par une volonté, et il se retrouvait attiré dans la voiture.

Pourtant un après-midi – c'était en mars, peu avant ses quatorze ans – il avait tourné le coin du bâtiment et aperçu l'éducateur, un homme qui s'appelait Rodger, le plus cruel, le plus exigeant, le plus vicieux de tous, et il s'était figé. Pour la première fois depuis longtemps, une force en lui résistait ; alors, au lieu de continuer d'avancer vers Rodger, il était retourné discrètement dans le couloir et puis, une fois certain de se trouver en sécurité et hors de vue, il s'était mis à courir.

Il n'avait pas préparé sa fuite, n'avait formé aucun plan, cependant une part cachée et ardente en lui avait, semblait-il, emmagasiné des observations tandis que le reste de son esprit somnolait dans son cocon épais et cotonneux, et il se retrouva à détaler en direction du laboratoire de sciences, qui était en rénovation, puis sous un pan de bâche en plastique bleu qui protégeait l'un des côtés exposés du bâtiment, se faufilant ensuite tel un ver dans l'espace de cinquante centimètres qui séparait le mur intérieur délabré de la nouvelle façade extérieure en ciment qu'ils construisaient autour. Il y avait tout juste assez de place pour qu'il s'y cale, et il se terra aussi profondément que possible, se positionnant précautionneusement à l'horizontal et s'assurant que ses pieds ne dépassaient pas.

Allongé là, il essaya de réfléchir à sa prochaine action. Rodger l'attendrait et, ne le voyant pas apparaître, on se mettrait au bout d'un moment à le chercher. Mais s'il pouvait rester ici jusqu'à la tombée de la nuit, patienter jusqu'au moment où tout autour de lui deviendrait silencieux, alors il pourrait s'enfuir. Il était incapable de voir plus loin, même s'il avait conscience que ses chances étaient minimes : il n'avait rien à manger, pas d'argent et, bien qu'il ne fût que cinq heures de l'après-midi, il faisait déjà très froid. Il sentait son dos, ses jambes, ses paumes de main, toutes les parties de son corps appuyées contre la pierre, s'engourdir et ses nerfs se transformer en milliers d'épingles. Mais il avait aussi le sentiment, pour la première fois depuis des mois, que son esprit redevenait alerte et, pour la première fois depuis des années, il éprouvait l'étourdissant frisson d'être capable de prendre une décision, aussi mauvaise, mal avisée ou improbable qu'elle fût. Soudain, les picotements ne lui apparaissaient plus comme une forme de punition mais comme une sorte de célébration, à l'instar de centaines de feux d'artifice miniatures explosant en lui et pour lui, comme si son corps lui rappelait qui il était et ce qu'il possédait encore : sa propre personne.

Il tint deux heures avant que le chien du vigile ne le découvre et qu'on ne l'extraie en le tirant par les pieds, ses paumes de main s'éraflant contre les blocs de ciment auxquels il s'agrippait toujours, même si à ce stade il était tellement frigorifié qu'il trébuchait, que ses doigts étaient trop gelés pour ouvrir la portière de la voiture, puis, dès qu'il s'était trouvé à l'intérieur, Rodger s'était tourné vers lui, le frappant aussitôt au visage, et le sang qui coula alors de son nez lui parut épais, chaud et rassurant, son goût sur ses lèvres étrangement nourrissant, comparable à de la soupe, comme si son corps avait quelque chose de miraculeux et d'autoréparateur et qu'il était déterminé à se préserver.

Ce soir-là ils le conduisirent à l'étable, où ils l'emmenaient parfois, et le frappèrent si violemment qu'il s'évanouit presque aussitôt. Il fut hospitalisé plus tard dans la nuit, puis de nouveau quelques semaines après, quand les plaies s'étaient infectées. Pendant ces semaines-là, on le laissa tranquille et, même s'ils avaient dit au personnel hospitalier qu'il était un délinquant perturbé, un garçon à problèmes et un menteur, les infirmières se montrèrent gentilles avec lui : l'une d'elles, une femme âgée, s'était assise à côté de son lit et avait tenu un verre de jus de pomme avec une paille pour

qu’il puisse boire sans avoir à relever la tête (il avait dû s’allonger sur le flanc pour qu’ils puissent nettoyer son dos et drainer les plaies).

– Peu importe ce que tu as fait, lui dit-elle un soir, après lui avoir changé ses pansements. Personne ne mérite ça. Tu m’entends, jeune homme ?

Alors, aidez-moi, avait-il envie de lui répondre. *S’il vous plaît, aidez-moi.* Mais il n’osa pas. Il se sentait trop honteux.

Elle s’assit de nouveau à côté de lui et lui posa la main sur le front.

– Essaie de bien te comporter, d’accord ? avait-elle ajouté, mais d’une voix douce. Je ne veux plus te retrouver ici.

Aidez-moi, avait-il envie de lui répondre encore une fois, tandis qu’elle sortait de la chambre. *Je vous en prie. S’il vous plaît.* Mais il n’y parvint pas. Il ne la revit jamais.

Plus tard, adulte, il se demanderait s’il n’avait pas inventé cette infirmière, s’il ne l’avait pas créée par désespoir, un simulacre de gentillesse, presque aussi efficace qu’une infirmière réelle. Il débattait avec lui-même : si elle avait existé, vraiment existé, n’aurait-elle pas parlé de lui à quelqu’un ? N’aurait-on pas envoyé une personne pour lui venir en aide ? Mais ses souvenirs de l’époque présentaient des bords flous et n’étaient pas fiables et, avec les années, il devait se rendre compte qu’il essayait, constamment, de transformer sa vie, son enfance, en un récit plus acceptable, plus normal. Il sortait d’un rêve concernant les éducateurs, et tentait de se réconforter : *Il n’y en avait que deux qui abusaient de toi*, se disait-il. *Peut-être trois. Les autres étaient corrects. Ils ne se montraient pas tous cruels à ton égard.* Puis, des jours durant, il essayait de se rappeler combien ils étaient réellement : étaient-ils deux ? Ou bien trois ? Pendant des années, il ne comprit pas pourquoi c’était si important pour lui, pourquoi cela l’obnubilait autant, pourquoi il s’efforçait toujours de mettre en question ses propres souvenirs, pourquoi il passait tellement de temps à s’interroger sur ce qui était arrivé. Et puis il se rendit compte que c’était parce que, s’il pouvait se convaincre, pensait-il, que les faits étaient moins affreux que dans son souvenir, il se persuaderait alors également qu’il était moins entaché et plus sain qu’il ne le craignait.

Finalement, on le renvoya au centre et, la première fois qu’il avait aperçu son dos, il avait eu un mouvement de recul, fuyant si rapidement le miroir de la salle de bains qu’il avait glissé et chuté sur une portion de carrelage mouillée. Au cours de ces premières semaines après son passage à tabac,

alors que les tissus cicatriciels continuaient à se former, dessinant des monticules de chair boursouflée sur son dos, il s'asseyait seul pour déjeuner, et les garçons plus âgés lui lançaient des serviettes de table humides roulées en boule, essayant de les faire rebondir sur lui comme sur une cible et poussant des cris d'acclamation lorsqu'ils l'atteignaient. Jusque-là, il n'avait jamais pensé de manière trop spécifique à son apparence. Il savait qu'il était affreux. Avait conscience d'être dégradé. D'avoir contracté des maladies. Mais il ne s'était jamais considéré comme grotesque. Or, maintenant c'était le sentiment qu'il avait. Ce sentiment ainsi que le cours de son existence lui paraissaient inéluctables : l'impression que chaque année, la situation empirerait – deviendrait plus répugnante, plus dépravée. Tous les ans, son droit à l'humanité diminuait ; chaque année, il perdait une part de sa personne. Mais il ne s'en souciait plus ; il n'avait plus le loisir de s'en préoccuper.

Il lui était pourtant difficile de vivre sans se soucier de quoi que ce soit et, curieusement, il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à oublier la promesse de Frère Luke, selon laquelle, quand il atteindrait les seize ans, son ancienne existence le céderait à une nouvelle vie. Il avait conscience, pleinement conscience, que Frère Luke avait menti, mais il ne pouvait cesser d'y penser. *Seize ans*, songeait-il la nuit. *Seize ans*. *Quand j'aurai seize ans, cela cessera*.

Il avait demandé un jour à Frère Luke à quoi ressemblerait leur vie après son seizième anniversaire.

– Tu iras à l'université, avait aussitôt répondu Luke – et la perspective l'avait enthousiasmé.

Il lui avait demandé où il irait, et Luke avait nommé l'université où lui-même était allé (même si, lorsqu'il s'était finalement inscrit dans cette université, il avait cherché le nom de Frère Luke – Edgar Wilmot – pour se rendre compte qu'il n'existait aucun document attestant que celui-ci y ait suivi ses études, ce qui l'avait soulagé, à l'idée de n'avoir rien en commun avec le moine, bien que ce fût ce dernier qui l'ait incité à imaginer qu'il pourrait un jour y étudier).

– Je m'installerai à Boston avec toi, déclara Luke. On sera mariés et on vivra dans un appartement en ville.

Parfois, ils en discutaient : les cours qu'il suivrait, les choses auxquelles Frère Luke s'était adonné quand il était lui-même étudiant, les endroits où ils voyageraient après l'obtention de sa licence.

– On aura peut-être un fils ensemble un jour, déclara Luke une fois.

Sur quoi il s'était raidi, parce qu'il avait conscience, sans que Luke ait besoin de l'énoncer, que ce dernier ferait subir à leur fils fantôme ce qu'il lui avait fait subir à lui, et il se rappelait avoir pensé que cela n'aurait jamais lieu, qu'il ne laisserait jamais cet enfant fantomatique, cet enfant qui n'existait pas, venir au monde, qu'il ne laisserait jamais de sa vie un autre enfant fréquenter Luke. Il se rappelait avoir songé qu'il protégerait ce fils qu'ils auraient ensemble et, pendant un bref et terrible instant, il souhaita ne jamais avoir seize ans, parce qu'il savait que, quand il atteindrait cet âge, Luke aurait besoin de quelqu'un d'autre, et il ne pouvait pas laisser la chose arriver.

Mais maintenant Luke était mort. L'enfant fantomatique était en sécurité. Il pouvait sans crainte avoir seize ans.

Les mois passèrent. Son dos guérit. Dorénavant un vigile l'attendait après ses cours et l'accompagnait jusqu'à l'aire de parking pour retrouver l'éducateur de garde. Un jour à la fin du semestre d'automne, son professeur de maths lui parla après la classe : avait-il déjà songé à l'université ? Il pouvait l'assister ; l'aider à être admis – il avait les capacités pour se voir accepté dans l'une des meilleures universités du pays, une excellente université. Et, mon dieu, il avait tellement envie d'aller étudier, de partir, de suivre des cours à l'université. Il était tiraillé à l'époque entre la tentation de se résoudre au fait que sa vie continuerait pour toujours de la même façon et l'espoir, aussi ténu, stupide et obstiné qu'il soit, que son existence pourrait changer. L'équilibre – entre la résignation et l'espoir – se modifiait de jour en jour, d'heure en heure, parfois d'une minute à l'autre. Il essayait constamment, en permanence, de décider quelle attitude adopter – si ses pensées devraient incliner vers l'acceptation ou l'échappatoire. À cet instant, il avait regardé son professeur, mais alors qu'il s'apprêtait à répondre – *Oui ; oui, aidez-moi* – quelque chose l'en empêcha. Le professeur s'était toujours montré gentil à son égard, mais cette gentillesse n'était-elle pas du même ordre que celle de Frère Luke ? Et si la proposition du professeur devait lui coûter ? Il débattait avec lui-même tandis que le professeur attendait sa réponse. *Une*

fois de plus ne changera rien, dit la part désespérée de son être, la part qui voulait s'en aller, la part qui comptait chaque jour jusqu'à son seizième anniversaire, celle que l'autre part de lui conspuait. *Une fois de plus. C'est juste un autre client. Maintenant n'est pas le moment de commencer à se montrer fier.*

Mais pour finir, il avait ignoré cette voix – il se sentait si fatigué, si endolori, si exténué à force de déconvenues – et avait secoué la tête.

– L'université n'est pas pour moi, répondit-il au professeur, d'une voix atténuée par l'effort de mentir. Merci. Mais je n'ai pas besoin de votre aide.

– Je pense que tu commets une grosse erreur, Jude, répliqua son professeur, après un silence. Tu me promets d'y re-réfléchir ? – puis il avait tendu la main et lui avait touché le bras, sur quoi Jude avait bondi en arrière, et le professeur l'avait regardé d'un air étrange ; il avait alors tourné les talons et fui la pièce, le couloir lui apparaissant comme une image floue composée de plans dans les tons beiges.

Cette nuit-là, on le conduisit à l'étable. Celle-ci n'était plus utilisée comme telle, transformée en lieu où les cours de mécanique se déroulaient et où les projets composés de véhicules en cours de réparation étaient entreposés – dans les boxes se trouvaient des carburateurs à moitié assemblés, des carcasses de camions partiellement réparées, et des fauteuils à bascule en partie poncés que le centre vendait pour rapporter un peu d'argent. Il était dans le box avec les fauteuils à bascule et, tandis que l'un des éducateurs allait et venait en lui, il s'abandonna et s'envola au-dessus des boxes, puis marqua une pause sur les chevrons de l'étable, observant la scène en dessous de lui – les machines et les meubles formant une sculpture extraterrestre, le sol recouvert de crasse et de brin de foin épars, rappels de l'existence originelle de l'étable qu'il semblait impossible de jamais effacer totalement, les deux individus composant une étrange créature munie de huit pattes, l'une silencieuse, l'autre bruyante, grommelant, active et animée. Puis il s'envolait à travers la fenêtre circulaire qui se découpait au sommet du mur, puis au-dessus du centre, et au-dessus de ses champs si beaux et verts et jaunes, recouverts de moutarde sauvage en été, et maintenant, en décembre, toujours aussi beaux à leur manière, étendue chatoyante d'un blanc lunaire, la neige si fraîche et récente que personne ne l'avait encore marquée de ses pas. Il plana au-dessus de tout cela et traversa des paysages dont il avait entendu parler dans des livres mais qu'il n'avait

jamais vus, survolant des montagnes si pures qu'elles lui donnèrent l'impression d'être pur lui aussi rien qu'à les contempler, volant au-dessus de lacs aussi vastes que des océans, jusqu'à ce qu'il se retrouve à flotter au-dessus de Boston, descendant en spirale en direction de cette série d'immeubles qui ornaient le bord du fleuve, formant un large anneau de structures ponctuées de carrés de verdure, où il se rendrait et renaîtrait, où son existence débuterait, où il pourrait prétendre que tout ce qui s'était passé avant appartenait à la vie de quelqu'un d'autre, ou bien qu'il s'agissait d'une série d'erreurs, à ne jamais mentionner ou examiner.

Lorsqu'il revint à la conscience, l'éducateur se trouvait au-dessus de lui, endormi. Il s'appelait Colin et était souvent soûl, comme ce soir, lui soufflant sa respiration chaude à l'odeur de levure dans le visage. Il était nu ; Colin portait un pull mais rien d'autre et, pendant un moment, il resta ainsi allongé sous le poids de Colin, attendant que celui-ci se réveille pour qu'il puisse retourner dans sa chambre et se scarifier.

Alors, sans réfléchir, presque comme s'il était une marionnette, ses membres se mouvant automatiquement, il se dégagea en se tortillant de sous Colin, en silence et en vitesse, se rhabillant à la hâte puis, encore une fois sans y penser, il se saisit du manteau de Colin accroché à l'intérieur du box et l'enfila. Colin était bien plus épais que lui, plus gros et plus musclé, mais Jude était presque aussi grand, et le manteau lui seyait mieux qu'il n'y paraissait. Puis il attrapait le jean de Colin sur le sol, en retirait le portefeuille, en sortait l'argent qui s'y trouvait – il ne compta pas les billets, mais il se rendit compte, à la finesse du paquet, que cela ne représentait pas grand-chose –, le fourrait dans sa poche de jean, et se mettait à courir. Il avait toujours été un bon coureur, rapide, silencieux et sûr de lui – quand il l'observait sur le terrain d'athlétisme, Frère Luke avait toujours déclaré qu'il devait être en partie mohican –, et maintenant il s'enfuyait au pas de course de l'étable, ses portes ouvertes sur la nuit calme et scintillante, regardant autour de lui tout en s'échappant et, n'apercevant personne, se dirigeait vers le champ derrière le dortoir du centre.

Huit cents mètres séparaient le dortoir de la route et, même si d'habitude il aurait été en peine après ce qui s'était passé dans l'étable, cette nuit-là il n'éprouvait aucune souffrance, seulement de l'euphorie, un sentiment d'hyper éveil qui semblait s'être matérialisé comme par magie pour cette nuit-là, pour cette aventure. Aux confins de la propriété, il se laissa tomber

et roula prudemment sous les fils barbelés, enveloppant ses mains des manches du manteau de Colin puis soulevant les fils barbelés au-dessus de lui de manière à pouvoir se glisser dessous. Une fois libre et en sécurité, son excitation ne fit que s'intensifier, et il courut sans s'arrêter vers l'est, en direction de Boston, loin du centre, de l'ouest, de tout. Il savait qu'il devrait pour finir quitter cette route, essentiellement étroite et recouverte de terre, et rejoindre l'autoroute, où il se retrouverait plus exposé mais aussi plus anonyme, et il descendit rapidement la colline qui menait aux bois sombres et denses séparant le chemin de l'autoroute. Courir sur l'herbe se révéla plus difficile, mais il persévéra tout de même, continuant de longer la forêt pour pouvoir, au cas où une voiture passait, se dissimuler dans les bois et se cacher derrière un arbre.

Devenu adulte, adulte estropié, puis adulte réellement handicapé, même plus capable de marcher, quelqu'un pour qui courir relevait d'un tour de magie, aussi impossible que de voler, il se rappelait cette nuit avec stupeur : émerveillé par sa rapidité, sa célérité, son infatigabilité, sa chance. Il se demanderait combien de temps il avait couru cette nuit-là – au moins deux heures, pensait-il, peut-être trois –, même si à ce moment-là il n'y avait pas du tout songé, uniquement concentré sur le fait qu'il devait s'éloigner le plus possible du centre. Le soleil commença à apparaître dans le ciel, et il courut vers l'intérieur de la forêt, source de nombreuses craintes pour les plus jeunes garçons, si dense et obscure que lui-même se sentait effrayé, alors qu'il ne craignait pas la nature en général, mais il s'y était enfoncé autant que possible, à la fois parce qu'il devait traverser les bois pour rejoindre l'autoroute et parce qu'il savait que plus profondément il s'y engageait, moins il risquait d'être découvert, et finalement il avait choisi un grand arbre, l'un des plus imposants, comme si sa taille promettait une sorte de réassurance, comme s'il le protégerait et le sauverait, et s'était blotti entre ses racines et avait dormi là.

Lorsqu'il se réveilla, l'obscurité l'accueillit de nouveau, même s'il n'était pas sûr que ce soit la fin de l'après-midi, tard le soir ou tôt le matin. Il reprit son chemin à travers les bois, chantonnant pour se rassurer et s'annoncer si quoi que ce soit l'attendait, pour montrer qu'il n'avait pas peur et, lorsqu'il se retrouva à l'extérieur de la forêt, de l'autre côté, il faisait toujours sombre, de sorte qu'il comprit que c'était en réalité la nuit et qu'il avait dormi toute la journée, ce qui lui procura plus de force et d'énergie. *Le*

sommeil est plus important que la nourriture, argua-t-il avec lui-même, parce qu'il avait très faim ; et puis, à l'adresse de ses jambes : *Avancez*. Et il avança, se remettant à courir pour monter la colline en direction de l'autoroute.

Il avait pris conscience à un moment dans la forêt qu'il n'y avait qu'un moyen pour qu'il puisse rejoindre Boston, aussi se plaça-t-il sur le bord de la route et, lorsque le premier camion s'arrêta pour lui et qu'il monta à son bord, il sut ce qu'il aurait à accomplir quand le camion marquerait un arrêt, et il s'y soumit. À de multiples reprises ; parfois les chauffeurs lui donnaient de la nourriture ou de l'argent, d'autres fois rien. Ils avaient tous de petits nids qu'ils s'étaient confectionnés dans la remorque de leurs camions, et ils s'étendaient là, et parfois, quand c'était terminé, ils le conduisaient un peu plus loin, et il dormait, le monde défilant sous lui à l'instar d'un tremblement de terre constant. Aux stations-service, il achetait des choses à manger et attendait, jusqu'à ce que finalement quelqu'un le choisisse – il y avait toujours une personne pour le faire – et il montait dans le camion.

– Tu vas où ? lui demandaient-ils.

– Boston, répondait-il. Mon oncle vit là-bas.

Parfois son comportement provoquait en lui une honte si intense qu'il avait envie de vomir : il savait qu'il ne pourrait jamais se convaincre qu'on l'avait forcé ; il avait fait l'amour avec ces hommes de manière volontaire, il les avait laissés assouvir leurs désirs, il s'était montré enthousiaste et compétent. D'autres fois, il n'éprouvait aucun sentiment : il exécutait ce dont il était censé s'acquitter. Il n'existait pas d'autre moyen. C'était son don, son seul grand talent, et il s'en servait pour parvenir à une meilleure existence. Il se servait de lui-même pour se sauver.

Il arrivait que les hommes veuillent le garder plus longtemps et louent une chambre de motel, alors il imaginait que Frère Luke l'attendait dans la salle de bains. Des fois, ils lui parlaient – j'ai un fils de ton âge, déclaraient-ils ; une fille de ton âge – et il écoutait, allongé là. D'autres fois, ils regardaient la télévision jusqu'à ce qu'ils soient prêts à recommencer. Certains se montraient cruels à son égard ; d'autres lui faisaient craindre d'être assassiné, ou de le blesser au point qu'il ne pourrait pas s'échapper, et dans ces moments-là il était terrorisé et regrettait désespérément la présence de Frère Luke, regrettait le monastère, l'infirmière qui lui avait témoigné

tant de gentillesse. Mais la plupart d'entre eux n'étaient ni cruels ni gentils. C'étaient des clients, et il leur procurait ce qu'ils voulaient.

Des années plus tard, lorsqu'il fut capable de se remémorer ces semaines de manière plus objective, sa stupidité et son étroitesse d'esprit le frapperaient de stupeur : pourquoi ne s'était-il pas simplement enfui ? Pourquoi n'avait-il pas utilisé l'argent qu'il avait gagné pour s'acheter un ticket de bus ? Il essaierait à de multiples reprises de se rappeler combien il avait gagné d'argent et, même s'il savait que ce n'était pas une grosse somme, il se disait que cela aurait pu suffire pour un billet pour quelque part, *n'importe où*, même si ce n'était pas Boston. Mais cela ne lui avait simplement jamais traversé l'esprit. Comme s'il avait dépensé toute la réserve d'ingéniosité qu'il possédait, tout son courage, pour fuir le centre et que, une fois seul, il s'était juste laissé dicter sa vie par les autres, suivant les hommes les uns après les autres, comme on lui avait appris à le faire. Et, au nombre de toutes les façons dont il s'était transformé en tant qu'adulte, c'était cette idée, l'idée qu'il pouvait contribuer à créer son propre avenir, qu'il aurait le plus de mal à acquérir, bien qu'elle fût aussi la plus gratifiante.

Une fois, il était tombé sur un homme atrocement gros et suant, qui dégageait une odeur si terrible qu'il avait failli changer d'avis, mais, même si la relation sexuelle s'était révélée horrible, l'homme s'était montré gentil après coup, lui avait acheté un sandwich et un soda, lui avait posé de véritables questions sur lui et avait écouté avec attention ses réponses inventées. Il était resté avec cet homme pendant deux nuits et, tout en conduisant, l'homme avait passé de la musique blue grass et avait chanté : il possédait une jolie voix, basse et limpide, lui avait enseigné les paroles, si bien qu'il s'était retrouvé à chanter avec lui, la route défilant de manière lisse sous les roues du camion.

– Mon dieu, tu as une belle voix, Joey, avait déclaré l'homme.

Sur quoi il s'était laissé aller – comme il était faible, pathétique ! – à se sentir réchauffé par cette remarque, avait avalé cette affection à l'instar d'un rat engloutissant un morceau de pain moisi.

Le deuxième jour, l'homme lui avait demandé s'il voulait rester avec lui ; ils se trouvaient dans l'Ohio et malheureusement il ne continuait pas sa route vers l'est, descendant maintenant vers le sud, mais, s'il souhaitait rester avec lui, il serait ravi et s'assurerait de prendre soin de lui. Il avait

décliné la proposition, l'homme avait hoché la tête, comme s'il s'attendait à sa réponse, puis lui avait donné un paquet de billets et l'avait embrassé, le premier d'entre eux à jamais le faire.

– Bonne chance, Joey, dit-il – et, plus tard, après le départ de l'homme, il avait compté l'argent et s'était rendu compte qu'il y en avait plus qu'il ne l'avait imaginé, plus que ce qu'il avait gagné au cours des dix jours précédents.

Alors, lorsque le client suivant s'était montré brutal, violent et brusque, il avait regretté de ne pas être parti avec l'autre homme : soudain, Boston lui parut moins important que de la tendresse, que quelqu'un qui le protégerait et serait bon avec lui. Il se lamentait sur ses mauvais choix, sur le fait qu'il semblait incapable d'apprécier les gens qui le traitaient avec décence : il repensa à Frère Luke, se rappela que celui-ci ne l'avait jamais frappé ni ne lui avait crié dessus ; qu'il ne l'avait jamais insulté.

À un moment donné, il était tombé malade, mais il ne savait pas si cela datait de la période qu'il avait passée sur la route ou si cela remontait à l'époque du centre. Il demandait aux hommes d'utiliser des préservatifs, mais quelques-uns ne le firent pas malgré ce qu'ils en dirent, et il s'était débattu et avait crié, en vain. Il avait conscience, par expérience, qu'il aurait besoin d'un médecin. Il puait ; il souffrait tellement qu'il pouvait à peine marcher. Aux environs de Philadelphie, il décida de marquer une pause – il n'avait plus le choix. Il avait déchiré un petit trou dans le manteau de Colin, avait roulé son argent en tube et l'y avait fourré avant de le refermer à l'aide d'une épingle à nourrice qu'il avait trouvée dans l'une des chambres de motel. Il descendit du dernier camion, même s'il ne savait pas que ce serait le dernier ; à l'époque, il avait pensé : *Encore un. Encore un et je parviendrai à Boston*. Il détestait l'idée de devoir s'arrêter alors qu'il était si près du but, mais il avait conscience d'avoir besoin d'aide ; il avait attendu autant que possible.

Le chauffeur l'avait déposé dans une station-service près de Philadelphie – il ne voulait pas entrer en ville. Là, il se dirigea lentement vers les toilettes ; il essaya de se laver. La maladie le fatiguait ; il avait de la fièvre. Le dernier souvenir qu'il gardait de cette journée (c'était la fin janvier, songea-t-il ; il faisait toujours froid, et s'ajoutait maintenant un vent cinglant et humide qui semblait le gifler) était le moment où il s'était approché du bord de la station, où se trouvait un petit arbre, nu, mal aimé et

solitaire, s’était assis près de celui-ci, appuyant son dos revêtu du manteau de Colin, devenu crasseux, contre son tronc grêle et peu convaincant, et avait fermé les yeux, espérant que, s’il dormait pendant un petit moment, peut-être retrouverait-il au moins un peu de force.

Lorsqu’il se réveilla, il se rendit compte qu’il se trouvait sur la banquette arrière d’une voiture et que le véhicule roulait, reconnut Schubert et en tira du réconfort, parce que c’était une chose qu’il connaissait, une chose familière au milieu de tant de mystère, lui dans une voiture inconnue conduite par un étranger, que, dans l’immense faiblesse qui l’empêchait de se relever, il ne pouvait examiner, traversant un paysage singulier vers une destination énigmatique. Quand il se réveilla de nouveau, il se trouvait cette fois dans une pièce, un salon, et regarda tout autour de lui : le canapé sur lequel il était installé, la table basse devant celui-ci, deux fauteuils, une cheminée de pierre, tout dans des tons marron. Il se leva, toujours un peu étourdi mais moins, et, à ce moment-là, il aperçut un homme qui se tenait sur le seuil, l’observant, un homme un peu plus petit que lui, mince, malgré un ventre rebondi et des hanches larges et fertiles. Il portait des lunettes avec une monture en plastique noire sur la partie supérieure, mais dépourvues de cadre dans leur moitié inférieure, et avait des cheveux coupés ras qui paraissaient doux, à l’instar d’un pelage de vison.

– Viens à la cuisine et mange quelque chose, dit l’homme d’une voix douce et atonale – ce qu’il fit, lui emboîtant lentement le pas jusque dans la cuisine qui, hormis le carrelage et les murs, était aussi meublée en brun : table marron, placards marron, chaises marron.

Il s’assit sur la chaise placée en bout de table et l’homme déposa devant lui une assiette avec un hamburger accompagné de frites, ainsi qu’un verre empli de lait.

– Je n’achète pas de la nourriture de *fast food* d’habitude, déclara l’homme – et puis il le regarda.

Il ne savait pas très bien quoi dire.

– Merci, répondit-il – et l’homme hocha la tête.

– Mange, répliqua-t-il – ce qu’il fit tandis que l’homme s’assit à l’autre bout de la table et l’observa.

Normalement, cela l’aurait mis dans l’embarras, mais il avait trop faim pour s’en soucier cette fois.

Lorsqu’il eut fini, il se redressa sur sa chaise et remercia de nouveau l’homme, qui opina encore une fois, puis un silence s’ensuivit.

– Tu te prostitues, lança l’homme – et il rougit, baissa les yeux vers la table, fixant sa surface brillante de bois marron.

– Oui, admit-il.

L’homme émit un petit son, sorte de léger reniflement.

– Depuis combien de temps ? demanda-t-il – mais il ne put lui répondre et se tut. Alors ? insista l’homme. Deux ans ? Cinq ans ? Dix ans ? Ta vie entière ?

Il était impatient, ou le paraissait, mais sa voix était douce et il ne criait pas.

– Cinq ans, répondit-il – et l’homme émit de nouveau le même son.

– Tu as une maladie vénérienne, dit l’homme, je la sens sur toi – sur quoi Jude se tassa, baissa la tête et opina.

L’homme soupira.

– Eh bien, reprit-il, tu as de la chance, parce que je suis médecin et il se trouve que j’ai des antibiotiques chez moi.

L’homme se leva, s’avança à pas feutrés vers l’un des placards, revint avec un flacon en plastique de couleur orange et lui tendit un cachet.

– Prends ça, ordonna-t-il – et Jude s’exécuta. Termine ton lait, ajouta l’homme avant de quitter la pièce – et Jude attendit son retour. Bon ? dit l’homme. Suis-moi.

Il obéit, ses jambes lui paraissant filandreuses, suivit l’homme jusqu’à une porte de l’autre côté du salon que l’homme déverrouilla et tint ouverte pour lui. Il hésita, sur quoi l’homme émit un claquement de langue en signe d’impatience.

– Vas-y, dit-il. C’est une chambre à coucher – alors Jude ferma les yeux, las, puis les rouvrit.

Il commença à se préparer à ce que l’homme le traite avec cruauté ; ceux qui se montraient calmes étaient toujours cruels.

Lorsqu’il atteignit le seuil de la porte, il vit qu’elle menait à un sous-sol et qu’il y avait un escalier en bois, aussi raide qu’une échelle, qu’il devrait descendre ; alors il marqua une nouvelle pause, méfiant, sur quoi l’homme émit encore son drôle de son d’insecte, le poussa d’un coup léger dans le bas du dos, et il tomba en bas des marches.

Il s’était attendu à un cachot, glissant, froid et humide, mais il s’agissait réellement d’une chambre à coucher, avec un matelas recouvert de draps et d’une couverture, posé sur un tapis bleu de forme ronde et, courant sur le mur de gauche, des étagères du même bois brut que les marches, emplies de livres. L’espace était éclairé de cette lumière crue, agressive et implacable qu’il se rappelait de ses visites dans des hôpitaux ou des commissariats de police et il y avait une petite fenêtre, environ de la taille d’un dictionnaire, découpée au sommet du mur du fond.

– Je t’ai sorti des vêtements, dit l’homme – et il aperçut, pliés sur le matelas, un tee-shirt, un pantalon de jogging, ainsi qu’une serviette de toilette et une brosse à dents. La salle de bains se trouve par là, ajouta l’homme en montrant du doigt l’angle de la chambre, au fond et à droite.

Puis il se mit à s’éloigner.

– Attendez, cria-t-il à son adresse – et l’homme se tourna vers lui, sur quoi il commença, sous le regard de l’homme, à déboutonner sa chemise.

Alors l’expression de l’homme se transforma.

– Tu es malade, dit-il. Il faut que tu guérisses d’abord – et il monta les marches et ferma la porte à clé derrière lui.

Il passa la nuit à dormir, à la fois par manque d’autre activité et par épuisement. Le lendemain matin, il se réveilla et, percevant l’odeur de nourriture, se leva dans un grognement puis monta lentement l’escalier en haut duquel il trouva un plateau en plastique avec une assiette garnie d’œufs pochés et de deux tranches de bacon, un petit pain, un verre de lait, une banane et un autre de ces cachets blancs. Il se sentait trop flageolant pour descendre le plateau sans trébucher, aussi s’assit-il là, sur l’une des marches de bois brut, mangea, puis avala le cachet. Après s’être reposé, il se mit debout pour ouvrir la porte et rapporter le plateau à la cuisine, mais la poignée ne tourna pas parce qu’elle était verrouillée. Il y avait un petit carré découpé dans le bas de la porte, une chatière, supposa-t-il, bien qu’il n’ait pas vu de chat, et il repoussa son rideau de caoutchouc puis passa la tête dans l’ouverture.

– Oh oh ? appela-t-il.

Il se rendit compte qu’il ne connaissait pas le nom de l’homme, ce qui n’était pas inhabituel – il ne connaissait jamais leur nom.

– Monsieur ? Vous êtes là ?

Mais il n’y eut pas de réponse, et il sut, au silence de la maison, qu’il n’y avait personne d’autre que lui.

Il aurait dû éprouver de la panique, de la peur, mais il ne ressentit rien, hormis une immense fatigue, si bien qu’il laissa le plateau en haut des marches, redescendit lentement l’escalier, puis se recoucha et se rendormit.

Il somnola toute la journée et, lorsqu’il se réveilla, l’homme se tenait au-dessus de lui, en train de l’observer, et Jude s’assit brusquement.

– Le dîner, dit l’homme – et il le suivit en haut, toujours vêtu de ses habits d’emprunt, qui étaient trop larges à la taille et trop courts au niveau des manches et des jambes, parce que quand il avait cherché ses propres vêtements, ils avaient disparu.

Mon argent, songea-t-il, mais il avait l’esprit trop embrouillé pour penser plus avant.

De nouveau, il s’assit dans la cuisine marron et l’homme lui apporta son médicament et une assiette garnie d’une tranche de pain de viande marron et d’un mélange de purées de pommes de terre et de brocolis, ainsi qu’une assiette pour lui-même, et ils se mirent à manger en silence. Le silence ne le dérangeait pas – en général, il l’appréciait –, mais le silence de cet homme ressemblait plus à un repli intérieur, à l’instar d’un chat silencieux, qui ne cesse d’observer si fixement autour de lui qu’on ne sait pas ce qu’il voit et qui soudain saute et piège quelque chose sous sa patte.

– Quel type de médecin êtes-vous ? demanda-t-il d’un ton hésitant – et l’homme le regarda.

– Psychiatre, répondit le médecin. Tu sais ce que c’est ?

– Oui, dit-il.

L’homme émit son bruit caractéristique.

– Tu aimes te prostituer ? interrogea-t-il – et Jude sentit inexplicablement des larmes lui monter aux yeux, mais il cligna des cils et elles disparurent.

– Non, répondit-il.

– Alors pourquoi est-ce que tu le fais ? interrogea encore l’homme – et Jude secoua la tête. Parle, ordonna l’homme.

– Je ne sais pas, dit-il – et l’homme exhala un soufflement. C’est ce que je sais faire, finit-il par ajouter.

– Et tu es bon ? demanda l’homme – sur quoi il sentit de nouveau ce picotement et se tut pendant un long moment.

– Oui, répondit-il – le pire aveu qu'il ait jamais prononcé, le mot le plus difficile qu'il lui ait jamais été donné de dire.

Quand ils eurent terminé, le médecin le raccompagna à la porte et le poussa à l'intérieur d'un petit coup comme la veille.

– Attendez, fit-il à l'homme tandis qu'il refermait la porte. Je m'appelle Joey – et comme l'homme ne répondait pas, se contentant de le fixer : Vous ?

L'homme continua de le regarder sauf que maintenant, pensa-t-il, il souriait presque, ou bien du moins s'apprêtait à ébaucher une quelconque expression. Mais, finalement, il s'en abstint.

– Dr Traylor, répondit l'homme – puis il referma rapidement la porte derrière lui, comme si cette information même était un oiseau qui aurait pu s'enfuir à tire-d'aile s'il ne se retrouvait pas aussi enfermé à l'intérieur avec lui.

Le lendemain, il se sentit moins endolori, moins fébrile. Pourtant, lorsqu'il se leva, il se rendit compte qu'il était toujours faible, chancela et, s'agrippant à l'air, il réussit finalement à ne pas tomber. Il se dirigea vers les étagères, examina les livres, qui étaient des poches, gonflés et déformés par la chaleur et l'humidité, et dégageant une légère odeur de moisissure. Il trouva un exemplaire d'*Emma* de Jane Austen, qu'il avait lu en classe avant de s'enfuir, et, emportant le roman avec lui, il monta lentement les marches, s'assit à la même place que la veille et lut tout en avalant son petit-déjeuner et son cachet. Cette fois, il y avait également un sandwich, enveloppé dans une serviette en papier avec le mot « Déjeuner » écrit dessus en petites lettres. Après avoir mangé, il redescendit avec le livre et le sandwich, puis il s'allongea sur le lit, songeant combien lire lui manquait, combien il se réjouissait de cette occasion d'abandonner sa vie derrière lui.

Il dormit de nouveau ; se réveilla de nouveau. Le soir, il se sentit très fatigué et les douleurs étaient partiellement revenues, aussi lorsque Dr Traylor lui ouvrit la porte, il mit longtemps à grimper les marches. Au dîner, il ne dit rien, Dr Traylor non plus, mais lorsqu'il proposa au médecin de l'aider avec la vaisselle ou la cuisine, Dr Traylor l'avait regardé :

– Tu es malade, dit-il.

– Je vais mieux, répliqua-t-il. Je peux vous aider à la cuisine si vous voulez.

– Non, j’insiste… tu es malade, répéta Dr Traylor. Tu es contaminé. Je ne peux pas laisser une personne contaminée toucher à ma nourriture – et il avait baissé les yeux, humilié.

Un silence s’ensuivit.

– Où sont tes parents ? demanda Dr Traylor – et il secoua de nouveau la tête. *Parle*, ordonna Dr Traylor, exprimant cette fois une réelle impatience, sans pour autant élever la voix.

– Je ne sais pas, balbutia-t-il, je n’en ai jamais eu.

– Comment es-tu devenu prostitué ? demanda Dr Traylor. Tu as commencé de toi-même ou bien quelqu’un t’a-t-il aidé ?

Il déglutit, sentant la nourriture dans son ventre se transformer en pâte.

– On m’a aidé, murmura-t-il.

De nouveau, un silence.

– Tu n’aimes pas que je t’appelle « prostitué », dit l’homme – et il réussit, cette fois, à lever les yeux et à le regarder.

– Non, répondit-il.

– Je comprends, répliqua l’homme. Mais c’est bien ce que tu es, non ? Même si je pourrais t’appeler autrement, si tu préfères : « pute », peut-être – il se tut un instant. C’est mieux ?

– Non, murmura-t-il de nouveau.

– Bon, reprit l’homme, « prostitué », alors, c’est ça ? – et il le regarda, sur quoi, finalement, Jude opina.

Cette nuit-là dans la chambre il chercha un objet avec lequel il pourrait se scarifier, mais il ne trouva rien de tranchant dans la pièce, pas une seule chose ; même les livres ne présentaient que des pages molles et gonflées. Aussi, il s’enfonça les ongles dans les mollets aussi fort que possible, plié en avant et grimaçant sous l’effort et à cause de son inconfortable position, finit par réussir à percer la peau, puis déplaça son ongle d’avant en arrière dans la perforation pour l’élargir. Il ne parvint à procéder qu’à trois incisions sur sa jambe droite, puis, épuisé, il se rendormit.

Le troisième matin, il se sentait manifestement mieux : plus fort, plus alerte. Il mangea son petit-déjeuner et lut son livre, puis il déplaça le plateau sur le côté, passa la tête par la chatière et tenta à tout prix d’y passer aussi les épaules. Mais quel que fût l’angle qu’il essaya, il était simplement trop large et l’ouverture trop petite, aussi dut-il finalement renoncer.

Après s’être reposé, il passa de nouveau la tête par le trou. Il avait une vue directe sur le salon à sa gauche et la cuisine à sa droite, et il regarda de tous côtés comme pour trouver des indices. La maison était très ordonnée ; si bien rangée qu’il put en déduire que Dr Traylor vivait seul. S’il tendait le cou, il pouvait apercevoir, au fond à gauche, un escalier qui menait à un étage et, juste derrière celui-ci, la porte d’entrée, mais il ne pouvait pas discerner combien de verrous elle possédait. Principalement, cependant, la maison se caractérisait par son silence : pas de tic-tac d’horloge, pas de bruits de voitures ou de gens à l’extérieur. La maison aurait pu tout aussi bien flotter dans l’espace, tant elle était silencieuse. L’unique son venait du réfrigérateur, qui ronronnait par intermittence, mais quand il s’arrêtait d’émettre son ronflement, le silence devenait absolu.

Pourtant, si peu caractéristique que la maison fût, elle le fascinait en même temps : c’était seulement la troisième maison où il ait jamais mis les pieds. La deuxième avait été celle des Leary. La première, celle d’un client, un client très important, lui avait dit Frère Luke, en bordure de Salt Lake City, qui avait payé plus parce qu’il ne voulait pas aller dans la chambre de motel. Cette maison était énorme, tout en grès et verre, et Frère Luke l’avait accompagné, se postant dans la salle de bains – aussi grande qu’une de leurs chambres de motel – attenante à la chambre à coucher où le client et lui avaient fait l’amour. Plus tard, adulte, les maisons l’obsédèrent, surtout les siennes, même si avant de posséder Greene Street, ou la maison de La Lanterne, ou son appartement à Londres, il s’offrait tous les quelques mois un magazine consacré aux maisons, aux personnes qui passaient leur vie à embellir un peu plus de très jolis intérieurs, et en tournait lentement les pages, étudiant chaque photo. Ses amis se moquaient de lui à propos de cela, mais il s’en fichait : il rêvait du jour où il aurait un endroit à lui, rempli d’affaires rien qu’à lui.

Ce soir-là, Dr Traylor le laissa de nouveau sortir, et, une fois encore, ce fut la cuisine, le repas, tous les deux mangeant en silence.

– Je me sens mieux maintenant, se hasarda-t-il – et puis, comme Dr Traylor ne répondait pas : Si vous voulez faire quelque chose.

Il était suffisamment réaliste pour savoir qu’il ne pourrait pas s’en aller sans payer son dû au médecin d’une manière ou d’une autre ; il avait assez d’espoir pour penser que celui-ci lui permettrait peut-être de partir un jour.

Mais Dr Traylor secoua la tête.

– Tu te sens peut-être mieux, mais tu es toujours contaminé, répondit-il. Les antibiotiques prennent dix jours pour éliminer l'infection.

Dr Traylor retira de sa bouche une arête de poisson, si fine qu'elle en était translucide, et la déposa sur le rebord de son assiette.

– Ne me dis pas que c'est la première maladie vénérienne que tu contractes, ajouta-t-il en levant les yeux sur lui – et Jude rougit une nouvelle fois.

Cette nuit-là, il réfléchit à ce qu'il pouvait envisager. Il se sentait presque assez fort pour courir, pensa-t-il. Au prochain dîner, il suivrait Dr Traylor et, lorsque celui-ci aurait le dos tourné, il se précipiterait vers la porte, sortirait et chercherait de l'aide. Ce plan présentait quelques problèmes – il n'avait toujours pas récupéré ses habits ; il n'avait pas non plus de chaussures – mais il avait conscience que quelque chose clochait avec cette maison, que quelque chose clochait avec Dr Traylor, et qu'il devait s'enfuir.

Il s'efforça de conserver son énergie pendant la journée du lendemain. Il était trop agité pour lire et il dut s'empêcher de faire les cent pas. Il garda le sandwich du jour et le fourra dans la poche du pantalon de jogging d'emprunt, de manière à avoir de la nourriture s'il devait se cacher un long moment. Dans l'autre poche, il fourra le sac en plastique qui garnissait la poubelle de la salle de bains – songeant qu'il pourrait le déchirer en deux et s'en fabriquer des chaussures une fois qu'il se trouverait hors d'atteinte de Dr Traylor. Puis il patienta.

Mais ce soir-là, il ne fut pas autorisé à sortir de la pièce du tout. De son perchoir près de la chatière, il vit les lumières du salon s'allumer, sentit l'odeur de cuisine.

– Dr Traylor ? appela-t-il. Il y a quelqu'un ?

Mais il n'y eut pas de réponse et seuls le son de la viande en train de frire dans une poêle et le bruit de la télévision lui parvinrent.

– Dr Traylor ! cria-t-il. S'il vous plaît, je vous en prie.

Mais rien ne se passa et, après avoir crié et crié, il se sentit épuisé et s'écroula au bas de l'escalier.

Cette nuit-là, il rêva qu'à l'étage supérieur de la maison se trouvait une série d'autres chambres à coucher, toutes meublées de lits bas posés sur des tapis de forme ronde et à poils longs, et que dans chaque lit il y avait un garçon : certains des garçons étaient plus âgés, parce qu'ils vivaient dans la maison depuis longtemps, et d'autres plus jeunes. Aucun d'eux n'était au

courant de l’existence des autres ; aucun n’entendait les autres. Il se rendit compte qu’il ne connaissait pas les dimensions physiques de la maison, et dans son rêve elle devint un gratte-ciel, rempli de centaines de chambres, de cellules, chacune contenant un garçon différent, tous attendant que Dr Traylor les libère. Il se réveilla alors en haletant et se précipita en haut de l’escalier, mais lorsqu’il poussa sur le rabat de la chatière celui-ci ne bougea pas.

Il ne savait pas quoi entreprendre. Il essaya de rester éveillé le reste de la nuit, mais s’endormit et, lorsqu’il se réveilla, il trouva le plateau avec son petit-déjeuner, son déjeuner et deux cachets : un pour le matin, un pour le soir. Il pinça les cachets entre ses doigts et les considéra – s’il ne les prenait pas, il ne guérirait pas, et Dr Traylor ne le toucherait pas à moins qu’il ne soit guéri. Mais s’il décidait de ne pas les prendre, alors il serait toujours malade et savait, de par son expérience antérieure, qu’il se sentirait terriblement mal, incroyablement sale, comme si son être tout entier, à l’intérieur et à l’extérieur, avait été recouvert d’excréments. Il se mit à se balancer d’avant en arrière. *Qu’est-ce que je dois faire*, se demanda-t-il, *qu’est-ce que je fais ?* Il pensa au gros chauffeur de camion, celui qui s’était montré gentil envers lui. *Aidez-moi*, l’implora-t-il, *aidez-moi*.

Frère Luke, supplia-t-il, *aidez-moi, aidez-moi*.

Une fois de plus, songea-t-il, *j’ai pris la mauvaise décision. J’ai quitté un endroit où au moins j’avais un espace extérieur, et les cours, et où je savais ce qui allait m’arriver. Et maintenant je n’ai plus aucune de ces choses*.

Tu es si stupide, lui dit la voix intérieure, *tellement idiot*.

Six jours supplémentaires se passèrent ainsi : sa nourriture apparaissait pendant qu’il dormait. Il prenait les médicaments ; il ne pouvait pas ne pas les prendre.

Le dixième jour, la porte s’ouvrit et Dr Traylor se tenait sur le seuil. Il se sentit si inquiet, si surpris, si pris au dépourvu qu’avant qu’il ait le temps de se lever, Dr Traylor avait refermé la porte et s’approchait de lui. Par-dessus l’une de ses épaules, il tenait un tisonnier en fer, de manière lâche, à l’instar d’une batte de baseball, et, tandis qu’il s’avançait vers lui, Jude sentit la terreur s’emparer de lui : quelles étaient ses intentions ? Qu’allait-il lui faire subir à l’aide du tisonnier ?

– Déshabille-toi, ordonna Dr Traylor, de sa même voix blanche – et il s'exécuta, puis Dr Traylor retira le tisonnier de son épaule dans un mouvement circulaire et Jude se baissa, instinctivement, levant les bras au-dessus de sa tête.

Il entendit le médecin émettre son petit son humide. Alors Dr Traylor défit sa ceinture et se tint devant lui.

– Baisse ton pantalon – et il obéit, mais avant qu'il puisse le faire, Dr Traylor lui donna un petit coup dans le cou à l'aide du tisonnier. Si tu tentes quoi que ce soit, déclara-t-il, si tu essaies de mordre, ou *n'importe quoi*, je te défoncerai la tête jusqu'à ce que tu deviennes un légume, tu as compris ?

Il opina, trop pétrifié pour répondre.

– *Parle*, hurla Dr Traylor – et il sursauta.

– Oui, fit-il en déglutissant. Oui, je comprends.

Il avait peur de Dr Traylor, évidemment ; il les redoutait tous. Mais il ne lui était jamais venu à l'esprit de se battre avec les clients, n'avait jamais envisagé de les mettre au défi. Ils avaient le pouvoir, et lui non. Et Frère Luke l'avait trop bien entraîné. Il était parfaitement obéissant. Il était, comme Dr Traylor l'avait obligé à l'admettre, un bon prostitué.

Chaque jour se déroula de la sorte et, bien que l'acte sexuel ne fût pas pire que ce qu'il avait vécu avant, il restait convaincu qu'il s'agissait d'un prélude, que la relation deviendrait terrible, très étrange. Il avait entendu Frère Luke lui raconter des histoires – il avait vu des vidéos – à propos de ce que les gens infligeaient à d'autres : les objets qu'ils utilisaient, les gadgets et les armes. Quelquefois, il en avait lui-même fait l'expérience. Mais il savait que, de bien des manières, il avait de la chance : il avait été épargné. La terreur de ce qui l'attendait peut-être l'horrifiait davantage, pour diverses raisons, que sa peur de l'acte sexuel en soi. La nuit, il s'imaginait des choses qui pourtant échappaient à son imagination et se mettait à haleter de panique, ses vêtements – de nouveaux habits maintenant, mais qui n'étaient toujours pas les siens – devenant humides de transpiration.

À la fin d'une séance, il demanda à Dr Traylor s'il pourrait partir.

– S'il vous plaît, dit-il. Je vous en prie.

Mais Dr Traylor lui répondit qu'il lui avait offert dix jours d'hospitalité et qu'il devait lui rendre ces dix jours.

– Et après, je pourrai m’en aller ? demanda-t-il encore – mais le médecin sortait déjà de la pièce.

Le sixième jour du solde de sa dette, il élabora un plan. Il y avait une seconde ou deux – pas plus – pendant lesquelles Dr Traylor coinçait le tisonnier sous son bras gauche et défaisait sa ceinture de la main droite. S’il pouvait calculer correctement, il serait à même de frapper le médecin au visage à l’aide d’un livre et pourrait tenter de sortir au pas de course. Il devrait se montrer très rapide ; il devrait être extrêmement agile.

Il passa en revue les ouvrages sur les étagères, regrettant encore une fois qu’aucun ne soit une édition à couverture cartonnée, plutôt que ces épais volumes de poche. Un volume fin, il le savait, pourrait servir à le gifler et s’avérerait plus maniable, de sorte qu’il finit par choisir un exemplaire des *Gens de Dublin* : c’était un volume assez petit pour qu’il puisse le tenir fermement, assez flexible pour s’écraser contre un visage. Il le glissa sous son matelas, puis prit conscience qu’il n’avait même pas besoin de se soucier de le dissimuler ; il pouvait juste le poser à côté de son lit. Ce qu’il fit, puis attendit.

Alors arriva Dr Traylor avec son tisonnier et, tandis qu’il se mit à défaire sa ceinture, il bondit et frappa le médecin aussi fort que possible au visage, puis il entendit le médecin hurler et le tisonnier tomber sur le sol en ciment dans un bruit métallique, sentit la main du médecin lui agripper la cheville, mais il se libéra de sa poigne d’un coup de pied et monta l’escalier en trébuchant, tira sur la porte pour l’ouvrir et se mit à courir. À la porte d’entrée, il aperçut un monceau de verrous, faillit éclater en sanglots, ses doigts maladroits maniant les verrous dans tous les sens, puis il se retrouva dehors et courut, courut, plus vite qu’il ne l’avait jamais fait. *Tu peux y arriver, tu le peux*, criait la voix dans sa tête, encourageante pour une fois, et ensuite, plus pressante : *Plus vite, plus vite, plus vite*. Au fil de son rétablissement, les repas que lui servait Dr Traylor s’étaient de plus en plus amenuisés, ce qui impliquait une faiblesse continue, une fatigue constante, pourtant à ce moment-là il se sentait incroyablement alerte et il courait, tout en appelant à l’aide. Cependant, tout en courant et criant, il vit que personne ne pouvait entendre ses appels : il n’y avait aucune autre maison en vue et, bien qu’il s’attendît à ce qu’il y eût peut-être des arbres, il n’en était rien, le paysage ne se composant que d’étendues vides et plates de terrain, n’offrant aucun obstacle pour se cacher. Puis il se rendit compte à quel point il faisait

froid et combien la plante de ses pieds était lacérée d'une multitude d'éléments, mais il continua de courir.

Puis derrière lui, il perçut le bruit d'autres pas frappant le bitume, ainsi qu'un bruit familier de cliquetis, et il sut qu'il s'agissait de Dr Traylor. Celui-ci ne lui cria pas après, ne le menaça même pas, mais lorsqu'il tourna la tête pour voir à quelle distance le médecin se trouvait – et il était tout près, juste quelques mètres derrière lui –, il trébucha et tomba, sa joue cognant contre le revêtement de la route.

Après sa chute, toute son énergie le déserta, flopée d'oiseaux s'élevant bruyamment dans les airs et s'éloignant à toute vitesse, puis il comprit que le cliquetis provenait de la ceinture détachée de Dr Traylor, qu'il était en train de retirer de son pantalon et dont il se servit pour le battre, alors il se recroquevilla sur lui-même tandis que le médecin le frappait et le frappait, sans discontinuer. Tout ce temps-là, le médecin ne dit rien, et tout ce qu'il entendait était sa respiration et ses halètements dus à l'effort, alors qu'il lui fouettait de plus en plus violemment le dos, les jambes, la nuque.

De retour à la maison, il continua de le frapper, et au cours des jours suivants, des semaines suivantes, il continua de le passer à tabac encore plus. Pas régulièrement – il ne savait jamais quand cela pouvait arriver – mais suffisamment pour que, associé à son manque de nourriture, il se sente en permanence pris de vertige et faible : il avait l'impression qu'il ne retrouverait jamais la force de courir de nouveau. Comme il le redoutait, les relations sexuelles empirèrent aussi, et il l'obligea à accomplir des choses qu'il ne pourrait jamais évoquer avec personne, pas même en son for, et de nouveau, même si l'acte ne s'avérait pas systématiquement terrifiant, cela arrivait assez fréquemment pour qu'il vive dans un état constant de semi-hébètement et de peur, qui lui donnait à penser qu'il mourrait dans la maison de Dr Traylor. Une nuit, il rêva qu'il était devenu homme, un véritable adulte, mais il se trouvait toujours au sous-sol et attendait Dr Traylor, et il savait dans le rêve que quelque chose lui était arrivé, qu'il avait perdu la tête, qu'il était dorénavant comme son camarade de chambre au centre, puis il se réveilla et pria pour mourir bientôt. Durant la journée, quand il dormait, il rêvait de Frère Luke, et, lorsqu'il se réveillait de ces rêves, il se rendait compte combien Luke l'avait toujours protégé, comme il l'avait bien traité, comme il s'était montré gentil à son égard. Il était alors

monté en haut de l’escalier de bois en boitant et s’était jeté en bas, puis s’était relevé et avait recommencé.

Puis un jour (trois mois après ? Quatre ? Plus tard, Ana lui rapporterait les propos de Dr Traylor, selon lesquels douze semaines étaient passées depuis qu’il l’avait trouvé près de la station-service), le médecin annonça :

– J’en ai assez de toi. Tu es sale, tu me dégoûtes et je veux que tu t’en ailles.

Il n’en croyait pas ses oreilles. Mais il pensa soudain à parler.

– D’accord, dit-il, ok, je pars tout de suite.

– Non, rétorqua Dr Traylor, tu partiras quand je l’aurai décidé.

Pendant plusieurs journées, rien ne se passa, et il supposa qu’il s’agissait encore d’un mensonge, alors il se félicita de ne pas s’être trop enthousiasmé, de pouvoir dorénavant reconnaître un mensonge quand on le lui servait. Dr Traylor s’était mis à lui servir ses repas sur une page du journal du jour et, une fois, il regarda la date et s’aperçut que c’était son anniversaire.

– J’ai quinze ans, annonça-t-il à l’adresse de la chambre silencieuse – et, s’entendant prononcer ces mots (les espoirs, les rêves, les impossibles perspectives que ces paroles charriaient et dont lui seul était conscient), il eut envie de vomir.

Mais il ne pleura pas : sa capacité à ne pas pleurer constituait son unique réussite, la seule dont il tirait une certaine fierté.

Puis un soir, Dr Traylor descendit avec son tisonnier.

– Lève-toi, ordonna-t-il en lui donnant de petits coups dans le dos à l’aide du tisonnier tandis qu’il grimpait maladroitement les marches, tombant sur les genoux, se relevant, trébuchant de nouveau, puis se remettant debout.

Il fut poussé à petits coups jusqu’à la porte d’entrée, qui était légèrement entrouverte, puis à l’extérieur, dans la nuit obscure. Il faisait toujours froid et humide, pourtant, malgré sa peur, il se rendit compte que la saison était en train de changer, qu’alors même que le temps s’était suspendu pour lui, il avait continué pour le reste du monde, les saisons, indifférentes, continuant à se succéder ; il sentit que l’air tournait au vert. Près de lui, se trouvait un buisson dénudé exposant une branche noire, mais à son extrémité germaient des bubons de lilas de couleur pâle, et il la fixa frénétiquement, essayant d’en saisir l’image et de la conserver dans son esprit, avant d’être poussé en avant.

Arrivé à la voiture, Dr Traylor ouvrit le coffre et le frappa de nouveau à l'aide du tisonnier, alors il s'entendit émettre des sons qui ressemblaient à des sanglots, mais il ne pleurait pas et il monta à l'intérieur, bien qu'il fût si faible que Dr Traylor dut l'aider, pinçant entre ses doigts la manche de son tee-shirt de sorte à ne pas avoir à le toucher.

Ils se mirent en route. Le coffre était grand et propre, et il roulait dedans, sentant qu'ils tournaient, montaient et descendaient des pentes, puis empruntaient de longues étendues de routes planes et uniformes. Alors la voiture vira à gauche, et il fut ballotté le long d'une surface cahotante, ensuite de quoi le véhicule s'arrêta.

Pendant un moment, trois minutes – il les compta –, rien ne se passa et il tendit l'oreille, essayant d'écouter, mais n'entendit rien, hormis sa propre respiration, les battements de son cœur.

Le coffre s'ouvrit, Dr Traylor l'aida à s'en extirper, l'attrapant par son tee-shirt, et le poussa à l'avant de la voiture en lui donnant de petits coups à l'aide du tisonnier.

– Ne bouge pas, ordonna-t-il – et il obéit, parcouru de frissons, regardant le médecin remonter dans le véhicule, baisser la vitre et se pencher vers lui.

« Cours, dit le médecin – et lorsqu'il resta là, frigorifié : Tu aimes tellement courir, pas vrai ? Alors, vas-y.

Et Dr Traylor démarra, et il finit par se réveiller et détaler.

Ils se trouvaient dans un champ, un vaste carré de terre dénudée, où dans quelques semaines l'herbe pousserait, mais qui à ce moment-là était vierge, hormis des plaques de verglas fin qui se brisaient sous ses pieds nus comme de la terre cuite et de petits cailloux blancs qui brillaient à l'instar d'étoiles. Le champ se creusait au milieu, très légèrement, et à sa droite se trouvait la route. Il ne pouvait pas discerner la taille de la route, seulement qu'il y en avait une, mais aucune voiture ne passait. Sur sa gauche, le champ était clôturé de fil barbelé, mais c'était plus loin, et il ne distinguait pas ce qui se trouvait au-delà de la clôture.

Il courait, la voiture juste derrière lui. Au début, il apprécia de courir, de se trouver dehors, loin de la maison : même cela, le verglas sous ses pieds tel du verre, le vent le frappant au visage, le pare-chocs lui administrant de petits coups aux mollets, même tout cela lui paraissait une amélioration par rapport à la maison, à cette chambre avec ses murs en parpaing et sa fenêtre si petite qu'elle ne ressemblait en rien à une fenêtre.

Il courait. Dr Traylor le poursuivait et, parfois, il accélérait, alors il courait plus vite. Mais il ne pouvait plus courir comme avant, et il tomba à plusieurs reprises. À chaque fois qu'il tombait, la voiture ralentissait et Dr Traylor lançait – sans colère, même pas d'une voix forte :

– Debout. Relève-toi et cours ; allez, sinon on retourne à la maison – et il se forçait à se relever et se remettait à courir.

Il courait. Il n'avait pas idée alors que cela serait la dernière fois de sa vie qu'il courrait, et bien plus tard il se demanderait : *Si j'en avais eu conscience, est-ce que j'aurais été capable de courir plus vite ?* Mais évidemment cela constituait une interrogation impossible, une non-question, un axiome sans solution. Il tomba encore et encore, à de multiples reprises, et, la douzième fois, il bougea les lèvres, essayant de dire quelque chose, mais rien ne sortit.

– Relève-toi, entendit-il l'homme ordonner. Debout. La prochaine fois que tu tombes sera la dernière – et il se remit debout.

Il avait cessé de courir, il marchait en trébuchant, à l'allure d'un escargot devant la voiture qui le cognait de plus en plus fort. *Faites que ça cesse*, songea-t-il, *faites que ça cesse*. Il se rappela une histoire – qui la lui avait racontée ? L'un des moines, mais lequel ? – à propos d'un petit garçon pitoyable, un garçon, lui avait-on dit, qui se trouvait dans une situation bien pire que la sienne, qui, après s'être montré si bon pendant si longtemps (une autre différence entre lui et ce garçon), pria dieu un soir de le prendre : « Je suis prêt, déclara le garçon dans l'histoire, je suis prêt », et un ange terrible, aux ailes dorées et aux yeux brûlant de feu, apparut, l'enveloppa de ses ailes, et le garçon se transforma en cendres et disparut, délivré de ce monde.

Je suis prêt, dit-il, *je suis prêt*, et il attendit que l'ange, avec sa fascinante et terrifiante beauté, vienne le sauver.

La dernière fois qu'il tomba, il ne put se relever.

– Debout ! entendit-il Dr Traylor crier. Relève-toi !

Mais il n'y parvint pas. À ce moment-là, il entendit le moteur accélérer de nouveau, sentit les phares se diriger vers lui, deux flots de feu pareils aux yeux de l'ange, puis tourna la tête de côté et attendit, alors la voiture s'approcha de lui, lui passa dessus, et ce fut terminé.

Ce fut la fin. Après cela, il devint un adulte. Allongé sur son lit d'hôpital, Ana assise à ses côtés, il se formula des promesses. Il évalua les erreurs qu'il avait commises. Il n'avait jamais su à qui accorder sa confiance : il

avait suivi quiconque lui ayant témoigné la moindre gentillesse. Après, cependant, il décida qu'il changerait cette attitude. Plus jamais il ne se fierait aussi vite à des gens. Il n'aurait plus jamais de relations sexuelles. Il ne s'attendrait plus jamais à ce qu'on le sauve.

– Tu n'auras plus jamais à subir des choses aussi affreuses, lui disait régulièrement Ana à l'hôpital. Tu ne seras plus jamais victime de telles souffrances – et, même s'il savait qu'elle faisait référence aux douleurs qu'il éprouvait, il aimait en même temps penser qu'elle avait en tête son existence en général : que chaque année passant, la situation s'améliorerait.

Et elle avait eu raison : la situation s'améliora en effet. Et Frère Luke avait également eu raison, parce que lorsqu'il eut seize ans, sa vie se transforma. Une année après Dr Traylor, il étudiait à l'université dont il avait rêvé ; et avec chaque jour sans relation sexuelle, il se sentait de plus en plus propre. Sa vie devint chaque année de plus en plus improbable. Chaque année, ses chances s'intensifiaient et se multipliaient, et il ne cessait de s'étonner des actes de générosité dont il faisait l'objet, d'être surpris par les personnes qui entraient dans sa vie, si différentes de celles qu'il avait connues auparavant qu'elles semblaient appartenir à une espèce complètement autre : comment, en définitive, Dr Traylor et Willem pouvaient-ils être tous les deux désignés sous le même terme d'« être humain » ? Et Père Gabriel et Andy ? Et Frère Luke et Harold ? Est-ce que ce qui caractérisait le premier groupe existait aussi dans le second, et si c'était le cas, comment ce second groupe avait-il choisi d'agir différemment, de devenir autre ? Sa vie ne s'était pas seulement améliorée, elle s'était renversée, avait accompli un demi-tour complet. Il était passé de rien à une générosité embarrassante. Il se rappelait, alors, la profession de foi de Harold, selon laquelle l'existence travaillait à compenser les pertes qu'elle pouvait infliger, et en appréciait la vérité, même si parfois il lui semblait que l'existence ne s'était pas simplement contentée de compenser le sort qu'elle lui avait infligé, mais s'était surpassée de façon extravagante, comme si sa vie même l'implorait de lui pardonner, le couvrant de richesses, de toutes les belles et merveilleuses choses qu'il avait pu espérer, de sorte qu'il ne lui en veuille pas et l'autorise à se poursuivre. Ainsi, au fil des ans, il avait rompu les promesses qu'il s'était faites à lui-même les unes après les autres. Il finit en effet par emboîter le pas à des personnes qui lui avaient témoigné de la gentillesse. Il s'était remis à faire confiance aux

gens. Il avait eu de nouveau des relations sexuelles. Il espérait sincèrement être sauvé. Et il avait eu raison de rompre ses promesses : pas à chaque fois, bien sûr, mais la plupart du temps. Il ignorait ce que le passé lui avait enseigné et, plus souvent qu'il n'aurait dû, il s'en trouvait récompensé. Il ne regrettait rien, même pas les relations sexuelles, parce qu'il avait fait l'amour rempli d'espoir et dans le but de rendre quelqu'un heureux, quelqu'un qui lui avait tout donné.

Un soir, peu de temps après que Willem et lui se furent mis en couple, ils étaient allés dîner chez Richard, une soirée animée et bon enfant qui ne rassemblait que des personnes qu'ils aimaient – JB, Malcolm, Henry Young le Noir et Henry Young l'Asiatique, Phaedra et Ali, et tous leurs petits amis et petites amies, leurs époux et épouses. Il se trouvait dans la cuisine et aidait Richard à préparer le dessert lorsque JB entra dans la pièce – il était un peu éméché –, lui passa le bras autour du cou et l'embrassa sur la joue.

– Alors, Judy, dit-il, tu t'es finalement débrouillé pour remporter le gros lot, hein ? La carrière, l'argent, l'appartement, l'homme. Comment se fait-il que tu aies eu autant de chance ?

JB lui avait souri, et il lui avait rendu son sourire. Il était content que Willem ne soit pas là pour entendre ce commentaire, parce qu'il savait que cette remarque l'aurait irrité, qu'il aurait considéré celle-ci comme un témoignage de la jalousie de JB et de la conviction de ce dernier que tous les autres avaient, et avaient eu, une existence plus facile que la sienne, et que lui, Jude, était béni des dieux comme personne.

Mais il n'interprétait pas la chose de la même façon. Il avait conscience que le commentaire constituait en partie une expression du caractère ironique de JB, une manière de la part de JB de le féliciter pour sa bonne fortune qui, ils s'en rendaient compte tous les deux, paraissait, oui, excessive, mais qui était aussi profondément appréciée. Et s'il devait se montrer honnête, la jalousie de JB le flattait également : aux yeux de JB, il n'était pas un infirme que les astres payaient en retour pour sa malchance passée ; il était l'égal de JB, quelqu'un en qui JB ne voyait que les aspects à envier et jamais ceux qui pouvaient susciter la pitié. Et en outre, JB avait raison : comment se faisait-il en effet qu'il ait eu autant de chance ? Comment s'était-il finalement retrouvé avec tout ce qu'il avait ? Il ne devait jamais le savoir ; il se le demanderait toujours.

– Aucune idée, JB, répondit-il en lui tendant la première tranche de gâteau avec un grand sourire, tandis que de la salle à manger lui parvenait la voix de Willem, suivie d’un éclat de rire général, un son de pur délice. Mais tu sais, j’ai toujours eu de la chance dans la vie.

III

La jeune femme s’appelle Claudine et est une amie de l’amie d’une connaissance à lui, conceptrice de bijoux, ce qui représente une forme de déviation de sa part, puisqu’il ne couche en général qu’avec des personnes dans l’industrie cinématographique, qui se montrent plus habituées aux arrangements temporaires et plus indulgentes vis-à-vis de ceux-ci.

Elle a trente-trois ans, de longs cheveux bruns qui s’éclaircissent aux extrémités et de très petites mains, des mains d’enfant, ornées de bagues qu’elle a fabriquées, noires et or ou serties de pierres scintillantes ; avant de faire l’amour, elle les enlève en dernier, comme si ces bagues, et non ses sous-vêtements, étaient ce qui dissimule ses parties les plus intimes.

Ils couchent ensemble – ne sortent pas ensemble, parce qu’il ne sort avec personne – depuis presque deux mois, ce qui constitue aussi une déviation de sa part, et il a conscience qu’il va devoir bientôt mettre un terme à la relation. Il lui avait annoncé dès le début que c’était seulement pour le sexe, qu’il aimait quelqu’un d’autre et qu’il ne pouvait pas passer la nuit avec elle, jamais, et elle avait eu l’air de ne pas y voir d’inconvénient ; elle avait répondu que cela lui allait, de toute façon, et qu’elle aussi aimait quelqu’un d’autre. Mais il n’avait vu aucun indice de la présence d’un autre homme dans son appartement, et quand il lui envoie un texto, elle est toujours disponible. Un avertissement de plus : il faudra qu’il mette un terme à leur relation.

À ce moment-là, il l’embrasse sur le front et s’assied.

– Il faut que j’y aille, déclare-t-il.

– Non, réplique-t-elle. Reste. Juste encore un peu.

– Je ne peux pas, répond-il.

– Cinq minutes, dit-elle.

– Cinq, concède-t-il – puis il se rallonge.

Mais au bout de cinq minutes, il l'embrasse de nouveau sur la joue.

– Il faut vraiment que j'y aille, lui dit-il – et elle émet un bruit, de protestation et de résignation, puis se tourne sur le côté.

Il se rend dans sa salle de bains, prend une douche et se rince la bouche, revient et l'embrasse une nouvelle fois.

– Je t'envoie un texto, fait-il, malade de se voir réduit à un vocabulaire composé presque entièrement de clichés. Merci de m'avoir permis de venir.

À la maison, il traverse en silence l'appartement sombre, et, dans la chambre, il se déshabille, se met au lit avec un grognement, roule sur le côté, et enveloppe Jude de ses bras, qui se réveille et se tourne vers lui.

– Willem, dit-il, tu es rentré – et Willem l'embrasse pour dissimuler le sentiment de culpabilité et le chagrin qu'il éprouve systématiquement quand il perçoit le soulagement et le bonheur dans la voix de Jude.

– Évidemment, répond-il – il rentre toujours à la maison ; pas un soir où il n'est pas revenu. Je suis désolé qu'il soit si tard.

C'est une nuit chaude et humide, sans air, mais il se serre malgré tout contre Jude comme s'il essayait de se réchauffer, entrelaçant ses jambes et les siennes. Demain, songe-t-il, il rompra avec Claudine.

Ils n'en ont jamais discuté, mais il a conscience que Jude sait qu'il fait l'amour avec d'autres personnes. Il a même donné à Willem sa permission. C'était au terme de cet horrible Thanksgiving, quand, après des années de dissimulation, Jude se révéla entièrement à lui, les lambeaux de nuage qui l'avaient toujours caché à la vue se dissipant brusquement. Pendant de nombreux jours, il n'avait pas su quoi faire (hormis se précipiter lui aussi de nouveau chez son thérapeute ; il avait appelé son psy le lendemain du jour où Jude avait pris son premier rendez-vous avec Dr Loehmann), et à chaque fois qu'il regardait Jude, des fragments de son récit lui revenaient, et il l'observait à la dérobée, se demandant comment celui-ci était passé de l'endroit où il s'était trouvé à celui où il était aujourd'hui, comment il était devenu la personne qu'il était devenue, alors que tout dans sa vie le prédisposait au contraire. L'émerveillement qu'il avait éprouvé à son égard, puis le désespoir et l'horreur constituaient des sentiments réservés aux idoles, pas à d'autres humains, du moins à aucun des humains qu'il connaissait.

– Je comprends ce que tu ressens, Willem, lui avait déclaré Andy à l'occasion de l'une de leurs conversations secrètes, mais il ne souhaite pas que tu l'admires ; il veut que tu le voies comme il est. Il veut que tu lui dises que sa vie, aussi inconcevable que ça puisse paraître, est malgré tout une vie – il marqua une pause. Tu saisis ?

– Oui, répondit-il.

Dans les premiers jours troubles qui avaient suivi le récit de Jude, il remarqua que Jude se comportait très discrètement en sa compagnie, comme s'il essayait de ne pas attirer l'attention sur lui, comme s'il ne voulait pas rappeler à Willem ce dont il avait maintenant conscience. Un soir, environ une semaine plus tard, ils dînaient en silence à l'appartement, lorsque Jude avait dit doucement :

– Tu ne peux même plus me regarder.

Il avait alors levé les yeux et avait aperçu son visage pâle et effrayé, puis avait traîné sa chaise près de Jude et était resté assis là, à l'observer.

– Pardon, murmura-t-il. J'ai peur de dire quelque chose de stupide.

– Willem, répondit Jude – puis il s'interrompit. Je crois que je ne m'en suis pas trop mal tiré, tout bien considéré, non ? – et Willem avait perçu la tension et l'espoir dans sa voix.

– Non, répliqua Willem – et Jude grimaça. Je crois que tu t'en es tiré extraordinairement bien, tout bien considéré ou pas – et, finalement, Jude sourit.

Ce soir-là, ils avaient parlé de ce qu'ils allaient faire.

– Je crains que tu ne sois coincé avec moi, commença-t-il – et lorsqu'il vit à quel point Jude se sentait soulagé, il se maudit de n'avoir pas déclaré plus clairement avant qu'il avait l'intention de rester.

Puis il se ressaisit et ils discutèrent de questions sexuelles : jusqu'où il pouvait aller, ce que Jude refusait de faire.

– On peut faire tout ce que tu veux, Willem, dit Jude.

– Mais tu n'aimes pas ça, avait-il répliqué.

– Oui, mais je te dois ça, avait rétorqué Jude.

– Non, lui dit-il. Ça ne devrait pas être comme si tu me devais quelque chose ; et en plus, tu ne me dois rien – il s'interrompit. Si ce n'est pas bandant pour toi, ça ne l'est pas pour moi non plus, ajouta-t-il – même si, à sa grande honte, il avait toujours envie de faire l'amour avec Jude.

Il se retiendrait, dorénavant, mais cela ne signifiait pas qu'il cesserait soudain de le désirer.

– Mais tu as renoncé à tant de choses pour être avec moi, rétorqua Jude après un silence.

– Comme quoi ? demanda-t-il, curieux.

– La normalité, répondit Jude. L'acceptation sociale. Une existence simple. Le café, même. Je ne peux pas ajouter les relations sexuelles à cette liste.

Ils discutèrent longuement, et il avait finalement réussi à le convaincre, avait obtenu de Jude qu'il définisse ce qu'il aimait vraiment. (Ce qui ne se montait pas à grand-chose.)

– Mais qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda Jude.

– Oh, ne t'inquiète pas, répondit-il – sans savoir réellement lui-même.

– Tu sais, Willem, avait ajouté Jude, tu devrais évidemment coucher avec qui tu veux. Je souhaite juste… bredouilla-t-il, je sais que c'est égoïste, mais je souhaite juste ne pas en entendre parler.

– Ce n'est pas égoïste, répondit-il en tendant les bras vers lui. Et je ne le ferai pas, jamais.

C'était huit mois plus tôt, et, au cours de ces huit mois, la situation s'était améliorée : et ce n'était pas, songea Willem, sa version antérieure d'une meilleure situation, quand il prétendait que tout allait bien et ignorait tous les indices gênants ou les soupçons qui pointaient vers le contraire, mais une réelle amélioration. Il constatait que Jude était véritablement plus détendu : il se montrait moins inhibé physiquement, plus affectueux, et ce parce que Willem l'avait délivré de ce qu'il pensait être ses obligations envers lui. Il se scarifiait beaucoup moins souvent. Maintenant il n'avait plus besoin de Harold ou d'Andy pour lui confirmer que Jude allait mieux : maintenant il savait que c'était vrai. Le seul problème était qu'il continuait à désirer Jude, et parfois il devait se rappeler de se retenir, qu'il approchait des limites de ce que Jude pouvait tolérer, alors il s'obligeait à s'arrêter. Dans ces moments-là, il éprouvait de la colère, non pas contre Jude, ni même contre lui-même – il ne s'était jamais senti coupable d'avoir envie de faire l'amour, et il ne se sentait pas plus coupable d'en avoir envie maintenant –, mais contre la vie, contre la manière dont l'existence avait conspiré pour que Jude redoute quelque chose que lui avait toujours associé au plaisir, et à rien d'autre.

Il sélectionnait avec soin les personnes avec qui il couchait : il choisissait des partenaires (des femmes, en réalité : il s'agissait presque toujours de femmes) dont il sentait ou savait, par expérience, qu'elles ne s'intéressaient réellement à lui que de manière sexuelle et qu'elles seraient discrètes. Souvent, elles se montraient confuses, et il ne leur en voulait pas.

– Tu n'es pas en couple avec un homme ? demandaient-elles – et il leur répondait que oui, mais que leur relation n'était pas exclusive.

– Alors, tu n'es pas vraiment gay ? demandaient-elles encore.

Et il répondait :

– Non, pas fondamentalement.

Les femmes plus jeunes comprenaient mieux la situation : elles avaient eu des petits amis (ou avaient des petits amis) qui avaient aussi couché avec des hommes ; elles-mêmes avaient couché avec des femmes.

– Oh, disaient-elles – et elles s'en tenaient généralement là, si elles avaient d'autres questions ou d'autres soucis, elles n'en parlaient pas.

Ces femmes plus jeunes – des actrices, des assistantes maquilleuses, des assistantes costumières – ne désiraient pas non plus avoir une relation sérieuse avec lui ; souvent elles ne souhaitaient avoir aucune relation sérieuse du tout. Parfois les femmes l'interrogeaient sur Jude – comment ils s'étaient rencontrés, comment il était – et il leur répondait, avec mélancolie et nostalgie.

Mais il veillait à ce que cette vie n'empiète pas sur sa vie à la maison. Une fois, une allusion anonyme était parue dans une rubrique de potins – que Kit lui avait fait suivre – qui, clairement, le visait, et, après s'être demandé s'il devait le dire ou pas à Jude, il avait finalement décidé de ne pas le mettre au courant ; Jude ne verrait jamais l'article, et il n'y avait aucune raison d'obliger Jude à confronter en réalité ce qu'il savait qui se passait en théorie.

JB, cependant, avait, lui, vu l'article (il supposait que d'autres gens qu'il connaissait l'avaient également repéré, mais JB fut le seul à le lui mentionner) et lui avait demandé si c'était vrai.

– Je ne savais pas que vous étiez dans une relation ouverte, dit-il, plus curieux qu'accusateur.

– Oh, ouais, répondit-il d'un ton désinvolte. Depuis le tout début.

Évidemment, le fait que sa vie sexuelle et sa vie domestique devaient appartenir à deux domaines différents l'attristait, mais il était assez âgé maintenant pour savoir que toute relation comprenait des éléments d'insatisfaction et de déception, des dimensions qu'il fallait chercher ailleurs. Son ami Roman, par exemple, était marié à une femme qui, bien que très belle et loyale, était connue pour son manque d'intelligence : Lisa ne comprenait pas les films dans lesquels Roman jouait, et, quand on lui parlait, on était obligé de consciemment modifier la vitesse, la complexité et le contenu de la conversation, parce qu'elle avait si souvent l'air confuse quand la discussion abordait des sujets politiques ou financiers, littéraires ou artistiques, ou culinaires, ou encore partait sur des questions d'architecture ou d'environnement. Il savait que Roman avait conscience de cette insuffisance, tant chez Lisa que dans leur relation.

– Oh, avait-il un jour déclaré à Willem spontanément, si je veux avoir une conversation intéressante, je peux toujours parler à mes amis, pas vrai ?

Roman avait été parmi les premiers de ses amis à se marier et, à l'époque, son choix l'avait à la fois fasciné et laissé dubitatif. Mais aujourd'hui il comprenait : on sacrifiait toujours quelque chose. La question était de savoir ce qu'on sacrifiait. Il avait conscience que certaines personnes – JB ; Roman, sans doute – considéreraient son propre sacrifice comme inconcevable. Il l'aurait aussi jugé comme tel autrefois.

Il pensait souvent ces derniers temps à une pièce dans laquelle il avait joué à l'école de théâtre, écrite par une jeune femme pataude et laborieuse du département de dramaturgie, qui avait par la suite connu un grand succès en tant que scénariste de films d'espionnage, mais qui à l'époque s'était essayée à produire des drames à la Harold Pinter au sujet de couples mariés malheureux. *Si c'était un film* concernait un couple marié malheureux – lui était professeur de musique classique ; elle librettiste – qui vivait à New York. Parce que le couple avait la quarantaine (en ce temps-là, un univers de couleur grise, incroyablement distant et sombre), les deux manquaient d'humour et regrettaient tout le temps leur jeunesse, quand la vie leur paraissait effectivement pleine de promesses et d'espoir, qu'ils étaient romantiques, que l'existence elle-même semblait idyllique. Willem incarnait le mari et, s'il s'était rendu compte depuis longtemps que la pièce était, vraiment, très mauvaise (elle comprenait des répliques du type : « Ce n'est pas la *Tosca*, tu sais ! C'est la *vie* ! »), il n'avait jamais oublié le

monologue final qu'il avait récité dans le deuxième acte, lorsque la femme annonce qu'elle veut partir, que leur mariage ne la comble pas, qu'elle est persuadée que quelqu'un de mieux l'attend :

> **SETH** : Mais tu ne comprends pas, Amy ? Tu te leurres. Une relation ne te procure jamais *tout*. Elle ne peut que te procurer *certaines* choses. Tu prends toutes les qualités que tu souhaites chez quelqu'un – l'attrait sexuel, disons, ou l'art de la conversation, ou le soutien financier, ou encore la compatibilité intellectuelle, la gentillesse, la loyauté – et tu choisis trois de ces qualités. *Trois* – c'est tout. Peut-être quatre, si tu es très chanceuse. Le reste, tu dois le chercher ailleurs. Ce n'est que dans les films qu'on trouve quelqu'un qui offre toutes ces choses. Mais on n'est pas au cinéma. Dans le monde réel, on doit identifier quelles sont ces trois qualités avec lesquelles on veut passer le reste de sa vie, et ensuite chercher ces qualités chez quelqu'un. C'est ça, la vraie vie. Tu ne vois pas que c'est un piège ? Si tu continues à essayer de tout trouver, tu finiras seule.
> **AMY** : [en pleurs] Alors qu'est-ce que tu as choisi ?
> **SETH** : Je ne sais pas. [pause] Je ne sais pas.

À l'époque, il n'avait pas cru ces mots, parce que, à l'époque, tout semblait réellement possible : il avait vingt-trois ans, et tout le monde était jeune, séduisant, intelligent et brillant. Tout le monde pensait qu'ils seraient amis pour des décennies, pour toujours. Mais, pour la plupart des gens, évidemment, cela ne s'était pas passé. En vieillissant, on prenait conscience que les qualités que l'on estimait chez les personnes avec lesquelles on couchait ou que l'on fréquentait n'étaient pas forcément celles avec lesquelles on voulait vivre, ou être, ou passer ses journées. Si l'on était judicieux, et chanceux, on le comprenait et on l'acceptait. On se rendait compte de ce qui était important pour soi, et on le recherchait, et on apprenait à être réaliste. Ils avaient tous choisi différentes choses : Roman avait choisi la beauté, la douceur, la flexibilité ; Malcolm, pensait-il, avait choisi la fiabilité, la compétence (Sophie était intimidante d'efficacité) et la compatibilité esthétique. Et lui ? Il avait choisi l'amitié. La conversation. La gentillesse. L'intelligence. Quand il était dans la trentaine, il avait observé certains couples et posé la question qui avait alimenté (et continuait de le

faire) d'innombrables conversations à l'occasion de dîners : c'est quoi leur histoire ? Aujourd'hui, cependant, à presque quarante-huit ans, il voyait les relations de couple comme des reflets des désirs les plus passionnés, et en même temps informulables, des espoirs et des incertitudes qui s'incarnaient physiquement, sous la forme d'une autre personne. Maintenant, il regardait les couples – au restaurant, dans la rue, à des fêtes – et s'interrogeait : *Pourquoi êtes-vous ensemble ? Qu'avez-vous discerné d'essentiel pour vous ? Que manque-t-il à votre personne que vous souhaitez que l'autre vous apporte ?* Il considérait aujourd'hui comme une relation réussie une relation dans laquelle les deux personnes avaient identifié le meilleur de ce que l'autre avait à offrir et avaient également décidé d'estimer cette chose.

Et, ce qui n'était peut-être pas une coïncidence, il s'était aussi mis à douter de la psychothérapie – de ses promesses, de ses postulats – pour la première fois. Il n'avait jamais auparavant questionné le fait que la psychothérapie, au pire, constituait une forme de traitement bénin : plus jeune, il l'avait même considérée comme une forme d'opulence, ce droit à parler de sa vie, *grosso modo* sans interruption, pendant cinquante minutes, prouvant en quelque sorte qu'il était devenu une personne dont l'existence méritait une aussi longue considération, pareille écoute indulgente. Mais maintenant, il avait conscience de son impatience par rapport à ce qu'il s'était mis à considérer comme le pédantisme sinistre de la psychothérapie, suggérant que la vie était d'une certaine manière réparable, qu'il existait une norme sociale vers laquelle le patient était guidé pour s'y conformer.

– Vous avez l'air de garder des choses pour vous, Willem, dit Idriss – son psy depuis des années.

Ce à quoi il ne répondit pas.

La psychothérapie, les psychothérapeutes, promettaient une rigoureuse absence de jugement (mais n'était-ce pas une impossibilité, le fait de parler à une personne sans qu'elle vous juge ?), et pourtant, derrière chaque question, se trouvait un sous-entendu, qui vous poussait gentiment mais inexorablement vers la reconnaissance d'une faille, vous incitait à résoudre un problème dont vous ne connaissiez pas l'existence. Au fil des ans, il avait eu des amis qui avaient été convaincus que leur enfance avait été une enfance heureuse, que leurs parents les avaient fondamentalement aimés, jusqu'à ce que la psychothérapie les rende sensibles au fait qu'ils n'avaient pas été heureux, qu'ils n'étaient pas heureux. Il ne voulait pas que cela lui

arrive ; il ne voulait pas qu'on lui dise que sa satisfaction n'était finalement pas de la satisfaction, mais un fantasme.

– Et qu'est-ce que vous pensez du fait que Jude ne veuille pas avoir de relation sexuelle ? avait demandé Idriss.

– Je ne sais pas, avait-il répondu.

Mais il savait très bien, et il le formula :

– Je le regrette, pour lui. Le fait qu'il rate l'une des meilleures expériences de la vie m'attriste. Mais je pense qu'il a mérité le droit de ne pas vouloir avoir de relations sexuelles.

En face de lui, Idriss gardait le silence. La vérité était qu'il ne voulait pas qu'Idriss essaie de diagnostiquer ce qui n'allait pas dans son couple. Il ne voulait pas qu'on lui dise comment améliorer sa relation. Il ne voulait pas essayer d'obliger Jude, ou s'obliger lui-même, à se soumettre à quelque chose que ni l'un ni l'autre ne désirait sous prétexte qu'ils étaient censés le faire. Leur relation était, à son avis, singulière, mais jouable : il ne voulait pas s'entendre dire le contraire. Il se demandait parfois si c'était le simple manque de créativité – de sa part comme de celle de Jude – qui les avait tous les deux poussés à croire que leur relation devait après tout impliquer des rapports sexuels. Mais à l'époque, cela lui avait paru comme la seule manière d'exprimer un sentiment de nature plus profonde. Le mot « ami » était si vague, si peu descriptif et satisfaisant – comment pouvait-il employer le même terme pour décrire ce que Jude représentait pour lui que celui qu'il utilisait à propos d'India ou des Henry Young ? Aussi avaient-ils choisi une autre forme de relation, plus familière, qui n'avait pas fonctionné. Alors aujourd'hui ils inventaient leur propre type de relation, une relation qui n'était pas officiellement reconnue par l'histoire ou immortalisée par la poésie ou la chanson, mais qui leur paraissait plus vraie et moins contraignante.

Il ne mentionna cependant pas son scepticisme croissant à l'égard de la psychothérapie à Jude, parce qu'une part de lui continuait de croire en son efficacité pour des gens qui étaient réellement malades, et Jude – comme il arrivait finalement à l'admettre – était réellement malade. Il savait que Jude détestait aller chez le psychothérapeute ; après les quelques premières séances il s'était montré si silencieux et renfermé à son retour à la maison, que Willem avait dû se rappeler qu'il obligeait Jude à y aller pour son propre bien.

Finalement, il ne put plus le supporter.

– Comment ça se passe avec Dr Loehmann ? demanda-t-il un soir environ un mois après que Jude eut commencé à le voir.

Jude soupira.

– Willem, dit-il, tu veux que j'y aille encore pendant combien de temps ?

– Je ne sais pas, répondit-il. Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

Jude l'observait.

– Alors, tu pensais que j'irais le voir pour le restant de mes jours, déclara-t-il.

– Eh bien, répliqua-t-il – c'était en effet sa pensée. C'est vraiment si terrible ? – il marqua une pause. C'est Loehmann le problème ? Est-ce qu'on devrait te trouver quelqu'un d'autre ?

– Non, il ne s'agit pas de Loehmann, répondit Jude. C'est le processus lui-même.

Willem soupira à son tour.

– Écoute, fit-il. Je sais que c'est difficile pour toi. Je m'en rends compte. Mais… essaie pendant un an, Jude, ok ? Un an. Et fais des efforts. Alors, on verra.

Jude avait promis.

Puis au printemps, il était parti en tournage, et Jude et lui parlaient un soir au téléphone, quand Jude lui dit :

– Willem, pour être parfaitement honnête, je dois t'avouer quelque chose.

– D'accord, répondit-il en serrant le combiné plus fortement.

Il se trouvait à Londres, sur le tournage de *Henry & Edith*. Il jouait – douze ans trop tôt et avec trente kilos de moins, avait fait remarquer Kit, mais, qui pourrait s'en offusquer ? – le rôle de Henry James, au début de son amitié avec Edith Wharton. Le film était en réalité une sorte de *road movie*, tourné principalement en France et dans le sud de l'Angleterre, et il travaillait sur les scènes finales.

– Je ne suis pas fier, entendit-il Jude dire. Mais j'ai raté mes quatre dernières séances avec Dr Loehmann. Ou plutôt… j'y suis allé, mais je n'y suis pas allé.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il.

– Eh bien, j'y vais, répondit Jude, mais ensuite… ensuite je reste assis dans ma voiture et je lis pendant tout le temps de la séance et puis, quand la séance est terminée, je retourne au bureau.

Il garda le silence, Jude aussi, puis tous les deux se mirent à rire.

– Tu lis quoi ? demanda-t-il quand il put de nouveau parler.

– *Pour introduire le narcissisme*, admit Jude – et ils se remirent tous les deux à rire, si fort que Willem dut s'asseoir.

– Jude… finit-il par dire.

Et Jude l'interrompit :

– Je sais, Willem, fit-il, je sais. J'y retournerai. C'était bête. Je n'ai juste pas réussi à y aller ces dernières fois ; je ne suis pas sûr de savoir vraiment pourquoi.

Lorsqu'il raccrocha il souriait toujours et, quand il entendit la voix d'Idriss dans sa tête – « Et Willem, que pensez-vous du fait que Jude ne va pas à ses séances alors qu'il prétend y aller ? » –, il agita la main devant son visage, comme pour écarter les paroles d'un coup d'air. Jude ment ; et, pour sa part, il invente ses propres leurres – deux façons, se rendait-il compte, de se protéger, qu'ils pratiquaient depuis l'enfance, habitudes qui les avaient aidés à rendre le monde plus digeste qu'il ne l'était parfois. Mais maintenant Jude essayait de moins mentir, et, de son côté, il essayait d'accepter que certaines choses ne se conformeraient jamais à l'idée qu'il avait de ce que l'existence devrait être, quelle que soit l'intensité avec laquelle il espérait ou prétendait que cette idée puisse advenir. Aussi, en réalité, savait-il que la psychothérapie serait d'utilité limitée pour Jude. Il avait conscience que Jude continuerait à se scarifier. Qu'il ne pourrait jamais le guérir. La personne qu'il aimait était malade et le serait toujours, et sa responsabilité ne consistait pas à faire qu'elle aille mieux, mais qu'elle aille moins mal. Il n'arriverait jamais à faire comprendre à Idriss ce changement de perspective ; parfois, il avait lui-même du mal à le comprendre.

Ce soir-là, il avait fait venir une femme, la chef décoratrice adjointe, et, tandis qu'ils étaient allongés là, il répondit aux mêmes questions que d'habitude : il expliqua comment il avait rencontré Jude ; expliqua qui il était, ou du moins la version de son identité telle qu'il l'avait créée pour ce genre de réponses.

– C'est un appartement charmant, dit Isabel.

Et il lui jeta un coup d'œil, un peu suspicieux ; JB, en le voyant, avait dit qu'il ressemblait à un rejeton illégitime du Grand Bazar d'Istanbul, et Isabel, d'après ce qu'il avait entendu le chef opérateur déclarer, avait un

goût excellent.

– Vraiment, ajouta-t-elle en voyant son expression. C'est adorable.

– Merci, répondit-il.

L'appartement lui appartenait – à Jude et lui. Ils l'avaient acheté juste deux mois plus tôt, quand il était devenu évident qu'ils allaient tous les deux travailler plus régulièrement à Londres. Il avait été chargé de trouver un lieu et, parce que c'était de sa responsabilité, il avait sélectionné le quartier calme et profondément insipide de Marylebone – non pas à cause de son charme sobre ou de sa commodité, mais à cause du surplus de médecins dans le quartier.

– Ah, avait fait Jude, examinant la liste des locataires de l'immeuble alors qu'ils attendaient l'arrivée de l'agent immobilier pour leur montrer l'appartement que Willem avait choisi, regarde ce qui se trouve au rez-de-chaussée : une clinique orthopédique – il jeta un œil à Willem, souleva un sourcil. C'est une drôle de coïncidence, non ?

Willem avait souri.

– Oui, hein ? demanda-t-il.

Mais derrière leur plaisanterie, se trouvait un sujet que ni l'un ni l'autre n'avait réussi à aborder, non seulement depuis qu'ils étaient en couple, mais depuis presque tout le temps de leur amitié – le fait qu'à un moment donné, ils ne savaient pas quand, même s'ils avaient conscience que cela devait arriver, l'état de Jude empirerait. Ce que cela signifierait, spécifiquement, Willem n'en était pas certain, mais, dans son dévouement récent à une attitude honnête, il essayait de se préparer, de les préparer, à un avenir qu'il ne pouvait pas prédire, un avenir dans lequel Jude ne pourrait peut-être plus marcher ni se tenir debout. Aussi, finalement, l'appartement de Harley Street au troisième étage s'était révélé être la seule possibilité ; de tous les appartements qu'il avait vus, c'était celui qui ressemblait le plus à Greene Street : un espace sur un seul étage, avec de grandes portes et de larges couloirs, de vastes pièces carrées, et des salles de bains que l'on pouvait transformer pour accommoder un fauteuil roulant (le cabinet d'orthopédie au rez-de-chaussée avait constitué l'ultime argument, impossible à ignorer, pour décider que cet appartement leur était destiné). Ils l'achetèrent ; il y apporta tous les tapis, lampes et couvertures qu'il avait passé sa carrière professionnelle à accumuler et qui se trouvaient dans des cartons au sous-sol de Greene Street ; et, avant de retourner à New York à la fin du

tournage, l’un des anciens jeunes collègues de Malcolm qui s’était réinstallé à Londres pour travailler dans l’une des succursales de Bellcast commencerait le travail de rénovation.

Oh, pensait-il à chaque fois qu’il regardait les plans pour Harley Street, vivre dans la réalité s’avérait par moments si difficile et triste. Sa dernière rencontre avec l’architecte le lui avait rappelé, lorsqu’il avait demandé à Vikram pourquoi ils ne garderaient pas les vieux cadres en bois des fenêtres dans la cuisine qui donnaient sur le patio en brique, avec sa vue au loin sur les toits de Weymouth Mews.

– Ne devrait-on pas les garder ? s’était-il interrogé. Elles sont tellement belles.

– Elles sont effectivement magnifiques, avait convenu Vikram, mais ces fenêtres sont vraiment difficiles à ouvrir si on est assis : elles exigent un gros effort des jambes.

Il se rendit compte alors que Vikram avait sérieusement réfléchi aux instructions qu’il lui avait données au cours de leur première conversation : de penser que l’une des personnes qui vivaient dans l’appartement pourrait se retrouver un jour très limitée dans ses déplacements.

– Oh, s’était-il exclamé – puis il avait cillé rapidement des yeux. Bien sûr. Merci. Vraiment.

– De rien, avait répondu Vikram. Je vous promets, Willem, vous vous sentirez tous les deux chez vous.

Il avait une voix douce et aimable, et Willem n’était pas sûr de savoir si le chagrin qu’il avait ressenti à ce moment-là était dû à la gentillesse des paroles de Vikram, ou à la gentillesse avec laquelle il les avait prononcées.

De retour à New York, il se souvient de cet instant. On est à la fin juillet ; il a convaincu Jude de prendre sa journée, et ils sont allés dans leur maison au nord de la ville. Depuis des semaines, Jude s’était senti fatigué et inhabituellement faible, mais alors, soudain, il avait été mieux, et c’était par de pareilles journées (le ciel au-dessus d’eux d’un bleu vif, l’air chaud et sec, les champs aux alentours de leur maison regorgeant de touffes de millefeuilles et de coucous, les pierres bordant la piscine fraîches sous ses pieds, Jude chantonnant dans la cuisine tout en préparant de la citronnade pour Julia et Harold, qui les avaient rejoints) que Willem se sentait retomber dans son ancienne habitude de faux-semblants. Ces jours-là, il succombait à une sorte d’ensorcellement, un état dans lequel sa vie semblait à la fois

impossible à améliorer et, paradoxalement, parfaitement améliorable. Bien sûr que la situation de Jude ne se détériorerait pas. Bien sûr que l'on pouvait remédier à sa condition. Bien sûr que Willem était la personne qui y parviendrait. Bien sûr que c'était possible ; bien sûr que c'était probable. Les jours de cette nature semblaient ne pas avoir de nuits, et s'il n'y avait pas de nuits, il n'y avait pas de scarification, pas de tristesse, rien d'épouvantable.

« Vous rêvez à des miracles, Willem », déclarerait Idriss s'il savait ce à quoi il songeait, – et il en était conscient.

Mais, après tout, pensait-il, sa vie et celle de Jude aussi ne constituaient-elles pas un miracle ? Il aurait dû rester dans le Wyoming, devenir garçon de ferme lui-même. Jude aurait dû se retrouver enfermé – où ? En prison, ou dans un hôpital, ou bien mort, ou pire encore. Pourtant, cela n'avait pas été le cas. N'était-ce pas un miracle que quelqu'un de fondamentalement ordinaire puisse mener une existence en gagnant des millions à incarner d'autres personnes, en se rendant de capitale en capitale, en passant ses journées à voir chacun de ses besoins satisfaits, en travaillant dans un contexte artificiel où on le traitait à l'instar du potentat d'un petit pays corrompu ? N'était-ce pas un miracle que d'être adopté à l'âge de trente ans, de rencontrer des êtres qui vous aimaient tant qu'ils voulaient être vos parents ? N'était-ce pas un miracle d'avoir survécu à ce à quoi il était impossible de survivre ? L'amitié n'était-elle pas en soi un miracle, le fait de trouver une autre personne qui rendait le monde entier et sa solitude en quelque sorte moins solitaires ? Cette maison, cette beauté, ce confort, cette vie n'étaient-ils pas un miracle ? Aussi, qui pouvait lui en vouloir d'espérer un miracle supplémentaire, d'espérer, malgré les faits, la biologie, le temps et l'histoire, qu'ils formeraient l'exception, que ce qui attendait les autres souffrant de blessures comparables à celles de Jude ne lui arriverait pas à lui, que même avec tout ce que Jude avait surmonté, il parviendrait peut-être à surmonter juste une dernière étape ?

Il est assis au bord de la piscine et bavarde avec Harold et Julia, lorsque soudain, il éprouve cet étrange creux à l'estomac qu'il ressent occasionnellement, y compris quand Jude et lui se trouvent dans le même lieu : le sentiment que Jude lui manque, un désir étrange et intense de le voir. Et même s'il ne lui avouerait jamais, c'est la façon que Jude a de lui rappeler Hemming – cette conscience qui le touche parfois, aussi

légèrement que la caresse d’une aile, que les gens qu’il aime sont plus temporaires, d’une certaine manière, que les autres, qu’on les lui a prêtés, et qu’un jour on les lui reprendra.

– Ne pars pas, avait-il dit à Hemming au cours de leurs conversations téléphoniques, à l’époque où Hemming était mourant. Ne me quitte pas, Hemming – même si les infirmières qui tenaient le combiné contre l’oreille de Hemming à des centaines de kilomètres lui avaient demandé de lui dire exactement le contraire : qu’il pouvait partir ; que Willem lui rendait sa liberté.

Mais Willem n’en était pas capable. Et il n’avait pas pu non plus quand Jude était à l’hôpital, si délirant sous l’effet des médicaments que ses yeux se déplaçaient avec une rapidité qui l’avait presque effrayé plus que tout le reste.

– Laisse-moi partir, Willem, l’avait alors imploré Jude, laisse-moi partir.

– Je ne peux pas, Jude, avait-il répondu en pleurant. Je ne peux pas.

Maintenant il secoue la tête pour écarter le souvenir.

– Je vais m’assurer que tout va bien, annonce-t-il à Harold et Julia – mais à ce moment-là il entend le glissement de la baie vitrée qui s’ouvre, et tous les trois se tournent et lèvent la tête vers le sommet de la légère pente, pour apercevoir Jude qui tient un plateau rempli de verres, et se lèvent de concert pour l’aider.

Cependant, le temps de quelques secondes, avant qu’ils ne se dirigent vers lui et que Jude ne s’approche d’eux, ils lui apparaissent tous comme immobilisés dans leur position respective, ce qui lui rappelle un plateau de cinéma, sur lequel on peut rejouer chaque scène, corriger chaque erreur, remanier chaque peine. Et dans cet instant, ils se trouvent sur l’un des bords du cadre, et Jude sur l’autre, mais tous se sourient, et le monde semble ne contenir rien d’autre que de la douceur.

*

La dernière fois de sa vie où il parviendrait à marcher tout seul – à vraiment marcher : pas à se déplacer d’une pièce à l’autre en se tenant aux murs ; pas à traîner les pieds dans les couloirs de Rosen Pritchard ; pas à traverser à pas minuscules le hall d’entrée et se rendre au garage, s’affaissant dans le siège de sa voiture avec un grognement de

soulagement – avait été lors de leurs vacances de Noël. Il avait quarante-six ans. Ils se trouvaient au Bhoutan : un bon choix, comme il s'en rendrait compte plus tard, pour son ultime période de marche soutenue (même si, bien sûr, il n'en était pas conscient à ce moment-là), parce que c'était une région où tout le monde marchait. Les gens qu'ils y rencontrèrent, y compris une ancienne connaissance à eux de l'université, Karma, devenu ministre de la Foresterie, évoquaient la marche non pas en termes de kilomètres mais d'heures.

– Oh, oui, avait dit Karma, quand mon père était enfant, il avait l'habitude de marcher quatre heures pour rendre visite à sa tante le week-end. Ensuite, il marchait encore quatre heures pour rentrer.

Willem et lui s'étaient d'abord étonnés de la chose, mais plus tard, ils avaient également saisi le phénomène : la campagne était si jolie, composée d'une série de terrains en pente garnis d'arbres et surplombés d'un ciel d'un bleu clair presque translucide, que le temps consacré ici à marcher devait passer plus vite que partout ailleurs.

Il n'était pas au mieux de sa forme au cours de ce voyage, même si au moins il demeurait mobile. Les mois qui avaient précédé, il s'était senti plus faible, mais d'une façon pas vraiment spécifique, rien qui semblât suggérer un problème grave. Il manquait simplement d'énergie plus rapidement ; il éprouvait des sortes de courbatures plutôt que des souffrances vives, une espèce de douleur sourde et constante qui l'accompagnait dans son sommeil et l'accueillait au réveil. Cela constituait la même différence, comme il l'expliqua à Andy, qu'entre un mois émaillé d'orages et un mois où il pleuvait quotidiennement : pas fort mais sans cesse, provoquant un état d'inconfort monotone et harassant. En octobre, il avait été obligé d'utiliser son fauteuil roulant tous les jours, ce qui avait représenté la période d'affilée la plus longue où il avait dû en dépendre. En novembre, il avait été assez en forme pour se rendre au dîner de Thanksgiving chez Harold, mais il souffrait trop pour rester assis à table et manger, si bien qu'il avait passé la soirée dans sa chambre, allongé aussi immobile que possible, à moitié conscient quand Harold, Willem ou Julia entraient pour s'assurer que tout allait bien, à moitié conscient de s'excuser pour leur avoir gâché la fête, à moitié conscient de la conversation assourdie entre eux trois et Laurence et Gillian et James et Carey, qui lui parvenait à demi de la salle à manger. Après cette soirée, Willem avait voulu annuler leur voyage, mais il avait

insisté, et était content de l'avoir fait – parce qu'il eut le sentiment qu'il y avait quelque chose de restaurateur dans la beauté du paysage, la pureté et le silence des montagnes, l'image de Willem entouré de ruisseaux et d'arbres, l'environnement dans lequel il avait toujours l'air de se sentir le plus à l'aise.

Ce furent de bonnes vacances, mais à la fin, il était prêt à rentrer. L'une des raisons pour lesquelles il avait réussi à convaincre Willem d'accomplir finalement ce voyage était que son ami Elijah, qui gérait alors un fonds spéculatif qu'il représentait, partait en vacances au Népal avec sa famille, et qu'ils purent profiter de son avion à l'aller comme au retour. Il avait craint qu'Elijah soit d'humeur bavarde, mais cela n'avait pas été le cas, et il avait dormi, avec gratitude, pendant presque tout le trajet de retour, alors qu'il éprouvait des douleurs fulgurantes dans les pieds et le dos.

Le lendemain de leur arrivée à Greene Street il ne put pas se sortir du lit. Il souffrait tant qu'il avait l'impression que son corps ne formait plus qu'un long nerf exposé, à vif aux deux extrémités ; il avait le sentiment que, si on devait le toucher ne serait-ce qu'avec une goutte d'eau, son être entier se mettrait à grésiller et crépiter en réaction. Il s'était rarement senti si épuisé, endolori au point de ne même pas pouvoir se mettre en position assise, et il vit que Willem – en compagnie duquel il déployait des efforts particuliers, pour que celui-ci ne s'inquiète pas – était soucieux, et il dut l'implorer de ne pas appeler Andy.

– D'accord, avait dit Willem, à contrecœur, mais si tu ne vas pas mieux d'ici demain, je lui passe un coup de fil – il acquiesça d'un hochement de tête, et Willem poussa un soupir. Bon dieu, Jude, ajouta-t-il, je savais bien qu'on n'aurait pas dû y aller.

Mais le lendemain, il allait mieux : assez pour se lever du lit, du moins. Il ne pouvait pas marcher ; toute la journée, il eut l'impression qu'on lui enfonçait des écrous de fer dans les jambes, les pieds et le dos, mais il se força à sourire, parler et se mouvoir un peu, même si dès que Willem quittait la pièce ou se détournait, il sentait son visage s'effondrer de fatigue.

Et puis, cela continua de la sorte, et ils s'y habituèrent tous les deux : il avait beau devoir utiliser son fauteuil quotidiennement dorénavant, il essayait de marcher chaque jour autant qu'il le pouvait, ne serait-ce que pour se rendre dans la salle de bains, et il veillait à conserver ses forces. Quand il cuisinait, il s'assurait d'assembler tout ce dont il avait besoin sur

le plan de travail devant lui avant de se lancer pour ne pas avoir à aller et venir entre le plan de travail et le réfrigérateur ; il déclina des invitations à des dîners, des fêtes, des vernissages, des galas, disant à Willem qu'il avait trop de travail pour y assister, mais en réalité il rentrait à la maison et se déplaçait lentement sur sa chaise roulante à travers l'appartement, si grand qu'il en devenait éprouvant, s'arrêtant pour se reposer si nécessaire et somnolant au lit pour posséder assez d'énergie pour bavarder avec Willem quand il rentrait.

À la fin du mois de janvier, il finit par aller consulter Andy, qui l'écouta puis l'examina soigneusement.

– Je ne vois pas de problème particulier, déclara-t-il alors. C'est juste que tu vieillis.

– Oh, répondit-il – et ils gardèrent tous deux le silence, car qu'y avait-il à dire ? Bon, finit-il par ajouter, peut-être que je deviendrai tellement faible que j'arriverai à convaincre Willem que je n'ai plus la force d'aller voir Loehmann – parce qu'un soir de cet automne il avait, stupidement, avec enivrement, romantisme même, promis à Willem qu'il continuerait à aller voir Dr Loehmannn pendant encore neuf mois.

Andy avait soupiré, mais aussi souri.

– T'es vraiment un sale gosse, dit-il.

Pourtant, aujourd'hui, il repense à cette période avec tendresse, car à tous autres égards, cet hiver s'avéra glorieux. En décembre, Willem s'était vu nominé pour une importante récompense pour son rôle dans *La Pomme empoisonnée* ; en janvier, il la remporta. Puis il fut de nouveau nominé, pour un prix encore plus important et prestigieux et, de nouveau, se vit couronné. Il se trouvait à Londres pour affaires le soir où Willem reçut le prix, mais il avait réglé son réveil sur deux heures du matin pour pouvoir regarder la cérémonie en ligne ; lorsqu'on appela le nom de Willem, il poussa un cri, vit Willem, rayonnant, embrasser Julia – qui l'accompagnait –, monter les marches à grands bonds jusqu'à la scène et l'écouta tandis qu'il remerciait le réalisateur, la maison de production, Emil, Kit, Alan Turing lui-même, Roman et Cressy, Richard, Malcolm et JB, « mes beaux-parents, Julia Altman et Harold Stein, pour m'avoir toujours donné le sentiment que je suis aussi leur fils, et, le plus important, Jude St. Francis, mon meilleur ami et l'amour de ma vie, pour tout ». Il dut à ce

moment-là se retenir de pleurer, et lorsqu'il réussit à joindre Willem une demi-heure plus tard, il fut obligé de nouveau de se retenir.

– Je suis si fier de toi, Willem, dit-il. Je savais que tu allais gagner, j'en étais sûr.

– Tu crois tout le temps ça, répondit Willem en riant – et lui aussi se mit à rire, parce que Willem avait raison : il le croyait tout le temps.

Il pensait toujours que Willem méritait de remporter les prix pour lesquels on le nominait ; quand ce n'était pas le cas, il s'en trouvait authentiquement déconcerté – les questions de politique et de goût mises à part, comment les juges, ceux qui votaient, pouvaient nier ce qui à l'évidence constituait un jeu supérieur, un acteur supérieur, une personne supérieure ?

Au cours de ses rendez-vous le lendemain matin – où il dut se retenir de pleurer et sourire incessamment, d'un air stupide – ses collègues le félicitèrent et lui demandèrent de nouveau pourquoi il n'était pas allé à la cérémonie, et il avait secoué la tête.

– Je ne suis pas fait pour ce genre d'occasions, répondit-il – et c'était vrai ; de toutes les cérémonies de remises de prix, toutes les avant-premières, toutes les fêtes auxquelles Willem se rendait pour le travail, il n'avait assisté qu'à deux ou trois.

L'année passée, lorsque Willem avait été interviewé par un magazine littéraire sérieux pour un long portrait, il disparaissait à chaque fois qu'il avait vent que le journaliste viendrait. Il savait que Willem ne s'en offensait pas, qu'il attribuait sa rare présence à son goût pour l'intimité. Et bien que ce fût exact, ce n'était pas la seule raison.

Un jour, peu de temps après qu'ils eurent formé un couple, une image d'eux était parue dans le *Times Magazine*, illustrant un article sur Willem et son rôle dans le premier épisode d'une trilogie de films d'espionnage. Le cliché avait été pris au vernissage de la cinquième exposition de JB, longtemps retardée, *Ranelot et Bufolet*, composée exclusivement de peintures d'eux deux, mais très floutées, et beaucoup plus abstraites que le travail antérieur de JB. (Ils n'avaient pas très bien su quoi penser du titre de la série, même si JB avait déclaré que c'était une marque d'affection. « Arnold Lobel ! » s'était-il exclamé d'un ton strident quand ils lui avaient posé la question. « *Allô ?!* » Mais ni lui ni Willem n'avaient lu les livres de Lobel dans leur enfance, et ils avaient dû aller les acheter pour pouvoir

comprendre l’allusion.) Curieusement, c’était cette exposition, plus encore que le premier article dans le *New York Magazine* sur la nouvelle vie de Willem, qui avait rendu leur relation réelle aux yeux de leurs collègues et pairs, en dépit du fait que la plupart des tableaux avaient été réalisés à partir de photographies prises avant qu’ils ne forment un couple.

Ce fut aussi cette exposition qui allait marquer, comme JB le dit plus tard, son ascension : ils avaient conscience que malgré ses ventes, les critiques de ses œuvres, ses bourses et les accolades, JB était tourmenté par le fait que Richard ait obtenu une rétrospective dans un musée à mi-carrière (ainsi que Henry Young l’Asiatique), et pas lui. Mais après *Ranelot et Bufolet*, quelque chose changea pour JB, de même que *Le Tribunal de Sycomore* avait constitué un tournant pour Willem, comme le musée à Doha pour Malcolm, ou encore à l’instar – s’il devait se vanter – du procès de Malgrave & Baskett pour lui. Ce n’était que lorsqu’il s’extrayait du firmament de ses amis qu’il s’apercevait que ce tournant, qu’ils avaient tous espéré et tous accompli, arrivait plus rarement qu’ils ne voulaient bien se l’imaginer. D’entre eux tous, seul JB avait toujours été convaincu qu’il méritait véritablement cette ascension, absolument persuadé qu’elle aurait lieu pour lui ; Malcolm, Willem et lui n’avaient jamais eu cette certitude en ce qui les concernait, si bien que, quand ils connurent la consécration, ils s’en trouvèrent étonnés. Cependant, JB avait beau dû attendre le plus longtemps cette consécration, il s’avéra serein quand ce tournant eut enfin lieu – quelque chose en lui s’apaisa ; il devint, pour la première fois depuis qu’ils le connaissaient, adouci, et l’humour constant et piquant qui émanait de lui telle de l’électricité statique se démagnétisa et se calma. Il était heureux pour JB ; heureux qu’il reçoive la reconnaissance qu’il souhaitait, celle qu’il pensait qu’il aurait dû recevoir après *Secondes, Minutes, Heures, Journées*.

– La question est qui de nous est Ranelot la grenouille ou Bufolet le crapaud, avait dit Willem après qu’ils eurent vu la série pour la première fois, dans l’atelier de JB – et se furent lus l’un à l’autre les charmants livres, tard ce soir-là, riant à cœur déployé.

Il avait souri ; ils étaient au lit.

– À l’évidence, je suis Bufolet le crapaud, répondit-il.

– Non, rétorqua Willem, je pense que tu es la grenouille ; tes yeux ont la même couleur que sa peau.

Willem paraissait si sérieux qu'il se fendit d'un large sourire.

– Et c'est ça ta preuve ? demanda-t-il. Alors, toi, qu'est-ce que tu as en commun avec le crapaud ?

– Je crois, en fait, que j'ai une veste qui ressemble à la sienne, répondit Willem – et ils se remirent à rire.

Mais en réalité, il savait : c'était lui, le crapaud, et la reproduction dans le *Times Magazine* d'eux deux ensemble le lui avait rappelé. Cela ne l'ennuyait pas tant pour lui-même – il essayait d'attacher moins d'importance à ses propres angoisses – que pour Willem, parce qu'il se rendait compte à quel point ils étaient mal assortis, combien leur couple avait l'air déséquilibré, et il se sentait gêné pour lui et craignait que sa simple présence puisse de quelque façon nuire à Willem. Aussi s'efforçait-il de se tenir à distance de ses événements en public. Il avait toujours pensé que Willem était capable de l'aider à aller mieux, mais au fil des ans il avait commencé à s'inquiéter : si Willem pouvait l'aider à s'en sortir, cela ne signifiait-il pas aussi qu'il pouvait porter atteinte à Willem ? Et, de la même manière, si Willem parvenait à ce que sa vue soit moins pénible à supporter, ne pouvait-il pas lui aussi transformer Willem en un être affreux ? Il se rendait compte que cette idée n'avait rien de logique, mais cela ne l'empêchait pas d'y penser, et parfois, lorsqu'ils se préparaient à sortir, il se surprenait dans le miroir de la salle de bains, apercevait le reflet de son air stupide et enjoué, aussi absurde et grotesque qu'un singe habillé de vêtements de luxe, et avait envie de fracasser la glace d'un coup de poing.

Cependant, l'autre raison pour laquelle il s'inquiétait de se montrer en public avec Willem était le risque d'être reconnu que cela pouvait entraîner. Depuis le tout début de ses études universitaires, il avait craint qu'un jour quelqu'un de son passé – un client ; l'un des garçons du centre – n'essaie de le contacter, de lui extorquer quelque chose en échange de son silence.

– Cela n'arrivera pas, lui avait assuré Ana. Je te promets. Le faire les obligerait à admettre de quelle manière ils t'ont rencontré.

Pourtant, il avait constamment peur et, au fil des ans, quelques fantômes s'étaient manifestés. Le premier signe arriva peu de temps après qu'il eut commencé à Rosen Pritchard : une simple carte postale, de quelqu'un qui prétendait le connaître du centre – une personne qui portait, ce qui n'aidait en rien, le nom banal de Rob Wilson, dont il ne se souvenait pas –, et pendant une semaine, il avait paniqué, pratiquement incapable de dormir,

son esprit faisant défiler les scénarios, qui paraissaient aussi terrifiants qu'inévitables. Et si ce Rob Wilson contactait Harold, ou ses collègues au cabinet, et leur révélait qui il était, les choses qu'il avait faites ? Mais il s'obligea à ne pas réagir, à ne pas accomplir ce qu'il avait en tête (écrire une lettre quasi hystérique de non-recevoir qui ne prouverait rien d'autre que son existence, et celle de son passé) et il n'entendit plus jamais parler de Rob Wilson.

Cependant, après la parution de quelques photos de lui et de Willem dans la presse, il reçut deux autres lettres et un mail, tous expédiés au bureau. L'une des lettres et le mail provenaient également d'hommes qui prétendaient l'avoir rencontré au centre, mais là encore, il n'avait pas reconnu leurs noms, n'avait jamais répondu, et ils ne l'avaient plus jamais contacté. Mais la seconde lettre contenait la reproduction d'un cliché en noir et blanc d'un garçon nu sur un lit, d'une qualité si mauvaise qu'il ne pouvait pas dire s'il s'agissait de lui ou pas. Et avec cette lettre, il avait fait ce qu'on lui avait intimé des années plus tôt, quand il était enfant dans un lit d'hôpital à Philadelphie, au cas où n'importe lequel de ses clients découvrait qui il était et tentait d'entrer en contact avec lui : il avait placé la missive dans une enveloppe et l'avait envoyée au FBI. L'agence savait toujours où il se trouvait et, tous les quatre ou cinq ans, l'un de ses employés débarquait à son travail pour lui montrer des photos et lui demander s'il se rappelait l'un ou l'autre de ces hommes, dont ils continuaient, des décennies plus tard, à découvrir qu'ils étaient des amis ou des complices de Dr Traylor et de Frère Luke. On le prévenait rarement de ces visites et, au cours des années, il avait appris comment faire dans les jours qui suivaient pour les neutraliser : participer à des événements, s'entourer de personnes, de bruits et de clameurs, témoignant de son existence actuelle.

Au cours de cette période, celle où il avait reçu la lettre et s'en était débarrassé, il s'était senti terriblement honteux et horriblement seul (c'était avant qu'il n'ait raconté son enfance à Willem, et il n'avait jamais fourni à Andy assez de détails pour que celui-ci puisse évaluer la terreur qu'il éprouvait), et avait par la suite engagé les services d'un bureau d'investigation (un autre que celui employé par Rosen Pritchard) pour mettre au jour tout ce qu'il pouvait à son sujet. L'enquête avait pris un mois mais, pour finir, ils n'avaient rien découvert de concluant, ou du moins rien

qui permette d'identifier de manière décisive qui il avait été. Il ne s'autorisa qu'à ce moment-là à se détendre, à croire, finalement, qu'Ana avait eu raison, à accepter, pour l'essentiel, que son passé avait été si complètement effacé que c'était comme si celui-ci n'avait jamais existé. Les personnes qui en savaient le plus sur son existence d'antan, qui en avaient été témoins ou acteurs – Frère Luke ; Dr Traylor ; même Ana – étaient morts, et les morts ne peuvent parler à personne. *Tu es en sécurité*, se rappelait-il. Il avait beau l'être, il n'en demeurait pas moins prudent : cela ne voulait pas dire, en effet, qu'il devait souhaiter voir sa photographie apparaître dans des magazines et des journaux.

Il comprenait que sa vie avec Willem exigeait cela, bien sûr, mais parfois il regrettait que ce soit le cas et aurait aimé pouvoir revendiquer Willem comme sien en public aussi naturellement que Willem l'avait fait à son sujet. Dans ses moments de désœuvrement, il se repassait en boucle la vidéo où Willem prononçait son discours, ressentant le même vertige qu'il avait éprouvé la première fois où Harold l'avait désigné comme son fils devant une autre personne. *C'est réellement arrivé*, avait-il songé à l'époque. *Je ne l'ai pas inventé*. Et maintenant, un étourdissement identique : il appartenait vraiment à Willem. Celui-ci l'avait déclaré lui-même.

En mars, à la fin de la saison des prix, Richard et lui avaient organisé une fête à Greene Street. Une grosse cargaison de portes et de banquettes en teck ciselées venait de quitter le quatrième étage, à la suite de quoi Richard avait suspendu au plafond des guirlandes lumineuses et disposé des bougies dans des récipients de verre le long de tous les murs. Le gérant de l'atelier de Richard avait fait monter deux de leurs plus grandes tables de travail, tandis que lui avait contacté les traiteurs et un barman. Ils avaient invité toutes les personnes auxquelles ils pouvaient penser : tous leurs amis en commun, ainsi que ceux de Willem. Harold et Julia, James et Carey, Laurence et Gillian ; Lionel et Sinclair étaient venus de Boston, Kit de Los Angeles, Carolina de Yountville, Phaedra et Citizen de Paris, les amis de Willem, Cressy et Susannah, de Londres, Miguel de Madrid. Il s'obligea à rester debout et à se déplacer pendant toute la fête, au cours de laquelle des gens qu'il ne connaissait qu'à travers les récits de Willem – des réalisateurs, acteurs et dramaturges – s'étaient approchés de lui pour lui dire qu'ils entendaient parler de lui depuis des années et qu'ils étaient ravis de

finalement le rencontrer, qu'ils avaient cru que Willem l'avait inventé et, s'il avait ri, il avait aussi éprouvé un sentiment de tristesse, comme s'il aurait dû ignorer ses craintes et s'investir plus dans la vie de Willem.

Un grand nombre des personnes rassemblées ne s'étaient pas vues depuis tant d'années que la fête s'avéra extrêmement animée (comparable à celles auxquelles ils allaient dans leur jeunesse, pleine de gens qui se parlaient en criant par-dessus la musique que l'un des assistants de Richard, DJ amateur, passait) et que, quelques heures après le début des festivités, il se sentait épuisé et s'appuya contre la cloison nord pour regarder tout le monde danser. Au milieu de la mêlée, il vit Willem danser avec Julia, et il sourit en les observant, avant de remarquer que Harold se tenait à l'autre bout de la pièce et les regardait lui aussi avec le sourire. Harold l'aperçut alors, souleva son verre à son adresse ; il lui rendit son salut et le vit fendre la foule pour le rejoindre.

– C'est une fête sympa, cria Harold dans son oreille.

– C'est principalement grâce à Richard, répondit-il en hurlant à son tour mais – alors qu'il s'apprêtait à ajouter autre chose, le volume de la musique augmenta, si bien que Harold et lui se regardèrent, se mirent à rire et haussèrent les épaules.

Ils se contentèrent de rester debout pendant un moment, souriant tous les deux et contemplant les danseurs en train de sauter et se mêler devant eux. Il était fatigué, il souffrait, mais cela n'avait pas d'importance ; sa fatigue lui paraissait douce et chaude, sa souffrance familière et attendue, et dans des moments pareils il se rendait compte qu'il était capable d'éprouver de la joie, que la vie était un nectar. Puis la musique changea, devenant lente et éthérée, et Harold cria qu'il allait arracher Julia des griffes de Willem.

– Vas-y, lui dit-il – mais, avant que Harold ne le quitte, quelque chose l'incita à tendre les bras et l'étreindre, et, pour la première fois depuis l'incident avec Caleb, se laisser volontairement aller à un contact physique avec Harold.

Il se rendit compte de la stupéfaction de Harold, puis de son sentiment de délice, et éprouva un soubresaut de culpabilité qui le fit reculer aussi vite que possible et pousser simultanément Harold vers la piste de danse.

Richard avait empilé un tas de sacs en toile de jute remplis de coton dans l'un des angles de la pièce pour que les gens puissent s'y prélasser et il se dirigeait vers ce coin lorsque Willem apparut et lui saisit la main.

– Viens danser avec moi, dit-il.

– Willem, lui répondit-il d’un ton de réprimande, tu sais que je ne peux pas danser.

Willem le regarda alors, comme s’il l’évaluait.

– Viens avec moi, déclara-t-il – et il suivit Willem vers l’extrémité est du loft, puis dans la salle de bains, où Willem l’attira, ferma la porte à clé derrière eux et posa son verre sur le rebord du lavabo.

La musique leur parvenait toujours (une chanson populaire à l’époque où ils étaient en licence, embarrassante et en même temps émouvante par son côté ostensiblement sentimental, à la fois sirupeux et sincère) mais de manière assourdie, comme si elle leur arrivait d’une vallée lointaine à travers des canalisations.

– Place tes bras autour de mon cou, lui ordonna Willem – et il s’exécuta. Recule le pied droit quand j’avance mon pied gauche, ajouta-t-il – ce qu’il fit.

Pendant plusieurs minutes, ils se déplacèrent ainsi, avec lenteur et maladresse, se regardant en silence.

– Tu vois ? fit Willem, doucement. Tu danses.

– Je ne suis pas doué, marmonna-t-il, gêné.

– Tu es parfait, répliqua Willem – et, malgré la douleur dans ses pieds qui commença à le faire transpirer à force de se retenir de crier, il continua de se mouvoir, mais de façon si minimale que vers la fin de la chanson ils se contentaient de se balancer, sans soulever les pieds du sol, Willem le retenant pour qu’il ne tombe pas.

Lorsqu’ils sortirent de la salle de bains, les gens près d’eux poussèrent des hululements et il rougit – la dernière fois, l’ultime fois où il avait eu une relation sexuelle avec Willem remontait à presque six mois –, mais Willem affichait un large sourire et leva le bras comme s’il était un boxeur professionnel qui venait de remporter un combat.

Puis avril arriva, et ses quarante-sept ans, puis mai, mois au cours duquel il développa une plaie sur chaque mollet et Willem partit à Istanbul tourner le deuxième volet de sa trilogie d’espionnage. Il avait informé Willem de ses lésions – il essayait de le tenir au courant des choses qui arrivaient, même celles qu’il ne considérait pas comme importantes – et Willem avait exprimé de l’inquiétude.

Mais il ne s'en était pas alarmé. Combien de ces ulcères avait-il connus au fil des ans ? Des dizaines ; des douzaines. Le seul aspect différent était le temps qu'il lui fallait pour essayer d'y remédier. Maintenant, il se rendait au cabinet d'Andy deux fois par semaine – chaque mardi à l'heure du déjeuner et chaque vendredi soir –, une séance pour le débridement et l'autre pour un drainage par aspiration, que l'infirmière d'Andy pratiquait. Andy avait toujours pensé que sa peau était trop fragile pour un tel traitement – qui consistait à appliquer un morceau de mousse stérile sur la plaie ouverte, au-dessus de laquelle une ventouse se déplaçait pour aspirer les tissus morts ou en voie de décomposition dont la mousse s'imprégnait, comme une sorte d'éponge –, mais ces dernières années, il l'avait bien toléré et le traitement s'était avéré plus efficace que l'unique et simple débridement.

Alors qu'il vieillissait, les plaies – leur fréquence, leur gravité, leur taille, le degré d'inconfort qui les accompagnait – avaient constamment empiré. L'époque où il était capable de parcourir de longues distances à pied avec ces ulcères remontait à loin, à des décennies. (Le souvenir de se promener du quartier de Chinatown jusqu'au nord-ouest de Manhattan – bien qu'en souffrant – avec l'une de ces plaies lui paraissait si étrange et distant qu'il avait l'impression qu'il appartenait à quelqu'un d'autre.) Quand il était plus jeune, l'une de ces lésions pouvait guérir en quelques semaines. Mais aujourd'hui, il fallait des mois. Parmi tous ses dysfonctionnements, ces ulcères constituaient ce qui l'affectait le moins ; pourtant, il ne parvint jamais à s'habituer à leur apparence. Et bien que la vue du sang, évidemment, ne l'effrayât pas, celle du pus, de la pourriture de son corps qui essayait désespérément de se soigner en tentant de tuer des parts de lui-même continuait à le perturber, y compris toutes ces années plus tard.

Lorsque Willem rentra pour de bon, il n'allait pas mieux. Ses mollets comptaient maintenant quatre lésions, le plus grand nombre qu'il ait jamais eu simultanément, et même s'il s'efforçait toujours de marcher quotidiennement, il avait parfois du mal à se tenir simplement debout, et il veillait à canaliser ses efforts, à déterminer les moments où il essayait de marcher parce qu'il pensait qu'il en était capable, et ceux où il essayait de marcher pour se prouver qu'il en était encore capable. Il avait conscience qu'il avait maigri, qu'il s'était affaibli – il ne pouvait même plus nager tous les matins – mais il s'en rendit compte avec certitude lorsqu'il aperçut l'expression de Willem.

– Judy, avait dit Willem doucement, avant de s’agenouiller à côté de lui sur le canapé. Pourquoi tu ne m’as pas prévenu ?

Mais, curieusement, il jugeait qu’il n’avait rien à rapporter : c’était qui il était. Et hormis ses jambes, ses pieds, son dos, il se sentait bien. Il se considérait – même s’il hésitait à déclarer cela à son sujet : l’affirmation lui paraissait si présomptueuse – mentalement sain. De nouveau, il ne se scarifiait plus qu’une fois par semaine. Il s’entendait siffloter en retirant son pantalon le soir, examinant la zone autour des pansements pour s’assurer qu’aucun d’eux ne suintait. Les gens s’habituaient à tout ce que leur corps leur réservait ; il ne faisait pas exception. Si votre corps était en bonne santé, vous attendiez de lui qu’il fonctionne toujours parfaitement. Si ce n’était pas le cas, vous n’aviez pas les mêmes attentes. Ou, du moins, c’était ce qu’il essayait d’accepter.

Peu après son retour à la fin du mois de juillet, Willem l’autorisa à mettre un terme à sa relation essentiellement silencieuse avec Dr Loehmann – mais seulement parce qu’il n’avait vraiment plus le temps. Il passait dorénavant quatre heures de la semaine dans des cabinets de médecins – deux avec Andy, deux avec Loehmann – et il lui fallait récupérer deux de ces heures pour pouvoir se rendre deux fois par semaine à l’hôpital, où il retirait son pantalon, repoussait sa cravate par-dessus son épaule, et se glissait dans un caisson hyperbare, cercueil en verre où il pratiquait des exercices en position allongée et espérait que la concentration d’oxygène qui l’entourait puisse contribuer à accélérer sa guérison. Il avait éprouvé de la culpabilité à l’égard de ses dix-huit mois avec Dr Loehmann, au cours desquels il n’avait pratiquement rien révélé, passant la plupart des séances à protéger son intimité de manière puérile, essayant de ne rien dire, perdant son temps et faisant perdre le sien au médecin. Pourtant, l’un des sujets dont ils avaient de fait discuté était ses jambes – pas la façon dont elles avaient été endommagées, mais la logistique qu’impliquaient leurs soins – et, lors de sa dernière séance, Dr Loehmann avait demandé ce qui se passerait si les choses ne s’amélioraient pas.

– L’amputation, je suppose, avait-il répondu, essayant de paraître décontracté – même si, évidemment, il ne l’était pas et qu’il n’y avait rien à supposer : il était conscient que, aussi sûrement qu’il mourrait un jour, il décéderait sans jambes.

Il ne lui restait qu'à espérer que cela tarderait. *S'il vous plaît*, implorait-il parfois ses jambes, allongé dans le caisson hyperbare. *Je vous en prie. Accordez-moi seulement quelques années de plus. Donnez-moi encore une décennie. Laissez-moi vivre ma quarantaine, ma cinquantaine, intact. Je prendrai soin de vous, je vous promets.*

À la fin de l'été, ses nouveaux épisodes de maladies et de traitements lui étaient devenus si habituels qu'il ne s'était pas rendu compte à quel point elles affectaient Willem. Au début du mois d'août, ils discutaient de ce qu'ils devraient envisager (quelque chose ? Rien ?) pour les quarante-neuf ans de Willem, et Willem avait dit qu'ils devraient juste célébrer sobrement cette année.

– Bon, on organisera une grande fête l'année prochaine, pour tes cinquante ans, répondit-il. Si je suis toujours en vie à ce moment-là, évidemment – et ce ne fut qu'en réaction au silence de Willem qu'il leva les yeux de la cuisinière, aperçut l'expression de Willem et comprit son impair.

– Willem, pardon, déclara-t-il en éteignant le feu et en s'avançant de son pas lent et douloureux vers lui. Je suis désolé.

– Tu ne peux pas faire ce genre de plaisanteries, Jude, répliqua Willem – sur quoi il lui passa les bras autour du cou avant de répondre.

– Je sais. Pardonne-moi. C'était stupide. Évidemment que je serai là l'année prochaine.

– Et pour encore de nombreuses années.

– Et pour encore de nombreuses années.

C'est maintenant septembre, et il est allongé sur la table d'examen dans le cabinet d'Andy, ses lésions à l'air libre, toujours pas cicatrisées, ressemblant à des grenades, et le soir il est étendu sur le lit, aux côtés de Willem. Il a souvent conscience de l'improbabilité de leur relation, et se sent régulièrement coupable de son refus de satisfaire l'un des devoirs de base de la vie en couple. De temps en temps, il pense qu'il tentera de nouveau, mais dans ces instants-là, quand il essaie de prononcer les mots à l'adresse de Willem, il n'y parvient pas, et une autre occasion se volatilise en silence. Mais aussi grand que soit son sentiment de culpabilité, il ne peut surpasser son soulagement ou sa gratitude : d'avoir pu garder Willem en dépit de son inaptitude constitue un miracle, et il s'efforce, par tous ses autres moyens, de constamment communiquer à Willem combien il lui est redevable.

Il se réveille une nuit en nage, à tel point que les draps sous lui ont l'air d'avoir été trempés dans une mare et, dans les vapes, il se lève d'un coup avant de se rappeler qu'il ne peut pas se tenir debout, et tombe. Willem se réveille à son tour, va chercher le thermomètre, et patiente le temps qu'il le tienne sous la langue.

– Trente-neuf, dit-il en examinant le thermomètre – puis il lui pose la main sur le front. Mais tu es gelé – il le regarde, l'air inquiet. Je vais appeler Andy.

– Ne l'appelle pas, réplique-t-il – et malgré sa fièvre, les frissons, la transpiration, il a l'impression d'aller bien ; il ne se sent pas malade. Il me faut juste de l'aspirine.

Alors Willem lui en apporte, ainsi qu'un tee-shirt sec, enlève les draps et refait le lit, puis ils se rendorment, Willem l'enlaçant.

La nuit suivante, il se réveille encore une fois avec de la fièvre, frissonnant et en sueur.

– Il y a un virus qui circule au bureau, déclare-t-il cette fois à Willem. Un germe qui te met à plat pendant quarante-huit heures. J'ai dû l'attraper.

Il reprend de l'aspirine ; ce qui aide de nouveau ; et se rendort une fois de plus.

Le lendemain est un vendredi et il va voir Andy pour que celui-ci lui nettoie ses plaies, mais il ne mentionne pas la fièvre, qui disparaît avec le jour. Ce soir-là, Willem est de sortie (il dîne avec Roman) et il va se coucher de bonne heure, avalant de l'aspirine au préalable. Il dort si profondément qu'il n'entend même pas Willem rentrer, mais lorsqu'il se réveille le lendemain matin, il est tellement en nage qu'il a l'air de sortir de la douche et ses membres tremblent et sont ankylosés. À côté de lui, Willem ronfle doucement, et il s'assied, lentement, se passant les mains dans les cheveux.

Le samedi, il se sent réellement mieux. Il se rend au travail. Willem part retrouver un réalisateur pour le déjeuner. Le soir, avant de quitter le bureau, il envoie un texto à Willem et lui dit de demander à Richard et India s'ils veulent les retrouver pour un dîner de sushis au nord de Manhattan, dans un petit restaurant où Andy et lui vont parfois après leurs rendez-vous. Willem et lui ont deux restaurants japonais préférés près de Greene Street, mais tous les deux sont en sous-sol et il faut emprunter un escalier pour y descendre, aussi ne les ont-ils pas fréquentés depuis des mois parce qu'il a trop de mal

avec les marches. Ce soir-là, il mange copieusement, et la fatigue a beau le frapper au milieu du repas, il a conscience d'apprécier le moment, d'éprouver du plaisir à se trouver dans ce petit lieu chaleureux, décoré au plafond de lampions jaunes, avec ses blocs de bois en forme de sandales japonaises traditionnelles recouverts de sashimis de maquereau – le plat favori de Willem – devant lui. À un moment donné, il se penche vers Willem, par épuisement et affection, bien qu'il ne s'en rende compte que lorsque Willem déplace son bras et le lui passe sur l'épaule.

Plus tard, il se réveille dans leur lit, désorienté, et discerne Harold assis à côté de lui, qui le fixe des yeux.

– Harold, demande-t-il, qu'est-ce que tu fais là ?

Mais Harold ne parle pas, se contentant de se jeter sur lui, et il prend conscience, dans un sursaut de dégoût, que celui-ci essaie de lui arracher ses vêtements. *Non*, se dit-il. *Pas Harold. Ce n'est pas possible.* C'est l'une de ses craintes les plus profondes, les plus affreuses, les plus secrètes, qui est en train de se réaliser. Mais alors ses anciens instincts se raniment : Harold est un client de plus, et il le repoussera de toutes ses forces. Puis il se met à hurler, se tord dans tous les sens, agite les bras et les jambes, autant qu'il le peut, essayant d'intimider et de déstabiliser ce Harold silencieux et déterminé devant lui, appelant de ses cris Frère Luke à l'aide.

Alors soudain, Harold disparaît, remplacé par Willem, le visage de ce dernier tout près du sien, prononçant des paroles qu'il ne parvient pas à comprendre. Mais derrière la tête de Willem, il aperçoit de nouveau Harold, toujours avec son air étrange et sinistre, et il se remet à lutter. Au-dessus de lui, il entend des mots, entend que Willem s'adresse à quelqu'un, se rend compte, à travers sa propre terreur, de celle de Willem.

– Willem, s'exclame-t-il. Il me veut du mal ; empêche-le, Willem. Aide-moi. Sauve-moi. Viens à mon secours… s'il te plaît.

Puis, plus rien – une étendue de temps obscurci – et, lorsqu'il se réveille plus tard, il est à l'hôpital.

– Willem, appelle-t-il dans le vide de la chambre – et là, aussitôt, Willem apparaît, assis sur le bord de son lit, lui tenant la main.

Des tubes en plastique s'élèvent de ses deux mains.

– Attention, lui dit Willem, les intraveineuses.

Ils gardent le silence pendant quelques minutes et Willem lui caresse le front.

– Il essayait de m’attaquer, finit-il par confesser à Willem, en balbutiant. Jamais je n’aurais pensé que Harold me ferait ça ; jamais.

Il voit Willem se raidir.

– Non, Jude, réplique-t-il. Harold n’était pas là. La fièvre te faisait délirer ; ça ne s’est pas passé.

Il se sent à la fois soulagé et terrifié d’entendre ces mots. Soulagé d’apprendre que cela n’est pas arrivé ; terrifié parce que cela lui semble si vrai, si réel. Effrayé à cause de ce que cela révèle de lui, de ses pensées et de ses peurs, qu’il puisse même imaginer une chose pareille de la part de Harold. Quelle cruauté habite son esprit pour essayer de le convaincre de se retourner contre une personne à laquelle il a fini par faire confiance au prix d’une si haute lutte, une personne qui ne lui a jamais témoigné que de la bonté ? Il sent les larmes lui monter aux yeux, mais il doit demander à Willem :

– Il ne me ferait pas ça, hein, Willem ?

– Non, répond Willem d’une voix tendue. Jamais, Jude. Harold ne t’attaquerait jamais, pour rien au monde.

Lorsqu’il se réveille de nouveau, il s’aperçoit qu’il ne sait pas quel jour on est, et quand Willem lui apprend qu’on est lundi, il panique.

– Le travail, s’exclame-t-il. Il faut que j’y aille.

– C’est hors de question, rétorque Willem d’un ton sec. Je les ai appelés, Jude. Tu n’iras nulle part, jusqu’à ce qu’Andy comprenne ce qui se passe.

Harold et Julia arrivent plus tard, et il s’astreint à rendre son étreinte à Harold, bien qu’il ne puisse pas le regarder. Par-dessus l’épaule de Harold, il voit Willem, qui lui adresse un hochement de tête rassurant.

Ils sont tous ensemble quand Andy entre dans la chambre.

– Ostéomyélite, lui annonce-t-il doucement. Une infection des os.

Il explique ce qui va se passer : il devra rester au moins une semaine à l’hôpital – « Une *semaine* ! » s’exclame-t-il, et tous les quatre se mettent à lui crier dessus avant qu’il ne puisse continuer à protester –, peut-être deux, jusqu’à ce qu’ils parviennent à contrôler la fièvre. On lui administrera les antibiotiques par cathéter, mais il recevra les dix à onze semaines de traitement supplémentaire à domicile. Tous les jours, une infirmière viendra lui installer l’intraveineuse : le procédé prendra une heure, et il ne doit pas manquer une seule séance. Lorsqu’il essaie, encore une fois, de protester, Andy l’arrête.

– Jude, dit-il. C’est grave. Je suis sérieux. Je me fous de Rosen Pritchard. Tu veux garder tes jambes, tu t’exécutes et tu suis mes instructions, tu m’as compris ?

Autour de lui, les autres gardent le silence.

– Oui, finit-il par répondre.

Une infirmière entre pour le préparer avant qu’Andy ne lui place le cathéter, qui sera inséré dans la veine sous-clavière, juste au-dessous de sa clavicule droite.

– C’est une veine difficile à atteindre, parce qu’elle est très profonde, lui explique l’infirmière tout en tirant sur sa chemise de nuit au niveau du cou et en désinfectant sa peau. Mais vous avez de la chance d’avoir Dr Contractor. Il manie très bien les seringues ; il ne rate jamais son coup.

Il n’est pas inquiet, mais il sait que Willem l’est, et il lui tient la main pendant qu’Andy lui perce la peau à l’aide de l’aiguille métallique et froide, puis lui insère la voie veineuse centrale.

– Ne regarde pas, dit-il à Willem. Tout va bien.

Alors Willem détourne les yeux et fixe son visage, et lui essaie de conserver une expression calme et composée jusqu’à ce qu’Andy ait terminé et fixe le mince tube de plastique qui sort du cathéter sur sa poitrine à l’aide de scotch.

Il dort. Il avait pensé qu’il pourrait travailler de l’hôpital, mais il est plus épuisé qu’il n’avait imaginé l’être, plus confus, et, après avoir parlé aux directeurs de différents comités et à certains de ses collègues, il n’a pas la force de faire autre chose.

Harold et Julia s’en vont – ils ont des heures de cours et de permanence à assurer – mais, hormis à Richard et quelques-uns de ses collègues, ils ne disent à personne qu’il est à l’hôpital ; il n’y restera pas longtemps, et Willem a décidé qu’il a plus besoin de sommeil que de visites. Il est toujours fébrile, mais moins, et il n’a pas traversé de nouvel épisode délirant. Et, étrangement, malgré tout ce qui arrive, il se sent, sinon optimiste, du moins calme. Tout le monde autour de lui se montre si retenu, si circonspect, qu’il est déterminé à les défier d’une manière ou d’une autre, à braver la gravité de la situation dans laquelle ils le tiennent.

Il ne se rappelle pas quand Willem et lui ont commencé à désigner l’hôpital sous le nom d’Hôtel Contractor, en l’honneur d’Andy, mais il a l’impression que c’est depuis toujours.

– Fais attention, le prévenait déjà Willem à Lispenard Street quand il coupait un morceau de steak qu'un sous-chef enthousiaste à Ortolan avait refilé en douce à Willem à la fin de son service, ce couteau est vraiment tranchant et, si tu t'amputes un pouce, on va devoir aller à l'Hôtel Contractor.

Ou, une autre fois, lorsqu'il avait été hospitalisé pour une infection de la peau, il avait envoyé à Willem (qui se trouvait en déplacement quelque part, sur un tournage) un mot disant : « À l'Hôtel Contractor. Rien de grave, mais ne voulais pas que tu l'apprennes par M ou JB. » Aujourd'hui, cependant, quand il essaie de blaguer à propos de l'Hôtel Contractor – se plaignant du service de plus en plus médiocre de l'hôtel en ce qui concerne la nourriture et les boissons ; ou de la qualité inférieure des draps –, Willem ne réagit pas.

– Ce n'est pas drôle, Jude, réplique-t-il d'un ton sec vendredi soir tandis qu'ils attendent que Harold et Julia arrivent avec le dîner. Putain, j'aimerais vraiment que tu arrêtes de plaisanter.

Alors il se tait, et ils se regardent.

– J'ai eu tellement peur, dit Willem, à voix basse. Tu étais tellement malade et je ne savais pas ce qui allait arriver, et j'avais tellement peur.

– Willem, répond-il doucement, je sais. Je te suis si redevable.

Il continue précipitamment, avant que Willem ne puisse lui répondre qu'il n'a pas besoin de lui être redevable, qu'il a simplement besoin de considérer la situation sérieusement.

– Je vais écouter Andy, je te promets. Je te jure que je prends la chose sérieusement. Et je te promets que je ne souffre pas. Je me sens bien. Tout ira bien.

Au bout de dix jours, Andy paraît satisfait que la fièvre ait disparu et on lui permet de quitter l'hôpital pour se reposer chez lui pendant deux jours ; il est de retour au bureau le vendredi. Il avait toujours refusé d'avoir un chauffeur – il aimait conduire lui-même ; appréciait la liberté, la solitude – mais l'assistant de Willem a embauché un chauffeur à son service, un homme sérieux et de petite taille qui s'appelle M. Ahmed et, sur le chemin de l'aller au bureau et du retour chez lui, il dort. M. Ahmed va également chercher son infirmière, une femme prénommée Patrizia qui parle rarement mais fait preuve d'une grande douceur et, chaque jour à treize heures, elle le retrouve à Rosen Pritchard. Son bureau est tout en verre et lui offre une vue

de l’étage, aussi abaisse-t-il les stores pour préserver son intimité, retire sa veste, sa cravate et sa chemise, s’allonge sur le canapé dans son tricot de corps, étend une couverture sur lui, puis Patricia nettoie le cathéter, vérifie la peau autour pour s’assurer qu’il n’y a pas de signe d’infection – pas d’enflure, pas de rougeur –, insère l’intraveineuse et attend que le produit s’écoule par le cathéter et glisse le long de ses veines. Pendant ce temps, il travaille et elle lit une revue consacrée au métier d’infirmière, ou bien tricote. Bientôt cela aussi lui semble normal : tous les vendredis il voit Andy, qui lui débride les plaies avant de l’examiner, l’envoyant à l’hôpital après sa visite pour procéder à des radios, de manière à pouvoir surveiller l’infection et s’assurer qu’elle ne s’étend pas.

Ils ne peuvent pas partir le week-end à cause de son traitement mais, début octobre, après quatre semaines d’antibiotiques, Andy l’informe qu’il a parlé avec Willem et que, s’il en est d’accord, Jane et lui se proposent de les rejoindre à Garrison pour le week-end, et qu’il lui administrera l’intraveineuse lui-même.

C’est merveilleux, et rare, de se retrouver à la campagne, de retour dans leur maison, et les quatre passent de bons moments ensemble. Il se sent même assez en forme pour proposer à Andy une visite un peu abrégée de la propriété, que ce dernier a déjà vue, mais seulement au printemps ou en été, et qui offre un spectacle très différent à l’automne : brut, triste, charmant, le toit de la grange tapissé de feuilles jaunes tombées des arbres aux quarante écus comme s’il était revêtu de couches de dorure.

Au cours du dîner ce samedi soir, Andy lui demande :

– Tu te rends compte qu’on se connaît depuis trente ans, non ?

– Oui, répond-il en souriant.

En fait, il a prévu un cadeau pour Andy – un safari pour lui et sa famille, à la date de leur choix – pour célébrer leurs trente années d’amitié, même s’il ne lui a pas encore dit.

– Trente ans à me voir désobéi, gémit Andy – et tous rient. Trente ans à dispenser d’inestimables avis médicaux, récoltés au fil d’années d’expérience et de formation au sein des meilleures institutions, pour qu’un simple avocat d’affaires, qui considère que sa compréhension de la biologie humaine surpasse la mienne, décide de les ignorer.

Ils rient de plus belle, puis Jane dit :

– Mais tu sais, Andy, s'il n'y avait pas eu Jude, je ne t'aurais jamais épousé – et, s'adressant à ce dernier : À la fac de médecine, Andy m'est toujours apparu comme une sorte de crétin nombriliste, Jude ; il était si arrogant, un tel blanc-bec – « Quoi ! » rétorque Andy, feignant d'être blessé – que je supposais qu'il deviendrait l'un de ces chirurgiens typiques, tu sais, du genre « qui ne voit pas toujours juste, mais qui est toujours sûr de lui ». Mais ensuite, je l'ai entendu parler de toi, de combien il t'aimait et te respectait, et j'ai pensé qu'il gagnerait peut-être à être connu. Et je ne me suis pas trompée.

Ils rient tous de nouveau, puis il lui répond :

– Non. Tu avais raison.

Alors tous tournent leur regard vers Andy qui, gêné, se ressert un verre de vin.

La semaine suivante, Willem commence les répétitions pour son prochain film. Un mois plus tôt, quand il était lui tombé malade, Willem avait renoncé au projet, et puis celui-ci avait été repoussé pour l'attendre et, aujourd'hui, la situation paraît suffisamment stable pour qu'il ait décidé de s'y remettre. Il ne comprend pas pourquoi Willem a pris la décision de se dédire en premier lieu (le film est un remake de *Desperate Characters* et l'essentiel du tournage aura lieu de l'autre côté du fleuve, dans le quartier de Brooklyn Heights) mais il est soulagé que Willem travaille de nouveau et cesse de lui rôder autour, l'air inquiet et lui demandant constamment s'il est sûr d'avoir l'énergie pour entreprendre la moindre tâche de base (comme d'aller chez l'épicier ; préparer un repas ; rester tard au bureau) qu'il souhaite accomplir.

Début novembre, il retourne à l'hôpital avec de nouveau de la fièvre mais n'y reste que deux nuits avant qu'on le décharge. Patrizia lui prélève du sang chaque semaine ; cependant, Andy l'a prévenu qu'il devra se montrer patient ; les infections des os sont longues à éradiquer et il ne pourra probablement pas savoir s'il est guéri pour de bon ou pas avant la fin du cycle de douze semaines. Pour le reste, tout continue tranquillement : il se rend au travail ; il suit ses traitements en caisson hyperbare ; il va à ses séances de drainage par aspiration ; il se fait débrider ses plaies. L'un des effets secondaires des antibiotiques est la diarrhée ; un autre, la nausée. Andy lui prescrit des boissons hypercaloriques destinées aux enfants malnutris et il les avale cinq fois par jour, chassant ensuite à grandes

gorgées d'eau leur goût crayeux qui colle à la langue. Hormis les longues heures qu'il passe au bureau, il sait qu'il se montre plus obéissant qu'il ne l'a jamais été, tenant compte de chacun des avertissements d'Andy, suivant chacun de ses conseils. Il s'efforce constamment de ne pas penser à comment cet épisode pourrait se terminer, essayant de ne pas s'inquiéter, se repassant dans les moments calmes et sombres les paroles d'Andy lors d'un bilan récent : « Cœur : parfait. Poumons : parfaits. Vision, audition, cholestérol, prostate, thyroïde : tous parfaits. Ton corps a tout l'équipement pour travailler dur pour toi ; assure-toi de lui en laisser les moyens. » Il a conscience que ces résultats ne constituent pas l'entière mesure de ce qu'il est – sa circulation, par exemple : pas parfaite ; ses réflexes : pas parfaits ; tout ce qui se trouve au-dessous de son bas-ventre : compromis – mais il essaie de trouver du réconfort dans les mots rassurants d'Andy, de se rappeler que la situation pourrait être pire, qu'il est toujours, globalement, en bonne santé, et qu'il a de la chance.

Fin novembre. Willem termine *Desperate Characters*. Ils célèbrent Thanksgiving dans l'appartement de Harold et Julia au nord de Manhattan et, bien que ceux-ci lui rendent visite à New York toutes les deux semaines, il sent que tous les deux déploient de gros efforts pour ne rien dire de son aspect physique, pour ne pas l'embêter à propos des toutes petites quantités de nourriture qu'il ingurgite au repas. La semaine de Thanksgiving marque aussi la dernière semaine de son traitement antibiotique et il se soumet à une autre série de prélèvements sanguins et de radios avant qu'Andy lui dise qu'il peut arrêter les antibiotiques. Il fait ses adieux à Patrizia à l'issue de ce qu'il espère constituer sa dernière visite ; lui offre un cadeau pour la remercier de ses soins.

Ses lésions ont rétréci, mais pas autant qu'Andy le souhaitait et, suivant sa recommandation, ils restent à Garrison pour Noël. Ils promettent à Andy qu'ils passeront une semaine paisible ; tout le monde sera parti de toute façon et ils ne seront qu'eux, et Harold et Julia.

– Tes deux objectifs sont : dormir et manger, déclare Andy, qui part voir Beckett à San Francisco pour les vacances. Je veux te retrouver avec deux, trois kilos de plus le premier vendredi de janvier.

– C'est beaucoup, réplique-t-il.

– Deux, trois, répète Andy. Et puis, idéalement, sept, huit de plus après ça.

Le jour de Noël, un an après, jour pour jour, la promenade qu'il avait faite avec Willem le long du versant ondulé d'une petite montagne dans le district de Punakha au Bhoutan, qui les avait menés derrière le pavillon de chasse du roi, simple construction de bois leur évoquant une hutte remplie de pèlerins sortis d'un livre de Chaucer plutôt que de membres de la famille royale, il dit à Harold qu'il veut aller se promener. Julia et Willem sont partis monter à cheval dans le ranch voisin d'une connaissance, et il se sent plus fort qu'il ne l'a été depuis longtemps.

– Je ne sais pas, répond Harold avec circonspection.

– Allez, Harold, insiste-t-il. Seulement jusqu'au premier banc.

Malcolm a disposé trois bancs le long du sentier qu'il a tracé à travers les bois derrière la maison ; l'un est placé à environ un tiers du chemin autour du lac ; le deuxième à la moitié ; et le troisième aux deux tiers.

– On marchera lentement et je prendrai ma canne.

Il n'a pas eu à utiliser de canne depuis des années – depuis l'adolescence – mais maintenant il en a besoin pour n'importe quelle distance dépassant les cinquante mètres. Finalement, Harold accepte, et il attrape son écharpe et son manteau avant que celui-ci ne change d'avis.

Une fois à l'extérieur, son euphorie augmente. Il adore cette maison : son esthétique, sa tranquillité et, par-dessus tout, il chérit le fait qu'elle leur appartienne à tous les deux, Willem et lui, aussi différente de Lispenard Street qu'on puisse l'imaginer, mais autant à eux que cet appartement l'était, un lieu qu'ils ont conçu ensemble et partagent. La maison qui, sur le devant, donne sur une autre forêt, est composée de cubes de verre et agrémentée d'une longue allée qui sinue à travers les bois, de sorte que par moments on en aperçoit des parties alors qu'à d'autres elle disparaît complètement. La nuit, quand elle est éclairée, elle brille comme une lanterne, ce qui est le nom que Malcolm lui avait donné dans sa monographie : La Lanterne. L'arrière de la maison donne sur une large pelouse et, plus loin, un lac. Au bout de la pelouse se trouve une piscine, dont le fond est tapissé de plaques d'ardoise, si bien que l'eau y est toujours claire et fraîche, même les jours les plus chauds, et, dans la grange, il y a une autre piscine, couverte, ainsi qu'un salon ; tous les murs de la grange peuvent se soulever et se détacher de la structure, exposant tout l'espace intérieur à la vue extérieure, avec ses trois pivoines arbustives et ses buissons de lilas qui fleurissent au début du printemps et ses panicules de

glycine qui tombent en cascade de son toit au début de l'été. À droite de la maison s'étend un champ qui se couvre de coquelicots rouges en juillet ; à gauche, un autre champ que Willem et lui ont parsemé de milliers de graines de fleurs sauvages : cosmos, marguerites, digitales, carottes Daucus. Peu après avoir emménagé, un week-end, ils avaient passé deux journées à se promener dans les bois à l'avant et à l'arrière de la maison, plantant du muguet près des monticules moussus autour des chênes et des ormes et semant des graines de menthe partout. Ils savaient que Malcolm n'appréciait pas leurs efforts d'aménagement paysager – il les trouvait sentimentaux et galvaudés – et, même s'ils pensaient que Malcolm avait probablement raison, ils n'y attachaient pas grande importance. Au printemps et en été, quand l'air se chargeait de parfums, ils songeaient souvent à Lispenard Street, à sa laideur agressive, et au fait qu'ils n'auraient à l'époque jamais eu l'imagination visuelle pour concevoir un tel lieu, dont la beauté était si simple, si indéniable, qu'elle en paraissait parfois fantasmagorique.

Harold et lui se mettent en route en direction de la forêt, dont le chemin rustique rend la traversée plus aisée que lorsque les travaux venaient de commencer. Malgré tout, il doit se concentrer, car le sentier n'est dégagé qu'une fois par saison et, dans l'intervalle, se retrouve encombré de jeunes pousses, de fougères, de brindilles et de branchages.

Ils n'ont pas encore tout à fait parcouru la moitié de la distance qui les sépare du premier banc lorsqu'il se rend compte qu'il a commis une erreur. Ses jambes ont commencé à l'élancer dès qu'ils sont parvenus au bout de la pelouse et maintenant ses pieds lui font mal aussi et chaque pas est une souffrance atroce. Mais il ne dit rien, se contente d'agripper fermement sa canne, essayant de recentrer son inconfort, et pousse plus loin, en serrant les dents et les mâchoires. Quand ils atteignent le banc – en réalité un bloc de calcaire gris foncé –, la tête lui tourne et ils restent assis un long moment, à bavarder et admirer le lac, couleur argent dans l'air frais.

– Il fait froid, finit par dire Harold – ce qui est vrai ; il sent la froideur de la roche à travers son pantalon. On devrait retourner à la maison.

– Ok, répond-il en déglutissant – puis il se lève et, aussitôt, éprouve un élancement de douleur fusant de ses pieds à travers ses jambes, tel un pieu chauffé à blanc qui lui coupe le souffle, mais Harold ne le remarque pas.

Ils ne sont qu'à trente pas de l'orée de la forêt quand il arrête Harold.

– Harold, dit-il, j’ai… j’ai besoin…

Mais il ne peut pas finir sa phrase.

– Jude, s’exclame Harold – et il voit que Harold est inquiet.

Celui-ci lui prend le bras gauche, le passe autour de son cou et lui tient la main.

– Appuie-toi sur moi autant que tu peux, l’enjoint Harold, entourant sa taille de son autre bras – et il hoche la tête. Prêt ? – il opine de nouveau.

Il parvient à faire vingt pas supplémentaires – des pas si lents, ses pieds se prenant dans les débris – jusqu’à ce qu’il ne puisse tout simplement plus avancer.

– Je ne peux pas, Harold, dit-il, alors qu’à ce stade il a presque perdu l’usage de la parole tant la douleur est extrême, comme il n’en a pas éprouvé depuis très longtemps.

Depuis son séjour à l’hôpital à Philadelphie, ses jambes, son dos, ses pieds ne l’ont jamais fait souffrir aussi profondément, alors il lâche la main de Harold et s’écroule au sol.

– Oh mon dieu, Jude, gémit Harold – puis celui-ci se penche sur lui pour l’aider à s’asseoir contre un arbre, et lui songe à quel point il est stupide et égoïste.

Harold a soixante-douze ans. Il ne devrait pas demander l’assistance physique d’un homme de cet âge, même un homme, âgé de soixante-douze ans, avec la santé de fer de Harold. Il est obligé de garder les yeux fermés parce que le monde autour de lui se distord ; il entend cependant Harold sortir son téléphone, essayer de joindre Willem, mais la forêt est si dense que la connexion est défaillante et Harold jure.

– Jude, lui dit Harold – mais sa voix lui parvient comme étouffée –, je vais devoir retourner à la maison chercher ton fauteuil. Je suis vraiment désolé. Je reviens tout de suite.

Il esquisse un hochement de tête et sent Harold lui boutonner son manteau, lui enfoncer les mains dans les poches, lui envelopper les jambes de quelque chose – de son manteau à lui, comprend-il.

– Je reviens tout de suite, répète Harold. Quelques minutes.

Il entend le bruit des pieds de Harold qui s’éloigne au pas de course, perçoit le craquement des brindilles et le bruissement des feuilles qu’il piétine et écrase.

Il tourne la tête de côté, le sol sous lui tangue dangereusement et il vomit, régurgitant tout ce qu'il a mangé ce jour-là, le liquide lui dégoulinant des lèvres et se répandant le long de sa joue. Alors il se sent un peu mieux et appuie de nouveau sa tête contre le tronc. Cela lui rappelle l'époque où il s'enfuyait du centre en courant à travers bois, espérant que les arbres pourraient le protéger, ce qu'il souhaite une nouvelle fois. Il retire la main de sa poche, cherche sa canne à tâtons et la serre aussi fort que possible. Derrière ses paupières, de petites paillettes de lumière vive explosent comme des confettis puis se désagrègent en formant des traces huileuses. Il se concentre sur le bruit de sa respiration et sur ses jambes, qu'il imagine comme de vulgaires et gros morceaux de bois dans lesquels on aurait enfoncé des dizaines de longs clous en métal, de la largeur d'un pouce. Puis il s'imagine que l'on retire les clous, en faisant tourner chacun d'entre eux, et qu'ils atterrissent dans un bruit de tintement sur un sol en ciment. Il vomit de nouveau. Il a froid. Il sent qu'il se met à convulser.

À ce moment-là, il perçoit que quelqu'un s'approche de lui en courant et reconnaît Willem à son odeur – son doux parfum de bois de santal – avant d'entendre sa voix. Willem le prend dans ses bras et, lorsqu'il le soulève, tout se met de nouveau à tanguer et il croit qu'il va encore être malade, mais ce n'est pas le cas, alors il passe le bras droit autour du cou de Willem, enfouit son visage couvert de vomi au creux de son épaule et se laisse emporter. Il entend Willem haleter – il pèse peut-être moins que Willem, mais ils font toujours la même taille, et il a conscience qu'il ne doit pas être très maniable, avec sa canne, qu'il a gardée à la main, cognant contre les cuisses de Willem, et ses mollets frappant la cage thoracique de celui-ci –, aussi est-il soulagé lorsqu'il sent qu'on l'assied dans son fauteuil et discerne les voix de Willem et de Harold au-dessus de lui. Il se penche en avant, pose le front sur ses genoux tandis qu'on le pousse hors de la forêt, puis le long de la montée jusqu'à la maison et, une fois à l'intérieur, il est soulevé et mis au lit. Quelqu'un lui retire ses chaussures, il hurle et la personne s'excuse ; on lui essuie le visage ; quelqu'un lui place les mains autour d'une bouteille d'eau chaude ; on lui enveloppe les jambes de couvertures. Au-dessus de lui, il entend Willem se fâcher – « Mais putain, pourquoi tu as accepté ? Tu sais pertinemment qu'il en est incapable, bon dieu ! » – et Harold, pitoyable, formuler des excuses :

– Je sais, Willem. Je suis vraiment désolé. C'était complètement idiot. Mais il en avait tellement envie.

Il essaie de parler, pour prendre la défense de Harold, pour dire à Willem que c'est de sa faute, qu'il a forcé Harold à l'accompagner, mais il n'y arrive pas.

– Ouvre la bouche, ordonne Willem – et il sent qu'on lui dépose sur la langue un cachet, aussi amer que du métal, puis que l'on incline un verre d'eau contre ses lèvres. Avale, dit Willem – ce qu'il fait et, très vite, le monde cesse d'exister.

Lorsqu'il se réveille, il se retourne et voit Willem à ses côtés dans le lit, qui le fixe du regard.

– Je suis absolument désolé, murmure-t-il, mais Willem ne répond pas.

Il étend le bras et passe sa main dans les cheveux de Willem.

– Willem, poursuit-il, ce n'est pas de la faute de Harold. Je l'ai forcé.

Willem émet un grognement.

– À l'évidence, répond-il. Mais il n'aurait quand même pas dû accepter.

Ils gardent le silence un long moment, pendant lequel il réfléchit à ce qu'il veut dire, à ce qu'il a toujours pensé mais n'a jamais formulé.

– Je sais que ça va te paraître illogique, déclare-t-il à Willem, qui pose son regard sur lui. Mais même après toutes ces années, je ne me perçois pas comme handicapé. Je veux dire… je sais que je le suis. J'en ai conscience. Je le suis depuis deux fois plus de temps que je n'ai vécu sans l'être. Tu ne m'as connu que comme ça : comme quelqu'un qui… qui a besoin d'aide. Mais je me souviens de moi comme de quelqu'un qui pouvait autrefois se promener quand il le voulait, qui pouvait courir.

« Je crois que tous ceux qui se retrouvent handicapés pensent que quelque chose leur a été volé. Je suppose que j'ai toujours gardé ce sentiment – le sentiment que, si j'accepte d'être, de fait, devenu infirme, alors je m'avouerai vaincu face à Dr Traylor et le laisserai déterminer les contours de mon existence. Donc, je feins de ne pas être handicapé ; d'être la même personne que j'étais avant de le rencontrer. Et je me rends compte que c'est absurde et irréaliste. Mais surtout, je suis désolé parce que… parce que je sais que c'est égoïste. J'ai conscience que ma manière de faire semblant n'est pas sans conséquence sur toi. Alors… je vais arrêter – il prend une inspiration, ferme les yeux puis les rouvre. Je suis handicapé, dit-il. Je suis infirme.

Et, aussi stupide que cela puisse paraître – il a quarante-sept ans, après tout ; il a eu trente-deux années pour l'admettre –, il a envie de pleurer.

– Oh, Jude, dit Willem en l'attirant vers lui. Je sais que tu es désolé. Je me rends compte que c'est dur. Je comprends que tu n'aies jamais voulu admettre la chose ; sincèrement. Mais je m'inquiète pour toi ; je pense parfois que ta vie m'importe plus qu'elle ne t'importe à toi.

Il frissonne en entendant ces mots.

– Non, Willem, réplique-t-il. Je veux dire… peut-être, à un moment. Mais pas aujourd'hui.

– Alors, prouve-le-moi, rétorque Willem, après un silence.

– Je te le prouverai, affirme-t-il.

Janvier ; février. Il est plus occupé que jamais. Willem répète une pièce. Mars : deux nouvelles plaies apparaissent, toutes les deux sur sa jambe droite. La douleur devient insupportable ; il ne quitte plus jamais son fauteuil sauf pour se doucher, aller aux toilettes, s'habiller et se déshabiller. Cela fait une année, même plus, que ses pieds le font souffrir. Et pourtant, tous les matins quand il se réveille, il les pose par terre, pendant une seconde, plein d'espoir. Peut-être aujourd'hui se sentira-t-il mieux. Peut-être aujourd'hui la douleur aura-t-elle diminué. Mais ce n'est jamais le cas ; jamais. Malgré tout, il continue d'espérer. Avril : son anniversaire. Les représentations débutent. Mai : les sueurs nocturnes, la fièvre, les tremblements, les frissons, les délires reprennent. Il retourne à l'Hôtel Contractor. On lui remet un cathéter, cette fois du côté gauche de la poitrine. Mais il y a un changement : cette fois, la bactérie est différente ; cette fois, il aura besoin d'un antibiotique administré par voie intraveineuse toutes les huit heures, pas toutes les vingt-quatre heures. Patrizia est de retour, maintenant deux fois par jour : à six heures du matin à Greene Street ; à deux heures de l'après-midi à Rosen Pritchard ; et à dix heures du soir, de nouveau à Greene Street, une infirmière de nuit, Yasmin. Pour la première fois depuis le début de leur amitié, il n'assiste qu'à une seule représentation de la pièce de Willem : ses journées sont si segmentées, si dictées par sa prise de médicaments, qu'il se trouve tout simplement incapable d'y retourner. Pour la première fois depuis que ce cycle a commencé il y a un an, il se sent sombrer dans le désespoir ; il a envie de renoncer. Il est obligé de se rappeler qu'il doit prouver à Willem qu'il veut rester en vie, alors que tout ce qu'il désire vraiment est d'arrêter. Pas parce

qu’il est déprimé, mais parce qu’il est épuisé. Au terme d’un rendez-vous, Andy le regarde d’un air étrange et lui dit qu’il n’est pas sûr qu’il en a conscience, mais qu’il ne s’est pas scarifié depuis un mois, et cela le fait réfléchir. Andy a raison. Il est trop fatigué, trop exténué pour y songer.

– Bon, fait Andy. Je suis content. Mais en même temps désolé que ce soit la raison qui t’ait fait arrêter, Jude.

– Moi aussi, répond-il.

Andy et lui gardent le silence, tous les deux regrettant, il le craint, l’époque où les scarifications constituaient son principal problème.

Juin arrive, puis juillet. Les lésions sur ses jambes – les anciennes, qu’il a depuis plus d’un an, et les plus récentes, qu’il a depuis le mois de mars – n’ont pas cicatrisé. À peine ont-elles diminué. Et c’est alors, juste après le week-end du Quatre Juillet, dès la fin des représentations de Willem, qu’Andy demande s’il peut venir leur parler, à Willem et lui. Et parce qu’il sait ce qu’Andy va leur dire, il prétend que Willem est occupé, que ce dernier n’a pas le temps, comme si en repoussant la conversation il pouvait également retarder son avenir ; cependant, un samedi en début de soirée, il rentre du bureau et les trouve tous les deux dans l’appartement, qui l’attendent.

Le discours correspond à ce qu’il imaginait. Andy recommande – fermement – l’amputation. Andy parle d’un ton doux, très doux, mais il se rend compte, à la façon dont il délivre son topo comme s’il l’avait répété, à l’aspect formel de celui-ci, qu’il se sent nerveux.

– On a toujours su que ce jour arriverait, commence Andy, mais cela ne rend pas les choses plus faciles. Jude, toi seul sais quel degré de douleur et de désagrément tu es capable de tolérer. Je ne pourrai pas le dire. Ce que je peux t’assurer, en revanche, c’est que tu as tenu bien plus longtemps que la plupart des gens ne l’auraient fait dans ta situation. Je peux t’assurer que tu as témoigné d’un courage extraordinaire – pas la peine de grimacer : c’est la vérité ; tu es incroyablement courageux – et que je ne peux pas concevoir combien tu as dû souffrir.

« Mais, mis à part tout ça, même si tu penses que tu as les ressources de continuer à vivre de cette manière, il y a des données concrètes à considérer ici. Les traitements ne marchent pas. Les plaies ne cicatrisent pas. Le fait que tu as contracté deux infections des os en moins d’un an m’alarme. Je crains que tu ne développes une allergie aux antibiotiques et, dans ce cas,

on sera réellement dans la mouise. Et même si ça n'arrive pas, tu ne tolères pas les médicaments aussi bien que je l'espérais : tu as perdu beaucoup trop de poids, maigri de manière inquiétante, et, à chaque fois que je te vois, tu es un peu plus faible.

« Les tissus de tes cuisses paraissent suffisamment sains pour que je puisse te garantir avec quasi-certitude qu'il sera possible de conserver les deux genoux. Et, Jude, je te promets que ta qualité de vie s'améliorera instantanément si on ampute. Tes pieds ne te feront plus souffrir. Tu n'as jamais eu de plaie sur les cuisses et je ne crois pas qu'il y ait de risque que ça arrive prochainement. Les prothèses disponibles aujourd'hui sont d'une qualité si infiniment supérieures à ce qu'elles étaient ne serait-ce qu'il y a dix ans que je pense, honnêtement, que ta démarche s'en trouvera améliorée, paraîtra plus naturelle avec les prothèses qu'avec tes propres jambes. L'opération est très simple – elle ne dure que quatre heures à peu près – et j'opérerai moi-même. Quant au séjour hospitalier, il est court : moins d'une semaine, et on te procurera des prothèses temporaires tout de suite après.

Andy s'interrompt, pose les mains sur ses genoux et les regarde. Pendant un long moment, aucun d'eux ne parle, puis Willem se met à poser des questions, des questions que lui devrait poser : combien de temps pour le rétablissement après l'hospitalisation ? Quel type de kinésithérapie devra-t-il avoir ? Quels sont les risques associés à ce genre d'opération ? Il écoute vaguement les réponses, qu'il connaît déjà, plus ou moins, ayant effectué des recherches sur ces points précis, ce scénario précis, chaque année depuis qu'Andy avait évoqué cette éventualité pour la première fois, dix-sept ans plus tôt.

Finalement, il les arrête.

– Qu'est-ce qui se passe si je refuse ? demande-t-il – et il perçoit la consternation qui se dessine sur leurs deux visages.

– Si tu refuses, on continuera les traitements actuels en espérant qu'ils finissent par marcher, répond Andy. Mais, Jude, il vaut toujours mieux *décider* de subir une amputation que d'être forcé à en avoir une – il marque une pause. Si tu contractes une infection sanguine, une septicémie, alors on sera obligés d'amputer et je ne peux pas te garantir que tu garderas tes genoux. Je ne peux pas t'assurer que tu ne perdras pas d'autres membres –

un doigt, une main –, que l'infection ne s'étendra pas bien au-delà de la partie inférieure de tes jambes.

– Mais tu n'es même pas sûr à l'heure actuelle de pouvoir conserver mes genoux, rétorque-t-il d'un ton acerbe. Tu ne peux pas m'assurer que je ne contracterai pas une septicémie plus tard.

– Non, admet Andy. Mais, comme je te l'ai dit, je crois qu'il y a de grandes chances pour qu'on puisse les conserver. Et je pense que, si on se débarrasse de cette partie de ton corps qui est si gravement infectée, cela aidera à éviter de futures maladies.

Ils sont de nouveau silencieux.

– Ça ressemble à un choix qui n'en est pas un, marmonne-t-il.

Andy soupire.

– Comme je te l'ai expliqué, Jude, dit-il, tu as le choix. C'est *ton* choix. Tu n'as pas à prendre la décision demain, ni même cette semaine. Mais je veux que tu y réfléchisses, sérieusement.

Il part, et Willem et lui se retrouvent seuls.

– Est-ce qu'on est obligés d'en parler maintenant ? demande-t-il, quand il parvient finalement à regarder Willem – et Willem secoue la tête.

Dehors, le ciel se colore de rose ; le coucher de soleil durera longtemps et sera magnifique. Mais il se moque de la beauté. Il a envie, soudain, de pouvoir nager, mais il n'a pas nagé depuis sa première infection des os. Il n'a rien fait. Il n'est allé nulle part. Il a dû confier ses clients londoniens à un collègue, parce que son traitement par intraveineuse l'a coincé à New York. Ses muscles ont disparu ; il n'est plus que chair flasque ; il se déplace à la manière d'un vieillard.

– Je vais me coucher, dit-il à Willem – et, lorsque Willem lui répond d'une voix douce : « Yasmin va arriver dans deux heures », il a envie de pleurer.

« Exact, fait-il en regardant le sol. Bon. Je vais faire une sieste, alors. Je me réveillerai quand Yasmin sera là.

Cette nuit-là, après le départ de Yasmin, il s'entaille pour la première fois depuis longtemps ; il observe le sang goutter sur le marbre puis s'écouler dans le siphon. Il sait à quel point son désir de conserver ses jambes semble irrationnel, ses jambes qui lui ont valu tant de problèmes, qui lui ont coûté combien d'heures, combien d'argent, combien de souffrance pour les garder. Et pourtant : elles sont à lui. Ce sont ses jambes. Elles le constituent.

Comment pourrait-il souhaiter qu'on lui enlève une part de lui-même ? Il a conscience qu'il a déjà entamé tant de parts de lui-même au fil des années : chair, peau, cicatrices. Mais d'une certaine manière cela lui paraît différent. S'il sacrifie ses jambes, il concédera à Dr Traylor qu'il a gagné ; il abdiquera, capitulera devant cette nuit dans les champs avec la voiture.

La raison pour laquelle cela lui semble également différent est que, une fois qu'il n'aura plus ses jambes, il ne pourra plus faire semblant. Il ne pourra plus feindre d'être capable un jour de marcher, d'aller mieux. Il ne pourra plus prétendre qu'il n'est pas handicapé. De nouveau, sa difformité prendra l'ascendant. On le considérera avant tout et constamment en fonction de ce qui lui manque.

Et puis, il est fatigué. Il n'a pas envie de réapprendre à marcher. Il n'a pas envie de s'efforcer à regagner du poids dont il sait qu'il le reperdra, des kilos qu'il a perdus et essayé de regagner après la première infection, pour les reperdre encore avec la deuxième infection. Il n'a pas envie de retourner à l'hôpital, de se réveiller confus et désorienté, avoir des cauchemars, expliquer à ses collègues qu'il est de nouveau malade, traverser des mois et des mois à se sentir faible, lutter pour retrouver son équilibre. Il n'a pas envie que Willem le voie sans jambes, ne veut pas lui imposer un défi de plus, une grotesquerie supplémentaire à surmonter. Il veut être normal, il a toujours voulu être normal, et pourtant, chaque année passant, il s'éloigne de plus en plus de la normalité. Il sait combien il est fallacieux de considérer l'esprit et le corps comme deux entités différentes et en concurrence, mais il ne peut pas s'en empêcher. Il ne veut pas que son corps remporte une bataille de plus, décide pour lui, l'oblige à se sentir impuissant. Il refuse de dépendre de Willem, d'avoir à lui demander de le porter pour le mettre au lit ou l'en sortir parce que ses bras, trop faibles, ne lui serviront à rien, d'avoir besoin de son aide pour aller aux toilettes, de lui imposer la vue de ses jambes réduites à des moignons. Il avait toujours pensé que, avant d'atteindre ce stade, il y aurait des signes, que son corps l'alerterait avant que le pire n'arrive. Il a conscience, profondément, que l'année et demie passée constituait un signe – un long et lent avertissement, impossible à ignorer –, mais il a décidé, avec son arrogance et son stupide espoir, de ne pas la considérer comme telle. Il a décidé de croire que, parce qu'il avait toujours récupéré, il guérirait, une nouvelle fois. Il a choisi de croire qu'il bénéficiait d'une chance illimitée.

Trois nuits plus tard, il se réveille encore une fois avec de la fièvre ; retourne à l'hôpital ; en ressort. Cette fièvre est due à une infection autour du cathéter, qu'on lui retire. On lui en insère un nouveau dans sa veine jugulaire interne, qui forme un renflement que même ses cols de chemise ne parviennent pas à camoufler complètement.

La première nuit au retour de l'hôpital, il rêve, quand soudain il ouvre les yeux, constate que Willem ne se trouve pas à côté de lui dans le lit, se hisse dans son fauteuil et se rend dans la pièce adjacente.

Il aperçoit Willem avant que celui-ci ne le voie ; il est assis à la table de la salle à manger, la lumière allumée au-dessus de lui, dos aux étagères de livres, le regard dans le vide. Un verre d'eau est placé devant lui, son coude est posé sur la table et sa main soutient son menton. Il regarde Willem et se rend compte de sa fatigue, prend conscience de son âge et de ses cheveux blancs. Il fréquente Willem depuis si longtemps, a observé son visage de si nombreuses fois qu'il est incapable de s'en faire une nouvelle image : il connaît ses traits mieux que les siens. Connaît toutes les expressions de son visage. Peut décoder chacun de ses sourires ; quand il est interviewé à la télévision, il sait quand il sourit parce qu'il est vraiment amusé ou parce qu'il veut se montrer poli. Ses dents n'ont pas de secret pour lui : il connaît chacune de ses couronnes, sait quelles dents Kit lui a fait redresser quand il est devenu clair qu'il deviendrait une star, qu'il ne jouerait pas uniquement dans des pièces et des films à petit budget mais embrasserait une autre carrière, une vie différente. Cependant, à ce moment-là, il regarde Willem, observe son visage toujours beau malgré la fatigue, marqué par le type d'épuisement qu'il pensait être le seul à éprouver, et se rend compte que Willem partage son sentiment, estime que sa vie – son existence avec lui – est devenue une corvée, une succession de maladies, de visites à l'hôpital et de peurs, et il prend conscience de ce qu'il va faire, de ce qu'il doit faire.

– Willem, dit-il – et il voit Willem tressaillir, sortir de sa transe et tourner les yeux vers lui.

– Jude, répond Willem. Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te sens pas bien ? Pourquoi tu n'es pas au lit ?

– Je vais le faire, déclare-t-il – et il a l'impression qu'ils sont comme deux acteurs sur une scène, se parlant à travers une grande distance, et il se rapproche de lui dans son fauteuil roulant. Je vais le faire, répète-t-il – et Willem hoche la tête, puis ils penchent tous les deux la tête, se collent front

contre front, et se mettent tous les deux à pleurer. Je suis désolé, dit-il à Willem – et Willem secoue la tête, son front frottant contre le sien.

– C'est moi qui suis désolé, lui répond Willem. Vraiment, Jude. Je suis tellement désolé.

– Je sais, dit-il – et il est sincère.

Le lendemain, il appelle Andy, qui se sent soulagé mais reste sans voix, comme en signe de respect pour lui. Les choses s'enchaînent rapidement après cela. Ils choisissent une date : la première qu'Andy propose est le jour de l'anniversaire de Willem et, même si Willem et lui ont décidé qu'ils célébreraient les cinquante ans de Willem quand il irait mieux, il n'a pas envie d'être opéré le jour même. Alors, à la place, il se fera opérer à la fin août, la semaine précédant le long week-end férié de Labor Day, avant leur séjour habituel à Truro. Lors de la réunion suivante du comité de direction, il fait une courte annonce, expliquant qu'il se soumet volontairement à cette opération, qu'il ne sera absent qu'une semaine, dix jours au maximum, que ce n'est pas grand-chose, que tout ira bien. Puis il informe son département ; généralement, il ne le ferait pas, leur dit-il, mais il ne veut pas que leurs clients s'inquiètent, qu'ils pensent que c'est plus grave que cela ne l'est, ni devenir l'objet de rumeurs et de conversations (même s'il sait qu'il le deviendra). Il révèle si peu d'informations à son sujet au travail que, lorsqu'il le fait, il se rend compte que les gens se redressent dans leur siège et se penchent en avant, peut presque voir leurs oreilles se dresser légèrement. Il a rencontré toutes les épouses et tous les époux, toutes les petites amies et tous les petits amis de ses collègues, mais ils n'ont jamais rencontré Willem. Il n'a jamais invité Willem à se joindre à l'un des séminaires du cabinet, ou à leurs fêtes de fin d'année, ni à leurs pique-niques annuels en été.

– Tu détesterais, dit-il à Willem – même s'il sait que ce n'est pas le cas : Willem est capable de s'amuser n'importe où. Crois-moi.

Et Willem lui répond systématiquement par un haussement d'épaules.

– J'adorerais venir, a-t-il toujours déclaré, mais il ne l'a jamais laissé l'accompagner.

Il s'est toujours convaincu qu'il évitait à Willem une série d'événements que celui-ci trouverait certainement fastidieux, mais il n'a jamais envisagé que Willem puisse se sentir heurté par son refus de l'inclure, puisse, en

réalité, souhaiter faire partie de sa vie au-delà de Greene Street et de leurs amis. Il rougit maintenant, en se rendant compte de cela.

– Des questions ? demande-t-il, n'en attendant pas vraiment – lorsqu'il voit l'un des jeunes associés, un homme sans cœur mais effroyablement efficace du nom de Gabe Freston, lever la main. Freston ? fait-il.

– Je voulais juste dire que je suis sincèrement désolé, Jude, déclare Freston – et, autour de lui, tout le monde murmure son assentiment.

Il voudrait rendre le moment léger, proclamer – parce que c'est vrai – : « C'est la première fois que je t'entends être aussi sincère depuis que je t'ai annoncé le montant de ton bonus l'année dernière, Freston », mais il se retient, se contentant de prendre une grande inspiration.

– Merci, Gabe, répond-il. Merci, à vous tous. Maintenant, tout le monde, au travail – et ils se dispersent.

L'opération aura lieu un lundi et, bien qu'il reste jusqu'à une heure tardive au bureau le vendredi, il n'y va pas le samedi. Cet après-midi-là, il prépare un sac pour l'hôpital ; le soir, Willem et lui dînent dans le minuscule restaurant japonais où ils ont célébré leur premier Dernier Repas. Il a eu ses séances finales avec Patrizia et Yasmin le jeudi précédent ; Andy l'appelle tôt le samedi matin pour lui annoncer qu'il a récupéré les radios et que, si l'infection n'a pas diminué, elle ne s'est pas non plus étendue.

– À l'évidence, ce ne sera plus un problème après lundi, déclare-t-il – puis il déglutit, la gorge serrée, précisément comme il l'avait fait lorsque Andy lui avait dit plus tôt cette semaine-là : « Tu n'éprouveras plus cette douleur dans les pieds après lundi prochain. »

Il se rappelle alors que ce n'est pas le problème qu'on éradique mais sa *source*. Ce qui diffère, mais il suppose qu'il devrait se trouver reconnaissant de ce que, finalement, on procède à une éradication, quelque forme que celle-ci prenne.

Il mange son ultime repas dimanche à dix-neuf heures ; l'opération est prévue à huit heures le lendemain matin, aussi ne doit-il plus rien avaler, ni nourriture, ni médicament, ni boisson, pour le reste de la soirée et de la nuit.

Une heure plus tard, Willem et lui prennent l'ascenseur et descendent au rez-de-chaussée, pour ce qui sera sa dernière promenade sur ses propres jambes. Il a fait promettre à Willem de lui accorder cette ultime marche et, avant même qu'ils ne démarrent (ils suivront Greene Street en direction du sud le long d'un pâté de maisons, jusqu'à Grand Street, puis tourneront vers

l’ouest, longeront un autre pâté de maisons jusqu’à Wooster Street, puis remonteront Wooster et traverseront quatre rues jusqu’à Houston Street, avant de virer vers l’est jusqu’à Greene Street puis vers le sud sur cette dernière pour retourner à l’appartement), il n’est pas sûr d’y arriver. Au-dessus d’eux, le ciel a la couleur d’hématomes et il se rappelle, soudain, Caleb, le forçant à sortir, nu, sur le trottoir.

Il soulève la jambe gauche et se lance. Ils descendent la paisible rue et, arrivés à Grand Street, alors qu’ils virent à droite, il attrape la main de Willem, ce qu’il ne fait jamais en public ; pourtant, à ce moment-là, il la serre fort, puis ils tournent de nouveau à droite et commencent à remonter Wooster.

Il avait tant désiré compléter ce parcours mais, paradoxalement, son incapacité à poursuivre (au niveau de Spring Street, alors qu’ils se trouvent encore à deux pâtés de maisons au sud de Houston, Willem lui jette un coup d’œil et, sans même lui demander, se met à le reconduire vers l’est en direction de chez eux) le rassure : il a pris la bonne décision. Il a atteint l’inévitable et a fait le seul choix qui lui restait, non seulement pour le bien de Willem, mais pour le sien. La promenade s’est révélée presque insoutenable et, de retour à l’appartement, il s’aperçoit avec étonnement que les larmes inondent son visage.

Le lendemain matin, Harold et Julia les retrouvent à l’hôpital, le teint gris et l’air effrayé. Il voit qu’ils s’efforcent de rester stoïques pour lui ; il les étreint et les embrasse tous les deux, leur assure que tout ira bien, qu’il n’y a aucune raison de s’inquiéter. On l’emmène pour le préparer. Depuis l’accident, les poils sur ses jambes ont toujours poussé de manière inégale, autour des cicatrices et entre celles-ci, mais, à ce moment-là, on le rase complètement au-dessous et au-dessus des rotules. Andy entre dans la pièce, lui prend le visage entre les mains et l’embrasse sur le front. Il ne dit rien, se contentant de prendre un feutre et de tracer une série de traits, tels des signes de morse, arcs inversés de quelques centimètres sous chacun de ses genoux, puis lui annonce qu’il reviendra bientôt, mais qu’il va envoyer Willem le voir.

Willem s’approche et s’assied sur le rebord du lit et ils se tiennent la main en silence. Il s’apprête à parler, à formuler une plaisanterie stupide, lorsque Willem se met à pleurer et, non seulement cela, mais, penché en

avant, il se met carrément à gémir et sangloter, comme il n’a jamais vu quelqu’un sangloter avant.

– Willem, dit-il désespérément, Willem, ne pleure pas : tout ira bien. Je te promets. Ne pleure pas. Willem, arrête – il se relève dans son lit, enveloppe Willem de ses bras. Oh, Willem, soupire-t-il, prêt à se mettre lui aussi à pleurer. Willem, tout va bien se passer. C’est promis – mais il ne parvient pas à l’apaiser, et Willem ne cesse de pleurer.

Il sent que Willem essaie de dire quelque chose, et il lui frotte le dos en lui demandant de répéter.

– Ne t’en va pas, entend-il Willem déclarer. Ne me quitte pas.

– Je ne m’en vais pas, je te promets, répond-il. Je te jure. Willem, c’est une simple opération. Tu sais bien que je dois me réveiller pour qu’Andy puisse continuer à me sermonner, non ?

C’est à ce moment qu’Andy entre dans la pièce.

– Vous êtes prêts, les enfants ? demande-t-il – puis il aperçoit et entend Willem. Oh, mon dieu, dit-il avant de les rejoindre dans leur étreinte. Willem, fait-il, je te promets que je m’occuperai de lui comme s’il était mon fils, tu sais ça, hein ? Tu sais que je ne laisserai rien lui arriver ?

– Je sais, entendent-ils Willem répondre dans un sanglot, finalement. Je sais, je sais.

Ils finissent par parvenir à calmer Willem, qui s’excuse et s’essuie les yeux.

– Je suis désolé, déclare Willem – mais il secoue la tête, tire sur la main de Willem jusqu’à ce que celui-ci approche son visage du sien et l’embrasse.

– Pas besoin d’être désolé, lui dit-il.

À l’extérieur de la salle d’opération, Andy penche la tête vers lui et l’embrasse de nouveau, sur la joue cette fois.

– Je ne pourrai plus te toucher après, explique-t-il. Je serai stérile – tous les deux se fendent soudain d’un large sourire, et Andy secoue la tête. Tu n’es pas un peu vieux pour ce genre d’humour puéril ? demande-t-il.

– Et toi, alors ? Tu as presque soixante ans.

– Jamais.

Ils sont maintenant dans la salle d’opération, et il fixe des yeux le disque de lumière blanche et vive au-dessus de lui.

– Bonjour, Jude, dit une voix derrière lui – et il voit qu'il s'agit de l'anesthésiste, Ignatius Mba, un ami d'Andy qu'il a rencontré plus tôt à l'occasion de l'un des dîners d'Andy et de Jane.

– Salut, Ignatius, répond-il.

– Compte à l'envers à partir de dix à voix haute, dit Ignatius – ce qu'il commence à faire mais, arrivé à sept, il ne peut plus continuer ; sa dernière sensation est un picotement dans ses orteils du pied droit.

Trois mois ont passé. C'est de nouveau Thanksgiving, qu'ils célèbrent à Greene Street. Willem et Richard ont préparé tout le repas, tout arrangé pendant qu'il dormait. Son rétablissement s'est avéré plus difficile et compliqué que prévu et il a contracté des infections, à deux reprises. Pendant un temps, il a été nourri par un tube alimentaire. Mais Andy avait raison : il a gardé ses deux genoux. À l'hôpital, il se réveillait et disait à Harold et Julia, ou Willem, qu'il avait l'impression d'avoir un éléphant assis sur les pieds, qui se balançait d'avant en arrière sur son postérieur et lui broyait les os, les réduisant en miettes, en une poudre plus fine que la poussière. Mais ils ne lui dirent jamais que ce n'était que son imagination ; ils lui expliquaient juste qu'une infirmière avait ajouté un antalgique à son intraveineuse dans ce but précis et qu'il se sentirait bientôt mieux. Aujourd'hui il souffre de moins en moins fréquemment de ces douleurs fantômes, mais elles n'ont pas complètement disparu. Et il est toujours très fatigué, très affaibli, si bien que Richard lui a installé un fauteuil à roulettes avec repose-tête en velours mauve (l'un de ceux qu'India utilise parfois en séance de pose) en bout de table, pour qu'il puisse appuyer sa tête quand il se sent faible.

Le dîner comprend Richard et India, Harold et Julia, Malcolm et Sophie, JB et sa mère, et Andy et Jane, dont les enfants sont à San Francisco chez le frère d'Andy. Il commence par porter un toast, remerciant chacun pour tout ce qu'ils lui ont donné et tout ce qu'ils ont fait pour lui, mais avant d'arriver à la personne qu'il veut remercier le plus – Willem, assis à sa droite – il s'aperçoit qu'il ne peut pas continuer, lève les yeux de son papier, les pose sur ses amis et voit qu'ils sont tous au bord des larmes, alors il s'arrête.

Il prend plaisir au dîner, s'amuse même de la façon dont les gens ne cessent de lui resservir des cuillerées des différents plats alors qu'il n'a pratiquement rien mangé de ce qui se trouvait sur son assiette, mais il est si fatigué qu'il finit par reposer la tête sur le fauteuil et fermer les yeux,

souriant tout en se laissant bercer par la conversation, les voix familières qui emplissent l'air autour de lui.

Finalement, Willem remarque qu'il est en train de s'endormir et il entend celui-ci se lever.

– Ok, fait ce dernier, le temps est venu pour la sortie de scène de la diva – puis il écarte la chaise de la table et se met à la pousser en direction de leur chambre, alors il utilise le reste de ses forces pour répondre aux rires de tout le monde, leurs chants d'au revoir, en jetant un œil derrière le repose-tête pour leur sourire, laissant traîner sa main en arrière et agitant les doigts d'un geste légèrement théâtral.

– Restez, leur enjoint-il tandis qu'on l'éloigne d'eux. S'il vous plaît, ne partez pas et offrez à Willem la chance d'une conversation décente – et ils acquiescent ; il n'est pas encore dix-neuf heures, après tout, ils ont tout le temps devant eux. Je vous aime, ajoute-t-il – et ils lui répondent de même, tous en chœur ; pourtant, malgré la clameur, il parvient à distinguer chacune de leurs voix.

À l'entrée de leur chambre, Willem le soulève (il a perdu tellement de poids et, sans ses prothèses, il fait tellement moins cigogne que même Julia peut maintenant le soulever) et le porte jusqu'à leur lit, l'aide à se déshabiller et à retirer ses prothèses temporaires, puis le couvre. Il lui verse un verre d'eau, lui tend ses cachets : un antibiotique et une poignée de vitamines. Il les avale tous sous le regard de Willem, puis Willem s'assied un moment sur le lit à côté de lui, sans le toucher mais tout près.

– Promets-moi d'y retourner et de rester tard, dit-il à Willem – et Willem hausse les épaules.

– Je vais peut-être juste rester avec toi, répond-il. Ils n'ont pas l'air d'avoir besoin de moi pour s'amuser.

Alors, comme par hasard, un éclat de rire leur parvient de la salle à manger, et ils se regardent et sourient.

– Non, insiste-t-il, promets-moi – ce que Willem finit par faire. Merci, Willem, dit-il d'un ton faible en fermant les yeux. C'était une agréable journée.

– Oui, hein ? entend-il Willem répondre – puis ce dernier ajoute autre chose, mais il n'entend pas parce qu'il s'est endormi.

Cette nuit-là ses rêves le réveillent. C’est l’un des effets secondaires de l’antibiotique particulier qu’il prend et, cette fois, ils sont pires que jamais. Toutes les nuits, il a des cauchemars. Il rêve qu’il se trouve dans les chambres de motel ou dans la maison de Dr Traylor. Qu’il a toujours quinze ans, que les trente-trois années précédentes n’ont jamais eu lieu. Il revoit des clients spécifiques, des incidents spécifiques, dont il n’avait même pas conscience de se souvenir. Il rêve qu’il est lui-même devenu Frère Luke. Que Harold s’est transformé en Dr Traylor et, quand il se réveille, il a honte d’attribuer à Harold un tel comportement, ne fût-ce que dans son inconscient, et, parallèlement, effrayé que le rêve puisse contenir une dimension réelle après tout, et il est obligé de se rappeler la promesse de Willem : *Jamais, Jude. Harold ne t’attaquerait jamais, pour rien au monde*.

Parfois, les images sont si vivaces, si réalistes, qu’il lui faut trente minutes, une heure pour revenir à lui, pour se persuader que sa vie éveillée est la réalité, sa vraie vie. D’autres fois, il se réveille si loin de lui-même qu’il ne parvient pas à se rappeler qui il est. « Où suis-je ? demande-t-il, désespéré – puis : Qui suis-je ? Qui suis-je ? »

Alors il entend, si près de son oreille que la voix semble émaner de son propre esprit, la litanie que lui susurre Willem :

– Tu es Jude St. Francis. Tu es mon plus vieil et plus cher ami. Tu es le fils de Harold Stein et de Julia Altman. Tu es l’ami de Malcolm Irvine, de Jean-Baptiste Marion, de Richard Goldfarb, d’Andy Contractor, de Lucien Voigt, de Citizen van Straaten, de Rhodes Arrowsmith, d’Elijah Kozma, de Phaedra de los Santos, des Henry Young.

« Tu es new-yorkais. Tu habites à SoHo. Tu travailles comme bénévole pour une association d’artistes et une soupe populaire.

« Tu aimes nager. Tu aimes pâtisser. Tu aimes cuisiner. Tu aimes lire. Tu as une voix magnifique, même si tu ne chantes plus jamais. Tu es un excellent pianiste. Tu es collectionneur d’œuvres d’art. Tu m’écris de charmants messages quand je suis parti. Tu es patient. Tu es généreux. Tu es la personne la plus à l’écoute que je connaisse. Tu es la personne la plus intelligente que je connaisse, dans tous les sens du terme. Tu es la personne la plus courageuse que je connaisse, dans tous les sens du terme.

« Tu es avocat. Tu diriges le département des contentieux à Rosen Pritchard et Klein. Tu adores ton métier ; tu travailles dur.

« Tu es mathématicien. Tu es logicien. Tu as essayé d'innombrables fois de m'enseigner les maths.

« Tu as été horriblement traité. Tu t'en es sorti. Tu as toujours été toi.

Willem parle en continu, le ramenant à lui par ses incantations, et, dans la journée – parfois des jours plus tard –, il se souvient de fragments de ce que Willem a dit et les chérit, autant pour ce que celui-ci a mentionné que pour ce qu'il n'a pas évoqué, pour ne pas l'avoir défini autrement.

Mais la nuit, il est trop effrayé, trop perdu pour le reconnaître. Sa panique est trop réelle, trop dévorante. « Et qui es-tu ? » demande-t-il, en regardant l'homme qui le tient dans ses bras, qui lui décrit quelqu'un qu'il ne reconnaît pas, quelqu'un qui semble posséder tant, qui semble être une personne si enviable et aimée. « Qui es-tu ? »

L'homme a également une réponse à cette question. « Je suis Willem Ragnarsson, dit-il. Et je ne te laisserai jamais partir. »

*

– J'y vais, déclare-t-il à Jude – mais il ne bouge pas.

Une libellule, aussi brillante qu'un scarabée, vrombit au-dessus d'eux.

– J'y vais, répète-t-il – mais il ne bouge toujours pas, et ce n'est que la troisième fois qu'il l'annonce qu'il finit par parvenir à se lever de la chaise longue, enivré par la chaleur, et remet les pieds dans ses espadrilles.

– Citrons verts, dit Jude en levant la tête vers lui et en se protégeant les yeux contre le soleil.

– Exact, répond-il – puis il se penche, retire les lunettes de soleil de Jude, l'embrasse sur les paupières et replace ses lunettes.

L'été, comme JB l'a toujours soutenu, est la saison de Jude : sa peau brunit et ses cheveux éclaircissent, devenant presque de la même teinte et donnant à ses yeux une couleur d'un vert presque irréel, et Willem doit se retenir pour ne pas trop le toucher.

– Je reviens très vite.

Il remonte la pente vers la maison d'un pas traînant, bâille, dépose son verre de thé et de glaçons à moitié fondus dans l'évier, puis se dirige vers la voiture en faisant crisser le gravier de l'allée sous ses pieds. C'est l'un de ces jours d'été où l'air est si brûlant, si sec, si immobile, le soleil dans le ciel si blanc, que l'on entend et sent, plus qu'on ne les voit, les choses

alentour : le vrombissement de tondeuse à gazon des abeilles et des sauterelles, le parfum légèrement poivré des tournesols, le goût étrangement minéral que la chaleur dépose sur la langue, comme si l'on venait de sucer des cailloux. La chaleur est assommante, mais pas de manière oppressante, les rendant simplement tous les deux somnolents et sans défense, une torpeur non seulement acceptable mais nécessaire. Quand il fait aussi chaud, ils restent allongés au bord de la piscine pendant des heures, sans manger mais en buvant – des pichets de thé glacé à la menthe pour le petit-déjeuner, des litres de citronnade pour le déjeuner, des bouteilles d'aligoté pour le dîner – et ils laissent toutes les fenêtres et toutes les portes de la maison ouvertes ainsi que les ventilateurs de plafond tourner, si bien que, la nuit, quand finalement ils referment tout, l'intérieur embaume l'odeur des prairies et des arbres.

C'est le samedi qui précède Labor Day et ils devraient normalement être à Truro, mais cette année ils ont loué une maison pour Harold et Julia près d'Aix-en-Provence pour l'été, aussi passent-ils à la place le week-end à Garrison. Harold et Julia arriveront – peut-être accompagnés de Laurence et Gillian, peut-être pas – demain, mais aujourd'hui Willem va récupérer Malcolm et Sophie et JB et Fredrik, son petit ami avec lequel il rompt et se remet régulièrement, à la gare. Ils ont très peu vu leurs amis ces derniers temps : JB a obtenu une bourse pour séjourner en Italie les six mois passés, et Malcolm et Sophie ont été si occupés par la construction d'un nouveau musée de céramiques à Shanghai que la dernière fois qu'ils se sont tous retrouvés remonte au mois d'avril, à Paris – Willem tournait là-bas, Jude était venu de Londres où il travaillait, JB de Rome, et Malcolm et Sophie faisaient une escale de deux jours sur leur chemin de retour à New York.

Presque tous les étés, Willem pense : *C'est le meilleur été de tous*. Mais cette année, il sait que c'est vraiment le meilleur. Et pas seulement l'été : le printemps, l'hiver, l'automne. En vieillissant, il se met de plus en plus à songer à son existence comme une série de rétrospectives, jaugeant chaque saison qui passe comme s'il s'agissait d'un millésime, divisant les années qu'il vient de vivre en ères historiques : Les Années d'ambition. Les Années d'insécurité. Les Années de gloire. Les Années de désillusion. Les Années d'espoir.

Jude avait souri quand il le lui avait rapporté.

– Et dans quelle ère sommes-nous en ce moment ? demanda-t-il – et Willem lui avait répondu par un sourire.

– Je ne sais pas, déclara-t-il. Je ne lui ai pas encore trouvé de nom.

Mais ils avaient tous les deux convenu qu'ils étaient enfin sortis des Années d'horreur. Deux ans plus tôt, il avait passé ce même week-end de Labor Day dans un hôpital du nord de Manhattan, à regarder fixement par la fenêtre, empli d'une haine si intense qu'il en avait la nausée, les aides-soignantes, les infirmières et médecins dans leurs uniformes de couleur vert jade qui se rassemblaient à l'extérieur du bâtiment, pour manger, fumer et parler au téléphone, comme si tout allait bien, comme si au-dessus d'eux il n'y avait pas de patients à divers stades de l'agonie, dont lui-même, que l'on avait placé dans un coma artificiel, qui avait la peau brûlante de fièvre et n'avait pas ouvert les yeux pendant quatre jours après être sorti de son opération.

– Tout ira bien, Willem, ne cessait de lui répéter Harold d'un ton gazouillant – Harold qui se montrait en général encore plus inquiet que Willem ne l'était lui-même. Tout ira bien. Andy l'a affirmé.

Harold ne cessait pas sa litanie, répétant comme un perroquet à Willem ce que ce dernier avait déjà entendu de la bouche d'Andy, jusqu'au moment où il s'était énervé :

– Bon dieu, Harold, tu vas arrêter, putain ? Tu crois sur parole tout ce qu'Andy affirme ? Non mais, franchement, il a l'air de récupérer ? Sérieusement, est-ce qu'on dirait qu'il va bien ?

À ce moment-là, il avait vu le visage de Harold se transformer, revêtir une expression désespérée et éperdue, le regard implorant, les traits d'un vieil homme se raccrochant à l'espoir ; alors le remords l'avait frappé, comme un coup de poing au ventre, et il s'était approché de lui et l'avait serré dans ses bras.

– Pardon, dit-il à Harold – Harold qui avait déjà perdu un fils, qui essayait de se rassurer et se convaincre qu'il n'allait pas en perdre un autre. Je suis désolé, Harold, excuse-moi. Je te demande pardon. Je suis un vrai con.

– Tu n'es pas un con, Willem, avait répliqué Harold. Mais tu ne peux pas me dire qu'il ne va pas aller mieux. Tu n'as pas le droit.

– Je sais, répondit-il. Bien sûr qu'il ira mieux, affirma-t-il à l'adresse de Harold, lui répétant en écho ses propres paroles. Évidemment.

Cependant, à l'intérieur de lui, il sentait la terreur l'envahir comme une armée de scarabées lancée à toute vitesse : bien sûr, il n'y avait pas de bien sûr. Il n'y en avait jamais eu. *Bien sûr* avait disparu dix-huit mois auparavant. *Bien sûr* avait déserté leurs vies à jamais.

Il avait toujours été un optimiste et pourtant, au fil de ces mois passés, son optimisme l'avait abandonné. Il avait annulé tous ses projets pour le restant de l'année, mais tandis que l'automne s'étirait en longueur, il le regrettait ; il aurait aimé avoir une activité pour le distraire. À la fin septembre, Jude avait quitté l'hôpital, mais il était si maigre, si frêle, que Willem craignait de le toucher, de même le regarder, de peur d'apercevoir la manière dont ses pommettes, désormais si proéminentes, jetaient une ombre permanente autour de sa bouche, dont le battement de son pouls était devenu perceptible au creux de son cou décharné, comme si une créature vivant en lui tentait de s'échapper à coups de pied. Il se rendait compte que Jude essayait de le réconforter en faisant des blagues, et cela l'effrayait davantage encore. Les rares occasions où il sortait de l'appartement – « Il faut que tu prennes l'air, lui avait déclaré Richard d'un ton catégorique, sinon tu vas devenir fou, Willem » –, il était tenté d'éteindre son téléphone, parce qu'à chaque fois que celui-ci sonnait et qu'il voyait que c'était Richard (ou Malcolm, ou Harold, ou Julia, ou JB, ou Andy, ou les Henry Young, ou Rhodes, ou Elijah, ou India, ou Sophie, ou Lucien, ou n'importe quelle personne qui veillait sur Jude pendant l'heure ou deux où il errait distraitement dans la rue, ou bien faisait de l'exercice en bas, ou encore, à quelques reprises, essayait de rester tranquillement allongé pendant qu'on le massait ou de tenir la durée d'un déjeuner avec Roman ou Miguel), il se disait *Ça y est. Il est en train de mourir. C'est fini*, attendait une seconde, puis une autre, avant de répondre et d'entendre que le coup de fil n'était qu'un rapport de situation : Jude avait mangé, ou pas ; il dormait ; il avait l'air d'avoir la nausée. Finalement, il avait été obligé de leur ordonner : « Ne me téléphonez pas, sauf urgence. Je me fiche que vous ayez des questions et que ce soit plus rapide ; vous devez m'envoyer un texto. Si vous appelez, je vais craindre le pire. » Pour la première fois de sa vie, il comprit, viscéralement, ce que les gens voulaient dire quand ils utilisaient l'expression « avoir le cœur au bord des lèvres », sauf que ce n'était pas seulement son cœur qu'il sentait, mais tous ses organes, qui lui remontaient et essayaient de s'enfuir par sa bouche, ses entrailles retournées d'angoisse.

Les gens parlaient toujours de guérison comme s'il s'agissait d'une situation prévisible et progressive, une diagonale nette qui partait du coin inférieur gauche d'un graphique et pointait vers le coin supérieur droit. Mais la guérison de Hemming – qui ne s'était pas du tout conclue par une guérison – ne s'était pas déroulée de cette façon, ni celle de Jude : elles évoquaient une chaîne de montagnes, avec ses cimes et ses abysses, et, mi-octobre, alors que Jude avait repris le travail (toujours effroyablement maigre, toujours effroyablement faible), il y avait eu une nuit où il s'était réveillé avec une température si élevée qu'il s'était mis à convulser, et Willem avait été persuadé que le moment était arrivé, que c'était la fin. Il avait alors pris conscience que, malgré sa peur, il ne s'était jamais réellement préparé, n'avait jamais réellement réfléchi à ce que cela signifierait et, même s'il n'était pas un négociateur par nature, en cet instant il marchanda, avec quelqu'un ou quelque chose en lequel il ne savait même pas qu'il croyait. Il promit de se montrer plus patient, plus reconnaissant, de jurer moins, d'être moins vaniteux, d'avoir moins de relations sexuelles, de s'accorder moins de plaisirs, de moins se plaindre, de se montrer moins autocentré, égoïste, craintif. Quand Jude avait survécu, Willem éprouva un soulagement si total, si éprouvant, qu'il s'était effondré ; alors Andy lui avait prescrit un anxiolytique et l'avait envoyé à Garrison pour le week-end en compagnie de JB, plaçant Jude sous sa garde et celle de Richard. Il avait toujours pensé qu'à la différence de Jude il savait accepter l'aide qu'on lui offrait, mais il avait oublié cette compétence au moment le plus crucial, et se réjouissait et appréciait que ses amis se soient donné la peine de la lui rappeler.

À Thanksgiving, la situation, sinon devenue bonne, avait du moins cessé d'être mauvaise, ce qu'ils considérèrent comme pareil. Mais ce ne fut que rétrospectivement qu'ils avaient pu reconnaître ce moment comme une sorte de pivot, comme la période où pendant d'abord des journées, puis des semaines, puis un mois entier, rien n'avait empiré, où ils retrouvèrent l'astuce pour se réveiller tous les matins avec un objectif, plutôt qu'avec effroi, où ils se montrèrent finalement, prudemment, capables de parler de l'avenir, de ne pas seulement survivre jusqu'au soir mais d'envisager des jours futurs qu'ils ne pouvaient pas encore imaginer. Ce ne fut qu'alors qu'ils purent évoquer ce dont ils devaient s'occuper et qu'Andy commença à établir de sérieux programmes – avec des objectifs à atteindre dans un

mois, deux mois, six mois –, qui fixaient le poids qu'Andy souhaitait voir Jude prendre, la date où on lui fournirait ses prothèses permanentes et quand il voulait que Jude fasse ses premiers pas, et finalement le voir de nouveau marcher. Une fois de plus, ils suivirent le sillage de la vie ; une fois de plus, ils réapprirent à obéir au calendrier. En février, Willem s'était remis à lire des scénarios. En avril, pour ses quarante-neuf ans, Jude remarchait – lentement, disgracieusement, mais il marchait – et ressemblait de nouveau à quelqu'un de normal. Au moment de l'anniversaire de Willem en août, près d'une année après son opération, sa démarche avait l'air, comme Andy l'avait prédit, moins insolite – plus aisée, plus assurée – qu'elle ne l'avait été avec ses propres jambes, et il paraissait, de nouveau, plus beau qu'une personne ordinaire : il semblait être de nouveau lui-même.

– On n'a toujours pas organisé de bringue pour ton cinquantième anniversaire, lui avait rappelé Jude au cours du dîner pour ses cinquante et un ans – son repas d'anniversaire que Jude avait préparé, debout, seul, devant la cuisinière, pendant des heures, ne témoignant d'aucun signe de fatigue –, et Willem avait souri.

– C'est tout ce que je veux, avait-il répondu – et il le pensait vraiment.

Cela semblait idiot de comparer son éreintante et brutale expérience des deux années passées à celle de Jude, pourtant il se sentait transformé par elles. C'était comme si son désespoir avait engendré un sentiment d'invincibilité ; comme si tout le superflu et toute la douceur en lui avaient été gommés et que de sa personne ne subsistait qu'un noyau exposé d'acier, indestructible et, en même temps, souple, pouvant tout supporter.

Ils passèrent son anniversaire à Garrison, juste tous les deux, puis, ce soir-là, après le dîner, ils se rendirent au lac, et il retira ses vêtements et sauta de la jetée dans l'eau, qui, à la vue et à l'odeur, ressemblait à un immense bassin empli de thé.

– Viens, dit-il à Jude – et, devant l'hésitation de ce dernier : En tant que roi de la fête, je te l'ordonne.

Alors Jude s'était lentement déshabillé, avait retiré ses prothèses, puis avait fini par se pousser du rebord avec les bras et Willem l'avait attrapé. Au fur et à mesure que Jude avait regagné sa santé physique, il était devenu de plus en plus gêné à l'égard de son corps et Willem se rendait compte, à la façon dont il se retranchait parfois, dont il se protégeait soigneusement lorsqu'il retirait ou remettait ses jambes, à quel point il luttait pour accepter

sa nouvelle apparence. Quand il était plus faible, il avait laissé Willem l'aider à se dévêtir, mais maintenant qu'il avait retrouvé des forces, Willem ne l'entrapercevait nu qu'à la dérobée, uniquement par accident. Pourtant, il avait décidé de considérer la gêne de Jude comme un signe de santé, parce qu'elle témoignait du moins de sa force physique, prouvait qu'il était capable d'entrer et de sortir de la douche sans aide, de se mettre au lit et d'en sortir sans assistance – choses qu'il avait dû réapprendre à faire, qu'il n'avait pas eu l'énergie d'accomplir seul quelque temps plus tôt.

À ce moment-là, ils se laissèrent dériver à travers le lac, nageant ou se cramponnant l'un à l'autre en silence, puis Willem sortit, suivi de Jude, qui se souleva jusque sur le ponton à l'aide des bras, et ils restèrent assis là un bon moment, dans l'air doux et estival, tous les deux nus, tous les deux fixant l'extrémité fuselée des jambes de Jude. C'était la première fois qu'il voyait Jude nu depuis des mois, et il n'avait pas su quoi dire, se contentant finalement de l'envelopper de son bras et de l'attirer près de lui, ce qui (pensait-il) avait constitué le geste le plus approprié, après tout.

Par intermittence, il continuait à avoir peur. En septembre, quelques semaines avant son départ pour le tournage de son premier projet depuis un an, Jude s'était de nouveau réveillé avec de la fièvre et, cette fois, il n'avait pas demandé à Willem de ne pas appeler Andy, et Willem ne lui avait pas non plus demandé sa permission. Ils s'étaient aussitôt rendus au cabinet d'Andy, qui avait ordonné des radios et des prises de sang, et ils avaient attendu là, allongés tous les deux sur le lit d'une autre salle d'examen, jusqu'à ce que le radiologue appelle et déclare qu'il n'y avait aucun signe d'infection osseuse et que le laboratoire téléphone également pour dire que les analyses étaient bonnes.

– Rhinopharyngite, leur avait annoncé Andy en souriant. Un banal rhume.

Celui-ci avait cependant posé sa main sur la nuque de Jude, et ils s'étaient tous sentis soulagés. Avec quelle célérité, avec quelle rapidité éprouvante leur peur instinctive s'était réveillée, tel un virus inactif dont ils ne pourraient pourtant jamais se débarrasser complètement. La joie, l'abandon : ils avaient dû réapprendre ces sentiments. Mais ils n'auraient jamais à réapprendre la peur ; elles vivraient en eux trois, une maladie partagée, fil chatoyant qui s'était tissé dans leur ADN.

Alors il partit pour l'Espagne, en Galice, pour tourner. Depuis qu'il connaissait Jude, ce dernier avait toujours eu envie de faire le Camino de Santiago, le grand pèlerinage de la chrétienté médiévale qui se terminait en Galice.

– On commencera au col d'Aspe dans les Pyrénées, avait annoncé Jude – c'était avant qu'aucun d'eux deux ne soit même allé en France –, et on marchera vers l'ouest. Ça prendra des semaines ! On passera toutes nos nuits dans des gîtes et on se nourrira de pain noir aux graines de carvi, de yaourt et de concombre.

– Je ne sais pas, avait-il répondu – même si à l'époque il n'avait pas songé aux limitations de Jude (il était trop jeune alors, tous les deux l'étaient, pour croire réellement que Jude puisse connaître des limitations) – mais plus à lui-même. Ça me paraît plutôt épuisant, Judy.

– Dans ce cas-là, je te porterai, avait promptement répliqué Jude – et Willem avait souri. Ou bien on se procurera un âne, et c'est lui qui te portera. Mais, vraiment, Willem, toute l'idée est de faire le chemin à pied, pas à dos d'animal ou à l'aide d'un autre engin.

Alors qu'ils vieillirent et qu'il devint de plus en plus clair que ce rêve de Jude resterait pour toujours de l'ordre d'un simple rêve, leurs fantasmes à propos du Camino de Santiago devinrent plus élaborés.

– Voilà l'argumentaire, commençait Jude. Quatre inconnus : une nonne chinoise taoïste qui en vient à accepter sa sexualité ; un prisonnier britannique récemment libéré qui compose de la poésie ; un ancien marchand d'armes du Kazakhstan qui pleure la mort de sa femme ; et un jeune étudiant américain, beau et sensible, mais tourmenté, qui a abandonné ses études (c'est toi, Willem) se rencontrent sur le Camino de Santiago et deviennent amis pour la vie. Le tournage se fera en temps réel, et durera donc le temps que prendra la randonnée. Et tu devras marcher tout du long.

Arrivé là, il se mettait toujours à rire.

– Qu'est-ce qui se passe à la fin ? demanda-t-il.

– La nonne taoïste finit par tomber amoureuse d'un ancien officier de l'armée israélienne qu'elle rencontre en chemin et tous les deux retournent à Tel-Aviv pour ouvrir un bar lesbien qu'ils appellent Chez Radclyffe. Le prisonnier et le marchand d'armes finissent ensemble. Et ton personnage va rencontrer en route une jeune Suédoise vierge, mais qui s'avère secrètement

cochonne, et ouvrir une chambre d'hôtes haut de gamme dans les Pyrénées et, chaque année, le groupe d'origine s'y rassemble pour des retrouvailles.

– Comment s'intitule le film ? demanda-t-il avec un grand sourire.

Jude réfléchit.

– *Santiago Blues*, répondit-il – et Willem rit de nouveau.

Depuis lors, ils avaient fait référence en passant à *Santiago Blues*, dont les personnages s'étaient transformés pour s'adapter à Willem à mesure qu'il vieillissait, mais dont la prémisse et le lieu ne varièrent jamais.

– Comment est le scénario ? l'interrogeait Jude quand il en recevait un nouveau – et il soupirait.

– Pas aussi bon que *Santiago Blues*, mais c'est pas mal.

Et puis, peu de temps après ce Thanksgiving charnière, Kit, auquel Willem avait un jour parlé de leur intérêt à lui et à Jude pour le Camino de Santiago, lui avait envoyé un scénario avec un mot sur lequel était simplement inscrit : « *Santiago Blues* ! » Et bien que ce ne fût pas exactement *Santiago Blues* – dieu merci, s'accordèrent Jude et lui, c'était bien meilleur –, l'histoire se déroulait de fait sur le Camino, serait de fait en partie tourné en temps réel et démarrait de fait dans les Pyrénées, à Saint-Jean-Pied-de-Port, pour se terminer à Saint-Jacques-de-Compostelle. *Les Étoiles au-dessus de Saint-Jacques* suivait deux hommes, tous les deux prénommés Paul, joués tous les deux par le même acteur : le premier était un moine français du seizième siècle qui parcourait la route au départ de Wittemberg à la veille de la Réforme protestante ; le second était un pasteur contemporain originaire d'une petite ville américaine qui commençait à s'interroger sur sa propre foi. Hormis quelques personnages mineurs, qui entreraient de temps en temps dans la vie des deux Paul puis en ressortiraient, il incarnerait presque l'unique rôle du film.

Il donna le scénario à Jude pour qu'il le lise et, une fois qu'il l'eut fini, Jude soupira.

– Brillant, dit-il tristement. Je regrette de ne pas pouvoir t'accompagner, Willem.

– J'aurais aussi aimé que tu puisses venir, répondit-il doucement.

Il aurait souhaité que Jude forme des rêves plus faciles pour lui, des rêves qu'il pouvait accomplir, que Willem pourrait l'aider à réaliser. Mais Jude rêvait toujours de déplacements : de franchir des distances impossibles ou de traverser d'impossibles terrains. Et même s'il pouvait maintenant

marcher, même s'il souffrait moins, d'après le souvenir de Willem, qu'il n'avait souffert depuis des années, il ne connaîtrait jamais, ils le savaient, une existence sans douleur. L'impossible demeurerait l'impossible.

Il dîna avec le réalisateur espagnol, Emmanuel, qui était jeune mais bénéficiait déjà d'une grande renommée et qui, malgré la complexité et la mélancolie de son scénario, s'avéra plein d'entrain et enjoué, et ne cessa de répéter son étonnement à la perspective que Willem allait jouer dans son film, que c'était son rêve de travailler avec lui. Willem, de son côté, parla à Emmanuel de *Santiago Blues* (Emmanuel avait ri quand Willem avait décrit l'intrigue. « Pas mal ! » s'exclama-t-il, et Willem s'était également mis à rire. « Non, mais c'est censé être mauvais ! » avait-il rétorqué à Emmanuel). Il expliqua que Jude avait toujours voulu entreprendre ce pèlerinage ; combien la perspective de le faire pour lui le rendait humble.

– Ah, rétorqua Emmanuel d'un ton moqueur. Il me semble que c'est l'homme pour lequel vous avez détruit votre carrière, non ?

Il avait souri en réponse.

– Oui, acquiesça-t-il. C'est lui.

Les journées sur le tournage des *Étoiles au-dessus de Saint-Jacques* étaient très longues et, comme Jude l'avait promis, elles comprenaient beaucoup de marche (ainsi qu'une caravane de remorques, en lieu d'ânes, qui avançaient très lentement). La réception du téléphone portable était lacunaire, aussi écrivait-il plutôt à Jude des messages, qui paraissaient de toute façon plus appropriés, plus en accord avec un pèlerinage, et, le matin, il lui envoyait des photos de son petit-déjeuner (pain noir aux graines de carvi, yaourt, concombre) et de l'étendue du chemin qu'il devrait parcourir ce jour-là. Une grande partie de la route traversait des villes animées, aussi à certains endroits étaient-ils redirigés vers la campagne. Chaque jour, il sélectionnait quelques petits cailloux blancs sur le bord du chemin et les plaçait dans un bocal pour les rapporter à la maison ; le soir, il s'asseyait dans sa chambre d'hôtel, les pieds enveloppés dans des serviettes de bain chaudes.

Ils finirent de filmer deux semaines avant Noël et il se rendit à Londres en avion pour des réunions, puis retourna à Madrid pour rejoindre Jude, où ils louèrent une voiture et se dirigèrent vers le sud, traversant l'Andalousie. Dans une petite ville au sommet d'une falaise escarpée au-dessus de la mer, ils s'arrêtèrent pour retrouver Henry Young l'Asiatique, qu'ils observèrent

remonter péniblement la colline, leur adressant des signes des deux bras quand il les aperçut et parcourant les derniers cent mètres au pas de course.

– Dieu merci vous me fournissez un prétexte pour me tirer de cette putain de maison, dit-il.

Henry séjournait depuis un mois dans une résidence d'artistes au pied de la colline, dans une vallée remplie d'orangers, mais, de façon inhabituelle pour lui, il détestait les six autres personnes qui se trouvaient là et, tandis qu'ils dégustaient un plat d'oranges tranchées flottant dans une liqueur à base de leur propre jus, saupoudrées de cannelle, de clous de girofle et d'amandes pulvérisées, ils rirent aux histoires de Henry à propos de ses collègues artistes. Plus tard, après lui avoir dit au revoir et donné rendez-vous le mois prochain à New York, ils marchèrent lentement ensemble à travers la ville médiévale, dont chaque bâtiment ressemblait à un cube de sel blanc étincelant, et où des chats au pelage rayé étendus dans la rue agitaient le bout de leur queue à chaque fois qu'une carriole roulait au pas non loin d'eux en émettant des grincements.

Le lendemain soir, à l'extérieur de Grenade, Jude annonça qu'il avait une surprise pour lui, et ils montèrent dans la voiture qui les attendait devant le restaurant, Jude tenant à la main l'enveloppe marron qu'il avait gardée à ses côtés pendant tout le dîner.

– On va où ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il y a dans l'enveloppe ?

– Tu verras, répondit Jude.

Ils montèrent et descendirent la colline, jusqu'à ce que la voiture s'arrête devant l'entrée en forme d'arche de l'Alhambra, où Jude tendit une lettre au gardien, qui l'étudia avant de hocher la tête, puis la voiture passa le portail, s'arrêta de nouveau, et les deux descendirent du véhicule et se tinrent debout dans la cour silencieuse.

– C'est à toi, déclara Jude, d'un air timide, indiquant les bâtiments et les jardins en contrebas d'un signe de la tête. Pour les trois prochaines heures, en tout cas – et puis, alors que Willem restait coi, il continua, à voix basse : Tu te souviens ?

Il acquiesça d'un léger hochement de la tête.

– Bien sûr, répondit-il d'une voix également basse.

Cela avait toujours été la manière dont leur voyage sur le Camino Santiago était censé se terminer : par un trajet en train vers le sud pour visiter l'Alhambra. Or, au fil des ans, même s'il savait que leur pèlerinage

n’aurait jamais lieu, il ne s’était jamais rendu à l’Alhambra, n’avait jamais pris une journée à la fin d’un tournage ou l’autre pour y aller, parce qu’il attendait Jude pour le faire avec lui.

– L’un de mes clients, expliqua Jude, avant qu’il ne puisse lui poser la question. Tu défends quelqu’un, et il s’avère que son parrain est le ministre espagnol de la Culture, qui te laisse verser une généreuse donation au fonds pour le maintien de l’Alhambra, te permettant en échange de le visiter seul – il adressa un grand sourire à Willem. Je t’avais dit que je ferai quelque chose pour tes cinquante ans, quoiqu’un an et demi plus tard – il posa sa main sur le bras de Willem. Willem, ne pleure pas.

– Je n’en ai pas l’intention, répondit-il. Je suis capable d’autres choses dans l’existence que de pleurer, tu sais – même s’il n’était plus sûr que ce soit vrai.

Il ouvrit l’enveloppe que Jude lui tendit ; à l’intérieur se trouvait un paquet dont il défit le ruban avant de déchirer le papier d’emballage et découvrit un livre fait main, organisé en chapitres – « L’Alcazaba » ; « La Cour des Lions » ; « Les Jardins » ; « Le Généralife » – chacune des pages annotée de la main de Malcolm, qui avait rédigé sa thèse sur l’Alhambra et qui l’avait visité chaque année depuis ses neuf ans. Entre chaque chapitre apparaissait un dessin de l’un des détails de l’ensemble architectural – un buisson de jasmin garni de petites fleurs blanches, une façade de pierre ornée de carreaux de cobalt – glissé entre les pages, chacun lui étant dédicacé et signé par l’une de ses connaissances : Richard ; JB ; India ; Henry Young l’Asiatique ; Ali. Alors il se mit réellement à pleurer, souriant à travers ses larmes, jusqu’à ce que Jude lui dise qu’ils feraient mieux de commencer à marcher, qu’ils ne pouvaient pas passer tout leur temps à l’entrée à sangloter, puis il l’attrapa et l’embrassa, sans se soucier des gardiens vêtus de noir et muets derrière eux.

– Merci, dit-il. Merci, merci, merci.

Ils avancèrent à travers la nuit silencieuse, la lampe torche de Jude projetant un rai de lumière devant eux. Ils entrèrent dans des palais, où le marbre était si ancien que le bâtiment semblait taillé dans du beurre blanc et moelleux, pénétrèrent dans des halls de réception aux plafonds en voûte si hauts que des oiseaux volaient en arcs de cercle silencieux dans l’espace, et aux fenêtres si symétriques et parfaitement positionnées que la pièce se trouvait illuminée par les rayons de la lune. Tandis qu’ils marchaient, ils

s’arrêtèrent pour consulter les notes de Malcolm, pour examiner des détails qu’ils auraient manqués s’ils n’en avaient été instruits, pour prendre conscience qu’ils se tenaient dans la pièce où, quelques centaines d’années plus tôt, plus, un sultan aurait été en train de dicter sa correspondance. Ils étudièrent les illustrations, les faisant correspondre aux images qu’ils avaient devant les yeux. En face de chacun des dessins de leurs amis se trouvait une note que chacun avait rédigée quand ils avaient vu l’Alhambra pour la première fois et expliquant pourquoi ils avaient choisi de dessiner ce détail. Ils éprouvèrent ce sentiment, le même qu’ils avaient ressenti en tant que jeunes hommes, que tous les gens qu’ils connaissaient avaient exploré le monde bien plus qu’eux, et bien qu’ils sachent que ce n’était plus le cas, ils éprouvaient toujours le même émerveillement à l’égard de l’existence de leurs amis, ayant l’impression qu’ils avaient accompli et expérimenté tant de choses, qu’ils savaient si bien apprécier la vie et qu’ils montraient un talent hors pair à en prendre note. Dans les jardins de la section du Généralife, ils entrèrent dans une pièce taillée dans un labyrinthe composé d’une haie de cyprès, où il se mit à embrasser Jude, de manière plus insistante qu’il ne se l’était permis depuis longtemps, même s’ils percevaient, vaguement, le bruit des chaussures de l’un des gardiens résonner contre les pierres de l’allée.

De retour à l’hôtel, ils continuèrent, et il s’entendit penser que, dans une version cinématographique de cette nuit, ils feraient maintenant l’amour, et il faillit presque l’exprimer à voix haute, lorsqu’il se ressaisit et s’arrêta, s’éloignant de Jude à ce moment-là. Mais c’était comme s’il avait parlé de toute façon, parce que pendant quelques secondes ils gardèrent le silence, se regardant fixement, puis Jude dit doucement :

– Willem, on peut si tu veux.

– Mais est-ce que toi, tu en as envie ? finit-il par demander.

– Bien sûr, répondit Jude – mais Willem sentit, à la façon dont il avait baissé le regard et à la légère hésitation dans sa voix, qu’il mentait.

Pendant un instant, il songea à faire semblant, à se laisser convaincre que Jude lui disait la vérité. Mais il ne put pas. Alors :

– Non, fit-il en s’écartant de lui. Je crois qu’on a eu assez d’émotions pour ce soir.

À côté de lui, il entendit Jude exhaler et, tandis qu'il s'endormait, il l'entendit encore murmurer : « Je suis désolé, Willem », sur quoi il essaya de lui répondre qu'il comprenait, mais dans cet instant sa conscience l'avait déjà déserté et il ne put pas prononcer les mots.

Cependant, cela représentait le seul aspect triste de cette période, et la source de cette tristesse était différente pour chacun d'eux : pour Jude, il le savait, la tristesse était engendrée par un sentiment d'échec, une conviction – dont Willem ne put jamais le dissuader – qu'il ne remplissait pas ses obligations ; son chagrin à lui concernait Jude. De temps en temps, Willem se laissait aller à se demander ce que l'existence de Jude aurait pu être si on lui avait permis de découvrir les relations sexuelles par lui-même, plutôt que de le forcer à apprendre en quoi elles consistaient – mais ce type de pensées ne servait à rien et ne faisait que le contrarier. Aussi essayait-il de ne pas y réfléchir. Mais la question demeurait là en permanence, sillonnant à travers leur amitié, leur existence, à l'instar d'une veine turquoise zébrant une pierre.

En attendant, cependant, la normalité, la routine dominaient, ce qui prévalait sur les relations sexuelles ou l'excitation. Il se rendait compte que Jude avait marché – lentement, mais d'un pas assuré – pendant presque trois heures d'affilée ce soir-là. Et à New York, leur vie était redevenue comme avant, reprenant son cours ordinaire parce que Jude avait retrouvé son énergie, qu'il pouvait dorénavant rester éveillé le temps d'une pièce, d'un opéra ou d'un dîner, parce qu'il était capable de monter les marches jusqu'à la porte d'entrée de Malcolm à Cobble Hill ou de négocier le trottoir pentu jusqu'à l'immeuble de JB dans le quartier de Vinegar Hill. Il y avait le réconfort d'entendre le réveil de Jude se déclencher à cinq heures et demie, de l'entendre partir nager tôt le matin, le soulagement d'examiner le contenu d'une boîte posée sur le plan de travail et de voir qu'elle était pleine de fournitures médicales – paquets supplémentaires de tuyaux de cathéter, carrés de gaze stérile et surplus de boissons protéinées hypercaloriques dont Andy avait récemment dit à Jude qu'il pouvait cesser de les ingurgiter – que Jude devait rendre à Andy, qui en ferait don à l'hôpital. Quelques instants plus tard il se rappellerait comment deux ans plus tôt, presque jour pour jour, il rentrait du théâtre et retrouvait Jude au lit, endormi, si frêle qu'il semblait parfois que le cathéter sous son tee-shirt était en réalité une artère, qu'il paraissait s'amenuiser si continûment et

irréversiblement qu'il finirait par se réduire à ses seuls nerfs, vaisseaux et os. Parfois, il repensait à ces moments et éprouvait une sorte de sentiment de désorientation : étaient-ce réellement eux, ces gens, à l'époque ? Où étaient passées ces personnes ? Réapparaîtraient-elles ? Ou bien étaient-ils devenus des êtres entièrement différents ? Et puis il s'imaginait que ces individus n'avaient pas disparu mais qu'ils s'étaient dissimulés en eux, dans l'attente de refaire soudain surface, de réclamer de nouveau leurs corps et leur esprit ; ces êtres vivaient pour l'instant en rémission, mais ils ne les quitteraient jamais.

La maladie les avait accablés de manière assez récente pour qu'ils continuent de se sentir reconnaissants devant chaque jour qui passait sans apporter de nouvel événement, même s'ils avaient appris à rester sur leurs gardes. La première fois depuis des mois où Willem vit Jude dans son fauteuil roulant, puis quitter le canapé alors qu'ils regardaient un film parce qu'il était en proie à une crise et voulait s'isoler, il s'était inquiété et avait dû se remémorer que cela aussi, c'était Jude : une personne dont le corps pouvait la trahir, et que cela serait toujours ainsi. L'opération n'avait pas changé cette situation finalement – elle avait simplement modifié la réaction de Willem à son égard. Et lorsqu'il s'aperçut que Jude se scarifiait de nouveau – peu fréquemment, mais régulièrement –, il dut encore se rappeler, une fois de plus, que c'était la personnalité de Jude, et que l'intervention chirurgicale n'avait pas non plus modifié ce penchant.

Pourtant :

– On devrait peut-être appeler cette période les Années de bonheur, déclara-t-il à Jude un matin.

C'était le mois de février, il neigeait, et ils étaient au lit, où ils restaient dorénavant tard tous les dimanches matin.

– Je ne sais pas, répliqua Jude – et, même s'il n'apercevait que le bord de son visage, Willem sut qu'il souriait. Tu ne crois pas que c'est un peu tenter le destin ? On va l'appeler comme ça, et puis je vais perdre mes deux bras. Et, de toute façon, ce nom est déjà pris.

Ce qui était le cas – c'était, en réalité, le titre du prochain projet de Willem, celui pour lequel il devait partir une semaine plus tard : six semaines de répétitions, suivies de onze semaines de tournage. Il ne s'agissait cependant pas du titre original. Le film s'était d'abord intitulé *Le*

Danseur en scène, mais Kit venait de lui annoncer que les producteurs avaient à la place décidé de l'appeler *Les Années de bonheur*.

Willem n'aimait pas ce nouveau titre.

– C'est tellement cynique, dit-il à Jude, après s'en être d'abord plaint à Kit puis au réalisateur. Il y a un aspect si vicié et ironique dans un titre pareil.

Cette sortie de Willem avait eu lieu quelques soirs plus tôt ; ils étaient installés sur le canapé au terme de l'un de ses cours de danse classique quotidiens et complètement épuisants, et Jude lui massait les pieds. Il devait incarner Rudolf Noureev au cours de ses dernières années, de mille neuf cent quatre-vingt-trois, l'année où il avait été nommé directeur du ballet de l'Opéra de Paris, en passant par le moment où il avait été diagnostiqué séropositif, jusqu'à ce qu'il éprouve les premiers symptômes de la maladie, un an avant sa mort.

– Je comprends ce que tu veux dire, avait répondu Jude une fois qu'il eut enfin terminé de râler. Mais peut-être que cette période a vraiment représenté pour lui ses années de bonheur. Il était libre ; il avait un travail qu'il adorait ; il entraînait de jeunes danseurs ; il avait entièrement transformé toute une compagnie. Il créait à l'époque ses plus grandes chorégraphies. Lui et ce danseur danois…

– Erik Bruhn.

– C'est ça. Bruhn et lui étaient toujours ensemble, du moins pendant encore un peu de temps. Il avait atteint tout ce qu'il n'aurait sans doute jamais imaginé pouvoir obtenir en tant que jeune homme, et il était encore suffisamment jeune pour en profiter pleinement : l'argent, la notoriété et la liberté artistique. L'amour. L'amitié – il enfonça les articulations de ses doigts dans la plante des pieds de Willem et celui-ci grimaça. Ça me paraît une vie heureuse.

Ils gardèrent tous les deux le silence pendant quelques minutes.

– Mais il était malade, finit par rétorquer Willem.

– Pas à ce moment-là, lui rappela Jude. Pas vraiment, du moins.

Jude lui avait souri.

– Oh, la mort, déclara-t-il d'un ton de dédain. On meurt tous. Il savait simplement que sa mort arriverait plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Mais ça ne signifie pas que ce n'était pas des années de bonheur, une existence heureuse.

Il avait posé son regard sur Jude à cet instant-là, éprouvant la même sensation qui l'étreignait parfois quand il réfléchissait sérieusement à Jude et à la vie qu'il avait eue : il aurait pu désigner son sentiment comme de la tristesse, mais une tristesse dépourvue de pitié ; il s'agissait d'une tristesse plus vaste, qui paraissait englober toutes les pauvres personnes qui luttaient, les milliards d'individus qu'il ne connaissait pas, chacun vivant sa vie, une tristesse mêlée d'émerveillement et de stupeur devant le fait que les humains déployaient partout tant d'efforts pour essayer de vivre, même quand leur existence s'avérait terriblement difficile, même quand les circonstances semblaient si misérables. *La vie est si triste*, pensait-il dans ces moments-là. *Si triste, et pourtant nous nous battons tous. Nous nous accrochons tous à la vie ; nous sommes tous en quête de ce qui pourra nous apporter du réconfort.*

Il ne dit rien de cela, bien sûr, se contentant de s'asseoir, d'attraper le visage de Jude entre ses mains et de l'embrasser, avant de retomber contre les coussins.

– Quand est-ce que tu es devenu si intelligent ? demanda-t-il à Jude, qui lui sourit.

– Trop dur ? demanda-t-il à son tour en guise de réponse, continuant à pétrir le pied de Willem.

– Pas assez.

Alors il se tourna vers Jude.

– Je crois que nous allons devoir nous en tenir aux Années de bonheur, lui dit-il. On prendra juste le risque que tu perdes tes bras – sur quoi Jude rit.

La semaine suivante, il partit pour Paris. C'était l'un des tournages les plus difficiles qu'il ait jamais faits ; il avait une doublure, un véritable danseur, pour les séquences les plus complexes, mais il exécutait aussi ses propres mouvements de danse et il y eut des journées (passées à soulever en l'air de vraies ballerines et à s'émerveiller de découvrir leurs corps si denses, si fermes, si musculeux) tellement épuisantes, que le soir il ne lui restait plus d'énergie que pour s'affaler dans la baignoire puis en ressortir. Depuis quelques années, il s'était inconsciemment retrouvé attiré par des rôles de plus en plus physiques et il s'étonnait toujours, et s'en réjouissait, de la manière dont son corps répondait héroïquement à chacune de ces exigences. C'était une nouvelle découverte et, dans cet instant, alors qu'il

bondissait en étendant les bras derrière lui, il se rendit compte que tous ses muscles endoloris s'animaient, lui permettant de réaliser tous ses objectifs, sans jamais souffrir d'une fracture, lui offrant une satisfaction constante. Il avait conscience de ne pas être le seul à éprouver cette satisfaction : quand ils allaient à Cambridge, Harold et lui jouaient au tennis tous les jours, et il savait, sans qu'ils en aient jamais discuté, à quel point tous les deux appréciaient ce que leurs corps leur permettaient, ce que l'action qui consistait à frapper instinctivement la balle d'un puissant coup de raquette à travers le court et de bondir pour la rattraper signifiait pour eux deux.

Jude vint lui rendre visite à Paris à la fin avril et, bien que Willem lui eût promis qu'il n'organiserait rien de compliqué pour son cinquantième anniversaire, il avait quand même arrangé un dîner surprise et, outre JB et Malcolm et Sophie, Richard, Elijah, Rhodes, Andy et Henry Young le Noir, Harold et Julia avaient également fait le déplacement, ainsi que Phaedra et Citizen, qui l'avaient aidé à tout planifier. Le lendemain, Jude était allé le voir tourner, l'une des très rares fois où il se soit jamais rendu sur l'un de ses tournages. La scène sur laquelle ils travaillaient ce matin-là dépeignait Noureev en train d'essayer de corriger la cabriole d'un jeune danseur et, après de nombreuses explications, Noureev finissait par l'exécuter lui-même en guise de démonstration ; mais lors d'une scène antérieure, qu'ils n'avaient pas encore filmée mais qui devait directement précéder celle-ci, Noureev, qui vient d'être diagnostiqué séropositif, bondit et, alors qu'il frappe ses jambes en l'air, il chute, et tout le monde dans le studio se tait. La scène se terminait sur son visage, un instant où Willem devait communiquer la soudaine prise de conscience de Noureev de la façon dont il allait mourir, suivi, la seconde d'après, de sa décision d'ignorer cette prise de conscience.

Ils exécutèrent d'innombrables prises de cette scène et, à la fin de chaque prise, Willem devait s'éloigner et attendre de pouvoir reprendre sa respiration, tandis que les maquilleurs et coiffeurs s'agitaient autour de lui, épongeant la sueur de son visage et de son cou, puis, une fois prêt, il se replaçait. Lorsque le réalisateur fut enfin satisfait, Willem haletait mais partageait la satisfaction de celui-ci.

– Désolé, s'excusa-t-il, rejoignant finalement Jude. Le côté assommant d'un tournage.

– Non, Willem, répliqua Jude. C’était incroyable. Tu étais tellement beau – il sembla indécis pendant un instant. J’avais presque du mal à croire que c’était toi.

Il prit la main de Jude et la serra entre les siennes, le seul geste d’affection, il le savait, que Jude tolérerait en public. Mais il n’avait jamais idée de ce qu’éprouvait Jude devant de telles démonstrations physiques. Le printemps précédent, au cours de l’une de ses ruptures avec Fredrik, JB avait fréquenté un danseur étoile d’une célèbre compagnie de danse moderne, et ils étaient tous allés voir son spectacle. Pendant le solo de Josiah, il avait jeté un regard en direction de Jude et l’avait aperçu, légèrement penché en avant, le menton dans la main, observant la scène de façon si intense que lorsque Willem lui avait posé la main sur le dos, il avait sursauté.

– Pardon, avait susurré Willem.

Plus tard, une fois au lit, Jude était resté très silencieux et il s’était demandé à quoi il songeait : était-il contrarié ? Mélancolique ? Triste ? Mais il lui avait paru cruel d’imposer à Jude d’exprimer à voix haute ce qu’il ne pouvait peut-être pas se formuler à lui-même, aussi s’était-il abstenu de l’interroger.

Il revint à New York à la mi-juin et, au lit, Jude l’avait examiné de près.

– Tu as un corps de danseur classique maintenant, dit-il – puis, le lendemain, il s’était observé dans le miroir et s’était rendu compte que Jude avait raison.

Plus tard cette semaine-là, ils dînèrent sur le toit (que Richard, India et eux avaient fini par rénover et que Richard et Jude avaient garni d’herbes et d’arbres fruitiers) et il leur montra certains mouvements qu’il avait appris, sentant sa gêne se transformer en étourdissement tandis qu’il réalisait un grand jeté à travers la terrasse, ses amis derrière lui l’applaudissant, le soleil virant au rouge sang au-dessus d’eux.

– Un nouveau talent caché, avait ensuite déclaré Richard en lui souriant.

– Pas vrai ? avait ajouté Jude en lui souriant aussi. Willem est plein de surprises, même après toutes ces années.

Mais tous possédaient plein de surprises, comme il s’en était rendu compte. À l’époque de leur jeunesse, ils n’avaient eu que leurs secrets à partager : les confessions constituaient une sorte de monnaie et les aveux une forme d’intimité. Le refus de révéler les détails de votre existence à vos

amis était d'abord considéré comme mystérieux, puis comme un signe d'avarice, perçu comme un obstacle à une véritable amitié.

– Tu me caches quelque chose, Willem, l'accusait occasionnellement JB – et : Est-ce que tu as des secrets que tu ne me dis pas ? Tu ne me fais pas confiance ? Je croyais qu'on était proches.

– On l'est, JB, répondait-il. Et je ne te cache rien.

Ce qui était vrai : il n'avait rien à dissimuler. Parmi eux tous, seul Jude possédait des secrets, de véritables secrets, et si Willem, par le passé, avait éprouvé une certaine frustration devant ce qui apparaissait de la part de Jude comme un refus de les révéler, il n'avait jamais pensé qu'ils n'étaient pas proches pour autant ; cela n'avait jamais entamé sa capacité à l'aimer. Il avait eu du mal à accepter la leçon, l'idée qu'il ne posséderait jamais entièrement Jude, qu'il aimerait quelqu'un qui, par certains aspects fondamentaux, lui demeurerait inconnaissable et inaccessible.

Pourtant, il continuait à découvrir Jude, même trente-quatre ans après avoir fait sa connaissance, et ce qu'il voyait continuait à le fasciner. En juillet cette année-là, Jude l'invita pour la première fois au barbecue annuel de l'été de Rosen Pritchard.

– Tu n'es pas obligé de venir, Willem, avait ajouté Jude aussitôt après le lui avoir proposé. Ce sera vraiment, vraiment un pensum.

– Ça m'étonnerait, répondit-il. Et, de toute façon, je viens.

Le pique-nique avait lieu sur le terrain d'une ancienne et grande demeure sur les rives de l'Hudson, cousine plus élégante de la maison dans laquelle il avait tourné *Oncle Vania*, et l'ensemble du cabinet – associés, partenaires, personnel administratif, accompagnés de leurs familles – avait été invité. Tandis qu'ils traversaient la pelouse de derrière pleine de trèfles et se dirigeaient vers le groupe, il s'était soudain senti inhabituellement timide, profondément conscient d'être un intrus, puis lorsque Jude lui fut quelques minutes plus tard arraché par le président du cabinet, qui déclara avoir à lui parler affaires, rapidement mais de manière urgente, il avait dû se retenir de tendre le bras vers Jude, qui se retourna, lui adressa un sourire d'excuse, et leva la main – *Cinq minutes* – en s'éloignant.

Aussi se réjouit-il de la présence de Sanjay, l'un des rares collègues de Jude qu'il avait rencontrés et qui, l'année précédente, avait rejoint Jude en tant que codirecteur de son département, de sorte que Jude puisse concentrer ses efforts sur la tâche d'apporter de nouveaux clients, tandis que

Sanjay gérait les aspects administratifs et pratiques. Sanjay et lui restèrent au sommet de la colline, observant la foule en contrebas, Sanjay lui indiquant plusieurs partenaires et jeunes associés que Jude et lui détestaient. (Certains de ces avocats condamnés se retournaient pour s'apercevoir que Sanjay regardait dans leur direction, et Sanjay leur adressait alors un signe de la main, d'un air enjoué, tout en murmurant des paroles sombres à propos de leur manque de compétences et de ressource à Willem.) Il commença à remarquer que certaines personnes lui jetaient des regards puis détournaient la tête et qu'une femme, qui se dirigeait vers le haut de la colline, avait gauchement changé de direction en l'apercevant.

– Je vois que je suis un grand succès ici, dit-il en plaisantant à Sanjay, qui lui répondit par un sourire.

– Ce n'est pas toi qui les intimides, Willem, expliqua-t-il. C'est Jude – il se fendit d'un large sourire. Ok, tu les intimides aussi.

Finalement, Jude lui revint, et ils bavardèrent avec le président (« Je suis un fan ») ainsi que Sanjay pendant un moment, avant de descendre vers le bas de la colline, où Jude le présenta à des gens dont il avait entendu parler au cours des ans. L'un des assistants juridiques lui demanda s'il pouvait prendre une photo avec lui, après quoi d'autres personnes lui demandèrent aussi et, lorsque Jude lui fut de nouveau arraché, il se retrouva à écouter l'un des associés du département des affaires fiscales, Isaac, qui se mit à lui décrire ses propres scènes de cascades dans son deuxième film d'espionnage. À un moment au cours du monologue d'Isaac, il avait jeté un œil de l'autre côté de la pelouse et accroché le regard de Jude, qui avait dit en silence *Pardon* avant de secouer la tête, puis lui avait souri, sur quoi Willem avait tiré sur son lobe d'oreille gauche – leur ancien signal – et, sans qu'il s'y attende, lorsqu'il avait de nouveau regardé dans la direction de Jude, il aperçut celui-ci se diriger vers lui d'un pas décidé.

– Je m'excuse, Isaac, avait dit ce dernier d'un ton ferme, je dois t'emprunter Willem un moment – et il l'avait tiré par la manche. Je suis vraiment désolé, Willem, susurra-t-il tandis qu'ils s'éloignaient, l'incompétence sociale qui se manifeste aujourd'hui est particulièrement grave ; tu ne te sens pas comme un panda dans un zoo ? D'un autre côté, je t'avais bien prévenu que ce serait horrible. On peut y aller dans dix minutes, promis.

– Non, ça va, répondit-il. Je m'amuse.

Willem trouvait toujours révélateur de voir Jude dans son autre vie, entouré de personnes qui profitaient de sa présence quotidienne pendant bien plus d'heures que lui. Un peu plus tôt, il avait regardé Jude s'approcher d'un groupe de jeunes partenaires qui s'exclamaient bruyamment à propos de quelque chose sur l'un de leurs téléphones. Mais quand ils s'aperçurent que Jude s'avançait vers eux, ils s'étaient donné de petits coups de coude, s'étaient tus et avaient pris un air poli, l'accueillant ostensiblement de manière si cordiale et vigoureuse que Willem en avait grimacé, attendant que Jude soit reparti pour aussitôt se regrouper de nouveau autour du téléphone, mais plus discrètement cette fois.

Lorsque Jude lui fut enlevé une troisième fois, il se sentait assez confiant pour se présenter à la petite bande de personnes qui tournaient à distance autour de lui en lui adressant des sourires. Il fit la connaissance d'une femme asiatique de grande taille qui s'appelait Clarissa, que Jude, il s'en souvenait, avait évoquée en termes élogieux.

– J'ai entendu de nombreux compliments sur vous, dit-il – et le visage de Clarissa se transforma, arborant un sourire radieux de soulagement.

– Jude vous a parlé de moi, vraiment ? demanda-t-elle.

Il rencontra un partenaire dont il n'arrivait pas à se rappeler le nom, qui lui confia que *Mercure noir 3081* avait été le premier film interdit aux moins de dix-huit ans qu'il ait jamais vu, ce qui lui donna le sentiment d'être affreusement âgé. Il parla à un autre associé du département de Jude qui lui dit qu'il avait suivi deux cours avec Harold à la fac de droit et se demandait quel type de personne était réellement Harold. Il rencontra les enfants des secrétaires de Jude, ainsi que le fils de Sanjay, et des dizaines d'autres personnes, quelques-unes dont le nom lui était familier, mais, pour la plupart d'entre elles, qu'il n'avait jamais entendues mentionnées.

C'était une journée chaude, lumineuse, sans brise et, il avait beau avoir bu constamment tout l'après-midi – de la citronnade, de l'eau, du prosecco, du thé glacé –, la réception avait été si animée que lorsqu'ils partirent, au bout de deux heures, ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'occasion de manger, aussi s'arrêtèrent-ils sur la route dans une échoppe pour acheter des épis de maïs fermiers, qu'ils passeraient sur le gril avec des tomates et des courgettes de leur jardin une fois rentrés.

– J’ai beaucoup appris sur toi aujourd’hui, dit-il à Jude pendant qu’ils dînaient sous le ciel bleu foncé. J’ai appris que la plupart des gens du cabinet te craignent et pensent que, s’ils me flattent, je pourrai leur garantir tes faveurs. J’ai appris que je suis encore plus vieux que je ne me l’étais imaginé. Je me suis rendu compte que tu avais raison : tu travailles en effet avec une bande de coincés.

Jude souriait, puis il se mit à rire.

– Tu vois ? déclara-t-il. Je t’avais prévenu, Willem.

– Cela dit, je me suis bien amusé, ajouta-t-il. Sincèrement ! Je veux que tu me réinvites. Mais la prochaine fois, je pense qu’on devrait y aller avec JB et épater tous les gens de Rosen Pritchard – sur quoi Jude se remit à rire.

Cet épisode avait eu lieu presque deux mois plus tôt et, depuis, Willem a passé la plupart de son temps à La Lanterne. Comme cadeau, en prévision de son cinquante-deuxième anniversaire, il avait demandé à Jude de ne pas travailler le samedi tout le restant de l’été, ce que Jude lui a accordé : chaque vendredi, ce dernier se rend en voiture à Garrison ; chaque lundi matin, il retourne en ville. Parce que Jude utilisait la voiture pendant la semaine, il avait loué – en partie pour plaisanter, même s’il prenait secrètement plaisir à se déplacer dedans – une décapotable, d’une inquiétante couleur que Jude désignait sous le qualificatif de « rouge catin ». En semaine, Willem lit, nage, cuisine et dort ; un automne très chargé l’attend et il sait, à l’apaisement et au contentement qu’il éprouve, qu’il sera prêt.

À l’épicerie, Willem remplit un sac en papier de citrons verts, puis un deuxième de citrons, achète d’autres bouteilles d’eau minérale gazeuse, puis se rend en voiture à la gare, où il patiente, inclinant la nuque sur l’appuie-tête du siège et fermant les yeux, jusqu’à ce qu’il entende Malcolm l’appeler et se redresse.

– JB n’est pas venu, dit Malcolm, l’air énervé, tandis que Willem les accueille, Sophie et lui, en les embrassant. Fredrik et lui ont rompu – peut-être – ce matin. Mais peut-être pas, parce qu’il a annoncé qu’il viendrait demain. Je n’ai pas vraiment compris la situation.

Il émet un grognement.

– Je l’appellerai de la maison, réplique-t-il. Salut, Soph. Vous avez déjà déjeuné ? On peut se mettre à préparer un repas dès qu’on arrive.

Ils n’ont pas mangé, alors il passe un coup de fil à Jude pour lui demander de mettre de l’eau à chauffer pour des pâtes, mais Jude l’a devancé.

– J’ai acheté les citrons verts, lui dit-il. Et JB n’arrivera pas avant demain ; des soucis avec Fredrik que Malcolm n’a pas vraiment compris. Tu veux l’appeler et voir ce qui se passe ?

Il pose les sacs de ses amis sur la banquette arrière et Malcolm monte dans la voiture tout en jetant un œil à la carrosserie.

– Une couleur intéressante, déclare-t-il.

– Merci, réplique-t-il. Elle s’appelle « rouge catin ».

– Sérieusement ?

La crédulité persistante de Malcolm le fait sourire.

– Oui, répond-il. Vous êtes prêts ?

Pendant qu’ils roulent, ils évoquent le fait qu’ils ne se sont pas vus depuis longtemps, Malcolm et Sophie lui disent combien ils sont contents d’être de retour au pays, lui racontent les leçons de conduite désastreuses de Malcolm, se réjouissent du temps magnifique, de la douce odeur de foin dans l’air. Le meilleur été, songe-t-il de nouveau.

C’est un trajet d’une demi-heure entre la gare et la maison, un peu moins s’il se dépêche, mais il ne se presse pas, parce que la route est jolie. Et quand il franchit la dernière grande intersection, il ne voit même pas le camion qui fonce vers lui, déboulant sur la route après avoir grillé le feu rouge, et, au moment où il sent l’impact, une collision phénoménale qui enfonce le côté passager de la voiture, où Sophie est assise près de lui, il se trouve déjà dans les airs, éjecté de son siège.

« Non ! » crie-t-il, ou il croit le faire, puis, le temps d’une seconde, il entraperçoit le visage de Jude : seulement son visage, arborant un air indécis, détaché de son corps et suspendu contre un ciel noir en fond. Ses oreilles, sa tête s’emplissent du rugissement de métal froissé, de verre qui explose, de ses propres hurlements inutiles.

Cependant, ses dernières pensées ne sont pas pour Jude, mais pour Hemming. Il revoit la maison dans laquelle il a vécu enfant et, assis dans son fauteuil roulant au milieu de la pelouse, juste avant que celle-ci ne commence à descendre en pente en direction des étables, Hemming, le fixant d’un regard ferme et indéfectible, le type de regard qu’il n’avait jamais pu poser sur lui de son vivant.

Il se trouve au bout de leur allée, là où le chemin de terre rejoint l'asphalte, et, à la vue de Hemming, il est saisi de nostalgie.

– Hemming ! crie-t-il – puis, absurdement : Attends-moi !

Et il se met à courir en direction de son frère, si rapidement qu'au bout d'un moment il ne sent même plus ses pieds frapper le sol sous lui.

PARTIE VI

Cher camarade

I

L’un des tout premiers films dans lesquels Willem ait joué s’intitulait *La Vie après la mort*. Le film s’inspirait de l’histoire d’Orphée et d’Eurydice, racontée en points de vue alternés et réalisés par deux différents metteurs en scène tenus en haute estime. Willem jouait le rôle de O., jeune musicien de Stockholm dont la petite amie venait de mourir et qui s’était mis à développer l’illusion que s’il interprétait certaines mélodies celle-ci apparaîtrait à ses côtés. Une actrice italienne, Fausta, jouait le rôle de E., la petite amie disparue de O.

L’aspect comique du film tenait au fait que, tandis que O. déplorait obstinément le départ de son aimée sur terre, E. s’éclatait en enfer, où elle pouvait, finalement, adopter une conduite débridée : cesser de s’occuper de sa mère querelleuse et de son père tourmenté ; cesser d’écouter les jérémiades des clients qu’elle s’efforçait d’aider en tant qu’avocate pour les indigents mais qui ne la remerciaient jamais ; cesser de prêter une oreille indulgente au constant boniment de ses amis égocentriques ; cesser d’essayer de remonter le moral à son petit ami, gentil mais perpétuellement morose. À la place, elle vivait aux Enfers, un lieu où la nourriture était abondante et où les arbres regorgeaient constamment de fruits, où elle pouvait professer des remarques acerbes à propos d’autres gens sans souffrir de conséquences, un endroit où elle avait même attiré l’attention d’Hadès en personne, incarné par un acteur italien musclé qui se prénommait Rafael.

La Vie après la mort avait divisé la critique. Certains adulaient le film, adorant la manière dont il montrait la divergence fondamentale d’approches de deux cultures vis-à-vis de l’existence (l’histoire de O. était mise en scène par un célèbre réalisateur suédois dans des teintes sombres, grises et

bleues ; l'histoire de E. était mise en scène par un réalisateur italien connu pour l'exubérance de son esthétique), tout en offrant des éclats de subtile autoparodie ; ils aimaient les changements de ton et la façon dont le film dispensait, tendrement et inopinément, un réconfort aux vivants.

Mais d'autres l'avaient détesté : ils considéraient le film discordant, à la fois du point de vue du timbre et de la palette ; ils abhorraient l'ambivalence de sa tonalité satirique ; ne supportaient pas la séquence musicale à laquelle E. participait aux Enfers, pendant que son pauvre O. interprétait sur terre ses compositions glaçantes et sobres.

Malgré le débat passionné auquel le film donna lieu (presque personne ne le vit aux États-Unis, mais tout le monde avait un avis), au moins une chose suscita l'unanimité : les deux acteurs principaux, Willem Ragnarsson et Fausta Filippo, étaient fantastiques et poursuivraient de grandes carrières.

Au fil des ans, *La Vie après la mort* se vit réévalué et reconsidéré, réexaminé et repensé, et quand Willem avait atteint la quarantaine, le film était officiellement devenu un favori, parmi les préférés de l'œuvre des deux réalisateurs, symbole d'un cinéma collaboratif, irrévérencieux, intrépide et en même temps espiègle, pour lequel bien trop peu de cinéastes paraissaient continuer aujourd'hui de montrer de l'intérêt. Willem avait participé à des projets de films et de pièces d'une telle variété qu'il avait toujours été curieux de savoir ceux que les gens considéraient comme leurs préférés et le rapportait ensuite à Willem : les jeunes associés et collègues hommes de Rosen Pritchard appréciaient les films d'espionnage, par exemple. Les femmes aimaient *Duos*. Les intérimaires – eux-mêmes acteurs la plupart du temps – portaient leur dévolu sur *La Pomme empoisonnée*. JB avait un faible pour *Les Invaincus*. Richard aimait *Les Étoiles au-dessus de Saint-Jacques*. Harold et Julia affectionnaient *Les Détectives de Lacuna* et *Oncle Vania*. Et les étudiants en cinéma – qui s'étaient montrés les moins timides pour s'approcher de Willem au restaurant ou dans la rue – estimaient invariablement *La Vie après la mort*.

– C'est l'un des meilleurs films de Donizetti, déclaraient-ils avec assurance – ou bien : Cela devait être incroyable d'être dirigé par Bergesson.

Willem s'était toujours montré poli.

– Je vous l'accorde répondait-il – et l'étudiant en cinéma rayonnait. C'était effectivement incroyable.

Cette année marque le vingtième anniversaire de *La Vie après la mort* et, un jour de février où il sort de chez lui, il découvre le visage de Willem âgé de trente-trois ans placardé sur des immeubles, des abribus, et, en multiples exemplaires, à la Warhol, le long d'échafaudages. C'est un samedi et, bien qu'il ait eu l'intention de se promener, il fait demi-tour et remonte à l'appartement, où il se met au lit et ferme les yeux jusqu'à ce qu'il se rendorme. Le lundi, il est assis à l'arrière de la voiture tandis que M. Ahmed le conduit sur la Sixième Avenue et, après avoir aperçu la première affiche, collée sur la vitrine d'un magasin vide, il ferme les yeux et ne les rouvre que lorsqu'il sent la voiture s'arrêter et entend M. Ahmed annoncer qu'ils sont arrivés au bureau.

Plus tard cette semaine-là, il reçoit une invitation du MoMA ; il apprend que *La Vie après la mort* sera projeté à l'inauguration d'une rétrospective d'une semaine célébrant les films de Simon Bergesson et qu'une table ronde suivra la projection, à laquelle les deux réalisateurs et Fausta participeront, et ils espèrent qu'il pourra y assister et – même s'ils lui ont déjà proposé plus tôt – seraient ravis s'il pouvait se joindre à la discussion pour évoquer l'expérience de Willem durant le tournage. Cela l'interpelle : l'ont-ils réellement invité plus tôt ? Sans doute. Mais il ne s'en souvient pas. Il se rappelle très peu les six mois passés. Il vérifie maintenant les dates de la rétrospective : du trois au onze juin. Il s'organisera pour être absent de New York à ce moment-là ; il le faut. Willem avait tourné deux autres films avec Bergesson – ils étaient amis. Il ne veut pas découvrir d'autres posters avec le visage de Willem, lire de nouveau son nom dans les journaux. Il ne veut pas revoir Bergesson.

Ce soir-là, avant d'aller se coucher, il se rend d'abord dans la partie du dressing de Willem, qu'il n'a toujours pas vidée. Il y a là les chemises de Willem sur leurs cintres, et ses pulls sur leurs étagères, et ses chaussures alignées en dessous. Il prend la chemise dont il a besoin, en motif écossais de couleur bordeaux, tissée de fils jaunes, que Willem avait l'habitude de porter à la maison au printemps, et la passe par la tête. Cependant, au lieu d'enfiler les manches, il les noue autour de lui, ce qui donne à la chemise un air de camisole de force, mais lui permet d'imaginer – en se concentrant un peu – que ce sont les bras de Willem qui l'enveloppent. Il se couche. Ce rituel l'embarrasse et lui fait honte, mais il n'y a recours que lorsque c'est réellement nécessaire, et ce soir il en a vraiment besoin.

Il reste éveillé. Occasionnellement, il met le nez dans le col pour essayer de sentir l'odeur qui persiste de Willem, mais à chaque fois qu'il l'enfile, le parfum s'évapore un peu plus. C'est la quatrième chemise de Willem qu'il a utilisée, et il prend grand soin de préserver sa senteur. Les trois premières chemises, qu'il a portées presque tous les soirs pendant des mois, ont complètement perdu l'odeur de Willem ; elles exhalent son odeur à lui. Parfois, il essaie de se réconforter en pensant que c'est Willem qui lui a offert son parfum, mais cela ne dure jamais longtemps.

Avant même qu'ils forment un couple, Willem lui rapportait toujours un petit cadeau des endroits où il partait travailler et, à son retour du tournage de *L'Odyssée*, il était revenu avec deux bouteilles d'eau de Cologne qu'il avait fait fabriquer chez un célèbre parfumeur de Florence.

– Je sais que ça peut paraître étrange, avait-il dit. Mais quelqu'un – il avait alors souri intérieurement, parce qu'il savait qu'il s'agissait d'une fille – m'a parlé de cet endroit et j'ai pensé que ça avait l'air intéressant.

Willem lui expliqua qu'il avait dû le décrire au compositeur de parfums – les couleurs qu'il aimait, ses goûts, quelles parties du monde il appréciait – et que celui-ci avait confectionné cette fragrance pour lui.

Il l'avait sentie : elle était un peu acide et légèrement poivrée, avec pour finir une touche fraîche et vive.

– Vétiver, avait déclaré Willem. Essaie-le – ce qu'il avait fait, s'en tamponnant la paume de la main parce qu'il ne voulait pas que Willem voie ses poignets à l'époque.

Willem l'avait reniflé.

– J'aime, dit-il. Ça sent bon sur toi – et tous les deux s'étaient soudain sentis timides l'un vis-à-vis de l'autre.

– Merci, Willem, avait-il répondu. Je l'adore.

Willem s'était aussi fait composer un parfum pour lui. Le sien était à base de santal, et il s'était vite mis à l'associer à l'odeur de ce bois : à chaque fois qu'il en percevait la fragrance – surtout quand il se trouvait loin : en Inde pour affaires ; au Japon ; en Thaïlande –, il pensait toujours à Willem et se sentait moins seul. Au fil des années, ils continuèrent tous les deux à commander ces compositions chez le parfumeur de Florence et, deux mois plus tôt, l'une des premières choses qu'il accomplit quand il eut la présence d'esprit de le faire consista à commander une grande quantité de l'eau de Cologne fabriquée spécifiquement pour Willem. Il avait éprouvé un tel

soulagement, une telle excitation, quand le paquet était finalement arrivé, que ses mains s'étaient mises à trembler tandis qu'il déchirait le papier d'emballage et ouvrait la boîte. Déjà, il avait conscience que Willem commençait à lui échapper ; déjà, il savait qu'il lui fallait essayer de le conserver. Mais il avait beau avoir vaporisé le parfum – précautionneusement ; il ne voulait pas en utiliser une trop grande quantité – sur la chemise de Willem, ce n'était pas pareil. L'eau de Cologne n'était finalement pas la seule composante de l'odeur spécifique des vêtements de Willem : ceux-ci possédaient une fragrance qui émanait de lui, de sa propre personne. Ce soir-là, il s'était couché vêtu d'une chemise exhalant un tel parfum de santal qu'il en était saturé de sucre, une senteur si puissante qu'elle dominait toute autre odeur, et avait entièrement détruit ce qui restait de Willem. Alors il avait pleuré, pour la première fois depuis longtemps, et le lendemain il avait mis cette chemise au rancart, la pliant et la rangeant au fond d'un carton qu'il plaça dans le coin du dressing pour qu'elle ne contamine pas les autres habits de Willem.

L'eau de Cologne, le rituel de la chemise : deux morceaux de l'échafaudage, aussi branlant et fragile qu'il soit, qu'il a appris à ériger pour parvenir à continuer d'avancer, à continuer de vivre sa vie. Même si souvent il a moins l'impression de vivre que de simplement exister, d'être mû à travers les jours plutôt que de se mouvoir lui-même à travers eux. Mais il ne se condamne pas trop pour cela ; exister, tout simplement, paraît déjà assez compliqué.

Il lui avait fallu des mois pour découvrir ce qui fonctionnait. Pendant un temps, il se gavait tous les soirs des films de Willem, les visionnant jusqu'à ce qu'il s'endorme sur le canapé, les faisant défiler en accéléré jusqu'aux scènes où Willem parlait. Mais le dialogue, le jeu même de Willem lui donnaient l'impression que celui-ci se tenait plus à distance de lui, non plus près, et il finit par comprendre qu'il valait mieux arrêter le film sur une image particulière, piéger le visage de Willem le fixant, et la regarder intensément jusqu'à ce que ses yeux se mettent à le brûler. Au bout d'un mois de ce stratagème, il se rendit compte qu'il devrait veiller à visionner ces films de manière plus sélective, pour leur conserver leur pouvoir. Aussi avait-il commencé dans l'ordre, avec le tout premier film de Willem – *La Fille aux mains d'argent* – qu'il avait regardé obsessionnellement, tous les soirs, mettant le film sur pause et le redémarrant, s'arrêtant sur certains

plans. Le week-end, il le visionnait pendant des heures, du moment où le ciel passait de la nuit au jour jusqu'à longtemps après que celui-ci soit redevenu noir. Puis il prit conscience que regarder ces films de manière chronologique était dangereux, parce que, avec chaque film, cela signifierait qu'il se rapprochait de la mort de Willem. Aussi choisissait-il maintenant le film du mois au hasard, ce qui s'était avéré plus prudent.

Cependant, la plus grande illusion qu'il ait conçue, la fiction qui l'aidait le plus, consistait à faire semblant que Willem soit simplement parti pour le travail. Le tournage se révèle très long, très dur, mais il se terminera, et Willem finira par rentrer. C'est une fiction difficile à soutenir, parce qu'il n'y a jamais eu un tournage où Willem et lui ne se parlaient pas, ne s'envoyaient pas des mails ou des textos (ou bien ne communiquaient pas de ces trois façons combinées) de manière quotidienne. Il se réjouit d'avoir conservé tant de courriers électroniques en provenance de Willem et, pendant une période, il a pu lire ces messages le soir et prétendre qu'il venait de les recevoir : même quand il avait très envie de les lire tous d'un coup, il se retenait et veillait à n'en lire qu'un seul à la fois. Mais il savait que cela ne le satisferait pas éternellement – il devrait se montrer plus judicieux sur la façon qu'il avait de s'accorder ces mails. Aujourd'hui il n'en lit qu'un, juste un seul, par semaine. Il s'autorise à relire des messages qu'il a lus les semaines précédentes, mais il s'interdit de regarder ceux qu'il n'a pas encore lus. C'est une autre de ses règles.

Pourtant, cela ne résout pas la question plus vaste du silence de Willem : quelles circonstances, se demandait-il lorsqu'il nageait le matin, ou se tenait, distraitement, devant la cuisinière le soir, attendant que la bouilloire se mette à siffler, pourraient bien empêcher Willem de le contacter alors qu'il se trouvait sur un tournage ? Finalement, il réussit à inventer un scénario. Willem serait en train de tourner dans un film sur un équipage de cosmonautes russes pendant la guerre froide et, dans ce film fantastique, ils seraient vraiment dans l'espace, parce que le financement provenait d'un industriel russe milliardaire et sans doute fou. Willem serait donc en train de voyager en orbite à des kilomètres au-dessus de lui jour et nuit, impatient de rentrer à la maison et incapable de communiquer avec lui. Il avait honte de ce scénario imaginaire, du désespoir dont il témoignait, mais cette solution était cependant juste assez plausible pour lui permettre de se leurrer et d'y croire pendant de longues périodes, parfois plusieurs jours d'affilée. (Il

remerciait le fait que la logistique et les réalités du métier de Willem aient si souvent été à peine croyables : l'improbabilité même de l'industrie du cinéma l'aidait aujourd'hui dans sa crédulité, quand il en avait besoin.)

Comment s'intitule le film ? s'imaginait-il Willem lui demander, avec un sourire.

Cher camarade, répondait-il à Willem, parce que c'était la manière dont Willem et lui s'adressaient parfois l'un à l'autre dans leurs mails – *Cher camarade ; Cher Jude Haroldovich ; Cher Willem Ragnaravovich* –, ce qu'ils avaient commencé à faire lorsque Willem tournait le premier épisode de sa trilogie d'espionnage, situé à Moscou dans les années soixante. Dans son imagination, *Cher camarade* prendrait une année, même s'il avait conscience qu'il serait obligé d'ajuster cette durée : on était déjà en mars et, dans ses rêves, Willem rentrerait au mois de novembre, or il savait qu'il ne serait pas prêt à ce moment-là à mettre un terme au fantasme. Il se rendait compte qu'il devrait imaginer des prises de vue supplémentaires, des retards. Inventer une suite, une raison pour laquelle Willem serait parti pour encore plus longtemps.

Pour rehausser la crédibilité du scénario, il écrivait un mail à Willem tous les soirs, lui racontant les événements de la journée, tout comme si Willem avait été vivant. Chaque message se terminait de la même façon : *J'espère que le tournage se passe bien. Tu me manques tant. Jude.*

Il avait fini par émerger de sa stupeur au mois de novembre précédent, lorsque le caractère définitif de l'absence de Willem s'était véritablement mis à l'envahir. C'est alors qu'il sut que ses ennuis ne faisaient que commencer. Il ne se rappelle que très peu de choses des mois qui ont précédé ; il a très peu de souvenirs du jour en question. Il se rappelle avoir terminé de préparer la salade de pâtes, avoir découpé des feuilles de basilique au-dessus du saladier, vérifié sa montre et s'être demandé où ils pouvaient être. Mais il ne s'était pas inquiété : Willem aimait emprunter les routes de campagne pour rentrer, Malcolm aimait prendre des photos, alors ils s'étaient peut-être arrêtés et avaient perdu la notion du temps.

Il appela JB, l'écouta se plaindre de Fredrik ; il découpa du melon pour le dessert. À ce stade, ils étaient vraiment en retard, aussi composa-t-il le numéro de Willem, mais le téléphone se contenta de sonner dans le vide. Alors il commença à s'énerver : où pouvaient-ils bien être ?

Et puis les heures continuaient à défiler. Il faisait les cent pas. Il composa le numéro de Malcolm, celui de Sophie : pas de réponse. Il rappela Willem. Passa un nouveau coup de fil à JB : est-ce qu'ils l'avaient appelé ? Est-ce qu'il avait des nouvelles ? Mais JB n'en avait pas.

– Ne t'inquiète pas, Judy, dit-il. Je suis sûr qu'ils sont allés se prendre de la glace ou un truc de ce genre. Ou peut-être qu'ils se sont tous fait la malle ensemble.

– Ha, répliqua-t-il – mais il sentait que quelque chose n'allait pas. Ok. Je te rappellerai plus tard, JB.

Et à l'instant où il raccrocha, la sonnette retentit, alors il se figea, terrifié, parce que personne n'utilisait jamais leur sonnette. La maison était difficile à trouver ; il fallait vraiment la chercher, et puis grimper le sentier à partir de la route principale – sur une très longue distance – si personne ne vous ouvrait le portail, et il n'avait pas entendu l'interphone sonner. *Oh mon dieu*, pensa-t-il. *Oh, non. Non*. Mais la sonnette retentit une nouvelle fois et il se mit à avancer mécaniquement en direction de la porte puis, lorsqu'il l'ouvrit, il ne remarqua pas tant l'expression des officiers de police que le fait qu'ils retiraient leurs couvre-chefs, alors il sut.

Il perdit le contrôle de lui-même après cela. Il n'était conscient que par intervalles et les visages des gens qu'il aperçut – celui de Harold, de JB, de Richard, d'Andy, de Julia – étaient identiques à ceux dont il se souvenait à la suite de sa tentative de suicide : les mêmes personnes, les mêmes larmes. Ils avaient pleuré à l'époque, ils pleuraient maintenant et, par moments, il se sentait confus ; il avait l'impression que la décennie passée – ses années avec Willem, la perte de ses jambes – n'avait peut-être finalement constitué qu'un rêve, qu'il se trouvait peut-être encore dans le service de psychiatrie. Il se rappelle avoir appris des faits au cours de ces jours-là, même s'il ne se rappelle pas comment, parce qu'il ne se souvient d'aucune conversation. Il a appris qu'il avait identifié Willem, mais qu'ils ne lui avaient pas laissé voir son visage – il avait été éjecté de la voiture et avait atterri, tête la première, contre un orme situé à dix mètres de la route, lui détruisant le visage, dont tous les os avaient été fracturés. Aussi avait-il dû l'identifier grâce à la présence d'une tache de naissance sur son mollet gauche et à un grain de beauté sur son épaule droite. Il apprit que le corps de Sophie avait été broyé – « oblitéré » était le mot qu'il se rappelait avoir entendu de la bouche de quelqu'un – et que Malcolm avait été déclaré en état de mort

cérébrale et avait vécu relié à un respirateur artificiel pendant quatre jours, jusqu'à ce que ses parents décident de faire don de ses organes. Il apprit qu'ils avaient tous leur ceinture attachée ; que la voiture de location – cette putain de saloperie de voiture de location – avait des airbags défectueux ; que le chauffeur du camion, le véhicule d'une compagnie de bières, était terriblement soûl et avait brûlé un feu rouge.

La plupart du temps, il était drogué. Il l'était lors des funérailles de Sophie, dont il ne gardait aucun souvenir, pas le moindre détail ; il l'était également lors des funérailles de Malcolm. De celles-ci, il se rappelle comment M. Irvine l'avait attrapé, secoué puis serré si fort dans ses bras qu'il étouffait, l'étreignant et sanglotant contre son épaule, jusqu'au moment où quelqu'un – Harold, sans doute – dit quelque chose et il se retrouva libéré.

Il savait qu'une cérémonie avait eu lieu pour Willem, entre intimes ; il savait que Willem avait été incinéré. Mais il ne se rappelle rien. Il n'a pas idée de qui l'a organisée. Il n'est même pas sûr d'y avoir assisté, et il a trop peur de poser la question. Il se souvient de Harold lui disant à un moment que le fait qu'il ne prononce pas d'éloge funèbre ne posait pas de problème, qu'il pourrait planifier un événement commémoratif pour Willem plus tard, quand il s'en sentirait prêt. Il se souvient d'avoir acquiescé d'un hochement de tête, se rappelle avoir pensé : *Mais, je ne serai jamais prêt*.

Au bout d'un certain temps, il retourna au travail : à la fin septembre, croyait-il. À ce stade, il avait conscience de ce qui était arrivé. Il savait. Pourtant, il essayait de prétendre ne pas savoir et, à l'époque, c'était encore facile. Il ne lisait pas les journaux ; ne regardait pas les informations. Deux semaines après la mort de Willem, Harold et lui s'étaient promenés dans la rue et étaient passés devant un kiosque à journaux, et là, devant lui, se trouvait un magazine avec le visage de Willem en couverture, ainsi que deux dates, alors il se rendit compte que la première date correspondait à l'année de naissance de Willem et la seconde à l'année de son décès. Il s'était figé, fixant le magazine des yeux, puis Harold lui avait pris le bras.

– Viens, Jude, avait-il dit doucement. Ne regarde pas. Viens avec moi – et il l'avait suivi docilement.

Avant de retourner au bureau, il avait donné des instructions à Sanjay :

– Je souhaite que personne ne m'offre ses condoléances. Je ne veux aucune mention du fait. Que personne ne prononce son nom, jamais.

– Ok, Jude, avait doucement répondu Sanjay, l'air effrayé. Je comprends.

Et ils lui avaient obéi. Personne ne lui dit qu'ils étaient désolés. Personne ne prononça le nom de Willem. Personne ne prononce jamais son nom. Mais maintenant, il aimerait qu'ils le fassent. Il ne peut pas le mentionner lui-même. Mais il regrette que personne ne l'évoque. Parfois, dans la rue, il entend quelqu'un prononcer un nom qui ressemble au sien – « William ! » : une mère, qui appelle son fils – et il se retourne, avide, dans la direction de sa voix.

Au cours de ces premiers mois, il dut régler certains aspects pratiques, ce qui lui procura une activité et emplit ses journées de colère, qui en retour leur conférait une consistance. Il intenta un procès au fabricant de la voiture, au fabricant des ceintures de sécurité, au fabricant des airbags, à la compagnie de location. Il poursuivit le chauffeur du camion, l'entreprise pour laquelle il travaillait. Le chauffeur, apprit-il par l'entremise de l'avocat de ce dernier, avait un enfant qui souffrait d'une maladie chronique ; un procès ruinerait la famille. Mais il n'en avait cure. Autrefois, il s'en serait soucié ; plus aujourd'hui. Il se sentait à vif et sans pitié. *Qu'il soit détruit*, pensait-il. *Qu'il soit ruiné. Qu'il éprouve ce que j'éprouve. Qu'il perde tout, les seules choses qui comptent.* Il voulait les saigner à blanc, toutes les entreprises, tous leurs employés. Les contraindre au désespoir. Les rendre exsangues. Qu'ils vivent dans la misère. Qu'ils perdent tout.

Il les poursuivait, tous, pour tout ce que Willem aurait gagné si on lui avait permis de vivre les années qu'il aurait dû vivre, ce qui se montait à un chiffre incroyable, inimaginable, et il ne pouvait pas considérer ce chiffre sans éprouver du désespoir : non pas à cause de la somme elle-même, mais pour ce qu'elle représentait en années.

Ils parviendraient à un arrangement, disait son avocat qui se prénommait Todd, expert en droit de la responsabilité, célèbre pour son agressivité et sa vénalité, avec lequel il avait travaillé à la revue de droit, et les dommages et intérêts seraient généreux.

Généreux ; pas généreux. Il s'en fichait. Tout ce qu'il souhaitait était qu'ils souffrent.

– Détruis-les, ordonna-t-il à Todd, d'une voix rauque de haine – et Todd avait eu l'air surpris.

– D'accord, Jude, répondit-il. Fais-moi confiance.

Il n’avait pas besoin de cet argent, évidemment. Il avait le sien. Et hormis les sommes qu’il offrait à son assistante et à son filleul, plus les dons qu’il envoyait à plusieurs associations caritatives – celles auxquelles Willem envoyait lui-même des dons chaque année, plus une autre : une fondation qui aidait les enfants exploités –, Willem lui avait légué tout ce qu’il possédait : un testament en tous points semblable au sien. Plus tôt cette année-là, Willem et lui avaient établi deux bourses à leur ancienne université à l’occasion des soixante-quinze ans de Harold et de Julia : l’une à la fac de droit au nom de Harold ; l’autre à la fac de médecine au nom de Julia. Ils les avaient financées ensemble, et Willem avait placé suffisamment d’argent dans un fonds pour qu’elles continuent de l’être au fil des ans. Il régla le reste des legs prévus par Willem : il signa les chèques pour les associations caritatives, les fondations, les musées et autres organisations que Willem avait désignés comme ses ayants droit. Il donna aux amis de Willem – Harold et Julia ; Richard ; JB ; Roman ; Cressy ; Susannah ; Miguel ; Kit ; Emil ; Andy ; à l’exception de Malcolm, qui les avait quittés – les objets (livres, photos, souvenirs de films et de pièces, œuvres d’art) qu’il leur avait destinés. Le testament de Willem ne contenait aucune surprise, pourtant parfois il aurait aimé que cela ne soit pas le cas – il se serait tant réjoui d’apprendre l’existence secrète d’un enfant dont il ferait la connaissance et qui arborerait le sourire de Willem ; quelle crainte et en même temps quelle exultation il aurait ressenties à découvrir une lettre contenant une longue confession gardée depuis longtemps. Combien il aurait adoré un prétexte pour détester Willem, pour lui en vouloir, un mystère dont la résolution l’occuperait pendant des années. Mais il n’y avait rien. L’existence de Willem était terminée. Il apparaissait aussi pur mort que vivant.

Il avait l’impression d’aller bien, aussi bien que possible en tout cas. Un jour Harold l’appela pour lui demander ce qu’il envisageait pour Thanksgiving et, pendant quelques instants, il ne comprit pas de quoi Harold lui parlait, ce que le mot même – « Thanksgiving » – signifiait.

– Je ne sais pas, répondit-il.

– C’est la semaine prochaine, précisa Harold, de cette nouvelle voix douce que tout le monde employait maintenant avec lui. Tu veux venir ici, ou alors nous, on peut venir, ou bien on peut aller ailleurs ?

– Je ne sais pas si je peux, dit-il. J’ai trop de travail, Harold.

Mais Harold avait insisté.

– N'importe où, Jude, avait-il répliqué. Avec qui tu veux. Ou personne. Mais on a besoin de te voir.

– Vous ne passerez pas un bon moment avec moi, finit-il par rétorquer.

– On ne passera pas un bon moment sans toi non plus, répondit Harold. N'importe quoi. S'il te plaît, Jude. N'importe où.

Alors ils allèrent à Londres. Ils séjournèrent dans l'appartement. Il était soulagé de se trouver à l'étranger, échappant aux scènes familiales à la télé, à ses collègues se plaignant joyeusement de leurs enfants, leur femme, leur mari et leurs beaux-parents. À Londres, la journée était juste une journée comme les autres. Ils se promenèrent, tous les trois. Harold prépara des repas ambitieux et désastreux, qu'il mangea. Il dormit, dormit. Et ils rentrèrent.

Et puis un dimanche de décembre, il s'était réveillé et avait su : Willem était parti. Il l'avait quitté pour toujours. Il ne reviendrait pas. Il n'entendrait plus jamais la voix de Willem, ne sentirait plus jamais son odeur, les bras de Willem ne l'envelopperaient plus jamais. Il ne pourrait plus jamais s'épancher et se soulager de ses souvenirs, tout en sanglotant de honte, ne pourrait plus jamais émerger brusquement de l'un de ses rêves, saisi de terreur, et sentir la main de Willem sur son visage, entendre sa voix au-dessus de lui : « Tu es en sécurité, Jude, tout va bien. C'est fini ; c'est terminé ; terminé. » Alors il avait pleuré, vraiment pleuré, avait versé des larmes pour la première fois depuis l'accident. Il avait sangloté en pensant à Willem, à combien il avait dû avoir peur, avait dû souffrir, en songeant à sa pauvre vie écourtée. Mais essentiellement, il avait pleuré sur lui-même. Comment allait-il continuer à vivre sans Willem ? Toute son existence – sa vie après Frère Luke, après Dr Traylor, après le monastère et les chambres de motel, les camions, la seule part de sa vie qui comptait – avait inclus Willem. Pas un jour n'était passé, depuis qu'il avait eu seize ans et avait rencontré Willem dans leur chambre de Hood Hall, où il n'avait pas, d'une manière ou d'une autre, communiqué avec Willem. Même quand ils se disputaient, ils échangeaient des paroles.

– Jude, avait dit Harold, ça va s'arranger. Je te promets. Je te jure. Ça n'a pas l'air pour l'instant, mais ça ira mieux.

Ils affirmaient tous la même chose : Richard, JB, Andy ; les gens qui lui écrivaient des cartes. Kit. Emil. Tout ce qu'ils lui disaient était que cela irait mieux. Pourtant, même s'il était assez aguerri pour ne pas le révéler à haute voix, dans son for intérieur il pensait : *Cela ne s'arrangera pas*. Harold avait eu Jacob pendant cinq ans. Il avait eu Willem pendant trente-quatre ans. Il n'y avait pas de comparaison. Willem avait été la première personne à l'aimer, la première personne à le considérer non comme un objet dont on se sert ou que l'on prend en pitié, mais comme autre chose, comme un ami ; il avait été la deuxième personne qui l'avait toujours, toujours, traité avec gentillesse. S'il n'avait pas eu Willem, il n'aurait eu aucun d'entre eux – il n'aurait jamais pu accorder sa confiance à Harold s'il ne s'était pas d'abord fié à Willem. Il se sentait incapable de concevoir la vie sans lui, parce que Willem avait tellement contribué à définir ce que son existence était et ce qu'elle pouvait être.

Le lendemain, il fit ce qu'il ne faisait jamais : il appela Sanjay et lui annonça qu'il ne viendrait pas les deux jours suivants. Puis il s'était couché et avait pleuré, hurlant dans les oreillers jusqu'à ce qu'il perde complètement sa voix.

Mais au cours de ces deux jours, il avait trouvé une autre solution. Maintenant, il reste au travail très tard, si tard qu'il a vu le soleil se lever de son bureau. Il le fait tous les jours de la semaine, y compris le samedi. En revanche, le dimanche, il dort aussi tard que possible et, quand il se réveille, il avale un cachet, qui non seulement le fait se rendormir, mais annihile toute lueur associée à l'éveil. Il dort jusqu'à ce que l'effet du médicament s'estompe, puis il prend une douche avant de retourner se coucher, avale un autre médicament, qui rend son sommeil léger et vitreux, et dort jusqu'au lundi matin. Arrive le lundi, il n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures, parfois plus, et il se tient tremblant, l'esprit vide. Il nage, puis se rend au travail. S'il a de la chance, il a passé le dimanche à rêver de Willem, au moins une petite partie du temps. Il a acheté un oreiller long et rembourré, de la taille d'un homme, conçu à l'usage des femmes enceintes ou des gens qui ont des problèmes de dos, et il l'enveloppe de l'une des chemises de Willem et le serre en dormant, même si, dans la vie, c'était Willem qui le serrait dans ses bras. Il se déteste pour cela, mais il ne peut pas s'en empêcher.

Il a conscience, vaguement, que ses amis l'observent, qu'ils s'inquiètent pour lui. À un moment, il a compris que, s'il garde si peu de souvenirs des jours qui ont suivi l'accident, c'est entre autres parce qu'il se trouvait à l'hôpital, sous surveillance pour risque de suicide. Maintenant il peine à vivre chaque jour et se demande pourquoi, de fait, il ne se tue pas. Ce serait, après tout, le temps de passer à l'acte. Personne ne lui en voudrait. Et pourtant, il n'attente pas à sa vie.

Au moins, personne ne lui dit qu'il devrait tourner la page. Il ne veut pas tourner la page, passer à autre chose : il désire rester exactement à ce stade, éternellement. Au moins, personne ne lui dit qu'il est dans le déni. Le déni est ce qui le soutient, et il craint le jour où ses illusions perdront la force de le convaincre. Pour la première fois depuis des décennies, il ne se scarifie pas du tout. S'il ne s'entaille pas, il demeure apathique, et il a besoin de rester engourdi ; le monde ne doit pas s'approcher trop près de lui. Il a finalement réussi à accomplir ce que Willem avait toujours espéré pour lui ; tout ce qu'il fallait était qu'on lui enlève Willem.

En janvier, il a rêvé que Willem et lui se trouvaient dans la maison au nord de New York en train de préparer le dîner et de bavarder : une scène qui avait eu lieu une centaine de fois. Cependant, dans le rêve, il avait beau entendre sa propre voix, il n'entendait pas celle de Willem – il voyait sa bouche se mouvoir, mais il n'entendait rien de ce qu'il disait. Il s'était réveillé, à ce moment-là, s'était jeté dans son fauteuil roulant et rendu le plus vite possible dans son bureau, où il passa en revue tous ses anciens mails, cherchant désespérément, jusqu'à ce qu'il trouve quelques messages enregistrés de Willem qu'il avait oublié d'effacer. Les messages étaient brefs et peu révélateurs, mais il les écouta en boucle, sanglotant, plié en deux à cause de la douleur, la banalité même de ces enregistrements (« Allô. Judy. Je vais au marché pour acheter cet ail sauvage. Tu veux autre chose ? Appelle-moi ») les rendant précieux, parce qu'ils témoignaient de leur vie commune.

– Willem, dit-il à voix haute dans le vide de l'appartement – parce que parfois, quand il se sentait vraiment mal, il lui parlait. Reviens-moi. Reviens.

Il ne ressent pas de culpabilité du survivant, mais éprouve plutôt l'incompréhension du survivant : il avait toujours été convaincu, toujours, qu'il mourrait avant Willem. Tous en étaient persuadés. Willem, Andy,

Harold, JB, Malcolm, Julia, Richard : il décéderait plus tôt qu'eux tous. La seule question était de savoir comment – de sa propre main, ou par infection. Mais aucun n'avait jamais pensé que, parmi eux tous, Willem mourrait avant lui. Rien n'avait été prévu pour un tel événement, pour une telle éventualité. S'il avait imaginé cette possibilité, si cette idée avait paru moins absurde, il aurait constitué des réserves. Il aurait enregistré la voix de Willem s'adressant à lui et aurait conservé les enregistrements. Il aurait pris plus de photos. Il aurait essayé de distiller jusqu'à la composition chimique du corps de Willem. Il l'aurait emmené, à peine éveillé, chez le parfumeur de Florence.

– Voilà, aurait-il déclaré. Ça. Ce parfum. Je veux que vous l'enfermiez dans une bouteille.

Jane lui avait un jour raconté que, quand elle était enfant, elle avait été terrifiée à l'idée que son père meure et avait en secret établi des copies numériques des enregistrements de son père (il était aussi médecin) et les avait conservées sur des clés USB. Puis, lorsque son père finit par mourir, il y avait quatre ans, elle les avait redécouvertes et, assise dans une pièce, les avait passées, écoutant son père dicter des consignes de sa voix calme et patiente. Il enviait Jane ; il aurait tant souhaité penser à faire de même.

Au moins avait-il les films de Willem, et ses mails et les lettres qu'il lui avait écrits au cours des ans, qu'il avait tous conservés. Au moins avait-il les vêtements de Willem, et des articles sur lui, qu'il avait tous gardés. Au moins avait-il les peintures de Willem par JB ; au moins avait-il des photographies de Willem : des centaines, même s'il ne s'en allouait qu'un certain nombre. Il décida de s'autoriser à n'en regarder que dix par semaine, et il les examinait pendant des heures. Il déterminait s'il voulait passer en revue un cliché par jour ou les dix à la fois. Il était terrorisé à la perspective que son ordinateur tombe en panne et qu'il perde ces images ; il copia les clichés en de multiples exemplaires et entreposa les disques à différents endroits : dans son coffre-fort à Greene Street, dans celui de La Lanterne, dans un tiroir de son bureau à Rosen Pritchard, dans le coffre à sa banque.

Il n'avait jamais considéré Willem comme un archiviste de sa propre vie – et lui non plus ne l'est pas – mais, un dimanche au début du mois de mars, il renonce à sa somnolence induite et à la place se rend en voiture à Garrison. Il n'est allé à la maison que deux fois depuis ce jour de septembre, mais les jardiniers continuent de venir et les bulbes commencent

à bourgeonner le long de l'allée et, lorsqu'il entre à l'intérieur, il aperçoit un vase rempli de branches de prunier taillées, posé sur le bar de la cuisine, et se fige, les fixant du regard : a-t-il envoyé un message à la femme de ménage pour lui annoncer sa venue ? Sans doute. Mais un instant il s'imagine que, au début de chaque semaine, quelqu'un vient et place un nouveau bouquet de fleurs sur le bar et qu'à la fin de chaque semaine, encore une semaine où personne ne vient les voir, elles sont jetées.

Il se rend dans son bureau, où ils avaient fait installer des rangements supplémentaires pour que Willem puisse également y entreposer ses dossiers et formulaires administratifs. Il s'assied par terre, enlève son manteau d'un geste des épaules, puis prend une inspiration et ouvre le premier tiroir. Celui-ci contient des dossiers, tous étiquetés avec le titre d'une pièce ou d'un film, et, à l'intérieur de chaque chemise, se trouve le découpage du scénario, avec les notes de Willem. Parfois il s'agit de relevés d'appel des acteurs, correspondant à un jour où un comédien dont il sait que Willem l'admirait particulièrement allait tourner avec lui : il se souvient de l'excitation de Willem sur le tournage du *Tribunal de Sycomore*, la fois où il lui avait envoyé une photo du relevé d'appel des acteurs de ce jour-là, avec son nom tapé juste en dessous de celui de Clark Butterfield.

« Tu peux y croire ?! » avait-il écrit dans son message.

« J'y crois totalement », avait-il répondu.

Il passe ces dossiers en revue, en sortant certains au hasard et étudiant précautionneusement leur contenu. Les trois tiroirs suivants contiennent les mêmes choses : des films, des pièces, et autres projets.

Dans le cinquième tiroir, il trouve un dossier intitulé « Wyoming » contenant essentiellement des photos, qu'il a pour la plupart déjà vues : des clichés de Hemming ; des clichés de Willem avec Hemming ; des photos de leurs parents ; des photos de la sœur et du frère que Willem n'a jamais connus : Britte et Aksel. Il y a une enveloppe à part remplie d'une dizaine de photos de Willem tout seul, juste lui : des photos d'école, Willem en uniforme de scout, Willem en tenue de football américain. Il fixe ces clichés, les mains serrées en poings, avant de les replacer dans leur enveloppe.

Le dossier « Wyoming » renferme encore quelques autres documents : un compte rendu de CE2, rédigé avec soin par Willem en lettres cursives, à propos du *Magicien d'Oz*, qui le fait sourire ; une carte d'anniversaire

dessinée à la main et adressée à Hemming, qui lui donne envie de pleurer. Le faire-part du décès de sa mère ; celui de son père. Une photocopie de leurs testaments. Quelques lettres de ses parents qui lui sont destinées, et d'autres de lui adressées à ses parents, toutes en suédois – il les met de côté pour les faire traduire.

Il sait que Willem n'a jamais tenu de journal, pourtant lorsqu'il feuillette le dossier « Boston », il pense pour une raison ou une autre qu'il pourrait découvrir quelque chose. Mais il n'y a rien. Seulement d'autres photos, qu'il connaît toutes : de Willem, d'une beauté si parfaite ; de Malcolm, l'air suspicieux et légèrement féroce, arborant la coiffure afro filandreuse et désastreuse qu'il avait essayé de conserver pendant toutes leurs années de licence ; de JB, ressemblant pour l'essentiel à sa personne actuelle, au visage enjoué et aux joues rebondies ; de lui, l'air effrayé, égaré et très maigre, vêtu de ses habits trop grands et laids, avec ses horribles cheveux trop longs et ses attelles qui lui emprisonnaient les jambes de leur étreinte de mousse noire. Il s'arrête sur un cliché d'eux deux assis sur le canapé de leur deux-pièces à Hood Hall, Willem penché vers lui, souriant, visiblement en train de lui parler, et lui, riant avec sa main placée devant sa bouche, ce qu'il avait appris à faire quand les éducateurs au centre lui avaient dit qu'il avait un sourire affreux. Ils ont l'air de deux créatures différentes, pas seulement de deux personnes différentes, et il est obligé de ranger rapidement la photo pour ne pas la déchirer en deux.

Maintenant il a du mal à respirer, mais il continue. Dans le dossier « Boston », dans le dossier « New Haven », se trouvent des critiques du journal universitaire à propos de pièces dans lesquelles Willem avait joué ; un article concernant l'œuvre performative de JB inspirée de Lee Lozano. Il y a, ce qui est touchant, le seul examen de calcul pour lequel Willem avait reçu un B, un examen qu'il l'avait aidé à préparer pendant des mois.

Puis il fouille de nouveau dans le tiroir, dont l'espace est principalement occupé, non pas par un dossier suspendu, mais par une large chemise en accordéon, le type de chemises qu'ils utilisent au cabinet. Il la sort, voit qu'elle ne porte que son nom et l'ouvre lentement.

À l'intérieur, il y a tout : chaque lettre qu'il a écrite à Willem, chaque mail substantiel imprimé sur papier. Des cartes d'anniversaire qu'il a données à Willem. Des photographies de lui, certaines qu'il n'a jamais vues. Le numéro d'*Artforum* avec la reproduction de *Jude à la cigarette* en

couverture. Une carte de Harold rédigée peu de temps après l'adoption, remerciant Willem d'être venu et pour son cadeau. Un article sur lui quand il avait reçu un prix à la fac de droit, qu'il n'avait certainement pas envoyé à Willem mais que quelqu'un lui avait à l'évidence fait suivre. Il n'avait pas besoin de tenir le catalogue de sa vie après tout – Willem s'en était chargé depuis le début.

Mais pourquoi Willem s'était-il tellement intéressé à lui ? Pourquoi avait-il voulu passer tant de temps en sa compagnie ? Il n'avait jamais réussi à le comprendre, et maintenant il ne saurait jamais.

Je pense parfois que ta vie m'importe plus qu'elle ne t'importe à toi, se rappelle-t-il entendre Willem déclarer, et il prend une longue inspiration emplie de tressaillements.

Il continue, obsessionnellement, à passer son existence en revue et, lorsqu'il examine le sixième tiroir, il découvre une autre chemise accordéon, identique à la première, intitulée « Jude II » et, derrière elle, « Jude III », puis « Jude IV ». Mais, à ce stade, il ne peut plus regarder. Il replace doucement les dossiers, ferme les tiroirs et verrouille le meuble. Il met les lettres de Willem et de ses parents dans une enveloppe, qu'il glisse dans une autre enveloppe, par sécurité. Il retire les branches de prunier, enveloppe le bout de leurs tiges dans un sac en plastique, déverse l'eau du vase dans l'évier, ferme la maison à clé et retourne chez lui en voiture, les branches posées sur le siège à côté de lui. Avant de monter à l'appartement, il entre dans l'atelier de Richard, remplit d'eau l'une des boîtes à café vides, y place les branches et les laisse sur la table de travail de Richard pour que celui-ci les trouve au matin.

Puis c'est la fin mars ; il est au bureau. Un vendredi soir ou, plutôt, un samedi matin. Il se détourne de son ordinateur et regarde par la fenêtre. Il a une vue dégagée sur l'Hudson et, au-dessus du fleuve, il remarque que le ciel vire au blanc. Il reste un long moment debout à fixer les eaux grises et sales et les nuées d'oiseaux qui tournoient. Il se remet au travail. Il sent que, ces derniers mois, il a changé, que les gens ont peur de lui. Sa présence au cabinet n'a jamais été du type enjoué, mais aujourd'hui il se rend compte qu'il est sombre. Il a conscience d'être devenu plus froid. Sanjay et lui avaient l'habitude de déjeuner ensemble, se plaignant tous les deux de leurs collègues, mais maintenant il est incapable de parler à qui que ce soit. Il apporte des clients. Il fait son travail, plus que nécessaire – mais il

s’aperçoit que personne n’apprécie sa compagnie. Il ne peut pas se passer de Rosen Pritchard ; il se sentirait perdu sans son emploi. Cependant, il n’en tire plus aucune satisfaction. Ce n’est pas grave, essaie-t-il de se convaincre. Le travail n’est pas censé procurer du plaisir, pas pour la majorité des gens. Cela avait pourtant été le cas pour lui, autrefois, mais c’est terminé.

Deux ans plus tôt, alors qu’il se remettait de son opération et se sentait si fatigué que Willem devait le soulever du lit et l’y remettre, Willem et lui avaient eu une discussion un matin. Il devait faire froid dehors, parce qu’il se rappelait s’être senti au chaud et en sécurité et s’entendre dire :

– Si seulement je pouvais simplement rester allongé là pour toujours.

– Alors fais-le, avait répondu Willem.

(Cela constituait l’un de leurs échanges réguliers : son réveil sonnait et il se levait. « Ne pars pas, disait toujours Willem. Pourquoi est-ce que tu as besoin de te lever de toute façon ? Où te précipites-tu tout le temps ? »)

– Je ne peux pas, avait-il répliqué avec un sourire.

– Écoute, avait déclaré Willem, pourquoi est-ce que tu ne quittes pas tout simplement ton travail ?

Il avait ri.

– Ce n’est pas possible, avait-il répondu.

– Pourquoi pas ? avait demandé Willem. Hormis l’absence totale de stimulation intellectuelle et la perspective de m’avoir comme seule compagnie, donne-moi une bonne raison.

Il avait de nouveau souri.

– Alors il n’y a pas de bonne raison, avait-il admis. Parce que je pense que j’aimerais t’avoir comme seule compagnie. Mais qu’est-ce que je ferais toute la journée, si j’étais juste un homme entretenu ?

– La cuisine, avait rétorqué Willem. Tu pourrais lire. Jouer du piano. Travailler comme bénévole. Voyager avec moi. M’écouter me plaindre des acteurs que je déteste. T’offrir des soins du visage. Chanter pour moi. Me gaver en permanence de compliments.

Il avait ri, et Willem avait ri à l’unisson. Pourtant, à ce moment-là, il songe : *Mais pourquoi n’ai-je en fin de compte pas démissionné ? Pourquoi ai-je laissé Willem me quitter et partir pendant tous ces mois, toutes ces années, alors que j’aurais pu voyager avec lui ? Pourquoi ai-je passé plus d’heures à Rosen Pritchard qu’en compagnie de Willem ?* Mais,

aujourd'hui, il n'a plus le choix, et Rosen Pritchard constitue tout ce qui lui reste.

Alors il pense : *Pourquoi n'ai-je jamais accordé à Willem ce que je lui devais ? Pourquoi l'ai-je obligé à faire l'amour ailleurs ? Pourquoi ne me suis-je pas montré plus courageux ? Pourquoi étais-je incapable d'accomplir mon devoir ? Pourquoi est-il quand même resté avec moi ?*

Il rentre à Greene Street pour se doucher et dormir quelques heures ; il retournera au bureau cet après-midi. Sur le chemin du retour, il baisse les yeux lorsqu'il entraperçoit des affiches de *La Vie après la mort*, regarde ses messages : Andy, Richard, Harold, Henry Young le Noir.

Le dernier message est de JB, qui lui envoie des textes ou l'appelle au moins deux fois par semaine. Il ne sait pas pourquoi, mais il ne supporte pas de voir JB. En fait, il le déteste, il éprouve une haine à son égard d'une pureté qu'il n'a ressentie pour personne depuis longtemps. Il a parfaitement conscience que c'est irrationnel. A parfaitement conscience que JB n'est pas responsable, pas le moins du monde. Sa haine n'a pas de sens. JB ne se trouvait même pas dans la voiture ce jour-là ; d'aucune manière, ferait-on appel à la logique la plus tordue qui soit, ne peut-on le blâmer. Et pourtant, la première fois que, conscient, il avait vu JB, il avait entendu une voix dans sa tête déclarer, clairement et calmement : *Ça aurait dû être toi, JB*. Il n'en avait rien dit, mais son visage avait dû le trahir, parce que JB, qui s'avançait vers lui pour l'étreindre, soudain se figea. Il n'a vu JB qu'à deux reprises depuis, à chaque fois en compagnie de Richard, et les deux fois, il a dû se retenir de prononcer des propos malveillants, des paroles impardonnables. Pourtant JB continue de l'appeler, et laisse systématiquement des messages, toujours identiques : « Salut, Judy, c'est moi. Je voulais juste prendre de tes nouvelles. Je pense beaucoup à toi. J'aimerais te voir. Ok. Je t'aime. Ciao. » Et comme toujours, il lui répondra en lui écrivant le même texte : « Salut, JB, merci pour ton message. Désolé de ne pas avoir donné de nouvelles ; j'ai eu beaucoup de travail. À bientôt. Bises, J. » Mais malgré ses textes, il n'a aucune intention de parler à JB, peut-être plus jamais. Ce monde a quelque chose de vraiment injuste, se dit-il, un monde dans lequel des quatre d'entre eux – lui, JB, Willem et Malcolm – les deux meilleures personnes, les deux plus gentilles et attentionnées, sont mortes, et les deux modèles les plus vils de l'humanité ont survécu. Au moins, JB a du talent ;

il mérite de vivre. Mais il ne voit aucune raison qui pourrait justifier son existence.

– Nous sommes les seuls qui restent, lui avait déclaré un jour JB, au moins nous sommes tous les deux – et il lui était venu à l'esprit l'une de ces phrases qui jaillissent soudain mais qu'il se retint avec succès de prononcer à voix haute : *Je l'échangerais volontiers contre toi*.

Il aurait échangé n'importe lequel d'entre eux pour Willem. JB, dans la seconde. Richard et Andy – pauvres Richard et Andy, qui avaient tout fait pour lui ! – dans la seconde. Même Julia. Harold. Il les aurait tous échangés, tous, pour que Willem lui revienne. Il songe à Hadès, avec ses muscles reluisants d'Italien, se pâmant pour E. aux Enfers. *J'ai une proposition à vous faire*, annonce-t-il à Hadès. *Cinq âmes contre une. Comment pourriez-vous refuser ?*

Un dimanche du mois d'avril, il dort lorsqu'il entend des coups, bruyants et insistants, et se réveille, vaseux, puis se tourne sur le côté, plaçant l'oreiller sur sa tête et gardant les yeux fermés, jusqu'à ce que les coups finissent par s'arrêter. Alors, quand il sent quelqu'un le toucher, d'un geste doux, sur le bras, il pousse un cri, fait volte-face et aperçoit Richard, assis à côté de lui.

– Pardon, Jude, dit Richard – puis : Tu as dormi toute la journée ?

Il déglutit, s'assied à moitié. Le dimanche, il garde tous les stores baissés, tous les rideaux tirés ; il ne peut jamais savoir, réellement, si c'est le jour ou la nuit.

– Oui, répond-il. Je suis fatigué.

– Bon, fait Richard au bout d'un petit moment. Je suis désolé de débarquer de cette manière. Mais tu ne répondais pas à ton téléphone et je voulais que tu descendes dîner avec moi.

– Oh, Richard, je ne sais pas, réplique-t-il, essayant d'imaginer une excuse.

Richard a raison : il éteint son téléphone portable, débranche tous les autres téléphones pour son cocooning dominical, de sorte que rien n'interrompe sa somnolence, ses tentatives de retrouver Willem dans ses rêves.

– Je ne me sens pas très bien. Je ne serai pas de très bonne compagnie.

– Je ne cherche pas à me distraire, Jude, répond Richard en lui souriant légèrement. Allez, viens. Il faut que tu manges. Il n’y aura que toi et moi ; India est chez son amie à la campagne pour le week-end.

Tous deux restent silencieux un long moment. Richard fait le tour de la chambre des yeux. L’air sent le renfermé, le santal et la chaleur humide émanant du radiateur.

– Allez, Jude, répète Richard, à voix basse. Viens dîner avec moi.

– D’accord, finit-il par dire. Ok.

Il se douche puis descend, apportant une bouteille de vin rouge espagnol, du tempranillo, parce qu’il se rappelle que Richard en est friand. Une fois dans l’appartement, Richard le chasse de la cuisine d’un geste de la main, si bien qu’il s’assied à la longue table qui domine l’espace, qui peut accueillir (et l’a fait) vingt-quatre personnes, et caresse le chat de Richard, Moustache, qui a sauté sur ses genoux. Il se souvient de la première fois où il a vu cet appartement, avec ses lustres pendant du plafond et ses immenses sculptures en cire d’abeille ; au fil des ans, il est devenu plus aménagé, mais il demeure, indiscutablement, à l’image de Richard, avec sa palette de blanc ivoire et de jaune cire, même si maintenant les peintures d’India, de vives et violentes représentations abstraites de femmes nues, sont accrochées aux murs, et qu’il y a des tapis au sol. Il n’est pas entré dans cet appartement depuis des mois, alors qu’il avait autrefois l’habitude de venir au moins une fois par semaine. Il voit toujours Richard, bien sûr, mais en passant ; la plupart du temps, il essaie de l’éviter et, quand Richard l’appelle pour qu’il vienne dîner ou passe chez lui pour l’inviter, il prétend systématiquement qu’il a trop de travail, qu’il est trop fatigué.

– Je ne savais plus si tu appréciais mon fameux sauté à base de protéine de blé, du coup j’ai acheté des coquilles Saint-Jacques, annonce Richard en plaçant un plat devant lui.

– J’aime ta célèbre poêlée, dit-il – même s’il ne se rappelle pas de quoi il s’agit, et s’il l’apprécie ou pas. Merci, Richard.

Richard leur sert à tous les deux un verre de vin, puis lève le sien.

– Joyeux anniversaire, Jude, déclare-t-il d’un ton solennel – et il se rend compte que Richard a raison : aujourd’hui est la date de son anniversaire.

Harold l’a appelé et lui a envoyé des mails toute la semaine, avec une fréquence inhabituelle pour lui, et, hormis les réponses les plus hâtives qui soient, il ne lui a pas parlé du tout. Il sait que Harold doit s’inquiéter pour

lui. Il a reçu plus de messages d'Andy aussi, ainsi que d'autres personnes, et maintenant il comprend pourquoi et se met à pleurer : à cause de leur gentillesse à tous, qu'il leur a si mal rendue, à cause de sa solitude, parce que la vie, en dépit de ses efforts pour s'en extraire, a malgré tout continué. Il a cinquante et un ans, et Willem est mort depuis huit mois.

Richard se tait, se contentant de s'asseoir à côté de lui sur le banc et de le tenir dans ses bras.

– Je sais que ça n'aidera pas, finit-il par dire, mais moi aussi je t'aime, Jude.

Il secoue la tête, incapable de parler. Depuis quelques années, lui qui avait honte de verser des larmes en n'importe quelle circonstance, s'est mis à pleurer constamment quand il était seul, puis à pleurer devant Willem, et maintenant, renonçant finalement à sa dignité, à pleurer devant tout le monde, à tout moment, pour n'importe quelle raison.

Il s'appuie contre la poitrine de Richard et sanglote dans son tee-shirt. Les infaillibles, indéfectibles amitié et compassion de Richard à son égard l'ont aussi toujours laissé perplexe. Il sait que certains des sentiments de Richard vis-à-vis de lui sont mêlés à ses sentiments pour Willem, et il comprend cela : il avait fait une promesse à Willem, et Richard prend ses engagements au sérieux. Mais il y a quelque chose dans la constance de Richard, dans son entière fiabilité qui – associé à sa grandeur, à sa taille même – lui évoque une sorte d'arbre divin massif, un chêne métamorphosé en humain, un être solide, antique et indestructible. Leur relation ne se nourrit pas de paroles, mais c'est Richard qui est devenu l'ami de son existence d'adulte, qui s'est avéré, d'une certaine manière, non seulement un ami mais un parent, bien qu'il n'ait que quatre ans de plus que lui. Un frère, alors : quelqu'un qui témoigne d'une moralité et d'une pudeur intangibles.

Finalement, il parvient à se calmer, s'excuse, puis, après s'être passé de l'eau sur le visage dans la salle de bains, ils mangent, lentement, boivent le vin, parlent du travail de Richard. À la fin du repas, Richard revient de la cuisine avec un petit gâteau bosselé, sur lequel il a planté six bougies.

– Cinq plus une, explique Richard.

Il se force alors à sourire ; il souffle les bougies ; Richard leur découpe deux tranches. Le gâteau est friable et sec, ressemblant plus à un biscuit qu'à un gâteau, et ils mangent tous les deux leur part en silence.

Il se lève pour aider Richard avec la vaisselle, mais quand celui-ci lui dit de remonter, il se sent soulagé, parce qu'il est épuisé ; il n'a pas été aussi sociable depuis Thanksgiving. Sur le pas de la porte, Richard lui tend quelque chose, un paquet enveloppé de papier kraft, puis le serre dans ses bras.

– Il ne voudrait pas que tu sois malheureux, Judy, déclare-t-il – et il acquiesce d'un hochement de tête contre la joue de Richard. Il aurait horreur de te voir dans cet état.

– Je sais, répond-il.

– Et rends-moi un service, ajoute Richard en continuant de l'étreindre. Appelle JB, d'accord ? Je me rends compte que c'est difficile pour toi, mais… il aimait aussi Willem, tu sais. Pas comme toi, bien sûr, mais quand même. Et Malcolm. Ils lui manquent.

– Je sais, répète-t-il, les larmes lui montant de nouveau aux yeux. Je sais.

– Reviens dimanche prochain, dit Richard en l'embrassant. Ou n'importe quel jour, sérieusement. Tu me manques.

– Ok, répond-il. Richard… merci.

– Bon anniversaire, Jude.

Il prend l'ascenseur pour remonter. Soudain, il est tard. De retour dans son appartement, il se rend dans son bureau et s'assied sur le canapé. Il y a une boîte qu'il n'a pas ouverte et qu'un livreur lui a apportée de la part de Flora il y a plusieurs semaines ; à l'intérieur se trouve ce que Malcolm lui lègue, ainsi qu'à Willem – ce qui maintenant lui revient également. Le seul aspect un tant soit peu réconfortant dans la mort de Willem a consisté à émousser le choc et l'horreur du décès de Malcolm ; pourtant, il n'a pas encore réussi à ouvrir la boîte.

Mais maintenant il s'y apprête. Avant, cependant, il déballe le cadeau de Richard, découvre qu'il s'agit d'un petit buste représentant Willem, taillé dans du bois et monté sur un lourd cube de fonte noire ; il se met alors à haleter comme si on l'avait violemment frappé. Richard a toujours prétendu qu'il était très mauvais lorsqu'il s'agissait de créer des sculptures figuratives, mais lui sait que c'est faux, et ce buste le prouve. Il passe délicatement ses doigts sur les yeux aveugles de Willem et sur sa houppe de cheveux, puis place sa main sur ses narines, et hume l'odeur de santal. Sur la base est gravé : « À J pour ses 51 ans. Amitié. R. »

Il se remet à pleurer ; s’arrête. Il pose le buste sur le coussin à côté de lui, puis ouvre la boîte. Au début, il ne voit rien, hormis des liasses de papier journal, puis il tâtonne avec précaution à l’intérieur du carton jusqu’à ce que ses mains se referment sur quelque chose de solide, qu’il soulève et extrait de la boîte : c’est la maquette de La Lanterne, avec ses murs représentés en buis, qui s’était autrefois trouvée dans les bureaux de Bellcast, en compagnie des maquettes de tous les autres projets que le cabinet avait jamais conçus, finalement réalisés ou pas. La maquette fait environ soixante centimètres carrés, et il la pose sur ses genoux avant de la hausser au niveau de son visage, regardant à travers ses fenêtres en fines plaques de plexiglas, soulevant le toit et mouvant ses doigts à travers les pièces.

Il s’essuie les yeux et fouille de nouveau dans la boîte. Ce qu’il en retire cette fois est une enveloppe pleine de photos d’eux, d’eux quatre, ou juste de Willem et lui : de l’université, de New York, de Truro, de Cambridge, de Garrison, d’Inde, de France, d’Islande, d’Éthiopie – des lieux où ils avaient vécu, des voyages qu’ils avaient accomplis.

La boîte n’est pas très grande, mais il continue d’en extraire des choses : deux livres rares et fragiles d’illustrations de maisons japonaises dessinées par un illustrateur français ; une petite peinture abstraite réalisée par un jeune artiste britannique qu’il avait toujours admiré ; un dessin plus grand du visage d’un homme exécuté par un célèbre peintre américain que Willem avait toujours aimé ; deux anciens cahiers de croquis de Malcolm, remplis, page après page, de ses structures imaginaires. Et, finalement, il sort la dernière chose de la boîte, enveloppée dans des couches de papier journal, qu’il retire, lentement.

Là, dans ses mains, se trouve Lispenard Street : leur appartement, avec ses étranges proportions et sa deuxième chambre bâclée ; ses étroits couloirs et sa cuisine miniature. Il voit qu’il s’agit d’une des premières maquettes de Malcolm parce que les fenêtres sont en papier cristal, et non en vélin ou plexiglas, et les murs sont faits de carton, et non de bois. Et, dans cet appartement, Malcolm a placé des meubles, découpés dans du papier épais puis pliés : son futon une place tout bosselé sur son sommier en parpaing ; le canapé à ressorts cassé qu’ils avaient trouvé dans la rue ; le fauteuil à roulettes qui grinçait et que les tantes de JB leur avaient donné. Il ne manque que sa silhouette et celle de Willem, confectionnées de papier.

Il pose Lispenard Street sur le sol à ses pieds. Pendant un long moment, il reste assis sans bouger, les yeux fermés, laissant son esprit repartir dans le passé et vagabonder : il ne considère pas grand-chose de ces années avec romantisme, plus maintenant, mais à l'époque, quand il ne savait pas quels espoirs former, il n'avait pas conscience que la vie pourrait s'avérer meilleure que celle qu'ils menaient à Lispenard Street.

– Et si on n'était jamais partis ? lui demandait occasionnellement Willem. Et si je n'avais jamais réussi ? Et si tu étais resté au Bureau du Procureur fédéral ? Et si je travaillais toujours à Ortolan ? À quoi ressemblerait notre vie aujourd'hui ?

– À quel point veux-tu rester dans le théorique, Willem ? lui demandait-il à son tour, en souriant. Est-ce qu'on serait ensemble ?

– Évidemment, on serait ensemble, lui répondait Willem. Cette partie serait la même.

– Eh bien, répliquait-il, dans ce cas, la première chose qu'on ferait consisterait à se débarrasser de ce mur et se réapproprier le salon. Et la deuxième chose serait de se procurer un lit décent.

Willem riait.

– Et on poursuivrait la propriétaire en justice pour qu'elle installe un ascenseur qui fonctionne, une fois pour toutes.

– Exact, ce serait l'étape suivante.

Il reste assis, en attendant que sa respiration redevienne normale. Puis il allume son téléphone, vérifie ses appels manqués : Andy, JB, Richard, Harold et Julia, Henry Young le Noir, Rhodes, Citizen, Andy encore, Richard encore, Henry Young l'Asiatique, Phaedra, Elijah, Harold encore, Julia encore, Richard, JB, JB, JB.

Il appelle JB. Il est tard, mais JB ne se couche pas tôt.

– Salut, dit-il quand JB décroche, percevant la surprise dans sa voix. C'est moi. Est-ce que c'est une bonne heure pour parler ?

II

Au moins un samedi par mois, il s’accorde une demi-journée de congé et se rend au nord-est de Manhattan. Quand il quitte Greene Street, les boutiques et magasins du quartier ne sont pas encore ouverts ; quand il rentre, ils sont fermés pour la nuit. Ces jours-là, il arrive à imaginer le SoHo que Harold a connu enfant : un endroit aux rideaux clos et désert, un lieu sans vie.

Son premier arrêt est un immeuble sur Park Avenue et la Soixante-Dix-Huitième Rue, où il emprunte l’ascenseur jusqu’au sixième étage. L’employée de maison le fait entrer et il la suit jusqu’au bureau du fond, une pièce vaste et lumineuse où Lucien attend – ne l’attend pas lui, nécessairement, mais attend.

Il trouve toujours un petit-déjeuner tardif à sa disposition : de fins morceaux de saumon et des mini-crêpes de sarrasin une fois ; un gâteau recouvert d’un glaçage au citron la fois suivante. Il n’arrive jamais à rien manger, même si parfois, lorsqu’il se sent particulièrement désarmé, il accepte une tranche de gâteau que lui offre l’employée de maison et garde l’assiette sur ses genoux tout le temps de sa visite. Pourtant, s’il ne mange pas, il boit l’une après l’autre des tasses d’un thé qui est toujours infusé comme il l’aime. Lucien ne mange rien non plus – on l’a nourri plus tôt – ni ne boit.

À ce moment-là, il s’approche de Lucien et lui prend la main.

– Salut, Lucien, lui dit-il.

Il se trouvait à Londres lorsque la femme de Lucien, Meredith, l’avait appelé : c’était la semaine de la rétrospective de Bergesson au MoMA, et il s’était arrangé pour quitter New York pour le travail. Lucien avait souffert

d’une attaque sévère, annonça Meredith ; il survivrait, mais les médecins ne savaient pas encore quelle serait l’étendue des dégâts.

Lucien avait passé deux semaines à l’hôpital et, quand il sortit, il apparut clairement que son handicap était lourd. Et bien qu’à peine cinq mois se soient écoulés, sa situation n’a pas évolué : les traits du côté gauche de son visage ont l’air de s’effondrer et il n’a plus l’usage de son bras ou de sa jambe gauches. Il peut toujours s’exprimer, avec une remarquable éloquence, mais sa mémoire s’est volatilisée, les vingt dernières années le désertant complètement. Début juillet, il est tombé, s’est cogné la tête et retrouvé dans le coma ; maintenant, il est trop instable pour marcher, et Meredith leur a fait quitter leur maison dans le Connecticut pour se réinstaller dans leur appartement de New York, où ils sont plus près de l’hôpital et de leurs filles.

Il pense que Lucien apprécie ses visites, ou du moins qu’elles ne le dérangent pas, mais il n’en est pas sûr. Ce qui est certain, c’est que Lucien ne sait pas qui il est : il représente quelqu’un qui apparaît dans sa vie puis disparaît, et à chaque fois il doit se représenter.

– Qui êtes-vous ? demande Lucien.

– Jude, répond-il.

– Rappelez-moi s’il vous plaît, continue Lucien, d’un ton aimable, comme s’ils se rencontraient à un cocktail, d’où est-ce que nous nous connaissons ?

– Tu étais mon mentor, lui dit-il.

– Ah, réplique Lucien.

Puis un silence s’ensuit.

Les premières semaines, il avait essayé de rappeler à Lucien son ancienne existence : il évoqua Rosen Pritchard, leurs connaissances communes et des affaires juridiques dont ils discutaient autrefois. Cependant, il se rendit compte que l’expression de Lucien qu’il avait interprétée – avec sa stupidité pleine d’espoir – comme un signe d’humeur pensive était en réalité de la peur. Aussi, maintenant du moins, il ne mentionne plus jamais le passé ou le temps où ils ont travaillé ensemble. Il laisse Lucien diriger la conversation et, même s’il ne saisit pas les références de ce dernier, il sourit et essaie d’avoir l’air de savoir de quoi celui-ci parle.

– Qui êtes-vous ? demande Lucien.

– Jude, répond-il.

– Mais, dites-moi, comment nous connaissons-nous ?

– Tu étais mon mentor.

– Oh, à Groton !

– Oui, acquiesce-t-il en essayant de lui rendre son sourire. À Groton.

Parfois, pourtant, Lucien le regarde.

– Mentor ? répète-t-il. Je suis trop jeune pour être votre mentor !

D'autres fois, Lucien ne demande rien du tout, se contentant d'entamer une conversation au beau milieu, alors il doit attendre d'avoir rassemblé assez d'indices pour pouvoir déterminer quel rôle lui a été attribué – l'un des très anciens petits copains de ses filles, ou bien un condisciple de l'université, ou encore un ami du country club – avant de pouvoir répondre de manière appropriée.

Au cours de ces heures, il recueille plus d'informations sur la vie antérieure de Lucien que celles que ce dernier lui a jamais confiées. Bien que Lucien ne soit plus Lucien, ou en tout cas pas le Lucien qu'il a connu. Ce Lucien est vague et indéterminé ; il est aussi lisse et rond qu'un œuf. Même sa voix, ce phrasé rauque et comique avec lequel Lucien formulait autrefois ses phrases, toutes exprimant une déclaration de foi, le temps d'arrêt qu'il marquait entre chacune d'entre elles parce qu'il s'était tellement habitué à ce que les gens rient, la façon particulière qu'il avait de structurer ses paragraphes, commençant et terminant chacun d'entre eux sur une plaisanterie qui n'en était pas vraiment une, mais une insulte revêtue d'une cape de soie, cette voix a changé. Y compris quand ils travaillaient ensemble, il savait que le Lucien du bureau n'était pas celui du country club, mais il n'avait jamais vu cet autre Lucien. Et aujourd'hui, finalement, il l'a rencontré, il lui rend visite ; c'est la seule personne qu'il voit. Ce Lucien bavarde du temps, de golf, de bateaux à voiles, d'impôts, mais les impôts qu'il évoque datent d'il y a vingt ans. Il ne lui pose jamais de question sur lui : qui il est, ce qu'il fait, pourquoi il se trouve parfois dans un fauteuil roulant. Lucien parle, et il lui sourit et hoche la tête en réponse, tout en enveloppant des mains sa tasse de thé qui refroidit. Lorsque les mains de Lucien se mettent à trembler, il les serre dans les siennes, parce qu'il sait que cela l'aide quand ses propres mains sont saisies de tremblements : Willem le faisait, et respirait avec lui, et cela le calmait toujours. Quand Lucien bave, il lui essuie la salive du bout de sa serviette.

Contrairement à lui, cependant, Lucien ne semble pas embarrassé par ses tremblements et sa bave, et il s'en trouve soulagé. Il n'éprouve pas de gêne pour Lucien non plus, pourtant il aimerait pouvoir faire plus pour lui.

– Il adore vous voir, Jude, lui dit systématiquement Meredith – mais il ne croit pas réellement que ce soit vrai.

Il songe parfois qu'il continue de venir pour le bien de Meredith plus que pour celui de Lucien, et il se rend compte que c'est normal, c'est ce qui compte : on ne rend pas visite à ceux qui sont perdus, mais aux personnes en quête de ceux qu'elles ont perdus. Lucien n'a pas conscience de la chose, mais il se rappelle avoir été pareil quand il était malade, la première comme la deuxième fois, et que Willem prenait soin de lui. Il éprouvait une telle gratitude lorsque à son réveil il trouvait une autre personne que Willem assise à côté de lui. « Roman est avec lui », disait Richard ou Malcolm, ou bien : « JB et lui sont allés déjeuner », alors il se détendait. Dans les semaines qui avaient suivi son amputation, quand tout ce qu'il désirait était de renoncer, ces moments où il pouvait imaginer que Willem trouvait peut-être du réconfort auprès de quelqu'un constituaient ses seuls instants de bonheur. Aussi passe-t-il du temps en compagnie de Meredith après ses visites à Lucien et ils bavardent, même si elle non plus ne lui pose aucune question sur sa vie, ce qui ne le dérange pas. Elle se sent seule ; il se sent également seul. Lucien et elle ont deux filles, l'une qui vit à New York mais entre en cure de désintoxication et en ressort constamment ; l'autre qui habite à Philadelphie avec son mari et leurs trois enfants, et est avocate elle aussi.

Il a rencontré leurs deux filles, qui ont environ dix ans de moins que lui, même si Lucien a le même âge que Harold. Lorsqu'il avait rendu visite à Lucien à l'hôpital, l'aînée, celle qui vit à New York, lui avait lancé un regard empli d'une telle haine qu'il avait presque reculé, puis elle avait dit à sa sœur :

– Oh, vise qui c'est : le chien-chien de papa. Quelle surprise.

– Grandis, Portia, lui avait répondu la cadette d'un ton sifflant – et à son adresse à lui : Jude, merci d'être venu. Je suis vraiment désolée pour Willem.

– Merci d'être passé, Jude, lui dit maintenant Meredith, en l'embrassant pour lui dire au revoir. Je vous revois bientôt ?

Elle pose systématiquement la question, comme s'il pourrait un jour lui répondre non.

– Oui, fait-il. Je vous enverrai un mail.

– Oui, s'il vous plaît, répond-elle en lui faisant un signe de la main tandis qu'il avance dans le couloir en direction de l'ascenseur.

Il a constamment le sentiment que personne d'autre ne leur rend visite, pourtant comment cela serait-il possible ? Pourvu que ce ne soit pas le cas, implore-t-il. Meredith et Lucien avaient de tout temps eu beaucoup d'amis. Ils invitaient les gens à dîner. Il n'était pas inhabituel de voir Lucien quitter le bureau en tenue de soirée, levant les yeux au ciel tout en lui adressant un signe d'au revoir de la main : « Une soirée de gala, offrait-il en guise d'explication. Une fête. Un mariage. Un dîner. »

Après ces visites, il se sent toujours épuisé, pourtant il marche quand même, parcourant sept pâtés de maisons vers le sud puis une petite cinquantaine de mètres vers l'est, pour se rendre chez les Irvine. Pendant des mois, il les avait évités mais, le mois dernier, pour le premier anniversaire, ils l'avaient invité à dîner chez eux avec Richard et JB, et il savait qu'il devait y aller.

C'était le week-end suivant Labor Day. Les quatre semaines précédentes – quatre semaines qui avaient inclus le jour où Willem aurait eu cinquante-trois ans ; le jour où Willem était mort – avaient constitué parmi les semaines les plus éprouvantes qu'il ait jamais vécues. Il s'attendait à ce qu'elles soient terribles ; il avait essayé de s'organiser en fonction. Le cabinet avait eu besoin que quelqu'un se rende à Beijing et, alors qu'il avait conscience qu'il aurait dû rester à New York – il travaillait sur un cas qui réclamait plus sa présence que l'affaire à Beijing –, il se porta malgré tout volontaire et partit. Au début, il avait espéré que tout irait bien : la torpeur cotonneuse du décalage horaire ne se distinguait parfois pas de la torpeur cotonneuse de son chagrin, et il y avait d'autres choses si physiquement désagréables – dont la chaleur, elle-même cotonneuse, cotonneuse et humide – qu'il avait pensé qu'elles lui procureraient une forme de distraction. Mais un soir, vers la fin de son séjour, alors qu'on le reconduisait à l'hôtel après une longue journée de réunions, il regardait par la fenêtre et aperçut, étincelant au-dessus de la route, un gigantesque panneau avec le visage de Willem. Il s'agissait d'une publicité pour une bière que Willem avait tournée deux ans plus tôt, qui ne passait qu'en Asie.

Cependant, il vit des gens suspendus à des poulies au sommet du panneau et se rendit compte qu'il recouvrait la publicité de peinture, effaçant le visage de Willem. Soudain, il se retrouva à court de respiration et avait failli demander au chauffeur de s'arrêter, ce que celui-ci n'aurait pas pu faire – ils roulaient sur une portion de route en boucle, sans sortie ni zone d'arrêt d'urgence, aussi avait-il dû conserver son calme, son cœur en éruption, comptant ses battements jusqu'à ce qu'ils atteignent l'hôtel, remercier le conducteur, traverser le hall d'entrée, emprunter l'ascenseur, marcher dans le couloir et entrer dans sa chambre où, sans réfléchir, il s'était jeté contre le mur en marbre froid de la douche, la bouche ouverte et les yeux fermés, se frappant tant et plus, jusqu'au moment où la douleur fut telle qu'il eut l'impression que chacune de ses vertèbres s'était violemment déplacée.

Cette nuit-là, il se scarifia avec sauvagerie, de manière incontrôlable, et, lorsqu'il se mit à trembler trop fortement pour continuer, il patienta, nettoya le sol, but du jus de fruits pour récupérer, puis recommença. Au bout de trois séries, il rampa jusqu'à l'angle de la cabine de douche et sanglota, replia ses bras au-dessus de sa tête, imprégnant ses cheveux de sang poisseux, puis dormit là, recouvert d'une serviette de toilette au lieu d'une couverture. Il avait fait la même chose certaines fois quand il était enfant et avait eu le sentiment qu'il se trouvait sur le point d'exploser, se détachant de lui-même à l'instar d'une étoile en train de mourir, et éprouvait le besoin de se pelotonner dans le plus petit espace possible pour que ses os ne se séparent pas. Alors, il s'échappait prudemment de sous Frère Luke et se recroquevillait en boule sous le lit, sur l'immonde moquette de la chambre de motel, pleine de teignes et de punaises, recouverte de préservatifs usagés et visqueux et d'étranges taches humides, ou bien dormait dans la baignoire ou le placard, replié sur lui-même autant que possible.

– Ma pauvre petite bestiole, disait Frère Luke quand il le découvrait ainsi. Pourquoi tu fais ça, Jude ?

Le frère s'était montré doux et inquiet, mais il n'avait jamais pu lui fournir d'explication.

D'une manière ou d'une autre, il avait survécu à ce voyage ; d'une certaine façon, il avait survécu toute une année. La nuit du décès de Willem il rêva de vases en verre qui implosaient, du corps de Willem projeté à travers l'air, de son visage se fracassant contre l'arbre. Il se réveilla et ressentit si violemment l'absence de Willem qu'il eut l'impression de

perdre la vue. Le lendemain de son retour à New York, il découvrit la première des affiches pour *Les Années de bonheur*, qui avait retrouvé son titre original : *Le Danseur en scène*. Certains de ces posters montraient le visage de Willem, les cheveux un peu longs, comme ceux de Noureev, son tee-shirt échancré révélant sa poitrine et son cou, long et puissant. D'autres représentaient juste de monumentales images d'un pied – c'était de fait celui de Willem, il se trouvait le savoir – dans une pointe de danse, cadré en si gros plan que l'on pouvait en distinguer les veines et les poils, les muscles tendus et les gros tendons protubérants. *En salles le jour de Thanksgiving*, annonçaient les affiches. *Oh mon dieu*, pensa-t-il, avant de retourner dans l'appartement, *oh mon dieu*. Il voulait que les rappels cessent, tout en craignant le jour où cela arriverait. Depuis quelques semaines, il avait eu l'impression que Willem lui échappait peu à peu, même si l'intensité de sa peine refusait de diminuer.

La semaine suivante, ils se rendirent chez les Irvine. Ils avaient décidé, d'une manière informulée, qu'ils devraient y aller ensemble, aussi se retrouvèrent-ils dans l'appartement de Richard ; il tendit les clés de la voiture à Richard qui les conduisit. Ils gardaient tous le silence, y compris JB, et il se sentait très nerveux. Il avait le sentiment que les Irvine lui en voulaient, et qu'il méritait leur colère.

Le dîner était composé de tous les plats préférés de Malcolm et, tandis qu'ils mangeaient, il sentait M. Irvine le fixer du regard et se demanda s'il partageait la pensée qu'il avait constamment : Pourquoi Malcolm ? Pourquoi pas lui ?

Mme Irvine avait suggéré de faire un tour de table pour que chacun partage un souvenir de Malcolm et, immobile, il avait écouté les autres – Mme Irvine avait raconté une histoire de leur visite du Panthéon quand Malcolm avait six ans, évoquant comment, cinq minutes après leur départ, ils s'étaient rendu compte que Malcolm avait disparu et qu'ils étaient retournés sur leurs pas à toute vitesse, pour le découvrir assis par terre, les yeux rivés sur l'oculus ; Flora raconta comment Malcolm, alors qu'il était en CE1, s'était approprié sa maison de poupées qu'il avait prise au grenier, en avait retiré toutes les poupées et l'avait remplie de petits objets, de dizaines de fauteuils, tables, canapés, et même de meubles sans dénomination, qu'il avait fabriqués à base d'argile ; JB, quant à lui, rapporta l'histoire de leur retour à Hood Hall une veille de Thanksgiving, racontant

comment ils étaient entrés par effraction dans la résidence pour pouvoir en profiter à eux tout seuls et comment Malcolm avait préparé un feu dans la cheminée du salon pour griller des saucisses pour le dîner – puis, lorsque son tour vint, il raconta comment, à l'époque de Lispenard Street, Malcolm leur avait fabriqué une bibliothèque, qui servait de cloison pour diviser leur tout petit salon, transformé du coup en un espace si minuscule que lorsqu'ils étaient assis sur le canapé et étendaient leurs jambes, elles se retrouvaient logées dans la bibliothèque. Mais c'était lui qui avait voulu des étagères, et Willem lui avait dit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient. Alors Malcolm était arrivé avec des planches, découpées dans le bois le moins coûteux qu'il ait pu trouver – des rebuts qu'il avait dégotés dans une scierie –, et Willem et lui avaient emporté le bois sur le toit et assemblé la bibliothèque là, pour que les voisins ne se plaignent pas du bruit, puis l'avaient redescendue et installée.

Mais à ce moment-là, Malcolm s'était aperçu qu'il s'était trompé dans ses mesures et que les planches comptaient, en largeur, presque huit centimètres de trop, si bien que le rebord de la bibliothèque dépassait dans le couloir. Lui s'en fichait, et Willem aussi, mais Malcolm avait tenu à y remédier.

– T'embête pas, Mal, lui avaient-ils tous les deux dit. C'est très bien, c'est parfait.

– Ça n'est pas très bien, avait répondu Malcolm, d'un ton boudeur. Ça ne va pas.

Ils avaient fini par persuader Malcolm, et il était parti. Willem et lui avaient peint la bibliothèque en rouge vif vermillon et y avaient installé leurs livres. Et puis, de bonne heure le dimanche suivant, Malcolm avait débarqué de nouveau, l'air déterminé.

– Je ne peux pas cesser d'y penser, avait-il déclaré.

Et il avait posé son sac par terre, en avait sorti une scie et s'était mis à attaquer la structure, tous les deux lui criant dessus, jusqu'au moment où ils avaient pris conscience qu'il allait altérer les étagères de toute manière, qu'ils l'aident ou ne l'aident pas. Alors ils avaient remonté la bibliothèque sur le toit ; puis l'avaient redescendue, de nouveau, et cette fois, elle était vraiment parfaite.

– Cet incident me revient très souvent, dit-il, tandis que les autres écoutaient. Parce qu'il témoigne tellement du sérieux avec lequel Malcolm envisageait son travail, de sa volonté de rechercher la perfection, d'apprécier les matériaux, qu'il s'agisse de marbre ou de contreplaqué. Mais je crois aussi qu'il prouve de manière patente à quel point il respectait l'espace, *n'importe* quel espace, y compris un horrible appartement dans Chinatown, déprimant et impossible à améliorer : même cet espace méritait du respect.

« Et c'est aussi une preuve de l'immense respect qu'il avait pour ses amis, de son indéfectible volonté que l'on vive tous ensemble dans un lieu qu'il aurait imaginé pour nous : un endroit aussi beau et vivant que ses structures imaginaires l'étaient pour lui.

Il s'interrompit. Ce qu'il voulait dire – mais qu'il ne pensait pas pouvoir exprimer clairement – était qu'il avait entendu Malcolm expliquer à Willem (qui se plaignait d'avoir à déplacer de nouveau la bibliothèque et la replacer, pendant que lui se trouvait dans la salle de bains, en train de sortir les pinceaux et la peinture de sous le lavabo) :

– Si je l'avais laissée telle quelle, il aurait pu s'y prendre les pieds et trébucher, Willem, avait susurré Malcolm. Tu voudrais ça ?

– Non, avait répondu Willem, au bout de quelques secondes, d'un ton honteux. Non, bien sûr que non. Tu as raison, Mal.

Malcolm, comme il le comprit, avait été le premier d'entre eux à reconnaître qu'il était handicapé ; Malcolm s'en était rendu compte avant même que lui en prenne conscience. Malcolm l'avait toujours su, mais ne le lui avait jamais fait sentir. Malcolm s'était simplement contenté de lui faciliter l'existence et, à un moment, il lui en avait voulu.

Alors qu'ils s'en allaient, M. Irvine posa sa main sur son épaule.

– Jude, tu veux bien rester encore un peu ? demanda-t-il. Monroe te reconduira.

Il ne pouvait pas refuser, aussi accepta-t-il, disant à Richard qu'il pouvait prendre la voiture pour rentrer à Greene Street. Pendant un moment, ils restèrent assis au salon, juste M. Irvine et lui – la mère de Malcolm était demeurée dans la salle à manger, en compagnie de Flora, de son mari et de leurs enfants –, parlant de sa santé et de celle de M. Irvine, de Harold, et de son travail, lorsque M. Irvine se mit à pleurer. Il s'était alors levé, puis rassis aux côtés de M. Irvine, plaçant sa main avec hésitation sur son dos, se

sentant gêné et timide, avec la sensation que les décennies s'éloignaient à toute vitesse de lui.

M. Irvine avait toujours représenté une personne intimidante à leurs yeux, tout le temps de leur existence d'adultes. Sa stature physique, sa maîtrise de soi, ses traits, épais et durs – il ressemblait un peu à un portrait photographique d'Edward Curtis, et c'était la manière dont ils le désignaient tous : « le Chef ».

– Qu'est-ce que le Chef va en dire, Mal ? avait demandé JB quand Malcolm lui avait annoncé qu'il allait quitter Ratstar, et qu'ils essayaient tous de l'inciter à la tempérance.

Ou bien (de nouveau JB) :

– Mal, tu peux demander au Chef si je pourrais utiliser l'appartement quand je serai de passage à Paris le mois prochain ?

Mais M. Irvine n'était plus le Chef : il avait beau se montrer toujours très logique et d'une incontestable droiture, il avait quatre-vingt-neuf ans, et ses yeux sombres étaient devenus de la même teinte grise sans nom que seuls les très jeunes ou les très vieilles personnes possèdent : la couleur de la mer dont nous provenons, la couleur de la mer où nous finissons par retourner.

– Je l'aimais tellement, lui dit M. Irvine. Tu le sais, Jude, hein ? Tu sais que je l'adorais.

– Bien sûr, répondit-il.

C'était ce qu'il avait constamment assuré à Malcolm :

– Bien sûr que ton père t'aime, Mal. Évidemment. Tous les parents adorent leurs enfants.

Et un jour, alors que Malcolm était très énervé (il ne se souvenait pas de la raison), celui-ci lui avait répondu d'un ton cassant :

– Comme si tu en savais quelque chose, Jude – puis un silence s'était ensuivi et Malcolm, horrifié, s'était mis à s'excuser. Pardon, Jude, avait-il dit. Je suis vraiment désolé.

Et il n'avait rien trouvé à répliquer, parce que Malcolm avait raison : il n'avait aucune connaissance de la chose. Sa connaissance, il l'avait tirée de ses lectures, et les livres mentaient, embellissaient les situations. Ce fut la pire des remarques que Malcolm lui ait jamais adressées et, alors qu'il n'y avait jamais fait de nouveau référence, Malcolm la mentionna de nouveau une fois, peu de temps après l'adoption.

– Je n'oublierai jamais ce que je t'ai dit un jour, avait-il déclaré.

– Mal, n’y pense plus, lui avait-il répondu, même s’il savait précisément à quoi Mal faisait allusion, tu étais énervé. De l’eau a coulé sous les ponts.

– Mais c’était injuste, avait répliqué Malcolm. Et j’avais tort. À tous les niveaux.

Tandis qu’il était assis en compagnie de M. Irvine, il songea : *Je regrette que Malcolm ne puisse pas profiter de cette occasion. Ce moment aurait dû être le sien.*

Aussi maintenant rend-il visite aux Irvine après être passé voir Lucien, et ces visites ne sont pas très différentes. Elles renouent toutes les deux avec le passé, comprennent deux vieilles personnes évoquant leurs souvenirs, lui parlant de situations qui ne lui sont pas familières. Ces visites ont beau le déprimer, il se sent contraint de s’y soumettre : les deux personnes en question lui ont toujours accordé du temps et l’occasion de converser quand il en avait besoin mais n’avait pas su comment le leur demander. À vingt-cinq ans, lorsqu’il était arrivé à New York, il avait vécu chez les Irvine, et M. Irvine lui parlait du marché et de droit, et lui avait prodigué des conseils : pas tant des conseils sur la façon de penser, mais sur la manière de se comporter en tant que curiosité dans un monde qui ne tolérait pas souvent la différence.

– Les gens vont former des avis sur toi par rapport à ta démarche, lui avait un jour déclaré M. Irvine – et il avait baissé les yeux. Non, avait-il dit, ne baisse pas les yeux, Jude. Tu n’as aucune raison d’avoir honte. Tu es brillant, tu le resteras, et on te récompensera pour cela. Mais si tu te comportes comme un étranger, si tu te montres apologétique, alors les gens se mettront également à te traiter comme si c’était le cas – il avait pris une grande inspiration. Crois-moi.

Sois aussi dur que tu le souhaites, avait ajouté M. Irvine. *Ne recherche pas l’amitié des gens. N’essaie jamais de paraître plus convenable que tu ne l’es pour mettre tes collègues à l’aise*. Harold lui avait enseigné comment réfléchir en tant que plaideur, mais M. Irvine lui avait appris comment se comporter en tant que tel. Et Lucien avait reconnu ces deux qualités en lui, et les avait appréciées toutes les deux.

Cet après-midi-là, sa visite chez les Irvine ne dure pas longtemps, parce que M. Irvine est fatigué, puis, alors qu’il s’apprête à partir, il aperçoit Flora – Flora la Fabuleuse, dont Malcolm était si fier et si jaloux – et ils parlent quelques minutes avant qu’il ne s’en aille. On est début octobre mais le

temps est toujours doux, les matins ressemblant à des jours d'été tandis que les après-midi s'avèrent venteux et sombres, et, tandis qu'il remonte Park Avenue en direction de sa voiture, il se rappelle la façon dont il passait autrefois ses samedis dans ce quartier vingt ans plus tôt : de manière plus intense. Il avait alors l'habitude de rentrer chez lui à pied, s'arrêtant occasionnellement en chemin dans une boulangerie connue et onéreuse qu'il appréciait sur Madison Avenue, y achetant une miche de pain aux noix – une simple miche de pain coûtait aussi cher que ce qu'il acceptait de dépenser pour un dîner à l'époque – que Willem et lui mangeaient avec du beurre et du sel. La boulangerie se trouve toujours au même endroit et, à ce moment-là, il quitte Park Avenue pour se diriger vers l'est et acheter une miche de pain, qui semble d'une certaine manière n'avoir pas augmenté en prix, du moins dans son souvenir, alors que tout le reste est devenu tellement plus cher. Avant de se mettre à rendre visite à Lucien et aux Irvine le samedi, il ne se rappelle pas la dernière fois où il est venu dans ce quartier en journée – ses rendez-vous avec Andy ont lieu le soir – alors il traîne, observant les charmants enfants qui courent le long des larges trottoirs immaculés, leurs jolies mères qui marchent derrière eux, les tilleuls au-dessus de lui dont les feuilles virent avec réticence vers une teinte jaune pâle. Il traverse maintenant la Soixante-Quinzième Rue, où il dispensait autrefois des cours particuliers à Felix, Felix qui, incroyablement, a aujourd'hui trente-trois ans, qui n'est plus chanteur dans un groupe de musique punk mais qui, encore plus étonnamment, est devenu gestionnaire de fonds spéculatifs, à l'instar de son père.

Arrivé à l'appartement, il coupe le pain et des tranches de fromage, apporte l'assiette sur la table et la fixe des yeux. Il s'efforce réellement à manger de vrais repas, à retrouver les habitudes et les pratiques des vivants. Mais, pour une raison ou une autre, il a du mal à se nourrir. Il a perdu l'appétit et tous les aliments lui semblent avoir le goût de colle, ou celui de la purée en poudre qu'on leur servait au centre. Il essaie, malgré tout. Il lui est plus facile de manger quand il est en public, aussi dîne-t-il avec Andy tous les vendredis et avec JB tous les samedis. Il s'est aussi mis à se rendre chez Richard tous les dimanches soir – ils préparent ensemble l'un de ces repas végétariens à base de chou frisé, puis India les rejoint à table.

Il s’est également remis à lire le journal et, à cet instant, il pousse le pain et le fromage de côté et ouvre prudemment la section art, comme si elle risquait de lui sauter au visage et de le mordre. Deux dimanches plus tôt, se sentant confiant, il avait ouvert d’un coup la première page, pour se retrouver confronté à un article sur le film dans lequel Willem aurait dû commencer à tourner en septembre dernier. L’article portait sur le fait qu’ils avaient sélectionné de nouveaux acteurs, que la réaction anticipée de la critique témoignait d’un large soutien et que le personnage principal avait été renommé Willem en forme d’hommage, alors il avait refermé le journal, s’était recouché et avait placé un oreiller sur sa tête jusqu’à ce qu’il retrouve le courage de se relever. Il sait que dans les deux années à venir il se verra confronté à des articles, des affiches, des posters, des publicités, pour des films dans lesquels Willem aurait dû tourner au cours de ces douze mois passés. Mais aujourd’hui il n’y a rien dans le journal, hormis une publicité en pleine page pour *Le Danseur en scène*, et il fixe le visage de Willem en dimension presque nature pendant très, très longtemps, plaçant sa main sur ses yeux puis la soulevant. S’il s’agissait d’un film, songe-t-il, le visage se mettrait à lui parler. S’il s’agissait d’un film, il lèverait la tête et Willem se tiendrait debout devant lui.

Parfois il pense : *Je vais mieux. Je me remets*. Parfois, il se réveille plein de fortitude et de vigueur. *Aujourd’hui sera le jour*, se dit-il. *Aujourd’hui sera le jour où j’irai réellement mieux. Aujourd’hui sera le jour où Willem commencera à moins me manquer*. Alors quelque chose se passe, un événement aussi simple que d’entrer dans le dressing et apercevoir la tringle inutile et solitaire sur laquelle les chemises de Willem qu’il ne portera plus jamais sont accrochées, du coup son ambition, son espoir s’évaporent, et il se retrouve de nouveau désespéré. Parfois il pense : *Je peux y arriver*. Mais de plus en plus maintenant, il sait : *J’en suis incapable*. Il s’est promis de trouver chaque jour une raison pour persévérer. Certaines d’entre elles sont minimes, des goûts qu’il apprécie, des symphonies qu’il aime, des tableaux, des bâtiments, des opéras ou des livres, des endroits qu’il a envie de visiter, soit de nouveau soit pour la première fois. Certaines de ces raisons constituent des obligations : parce qu’il devrait ; parce qu’il peut ; parce que Willem le souhaiterait. Et d’autres forment d’importantes raisons : pour Richard ; pour JB ; pour Julia. Et, surtout, pour Harold.

Un peu moins d’une année après le soir où il avait tenté de se suicider, Harold et lui s’étaient promenés. C’était Labor Day ; ils se trouvaient à Truro. Il se rappelle qu’il avait du mal à marcher ce week-end-là ; il se rappelle avoir franchi les dunes d’un pas prudent ; il se rappelle Harold s’efforçant de ne pas le toucher, de ne pas l’aider.

Finalement, ils s’étaient assis pour se reposer, avaient admiré la mer et bavardé : au sujet d’une affaire sur laquelle il travaillait, à propos de Laurence, qui prenait sa retraite, et au sujet du nouveau livre de Harold. Alors, soudain, Harold avait déclaré :

– Jude, tu dois me promettre que tu ne le referas pas – et ce fut le ton de Harold (sévère, alors que Harold l’était rarement) qui l’incita à le regarder.

– Harold… commença-t-il.

– Je m’efforce de ne rien te demander, l’interrompit Harold, parce que je ne veux pas que tu penses me devoir quoi que ce soit : tu ne me dois rien – il se tourna vers lui, et son expression était également sévère. Mais je te demande ça. Je t’implore. Tu dois me le promettre.

Il hésita.

– Je te promets, finit-il par dire – et Harold hocha la tête.

– Merci, répondit-il.

Ils n’avaient jamais plus évoqué cette conversation et, même s’il avait conscience que ce n’était pas complètement logique, il ne voulait pas rompre sa promesse. Par moments, il semblait que cette promesse – ce contrat verbal – constituait la seule véritable dissuasion contre une nouvelle tentative, bien qu’il sût que, s’il devait réessayer, ce ne serait pas une tentative : cette fois, il y parviendrait réellement. Il savait qu’il réussirait ; savait que cela marcherait. Depuis la mort de Willem, il y pensait de manière quasi quotidienne. Il avait prévu la chronologie à suivre, planifié la manière dont on le découvrirait. Deux mois plus tôt, au cours d’une semaine terrible, il avait même rédigé de nouveau son testament, de sorte que celui-ci apparaissait comme un document écrit par une personne qui était décédée, pleine d’excuses à exprimer, dont l’héritage consistait en tentatives pour se faire pardonner. Et bien qu’il n’ait pas l’intention d’honorer ce testament – comme il se le rappelle constamment – il ne l’a pas modifié non plus.

Il espère une infection, une maladie rapide et fatale, quelque chose qui l'emportera de manière irréductible. Mais il n'y a pas d'infection. Depuis ses amputations, il n'a développé aucune plaie. Il souffre toujours, mais pas plus – moins, en fait – qu'il ne souffrait auparavant. Il est guéri, ou du moins aussi guéri qu'il le sera jamais.

Aussi n'a-t-il pas de raison de voir Andy une fois par semaine, mais il lui rend visite malgré tout, parce qu'il sait qu'Andy craint qu'il ne se tue. Lui aussi craint de se suicider. Alors tous les vendredis, il se rend au nord de Manhattan. La plupart de ces vendredis consistent en de simples dîners, hormis le deuxième vendredi de chaque mois, où leur dîner est précédé d'une consultation. Là, rien n'a changé : seule l'absence de ses pieds et de ses mollets témoigne que les choses ont changé. Pour le reste, il est redevenu la personne qu'il était des décennies plus tôt. Il est de nouveau complexé. Il a peur qu'on le touche. Trois ans avant la mort de Willem, il avait enfin été capable de lui demander de lui appliquer la crème sur ses cicatrices dans le dos, ce que Willem avait fait, et, pendant une période, il s'était senti différent, comme un serpent qui aurait mué. Mais aujourd'hui, évidemment, il n'y a personne pour l'aider et les cicatrices sont redevenues tendues et volumineuses, formant sur son dos une série de toiles tissées de contentions élastiques.

Il en a conscience maintenant : les gens ne changent pas. Il ne peut pas changer. Willem avait cru être transformé par son expérience passée à l'aider à guérir ; il avait été surpris par ses propres réserves, sa propre patience. Mais lui – lui et tous les autres – avait toujours su que Willem possédait déjà ces caractéristiques. Ces mois avaient peut-être contribué à éclairer Willem sur sa personnalité, mais les qualités qu'il s'était découvertes n'avaient surpris personne à part Willem. Au cours des années qu'il avait passées avec Willem, il avait réussi à se convaincre qu'il était quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus heureux, de plus libre et plus courageux. Mais aujourd'hui Willem a disparu, et il est redevenu celui qu'il était, vingt, trente, quarante ans auparavant.

Et puis, de nouveau un vendredi. Il va consulter Andy. La balance : Andy soupirant. Les questions : ses réponses, une série de oui et de non. Oui, il se sent bien. Non, il ne souffre pas plus que d'ordinaire. Non, pas de signe de lésions. Oui, une crise tous les dix à quinze jours. Oui, il dort. Oui, il voit des gens. Oui, il mange. Oui, trois repas par jour. Oui, tous les jours. Non, il

ne sait pas pourquoi il continue à perdre du poids. Non, il n'envisage pas de retourner voir Dr Loehmann. L'inspection de ses bras : Andy les tournant et retournant dans ses mains, à la recherche de nouvelles entailles, n'en trouvant aucune. La semaine suivant son retour de Beijing, quand il avait perdu le contrôle de lui-même, Andy les avait regardés, le souffle coupé, alors il avait également posé les yeux dessus et s'était rappelé combien certaines périodes avaient été dramatiques, démentes. Mais Andy n'avait rien dit, se contentant de le désinfecter, et, une fois qu'il avait terminé, il lui avait pris les deux mains entre les siennes.

– Une année, avait déclaré Andy.

– Une année, avait-il répété.

Puis ils avaient tous les deux gardé le silence.

Après le rendez-vous, ils se rendent dans un petit restaurant italien qu'ils aiment bien au coin de la rue. Andy l'observe systématiquement au cours de ces dîners, et s'il considère qu'il ne commande pas assez de nourriture, il lui commande un plat supplémentaire, puis le harcèle jusqu'à ce qu'il le mange. Mais ce soir-là, il se rend compte qu'Andy est inquiet : tandis qu'ils attendent qu'on leur apporte leur nourriture, Andy boit, rapidement, et lui parle de football américain, alors qu'il sait qu'il ne s'y intéresse pas et n'en discute d'habitude jamais avec lui. Andy parlait de sport avec Willem parfois, et il les écoutait se disputer à propos d'une équipe ou l'autre, assis à la table en train de grignoter des pistaches tandis que lui préparait le dessert.

– Pardon, finit par dire Andy. Je babille.

Leurs entrées arrivent, et ils mangent en silence, puis Andy prend une inspiration.

– Jude, fait-il, je renonce à mon cabinet – il était en train de découper son aubergine, mais à ce moment-là il s'interrompt et repose sa fourchette. Pas avant un petit moment, ajoute Andy, rapidement. Pas avant environ trois ans. Mais je prends un associé cette année, de sorte que le processus de transition se passe de manière aussi douce que possible : pour l'équipe administrative, mais surtout pour mes patients. Il se chargera de plus en plus des patients au fil des ans – il marque une pause. Je pense que tu l'apprécieras. J'en suis sûr. Je resterai ton médecin jusqu'au jour de mon départ, et je te préviendrai longtemps à l'avance. Mais j'aimerais que tu le rencontres, pour voir si vous pouvez vous entendre – Andy se fend d'un léger sourire, mais il ne parvient pas à lui rendre son sourire – et si ce n'est

pas le cas, pour une raison ou une autre, nous aurons tout le temps de te trouver quelqu'un d'autre. J'ai deux ou trois personnes en tête dont je sais qu'elles seront disposées à te fournir un traitement complet. Et je ne t'abandonnerai pas avant de m'assurer que tu es pris en charge par quelqu'un.

Il ne parvient toujours pas à parler, incapable même de lever les yeux sur Andy.

– Jude, entend-il Andy dire, d'un ton doux, implorant. J'aurais aimé pouvoir continuer éternellement, pour toi. Tu es le seul pour lequel j'aimerais rester. Mais je suis fatigué. J'ai presque soixante-deux ans, et je me suis toujours promis que je prendrais ma retraite avant mes soixante-cinq ans. Je…

Mais il l'interrompt.

– Andy, réplique-t-il, évidemment, tu devrais prendre ta retraite quand tu en as envie. Tu ne me dois aucune explication. Je me réjouis pour toi. Vraiment. C'est juste… Tu vas me manquer, c'est tout. Tu as été si bon pour moi – il marque une pause. Je compte tellement sur toi, finit-il par admettre.

– Jude, commence Andy – puis il se tait. Jude, je serai toujours ton ami. Je serai toujours là pour t'aider, médicalement ou autrement. Mais tu as besoin de quelqu'un qui peut vieillir avec toi. Cet associé que j'embauche a quarante-six ans ; il sera là pour te soigner tout le reste de ta vie, si tu acceptes qu'il soit ton médecin.

– Du moment que je meurs dans les prochains dix-neuf ans, s'entend-il déclarer – s'ensuit un nouveau silence. Pardon, Andy, dit-il, horrifié de se sentir aussi malheureux, atterré par la mesquinerie de sa réaction.

Il a toujours su, après tout, qu'Andy prendrait sa retraite un jour. Mais il se rend compte maintenant qu'il n'avait jamais pensé être en vie pour le voir.

– Pardon, répète-t-il. Ne prête pas attention à ce que je dis.

– Jude, fait Andy doucement. Je serai toujours là pour toi, d'une manière ou d'une autre. Je te l'ai promis il y a très longtemps, et je le pense encore aujourd'hui.

« Écoute, Jude, continue-t-il, après une pause. Je sais que ça ne va pas être facile. J'ai conscience que personne ne pourra recréer notre histoire. Je dis ça sans arrogance ; je crois simplement que personne d'autre ne

comprendra complètement, forcément. Mais on essaiera de s'en approcher le plus possible. Et qui ne pourrait pas t'aimer ? – Andy sourit de nouveau, mais encore une fois, il n'arrive pas à lui rendre son sourire. Quoi qu'il en soit, je veux que tu rencontres ce nouveau gars : Linus. C'est un bon médecin et, ce qui est aussi important, une bonne personne. Je ne lui transmettrai aucun des détails te concernant ; je veux juste que tu le rencontres, d'accord ?

Aussi le vendredi suivant se rend-il au nord de Manhattan et, dans le cabinet d'Andy, se trouve un autre homme, de petite taille, beau gosse arborant un sourire qui lui rappelle celui de Willem. Andy les présente et ils se serrent la main.

– J'ai tellement entendu parler de vous, dit Linus. C'est un plaisir de faire finalement votre connaissance.

– Le plaisir est partagé, répond-il. Félicitations.

Andy les laisse bavarder, ce qu'ils font, de manière un peu embarrassée, plaisantant sur le fait que cette rencontre ressemble à un rendez-vous arrangé. Linus a seulement été mis au courant de ses amputations, dont ils discutent brièvement, et de son ostéomyélite qui les avait précédées.

– Ces traitements peuvent se révéler tuants, déclare Linus – mais il n'exprime pas de compassion pour la perte de ses jambes, ce qu'il apprécie.

Linus a exercé la médecine au sein d'un cabinet collectif dont Andy lui a mentionné l'existence auparavant ; il paraît authentiquement admiratif d'Andy et enthousiaste de travailler avec lui.

Il n'y a rien à redire à propos de Linus. Il se rend compte, d'après les questions qu'il lui pose et le respect avec lequel il les lui pose, qu'il est en effet un bon médecin, et probablement une bonne personne. Mais il sait également qu'il ne pourra jamais se déshabiller devant Linus. Il ne peut pas imaginer avoir les discussions qu'il a avec Andy avec qui que ce soit d'autre. Il ne peut pas imaginer permettre à qui que ce soit d'autre d'avoir un tel accès à son corps, à ses frayeurs. Lorsqu'il pense à une nouvelle personne qui apercevrait son corps, il est saisi d'angoisse : depuis l'amputation, il ne s'est regardé qu'une seule fois. Il observe le visage de Linus, son sourire qui ressemble de façon troublante à celui de Willem, et il a beau n'avoir que cinq ans de plus que lui, il a l'impression que des siècles les séparent, se sent brisé et desséché, comme une chose sur laquelle on

poserait un regard et que l'on déciderait aussitôt de recouvrir d'une bâche. « Enlevez-moi ça d'ici, dirait-on. C'est à mettre au rebut. »

Il songe aux conversations qu'il devra avoir, aux explications qu'il devra fournir : à propos de son dos, de ses bras, ses jambes, ses maladies. Ses peurs le dégoûtent tellement, de même que ses trépidations, mais, aussi las qu'il soit de celles-ci, il ne peut s'empêcher de s'y abandonner. Il imagine Linus feuilleter lentement son dossier médical, découvrir les années, les décennies de notes qu'Andy a rédigées le concernant : des listes de ses scarifications, de ses lésions, des médicaments qui lui ont été prescrits, de ses infections à répétition. Des notes sur sa tentative de suicide, sur les implorations d'Andy pour qu'il aille consulter Dr Loehmann. Il sait qu'Andy a tenu la chronique de tout cela ; il connaît sa méticulosité.

– Il faut que tu le racontes à quelqu'un, avait l'habitude de lui dire Ana – et, en vieillissant, il avait décidé d'interpréter cette phrase littéralement : « Quelque Un ».

Un jour, pensait-il, d'une façon ou d'une autre, il trouverait un moyen de se confier à « quelque un », une personne unique. Et puis c'était arrivé, il avait rencontré une personne en qui il avait confiance, puis celle-ci était morte, et il ne se sentait pas le courage de jamais raconter son histoire de nouveau. Mais de fait, tout le monde ne racontait-il pas toujours sa vie – son existence réelle – à une seule personne ? Combien de fois pouvait-on s'attendre à ce qu'il se répète, alors qu'à chacun de ses récits il se dépouillait de ses oripeaux et mettait sa peau à nu, s'arrachait la chair des os, jusqu'à devenir aussi vulnérable qu'une pauvre petite souris rose ? Il prend alors conscience qu'il ne pourra jamais aller consulter un autre médecin. Il verra Andy aussi longtemps que possible, aussi longtemps qu'Andy le lui permettra. Après, il ne sait pas – il pensera à une solution à ce moment-là. Pour l'instant, son intimité, sa vie continuent de lui appartenir. Pour l'instant, personne d'autre n'a besoin de savoir. Ses pensées sont si pleines de Willem – ses tentatives pour le recréer, pour visualiser son visage et entendre sa voix dans sa tête, pour le garder présent – que son passé lui paraît plus distant qu'il ne l'a jamais été : il se trouve au milieu d'un lac, s'efforçant de ne pas sombrer ; il ne peut pas imaginer retourner sur le rivage et devoir vivre de nouveau parmi ses souvenirs.

Il n’a pas envie d’aller dîner avec Andy ce soir-là, mais ils y vont quand même, disant au revoir à Linus en partant. Ils marchent jusqu’au restaurant japonais en silence, s’asseyent en silence, commandent et attendent en silence.

– Qu’est-ce que tu en penses ? finit par demander Andy.

– Il ressemble un peu à Willem, répond-il.

– Vraiment ? réplique Andy – puis il hausse les épaules.

– Un peu, dit-il. Le sourire.

– Ah, fait Andy. Peut-être. Je peux plus ou moins voir la ressemblance – s’ensuit un nouveau silence. Mais qu’est-ce que tu as pensé ? Je sais que c’est difficile parfois de se faire un avis au bout d’une seule rencontre, mais est-ce que tu as l’impression que tu pourrais t’entendre avec lui ?

– Je ne crois pas, Andy, finit-il par répondre – et il se rend compte de la déception d’Andy.

– Sérieusement, Jude ? Qu’est-ce que tu n’as pas aimé chez lui ? – mais il n’offre pas de réponse et, finalement, Andy soupire. Je suis désolé, dit-il. J’espérais que tu pourrais te sentir suffisamment à l’aise avec lui pour au moins envisager la possibilité. Est-ce que tu y songeras tout de même ? Peut-être lui accorderas-tu une autre chance ? Entre-temps, il y a cet autre médecin, Stephan Wu, que, je pense, tu devrais peut-être rencontrer. Il n’est pas orthopédiste, mais je me dis qu’en fait ça pourrait s’avérer mieux ; c’est certainement le meilleur interniste avec lequel j’aie jamais travaillé. Ou bien il y a ce type qui s’appelle…

– Bon dieu, Andy, arrête, l’interrompt-il – et il entend la colère dans sa voix, une colère qu’il n’avait pas conscience d’éprouver. Stop – il lève les yeux, aperçoit l’expression sidérée d’Andy. Tu as tellement hâte de te débarrasser de moi ? Tu ne peux pas m’accorder un répit ? Tu ne peux pas me laisser le temps d’y réfléchir ? Tu ne comprends pas comme c’est dur pour moi ?

Il a conscience de l’égoïsme, du caractère déraisonnable et égocentrique dont ses propos font preuve, et il se sent malheureux, mais incapable de s’arrêter, sur quoi il se lève en heurtant la table.

– Fous-moi la paix, déclare-t-il à Andy. Si tu ne peux pas être là pour moi, alors laisse-moi tranquille.

– Jude, répond Andy – mais il s’est déjà écarté et, tandis qu’il s’éloigne, la serveuse arrive avec les plats, puis il entend Andy jurer et le voit attraper son portefeuille, et sort du restaurant d’un pas trébuchant.

M. Ahmed ne travaille pas le vendredi parce qu’il se rend lui-même en voiture au cabinet d’Andy, pourtant, au lieu de retourner à sa voiture, qui est garée devant l’immeuble d’Andy, il hèle un taxi et s’y engouffre rapidement, s’en allant avant qu’Andy ne puisse le rattraper.

Cette nuit-là, il éteint ses téléphones, se bourre de cachets, se couche. Il se réveille le lendemain, envoie des textes à JB et Richard pour leur annoncer qu’il ne se sent pas bien et doit annuler leur dîner, puis il avale de nouveau des cachets, jusqu’à ce que lundi arrive. Lundi, mardi, mercredi, jeudi. Il a ignoré tous les coups de fil, textos et mails d’Andy, tous ses messages, et, bien qu’il ne soit plus fâché, il ne peut supporter l’idée de s’excuser une nouvelle fois, ni tolérer sa propre méchanceté, sa propre faiblesse.

J’ai peur, Andy, a-t-il envie de dire. *Qu’est-ce que je vais devenir sans toi ?*

Andy adore les sucreries et, le jeudi après-midi, il demande à l’une de ses secrétaires de passer une commande d’un nombre dément de chocolats auprès du magasin de bonbons préféré d’Andy.

– Vous voulez y joindre un mot ? demande sa secrétaire – et il secoue la tête.

– Non, répond-il, juste mon nom.

Elle acquiesce d’un hochement de tête et s’apprête à partir lorsqu’il la rappelle, attrape une feuille de papier sur son bureau et gribouille : *Andy – j’ai tellement honte. S’il te plaît, pardonne-moi. Jude*, puis la lui tend.

Cependant, le lendemain soir, il ne rend pas visite à Andy ; il rentre chez lui préparer un dîner pour Harold, qui est en ville pour l’une de ses visites inopinées. Le printemps dernier avait constitué l’ultime semestre de cours de Harold, ce dont il n’avait pas pris conscience avant l’arrivée du mois de septembre. Willem et lui avaient toujours parlé d’organiser une fête pour Harold quand il finirait par prendre sa retraite, comme ils l’avaient fait pour Julia quand elle avait pris la sienne. Mais il avait oublié et n’avait rien prévu. Et puis il s’était rappelé, et n’avait toujours rien envisagé.

Il est fatigué. Il n’a pas envie de voir Harold. Il prépare malgré tout le dîner, un repas auquel, il le sait, il ne touchera pas, puis il le sert à Harold et s’assied.

– Tu n’as pas faim ? lui demande Harold – et il secoue la tête en signe de dénégation.

– J’ai déjeuné à cinq heures de l’après-midi aujourd’hui, ment-il. Je mangerai plus tard.

Il observe Harold en train de manger et se rend compte qu’il est vieux, que la peau de ses mains est devenue aussi douce et satinée que celle d’un bébé. Il en est d’autant plus conscient qu’il a un an de plus, deux ans de plus, et aujourd’hui, six ans de plus que Harold quand ils se sont rencontrés. Et pourtant, toutes ces années, opiniâtrement, Harold n’a jamais dépassé à ses yeux les quarante-cinq ans ; le seul changement qui a eu lieu concerne la manière dont il considère aujourd’hui cet âge. Il a honte de l’admettre, mais ce n’est que récemment qu’il a commencé à envisager qu’il est possible, voire probable, qu’il survive à Harold. Il a déjà vécu plus longtemps qu’il ne l’avait jamais imaginé ; n’est-il pas vraisemblable qu’il vivra encore plus longtemps ?

Il se rappelle une conversation qu’ils avaient eue quand il avait fêté ses trente-cinq ans.

– J’ai atteint la moitié de ma vie, avait-il dit – et Harold avait ri.

– Tu es jeune, avait-il répliqué. Si jeune, Jude. Tu n’as atteint la moitié de ta vie que si tu projettes de mourir à soixante-dix ans. Et tu n’as pas intérêt. Je ne serai certainement pas d’humeur à assister à ton enterrement.

– Et toi tu auras à ce moment-là quatre-vingt-dix-neuf ans, rétorqua-t-il. Tu envisages réellement d’être encore en vie ?

– En vie et fringant, pris en charge par tout un assortiment de jeunes infirmières girondes, et pas d’humeur à me rendre à d’interminables funérailles.

Il avait fini par sourire.

– Et qui paiera cette flopée de jeunes infirmières aux formes avantageuses ?

– Toi, évidemment, répondit Harold. Toi et ton butin récolté à défendre la méga-industrie pharmaceutique.

Mais aujourd'hui, il craint que cela n'ait finalement pas lieu. *Ne me quitte pas, Harold*, pense-t-il, même s'il s'agit d'une requête sourde et sans âme, dont il sait qu'elle ne lui sera pas accordée, formulée plus mécaniquement que par authentique espoir. *Ne m'abandonne pas*.

– Tu ne dis rien, déclare alors Harold – et il se concentre de nouveau.

– Pardon, Harold, répond-il. Mon esprit s'égarait un peu.

– Je vois ça, convient Harold. Je disais : Julia et moi avons songé à passer plus de temps ici, à New York, à nous installer à Manhattan à plein temps.

Il cligne des yeux.

– Tu veux dire emménager ici ?

– Eh bien, nous garderons la maison à Cambridge, explique Harold, mais, oui. J'envisage d'enseigner un séminaire à Columbia University à l'automne prochain, et on aime passer du temps ici – il le regarde. On s'est aussi dit que ce serait agréable de se trouver plus près de toi.

Il n'est pas sûr de savoir quoi penser de cette information.

– Et votre vie, là-bas ? demande-t-il.

Il est décontenancé par cette nouvelle ; Harold et Julia adorent Cambridge – il n'a jamais imaginé qu'ils en partiraient.

– Et Laurence et Gillian ?

– Laurence et Gillian viennent régulièrement à New York ; de même que tout le monde – Harold l'examine de nouveau. Tu n'as pas l'air très heureux de cette perspective, Jude.

– Je suis désolé, dit-il en baissant la tête. J'espère simplement que vous ne déménagez pas ici à cause… à cause de moi – il y a un silence. Je ne veux pas avoir l'air présomptueux, finit-il par ajouter. Mais si c'est effectivement à cause de moi, vous ne devriez pas, Harold. Je vais bien. Tout va bien.

– Vraiment, Jude ? demande Harold d'une voix très douce – sur quoi son fils se lève brusquement, va dans la salle de bains près de la cuisine, s'assied sur le siège des toilettes et se prend la tête entre les mains.

Il entend Harold qui patiente de l'autre côté de la porte, mais il ne dit rien, et Harold non plus. Finalement, au bout de quelques minutes, une fois qu'il a réussi à se ressaisir, il rouvre la porte et tous les deux se regardent.

– J'ai cinquante et un ans, déclare-t-il à Harold.

– Qu'est-ce que c'est censé signifier ? demande Harold.

– Ça veut dire que je peux prendre soin de moi-même, répond-il. Ça signifie que je n’ai besoin de personne pour m’aider.

Harold soupire.

– Jude, dit-il, il n’y a pas de date d’expiration pour avoir besoin d’aide ou avoir besoin d’entourage. Ça ne s’arrête pas quand tu atteins un certain âge – ils gardent de nouveau le silence. Tu es tellement maigre, poursuit Harold – puis, comme il ne répond pas : Qu’en dit Andy ?

– Je ne peux pas continuer cette conversation, finit-il par annoncer, d’une voix éraillée et rauque. Je ne peux pas, Harold. Et toi non plus. J’ai l’impression que je ne fais que te décevoir, et j’en suis désolé, je m’excuse pour tout. Pourtant j’essaie vraiment. Je fais de mon mieux. Je suis désolé si ça ne suffit pas – Harold tente de le couper, mais il continue de parler par-dessus lui : C’est qui je suis. Voilà, Harold. Je m’excuse d’être un tel problème pour toi. Je suis désolé de gâcher ta retraite. Je m’excuse de ne pas être plus heureux. Je suis désolé de ne pas me remettre de l’absence de Willem. D’avoir un travail que tu ne respectes pas. D’être un moins que rien.

Il ne sait plus ce qu’il dit ; ne sait plus ce qu’il ressent : il a envie de se scarifier, de disparaître, de s’allonger et de ne plus jamais se relever, de se projeter dans l’espace.

– Je crois que tu devrais t’en aller, déclare-t-il. Je pense que tu devrais partir.

– Jude, fait Harold.

– S’il te plaît, va-t’en, dit-il. Je t’en prie. Je suis fatigué. J’ai besoin de me retrouver seul. S’il te plaît, laisse-moi tranquille.

Alors il se détourne de Harold et attend, debout, jusqu’au moment où il entend Harold s’éloigner.

Après le départ de Harold, il monte en ascenseur jusqu’au toit. Là se trouve un muret de pierre, qui s’élève à hauteur de poitrine, bordant le périmètre de l’immeuble, et il s’appuie contre celui-ci, avalant des bouffées d’air frais et plaçant ses mains à plat sur le haut du mur pour les empêcher de trembler. Il songe à Willem, se rappelle qu’ils se tenaient sur le toit la nuit, silencieux, se contentant d’observer en contrebas l’intérieur des appartements voisins. De l’extrémité sud du toit, ils pouvaient presque apercevoir le toit de leur ancien immeuble sur Lispenard Street et, parfois, ils prétendaient que, non seulement ils voyaient le bâtiment, mais qu’ils se

voyaient eux-mêmes à l'intérieur, leurs personnes d'antan jouant des scènes de leur ancienne vie quotidienne.

– Il doit y avoir un pli dans le continuum espace-temps, déclarait Willem de sa voix de héros de films d'action. Tu te trouves à côté de moi, et pourtant… *je te vois te déplacer dans ce trou à rats*. Mon dieu, St. Francis : *Tu te rends comptes de ce qui est en train de se passer ?!*

À l'époque, il s'esclaffait toujours, mais à ce souvenir, aujourd'hui, il en est incapable. Ces derniers temps, son seul plaisir consiste à penser à Willem et, pourtant, ces souvenirs constituent également la source de ses plus grandes souffrances. Il souhaiterait pouvoir oublier de manière aussi intégrale que Lucien : oublier que Willem a jamais existé, oublier son existence avec lui.

Tandis qu'il se tient sur le toit, il réfléchit à ce qu'il a fait : il s'est montré irrationnel. Il s'est fâché contre une personne qui, une fois de plus, a proposé de l'aider, une personne à laquelle il doit reconnaissance, vis-à-vis de laquelle il est redevable, une personne qu'il aime. *Pourquoi est-ce que je me comporte de la sorte ?* se demande-t-il. Mais il n'a pas de réponse.

Laissez-moi aller mieux, implore-t-il. *Laissez-moi aller mieux, ou alors en finir*. Il a l'impression de se trouver dans une pièce glaciale en béton, munie de plusieurs issues, et, l'une après l'autre, il ferme les portes, s'emprisonnant dans la pièce, éliminant ses chances de s'enfuir. Mais pourquoi le fait-il ? Pourquoi s'emprisonne-t-il à l'intérieur de ce lieu qu'il hait et craint alors qu'il existe d'autres endroits où il pourrait aller ? Cela, pense-t-il, constitue sa punition pour dépendre des autres : l'un après l'autre, ils l'abandonneront, et il se retrouvera de nouveau seul, mais cette fois ce sera pire, parce qu'il se rappellera qu'autrefois c'était mieux. Il a encore le sentiment que sa vie repart en arrière, qu'elle se rétrécit de plus en plus, la boîte en ciment diminuant autour de lui, jusqu'au moment où l'espace qui lui reste est si étroit qu'il est obligé de se recroqueviller sur lui-même, parce que, s'il s'allonge, le plafond s'affaissera sur lui et l'étouffera.

Avant de se coucher, il écrit un mot à Harold pour s'excuser de son comportement. Il travaille tout le samedi ; il dort tout le dimanche. Puis une nouvelle semaine démarre. Le mardi, il reçoit un message de Todd. Les premiers procès se sont résolus en accords juridiques, pour des sommes gigantesques, mais même Todd a conscience qu'il ne faut pas lui demander de s'en réjouir et de célébrer la chose. Ses messages, téléphoniques ou

électroniques, sont brefs et sobres : le nom de la compagnie qui est prête à passer un accord, le montant proposé, un simple « félicitations ».

Mercredi, il est censé se rendre à l'association artistique à but non lucratif où il continue à offrir ses services de manière bénévole, mais il retrouve à la place JB au Whitney Museum, où une rétrospective de son œuvre est en cours d'installation. Cette exposition constitue un autre souvenir de leur passé fantomatique : elle est prévue depuis presque deux ans. Lorsque JB la leur avait annoncée, les trois amis avaient organisé une petite fête en son honneur à Greene Street.

– Bon, JB, tu sais ce que ça signifie, non ? avait demandé Willem, en indiquant d'un geste du bras les deux tableaux – *Willem et la jeune fille* et *Willem et Jude, Lispenard Street, II*, qui faisaient partie de la première exposition de JB et étaient accrochés, côte à côte, dans leur salon. Dès que ta rétrospective est terminée, toutes ces œuvres vont être mises aux enchères à Christie's – et tout le monde s'était esclaffé, surtout JB, fier, ravi et soulagé.

Ces peintures, en plus de *Willem, Londres, 8 octobre, 9 h 08*, de la série *Secondes, Minutes, Heures, Journées*, qu'il avait achetée, et *Jude, New York, 14 octobre, 7 h 02*, que Willem avait achetée, ainsi que celles qui leur appartenaient provenant des séries *Tous ceux que j'ai connus*, *Guide narcissique de la haine de soi* et *Ranelot et Bufolet*, de même que tous les dessins, peintures, esquisses de JB que Willem et lui avaient reçus en cadeaux et avaient conservés, certains depuis leurs années de licence, feraient partie de la rétrospective au Whitney, avec également quelques œuvres qui n'ont encore jamais été exposées.

Il y aura simultanément une exposition de nouvelles peintures à la galerie de JB et, trois week-ends plus tôt, il était allé les découvrir à son atelier, dans le quartier de Greenpoint. Cette série s'appelle *Les Noces d'or* et consiste en une chronique de l'existence des parents de JB, tous les deux, avant la naissance de celui-ci et dans un futur imaginaire, son père et sa mère continuant de vivre ensemble, jusqu'à leurs vieux jours. En réalité, la mère de JB est toujours en vie, de même que ses tantes, mais dans ces tableaux, le père l'est aussi, alors qu'il était décédé à l'âge de trente-six ans. La série ne contient que seize toiles, la plupart, d'un format plus petit que les œuvres précédentes de JB et, en déambulant dans l'atelier de JB, regardant ces scènes de vie domestique fantasmées – son père de soixante

ans en train de retirer le trognon d'une pomme pendant que sa mère prépare un sandwich ; son père de soixante-dix ans assis sur le canapé lisant le journal, tandis que, dans le fond, on aperçoit les jambes de sa mère qui descend les marches d'un escalier – il ne put s'empêcher de visualiser ce que sa vie à lui aurait pu aussi être. Ces scènes étaient précisément celles qui lui manquaient le plus de sa propre existence avec Willem, les moments oubliables et interstitiels, pendant lesquels rien ne semblait se passer, mais dont l'absence paraissait remarquablement impossible à remplir.

Chaque portrait alternait avec des natures mortes représentant les objets qui avaient composé l'existence partagée des parents de JB : deux oreillers sur un lit, tous les deux légèrement creusés, comme si quelqu'un avait prélevé une cuillerée de crème épaisse sur chacun d'eux ; deux tasses à café, l'une dont le bord exhibait une subtile marque rose de rouge à lèvres ; un cadre contenant une photographie de JB adolescent en compagnie de son père : l'unique apparition de JB dans cette série. Et, à la vue de ces images, il s'émerveilla une nouvelle fois de la capacité que possédait JB à saisir parfaitement la nature d'une vie de couple, retrouvant là les signes de sa propre existence avec Willem et la manière dont tout dans son appartement (le pantalon de jogging de Willem toujours suspendu par-dessus le rebord du panier à linge sale, la brosse à dents de Willem attendant toujours dans le verre sur le lavabo de la salle de bains ; la montre de Willem, avec son cadran qui s'était brisé dans l'accident, toujours posée, intacte, sur sa table de nuit) était devenu totémique, un ensemble de ruines que seul lui pouvait déchiffrer. La table de nuit du côté de Willem à La Lanterne s'était involontairement transformée en une sorte d'autel consacré à son souvenir : il y avait la tasse dans laquelle il avait bu pour la dernière fois, les lunettes à monture noire qu'il avait récemment commencé à porter et le livre qu'il était en train de lire, toujours posé, côté texte, ouvert à la page où il avait interrompu sa lecture.

– Oh, JB, avait-il soupiré – et bien qu'il eût voulu ajouter autre chose, il ne s'en sentit pas capable.

JB l'avait malgré tout remercié. Ils étaient plus posés maintenant quand ils se trouvaient ensemble, et il ne savait pas si cela correspondait à un changement de personnalité chez JB ou s'il s'agissait juste du comportement que ce dernier adoptait en sa présence.

À ce moment-là, il frappe à la porte du musée et l'un des assistants de JB qui attendait son arrivée lui ouvre, l'informant que JB est au dernier étage en train de superviser l'accrochage, mais qui lui suggère de commencer sa visite au sixième, puis de monter ensuite retrouver JB, ce qu'il fait.

Les salles à cet étage sont consacrées aux débuts de la carrière de JB, incluant également des œuvres de jeunesse ; il y a tout un ensemble de dessins encadrés remontant à l'enfance de JB, dont une feuille d'examen de maths sur laquelle JB avait esquissé de charmants petits portraits au crayon représentant, vraisemblablement, ses camarades de classe : des élèves de huit, neuf ans, penchés au-dessus de leurs tables, en train de manger des barres de chocolat, oisillons se nourrissant. Il ne s'était pas donné la peine de résoudre le moindre exercice et, au haut de la page, se trouve un « F » rouge vif, accompagné d'un commentaire : « Chère Madame Marion – vous voyez où se situe le problème. S'il vous plaît, venez me voir. Sincèrement, Jamie Greenberg. P.S. : votre fils possède un immense talent ». Il sourit à la vue de cette feuille, la première fois où il se sent capable de sourire depuis longtemps. À l'intérieur d'un cube de plexiglas posé sur un support au milieu de la salle se trouvent quelques objets appartenant à la série *Le Kwotidien*, dont la brosse recouverte de cheveux que JB ne lui avait jamais rendue, ce qui le fait de nouveau sourire, se rappelant, en les regardant, les week-ends qu'ils avaient passés en quête de chutes de cheveux.

Le reste de l'étage est consacré à des tableaux de la série *Les Garçons* et, déambulant lentement à travers les salles, il regarde des portraits de Malcolm, de lui, de Willem. Les voici tous les deux dans leur chambre à coucher de Lispenard Street, tous les deux assis sur leur lit une place, fixant directement l'appareil de JB, Willem exhibant un léger sourire ; les voilà encore, installés à la table pliante, lui travaillant sur un dossier, Willem en train de lire un livre. Là, ils se trouvent à une fête. De nouveau, à une autre fête. Lui, en compagnie de Phaedra ; Willem avec Richard. Ici, Malcolm en compagnie de sa sœur, puis, Malcolm avec ses parents. Ici, *Jude à la cigarette*, là, *Jude, après une crise*. Suit un mur recouvert des esquisses au stylo et à l'encre de ces peintures, des ébauches les représentant. Et les photographies qui ont inspiré les tableaux. Voilà le cliché de lui d'après lequel JB a peint *Jude à la cigarette* : il se voit – cette expression sur son visage, ces épaules recourbées –, étranger à lui-même, et pourtant, en même temps, instantanément reconnaissable.

Les murs le long de l'escalier qui sépare les étages offrent à la vue un accrochage dense d'œuvres interstitielles, constitué de dessins et de petites peintures, d'études et d'expérimentations que JB réalisaient entre ses grandes séries. Il aperçoit le portrait que JB a composé de lui pour Harold et Julia, à l'occasion de son adoption ; des dessins de lui à Truro, à Cambridge, de Harold et Julia. Là, ils sont tous les quatre ; ici, les tantes, la mère et la grand-mère de JB ; là encore, le Chef et Mme Irvine ; et puis Flora ; et Richard, et Ali, et les Henry Young, et Phaedra.

À l'étage suivant : *Tous ceux que j'ai connus Tous ceux que j'ai aimés Tous ceux que j'ai détestés Tous ceux que j'ai baisés* ; *Secondes, Minutes, Heures, Journées*. Derrière lui, autour de lui, un essaim de personnes travaillent à l'installation des œuvres, procédant à de menus ajustements de leurs mains gantées de blanc, reculant et fixant les murs du regard. Il retourne dans la cage d'escalier. Il lève de nouveau les yeux et découvre une fois de plus un vaste ensemble de dessins le représentant : son visage, lui debout, lui dans son fauteuil roulant, lui en compagnie de Willem, lui tout seul. Ce sont des portraits que JB a réalisés alors qu'ils ne se parlaient plus, lorsqu'il avait abandonné JB. Il y a aussi des images d'autres personnes, mais surtout de JB : de ce dernier et de Jackson. Celles qui dépeignent JB sont mélancoliques, floues, exécutées au crayon, au stylo et à l'encre, ou bien à la peinture à l'eau. Celles de Jackson sont des acryliques, aux traits épais, plus amples et plus colériques. Il aperçoit aussi un dessin de lui, très petit, sur une feuille de papier de la taille d'une carte postale et, lorsqu'il l'examine de plus près, il discerne que des mots ont été tracés dessus, puis effacés : « Cher Jude, parvient-il à déchiffrer, s'il te plaît » – mais rien d'autre. Il se détourne, haletant, et voit l'aquarelle d'un buisson de camélias que JB lui avait envoyée quand il se trouvait à l'hôpital, après sa tentative de suicide.

À l'étage suivant : *Guide narcissique de la haine de soi*. Cette exposition était celle qui avait le moins bien marché commercialement, et il comprend pourquoi – la vue de ces tableaux, avec leur colère insistante et leur autodétestation, s'avérait stupéfiante, tout en suscitant chez le spectateur une gêne presque insurmontable. *Le Nègre*, s'intitulait l'un des tableaux ; *Le Bouffon* ; *Le Raté* ; *L'Homme le plus fainéant du monde*. Dans chaque tableau, JB, la peau sombre et reluisante, les yeux exorbités et d'une teinte jaunâtre, danse ou hurle ou glousse, ses gencives horribles et immenses,

d’un rose chair de poisson, alors que dans l’arrière-plan, Jackson et ses amis surgissent de la pénombre, à moitié formés dans les tons marron et grisâtres d’un Goya, tous fanfaronnant, tapant des mains, montrant JB du doigt et s’esclaffant. La dernière peinture de cette série s’appelait *Même les singes ont le cafard* et représente JB coiffé d’un petit fez rouge et vêtu d’une veste à épaulettes rouge trop étroite, sans pantalon, sautant à cloche-pied dans un entrepôt vide. Il traîne à cet étage, fixant ces tableaux du regard, clignant des yeux, la gorge serrée, puis se dirige lentement vers la cage d’escalier encore une fois.

Alors il se retrouve au dernier étage, où il découvre encore plus de monde, et, pendant quelques instants, il se tient sur le côté, observant JB en train de parler aux commissaires de l’exposition et au directeur de sa galerie, tout en riant et en gesticulant. Ces salles sont essentiellement consacrées à la série *Ranelot et Bufolet*, et il passe d’une peinture à l’autre, sans réellement les regarder mais se rappelant plutôt son expérience lorsqu’il les avait vues pour la première fois, dans l’atelier de JB, quand Willem et lui se découvraient encore et qu’il avait l’impression que son corps développait de nouveaux organes – un second cœur, un second cerveau – pour pouvoir loger cet excès de sentiments, la merveille de son existence.

Il examine l’un des tableaux lorsque JB finit par l’apercevoir et le rejoint, sur quoi il l’étreint et le félicite.

– JB, fait-il. Je suis tellement fier de toi.

– Merci, Judy, répond JB avec un sourire. Je suis fier de moi aussi, nom de dieu – puis il cesse de sourire. J’aurais tellement aimé qu’ils soient là.

Il secoue la tête avant de parvenir à dire :

– Moi aussi.

Ils gardent le silence quelques instants. Puis :

– Viens, déclare JB en lui attrapant la main et l’entraînant à l’autre extrémité de l’étage, dépassant en chemin le directeur de la galerie de JB, qui lui adresse un signe, et un dernier cageot de toiles encadrées en train d’être déballées, jusqu’à un mur où des employés libèrent précautionneusement une peinture en découpant sa protection de papier bulle.

JB se place devant eux et, lorsque le plastique est enlevé, il voit qu’il s’agit d’un portrait de Willem.

La toile n’est pas très grande – juste d’un mètre vingt sur quatre-vingt-dix centimètres – et est orientée horizontalement. C’est, de loin, la peinture d’un photoréalisme le plus marqué que JB ait réalisée depuis des années, exhibant des couleurs riches et denses et des coups de pinceau rendant les cheveux de Willem aussi délicats que des plumes. Le Willem de ce tableau ressemble au Willem peu avant sa mort : il a l’impression de voir Willem dans les mois qui ont précédé ou suivi le tournage du *Danseur en scène*, pour lequel il avait les cheveux plus longs et plus sombres que nature. Après *Le Danseur*, décide-t-il, parce que Willem porte un pull, d’une teinte vert foncé qui évoque la couleur des feuilles de magnolia, qu’il se rappelle lui avoir acheté à Paris lorsqu’il était allé lui rendre visite.

Il recule d’un pas, sans quitter la toile des yeux. Dans le tableau, le torse de Willem est dirigé vers le spectateur, mais son visage est tourné vers la droite, si bien qu’il apparaît presque de profil, penché vers quelque chose ou quelqu’un, et souriant. Or, parce qu’il connaît les sourires de Willem, il sait qu’il a été saisi en train de regarder quelque chose qu’il aime, sait que dans cet instant Willem était heureux. Le visage et le cou de Willem dominent l’image et, bien que l’arrière-plan soit plus suggéré que montré, il sait que Willem est installé à leur table ; il le sait à cause de la manière dont JB a représenté la lumière et les ombres sur le visage de Willem. Il a le sentiment que s’il prononçait le nom de Willem, le visage dans le tableau se tournerait vers lui et lui répondrait ; il a l’impression que s’il étendait la main et caressait la toile, il sentirait sous le bout de ses doigts la texture des cheveux de Willem, le rebord de ses cils.

Mais il se retient, évidemment, se contentant de relever la tête et d’apercevoir JB qui lui sourit, tristement.

– Le cartouche où figure le titre a déjà été installé, annonce JB – aussi s’approche-t-il lentement du mur derrière la toile et découvre l’intitulé – *Willem écoutant Jude lui raconter une histoire, Greene Street* – et sent sa respiration l’abandonner ; c’est comme si son cœur était fait d’une matière suintante et froide, comparable à de la viande hachée, qu’on le lui empoigne et le compresse, si bien que des morceaux s’en détachent et tombent dans un bruit assourdi sur le sol près de ses pieds.

Il a soudain le vertige.

– Il faut que je m’asseye, dit-il finalement – et JB l’emmène dans un coin, de l’autre côté du mur où Willem sera accroché, où se trouve un petit cul-de-sac.

Il s’installe à moitié sur l’une des caisses qu’on a laissées là et penche la tête, reposant ses mains sur ses cuisses.

– Je suis désolé, arrive-t-il à dire. Pardon, JB.

– C’est pour toi, réplique JB d’une voix douce. Quand la rétrospective sera terminée, Jude. Il est à toi.

– Merci, JB, répond-il.

Il se force à se relever, sent tout en lui tournoyer. *J’ai besoin de manger quelque chose*, pense-t-il. Quand a-t-il avalé un repas pour la dernière fois ? *Le petit-déjeuner*, se dit-il, *mais hier*. Il tend la main vers la caisse pour se recentrer, pour que le roulis dans sa tête et sa colonne vertébrale cesse ; il éprouve de plus en plus fréquemment cette sensation, un sentiment de s’éloigner dans un flottement, un état proche de l’extase. *Emmène-moi quelque part*, entend-il une voix intérieure déclarer, mais il ne sait pas à qui il adresse ces mots, ni où il souhaite aller. *Emmène-moi, emmène-moi*. Ce sont ses pensées, tandis qu’il s’enveloppe de ses bras, lorsque soudain JB l’attrape par les épaules et l’embrasse sur la bouche.

Il s’écarte brutalement.

– Qu’est-ce que tu fais, putain ? demande-t-il tout en reculant d’un pas maladroit, s’essuyant la bouche du dos de la main.

– Jude, pardon, ce n’était pas prémédité, déclare JB. C’est juste que tu as l’air tellement… tellement triste.

– Et c’est ta réaction ? dit-il d’un ton cinglant à JB, qui s’approche de lui. T’as pas intérêt à me toucher, JB, je te préviens.

Dans le fond, il perçoit le bruit des techniciens, du directeur de la galerie de JB, des commissaires de l’exposition qui bavardent. Il recule encore d’un pas, cette fois vers le rebord du mur. *Je vais m’évanouir*, pense-t-il, mais il ne perd pas conscience.

– Jude, reprend JB – et puis, avec un changement d’expression : Jude ?

Mais il s’éloigne de lui.

– Ne m’approche pas, ordonne-t-il. Ne me touche pas. Laisse-moi tranquille.

– Jude, dit JB d’une voix basse, tout en lui emboîtant le pas, tu n’as pas l’air bien. Laisse-moi t’aider – mais il continue de marcher, essayant d’échapper à JB. Je suis désolé, continue JB. Excuse-moi.

Il aperçoit un groupe de personnes qui se déplace vers l’autre bout de l’étage, le remarquant à peine partir, avec JB à ses côtés ; c’est comme s’ils n’existaient pas.

Vingt pas supplémentaires pour atteindre les ascenseurs, estime-t-il ; dix-huit pas de plus ; seize ; quinze ; quatorze. Sous lui, le sol s’est transformé en une toupie déchaînée, tournoyant autour de son axe. Dix ; neuf ; huit.

– Jude, dit JB, qui ne cesse son babil, laisse-moi t’aider. Pourquoi tu ne me parles plus ?

Il a atteint l’ascenseur ; il frappe le bouton de la paume de sa main ; il s’appuie contre le mur, priant de pouvoir rester debout.

– Éloigne-toi de moi, fait-il à JB d’un ton cassant. Fous-moi la paix.

L’ascenseur arrive ; les portes s’ouvrent. Il se dirige vers elles. Sa démarche s’est modifiée : sa jambe gauche mène toujours le mouvement et il continue de la soulever étrangement haut – cela n’a pas changé, c’est une conséquence de son accident. Mais il ne traîne plus sa jambe droite, et parce que ses prothèses sont si bien articulées – bien mieux que ses propres pieds ne l’étaient – il peut sentir le mouvement de son pied au moment où il se détache du sol, la partie compliquée et magnifique qui consiste à le poser de nouveau contre le sol, pas à pas.

Mais lorsqu’il est fatigué, quand il est désespéré, il s’aperçoit qu’il se remet inconsciemment à marcher comme avant, chacun de ses pieds atterrissant platement, lourdement contre le sol, sa jambe droite traînaillant derrière lui. Et, tandis qu’il se dirige vers l’ascenseur, il oublie que ses jambes d’acier et de fibre de verre sont conçues pour exécuter des mouvements plus nuancés qu’il ne le leur reconnaît, si bien qu’il trébuche et tombe.

– Jude, entend-il JB s’exclamer – et, parce qu’il se sent si faible, pendant quelques secondes tout devient désert et sombre, puis, lorsqu’il récupère sa vision, il s’aperçoit que la foule de gens a entendu JB s’écrier et qu’ils se dirigent maintenant vers lui.

Il distingue également le visage de JB au-dessus de lui, mais il est trop épuisé pour interpréter son expression. *Willem écoutant Jude lui raconter une histoire*, pense-t-il, et la toile lui apparaît : le visage de Willem, son

sourire, pourtant Willem ne le regarde pas, il regarde ailleurs. Et si, songe-t-il, le Willem du tableau le cherche du regard ? Il éprouve un désir pressant de se tenir à la droite du tableau, assis dans un fauteuil, dans la ligne de mire de Willem, de ne jamais abandonner cette peinture. Willem est là, emprisonné à jamais dans une conversation solitaire. Lui aussi est là, emprisonné dans l'existence. Il pense à Willem, tout seul dans son tableau, nuit après nuit, dans le musée désert, ne cessant de l'attendre pour qu'il lui raconte une histoire.

Pardonne-moi, Willem, lui dit-il dans sa tête. *Pardonne-moi, mais je dois te laisser maintenant. Pardonne-moi, mais il faut que j'y aille*.

– Jude, répète JB – les portes de l'ascenseur sont en train de se refermer, cependant JB étend le bras vers lui.

Mais il l'ignore, se remet sur ses pieds, s'appuie contre la cloison de l'ascenseur, dans l'angle. Les gens sont tout près maintenant. Tout le monde se déplace tellement plus vite que lui.

– Ne m'approche pas, dit-il à JB – mais il est calme. Laisse-moi tranquille. S'il te plaît, laisse-moi en paix.

– Jude, répète encore JB. Pardon.

Et il s'apprête à ajouter autre chose, mais à ce moment-là les portes de l'ascenseur se referment – et il se retrouve enfin seul.

III

Il n’a pas commencé à le faire de manière consciente, vraiment pas, mais lorsqu’il se rend compte de ce qu’il est en train de faire, il n’y met pas non plus un terme. On est à la mi-novembre, il sort de la piscine après ses longueurs du matin et, tandis qu’il se hisse à l’aide des barres en métal que Richard avait fait installer pour lui permettre de monter dans sa chaise roulante ou d’en descendre plus aisément, le monde disparaît.

Lorsqu’il se réveille, seules dix minutes ont passé. Un moment, il était six heures quarante-cinq du matin, et il était en train de se soulever ; le suivant, il est six heures cinquante-cinq, et il se trouve étalé face contre terre sur le sol de caoutchouc noir, les bras étendus vers le fauteuil, son torse ayant formé sous lui une flaque d’eau. Il gémit en se redressant dans une position assise et attend que la pièce ait fini de tournoyer avant de tenter – et de réussir cette fois – à se réinstaller dans son fauteuil.

Le deuxième épisode se produit quelques jours après. Il vient de rentrer du bureau, et il est tard. De plus en plus, il a l’impression que Rosen Pritchard lui fournit son énergie fondamentale et que, dès qu’il quitte les lieux, ses forces l’abandonnent en même temps : à l’instant où M. Ahmed referme sur lui la portière arrière de la voiture, il s’endort, pour ne se réveiller que lorsqu’il est déposé à Greene Street. Cependant, alors qu’il se déplace dans la pénombre de l’appartement silencieux ce soir-là, il est submergé par un sentiment de désorientation, si débilitant qu’il se fige un moment, clignant des yeux et confus, avant de rejoindre le canapé dans le salon et de s’y allonger. Il pense juste se reposer, quelques minutes seulement, jusqu’à ce qu’il puisse se relever, mais lorsqu’il rouvre les yeux, c’est le matin, et le salon est empli d’une lumière grise.

Le troisième épisode a lieu le lundi matin. Il se réveille avant la sonnerie du réveil et, bien qu'allongé, il sent que tout autour de lui et à l'intérieur de lui tourbillonne, comme s'il était une bouteille à moitié remplie d'eau, à la dérive sur un océan de nuages. Les semaines passées, il n'a pas eu du tout besoin d'ingurgiter des médicaments le dimanche : il rentre de son dîner avec JB le samedi soir, se met au lit, et ne se réveille que lorsque Richard vient le trouver le lendemain. Quand Richard ne vient pas (comme dimanche dernier : India et lui rendent visite aux parents de celle-ci au Nouveau-Mexique), il dort toute la journée et toute la nuit. Il ne rêve de rien, et rien ne le réveille.

Il sait ce qui lui arrive, bien sûr : il ne se nourrit pas assez. Depuis des mois. Certains jours il mange très peu – un fruit, un morceau de pain –, d'autres, rien du tout. Ce n'est pas qu'il a décidé d'arrêter de se nourrir – simplement, il a perdu son intérêt pour la nourriture, n'y parvient plus. Il n'a pas faim, alors il ne mange pas.

Ce lundi-là, cependant, il mange. Il se lève, descend en titubant. Il nage, mais mal et lentement. Puis il remonte et se prépare un petit-déjeuner. Il s'assied et l'avale, fixant des yeux l'appartement, les journaux pliés sur la table à côté de lui. Il ouvre la bouche, y enfourne une fourchetée de nourriture, mâche et l'avale. Il continue d'exécuter ces mouvements de manière mécanique, mais soudain il songe combien ce processus est grotesque, placer un aliment dans sa bouche, le faire tourner à l'aide de sa langue, avaler la boule de nourriture imprégnée de salive, et s'arrête. Pourtant, il se le promet : *Je me nourrirai, même si je n'en ai pas envie, parce que je suis en vie et que c'est ce que je suis censé faire*. Mais il ne cesse d'oublier.

Puis, deux jours plus tard, quelque chose se passe. Il vient de rentrer, si épuisé qu'il a l'impression d'être soluble, comme s'il était en train de se dissoudre dans l'air, si dépourvu de substance qu'il a l'impression de se composer non de sang et d'os mais de vapeur et de buée, lorsqu'il aperçoit Willem debout devant lui. Il ouvre la bouche pour lui parler, mais il cligne alors des yeux et Willem disparaît, tandis qu'il chancelle, les bras étendus.

– Willem, dit-il à voix haute dans le vide de l'appartement. Willem.

Il ferme les yeux, comme s'il pouvait de cette manière le faire réapparaître, mais Willem ne revient pas.

Le lendemain, pourtant, il resurgit. Il est de nouveau à la maison. C'est de nouveau la nuit. Il n'a encore une fois rien mangé. Il est au lit, fixant des yeux l'obscurité de la chambre. Et là, soudain, Willem apparaît, chatoyant à l'instar d'un hologramme, les contours de sa silhouette illuminés et flous, cependant Willem ne le regarde pas (il regarde ailleurs, en direction de la porte, de façon si intense qu'il voudrait suivre la ligne de mire de Willem, voir ce que celui-ci voit, mais il sait qu'il ne doit pas cligner des yeux, ne doit pas se détourner, ou Willem le quittera), mais il lui suffit de le voir, de sentir que d'une certaine manière il existe encore, que sa disparition n'est peut-être pas définitive. Pourtant, finalement, il est obligé de cligner des yeux, et Willem se volatilise une nouvelle fois.

Cependant, il n'est pas trop contrarié, parce que maintenant il sait : s'il ne mange pas, s'il peut tenir jusqu'au moment qui précède l'effondrement, il se mettra à halluciner, et ses hallucinations lui apporteront peut-être l'image de Willem. Ce soir-là, il s'endort satisfait, la première fois qu'il éprouve du contentement depuis presque quinze mois, parce que aujourd'hui il a compris comment rappeler Willem ; a pris conscience de sa capacité à invoquer sa présence.

Il annule son rendez-vous avec Andy pour pouvoir rester chez lui et mener des expériences. C'est le troisième vendredi de suite qu'il n'a pas vu Andy. Depuis cette soirée au restaurant, tous les deux se sont montrés polis l'un envers l'autre, et Andy n'a plus mentionné Linus, ni aucun autre médecin, même s'il lui a dit qu'il soulèverait de nouveau la question d'ici six mois.

– Il ne s'agit pas de vouloir me débarrasser de toi, Jude, déclara-t-il. Et je suis désolé, sincèrement, que tu aies pu le prendre comme ça. Je suis inquiet, c'est tout. Je veux juste m'assurer de trouver quelqu'un que tu apprécies, une personne avec laquelle je suis sûr que tu te sentiras à l'aise.

– Je sais, Andy, répondit-il. Et je t'en suis reconnaissant ; vraiment. Je me suis mal comporté, et je m'en suis pris à toi.

Mais il a conscience qu'il doit faire attention : il a goûté à la colère, et sait qu'il lui faut la contrôler. Il la ressent, prête à surgir de sa bouche en un essaim de taons noirs. Où cette rage se cachait-elle ? se demande-t-il. Comment peut-il s'en débarrasser ? Récemment, il a rêvé de violence, d'accidents terribles survenant aux gens qu'il déteste, comme à ceux qu'il aime : il voit Frère Luke être fourré dans un sac plein de rats affamés et

couinant ; la tête de JB violemment frappée contre un mur, son cerveau se répandant en une bouillie grise. Il est toujours présent dans ces rêves, impassible et attentif, puis, après avoir observé la destruction de ces personnes, il se détourne et s'éloigne. Il se réveille en saignant du nez comme cela lui arrivait enfant alors qu'il essayait de prévenir une crise de colère, les mains tremblantes et le visage contorsionné en une grimace.

Ce vendredi-là, Willem ne lui apparaît finalement pas. Mais le lendemain soir, alors qu'il quitte le bureau pour retrouver JB pour le dîner, il tourne la tête vers la droite et aperçoit Willem, assis à côté de lui dans la voiture. Cette fois, s'imagine-t-il, les contours de Willem sont un peu plus fermes, plus solides, et il le fixe du regard aussi longtemps que possible, jusqu'à ce qu'il cligne des yeux et que Willem se dissolve de nouveau.

Après ces épisodes, il se sent vidé, et le monde autour de lui devient indistinct, comme si toute son énergie et toute son électricité avaient servi à créer Willem. Il demande à M. Ahmed de le ramener chez lui au lieu de le conduire au restaurant ; tandis qu'ils roulent vers le sud de Manhattan, il envoie un message à JB pour lui dire qu'il ne se sent pas bien et ne peut pas le retrouver. Cela lui arrive de plus en plus souvent : d'annuler des rendez-vous avec des personnes, de façon mesquine et, en général, offensivement tard – une heure avant une réservation difficile à obtenir pour un dîner, quelques minutes après le rendez-vous prévu dans une galerie, quelques secondes avant un lever de rideau. Richard, JB, Andy, Harold et Julia : ce sont les dernières personnes qui continuent à le contacter, de manière persistante, semaine après semaine. Il ne se rappelle pas la dernière fois qu'il a eu des nouvelles de Citizen, de Rhodes, des Henry Young, d'Elijah ou de Phaedra – des semaines, au moins. Son espoir, son énergie ne constituent plus des ressources capables d'être réalimentées ; ses réserves sont limitées et il veut les consacrer à essayer de trouver Willem, même si sa quête est élusive, même s'il est probable qu'elle échoue.

Aussi rentre-t-il chez lui, puis attend longtemps l'apparition de Willem. Mais celui-ci ne vient pas, et il finit par s'endormir.

Le lendemain il reste au lit, essayant de se suspendre entre un état d'éveil et de somnolence, parce que (pense-t-il) c'est dans cet entre-deux qu'il a le plus de chances de convoquer Willem.

Le lundi il se réveille, se sentant idiot. *Il faut que j'arrête*, se dit-il. *Tu dois rejoindre le monde des vivants. Tu te comportes comme un fou.* Des visions ? *Tu as idée de quoi tu as l'air ?*

Il pense au monastère, où Frère Pavel aimait lui raconter l'histoire d'une nonne du onzième siècle qui s'appelait Hildegard. Hildegard avait des visions ; elle fermait les yeux et des objets illuminés lui apparaissaient ; ses journées étaient baignées de lumière. Mais Frère Pavel s'intéressait moins à Hildegard qu'à son instructrice, Jutta, qui avait abandonné le monde matériel pour mener une existence d'ascète dans une minuscule cellule, morte aux soucis des vivants, en vie sans l'être.

– C'est ce qui va t'arriver si tu n'obéis pas, lui répétait Pavel – et cela le terrorisait.

Il y avait une petite cabane à outils sur la propriété du monastère, sombre, glaciale et encombrée d'objets en fer aux airs malveillants, chacun d'entre eux se terminant en pointe, harpon, faux, et quand le moine lui parlait de Jutta, il s'imaginait qu'on l'enfermerait dans la cabane à outils, nourri juste assez pour survivre, et il continuerait de vivre pendant des années, presque oublié mais pas totalement, presque mort mais pas totalement. Cependant, même Jutta avait profité de la compagnie de Hildegard. Lui n'aurait personne. Comme il avait été terrifié : certain, qu'un jour, c'était ce qui lui arriverait !

À ce moment-là, allongé dans son lit, il entend l'ancien lied lui murmurer. « *Me voilà devenu coupé du monde*, chante-t-il à voix basse, *dans lequel je n'ai que trop perdu mon temps.* »

Pourtant, il a beau se rendre compte de son idiotie, il ne parvient toujours pas à se persuader de manger. L'acte lui-même le révulse maintenant. Il souhaiterait n'avoir ni besoins ni nécessités. Il imagine sa vie à l'instar d'une lamelle de savon, usé, élimé et lisse, qui ressemblerait à la pointe d'une flèche élancée au bout émoussé, se désintégrant un peu plus chaque jour.

Et puis il y a ce qu'il n'aime pas admettre mais dont il a conscience. Il n'a pas le droit de rompre la promesse qu'il a faite à Harold – il ne le fera pas. Mais s'il cesse de se nourrir, s'il renonce à essayer, le résultat sera le même pour finir.

En général, il se rend compte à quel point il se comporte de façon mélodramatique, narcissique et peu réaliste, et, au moins une fois par jour, il se sermonne. Le fait est qu'il a de plus en plus de mal à invoquer les spécificités de Willem sans avoir recours à des accessoires : il ne se souvient pas de la voix de Willem sans d'abord écouter l'un des messages qu'il a conservés ; il ne se souvient plus de l'odeur de Willem sans d'abord renifler l'une de ses chemises. Aussi craint-il de ne pas tant pleurer sur Willem que sur sa propre existence : sa petitesse, son inutilité.

Il ne s'est jamais soucié de son legs, ou n'a jamais pensé qu'il s'en souciait. Ce qui est une bonne chose, parce qu'il ne laissera rien derrière lui : ni bâtiments, ni peintures, ni films, ni sculptures. Pas de papiers. Personne : ni époux, ni enfants, ni, sans doute, parents, enfin, s'il continue à se comporter de la même manière, ni amis. Même pas de nouvelle loi. Il n'a rien créé. Il n'a rien fait, sauf de l'argent : l'argent qu'il a gagné ; l'argent qu'on lui a versé pour compenser sa perte de Willem. Son appartement reviendra à Richard. Les autres propriétés seront distribuées ou vendues, les sommes récoltées par leur vente reversées à des associations caritatives. Ses œuvres d'art iront à des musées, ses livres à des bibliothèques, ses meubles à qui en voudra. Ce sera comme s'il n'avait jamais existé. Il a le sentiment, aussi triste que cela puisse paraître, qu'il n'a jamais eu autant de valeur que dans ces chambres de motel, où au moins il représentait quelque chose de spécifique et de significatif aux yeux de quelqu'un, même si ce qu'il avait à offrir lui était pris, et non donné de bon gré. Mais là, du moins, son existence avait une réalité pour d'autres personnes ; elles voyaient en lui ce qu'il était réellement. C'était là qu'il s'était montré le moins déloyal.

Il n'avait jamais pu véritablement croire à la façon dont Willem prétendait le percevoir : une personne courageuse, entreprenante et admirable. Willem disait ces choses et lui avait honte, comme s'il l'avait escroqué : qui pouvait bien être cet individu que Willem décrivait ? Même ses aveux n'avaient pas modifié la perception que celui-ci avait de lui – en réalité, Willem semblait l'en respecter davantage, et non moins, ce qu'il n'avait jamais compris même s'il s'était autorisé à en tirer un certain réconfort. Bien qu'il n'eût jamais été totalement convaincu, il reconnaissait le soutien qu'il avait éprouvé, du fait que quelqu'un le considère comme une personne valable et juge son existence signifiante.

Le printemps d'avant la mort de Willem, ils avaient reçu des amis à dîner – juste Richard, Henry Young l'Asiatique, et eux quatre – quand Malcolm, dans l'un de ses élans occasionnels de regret à l'égard de la décision qu'ils avaient prise avec Sophie de ne pas avoir d'enfants, même si, comme ils le lui rappelèrent tous, ils n'avaient jamais désiré en avoir, avait déclaré :

– Sans eux, je me demande simplement : quel a été le but de tout ça ? Vous ne vous posez jamais la question, vous ? Comment sait-on que nos vies ont un sens ?

– Excuse-moi, Mal, avait répliqué Richard – tout en lui versant le fond d'une bouteille de vin tandis que Willem en débouchait une autre –, mais je trouve ça offensant. Est-ce que tu veux dire que nos vies ont moins de sens parce qu'on n'a pas d'enfants ?

– Non, répondit Malcolm – puis il réfléchit. Enfin, peut-être.

– Moi, je sais que ma vie a du sens, s'était soudain récrié Willem – et Richard lui avait souri.

– Évidemment que ta vie à toi a du sens, avait rétorqué JB. Tu fais des choses que les gens ont vraiment envie de voir, contrairement à moi, Malcolm, Richard et Henry ici présents.

– Les gens ont envie de voir nos créations, dit Henry Young l'Asiatique, d'un air blessé.

– Je voulais dire en dehors des gens à New York, Londres, Tokyo et Berlin.

– Oh, eux. Mais qui se préoccupe de ces gens-là ?

– Non, ajouta Willem, après qu'ils eurent tous cessé de rire. Je sais que ma vie a du sens parce que… – et là, il s'interrompit, prit un air timide et garda le silence quelques instants avant de poursuivre : Parce que je suis un bon ami. J'adore mes amis, je me soucie d'eux et je crois que je les rends heureux.

Tout le monde se tut et, pendant quelques secondes, Willem et lui s'étaient regardés par-dessus la table, et le reste des gens, l'appartement lui-même s'étaient évaporés : ils étaient deux personnes assises sur deux chaises et, autour d'eux, le néant.

– À Willem, finit-il par lancer en levant son verre – et tout le monde toasta.

– À Willem, répétèrent-ils tous en écho – et Willem lui sourit.

Plus tard ce soir-là, quand tous les invités étaient partis et qu'ils se trouvaient au lit, il avait dit à Willem qu'il avait raison.

– Je suis heureux que tu aies conscience que ta vie a du sens, lui déclara-t-il. Je suis content que ce ne soit pas quelque chose dont je doive te persuader. Que tu saches à quel point tu es merveilleux.

– Mais ta vie a tout autant de sens que la mienne, avait répondu Willem. Tu es également merveilleux. Tu ne t'en rends pas compte, Jude ?

À ce moment-là il avait marmonné quelque chose, que Willem avait pu interpréter comme une forme d'assentiment, mais alors que Willem dormait, lui était resté éveillé. Considérer si la vie avait un sens ou pas lui avait toujours paru comme une sorte de problème de riches, un privilège, véritablement. Il ne pensait pas que la sienne soit significative. Mais cela ne le dérangeait pas vraiment.

Et s'il ne s'était jamais inquiété de savoir si son existence valait quoi que ce soit, il s'était en revanche toujours demandé pourquoi lui, ainsi que d'innombrables autres personnes, continuaient même de vivre ; il avait parfois eu du mal à se convaincre lui-même et pourtant tant de gens, des millions, des milliards de gens, vivaient dans une misère qu'il ne pouvait même pas imaginer, démunis et malades, dans des conditions si extrêmes qu'elles en devenaient obscènes. Malgré tout, ils continuaient de vivre. Alors cela signifiait-il que la détermination de continuer à vivre n'était pas une question de choix, mais plutôt un trait de l'évolution ? Y avait-il quelque chose dans notre esprit, une constellation de neurones aussi endurcis et rugueux que des tendons, qui empêchaient les humains de recourir à ce que la logique si souvent leur conseillait de faire ? Cependant, cet instinct n'était pas infaillible – il l'avait surmonté un jour. Mais qu'était-il arrivé à celui-ci par la suite ? S'était-il émoussé ou était-il devenu plus résilient ? Avait-il même encore le choix de vivre ou de mourir ?

Il savait, depuis l'hôpital, qu'il était impossible de convaincre quelqu'un de vivre pour son propre bien. Mais il pensait souvent qu'un traitement plus efficace consisterait à persuader les gens de la nécessité de vivre pour les autres : cet argument lui avait toujours paru le plus convaincant. Le fait était qu'il avait une dette à l'égard de Harold. De même qu'à l'égard de Willem. Et s'ils souhaitaient qu'il reste en vie, il le leur devait. À l'époque, alors que jour après jour constituait une épreuve, ses motivations lui apparaissaient obscures, mais maintenant il pouvait reconnaître qu'il avait continué à vivre

pour eux et se sentir fier de ce rare geste d'altruisme, après tout. Il n'avait pas compris pourquoi ils désiraient qu'il reste en vie, seulement qu'ils le désiraient, aussi s'était-il exécuté. Il avait fini par redécouvrir la satisfaction, la joie, même. Mais cela n'avait pas été le cas au début.

Et de nouveau aujourd'hui il trouve l'existence de plus en plus difficile, chaque jour un peu moins endurable que la veille. Chacune de ses journées est emplie par un arbre, desséché et mourant, qui ne possède plus qu'une seule branche qui fait saillie sur sa droite, unique prothèse pour un épouvantail, et c'est à cette branche qu'il est suspendu. Au-dessus de lui il bruine constamment, ce qui rend la branche glissante. Mais il s'y agrippe, aussi exténué qu'il soit, parce que au-dessous de lui se trouve un trou creusé dans la terre si profondément qu'il ne parvient pas à en voir le fond. Il est terrorisé à l'idée de lâcher sa prise parce qu'il tombera dans le trou, mais il sait qu'il finira par se laisser aller, il sait qu'il le doit : il est si fatigué. Sa poigne s'affaiblit un peu plus, juste un petit peu, à chaque semaine qui passe.

Aussi est-ce avec un sentiment de culpabilité et de regret, mais aussi d'inévitabilité, qu'il trahit la promesse qu'il a faite à Harold. Il triche quand il dit à Harold qu'on l'envoie en voyage d'affaires à Jakarta et qu'il ratera Thanksgiving. Il triche quand il commence à se laisser pousser la barbe, en espérant que celle-ci dissimulera la maigreur de son visage. Il triche quand il déclare à Sanjay qu'il va bien, qu'il a juste eu une grippe intestinale. Il triche quand il informe sa secrétaire qu'elle n'a pas besoin de lui rapporter à déjeuner parce qu'il s'est acheté quelque chose en allant au bureau. Il triche quand il annule tous ses rendez-vous pour le mois à venir avec Richard, et JB et Andy, prétextant qu'il a trop de travail. Il triche à chaque fois qu'il autorise la voix à lui susurrer, spontanément : *Ce ne sera plus long maintenant, il n'y en a plus pour longtemps.* Il n'a pas l'illusion de pouvoir littéralement se laisser mourir de faim – mais il pense en revanche qu'un jour viendra, plus proche aujourd'hui que jamais, où il sera si faible qu'il trébuchera et se fracassera le crâne contre le sol en béton du hall d'entrée de Greene Street, où il contractera un virus et ne possédera plus les ressources nécessaires pour le combattre.

Au moins l'un de ses mensonges est vrai : il a effectivement beaucoup de travail. Il doit plaider en appel dans un mois et éprouve du soulagement à pouvoir passer autant de temps à Rosen Pritchard, où rien de mal ne lui est

jamais arrivé, où même Willem comprend qu'il ne doit pas le déranger avec l'une de ses apparitions inopinées. Un soir, il entend Sanjay marmonner dans sa barbe en partant précipitamment du bureau – « Putain, elle va me tuer » –, lève les yeux et s'aperçoit que ce n'est plus la nuit mais le jour, et que les eaux de l'Hudson virent à l'orangé. Il le remarque, mais il ne ressent rien. Ici, sa vie se suspend ; ici, il pourrait être n'importe qui, n'importe où. Il peut rester aussi tard qu'il le souhaite. Personne ne l'attend, personne ne sera déçu s'il n'appelle pas, personne ne sera en colère s'il ne rentre pas.

Le vendredi précédant le procès, il travaille tard lorsque l'une de ses secrétaires passe la tête par la porte pour lui annoncer qu'il a un visiteur dans l'entrée, un certain Dr Contractor, et aimerait-il qu'elle le lui envoie ? Il marque une pause, incertain ; Andy l'a appelé à plusieurs reprises, mais il ne l'a pas rappelé, et il sait qu'il ne se contentera pas de partir.

– Oui, lui répond-il. Amenez-le dans la salle de conférences du côté sud-est.

Il patiente dans cette pièce de réunion, qui ne possède pas de fenêtres et est la plus privée, puis, lorsque Andy entre, il voit sa bouche se contracter, cependant ils se serrent la main comme deux étrangers et Andy attend le départ de la secrétaire pour se lever et s'approcher de lui.

– Mets-toi debout, ordonne-t-il.

– Je ne peux pas, répond-il.

– Pour quelle raison ?

– Mes jambes me font mal, dit-il – mais c'est faux.

Il ne peut pas se lever parce que ses prothèses ne lui vont plus. « L'avantage de ces prothèses est qu'elles sont très sensibles et légères, lui avait expliqué le prothésiste lorsqu'on les lui avait ajustées. L'inconvénient est que les attaches ne vous permettent pas beaucoup de marge. Si vous perdez ou prenez plus de dix pour cent de votre poids corporel – donc pour vous, il s'agit de sept, huit kilos de plus ou de moins – vous devrez adapter votre poids, ou bien en recommander une paire. Aussi, il est important que vous conserviez un poids stable. » Depuis trois semaines, il utilise son fauteuil et, même s'il continue à porter ses prothèses, ce n'est que pour la galerie, pour remplir son pantalon ; elles sont trop mal ajustées pour qu'il puisse réellement les utiliser, et il se sent trop las pour aller voir le prothésiste, trop las pour inventer des explications.

– Je pense que tu mens, dit Andy. Je crois que tu as perdu tellement de poids que tes prothèses ne te tiennent plus, j'ai raison ? – mais il ne répond pas. Tu as perdu combien de kilos, Jude ? demande Andy. La dernière fois que je t'ai vu, tu pesais déjà six kilos de moins. Combien maintenant ? Dix ? Plus ? – s'ensuit un autre silence. Qu'est-ce que tu fous, putain ? interroge Andy, en baissant un peu plus la voix. Qu'est-ce que tu t'infliges, Jude ? Tu as une mine de déterré, poursuit Andy. Tu as l'air malade, malsain – il s'interrompt. Dis quelque chose, ajoute-t-il. Mais dis quelque chose, bon dieu, Jude.

Il sait comment cet échange est censé se dérouler : Andy lui crie dessus. Il lui répond en criant aussi. Puis ils parviennent à une détente, qui fondamentalement ne change rien, une espèce de pantomime : il se soumettra à un remède, qui n'est pas une solution, mais qui rassurera Andy. Et puis un nouveau problème, pire que le précédent, surviendra, et la pantomime se révélera n'être rien d'autre, et on le forcera à suivre un traitement dont il ne veut pas. On appellera Harold. On le sermonnera et sermonnera, sans fin, et il mentira et mentira, sans fin. Le même cycle, le même cercle vicieux, encore et toujours, un enchaînement aussi prévisible que les hommes arrivant dans les chambres de motel, ajustant leur drap sur le lit, lui faisant l'amour, et s'en allant. Et puis au suivant, au suivant. Et le lendemain : identique à la veille. Sa vie se résume à une série de schémas sinistres : le sexe, les scarifications, ceci, cela. Les visites au cabinet d'Andy, les visites à l'hôpital. Pas cette fois-ci, pense-t-il. Cette fois est celle où il agira différemment ; le moment est arrivé pour lui de s'échapper.

– Tu as raison, Andy, dit-il, d'une voix aussi calme et dépourvue d'émotion qu'il peut trouver, la voix qu'il emploie au tribunal. J'ai perdu du poids. Et je suis désolé de ne pas être venu te voir plus tôt. Et si je ne l'ai pas fait, c'est parce que je savais que tu serais fâché. Mais j'ai eu une effroyable grippe intestinale, dont je ne parviens pas à me débarrasser, même si elle est en train de se terminer. Je mange, je te promets. Je sais que j'ai une mine terrible. Mais je te jure que j'y travaille.

Ironiquement, il a réellement mangé plus ces deux dernières semaines ; il faut qu'il tienne le temps du procès. Il n'a pas envie de s'évanouir au tribunal.

Et après cela, que peut dire Andy ? Il demeure suspicieux. Mais il ne peut rien faire.

– Si tu ne viens pas me voir la semaine prochaine, je reviendrai, lui déclare Andy avant que la secrétaire ne le raccompagne.

– Très bien, répond-il d'un ton toujours agréable. Mardi en huit. Le procès sera terminé d'ici là.

Une fois Andy parti, il se sent momentanément triomphal, comme s'il était le héros d'un conte de fées et venait de vaincre un dangereux ennemi. Mais bien sûr Andy n'est pas son ennemi, et il se comporte de manière ridicule, si bien que son sentiment de victoire laisse vite la place au désespoir. Il a l'impression, comme de plus en plus souvent, que son existence lui a été imposée, plutôt qu'il n'a joué un rôle dans son élaboration. Il n'a jamais été capable d'imaginer ce que sa vie pourrait être ; enfant, déjà, alors qu'il rêvait d'autres lieux, d'autres destins, il était incapable de visualiser à quoi ces autres lieux et destins pourraient ressembler ; il avait cru tout ce qu'on lui avait enseigné sur qui il était et ce qu'il deviendrait. Mais ses amis, Ana, Lucien, Harold et Julia : ils avaient imaginé sa vie à sa place ; ils l'avaient perçu comme une personne différente de l'image qu'il s'était toujours faite de lui-même ; ils lui avaient permis de croire en des possibilités qu'il n'aurait jamais lui-même conçues. Il envisageait son existence comme l'axiome de l'ensemble vide, mais eux la voyaient comme une équation différente, une équation sans chiffre défini – *Jude* = *x* –, et ils avaient rempli le *x* de façons que Frère Luke, les éducateurs du centre et Dr Traylor n'avaient jamais imaginées pour lui ni ne l'avaient jamais encouragé à imaginer lui-même. Il aimerait pouvoir être convaincu, comme ses amis le sont, par leurs preuves ; il aurait aimé que ceux-ci lui montrent de quelle manière ils étaient parvenus à leurs solutions. S'il savait comment ils avaient résolu l'équation, pense-t-il, il saurait pourquoi continuer de vivre valait la peine. Tout ce qu'il lui faut est une réponse. Il ne demande qu'à être convaincu. La preuve n'a pas besoin d'être élégante ; seulement démontrable.

Le procès a lieu. Il s'en tire bien. Chez lui, ce vendredi-là, il roule jusqu'à sa chambre et se met directement au lit. Il passe tout le week-end à dormir, d'un sommeil étrange et inquiétant, moins un sommeil véritable qu'une sorte de glissade, planant entre les univers du souvenir et du fantasme, de l'inconscience et de l'éveil, de l'angoisse et de l'espoir. Il ne s'agit pas du monde des rêves, pense-t-il, mais d'un autre lieu et, s'il se rend compte parfois qu'il se réveille – il aperçoit le lustre au-dessus de lui,

le canapé avec son motif imprimé de fougères à l'autre bout de la chambre –, il est incapable de discerner ce qui relève de la fantasmagorie et ce qui relève du réel. Il se voit approcher une lame de son bras et s'entailler jusqu'à la chair, mais ce qui jaillit de la plaie, ce sont des ressorts de métal, du rembourrage et du crin, alors il comprend qu'il a subi une mutation, qu'il n'est même plus humain, et se sent soulagé : il n'aura pas à rompre sa promesse à Harold après tout ; sa culpabilité s'est évaporée avec son humanité.

Est-ce le réel ? lui demande la voix, minuscule et pleine d'espoir. *Sommes-nous désormais inanimés ?*

Mais il ne possède pas la réponse à cette question.

Il ne cesse de voir Frère Luke et Dr Traylor. Plus il s'affaiblit et s'éloigne de lui-même, plus leurs apparitions deviennent fréquentes et, si les images de Willem et de Malcolm se sont obscurcies dans son esprit, ce n'est pas le cas en revanche de celles de Frère Luke et de Dr Traylor. Il a l'impression que son passé est un cancer qu'il aurait dû traiter il y a bien longtemps, mais qu'il a choisi à la place d'ignorer. Et aujourd'hui, Frère Luke et Dr Traylor ont métastasé, formant des tumeurs trop énormes et envahissantes pour que l'on puisse les éliminer. Maintenant, lorsqu'ils lui apparaissent, ils gardent le silence : ils sont devant lui, assis, côte à côte, sur le canapé de sa chambre, et le fixent du regard, ce qui est pire que s'ils parlaient, car il sait qu'ils sont en train de réfléchir à son sort et que, quoi qu'ils décident, celui-ci dépassera en horreur tout ce qu'il peut imaginer, tout ce qu'ils lui ont fait subir par le passé. À un moment donné, il les voit murmurer entre eux et sait qu'ils discutent de lui. *« Arrêtez !* leur hurle-t-il, arrêtez, arrêtez », mais ils l'ignorent et, lorsqu'il essaie de se lever pour les chasser, il n'y parvient pas. « Willem, s'entend-il appeler, protège-moi, aide-moi ; fais-les partir, je t'en prie. » Cependant Willem ne vient pas, alors il prend conscience qu'il est seul et se met à avoir peur, se dissimulant sous la couverture et demeurant aussi immobile que possible, convaincu que le temps s'est retourné sur lui-même et qu'il va devoir revivre son existence, étape après étape. *Cela finira par s'arranger*, se promet-il. *Souviens-toi, de bonnes années ont suivi les mauvaises*. Mais il ne peut pas envisager de repasser par là ; il ne peut pas revivre une nouvelle fois ces quinze années, ces quinze années de semi-existence, si longues et aux

répercussions sans fin, qui ont déterminé tout ce qu'il est devenu et a accompli.

Quand il finit par se réveiller complètement le lundi matin, il sait qu'il a franchi un certain seuil. Qu'il se rapproche, qu'il est en train de passer d'un monde à l'autre. Il perd deux fois conscience en essayant simplement de se mettre dans son fauteuil. Il s'évanouit en chemin vers la salle de bains. Pourtant, il ne se blesse pas ; d'une manière ou d'une autre, il demeure en vie. Il s'habille, le costard et les chemises qu'il a fait reprendre un mois plus tôt devenus déjà trop larges, enfile ses moignons dans les prothèses et descend retrouver M. Ahmed.

Au travail, tout est pareil. C'est la nouvelle année ; les gens rentrent de vacances. Pendant la réunion du comité de direction, il s'enfonce les doigts dans la cuisse pour essayer de rester alerte. Il sent que sa poigne autour de la branche se relâche.

Sanjay quitte le bureau tôt ce soir-là ; il le suit de peu. Aujourd'hui, Harold et Julia emménagent dans leur appartement au nord de Manhattan et il a promis qu'il irait leur rendre visite. Il ne les a pas vus depuis plus d'un mois et, bien qu'il ne soit plus capable de jauger son apparence, il a enfilé plusieurs couches de vêtements ce matin – un tricot de corps, une chemise, un pull, un cardigan, sa veste de costard, son manteau –, de sorte à paraître un peu plus épais. Lorsqu'il entre dans l'immeuble de Harold, le concierge l'invite d'un signe de la main à y aller, aussi monte-t-il à l'étage, essayant de ne pas cligner des yeux, parce que cela aggrave ses vertiges. Arrivé devant leur porte, il marque une pause et se prend la tête entre les mains jusqu'à ce qu'il se sente moins faible, puis tourne la poignée, pénètre dans l'appartement et s'immobilise, le regard fixe.

Ils sont tous là : Harold et Julia, évidemment, mais aussi Andy, JB, Richard et India, les Henry Young, Rhodes, Elijah, Sanjay, et les Irvine également, tous installés ou perchés sur différents meubles, comme s'ils se trouvaient à une séance photo, et, pendant une seconde, il craint d'éclater de rire. Alors il se demande : *Est-ce que je rêve ? Suis-je éveillé ?* Il se rappelle sa vision de lui-même en matelas défoncé et songe : *Est-ce que j'existe encore réellement ? Suis-je toujours conscient ?*

– Waouh, fait-il, quand il retrouve finalement sa capacité à parler. Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

– Exactement ce que tu penses que c'est, entend-il Andy répondre.

– Je fous le camp, essaie-t-il de dire sans y parvenir.

Il est comme paralysé. Il ne peut regarder aucun d'entre eux dans les yeux : il baisse la tête et examine ses mains à la place – sa main gauche avec sa cicatrice, sa main droite, normale – tandis qu'au-dessus de lui Andy parle. Ils le surveillent depuis des semaines – Sanjay a tenu le compte des jours où il l'a vu manger au bureau, Richard s'est introduit dans son appartement pour vérifier la nourriture dans son réfrigérateur.

– On mesure l'amaigrissement en seuils, entend-il encore Andy dire. Une perte de poids d'un à dix pour cent correspond au Seuil Un. Une perte de poids de onze à vingt pour cent correspond au Seuil Deux. Ce seuil est celui où l'on envisage de placer une personne sous alimentation par sonde. Tu sais ça, Jude, parce que tu en as déjà fait l'expérience. Et rien qu'à te regarder, je peux dire que tu en es au Seuil Deux – au moins.

Andy ne cesse de parler et il pense s'être mis à pleurer, mais aucune larme ne lui vient. Tout a si mal tourné, songe-t-il ; comment en est-il arrivé là ? Comment a-t-il pu oublier si totalement la personne qu'il était à l'époque où il formait un couple avec Willem ? C'est comme si cette personne était morte avec Willem et qu'il ne restait plus de lui-même que son moi élémentaire, un être qu'il n'a jamais aimé, un être parfaitement incapable d'occuper la vie qui est la sienne, la vie qu'il s'est d'une manière ou d'une autre construite, en dépit de lui-même.

Il finit par relever la tête et voit Harold le fixer des yeux, s'aperçoit qu'il pleure en silence, répandant de vraies larmes, sans cesser de le regarder.

– Harold, dit-il, même si Andy poursuit son discours, libère-moi. Délie-moi de ma promesse. Ne m'oblige pas à faire ça. Ne me force pas à continuer.

Mais personne ne lui rend sa liberté : ni Harold ni personne d'autre. Il est au contraire capturé et hospitalisé et, là, à l'hôpital, il commence à lutter. *Mon dernier combat*, pense-t-il, et il se débat plus fort qu'il ne l'a jamais fait, aussi ardûment que lorsqu'il était enfant au monastère, devenant le monstre qu'ils lui ont toujours assuré qu'il était, hurlant et crachant au visage de Harold et à celui d'Andy, arrachant l'intraveineuse de sa main, frappant son corps contre le lit, essayant de griffer le bras de Richard, jusqu'à ce que, finalement, une infirmière, lançant des jurons, lui enfonce une seringue pour lui injecter un sédatif.

Il se réveille avec les poignets sanglés au lit, ses prothèses ont disparu, ainsi que ses vêtements, et il a une compresse de coton au niveau de la clavicule sous laquelle, il en est sûr, on lui a inséré un cathéter. Tout recommence, songe-t-il, la même chose, encore une fois.

Pourtant, cette fois est différente. Parce qu'on ne lui laisse aucun choix. Cette fois, on lui installe une sonde alimentaire qui lui perce l'abdomen et s'introduit dans son estomac. Cette fois, on l'oblige à retourner consulter Dr Loehmann. Cette fois, on va le surveiller à chacun de ses repas : Richard le surveillera au petit-déjeuner. Sanjay le surveillera au déjeuner et, s'il reste tard au bureau, au dîner. Harold le surveillera le week-end. On lui interdit de se rendre aux toilettes pendant une heure après la fin de chacun de ses repas. Il doit voir Andy tous les vendredis. JB tous les samedis. Richard tous les dimanches. Il doit voir Harold à chaque fois que Harold le lui dit. Si on le surprend à sauter un repas, ou une séance, ou en train de se débarrasser de nourriture d'une manière ou d'une autre, il sera de nouveau hospitalisé, et cette hospitalisation ne sera pas une question de semaines, mais de mois. Il prendra au minimum quinze kilos, et on l'autorisera à arrêter ce régime quand il aura maintenu ce poids pendant six mois.

Ainsi commence-t-il sa nouvelle vie, une existence où il se retrouve au-delà de l'humiliation, du chagrin, de l'espoir. Une existence dans laquelle ses amis épuisés aux visages las l'observent tandis qu'il mange des omelettes, des sandwichs, des salades. Où ses amis, assis en face de lui, le surveillent tandis qu'il enroule des spaghettis autour de sa fourchette, qu'il vient à bout de sa polenta à l'aide d'une cuillère, qu'il dépiaute des os de leur chair. Des amis qui regardent son assiette, son bol, et qui soit acquiescent d'un hochement de tête – oui, il peut y aller –, soit secouent la tête : *Non, Jude, il faut que tu manges plus que ça*. Au travail, il prend des décisions, et les gens les suivent, mais, à treize heures, le déjeuner lui est livré au bureau et, pendant la demi-heure d'après – bien que personne d'autre ne le sache au cabinet –, ses directives ne valent plus rien, parce que Sanjay possède un pouvoir absolu, et il doit obéir à chacun de ses ordres. Sanjay, d'un texto à Andy, peut l'envoyer à l'hôpital, où ils le sangleront de nouveau et le nourriront de force. Ils ont tous ce pouvoir. Personne ne semble se soucier du fait que cela ne correspond pas à ses souhaits.

Avez-vous tous oublié ? a-t-il envie de leur demander. *L'avez-vous oublié ? Ne vous rappelez-vous pas combien j'ai besoin de lui ? Ne vous rappelez-vous pas que je suis incapable de vivre sans lui ? Qui peut me l'apprendre ? Qui peut me dire comment faire maintenant ?*

C'était un ultimatum qui l'avait envoyé consulter Dr Loehmann la première fois ; c'est un ultimatum qui l'y ramène. Il s'était toujours montré cordial à l'égard de Dr Loehmann, cordial et distant, mais aujourd'hui il se comporte de manière hostile et impolie.

– Je ne veux pas être ici, réplique-t-il, quand le médecin lui dit qu'il est heureux de le revoir et lui demande de quoi il voudrait discuter. Et ne me mentez pas : vous n'êtes pas heureux de me voir, et je ne suis pas non plus heureux d'être ici. C'est une perte de temps – du vôtre et du mien. On m'a contraint à venir.

– Nous ne sommes pas obligés de parler des raisons qui font que vous êtes ici, Jude, pas si vous n'en avez pas envie, répond Dr Loehmann. De quoi aimeriez-vous parler ?

– De rien, rétorque-t-il d'un ton sec – puis il y a un silence.

– Parlez-moi de Harold, suggère Dr Loehmann – en réponse de quoi il soupire d'un air impatient.

– Il n'y a rien à dire, réplique-t-il.

Il consulte Dr Loehmann tous les lundis et jeudis. Le lundi soir, il retourne au travail après son rendez-vous. Mais le jeudi, il est forcé de voir Harold et Julia, et avec eux aussi, il se montre terriblement grossier : non seulement grossier, mais mauvais, méchant. Son attitude l'étonne – il a des réactions qu'il n'aurait jamais osé avoir avant, même pas quand il était enfant, des réactions qui lui auraient valu d'être battu par n'importe qui. Mais pas par Harold et Julia. Ils ne le réprimandent jamais, ne le punissent jamais.

– C'est infect, déclare-t-il un soir en repoussant le ragoût de poulet que Harold a préparé. Je refuse de manger ça.

– Je vais te chercher autre chose, dit aussitôt Julia en se levant. Qu'est-ce que tu veux, Jude ? Un sandwich ? Des œufs ?

– N'importe quoi d'autre, répond-il. Ça a le goût de la nourriture pour chiens.

Mais il s’adresse à Harold, le fixant du regard, en le défiant pour qu’il tressaille, pour qu’il s’emporte. Son pouls bat la chamade au niveau de son cou, par anticipation : il s’imagine Harold bondir de sa chaise et le frapper au visage. Se l’imagine s’effondrer en larmes. Lui ordonner de partir de chez lui.

Fous le camp d’ici, Jude, s’exclamera Harold. *Barre-toi de notre vie, et ne reviens jamais.*

Très bien, répondra-t-il. *Ok, ok. Je n’ai pas besoin de toi de toute façon, Harold. Je n’ai besoin d’aucun de vous.*

Quel soulagement ce sera de savoir que Harold n’a jamais voulu de lui après tout, que son adoption n’était qu’un caprice, une lubie dont la nouveauté s’est ternie depuis longtemps.

Cependant Harold ne fait rien de tout cela, se contentant de le regarder.

– Jude, finit-il par dire très doucement.

– « Jude, Jude », répète-t-il d’un ton moqueur, braillant son propre nom en retour à Harold à l’instar d’un geai. « Jude, Jude. »

Il est tellement en colère, si furieux : il n’y a pas de mot pour décrire ce qu’il ressent. La haine grésille dans ses veines. Harold veut qu’il vive, et maintenant le souhait de Harold est comblé. Maintenant, Harold le voit tel qu’il est.

Est-ce que tu sais à quel point je pourrais te faire du mal ? a-t-il envie de demander à Harold. *As-tu conscience que je pourrais te dire des choses que tu n’oublierais jamais, pour lesquelles tu ne me pardonnerais jamais ? As-tu conscience que j’ai ce pouvoir ? Sais-tu que depuis le premier jour que je te connais je n’ai pas cessé de te mentir ? Sais-tu ce que je suis réellement ? As-tu conscience du nombre d’hommes avec lesquels j’ai été, sais-tu ce que je les ai laissés me faire, tout ce qui m’a pénétré, les bruits que j’ai émis ?* Son existence, la seule chose qui lui appartienne, est devenue la possession d’autres personnes : celle de Harold, qui veut le maintenir en vie, celle des démons qui se bousculent en lui, s’accrochant à ses côtes, lui lacérant les poumons de leurs griffes. Celle de Frère Luke, de Dr Traylor. *À quoi bon la vie ?* se demande-t-il. *À quoi bon ma vie ?*

Oh, songe-t-il, *n’oublierai-je jamais ? Est-ce là qui je suis finalement, après toutes ces années ?*

Il sent son nez se mettre à saigner, et il se recule de la table.

– Je m’en vais, leur dit-il, au moment où Julia entre dans la pièce avec un sandwich.

Il voit qu’elle a retiré les bords du pain et a découpé le sandwich en triangles, comme on le ferait pour un enfant, alors il hésite une seconde et manque de hurler, mais il se ressaisit et jette de nouveau un regard noir à Harold.

– Non, tu ne t’en vas pas, rétorque Harold, sans colère, mais d’un ton déterminé – il se lève de sa chaise et pointe le doigt dans sa direction. Tu restes et tu termines.

– Non, je refuse, annonce-t-il. Appelle Andy, je m’en fous. Je vais me tuer, Harold, je vais me suicider quoi que tu fasses, et tu ne pourras pas m’en empêcher.

– Jude, entend-il Julia susurrer. Jude, s’il te plaît.

Harold s’approche de lui, prenant l’assiette des mains de Julia au passage, sur quoi il pense : *Ça y est.* Il soulève le menton, s’attendant à ce que Harold le frappe au visage avec l’assiette, mais celui-ci n’en fait rien, se contentant de la placer devant lui.

– Mange, dit Harold d’une voix tendue. Tu vas manger ça immédiatement.

Il se rappelle, de manière inattendue, le jour où il a eu sa première crise chez Harold et Julia. Cette dernière se trouvait à l’épicerie et Harold en haut en train d’imprimer une recette de soufflé qui paraissait terriblement compliquée et qu’il comptait soi-disant exécuter. Il s’était allongé dans le cellier, essayant de se retenir de donner des coups de pied de ses jambes qui le faisaient atrocement souffrir, entendant Harold descendre l’escalier et entrer dans la cuisine.

– Jude ? avait-il appelé, ne le voyant pas – et, aussi silencieux qu’il avait tenté de demeurer, il avait malgré tout émis un bruit, sur quoi Harold avait ouvert la porte et l’avait découvert.

Il connaissait Harold depuis six ans à cette époque, mais il était toujours prudent en sa compagnie, craignant le moment, tout en s’y attendant, où il se révélerait à lui tel qu’il était réellement.

– Je suis désolé, avait-il tenté de dire à Harold – mais il n’avait pu émettre qu’un coassement.

– Jude, s’était exclamé Harold, effrayé, tu m’entends ? – et il avait acquiescé d’un hochement de tête, puis Harold était lui-même entré dans le cellier, se frayant un chemin entre les piles de rouleaux d’essuie-tout et les bouteilles de liquide vaisselle, s’accroupissant au sol et lui plaçant délicatement la tête sur ses genoux, et, le temps d’une seconde, il avait songé que c’était le moment qu’il avait toujours plus ou moins anticipé, où Harold ouvrirait la fermeture éclair de son pantalon et l’obligerait à accomplir ce qu’il avait toujours fait.

Mais cela n’était pas arrivé, Harold se contentant de lui caresser la tête, et, au bout d’un moment, tandis qu’il se tortillait et grommelait, son corps tendu par la douleur, la chaleur de celui-ci atteignant ses articulations, il se rendit compte que Harold chantait pour l’apaiser. Il n’avait jamais entendu cette chanson, mais il sut instinctivement qu’il s’agissait d’une chanson pour enfants, une berceuse, et il fut parcouru de tressaillements, claquant des dents et émettant des sifflements, ouvrant et refermant sa main gauche, s’agrippant au goulot d’une bouteille d’huile d’olive à proximité de sa main droite, tandis que Harold continuait à chanter. Alors qu’il était étendu là, si désespérément humilié, il avait conscience qu’après cet incident Harold soit prendrait ses distances, soit se rapprocherait encore plus de lui. Et parce qu’il ne savait pas ce qui allait advenir, il se mit à espérer – comme cela ne lui était jamais arrivé et ne lui arriverait plus jamais – que cette crise ne se terminerait pas, que la chanson de Harold continuerait pour toujours, qu’il n’aurait jamais à découvrir ce qui allait se passer ensuite.

Aujourd’hui, il est tellement plus âgé, Harold est tellement plus âgé et Julia aussi, ce sont trois vieilles personnes, or on lui sert un sandwich destiné à un enfant, et un ordre – *Mange* – également destiné à un enfant. *Nous sommes si âgés que nous sommes redevenus jeunes*, pense-t-il, et il ramasse l’assiette et la jette contre le mur du fond, sur lequel elle se brise, de manière spectaculaire. Il s’aperçoit que le sandwich était un sandwich au fromage grillé, voit l’une des parts triangulaires s’écraser contre le mur puis glisser en s’étalant, le fromage de couleur blanche s’écoulant en grumeaux épais.

Maintenant, se dit-il, presque pris de vertige, tandis que Harold s’approche de nouveau de lui, *maintenant, maintenant, maintenant.* Alors Harold lève la main, et il attend le moment où il le frappera si fort que cette

soirée se terminera, et qu'il se réveillera dans son propre lit, à même pendant un temps d'oublier cet instant, d'oublier ce qu'il a fait.

Au lieu de quoi, Harold l'enveloppe de ses bras, il essaie de le repousser, mais Julia l'étreint aussi, penchée au-dessus de la carapace de son fauteuil, et il est pris au piège.

– Laissez-moi tranquille, rugit-il à leur adresse – mais son énergie l'abandonne, il se sent faible et affamé. Fichez-moi la paix, essaie-t-il encore de dire – mais ses mots sont dénués de forme et vains, aussi inutiles que ses bras et ses jambes, aussi renonce-t-il bientôt.

– Jude, lui dit Harold doucement. Mon pauvre Jude. Mon pauvre chéri.

Et à ces paroles, il se met à pleurer, parce que personne ne l'a jamais appelé « chéri », pas depuis Frère Luke. Parfois, Willem essayait – « chéri, tentait Willem, mon cœur » –, et il lui demandait d'arrêter ; cette marque d'affection lui paraissait sale, un mot dénotant l'avilissement et la débauche.

– Mon chéri, répète Harold – et il veut qu'il arrête ; veut qu'il n'arrête jamais. Mon bébé.

Et il pleure et pleure, pleure à cause de tout ce qu'il a été, à cause de tout ce qu'il aurait pu être, de chaque ancienne blessure, de chaque ancienne joie, pleure de honte et de bonheur de pouvoir enfin être un enfant, avec toutes les lubies et tous les désirs et toutes les insécurités d'un enfant, d'avoir le privilège de mal se conduire et qu'on le lui pardonne, d'être un objet de tendresse et d'affection, de se voir servir un repas et qu'on le force à le manger, de pouvoir enfin, enfin, croire aux paroles de réconfort d'un parent, croire qu'aux yeux de quelqu'un il est un être spécial malgré toutes ses erreurs et toute sa méchanceté, *à cause* de toutes ses erreurs et de toute sa méchanceté.

Et puis, Julia finit par retourner à la cuisine et préparer un autre sandwich ; et il finit par le manger, véritablement taraudé par la faim pour la première fois depuis des mois ; et il finit par passer la nuit dans la chambre d'amis, Harold et Julia l'embrassant pour lui souhaiter bonne nuit ; et il finit par se demander si le temps va réellement se retourner sur lui-même, sauf que, dans cette version, Julia et Harold seront ses parents depuis le début, et qui sait ce qu'il deviendra, sauf qu'il sera une personne meilleure, plus saine, plus gentille, qu'il n'éprouvera pas le besoin de lutter si fort contre sa propre vie. Il s'imagine à quinze ans, entrant en courant dans la maison à

Cambridge, criant des mots – « Maman ! Papa ! » – qu'il n'a jamais prononcés auparavant et, même s'il ne peut concevoir ce qui aurait pu rendre son moi fantasmatique si surexcité (malgré son occasionnelle observation d'enfants normaux, de leurs intérêts et comportements, il n'est pas versé dans les détails), il comprend qu'il est heureux. Il porte peut-être une tenue de football, les bras et jambes nus ; un copain, une copine l'accompagne peut-être. Il n'a probablement jamais fait l'amour encore ; il essaie probablement à chaque occasion qui se présente. Il songerait parfois à ce qu'il deviendrait quand il serait adulte, mais il ne lui viendrait jamais à l'esprit qu'il puisse ne pas aimer quelqu'un, ne pas lui faire l'amour, tout en courant à travers champs, ses pieds se posant sur de l'herbe aussi douce qu'une moquette. Toutes ces heures, toutes ces heures passées à se scarifier, à dissimuler ses scarifications, à lutter pour contenir les souvenirs, que ferait-il, à la place, de toutes ces heures ? Il s'évertuerait à devenir une meilleure personne, il le sait. Il serait plus aimant.

Mais peut-être, se dit-il, peut-être n'est-il pas trop tard. Peut-être pourrait-il faire semblant, une fois de plus, et cette dernière tentative changera la situation, lui permettra de devenir la personne qu'il aurait pu être. Il a cinquante et un ans ; il est vieux. Mais peut-être a-t-il encore le temps. Peut-être est-il toujours récupérable.

Il continue de réfléchir à ces questions, lundi, lorsqu'il va voir Dr Loehmann, auprès duquel il s'excuse pour son odieux comportement la semaine précédente – et celles d'avant également.

Et ce jour-là, pour la première fois, il essaie réellement de parler à Dr Loehmann. Il essaie de répondre à ses questions, avec honnêteté. Il essaie de se mettre à raconter une histoire qu'il n'a jamais racontée à Willem et à Ana auparavant. Cependant, cela s'avère très difficile, non seulement parce qu'il peut à peine formuler ce récit, mais aussi parce qu'il ne peut pas le faire sans penser à Willem et au fait que, lorsqu'il a rapporté cette histoire avant, il se trouvait avec quelqu'un qui le percevait comme personne ne l'avait perçu depuis Ana, avec quelqu'un qui avait réussi à voir au-delà de qui il était, tout en le voyant en même temps exactement comme il était. Puis soudain, il se sent chamboulé, le souffle court, et exécute un brusque demi-tour avec sa chaise roulante – il lui manque toujours trois ou quatre kilos pour pouvoir de nouveau utiliser ses prothèses pour marcher –, s'excuse puis quitte le bureau de Dr Loehmann, empruntant le couloir à

toute vitesse en direction des toilettes, où il s’enferme, respirant lentement et frottant sa poitrine de la paume de la main comme pour apaiser les battements de son cœur. Et là, dans les toilettes, froides et silencieuses, il joue à son ancien jeu de « si » : *Si je n’avais pas suivi Frère Luke ; si je ne m’étais pas laissé prendre par Dr Traylor ; si je n’avais pas permis à Caleb d’entrer ; si j’avais plus écouté Ana*.

Il continue, ses récriminations battant le rythme dans sa tête. Mais alors, il se met aussi à penser : *Si je n’avais jamais rencontré Willem ; si je n’avais jamais fait la connaissance de Harold ; si je n’avais jamais connu Julia, ou Andy, ou JB, ou Richard, ou Lucien, ou tant d’autres gens : Rhodes, et Citizen, et Phaedra, et Elijah. Les Henry Young. Sanjay.* Tous les « si » les plus terrifiants impliquent des personnes. Tous les bons « si », également.

Finalement, il parvient à se calmer et sort des toilettes. Il pourrait s’en aller, il le sait. L’ascenseur est là ; il pourrait envoyer M. Ahmed lui chercher son manteau.

Mais il ne s’en va pas. Et, à la place, se dirige de l’autre côté et retourne dans le bureau, où Dr Loehmann est toujours assis dans son fauteuil, en train de l’attendre.

– Jude, dit Dr Loehmann. Vous êtes revenu.

Il prend une inspiration.

– Oui, répond-il. J’ai décidé de rester.

PARTIE VII

Lispenard Street

Pour le deuxième anniversaire de ta mort, nous sommes allés à Rome. C'était une sorte de coïncidence, et en même temps pas vraiment : il savait, et nous aussi, qu'il aurait besoin de se trouver loin de la ville de New York, loin de l'État de New York. Et peut-être les Irvine partageaient-ils le même sentiment, parce qu'ils avaient prévu la cérémonie à cette même période – à la toute fin du mois d'août, quand l'Europe entière avait migré ailleurs et que nous volions dans sa direction, vers ce continent privé de toutes ses ouailles jaseuses, de toute sa faune indigène.

La cérémonie s'est déroulée à l'Académie américaine, où Sophie et Malcolm avaient tous les deux obtenu des résidences et à laquelle les Irvine avaient donné de l'argent pour une bourse destinée à un ou une jeune architecte. Ils avaient contribué à sélectionner le premier lauréat, une jeune femme très grande et d'une nervosité charmante, originaire de Londres, qui construisait principalement des structures temporaires, bâtiments complexes faits de terre, de boue et de papier, censés se désintégrer lentement, et il y a eu l'annonce du prix, qui s'accompagnait d'une somme d'argent, puis une réception, à laquelle Flora a prononcé un discours. En plus de nous et des associés de Sophie et de Malcolm de chez Bellcast, il y avait Richard et JB, qui avaient tous les deux également bénéficié de résidences à Rome, et, après la cérémonie, nous sommes allés dans un petit restaurant du quartier qu'ils avaient tous les deux aimé quand ils avaient vécu ici et où Richard nous a montré quelle partie des murs du bâtiment était étrusque, et laquelle était romaine. Et, même si le repas avait été bon, agréable et convivial, il n'en restait pas moins très silencieux et, à un moment donné, je me rappelle avoir levé les yeux et m'être rendu compte qu'aucun de nous ne mangeait et que nous regardions tous dans le vide – certains fixant le plafond, d'autres

leurs assiettes, ou l'un l'autre –, songeant à des choses différentes et, en même temps, j'en étais sûr, similaires.

Le lendemain après-midi, Julia a fait une sieste, et nous sommes allés nous promener. Nous logions sur la rive gauche du Tibre, près de la place d'Espagne, mais nous nous sommes fait conduire en voiture de l'autre côté du pont, dans le Trastevere, où nous avons déambulé le long de ruelles si étroites et sombres qu'elles ressemblaient à des couloirs, jusqu'à ce que nous finissions par déboucher sur une place, minuscule et précisément dessinée, dénuée d'ornements, hormis le soleil, où nous nous sommes assis sur un banc en pierre. Un vieil homme, avec une barbe blanche et vêtu de lin, s'est assis à l'autre bout du banc et nous a adressé un signe de la tête, auquel nous avons aussi répondu par un hochement de tête.

Nous avons gardé le silence pendant un long moment, assis dans la chaleur, lorsqu'il a soudain dit qu'il se souvenait de cette place, que vous y étiez allés ensemble une fois, et qu'il y avait un célèbre marchand de *gelati* à deux rues de là.

– Est-ce que je devrais y aller ? m'a-t-il demandé en souriant.

– Je pense que tu connais ma réponse, ai-je répondu – et il s'est levé.

– Je reviens tout de suite, a-t-il annoncé.

– Stracciatella, lui ai-je commandé – et il a hoché la tête.

– Je sais, a-t-il dit.

Nous l'avons regardé s'éloigner, l'homme et moi, puis celui-ci m'a souri et je lui ai rendu son sourire. Il n'était pas si vieux, finalement, comme je m'en suis aperçu : probablement juste quelques années de plus que moi. Et pourtant, je n'ai jamais été capable (et ne le suis toujours pas) de me considérer comme vieux. Je parle comme si je savais que je l'étais ; je me plaignais souvent de mon âge. Mais ce n'était que par jeu, ou pour donner aux autres le sentiment qu'ils étaient jeunes.

– *Lui è te figlio ?* m'a demandé l'homme – et j'ai acquiescé d'un signe de tête.

J'ai toujours été surpris et heureux quand on reconnaissait le lien qui nous unissait, parce que nous ne nous ressemblions pas du tout, lui et moi : et pourtant je pensais – j'espérais – qu'il devait y avoir quelque chose dans la manière dont nous étions ensemble qui constituait une preuve plus convaincante de notre relation que la simple ressemblance physique.

– Ah, fit l’homme, l’observant de nouveau tandis qu’il tournait le coin de la rue et disparaissait. *Molto bello*.

– *Sì*, ai-je répondu – et je me suis soudain senti triste.

Alors, d’un air sournois, il m’a demandé, ou plutôt a déclaré :

– *Tua moglie deve essere molto bella, no ?* – puis il m’a souri pour me montrer qu’il plaisantait, qu’il s’agissait d’un compliment, que si j’étais un homme quelconque, j’étais en même temps chanceux d’avoir une femme si belle, qui m’avait donné un si beau fils, et que donc je ne pouvais pas me sentir offensé.

Je lui ai rendu son sourire.

– Elle l’est, ai-je répondu – et il a souri, d’un air peu étonné.

L’homme était déjà parti quand il est revenu (en me faisant un signe de la tête tandis qu’il marchait, appuyé sur sa canne) avec un cône pour moi et une boîte de granita au citron pour Julia. J’aurais aimé qu’il se soit aussi acheté quelque chose pour lui, mais il ne l’avait pas fait.

– On devrait y aller, a-t-il dit – et nous sommes partis ; cette nuit-là il s’est couché tôt et, le lendemain (le jour anniversaire de ta mort), nous ne l’avons pas vu de la journée : il nous a laissé un message à la réception nous disant qu’il était allé se promener, qu’il nous verrait le lendemain, et qu’il était désolé ; nous avons aussi marché toute la journée et, même si je pensais que nous avions une chance de le voir – Rome n’est pas une si grande ville, après tout –, nous ne l’avons pas croisé et, ce soir-là, pendant que je me déshabillais pour aller me coucher, je me suis rendu compte que je l’avais cherché des yeux dans toutes les rues, toutes les foules.

Le lendemain matin, il était au petit-déjeuner, en train de lire le journal, pâle mais nous souriant, et nous ne lui avons pas demandé ce qu’il avait fait la veille, et il ne nous a pas raconté. Ce jour-là, nous nous sommes contentés de nous promener en ville, tous les trois, formant une petite bande pataude – trop large pour les trottoirs, nous avancions en file indienne, chacun de nous prenant la position de chef de troupe à tour de rôle –, mais nous ne nous sommes rendus que dans les endroits familiers, assez fréquentés, lieux sans souvenirs secrets, dépourvus d’intimité. Près de Via Condotti, Julia a regardé dans la vitrine d’une minuscule bijouterie et nous sommes entrés, emplissant tout l’espace à nous trois, et tous les deux avons tenu en l’air les boucles d’oreilles qu’elle avait admirées dans la vitrine. Elles étaient de toute beauté : en or massif, denses et lourdes, en forme

d’oiseaux, ornés de petits rubis ronds en guise d’yeux et, dans leurs becs, de petites branches d’or. Il les lui acheta, elle se sentit gênée et ravie – Julia n’avait jamais porté beaucoup de bijoux –, mais il avait l’air heureux de pouvoir les lui offrir, et, moi, j’étais heureux qu’il soit heureux, et que Julia le soit aussi. Ce soir-là, nous avons retrouvé JB et Richard pour un dernier dîner, et le lendemain matin nous sommes partis en direction du nord, destination Florence, et lui est rentré.

– À dans cinq jours, lui ai-je dit – et il a opiné.

– Profitez bien, a-t-il répondu. Passez du bon temps. À très vite.

Il nous a fait un signe de la main tandis que la voiture s’éloignait ; nous nous sommes retournés sur nos sièges pour lui rendre son salut. Je me rappelle avoir formé l’espoir que mon signe de la main lui télégraphiait d’une manière ou d’une autre ce que je ne pouvais pas lui dire : *Tu n’as pas intérêt*. La veille au soir, tandis que Julia et lui bavardaient avec JB, j’avais demandé à Richard si cela ne le gênerait pas de m’envoyer des nouvelles pendant que nous étions partis, et Richard m’a dit qu’il le ferait. Il avait repris presque tout le poids qu’Andy voulait, mais il avait eu deux revers – l’un en mai, l’autre en juillet – et donc nous le surveillions toujours.

Parfois, j’avais l’impression que nous vivions notre relation à l’envers et que, au lieu de moins m’inquiéter pour lui, je me faisais plus de souci ; chaque année passant, je me rendais un peu plus compte de sa fragilité et perdais un peu plus confiance en mes compétences. Quand Jacob était bébé, je me sentais plus rassuré à chaque mois de son existence, comme si, plus il restait dans ce monde, plus celui-ci se sentirait profondément ancré en lui, comme si, en étant vivant, il revendiquait son droit à l’existence elle-même. C’était évidemment une idée absurde, et qui finit par se révéler fausse de la façon la plus cruelle qui soit. Mais je ne pouvais pas m’empêcher de le penser : que la vie vous attachait à la vie. Pourtant, à un moment de son existence – après Caleb, si je devais le dater –, j’ai eu le sentiment qu’il se trouvait dans une montgolfière, rattachée à la terre par une longue corde tressée, mais que, chaque année, le ballon tirait et tirait sur sa corde, se détachant peu à peu, essayant de s’élever dans les airs et de partir à la dérive. Et en bas, nous tous formions un nœud qui tentait de retenir la montgolfière au sol, de la maintenir en sécurité. Aussi ai-je toujours eu peur pour lui, de même que j’ai toujours eu peur de lui.

Peut-on avoir une vraie relation avec quelqu'un dont on a peur ? Évidemment. Mais il continuait de m'effrayer, parce que c'est lui qui était fort, pas moi : s'il se tuait, s'il me quittait en se suicidant, je savais que je survivrais, mais je savais aussi que survivre serait une corvée ; je savais qu'après je chercherais constamment des explications, passant au crible le passé pour examiner mes erreurs. Et, bien sûr, je savais à quel point il me manquerait, parce que bien qu'il y ait eu des tentatives et que nous ayons traversé l'épreuve de son possible départ, je n'avais jamais pu m'habituer à cette épreuve ni apprendre à mieux la gérer au fil du temps.

Cependant, nous sommes rentrés, et rien n'avait changé : M. Ahmed nous a retrouvés à l'aéroport puis reconduits à l'appartement ; et des sacs de nourriture, qui avaient été confiés au concierge, nous attendaient pour que nous n'ayons pas à aller à l'épicerie. Le lendemain était un jeudi et il est venu ; nous avons dîné et il nous a demandé ce que nous avions fait et vu, et nous lui avons raconté. Ce soir-là, nous nous occupions de la vaisselle et, alors qu'il me tendait un bol à mettre dans le lave-vaisselle, celui-ci lui a échappé des mains et s'est brisé sur le sol.

– *Nom de dieu*, s'est-il exclamé. Je suis réellement désolé, Harold. Je suis tellement stupide, tellement maladroit – et nous avons eu beau lui dire que ce n'était rien, que ce n'était pas un problème, il paraissait de plus en plus contrarié, si contrarié que ses mains se sont mises à trembler et qu'il a commencé à saigner du nez.

– Jude, lui ai-je dit, ça va. Ça arrive – mais il a secoué la tête.

– Non, a-t-il répondu, c'est moi. Je fous tout en l'air. J'abîme tout ce que je touche.

Julia et moi nous sommes lancé un regard par-dessus sa tête pendant qu'il ramassait les morceaux, ne sachant pas vraiment quoi faire ou dire : sa réaction était si disproportionnée. Mais il y avait eu quelques incidents les mois précédents, depuis ce jour où il avait lancé cette assiette à travers la pièce, qui m'avaient fait me rendre compte, pour la première fois de mon existence avec lui, de la véritable colère qui l'habitait, et à quel point il devait œuvrer pour la contrôler au quotidien.

Après ce premier incident avec l'assiette, il y en avait eu un autre, quelques semaines plus tard. C'était à La Lanterne, où il n'était pas allé depuis des mois. C'était le matin, juste après le petit-déjeuner, Julia et moi nous apprêtions à partir faire des courses et je l'ai cherché dans la maison

pour lui demander ce qu'il voulait. Il se trouvait dans sa chambre, la porte était légèrement entrouverte, et, quand j'ai vu ce à quoi il était occupé, je ne l'ai pas appelé pour une raison ou une autre, mais je ne me suis pas éloigné non plus et suis resté juste à l'extérieur, près de la porte, à l'observer. Il portait l'une de ses prothèses et était en train de passer l'autre – je ne l'avais jamais vu sans – et je l'ai regardé glisser sa jambe gauche à l'intérieur de la fixation, tirer la bande élastique autour de son genou et de sa cuisse, puis redescendre sa jambe de pantalon par-dessus. Comme tu le sais, ces prothèses comportaient des pieds en bois qui ressemblaient à des embauchoirs, et j'ai continué à le regarder enfiler ses chaussettes, puis ses chaussures. Alors il a pris une inspiration et s'est levé, et je l'ai encore regardé faire un pas, puis un deuxième. Mais je me suis rendu compte que quelque chose clochait – elles ne lui allaient toujours pas ; il était toujours trop mince – et, avant même que je puisse l'appeler, il avait perdu l'équilibre et était tombé en avant sur le lit, où il est resté allongé pendant un petit moment.

Puis, il a allongé les bras, a tiré d'un coup sec sur ses deux jambes, l'une après l'autre, et pendant une seconde – elles portaient encore leurs chaussettes et leurs chaussures – on aurait dit qu'il s'agissait de ses vraies jambes et qu'il venait de s'arracher une partie de lui-même, si bien que je m'attendais presque à voir un jet de sang jaillir en arc. Au lieu de quoi, il en a ramassé une et l'a frappée contre le lit, à de multiples reprises, grognant sous l'effort, puis il l'a jetée par terre et s'est assis au bord du lit, le visage entre les mains, les coudes posés sur les cuisses, se balançant d'avant en arrière sans un son.

– Pitié, l'ai-je entendu dire, pitié.

Mais il n'a rien dit d'autre et, à ma grande honte, je suis reparti en catimini vers notre chambre, où je me suis assis et ai imité sa posture, attendant aussi quelque chose dont je ne connaissais pas la nature.

Durant ces mois, j'ai souvent réfléchi à ce que j'essayais de faire, à la difficulté de maintenir en vie une personne qui désire mourir. Dans un premier temps, on a recours à la logique (*Tu as tant de raisons de continuer à vivre*), puis on tente la culpabilité (*Tu m'es redevable*), et puis la colère, les menaces, et la supplication (*Je suis vieux ; n'impose pas cela à un vieil homme*). Mais ensuite, une fois que la personne accepte, il est nécessaire pour toi, le cajoleur, de passer dans l'univers de l'aveuglement, parce que tu

vois combien cela lui coûte, tu te rends compte à quel point elle ne veut pas être là, que le simple acte d'exister l'épuise, alors tu dois te rappeler quotidiennement : *J'agis dans le bon sens*. La laisser faire ce qu'elle souhaite est contraire aux lois de la nature, aux lois de l'amour. Tu sautes sur les moments de bonheur, tu les brandis comme preuves – *Tu vois ? C'est pour ça que vivre vaut la peine. C'est pour ça que j'ai insisté pour que tu essaies* –, même si ces moments ne peuvent pas compenser tous les autres moments, la majorité d'entre eux. Tu penses, comme j'y avais pensé à propos de Jacob : *À quoi sert un enfant ? Doit-il m'apporter du réconfort ? Dois-je, moi, lui fournir ce réconfort ? Et si un enfant ne peut plus être réconforté, est-ce mon devoir de l'autoriser à partir ?* Et puis, tu réfléchis encore : *Mais c'est abominable. Je ne peux pas*.

Alors j'ai essayé. J'ai essayé, encore et encore. Pourtant, chaque mois, je le voyais s'estomper. Il ne s'agissait pas tant d'une disparition physique : en novembre, il avait retrouvé son poids normal, du moins son poids minimal, et avait l'air en meilleure santé qu'il ne l'avait peut-être jamais été. Mais il était plus silencieux, beaucoup plus silencieux, même s'il l'avait toujours plus ou moins été. Il parlait à peine alors, et quand nous étions ensemble, je le surprenais parfois à regarder quelque chose que je ne pouvais pas voir, et puis il tournait la tête d'un petit mouvement sec, très légèrement, comme un cheval le fait avec ses oreilles, et revenait à lui-même.

Une fois, je l'ai retrouvé pour notre dîner du jeudi et j'ai remarqué que son visage et son cou étaient couverts de bleus, juste d'un côté, comme s'il se tenait près d'un immeuble en fin d'après-midi et que le soleil portait une ombre sur lui. Les hématomes étaient d'un marron foncé de rouille, ressemblant à du sang séché, et je m'étais exclamé :

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je suis tombé, m'a-t-il répondu sèchement. Ne t'inquiète pas, a-t-il ajouté – même si, évidemment, je me faisais du souci.

Et quand je l'ai revu avec des bleus une nouvelle fois, j'ai essayé de le prendre dans mes bras.

– Raconte-moi – et il s'est dégagé de mon étreinte.

– Il n'y a rien à raconter, a-t-il répondu.

Je ne sais toujours pas ce qui s'était passé : est-ce qu'il s'était fait du mal ? Avait-il laissé quelqu'un le frapper ? Je ne sais pas lequel des deux était pire. Je ne savais pas quoi faire.

Tu lui manquais. Tu me manquais aussi. Tu nous manquais à tous. Je veux te dire que tu ne me manquais pas seulement pour le bien que tu lui apportais : je te regrettais, toi, personnellement. Observer ton plaisir à faire les choses que tu aimais me manquait, que ce soit manger, ou courir après une balle de tennis, ou bien sauter dans la piscine. Parler avec toi me manquait, de même que te regarder te déplacer dans une pièce, tomber sur la pelouse sous une kyrielle formée des petits-enfants de Laurence et feindre de ne pas pouvoir te relever de sous leur poids. (Ce jour-là, la plus jeune des petits-enfants de Laurence, celle qui était amoureuse de toi, t'avait confectionné un bracelet de pissenlits tressés, et tu l'avais remerciée et l'avais porté toute la journée, et, à chaque fois qu'elle l'avait vu à ton poignet, elle était arrivée en courant et s'était enfoui le visage dans le dos de son père : cela aussi, me manquait.) Mais surtout, vous observer tous les deux ensemble me manquait ; te regarder le regardant, le regarder te regardant me manquait ; voir l'attention que vous vous portiez me manquait, ton affection sincère et naturelle à son égard me manquait ; vous observer vous écouter intensément l'un l'autre me manquait. Ce tableau de JB – *Willem écoutant Jude lui raconter une histoire* – était si vrai, l'expression si authentique : je savais ce qui se passait sur la toile avant même de découvrir son titre.

Et je ne veux pas que tu penses qu'il n'y a pas eu aussi des moments heureux après ton départ. Ils étaient plus rares, évidemment. Plus difficiles à dénicher, plus difficiles à établir. Mais ils ont existé. À notre retour d'Italie, j'ai commencé à enseigner un séminaire à Columbia University, ouvert à la fois aux étudiants de droit et aux étudiants de troisième cycle non spécialistes. Le cours s'intitulait « La Philosophie du droit, le droit de la philosophie », et je le co-enseignais avec un vieil ami à moi ; nous y discutions de l'équité du droit, des fondations du système légal et de la manière dont celles-ci contredisent parfois notre sens national de la moralité : Drayman 241, après toutes ces années ! L'après-midi, je voyais des amis. Julia prenait un cours de dessin d'après modèle. Nous travaillions en tant que bénévoles pour une association à but non lucratif qui aidait les jeunes diplômés (médecins, avocats, enseignants) immigrés (du Soudan, d'Afghanistan, du Népal) à trouver de nouveaux emplois dans leur domaine, même si ces postes ne ressemblaient que de façon tangentielle à ceux qu'ils occupaient avant : des infirmières devenaient des assistantes

médicales ; des juges devenaient des clercs. J'ai aidé quelques-uns d'entre eux à candidater à la fac de droit et, quand je les rencontrais, nous discutions de ce qu'ils étudiaient, de la différence du droit américain avec le droit qu'ils avaient connu.

– Je crois qu'on devrait travailler sur un projet ensemble, lui ai-je dit cet automne-là.

(Il travaillait toujours comme volontaire pour son association d'artistes qui – quand j'y ai moi-même fait du bénévolat – s'est avérée plus touchante que je ne l'avais imaginé : j'avais pensé qu'il s'agirait juste d'un tas d'artistes amateurs sans talent essayant de se bâtir une existence créative alors qu'il était clair qu'ils n'y parviendraient jamais, et, même si c'était effectivement le cas, je me suis mis à les admirer, autant que lui – leur persévérance, leur foi aveugle et inébranlable. Ils formaient un groupe d'individus que personne ni rien ne pouvait dissuader de revendiquer et d'affirmer leur choix de vivre une existence d'artiste.)

– Comme quoi ? a-t-il demandé.

– Tu pourrais m'apprendre à cuisiner, lui ai-je répondu, tandis qu'il me lançait ce regard qu'il pouvait avoir, dans lequel perçait un semi-sourire, un amusement à peine dissimulé. Je suis sérieux. À cuisiner, *réellement*. Six ou sept plats que je pourrais mettre à mon arsenal.

Ce qu'il fit. Le samedi après-midi, quand il avait fini de travailler ou bien après être allé rendre visite à Lucien ou aux Irvine, nous allions à Garrison, soit seuls soit avec Richard et India, ou JB, ou les Henry Young et leurs épouses, et le dimanche nous préparions un plat. Mon principal problème, c'était le manque de patience, mon incapacité à accepter l'ennui. Je m'éloignais pour chercher quelque chose à lire et oubliais que j'avais abandonné le risotto qui se transformait, du coup, en une masse collante, ou bien j'oubliais de retourner les carottes dans leur flaque d'huile et revenais pour découvrir qu'elles étaient carbonisées au fond de la poêle. (Une grande partie de la cuisine, semblait-il, consistait à dorloter, baigner, surveiller, tourner et retourner, et tempérer : exigences que j'associais pour ma part à la petite enfance humaine.) Mon autre problème, m'a-t-on dit, c'était mon insistance à vouloir innover, ce qui constitue, apparemment, un échec certain en pâtisserie.

– C’est de la chimie, Harold, pas de la philosophie, ne cessait-il de répéter, avec ce même demi-sourire. Tu ne peux pas tricher avec les quantités spécifiées et espérer que ça va tourner comme ça devrait.

– Peut-être que ça tournera mieux, répondais-je, essentiellement pour l’amuser – j’étais toujours heureux de jouer à l’imbécile si cela pouvait lui procurer du plaisir ; et alors il souriait, vraiment.

– Non, ça ne tournera pas mieux, répondait-il.

Mais finalement, j’ai vraiment appris à préparer quelques plats : à rôtir un poulet, pocher un œuf, cuire du flétan sur le gril. J’ai appris à faire des gâteaux à la carotte, et du pain aux dix noix, que j’avais aimé acheter à la boulangerie de Cambridge où il travaillait autrefois : sa version était mystérieuse et, pendant des semaines, je me suis entraîné.

– Excellent, Harold, a-t-il dit un jour après avoir goûté une tranche. Tu vois ? Maintenant tu pourras te faire à manger jusqu’à tes cent ans.

– Qu’est-ce que tu veux dire, me faire à manger ? lui ai-je demandé. C’est toi qui devras cuisiner pour moi – et il m’a répondu par un sourire, un sourire triste et étrange, en gardant le silence, et j’ai rapidement changé de sujet avant qu’il n’ajoute quelque chose que j’aurais dû prétendre ne pas avoir entendu.

J’essayais constamment de mentionner l’avenir, d’évoquer des projets pour les années futures, pour qu’il s’engage et que je puisse l’obliger à honorer ses engagements. Mais il était prudent : il ne promettait jamais.

– On devrait prendre un cours de musique, toi et moi, lui ai-je dit, sans réellement savoir ce que j’imaginais par là.

Il a souri, légèrement.

– Peut-être, a-t-il répondu. Pourquoi pas ? On en discutera.

Il ne s’engageait jamais plus avant.

Après notre leçon de cuisine, nous nous promenions. Quand nous étions dans la maison au nord de New York, nous empruntions le sentier que Malcolm avait conçu : nous passions devant l’endroit dans les bois où j’avais dû un jour le laisser assis contre un arbre, convulsant de douleurs, puis le premier banc, le deuxième et le troisième. Arrivés à hauteur du deuxième banc, nous nous asseyions toujours pour nous reposer. Il n’avait pas besoin de se reposer, à la différence d’autrefois, et nous marchions si lentement que moi non plus. Mais nous marquions systématiquement un arrêt rituel, parce que c’était de là que l’on avait la vue la plus dégagée de la

façade arrière de la maison, tu t'en souviens ? Malcolm avait pratiqué une trouée à travers les arbres, si bien que de ce banc on se trouvait directement en face de la terrasse, et de celle-ci on avait une vue directe sur le banc.

– C'est une maison magnifique, déclarais-je tout le temps – et, comme à chaque fois, j'espérais qu'il m'entendait lui dire que j'étais fier de lui : de la maison qu'il avait construite et de la vie qu'il avait bâtie à l'intérieur.

Un jour, environ un mois après notre retour d'Italie, nous étions assis sur ce banc, et il m'a demandé :

– Tu crois qu'il était heureux avec moi ?

Il a parlé d'une voix si basse que j'ai cru avoir imaginé sa question, mais à ce moment-là, il a tourné les yeux vers moi et j'ai compris que je n'avais pas rêvé.

– Bien sûr, lui ai-je répondu. Je sais qu'il l'était.

Il a secoué la tête.

– Il y a tellement de choses que je ne faisais pas, a-t-il fini par ajouter.

Je n'avais pas d'idée de ce qu'il voulait dire par là, mais je n'ai pas pour autant changé d'avis.

– Quelles qu'aient été ces choses, je suis certain que ça n'avait pas d'importance, lui ai-je affirmé. Je sais qu'il était heureux avec toi. Il me l'a dit – il m'a alors regardé. Je le sais, ai-je répété. J'en suis sûr. (Tu ne me l'avais jamais dit, pas explicitement en tout cas, mais je suis persuadé que tu me pardonneras ; j'en suis convaincu. Je sais que tu aurais voulu que je lui dise ces mots.)

Une autre fois, il a déclaré :

– Dr Loehmann voudrait que je te raconte certaines choses.

– Quelles choses ? ai-je demandé en prenant soin de ne pas le regarder.

– Des choses qui ont à voir avec ce que je suis, a-t-il répondu avant de marquer une courte pause. Qui je suis.

– Eh bien, ai-je fait. Ce ne serait pas pour me déplaire. J'aimerais en savoir plus sur toi.

Puis il a souri.

– Ça a l'air curieux, non ? a-t-il demandé. « En savoir plus sur toi ». On se connaît depuis tellement longtemps.

J'avais toujours eu le sentiment, au cours de ces échanges, que, s'il n'y avait peut-être pas qu'une seule bonne réponse, il devait en revanche exister une mauvaise réponse, après laquelle il ne se confierait plus jamais, et

j’essayais constamment de deviner quelle pouvait être cette mauvaise réponse, de sorte à l’éviter.

– C’est vrai, ai-je admis. Mais j’ai toujours envie d’en savoir plus quand ça te concerne.

Il m’a lancé un bref coup d’œil puis, de retour à la maison :

– Bon, a-t-il fait. Peut-être que j’essaierai. J’écrirai peut-être certaines choses.

– Ça me ferait tellement plaisir, ai-je répondu. Quand tu seras prêt.

– Ça risque de me prendre longtemps, a-t-il répliqué.

– Ce n’est pas un problème, ai-je ajouté. Tu prends le temps qu’il te faut.

Longtemps était une bonne chose, pensais-je : cela signifiait des années, des années qu’il passerait à essayer de décider de ce qu’il voulait dire et, même si elles s’avéraient être des années difficiles, pénibles, du moins serait-il en vie. C’est ce que je pensais : je préférais qu’il souffre et soit en vie – plutôt que mort.

Mais finalement, cela ne lui a pas pris beaucoup de temps du tout. On était en février, environ un an après notre intervention. S’il parvenait à conserver son poids jusqu’au mois de mai, nous arrêterions de le surveiller et il pourrait cesser de consulter Dr Loehmann, même si Andy et moi pensions que ce serait mieux s’il continuait de le voir. Mais cette décision ne nous appartiendrait plus. Ce dimanche-là, nous étions restés en ville et, après une leçon de cuisine à Greene Street (une terrine d’asperges et d’artichauts), nous sommes allés nous promener.

C’était une journée froide, mais sans vent, et nous avons descendu Greene Street, jusqu’à ce qu’elle devienne Church Street, puis nous avons continué vers le sud, traversé le quartier de TriBeCa, puis celui de Wall Street, pratiquement jusqu’à la pointe extrême de Manhattan, et nous nous sommes arrêtés pour contempler l’eau grise et clapoteuse du fleuve. Après quoi, nous avons rebroussé chemin et sommes remontés vers le nord, le long des mêmes rues : de Trinity Street à Church Street, de Church Street à Greene Street. Il était resté silencieux toute la journée, calme et circonspect, et je bavassais à propos d’un homme dans la cinquantaine que j’avais rencontré au centre de placement professionnel, un réfugié du Tibet qui devait avoir un ou deux ans de plus que lui, médecin de formation, qui candidatait à la fac de médecine.

– C’est admirable, a-t-il commenté. C’est difficile de recommencer à zéro.

– C’est vrai, ai-je répondu. Mais toi aussi tu as recommencé à zéro, Jude. Toi aussi, tu es admirable – il m’a jeté un coup d’œil, puis a détourné le regard. Je suis sérieux, ai-je ajouté.

Cela m’a rappelé un épisode, environ un an après sa sortie de l’hôpital après sa tentative de suicide, quand il séjournait avec nous à Truro. Nous étions également allés nous promener ce jour-là.

– Je voudrais que tu m’énumères trois choses que tu sais mieux faire que n’importe qui d’autre, lui avais-je dit alors que nous étions assis sur le sable – et il avait soufflé d’un air las.

– Pas maintenant, Harold, avait-il répondu.

– Allez, ai-je insisté. Trois choses. Trois choses que tu fais mieux que n’importe qui, et puis après j’arrête de t’embêter.

Mais il a réfléchi un long moment et ne trouvait toujours pas, alors, devant son silence, je me suis mis à paniquer.

– Trois choses que tu sais bien faire, alors, ai-je proposé. Trois choses que tu aimes bien à propos de toi – à ce stade, je l’implorais presque. N’importe quoi, ai-je dit. N’importe quoi.

– Je suis grand, a-t-il fini par suggérer. Plutôt grand, en tout cas.

– Grand, c’est pas mal, ai-je fait – même si j’avais espéré une autre réponse, plus qualitative.

Mais j’allais accepter sa réponse, ai-je décidé : il lui avait fallu tellement de temps pour trouver ne serait-ce que celle-là.

– Deux de plus.

Mais rien d’autre ne lui venait. Je voyais bien qu’il commençait à s’énerver et à se sentir gêné, et j’ai fini par laisser tomber le sujet.

À ce moment-là, alors que nous traversions TriBeCa, il annonça, comme si de rien n’était, qu’on lui avait demandé de devenir président du cabinet.

– Mon dieu, ai-je dit, c’est fantastique, Jude. Waouh. Félicitations.

Il a hoché la tête, une fois.

– Mais je vais décliner l’offre, a-t-il ajouté – et j’étais ahuri.

Après tout ce qu’il avait donné à ce foutu Rosen Pritchard – toutes ces heures, toutes ces années – il allait refuser ? Il m’a regardé.

– Je pensais que tu serais content, a-t-il dit – et j’ai secoué la tête.

– Non, lui ai-je répondu. Je sais quelle… quelle satisfaction tu retires de ton travail. Je ne veux pas que tu penses que je n'approuve pas, que je ne suis pas fier de toi – il n'a rien répondu. Pourquoi est-ce que tu vas décliner cette proposition ? lui ai-je demandé. Tu serais formidable. Tu es né pour ça.

Et puis il a grimacé – je n'étais pas certain de savoir pourquoi – et a détourné le regard.

– Non, a-t-il déclaré. Je ne crois pas que je serais formidable. C'était une décision controversée de toute manière, d'après ce que j'ai compris. Et puis… a-t-il commencé, avant de s'interrompre.

Sans véritable raison, nous nous étions également arrêtés de marcher, comme si la parole et le mouvement constituaient des activités contradictoires, et nous sommes restés là un moment dans le froid.

– Et puis, a-t-il repris, je pense quitter le cabinet dans un an ou deux – il m'a regardé, comme s'il voulait voir ma réaction, ensuite il a levé les yeux vers le ciel. J'ai pensé que peut-être je voyagerais, a-t-il ajouté – mais d'une voix creuse et dépourvue de joie, comme un appelé contraint à partir dans un pays lointain et obligé à une existence dont il ne voulait pas vraiment. Je pourrais m'en aller, a-t-il dit, presque dans sa barbe. Il y a des endroits que je devrais découvrir.

Je ne savais pas quoi répondre. Je le fixais des yeux sans pouvoir détacher mon regard.

– Je pourrais t'accompagner, ai-je murmuré – et il s'est ressaisi et m'a regardé.

– Oui, a-t-il répondu d'un ton si affirmé que je me suis senti réconforté. Oui, tu pourrais venir avec moi. Ou bien vous pourriez tous les deux me rejoindre à certains endroits.

Nous nous sommes remis à marcher.

– Non pas que je veuille indûment retarder le second acte de ton existence de globe-trotter, ai-je dit, mais je crois vraiment que tu devrais reconsidérer la proposition de Rosen Pritchard. Fais-le peut-être pendant quelques années, et puis lance-toi alors vers les Baléares ou le Mozambique, ou n'importe quel pays où tu as envie d'aller.

Je savais que, s'il acceptait la présidence, il ne se tuerait pas ; il était trop responsable pour partir en laissant derrière lui du travail inachevé.

– Ok ? lui ai-je demandé.

Il a souri, alors, de son ancien sourire, lumineux et magnifique.

– D'accord, Harold, a-t-il répondu. Je te promets que je reconsidérerai la question.

Nous ne nous trouvions plus qu'à quelques pâtés de maisons de chez lui et je me suis rendu compte que nous allions bientôt passer dans Lispenard Street.

– Oh, mon Dieu, me suis-je exclamé, cherchant à tirer avantage de sa bonne humeur, histoire de nous maintenir tous les deux sur notre petit nuage. Nous voilà arrivés près du site de tous mes cauchemars : le Pire Appartement du monde, ce qui l'a fait rire – alors nous avons quitté Church Street et viré sur la droite, puis marché une centaine de mètres dans Lispenard Street jusqu'à ce que nous nous trouvions devant votre ancien immeuble.

Je me suis mis à vitupérer sans discontinuer à propos du lieu, à quel point il était horrible, exagérant et en rajoutant exprès, pour l'entendre rire et protester.

– Je craignais toujours qu'un incendie réduise les lieux en cendres et que vous terminiez tous les deux morts, ai-je dit. J'avais des cauchemars où les services de dératisation m'appelaient pour m'annoncer qu'ils avaient retrouvé vos corps, rongés par une armée de rats.

– Ça n'était pas si terrible que ça, Harold, a-t-il rétorqué avec le sourire. Je garde de bons souvenirs de cet appartement, en fait.

Alors l'humeur se transforma de nouveau, et nous sommes tous les deux restés là à fixer l'immeuble et penser à toi, et à lui, et à toutes les années qui séparaient ce moment de celui où je l'avais rencontré, si jeune, si terriblement jeune, à l'époque un simple étudiant, extraordinairement intelligent et intellectuellement agile, mais rien de plus, loin de jamais m'imaginer la personne qu'il deviendrait pour moi.

Puis il a dit – il essayait aussi de me remonter le moral ; nous nous donnions tous les deux le change :

– Est-ce que je t'ai jamais raconté la fois où on a sauté du toit jusqu'à l'échelle de secours qui se trouvait à l'extérieur de notre chambre ?

– Quoi ? ai-je demandé, sincèrement effaré. Non, jamais. Je pense que je m'en serais souvenu.

Cependant, j'avais beau ne pas imaginer la personne qu'il deviendrait pour moi, je savais comment il me quitterait : malgré tous mes espoirs, toutes mes demandes, insinuations, menaces et pensées conjuratoires, je savais. Et cinq mois plus tard – le douze juin, un jour qui n'était associé à aucun anniversaire particulier, un non-jour –, il l'a fait. Mon téléphone a sonné et, même si ce n'était pas une heure sinistre de la nuit et que rien ne s'était passé que je pourrais plus tard interpréter comme un présage, je savais, je savais. JB était à l'autre bout de la ligne, il respirait bizarrement, par à-coups rapides, et, avant même qu'il ne parle, je savais. Il avait cinquante-trois ans, cinquante-trois ans depuis à peine deux mois. Il s'était injecté de l'air dans une artère, ce qui avait provoqué une attaque cérébrale et, malgré les propos d'Andy selon lesquels sa mort avait dû être rapide et indolore, j'ai vérifié ensuite en ligne et j'ai découvert qu'il m'avait menti : cela signifiait qu'il avait dû se piquer au moins deux fois, à l'aide d'une aiguille au diamètre équivalent à celui d'un bec de colibri ; cela avait dû être atroce.

Quand je suis allé chez lui, finalement, c'était impeccable ; tout le contenu de son bureau se trouvait emballé dans des cartons, le réfrigérateur avait été vidé et il avait tout disposé – son testament, des lettres – en gradins sur la table de la salle à manger, à l'instar de cartes de placement de mariage. Richard, JB, Andy, tous vos anciens amis : ils étaient tous là, constamment, et nous nous déplacions dans l'appartement en nous croisant, abasourdis et en même temps pas, surpris seulement d'être si surpris, dévastés, abattus et, surtout, désarmés. Avions-nous raté quelque chose ? Aurions-nous pu nous y prendre différemment ? Après ses obsèques – où il y avait beaucoup de monde, ses amis et les tiens, leurs parents et familles, ses condisciples de la fac de droit, ses clients, les membres de l'équipe et les artistes de l'association à but non lucratif, l'équipe administrative de la soupe populaire, de très nombreux employés de Rosen Pritchard, anciens et actuels, y compris Meredith en compagnie de Lucien, qui paraissait complètement désorienté (et qui, cruellement, vit encore à ce jour, mais au sein d'un hospice dans le Connecticut), nos amis et des personnes auxquelles je ne m'attendais pas : Kit, Emil, Philippa et Robin – Andy s'est approché de moi, en larmes, et m'avoua qu'à son avis la situation avait commencé à réellement se dégrader pour lui quand il lui avait annoncé qu'il allait quitter son cabinet et que c'était de sa faute. Je ne savais même pas

qu'Andy partait – il ne m'en avait jamais parlé – mais je l'ai réconforté en lui disant que ce n'était pas de sa faute, pas du tout, qu'il s'était toujours montré bon à son égard, que je lui avais toujours fait confiance.

– Au moins Willem n'est pas là, nous sommes-nous dit. Au moins Willem n'est pas là pour voir ça.

Même si, évidemment, si tu avais été là, ne l'aurait-il pas été aussi ?

Mais, si je ne peux pas dire que je ne savais pas de quelle manière il mourrait, je peux dire en revanche qu'il y avait beaucoup de choses que je ne savais pas, dont je n'avais pas la moindre idée, même après tout cela. Je ne savais pas qu'Andy mourrait trois ans plus tard d'une crise cardiaque, ou Richard deux ans encore après d'un cancer du cerveau. Vous êtes tous morts si jeunes : toi, Malcolm, lui. Elijah, d'une attaque cérébrale, à soixante ans ; Citizen, également âgé de soixante ans, d'une pneumonie. Finalement, il ne restait, et ne reste plus que JB, auquel il a légué la maison de Garrison et que l'on voit souvent – là-bas, ou à New York, ou à Cambridge. JB a un compagnon sérieux maintenant, un homme très bien qui s'appelle Tomasz, spécialiste d'art médiéval japonais à Sotheby's, que nous aimons beaucoup ; je suis certain que toi et lui l'auriez aussi beaucoup aimé. Et j'ai beau être triste pour moi, pour nous – bien sûr –, je le suis surtout pour JB, privé de vous tous, contraint de vivre le début de ses vieux jours tout seul, avec de nouveaux amis, sans doute, mais sans la plupart des amis qu'il connaissait depuis toujours. Au moins, lui et moi sommes amis depuis ses vingt-deux ans ; avec des interruptions, peut-être, mais ni l'un ni l'autre ne comptons les années sans.

Aujourd'hui JB a soixante et un ans et moi quatre-vingt-quatre ; Jude est mort depuis six ans et toi depuis neuf. L'exposition la plus récente de JB s'intitulait *Jude, seul*, composée de quinze tableaux de lui, illustrant des moments imaginaires des années qui ont suivi ta mort, de ces presque trois années où il a réussi à continuer sans toi. J'ai essayé, mais je ne peux pas les regarder : j'ai tenté à plusieurs reprises, mais j'en suis incapable.

Et il y avait encore d'autres choses que je ne savais pas. Il avait raison : nous avions emménagé à New York uniquement pour lui et, une fois que nous avions réglé sa succession – il avait désigné Richard comme exécuteur testamentaire, mais je l'ai aidé –, nous sommes retournés à Cambridge, pour être proches des gens qui nous connaissaient, nous, depuis si longtemps. J'avais eu assez de rangement et de tri pour un moment – nous

avions, avec Richard, JB et Andy, passé au crible tous ses papiers personnels (il n'y en avait pas beaucoup), ses vêtements (un crève-cœur en soi, de voir ses costards devenir de plus en plus étroits) et les tiens ; nous avions regardé tes dossiers ensemble à La Lanterne, ce qui nous avait pris de nombreux jours parce que nous ne cessions de nous arrêter pour pleurer, ou nous exclamer, ou bien faire tourner une photo que nous n'avions jamais vue avant – mais de retour chez nous, à Cambridge, l'organisation était devenue pratiquement un réflexe et je me suis mis un samedi à ranger les étagères, un projet ambitieux qui m'a vite ennuyé, quand j'ai trouvé, coincé entre deux livres, deux enveloppes, avec nos noms écrits dessus de sa main. J'ai ouvert mon enveloppe, le cœur battant, et j'ai vu mon nom – « Cher Harold » – et lu son mot qui datait de plusieurs décennies, du jour de son adoption, et j'ai pleuré, sangloté en vérité, puis j'ai glissé le disque dans l'ordinateur et entendu sa voix, et même si j'aurais de toute façon pleuré à cause de la beauté du chant, j'ai versé encore plus de larmes parce que c'était sa voix. Alors Julia est rentrée à la maison, elle m'a vu, a lu son propre mot et nous avons sangloté de plus belle.

Et il m'a fallu encore plusieurs semaines après cela pour réussir à ouvrir la lettre qu'il nous avait laissée sur sa table. Je n'avais pas pu m'y soumettre avant ; je n'étais pas sûr de pouvoir m'y soumettre même maintenant. Mais je me suis lancé. C'était une missive de huit pages, tapées, et il s'agissait d'une confession : à propos de Frère Luke, et de Dr Traylor, et de ce qui lui était arrivé. Il nous a fallu plusieurs jours pour la lire parce que, malgré sa concision, cela paraissait en même temps sans fin et nous devions sans cesse reposer les pages, prendre de la distance, puis, rassemblant notre courage – *Prêts ?* –, nous rasseoir et nous remettre à lire.

« Je suis désolé, écrivait-il. S'il vous plaît, pardonnez-moi. Je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper. »

Je ne sais toujours pas quoi dire de cette lettre, je ne peux toujours pas y penser. Toutes ces réponses que je désirais connaître, à propos de qui il était et pourquoi il était comme il était, et maintenant celles-ci ne sont que tourment. Qu'il soit mort si seul est plus que je ne peux tolérer ; qu'il soit mort en croyant qu'il nous devait des excuses est encore pire ; qu'il soit mort en croyant encore si obstinément en ce qu'on lui avait enseigné à propos de lui-même – après toi, après moi, après nous tous qui l'aimions tant – me donne à penser que ma vie a finalement été un échec, que j'ai

échoué vis-à-vis de la seule chose qui comptait. C'est dans ces moments que je m'adresse le plus à toi, que je descends tard le soir et me tiens devant *Willem écoutant Jude lui raconter une histoire*, qui est aujourd'hui accroché au-dessus de notre table dans la salle à manger : « Willem, je te demande, est-ce que tu éprouves les mêmes sentiments que moi ? À ton avis, est-ce qu'il était heureux avec moi ? » Parce qu'il méritait d'être heureux. Personne n'a la garantie de connaître le bonheur, aucun d'entre nous ne l'a, mais il le méritait. Cependant, tu te contentes de sourire, d'un sourire qui n'est pas dirigé vers moi mais vers un au-delà du tableau, et tu ne me réponds jamais. C'est aussi dans ces moments que je regrette de ne pas croire dans une sorte de vie après la vie, de ne pas croire que dans un autre univers, peut-être sur une petite planète rouge où nous n'avons pas de jambes mais des queues, où nous pagayons à travers l'atmosphère à l'instar de phoques, où l'air lui-même constitue notre subsistance, composé de milliers de milliards de protéines et de sucre, et où il suffit d'ouvrir la bouche et d'inhaler pour rester envie et en bonne santé, peut-être êtes-vous ensemble, tous les deux, flottant au gré du climat. Ou peut-être se trouve-t-il plus près encore : peut-être est-il ce chat gris qui a commencé à s'installer devant la maison de nos voisins et qui ronronne quand j'approche ma main de lui, ou bien le nouveau chiot de mon autre voisin, que je vois tirer sur sa laisse, ou bien ce petit enfant que j'ai aperçu en train de traverser la place au pas de course il y a quelques mois, poussant de petits cris de joie, alors que ses parents, essoufflés, essayaient de le rattraper, ou bien encore cette fleur qui a soudain éclos sur le buisson de rhododendrons que j'avais cru mort depuis longtemps, ou encore ce nuage, ou cette vague, cette pluie, cette brume. Ce n'est pas seulement qu'il soit mort, ou la manière dont il est mort ; c'est ce qu'il croyait en mourant. Alors j'essaie d'être bienveillant à l'égard de tout ce que je vois et, dans tout ce que j'aperçois, je le vois, lui.

Mais à l'époque, à ce moment-là dans Lispenard Street, je ne savais pas grand-chose de tout cela. Nous étions simplement en train de regarder cet immeuble en briques rouges, et je feignais de ne jamais avoir à me faire de souci pour lui, et il me laissait le feindre : que tous les dangers qu'il avait connus, toutes les façons dont il aurait pu me briser le cœur étaient des histoires du passé, matière à légendes, que le temps qui s'étalait derrière nous était effrayant, mais celui qui s'étendait devant nous ne l'était pas.

– Tu as sauté du toit ? ai-je répété. Et pourquoi diable tu aurais fait une chose pareille ?

– C’est une excellente histoire, a-t-il répondu – il s’est même fendu d’un large sourire à mon adresse. Je vais te raconter.

– Avec plaisir. Je t’écoute, ai-je dit.

Et il m’a raconté.

Remerciements

Pour leur expertise en matière d’architecture, de droit, de médecine et de réalisation de film, immenses remerciements à Matthew Baiotto, Janet Nezhad Band, Steve Blatz, Karen Cinorre, Michael Gooen, Peter Kostant, Sam Levy, Dermot Lynch, et Barry Tuch. Remerciements particuliers à Douglas Eakeley, pour son érudition et sa patience, et à Priscilla Eakeley, Drew Lee, Eimear Lynch, Seth Mnookin, Russell Perreault, Whitney Robinson, Marysue Rucci, et Ronald et Susan Yanagihara pour leur soutien sans faille.

Mes plus profonds remerciements au brillant Michael « Bitter » Dykes, à Kate Maxwell, et Kaja Perina pour la joie qu’ils apportent à ma vie, et à Kerry Lauerman pour le confort qu’il lui procure. Je tiens depuis longtemps Yossi Milo et Evan Smoak et Stephen Morrison et Chris Upton pour des modèles de comportements au sein d’une relation aimante ; je les apprécie et les admire pour de multiples raisons.

Je suis reconnaissante envers le bienveillant et fidèle Gerry Howard et l’inimitable Ravi Mirchandani, qui ont donné tellement, avec une telle générosité et un tel dévouement, pour que ce livre existe, à Andrew Kidd pour sa foi, à Anna Stein O’Sullivan pour son indulgence, son sang-froid, et sa constance. Merci aussi à tous ceux qui ont permis que ce livre voit le jour, en particulier à Lexy Bloom, Alex Hoyt, Jeremy Medina, Bill Thomas, et à la succession de Peter Hujar.

Finalement et essentiellement : je n’aurais pas seulement jamais pu, mais n’aurais simplement jamais écrit ce livre sans les conversations que j’ai partagées avec – et la gentillesse, la grâce, l’empathie, le pardon, et la sagesse de – Jared Hohlt, mon premier lecteur, mon lecteur favori, le

gardien du secret, et mon étoile du Nord. Son amitié adorée est le plus beau cadeau de mes années d’adulte.

Titre original : *A Little Life*

© Hanya Yanagihara, 2015.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

Illustration de couverture :
© Peter Hujar, *Orgasmic Man*, 1969
© 1987 The Peter Hujar Archive LLC ;
Courtesy of Pace/McGill Gallery,
New York and Fraenkel

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 30 novembre 2017 par V. Fouillet
ISBN 9782283031360

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en décembre 2017
par CPI BUSSIÈRE à Saint-Amand-Montrond
(ISBN 9782283029480)

Retrouvez toutes nos publications sur
www.buchetchastel.fr

BUCHET • CHASTEL